

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

**Unité de Recherche : FARE-frontières, acteurs, représentations de l'Europe (EA n°4374)
Ecole Doctorale : Droit, sciences politiques et histoire (ED 101)**

Doctorat d'Histoire

Convention de cotutelle avec ALBERT-LUDWIGS-UNIVERSITÄT FREIBURG

**L'offre de football télévisé et sa réception par la presse
en France et en RFA (1950-1966) : l'édification du « *Grand stade* »,
vecteur d'identité nationale et européenne**

JEAN CHRISTOPHE MEYER

Thèse en cotutelle dirigée par

M. Sylvain SCHIRMANN, Professeur (Strasbourg)

M. Franz-Josef BRÜGGEMEIER, Professeur (Freiburg)

Présentée et soutenue publiquement le 3 décembre 2012 à Strasbourg

Composition du Jury

M. Franz-Josef BRÜGGEMEIER, Professeur, Freiburg

M. William GASPARINI, Professeur, Strasbourg

M. Dietmar HÜSER, Professeur, Kassel, (Rapporteur)

M. Wolfram PYTA, Professeur, Stuttgart, (Rapporteur)

M. Sylvain SCHIRMANN, Professeur, Strasbourg

M. Alfred WAHL, Professeur, Strasbourg

Remerciements

Mes remerciements vont tout d'abord à mes directeurs de thèse, M. le Professeur Sylvain Schirmann et M. le Professeur Franz-Josef Brüggemeier qui ont encadré mes travaux avec compétence, bienveillance et disponibilité durant toutes ces années. Ce travail n'aurait jamais vu le jour sans leur soutien sans faille et leurs précieux conseils.

J'adresse également mes remerciements les plus sincères aux différents membres du jury qui ont accepté de lire, d'évaluer et de discuter le fruit de mon travail. Toute ma gratitude va donc à MM. les Professeurs Franz-Josef Brüggemeier, William Gasparini, Dietmar Hüser, Wolfram Pyta, Sylvain Schirmann et Alfred Wahl.

Je souhaite exprimer ma reconnaissance à l'ensemble de mes proches et amis, qui m'ont soutenu pendant les dernières années. Plus spécialement, je pense à Mme Chantal Hamreras pour son amitié indéfectible et à Marie-Thérèse Mary, ma tante, qui a mis tout son cœur à relire mon travail et m'a constamment prodigué ses encouragements. Je remercie également Pierre Weiss, pour son soutien précieux et amical.

Toute ma gratitude va à mon épouse Sarah, qui me soutient et m'accompagne dans tous les moments de l'existence et à mes parents, toujours présents pour m'apporter amour, aide et réconfort. Le présent travail leur est dédié.

TABLE DES MATIÈRES

VOLUME I

| | |
|---|-----------|
| Introduction générale | 11 |
| 1) Une recherche à légitimité accrue | 18 |
| 2) Sources | 20 |
| 3) Problématique et justification du plan | 23 |
| Chapitre liminaire : Le football télévisé : Approche historiographique d'un vecteur d'identité nationale et européenne | 33 |
| I. De l'appréhension historiographique d'un phénomène complexe | 34 |
| I.1 Méthodologie | 35 |
| I.2 Recensement des documents accessibles | 36 |
| I.2.1 Les ouvrages de références et travaux universitaires | 36 |
| I.2.2 Les documents officiels et sources primaires | 40 |
| I.2.3 Les documents de presse | 44 |
| I.2.4 Les ressources électroniques | 51 |
| I.2.5 Le fonds « Actualités Françaises » de l'INA | 53 |
| I.2.6 Le catalogue de la « Wochenschau » | 55 |
| I.3 Entretiens | 55 |
| I.3.1 Conception des questionnaires | 55 |
| I.3.2 Choix des experts | 56 |
| I.3.3 Transcription des entretiens | 58 |
| I.4 Art pictural, photographie et image animée | 58 |
| I.4.1 « Ecce homo ludens », de l'universalité d'un sport anglais | 59 |
| I.4.2 « Trying to move with the ball », esthétique cinématographique et football | 62 |
| I.4.3 De lettres et de « plumes » | 67 |
| I.4.4 D'un poste à l'autre | 71 |
| I.5 De la dictature du format | 75 |
| I.6 De l'amour du drapeau à celui du maillot | 78 |
| Partie I : La phase initiale, des balbutiements à « l'Eurovision » de la Coupe du monde (1950-1954) | 82 |
| I. Les services de la radiodiffusion et de la télévision en France et en RFA de 1950 à 1954 | 85 |
| I.1. De la réorganisation de la radiodiffusion allemande à la création du « <i>Deutsches Fernsehen</i> » | 85 |
| I.2. De la Libération aux débuts de la RTF | 89 |
| II. Analyse de l'offre de football télévisé | 94 |
| II.1 Analyse de l'offre de football télédiffusé de la RTF | 94 |
| II.1.1 Le Journal Télévisé, point d'ancrage de l'offre de football télévisé | 95 |
| II.1.2 La Coupe de France, épreuve reine et « <i>fête nationale du football de France</i> » | 98 |
| II.1.3 La finale de la Coupe de France 1952, première rencontre de football diffusée en direct | 99 |
| II.1.4 Visibilité de l'équipe de France | 106 |

| | |
|--|-----|
| II.1.4.1 France-Allemagne 1952, de la singularité d'un « match comme un autre » | 111 |
| II.1.4.2 Réactions allemandes à une « <i>réjouissante défaite</i> » | 115 |
| II.1.4.3 Les retrouvailles France-RFA du 5 octobre 1952, clou de la rentrée télévisuelle 1952 | 116 |
| II.1.4.4 Visibilité des « autres » équipes de France | 123 |
| II.1.4.5 Visibilité de la pratique amateur | 124 |
| II.2 Analyse de l'offre du DF | 125 |
| II.2.1 La retransmission en direct, pierre angulaire d'une stratégie initiale de conquête du public dès la phase expérimentale | 126 |
| II.2.2 Des retransmissions en direct de football, « clou » de la phase initiale | 128 |
| II.2.3 L' <i>Oberliga</i> , entre championnat régional et coupe nationale | 131 |
| II.2.4 Visibilité de la <i>Mannschaft</i> | 137 |
| II.2.4.1 Couverture radiophonique des rencontres de la <i>Mannschaft</i> avant décembre 1952 | 137 |
| II.2.4.2 La télédiffusion des rencontres de la <i>Mannschaft</i> à partir de 1953, une priorité fédérale toute relative | 138 |
| II.2.4.2 1954, une année et « un miracle » qui changent tout ? | 140 |
| III. La télédiffusion en direct du football : de la constitution d'une trilogie médiatique | 144 |
| III.1 Un traitement journalistique (sportif) sous influence ? | 144 |
| III.2 « Drôle de guerre » sur les fronts intérieurs | 146 |
| III.3 Les jeux de pronostics : l'autre financement du football allemand | 153 |
| IV. La retransmission en Eurovision de la Coupe du monde 1954 | 157 |
| IV.1 La fondation de l'UER et les cérémonies du Couronnement | 157 |
| IV.2 La Coupe du monde, cœur du Programme d'échanges européens de 1954 | 161 |
| IV.3 La couverture télévisée de la Coupe du monde bouscule les lignes | 172 |
| IV.3.1 « Public viewing » sur petits et grands écrans | 172 |
| IV.3.2 Le « Miroir magique » et l'image de la <i>Mannschaft</i> | 177 |
| IV.3.3 La mise en images du retour des « héros de Berne » | 181 |
| IV.3.4 L'Eurovision après la Coupe du monde 1954 | 183 |
| IV.3.5 16 octobre 1954 : Hanovre efface et confirme Genève sur le plan sportif et télévisuel | 187 |
| IV.3.6 De l'art du compromis | 192 |
| Conclusion | 196 |

Partie II : Pérennisation de l'offre nationale et apparition d'un paysage européen en matière de football télévisé (1955-1958) 199

| | |
|---|-----|
| I. Analyse de l'offre de football télévisé (1955 – 1958) | 204 |
| I. 1 Analyse de l'offre de football télévisé de l'ARD (1955-1958) | 204 |
| I.1.1 1955 : Reflux des retransmissions en direct et nouveaux concepts d'émissions | 204 |
| I.1.2 1956 : le football « paie » pour des JO bien retransmis et peu suivis | 207 |
| I.1.3 1957 : Des directs en recul, mais une <i>Mannschaft</i> bien visible | 212 |
| I.1.4 1958 : La couverture de la Coupe du monde, quelques conséquences sur l'offre de l'ARD | 213 |
| I.2 Analyse de l'offre de la RTF | 216 |
| I.2.1 Visibilité de l'équipe de France et des sélections nationales | 217 |
| I.2.2 La couverture de la Coupe du Monde 1958 par la RTF | 220 |
| I.2.3 Visibilité du football de clubs en direct | 221 |
| I.2.4 Tendances de l'offre de football télévisé dans le cadre du JT | 224 |

| | | |
|------------|--|-----|
| I.2.5 | Visibilité de la Coupe d'Europe | 227 |
| I.2.6 | Lancement de l'émission « Sports Dimanche » | 230 |
| II. | Réception journalistique de l'offre de football télévisé (1955 – 1958) | 236 |
| II.1 | RFA (1955 – 1958) | 237 |
| II.1.1 | RFA 1955 | 237 |
| II.1.1.1 | Le reflux du football de clubs continue de faire débat en RFA (1954-1955) | 237 |
| II.1.1.2 | Diplomatie du football et petit écran : URSS-RFA à Moscou (21/08/1955) | 247 |
| II.1.1.3 | Une rencontre amicale RFA-Norvège déclenche les hostilités | 254 |
| II.1.1.4 | La non-diffusion d'Italie-RFA, point d'orgue d'une année de polémiques autour de la (non) visibilité de la <i>Mannschaft</i> | 266 |
| II.1.2 | RFA 1956 | 281 |
| II.1.2.1 | La contre-attaque médiatique du DFB au début de l'année civile 1956 | 281 |
| II.1.2.2 | Arthur Drewry, avocat inattendu de la télévision | 284 |
| II.1.2.3 | Les ligues régionales emboîtent le pas du Bureau fédéral, les téléspectateurs s'organisent | 285 |
| II.1.2.4 | La presse ouest-allemande lance des appels à la « paix des braves » | 290 |
| II.1.2.5 | Apaisement sur le front du conflit Football-TV et retour aux affaires inter-allemandes | 292 |
| II.1.3 | RFA 1957 | 295 |
| II.1.3.1 | Autriche-RFA, porosité radioélectrique des frontières, interventionnisme extérieur du DFB et brouillage des lignes de front du conflit football-TV | 296 |
| II.1.3.2 | Les pages de la presse, un forum de réflexion sur l'évolution de l'offre télévisuelle | 302 |
| II.1.3.2.1 | Lancement d'une émission sportive nationale de référence | 302 |
| II.1.3.2.2 | Réaffirmation du rôle de la presse sportive | 303 |
| II.1.3.2.3 | La télédiffusion des matches avancés au samedi : réapparition controversée des matches de championnat dans l'offre télévisuelle | 307 |
| II.2 | Réception journalistique de l'offre de football télévisé de la RTF (1955-1957) : les promesses non tenues | 310 |
| II.2.1 | France 1955 | 311 |
| II.2.1.1 | Visibilité décroissante de l'équipe de France au cours de l'année 1955 | 311 |
| II.2.1.2 | Trop d'annonce tue la recette et met le feu aux poudres | 313 |
| II.2.1.3 | Quand les griefs du football provoquent son black-out | 315 |
| II.2.1.4 | La TV fait la fine bouche devant des affiches de rêve | 319 |
| II.2.1.5 | <i>L'Équipe</i> lance un appel au peuple des « sportifs » de France | 321 |
| II.2.1.6 | <i>L'Équipe</i> , une force de proposition | 329 |
| II.2.1.7 | L'offre télévisuelle dans la critique des politiques publiques du sport de <i>L'Équipe</i> | 332 |
| II.2.1.8 | Marcel Leclerc, entrée en piste d'un acteur atypique | 336 |
| II.2.2 | France 1956 | 343 |
| II.2.2.1 | La presse française encourage des premiers pas difficiles vers une culture de la négociation | 343 |
| II.2.2.2 | Reprise de contacts officiels entre la RTF et la FFF sous la pression politique au printemps 1956 | 348 |
| II.2.2.3 | Le football retrouve le petit écran par la « petite porte » du JT | 350 |
| II.2.2.4 | Retransmission de la finale de la Coupe d'Europe 13 juin 1956 | 355 |
| II.2.2.5 | Le refus fédéral d'autoriser la retransmission de France-Hongrie relance les grandes manœuvres | 361 |

| | |
|---|-----|
| II.2.2.6 Fin d'année 1956 : L'équipe de France réapparaît sur le petit écran, en différé _____ | 374 |
| II.2.2.7 Quand la politique s'en mêle _____ | 379 |
| II.2.2.8 La télédiffusion de Stade de Reims-FC Metz du 29 décembre 1956 : tentative non probante d'adaptation du modèle italien _____ | 381 |
| II.3 France 1957 _____ | 383 |
| II.3.1 Deux directs étrangers pour cacher la peau de chagrin _____ | 384 |
| II.3.2 La Guerre d'Algérie s'invite au 40 ^{ème} anniversaire de la Coupe de France _____ | 385 |
| II.3.3 Le sport et la télévision : une enquête de <i>Radio-TV</i> _____ | 387 |
| II.3.4 « Quand on n'est pas riche, on se contente des restes » _____ | 389 |
| II.3.5 Déroute tricolore à Wembley devant dix millions de « spectateurs » _____ | 391 |
| II.4 Deuxième et dernière Coupe du monde marquée par l'offre unique de l'Eurovision (1958) _____ | 394 |
| II.4.1 Inquiétudes printanières autour d'une équipe de France peu visible sur le petit écran _____ | 395 |
| II.4.2 La Coupe du monde 1958 : Négociations des droits et attentes du public franco-allemand avant le coup d'envoi du premier tour _____ | 399 |
| II.4.3 Une couverture télévisée qui illustre la marchandisation croissante du football _____ | 407 |
| II.4.4 Visibilité de l'équipe de France et influence internationale des autorités françaises du football et de la télévision _____ | 411 |
| II.4.5 La couverture télévisée du premier tour de la Coupe du monde _____ | 414 |
| II.4.6 Réception de la couverture télévisée de France-Brésil et de la finale _____ | 420 |
| II.4.7 Prolongations nationales de la couverture en Eurovision de la Coupe du monde 1958 en RFA _____ | 429 |
| II.4.8 RFA : L'accord du 14 octobre 1958 _____ | 434 |
| II.4.9 Une performance française qui relance la demande de football sur l'antenne de la RTF _____ | 438 |
| Conclusion _____ | 442 |

VOLUME II

Partie III : L'irrésistible ascension du football télévisé de l'Eurovision à la retransmission en différé du Mondial chilien (1959-1962) _____ 445

| | |
|---|-----|
| I. Analyse de l'offre télévisuelle de football télévisé (1959-1962) _____ | 449 |
| I.1 Analyse de l'offre de l'ARD (1959-1962) _____ | 450 |
| I.1.1 1959 _____ | 450 |
| I.1.2 1960 _____ | 451 |
| I.1.3 1961 _____ | 453 |
| I.1.4 1962 _____ | 457 |
| I.2 Analyse de l'offre de la RTF _____ | 459 |
| I.2.1 1959 _____ | 460 |
| I.2.1.1 Visibilité de l'équipe de France _____ | 460 |
| I.2.1.2 Visibilité des autres sélections nationales _____ | 462 |
| I.2.1.3 Visibilité de la Coupe d'Europe des clubs champions _____ | 464 |
| I.2.1.4 Visibilité du football national des clubs _____ | 467 |
| I.2.2 1960 _____ | 468 |
| I.2.2.1 Visibilité de l'équipe de France _____ | 468 |

| | | |
|---------|---|-----|
| I.2.2.2 | Visibilité des autres sélections nationales _____ | 470 |
| I.2.2.3 | Visibilité de la Coupe d'Europe des clubs champions _____ | 471 |
| I.2.2.4 | Visibilité du football national des clubs _____ | 475 |
| I.1.3 | 1961 _____ | 476 |
| I.1.3.1 | Visibilité de l'équipe de France _____ | 476 |
| I.1.3.2 | Visibilité du football international des sélections _____ | 478 |
| I.1.3.3 | Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs _____ | 479 |
| I.1.3.4 | Visibilité du football national des clubs _____ | 483 |
| I.1.4 | 1962 _____ | 486 |
| I.1.4.1 | Visibilité de l'équipe de France _____ | 486 |
| I.1.4.2 | Visibilité du football international des sélections et de la Coupe du monde au Chili _____ | 487 |
| I.1.4.3 | Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs _____ | 489 |
| I.1.4.4 | Visibilité du football national des clubs _____ | 492 |
| II. | Réception journalistique en France et en RFA (1959-1962) _____ | 495 |
| II.1 | France (1959-1962) _____ | 496 |
| II.1.1 | 1959 : Un média qui sert le football, malgré ses failles et ses lenteurs ? _____ | 496 |
| II.1.2 | D'innovations technologiques qui changèrent la donne _____ | 503 |
| II.1.3 | Marcillac relance « un projet de statuts » et passe en force pour Hongrie-RFA _____ | 507 |
| II.1.4 | Reprise informelle du dialogue après le drame de Fréjus _____ | 518 |
| II.1.5 | 1960 : Une reprise des négociations, mais une signature qui se fait attendre _____ | 526 |
| II.1.6 | Refus de retransmission de France-Chili et relance du conflit _____ | 530 |
| II.1.7 | Georges Briquet décoré et nommé M. « Bons Offices » _____ | 541 |
| II.1.8 | Christian Quidet fait la chronique du conflit et publie un projet de « protocole » avec Jacques Ferran _____ | 543 |
| II.1.9 | février 1961 : Premier accord-cadre football-TV _____ | 547 |
| II.1.10 | Critique journalistique du traitement télévisuel du football après la signature de l'accord _____ | 552 |
| II.1.11 | 1962 : « l'affaire Quittard », un service des sports sous la critique _____ | 560 |
| II.1.12 | « Les Couloises de l'exploit », des difficultés à imaginer et produire une émission stimulante _____ | 565 |
| II.1.13 | Reconduction de l'accord du 4 février 1961 _____ | 567 |
| II.1.14 | La Coupe du monde au Chili, triomphe du transistor et du jeu dur _____ | 570 |
| II.2: | Réception journalistique de l'offre de football télévisé RFA (1959 – 1962) _____ | 574 |
| II.2.1 | La Coupe du monde, un projet, une nostalgie et un <i>Leitmotiv</i> dans la presse sportive allemande _____ | 574 |
| II.2.2 | Automne 1959 : le DFB a le droit de son côté et le peuple contre lui _____ | 581 |
| II.2.3 | RFA-Yougoslavie : pas de direct compensateur après le refus de Hongrie-RFA _____ | 591 |
| II.2.4 | 1960 : La Coupe du monde, mesure étalon en matière de droits de retransmission _____ | 594 |
| II.2.5 | 1960 : le DFB recalé pour l'organisation de la Coupe du monde, mais le football allemand s'illustre en Coupe d'Europe _____ | 596 |
| II.2.6 | Uwe Seeler, premier héros télévisuel du football allemand _____ | 601 |
| II.2.7 | Prémices de la <i>Bundesliga</i> _____ | 603 |
| II.2.8 | 1961 : La nécessaire <i>Bundesliga</i> dans un monde et une Europe qui changent _____ | 605 |
| II.2.9 | Quand le HSV, humble dans la victoire et courageux dans la défaite, | |

| | |
|--|-----|
| incarne les « vertus allemandes » _____ | 609 |
| II.2.10 1962 : Année de Coupe du monde et veillée d'armes avant le lancement de la <i>Bundesliga</i> _____ | 612 |
| II.2.11 Grandes manœuvres et offre télévisuelle en suspens _____ | 618 |
| II.2.12 Chili 1962 : le retour de la radio et des temps héroïques pour la télévision _ | 620 |
| II.2.13 Après la défaite, des extraits télévisés pour et contre le maintien de Herberger _____ | 625 |
| Conclusion _____ | 629 |

Partie IV : L'apogée du monopole public à l'aube de la Mondovision (1963-1966) ___ 632

| | |
|---|-----|
| I. Analyse de l'offre de football télévisé (1963-1966) _____ | 636 |
| I.1 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF (1963-1966) _____ | 636 |
| I.1.1 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF 1963 _____ | 637 |
| I.1.1.2 Une chaîne historique « désorientée » _____ | 637 |
| I.1.1.3 Le ZDF, un débutant tourné vers l'innovation _____ | 639 |
| I.1.1.4 Couverture de la fin du dernier Championnat d'Allemagne et des premières journées de la <i>Bundesliga</i> _____ | 641 |
| I.1.1.5 Débuts timides du ZDF en matière de direct _____ | 645 |
| I.1.1.6 Absence de visibilité en direct de la <i>Mannschaft</i> _____ | 646 |
| I.1.2 Analyse de l'offre ARD-ZDF 1964 _____ | 649 |
| I.1.2.1 Visibilité de la <i>Mannschaft</i> _____ | 651 |
| I.1.2.2 Visibilité des autres sélections nationales _____ | 653 |
| I.1.2.3 Visibilité des Coupes d'Europe des clubs _____ | 654 |
| I.1.2.4 Visibilité du football national des clubs _____ | 657 |
| I.1.2.5 Émissions thématiques et documentaires sur le football _____ | 660 |
| I.1.3 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF 1965 _____ | 664 |
| I.1.3.1 Visibilité de la <i>Mannschaft</i> _____ | 666 |
| I.1.3.2 Visibilité des autres sélections nationales _____ | 669 |
| I.1.3.3 Visibilité des Coupes d'Europe des clubs _____ | 670 |
| I.1.3.4 Visibilité du football national des clubs _____ | 673 |
| I.1.3.5 Émissions thématiques et documentaires sur le football _____ | 674 |
| I.1.4 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF 1966 _____ | 677 |
| I.1.4.1 Visibilité de la <i>Mannschaft</i> _____ | 680 |
| I.1.4.2 Visibilité des autres sélections nationales _____ | 683 |
| I.1.4.3 Visibilité des compétitions européennes des clubs _____ | 685 |
| I.1.4.4 Visibilité du football national des clubs _____ | 687 |
| I.1.4.5 Émissions thématiques et documentaires sur le football _____ | 688 |
| I.2 Analyse de l'offre de l'offre de football télévisé RTF/ORTF (1963-1966) _____ | 691 |
| I.2.1 Analyse de l'offre de football télévisé de la RTF 1963 _____ | 691 |
| I.2.1.1 Visibilité de l'équipe de France _____ | 691 |
| I.2.1.2 Visibilité des autres sélections nationales _____ | 695 |
| I.2.1.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs _____ | 696 |
| I.2.1.4 Visibilité du football national des clubs _____ | 698 |
| I.2.2 Analyse de l'offre RTF-ORTF 1964 _____ | 700 |
| I.2.2.1 Visibilité de l'équipe de France _____ | 700 |
| I.2.2.2 Visibilité du football international des sélections _____ | 702 |
| I.2.2.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des | |

| | |
|---|-----|
| clubs | 704 |
| I.2.2.4 Visibilité du football national des clubs | 708 |
| I.2.3 Analyse de l'offre de football télévisé ORTF 1965 | 710 |
| I.2.3.1 Visibilité de l'équipe de France | 710 |
| I.2.3.2 Visibilité du football international des sélections | 714 |
| I.2.3.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs | 715 |
| I.2.3.4 Timide apparition de la Coupe des villes de foire | 716 |
| I.2.3.5 Visibilité du football national des clubs | 718 |
| I.2.4 Analyse de l'offre de football télévisé ORTF 1966 | 720 |
| I.2.4.1 Visibilité de l'équipe de France | 720 |
| I.2.4.2 Visibilité du football international des sélections et couverture télévisée de la <i>World Cup</i> 1966 | 725 |
| I.2.4.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs | 730 |
| I.2.4.4 Visibilité du football national des clubs | 733 |
| II. Réception journalistique de l'offre de football télévisé 1963-1966 | 736 |
| II.1 Réception de l'offre RTF/ORTF 1963-1966 | 737 |
| II.1.1 Réception de l'offre RTF/ORTF 1963 | 737 |
| II.1.1.1 Le sport « parent pauvre » de la 2 ^{ème} chaîne en gestation dans un contexte économique tendu | 737 |
| II.1.1.2 Le téléspectateur épris de football, un client exigeant que l'on cherche à mystifier | 745 |
| II.1.1.3 Des commentateurs exposés à la critique d'une « <i>clientèle exigeante</i> » en expansion | 750 |
| II.1.1.4 Deux avis divergents de spécialistes de l'image sur les retransmissions de rugby et de football | 754 |
| II.1.2 Réception de l'offre RTF/ORTF 1964 | 757 |
| II.1.2.1 Immobilisme éditorial et bouleversements technologiques | 757 |
| II.1.2.2 Des différends qui n'enrichissent pas vraiment l'offre aux yeux du public et de la presse spécialisée | 762 |
| II.1.2.3 Une hiérarchie sédimentée des sports et des journalistes du service des sports | 765 |
| II.1.2.4 La création de l'ORTF, une réforme sans impact immédiat notable sur la télédiffusion du football | 768 |
| II.1.3 1965 : Un accord foncièrement désavantageux pour la télévision ? | 774 |
| II.1.4 Réception de l'offre ORTF 1966 | 781 |
| II.1.4.1 Une offre de spectacle sous le signe de la mondialisation des échanges et de la concurrence technologique | 781 |
| II.1.4.2 Pour l'ORTF, l'année de la <i>World Cup</i> débute (mal) dès le tirage au sort | 787 |
| II.1.4.3 Après un bon départ, l'ORTF participe au petit trot au « premier marathon du football » | 790 |
| II.2 Réception de l'offre ARD/ZDF 1963-1966 | 795 |
| II.2.1 Réception de l'offre ARD/ZDF 1963 | 795 |
| II.2.1.1 La couverture télévisée : un facteur sous-estimé par la presse dans ses pronostics de succès de la <i>Bundesliga</i> | 795 |
| II.2.1.2 Encore dans les limbes, la 2 ^{ème} chaîne consacre une émission à la création de la <i>Bundesliga</i> | 798 |
| II.2.1.3 Jürgen Werner, une vedette insolite de la couverture télévisée de Brésil-RFA | 801 |

| | |
|--|------------|
| II.2.1.4 Entre nostalgie de la tradition et attrait de la nouveauté_____ | 803 |
| II.2.2 Réception de l'offre ARD/ZDF 1964 _____ | 808 |
| II.2.2.1 La télévision tire un bilan globalement positif à la fin de la première saison de <i>Bundesliga</i> _____ | 808 |
| II.2.2.2 Le Borussia Dortmund s'engouffre dans la voie européenne ouverte par Hambourg et Francfort _____ | 812 |
| II.2.3 Réception de l'offre ARD/ZDF 1965 _____ | 818 |
| II.2.3.1 Le succès (télévisuel) de la <i>Bundesliga</i> , une « exception allemande » qui alimente des théories profanes _____ | 819 |
| II.2.3.2 Quand <i>Der Kicker</i> plaide la cause du DFB _____ | 821 |
| II.2.3.3 Suède-RFA : retour gagnant et télégénique de « Uns Uwe » lors du match de l'année _____ | 824 |
| II.2.4 Réception de l'offre ARD/ZDF 1966 _____ | 827 |
| II.2.4.1 « Das aktuelle Sport-Studio » ou quand le contrepied mène au succès __ | 827 |
| II.2.4.2 Le Borussia Dortmund remporte la Coupe d'Europe, mais pas le pactole | 833 |
| II.2.4.3 La couverture de la World Cup 1966 : « (...) <i>plus grand-chose à apprendre des Anglais !</i> » _____ | 836 |
| II.2.4.4 Des chances de victoire sans avoir à espérer un autre miracle ? _____ | 841 |
| II.2.4.5 Quatre cents millions de témoins qui n'ont rien vu, une bonne image et une icône _____ | 843 |
| Conclusion_____ | 847 |
| CONCLUSIONS GÉNÉRALES _____ | 849 |
| SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE_____ | 861 |
| ZUSAMMENFASSUNG IN DEUTSCH_____ | 891 |

VOLUME III

ANNEXES

| | |
|--|-----|
| Evolution du parc national de récepteurs TV en France et en RFA 1950 – 1966_____ | 2 |
| Dessins de presse_____ | 5 |
| Football télévisé_____ | 5 |
| Entretien avec M. Uwe Seeler, 06/07/2010_____ | 15 |
| Entretien avec M. Rainer Hozschuh, 29/07/2011_____ | 31 |
| Entretien avec M. Raymond Kopa, 31/03/2011_____ | 51 |
| Entretien avec M. Gilbert Gress, 12/08/2011_____ | 66 |
| Entretien avec M. Jacques Ferran, 11/02/2012_____ | 96 |
| Entretien avec M. Jean Wendling, 03/06/2010_____ | 117 |
| Entretien avec M. Dieter Kürten, 22/04/2010_____ | 123 |
| Commentaire intégral de M. Georges Briquet, 05/10/1952_____ | 136 |

Introduction générale

Dès la seconde moitié du 19^{ème} siècle, la construction identitaire des nations européennes a été visiblement affectée par deux changements de paradigmes : l'accélération de la circulation de l'information et la massification des moyens de communication.¹ Fondée sur les progrès des moyens de locomotion et de télécommunication, l'accessibilité accrue de l'ailleurs métamorphosa l'usage du monde auquel pouvait prétendre le commun des mortels vivant dans cette partie de la planète. Outre l'accroissement de la mobilité géographique, les progrès technologiques permirent aussi à une part grandissante de la population européenne de jouir de ce privilège dévolu au témoin médiat : la coprésence lors d'événements préalablement réservés à un public restreint de témoins oculaires.

En leur temps, presse, radio et cinéma avaient déjà irrémédiablement affecté la vision du monde et des choses, de l'autre et de soi-même de quasiment tout un chacun.² Souvent concurrents dans la course à l'information, les médias durent constamment s'adapter à une réalité mouvante pour conquérir ou garder les faveurs d'un public divers, versatile, avide de nouveautés et de sensations inédites. Dès les premières années du 20^{ème} siècle, cela incluait la couverture d'événements sportifs rapidement investis d'un rôle notable de vecteurs identitaires locaux ou nationaux.³ Et puis, apparut la télévision, qui, pour tenir toute sa place, semblait devoir fatalement prendre celle des autres médias, notamment parce qu'elle sollicite deux facultés sensorielles et tire, comme la radio, son pouvoir de fascination de la « magie du direct ».

Au cours des années 1930, la télévision aux potentialités encore largement voilées par l'aspect rudimentaire des images et une fiabilité de transmission inconstante existait sous forme de prototype et faisait l'objet d'essais bénéficiant pour certains d'une publicité versant dans la propagande, surtout lors de grandes compétitions sportives.⁴ Il en fut ainsi des « Fernsehstuben » installées en divers endroits de Berlin et Potsdam durant les Jeux Olympiques de 1936 et dont l'exploitation ne s'acheva que sous les bombardements de 1944.⁵

¹ Cf. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales, Europe XVIIIème – XXème siècle*, Paris, Le Seuil, 2001. Surtout la troisième partie « Culture de masse », pp. 229-284.

² Dès 1896, les sociétés Pathé et Gaumont proposent des sujets d'actualité tournés sur le vif ou reconstitués, ainsi que des reportages documentaires traitant des sujets ethnographiques. Initialement, leur sortie est irrégulière. Il faudra attendre 1908 pour saluer la naissance du *Pathé Journal*, un genre nouveau, aussi apprécié qu'imité à travers le monde. En 1910, Gaumont lance son journal cinématographique hebdomadaire *Gaumont Actualités*. La « Wochenschau » présentant des sujets produits en Allemagne fait son apparition sur les grands écrans des « Filmtheater » du Reich en 1911.

³ Cf. Les rencontres internationales de football, le Tour de France, le combat Dempsey–Carpentier, les Jeux Olympiques dès les premières olympiades.

⁴ Par exemple, la finale de la *FA Cup* le 30 avril 1938.

⁵ Cf. HACKFORTH, Josef, *Sport im Fernsehen*, Münster, Verlag Regensburg, 1975, pp.14-16.

En raison du nombre limité de lignes (180), des heures d'émission (72) et des récepteurs recensés, il arrive souvent que cette tentative ne soit pas considérée comme une véritable télédiffusion publique.¹ Mais, pour la mémoire collective allemande, cette expérience fit date, bien qu'elle n'eût pas le même impact sur les élites et les foules que la mise en images des Jeux de 1936 réalisée par Leni Riefenstahl. Sorti en salle au printemps 1938,² triomphalement accueilli par le public et la critique (internationale), le diptyque intitulé *Olympia, Fête des peuples* et *Olympia, Fête de la beauté* constitue un jalon incontournable de l'histoire du film documentaire sportif.³ Reprenant les canons de ce manifeste esthétique de la propagande nazie que constitue *Triomphe de la volonté* (1936), il livre également un exemple emblématique de l'instrumentalisation politique de la mise en images du spectacle sportif qui dorénavant tentera tous les gouvernements, *a fortiori* ceux des régimes totalitaires.⁴ Dès 1950, l'image télévisée atteint un niveau de qualité suffisant pour contester la place de média de masse numéro un qu'occupait encore la radio en matière de direct. En outre, elle devint progressivement une référence commune supplémentaire que le journaliste sportif de la presse écrite se voyait contraint de partager avec son lecteur. Désormais, du moins lors de grands événements, celui-ci écrirait généralement pour un public qui, à défaut de tout voir d'un œil expert, avait généralement perçu ou cru percevoir l'essentiel en regardant la télévision. La fascination qu'exercerait la retransmission en direct sur l'immense majorité des individus, l'influence qu'elle aurait inmanquablement sur leur appréhension du réel ont été saisies encore plus clairement dès que le nombre de récepteurs composant le parc télévisuel national ou européen eut dépassé le seuil critique qui sépare le prototype ou l'équipement de (grand) luxe du bien de consommation (quasi-)courant :

« La véritable innovation du 20^{ème} siècle est celle de la transmission de l'image même des événements, réalisée de façon statique par le bélinogramme, puis avec les mouvements et les couleurs mêmes de l'action et de l'atmosphère par le cinématographe et par la télévision. Ce n'est plus la nouvelle même

LERG, Winfried, « Zur Entstehung des Fernsehens in Deutschland », in *Rundfunk und Fernsehen*, Heft 4, 1967, pp. 349-375.

¹ Cf. CHISARI, Fabio, *The Age of Innocence, A History of the Relationship between Football Authorities and the BBC Television Service, 1937-82*, PHD Thesis, Leicester, De Montfort University, 2007, p. 33. La thèse de Fabio CHISARI est accessible en version électronique sur le site de la *British Library*.

² La première projection eut lieu en présence d'Hitler, le jour de son 49^{ème} anniversaire le 20 avril 1938.

³ Si l'on peut objecter qu'en 1938, le jury de la Mostra de Venise était forcément sous influence, on retiendra qu'en 1956, un jury hollywoodien inclut cette œuvre dans la liste des 10 films majeurs du 20^{ème} siècle. Précisons que c'est une version purgée des prises de vues focalisées sur les emblèmes et drapeaux nazis qui rencontra le succès commercial et critique aux États-Unis. Cf. «RIEFENSTAHL: Leni Olympiade», *Der Spiegel* n° 8, 20/02/1952, pp. 32-33.

⁴ En 1952, le comité d'organisation des JO d'hiver d'Oslo souhaitait confier un rôle de conseiller technique des équipes de tournage à Leni RIEFENSTAHL, celle-ci refusa « afin de ne causer des problèmes à quiconque ». Cf. *ibid.*

de l'événement qui est instantanément transmise : c'est l'événement lui-même avec ses apparences et ses bruits qui se déroule sous les yeux de tous les spectateurs, pourvu bien entendu qu'il ait été prévu et que sa transmission ait été organisée. Même les analphabètes sont aujourd'hui informés instantanément des principaux événements prévisibles du monde grâce à ces modes d'information audio-visuels. L'information qui était depuis les temps les plus reculés le privilège des gens cultivés s'affranchit de la servitude de l'écriture, des langues et de tout filtre intellectuel. Ces procédés nouveaux semblent permettre et promettre une communion instinctive de tous les hommes du monde dans la participation visuelle et auditive à un même événement. »¹

Par ailleurs, cette « communion instinctive » de tous devint possible même quand le plus grand nombre restait chez soi, consacrant ainsi une interpénétration des sphères publiques et privées jusque-là inédite dans l'histoire des hommes. L'intrusion de la télévision dans la vie privée de la majorité des familles européennes entraînera des bouleversements rapides dans les modes de vie et de consommation, dans le déroulement du quotidien. Probablement, aura-t-elle, au même titre que la généralisation de la scolarité obligatoire, affecté de manière décisive, et en une seule génération, l'évolution de l'atlas linguistique européen.² Pour les pouvoirs politiques de tous pays, qu'il s'agisse de démocraties ou de dictatures, le contrôle du média télévisuel et la régulation de son marché aux frontières techniquement perméables ont toujours constitué des questions de prime importance. Monroe E. Price releva ce souci partagé par tous les gouvernements dès l'entame de son étude :

«Les médias électroniques envahissent notre vie quotidienne et pourtant nous avons à peine prise sur l'influence qu'exercent la radio et la télévision sur la géographie politique de la vie moderne. L'imagerie affecte les loyautés, c'est un fait établi depuis toujours. Ce qui a été moins clairement perçu, c'est que la structure et la capacité de communication et le destin des gouvernements sont inextricablement liés. De par le monde, l'organisation de la télédiffusion et la dissémination de programmes de télévision sont changeants et souvent de manière radicale. Les millions d'images qui hantent l'opinion publique contribuent à déterminer la nature même des allégeances nationales, des attitudes vis-à-vis des lieux de vie, de la famille, du gouvernement et de l'état (...)»³

¹ RENOUARD, Yves, « Information et transmission des nouvelles », in SAMARAN, Charles, *L'Histoire et ses méthodes*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1961, p. 133.

² Pour le rôle crucial de la télévision dans les pratiques linguistiques, un aspect essentiel de la fabrication des identités nationales, cf. par exemple Conseil de l'Europe, *Convention européenne des langues régionales et minoritaires*, 1992, surtout Art. 11, <http://conventions.coe.int/Treaty/fr/Treaties/Html/148.htm>.

³ «The electronic media pervade our daily being, and yet we hardly have a grip on what radio and television mean to the political geography of modern life. Imagery affects loyalties: that has always been known. What has been less clear is that the structure and capacity of communications and the fate of governments are inextricably intertwined. Throughout the world, the organization of broadcasting and the dissemination of television programs are changing and often radically. The millions of images that float through the public mind help determine the very nature of national allegiances, attitudes toward place, family, government, and state.(...)», cf. PRICE, Monroe E., *Television, The Public Sphere and National Identity*, Oxford, Clarendon Press, 1995, p. 3.

Or, la médiatisation du monde est allée de pair avec sa « sportisation », à un point tel que certains en viendront à parler de « *sportivisation mondiale* ». ¹ La « sportisation » est le processus historique menant des formes anciennes de jeux à la constitution des sports modernes. Ce processus comporte l'annulation des différences sociales au profit de l'égalité des chances, la constitution d'espaces dévolus au sport et d'une temporalité spécifique, distinguée des moments festifs, la standardisation des règles, la réduction de la violence et l'imposition d'une éthique de la loyauté (respect des règles, plaisir du jeu, excitation agréable...). Il faut bien sûr resituer ce processus dans celui plus général de civilisation des mœurs.²

De l'appréhension défiante des débuts à la connivence ostensible à partir des années 1980, la relation entre football et télévision, se distinguant par son caractère de plus en plus symbiotique aura donc connu moult formes au fil des ans.³ Le rapprochement originare de ces deux faits sociaux massifs, la télévision et le football, représente une phase décisive de l'édification du « *Grand stade* » où se déroulent les rencontres footballistiques susceptibles de devenir des « *événements médiatiques* ». ⁴ Depuis les années 1950, cette alliance s'est progressivement « matérialisée » par une pléthore encore en expansion à ce jour d'images télévisées de ce sport. Celles-ci ont envahi non seulement le paysage médiatique européen, mais bien celui de la majorité des pays de la planète, quel que soit leur degré de développement économique.⁵ Les parties télévisées de football sont devenues un sujet de conversation quasiment aussi banal que la météo pour une part de plus en plus large de la

¹ Cf. DEMORGON, Jacques, « Le spectacle des sports, c'est bien plus qu'on ne pense ! La sportivisation mondiale », in *Communication*, n°67, 1998, « Le spectacle du sport », pp. 117-134.

Cf. YONNET, Paul, *Systèmes des sports*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 7-8.

² Demorgon se réfère au concept de « sportisation » développé par Norbert Elias. Cf. ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

³ LOY, John W., Mc PHERSON, Barry, KENYON, Gerald (éds), *Sport and Social Systems*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1978, p. 304.

⁴ Ce concept du « *Grand stade* » est défini par Paul YONNET en contraste avec le « *petit stade* », celui de la pratique amateur et populaire, celui du spectacle de proximité. Cf. YONNET, Paul, « Composants de l'identité, mécanismes de l'identification », in DE WAELE, Jean Michel, HUSTING, Alexandre, *Football et identités*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008, pp. 19-20.

L'expression « *événements médiatiques* » est la traduction littérale du titre original de l'ouvrage devenu un classique de Daniel DAYAN et Elihu KATZ. Cf. DAYAN, Daniel, KATZ, Elihu, *La Télévision cérémonielle : anthropologie et histoire en direct*, Paris, PUF, 1996. (traduction de DAYAN, Daniel, KATZ, Elihu, *Media Events. The Live Broadcasting of History*, Harvard University Press, 1992.)

⁵ Malgré les progrès du football-spectacle, d'autres sports tiennent (encore) un premier rang traditionnel aux États-Unis, en Inde, au Japon, dans certains pays du Commonwealth. Même l'organisation d'une Coupe du monde n'arrive à remettre en cause cette situation que de manière (très) relative. Cf. MIGNON, Patrick, *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.

population.¹ De la brève de comptoir à la thèse de doctorat, de l'apologie béate d'un slogan universaliste tel « *C'est beau un monde qui joue !* » (France 98) ou « *Invité chez des amis* » (« *Zu Gast bei Freunden* », Germany 2006) au martèlement du constat né d'une approche freudo-marxiste érudite et stigmatisant dans la télévision et le football principalement des instruments au service d'une « *domination opiacée* » des masses,² l'objet complexe qu'est le football télévisé inspire les discours les plus variés. Si nombre d'entre eux n'évitent que difficilement la partialité voire la caricature, ils n'en livrent pas moins, chacun à sa manière, des témoignages révélateurs de l'évolution des sociétés.

L'observateur qui s'interroge sur les facteurs sous-tendant les prémices, les débuts et l'expansion notable du phénomène, surtout à partir du milieu des années 1950, avance généralement deux explications, certes incomplètes, mais drapées d'une certaine évidence : le football est un « jeu simple », « fait pour la télévision », et cette dernière est devenue, depuis l'invention des satellites, un moyen de communication planétaire.

Toutefois, la prudence plaide en faveur de l'examen minutieux des présupposés de cette croyance en la simplicité essentielle du jeu, de l'interrogation des sens multiples dissimulés derrière un tel jugement syncrétique.³ Les images télévisées (de football) naissant dans le contexte d'une époque, elles la racontent directement, allusivement ou implicitement pour qui se donne la peine de les regarder, de les scruter attentivement. Elles en disent d'autant plus qu'un match retransmis ou non à la télévision a toujours été bien plus que l'affrontement sportif de deux équipes sous le contrôle d'arbitres dépositaires du respect d'un règlement censé préserver le « *caractère maîtrisé de la violence* » des dites joutes footballistiques.⁴ Si ce jeu était déjà depuis longtemps une pratique sociale impliquant les autorités politiques et administratives de manière conséquente par son impact massif sur l'espace et les finances publics (déplacements, équipements, pratique pluri-générationnelle), sa télédiffusion devint très vite un défi technologique et un pari économique. En outre, elle en accrût souvent la portée sur le plan politique.⁵ Rapidement, autant que le spectacle vivant se déroulant dans

¹ Si une bonne partie de la gent féminine reste à conquérir et constitue une cible privilégiée des stratèges chargés du marketing des fédérations et des médias partenaires, le nombre de footballeuses a connu une progression impressionnante au cours des deux dernières décennies.

² Dans le sillage des travaux de sociologie politique du sport de BROHM, Jean-Marie, cf. par ex. VASSORT, Patrick, *Football et Politique, Sociologie historique d'une domination*, Paris, L'Harmattan, 2005, surtout chap. 5 « Compétition et spectacularisation : une domination opiacée », pp. 153-230.

³ Cf. FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles, *Le football professionnel à la française*, Paris, PUF, 1999, pp. 7-10.

⁴ Cf. ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

⁵ Cf. par ex. les débats polémiques suscités par la participation de l'équipe de France à la Coupe du monde 1978 en Argentine (tentative d'enlèvement avortée de Michel Hidalgo la veille du départ) et par la télédiffusion de ses parties.

l'arène sportive, le football télévisé, porteur de représentations et de symboles, devait fatalement devenir un vecteur identitaire remarquable, « *la seule activité sociale, en Europe, en Amérique du Sud et en Afrique à tout le moins, qui puisse parfois rassembler dans une même passion un peuple entier* ». ¹ Depuis un demi-siècle, le football-spectacle roi devrait donc son rang pour part importante à sa capacité à confirmer et renforcer les appartenances nationales, voire européennes par sa référence permanente à « *l'image stéréotypée, enracinée dans la durée, qu'une collectivité se donne d'elle-même et qu'elle souhaite donner aux autres* ». ²

Face aux manifestations impétueuses, déroutantes ou opaques de la médiatisation du football, le jugement de l'opinion publique est régulièrement sollicité. Or celui-ci reste souvent orienté par cette presse que Pierre Bourdieu décrivait sur le déclin face à la télévision triomphante. ³ Pour les acteurs du champ médiatique, quel que soit le support de leur diffusion et leur statut social, le football est avant tout un vecteur de développement de leur propre marché. Au-delà, leur activité vise à satisfaire et à créer un besoin particulier, archaïque, constitutif de la condition humaine et renouvelé sans cesse : le besoin de narration. ⁴ Le récit comme la couverture télévisée d'événements sportifs répondent fondamentalement à cette curiosité-là. Bien qu'étant à sa manière elle aussi indiscutablement constitutive du « *Grand stade* », la presse sportive enserme bien davantage que le commentaire télévisuel l'émotion née de la « *participation visuelle et auditive* » au même spectacle footballistique dans « *un filtre intellectuel* ». Certes, d'aucun objectera que celui-ci reste généralement sommaire, mais du moins n'échappe-t-il pas, au-delà du carcan de la langue, à celui de la « *servitude de l'écriture* ». Enfin, et là réside son principal intérêt à nos yeux, la presse sportive procède bien souvent à la première tentative de mise en perspective historique du fait social complexe qu'est le match de football télévisé. ⁵

¹EHRENBERG, Alain, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, p. 26.

²BROMBERGER, Christian (avec la collaboration de HAYOT, Alain, MARIOTTINI, Jean-Marc), *Le match de football, Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 124.

³BOURDIEU, Pierre, *Sur la télévision*, Paris, Raisons d'agir, 1996, pp. 44-55.

⁴Cf. ANDREFF, Wladimir, « L'athlète et le marché », in *Sport et télévision*, Valence, CRAC, 1993, pp. 54-55.

⁵ Cf. entre autres, CROLLEY, Liz, HAND, David, *Football and European Identity. Historical Narratives through the Press*, London, New York, Routledge, 2006.

1) Une recherche à légitimité accrue

La consultation de sites internet généralistes tels celui du SUDOC (Système Universitaire de Documentation), du FCT (Fichier Central des Thèses) ou côté allemand de DISSONLINE, celle des sites spécialisés du BISP (*Bundesinstitut für Sportwissenschaft*) ou de son homologue français, l'INSEP (Institut National du Sport et de l'Éducation Physique), recensant les travaux universitaires consacrés au sport ne laissent planer aucun doute : le nombre de thèses et autres travaux universitaires abordant l'une des « *réalités multiples du football* »¹ a connu une croissance notable après la libéralisation des ondes au milieu des années 1980 et l'arrêt Bosman (CJCE, 1995). L'envolée des droits de retransmission ayant frappé les esprits et souvent fait la une des gazettes, les rapports du football avec les médias et les milieux économiques éveillèrent un intérêt considérablement accru dans les filières économiques et les écoles supérieures de commerce. La Lex Bosman « décomplexa » nombre de juristes au moment de choisir leurs sujets de thèse, en braquant les feux de l'actualité juridique européenne sur un champ très évolutif englobant entre autres le professionnalisme, le droit d'image, les migrations internationales de joueurs, les changements de statuts des clubs ainsi que les relations entre les fédérations (inter-)nationales et l'Union Européenne. Par ailleurs, le phénomène hooligan, qu'à tort on crut longtemps circonscrit aux cités anglaises frappées par le marasme économique corollaire de la désindustrialisation, a par son irruption, son ampleur et son caractère durable retenu l'attention des sociologues dans un nombre croissant de pays.² Toutefois, de manière surprenante au vu de cette légitimité accrue du football en tant qu'objet d'études, sa télédiffusion resta longtemps négligée par les historiens. À cela, une première explication évidente quoique non exhaustive : la télévision est certes devenue en peu d'années le média roi, à la fois « *miroir et moteur de cette opinion* » que chacun cherche à cerner pour mieux appréhender les évolutions d'une société de plus en plus ouverte aux échanges de toutes sortes. Mais, la difficulté constamment éprouvée pour saisir son « *vaste public invisible* » à travers des données d'audience fiables quand l'impact de la presse est quantifiable en termes de tirages, d'abonnements, de numéros vendus et de points de vente reste le facteur le plus communément évoqué pour expliquer l'intérêt relativement tardif que lui manifestèrent les historiens consacrant leurs recherches aux « *lieux de*

¹ Cf. WAHL, Alfred, *Les Archives du football*, Paris, Gallimard/Julliard, 1989, p. 15.

² Cf. BODIN, Dominique, ROBÈNE, Luc, HÉAS, Stéphane, *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 2004.

mémoire ». ¹ Par ailleurs, trop longtemps, l'archétype du produit de la culture de masse qu'est le football télévisé, conserva aux yeux de beaucoup un caractère trivial probablement indissociable de la mise en spectacle lucrative d'une activité ludique et populaire. ²

En Allemagne, le « Miracle de Berne » conféra au football un rang social bien plus éminent et une place différente dans le champ de la recherche historique de ce qui constitua longtemps son lot en France. La force symbolique de la victoire sportive inattendue de 1954, souvent considérée comme l'acte de naissance affectif, émotionnel de la RFA, n'avait échappé ni aux observateurs étrangers ni aux officiels tenant les rênes de la jeune république. ³ Il faudra attendre 1998 et le triomphe du onze « Black, Blanc, Beur » pour qu'un événement footballistique télévisé provoque une avalanche similaire de commentaires et de publications en France. Il fut certes obtenu sans apporter de revanche pour la demi-finale perdue contre la RFA à Séville en 1982, ce qui aurait, n'en doutons pas, fait couler encore plus d'encre.

Néanmoins, de manière similaire à ce que Fabio Chisari avait observé dans le cas de l'Angleterre, confirmant nos premières lectures d'ouvrages de références, la consultation répétée des catalogues de bibliothèques en France ou en Allemagne, des bibliographies de publications tant universitaires que journalistiques paraissant sur des thématiques proches, nous amène à constater que le nombre de travaux scientifiques focalisés sur les liens existant entre football et télévision reste limité. ⁴ Cela demeure vrai même si l'on analyse un corpus binational. Si l'on ajoute l'approche historiographique à ces critères de sélection, les ouvrages de référence sont faiblement représentés.

Cet état de fait révèle la difficulté de la tâche et en souligne l'intérêt.

¹ Cf. VEYRAT-MASSON, Isabelle, « Le regard des historiens », in JEANNENEY, Jean-Noël, *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette, 2001 (réédition remise à jour), pp. 628-632.

² Cf. WAHL, Alfred, « Le football un nouveau territoire de l'historien », in *Vingtième Siècle, Revue d'histoire* n°26, 1990, pp. 127-132.

³ Cf. parmi beaucoup d'autres : FABERT, Pierre, « Achtung ! », *Le Monde*, 02/07/1954, p. 3.

SCHULZE-MARMELING, Dietrich (éd.), *Die Geschichte der Fußball-Nationalmannschaft*, Göttingen, Die Werkstatt, 2004, pp. 140-147.

PFEIL, Ulrich, « Le « Mythe de Berne » de 1954 et la société allemande d'après-guerre », in *Documents* 02/1998, pp. 51-55.

BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *Zurück auf dem Platz: Deutschland und die Fußball-Weltmeisterschaft 1954*, Stuttgart: Deutsche Verlagsanstalt, 2004.

⁴ Cf. CHISARI, Fabio, *The Age of Innocence, A History of the Relationship between Football Authorities and the BBC Television Service, 1937-82*, PHD Thesis, Leicester, De Montfort University, 2007, p. 6. La plupart de ces ouvrages sont le fait de journalistes ou de sociologues du sport ou des médias.

2) Sources

La difficulté d'accéder à certaines sources primaires (archives fédérales), l'état (particulièrement) lacunaire de certains fonds écrits des télévisions publiques françaises et allemandes constituèrent un obstacle qu'il fallut surmonter d'un point de vue conceptuel et méthodologique.¹ Le déséquilibre entre les sources aptes à livrer des données quantitatives aurait lui aussi pu se révéler rédhibitoire. Ainsi, le logiciel de gestion des archives de l'INA, «Hyper Base», n'a pas d'équivalent en Europe. Cela nous forçait à recenser les données quantitatives concernant le football télévisé dans les deux pays retenus selon des méthodes diverses sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement. Ce type de difficulté a d'ailleurs conduit Fabio Chisari à abandonner son projet initial qui abordait de manière comparative les relations entre autorités de la télévision et du football en Italie et en Angleterre. Néanmoins, les questions qu'il se posa avant d'entamer ses recherches au Centre d'archives de la BBC et les catégorisations auxquelles il procéda alors, rejoignent un grand nombre de nos préoccupations.² Fait révélateur côté français, une étude de Wladimir Andreff et Jean-François Nys, bénéficiant du soutien très officiel du CNOSF (Comité National Olympique du Sport Français), est confinée à la compulsion d'articles de presse pour décrire les relations (économiques) prévalant entre sport et télévision.³

Devant, par la force des choses, renoncer à consulter des archives fédérales, publiques ou privées documentant éventuellement l'évolution d'une stratégie de développement ou d'une culture de négociation ainsi que la genèse administrative et commerciale de la mise en images du football, il fallut privilégier bien davantage que cela ne fut notre intention initiale la méthode de l'analyse secondaire. Conscient des faiblesses intrinsèques d'une telle méthodologie, nous avons cherché à en réduire la part d'erreurs en recensant le plus possible de données quantitatives accessibles. Pour mener à bien notre étude des seize premières années du football télévisé en France et en RFA, nous avons décidé d'organiser le matériel utile de manière traditionnelle en quatre catégories : production, diffusion, promotion,

¹ Les fonds conservés à l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) ou au Centre d'Archives Contemporaines à Fontainebleau ne contiennent pas de documents comptables ou relatant le détail des négociations RTF-FFF par exemple.

² Cf. CHISARI, Fabio, *op.cit.*, 2007, pp. 6-7.

³ ANDREFF, Wladimir, NYS, Jean-François, *Le Sport et la télévision, Relations économiques : pluralité d'intérêts et sources d'ambiguïtés*, Paris, Dalloz, 1987. La bibliographie et les notes de bas-de-page ne mentionnent que des documents de presse, des ouvrages de référence et des sondages.

réception.¹ Signalons d'entrée que les quatre catégories citées regroupent très souvent les diverses clauses connues des accords passés entre les représentants du football et de la télévision. Nous avons donc focalisé notre attention sur les traces écrites publiées, c'est-à-dire pour grande part les articles parus dans la presse essentiellement sportive, qu'inspira la télédiffusion croissante du football. Ces dernières, selon les cas, faisaient état de ces négociations et, souvent, ne se contentaient pas d'annoncer leurs résultats. En effet, elles les commentaient en s'adressant à un public vivement intéressé et abordaient généralement les événements que constituent le début, la rupture ou l'aboutissement de négociations en les replaçant dans le contexte de l'évolution sociale. Acteurs de leur champ, les journaux et magazines sportifs se firent aussi force de proposition pour dénouer des situations de blocage aboutissant à l'absence, ressentie comme scandaleuse par le public, d'images de football sur le petit écran.

Dans une partie liminaire, nous évoquerons les auteurs dont les travaux consacrés aux relations existant entre football et médias auront nourri notre réflexion de manière décisive. Notre approche est sous-tendue par la conviction suivante : si bien peu de pouvoirs politiques ou économiques résistent à la tentation d'instrumentaliser autant que possible à leur profit le sport-spectacle, les journalistes (sportifs) ne sont et ne peuvent être exclusivement ni leurs suppôts, ni leurs pourfendeurs. S'ils défendent des intérêts privés, s'ils sont aussi, pour reprendre la terminologie de Pierre Bourdieu, souvent prisonniers des mécanismes et des représentations de leur champ, ils affichent également des opinions révélatrices d'une mentalité propre et/ou se font les porte-paroles d'une frange notable du public. Un public qu'ils ne peuvent se permettre de dérouter longtemps au risque de voir fondre leur lectorat. Les fonds de l'INA ou du DRA (*Deutsches Rundfunk-Archiv*), s'ils ne contiennent pas de pièces comptables ou contractuelles accessibles aux chercheurs, n'en recèlent pas moins des documents précieux pour qui veut comprendre l'évolution du football télévisé. Il n'y a malheureusement pas de fonds privés de journalistes ou de commentateurs, documentant la vie interne d'un service des sports qui aient été versés aux fonds écrits de l'INA ou au DRA à Francfort. Par exemple, la consultation du fonds Pierre Sabbagh effectuée au CAC (Centre d'Archives Contemporaines) à Fontainebleau se révéla décevante par rapport aux attentes

¹ Cf. BOURDON, Jérôme, « L'écrit et l'image. Plaidoyer pour l'écrit », *Dossier de l'audiovisuel* n°70, nov.-déc. 1996, pp. 4-7.

qu'on pouvait logiquement nourrir au regard du rôle joué par l'intéressé dans le développement de la RTF et de l'ORTF durant la période étudiée.¹

Sans aller jusqu'à l'inclusion systématique de nombreuses publications hagiographiques ou apologétiques du type *La Fabuleuse histoire de la Coupe du monde*² dans notre bibliographie, nous avons consulté livres et brochures d'époque sur le football accessibles à la Bibliothèque Nationale de France (BNF) et à la *Deutsche Nationalbibliothek* (DNB) à Francfort, généralement des ouvrages journalistiques à grand tirage, parce qu'ils éclairaient l'itinéraire d'un acteur ou le déroulement d'événements importants pour notre sujet. En outre, dans une phase initiale, ce type de littérature se révéla très utile pour établir une hiérarchie événementielle et repérer les nœuds chronologiques à étudier en priorité.

Par la suite, le centre de documentation de *l'Équipe* s'avéra rapidement être une mine de précieux renseignements, notamment en raison des regroupements thématiques de coupures de presse qui y sont archivés pour les besoins des rédactions des titres du groupe Amaury.³ L'accueil qui nous fut réservé par les responsables des archives du *Kicker-Sportmagazin* à Nuremberg fut, lui aussi, marqué par une disponibilité et une sollicitude des plus réjouissantes.

Les entretiens menés ont été plus ou moins fructueux. Les interviews accordées par deux des plus grands joueurs de l'époque étudiée, Raymond Kopa pour la France et Uwe Seeler pour la RFA, nous aurons surtout permis de mesurer à quel point la télévision aura contribué à transformer, presque malgré eux et à des degrés divers, ces virtuoses du jeu en vedettes nationales pérennes.⁴ Mais, ce sont probablement les échanges avec des journalistes qui se seront révélés les plus féconds.⁵ Dans l'ensemble, l'apport des entretiens avec d'anciens joueurs, journalistes ou dirigeants aura varié de manière considérable selon leur degré d'engagement actuel dans une activité liée au football ou au média télévisuel. Il faut souligner les attitudes très similaires des chaînes de télévision et des journalistes vedettes encore en

¹ Fonds Pierre SABBAGH, N° de versement 19950256, Premier Ministre, ORTF, 1953-1968.

² Cf. LABRUNIE, Étienne, *La Fabuleuse histoire de la Coupe du monde*, Paris, Timée-Éditions, 2006.
ROLAND, Thierry, *La Fabuleuse histoire de la Coupe du monde*, Paris, Minerva, 2002.

³ Le groupe Amaury publie entre autres *L'Équipe*, *France Football* et *Football Magazine*.

⁴ En raison de ses apparitions plus nombreuses en Coupe du monde et de sa visibilité quasi-hebdomadaire dans « die Sportschau » ou « das aktuelle Sport-Studio », Uwe SEELER est devenu bien davantage que Raymond KOPA un héros footballistique télévisuel.

⁵ Les témoignages de Jacques FERRAN (*L'Équipe*, *France Football*) et celui de Rainer HOLZSCHUH (*Der Kicker-Sportmagazin*), en raison de la longévité de leurs carrières respectives, compensèrent au moins partiellement l'absence évoquée de fonds personnels d'archives de journalistes déposées aux archives de l'INA et du DRA.

activité. Leur indifférence alla généralement jusqu'à l'ignorance complète de nos sollicitations écrites.

3) Problématique et justification du plan

Abordant une période de seize années, la présente étude comparative se propose de mettre en évidence un aspect particulier de l'histoire de la médiatisation du sport dans les deux pays retenus : la réception de l'image télévisée de football par la presse durant la première phase d'édification du « *Grand stade* »¹, vecteur d'identité nationale et européenne. Pouvant être appréhendé comme une pratique culturelle (populaire) intégrant des références extra-sportives, le football « *présente l'avantage particulier de se prêter aisément à une foule d'interprétations différentes et de proposer une "surface de projection" aussi claire que fidèle à des offres de sens très diverses* ». ² Sa transformation en spectacle télévisuel inspira forcément les professionnels de la parole publique que sont les journalistes (sportifs). Deux raisons majeures les poussèrent à s'intéresser au football télévisé : sa contribution à la construction sans cesse renouvelée de l'identité collective et son impact sur le champ de la médiatisation du sport. Permettant « *de rendre étrange l'évident par la confrontation avec des manières de penser et d'agir étrangères, qui sont les évidences des autres* » ³, l'approche comparative entre France et RFA laisse rapidement apparaître qu'en dépit de tous les aspects universels ou communs tels, entre autres, les règles du jeu, les caractéristiques techniques du média ou le calendrier des compétitions internationales, le traitement télévisuel du football et sa réception journalistique restent marqués par de multiples particularismes nationaux. À ce titre, au-delà de leur apparente trivialité, ils constituent une entrée permettant à l'observateur d'analyser divers principes et forces à l'œuvre dans le champ national et international du sport et des médias. Au-delà, on s'interrogera comment, au travers du football télévisé et de sa réception par la presse s'exprime « *l'appartenance à une communauté de base, à un peuple ou à une société définie, insérée dans l'histoire, son passé, son présent* ». ⁴

¹ Cf. YONNET, Paul, « Composants de l'identité, mécanismes de l'identification », in DE WAELE, Jean Michel, HUSTING, Alexandre, *Football et identités*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008, p. 19.

² Cf. PYTA, Wolfram, « Football et identité en Allemagne », in PFEIL, Ulrich, *Football et identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 25. L'affirmation de Wolfram Pyta s'appuie sur l'article suivant : KNOCH, Habbo, « Gemeinschaft auf Zeit : Fußball und die Transformation des Nationalen in Deutschland und England », in Zentrum für Europa- und Nordamerika-Studien (éd.), *Fußballwelten. Zum Verhältnis von Sport, Politik, Ökonomie und Gesellschaft*, Opladen, 2002, p. 117-153.

³ BOURDIEU, Pierre, « L'inconscient d'école », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 135, 2000, p. 4.

⁴ Cf. YONNET, Paul, *op. cit.*, 2008, p. 23.

La presse sportive et celle spécialisée dans l'annonce des programmes télévisés, concernées de façon essentielle par le phénomène, retiendront notre attention de manière prioritaire. L'analyse méticuleuse de l'évolution des rapports entre acteurs institutionnels, celle des contenus proposés et de la ritualisation du spectacle de football télévisé à la lumière d'avis contemporains des événements et publiés dans cette presse dite populaire constituera donc un aspect crucial de notre projet. Ces « avis » sont généralement experts lorsqu'ils émanent de professionnels ou éventuellement plus candides quand ils sont le fait de lecteurs. Ils sont constitutifs de théories professionnelles et profanes sur la télédiffusion du football qui s'inscrivent dans la durée ou sont rapidement invalidées par l'évolution de la technologie, de l'environnement réglementaire et institutionnel ou par l'apparition de nouvelles épreuves comme les compétitions européennes des clubs et des sélections nationales. Le cas échéant, il s'agit donc de mettre en évidence non seulement l'émergence, mais également la persistance de part et d'autre du Rhin d'une « culture nationale » en la matière. Dans le même esprit, nous ne manquerons pas d'examiner comment la fondation de l'UER (Union Européenne de Radiodiffusion), celle de l'UEFA (Union Européenne de Football Association) et de ses compétitions aboutirent à la création, puis à l'extension et à l'enracinement d'un « certain » espace culturel européen du football.¹

Principalement grâce à la magie du direct, la télévision joua très rapidement un rôle particulier, puis le premier, dans la couverture des épreuves (internationales) les plus susceptibles de provoquer des démonstrations d'appartenance nationale.² Il s'agit bien entendu de la Coupe du monde, puis plus tard du Championnat d'Europe des nations ou à un degré éventuellement moindre des compétitions européennes de clubs.³ Bien que moins exposés au début de la période étudiée, ces épisodes ne sont jamais perçus par le public comme étant banals. À ce titre, nous leur accorderons un intérêt particulier. Mais, nous le

¹ Si l'on peut dire que *l'Équipe* a « lancé » la Coupe d'Europe des clubs champions, il ne s'agit d'aucune façon d'une invention ex-nihilo. La *Mitropa Cup* servit de modèle comme le démontre nombre d'articles parus dans les colonnes de *l'Équipe* ou de *France Football* à l'époque. Pour la place prise au fil des décennies par les compétitions de l'UEFA dans l'imaginaire européen, cf. par ex. WEILL, Pierre-Édouard, « « Plutôt l'UEFA que l'UE ! ». (Dés-)enchantement de l'identification à l'Europe des jeunes de milieux populaires issus de l'immigration », in DUCHESNE, Sophie (dir.), *Politique européenne n° 30, L'Identité européenne entre science politique et science fiction*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 107-130.

² Cf. DAYAN, Daniel, KATZ, Elihu, *op. cit.*, 1996.

DIETSCHY, Paul, GASTAUT, Yvan, MOURLANE, Stéphane, *Histoire politique des Coupes du monde*, Paris, Vuibert, 2006, pp. 4-7.

³ Bien plus que la composition internationale des équipes, les rivalités locales et régionales amoindrissent voire excluent dans certains cas toute possibilité d'identification avec le « représentant » du football national. Cf. entre autres les rivalités Real/Barça, Ajax/Feyernord, Inter/Milan AC et bien plus tard PSG/OM. En 1976, l'identification avec le Bayern en RFA est beaucoup moins forte qu'elle ne l'est avec l'ASSE en France.

ferons toujours sans oublier la dimension plus « ordinaire », hebdomadaire du spectacle sportif que sont les championnats de Division 1 et de l'*Oberliga* à laquelle succèdera la *Bundesliga* à partir de septembre 1963. Le traitement télévisuel respectif de la Coupe de France et celui du *DFB-Pokal*, les deux coupes nationales brassant compétiteurs amateurs et professionnels, retiendra lui aussi notre attention, notamment parce qu'il traduisait un rapport particulier au territoire national, avant de devenir une voie d'accès au niveau européen pour les clubs de l'élite. Championnat et Coupe constituent la scène sur laquelle s'expriment les rivalités régionales, le terreau composite dont, à tort ou à raison, les sélections nationales restent perçues comme étant l'émanation et les clubs engagés en Coupe d'Europe, les représentants. C'est aussi le marché domestique que gèrent les « familles du football » et les pouvoirs publics, celui qui, avec la visibilité de l'équipe nationale, engendre le débat le plus vif concernant le contrôle et la diffusion de ce « patrimoine national » qu'est le football télévisé aux yeux de nombreux téléspectateurs. Ces derniers sont, durant la période étudiée, plus qu'accessoirement aussi des contribuables et des électeurs. La télévision régionale et le football amateur ne sont pas l'objet primordial de notre étude, mais nous n'ignorons pas le rôle essentiel qu'ils peuvent jouer, notamment dans l'initiation et la fidélisation du public ainsi que dans la ritualisation des modes de consommation du spectacle de football télévisé.¹

Dans le cadre chronologique retenu, il importera donc, d'abord de recenser les données quantitatives disponibles concernant la présence du football sur le petit écran à l'ère du monopole du service public des deux côtés du Rhin, la nature des programmes (retransmissions/extraits), le choix des sujets et les moyens mis en œuvre pour les traiter. Puis, la réception critique de la presse écrite en tant que telle retiendra notre attention.

Car, c'est bien à travers elle que se manifeste, souvent involontairement, ce changement de paradigme fondamental aboutissant à son confinement progressif dans un rôle de « *garde-barrière* » de la consommation de spectacle sportif télévisé.² Les journalistes (sportifs) qui traitent de télédiffusion du football ou d'un événement footballistique télévisé réfléchissent une opinion publique à la constitution de laquelle leurs publications contribuent de manière plus ou moins déterminante.³ Certes, leur production néglige trop souvent au goût de

¹ Cf. par ex. le taux d'abonnement des clubs au *Kicker* évoqué par Rainer HOLZSCHUH, Entretien avec Rainer HOLZSCHUH (29/07/2011).

² Traduction littérale du concept de « *gate-keeper* » popularisé par la recherche anglophone sur les médias. Cf. MANNING WHITE, David, «The Gate Keeper : A Case Study in the Selection of News», in *Journalism Quarterly* n°27, 1950, S. 383-390.

³ L'influence de l'action durable d'une « plume » de l'*Équipe* ou du *Kicker* sur l'opinion des amateurs est difficilement mesurable, mais elle est assurément considérable (au sens littéral du terme) vu l'importance que lui

nombreux observateurs l'analyse au profit de l'exaltation.¹ Mais cela ne peut occulter le fait qu'en la matière elle constitue une source essentielle pour qui entend étudier certains pans de la mémoire collective.

Suivant un plan chronologique en quatre parties tenant compte des étapes les plus marquantes dans le premier développement du « *Grand stade* », notre étude ne fera pas l'économie d'un rappel initial de quelques précisions méthodologiques.

Celles-ci sont regroupées dans un bloc liminaire intitulé : « **Le football télévisé: un objet d'études complexe. Approche historiographique d'un vecteur d'identité nationale et européenne** ».

Les précisions méthodologiques évoquées viseront à présenter d'entrée et en détail la nature des efforts déployés afin de conférer à notre entreprise le degré de scientificité requis. En l'occurrence, comme nous l'avons laissé entendre, il s'agit principalement du croisement d'informations accumulées après recensement des données quantitatives disponibles et d'un ensemble constitué par des publications relevant majoritairement des champs journalistique (environ 2000 extraits de presse) ou universitaire. L'image télévisée de football, qui fut longtemps avant tout une image cinématographique télédiffusée, s'inscrit tant dans une logique industrielle moderne que dans une tradition artistique pluriséculaire.² Il en va de même pour la mise en récit de ce sport au moyen d'autres supports, principalement les monographies, les journaux, les magazines ou les émissions de radio. En conséquence, nous compléterons la présentation de notre méthodologie par le rappel de quelques considérations théoriques concernant principalement l'histoire de l'image cinématographique et celle du récit sportif. L'étude comparative de l'évolution historique de pratiques culturelles populaires telles la production, la consommation et la réception critique d'images télévisées de football s'inscrit dans un contexte mêlant forcément des chronologies diverses voire disparates. Cela

accordent les divers acteurs du champ journalistique et ceux de la recherche universitaire tant en sciences des médias qu'en histoire du sport.

¹ BOURG, Jean François, « L'information sportive sur un marché monopolistique », in *Médiapouvoirs*, n°18, 1990, p. 38.

² Le terme « moderne », souvent galvaudé, est ici employé dans le sens que lui a conféré le Poète, à savoir Charles Baudelaire, dans son essai critique consacré à Constantin Guy et intitulé « Le peintre de la vie moderne » (1863). Cf. BAUDELAIRE, Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 1163-1166.

Inventé et commercialisé à partir de 1956 par la marque *Ampex*, le magnétoscope ne remplacera que très progressivement le film 16 mm et révolutionnera l'enregistrement télévisuel de haute qualité à partir du lancement du modèle VR-3000 en 1967.

aboutit à opérer un bornage forcément discutable. Ci-après quelques éléments qui ont influencé le nôtre.

Suivant notre plan chronologique, nous examinerons d'abord « **la phase initiale, des balbutiements à "l'Eurovision" de la Coupe du monde (1950-1954)** ».

L'année 1950 s'imposait comme point de départ de notre segment chronologique, notamment en raison de la concomitance de plusieurs événements fondamentaux pour notre étude. La réintégration du DFB au sein de la FIFA en 1950 s'inscrit dans le contexte plus large d'une normalisation des relations entretenues par les Alliés occidentaux avec la jeune république fédérale. Après un siècle d'antagonisme nationaliste et guerrier, la signature du Traité OTAN (04/04/1949) et celle du Traité CECA, appelée de ses vœux par Robert Schuman dans le célèbre discours du 9 mai 1950 et finalement réalisée un an plus tard (18/04/1951), induisaient forcément (à terme) une vision officielle différente de l'ennemi d'hier. En ce qui concerne l'environnement institutionnel du marché européen du média électronique, l'année 1950 est aussi celle de la fondation de l'UER décidée lors de la Conférence de Torquay (GB).¹ Plus de 4 ans avant la création de l'UEFA, les conférenciers y évoquèrent non seulement les modalités régissant les émissions radiophoniques en direct, mais également celles qu'il faudrait observer pour les transmissions télévisuelles en direct, notamment sportives. Or dans les documents de séance accessibles aux archives de l'UER à Genève, seule la BBC revendique alors des téléspectateurs (93 000) tandis que toutes les autres organisations n'avaient recensé que des propriétaires de postes de TSF ou des auditeurs. Il y avait donc à Torquay une vision commune de l'avènement annoncé du nouveau média dans des délais variables selon les pays et la situation politico-économique à laquelle ils faisaient face durant ces années d'après-guerre. En somme, nous devons tenir compte de l'apparition du média télévisuel dans la vie quotidienne d'un nombre très restreint de citoyens français ou ouest-allemands pour une raison évidente : dès son émergence, le nouveau média fit l'objet de débats publics en raison de la vocation à devenir un produit de grande consommation que lui assignaient le pouvoir politique et l'industrie radioélectrique.

Un autre facteur décisif a orienté notre choix : le rythme calendaire imposé par l'organisation de la compétition reine, la Coupe du monde. Lors de celle de 1950 disputée au Brésil, la première depuis 1938, le gigantisme de l'architecture sportive atteint son paroxysme avec

¹ Conférence de Torquay (13/02/1950).

l'édification de l'enceinte du *Maracana*. Et l'assistance estimée à quelque 200 000 spectateurs lors de la finale Brésil-Uruguay constitue un record qui ne devrait plus être battu. Avant la fondation et le développement de « TV Globo » à partir de 1965, la construction de l'arène carioca se justifiait aussi par l'absence d'un réseau de télévision performant en Amérique du Sud. Si elle réjouit tant les responsables de la FIFA, c'est parce que le pourcentage des recettes sur les entrées au stade, lors des Coupes du monde, perçu par cette dernière constituait une partie considérable de ses ressources. Elle allait progressivement être dépassée par les droits de retransmission télévisée.¹ Il s'agit également et surtout de la dernière Coupe du monde dont l'absence d'images transmises en direct ou en différé n'était pas encore une source de frustration pour le public européen, du moins celui habitant dans les deux pays retenus. Son mode de consommation prépondérant de l'événement sportif n'était pas encore définitivement passé « *de l'oreille à l'œil* ».²

Cette première partie s'achève avec la Coupe du monde organisée en Suisse en 1954, la première où grâce à l'Eurovision une part encore restreinte mais déjà non négligeable du public européen put suivre en direct un nombre considérable de parties, dont l'élimination précoce de l'équipe de France et la victoire finale inattendue de la RFA. Dès lors, cette épreuve sera constamment un élément déclencheur de progrès techniques en matière de télédiffusion et une incitation efficace pour les acheteurs potentiels à acquérir un poste récepteur du dernier cri.

La deuxième partie de notre étude est intitulée « **Expansion de l'offre nationale et pérennisation d'un paysage européen en matière de football télévisé (1955-1958)** ».

Au cours de cette période, le football spectacle connut un essor auquel sa télédiffusion commençait à contribuer de manière considérable. En France, bien plus qu'en RFA, la couverture du territoire reste certes inachevée, mais atteint une dimension nationale progressivement incontestable. À plusieurs reprises, des retransmissions télévisées avaient vidé les rues des villes européennes, à l'exception notable des grappes de badauds agglutinées

¹ EISENBERG, Christiane, LANFRANCHI, Pierre, MASON, Tony, WAHL, Alfred, *FIFA 1904-2004, Le siècle du football*, Paris, Le Cherche Midi, 2004, p. 118.

² Cf. RAUCH, André, « L'oreille et l'œil sur le sport. De la radio à la télévision », in *Communications*, N°67, 1998, pp. 193-210. Signalons que la consultation des programmes radiophoniques français et allemands laisse apparaître qu'en raison de l'absence des sélections nationales respectives lors de ce tournoi aucune rencontre, pas même la « finale » opposant le Brésil à l'Uruguay, ne fit l'objet d'une couverture radiophonique en direct ou d'une émission spéciale.

devant les vitrines des vendeurs d'articles électroménagers.¹ En huit ans, la retransmission des deux Coupes du monde organisées en Europe, celle (presque) systématique dès 1956 des finales de Coupe d'Europe, des matches de sélections nationales, des finales de Coupe et/ou de Championnat nationaux ainsi que la coopération européenne en la matière avaient fait leur œuvre et profondément affecté attentes et goûts des téléspectateurs. L'offre de football télévisé commençait à alimenter un débat public sur la « *spectacularisation marchande du sport* » qui devait perdurer au cours des décennies suivantes.² En France comme en RFA, le grief le plus souvent exposé par les autorités du football à l'encontre de la télévision, la diminution des entrées au stade, ne reposait sur aucune étude sérieuse des motivations du public. L'élargissement spectaculaire de l'offre en matière de loisirs et de distractions, l'élévation du niveau de vie moyen, l'inconfort des stades sont autant de facteurs ignorés par les dirigeants des clubs et des fédérations. La retransmission en direct devint leur « bouc émissaire » et le restera jusqu'à l'envolée des droits de retransmission dans les années 1980. En RFA, les autorités du football et de la télévision signent un accord cadre le 14 octobre 1958 induisant une régulation qui n'évitera ni les dissensions entre les parties contractantes ni les débats publics polémiques corollaires.³ En France, la caractérisation des relations conflictuelles entre FFF et RTF conduira les observateurs à employer la plupart des notions relevant du champ lexical de la guerre.⁴

La Coupe du monde en Suède suscita l'enthousiasme dans les deux pays, par la qualité accrue des retransmissions et en raison des performances remarquables des sélections nationales respectives. En outre, l'équipe victorieuse, le Brésil, ébloua le tournoi de sa classe et le public européen découvrit un surdoué de 17 ans, Pelé, qui, par ses performances et leur exposition télévisuelle au cours des années suivantes, allait devenir non seulement le « roi du football », mais également le « sportif du 20^{ème} siècle ».⁵

¹ Les pages de *Télé-Magazine* et du *Kicker* prouvent que le phénomène était européen. Cf. « Ces visages passionnés racontent France-Brésil », *Télé-Magazine* n°141, 06/07/1958, pp. 26-27. Ambiance similaire en RFA, cf. « Kurz vor sieben : Volk ans Gerät ! », *Der Kicker* n°26, 30/06/1958, pp. 18-19.

Ce phénomène se reproduit ultérieurement dans d'autres pays européens, le décalage étant dû à la non participation de l'équipe nationale au tournoi et au niveau de développement des pays en question. Rappelons, par exemple, qu'en dépit du faible taux d'équipement des ménages, le Portugal avait déjà complètement « basculé » dans l'âge du football télévisé en 1966 et que les Portugais prirent d'assaut bars et cafés pour suivre en direct les exploits d'Eusebio et consorts.

² Cf. DERÈZE, Gérard, *Sport(s) et médias, Rapport réalisé à la demande de la Fondation Roi Baudoin*, Université Catholique de Louvain la Neuve, 2000, pp. 19-28.

³ Cf. Entretien avec Rainer HOLZSCHUH, (29/07/2011).

⁴ Cf. par exemple QUIDET, Christian, « Cet immense tableau : 11 ans d'escarmouches TV-Football », *Télé-Magazine* n° 16/10/1960, pp. 76-77.

⁵ PELÉ a été sacré « joueur du siècle » par la FIFA relayant un vote populaire en 2001 et « sportif du siècle » par *L'Équipe* relayant des votes des comités olympiques dès 1981.

« **L'irrésistible ascension du football télévisé de l'Eurovision à la retransmission en différé du *Mundial* chilien (1959-1962)** » constituera la troisième partie de notre plan chronologique.

Outre la diffusion croissante de récepteurs dans les ménages, la gestation des deuxièmes chaînes ou leur planification, l'amélioration progressive de la qualité des retransmissions, l'effort collectif de l'Eurovision qu'a représenté la couverture de la Coupe du monde de 1962 au Chili plaident en faveur de la délimitation retenue. L'augmentation du nombre d'épreuves continentales de clubs et de sélections et l'affermissement des rituels de consommation audio-visuelle constituèrent des arguments supplémentaires pour opérer de la sorte. Sous ces prémices, on s'attachera à mettre en évidence les rythmes variés selon lesquels la diffusion télévisuelle du football progressa dans les deux pays. À cet effet, notre intérêt s'est porté sur l'évolution de l'offre de programmes, la conception, le lancement des émissions sportives spécialisées ou généralistes, la fréquence des retransmissions en direct, leur objet et leur facture. Nous avons également accordé toute notre attention à l'organisation des services des sports et à leur politique éditoriale, car il s'agit d'indices révélateurs du développement d'une « certaine » culture d'entreprise au sein d'organismes publics sur lesquelles le pouvoir politique tentait constamment d'étendre ou de maintenir son influence. De ce fait, les relations des sociétés publiques de télévision et des fédérations s'inscrivaient dans le champ plus large des rapports entretenus par le pouvoir politique et les corps intermédiaires dans les deux pays. La limitation de l'offre de football télévisé par les autorités du football continua de provoquer des débats publics et des polémiques des deux côtés du Rhin, surtout quand elle occasionnait l'absence de la visibilité en direct de la sélection nationale. Sur le plan sportif, la France perdit son rang de grande puissance européenne du football en ratant le *Mundial* chilien en 1962. Elle ne parvint pas davantage à se qualifier pour le deuxième tournoi final au niveau continental, alors qu'elle avait organisé le premier Championnat d'Europe en 1960, qui était resté embryonnaire en termes de couverture télévisuelle et de nombre de participants.¹ Par contre, la RFA avait pris la bonne habitude de se qualifier pour la Coupe du monde et d'y atteindre au moins le stade des quarts de finale, en dépit de la complexité de son championnat national. Celle-ci perdura jusqu'en 1963 et était généralement perçue Outre-Rhin comme un facteur d'affaiblissement des clubs de la sélection dans les compétitions internationales. La France vit ses clubs, trop souvent incapables

¹ Initialement, le DFB n'avait pas reconnu l'intérêt de ladite compétition et renoncé à y participer.

d'atteindre le stade des quarts de finale des compétitions dont *l'Équipe* avait lancé la matrice en 1955. Régulièrement, ils devinrent des « sparing partners » automnaux de leurs homologues européens. En effet, aucun club français ne devait rééditer les exploits européens du Stade de Reims, finaliste en 1956 et 1959. Aucun club allemand ne fit mieux, mais les performances de la sélection nationale et la création de la *Bundesliga* laissaient augurer de lendemains plus radieux.¹

La quatrième partie de notre plan chronologique achevant notre étude a pour titre : « **L'apogée du monopole public à l'aube de la mondovision (1963-1966)** ».

Cette dernière phase trouve son point culminant dans la Coupe du monde organisée en Angleterre en 1966. Vue par 400 millions de téléspectateurs, ce fut la première Coupe du monde bénéficiant d'une retransmission intercontinentale satellitaire et la dernière pour laquelle des sociétés privées ne firent pas de surenchère contre l'Eurovision pour détenir les droits de retransmission. Le lancement des deuxièmes chaînes des deux côtés du Rhin, celui de la *Bundesliga*, la pérennisation des émissions hebdomadaires (surtout en RFA) et l'enracinement des rituels de consommation du football télévisé marquèrent également la période. En outre, la spectacularisation croissante basée sur la multiplication du nombre de caméras, la généralisation de l'« instant replay » (depuis 1966) et du ralenti (surtout à partir de 1967), l'ampleur croissante de la question de la publicité, « l'éternelle » question de l'impact de la télédiffusion du football sur la fréquentation des stades, les changements affectant le statut professionnel des joueurs et leur « starisation » croissante auguraient déjà *in limbo* de développements ultérieurs auxquels d'aucuns confèrent trop légèrement un caractère inattendu. Par ailleurs, phénomène social des plus considérables, cette période est aussi celle de l'émergence de la jeunesse, une cible privilégiée de la presse sportive, en tant que véritable force dans une société en profonde mutation. Des événements emblématiques tel le concert organisé Place de la Nation pour le premier anniversaire de la revue *Salut les copains* le 22 juin 1963 lui donneront une visibilité inédite : aux images très « contrôlées » montrant des appelés effectuant leur service militaire en Algérie succèdent celles des premiers « Baby

¹ L'Eintracht Francfort n'atteint qu'une fois la finale en 1960 et le Hamburger Sport Verein fut éliminé en demi-finale par le FC Barcelone lors d'une opposition épique avec match d'appui en 1961. Outre-Rhin, la retransmission télévisée de ces rencontres contribua de manière décisive au prestige des joutes européennes en tant que spectacle télévisé. Cf. Entretien avec Uwe SEELER, (06/07/2010).

Boomers » revendiquant démonstrativement un style de vie différent de celui de leurs aînés.¹ Sur un plan footballistique, les deux nations, dont le palmarès était quasiment vierge en 1950, connaissaient des fortunes contrastées dans les compétitions internationales des sélections et des clubs. Nous avons examiné comment ce fait affecta les enjeux liés à l'écriture du « roman national » dont était investi le football télévisé. Les deux sélections nationales furent présentes lors du rendez-vous de la *World Cup* 1966, la France fut éliminée sans gloire dès le premier tour alors que la RFA ne s'inclina qu'en finale contre le pays hôte. Ses représentants firent des parcours encourageants dans les compétitions européennes, le Borussia Dortmund étant le premier à inscrire son nom au palmarès de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe en 1966.

¹Le lendemain dudit concert place de la Nation, la presse (de droite) se déchaîne réagissant aux incidents provoqués par une quinzaine de bandes de « blousons noirs ». Quant au général De Gaulle, dont on dira souvent après Mai 68 qu'il avait « raté » son rendez-vous avec la jeunesse, il aura cette réflexion demeurée célèbre : "*Ces jeunes ont de l'énergie à revendre. Qu'on leur fasse construire des routes !*"

Chapitre liminaire

Le football télévisé : Approche historiographique d'un vecteur d'identité nationale et européenne

I. De l'appréhension historiographique d'un phénomène complexe

Les discussions que tout amateur de football peut avoir tout au long de sa vie le prouvent, dans la mémoire collective, ce qui reste du football télévisé, ce sont d'une part « *des images qui vous poursuivent* »¹ en raison de l'impact émotionnel qu'elles ont pu déclencher en direct et/ou par le formatage des attentes qu'elles produisent à force de rediffusion. Par ailleurs, il leur associera presque inévitablement des souvenirs liés à la ritualisation (progressive) de la consommation de ce spectacle télévisuel au sein de la cellule familiale et des cercles de socialisation, amicaux ou collégiaux, correspondant à des périodes biographiques postérieures à l'enfance.² L'observateur ne s'étonnera donc pas que la majorité des études historiographiques consacrées à la télévision soient focalisées sur les effets qu'elle engendre, sur la portée politique ou socioculturelle des programmes reçus simultanément par un grand nombre de foyers. C'est assurément le cas de nombreuses études traitant de football télévisé et ce sera celui de la nôtre. Au-delà de leur pluridisciplinarité et de la diversité des méthodes retenues notamment dans le cas de publications collectives, la majorité de ces ouvrages sont sous-tendus par une interrogation fondamentale : quel est l'apport du phénomène culturel de ce sport et de sa transformation en spectacle télévisuel à la création de l'identité collective ? Avant la fiabilisation des enquêtes et des sondages, la réception critique du football télévisé par la presse (sportive), c'est-à-dire généralement par des pairs, constitua aussi pour l'institution reposant sur des pratiques professionnelles qu'était la télévision un moyen incontournable, essentiel, pour se forger une image des attentes de cette masse anonyme qu'elle ciblait pour en faire son public. Nous aurons donc à cœur de livrer une description aussi réaliste que possible de l'offre de programmes et d'explorer dans quelle mesure ces images et leur réception critique révèlent les objectifs et les cultures des professionnels impliqués.

Rares sont les ouvrages universitaires qui lèvent le voile sur les relations qu'entretiennent les acteurs institutionnels impliqués dans le processus technique et social complexe qui précède

¹ Titre de l'anthologie de « Cinq colonnes à la Une » proposée par l'INA et déjà citée par Jérôme BOURDON. Cf. BOURDON, Jérôme, *Histoire de la télévision sous de Gaulle*, Paris, Anthropos/INA, 1990, p. 6.

² Cf. Les souvenirs de nos experts, les témoignages des invités, dont la Chancelière Angela MERKEL, lors de la célébration du cinquantième anniversaire du lancement de la « Sportschau » (28/05/2011) évoquant le déroulement des samedis après-midis de leur enfance. Cf. <http://www.sportschau.de/sp/sportschau/50.jsp>

le coup d'envoi d'une retransmission en direct, notamment l'acquisition de droits de diffusion de reportages.¹

I.1 Méthodologie

La méprise de nombreux interlocuteurs sur les enjeux de notre problématique lorsqu'il s'agissait pour nous de présenter l'objet de notre étude est indubitablement induite par la polysémie des termes « football » et « télévision ». La confusion habituelle entre football et football télévisé était patente dans nombre de ces échanges. Dans son ouvrage précité, Jérôme Bourdon prit d'entrée le soin de rendre son lecteur attentif à celle du terme « *télévision* » :

« (...) Notons au préalable, la remarquable polysémie du terme « télévision ». Il permet d'évoquer, selon les contextes, une technique particulière (« la télévision a été inventée dans les années vingt »), une branche industrielle (« progression des ventes dans le secteur de la télévision »), un objet domestique (« la télévision est en panne »), les programmes et leurs effets (« la télévision anglaise est excellente », « la télévision a eu un impact considérable sur la société »). Enfin, la télévision est aussi une institution (« ils sont encore en grève à la télévision »). »²

Doté d'une polysémie analogue, le substantif « football » désignera selon les contextes et les énoncés « *un sport collectif pratiqué selon un code de 17 lois* », une « *branche de l'industrie du spectacle sportif* », un groupe d'individus et d'institutions regroupés dans une organisation sportive locale, nationale ou internationale (« *le palmarès du football français* », « *les familles du football* », « *la gouvernance du football mondial* »). Les mêmes précautions devraient donc être de rigueur lorsque l'on appréhende le « football télévisé » et l'un des objectifs de notre étude fut de tenir compte de la diversité de ses manifestations. Car cette dernière a entre autre pour conséquence qu'il est impossible de recenser de manière exhaustive l'offre de football télévisé proposée dès l'ère du monopole public. En effet, au-delà des retransmissions en direct, le genre le plus susceptible d'être mentionné dans les archives écrites des chaînes de télévision ou commenté dans la presse, comment savoir aujourd'hui quelles images non archivées ont été diffusées dans le cadre du JT dont les conducteurs ont été perdus ou tout simplement dans celui d'émissions dont le détail n'a pas été consigné par les chefs de chaîne dans leurs rapports, notamment parce qu'ils y notaient surtout les incidents éventuellement perceptibles par le public. Or de l'avis de tous les spécialistes des médias qui se sont penchés

¹ C'est ce qui fait tout l'intérêt des travaux consacrés aux relations BBC-FA par Fabio Chisari. Cf. CHISARI, Fabio, *op.cit.*, 2007.

² BOURDON, Jérôme, *op. cit.*, 1990, p. 6-7.

sur la question, le « football en conserve », autant que les retransmissions cérémonielles, a contribué de manière décisive par son impact devenu progressivement quasi-quotidien et récurrent à la ritualisation des modes de consommation et au formatage des attentes du public.¹

I.2 Recensement des documents accessibles

I.2.1 Les ouvrages de références et travaux universitaires

Par souci de concision, nous ne citerons pas ici tous les travaux consacrés soit à l'histoire du football, soit à celle de la télévision publiés en France et en Allemagne qui ont nourri notre réflexion. Le lecteur peut aisément en apprécier l'apport à travers les citations dont nous usons pour étayer nos observations. De manière évidente, les travaux de Gunter Gebauer, Alfred Wahl, Christian Brochand, Knut Hickethier pour ne citer qu'eux sont devenus des sources d'inspiration et des outils de vérification constants tout au long de nos recherches. Nous concentrerons notre propos sur les publications explicitement consacrées aux rapports sport-médias, football-médias ou football-télévision dont la lecture aura contribué de manière décisive à la rédaction de cette étude.

C'est dès 1973 que Josef Hackforth soutint sa thèse en sciences des médias analysant l'histoire et la place des émissions et retransmissions de sport sur les chaînes de télévisions publiques allemandes.² Celle-ci fut suivie assez rapidement par la thèse d'Harald Binnewies examinant le traitement du sport par la presse quotidienne allemande.³

Premières pierres de carrières universitaires principalement consacrées au champ de la médiatisation du sport, ces défrichages initiaux constituèrent des références en termes de méthodologie et une mine d'informations. Ils nous permirent d'établir une première chronologie sommaire concernant l'histoire de la télédiffusion du sport et donc du football en RFA. Dans ses grandes phases, celle-ci confirma l'intuition de Fabio Chisari que cela valait la

¹ «Football en conserve» est la traduction littérale de «Konservenfußball», le terme technique usuel employé par les historiens et sociologues allemands des médias pour désigner les résumés de matchs quelle que soit leur longueur.

²HACKFORTH, Josef, *Sport im Fernsehen. Ein Beitrag zur Sportpublizistik unter besonderer Berücksichtigung des Deutschen Fernsehens (ARD) und des Zweiten Deutschen Fernsehens (ZDF) in der Zeit von 1952-1972*, (Dialog der Gesellschaft. Schriftenreihe für Publizistik- und Kommunikationswissenschaft, Bd. 8), Münster, Regensburg, 1975.

³ BINNEWIES, Harald, *Sport und Sportberichterstattung : Sport in der BRD ; Analyse der Sportberichterstattung in deutschen Tageszeitungen ; zum Selbstverständnis der Sportjournalisten* , Berlin, FU, Diss, 1974.

peine d'explorer si, concernant le football télévisé, les contours d'un modèle européen pouvaient être perçus au-delà des caractéristiques particulières de chaque système national.¹ En 1997 paraissait un ouvrage de Götz T. Großhans, certes de volume et d'ambition plus modestes, mais enfin exclusivement focalisé sur le football télévisé en Allemagne.² Toutefois, comme certains travaux français que nous évoquerons ci-dessous, il faisait peu de cas de la période du monopole d'état pour se concentrer sur les années 1985-2000 et les épisodes hauts en couleurs de la « guerre » entre chaînes privées et publiques pour l'obtention et/ou la conservation des droits d'exclusivité et de primo-diffusion.

Sur un plan théorique et méthodologique, la thèse de Jochen Müller explorant une problématique comparative franco-allemande constitua une source de renseignements précieux en dépit d'un bornage chronologique bien plus tardif que celui retenu pour former le cadre temporel de notre étude et d'une focalisation explicite sur un événement unique, la Coupe du monde 1998.³ Un constat similaire peut s'appliquer aux travaux universitaires de Patrick Eich et Herdin Wipper, ainsi qu'à certains chapitres de la publication plus récente du sociologue Albrecht Sonntag.⁴ Pour le versant français de notre étude, ce sont surtout les travaux de Raymond Thomas, Jean-François Bourg, Jean-Michel Faure et Charles Suaud qui nourrissent nos premières réflexions.⁵ Au-delà, diverses publications émanant de journalistes et n'obéissant donc pas forcément aux règles habituelles du genre universitaire auront été particulièrement précieuses au stade initial de nos recherches. On citera notamment les livres d'Édouard Seidler, d'Éric Maitrot, de Bernard Poiseuil et de Jacques Blociszewski pour le côté français.⁶ Côté allemand, la consultation des ouvrages historiques grand public, mais très

¹ CHISARI, Fabio, *op. cit.*, 2007, p. 7.

²GROBHANS, Götz-Tillmann, *Fußball im deutschen Fernsehen*, (Studien zum Theater, Film und Fernsehen, Bd. 24), Frankfurt am Main-Berlin-Bern-New York-Paris-Wien, Peter Lang, 1997.

³ MÜLLER, Jochen, *Fremdwahrnehmung und Sportberichterstattung, Die Fußball-Weltmeisterschaft 1998 in Frankreich in deutschen und französischen Presse- und Fernsehmedien*, Universität des Saarlandes, Thèse en philosophie, 2003.

⁴ EICH, Patrick, *Dekaden unter der Lupe, Empirische Untersuchung zur Entwicklung und Veränderung des Hauptsports im Südkurier von 1945 bis 2002*. Universität Konstanz, Thèse en sociologie, 2005.

WIPPER, Herdin, *Sportpresse unter Druck, Die Entwicklung der Fußballberichterstattung in den bundesdeutschen Printmedien, Eine komparative Studie am Beispiel der Fußball-Weltmeisterschaften 1990 und 1998*, FU Berlin, Thèse en sciences de l'éducation et psychologie, 2003.

SONNTAG, Albrecht, *Les identités culturelles du football européen*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006.

⁵Cf. entre autre BOURG, Jean-François, *Football business*, Paris, Olivier Orban, 1986.

BOURG, Jean-François, GOUGET, Jean-Jacques, *Analyse économique du sport*, Paris, PUF, 1998.

FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles, *Le football professionnel à la française, op. cit.*, 1999.

THOMAS, Raymond, *Le sport et les médias*, Paris, Éditions Vigot, 1993.

⁶Cf. SEIDLER, Édouard, *Le sport et la presse, op. cit.*, 1964.

MAITROT, Eric, *Sport et Télé. Les liaisons secrètes*, Paris, Flammarion, 1995

POISEUIL, Bernard, *Football et télévision I & II, Paris, Tekhne, 1992.*

documentés de Dietrich Schulze-Marmeling s'est elle aussi avérée très profitable. Celle des publications de Norbert Seitz et d'Arthur Heinrich adoptant une forme plus essayistique l'a été tout autant.¹

Outre la thèse d'histoire contemporaine moult fois citée de Fabio Chisari, d'autres travaux en langue anglaise focalisés sur le football français ou les rapports entre football et médias, journalisme sportif et histoire auront constitué à divers titres des lectures des plus intéressantes. Ce fut certainement le cas de l'ouvrage de Geoff Hare proposant une approche synthétique de l'histoire culturelle du football en France.² Ajoutons à cette liste non exhaustive, les travaux de Gary Whannel analysant le sport médiatisé et les transformations culturelles qu'il engendre et réfléchit, ainsi que ceux de Liz Crolley et David Hand examinant l'usage récurrent de références historiques opéré par la presse sportive européenne.³ Nombreuses furent également les publications collectives, les actes de colloques tels celui publié par l'INSEP ou les numéros spéciaux de revues institutionnelles, telle celle de l'INA, consacrés aux rapports sport-médias dont nous avons pu tirer bénéfice pour mener à bien notre entreprise.⁴

Bien que portant souvent sur des périodes postérieures à notre séquence chronologique, l'apport principal des ouvrages précités, surtout lorsqu'ils émanaient d'universitaires ou de journalistes « indépendants », réside assurément dans l'identification de trois axes majeurs structurant la réception critique de la télédiffusion du football. Les observations récurrentes émises à l'encontre de la couverture d'événements footballistiques et des commentaires les accompagnant, peuvent être regroupées selon les catégories thématiques suivantes :

- Le sensationnalisme : Désignant l'exploitation systématique, par les médias, de ce qui produit une très forte impression de surprise chez le public, ce « procédé » consistant à dramatiser certains éléments d'information s'inscrit dans la logique concurrentielle du champ

BLOCISZEWSKI, Jacques, *Le match de football télévisé*, Rennes, Éditions Apogée, 2007.

¹ Cf. HEINRICH, Arthur, *Der Deutsche Fußballbund : eine politische Geschichte*, Köln, PappyRossa Verlag, 2000.

SEITZ, Norbert, *Doppelpässe : Fußball und Politik*, Frankfurt am Main, Eichborn, 1997.

SCHULZE-MARMELING, Dietrich, *Fußball für Millionen : die Geschichte der Fußball-Nationalmannschaft*, Göttingen, die Werkstatt, 2008.

² Cf. HARE, Geoff, *Football in France : a Cultural History*, Oxford : Berg, 2003

³ CROLLEY, Liz, HAND, David, *Football, Europe and the Press*, London/Portland, Franck Cass, 2002.

CROLLEY, Liz, HAND, David, *Football and European Identity. Historical Narratives through the Press*, op. cit., 2006.

WHANNEL, Gary, *Fields in Vision. Television sport and cultural transformation*, London/New York, Routledge, 1992.

⁴ VÉRAY, Laurent, SIMONET, Pierre (dir.), *Montrer le sport. Photographie, cinéma, télévision*, Paris, Les cahiers de l'INSEP- Hors-Série, 2000.

Médiamorphose N°11, « Le sport médiatisé, du voir au savoir », Paris, INA-Armand Colin, 2004.

journalistique qui porte à la mise en scène d'événements dûment sélectionnés pour des raisons d'image, d'audience ou de commerce.

- Le vedettariat : Conditionné par l'émergence de la « société du spectacle », ce système commercial et médiatique place la fabrication, l'entretien et la promotion des vedettes, notamment sportives, au centre d'une « stratégie publicitaire » qui vise à renforcer la correspondance entre l'offre d'images et la demande du public. Pour les annonceurs et organisateurs de spectacles, il s'agit alors de promouvoir les vedettes dont ils assurent le financement.
- Le nationalisme : Exaltant les valeurs nationales, cette manière de penser relève d'une logique sécuritaire qui articule généralement deux dimensions. Premièrement, elle fait de la « haine du voisin » un puissant élément du sentiment d'appartenance nationale. Deuxièmement, elle dénonce la « menace » que les divers ennemis de l'intérieur font peser sur l'identité nationale. Placé sur le registre des émotions, le nationalisme use de la rhétorique de l'amour, de la haine, des « racines », de la terre et des morts.

Lesdites observations étaient souvent négatives, notamment parce que leurs auteurs inscrivait au moins partiellement leur vision (de l'histoire) des médias ou de la médiatisation du football dans les courants élitiste ou critique. Il faut souligner le retentissement qu'eut la publication d'ouvrages emblématiques de ces courants peu avant ou durant la période étudiée.¹ Leurs auteurs dénonçaient entre autres les dangers liés à l'avènement de « *l'industrie culturelle* » fondée sur une « *tromperie des masses* », dont la télévision était évidemment l'un des instruments les plus efficaces.² Ils appelaient à la résistance face au nouveau Moloch. À l'opposé du courant critique marqué par le « *pessimisme culturel* », on peut citer des intellectuels, tel Edgar Morin qui, tout en attribuant un rôle considérable aux médias, ne les appréhende pas d'emblée comme des instruments d'asservissement des catégories sociales inférieures. Il alla jusqu'à affirmer sa sympathie pour la « *culture de masse* » et s'abstint de prendre parti sur la somme des effets engendrés par exemple par la consommation de programmes télévisuels.³

Or, concernant plus particulièrement la télédiffusion du football, les données quantitatives dont nous disposons après la plus élémentaire des consultations d'« Hyper Base » invitait à la nuance des reproches généralement émis par les contempteurs du football ou de la télévision, du moins pour la période étudiée. Tout d'abord, concernant le sensationnalisme, indiquons

¹ Cf. entre autres ADORNO, Theodor W., « Prolog zum Fernsehen » et « Ideologie des Fernsehens », *Eingriffe. Neun kritische Modelle*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1963, pp. 69-81 et pp. 81-98.

DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967.

ENZENSBERGER, Hans-Magnus, « Baukasten zu einer Theorie der Medien », *Kursbuch Nr. 20/1970*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1970, pp. 159-181.

² Concepts initialement définis dans le célèbre ouvrage de HORKHEIMER et ADORNO. Cf. HORKHEIMER, Max, ADORNO, Theodor W., *La dialectique de la raison*, Gallimard, coll. Tel, 1983.

La première édition en allemand fut publiée en 1944.

³ MORIN, Edgar, *L'Esprit du Temps. Essai sur la culture de masse*, Paris, Grasset, 1962.

d'entrée que longtemps les limitations techniques du média télévisuel étaient au moins aussi déterminantes que le prestige de l'affiche dans le choix des rencontres retransmises en direct ou sous forme de résumés. Par ailleurs, le total des heures de diffusion de la télévision scolaire ou culturellement « ambitieuse » dépasse assez nettement celui des programmes consacrés aux retransmissions sportives durant les quinze premières années de la période retenue.¹ Concernant la « starisation » des champions, le recensement du nombre de passages en studio de Raymond Kopa ou celui des reportages qui lui sont consacrés dans le cadre du JT, d'émissions sportives ou de variétés tendrait à indiquer que la télévision mit bien longtemps à rendre justice à l'intérêt que le public portait au personnage.² Finalement, ce qui frappe l'historien à la première écoute des commentaires par exemple de Georges Briquet ou de Jacques Sallebert côté français, de Rudi Michel ou de Kurt Brumme côté ouest-allemand, c'est avant tout leur retenue, même s'ils ne sont pas exempts de propos partisans, de clichés ou d'emballements émotionnels. En somme, si l'on peut aujourd'hui stigmatiser avec quelque raison l'exagération, la trivialité ou la myopie fanatique caractérisant maints commentaires accompagnant les retransmissions ou reportages de matches de football, il serait probablement imprudent d'y voir d'office un péché originel inhérent à l'exercice. Partant, l'un des objectifs majeurs de notre étude consistera à tenter de déceler pourquoi le commentaire ou le reportage de football prêtèrent précocement le flanc à ce type de reproches. Dans ce contexte, le rôle joué par la presse (sportive) méritait doublement de retenir notre attention : par sa réception critique contemporaine des retransmissions ou des reportages télévisés ainsi que par son propre traitement des rencontres concernées.

I.2.2 Les documents officiels et sources primaires

Outre les ouvrages précités ou répertoriés dans la bibliographie, les sources indiquées dans la liste suivante auront fait l'objet d'une consultation exhaustive (*France Football/l'Équipe/der Kicker*) ou ciblée (presse quotidienne généraliste) avec l'aide de chronologies établies après avoir lu des ouvrages de référence et en tenant compte du calendrier footballistique officiel des diverses fédérations concernées.

¹ Ce constat est encore plus flagrant si l'on inclut les « émissions d'information sérieuses » dans la catégorie des émissions télévisées culturellement « ambitieuses ». Pour une enquête bilan journalistique « d'époque » consacrée aux vertus éducatives de la télévision, Cf. COLLET, Jean, TRÉMOIS, Claude-Marie, «La télévision, le cinéma, la radio font aussi leur rentrée scolaire », *Télérama* n°559, 02/10/1960, pp. 4-10.

² La consultation des archives numérisées de l'INA ne laisse apparaître que 16 références concernant Raymond Kopa durant les dix ans où il est la figure de proue du Stade de Reims et de l'équipe de France (1952-1962).

Corpus de documents administratifs étudiés (France)

- *France Football Officiel*
- Rapport d'activités, Communiqués de presse de l'ORTF

Corpus de documents administratifs étudiés (Allemagne)

- Jahresberichte Deutscher Fußball-Bund (DFB)
- Jahresberichte ARD/ZDF

Il y a déjà plus de trois décennies, Josef Hackforth faisait très explicitement état du type de difficultés rencontrées par le chercheur désireux d'investir le champ de l'histoire de la télédiffusion du sport. Ainsi déclarait-il dans son introduction que « *si l'auteur avait lié le traitement de sa problématique à l'état des sources et à leur accessibilité, les questions subséquentes n'auraient pas été traitées* ». ¹ Il évoque dans ce contexte qu'à l'époque où il mène ses recherches, la bibliothèque de l'Institut d'études des médias de Münster en Westphalie ne comptait que trois monographies consacrées aux relations « sport et médias » et que la situation était encore pire à Berlin, où il ne trouva que deux ouvrages traitant du champ du sport télé- ou radiodiffusé. Il stigmatise également le caractère indigent de l'archivage et des versements de fonds opérés au cours des premières décennies d'activité de l'ARD et du ZDF. Bien évidemment, les ouvrages à plus large diffusion disponibles sur le marché ou en bibliothèque ne sont pas dénués de références historiques. Mais on se rend vite compte que ces dernières sont souvent le fruit de lectures de mémoires de journalistes ou d'entretiens accordés par des membres d'une des « familles » du football ou de la télévision. Ainsi, le chapitre introduisant l'ouvrage cité du journaliste Jacques Blociszewski, *Le match de football télévisé*, qui figure très souvent, et à juste titre, en bonne position dans les bibliographies des livres et thèses consacrés au football, aux relations sport-médias ou football-médias est-il tout à fait éloquent à cet égard. Les pensées, observations, souvenirs et autres témoignages de Bernard Poiseuil, Jacques Ferran (des journalistes), René Lucot ou Jean Paul Jaud (des réalisateurs), y illustrent l'avènement de la télévision.

Or, sans surprise, aucun document officiel attestant un accord commercial, un arbitrage politique ou une décision administrative n'y est mentionné. ² La politique des autorités

¹Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 8-9.

²Cf. BLOCISZEWSKI, Jacques, *op. cit.*, 2007, chap. 1 : « Une puissante dramaturgie, une diffusion banalisée », pp. 15-30.

fédérales ou publiques concernées par l'information, les pratiques sportives, la gestion de l'espace public n'y sont forcément évoquées que de manière indirecte, subjective, allusive, marginale, anecdotique ou politiquement contrôlée.

Comme pour tout doctorant, le recensement des documents accessibles aura constitué une des tâches primordiales à réaliser au début de nos recherches. L'accès aux documents comptables, commerciaux, économiques ou à connotation stratégique liant groupement ou ligue de clubs professionnels, fédération de football et sociétés de télévision publiques et a fortiori privées était aussi difficile voire impossible en France qu'en Allemagne. Arguant du fait qu'au moins l'une des parties contractantes dans le cas des accords portant sur les droits de retransmission était une personne morale de droit privé, c'est avec une indéfectible régularité qu'on nous opposa des deux côtés du Rhin l'argument qu'une « *consultation de ce type de documents était inenvisageable, car elle violerait le droit à la discrétion prévu par les termes desdits contrats et garanti par le droit associatif ou celui des affaires* ».

Par ailleurs, au-delà des considérations relevant du droit des affaires, il fallut en quelque sorte assimiler la différence d'usages en vigueur dans une institution en perpétuelle mutation et une administration classique. Jérôme Bourdon ne manque pas d'évoquer cet aspect des choses que l'on retrouve de manière similaire dans quasiment tous les pays où la télévision s'est véritablement développée dans les premiers soubresauts du miracle économique marquant le début des trente glorieuses :

« (...) Les spectateurs, mais aussi les professionnels, produisent et consomment quotidiennement, et semblent ignorer que l'institution et le spectacle sont le produit d'une histoire déjà longue, puisque la télévision française a démarré en 1935. La télévision s'est inquiétée très rarement de son passé, n'a considéré que tardivement les nécessités de conservation. À cela deux raisons très simples : de même que les spectateurs consomment au quotidien, les professionnels ont travaillé dès les origines sous la pression d'un impératif considérable : alimenter l'antenne. »¹

Si, dans ses fonds, l'INA n'a pas conservé de lettres de téléspectateurs, souvent en colère à la suite de l'annulation in extremis d'une retransmission programmée, le DRA l'a fait. Toutefois, ces lettres étant protégées par le droit régissant la correspondance privée, leur consultation nous a été refusée lors de notre séjour de recherches à Francfort durant l'été 2009. Le service des archives du DFB nous a autorisé à consulter un classeur consacré au tollé provoqué, après maintes tergiversations, par le refus de la fédération allemande d'autoriser la

¹ Cf. BOURDON, Jérôme, *op. cit.*, 1990, pp. 5-6.

retransmission de ce qui était considéré comme le match de l'année 1959, la rencontre internationale Hongrie-RFA (08/11/1959). La condition *sine qua non* étant de ne jamais violer le caractère confidentiel de ladite correspondance en effectuant une citation explicite du nom de l'expéditeur. En dépit de ce genre de limitation, la lecture des lettres traduisant l'émoi provoqué au niveau national par le refus fédéral de la diffusion du match aura constitué un des moments les plus instructifs de nos recherches, une sorte de « plongée » dans la mentalité de l'époque, car les expéditeurs originaires de nombreuses régions de la RFA appartenaient à tous les milieux socioprofessionnels et toutes les générations de téléspectateurs. Pour leur part, les périodiques sportifs procèdent d'ordinaire à la publication des lettres de lecteurs en obéissant aux lois et usages en vigueur dans la presse écrite. Ils publient généralement les extraits des missives les plus exemplaires, les plus emblématiques de l'opinion d'une part notable de leur lectorat. Pendant très longtemps, les chaînes de télévision n'ont pas évoqué le courrier des téléspectateurs à l'écran ou ne l'auront fait que de manière très discrétionnaire. Ce sont les pages des magazines consacrés aux programmes télévisés qui devinrent la tribune où les téléspectateurs et, ce qui n'est pas négligeable, les téléspectatrices, par ailleurs rarement lectrices de *l'Équipe*, de *France Football* ou de *Der Kicker*, exprimaient leur sentiment concernant la télédiffusion du football. En tous les cas, ce sont des magazines tels *Télé-Loisirs*, *Télé-Magazine* ou *Hör Zu* dans lesquels journalistes sportifs et responsables fédéraux s'exprimeront en s'efforçant d'être compris par ce cœur de cible de la programmation télévisuelle : les ménagères de moins de cinquante ans. La prise en compte de ce public là explique la tournure occasionnellement très didactique de la prose d'un Christian Quidet, adjoint de Raymond Marcillac au service des sports et collaborateur de *Télé-Magazine* en charge de la couverture du feuilleton qu'ont constitué les négociations entre la RTF et le Groupement des clubs professionnels.

Dans les fonds accessibles à l'INA ou au DRA, ce sont souvent les documents établissant des bilans lors d'une date anniversaire de la création d'une émission ou après un événement sportif majeur (Coupe du monde, JO) qui auront été instructifs, notamment concernant les préoccupations techniques prévalant dans les services des sports des chaînes publiques. Nous avons pu obtenir des fédérations leurs rapports annuels et autres documents évoquant la politique officielle de l'institution et l'évolution quantitative et sociologique de leurs effectifs et des rencontres disputées sous leur égide. Nous ne manquerons pas de mettre en perspective l'évolution par exemple du nombre de licenciés et la couverture télévisuelle des performances de la sélection nationale.

I.2.3 Les documents de presse

Les documents de presse constituent la partie essentielle de notre corpus : compte tenu de la situation prévalant en matière d'accès aux archives ou de l'état des fonds, une fonction compensatrice d'autant plus marquée leur est dévolue. Il est indéniable que le fait d'avoir pu accéder tant au DFB qu'à l'INA à des classeurs consignants une revue de presse nationale couvrant essentiellement les multiples soubresauts des constantes négociations menées par les autorités fédérales et les responsables de la télévision publique aura constitué un apport décisif au développement de notre analyse.¹ En effet, tenter d'accéder à un tel nombre d'éclairages variés aurait sinon constitué un effort titanesque compte tenu de la variété des sources et probablement vain au regard de la localisation géographique disparate des archivages.

Au-delà de ces découvertes providentielles, mais insuffisantes, il s'agissait de scruter les pages des publications françaises et allemandes les plus susceptibles de suivre l'évolution de la télédiffusion du football de manière régulière et de la traiter en dépassant le stade du compte-rendu basique, ce que les Allemands, justement par référence au football, appellent « *1-0 Berichterstattung* ». De ce fait, la consultation de la presse sportive et de celle consacrée aux programmes télévisés retint plus particulièrement notre attention. Pour la presse quotidienne généraliste, nous avons retenu le *Monde* et la *Frankfurter Allgemeine Zeitung (FAZ)*, d'une part en raison du conservatisme initial et de l'élitisme assumé de leur ligne éditoriale, mais aussi à cause du prestige dont ces deux publications jouissent à l'étranger. Il s'agissait de mesurer à travers la place accordée par ces « leaders d'opinion » au football (télévisé), l'évolution de l'acceptation sociale (« *Gesellschaftsfähigkeit* ») d'un spectacle populaire initialement « *frappé du sceau de l'illégitimité culturelle* ».² C'est aussi à l'aune de l'évolution de la réception du football télévisé proposée par ce type de quotidiens que se laisse mesurer le processus de « légitimation culturelle » affectant ce spectacle médiatique.³

¹ Le fonds intitulé « Les émissions sportives à la télévision » couvrant la réception presse des émissions sportives de la Télévision Française de 1953 à 1973 est accessible à tout chercheur à l'Inathèque sise à la Bibliothèque Nationale de France, Site François Mitterrand. (N° DL AR E ORI 00012854 INA 028). Son « pendant ouest-allemand » couvrant la période 1952 à 1959 n'est pas référencé dans un catalogue et sa consultation n'aura été possible que grâce à l'aide dévouée de l'archiviste du DFB, Frau Dr. Brigitte KLEIN.

² DIANA, Jean-François, LOCHARD, Guy (dir.), « Le sport médiatisé. Du voir au savoir », *Médiamorphoses*, n°11, INA, 2004, p. 17.

³ À titre d'exemple, ce n'est que dans son édition précédant immédiatement la finale de Coupe d'Europe des clubs champions opposant l'ASSE au Bayern de Munich à Glasgow en 1976 que le football eut droit de cité à la une du *Monde*, et encore, l'article en question intitulé « L'or vert » traitait du commerce de produits dérivés commercialisés à l'intention des supporters. Cf. DOUTRELANT, Pierre-Marie, « La Coupe d'Europe vue de Saint-Étienne : L'or vert », *Le Monde*, 12/05/1976, p. 1.

Signalons d'ores et déjà pour *Le Monde* que, durant la période étudiée, ses relations avec le service des sports de la RTF, puis de l'ORTF constituent probablement un cas particulier, difficilement imaginable en RFA et qu'Édouard Seidler présentait en ces termes :

« *Le Monde ne s'est longtemps intéressé au sport que de manière épisodique. Depuis que sa rubrique est dirigée par Raymond Marcillac sous-directeur de l'actualité télévisée à la RTF, elle a pris plus de consistance. Réalisée en grande partie par l'équipe sportive de la télévision (Marcillac, Pasteur, Janin, Marquet assistés de Robert Duthen pour le rugby, Gérard De Ferrier pour les petits sports et Jean Leulliot pour le Tour de France), la rubrique du Monde est désormais très complète le lundi, où tous les événements sont analysés avec une certaine rigueur, dans le style volontairement dépouillé du quotidien, qui consacre alors une page à l'actualité sportive. La place est plus mesurée aux rédacteurs sportifs pendant la semaine. Ils se contentent alors de donner les principales informations, quelquefois accompagnées d'un reportage de Jean Marquet sur un problème d'actualité. Les enquêtes et les véritables articles de fond sont cependant très rares, ce en quoi la rubrique sportive du Monde reste le plus souvent en marge des autres sections du journal.* »¹

Corpus presse sportive (France)

- *L'Équipe/ France Football* (recensement exhaustif 1950-1966)
- *Football Magazine* (recensement exhaustif 1960-1966)
- *Le Miroir des sports* (recensement ciblé 1960-1966)

Corpus presse TV (France)

- *TV Magazine* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Télé 7 jours* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Télérama* (recensement ciblé 1950-1966)

Corpus presse généraliste (France)

- *Le Monde* (recensement ciblé 1950-1966)

Corpus presse sportive (RFA)

- *Der Kicker* (recensement exhaustif 1950-1966)

Autre signe des temps, *Libération*, qui ne traita pas ou si peu l'aspect sportif de l'épopée des Verts en 1976, ne « sortit » un cahier spécial « Coupe du monde » qu'en 1986.

¹ SEIDLER, Édouard, *Le sport et la presse*, Paris, Armand Colin, 1964, p. 127.

Corpus presse TV (RFA)

- *Hör Zu* (recensement exhaustif 1950-1966)

Corpus presse généraliste (RFA)

- *FAZ* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Frankfurter Rundschau* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Der Spiegel* (recensement exhaustif 1950-1966)
- *Die Zeit* (recensement exhaustif 1950-1966)

Lors de la consultation des ouvrages et sources évoqués, le matériau disponible a été analysé en portant une attention particulière aux aspects suivants :

- Données chiffrées et statistiques documentant la télédiffusion d'images de football ;
- Rapports RTF/ORTF/FFF/Groupement des clubs autorisés ;
- Rapports ARD/ZDF/DFB ;
- Rapports entre les divers types de médias ;
- Place du football national et étranger, de l'équipe nationale, des compétitions européennes et internationales dans les grilles de programmes télévisés ;
- Production (progrès technologique, charte esthétique, moyens mis en œuvre, ligne rédactionnelle des émissions et des retransmissions) ;
- Réception critique des professionnels ;
- Réactions du public aux émissions et commentaires (lettres de lecteurs) ;
- Médias et starisation des champions.

Nous avons tenté de relever tous les articles, de la brève à l'éditorial, traitant l'un des aspects de l'évolution de la télédiffusion du football brièvement évoqués dans l'introduction. Il va de soi que ce sont les éditoriaux, les enquêtes et les chroniques qui se sont révélés les plus profitables à notre étude. Très vite, deux publications s'imposèrent à nos yeux comme références principales. Il s'agit de *France Football*, l'autoproclamée « *Bible du football* », et du magazine de sport *Der Kicker* pour le côté allemand. Le football représente rarement moins de 90% de son contenu. Deux facteurs principaux plaidaient en faveur de ce choix. D'une part, les deux titres étaient déjà des « institutions » dans leur paysage éditorial respectif

au début de la période d'investigation retenue et le sont encore à ce jour.¹ Fondé en 1946, *France Football* connaît des tirages réguliers avoisinant les 140.000 exemplaires, dépassant déjà souvent les 200.000 exemplaires lors des grands événements dès les années 1950.² Le magazine *Der Kicker*, au tirage comparable, fut fondé en 1919, avait été relancé en 1951 et fusionnera avec *Sportmagazin* pour devenir *Der Kicker-Sportmagazin* en 1968. Contrairement à son homologue français dont la rédaction fut toujours sise à Paris, *Der Kicker*, selon les variations de son actionnariat majoritaire, changea plusieurs fois l'implantation géographique de son siège. Toutefois, cela n'affecta jamais le caractère national de son contenu. Malgré la concurrence de *Sport-Bild* lancé par le groupe Springer en 1984, on peut affirmer sans exagération que *Der Kicker* est resté le magazine allemand de référence en matière d'actualité du football.³ Côté français, un constat similaire s'impose concernant *France Football* dont ni *But* ni *Miroir du Football* (un mensuel) ne pourront jamais contester le « leadership » en termes de tirages, de diffusion et d'impact sur le grand public. Par ailleurs, le caractère hebdomadaire de leur publication n'est pas sans conséquence pour le format, le style, le contenu des articles se rapportant au spectacle de football télévisé de la semaine précédente ou suivante.

La consultation du quotidien *l'Équipe* s'avéra vite tout aussi incontournable en dépit du fait qu'il n'existe pas en RFA de titre comparable. Dans ce contexte, il n'est pas exagéré de dire que depuis la Deuxième Guerre mondiale, *l'Équipe* et *France Football* ont constamment été des acteurs majeurs de l'édification du « Grand stade », créant et soutenant des compétitions (lancement de la Coupe d'Europe), alimentant l'intérêt du public en créant des événements, des distinctions (le Ballon d'or depuis 1956, le Soulier d'or depuis 1968,...) dont les prétentions de validité et de rayonnement continentaux ont été couronnées par plus d'un demi-siècle de succès et d'imitations. Le fait que Jacques Goddet, directeur historique de *l'Équipe* et du Tour ait également occupé les fonctions de Président de la société gérante du Parc des Princes, antre attitré du onze et du quinze de France, où de surcroît arrivait traditionnellement la Grande Boucle est passablement éloquent à ce sujet. À l'instar de ses collègues parisiens,

¹ Si depuis quelques années, *France Football* rencontre de sérieuses difficultés pour maintenir son lectorat, *Der Kicker* a réussi à stabiliser le sien et même à regagner des lecteurs au cours des dernières années. Cf. Entretien avec Rainer HOLZSCHUH (29/07/2011).

² Cf. SEIDLER, Édouard, *Le sport et la presse*, op. cit., 1964, p. 240.

³ *Der Kicker* est en fait devenu une publication bi-hebdomadaire en 1968 après son rachat par le groupe éditorial « Olympia Verlag». Mais le supplément du vendredi, concentré sur la journée de *Bundesliga* ou les événements du week-end à venir, ne contient généralement ni programme des émissions sportives, ni éditoriaux ou enquêtes qui leur seraient consacrés.

Der Kicker attribuera à partir de 1960 en association avec le Syndicat des journalistes sportifs allemands (VDS), le titre de « Footballeur de l'année », sorte de « Ballon d'or » allemand.

Dès le début de nos recherches, il nous parut opportun de ne pas négliger la presse spécialisée dans les programmes télévisés. En effet, si l'on peut aisément arguer que les publications sportives généralistes ou spécialisées visent un public typé, masculin, plutôt jeune et appartenant à la catégorie socioprofessionnelle des employés et cadres moyens, un cœur de cible commerciale confirmé par Rainer Holzschuh et Jacques Ferran, les magazines spécialisés tels *Radio-TV*, *Télé-Magazine*, *Télé Sept Jours* ou *Hör Zu* ont une maquette qui montre clairement qu'ils s'adressent à toute la famille, tous les milieux. Leur ton généralement enthousiaste et (faussement) candide, leur vision souvent apologétique du médium et des programmes proposés n'excluent nullement des prises de position tranchées dans certains débats ou des initiatives marquées au coin du bon sens comme celle de *Télé-Magazine* visant à résoudre le conflit FFF-RTF au bénéfice du plus grand nombre, c'est-à-dire des téléspectateurs.¹ Pour leur part, les rubriques « télévision » de *Radio-Cinéma-Télévision*, qui deviendra *Télérama* se caractérisent souvent par une distanciation vis-à-vis du spectacle du football télévisé, considéré comme une manifestation du moins-disant culturel auquel la télévision est capable de se laisser aller.

Après avoir constitué notre corpus de documents de presse, celui-ci fut soumis à une procédure de classement typologique retenant principalement trois facteurs majeurs : la date de parution, le genre éditorial et la thématique particulière appréhendée. Le genre éditorial des articles ou documents de presse a été subdivisé comme suit :

Catégorie 1 : Chroniques et éditoriaux

Il s'agit probablement du type de documents le plus productif dans le cadre de notre étude. En effet, rendez-vous réguliers ou prise de parole sortant de l'ordinaire et dictée par l'importance

¹ Signalons que *Télé-Magazine* appartient au groupe de presse de Marcel LECLERC qui sera président de l'OM à partir de 1965 et lancera l'hebdomadaire *But* en 1969.

Le magazine *Hörzu* devint le « héraut » d'une campagne de dénonciation de la « publicité rampante » («*schleichende Werbung*») dans les retransmissions sportives.

des événements, ces textes sont l'œuvre de « plumes » établies, de « *ceux qui ont la charge de donner leur propre opinion* » sur la marche des affaires du football.¹

Catégorie 2 : Annonces d'avant-match

Outre l'annonce de la présence des caméras, des moyens déployés pour la couverture médiatique d'une rencontre, ces articles « prévoient », « annoncent » la dimension forcément « historique » que représentera son audience prévisible. Souvent très courts, ils ne livrent généralement que quelques données quantitatives.

Catégorie 3 : Comptes-rendus de matches télévisés

Figurant habituellement dans la chronique « télévision », ce type d'articles évalue la pertinence des commentaires et de la mise en images. Rédigés par un journaliste spécialisé qui jouit du même spectacle que M. Tout-le-Monde, ces papiers documentent l'évolution d'un certain goût télévisuel aiguillonné par les progrès technologiques et l'inflation des moyens techniques mobilisés.

Catégorie 4 : Comptes-rendus d'après-match

Ces comptes-rendus paraissent généralement le lendemain des retransmissions en direct de matches mobilisant l'attention du grand public, ces rencontres dont il n'est pas exagéré de dire que l'importance de leur audience constitue à elle seule un événement. Or, très longtemps privées d'écrans de contrôle en tribune de presse, même bien après notre période d'études, les grandes « plumes » spécialement envoyées dans l'arène étaient dans l'incapacité technique « d'exploiter » la mise en images d'une rencontre, fût-elle « historique » comme la demi-finale de Séville (1982), avant l'édition du surlendemain.

Catégorie 5 : Interviews

Il s'agit principalement d'entretiens accordés par des responsables de la télévision ou des autres institutions prenant part notamment aux négociations portant sur les droits de

¹ Cf. GODDET, Jacques, « Préface », in MARCILLAC, Raymond, QUIDET, Christian, *Sport et télévision*, Paris, Albin Michel, 1963, p. 11.

retransmission. Plus rarement, des techniciens exposent les difficultés qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur profession.

Catégorie 6 : Lettres de lecteurs

Bien sûr, les lettres de lecteurs sont de manière croissante des lettres de téléspectateurs assidus. Quel que soit leur propos, elles sont généralement représentatives de larges franges de l'opinion publique prévalant en matière de programmation télévisuelle ou concernant la place du football dans une société vivant de plus en plus à l'ère médiatique. Détail à ne pas négliger, à l'ère du monopole d'état, les téléspectateurs constituent tout à la fois un public captif et revendicatif. En effet, s'il a conscience de l'impossibilité ou de la possibilité (très) limitée de changer de chaîne, l'amateur de football télévisé est également conscient de ses droits de contribuable dont la redevance sert à financer les programmes.

Catégorie 7 : Portraits

Les commentateurs de sport de la télévision et les journalistes sportifs œuvrant pour des médias concurrents, c'est bien davantage la presse spécialisée dans les programmes télévisés que la presse sportive qui propose ce type d'articles à son lectorat.

Catégorie 8 : Dessins de presse

Ce genre a probablement connu ses heures de gloire durant les années 1950 et 1960 quand, entre autres, Déro et Siro officièrent souvent dans les pages de *l'Équipe* et de *France Football*, Arno Faust et Robert Klipp dans celles de *Kicker*. Il constitue l'un des traitements les plus récurrents du football télévisé dans tous ses états. À ce titre, mais aussi en raison de la faculté de ce type d'iconographie à saisir l'air du temps, à véhiculer les représentations sociales et identitaires, nous avons consigné dans nos annexes quelques dessins de presse se rapportant à notre problématique et parus dans nos sources journalistiques de référence.

Ces textes et documents de presse écrite ont été soumis à une analyse structurelle incluant la prise en compte de l'environnement social, politique et historique dans lesquels ils ont été (initialement) produits et appréhendés. Le cas échéant, une attention particulière a été portée à leur sens implicite et à l'imagerie employée.

I.2.4 Les ressources électroniques

Outre les ressources classiques, tels les sites de publication de revues en ligne comme *Persée* ou des sites publiant des thèses, nous avons bénéficié pour notre étude d'un outil exceptionnel quoique perfectible à plus d'un égard : «Hyper Base», le logiciel de gestion des archives filmées et sonores de l'INA. Pour notre objectif, son apport est principalement quantitatif et en cela «Hyper Base» complètera notre recensement des articles parus dans la presse sportive en livrant une vision réaliste à défaut de pouvoir être complètement exacte de ce qu'a pu être l'offre de football télévisé sur les chaînes publiques françaises. Évoquons d'entrée les failles « d'Hyper Base » qu'il nous aura fallu tenter de compenser en croisant les calendriers officiels des rencontres nationales ou internationales et qui hypothèquent la validité de tout travail avec ce logiciel faisant l'économie d'une vérification individuelle de chaque fiche signalétique de document. Ainsi, la finale de la Coupe de France 1952 (04/05/1952) opposant l'OGC Nice aux Girondins de Bordeaux, dont tout spécialiste de la médiatisation du sport saura qu'elle fut la première retransmission en direct et en intégralité d'une rencontre de football sur les ondes de la RTF, n'apparaît pas dans «Hyper Base». Il en va de même de la retransmission de la rencontre France-RFA (05/10/1952) marquant la reprise des rencontres « France-Allemagne » après la Seconde Guerre mondiale. À cela une raison simple et évidente, pendant longtemps les retransmissions intégrales en direct n'ont pas été archivées. Ce n'est qu'après consultation des « rapports de programme » établis quotidiennement par les chefs d'antenne, de la presse sportive (*L'Équipe*), de la presse spécialisée dans les programmes télévisés qu'il nous fut possible de résorber ces lacunes dans notre fichier.¹ Or, concernant la rencontre internationale du 5 octobre 1952, la faille est plus que fâcheuse puisque l'annonce de la télédiffusion de cette rencontre provoqua une telle ruée sur les commerces vendant des postes de télévision que le taux d'équipement des ménages en fut notablement affecté. En effet, les quelques 5000 postes récepteurs vendus à l'occasion représentaient une augmentation de 10 % du parc national existant.² Malheureusement, le fonds numérisé des rapports de programme qui documentent ce qui était effectivement visible à l'écran, est lui aussi lacunaire. Par exemple, l'année 1957 est totalement perdue et le premier semestre 1958 couvrant la Coupe du monde en Suède également. Concernant les conducteurs de journaux télévisés, le fonds est

¹ Les « rapports de programmes » tout comme les « conducteurs de journaux télévisés » sont des rapports écrits *a posteriori* et consignent toute modification ou incident visible.

² Cf. WILLE, Fabien, *Le Tour de France : un modèle médiatique*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2003, p. 55.

pratiquement complet et nous avons donc pu vérifier quasiment tous les conducteurs d'actualités, qui recensent l'intégralité des reportages filmés diffusés dans ce cadre.

Créée le 1^{er} janvier 1995, l'Inathèque de France, installée dans les murs de la Bibliothèque Nationale de France, est chargée de la mise en œuvre du dépôt légal de la radio-télévision selon les termes de la loi du 20 juin 1992. Dépositaire des œuvres de radio et de télévision, cette institution offre également aux chercheurs un accès privilégié à de nombreuses revues thématiques qui ne sont que rarement archivées ailleurs sur le territoire national. En outre, ce qui n'est pas négligeable lorsque l'on n'est pas parisien, les antennes régionales de l'INA disposent de la banque de données «Hyper Base» et de certains fonds numérisés des archives écrites de la radio et de la télévision. C'est le cas de l'INA du grand Est, situé rue Kageneck à Strasbourg, où nous avons pu régulièrement œuvrer à la fiabilisation de nos fichiers au cours des dernières années.

La consultation d'«Hyper Base » et la constitution d'un fichier « Média Corpus » s'effectuent selon différents modes de recherches. Ainsi, suivant les conseils des documentalistes versés dans le domaine du spectacle sportif, nous avons lancé des recherches par titre de collection (exemple « Sport Dimanche »), par « mots clés » (« foot* », et, suivant l'époque, « Kopa », « Pelé », « Équipe de France »), par « mots du titre » (« foot* », etc.) et par « mots du texte ». Dans un deuxième temps, les résultats obtenus font l'objet d'une exportation de la base de données vers le fichier « Média Corpus » créé à cet effet. Ledit fichier est alors soumis à une vérification individuelle des fiches signalétiques accompagnant les références recensées. L'accès à ces fiches n'est possible que dans «Hyper Base», celles-ci ne peuvent être exportées dans «Média Corpus». Afin de pouvoir être traité à domicile, ce dernier est finalement converti en fichier Excel. En raison du trop grand nombre de pages que représentait ce type de document, nous avons finalement renoncé à l'intégrer dans nos annexes. En effet, même en optant pour une police de taille 8, cela aboutissait à un document de plusieurs centaines de pages.

Contrairement à ce qui était notre attente, le nombre de références obtenues ne marquait pas d'une époque à l'autre une progression régulière traduisant l'essor spectaculaire du football télévisé. Avant d'y revenir plus en détails au début de chaque partie chronologique, indiquons d'ores et déjà l'ordre de grandeur des chiffres respectifs obtenus pour les quatre périodes étudiées :

- (1950-1954) : environ 335 références,
- (1955-1958) : environ 350 références,
- (1959-1962) : environ 976 références,
- (1963-1966) : environ 1060 références.¹

Les chiffres dont nous disposons côté allemand proviennent surtout d'études universitaires dont la validité n'a pas été contestée.² C'est sur ces dernières que nous fonderons souvent nos observations quantitatives concernant les émissions télévisées consacrées au football et la place de ce dernier dans les journaux télévisés. En sus, nous avons également procédé au recensement exhaustif des rencontres en direct et des émissions spéciales explicitement annoncées dans le programme télévisé de *Hör Zu* (à partir de décembre 1952), de *Der Kicker* (à partir de 1958) et de la *FAZ*.³ Les données ainsi récoltées furent intégrées à un fichier Excel reprenant un système de classement et une règle de calcul similaires à ceux initialement mobilisés par «Media Corpus». L'ordre de grandeur des chiffres obtenus pour la RFA durant les quatre périodes chronologiques retenues était le suivant :

- (1953-1954) : environ 50 références explicites,
- (1955-1958) : environ 90 références explicites,
- (1959-1962) : environ 180 références explicites,
- (1963-1966) : environ 350 références explicites.

I.2.5 Le fonds « Actualités Françaises » de l'INA

Diffusées dans les cinémas du 4 janvier 1945 au 25 février 1969, les « Actualités Françaises » furent un acteur majeur de la presse filmée durant cette période. Leur rôle diminua au fur et à mesure que le petit écran s'affirma comme premier diffuseur d'images d'actualités. Après la cessation d'activité de cette société indépendante, le fonds fut racheté par l'ORTF en 1969. Aujourd'hui conservé à l'INA, le fonds des « Actualités Françaises » a été intégré à «Hyper Base » lorsque la numérisation des archives filmées fut mise en œuvre.

¹ Rappelons qu'il s'agit d'un ordre de grandeur fiabilisé selon la méthode évoquée et qu'atteindre une exactitude parfaite en la matière relève de la chimère.

² Les travaux de Josef Hackforth figurent parmi les sources les plus précieuses à cet égard.

³ Une source d'erreurs récurrente est assurément le délai existant entre l'impression du programme et l'horaire effectif de diffusion. Il est sûrement arrivé que des changements de programme, annulations ou diffusions accordées « en dernière minute », ne fassent pas l'objet d'une couverture de presse par la suite. Lesdites publications prennent d'ailleurs bien soin de prévenir leur lecteur en ce sens.

Les premières années de notre bornage chronologique correspondant à celles de l'âge d'or de la presse filmée, il nous a semblé opportun d'inclure les « Actualités Françaises » à notre corpus, bien qu'elles ne concernent pas à proprement parler des images de télévision. Néanmoins, il convient de le signaler, nombre de résumés de rencontres diffusés dans le cadre du JT porte la mention « Presse filmée », ce qui induit que la RTF achetait ces films aux « Actualités Françaises » ou à United Press et comme le montrent les dates de diffusion, les utilisait avant leur projection en salle. Le petit écran ne concurrençait pas suffisamment le grand pour que l'exclusivité ou la primodiffusion empêchent les gens de cinéma de faire commerce avec ceux de la télévision.

Durant les premières phases chronologiques de notre étude, la télévision était très loin de couvrir l'ensemble du territoire national. D'un point de vue quantitatif, la presse filmée diffusée dans les cinémas restera donc durablement une source prépondérante d'images mouvantes de football pour le grand public, notamment en Afrique du Nord. En outre, trop onéreux, équipé d'un écran trop petit et proposant une qualité d'image médiocre, le poste de télévision subissait encore une vive concurrence de la part des salles de cinéma en tant que diffuseur d'images d'actualités de qualité. Toutefois, si ce jugement est pleinement valable pour les autres sujets traités, notamment les images d'actualités politiques, il faut le nuancer dans le cas du sport et du football en particulier. En effet, les moyens matériels disponibles (personnels, nombre de caméras, mètres de pellicule) étaient généralement limités et souvent les mêmes puisque les sujets passés au JT sont filmés en 16 mm. Les cameramen travaillant pour les deux médias rencontraient donc les mêmes difficultés à capter les trajectoires souvent imprévisibles de la balle et les fiches signalétiques portant la mention « but(s) manquant(s) » ne sont pas rares. Les sujets « Actualités Françaises » consacrés au football étaient généralement plus longs que la moyenne des autres reportages (40''), leur durée avoisinait généralement les 90 secondes (1' à 1' 30), exception faite des matches de l'équipe de France et de la finale de la Coupe (2'30 à plus de 3'). Toutefois, les résumés, même ceux estampillés « Presse filmée », diffusés dans les journaux télévisés sont souvent bien plus longs. Cette différence de montage s'explique par le contexte de diffusion des « Actualités Françaises ». Le lever de rideau ou l'entracte de la séance de cinéma leur étaient dévolus et les attentes du public étaient focalisées sur le(s) film(s). À l'inverse, le JT constituait dès les années 1950 le rendez-vous phare du programme télévisé. La longueur des reportages sportifs avait sûrement une fonction compensatrice au regard de la variété limitée des sujets traités. Il n'était pas rare que les images de sport soient les seules images animées diffusées dans le cadre d'un journal.

Paradoxalement, en raison du désintérêt des dirigeants de la RTF et en dépit du goût du public, le sport « *y reste un programme bouche-trou, négligé, voire méprisé* ». ¹

On remarquera l'existence d'éditions régionales des « Actualités Françaises » pour l'Afrique du Nord, la Sarre et la Belgique. Si le premier marché est lié au rang de puissance coloniale et le deuxième à celui de force alliée occupante que tient la France à l'époque, la présence de la presse filmée française dans les salles obscures du plat pays est due au fait que pour des raisons économiques, la Belgique (francophone) est depuis longtemps un marché privilégié de l'industrie cinématographique française.

I.2.6 Le catalogue de la « Wochenschau »

Pendant allemand des « Actualités Françaises », la « Wochenschau » a elle-aussi retenu notre attention. Au cours de plusieurs échanges de courriels et de conversations téléphoniques, nous avons vérifié que le catalogue exploité commercialement par la « Wochenschau » GMBH était bien complet, ce qui nous fut confirmé par ses responsables. Nous avons recensé tous les documents correspondant à une recherche avec le mot clé « Fußball ». La consultation même rapide de ces pages illustre un phénomène similaire à celui constaté dans le cas des « Actualités Françaises » : une chute très nette des sujets consacrés au football au fur et à mesure que la télévision s'impose comme première source de diffusion des images de ce sport. L'apport le plus précieux que représenta la consultation de ce patrimoine filmé réside dans la possibilité de comparer, notamment dans le cas de rencontres emblématiques comme celle des « retrouvailles » franco-allemandes du 5 octobre 1952 à Colombes, une vision allemande de l'évènement au traitement qu'en fit la RTF.

I.3 Entretiens

I.3.1 Conception des questionnaires

Bien que les entretiens menés dans le cadre de cette étude n'en constituent pas le cœur, ils devaient contribuer au caractère pluraliste de la méthodologie retenue, ce qui en théorie favoriserait la « *neutralisation réciproque des sources d'erreurs possibles, qui pourraient être*

¹ MONEGHETTI, Merryll, TÉTARD, Philippe, WILLE, Fabien, « De la plume à l'écran. Sports et médias depuis 1945 », in TÉTARD, Philippe (dir.), *Histoire du sport en France de la Libération à nos jours*, Paris, Vuibert, 2007, p. 201.

liées à un seul procédé ». ¹ Les interlocuteurs retenus dans notre liste ont eu des parcours très divers, occupent ou ont occupé des fonctions variées dans le champ du football spectacle. Cette diversité rendait artificielle une standardisation du questionnaire et l'exploitation quantitative des réponses n'allait pas dans le sens de notre objectif. Ces entretiens ouverts, « partiellement structurés » laissaient volontairement la part belle à quelques digressions de la part des personnes interrogées. Reprenant les arguments mobilisés par Axel Deeke plaidant en faveur d'un recours à l'entretien partiellement standardisé, nous avons donc élaboré des questionnaires qui tenaient compte des parcours particuliers des divers interlocuteurs tout en incluant une série de questions récurrentes, qui sont autant d'indicateurs découlant des hypothèses. ² Ces dernières abordaient la découverte de la télévision, le premier grand souvenir de football télévisé, les habitudes de lecture de la presse sportive, les études et les débuts dans le métier de journaliste, dans l'engagement associatif ou politique, le rapport à l'écriture et à l'aspect patrimonial de la production télévisée.

I.3.2 Choix des experts

S'inscrivant également dans une stratégie en relation avec les hypothèses et visant à compenser l'inaccessibilité ou l'inexistence évoquées des fonds officiels documentant certains aspects importants de l'évolution des rapports entre la télévision et principalement les fédérations ou les ligues, ces entretiens ne nous firent pas accéder au secret des dieux, mais livrèrent des éclairages concordants, notamment sur le rapport des hommes de télévision avec la mémoire ou sur celui des « hommes de plume » avec leurs « homologues » officiant sur le petit écran. Il nous a également semblé important de donner la parole à d'anciens joueurs sur qui étaient braqués caméras et objectifs, qui ont crevé l'écran et fait la une des journaux durant la période étudiée.

En raison du bornage chronologique retenu, nous avons surtout interrogé des journalistes de la presse écrite et de la télévision qui ont atteint l'âge d'une retraite active, puisqu'ils officient souvent en qualité de consultants au titre de leur expérience professionnelle passée. Nous avons tenté de rencontrer des collaborateurs ou anciens hiérarques de chaque organe de presse sportive de référence retenu dans notre corpus.

¹ Cf. VOELZKOW, Helmut, « "Iterative Experteninterviews": Forschungspraktische Erfahrungen mit einem Erhebungsinstrument », in BRINKMANN, Christian u. a. (Hg.), *Experteninterviews in der Arbeitsmarktforschung*, Nürnberg, Beit AB 191, 1995, p. 56.

² Cf. DEEKE, Axel, « Experteninterviews – ein methodologisches und forschungspraktisches Problem. Einleitende Bemerkungen und Fragen zum Workshop », in BRINKMANN, Christian u. a. (Hg.), *Experteninterviews in der Arbeitsmarktforschung, Nürnberg, op. cit.*, 1995, pp. 18-19.

Il s'agit en l'occurrence de :

- M. Raymond Kopa, ancien international français, consultant-radio lors de plusieurs Coupes du monde,
- M. Jacques Ferran, journaliste de *l'Équipe* et directeur de *France Football*,
- M. Didier Braun, journaliste spécialiste du football à *l'Équipe*,
- M. Pierre Cangioni, journaliste à TF1, concepteur de « Téléfoot », puis chef du service des sports de la Cinq.

Pour le côté allemand, nous avons pu nous entretenir avec :

- M. Uwe Seeler, ancien international allemand, 2^{ème} capitaine d'honneur de la sélection allemande,
- M. Rainer Holzschuh, éditeur du *Kicker-Sportmagazin*, ancien Chef du Service de presse du DFB,
- M. Dieter Kürten, ancien chef du service des sports de ZDF et animateur de l'émission « das aktuelle Sport-Studio ».

Nous avons également pu bénéficier des éclairages émanant d'acteurs du champ du football professionnel ayant leurs attaches à Strasbourg. En raison de sa richesse, il n'est pas exagéré d'affirmer que l'expérience professionnelle de ces personnalités d'origine strasbourgeoise dépasse aisément la stricte dimension locale.

Il s'agissait de :

- M. André Bord, ancien ministre et ancien président du Racing Club de Strasbourg,
- M. Jean Wendling, ancien international et ancien président du Racing Club de Strasbourg, ancien cadre supérieur de la firme ADIDAS,
- M. Gilbert Gress, ancien joueur et entraîneur international, consultant pour la TV suisse lors de grands tournois,
- M. Christian Daniel, ancien journaliste sportif à Radio Nîmes, Radio France Alsace et France 3 Alsace.

Un premier constat s'imposa d'entrée dès la transcription des entretiens : on remarque aisément que selon leur âge, les relations qu'ils maintiennent ou non avec leur (ancien) milieu

professionnel, leur statut d'élu ou les responsabilités qu'exercent encore les experts rencontrés, leurs réponses à nos questions dérogent de manière très variable à l'obligation de réserve, de discrétion d'usage dans ce qui est aussi un milieu d'affaires. De ce fait, elles traduisent, selon le cas, une propension plus ou moins marquée à l'autocensure, au paternalisme, à la confiance cathartique, c'est-à-dire des stratégies de communication bien connues des chercheurs en sciences sociales qu'affectionne tout témoin que les circonstances d'un entretien amènent à exercer le rôle d'expert.¹

I.3.3 Transcription des entretiens

Nous avons opté pour l'orthographe standard et une transcription épurée des marques d'oralité qui n'apportent rien à notre propos. Concernant la relecture des transcriptions d'entretiens, l'auteur a conclu le même accord avec chacune des personnes interrogées. Il était prévu que la version intégrale de l'entretien serait soumise pour avis et que tout propos pouvait être reformulé d'une manière paraissant plus pertinente, plus apte à traduire la pensée de la personne interrogée. Dans la présente étude, les transcriptions intégrales des entretiens présentées en annexe seront exploitées en combinaison avec les données quantitatives concernant l'offre de programmes, les articles retenus dans notre corpus et la littérature de référence.

I.4 Art pictural, photographie et image animée²

D'un point de vue chronologique, l'image animée de football, elle aussi, est précédée par d'autres formes de représentation artistique, dont certaines ne sont pas contemporaines du jeu dans sa version moderne et se voient attribuer le statut de représentations archaïques par les « archéologues » du football. Les éléments symboliques les plus forts dans ce contexte sont indubitablement l'objet sphérique, le caractère ludique de l'activité et les traces de cette présence dans des témoignages archéologiques provenant de civilisations généralement « valorisées » par le regard européen. Soucieuses de favoriser et de pérenniser la diffusion mondiale du jeu, les autorités du football ont toujours été friandes de témoignages antiques ou primitifs desquels on déduirait aisément que les hommes, sous toutes les latitudes et de tous

¹ Cf. WIPPER, Herdin, *op. cit.*, 2003, pp. 27-28.

² Traduction littérale du terme technique américain « moving picture », l'expression « image animée » doit être comprise ici comme l'hyperonyme incluant les images cinématographiques et télévisuelles par contraste avec les images fixes que sont les photographies et les dessins de presse.

temps, ont aimé « taper dans le ballon ». C'est absolument sans surprise que l'ouvrage commandité par la FIFA à un prestigieux quatuor d'historiens du football, pour commémorer son centenaire se devait de débiter par une évocation des « *jeux de balle avant le football* ». ¹ Bien entendu, ce sont les bas-reliefs grecs représentant un homme jouant avec un objet sphérique, les balles égyptiennes constituées de matériaux divers qui exercent la fascination la plus évidente. Cela est dû à leur valeur archéologique et au mystère qui les entoure, car aucun document écrit présentant les règles des jeux pratiqués ne nous est parvenu. Si les illustrations représentant le jeu de soule ou le « *calcio fiorentino* » sont moins rares, l'historien bénéficie également en ce qui les concerne de sources d'informations diverses (chroniques, journaux intimes, correspondance). ² Celles-ci permettent de resituer ces pratiques dans leur contexte social et de souligner par la même occasion le caractère irréfutable de liens de causalité existant entre la standardisation des règles du football, la révolution industrielle et ses corrélats, la division du travail et l'affirmation de la modernité comme valeur étalon. ³

I.4.1 « Ecce homo ludens », de l'universalité d'un sport anglais

Émanant de l'une des deux figures de proue du classicisme weimarien, l'aphorisme de Schiller, moult fois rencontré en exergue de thèses ou d'articles consacrés au football, prétendant à une validité universelle et intemporelle, élèverait l'aire de jeu au rang de *locus amœnus* où l'homme pourrait enfin exister pleinement. ⁴ Selon Johan Huizinga, il y jouirait de la liberté (d'action) nécessaire pour expérimenter les modes opératoires innovants susceptibles de percer des schémas comportementaux devenus trop rigides à force de ritualisation. ⁵

Gunter Gebauer, Professeur en philosophie et sociologie du sport à l'Université de Berlin, inscrit lui aussi sa vision du football dans la longue histoire culturelle de l'Europe. Dès le titre

¹ Cf. EISENBERG Christiane, LANFRANCHI Pierre, MASON Tony, WAHL Alfred, *op.cit.*, 2004, pp.12-15.

² Cf. BREDEKAMP, Horst, *Fiorentiner Fußball : die Renaissance der Spiele : Calcio als Fest der Medici*, Frankfurt a/M, Campusverlag, Paris, Éditions de la Fondation Maison des sciences de l'homme, 1985.

³ Cf. par ex. VASSORT, Patrick, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, L'Harmattan, 2005, chap. 2 « Société industrielle et changements sociétaux », pp. 73-93 et chap. 3 « De la soule au football », pp. 95-114.

DIETSCHY, Paul, *Histoire du football*, Paris, Perrin, coll. « Pour l'histoire », 2010, chap. 1 « Le jeu de l'Angleterre victorienne », pp. 17-65.

⁴ « *L'homme n'est pleinement homme que lorsqu'il joue.* » (« *Der Mensch ist nur da Mensch, wo er spielt.* »), cf. SCHILLER, Friedrich, *Über die ästhetische Erziehung des Menschen*, (1795), Stuttgart, Reclam, 2000.

⁵ HUIZINGA, Johan, *Homo ludens. Vom Ursprung der Kultur im Spiel* (1939), Hamburg, Rowohlt Verlag, 1994. Si l'on pense aux schémas tactiques (trop) prévisibles de certaines équipes ou au contraire à l'imprévisibilité virtuose de certains « génies » tels Garrincha, George Best, l'adéquation du football pour illustrer les théories de Huizinga ne laisse guère de place au doute.

de son ouvrage, *Poetik des Fußballs*, une allusion plus qu'évidente à la *Poétique* aristotélicienne, on perçoit une volonté patente d'explorer les diverses causes de la fascination qu'exerce le jeu, dût-on pour ce faire remonter aux mythes fondateurs :

« Un éclat intérieur accompagné d'une apparence anodine est une manifestation qui éveille l'intérêt de la philosophie. (...) Inventer un jeu et y jouer, voilà qui, dans la pensée antique, était un privilège des dieux. Pour un présocratique tel Héraclite, le dieu joue avec le monde comme le ferait un enfant. Pour le dieu d'Héraclite, inventer un jeu : c'est inventer le monde, disposer arbitrairement du monde des hommes, disperser les pièces du puzzle, reconstituer ce dernier, le détruire intentionnellement, laisser rouler une boule par dessus et livrer le monde au hasard – le jeu est son œuvre, il y agit à sa guise. Pour l'homme, inventer un jeu : c'est imiter le dieu, devenir une sorte de petit dieu, comme ce dernier, s'ériger un monde et le former selon sa vision. Dans ce contexte du passage du Moyen Âge tardif aux Temps Modernes, inventivité et liberté sont affirmées, pour la première fois dans l'histoire de la pensée chrétienne, comme les caractéristiques essentielles de l'être humain. Le monde des hommes est différent de celui des dieux. Le dieu d'Héraclite est imprévisible, il est comme un enfant – un dieu a le droit d'être ainsi. Mais dans le monde d'Héraclite, il n'y a ni durée ni règles pouvant assurer une quelconque permanence. Un tel monde est insupportable pour les êtres humains. C'est le monde de la guerre, qui change tout en permanence. Les hommes ont inventé un autre monde, un monde de la beauté, des compétitions athlétiques, de l'art, de la religion olympique, des mythes, des lois et de la philosophie. Au contraire de ce qui se passe dans le monde d'Héraclite, il règne dans ces mondes inventés des ordres instaurés par des règles. »¹

Et Gebauer de poursuivre :

« Dans le monde des jeux, on incorpore tout ce qui intéresse les hommes au plus haut point, ce qui se situe aux extrêmes du spectre de leur intérêt, aux pôles du bien et du mal : d'un côté l'Idéal, introuvable en ce monde, ce que les hommes conçoivent en tant qu'idées. De l'autre côté, la lie de l'existence : violence, iniquité, hasard, puissance. L'élévation et l'abaissement, l'idéal élevé et le bas instinct, le beau et le laid, la noblesse et la vulgarité. (...) Les jeux qui émeuvent les hommes sont caractérisés jusqu'à ce jour par ce mélange. Ils sont émouvants car les êtres humains sont émus par la rencontre des deux extrêmes les plus marquants de la vie en société lors d'un événement unique. »²

Certes, nous n'ignorons pas la persistance, souvent justifiée par l'évocation des dérives comportementales de divers acteurs du champ du football, d'une certaine vision assimilant ce sport à une forme dégradée de pratiques rituelles ou sacrées, dont la mise en spectacle serait dénuée de toute dimension poétique pour obéir uniquement aux logiques capitalistiques de domination les plus prosaïques. Les travaux de Jean-Marie Brohm, Marc Perelman et Patrick Vassort sont exemplaires en la matière.³ Les apports de l'approche freudo-marxiste à la

¹ Cf. GEBAUER, Gunter, *Poetik des Fußballs*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, 2006, pp. 14-15. (Traduction de l'auteur)

² Ibid., pp. 15-16.

³ Cf. BROHM, Jean-Marie, PERELMAN, Marc, *Le Football, une peste émotionnelle, La barbarie des stades*, Paris, Gallimard, collection folio actuel, 2006.

recherche en sociologie politique du sport sont loin d'être négligeables, mais, l'adoption systématique d'un ton pamphlétaire avec ce qu'il suppose d'outrances verbales ou rhétoriques, finit par affaiblir la force d'arguments dont la présentation ne manque ni d'éloquence ni de méthode. Le match de football, cet « événement unique » évoqué par Gebauer, s'inscrit, telle est notre conviction, dans la sphère du jeu telle que la conçoivent Huizinga et Caillois.¹ A ce titre, bien que durant la période historique retenue, et a fortiori aujourd'hui, le football soit également devenu une industrie, son spectacle n'en reste pas moins une action « fictive » que le sujet ressent comme telle et qu'il situe donc en dehors de la « vraie vie ». Si, en tant que pratique sportive ou spectacle (médiatisé), elle l'absorbe totalement, c'est parce qu'il adhère librement à une telle démarche, momentanée de surcroît. On pourra certes objecter que dans bon nombre de pays du monde, il était difficile d'échapper au battage médiatique entourant la Coupe du monde se déroulant en Afrique du Sud. Il s'agit là d'un fait indiscutable comme l'est le constat de la marchandisation galopante de cette manifestation, *in situ* et au travers de sa couverture médiatique.² Mais prétendre que cette manifestation participe d'une aliénation des foules, d'une mystification des masses et d'une conspiration ourdie par les classes dirigeantes contre l'émancipation des classes populaires relève d'une vue de l'esprit. L'euphorie d'une victoire ou la prostration qu'entraîne une élimination dure rarement plus longtemps que ces périodes traditionnelles de carnaval où, pour citer Caillois, le peuple choisit de porter masque et d'éprouver vertiges et ivresses dont il sera dupe pendant une semaine ou toute autre période déterminée d'avance.³

On observera pour nuancer le propos que le football et sa mise en spectacle, notamment télévisée, ne remplissent plus complètement toutes les caractéristiques intrinsèques du jeu selon Caillois. En effet, on peut difficilement contester que la pratique du football ou la consommation de sa mise en images animées télédiffusées restent libres, que les parties disputées sont encore dotées d'un caractère incertain que l'on dit glorieux, soumises à un code de 17 règles qui suspendent les lois ordinaires et ainsi indéfectiblement flanquées d'une impression d'irréalité qui en fait une parenthèse dans le déroulement du quotidien de l'amateur. Le spectacle de football télévisé est indiscutablement une industrie et les investisseurs en attendent une création de biens et de richesses. Cela constitue inévitablement une source de tension, puisque les organisateurs de spectacle que sont les télévisions, les

Cf. VASSORT, Patrick, *op. cit.*, 2005.

¹ Cf. CAILLOIS, Roger, *Les Jeux et les Hommes, (Le Masque et le Vertige)*, Paris, Gallimard, 1958.

² Le 11/06/2010, date d'entrée dans le tournoi de l'équipe de France, tous les quotidiens et hebdomadaires nationaux d'actualité, sans exception, ont fait leur une pleine page sur cet événement.

³ Cf. CAILLOIS, Roger, *ibid.*

fédérations et les clubs n'ont pas toujours intérêt à court terme à ce que les règles du jeu substituent à l'inégalité des conditions de la vie courante des «*situations parfaites* », par «*la création artificielle entre les joueurs des conditions d'égalité pure que la réalité refuse aux hommes* ». ¹

Il est indubitable, comme le souligne Gunter Gebauer, que si la médiatisation croissante du football a profondément affecté la faculté de constituer un lien social que lui attribuaient public et joueurs, parler « d'aliénation » est profondément contestable :

« Au cours des dernières décennies (celles de l'avènement de la télédiffusion de ce sport), le football est devenu un sport différent de ce qu'il a pu être auparavant. Les joueurs et les spectateurs ont perdu leur foi en la force unificatrice de l'ordre du jeu. De leur intérêt pour le jeu et les grands athlètes a émergé une croyance d'un autre genre : l'enthousiasme s'est élevé dans le domaine du religieux. Les personnages admirés évoluant sur la pelouse sont devenus des héros avec un statut de saints. La reconnaissance de la performance sportive a basculé dans le mythe. La mythification est un procès, qui ramène l'événement social complexe dans un « état de nature ». Ce qui dans l'ensemble est le fruit du capital, du pouvoir médiatique, d'une organisation experte, d'une politique nationaliste, est concentré sur un petit nombre d'athlètes remarquables. Ce que ces derniers donnent à voir physiquement, au travers d'actions spectaculaires, par leur apparence, leurs poses, est pris pour argent comptant. Cela ne veut pas dire que le football est un « opium » qui ne servirait qu'à dissiper les masses, les divertir de leurs intérêts véritables et ainsi à les dépolitiser. Cette thèse n'a jamais été pertinente. Elle ne vaut même pas pour le « panem et circenses » de la Rome Antique (Paul Veyne). (...) La croyance aux saints et aux mythes du football ne conduit pas à l'aveuglement du public. Il ne s'agit pas d'un état immuable et profondément ancré, qui enserrerait durablement la pensée et en entraverait l'épanouissement. » ²

I.4.1 « Trying to move with the ball », esthétique cinématographique et football

Comme nous l'avons déjà évoqué, les images télévisées de football étaient très longtemps des images de cinéma télédiffusées. Cela restera vrai pour ces images que les Allemands qualifièrent rapidement de «*football en conserve*» jusqu'à la généralisation de l'emploi de l'*Ampex* après 1965.³ La connotation négative dont on affubla l'objet laisse transparaître clairement le prestige dont jouissait la retransmission en direct, notamment parce que cette dernière releva longtemps de l'exploit technique avant de devenir une performance habituelle. Nous reviendrons ultérieurement sur les rapports entre directs et résumés, plus précisément

¹ Ibid.

² Cf. GEBAUER, Gunter, *op. cit.*, 2006, p. 22. (Traduction de l'auteur)

³ L'expression «*Konservenfussball* » est présente dès le début des années 1950 dans le lexique employé par les journalistes et les lecteurs du magazine *Der Kicker*.

quand nous aborderons les aspects quantitatifs de notre étude. À ce stade, il nous semble nécessaire d'évoquer quelques caractéristiques du football et de l'image animée qui – *a priori* – auraient dû faire de la rencontre de ce sport et de ce média, non un mariage de raison, non un mariage d'argent, mais des noces perpétuelles. En effet, nombre de chercheurs cités ci-après dont les travaux explorent le champ des relations entre sport et médias posent d'entrée le socle commun du puissant attrait esthétique exercé par le football et le cinéma sur le public. Très tôt, ils en nomment le ressort évident : la fascination provoquée par le spectacle du mouvement. Évoquant les premiers exemples de films consacrés aux activités physiques, aux exploits sportifs, ils dressent le même constat : le film sportif est aussi vieux que le cinéma lui-même.¹ Très vite on lui reconnut « *l'avantage de permettre de revoir les actions qui ont pour caractéristiques normales de ne se produire qu'une fois* ». ²

Comme l'automobile, le cinéma et le sport sont souvent cités parmi les traits les plus marquants de la modernité. On explique leur popularité planétaire par le fait qu'ils parleraient tous les deux « *une langue internationale* ». ³ Cela est d'autant plus vrai que le spectacle footballistique et le cinéma, muet à ses débuts, ne doivent pas surmonter l'obstacle linguistique pour être apprécié par des foules d'origines diverses. ⁴ Insistons sur cette analogie supplémentaire dans le cas plus spécifique du football : en tant que spectacle, il a comme le cinéma, très vite visé un public de masse. Pour illustrer cette similitude, on peut également souligner qu'en tant que manifestation de la culture populaire de masse, le cinéma pourrait aisément être la cible de nombreux reproches adressés au football dans le pamphlet précité de Brohm et Perelman.

À leurs débuts, le football et le cinéma durent faire face au mépris des partisans d'une culture plus élitaire voyant en eux des « *spectacles de foire plébéiens* » qui menaçaient d'usurper la place occupée par le théâtre et la gymnastique ou l'escrime, des pratiques sportives investies de hautes valeurs patriotiques évidentes. ⁵ Cette fascination exercée sur les masses populaires

¹ Cf. VÉRAY, Laurent, SIMONET, Pierre (dir.), *Montrer le sport. Photographie, cinéma, télévision*, Paris, Les cahiers de l'INSEP- Hors-Série, 2000, p. 9.

² Cf. WALH, Alfred, « Pour une histoire du jeu », in HÉLAL, Henri, MIGNON, Patrick, *Football. Jeu et société*, Les Cahiers de l'INSEP, n°25, 1999, p. 43.

³ Cf. BUONACCORSI, Eugenio, «Lo spettacolo del calcio: lo schermo, la scena, lo stadio», in: *Versants. Rivista svizzera delle letterature romanze*, 40, 2001, p. 10.

⁴ Sans exagérer outre mesure, Charlie CHAPLIN pouvait se vanter d'être l'homme le plus connu du monde avant que le cinéma parlant ne s'impose à la fin des années 1920.

⁵ Cf. PFLÜGL, Helmut (Hrsg.): *Fußball im Film*, (Schriftenreihe des österreichischen Filmarchivs), Wien, Österreichische Gesellschaft für Filmwissenschaft, Kommunikations- und Medienforschung, 1988, p. 231.

devait beaucoup à la capacité qu'avaient le football et le cinéma de leur proposer une fuite d'un quotidien souvent morne et difficile, un moyen d'exprimer leur créativité intellectuelle et physique. En outre, cela leur permettait éventuellement d'entrer en héros dans l'histoire sans devoir affronter le danger d'une bataille militaire.

L'approche analytique d'un genre cinématographique particulier tel celui du film (documentaire) de football impliquant presque inévitablement une réflexion sur le cinéma en général, nous procéderons au rappel de quelques principes élémentaires sous-tendant l'esthétique et la psychologie de tout film. Tout d'abord, rappelons que bien davantage que d'autres formes d'art pictural ou que la littérature, le cinéma s'appuie sur un matériau aisément confondu avec la réalité par le public. Paradoxalement, cela sera d'autant plus le cas quand le spectacle cinématographique aspirera à être perçu comme étant, selon l'expression américaine, « *bigger than life* ». Or cette « *pseudo-réalité* » ne peut être idéalement « captée » que grâce à une logistique très lourde impliquant des coûts condamnant tout projet cinématographique de quelque envergure à obéir à une logique industrielle.¹ Très vite, la réaction quasi alchimique du film celluloïd à la lumière et la manifestation du génie mécanique que constitue la croix de Malte, cette pièce de métal crantée, essentielle dans le dispositif de la caméra et du projecteur parce qu'elle entraîne le film à la vitesse de 24 images/seconde, ne suffirent plus à faire naître cette magie-là. Par exemple, le format du Super 8 fut rapidement associé avec le témoignage intimiste, privé et amateur, la découverte d'une vocation de cinéaste ou la tentative individuelle de préserver quelques souvenirs du naufrage de l'oubli. L'artefact du montage, souvent « ignoré » du grand public dans le cas des films de fiction, l'est d'autant plus dans les documentaires, *a fortiori* sportifs. Le spectateur pense souvent à tort que l'objet filmé lui est présenté presque « spontanément » sans qu'une stratégie narrative ne soit à l'œuvre. Ainsi, dans le cas des premiers films documentaires de football, on note dans le montage une forte propension des cameramen à multiplier les plans séquences montrant l'enthousiasme des foules amassées sur les gradins. Or, en y regardant de plus près, ces plans séquences sont composés autant de plans larges montrant la multitude que de plans rapprochés d'individus visiblement saisis par ce que Norbert Elias appelle le

Cf. ARNAUD, Pierre, *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870/1914*, Paris, L'Harmattan, 1988.

¹ Le terme de « pseudo-réalité » est employé dans le sens que lui a donné Daniel J. BOORSTIN dans son célèbre ouvrage *L'Image, ou ce qu'il advint du Rêve américain* (1961). Il désigne la réalité traitée et reconstituée par les mass médias en obéissant aux règles de production en vigueur dans ce champ.

« *débridement contrôlé des émotions* ». ¹ En fait, les cameramen suivant les directives émanant des producteurs, procédaient de la sorte, principalement en raison du coût des pellicules et des difficultés qu'ils rencontraient à suivre les actions de jeu de manière satisfaisante.

Par ailleurs, dans les temps héroïques des débuts du cinéma, les producteurs avaient pu mesurer lors de projections quelles étaient les séquences qui déclenchaient les réactions les plus positives sous les chapiteaux. Or, l'enthousiasme des foules visible à l'écran était communicatif et contagieux pour le public présent. Par ailleurs, comme à cette époque, les circuits de distribution n'étant pas encore nationaux, mais locaux, on regardait des films de matches de football auxquels on avait assisté en direct pour y (re)voir ses (illustres) contemporains ou en espérant se voir soi-même sur grand écran. ² Toutefois, quelle que soit la sophistication du matériel employé pour mettre en images l'objet filmé, celui-ci garde une part d'ambivalence, de mystère constitutive de sa nature même. Pour la plupart des réalisateurs, la fascination qui naît au moment du tournage est souvent aussi forte que la vision engendrée par le scénario ou le story-board. Pour le public, cela laisse le champ libre à l'interprétation :

« *Ce n'est pas toujours clair, comment nous sommes supposés lire un film, ce n'est pas plus évident que les réalisateurs sont toujours pleinement conscients de ce qu'ils produisent.* » ³

De manière suffisamment remarquable, le verbe « *lire* » est employé ici, alors que l'immense majorité des spectateurs « *regardent* » ou « *voient* » un film ou un match filmé, ce qui traduit bien l'ignorance habituelle du caractère artificiel, construit de l'objet filmé, monté et projeté. En effet, la lecture est une activité qui suppose d'abord la maîtrise des techniques de déchiffrement éclairant les liens unissant signifiant et signifié avant d'envisager l'accès au sens profond, à l'implicite, à la référence masquée. Il n'y a guère que des spécialistes en sciences des médias qui « *liraient* » un match de football au sens où l'entend Pauline Kael. ⁴ Les téléspectateurs disposent rarement des connaissances lexicales de base requises pour procéder à la description critique d'un film quel qu'en soit le sujet. Le cinéma, en tant que moyen

¹ Cf. ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994 (1^{ère} Éd. Basil Blackwell Ltd, 1986), p. 44.

² *The Beautiful Game, l'histoire du football, les médias*, DVD n°5, Freemantle Media, 2002.

³ Cf. KAEL, Pauline, *Reeling*, London, Marion Boyars, 1977, p. 418.

⁴ Cf. parmi beaucoup d'autres, VÉRAY, Laurent, SIMONET, Laurent (Sous la dir. de), *Montrer le sport, Photographie, cinéma, télévision*, Paris, INSEP-Publications, 2000.

d'exprimer des idées en prise avec les éléments de la réalité sensible doit donc être considéré comme un langage d'un genre nouveau :

« Ainsi la réalité n'est plus « représentée », signifiée par un substitut symbolique ou par un graphisme quelconque. Elle est présentée. Et c'est elle, maintenant, qui sert à signifier. Prise au piège dans une dialectique nouvelle dont elle devient la forme même, elle sert d'élément à sa propre fabulation. »¹

Filmer consisterait non seulement à enregistrer, mais également à révéler la réalité, ce qui va au-delà de la reproduction ou de l'abstraction d'un monde sensible. L'essence du cinéma résiderait, selon André Bazin, dans sa capacité à mettre le « réel à nu ».² Toutefois, à la fin du générique d'ouverture du *Mépris*, déclamée sur un ton solennel, on peut entendre une autre citation du même André Bazin affirmant que « le cinéma substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs ».³ Le caractère paradoxal de ces deux citations émanant du même théoricien souligne la propension du cinéma et ultérieurement de la télévision à alimenter une vision du monde basée sur la méprise qu'engendre la « pseudo-réalité » projetée sur les grands écrans des salles obscures et les petits écrans des salles à manger. Mais la perte d'aura que subit l'œuvre d'art à travers sa reproduction technique, telle qu'elle a été stigmatisée par Walter Benjamin, n'est pas toujours ressentie comme un déficit véritable par le grand public par rapport à la performance d'acteur sur une scène. Pour ce qui nous intéresse en priorité, il en va de manière similaire des exploits accomplis dans une arène sportive.⁴

À cela, deux explications prosaïques : d'une part au théâtre comme au stade, tout un chacun n'est pas assis à la place du roi. Par ailleurs, et cela ne vaut pas que pour le théâtre, se faire entendre ou être vu des derniers rangs, de toute l'assistance, voilà qui exige la maîtrise d'une technique autant que le don d'un tempérament, ces qualités plutôt chichement distribuées et qui composent ce que l'on a coutume d'appeler le charisme. Bien avant le cinémascope, le son dolby stéréo ou les écrans géants, ces inventions et équipements contribuant à « spectaculariser » la projection de cinéma pour la différencier du spectacle télédiffusé, André Malraux avait mis en évidence quelques atouts dont disposait le septième art généralement considéré comme le moins noble des arts dramatiques :

¹ Cf. MITRY, Jean, *Esthétique et psychologie du cinéma*, Paris, Éditions Universitaires, 1963, p. 137.

² Cf. BAZIN, André, *Qu'est ce que le cinéma ?* Vol. 1, « Ontologie et langage », Paris, Édition du Cerf, 1958, p. 15.

³ Cf. *Le Mépris* (1963) de Jean-Luc GODARD, générique et scène d'ouverture accessibles sur Daily Motion http://www.dailymotion.com/video/x1kw58_le-mepreis-jeanluc-godard-1963_music

⁴ Cf. BENJAMIN, Walter, *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit*, Berlin, SuhrkampVerlag, 31. Auflage, 1963.

« Un acteur de théâtre, c'est une petite tête dans une grande salle, un acteur de cinéma une grande tête dans une petite salle. Avantage infini, car, tels instants que le théâtre ne put jamais exprimer que par le silence, l'écran muet, déjà, les avait meublés de l'infinie diversité du visage humain (...) Malgré le micro (et à cause de lui) la voix rapide ou chuchotée du cinéma est plus vraie que celle du meilleur acteur s'il joue dans une grande salle. »¹

On perçoit dès à présent les implications que de telles considérations peuvent avoir pour le football télévisé : au génie ambivalent du jeu évoqué précédemment se rajoute celui du média visuel, à la force du *hic et nunc* de la présence physique au stade s'oppose, dans le meilleur des cas, la potentielle ubiquité de l'œil des caméras savamment disposées aux endroits stratégiques de l'arène pour capter au mieux le fait de jeu en dépit de sa fugacité ou les émotions des acteurs malgré leur éloignement grâce au téléobjectif. La prise en compte de ces considérations invite à suivre André Rauch quand il se propose de déjouer une illusion, « *celle de penser que l'histoire du sport est, d'abord, l'histoire du jeu sportif* », et lorsqu'il affirme qu'« *elle (l'histoire du sport) est aussi et avant tout, celles des conditions dans lesquelles les matchs deviennent des événements. L'évolution technique de la mise en scène pèse lourdement sur l'histoire de ces pratiques de loisir* ».²

I.4.3 De lettres et de « plumes »

Pour les contempteurs du football et de la presse sportive, les nombreuses références littéraires ou philosophiques, les outrances de style et de langage contenues dans les chroniques des journalistes actifs dans les années 1950-1970 sont à considérer comme de vaines tentatives de conférer leurs lettres de noblesse à des récits dont les péripéties et les enjeux sont somme toute marqués par la trivialité, voire l'insignifiance. Ce point de vue n'a jamais fait l'unanimité. D'une part, il faut reconnaître les lois d'un genre et les contraintes d'un exercice avant de jeter le discrédit sur une profession :

« *À l'oral ou à l'écrit, les journalistes sportifs ne s'adressent pas à une élite; être compris par un grand nombre de récepteurs constitue bien davantage un impératif pour leur média. En outre ils doivent s'exprimer rapidement, et de la tension doit être constamment créée dans la description*

¹ Cf. MALRAUX, André, « Esquisse d'une psychologie du cinéma », in *Verve*, 1941, in L'HERBIER, Marcel, *Intelligence du cinématographe*, 1946, pp. 378-379.

² Cf. RAUCH, André, « De l'oreille à l'œil sur le sport », in *Communications*, 67, *Le spectacle du sport*, 1998, p. 207.

d'actions identiques ou similaires. De ce fait, l'emploi du superlatif, tellement honni, et le recours à la métaphore, si souvent critiquée, apparaissent presque comme des nécessités logiques. »¹

Ensuite, bien que l'on puisse objecter qu'il s'agit d'un plaidoyer *pro domo*, Édouard Seidler n'hésita pas à consacrer un chapitre entier de son ouvrage de référence à la réhabilitation de la prose journalistique sportive. Il reprit un jeu de mot d'Antoine Blondin pour l'intituler « Les géants de Larousse ». Nous citerons un court passage qui permet d'entrevoir l'articulation de son argumentation revendiquant pour sa confrérie la jouissance de la licence poétique et invoquant l'avis des plus illustres pour se réclamer de la lignée des fondateurs, souvent restés anonymes, de la littérature européenne :

*« Emphase, exagérations, artifices de plume : c'est parce qu'elle est riche qu'il est de bon ton de moquer la presse sportive, et Carmen Tessier, la Commère de France-Soir, ne manque jamais d'"enfiler les perles du Tour de France", de citer les outrances de ces journalistes en qui Jean Cocteau voit : "les derniers héritiers des troubadours, à qui le Tour permet d'écrire un magnifique roman d'aventures, une magnifique chanson de geste". »*²

Certes, dans la citation de Jean Cocteau, il est question du Tour, une épreuve sportive sublimée par les paysages naturels et culturels de France et qui n'a rien d'un jeu. Mais le football produit lui aussi l'étoffe dont on fait les épopées, les « *tas d'histoires* » qu'il faut raconter et cette émotion que le journaliste sportif se doit de transmettre, « *puisque'il en a été le dépositaire* ». ³ Le football n'inspire pas que les journalistes, il a sa place, une place particulière certes, au Panthéon des belles lettres. ⁴ La publication d'anthologies de textes littéraires consacrés au football ou recelant des passages relatant des matches du point de vue d'un acteur ou d'un spectateur tendent à prouver l'intérêt manifesté à l'égard de ce sport dès le tournant du siècle par des écrivains de renom voire des géants de la littérature. L'ouvrage publié en 1998 par Patrice Delbourg et Benoît Hemermann est exemplaire à ce titre. Il présente un florilège de textes, généralement des essais et des extraits de romans produits par de grands noms de tous horizons de la littérature francophone, européenne et sud-américaine. ⁵

¹ Cf. DIGEL, Helmut, «Überblick. Der Prozeß der Massenkommunikation», in DIGEL, Helmut (dir.), *Sport und Berichterstattung*, Reinbek, Rowohlt, 1983, p. 20

² Cf. SEIDLER, Édouard, *Le sport et la presse, op. cit.*, 1964, p. 144.

³ Cf. BLONDIN, Antoine, article publié dans la revue *Arts* en septembre 1960, cité par SEIDLER, Édouard, *ibid*, p. 145.

⁴ Le football n'a pas, comme la voile, l'alpinisme ou l'équitation, son ou ses chefs-d'œuvre littéraires, pas plus qu'on ne pourrait nommer un film de fiction consacré au football qui se comparerait en qualité d'écriture, de direction d'acteur ou de réalisation avec *Raging Bull* (1980) de Martin SCORCESE.

⁵ DELBOURG, Patrice, HEIMERMANN, Benoît, *Football & Littérature : une anthologie de plumes et de crampons*, Paris, Stock, 1998.

Citons pêle-mêle quelques auteurs amateurs au sens premier du terme du jeu et de son spectacle figurant à leur table des matières : Homère, Louis-Ferdinand Céline, Pierre Drieu La Rochelle, Jean Giraudoux, André Maurois,

Ces auteurs n'ignorent pas les « hommes de plume » nourrissant une profonde aversion pour le football spectacle, ses dérives nationalistes ou marchandes. Ils incluent dans leur anthologie des pages honnissant cette passion moderne et partisane. Dans un chapitre intitulé « Contre-pied », ils présentent des réquisitoires contre le football ou ce qu'il est devenu.¹ Ce qui ne les empêche pas de stigmatiser dans leur introduction le caractère injuste du traitement réservé au football par ce que l'on a coutume d'appeler « l'intelligentsia » :

« (...) le football assiège le paysage de nos aïeux sous toutes les latitudes, mais est notoirement absent de la littérature, de la philosophie, de la poésie, des beaux-arts et, en général, de tout de ce que l'esprit vendange comme belles émotions. C'est injuste car nous sommes en présence du plus grand spectacle planétaire dans sa magie de l'instant, son âme tribale et ses scénarios imprévisibles. L'histoire littéraire ignore l'essence du jeu, ne privilégie aucune école, ne relève pas le moindre genre particulier, mais elle tolère néanmoins quelques échappées, deux ou trois passes en retrait de belle facture, un prétexte de circonstance, une toile de fond de bon augure. Rien de bien sérieux, c'est vrai, mais des pépites par milliers comme autant de buts lumineux. »²

Dans ces « pépites » littéraires, la pratique et le spectacle du sport roi du 20^{ème} siècle révéleraient ou éclaireraient métaphoriquement ce qui dans la vie des hommes « échappe à la raison ».³

En dépit de toutes les contraintes inhérentes à l'exercice quotidien d'une profession soumise aux lois d'un marché concurrentiel, c'est aussi à la réalisation de ce vaste programme poétique que s'attelle le journaliste sportif, lorsque son statut dans la rédaction l'y autorise. Il le fait de manière plus ou moins inavouée, surtout quand il n'a pas, à l'instar d'Antoine Blondin, été auréolé de gloire littéraire pour sa prose extra-sportive.⁴ Dans l'entretien que nous a accordé Jacques Ferran, il apparaissait clairement que sa passion de l'écriture n'avait rien à envier à celle du sport.⁵ La publication en 1965 sous le titre *Football, Aventure des hommes* d'un recueil d'éditoriaux et de chroniques parus essentiellement dans *L'Équipe* et *France Football* tendait à démontrer que leur validité informative, leur intérêt littéraire

Henri De Montherlant, Philippe Soupault, Antoine Blondin, Albert Camus, René Fallet, Jacques Perret, Georges Perros, Michel Le Bris, Martin Amis, Fernando Arrabal, Julian Barnes, Hugo Borst, Camilo-José Celas, Georges Haldas, Peter Handke, Nick Hornby, Manuel Vasquez Montalban, Vladimir Nabokov, Pier Paolo Pasolini, Harold Pinter, Rainer Maria Rilke, Jorge Semprun, Alan Sillitoe, Carlos Drummond De Andrade, Rachid Boudjedra, Vinicius De Moraes, Eduardo Galeano, Paul Theroux.

¹ Ceux-ci émanent de Bill Buford, Anthony Burgess, François Caradec, Pierre Desproges, Roland Dubillard, Umberto Eco, John King, George Orwell et Pol Vandromme.

² Ibid., pp. 7-8.

³ Ibid., p. 17.

⁴ Antoine Blondin a notamment obtenu le Prix Des Deux Magots pour son roman *L'Europe buissonnière* paru en 1949 et le Prix Interallié pour *Un singe en hiver* en 1959, roman qui sera porté à l'écran par Henri Verneuil en 1962 avec Jean Gabin et Jean Paul Belmondo dans les rôles principaux.

⁵ Entretien avec Jacques FERRAN (11/02/12).

n'avaient pas disparu avec l'écume des jours. Pour preuve, il se trouvait un éditeur ayant pignon sur rue pour parier sur l'envie du public de les relire, souvent une décennie après leur parution initiale.¹ Pour l'auteur, un khâgneux en lettres que la Seconde Guerre mondiale empêchera de fréquenter l'école de la Rue d'Ulm et jettera dans l'aventure du journalisme sportif, cette démarche éditoriale avait indéniablement une fonction compensatrice.

Le triomphe de la télévision modifiera en profondeur le profil des journalistes officiant dans les publications footballistiques. En effet, ceux-ci seront à partir du milieu des années 1960 tout autant des « enfants de la télé » que des produits des filières universitaires et professionnelles traditionnelles.² Relevons par exemple que jusqu'en 1965, les « plumes » historiques, les « piliers » de la rédaction de *Der Kicker*, étaient titulaires d'un doctorat. Et c'est conscients de leur appartenance au « *Bildungsbürgertum* » qu'ils signaient leurs articles en apposant les initiales rappelant leur statut académique devant leur patronyme. Il s'agit en l'occurrence de Dr. Friedebert Becker, rédacteur en chef, de Dr. Fritz Weilenmann et de Dr. Willy Meisl. Ce dernier bénéficiait en quelque sorte d'une double source de légitimité à évoquer les affaires du football international. Outre sa solide formation universitaire qui le dotait logiquement des outils nécessaires pour se forger une vue cavalière des problèmes abordés, il avait été international, comme Gabriel Hanot. En outre, il était le petit frère de l'international et sélectionneur autrichien Hugo Meisl, la « tête pensante » du Wunderteam et l'inventeur de la *Mitropa Cup*.

Rappelons pour clore cette courte investigation qu'*a fortiori* durant les années 1950-1966, les journalistes sportifs, comme les écrivains voyageurs, appartiennent à une « caste » privilégiée : celle des hommes rémunérés pour courir le monde et rapporter du rêve et de l'évasion à leurs contemporains prisonniers du quotidien et de l'ordinaire. Les récits de voyage d'un Gabriel Hanot, la présentation de la couverture de la Coupe du monde 1962 par l'équipe rédactionnelle de *France Football* répondent à ce besoin de narration, à cette soif de récit que la télédiffusion de documentaires n'étanche pas encore.³

¹ Cf. FERRAN, Jacques, *Football, Aventure des hommes*, Paris, La Table ronde, 1965.

² Cf. Entretien avec Dieter KÜRTE (22/04/2012), entretien avec Rainer HOLZSCHUH (29/07/2011).

³ Cf. *France Football* n°846, 29/05/1962, p. 3.

I.4.4 D'un poste à l'autre

En France comme en RFA, il serait erroné de ne voir dans le désir de télévision du public que des exigences émises à l'égard de la radio et qui feraient du média télévisuel rien de plus que « *son appendice optique* », un développement strictement technique de l'offre existante.¹ Sur le plan culturel, la télévision fut, dès les débuts, perçue comme un « *produit culturel de la société américaine* » et partant un symbole de l'américanisation du monde.² À la fin de la guerre, les États-Unis sont le seul pays disposant d'une offre télévisuelle considérable. Certes, on n'y compte que neuf chaînes et guère plus de 7. 000 récepteurs en 1945. La production avait été arrêtée en raison de l'effort de guerre. La paix rétablie, la reprise fut impressionnante. En effet, dès 1946, le parc fut doublé par la production de 6. 500 récepteurs. En 1947, ce chiffre passa à 178. 000 pour atteindre les 867. 000 unités en 1948. En 1949, la production est de l'ordre de 2. 410. 000 unités et de 7 000 000 en 1950.³ L'importance de l'audience est estimée aux alentours du million de téléspectateurs réguliers en 1947. Elle passe à presque 4 000 000 en 1948 pour atteindre les 18. 000. 000 en 1952, année des débuts officiels de la télévision en RFA.⁴ Les États-Unis joueront un rôle de modèle également en matière de retransmission sportive en dépit du fait que le football et le cyclisme n'y sont pas à l'époque des sports nationaux et ne le sont guère devenus au cours du dernier demi-siècle. Mais, durant les années 1950, la présence récurrente de la boxe et surtout celle du catch sur les petits écrans français devait beaucoup à « l'américanisation » du goût du public.⁵ Le principe de l'introduction de la télévision était rapidement acquis dans la plupart des pays européens, seuls la date de mise en service, l'organisation statutaire de l'institution, le développement des programmes et l'adoption des standards de qualité d'image devaient varier. Au contraire des États-Unis, la plupart des pays européens durent prioritairement consacrer d'importants moyens à l'effort de reconstruction durant les années de l'immédiat après-guerre. Pour l'immense majorité des citoyens français ou ouest-allemands, l'achat d'un téléviseur conservera longtemps le caractère d'une dépense de prestige. Les besoins

¹ LERG, Winfried B., «Zur Entstehung des Fernsehens in Deutschland», in *Rundfunk und Fernsehen*, n°4, Hamburg, Hans-Bredow-Institut, 1967, p. 350.

² HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, p. 62.

³ HAENSEL, Carl, *Fernsehen-nah gesehen. Technische Fibel, Dramaturgie, organisatorischer Aufbau*, Frankfurt a/M, Berlin, p. 140, cité par HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, p. 62.

⁴ CASTLEMAN, Harry, PODRAZIK, Walter J., *Watching TV. Four Decades of American Television*, New York, McGraw-Hill, 1982, p. 30 & 71.

⁵ Cf. RAUCH, André, « De l'oreille à l'œil sur le sport », *op. cit.*, 1998.

d'informations étaient largement couverts par la presse et la radio.¹ Cette dernière demeurait relativement onéreuse, à tel point qu'au début des années 1950 les publicités des fabricants mentionnaient encore souvent les possibilités de payer à crédit.

Initialement alimentés par la production de personnels relevant souvent des mêmes institutions, les débuts de la coexistence des deux médias ne furent que progressivement marqués par l'émergence d'un esprit de concurrence. Toutefois, dès ses débuts, la télévision aspire à l'instantanéité de la transmission d'informations qui restera longtemps l'apanage de la radio, en raison de la plus grande légèreté et mobilité des équipements nécessaires à la réalisation des reportages radiophoniques.² Même la presse écrite gardera encore durablement un avantage logistique décisif dans la couverture informative des événements sportifs, capital qu'elle veillera à faire fructifier après avoir d'évidence perdu la bataille de la spectacularisation.³

La radio avait donné le goût du direct au grand public. Les plus grands exploits sportifs de l'Après-guerre avaient bénéficié d'une couverture radiophonique en direct. Ce fut notamment le cas du combat pour le titre de champion du monde des poids moyens opposant Marcel Cerdan à Tony Zale le 21 septembre 1948. Après avoir écouté la retransmission radiophonique au cours de la nuit, les nombreux supporters de Cerdan durent attendre le surlendemain pour pouvoir relire analyses, interviews et commentaires se rapportant au combat. Le délai ne porta pas préjudice aux ventes du grand quotidien sportif hexagonal. L'édition de *L'Équipe* relatant la performance du « bombardier marocain » établit « *une vente record à 828 000 exemplaires, l'une des plus fortes jusqu'aux années 1990* ». ⁴ Très tôt, la retransmission télévisée en direct devient un enjeu prioritaire, exploit technique majeur et preuve patente que la « *quatrième révolution médiatique* » après l'invention de la presse, du film et de la radio avait bien eu lieu.⁵ De manière tout à fait révélatrice, avant le combat de boxe précité et les records d'audience radiophonique et de ventes de journaux qu'il engendra, l'arrivée du Tour de France au Parc des Princes le 25 juillet 1948 constitue le deuxième

¹ À titre d'exemple, il se vend 782 000 récepteurs radios normaux ou portatifs et 600 téléviseurs en France en 1948. Cf. BROCHAND, Christian, *Histoire générale de la radio et de la télévision en France, tome II 1944-1974*, Paris, La Documentation française, 1994, p. 660.

² L'apport du Nagra est décisif dans ce contexte. Le premier « multiplexe » organisé par Radio-Luxembourg le 1^{er} novembre 1953 renforcera le contraste entre la mobilité, l'ubiquité de la radio et la lourdeur de la télévision en matière de direct.

³ MARCHETTI, Dominique, « Les transformations de la production de l'information sportive : le cas du sport-spectacle », *Les Cahiers du journalisme*, Lille, ESJ-Université de Laval, déc. 2002, n 11, p. 72.

⁴ Cf. MONEGHETTI, Meryll, TÉTARD, Philippe, WILLE, Fabien, *op. cit.*, 2007, p. 199.

⁵ Cf. LERG, Winfried, « Zur Entstehung des Fernsehens in Deutschland, *Rundfunk und Fernsehen* Heft 4/1967, p. 349 cité par HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 13.

reportage en extérieur et en direct de la RDF, le premier par voie hertzienne.¹ À cette occasion, l'institution déploie des efforts titanesques pour mener à bien une entreprise périlleuse qui ne bénéficiera qu'à une poignée de privilégiés.² Pour le reportage sportif télévisé en direct, cette arrivée du Tour est en quelque sorte l'équivalent de *L'entrée du train en gare de la Ciotat* (1895) de Louis Lumière :

« Il faut dix jours de mise au point et une débauche de moyens, dont le relais d'un dirigeable, pour assurer la liaison entre le stade, les studios de Cognacq-Jay et l'émetteur de la tour Eiffel. La technique est incertaine. On se prémunit : le direct est annoncé la veille seulement. Mais la réussite est là. C'est une première mondiale. Le « débouché » des coureurs dans le dernier tour est filmé par de lourdes caméras fixes délivrant une image commentée par Jacques Sallebert. Cette première retransmission s'achève par l'interview de Lapébie, Bobet et Ockers. »³

Depuis les années 1920, la radio avait fortement contribué à ritualiser certains « modes de consommation » du spectacle sportif, l'avait associé avec les temps de loisirs et les programmes de variétés. Dès la libération du territoire, cette association du sport avec les activités de loisirs trouve son expression dans le lancement en février 1945 de l'émission *Sports et musique* mêlant actualités, reportages sportifs et variétés. Surtout, le choix stratégique retenu par Georges Briquet, et consistant à insister sur le cyclisme et le football tout en s'ouvrant à d'autres disciplines, trouvera une suite logique dans la politique éditoriale sportive adoptée par la télévision durant les années où d'anciens hommes de radio (Marcillac, Couderc, Chapatte, ...) en auront la charge.⁴ Dans le cas particulier du football, le visionnage de résumés de matches commentés par Georges Briquet, par exemple, laisse percevoir les difficultés rencontrées par ces radioreporters vedettes pour répondre aux exigences spécifiques du nouveau média.⁵

¹ Cf. BROCHAND, Christian, *op. cit.*, 1994, p. 423.

² Cf. CHAUVEAU, Agnès, MÉADEL, Cécile, « Chronologie », in JEANNENEY, Jean-Noël, *op.cit.*, 2001, pp. 724-731. On recense moins de 4000 postes récepteurs en France en 1950.

³ MONEGHETTI, Merryll, TÉTARD, Philippe, WILLE, Fabien, « De la plume à l'écran. Sports et médias depuis 1945 », in TÉTARD, Philippe (dir.), *op. cit.*, 2007, p. 201.

⁴ *Ibid.*, p. 200.

Cf. également « L'équipe de la bonne humeur : Sports et musique », *Télérama* n°5, 19/02/1950, pp. 4-5.

⁵ Cf. par ex., « France-Allemagne » Archives INA TV, JT 20 heures, 05/10/1952, CAF95009736. Ce reportage télévisé que nous analyserons en détail dans la deuxième partie de notre étude est accessible sur Youtube par exemple.

En RFA, la télévision passera par une phase initiale similaire et avant la création de la deuxième chaîne, le service des sports du « Deutsches Fernsehen » était essentiellement composé d'hommes formés et ayant déjà connu la réussite professionnelle à la radio.¹

Lesdites difficultés qu'éprouvèrent ces hommes de radio déclenchent l'agacement des téléspectateurs au point que nombre de lettres de lecteurs portent davantage sur le commentaire que sur la réalisation tâtonnante des premières retransmissions.

Gunter Gebauer a résumé les différences essentielles entre les deux types de commentaires. Elles sont induites d'une part par le rapport qu'ils instaurent à l'instant fugace où l'événement survient :

« Alors que la télévision montre l'événement au travers d'images visuelles, la radio retransmet les émotions d'un « narrateur » qui décrit le match. À travers sa voix, le reporter transforme les événements en sentiments au moment de leur survenance et les transmet aux auditeurs en mots, grâce au volume, au ton de sa voix, aux exclamations et aux pauses de son énoncé. Celui qui écoute la voix dans le poste, appartient au speaker à ce moment-là. Tous les grands radioreportages vivent du lien émotionnel sentimental unissant l'auditeur et le speaker. (...) Le reporter radio est un médium, qui transmet l'excitation des spectateurs enthousiastes présents au stade aux auditeurs groupés devant leur poste. Le déclenchement de l'excitation est réalisé dans la culture orale du sport par le recours aux métaphores et l'expressivité vocale. Leur transcription textuelle peut souvent paraître ridicule et prêter à moquerie (...), mais portées par une voix excitée, qu'on écoute tendu, elles stimulent la production individuelle d'images mentales. »²

Par ailleurs, la relation qu'ils maintiennent au souvenir de l'événement en dépit du temps qui passe est elle aussi fondamentalement différente :

« Pas plus que les sentiments ne vieillissent, les images mentales déclenchées par un reportage radiophonique mémorable ne jaunissent pas. Elles ne partagent pas le destin des photographies et des images télévisées, qui nous paraissent étrangement changées lorsque nous les contemplons des années plus tard : nous remarquons une foule de détails dans l'apparence des sportifs, tels la tenue vestimentaire, la coupe de cheveux, la barbe qui nous semblent démodés, leurs mouvements sont de loin moins rapides et puissants, les combinaisons de jeu ne sont pas aussi limpides et vives que le souvenir que nous en gardons. Il en va tout autrement des images mentales, créées longtemps auparavant par une voix radiophonique. Elles nous présentent des héros dans leur jeunesse éternelle et au sommet de leur art, qui font de l'ombre aux joueurs du présent. Les héros sportifs du passé vivent à jamais dans les images émotionnelles de la mémoire, sans courir le risque de perdre leur force et virtuosité mythiques ou d'être éclipsés par les performances de nouveaux héros. »³

Gebauer conclut sa démonstration en rappelant l'impact émotionnel et la place prise dans la mémoire collective allemande par le reportage radiophonique de Herbert Zimmermann de la finale de Berne. Associé avec les images cinématographiques de la « Wochenschau », celui-ci

¹ Herbert ZIMMERMANN, Rudi MICHEL, Kurt BRUMME entre autres ont débuté à la radio.

² GEBAUER, Gunter, *op. cit.*, 2006, p. 64. (Traduction de l'auteur)

³ *Ibid*, p. 64-65. (Traduction de l'auteur)

a complètement occulté le commentaire de la retransmission télévisée qui ne fut pas archivé. Même s'il s'avère difficile de citer d'emblée un reportage sportif radiophonique français auquel les circonstances historiques auraient conféré une dimension équivalente, il est peu contestable que les observations de Gebauer gardent leur pertinence dans le cas d'autres pays et d'autres directs sportifs. En rediffusant les moments les plus chargés en émotion, notamment lors de rétrospectives précédant les grands tournois ou lors de dates anniversaires, en évoquant les rencontres et faits de jeu qui les ont déclenchés, la radio et la télévision entretiennent et cultivent le mythe. Au quotidien, la presse sportive revendique elle aussi ce statut de gardien du temple de la mémoire et procède sans cesse à l'inscription des exploits footballistiques dans le roman national.

I.5 De la dictature du format

S'adressant aux masses dans l'urgence, la presse sportive, la radio ou la télévision sont structurellement condamnées, notamment par les incontournables impératifs économiques liés à leur marché, à transformer une réalité complexe et à multiples facettes (le match de football et bien souvent le contexte dans lequel il se déroule) en un énoncé ou un reportage simplement structurés et immédiatement compréhensibles par le public. Pour ce faire, les commentateurs usent voire abusent de cadres référentiels connus et partagés par le plus grand nombre. Cela se traduit généralement par l'emploi de « mots ailés », de clichés culturels et de références historiques invoquées à plus ou moins bon escient.¹ Dans sa définition des responsabilités de la presse sportive, Jacques Marchand relève deux accusations auxquelles les journalistes doivent faire face de manière croissante au fur et à mesure que leur prose contribue à faire du sport un phénomène social de plus en plus visible :

« Deux accusations assez graves sont portées sur le vocabulaire familier au journalisme sportif. La première est l'emprunt inconsidéré au langage militaire, qui transforme toute action sportive en opération de commando, présente un match comme un combat armé avec ses attaques, ses assauts, ses bombardements, ses mitraillages, ses derniers retranchements, etc., et assimile trop volontiers le sport à la guerre. Cette manie détestable n'est pas innocente dans la montée de la violence sur et autour des terrains. Toutefois, les journalistes ont été les premiers à la dénoncer et à se mettre eux-mêmes en garde. Ils n'ont donc pas de leçon à recevoir de la part de censeurs qui se risquent à des analyses intempestives et le plus souvent incompetentes sur le sujet. La deuxième accusation est l'utilisation

¹ Pour une approche linguistique du commentaire de football allemand : KLINGELSCHMITT, René, *Médiatisation d'un système pluridominal. Le modèle de la presse allemande. L'exemple du football*. Thèse de Doctorat en Études allemandes, Strasbourg, 2000.

Cf. MÜLLER, Jochen, *Fremdwahrnehmung und Sportberichterstattung, Die Fußball-Weltmeisterschaft 1998 in Frankreich in deutschen und französischen Presse- und Fernsehmedien, op.cit.*, 2003, pp. 26-54.

d'un charabia technique qui dérouté le lecteur ou l'auditeur non averti et peut rendre obscur un commentaire pour les plus compétents. (...) Comme le choix du style et des mots, le choix de l'illustration relève de la responsabilité professionnelle du journaliste, qu'il soit rédacteur, secrétaire de rédaction, maquettiste, photographe ou cameraman ; il engage parfois sa responsabilité morale. (...) Le dilemme existe et existera toujours. Le milieu sportif surtout, mais aussi le public reprochent à la presse, soit d'escamoter certaines turpitudes et par le silence de s'en faire complice, soit à l'opposé, de se délecter des incidents et des accidents pour créer le sensationnel au risque de dénaturer ou d'oublier l'ensemble d'une rencontre ou d'une compétition. Le journaliste reste seul juge, c'est lui, en dernier ressort qui décide de ce qu'il veut prouver ou démontrer. »¹

L'ouvrage de Jacques Marchand ayant été publié après les drames du Heysel (mai 1985) et de Sheffield (avril 1989), ce passage prend un relief particulier. En effet, ces deux événements dramatiques où l'éthique du métier était sollicitée de manière urgente concernent la médiatisation visuelle, télévisuelle ou photographique, des tragédies précitées.² Marchand s'interroge : « *Fallait-il retransmettre le match du Heysel ?* », « *Fallait-il photographier les grilles tragiques de Sheffield ?* » et les réponses apportées par divers professionnels à la question « *Faire le métier, qu'est-ce que cela implique ?* » varient selon l'appartenance à un certain type de média (presse de boulevard, presse sportive, radio, télévision) ou à un pays. Il apparaît clairement dans les propos des uns et des autres que la législation, les us et coutumes en vigueur concernant la transgression du tabou en termes de sensationnalisme sont pour une grande part le fruit d'une histoire culturelle nationale.³

Comme on peut le déduire de la thèse d'Herdin Wipper, la radio et surtout la télévision exercent une pression croissante sur la presse sportive. Si elle n'est que naissante ou limitée entre 1950 et 1970, elle est déjà perçue, pressentie par les éditorialistes de nos publications de référence. Elle aura des répercussions sur le choix et le traitement des sujets, l'emploi d'un certain vocabulaire, la taille des articles, leur insertion dans la maquette du journal ou du magazine, la taille des titres, la composition graphique des unes, la taille et la composition des illustrations photographiques.⁴

Ayant pu consulter la plupart des unes historiques de *L'Équipe* datant de la période retenue, il apparaît clairement que l'élément visuel prend peu à peu le pas sur le texte avec l'avènement de la télévision. À partir des années 1980, la photographie surdimensionnée accompagnée d'un texte se limitant à des titres clins d'œil basés sur un jeu de mots et des chapeaux

¹ MARCHAND, Jacques, *La presse sportive*, Paris, Éditions du Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, 1989, pp. 34-35.

² Ibid., pp. 38-39.

³ Marchand relève qu'au contraire de TF1, l'ARD avait annulé la retransmission du match opposant la Juventus de Turin au FC Liverpool lors de la finale du Heysel.

⁴ WIPPER, Herdin, *op. cit.*, 2003.

sommaires sera la règle dans la charte graphique du quotidien sportif français.¹ La plupart des études consacrées au langage des reporters sportifs met en évidence les diverses manifestations linguistiques à travers lesquelles s'opère l'identification avec une équipe, un champion. De l'emploi systématique de la première personne du pluriel incluant joueurs et public dans la même communauté (« notre équipe », « nous », « les nôtres », etc.) à la référence historique plus ou moins tronquée, l'adhésion émotionnelle au spectacle proposé en direct ou relaté *a posteriori* constitue l'objectif premier de ce type de procédé. Au contraire du commentateur officiant en direct, le journaliste de la presse écrite se doit de soumettre l'émotion, « *dont il est le dépositaire* » selon les termes d'Antoine Blondin, à un effort rédactionnel. Recréer l'émotion déclenchée par l'appréhension en direct d'un fait de jeu, d'une performance d'équipe relevant de l'illusion, l'apport de sa plume résidera principalement dans une mise en contexte que le radioreporter ou le commentateur de la télévision peuvent difficilement opérer sans se désintéresser du jeu qui se déroule sous leurs yeux. L'émotion n'est pas absente, mais elle sera transfigurée par le procédé d'écriture. Nombre de mots, de colonnes prévus pour l'article, place stratégique dans la maquette du journal, position de l'auteur dans la rédaction influent de manière déterminante sur la latitude de ce dernier à exprimer un point de vue, à le circonstancier et à l'exposer avec l'autorité qui sied à un « penseur » du football. Car c'est bien à ce statut que prétendent les journalistes qui ne sont pas confinés au compte-rendu de match strictement informatif et statistique.

Lorsqu'il abordera des questions concernant le média concurrent qu'est la télévision, ce sera généralement pour souligner la massification du spectacle footballistique lors d'événements exceptionnels, déplorer l'absence d'images d'une rencontre attendue par le public ou dissenter sur les changements d'us et coutumes qu'entraîne la nouvelle sédentarité engendrée par la consommation télévisuelle. Le format généralement prescrit par l'économie particulière du support amène souvent le journaliste sportif à n'aborder « qu'en passant », à ne faire qu'effleurer des enjeux sociaux tels la représentation de l'identité nationale, l'appréhension de l'altérité, de la diversité humaine, auxquels la spectacularisation marchande du sport confère une visibilité croissante et inédite.

¹ Durant toute la période étudiée, *France Football* et *Der Kicker* ont des couvertures typiques de magazines : une photo unique d'un champion ou d'un fait de jeu occupe presque toute la une, une deuxième photo de taille réduite pouvant être incrustée pour annoncer un reportage.

I.6 De l'amour du drapeau à celui du maillot

Norbert Elias constate qu'entre le 18^{ème} et le 20^{ème} siècle, les classes moyennes de la plupart des pays européens délaissent vertus et valeurs humanistes au profit de représentations nationalistes. Celles-ci élèvent une vision idéale du pays et de la nation respectifs au-dessus des idéaux moraux universalistes.¹ Cette tension entre idéaux universalistes et affirmations identitaires nationales est régulièrement perceptible dans l'histoire des grandes organisations sportives internationales telles le CIO ou la FIFA. Elle trouve dans les grandes compétitions un terrain d'expression de plus en plus exposé et les acteurs sportifs se voient rapidement investis d'une fonction d'ambassadeurs, l'équipe nationale devenant un « *symbole puissant* » de la nation.² Souvent intégré à un projet de politique intérieure, le sport s'inscrit également dans le jeu des relations internationales et « *les résultats des grandes épreuves internationales aiguïsent aussi la perception que chacun a des rapports de force entre nations* ». ³ Les grandes compétitions internationales, telle la Coupe du monde, se doublent de cérémonies spectaculaires qui se réfèrent de manière croissante au patrimoine identitaire. Loin d'atteindre leur objectif universaliste originel, elles renforcent d'abord le fait national, ne serait-ce que par la hiérarchisation pyramidale des dites compétitions et des instances chargées de leur organisation :

*« Le sport est un enjeu politique et l'affirmation d'une opinion, mais la structure est la même pour tous. Les associations locales sont incluses dans des Unions nationales, et, le plus souvent, des Fédérations internationales. Ce qui contribue à développer massivement la perception de la nation comme cadre naturel de la société. »*⁴

Cette perception de la nation est d'autant plus vivace que la pratique sportive et celle du football en particulier sont généralement associées à la jeunesse, l'adolescence. C'est aussi l'âge où l'on prend goût au spectacle sportif en se rendant dans les arènes sportives ou à travers sa couverture médiatique. Bien qu'il s'agisse d'un processus dynamique et continu, se

¹ ELIAS, Norbert, *Studien über die Deutschen. Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Frankfurt a/M, Suhrkamp, 1992, p. 172.

² SONNTAG, Albrecht, *Les identités culturelles du football européen*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2008, Surtout le chapitre 2 « La nation évidente », pp. 29-49 et le chapitre 5 « L'équipe nationale, un symbole puissant », pp. 113-168.

³ ARNAUD, Pierre, « Le sport, vecteur de représentations nationales », in ARNAUD, Pierre, RIORDAN, James (dir.), *Sport et relations internationales (1900-1941) : les démocraties face au fascisme et au nazisme*, Paris, L'harmattan, 1998, p. 17.

⁴ THIESSE, Anne-Marie, *op. cit.*, 2001, p. 248.

déroulant tout au long de la vie, la phase de la jeunesse est considérée comme un stade décisif par les tenants des diverses théories du développement identitaire.¹

Dans son ouvrage consacré à l'histoire culturelle du football en France, Geoff Hare rappelle que, dans une société, la conscience et l'identité nationales sont elles aussi évolutives, qu'elles sont construites et reproduites par des récits, images et symboles, qui illustrent les représentations et les valeurs partagées dans le cadre de la nation. Hare souligne le rôle de la presse et de la médiatisation du football dans ce contexte :

« *Les identités collectives de cette nature sont toujours provisoires, tributaires d'une réaffirmation continue, et c'est dans cette réaffirmation que la presse est si souvent impliquée. Le football, tel qu'il est médiatisé - en partie - par la presse écrite, devient un fournisseur de récits et d'images de signification nationale.* »²

Une analyse historique de la couverture de presse sportive est donc susceptible de mettre en évidence un pan non négligeable de la vision que diverses nations ont d'elles-mêmes et des autres.³ Le débridement de tendances nationalistes dans la presse sportive ou les pages sportives des quotidiens populaires/populistes, notamment lors de grands tournois de football, a fait l'objet de nombreuses études.⁴ L'emploi de titres accrocheurs, provocateurs, le recours au raccourci ou à l'amalgame sensationnalistes y sont généralement présentés comme de « grosses ficelles » mobilisées dans le cadre d'une stratégie commerciale éthiquement condamnable.⁵ En RFA, le quotidien *Bild*, dont la rédaction des sports est l'une des plus importantes du pays tous médias confondus, est tellement coutumier du fait que l'inclusion de ses pages dans les corpus des études scientifiques consacrées au sujet fait débat.⁶

Dans les années 1950-1970, une époque où la coupe de cheveux d'un joueur dérogeant de quelques centimètres à la longueur quasi-règlementaire fait les titres des magazines, l'extraversion des supporters n'est pas encore de mise. L'accoutrement, les attitudes des

¹ KLOS, Rheinhard, *Entwicklung der Identität unter dem Einfluß des Mannschaftsspiels Fußball*, Thèse de doctorat, Julius-Maximilians Universität Würzburg, 2004, pp. 1-37.

² HARE, Geoff, *Football in France : a Cultural History*, op. cit., 2003, p. 121.

³ BLAIN, Neil, BOYLE, Raymond, O'DONNELL, Hugh, *Sport and National Identity in the Media*, Leicester, Leicester University Press, 1993.

⁴ Cf. par ex., BUCHLOH, Paul G., FREESE, Peter, « Nationale Tendenzen in der englischen und deutschen Presseberichterstattung zur Fußballweltmeisterschaft 1966 », in *Sprache im technischen Zeitalter*, n°24, 1967, pp. 335-346.

⁵ Cf. HACKFORTH, Josef, op. cit., 1975, pp. 252-256.

⁶ Jochen MÜLLER exclut *Bild* de son corpus par principe, parce qu'il s'agit d'un quotidien populiste alors que Herdin WIPPER l'inclut dans le sien, car *Bild*, *Bild am Sonntag* sont d'incontestables leaders d'opinion en matière de couverture footballistique.

« *Schlachtenbummler* » (« supporter ») et autres « fanatiques » sont présentés comme des comportements extravagants, minoritaires, isolés.¹ Si les commentaires télévisés semblent initialement davantage marqués par la retenue que ceux de la presse sportive, les téléspectateurs sont peu à peu encouragés à être des supporters par certains journalistes qui se comportent souvent comme tels. C'était sûrement le cas de Thierry Roland, « M. Football » à la télévision française pendant plus de quarante ans, qui revendique progressivement l'esprit cocardier comme un trait caractéristique de son style de commentaire.²

Tendant « à *entretenir et à réanimer, dans une mise en scène métaphorique l'affrontement, l'antagonisme entre deux pays* »³, le football devient à l'occasion le théâtre de manifestations nationalistes, parfois violentes, mais généralement limitées à l'affichage décomplexé et quasi-carnavalesque d'une appartenance identitaire. Ceux qui dénoncent ces dérives du football, accusent les médias d'être ainsi les complices voire les instigateurs d'une véritable régression de la civilisation.⁴ D'autres rappellent que le stade reste également perçu comme « *un lieu où se concrétise l'imaginaire démocratique, exaltant l'égalité des chances, la compétition universelle, le mérite personnel* ». ⁵ Concernant le rôle particulier de la télévision, l'analyse de Paul Yonnet souligne le caractère paradoxal d'un phénomène qui se dérobe à une appréhension par trop manichéiste :

« Or la télévision favorise la virulence du sentiment nationaliste dans le sport, comme on l'a montré, mais en affaiblissant à moyenne échéance l'effet de la foule, en raison des qualités propres à ce genre de média. La simultanéité de l'événement et du spectacle élargit bien l'espace d'identification au pays entier – la foule s'étend à l'ensemble des nationaux, mais en même temps, la séparation des spectateurs, devant leur écran, introduit une réserve, d'apparence bénigne, tout d'abord matérielle, dans la régression identificatoire. La liaison constatée dans les foules réelles se heurte à une espèce d'effet pervers induit par la tendance à l'individualisation du spectacle provoquée par cette première mise à l'écart de la foule du stade, la foule rapprochée. Un effet qui joue à terme, par répétition, presque par lassitude de résultat et dévaluation d'événements trop nombreux, contre le passage à une intensification, à une réalisation meurtrière, par exemple, de l'idée nationaliste dans un conflit réel. Une guerre mondiale à blanc et l'universalisation de la horde sportive autour du petit écran n'annonceraient pas un holocauste réel, mais bien plutôt l'inverse. (...) Mais ne perdons pas de vue que la symbolisation chauvine du sport est un point de passage obligé des processus d'affadissement du politique et de l'idée nationaliste, car elle est leur point de renversement, de basculement, de

¹ Cf. Entretien avec Gilbert GRESS (12/08/2011).

² Cf. LE GUERN, Philippe, « Le "beauf" ou la vedette ? : Thierry Roland et la construction d'une identité professionnelle », in GABASTON, Pierre, LECONTE, Bernard, *Sports et télévision. Regards croisés*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 183-197.

³ DIETSCHY, Paul, GASTAUT, Yvan, MOURLANE, Stéphane, *op. cit.*, p. 5.

⁴ RAMONET, Ignacio, « Le football, c'est la guerre », *Manière de voir. Le Monde diplomatique*, n°39, mai-juin 1998, pp. 16-18.

BROHM, Jean-Marie, PERELMAN, Marc, *Le Football, une peste émotionnelle, La barbarie des stades*, *op. cit.*, 2006.

⁵ BROMBERGER, Christian (avec la collaboration de HAYOT, Alain, MARIOTTINI, Jean-Marc), *op. cit.*, 1995, p. 199.

captation. C'est pourquoi il est tellement important que les Nations acceptent de se rencontrer dans les règles du jeu. »¹

Les années correspondant à notre objet d'études, celles du premier développement de la télédiffusion du football, sont marquées par le souvenir (très) proche du conflit mondial, la Guerre froide, les guerres d'indépendance et l'émergence du Tiers-Monde. Les accents occasionnellement nationalistes ou cocardières de la prose journalistique devront aussi être analysés à la lumière de ces éléments contextuels.

¹ YONNET, Paul, *Jeux, modes et masses, La société française et le moderne 1945-1985*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1985, pp. 371-372.

**Partie I : La phase initiale,
des balbutiements à « l’Eurovision » de la Coupe du
monde (1950-1954)**

En France comme en RFA, l'irruption du direct intégral dans l'offre de football télévisé déclencha des réactions similaires parmi les journalistes et les acteurs impliqués dans la mise en spectacle du football. En effet, la fascination de l'inédit, qui auréolait les premiers directs, se mêla immédiatement aux sentiments mitigés provoqués par l'inévitable changement de paradigme qu'ils annonçaient forcément, si l'on se fiait aux précédents anglais et américain. Certes, la radio obligeait déjà depuis l'Entre-deux-guerres les organisateurs de spectacles sportifs français et allemands à s'adonner à un numéro d'équilibriste entre ces deux pôles opposés que sont la soif de publicité et de propagande et la crainte de la concurrence liée à la perte d'exclusivité en termes de marchandisation. Mais le passage de l'expérimentation télévisuelle à son exploitation commerciale ordinaire « affola » par moments les esprits en conférant en un laps de temps somme toute très réduit un aspect tangible à ce qui avait longtemps relevé de l'utopie.

Concernant la couverture d'événements sportifs, une lecture transversale même sommaire des grilles de programmes proposées par la RTF et de celles émanant de la télévision ouest-allemande durant la période 1950-1954 aboutit à un constat qui s'impose par son évidence : initialement, cette couverture a surtout été marquée par la diffusion de reportages dans le cadre du journal télévisé en France et par celle de retransmissions en direct en RFA. Ce fait est dû pour une part au stade de développement technologique du matériel dont on disposait au moment où la télévision publique commença ses émissions régulières. Ces dernières débutèrent en France dès 1948, mais il faudra attendre 1952 et la mise sur le marché des caméras à tubes de type « Ornicon » pour que les directs en extérieur atteignent un degré de qualité satisfaisant, quelles que soient les conditions atmosphériques et la luminosité ambiantes. Loin d'être anodin, ce décalage aura une influence non négligeable sur la « culture d'entreprise », sur l'affectation des personnels et sur le statut du direct sportif dans la grille de programme. Il s'agit d'un aspect de notre problématique sur lequel nous reviendrons régulièrement, notamment quand nous aborderons la création des deuxièmes chaînes durant les années 1960. Par ailleurs, concernant la visibilité « hertzienne » de l'équipe nationale par exemple, on peut dire qu'en France et en RFA, le phénomène débute pratiquement au même moment et quasiment sous les mêmes prémisses. Ainsi, d'un point de vue strictement chronologique, la télédiffusion de la rencontre France-RFA du 5 octobre 1952, première diffusion en direct et en intégralité d'une rencontre internationale par les services de la RTF ne précède que de quelques mois celle réalisée par le NWDR de la rencontre RFA-Autriche disputée à Cologne le 22 mars 1953. Si le nombre de téléviseurs détenus par des particuliers

ou des débits de boisson (les lieux publics les plus susceptibles d'acquérir un récepteur pour offrir un spectacle télévisé collectif à leur clientèle) est initialement d'une indigence similaire dans les deux pays, très rapidement, les zones de réceptions couvertes ne sont plus du tout comparables. Ainsi, nous l'avons évoqué, la couverture du territoire ouest-allemand et, pour ce qui nous concerne, celle des zones géographiques où résident la plus grande part de la population et la majorité des clubs de l'élite sont couvertes par les émetteurs-relais des services de radio- et télédiffusion dès 1953. Les rares habitants de RFA qui auront vu en direct à la télévision Toni Turek repousser les derniers assauts de Puskas et consorts sont (fort) peu nombreux, mais ils résidaient quasiment partout en RFA.¹

¹ Cf. entretiens avec Uwe SEELER (06/07/2010), Rainer HOLZSCHUH (29/07/2011), et Dieter KÜRTEEN (22/04/2010).

I. Les services de la radiodiffusion et de la télévision en France et en RFA de 1950 à 1954

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le réseau radiophonique qui couvrait l'ensemble des deux territoires nationaux est pratiquement détruit. Il le fut en Allemagne par les bombardements alliés, les émetteurs principaux constituant des cibles stratégiques prioritaires. En France, les Allemands sabotèrent la quasi-totalité du réseau au moment de battre en retraite.¹ Or, les attentes de la population avaient profondément changé durant les deux décennies précédentes. Son besoin d'être informée par la voie des ondes avait été entretenu par la propagande et dicté par des circonstances dramatiques d'une guerre où, d'un jour à l'autre, chaque localité pourrait devenir le théâtre d'opérations militaires. Durant cinq ans, la radio fut omniprésente, aussi parce que la censure de la presse était bien plus efficace. Avec la fin du conflit débutait la Guerre froide et une guerre des ondes d'un genre nouveau. Si les modalités de l'épuration ne sont bien évidemment pas les mêmes dans les deux pays, on retiendra que la nécessité d'émettre au plus vite favorisa probablement une certaine « modération » dans les propositions de sanctions, en dépit de la haine que cristallisait une station comme Radio Paris, symbole emblématique de la collaboration.² Si en France, la réorganisation des services souffrit des dissensions politiques opposant les diverses composantes du Gouvernement provisoire, dans les zones d'occupation alliées, les disparités entre les zones constituèrent un handicap majeur pour la réorganisation de la radio.

I.1. De la réorganisation de la radiodiffusion allemande à la création du « *Deutsches Fernsehen* »

Si l'offre radiophonique proposée au public garde un fort degré de similitude des deux côtés du Rhin en ce qui concerne le genre des émissions et leur calibrage chronologique, l'environnement institutionnel et réglementaire entourant ses conditions de production dans les années d'Après-guerre est fondamentalement différent. Parce qu'elles auront à terme une influence sur l'organisation et la localisation de leurs services des sports, il nous a paru nécessaire de rappeler brièvement certains faits majeurs concernant d'abord la réorganisation de la radiodiffusion, puis le lancement de la télévision dans les deux pays.

¹ Cf. ECK, Hélène, «La Libération et l'épuration», in JEANNENEY, Jean-Noël, *L'Écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette-Arte-La Cinquième, 2001, pp. 41-43. Cf. HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, pp. 60-61.

² Hélène Eck indique un nombre de sanctionnés de 6% environ, dont 50% d'interdictions définitives et de révocations. Cf. *ibid.*

La première différence fondamentale est due au statut de la future RFA : avant de redevenir un pays souverain, celle-ci est une zone d'occupation où les puissances alliées victorieuses réorganisent le maillage territorial radiophonique. La radio est d'entrée soumise à un impératif absolu : instrument de propagande privilégié du régime nazi, celle-ci devait d'abord être réorganisée et dénazifiée dans les plus brefs délais.

Radio Hamburg sous contrôle britannique reprit ses émissions le 4 mai 1945. L'armée américaine diffusa ses programmes sur les ondes à partir de Munich dès le 12 mai 1945, de Stuttgart le 3 juin 1945, de Francfort le 4 juin 1945 et de Brême le 23 décembre 1945. L'armée française finalement fit de même en relançant les émissions de *Radio Koblenz* dès le 13 octobre 1945, puis en émettant depuis Baden Baden, qui devait abriter la résidence de son état-major en Allemagne, à partir du 31 mars 1946.

Radio Berlin sous autorité soviétique avait repris ses activités dès le 13 mai 1945.¹ Dans chaque zone d'occupation, l'urgence liée aux circonstances de la situation politique impliquait donc une reprise des émissions sous le contrôle d'autorités militaires « important » des principes d'organisation, des styles de gouvernance, des cultures radiophoniques diverses. Ainsi, se référant à leurs systèmes nationaux, les Britanniques et les Français dotèrent leurs stations d'une organisation centralisée alors que l'armée américaine opta pour une gestion et un développement décentralisés de *Radio Bremen*, *Radio Stuttgart*, *Radio München* et *Radio Frankfurt*. En zone d'occupation américaine, la vocation commerciale que la radio avait depuis 1920 aux États-Unis ne pouvait être retenue d'entrée dans un pays dont l'économie était exsangue du fait de la guerre.²

Les Alliés, dont la culture médiatique respective comportait des différences fondamentales majeures, étaient unanimes sur un point : la radio ne devait pas être organisée et contrôlée par le futur gouvernement central, quelles que fussent ses prérogatives par ailleurs. Il fallut donc convaincre les gouvernements des Länder d'accepter la personnalité juridique retenue, celle d'une entité de droit public, pour les six radios à diffusion « régionale ». De difficiles négociations aboutirent à ce résultat en 1947. Bausch, qui occupa les fonctions d'administrateur principal (« *Intendant* ») du *Süddeutscher Rundfunk*, mentionne le fait que

¹ Cf. BAUSCH, Hans, *Rundfunkpolitik nach 1945, Tome 1 (1945-1962)*, München, Deutscher Taschenbuch-Verlag, 1980, pp. 43-50.

² Lancée le 2 novembre 1920 par Westinghouse, la chaîne radiophonique commerciale KKDA comptait déjà plus de 600 stations locales dans son réseau national quatre ans plus tard.

très longtemps le statut juridique de la radiotélévision sera considéré comme un « *diktat de l'occupant* » par de nombreux responsables politiques ouest-allemands.¹

Dans ce contexte, l'influence britannique se révéla déterminante. En effet, comme la BBC, la future radio allemande devait être indépendante de l'état et des partis, des groupements d'intérêts économiques et des entreprises pour constituer un véritable pilier du débat démocratique et pouvoir, à ce titre, jouir du droit de critiquer gouvernement et parlement. C'est sur ce dernier point que lesdites négociations achoppèrent longtemps en raison des différences de mentalités et des difficultés qu'avaient les responsables ouest-allemands à concevoir un service de radiodiffusion libre de critiquer les autorités publiques.² Les « *Rundfunkgesetze* », les lois sur la radiodiffusion finalement adoptées par les parlements des Länder en 1947/48, devaient pérenniser l'indépendance des services de radiodiffusion dans l'esprit prôné par les Alliés.

Dès avant la fondation de la République Fédérale par la promulgation de la Loi Fondamentale le 24 mai 1949, son paysage institutionnel radiophonique est pour l'essentiel déjà en place et opératoire. Créés pour la plupart dès 1948, le *Nordwestdeutscher Rundfunk* (NWDR), *Radio Bremen* (RB), le *Hessischer Rundfunk* (HR), le *Süddeutscher Rundfunk* (SDR) et le *Bayrischer Rundfunk* (BR) avaient tous obtenu les autorisations d'émettre des autorités militaires avant la réunion de l'Assemblée Constituante. Rappelons qu'après la fondation de la République Fédérale, les Alliés gardèrent le contrôle des ondes jusqu'en 1955, c'est-à-dire deux ans après le lancement de la télévision.

Le 10 juin 1950, les six « entités régionales » s'associent dans le cadre d'un « groupe de travail » qui d'un point de vue juridique ne peut pas avant longtemps être considéré comme une organisation faîtière. Il s'agit de l'« *Arbeitsgemeinschaft der öffentlich-rechtlichen Rundfunkanstalten der Bundesrepublik Deutschland* », plus connue sous son acronyme ARD et que la majorité des Allemands confondra à partir des années 1960 avec sa partie la plus « visible » : la première chaîne publique de télévision. Au départ, il s'agissait principalement d'assurer une meilleure coordination sur le plan technique, de favoriser les échanges de

¹ Cf. BAUSCH, Hans, *op. cit.*, 1980, p. 19.

² TRACEY, Michael, *Das unerreichbare Wunschbild : ein Versuch über Hugh Greene und die Neugründung des Rundfunks in Westdeutschland nach 1945*, Köln, Stuttgart, Berlin, Mainz, Kohlhammer-Grote, 1982, pp. 52-53.

programmes et de planifier de manière mutualisée les futurs développements du secteur de la radiodiffusion.

Dès 1948, le NWDR avait, avec l'aval des autorités militaires alliées pris les mesures nécessaires à la relance des travaux d'expérimentation et de fiabilisation préalables au lancement de la télévision. Il disposait de personnels expérimentés dans le domaine en raison des postes qu'ils avaient occupés dans l'organigramme de la télévision nazie ou dans des entreprises telles Telefunken qui étaient associées au développement du nouveau média durant la période 1933-1945.¹

Au-delà des aspects matériels, le NWDR disposait également de la plus grande zone de réception où résidait environ la moitié de la population de la zone d'occupation occidentale, ce qui lui garantissait les ressources fiscales les plus importantes.

Le 17 juin 1950, le NWDR, dans sa fonction d'institution pilote, diffuse les premières images télévisées après la guerre. Il ne s'agissait que d'un essai qui n'avait pas de caractère officiel. En août 1950, l'UER qui venait d'être créée, tint une réunion à Londres pour traiter de questions relatives à la télévision. Au cours des échanges, le représentant allemand, un ancien de Telefunken devenu directeur technique du NWDR en 1947, Werner Nestel est impressionné par les progrès accomplis en Angleterre et en France. De retour en Allemagne, il œuvre intensivement à l'accélération du programme de lancement de la télévision publique. Celui-ci devient d'autant plus prioritaire qu'entretemps des communiqués de presse émanant de Berlin-Est annonçaient que la RDA souhaitait se doter dans les meilleurs délais d'une télévision publique. Afin d'éviter que la RDA ne gagnât cette course de prestige et pour ne pas se laisser distancer par les partenaires occidentaux, Nestel rédigea un rapport prônant la mise en place d'un réseau couvrant non seulement la zone de réception du NWDR, mais prévoyant également le raccordement simultané de celles des autres offices de radiodiffusion. En effet, les coûts prévisionnels liés au lancement de la télévision publique ne pouvaient être assumés par le NWDR à lui tout seul. L'ARD gagnait ainsi une tout autre dimension, même si sa vocation originelle n'était pas remise en cause.

Après plusieurs programmes d'essai et de longues négociations, le premier jour du programme d'ouverture commun de la télévision publique fut fixé au 25 décembre 1952 à 20

¹ En ce qui concerne les journalistes, on retiendra celui du reporter Hugo Murero, qui jouera un rôle éminent aux débuts du service des sports de la télévision. Cf. HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, pp. 66-67.

heures.¹ Toutefois, en raison de difficultés techniques et de mauvaises conditions atmosphériques, on dut se résoudre à ne diffuser que trois programmes régionaux émanant des studios de Berlin, Hambourg et Cologne. Il y eut une phase transitoire qui dura jusqu'au 1^{er} janvier 1953. Les habitants des Länder situés hors de la zone d'émission du NWDR bénéficièrent des programmes de la télévision après des délais variables. En mars 1953, les offices de radiodiffusion formalisèrent leur coopération par la signature de l'accord portant sur le programme télévisé de l'ARD, le « *Deutsches Fernsehen* ». Mais ce n'est qu'après l'achèvement complet du réseau de relais nécessaire à la couverture de l'intégralité du territoire de la République Fédérale au 1^{er} novembre 1954, que le « *Deutsches Fernsehen* » put prendre la suite du NWDR.²

Entretemps, le nombre de récepteurs de télévision était certes passé de quelques centaines à plus de 50 000, mais c'est bien la radiodiffusion d'un match de football qui avait procuré à la jeune république une émotion collective, dans laquelle certains verront plus tard un troisième acte de naissance.

I.2. De la Libération aux débuts de la RTF

N'ayant longtemps existé pour leurs compatriotes qu'à travers la guerre des ondes, les dirigeants de la France libre ne pouvaient voir dans la radiodiffusion autre chose qu'un enjeu majeur. Après le débarquement allié, la prise des bâtiments abritant les studios de radio et les émetteurs constitua, comme le prouvent les récits de la Libération de Paris et d'autres villes, un objectif de priorité absolue. Par ordonnance, le Comité français de libération nationale organisa sommairement le fonctionnement de la radiodiffusion quelques semaines avant le débarquement des forces alliées en Normandie.

Au lendemain de la Libération, le statut de la radiodiffusion fait l'objet de débats polémiques, provoque dissensions et crises entre les partenaires des coalitions au pouvoir. Sous le régime de la IV^{ème} République, la radio reste considérée comme un moyen de gouvernement. Les difficultés auxquelles sont confrontés les gouvernements successifs (politique étrangère, conflits sociaux, guerres coloniales) les incitent à surveiller étroitement les ondes. Après le

¹ Pour une présentation synthétique des diverses péripéties de la phase de préparation dudit programme d'ouverture, cf. HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, pp. 73-77.

² Cf. HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, p. 78.

départ des communistes du gouvernement le 4 mai 1947 et la création du RPF (Rassemblement du Peuple Français) par le Général De Gaulle, la radio est soumise à une censure vétilleuse. Le chef de la France libre, devenu chef de parti, est « purement et simplement privé de micro ». Brochand évoque les conditions dans lesquelles De Gaulle fut informé des dispositions le concernant :

« Paul Ramadier fait spécialement le voyage à Colombey pour lui signifier qu'il ne serait plus reçu officiellement au cours de ses déplacements, que les troupes ne lui rendraient plus les honneurs et qu'il n'aurait plus accès à la radio et à la télévision d'état. »

Compte tenu du nombre de récepteurs en fonctionnement à l'époque, on peut supposer que bâillonner une parole était alors une priorité plus marquée que l'occultation d'une image. L'ensemble des mesures vise à empêcher De Gaulle d'apparaître en héros lors de ses déplacements ou de s'adresser directement au peuple sans passer par le système des partis qu'il méprise ouvertement. Durant les années de l'immédiate Après-guerre, le développement du réseau de la télévision stagne en raison des maigres crédits qui lui sont alloués. L'ampleur des investissements nécessaires au lancement d'une télévision publique digne de ce nom fait l'objet de spéculations concernant leur origine.

Des sources de financement privées sont évoquées et en septembre 1949, le secrétaire d'État à l'Information procède à une mise au point :

« Au moment où le gouvernement s'est préoccupé du financement de la télévision, il a envisagé trois solutions : celle de la société d'État, celle de la société privée, ou celle de la société mixte, il appartient à la commission de la presse de choisir et de soumettre son choix à l'Assemblée nationale. S'il s'agit d'une société d'économie mixte, il appartiendra au pouvoir exécutif de faire savoir avec qui il traitera. S'il s'agit d'une société d'État, la question ne se posera pas. Mais s'il s'agit d'une société privée – ce dont je doute d'ailleurs -, c'est le pouvoir exécutif et l'administration qui auront à choisir... »¹

Ce fut finalement la solution de la société d'État qui fut retenue. La RTF resta placée sous le contrôle direct du ministre de l'Information. Malgré les exploits techniques accomplis en matière de retransmissions en direct, notamment en matière de reportage sportif, l'audience de la télévision reste négligeable aux yeux du monde politique jusqu'au milieu des années 1950, ce qui lui procurait une liberté dont ne jouissait pas la radio.

¹ *La Semaine Radiophonique* du 11/09/1949, cité par BROCHAND, Christian, *op. cit.*, 1994, p. 69.

La situation devait changer à la suite de la télédiffusion d'un événement politique :

« Cette liberté exista réellement jusqu'en 1954. Les hommes ignoraient alors la télévision, cette parente pauvre de la radio (...). Mais en 1954, un événement survint en France : l'élection de René Coty à la Présidence de la République. La télévision ne quitta pas Versailles, d'où Claude Darget retransmit les débats sans rien cacher des tractations et des manœuvres. Et tout à coup, les hommes politiques furent face à cette évidence méconnue : il y avait groupées autour des téléviseurs, 125 000 personnes (et il fallait multiplier ce chiffre par 4 ou 5 pour obtenir le nombre minimal de téléspectateurs touchés par la politique) (...). On sait par exemple, que Michel Debré regarde le journal le dimanche à 13 heures. Ce jour-là, il est dans sa maison de campagne à Versailles. Il a le temps. Il est à peu près certain qu'il téléphonera dans la demi-heure qui suit au ministère de l'Information, qui téléphonera à André Gérard, qui téléphonera à Pierre Sabbagh, qui téléphonera etc. »¹

Si le journal télévisé et les émissions d'actualités sont l'objet privilégié de cette surveillance gouvernementale, on imagine aisément que l'ensemble de la grille des programmes constitue un sujet de préoccupation. L'intervention ponctuelle du gouvernement dans les difficiles négociations que mèneront la RTF, puis l'ORTF et les autorités du football illustre l'importance croissante accordée par le pouvoir à la présence de ce spectacle populaire dans l'offre de programmes de la télévision. Mais dans un premier temps, si la mise en réseau du territoire souffre de l'indigence des crédits accordés, il en va de même de la variété et de la durée des programmes. Les émissions ont un caractère expérimental et pâttissent d'un déficit de notoriété comparée aux émissions radiophoniques que les Français associent rapidement avec le déroulement normal de leur quotidien après la Libération.² Brochand rappelle qu'une des premières émissions régulières se trouve être « Télé-Paris », une émission de radio qui est télévisée le midi à partir de 1946.³ La soirée était meublée par la diffusion d'un film ou celle de plusieurs documentaires. Le reste de la grille de programme est occupée par des « magazines (le cinéma à Paris, l'Histoire du cinéma, Le magazine (féminin), des documentaires ou des émissions éducatives, parfois un Télé-Journal (éditorial, dépêches, interview politique, Office national de Météorologie, actualités, concert, cinéma, sports, mode). »⁴ Fait révélateur, Brochand modalise son propos lorsqu'il s'agit d'évoquer le premier reportage de la Télévision française, il émet l'hypothèse qu'il doit s'agir de la cérémonie commémorative de la Victoire, le jeudi 11 novembre 1948. Le commentateur n'est autre que

¹ *La Nef*, n° d'octobre-décembre 1961, cité par BROCHAND, Christian, *op. cit.*, 1994, p. 97.

² Outre les émissions de la radio publique, citons par exemple les toujours jeunes et emblématiques émissions d'Avant-guerre de Radio-Luxembourg, une station périphérique privée : *La famille Duraton*, *Le crochet radiophonique*, *Sur le banc*.

³ BROCHAND, Christian, *ibid*, p. 386.

⁴ BROCHAND, Christian, *ibid*, p. 385.

Jean Quittard qui officiera souvent par la suite lors de retransmissions d'événements sportifs.¹ La première diffusion d'un reportage sportif sur les ondes de la RTF fait l'objet des mêmes précautions, elle « *paraît avoir eu lieu le samedi 15 janvier 1949* », il s'agissait du match de rugby France-Écosse disputé dans le cadre du tournoi des Cinq Nations. Les deux reportages portent la signature du même réalisateur, Claude Barma, qui par la suite réalisera de nombreuses dramatiques pour le compte de la télévision. L'incertitude du chercheur est justifiée par le fait que le premier conducteur de journal télévisé conservé par l'INA date du 23 décembre 1949 et porte le n°101. Les témoignages des acteurs de l'époque confirment l'urgence et la difficulté évoquées par Bourdon et dans laquelle doivent se débattre ceux qui sont chargés d'alimenter l'antenne.

« L'époque est celle des pionniers : les faibles moyens financiers dont ils disposent favorisent l'initiative et le système D ; l'inventivité et la liberté de ses animateurs sont telles que le JT est le théâtre de prouesses et d'innovations quotidiennes. »²

Ces propos soulignent également la place prise par le journal télévisé dans la grille des programmes. Durant ces années 1950-1954, la couverture de l'événement sportif le plus prestigieux, celle du Tour de France est systématiquement annoncée dans le cadre du journal télévisé, même si le résumé de l'étape est très souvent le seul sujet filmé ou le principal en termes de durée.

Durant la période de réorganisation des services de radiodiffusion et le lancement de la télévision en France et dans ce qui est devenu la RFA en 1949, les convergences entre les deux pays résident surtout dans la continuité des personnels techniques, le retour assez rapide de nombreux acteurs un temps exclus en raison de leur activités durant l'Occupation ou le régime nazi. Elles se situent sûrement aussi dans la reprise plus ou moins rapide selon les circonstances des projets nationaux de développement du média télévisuel. La différence la plus évidente et la plus importante pour notre étude réside assurément dans la forte présence de l'État, côté français, qui s'inscrivait dans un habitus national, mais répondait également aux circonstances spécifiques de la Libération, caractérisée par une vague anticapitaliste. Pour de nombreux hommes de radio, le monopole n'était qu'une étape transitoire préalable à la définition d'un statut conférant à la Radiodiffusion française l'autonomie sur le plan financier

¹ Cf. BROCHAND, Christian, *op. cit.*, 1994, p. 385.

² TCHERNIA, Pierre, *Mon petit bonhomme de chemin*, Paris, Stock, 1975, cité par LUSTIÈRE, Colette, « Le Journal Télévisé, L'évolution des techniques et des dispositifs », in LÉVY, Marie-Françoise, COHEN, Évelyne, *La télévision dans la République : les années 1950*, Paris, Éditions Complexes, 1999, p. 44.

et le traitement de l'information.¹ Le statut de l'établissement deviendra un serpent de mer et une pomme de discorde pour plus d'une décennie. Relevant d'une administration à budget annexe, sous tutelle du président du Conseil et du ministre de l'Information, le service des sports de la RDF, puis de la RTF, sera très souvent perçu par les autorités du football comme une émanation directe d'un pouvoir politique interventionniste dont elle ne recevait pas de subventions directes. En RFA, le modèle imposé par les Alliés aboutit à l'instauration d'autorités de contrôle et de décision dans les diverses sociétés publiques, notamment les conseils de surveillance et d'administration, composés de panels représentatifs de la diversité des forces politiques et des acteurs de la société civile de chaque *Land*. Même si cela n'évita pas toujours les dissensions et les jeux de pouvoir en Allemagne entre les services des sports et les autorités du football, il est permis de penser que ces prémices favorisèrent le développement d'une culture de négociation bien différente. Le fait qu'une bonne partie des mêmes forces furent souvent amenées dès 1948 à gérer les sociétés de loto sportif notamment le *Fußball-Toto*, une source de financement du sport inexistante en France à l'époque, constitua un facteur favorable au maintien du dialogue en période de tensions et de turbulences.

¹ Cf. D'ALMEIDA, Fabrice, DELPORTE, Christian, *Histoire des médias en France, de la grande guerre à nos jours*, Paris, Flammarion, 2003, pp. 161-163.

II. Analyse de l'offre de football télévisé

Comme la télévision ouest-allemande ne débuta ses émissions qu'à la fin de 1952, il nous a semblé opportun de procéder à un examen très succinct de la couverture radiophonique des rencontres de la *Mannschaft*. Nous n'avons pas procédé, de la même manière, pour la partie française de notre étude, la radio n'étant pas notre souci premier. Toutefois, on gardera à l'esprit que pendant toute la période étudiée dans cette partie, la couverture radiophonique du football fut l'un des seuls domaines où une radio d'état, notamment le Poste Parisien où officiait Georges Briquet, concurrençait Radio Luxembourg sur le plan du taux d'audience. Les stations d'état rechignaient à verser dans le divertissement. La radio avait évidemment déjà gagné la course à l'information sur la presse. Le fait que sur la plupart des stations, le journal parlé, source d'information essentielle de plus de la moitié des lecteurs de quotidiens, est programmé entre 19 heures 15 et 20 heures,¹ amena forcément la RTF à choisir le créneau horaire débutant à 20 heures pour ancrer son JT dans le déroulement de la soirée de son public potentiel. Ce détail a son importance, car l'horaire du JT entrera maintes fois en conflit avec celui de rencontres de football avant que les stades ne soient équipés en projecteurs assez puissants pour permettre des réalisations télévisuelles de bonne facture et que les changements sociaux (durée de la semaine de travail) et de mode de vie (automobile) faciliteront les sorties à des heures plus tardives.

II.1 Analyse de l'offre de football télédiffusé de la RTF

L'image de l'offre en matière de football télévisé analysée ci-après nous semble la plus réaliste possible. Elle a été obtenue en croisant les données tirées de « Hyper Base », des archives écrites de l'INA et des programmes de télévision parus dans la presse spécialisée et sportive.

¹ Cf. D'ALMEIDA, Fabrice, DELPORTE, Christian, *op.cit.*, 2003, p. 186.

De fait, les « erreurs », telle l'absence de rencontres non annoncées dans les programmes télévisés et dont la télédiffusion n'a pas été débattue ou commentée *a posteriori*, sont certes regrettables, mais nous pensons qu'elles n'entament pas de manière considérable la validité des observations présentées d'abord sous forme de tableau récapitulatif ci-après :

| | 1950 | 1951 | 1952 | 1953 | 1954 |
|--------------------------|------|------|------|------|------|
| amical | 17 | 18 | 16 | 12 | 12 |
| avant-match | 3 | 4 | 2 | 4 | 0 |
| Autres | 4 | 3 | 1 | 3 | 13 |
| Coupe de France | 15 | 17 | 16 | 19 | 3 |
| Club français | 5 | 0 | 2 | 2 | 0 |
| clubs | 26 | 53 | 65 | 60 | 37 |
| Coupe du monde | 1 | 0 | 0 | 4 | 12 |
| Coupe | 2 | 2 | 2 | 1 | 1 |
| D1 | 8 | 27 | 32 | 33 | 17 |
| D2 | 0 | 4 | 14 | 5 | 15 |
| Direct | 0 | 0 | 4 | 5 | 14 |
| Édition spéciale | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 |
| Sujet long | 33 | 52 | 64 | 59 | 41 |
| Étranger | 3 | 4 | 0 | 0 | 0 |
| Supporter | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| France | 4 | 8 | 11 | 6 | 8 |
| International | 13 | 14 | 15 | 11 | 22 |
| Interview | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| je/am/fem/B | 5 | 3 | 3 | 1 | 2 |
| JT | 43 | 68 | 79 | 68 | 45 |
| Organisation du football | 3 | 4 | 4 | 3 | 2 |
| Star | 0 | 0 | 0 | 0 | 1 |
| Varia | 0 | 0 | 3 | 1 | 2 |
| Coupe d'Europe | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| Émission Sportive | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |

II.1.1 Le Journal Télévisé, point d'ancrage de l'offre de football télévisé

Avec le cyclisme, le football est de loin le sport le plus présent dans la liste des sujets filmés diffusés dans le cadre du Journal Télévisé de la RTF. Nos recherches effectuées à l'INA et la consultation exhaustive de *Radio-TV* (jusqu'en 1960) et de *Radio-Cinéma-Télévision*, l'ancêtre de *Télérama*, ne laissent pas apparaître d'émission spéciale consacrée au football en dehors du cadre du Journal Télévisé. Il faudra attendre l'automne 1956 pour que l'émission « Sport Dimanche » présentant des résumés des principaux événements du week-end sportif

trouve sa place dans la grille des programmes dominicaux. Ce n'est qu'en janvier 1959 que Raymond Marcillac lancera « Télé Dimanche », une émission proposant un programme de variétés et de reportages en direct. Relevons qu'il s'agit en l'occurrence d'émissions omnisports et que si le football y bénéficie d'une attention de premier ordre, il n'y jouira jamais d'une quasi exclusivité comme ce sera le cas en RFA dans la « Sportschau » ou « das aktuelle Sport-Studio ». En consultant les fiches signalétiques des « Couloises de l'exploit » ou de « Cinq colonnes à la une » disponibles dans « Hyper Base », on s'aperçoit que ce n'est qu'au début des années 1960 que l'on trouve un numéro explicitement consacré au football.¹ Dans ce contexte, le constat dressé par Fabien Wille dans le cas du Tour de France doit être repris pour le football : le Journal Télévisé constitue bien le point d'ancrage initial du football dans la grille des programmes de la RTF.² Généralement, le sujet consacré à la « rencontre du jour » clôt le journal. Nous avons systématiquement attribué le descripteur « Long » à tout sujet dont la longueur dépasse la durée de 2' 30''.³ Il n'est pas rare de trouver des conducteurs dans lesquels le sujet « football » est de beaucoup le plus long. Il fallait « meubler » le journal avec des images saisies sur le vif et rentabiliser la sortie des équipes de reportage. On notera que les sujets consacrés aux rencontres de Coupe de France ou aux matches de l'équipe de France dépassent souvent les cinq minutes et atteignent parfois une durée de dix minutes et plus. Mais on doit constater là encore le traitement privilégié du Tour de France. Ainsi, au cours des mois de juillet des années 1950, nombreux sont les conducteurs indiquant que le résumé de l'étape de la veille voire du jour si elle s'achève dans une ville proche de Paris est le seul sujet filmé du jour. La durée moyenne de ces résumés d'étape se situe aux alentours de 12' 30'' pour un Journal Télévisé d'une durée totale de trente minutes environ. En outre, ce qui n'est pas sans importance pour la perception par le public de la hiérarchisation de l'information opérée par la rédaction du service des actualités, le résumé de l'étape ouvre systématiquement le Journal Télévisé ou n'est précédé que par la page « météo ». À l'époque du monopole d'État, de la chaîne unique et de la prééminence évidente du JT dans la grille des programmes, on ne peut pas encore mettre le passage systématique du sujet filmé consacré au football en fin de journal sur le compte d'une stratégie visant à « garder le meilleur pour la fin » pour éviter de perdre des téléspectateurs en cours d'émission.

¹ Par exemple, les stages de préparation de l'équipe de France avant les Coupes du monde de 1954 et 1958 ne donnent lieu à aucun reportage spécial. Jacques Ferran nous a confirmé dans nos entretiens avoir participé au premier reportage des « Couloises de l'exploit » consacré à Pelé et au Brésil en 1960.

² Cf. WILLE, Fabien, *op. cit.*, 2003, pp. 45-58.

³ Ce choix fut opéré après concertation avec M. Nicolas COSTE, documentaliste à l'Inathèque et fin connaisseur des archives filmées de l'INA consacrées aux événements sportifs.

La nature du support, le film de 16 mm, la faiblesse des moyens techniques et humains, la progression relativement lente de la couverture du territoire conditionnent fortement les sujets filmés programmés dans le cadre du JT au cours de ces premières années. Pour des raisons budgétaires et techniques, rares sont les rencontres filmées en dehors de la capitale et les clubs parisiens bénéficient de ce fait d'une « surexposition » qui n'est souvent justifiée ni par leurs performances ni par leur classement en fin de saison.¹ Le Parc des Princes et le Stade de Colombes hébergeant respectivement le Racing Club de Paris et le Stade Français sont les enceintes sportives où les équipes de la RTF réalisent la majeure partie des résumés de rencontres diffusées dans le cadre du JT. On retiendra donc que très longtemps les équipes phares du championnat de l'élite ne furent visibles au JT que lorsqu'elles rencontraient un rival parisien ou disputaient une rencontre de Coupe de France dans un stade de la capitale. La couverture de la D2 illustre ce mode de fonctionnement de manière limpide. Complètement ignorée par la télévision en 1950, la descente du Stade Français lui offre une visibilité inédite durant la saison 1951-1952. La présence dans ce championnat du CA Paris et du Red Star y contribue également, mais à un degré bien moindre. Les sujets rapportés de stades de province tels celui du 13 février 1950 consacré à la rencontre de championnat Bordeaux-Lille ou celui du 24 avril 1950 portant sur le match Toulouse-Bordeaux ne sont diffusés que le lendemain de la rencontre. Il en va de même de la demi-finale de Coupe de France Racing-Nîmes disputée à Lyon le 16 avril 1950, dont le résumé « passera » au JT du lendemain.

Les clubs de la capitale bénéficiant des plus grandes enceintes, ils ont de ce fait également de bons arguments pour solliciter des clubs étrangers effectuant des tournées au long cours pour les clubs sud-américains ou des matches de gala pour les clubs européens. Par leur nombre et par la réputation des clubs étrangers sollicités, les sujets se rapportant à ces rencontres laissent entrevoir l'importance que ce type de spectacle sportif, le match de gala, prenait dans le chapitre recette du budget des (grands) clubs.² Disputés souvent sans donner lieu à un classement officiel, les matches de gala ou les tournois tel celui de Paris n'en sont pas pour autant dénués d'esprit de compétition. Les clubs invités doivent justifier leur réputation et leur cachet. En conséquence, ils sont presque obligés d'aligner leur équipe-type et doivent se préparer à affronter une opposition résolue de la part du club hôte. Avant le lancement des compétitions européennes de clubs, il s'agit pratiquement de la seule manière de se confronter

¹ Seul club parisien sacré champion de France après 1945, le Paris Saint-Germain ne remportera ce titre qu'en 1985-1986.

² Les entretiens que nous avons menés avec Raymond Kopa, Jean Wendling, Uwe Seeler et Gilbert Gress confirmèrent ce fait et sa pérennité quasiment jusqu'à la fin de notre période d'étude.

à l'élite continentale ou mondiale. Pour cette première phase chronologique, nous avons relevé des références explicites aux rencontres suivantes :

| Rencontres | Collection | Date | Durée |
|--|------------|------------|----------|
| Visite aux équipes du Racing Paris et du RC Buenos Aires | JT 20H | 01/02/1950 | 00:02:00 |
| RCParis-RC Buenos Aires | JT 20H | 02/02/1950 | 00:06:20 |
| Stade Français-Cruzeiro Belo Horizonte | JT 20H | 07/12/1950 | 00:07:25 |
| Racing-Ajax Amsterdam | JT 20H | 09/12/1950 | 00:04:30 |
| Racing-Chelsea au Parc | JT 20H | 14/10/1951 | 00:06:00 |
| Racing-Danemark au Parc | JT 20H | 16/11/1952 | 00:06:10 |
| Racing/Stade Français-Belgrade | JT 20H | 01/01/1953 | 00:05:50 |
| Stade Français-Servette Genève | Direct | 06/04/1953 | 01:35:00 |

Le football étranger de clubs est totalement absent de l'offre de la RTF, si l'on fait abstraction de la notable exception de la finale de la *FA Cup*. Signalons d'ores et déjà que la Coupe d'Angleterre jouira du même prestige en RFA à partir de 1953, avec une différence de taille cependant, elle y sera très régulièrement retransmise en direct alors que la RTF diffuse les résumés filmés que les services de la BBC réalisent parfois dans la meilleure des qualités « cinéma », en 35 mm. Le classico espagnol, les derbies turinois ou milanais ne peuvent pas encore prétendre à un intérêt comparable. Il faudra les compétitions européennes des clubs, les exploits du Real Madrid, de l'Inter de Milan d'Herrera pour qu'un rééquilibrage relatif s'opère entre l'Angleterre et l'Eldorado des légionnaires du football que sont alors déjà l'Espagne et l'Italie.

II.1.2 La Coupe de France, épreuve reine et « fête nationale du football de France »¹

Dès que les représentants de la Division 1 font leur apparition dans l'épreuve qui met aux prises clubs amateurs et professionnels, c'est-à-dire au stade des 32èmes de finale disputés après la pause hivernale, la Coupe de France occupe un rang primordial dans la liste des sujets diffusés dans le cadre du journal télévisé. Leur longueur moyenne est généralement plus longue que celle des résumés de rencontres ordinaires de championnat. Disputées sur terrain neutre, ces rencontres opposent souvent des ténors de la Division 1 au Stade Olympique

¹ DUCHENNE, Achille, « Et voici la fête nationale du Football de France... », *France Football Officiel* n° 319, 29/04/1952, p. 1.

Cf. également DIETSCHY, Paul, « La Coupe de France, " fête nationale du football français" dans l'Entre-deux guerres », in GOUNOT, André, JALLAT, Denis, CARITEY, Benoit (dir.), *Les politiques au stade. Étude comparée des manifestations sportives du XIXème au XXIème siècle*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, pp. 95-109.

Yves-du-Manoir de Colombes, l'enceinte parisienne qui accueille traditionnellement la finale en présence du président de la République depuis l'Entre-deux-guerres. Avant la création des services régionaux de télévision, les joutes de Coupe de France sont les matches de clubs les plus susceptibles de justifier les dépenses inhérentes à l'envoi d'une équipe en province et au tournage d'un reportage.

| Date | Sujets JT Coupe de France | Sujets JT Division 1 |
|-----------------------|---------------------------|----------------------|
| 1950 (janvier à juin) | 15 | 6 |
| 1951 (janvier à juin) | 17 | 15 |
| 1952 (janvier à juin) | 16 | 12 |
| 1953 (janvier à juin) | 19 | 25 |
| 1954 (janvier à juin) | 3 | 7 |

On note une forte chute du nombre de sujets concernant tant le championnat de division 1 que la Coupe de France durant le premier semestre de l'année 1954. Cette carence d'images constitue-t-elle la face visible d'un arsenal de mesures de rétorsion dont la RTF usait pour répliquer aux restrictions en matière de direct décidées par les autorités du football ? La presse ne s'en fit pas l'écho à l'époque. Toujours est-il que les conducteurs du JT laissent apparaître clairement que cette année-là l'épreuve de football la plus populaire du pays ne fit l'objet de reportages qu'à partir des demi-finales.

II.1.3 La finale de la Coupe de France 1952, première rencontre de football diffusée en direct

Confirmant le prestige de l'épreuve, la finale remportée sur un score de 5-3 par l'OGC Nice face aux Girondins de Bordeaux le 4 mai 1952 constitue la première retransmission en direct d'une rencontre de football. La presse spécialisée ne l'annonce même pas sous la forme évasive d'un « reportage d'actualité en extérieur ». Comme pour toute expérience inédite risquant d'aboutir à une réalisation insatisfaisante ou tributaire d'un accord fragile avec la fédération organisatrice, le service des reportages entoure l'initiative de discrétion. Les enjeux de telles expérimentations sont également de nature économique, car l'industrie radioélectrique française avait opté pour un standard de définition différent de celui adopté en Angleterre et aux États-Unis. Les réalisations de la RTF servent donc de vitrine du « savoir-faire à la française ». Ce premier reportage en direct est réalisé par Jacques Anjubaut et probablement commenté par Georges De Caunes. On s'aperçoit à la consultation des programmes radiophoniques annoncés dans *Radio-Ciné-Télévision* que Georges Briquet, le

« *grand-père parlant* »¹ commente le match dans l'émission « Sport et musique » diffusée par le Poste Parisien. Il arrivera qu'une confusion des genres entre commentaire radiophonique et télévisé marque les débuts du direct non seulement en France, mais également en RFA. Ce sera apparemment le cas lors du match France-RFA du 5 octobre 1952 où, si l'on peut se fier aux programmes archivés, Georges Briquet officiera pour les deux médias. Certes, la retransmission en direct et en intégralité de la finale entre Nice et Bordeaux ne fait l'objet que d'une brève dans *L'Equipe* du lendemain.² Mais celle-ci attire d'abord l'attention du lecteur sur le caractère innovant du spectacle proposé par des moyens typographiques propres aux titres sensationnalistes :

« *La Télévision française, pour la première fois, a présenté dimanche un reportage direct d'un match de football, DU DEBUT A LA FIN. (...)* »

De manière très perspicace, les deux très courts paragraphes qui complètent cette phrase introductive abordent deux thématiques qui sous-tendent la plupart des débats ultérieurs liés aux retransmissions en direct. Ainsi, le quotidien sportif commence par attribuer un satisfecit aux services des actualités en soulignant sobrement l'attrait du direct :

« *Les collaborateurs de M. Sabbagh, rédacteur en chef, ont techniquement réussi. Des spectateurs de la Télé, qui n'avaient pu aller à Colombes, ont été vivement intéressés. On pouvait craindre la longueur de l'émission : elle a été rendue vivante à la fois par les images et leur commentaire.* »

En guise de conclusion, la menace que représente une retransmission en direct pour la recette au guichet est abordée au-delà du contexte particulier de ce qui constitue en quelque sorte le match de l'année :

« *Le stade de Colombes étant trop petit pour une finale de Coupe de France, la « Télé » n'a point fait concurrence à une recette nécessaire. En sera-t-il de même dans l'avenir ? On verra.* »

Pour situer l'engouement populaire suscité par cette finale de 1952, *L'Équipe* n'omet ni d'indiquer l'assistance de 65 000 spectateurs ni son tirage à 508.453 exemplaires jugés suffisamment exceptionnels pour figurer en bonne place sur la une du jour.

La presse spécialisée dans les programmes télévisés est quant à elle bien plus dithyrambique. Les articles parus par exemple dans *Radio-TV* et *Radio-Cinéma-Télévision* entendent rendre

¹ Cf. « Georges Briquet part avec son micro », *Radio-TV* n° 298, 08/07/1950, p. 8.

² « "Télé" complète pour la 1^{ère} fois », *L'Équipe*, 06/05/1952, p. 7.

hommage au progrès en marche, à un événement d'une portée comparable à la première liaison télévisée Paris-Londres réalisée au cours du mois d'avril précédent. Le chroniqueur de *Radio-TV* évoque un reportage sensationnel qui va changer le journalisme (sportif) :

« Le journaliste doit toujours suivre, presque coller, à l'actualité. Depuis quinze jours, les dés sont jetés : les joueurs de l'OGC Nice ont emporté sur les bords de la Grande Bleue le précieux objet. Pourquoi parler encore de la finale de la Coupe de France de football ? Parce que le reportage télévisé réalisé par Pierre Sabbagh, on ne le dira jamais assez, fut réellement un événement sensationnel. Il y a trois semaines, la Télévision française traversait la Manche et démontrait la vanité de la "querelle des définitions", prouvant par les faits que le programme 819 lignes était réceptible (sic) sur le 405 lignes anglais. Quelques jours plus tard, la même Télévision française, crevant les écrans, démontrait aux plus sceptiques sa vitalité, en donnant en direct la grande finale. »¹

L'impact de l'événement sur le public populaire, non professionnel, sur des quidams, *a fortiori* étrangers et vivant loin de la capitale, est invoqué pour étayer la démonstration :

« Il faut avoir bavardé, comme nous l'avons fait, avec des téléspectateurs belges, qui sont restés pantois devant leurs écrans de télévision, aux environs de Tournai, de Bruges ou de Gand, pour mesurer l'énorme pas en avant que cette manifestation a fait faire à notre télévision, et le prestige dont elle l'a auréolée. Les esprits chagrins, les superbes critiques pourront clamer l'enfance d'un art qui ne sait pas encore trouver son mode d'expression ; le public, lui a compris. »²

Ce premier direct de football marquerait en quelque sorte le point de départ pour un nouvel essor de la télévision :

« La Coupe de France télévisée a fait davantage que mille articles. Elle a prouvé le mouvement en marchant, et tous ceux, nombreux, qui n'ont pu accéder au stade, tous ceux qui n'ont pas eu l'occasion ou l'idée de se précipiter vers les écrans de télévision, tous les sceptiques qui n'ont pas cru à la réussite regretteront l'occasion manquée et attendront avec impatience la fois prochaine – très prochaine, nous en sommes sûrs- où la Télévision française leur fournira une nouvelle occasion d'assister, en direct, à une tranche de vie passionnante, à une grande manifestation sportive. La Télévision, maintenant, a le vent en poupe ! »³

Roger Pichard, chroniqueur télévision à *Radio-Ciné-Télévision*, use d'un registre enthousiaste comparable. L'intérêt de sa chronique réside aussi dans le fait qu'elle aborde dès son titre les conséquences que la télédiffusion des rencontres aura pour la réception des décisions de l'arbitre.⁴ Dans *L'Équipe* du 6 mai 1952, le compte-rendu de Maurice Pefferkorn de la « *plus prolifique des finales de Coupe* » ne mentionne pourtant aucune faute d'arbitrage ayant

¹ Cf. « Reportage sensationnel de la Coupe de France », *Radio TV*, 18/05/1952, p. 8.

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ Cf. PICHARD, Roger, « Le téléspectateur a suivi Bordeaux-Nice, en finale de coupe, mieux que l'arbitre ! », *Radio-Ciné-Télévision* n° 122, 18/05/1952, p. 9.

notablement influencé le cours du jeu.¹ D'ailleurs, la chronique de Pichard ne revient pas, elle non plus, sur un tel incident de jeu. L'arbitre semble donc avoir été choisi comme terme de comparaison, car il est censé être l'observateur du jeu le mieux placé et il doit être considéré comme celui qui « a toujours raison ». Si la réussite du reportage de la RTF constitue donc une révolution aux yeux de Pichard comme de son collègue de *Radio TV*, les motifs qu'il invoque sont plus détaillés. Ils concernent tout autant le cérémonial entourant l'événement sportif que les péripéties de ce dernier. Confirmant nos premières observations concernant le rôle joué par le JT, Pichard inscrit ce premier direct de football dans le cadre de ce dernier :

« Dimanche, pour la première fois, le Journal Télévisé diffusait en direct, depuis le stade de Colombes, le match Nice-Bordeaux, finale de la Coupe de France. Une réussite ! »

Puis, suivent des passages illustrant l'identification d'un téléspectateur, qui n'est pas un habitué des stades, avec les témoins immédiats du triomphe azuréen. Cette identification n'occulte pas l'impression d'être forcément privilégié par les avantages que procure la technologie. Suivant un procédé très répandu dans ce type d'articles, ces propos sont introduits par l'évocation de pays, les États-Unis ou l'Angleterre, où le phénomène a déjà dépassé le stade de l'expérimentation pour se muer en véritable industrie :

« Ces reportages sportifs ont fait la fortune des télévisions américaines et anglaises. Je ne vais jamais voir un match de football ; mais dimanche, je n'aurais pour rien au monde quitté mon récepteur avant la fin. 63.000 personnes dans les tribunes ! Des gens avec qui je ne suis jamais en communion, puisque je n'y vais jamais. Eh bien ! J'étais tout heureux d'être avec eux, de m'amuser et de vibrer en même temps qu'eux. Quand les Bordelais se sont embrassés après un but rentré, quand les Niçois ont couru avec leur coupe pour le tour d'honneur dans la bousculade, je me sentais plus plein de vie au spectacle de cette vie. "Panem et circenses", qui donc méprise ce divertissement ? Le dimanche est jour de repos. Il est fatigant de ne rien faire ; mais il est délaissant pour l'esprit de se laisser prendre au jeu. Dans mon fauteuil j'étais mieux assis que sur les banquettes de Colombes, j'étais mieux placé que le reporter et que l'arbitre lui-même pour voir les fautes. Quand le Président de la République a remis la coupe, il était si entouré par la foule que cette remise a échappé au commentateur : mais, moi, je voyais bien de dos le crâne de M. Vincent Auriol. »

Le paragraphe conclusif illustre le fait que le « *Grand stade* » édifié grâce à la couverture télévisée repose sur un dispositif technique qu'on ne doit pas percevoir pour que l'illusion opère et rappelle que dans l'arène sportive le spectacle est aussi dans les tribunes :

« J'avais tellement l'impression d'être devant une petite fenêtre ouverte sur le stade qu'à plusieurs reprises j'ai eu envie d'étendre le bras par l'ouverture pour écarter ces deux câbles fâcheux qui

¹ À ce jour, seule la finale de 1957 que le Toulouse FC remporte sur le SCO Angers par 6-3 s'achèvera sur un score plus ample.

pendaient devant moi et qui me gênaient la vue. Et puis, à la mi-temps, j'aurais voulu me pencher à la fenêtre pour regarder de près les gens des tribunes au lieu de rester le nez sur le terrain où il ne se passait rien. Mes deux uniques critiques ! Une prochaine fois, Sabbagh, rappelez-vous qu'au théâtre, à l'entracte, les jumelles sont faites pour regarder le balcon ou la salle et non le rideau baissé ! ... Si j'ai pesté contre les deux câbles que vous m'avez laissés sous le nez, c'est parce que vous avez réussi à passionner pour ce spectacle un profane et - qui sait - j'irai peut-être un jour à Colombes où je n'ai jamais mis les pieds. »

Dans *L'Équipe* du 7 mai 1952 parut un entretien mené par Marcel Oger avec le président de la FFF, Emmanuel Gambardella. Revenant sur la belle réussite que constituait cette première retransmission en direct, les deux interlocuteurs abordaient de front la question de fond : les retransmissions allaient-elles devenir monnaie courante ? D'entrée, Gambardella replaçait la première du 4 mai dans la situation générale du football français. Concernant les motifs d'autoriser un direct intégral, ce qui allait inmanquablement constituer un précédent, il rappelle que la commission « Propagande et information » de la FFF est présidée par un inspecteur général de la RTF, M. Missa.¹ Par la même occasion, il souligne les excellents rapports entretenus par les deux institutions et indique que la fédération a bénéficié d'un soutien précieux de la part des services de la Télévision pour renouveler sa cinémathèque et « rajeunir » ses films de propagande. Il rappelle également que la FFF a déjà autorisé la télévision « différée » de certains matchs.²

« L'autre mois, on nous a demandé : "Pouvons-nous téléviser en direct la totalité de la finale de la Coupe de France ?" Cela demandait réflexion en raison du précédent créé. La question fut soumise au Bureau fédéral. Compte tenu que le stade de Colombes est rempli jusqu'au bord en toute certitude, nous avons cru que l'expérience pouvait être tentée. Nous avons néanmoins demandé :

- *Que l'annonce publique n'en soit faite qu'après la clôture de notre location.*

Nous avons ajouté poursuit le président

- *Vous serez certainement satisfaits et vos spectateurs aussi. À vous d'en tirer pour l'avenir les enseignements.*
- *Pour nous, le problème demeure intact. La Télévision n'a pas d'argent pour payer ses programmes extra-studios. On n'est pas plus riche qu'elle et nous avons toujours besoin d'argent pour nos clubs.*

¹ En consultant *France Football Officiel*, on se rend compte que M. Missa reste président de la dite commission jusqu'à la fin des années 1950, même au plus fort de la « guerre Football-TV ». Le réalisateur René Lucot est un autre membre illustre de ladite commission pendant cette décennie.

² Signe des temps, la nomenclature est employée de manière approximative par les acteurs, même ceux qui, comme Emmanuel Gambardella, sont des hommes du métier, puisqu'il avait mené une carrière de journaliste sportif et de dirigeant de radio à Montpellier. La consultation des archives de l'INA et des programmes télévisés que nous avons réalisée ne laisse pas apparaître de diffusion en différé d'une rencontre dans son intégralité. Il semble donc que par télévision « différée » Gambardella désigne les résumés de longueur variable diffusés dans le cadre du JT.

À revoir donc pour 1953 ou avant, mais sur des bases à définir. Il n'était pas mauvais qu'un essai de télévision de finale de Coupe fût fait. On en pourra ainsi mieux discuter. »¹

Dès le surlendemain, un éditorial paru en une de *L'Équipe* revenait non seulement sur l'impact de cette première retransmission en direct, mais également sur les positions adoptées par Gambardella dans l'entretien accordé à Marcel Oger². L'auteur juge inutile les précautions prises en termes d'annonce du fait de l'inexistence de relais de télévision en province. Se basant sur l'expérience américaine, il émet l'hypothèse alors vraisemblable qu'en France également les grands événements ne perdraient pas de clients du fait de la télévision, mais concède que les autres manifestations du jour souffriraient de cette concurrence indirecte, mais certaine. Les pertes financières enregistrées par les rencontres et réunions secondaires de base-ball ou de boxe organisées au États-Unis aux mêmes dates et heures qu'un grand événement en seraient une preuve patente. Bien que le niveau de développement du réseau français confère encore une dimension fantasmagique aux craintes exprimées par les dirigeants du football, l'éditorialiste de *L'Équipe* cerne avec perspicacité le dilemme auquel sont confrontés ces derniers : la Télévision, plus encore que la Radiodiffusion, agit d'abord comme un merveilleux instrument de propagande favorisant le « progrès dans la masse » du sport dont lesdits dirigeants ont la charge, avant de les priver d'une partie de leur public potentiel. En guise de conclusion, il exhorte les acteurs impliqués à ne pas mener des combats d'arrière-garde qui seraient préjudiciable au plus grand nombre et à se rappeler qu'« à l'heure de l'évolution inéluctable que méritent les admirables reporters et techniciens de notre télévision, il sera bon de ne pas demeurer imperméable à l'expérience des autres pour éviter les faux-pas ».

Le direct n'étant souvent pas archivé avant la généralisation de l'*Ampex* durant la seconde moitié des années 1960, il nous sembla pertinent d'analyser le résumé de la finale de 1952 diffusé dans le cadre du JT le soir même. « Hyper Base » indique qu'il s'agit d'un reportage de 11' 45''. La consultation de la fiche signalétique laisse apparaître un « story-board » plus détaillé que d'habitude et une indication ne manque pas d'intriguer : seuls les quelques plans introductifs saisis au 22, Rue de Londres, devant le siège de la fédération, puis dans ses murs sont commentés par Georges De Caunes. Ils présentent les hiérarques de l'institution,

¹ Cf. OGER, Marcel, « Entretien avec le président Gambardella : Ciel bleu au football. La finale de la Coupe a été télévisée dimanche... », *L'Équipe*, 07/05/1952, p. 7.

² Cf. « Tendances de la T.V. », *L'Équipe*, 09/05/1952, p. 1. Selon Jacques Ferran à qui nous avons montré ledit éditorial lors de nos entretiens, l'auteur en est très probablement Jacques Goddet, alors directeur du quotidien sportif.

responsables de sa bonne marche et des probants résultats récents de l'équipe de France.¹ Le commentaire de la rencontre et de la remise du trophée par le président Auriol est assuré par Emmanuel Gambardella lui-même. On imagine mal comment ce dernier a pu se soumettre à l'exercice compte tenu des obligations protocolaires qui étaient les siennes après la finale. Seul le visionnage du film dans les locaux de l'INA permet d'élucider le mystère. Dès le premier plan apparaît un carton de présentation indiquant « Football 1952 – Finale de la Coupe de France & France-Allemagne ». Cette dernière rencontre ayant été disputée le 5 octobre 1952, le doute n'est plus permis : seules les images du reportage original ont été conservées, la partie « son » a été réenregistrée en postproduction. Pour commenter un sujet rétrospectif de fin d'année, les services de la RTF ont donc fait appel à l'homme de radio qu'avait été Emmanuel Gambardella. Le ton est solennel, le texte est extrêmement bien écrit et surtout bien trop synchrone avec les images qui défilent pour avoir été enregistré en cabine dans l'urgence peu avant voire en direct pendant le JT. Le reportage suit un schéma narratif des plus classiques : après les plans commentés par De Caunes et filmés Rue de Londres à une date indéterminée, mais très probablement postérieure à la finale de la Coupe, Gambardella assure le commentaire dès le premier plan montrant l'engouement populaire au jour J. Suivent des prises de vues illustrant l'attente du public, montrant les spectateurs pressés, courant pour obtenir une bonne place en tribune debout. Puis, on assiste à l'arrivée du Président de la République, flanqué du Président de la fédération et du secrétaire d'État à l'Éducation physique. Les deux équipes se mettent au garde à vous pendant que la musique militaire exécute l'hymne national. Le Président va serrer la main des joueurs qui lui sont présentés par le capitaine de chaque équipe, puis on le voit regagner la tribune officielle. Gros plan sur la coupe. Gros plan sur des enfants souriants qui agitent des fanions. Du début du reportage à la première image de football, le protocole, les plans d'ambiance durent bien plus d'une minute. À la fin du reportage, après un plan panoramique montrant l'arbitre sifflant la fin de la rencontre et un plan fixe présentant le résultat final sur le tableau d'affichage, les vues prises tant par la caméra située en tribune présidentielle que celle présente sur le bord du terrain nous montrent les supporters niçois qui envahissent la pelouse, les Bordelais abattus qui regagnent leur vestiaire, les joueurs azuréens portés en triomphe, le président descend sur le terrain pour leur remettre la Coupe de France, les joueurs niçois effectuent leur tour d'honneur au milieu d'une joyeuse cohue. Plusieurs plans montrent la première du jour, la présence d'une caméra de direct. En dépit des relations conflictuelles qu'entreprendront la RTF et la

¹ Sont nommément cités et montrés MM. Gambardella (Président), Delaunay (Secrétaire général), Rigal, Nicolas et Barreau (Sélectionneurs).

FFF après l'apparition du direct, qui par moments réduiront jusqu'à l'indigence la visibilité de l'équipe de France ou celle des compétitions de l'élite, relevons que de 1952 à 1970 la finale de la Coupe de France sera systématiquement retransmise en direct, celle du 12 mai 1968 entre l'ASSE et Bordeaux ne faisant pas exception à la règle en dépit des mouvements sociaux qui n'épargnent pas l'ORTF.

II.1.4 Visibilité de l'équipe de France

Durant les années 1950-1954, la visibilité de la sélection nationale connaît en France, comme dans les autres pays d'Europe, une croissance notable en raison de facteurs techniques (généralisation du film de 16 mm, mise en place des réseaux de relais de télévision, amélioration des voies de communication, développement des lignes aériennes régulières) favorisant la diffusion d'images en direct ou fixées sur pellicule dans les JT ou dans le cadre des actualités cinématographiques. Néanmoins, il apparaît d'abord au vu du tableau récapitulatif ci-après que certains déplacements de l'équipe de France ne firent pas l'objet d'un reportage en raison des difficultés persistantes liées à l'envoi d'une équipe de tournage ou au niveau de développement de la télévision locale.

Nous n'avons trouvé aucune mention d'une émission spéciale ou régulière consacrée au football durant ces années-là. Concernant les rencontres de l'équipe de France qui ne font l'objet ni d'une retransmission en direct ni d'un reportage, les explications peuvent varier, mais avec la fiabilisation de la couverture télévisée retenons que l'absence d'images fera l'objet d'un traitement journalistique croissant. Les rencontres disputées dans des pays où il faut se rendre en avion comme les Îles Britanniques, la Scandinavie ne sont pas toujours couvertes ou alors elles le sont avec un délai, comme le match Angleterre-France de 1951. Selon le conducteur du JT du 8 octobre 1951, le sujet filmé de cette rencontre a été acheté par la RTF à la Presse filmée. Comme il s'agit d'un film 35 mm et compte tenu de sa longueur relativement courte de 3' 30'', on peut en déduire que le même produit était probablement destiné aux salles de cinéma.

| Rencontres | Collection | Date de Diffusion | Durée | Compétition |
|--|-------------------|--------------------------|--------------|--------------------|
| France-Écosse à Colombes | JT 20H | 27/05/1950 | 00:08:20 | amical |
| Belgique-France à Bruxelles | | 04/06/1951 | Pas d'images | amical |
| France-Belgique à Colombes | JT 20H | 01/11/1950 | 00:10 :50 | amical |
| France-Pays-Bas à Colombes | JT 20H | 10/12/1950 | 00:08:00 | amical |
| France-Yougoslavie au Parc | JT 20H | 06/02/1951 | 00:07:40 | amical |
| Irlande du Nord-France à Belfast | | 12/05/1951 | Pas d'images | amical |
| Écosse-France à Glasgow | | 16/05/1951 | Pas d'images | amical |
| Italie-France à Gênes (03/06/1951) | JT 20H | 04/06/1951 | 00:04:40 | amical |
| Angleterre-France à Londres (03/10/1951) | JT 20H | 08/10/1951 | 00:03:30 | amical |
| Suisse-France à Genève (14/10/1951) | JT 20H | 15/10/1951 | 00:02:30 | amical |
| Suisse-France à Genève | JT 20H | 16/10/1951 | 00:05:10 | amical |
| France-Autriche à Colombes | JT 20H | 01/11/1951 | 00:09:50 | amical |
| France-Suède au Parc | | 26/03/1952 | Pas d'images | amical |
| France-Portugal à Colombes | JT 20H | 20/04/1952 | 00:07:50 | amical |
| Belgique-France à Bruxelles (22/05/1952) | JT 20H | 25/05/1952 | 00:02:10 | amical |
| France-RFA à Colombes | Direct | 05/10/1952 | 01:50:00 | amical |
| France-RFA à Colombes | JT 20H | 05/10/1952 | 00:10:20 | amical |
| Autriche-France à Vienne (19/10/1952) | JT 20H | 21/10/1952 | 00:05:10 | amical |
| France-Irlande du Nord à Colombes | Direct | 11/11/1952 | 00:45:00 | amical |
| France-Irlande du Nord à Colombes | JT 20H | 11/11/1952 | 00:09:20 | amical |
| Eire-France à Dublin | JT 20H | 16/11/1952 | 00:08:20 | amical |
| France-Belgique à Colombes | Direct | 25/12/1952 | 01:40:00 | amical |
| France-Belgique à Colombes | JT 20H | 25/12/1952 | 00:07:00 | amical |
| France-Galles à Colombes | Direct | 14/05/1952 | 01:30:20 | amical |
| France-Galles à Colombes | JT 20H | 14/05/1952 | 00:08:20 | amical |
| Suède-France à Solna | JT 20H | 11/06/1953 | 00:08:20 | amical |
| Luxembourg-France (21/09/1953) | JT 20H | 21/09/1953 | 00:04:20 | CM Qualif. |
| Eire-France à Dublin (04/10/1953) | JT 20H | 06/10/1953 | 00:04:30 | CM Qualif. |
| Yougoslavie-France à Zagreb | | 18/10/1953 | Pas d'images | amical |
| France-Suisse à Colombes | | 11/11/1953 | Pas d'images | amical |
| France-Eire au Parc | | 25/11/1953 | Pas d'images | amical |
| France-Luxembourg au Parc | | 17/12/1953 | Pas d'images | amical |
| France-Italie à Colombes (11/04/1954) | JT 20H | 12/04/1954 | 00:11:35 | amical |
| Belgique-France à Bruxelles (30/05/1954) | JT 20H | 01/06/1954 | 00:02:35 | amical |
| Yougoslavie-France à Lausanne | Direct | 16/06/1954 | 01:50:00 | amical |
| Mexique-France à Genève (19/06/1954) | JT 20H | 23/06/1954 | 00:03:45 | amical |
| RFA-France à Hanovre | Direct | 16/10/1954 | 01:50:00 | amical |
| France-Belgique à Colombes | Direct | 11/11/1954 | 01:45:00 | amical |
| France-Belgique à Colombes | JT 20H | 11/11/1954 | 00:06:00 | amical |

Après 1952, l'absence de retransmission en direct d'une rencontre disputée à Paris ou à Colombes est généralement due à la position de principe de la FFF lorsque l'horaire de ladite rencontre coïncidait avec celui de rencontres de football amateur. Ce qui ne pouvait être le cas des matches de qualification pour la Coupe du monde de la fin de l'année 1953. En effet, le

25 novembre 1953 était un mercredi et le 17 décembre un jeudi. Pour cette dernière date, nous avons trouvé une explication exhaustive. Ce même jour, toutes les équipes des reportages extérieurs de la RTF sont mobilisées pour mettre en images et retransmettre en direct de 14 à 17 heures l'élection (de René Coty) à la présidence de la République par le Parlement réuni en Congrès.¹ Annoncé dans les programmes télévisés, programmé de longue date, le reportage en direct du Château de Versailles que nous avons déjà évoqué précédemment, ne pouvait être « concurrencé » par une rencontre au suspense plus que limité et ce alors que la qualification de l'équipe de France était acquise depuis sa victoire contre l'Eire à la fin du mois de novembre. Selon ses habitudes en ces temps encore héroïques du direct, Pierre Sabbagh, devenu confiant dans la fiabilité des hommes et du réseau de relais mis en place pour l'occasion, saisit toute occasion lui permettant de s'adonner à l'autopromotion des programmes de la RTF. Ainsi, présente-t-il en détail l'investissement technique et humain nécessaire pour que le téléspectateur puisse participer à ce moment d'histoire.² Le responsable du service des actualités place ce reportage pratiquement sur le même plan que la retransmission des cérémonies du Couronnement d'Elizabeth II d'Angleterre, les 2 et 3 juin 1953, généralement considérée comme la répétition générale des futures retransmissions de l'Eurovision. En effet, celui-ci matérialise une promesse faite aux Français d'être, dorénavant, grâce à la télévision, les témoins oculaires des moments les plus importants de la vie politique de leur pays. L'initiative de la démarche émanant, selon les déclarations de Sabbagh, de la questure de l'Assemblée nationale, on est invité à y voir une adhésion de la représentation nationale à l'idée que la télévision sert la démocratie. Sabbagh y voit en outre une consécration du travail accompli par les équipes de la RTF, même s'il redoute la durée imprévisible que peut prendre le scrutin :

« Enfin, on considère la TV comme le témoin indispensable de la vie du pays. La TV devient l'instrument le plus puissant d'information. On nous prend enfin pour des gens sérieux. (...) Cela peut durer trois heures ou trois jours. »³

La dernière remarque de Sabbagh souligne implicitement une des caractéristiques les plus intéressantes du football pour la télévision : si selon le « bon mot » de Sepp Herberger, le public aime le football, parce qu'il ne sait jamais avec certitude « *comment cela va finir* », les gens de télévision l'apprécient parce que sauf interruption due à des incidents graves, on sait

¹ Cf. *Radio-TV* n°477, 13/12/1953, p. 34.

² Cf. SERGE, A.-Y., « L'élection du Président de la République sera télévisée », *Radio-Ciné-Télévision* n°203, 06/12/1953, pp. 34-35.

³ Ibid.

toujours à quelques minutes près quand il faudra rendre l'antenne. Après avoir évoqué les difficultés techniques à maîtriser, liées notamment au fait que Versailles se trouve dans une cuvette et l'heure incertaine à laquelle aura lieu l'investiture, Sabbagh déroge au devoir de réserve et exprime sa préférence. Celle-ci va à Vincent Auriol, mais non pas pour des raisons politiques. En bon prosélyte du nouveau média, Sabbagh stigmatise allusivement l'ignorance et l'immobilisme de la classe politique en matière de télévision :

« (...) Auriol est déjà au courant des problèmes de la TV. Il connaît nos efforts et nos angoisses, et puis... ajoute-t-il encore plus confidentiellement, il est jovial et photogénique ! Un nouveau président, et c'est toute une rééducation « télé » à refaire. »¹

La classe politique regrettera amèrement que les caméras de la télévision aient enregistré et diffusé les péripéties qui précédèrent l'élection de René Coty :

« Mais l'année 1953, c'est aussi celle de l'élection du président de la République. Les caméras qui couvrent désormais tous les grands événements politiques, voyages de ministres, etc. sont présentes à Versailles, et suivent les péripéties de très près, tour après tour. Rien n'échappe à l'œil vigilant des caméras ou à celui des reporters : discussions, tractations, candidatures, marchandages, retraits, désistements. L'image donnée au public n'est guère flatteuse. Est-ce pour cette raison que la télévision ne peut - et ne pourra longtemps - obtenir le droit de pénétrer dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale ? Si l'on comprend bien, la politique souhaite aller à la télévision, mais elle ne veut pas que la télévision aille à elle. »²

Dans le fond, l'attitude des autorités du football n'est donc pas très éloignée de celle de la classe politique : la publicité que le nouveau média offre à toute manifestation publique semble accompagnée d'un danger aigu pour ceux qui en sont les acteurs, il s'agit de la perte de contrôle de son image, du spectacle que l'on organise. Ces craintes étant principalement nourries par la retransmission en direct, on se demande alors pourquoi la FFF aurait interdit l'accès au Stade Olympique de Colombes à des équipes des actualités télévisées lors de rencontres sportivement importantes disputées à l'automne 1953. La consultation de la presse sportive ne renseigne pas le lecteur s'il s'agit éventuellement d'une mesure de rétorsion de la RTF parce qu'elle n'avait pas obtenu l'autorisation de retransmettre en direct. L'absence de reportages filmés au JT peut également être due à un incident en salle de montage ou en laboratoire au moment du développement. Mais on peut raisonnablement douter du fait que cela se reproduise lors de trois rencontres. Toujours est-il qu'à la fin de l'année 1953, le sentiment prédomine qu'il n'est pas jusqu'au législateur qui ait compris les enjeux inhérents

¹ Ibid.

² Cf. BROCHAND, Christian, *op. cit.*, 1994, p. 393.

au développement du nouveau média. Avec le couronnement d'Elizabeth II, les directs sportifs ont joué un rôle crucial dans cette prise de conscience :

« En décembre 1953, le Parlement vote enfin les crédits permettant de faire de la télévision française un grand service public national. On prévoyait des installations aux Buttes-Chaumont et l'agrandissement du centre de la rue Cognacq-Jay (...). Les pouvoirs publics avaient enfin compris l'intérêt de l'instrument. Les réalisations du journal télévisé y étaient pour beaucoup. »¹

Radio-TV revient sur ce vote et en souligne les principales conséquences pour le téléspectateur.² Citons entre autres les points suivants :

- Les émetteurs de Lyon et de Marseille seront en place courant 1954.
- Les PTT préparent la mise en place du relais Paris-Strasbourg qui aura lieu fin janvier 1954.
- La durée des programmes de TV sera portée de 36 à 40 heures en 1954.
- La réapparition prochaine du sport à la TV.

Ce dernier point montre bien qu'en dépit du caractère expérimental et aléatoire de sa programmation, le sport s'était imposé en très peu de temps dans l'esprit du public comme un pilier de la grille des programmes, *a fortiori* depuis l'apparition du direct. Notre recensement confirme néanmoins que l'auteur des brèves parues dans *Radio-TV* allait être contredit concernant le football. La diffusion en Eurovision de la Coupe du monde 1954, sur laquelle nous reviendrons en détails ci-après, allait définitivement installer les rencontres internationales, surtout celles de la sélection nationale, au premier rang des émissions préférées des Français. Le public, qui avait pris l'habitude des retransmissions radiophoniques des matches phares depuis la Libération, dut aussi se faire à l'idée de restrictions dans ce domaine après avoir goûté aux joies du multiplexe mis en place par Radio Luxembourg à partir du 1^{er} novembre 1953.³ Le Groupement des clubs autorisés, persuadé que la couverture intégrale de ces rencontres dissuadait le public de se rendre au stade, prit la décision en mars 1954 de n'autoriser celle-ci qu'à partir de la mi-temps.⁴ Pour les amateurs de football, la limitation de l'offre est dès lors ressentie comme une injustice, quelle qu'en soit la cause, les

¹ MIQUEL, Pierre, *Histoire de la radio et de la télévision*, Paris, Éditions Richelieu, 1973, cité par LUSTIÈRE, Colette, « Le JT. L'évolution des techniques et des dispositifs », in LÉVY, Marie-Françoise, COHEN, Évelyne, *La télévision dans la République : les années 1950*, Paris, Éditions Complexes, 1999, p. 44.

² Cf. *Radio-TV* n°478, 20/12/1953, p. 8

³ « Cahiers d'histoire de la radiodiffusion », *Sport et radio* n°79, janvier-mars 2004, Paris, p. 90.

⁴ Cf. « Cahiers d'histoire de la radiodiffusion », *Sport et radio* n°79, janvier-mars 2004, Paris, p. 76.

retards pris dans l'aménagement du réseau national ou les dissensions perdurant entre les acteurs impliqués.

II.1.4.1 France-Allemagne 1952, de la singularité d'un « match comme un autre »

On peut raisonnablement penser que les responsables fédéraux avaient tenu compte du contexte particulier dans lequel devait se dérouler la rencontre au moment de définir le protocole qui encadrerait celle-ci.¹ Le témoignage que nous avons recueilli auprès de Raymond Kopa à propos de ce match, lors duquel il honorait sa première cape d'international, laisse supposer que les joueurs n'ont pas été perturbés dans leur préparation :

« Franchement, les joueurs n'ont pas été briefés par les officiels concernant le protocole. Nous étions très concentrés sur notre match. Pour moi, c'était le premier en équipe de France et il fallait réussir une bonne performance. Ce que nous avons fait puisque nous avons remporté une victoire convaincante par 3 buts à 1. »²

On veilla avec le plus grand soin à éviter que la sélection ouest-allemande ne soit sifflée avant la rencontre. À cette fin, l'entrée des équipes se fait de manière synchronisée. On procède à l'échange des fanions et au « toss » sans que les hymnes ne soient joués. À la fin de la rencontre, les deux équipes doivent se retrouver dans le rond central pour se congratuler et regagner les vestiaires ensemble. Mais personne n'est dupe, ni la presse ni le public. Certes, la télévision ne consacre aucun sujet d'avant-match à l'événement, mais la presse se charge d'en souligner le caractère « sensationnel ». Ainsi, l'article paru la veille de la rencontre dans le *Monde* inscrit-il ce match comme une date importante dans la « grande histoire » des relations franco-allemandes :

« Le match international de football qui va se disputer demain à Colombes entre les équipes de France et d'Allemagne marquera la reprise officielle des relations sportives entre les deux pays ennemis. »³

L'article non signé du *Monde* n'est pas exempt de commentaires sous lesquels affleure l'opposition dialectique des concepts de « nation » et de « peuple », qui, sur le plan

¹ Cf. WAHL, Alfred, «Fußball und Nation in Frankreich und Deutschland», in FRANÇOIS, Étienne, VOGEL, Jakob (dir.), *Nation und Emotion. Deutschland und Frankreich im Vergleich. 19. und 20. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995, pp. 342-352.

LASNES, Laurent, *Football über alles, par-dessus tout. Une saga des France-Allemagne du XXème siècle*, Paris, Le Tiers-Livre, 2006.

² Entretien avec Raymond KOPA (30/03/2011)

³ Cf. *Le Monde*, 05-06/10/1952, p. 7

idéologique, joua un rôle éminent dans l'affrontement nationaliste entre la France et l'Allemagne. Il insiste sur le fait que l'équipe de France comprend non seulement des « *hommes neufs* », mais aussi et surtout un « *contingent impressionnant de joueurs portant patronymes polonais, tchèques ou hongrois* ». Outre l'origine étrangère, l'appartenance de ces joueurs à la classe ouvrière est mise en relief par l'évocation du fait qu'ils aient « *préféré les fatigues salubres et lucratives du football professionnel au travail du fond dans les mines nordistes* ». Doit-on voir une hostilité à peine voilée vis-à-vis de cette composition « multiculturelle » de la sélection nationale dans la présence d'un point d'interrogation entre parenthèses suivant l'adjectif « *Rémois* » lorsque le nom de Raymond Kopa est cité comme animateur de la ligne d'attaque ? On précise dans le même élan que celle-ci comprend également un autre joueur d'origine polonaise, Thadée Cisowski, et « *le virtuose hongrois, Ujlaki, naturalisé depuis trois semaines* ». Rappelons que Raymond Kopa avait quitté le SCO d'Angers à la fin de la saison 1950-1951 pour le Stade de Reims et qu'on ne pouvait nourrir de doute quant à son appartenance à ce club.¹ Toujours est-il que l'auteur ne manque pas de préciser que Fritz Walter est citoyen d'honneur de la ville de Kaiserslautern, teinturier de son état (ce qui contrasterait avec la vénalité des footballeurs professionnels (français)) et une « *idole des foules occidentales* ». Le bilan de la *Mannschaft* depuis sa reconstitution tardive et récente est lui aussi mentionné en termes flatteurs. La singularité de la rencontre, son importance « historique » sont évidentes à la lecture des articles parus dans les principaux organes de presse le lendemain du match. Dans *L'Équipe*, avant d'en arriver à des considérations strictement sportives, Maurice Pefferkorn recourt à l'ironie pour évoquer un « *match comme un autre* » :

« *On nous avait dit et nous le répétons avec insistance, comme pour nous en persuader, que ce match était un match comme un autre. Convenons à vrai dire, que c'était quelque peu masquer la vérité. Pouvait-on, franchement, faire abstraction en cette circonstance des contacts historiques (un euphémisme, n'est-ce pas ?) de la France et de l'Allemagne ? Et si nous avons pu chasser cette arrière-pensée, toute l'Europe n'était-elle pas là pour la retenir, pour nous l'imposer de force ? C'était une telle sensation pour les sportifs du continent ! Alors réjouissons-nous du résultat qui doit placer l'équipe de France très haut dans leur estime. Que ce ne soit pas un match comme un autre, on en eut tout de suite l'impression lorsque les deux équipes pénétrèrent sur le terrain, côte à côte, d'une démarche lente, comme indifférente et voulant donner l'impression qu'elles étaient parfaitement décontractées. Le public, lui, à cet instant, était en pleine contraction et il resta tendu un moment, pas très longtemps en fait, car l'équipe de France ne tarda pas à soulever par son départ offensif et ardent, la soupape qui mettait l'enthousiasme sous pression.* »²

¹ L'auteur ne mentionne pas les joueurs allemands qui ont des noms d'origine slave comme Turek ou Schanko ou nés à l'étranger comme Jupp Posipal, un « *Donauschwabe* » (souabe danubien) né en Roumanie.

² Cf. PEFFERKORN, Maurice, « Un match comme un autre ? », *L'Équipe*, 07/10/1952, p. 1.

Le *Monde*, dont la page sportive est généralement marquée par la sobriété et la concision des articles qui y paraissent, revient longuement sur la victoire française à laquelle deux articles sont consacrés.¹ Si l'on y ajoute le papier commis par Michel Droit dans la rubrique « Radiodiffusion », on atteint un nombre de trois articles gravitant autour d'une rencontre de football, un fait suffisamment rare dans ce quotidien pour être souligné.² L'article de Merlin ne se soucie pas de commentaires sportifs pour se focaliser uniquement sur l'ambiance régnant dans les tribunes et les rues avant et après le match. Les exploits de l'équipe de France sont complètement occultés. Les seuls faits et gestes des joueurs allemands qui sont rapportés sont ces « petits riens » traduisant leur esprit sportif (main tendue à un joueur à terre, excuse démonstrative après une brutalité). Dès les deux premiers paragraphes, l'enjeu extra-sportif de la rencontre est appréhendé en évoquant l'attention qu'il retient dans les deux pays grâce à sa couverture radiophonique :

« Le match France-Allemagne de football avait attiré une foule record hier dimanche à Colombes. C'était la première apparition officielle d'une équipe allemande sur un terrain de jeu français depuis la guerre. La rencontre présentait un grand intérêt sportif. Elle soulevait surtout, des rives du Rhin aux rives de la Seine, une curiosité intense où se mêlaient des sentiments autrement complexes que ceux des plus fanatiques footballeurs. Il y avait le stade en plein air, la frivolité de son ballon rond, ses vingt-deux joueurs solides, le gravier humain de ses gradins. Et par-delà les ondes, il y avait deux pays secrets qui écoutaient, qui s'écoutaient : l'un passionné à reconquérir, plus ou moins inconsciemment, des sympathies perdues et à plaire par ses athlètes ; l'autre, davantage sur la réserve, mais généreux de nature et abhorrant la rancune dans le fond de son âme... (...) »

Comme Pefferkorn, Merlin commente le protocole précédant le coup d'envoi. Mais si le premier porte son attention sur l'entrée des équipes sur la pelouse, le second évoque explicitement l'absence des hymnes :

« On ne joua pas les hymnes nationaux au début du match, ce qui fut une faiblesse. La présentation des équipes se déroula sans le moindre incident, mais sans chaleur particulière, saluée par des applaudissements polis. »

L'opération « séduction » prêtée à la délégation allemande semblait avoir réussi quand, ayant eu le « bon goût » de perdre, « *le onze d'outre-Rhin, qui avait vaillamment lutté, se rangea spontanément sur une file au milieu du terrain* » et que « *des applaudissements nourris, allègres, crépitèrent cette fois sans équivoque.* »

¹ Cf. MERLIN, Olivier, « Vingt et un ans après, à Colombes, le match France-Allemagne s'est terminé par la victoire du onze tricolore », *Le Monde*, 07/10/1952, p. 7.

Cf. JUNQUA, Pierre, « Comment la partie fut gagnée par les nôtres (3 buts à 1) », *Le Monde*, 07/10/1952, p. 7.

² Cf. DROIT, Michel, « France-Allemagne à l'écran », *Le Monde*, 07/10/1952, p. 9.

La sortie du stade livre à Merlin l'occasion d'évoquer la tenue vestimentaire des touristes allemands, leur plaisir de flâner autour des monuments de Paris et ces signes très visibles du miracle économique que sont « *leurs voitures et leurs cars luxueux* ». Pour la première fois depuis la déroute de la Wehrmacht, des Allemands en nombre déambulent dans les rues de la capitale, ce qui ne manque pas de réveiller quelques réminiscences, dont l'auteur doute qu'un match de football puisse faire table rase :

« Je me laissais porter par le flot compact, bercé par des phrases gutturales, en proie à toutes sortes d'images contradictoires et rétrospectives...Et je revoyais les traits de ce petit Rhéna, dont j'avais fait la connaissance l'an dernier à Francfort, qui restait à jamais épris de "notre beau pays" pour y avoir inspecté tous les sites (et toutes les garnisons).

« Organisez, m'avait-il dit, un France-Allemagne de football à Colombes et il n'y aura plus de nuages entre nous. »

L'excellent homme était absolument sincère dans ses élans sentimentaux, n'en doutez pas. »

L'article de Junqua, bien davantage voué à l'analyse tactique du jeu et celle de la performance individuelle des joueurs, n'en recourt pas moins à l'emploi d'une métaphore militaire et historique pour commenter l'évolution tardive du score qui était de 1-1 de la 14' à la 81' :

« Et soudain la ligne Siegfried craqua. L'histoire nous a appris déjà la faillite des lignes fortifiées. »

On notera que deux encadrés sont insérés dans cet article. Le premier fait écho aux propos concernant l'origine des joueurs parus dans l'article de la veille et énumère les lieux de naissance de chacun des joueurs français, désignés dans le titre par l'adjectif possessif de la première personne du pluriel pour marquer l'identification de la nation tout entière avec ses onze représentants légitimes au titre du droit du sol ou de la tradition d'accueil de la nation française :

« Sur les onze joueurs de l'équipe de France, cinq sont nés dans le Nord : Ruminski à Waziers, Gianessi à Aniche, Kopa à Nœux-les-Mines, Strappe à Bully, Deladerrière à Annœulin ; deux joueurs sont nés à Paris : Jonquet et Bonifaci ; Marche a vu le jour dans les Ardennes, Penverne dans le Morbihan. Les deux seuls naturalisés sont Cisowski, né à Laski (Pologne), et Ujlaki, né à Budapest (Hongrie). »

Le second encadré évoque la recette record qui bat le montant atteint lors de la finale de la Coupe de France 1952, que nous avons évoquée ci-dessus :

« Le record de la recette à Colombes qui s'élevait à 17 239 727 francs depuis la finale de la Coupe 1952, a été battu hier dimanche à l'occasion de France-Allemagne : 18 295 000 francs. Il y avait 52021 spectateurs contre 61 722 pour la finale de la Coupe 1950. Mais le prix des places était augmenté... »

II.1.4.2 Réactions allemandes à une « réjouissante défaite »

Confirmant le propos de Merlin évoquant deux pays à l'écoute, l'édition du *Monde* parue en date du 8 octobre 1952 procède à une rapide revue de la presse allemande. Seuls deux quotidiens, l'un à diffusion nationale et le second pratiquement destiné à la seule région de Francfort sont cités. La teneur des citations est focalisée sur la supériorité sportive de l'équipe de France. Ainsi, pour *Die Welt* du groupe Axel Springer, il s'agit de « la défaite la plus honteuse de l'Allemagne depuis la guerre » et la *Frankfurter Neue Presse* de souligner que « même la meilleure sélection allemande n'aurait pas eu la moindre chance contre cette équipe française ».¹

Dans son éditorial du 6 octobre 1952, Friedebert Becker articule son analyse du match autour de la perfectibilité de la sélection nationale allemande tout en soulignant l'attitude sportive du public parisien et « l'esprit de réconciliation fraternelle » dans lequel se déroula la rencontre.² Ignorant les quelques milliers de téléspectateurs français, il affirme que le onze allemand a certes perdu un match, mais gagné le cœur de dizaines de milliers de spectateurs et de millions d'auditeurs français. Becker en veut pour preuve les applaudissements nourris du public de Colombes que récoltèrent les actions de classe (plutôt rares) de la *Mannschaft* et ce bien avant que la victoire de l'équipe tricolore ne se dessine. Il conclut son papier en célébrant l'amitié franco-allemande et les vertus pacificatrices des rencontres de football disputées dans le « *Grand stade* » :

« La plus belle des consolations, c'est bien l'amitié véritable, que des milliers d'Allemands ont conclue avec des cœurs français en tant qu'hôtes de la capitale française à l'occasion de ce match international. Une fois de plus, le football a prouvé qu'il surmontait tous les préjugés politiques. L'Allemagne et la France ont fêté leur réconciliation fraternelle. Des millions d'amateurs de football, qui étaient au stade ou devant leur poste de radio, y ont adhéré. Voilà qui est bien plus précieux qu'une victoire avec des buts dans un match de football ! »

Le magazine *Der Spiegel* ne verse pas dans ce type d'optimisme béat. Le seul traitement de la rencontre qu'il propose à ses lecteurs consiste en une analyse succincte d'un article paru dans

¹ « La presse sportive allemande (sic) commente le match de Colombes », *Le Monde*, 08/10/1952, p. 8.

² BECKER, Friedebert, « Pariser Fußballverbrüderung tröstet für eine Niederlage », *Der Kicker* n°40, 06/10/1952, p. 2.

l'édition du 8 octobre 1952 de *l'Humanité*.¹ En marge du battage médiatique («*Presse-Rummel*») déclenché par l'événement, l'hebdomadaire allemand remarque un article de l'organe du PCF expliquant la défaite de l'Allemagne « *uniquement par sa division* » et proposant à Herberger une composition d'équipe mêlant les meilleurs joueurs de RFA et de RDA. Deux mois après les JO d'Helsinki auxquels la RDA avait refusé de participer dans une équipe allemande unifiée, cette proposition faisait écho à une campagne de presse initiée peu avant par les journaux contrôlés par la SED et plaidant pour une reprise des relations sportives interallemandes rompues depuis le 21 septembre 1952.

II.1.4.3 Les retrouvailles France-RFA du 5 octobre 1952, clou de la rentrée télévisuelle 1952

Après la finale de la Coupe de France disputée en mai, le match des « retrouvailles » franco-allemandes disputé le 5 octobre à Colombes constitue donc le second sommet de l'année 1952 en matière de télédiffusion du football. Il s'agit, répétons-le, du premier direct intégral d'une rencontre internationale assurée par la RTF et de la première fois où les téléspectateurs français voient des footballeurs allemands à l'œuvre. En effet, les rencontres disputées par la RFA depuis sa réadmission au sein de la FIFA n'avaient fait l'objet d'aucun reportage diffusé sur les ondes de la RTF. Tout juste doit-on faire abstraction d'un court sujet filmé (1' 20'') passé au JT du 6 décembre 1951 et consacré à un match de gala opposant une sélection des clubs de Berlin-Est et Berlin-Ouest à celle de clubs londoniens. Acheté à la Presse filmée, ce sujet tourné en 35 mm était probablement lui aussi destiné au circuit des cinémas. Organisé deux mois après la signature de l'accord du 20 septembre 1951 portant sur le commerce interzones, on peut supposer que cette rencontre nécessitant l'autorisation des puissances occupantes s'inscrivait dans une stratégie de communication destinée à démontrer l'existence de relations normalisées entre les zones d'occupation. Il serait toutefois imprudent d'y voir l'illustration d'une reprise plus rapide des relations sportives entre la RFA et la Grande-Bretagne. En effet, la première rencontre RFA-Angleterre d'Après-guerre date du 26 mai 1956. En dépit du fait que la programmation de la retransmission en direct n'est annoncée que très tardivement, de nombreux acheteurs potentiels d'un récepteur de télévision franchissent en hâte le seuil d'un commerce d'appareils électroménagers dans les jours qui précèdent la rencontre. Le public ne peut envisager que le match ne soit pas retransmis en raison de l'attente qu'il suscite et des bons chiffres obtenus par les services chargés de la location des

¹ Cf. « Das ganze Deutschland », *Der Spiegel* n°42, 15/10/1952, p. 23.

places, ce dont *L'Équipe* ou *France Football* se font l'écho. À titre d'exemple *France Football* évoque dès le mois de mars 1952 « l'intérêt considérable » que le match suscite outre-Rhin en indiquant qu'une agence de voyage allemande avait déjà sollicité 500 billets d'entrée auprès de la FFF. Dans cette même brève, l'hebdomadaire indique qu'il ne s'agit pas vraiment d'une première rencontre entre Français et Allemands puisque deux rencontres interuniversitaires récentes virent respectivement les seniors de Paris étriller ceux de Mayence par 4 buts à 0 et les juniors de la capitale française battre ceux de Berlin par 3 à 2. Regrettant que ces rencontres n'aient pas bénéficié de la publicité méritée par l'initiative de leurs organisateurs, *France Football* conclut ironiquement que « dès l'instant où il n'y a pas de recettes ou que l'honneur national (?) n'est pas en jeu, cela ne compte pas, n'est-il pas vrai ? »¹ La retransmission de la finale de Coupe ayant été unanimement saluée comme une réussite technique, ce premier match France-Allemagne depuis 1937 constitue en quelque sorte le clou de la rentrée télévisuelle à l'automne 1952. Il s'inscrit dans un contexte très favorable au nouveau média : le grand public prend conscience de sa fiabilisation et du développement de ses possibilités. La veille du match, Michel Droit analyse les nouveaux programmes de la Télévision dans le *Monde*. Signe de progrès, il annonce dans son chapeau de « nombreuses retransmissions extérieures » et une « augmentation des émissions en direct ».² Déplorant implicitement, l'immobilisme frappant l'institution pour des raisons aussi diverses que la « double exploitation » des systèmes à 819 et 441 lignes, ayant forcément limité le nombre d'heures de diffusion avant la mise au point du convertisseur par l'ingénieur Delbord au cours de cette même année 1952, il prend connaissance avec satisfaction de la « création rue Cognacq-Jay d'un nouveau studio de prises de vues, de la multiplication et de l'amélioration du matériel de reportage qui auront pour conséquences immédiates un accroissement du "direct" et une diminution du film. »³ Analysant la grille des programmes annoncée pour la rentrée du 19 octobre suivant, Droit insiste donc sur la progression de la part revenant au direct dans une offre plus importante en termes d'heures de diffusion. Ainsi, le nombre d'heures de programmes hebdomadaires atteignait un total de 25 heures/semaine avant l'été 1952. Il sera dorénavant de 30 dès la rentrée grâce à la suppression des diffusions en 441 lignes. La répartition entre direct et pellicule qui était de l'ordre de 30% pour le premier et de 70% pour la seconde évolue de manière tout aussi notable puisque le direct représentera 53% des émissions et le film 47%. Finalement, Droit souligne le fait que l'effort

¹ Cf. « Ainsi tourne la boule », *France Football* n°319, 11/03/1952, p. 3.

² Cf. DROIT, Michel, « Les nouveaux programmes de la Télévision », *Le Monde*, 04/10/1952, p. 13.

³ Ibid.

principal de l'institution portera sur la « *présence dans le programme de la "vie" saisie en instantané* ». Cela passe par une augmentation de 200% des « *retransmissions extérieures* ». C'est d'ailleurs par cette mention que le grand quotidien du soir annonce la retransmission du lendemain, la RTF observant l'interdiction émise par la FFF de communiquer autour d'une retransmission en direct aussi longtemps que la location n'est pas close. Droit achève son article en indiquant que les reportages d'actualités en direct qui occuperont le créneau horaire du dimanche après-midi seront très probablement consacrés à des sujets sportifs.

Revenant sur l'événement télévisuel que représente cette première rencontre de l'équipe de France retransmise en direct dans l'édition du surlendemain, Michel Droit à l'instar de Pichet et de son confrère de *Radio-TV* cités précédemment, procède à une critique de la réalisation qui laisse entrevoir les possibilités du média et qui en font déjà bien plus qu'un pis-aller pour ceux qui sont privés d'une présence au stade :

« Le souvenir que nous avait laissé la finale de la Coupe de France de football télévisée en mai dernier, n'a pas fait pâlir le reportage de ce France-Allemagne, qui, lui aussi restera dans les annales de la télévision française parmi les succès marquants et rentables. Si l'auteur du premier but des tricolores, tirant son ballon d'une assez jolie confusion de chevilles et de rotules conserva en effet pour beaucoup de spectateurs et de critiques présents à Colombes un discret anonymat, pour le téléspectateur un peu familiarisé avec les silhouettes et les numéros des joueurs il fut tout de suite très clair qu'il s'agissait d'Ujlaki. Cette seule référence suffirait à situer la précision optique du reportage. Mais les grandes phases du jeu, les renversements de situation, les « changements d'aile », les longs dégagements des gardiens, furent également suivis avec ampleur. Et les brèves plongées de caméra dans le public, saisissant parfois avec humour sa composition bipartite, les flashes rapides sur le tableau d'affichage, sur tel éclopé soigné au bord de la pelouse, complétèrent la valeur de la description. »¹

La télévision alliant image et son, Michel Droit n'omet pas d'évaluer la prestation du commentateur du jour, Georges Briquet. Or si l'on peut se fier au programme annoncé dans *Radio-Cinéma-Télévision* et de *Radio-TV*, celui-ci officiait tant sur les ondes du Poste Parisien que sur celles de la RTF.² Ce qui sans invalider l'argument de Michel Droit le placerait néanmoins sous un éclairage ironique :

« Ce France-Allemagne a enfin marqué les débuts de Georges Briquet commentateur de télévision. À ceux qui accusaient parfois le radioreporter d'en prendre un peu à son aise avec la réalité et de laisser au micro trop libre cours à son imagination, Georges Briquet a répondu preuve en main, c'est-

¹ DROIT, Michel, « France-Allemagne à l'écran », *Le Monde*, 07/10/1952, p. 9.

² On retrouve cette confusion occasionnelle des genres, principalement due à des contingences financières et techniques, en RFA durant les années 1953 et 1954. La Coupe du monde 1954 amènera une spécialisation et une séparation nette entre les deux médias dans les deux pays. Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 47.

à-dire écran sous les yeux de façon éclatante. Quelle justesse et quelle vélocité ! Voilà en résumé qui augure fort bien des reportages en direct du dimanche que l'on nous promet. »¹

Si la retransmission de ce match n'a pas été archivée, il nous reste le résumé passé au JT le soir même de la rencontre.² Après plusieurs visionnages effectués à l'INA du Grand-Est en compagnie de professionnels, nous avons acquis la conviction que, contrairement au résumé de la finale de la Coupe de France 1952, il s'agissait bien de la bande son originale. Contrastant avec le commentaire limpide et toujours synchrone de Gambardella, apparemment joint au même sujet si l'on se réfère au carton d'annonce, ce sont surtout les erreurs, les digressions et les hésitations de Briquet qui influencèrent notre opinion.³ Dès lors, il nous a paru intéressant de procéder à la transcription complète de son texte pour illustrer les observations succinctes que nous apportons ici.⁴ Le style variant selon les époques, on ne s'étonnera pas des différences de perception qu'il nous faut surmonter pour pouvoir envisager ce à quoi se réfère Michel Droit lorsqu'il prêche justesse et vélocité au commentaire de Briquet. Rappelons d'emblée que l'exercice du commentaire en direct au stade et celui d'un résumé qui défile en présentant, selon la pertinence du montage, de manière plus ou moins logique ou complète les moments forts de la rencontre, comportent des différences majeures. D'une part, il faut tenir compte de l'urgence dans laquelle est produit le résumé. Ainsi, après un visionnage commun dudit sujet, MM. Christian Daniel et Charles Giraud, cameraman de télévision en retraite, n'avaient-ils que peu de doute quant à la manière dont Briquet a dû procéder. Comte-tenu de l'horaire de la fin de la rencontre, même si les images de la première période ont dû être acheminées à Cognacq-Jay par navette motocycliste dès la mi-temps, des délais nécessaires pour procéder au développement du film 16 mm, pour effectuer une première sélection de rushes au « chutier » de la chambre noire, pour procéder au collage des séquences retenues et finalement pour rédiger les fiches de commentaire, il est très probable que la « voix du football et du Tour » ait « donné son commentaire » en cabine et probablement en direct durant le JT alors que les images passaient déjà sur les écrans.

¹ Par déduction logique, si Briquet fait ses débuts de commentateur TV le 5 octobre 1952, il n'a pas pu officier dans ce rôle le 4 mai précédent.

² Au moment où nous rédigeons ces lignes, ce reportage n'est plus accessible sur Youtube.

³ En dépit d'une consultation exhaustive des programmes de fin d'année, nous n'avons pu déterminer avec certitude dans quel cadre la rétrospective « Football 1952 » aura finalement été diffusée puisque nous n'avons pu trouver de référence explicite. Toutefois, la « Chronique de l'an 1952 » diffusée au début de la soirée de réveillon de 20.30 heures à 21.30 heures constituerait le cadre le plus plausible pour une telle diffusion.

⁴ Cf. Commentaire intégral de Georges Briquet, sujet JT 20 H, 05/10/1952 «France-Allemagne 1952», Cf. Annexes.

De manière prévisible, le reportage débutant avec les images des deux équipes sortant du tunnel menant aux vestiaires, le commentaire revient sur le caractère exceptionnel de la rencontre, même s'il omet de mentionner le fait que les hymnes n'ont pas été joués :

« 5 octobre 1952, France-Allemagne, le premier France-Allemagne d'après-guerre, un match comme tous les matchs internationaux du point de vue sportif et pourtant un match pas tout à fait comme les autres. Remarquez la différence avec le film de la finale de la Coupe de France : l'entrée ensemble des deux équipes, représente, comment-dirais-je, l'entrée un peu grave, et puis l'attitude du public, moins enthousiaste, moins extériorisé : il sent la gravité de l'événement. Le toss, la présentation et l'échange des drapeaux, des fanions. L'arbitre est Mr Evans, un arbitre britannique. Marche est le capitaine français. Voici encore une vue du public. »

Commentant la dernière prise de vue montrant les joueurs au centre du terrain, Briquet souligne l'état d'esprit réjouissant dans lequel s'est disputée la rencontre :

« Voici la fin, nos joueurs se congratulent dignement, les Allemands prennent la chose très sportivement et vous vous souvenez qu'ils se sont groupés en cercle sur le centre du terrain pour saluer la foule qui exulte. »

Mais, l'intérêt principal d'une analyse détaillée du commentaire de Georges Briquet réside probablement dans le constat des difficultés qu'il rencontre à ne pas « raconter ce que tout le monde voit » ou à suivre le développement du jeu au plus près plutôt que de digresser. Ainsi, l'identification de l'auteur du premier but laisse-t-elle apparaître une contradiction avec l'analyse présentée par la presse parue au lendemain du match. On déduit logiquement des propos de Briquet que c'est Strappe qui ouvre le score, car il omet de citer le buteur, Joseph Ujlaki :

« Voici une attaque allemande, une contre-attaque française, la balle va et vient. Voici un long dégagement de Ruminski. Strappe qui a la balle, s'infiltré et shoote. Liebrich essaie de l'arrêter mais il n'y parvient pas, la balle pénètre dans les filets et c'est le premier but français qui a l'air de laisser les Allemands tout pantois. On congratule l'auteur du but et le public commence à se réjouir un petit peu, il est très heureux de ce premier succès de ses représentants. »

Parmi les commentaires les plus « inadaptés » de Briquet, le premier concerne une action limpide et sans intérêt, le gardien français ne mettant qu'un genou au sol pour se saisir très facilement du ballon bloquant ainsi un tir des plus anodins :

« Marche passe à son tour à Penverne, lequel attaque mais se fait boucler. C'est l'intérieur allemand qui lance son avant-centre, lequel shoote, il a lui-même suivi son shoot et Ruminski a pu, avec un audacieux plongeon (sic) arrêter et dégager. »

Il faut bien entendu y voir l'effet de la « licence poétique », du recours à l'hyperbole maintes fois exercé au cours d'innombrables reportages radiophoniques dont le radioreporter use pour créer une tension narrative même au vu des images qui défilent et contredisent instantanément son commentaire. Au-delà des erreurs concernant les noms des joueurs ou des décalages perceptibles entre images et son, le commentaire de Briquet est erroné en deux occurrences plus qu'intéressantes pour notre propos. En effet, contrairement à Gambardella, qui dans son commentaire de la finale de la Coupe de France 1952 évoqué ci-dessus, ignore complètement le caractère « historique » et innovant de sa retransmission télévisée en direct, Briquet insiste à plusieurs reprises sur les mérites et exploits de la RTF. Ne résistant probablement pas à une envie irrésistible de verser dans l'autopromotion, il fait feu de tout bois, peu importe là encore que les images contredisent de manière évidente la teneur de ses propos. Le chef du service des sports de la RTF tablait-il sur l'ignorance de son public en matière de technologie dernier cri ? On ne peut tirer de conclusion définitive à ce sujet, mais il est indéniable que les défauts du film celluloïd (rayures, éclaircissements intempestifs dus à la surexposition) qui sert de support au reportage sautent aux yeux de n'importe quel amateur de Super 8. Briquet ignore allègrement ce fait et célèbre l'avènement de l'ère du direct en commentant un résumé diffusé dans le cadre du JT :

« C'est la mi-temps. La mi-temps dans laquelle les deux équipes sont à égalité ainsi que vous le démontre, si vous ne le saviez pas déjà, le tableau du score : un à un. Et déjà voici la reprise, car les choses se passent beaucoup plus vite au cinéma (sic) qu'elles ne se passent sur le terrain. Voilà un des téléviseurs, un à ceux à qui vous devez les excellentes vues que vous voyez. »

Tout comme pour la confusion entre « différencié » et « résumé » opérée par Gambardella, on constate ici un emploi des plus approximatifs de notions relevant du champ lexical du cinéma et de la télévision commis par un professionnel aguerri. Au lieu de parler de télévision, Briquet parle de cinéma parce qu'il sait bien entendu que tous les résumés passés au JT sont des sujets filmés, généralement en 16 mm et exceptionnellement en 35 mm. Le « téléviseur » mentionné est certes une caméra de direct, mais elle n'est en rien utilisée pour produire et diffuser les « excellentes vues » que voient les téléspectateurs du JT en ce 5 octobre 1952. Encore plus extravagant, en fin de reportage alors que le cameraman s'attarde quelques secondes sur un photographe souriant et équipé d'un appareil au téléobjectif impressionnant, Briquet insiste et creuse son sillon :

« Et voilà encore notre téléviseur en train de se demander s'il va encore pouvoir prendre un but avant la fin. »

Au-delà de ces erreurs flagrantes (ou de ces pieux mensonges commis pour la « bonne cause »), il nous sembla intéressant de relever d'autres passages où Briquet verse dans une pédagogie qui s'appesantit sur les conditions de tournage et déflore jusqu'au dernier élément de suspense que son commentaire est censé préserver. Seul le manque d'habitude peut expliquer ce genre de procédés qui semblera saugrenu aux yeux de tout « enfant de la télé » né quelques années plus tard :

« Sans doute avez-vous remarqué que la lumière de ce jour d'octobre est évidemment moins claire et moins éclatante que celle de la finale de la Coupe de France qui se disputait, ne l'oubliez pas, le 4 mai, ce sont deux saisons complètement différentes. (...) Le miracle va s'opérer et bien que sévèrement dominés, de façon écrasante on peut dire, les Allemands vont-ils se tirer d'affaire avec un match nul ? Non, car vous savez déjà le résultat du match, ce n'est pas comme lorsque l'on fait le reportage d'un match qui est en cours d'exécution. Vous savez qu'en fin de compte, les Français ont gagné. (...) Le public, vous avez vu tout à l'heure, le public est content, car il se dit maintenant nous aurons au moins une victoire. Une victoire qui serait pourtant beaucoup trop étriquée étant donnée la supériorité dont ont fait preuve nos représentants. Vous le savez également puisque vous savez déjà comment se terminera le match, il a fallu attendre la toute dernière minute du match pour que les Français marquent un troisième but. (...) »

En raison de l'attribution alors très systématique des numéros des maillots, Briquet ne s'embarrasse pas trop de prononcer le nom des joueurs allemands. Il cite le numéro ou le poste qui lui correspondait de manière rigoureuse à l'époque. On remarquera que Fritz Walter, le capitaine et joueur emblématique de la *Mannschaft*, sur lequel l'attention du public avait été attirée notamment dans un article de fond de Gabriel Hanot paru dans *L'Équipe* du 1^{er} octobre 1952, n'est mentionné, ni au moment de l'échange des fanions ni dans le reste du reportage.¹ Seuls le buteur, son frère Ottmar Walter, le gardien Toni Turek et le chef de la défense battue, Liebrich, sont nommément cités. Là encore il faut relever que Briquet se trompe la seule fois où il prononce le nom, bi-syllabique et dénué de phonèmes étrangers au système phonétique du français, de l'unique buteur allemand. Il l'appelle « *Ottmann* (sic) *Walter* » en prononçant son patronyme « à l'anglaise » au moment de commenter son tir puissant amenant l'égalisation allemande.

¹ HANOT, Gabriel « F. WALTER, Footballeur N°1 d'Allemagne et virtuose inégalable...du travail de balle », *L'Équipe*, 01/10/1952, pp. 1 et 6.

II.1.4.4 Visibilité des « autres » équipes de France

Comme on pourra s'en rendre compte au vu des données livrées par « Hyper Base » et notre recensement des archives de l'INA récapitulées dans le tableau ci-après, les « autres » équipes de France (amateur, juniors, B, ...) ont eu assez rarement les honneurs d'un passage au JT.

| Rencontres | Collection | Date de Diffusion | Durée |
|---|------------|-------------------|----------|
| Challenge Kentish : Armée Française-Armée Belge | JT 20H | 16/03/1950 | 00:04:00 |
| Entraînement de l'équipe de France amateur avant match contre Southampton | JT 20H | 06/04/1950 | 00:02:20 |
| CAP-Armée française à Saint Ouen | JT 20H | 19/01/1951 | 00:05:00 |
| Challenge Kentish : Armée Française-Armée Anglaise au Havre | JT 20H | 20/02/1951 | 00:02:00 |
| Stade Français-Armée française | JT 20H | 17/12/1952 | 00:04:20 |
| France B-Sarre à Strasbourg (05/10/1952) | JT 20H | 07/10/1952 | 00:02:00 |
| Métropole-Afrique du Nord au Parc au profit des sinistrés d'Orléansville | JT 20H | 08/10/1954 | 00:04:20 |
| France B-Sarre (17/10/1954) | JT 20H | 19/10/1954 | 00:02:15 |

Même une épreuve aussi traditionnelle que le Challenge Kentish mettant aux prises des sélections des armées belges, anglaises et françaises, des alliés de la Grande Guerre, tous les ans depuis 1919 ne retint l'attention de la rédaction du JT qu'en deux occasions. L'absence du football olympique, notamment d'images de la défaite de la France contre la Pologne lors du tour préliminaire, s'explique d'abord par le fait que ce sont les organisateurs finlandais qui étaient les maîtres d'œuvre concernant la mise en images. On s'aperçoit en consultant les catalogues des « Actualités Françaises » et de la « Wochenschau » qu'aucun sujet filmé consacré spécifiquement à une rencontre du tournoi de football des J.O. 1952 n'y est recensé. Les deux rencontres disputées par l'équipe de France B contre la Sarre s'inscrivent dans un contexte tout à fait particulier sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Le sujet du 8 octobre 1954 consacré au match de charité opposant une sélection de professionnels de la Division 1 originaires d'Afrique du Nord à des collègues métropolitains retient l'intérêt, notamment parce qu'il faut voir dans cette sélection de Maghrébins la matrice de ce qui deviendra le « onze du FLN ».¹

¹ Cf. FRENKIEL, Stanislas, « Les footballeurs du FLN : des patriotes entre deux rives », *Migrations & Société*, vol. 19, n° 110, mars-avril 2007, p. 121 – 139.

II.1.4.5 Visibilité de la pratique amateur

Comme nous l'avons déjà indiqué, nous ne pouvions vérifier quels étaient les sujets diffusés dans le cadre d'émissions destinées à la jeunesse que lorsque ceux-ci étaient explicitement mentionnés dans la presse spécialisée ou dans les rapports des chefs de chaîne. Le recensement exhaustif des conducteurs de JT que nous avons entrepris, permet toutefois d'établir un premier constat : dès cette période initiale, le football amateur n'a que peu d'intérêt pour le service des actualités. En effet, les seuls amateurs pratiquant le football en compétition à qui l'on consacre un sujet font partie de l'élite des footballeurs non rémunérés : équipe de France amateur appelée à représenter le pays dans les qualifications pour les JO, cendrillons de la Coupe de France ayant réussi l'exploit d'éliminer un club de D1 ou D2. En fait, encore davantage que les sujets de football consacrés aux exploits de l'élite, ceux traitant de la pratique « amateur » bouclent la boucle du JT en lui conférant une note finale légère voire triviale.

Qu'on en juge à la vue des sujets recensés pour la période 1950-1954 :

| Sujet | Collection | Date de diffusion | Durée |
|---|------------|-------------------|----------|
| Match de football équipe Bartali-équipe Coppi | JT 20H | 20/01/1950 | 00:02:00 |
| Équipe de M. Kosiusko/Équipe de M. Rigaux | JT 20H | 21/05/1950 | 00:02:05 |
| champions cyclistes-journalistes sportifs | JT 20H | 19/12/1951 | 00:02:10 |
| Championnat de football des +de 100 kg | JT 20H | 23/04/1952 | 00:02:10 |
| un footballeur jongleur | JT 20H | 11/12/1952 | 00:01:50 |
| INR/RTF | JT 20H | 06/04/1953 | 00:03:10 |

Matches de sportifs non spécialistes, de collègues et de copains travaillant dans les médias ou dans les cabinets ministériels, spectacle de cirque et de foire, le football est alors présenté comme une distraction accessible à tous en tant que pratique et spectacle. Dans les sujets d'actualité consacrés à des thèmes bien plus sérieux, notamment des conflits guerriers, les images de soldats ou d'enfants jouant au football serviront souvent à suggérer un retour à la normalité ou à évoquer une accalmie dans la fureur des combats. Ainsi, le sujet consacré à l'indépendance de l'Algérie diffusé le 7 juillet 1962 s'achève-t-il sur un plan séquence relativement long montrant des Algériens bien trop jeunes pour avoir pris part au combat disputant une partie de ballon sur un terrain en friche.¹

¹ Cf. Sujet « Algérie », commentaires Jacques Poux, JT 20 heures, 07/07/1962, Archives numérisées INA

II.2 Analyse de l'offre du DF

La télévision allemande débuta officiellement ses émissions expérimentales le 6 octobre 1951 à 9.00 heures lors de l'Exposition industrielle allemande organisée du 6 au 21 octobre 1951 à Berlin. Dès cette période d'expérimentation, le sport a rapidement été reconnu par les principaux responsables de la télévision allemande comme l'un de ses plus puissants « chevaux de trait » (« *Zugpferd* »). Compte tenu du nombre très limité d'heures d'émission (inférieur à 20 heures/semaine), on peut dire sans hésiter que le sport et notamment le football occupèrent immédiatement une place primordiale dans la grille de programmes de la télévision allemande. Selon Hugo Murero, le sport retrouvait ainsi une place qui avait été la sienne dans les programmes de la télévision embryonnaire développée sous le régime nazi. Murero en voyait la preuve dans sa présence invariable dans la grille des programmes chaque soir durant ladite exposition.¹ Murero parlait d'expérience. Responsable incontournable du service des sports du WDR à partir de 1954, il n'avait repris ses fonctions de radioreporter sportif qu'en 1950. Membre de la NSDAP et de la SS dès 1933, cet enseignant de sport était devenu radioreporter en 1934 et l'une des voix les plus écoutées des jeux de Berlin en 1936. En 1945, au titre des mesures de dénazification des médias, il dut quitter son poste et retourner à l'enseignement du sport pour quelques années. Les services de la radiodiffusion de Berlin gardèrent la maîtrise d'ouvrage du programme expérimental de télévision pendant quasiment un an, avant que celle-ci ne fût transférée au NWDR bien mieux doté financièrement. Durant les JO d'été 1952 organisés à Helsinki, un résumé des épreuves de la veille ou de l'avant-veille d'une durée d'une heure fut diffusé quotidiennement à 21 heures. La régularité de ce type de programmation pilote contribua grandement à conférer au sport un rang particulier parmi les attentes que le public allemand allait nourrir vis-à-vis de la grille des programmes de la télévision lorsque celle-ci devait entamer la diffusion de ses émissions régulières à partir de Noël 1952. On procéda également à de multiples essais de retransmissions en direct, la couverture de matches de football s'y prêtait idéalement.

¹ MURERO, Hugo, « Mit dem Möbelwagen ins Olympia Stadion », *Fernsehen* Heft 4-5, 1957, p. 218.

II.2.1 La retransmission en direct, pierre angulaire d'une stratégie initiale de conquête du public dès la phase expérimentale

Disputée à la fin août 1952, une rencontre opposant le HSV à un autre club hambourgeois, Altona 93, constitue ainsi la première télédiffusion en direct d'un match de football depuis 1944. Comme il faisait partie de l'équipe junior du HSV à l'époque, nous avons demandé à Uwe Seeler s'il avait eu vent de la présence des caméras de télévision au stade où il passait le plus clair de son temps de loisir :

« Je n'ai absolument aucun souvenir, si les juniors que nous étions en avons discuté entre nous ou avec des membres du club. J'étais sûrement au stade, car je ne ratais aucun match à domicile. Je crois qu'il n'y avait aucune réclame autour de cette retransmission ni à propos de la présence de la télévision au stade. Que cette dernière vienne a dû être une chose sensationnelle pour une infime minorité des spectateurs présents. La grande majorité a dû en prendre note avec la plus grande des indifférences, si d'aventure elle y a accordé la moindre attention. »¹

Pourtant, la revue de presse du DFB contient un article dont la source est indéchiffrable en raison du jaunissement du papier et de l'effacement de la référence écrite au crayon carbone. En dépit de cette lacune, il nous a semblé intéressant de citer ce court article, car d'une part il évoque la technique utilisée et cite nommément la marque néerlandaise Philips, comme étant un partenaire impliqué dans les recherches et expérimentations menées par le NWDR.² Par ailleurs, il mentionne une opération de relations publiques organisée à Berlin par le NWDR à l'intention de la branche professionnelle des journalistes sportifs. Ces derniers furent conviés à assister au match HSV-Altona 93 dans un salon de réception des locaux berlinois du NWDR. Le petit article précise aussi que l'intégralité de la partie fut retransmise avec une qualité d'image très satisfaisante en dépit du fait que celle-ci se disputait à la tombée du jour. En outre, suprême satisfaction, le réalisateur disposant (déjà) d'une équipe de trois cameramen parvint à saisir toutes les actions dangereuses ou intéressantes, notamment les sept attaques qui se conclurent par un changement de score au tableau d'affichage. L'auteur souligne avec emphase la netteté avec laquelle on perçut, grâce au zoom, dès ce premier essai et ce aussi bien à Berlin qu'à Hambourg, les marques de l'effort et des émotions sur le visage des protagonistes. Pour parachever sa démonstration, il indique qu'il n'est pas *« jusqu'au petit nuage de fumée se dispersant au-dessus de la tête des spectateurs hanséatiques s'adonnant à*

¹ Cf. Entretien avec Uwe SEELER (06/07/2010)

² «Berlin sah «fern» am Rothenbaum. Erster deutscher Versuch mit Fußball-Fernsehübertragung gelungen» («Berlin a regardé la télévision au Rothenbaum. Premier essai allemand d'une retransmission télévisée réussie»), 01/09/1952, *Classeur* «Fernsehen, 1952-1959», DFB-Archiv.

la tabagie » qu'on n'ait pas distingué avec la plus grande netteté sur l'écran de télévision à Berlin. En se référant au précédent anglais, l'article s'achève par l'évocation des conséquences que cette première retransmission réussie aura pour les acteurs de la mise en spectacle du football :

« *En Allemagne, la possibilité de réaliser des retransmissions irréprochables de rencontres de football dans leur intégralité est dorénavant avérée grâce à cet essai réussi. Simultanément se pose la question qui agite d'autres pays (notamment l'Angleterre) : la télévision est-elle une concurrence dangereuse pour les clubs organisateurs ?* »

Autre point marquant du traitement journalistique de cette première : immédiatement *Der Kicker* lui consacra une brève illustrée d'une photographie montrant les cameramen à l'œuvre au Parc du Rothenbaum.¹ *Der Kicker*, lui aussi, s'inquiétait de la redoutable concurrence qu'apporterait le nouveau média, mais se voulait rassurant pour les trésoriers des clubs après cette toute première expérience partagée par un public des plus confidentiels et qui le resterait à moyen terme.

Tout comme la brève précitée de *L'Équipe* parue au lendemain de la finale de la Coupe de France évoquait d'entrée les logiques de propagande et de concurrence liées à l'appréhension du nouveau média par les dirigeants du football français, cet article montre qu'en RFA également les acteurs du champ du football spectacle se fondaient davantage sur leurs croyances que sur une étude sérieuse des motivations du public pour faire face à une situation dont ils perçoivent le caractère inédit autant qu'ils en redoutent l'évolution inéluctable.

Se basant sur des échanges menés avec les acteurs de l'époque et le recensement de lettres de téléspectateurs, Hackforth affirme sans ambages que les émissions sportives étaient incontestablement le type de programme préféré des téléspectateurs durant la période expérimentale de la télévision allemande. Si un tel constat n'est pas surprenant et que l'adhésion des téléspectateurs français aux premières retransmissions ou celle des critiques qui s'expriment en leur nom traduit une fascination similaire, on relèvera que dès ladite phase expérimentale, seules les images télédiffusées rencontrent un consensus unanime. Hackforth va même jusqu'à évoquer des « *critiques massives* » dès qu'il était question des commentaires et du style langagier des reporters.²

¹ « Nachkriegs-Premiere : Mit der Fernseh-Kamera beim HSV » (« Une première depuis la guerre : Avec la caméra de télévision en visite au HSV », *Der Kicker* n° 35, 01/09/1952, p. 24.

² Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 41.

II.2.2 Des retransmissions en direct de football, « clou » de la phase initiale

Durant la phase initiale allant du 25 décembre 1952 au 1^{er} janvier 1953, trois programmes « séparés » sont diffusés selon la zone de réception en raison de difficultés techniques. Dès le deuxième jour d'émission, une retransmission en direct du match de Coupe d'Allemagne (*DFB-Pokal*) opposant le FC St Pauli à Hamborn 07 était programmée pour l'après-midi à 14 heures 15. Au même moment, la station de Cologne diffusait les images de la rencontre internationale de gala FC Cologne-Étoile Rouge de Belgrade. Hackforth qualifie ces retransmissions de matches de football de « *sommets* » de la phase transitoire, en raison de l'intérêt public qu'elles suscitèrent et parce que leur qualité technique avait été jugée « pleinement satisfaisante » par les téléspectateurs et les professionnels.¹ Dès le 8 janvier 1953, le quotidien *Bonner Rundschau* revient sur la retransmission de la rencontre FC St Pauli-Hamborn 07 et en tire le constat définitif suivant : « *La télévision change la vision du monde du sport* ». ² Se référant comme nombre de ses collègues, en RFA et ailleurs, au précédent américain, l'auteur débute sa démonstration en affirmant que « *bien davantage que la radio n'a jamais été en mesure de le faire, la télévision changera le monde du sport.* » Déjà, pour ladite partie entre St Pauli et Hamborn, les responsables de la télévision ont accepté ce que leurs « frères » de la radiodiffusion avaient toujours exclu : le versement d'une indemnité au club organisateur. Par ailleurs, revenant sur les avantages que procure la technologie moderne en matière de prises de vue, il présente la différence fondamentale entre les deux médias :

« Lors de retransmissions radiophoniques, on n'entend que le point de vue du commentateur, on perçoit quelques bribes de l'atmosphère acoustique de l'événement et on apprend le résultat de la compétition. Ces éléments satisfont la curiosité et éveillent le désir d'être présent dans l'arène sportive. Avec la télévision, on « y est » et l'on se forme sa propre opinion. Le verbe n'est pas en mesure de remplacer l'image. »

Décrivant les habitudes de consommation des téléspectateurs américains en matière de spectacles sportifs, Storz évoque les avantages de cette nouvelle sédentarité : économie de temps et d'argent due à l'absence de déplacement hors les murs du foyer familial, possibilité de partager le spectacle avec toute la famille. Puis, avant de conclure en pronostiquant que

¹ HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 19.

² STORZ, Harry W., « Fernsehen ändert Weltbild des Sports. Reporter am Bildschirm. Erster geglückter Versuch bei St Pauli gegen Hamborn », *Bonner Rundschau*, 08/01/1953, *Archives du DFB, Classeur « Fernsehen, 1952-1959 »*.

sous peu les retransmissions en direct auraient un impact considérable sur le style de vie tranquille des familles allemandes, il aborde les problèmes déontologiques et éditoriaux que le direct pose à la corporation des journalistes sportifs :

- Un journaliste a-t-il le droit de commenter un combat de boxe, un match de football qu'il a suivis en téléspectateur ?
- Comment la presse doit-elle traiter dorénavant un événement auquel « tout le monde » a assisté ?¹

À brève échéance, Storz envisage un inévitable essor du commentaire au détriment du compte-rendu. Cette présence initiale remarquable de directs contraste fortement avec la manière dont le football s'est ancré dans la grille des programmes de la RTF. Mais il n'y a pas que cette différence majeure qui se révèle patente lorsque l'on compare les programmes diffusés des deux côtés du Rhin durant la trêve des confiseurs 1952-1953.

En effet, dès alors, le NWDR intègre quatre genres fondamentaux du journalisme sportif dans son offre d'images de sport :

- 1) La nouvelle « de sport » intégrée au JT du soir,
- 2) La retransmission en direct, alors désignée et annoncée, comme en France, par le terme de « reportage en extérieur »,
- 3) L'interview de sportifs, un registre important et alors souvent négligé du journalisme sportif (télévisuel),
- 4) L'enseignement de techniques sportives censé initier le public ou lui offrir la possibilité d'améliorer ses connaissances et sa pratique.² Comme en France, ce type d'émission concerna rarement le football, mais des sports qui ne se pratiquaient ni dans la rue ni dans la cour d'école. Au besoin, les gestes techniques étaient présentés en studio lorsque les possibilités matérielles rendaient difficile voire impossible une mise en images *in situ* (ski, plongée, etc.)

Dès 1953, tout en confirmant son rang dans la grille des programmes, l'offre d'images de sport devait se diversifier par l'inclusion d'événements qui n'avaient pas eu le droit de cité dans la liste des retransmissions auparavant. Aux quatre genres journalistiques précités

¹ Nos entretiens avec Jacques Ferran et Rainer Holzschuh nous incitent à situer l'affectation systématique d'un « nègre » chargé de suivre une retransmission en direct au siège de la rédaction pour corriger les éventuelles erreurs d'un envoyé spécial vers le milieu des années 1960.

² HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 43-44.

s'ajoutèrent la discussion-débat sur des thématiques relevant de la médecine sportive, des portraits de champions et des documentaires de la longueur d'un JT (30') consacrés à des disciplines sportives confidentielles ou populaires. Néanmoins, c'était encore la retransmission en direct qui se taillait la part du lion dans l'offre globale et le football renforça sa place de sport n°1 comme le démontrent clairement les chiffres recensés par Hackforth : sur une durée totale de 6.940 minutes consacrées aux 101 émissions sportives diffusées durant l'année 1953, « *König Fußball* » n'en accapara pas moins de 1.820.¹ Dès les premiers jours, l'après-midi ou le début de soirée du dimanche devinrent les créneaux horaires les plus susceptibles d'accueillir une émission sportive. Phénomène bizarre au premier abord et contrastant fortement avec la situation française, le mois d'août fut le mois le plus riche et le mois d'avril le plus pauvre concernant cette offre de programmes.² Le 22 février 1953 une retransmission du match 1. FC Cologne-Borussia Mönchengladbach inaugure l'ère des retransmissions dominicales de rencontres d'*Oberliga*. Hackforth indique de manière plutôt « impressionniste » qu'à partir de cette date, le NWDR diffusa « régulièrement » dans sa zone de réception une rencontre de l'une ou l'autre des poules régionales d'*Oberliga*, de préférence disputées dans les villes de Cologne, Hambourg ou Berlin où se trouvaient les sièges des télévisions.³ Par ailleurs, la consultation des éditions de *Hör Zu* archivées à la *Deutsche National-Bibliothek* confirme l'assertion de Hackforth que c'est bien une retransmission assurée par la BBC d'un match exhibition des Harlem Globe Trotters disputé le 4 juin 1953 à Londres qui marque les débuts de l'ère des retransmissions sportives internationales en RFA. Il est assez remarquable que ce soit un sport américain alors bien moins pratiqué en Allemagne et en Angleterre que le football ou l'athlétisme et un show sportif sans enjeu ni participation allemande qui ait servi de support à cette première. Celle-ci eut lieu le surlendemain du début des cérémonies du couronnement d'Elizabeth II et s'insérait donc dans le cadre d'un premier échange de programmes européen que la BBC avait établi avec ses partenaires de l'UER à cette occasion.⁴ À titre de comparaison, la consultation du programme

¹ HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 45.

² Contrairement à la RTF, la télévision allemande ne devait pas réussir un tour de force comme la couverture de la Grande Boucle qui mettait à mal les équipes des actualités tant sur le plan du matériel que de la fatigue des personnels. En outre, la grande popularité de l'athlétisme et de la natation compensait largement l'absence de matches de football à enjeu véritable ou d'une prestigieuse épreuve cycliste par étapes.

³ Nous n'avons pu vérifier cette information de manière satisfaisante en raison de l'absence d'un programme de télévision régulier dans *Hör Zu* avant le n°22 du 31 mai 1953, d'indications minimalistes dans la *FAZ* et d'une absence de commentaires afférents dans *Der Kicker*.

⁴ Le terme « Eurovision » aurait été employé de manière anachronique ici, puisque cette institution voit le jour le 6 juin 1954. Toutefois, il est indiscutable que les cérémonies du couronnement constituent le « prototype » de ce que vont devenir les échanges de programmes Eurovision un an plus tard durant la « semaine européenne de la

d'échanges avec le relais de Londres proposé par la RTF de cette semaine de juin 1953 tel qu'annoncé dans *Radio-TV* et *Radio-Cinéma-Télévision* est vierge de références à une quelconque manifestation sportive. Ce sont des émissions pour enfants et des shows de music-hall produits par la BBC qui eurent les faveurs des responsables de la Télévision Française.¹ Les historiens des médias s'accordent généralement à voir dans ces journées de juin 1953 l'accession de la télévision au statut de média de masse dans l'esprit du grand public. Il ne fallut donc pas moins que l'événement télévisuel de l'année et le battage médiatique qu'engendra sa retransmission en direct relayée par diverses sociétés de télévision étrangères pour que *Hör Zu* intègre une rubrique « télévision » à ses pages de programmes.² Or, ce magazine avait changé de sous-titre quelques semaines avant le début de la phase initiale, apparemment pour s'adapter au nouvel environnement médiatique. En effet, le nouvel intitulé comportait désormais le déterminant substantif « Fernsehen » : *Hör Zu !, die illustrierte Rundfunk- und Fernsehzeitung*.³ Cette même année, le DFB opta en faveur d'un changement de désignation de sa « commission de la presse » (« Pressekommission ») : désormais celle-ci s'appellerait « commission des médias » (« Medienkommission »).⁴

II.2.3 L'*Oberliga*, entre championnat régional et coupe nationale

Dès 1948, les partisans d'un championnat unique au sein des instances décisionnaires du football ouest-allemand tentèrent régulièrement d'obtenir une majorité lors des assemblées générales de la fédération. Leurs efforts demeurèrent vains jusqu'en 1962. Ils étaient soutenus par des considérations tant sportives que financières. D'une part, les meilleures équipes étaient confinées une bonne partie de la saison dans des poules régionales (Sud, Sud-Ouest, Ouest, Nord et Berlin) dont le niveau d'ensemble était préjudiciable au progrès du football allemand en comparaison avec les principales nations européennes, qui avaient toutes une ligue unique réservée à leur élite. Par ailleurs, seules les grandes villes disposaient d'arènes sportives propres à alimenter les finances des clubs les plus prestigieux. Le mode

télévision ». Contrairement à ce qui s'était passé en 1953, tous les pays participants seront à la fois émetteurs et récepteurs de programmes généralement culturels et retransmis en direct.

¹ Cf. « Plus de deux millions de téléviseurs en service. Tous les Anglais pourront voir le couronnement », *Radio-TV* n° 449, 31/05/1953, p. 4 & « Vous verrez à la télévision », *ibid.*, p. 32.

« 450 reporters décriront le Couronnement dans toutes les langues de la terre », *Radio-Cinéma-Télévision* n° 176, 31/05/1953, pp. 6-7 & « Programmes de la télévision », *ibid.*, p. 32.

² Cf. « Der Zauberspiegel » (« le miroir magique »), expression métaphorique désignant le programme télévisé dans *Hör Zu* n°22, 31/05/1953, p. 13.

³ « *Hör Zu ! Le journal radio-télévision illustré* ». Cf. *Hör Zu* n°42, 12/10/1952.

⁴ Cf. *DFB Jahresbericht 1952* (rapport annuel 1952), p. 7.

d'organisation de la poule de classement de fin de saison fut modifié pour la saison 1950-1951, les plus grands clubs désirant qu'il fût moins propice aux surprises. Après deux saisons s'achevant selon un système de coupe avec matches aller-retour auquel participaient les deux premiers de chaque poule régionale et les six meilleurs troisièmes, on passa donc à un système comportant deux groupes de quatre équipes composés des cinq vainqueurs des poules régionales et de trois équipes qui avaient réussi à se qualifier lors de rencontres opposant les quatre vice-champions des poules régionales, seul le premier de la poule de Berlin étant sélectionné. Les deux vainqueurs de ces poules de classement étonnamment baptisées « tour préliminaire » (« *Vorrunde* ») et constituées en mini championnat avec matches aller-retour s'affrontaient lors de la finale. On dérogea à ce principe d'organisation dont la clarté et la simplicité n'étaient pas les vertus cardinales lors des saisons de Coupe du monde (1953-1954, 1957-1958, 1961-1962). Signe de sa puissance au sein des instances décisionnaires, les desideratas de Herberger quant à la longueur des stages devant préparer la *Mannschaft* à de futurs exploits internationaux étaient prioritaires, même s'ils entraient en conflit avec les intérêts financiers immédiats des clubs.

Avant le lancement proprement dit de la télévision en RFA à la toute fin de l'année 1952, le football fait l'objet de très rares éclairages dans *Hör Zu*. Les retransmissions radiophoniques ne sont qu'annoncées, elles ne bénéficient pratiquement pas de publicité préalable et les parties concernées, c'est-à-dire les matches les plus importants de fin de saison, ne sont pas vraiment commentées *a posteriori* dans la partie feuilleton du magazine. De manière tout à fait éloquente, la page précédant les programmes quotidiens détaillés de chaque radio est intitulée « *die Speisekarte* », le menu. Avant le lancement de la télévision, la radio est traditionnellement considérée par les dirigeants du football allemand comme un concurrent nuisible à la bonne fréquentation des stades, surtout en cas de mauvais temps.¹ De ce fait, contrairement à ce que l'on peut constater en consultant les programmes de la RTF, aucune couverture en direct n'est autorisée, ni durant la phase des poules régionales de l'*Oberliga* ni durant ses poules finales. Seule la finale du championnat est diffusée en direct. Celle disputée au Stade Olympique de Berlin le 25 mai 1950 le fut sur quasiment toutes les stations régionales. Le même type de couverture est reconduit pour la saison 1950-1951 à la nuance notable que même la finale disputée le 30 juin devant 85 000 personnes à Ludwigshafen n'est pas annoncée dans *Hör Zu*.

¹ Cf. «Wir blättern in alten Kicker-Bänden. 1928 : Sind Radio-Übertragungen ein Fortschritt ? » («Nous consultons d'anciennes éditions du Kicker. 1928 : Les retransmissions radiophoniques sont-elles un progrès ? »), *Der Kicker* n° 7, 15/02/1954, p. 2.

Le 22 juin 1952, la finale opposant le VfB Stuttgart au 1.FC Saarbrücken à Ludwigshafen devant 80 000 spectateurs survient dans le contexte bien particulier des aspects sportifs de la question sarroise.¹ Elle couronne la première saison disputée par l'équipe emblématique de la capitale sarroise sous l'égide du DFB. Chose très surprenante, n'ayant trouvé aucune référence concernant ce match dans le catalogue de la « Wochenschau », nous avons appelé son service des archives pour vérifier que ce film n'a pas été perdu, éventuellement en raison de l'inflammabilité des supports celluloïds contenant du nitrate et d'accidents toujours possibles. On nous répondit que le catalogue était complet et consultable sur le site Internet du « Wochenschau-Archiv ». Cette consultation s'avéra infructueuse, tout comme se révélèrent vains nos efforts répétés de trouver des images animées de cette rencontre sur Youtube, Google Vidéos et autres sites spécialisés, où des fans sont susceptibles de mettre en ligne des images vidéos concernant l'histoire de leur club préféré. On peut vraiment s'étonner de l'inexistence d'un tel document cinématographique. En effet, bien peu de finales de championnat allemand n'auront été investies d'une dimension symbolique équivalente sur un plan identitaire, comme l'illustre l'article paru dans l'édition du magazine d'informations *Der Spiegel* la semaine suivant ladite finale.² Tout d'abord, l'auteur relate les contorsions protocolaires auxquelles les positions antagonistes des personnalités françaises, sarroises et ouest-allemandes avaient soumis les organisateurs chargés de l'attribution des places en tribune d'honneur et du réglage de la cérémonie de remise du trophée au vainqueur. Il indique surtout que les supporters sarrois au nombre de 14 000 avaient distribué plus de 50 000 petits drapeaux aux couleurs allemandes comportant l'inscription « *La Sarre est allemande* » (« *Deutsch ist die Saar* »). Évidemment, cela changeait des précédentes finales où ce sont, comme le veut la coutume, les couleurs des clubs rivaux et de leurs régions d'origine qui pavoisaient les gradins. Sachant que les « Actualités Françaises » avaient produit un film consacré à l'événement, que celui-ci était sorti en salle le 26 juin 1952 et prioritairement destiné aux cinémas sarrois, nous en avons consulté le « story-board » pour vérifier si les plans retenus au montage montraient les personnalités présentes, notamment lors de la

¹Cf. LANFRANCHI, Pierre, « Le football sarrois de 1947 à 1952. Un contre-pied aux actions diplomatiques », Paris, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n° 26, 1990, pp. 59-66.

Cf. LONG, Bronson, «Saarlanders into Germans: the role of football in the formation of national identity in post-war Europe», *Football Studies*, Brisbane (Australia), 9, (2006), 2, pp. 52-62.

Cf. HÜSER, Dietmar, «Sport et Politique. De la difficile quête d'autonomie du football sarrois entre 1945 et 1956», in PFEIL, Ulrich, *Football et identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, pp. 65-83.

Cf. BITZER, Dirk, WILTING, Bernd, *Stürmen für Deutschland. Die Geschichte des deutschen Fußballs von 1933 bis 1954*, Frankfurt am Main/New York, Campus Verlag, 2003, Chap 18 «Nation ohne Nationalität. Die Fußballmacht Saarland», pp. 203-210.

² Cf. « Deutsch ist die Saar » (« La Sarre est allemande »), *Der Spiegel* n°26, 25.06.1952, p. 12.

traditionnelle remise du trophée et si les éventuels plans de la foule présente permettaient de discerner le flot de drapeaux et le slogan qui les ornait.¹ De manière peu surprenante, les focales utilisées pour les plans de foule ne permettent pas de lire les inscriptions figurant sur les drapeaux des supporters sarrois. Selon l'analyse de Pierre Lanfranchi, la présence du FC Sarrebruck à ce stade de la compétition et l'importance de l'assistance apportèrent le plus cinglant des constats d'échec aux actions (diplomatiques) déployées par les autorités françaises, plus particulièrement par le haut-commissaire en Sarre, Gilbert Grandval, pour rattacher le football sarrois à la FFF.² Deux ans auparavant, la question sarroise avait déjà semé la zizanie au sein des instances dirigeantes du football français et provoqué un vote de défiance à l'égard de son président, Jules Rimet, qui dut démissionner.³

La consultation du catalogue des « Actualités Françaises » permet néanmoins de constater que le volet « cinématographique » qui accompagnait lesdites manœuvres politiques, continua jusqu'en 1955 de faire la part belle tant au football de clubs de ce petit *Land* limitrophe de l'Hexagone qu'aux performances de la sélection sarroise. Concernant cette dernière, quasiment tous ses matches firent l'objet d'un reportage cinématographique réalisé par les « Actualités Françaises ».⁴ À titre de comparaison, signalons que la partie « édition régionale Sarre » du catalogue des « Actualités Françaises » contient 47 références incluant le FC Sarrebruck pour la période 1950-1955 alors que dans le catalogue national, on ne trouve que 41 références mentionnant le Stade de Reims pour une période allant de 1950 à 1962, c'est-à-dire la décennie où ce club domine le championnat et accède au statut de grand d'Europe. En 1955, le tournage et la distribution de reportages par les « Actualités Françaises » concernant les équipes sarroises cessent complètement. Après 1960, les seules images de football concernant la Sarre diffusées par l'ORTF sont celles d'une rencontre amicale transfrontalière disputée entre les personnels administratifs des municipalités de Sarreguemines et Neunkirchen le 1^{er} mars 1960 (durée 1' 33'').

La finale du championnat d'Allemagne diffusée en direct et en intégralité le 21 juin 1953 inaugure une série qui ne sera interrompue que par la création de la *Bundesliga* en 1963. La retransmission de cette partie opposant devant 80 000 spectateurs au stade olympique de Berlin le FC Kaiserslautern des frères Walter au VfB Stuttgart mené par son capitaine

¹ « Stuttgart-Sarrebruck » (sortie le 26/06/1952), *Les Actualités Françaises*, Archives numérisées INA.

² Cf. LANFRANCHI, Pierre, « Le football sarrois de 1947 à 1952. Un contre-pied aux actions diplomatiques », *op. cit.*, 1990, p. 64.

³ *Ibid.*, p. 62-64. Pour un traitement journalistique contemporain et allemand, cf. par ex. « Auch noch frech werden » (« Et effronté par-dessus le marché »), *Der Spiegel* n° 16, 20/04/1950, p. 31.

⁴ Le sommaire des actualités cinématographiques faisait l'objet d'un contrôle scrupuleux de la part des autorités françaises. Présenter des images des équipes locales fait partie d'une stratégie globale visant à attirer le public dans ces cinémas qui passaient des films en français.

manchot, Robert Schlienzy, constitua le sommet de la saison de football télévisé. Hackforth souligne dans son étude le caractère « *collectif* » du mode de consommation du spectacle télévisé de football et parle d'une assistance moyenne située entre 20 et 30 personnes par appareil lors de cet événement, l'un des plus marquants de l'année télévisuelle.¹

Ci-après un tableau présentant les dix références explicites à des télédiffusions en direct de rencontres de clubs recensées dans *Hör Zu* :

| Date | Titre propre | Horaires | compétition |
|------------|---|-------------|------------------|
| 22/02/1953 | 1. FC Köln-Borussia Mönchengladbach | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> |
| 20/09/1953 | Altona-VFL Osnabrück | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> |
| 04/10/1953 | Viktoria Berlin-Bremerhaven | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> |
| 18/10/1953 | HSV-Bremer SV | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> |
| 25/10/1953 | Viktoria Homburg-Eintracht Braunschweig | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> |
| 01/11/1953 | FC Köln-Rot-Weiß Essen | 14.30-16.15 | <i>Oberliga</i> |
| 08/11/1953 | Altona 93-VFB Lübeck | 14.30-16.00 | <i>Oberliga</i> |
| 15/11/1953 | Hamburger Turnerbund -VFL Osnabrück | 14.30-16.15 | <i>Oberliga</i> |
| 13/12/1953 | HSV-1. FC Köln | 11.00-12.45 | <i>DFB-Pokal</i> |
| 20/12/1953 | Preußen Dellbrück-Rot-Weiß Essen | 14.15-16.00 | <i>Oberliga</i> |

Contraste saisissant avec l'offre de la RTF, la Coupe d'Allemagne (*DFB-Pokal*) reste une épreuve sous-médiatisée par la télévision durant la période 1950-1954 et au-delà. Annonçant la télédiffusion d'une rencontre de *DFB-Pokal* qui faisait office de programme bouche-trou, *Hör Zu* déplorait dès 1957 le peu de considération dont jouissait la Coupe d'Allemagne, surtout si on la comparait avec la *FA Cup* qui, nous l'avons mentionné, constituait l'un des sommets de la saison de football télévisé à cette époque.² En décembre 1951, le rédacteur en chef de *Der Kicker* s'était déjà fait l'avocat d'une relance de cette compétition qui n'était plus organisée depuis 1943. Profitant de la période des fêtes de fin d'année propice aux bonnes résolutions et à l'émission de vœux, Friedebert Becker s'adressait aux autorités fédérales dans les termes suivants dans un petit article intitulé « *La nostalgie DFB-Pokal* » :

« En tête d'une liste de vœux adressée au DFB figure : Donnez-nous la Coupe du football allemand, une compétition de tous les clubs allemands, bariolée et obéissant au système de l'élimination directe. Partout, l'imitation du système classique de coupe britannique – dont la finale est même honorée par la présence de la maison royale – a rencontré une adhésion enthousiaste. Le plus dramatique des championnats ne peut remplacer le fascinant fluide d'une rencontre de coupe. C'est comme une fièvre. Une fièvre saine. Avant tout : le plus petit des clubs campagnards, où l'on doit encore porter les barres de buts jusqu'au pré, bénéficierait par le biais de cette coupe de football concernant tous les

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 46.

² Cf. *Hör Zu* n° 22, 26/05/1957, p. 52.

*clubs allemands d'une chance unique de se mettre en valeur. Voilà ce qui pourrait nourrir l'ambition footballistique véritable ! Voilà ce dont nous avons besoin. Nous n'ignorons pas les difficultés d'organisation et de calendrier du DFB. Mais la commission désignée les maîtrisera. Nous avons fait d'une Coupe d'Allemagne de football. »*¹

Le calendrier du championnat étant largement prioritaire, la finale du *DFB-Pokal* fut assez rapidement confinée aux marges de la saison footballistique comme le prouve la date retenue après 1956 pour disputer la finale. Très souvent, durant les années 1950, elle ne bénéficia même pas d'une couverture radiophonique en direct de la part des stations régionales d'où venait l'un ou l'autre des clubs finalistes. La création de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe constitue un facteur déterminant dans le gain de prestige que connut l'épreuve à partir de la seconde moitié des années 1960. Après la création de la *Bundesliga* et la suppression des poules de classement pour déterminer le champion d'Allemagne, la finale du *DFB-Pokal* se disputa, comme c'est l'usage dans les autres pays européens peu de temps après la fin du championnat et devint progressivement le véritable point d'orgue de la saison des clubs. Outre les problèmes d'organisation liés à la période de l'Après-guerre, le *DFB-Pokal* souffrait également du fait d'être « mal né ». Dans l'esprit du public, la « Deutsche Vereinskampfmehrschenschaft » créée en 1935 était si intimement associée avec la politique sportive du régime nazi que sa dénomination populaire « Tschammer-Pokal » remplaça très vite son appellation officielle.² Ci-après, un tableau récapitulatif de la couverture radiophonique et télévisuelle des finales de *DFB-Pokal* de la relance de cette compétition jusqu'à la veille de la création de la *Bundesliga* :

| Saison | Finale (participants et date de la rencontre) | Couverture TV | Couverture Radio |
|-----------|---|------------------|---------------------|
| 1952-1953 | Rot-Weiß Essen-Alemania Aachen (01/05/1953) | Néante | néante |
| 1953-1954 | VFB Stuttgart-1. FC Köln (17/04/1954) | Néante | néante |
| 1954-1955 | Karlsruher SC-Schalke 04 (21/05/1955) | Néante | néante |
| 1955-1956 | HSV- Karlsruher SC (05/08/1956) | Direct | Reportage |
| 1956-1957 | Bayern München-Fortuna Düsseldorf (29/12/1957) | Reportage | Reportage |
| 1957-1958 | VFB Stuttgart-Fortuna Düsseldorf (16/11/1958) | Reportage | Reportage |
| 1958-1959 | Schwarz-Weiss Essen-Borussia Neunkirchen (27/12/1959) | Néante | néante |
| 1959-1960 | Borussia Mönchengladbach- Karlsruher SC (05/10/1960) | Néante | 2ème mi-temps |
| 1960-1961 | SV Werder Bremen-1. FC Kaiserslauter (13/09/1961) | Direct | Direct |
| 1961-1962 | 1. FC Nürnberg-Fortuna Düsseldorf (29/08/1962) | Direct | Direct |

¹ BECKER, Friedebert, « Sehnsucht : *DFB-Pokal* » («*La nostalgie DFB-Pokal*»), *Der Kicker*, 11/12/1951, p. 2.

² Initiateur de la compétition, Hans von Tschammer und Osten était le plus haut dignitaire du sport nazi en qualité de « Reichssportführer ».

II.2.4 Visibilité de la *Mannschaft*

Après sa réintégration au sein de la FIFA, les rapports annuels du DFB recenseront avec constance la reprise de « relations normales » avec les autres fédérations. Des comptes très méticuleux de toutes les rencontres internationales concernant des footballeurs ouest-allemands, de l'élite ou de la base, étaient dûment consignés dans des tableaux. Ceux-ci documentaient non seulement la recrudescence des activités des clubs, mais également le retour des pays européens à des conditions de vie s'éloignant progressivement des affres de l'Après-guerre, du rationnement et des difficultés de déplacement. Dans ce contexte, une rencontre entre sélections nationales constituait souvent la preuve la plus éclatante des liens cordiaux renoués. Quatre ans avant la victoire surprise sur la Hongrie, l'importance et l'enthousiasme de la foule qui assista à RFA-Suisse disputé le 22 novembre 1950 à Stuttgart, constitue probablement un signe avant-coureur de l'accueil triomphal qui sera réservée au Onze de Berne à son retour. Il s'agissait de la toute première sortie d'une sélection allemande depuis la guerre et le retour du DFB dans le giron de la FIFA. Très probablement, ce qui poussa 110. 000 personnes à se rendre au *Neckarstadion* de Stuttgart ce jour-là, relevait des mêmes aspirations. L'attachement à l'équipe nationale devait être d'autant plus fort que l'on venait tout juste de recouvré la souveraineté étatique et que l'on « *ne pouvait prétendre aux symboles traditionnels de la souveraineté nationales* ». ¹ L'intérêt des médias radioélectrique ne pouvait qu'en être renforcé. Le DFB s'appliquait à limiter les directs radiophoniques depuis les années trente. Il resta fidèle à ses croyances concernant la protection des recettes au guichets dans ses rapports avec le nouveau média.

II.2.4.1 Couverture radiophonique des rencontres de la *Mannschaft* avant décembre 1952

A priori, on pourrait penser que la couverture radiophonique en direct de rencontres de la sélection nationale, si elle n'est pas intercontinentale ou aventureuse, aurait déjà dû être considérée comme une médiatisation routinière dès la réintégration du DFB au sein de la FIFA. Les éléments recensés concernant les matches internationaux disputés par la *Mannschaft* indiquent qu'il faut quelque peu nuancer cette première attente. Toutefois, seules des considérations financières retenues par le média ou les organisateurs, c'est-à-dire le DFB,

¹ Cf. PYTA, Wolfram, *op. cit.*, 2010, p. 31.

excluent, limitent ou retardent la plupart desdites retransmissions radiophoniques. À ce titre, il est assez remarquable que la première sortie internationale de la *Mannschaft* depuis 1943, c'est-à-dire le match l'opposant à la Suisse le 22 novembre 1950 à Stuttgart, n'ait été radiodiffusée qu'à partir de la mi-temps. Or, les responsables fédéraux, qui ne pouvaient ignorer la dimension symbolique que prendrait cette rencontre, savaient pertinemment que le *Neckarstadion* serait « plein à craquer ». Les photos de presse montrent clairement que les 115.000 spectateurs, un record d'affluence inégalé depuis dans ce stade peu importe les transformations dont il aura fait l'objet, occupent jusqu'aux abords immédiats de l'aire de jeu. Le reportage intégral, la présence à l'antenne d'un envoyé spécial ne s'imposent donc pas de manière évidente ou automatique. Rappelons que nous avons recensé le programme de toutes les radios publiques pour établir le tableau récapitulatif ci-après :

| Rencontre | Date | Lieu de la rencontre | Couverture radio |
|-----------------|------------|----------------------|--|
| RFA-Suisse | 22/11/1950 | Stuttgart | 2 ^{ème} mi-temps en direct |
| Suisse-RFA | 15/04/1951 | Zurich | retransmission intégrale |
| RFA-Turquie | 17/06/1951 | Berlin | retransmission 2 ^{ème} mi-temps |
| Autriche-RFA | 23/09/1951 | Vienne | retransmission intégrale |
| Irlande-RFA | 17/01/1951 | Dublin | reportages postérieurs |
| Turquie-RFA | 21/11/1951 | Istanbul | reportages postérieurs |
| RFA-Luxembourg | 23/12/1951 | Essen | reportages postérieurs |
| RFA-Luxembourg | 20/04/1952 | Luxembourg | reportages postérieurs et flashes |
| RFA-Irlande | 04/05/1952 | Cologne | reportages postérieurs et flashes, 2 ^{ème} mi-temps en direct uniquement sur NWDR |
| France-RFA | 05/10/1952 | Paris | retransmission intégrale en direct sur NWDR et Radio Frankfurt |
| RFA-Suisse | 09/11/1952 | Augsbourg | 2 ^{ème} mi-temps en direct sur NWDR, SWF, Radio München |
| RFA-Yougoslavie | 21/12/1952 | Ludwigshafen | reportages postérieurs et flashes |
| Espagne-RFA | 28/12/1952 | Madrid | reportages postérieurs à partir de 17 heures sur NWDR |

II.2.4.2 La télédiffusion des rencontres de la *Mannschaft* à partir de 1953, une priorité fédérale toute relative

Le début de l'année 1953 est marqué par les premières retransmissions télévisées de rencontres de championnat et de Coupe d'Allemagne (*DFB-Pokal*), mais également par celle d'un match disputé par la *Mannschaft* contre l'Autriche le 22 mars 1953 au *Müngersdorfer Stadion* de Cologne. Il est très étonnant que si *der Kicker* ne traite pas cet aspect des choses, il en aille de même dans *Hör Zu* qui n'évoque cet événement ni dans le numéro d'avant-match,

ni dans ceux qui suivent.¹ Certes, les délais de bouclage de ce type de publications excluent la prise en compte d'informations de dernière heure. La seule supposition que l'on puisse émettre, une fois encore, est celle que la télévision aura peut-être annoncé son intention de téléviser ledit match de manière trop tardive, mais surtout que le nombre de récepteurs de télévision étant encore très limité, les rédactions de *Hör Zu* et du *Kicker* n'auront pas jugé utile de consacrer un article à un aspect de l'événement qui n'avait pas encore de dimension historique.² C'est dans un article paru dans une édition bien plus tardive du *Spiegel* que nous avons trouvé une mention quasi contemporaine corroborant la télédiffusion du match RFA-Autriche de 1953.³ Le 19 août 1953, en dépit de liaisons télévisuelles inexistantes avec le pays hôte et d'une programmation un jour de semaine, un mercredi en l'occurrence, seule la deuxième mi-temps du match de qualification pour la Coupe du monde Norvège-RFA fait l'objet d'une couverture radiophonique.

Dans notre entretien avec Rainer Holzschuh, qui occupa les fonctions de chef des relations avec les médias au DFB dans les années 1980, nous avons cherché à savoir quelles avaient pu être les motivations véritables des autorités fédérales pour prendre une telle décision alors qu'aucune rencontre amateur ne se disputait en milieu de semaine et que les rares scolaires, qui n'étaient pas en vacances, étaient libérés à 14 heures dans la plupart des *Länder* et n'auraient même pas eu à faire l'école buissonnière pour voir le match. La réponse de l'éditeur de *Der Kicker* livre un éclairage qui forcément alimenta aussi notre réflexion lorsque nous analysâmes les conflits opposant la FFF et la Télévision Française :

« Mon prédécesseur au service des relations avec les médias du DFB, M. Gerhardt, se réjouissait comme un gamin quand il réussissait à empêcher une retransmission télévisée. Bien qu'il ait occupé son poste depuis le début des années 1960, je suis sûr qu'il a hérité de cette philosophie au contact des hiérarques qui dirigeaient le DFB à sa prise de fonction. C'était viscéral, doctrinaire, et cela peut sûrement sembler puéril aux yeux d'un historien du sport et des médias. Mais, permettez-moi ce propos plus général, il est assez difficile d'évaluer quelle part revient à la puérité, aux traumatismes de l'enfance dans les faits et gestes des hommes de pouvoir, quel que soit le domaine dans lequel ils l'exercent. M. Gerhardt était animé par un patriotisme institutionnel et, d'une certaine manière, la télévision et les médias en général étaient aussi des institutions avec lesquelles la fédération se considérait en lutte pour garder la haute main sur l'organisation de la marchandisation et de la pratique du football. »⁴

¹ Soulignons que seule la 2^{nde} mi-temps de la rencontre est radiodiffusée.

² À titre de comparaison, Briquet n'évoque à aucun moment de son commentaire qu'il s'agit du premier match de la sélection nationale à passer intégralement et en direct sur les petits écrans français.

³ Cf. « Zehntausend blieben weg » (« Des dizaines de milliers ne sont pas venus »), *Der Spiegel* N°12, 17/03/1954, p. 35.

⁴ Cf. Entretien avec Rainer HOLZSCHUH (29/07/2011)

Si l'on se réfère au magazine *Hör Zu* tout comme à *Der Kicker*, les deux matches de qualification pour la Coupe du monde disputés par la RFA contre la Sarre le 11 octobre 1953 et le 28 mars 1954 ne furent pas télédiffusés. En outre, apparemment seule la deuxième mi-temps de ces rencontres eut les honneurs d'une radiodiffusion en direct. La consultation de la *FAZ* ne permet de gagner aucune certitude en la matière. Après vérification, on s'aperçoit que dans les deux cas, les rencontres se jouaient un dimanche et que la « protection du football amateur » pouvait justifier le refus fédéral de leur retransmission. Cet argumentaire n'avait pas automatiquement « force de loi » puisque la rencontre RFA-Norvège du 22 novembre 1953, quant à elle, fut télédiffusée en direct, bien que programmée un dimanche et dénuée de tout suspense, l'équipe norvégienne ne pouvant plus mettre en péril la qualification de la *Mannschaft* menée par Fritz Walter.

II.2.4.2 1954, une année et « un miracle » qui changent tout ?

L'année 1954 est généralement considérée comme celle d'une percée décisive du football télévisé dans les divers pays d'Europe occidentale en raison du succès remporté par la première télédiffusion via Eurovision de neuf rencontres de la Vème Coupe du monde organisée en Suisse. Nous reviendrons plus en détails ultérieurement sur les négociations, les préparatifs et les attentes qui précédèrent l'événement. Le tableau ci-après présente un recensement des rencontres explicitement annoncées dans la presse spécialisée. On constate aisément que de manière similaire à ce que nous avons pu relever concernant la présence de retransmissions en direct sur les ondes de la RTF, l'année 1954 est également prolifique en la matière en RFA. Bien entendu, les neuf rencontres de la Coupe du monde diffusées en Eurovision pèsent de manière notable dans ce bilan, sinon il s'agirait d'une année ordinaire concernant la couverture du football national. Ainsi, la dernière rencontre de préparation avant le départ pour Spiez, le match Suisse-RFA du 25 avril 1954, n'est pas retransmise en direct et seule sa seconde mi-temps fait l'objet d'une couverture radiophonique, notamment parce qu'elle se déroule un dimanche. On dénombre la retransmission en direct de douze rencontres de championnat et l'on peut constater l'occultation complète du *DFB-Pokal*.

| Date | Titre propre | Horaire | Compétition Type émission |
|------------|---|-------------|--------------------------------|
| 03/01/1954 | Preußen Dellbrück-BVB Dortmund | 14.15-16.00 | <i>Oberliga</i> direct |
| 10/01/1954 | St Pauli-Göttingen 05 | 14.15-16.00 | <i>Oberliga</i> direct |
| 17/01/1954 | Bayer Leverkusen-Rot-Weiß Essen | 14.15-16.00 | <i>Oberliga</i> direct |
| 24/01/1954 | Emsbüttel-Hannover 96 | 14.30-16.15 | <i>Oberliga</i> direct |
| 14/02/1954 | HSV-Hollstein Kiel | 14.30-16.15 | <i>Oberliga</i> direct |
| 07/03/1954 | St Pauli-HSV | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> direct |
| 21/03/1954 | St Pauli-VFL Osnabrück | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> direct |
| 04/04/1954 | Bangu/Athletica (Brésil)-Tennis Borussia/Viktoria Berlin | 15.30-17.15 | Amical International direct |
| 11/04/1954 | HSV-Hannover 96 | 15.30-17.15 | <i>Oberliga</i> direct |
| 25/04/1954 | Suisse-Allemagne | 15.00-16.45 | Amical International direct |
| 22/05/1954 | Avant-match/Finale <i>Oberliga</i> | 21.45-22.00 | Reportage <i>Oberliga</i> |
| 23/05/1954 | Finale <i>Oberliga</i> : Hannover 96-1. FC Kaiserslautern | 15.00-16.45 | <i>Oberliga</i> direct |
| 16/06/1954 | France –Yougoslavie (1er tour) | 18.00-19.45 | Coupe du monde direct |
| 17/06/1954 | Angleterre-Belgique (1er tour) | 18.05-19.55 | Coupe du monde direct |
| 19/06/1954 | Uruguay-Écosse (1er tour) | 16.45-18.35 | Coupe du monde direct |
| 20/06/1954 | Hongrie-RFA (1er tour) | 16.45-18.35 | Coupe du monde direct |
| 26/06/1954 | 1 ^{er} quart de finale | 17.00-18.45 | Coupe du monde direct |
| 27/06/1954 | 2 ^{ème} quart de finale RFA-Yougoslavie | 17.00-18.45 | Coupe du monde direct |
| 30/06/1954 | Demi-finale RFA-Autriche | 18.00-19.45 | Coupe du monde direct |
| 03/07/1954 | Match pour la 3 ^{ème} place Autriche-Uruguay | 17.00-18.45 | Coupe du monde direct |
| 04/07/1954 | Finale RFA-Hongrie | 17.00-18.45 | Coupe du monde direct |
| 19/08/1954 | 50 ^{ème} anniversaire fondation de Schalke 04 | 20.00-20.40 | Reportage |
| 16/10/1954 | RFA-France | 15.20-17.15 | Amical international direct |
| 13/11/1954 | Retransmission sportive | 15.00-17.00 | <i>Oberliga</i> direct |
| 01/12/1954 | Angleterre-RFA | 15.00-16.40 | Amical international direct |
| 05/12/1954 | Italie-Argentine | 14.25-16.15 | Amical international direct |

Bien plus que la retransmission d'un match de gala opposant une sélection de joueurs de clubs berlinois à une entente de deux clubs brésiliens, on relèvera dans le tableau ci-dessus que le retour triomphal des héros de Berne tout comme la cérémonie organisée au Stade olympique de Berlin au cours de laquelle le Président Heuss les décore de la Feuille de laurier d'argent (« *Silbernes Lorbeerblatt* ») ne font pas l'objet de reportages spéciaux. Du moins n'en trouve-t-on aucune trace ni dans *Hör Zu* ni dans la presse quotidienne. La programmation d'une émission historique d'une durée de 40 minutes consacrée à l'histoire d'un club déjà mythique et fêtant son demi-siècle d'existence est par contre un fait suffisamment remarquable pour attirer l'attention. La télévision avait déjà perçu les attentes que le public émettait à son égard en tant qu'instrument de découverte du monde et du passé. Ainsi l'annonce dudit reportage consacré à Schalke 04 est-elle accompagnée du commentaire suivant :

« Notre reporter tourne les pages de l'album-souvenir du célèbre club de football du bassin minier, qui reflète un demi-siècle d'histoire du football allemand. »¹

L'émission est diffusée avant la reprise du championnat, au beau milieu de l'été. Doit-on y voir un effet immédiat de la récente victoire en Coupe du monde ? En tous les cas, dès la deuxième année d'émission de la télévision publique, ce reportage « grand format » constitue une première. Il sera suivi de nombreux autres au métrage comparable programmés en dehors du cadre du JT.² Nous n'avons pas recensé de reportage d'une durée similaire consacré au football qui aurait été diffusé sur les ondes de la RTF ou de l'ORTF durant l'intégralité de notre période d'étude.

Tout comme la RTF et les autres partenaires de l'Eurovision, le DF n'avait pas le choix des rencontres qui devaient être diffusées par son réseau. Il se trouve que le public allemand fut assez « chanceux » puisqu'il vit jouer la *Mannschaft* quatre fois lors de cette Coupe du monde.³ Nous évoquerons par ailleurs la finale de Berne, mais soulignons déjà que le record signalé par Hackforth pour situer l'audience télévisuelle de la finale du championnat d'Allemagne en 1953, c'est-à-dire le nombre de 20 à 30 téléspectateurs par récepteur a très sûrement été battu le 4 juillet 1954.⁴ Par ailleurs, signalons que l'annonce des retransmissions s'accompagne d'une mention qui va certes devenir rituelle, mais n'en revêt pas moins un caractère alors encore exceptionnel en termes de mise en œuvre technique et de coopération internationale : « Une émission Eurovision de la Radio-Télévision suisse. »⁵ Dans l'esprit du grand public, l'émission en « Eurovision » matérialisait une collaboration internationale à des fins pacifiques et constituait un admirable exploit technique compte tenu des lacunes persistantes du réseau européen de relais : pour que les images de Rome ou de Berne parviennent à Paris, elles devaient encore passer par la RFA et la Hollande pour être ainsi « acheminées » jusqu'à la ligne Paris-Lille-Bruxelles-Londres.⁶ Lors de la Coupe du monde 1954, le magazine *Hör Zu* prend l'habitude d'informer ses lecteurs de l'ampleur de la diffusion des diverses parties. Ainsi, à partir des quarts de finale, il est précisé que « *ce match*

¹ « Unser Reporter blättert im Erinnerungsalbum des bekannten Fußballklubs aus dem Kohlenpott, das ein halbes Jahrhundert deutsche Fußballgeschichte widerspiegelt. »

² Il s'agit notamment de la série des « Sport-Spiegel » (« Miroir du sport ») programmée à partir du lancement du ZDF en 1963, elle suivait le JT et sa longueur oscillera suivant le sujet entre 15 et 30 minutes.

³ Nous n'avons pu établir avec certitude si le match Yougoslavie-RFA du 27 juin 1954 fut retenu.

⁴ Cf. Entretiens avec Uwe Seeler, Rainer Holzschuh, Gilbert Gress et Dieter Kürten.

⁵ « Eine Eurovisionssendung des Schweizerischen Fernsehens ».

⁶ Cf. par ex. PICHARD, Roger « L'Eurovision est née le jour de la Pentecôte », *Radio-Cinéma-Télévision* n°231, 20/06/1954, p. 3.

est retransmis simultanément par toutes les chaînes européennes. »¹ Cette mention garde tout son intérêt après la Coupe du monde et complètera l'annonce des matches internationaux tel celui opposant la RFA à la France le 16 octobre 1954 à Hanovre. Si la victoire en Coupe du monde de la *Mannschaft* constitue une promotion extraordinaire pour le football en concurrence avec d'autres « sports télévisuels », les parties ultérieures de l'équipe nationale ne bénéficient pas pour autant d'une couverture télévisée systématique impliquant la retransmission en direct ou la diffusion en différé de larges extraits. Ainsi, les matchs amicaux Belgique-RFA du 26 septembre 1954 et Portugal-RFA du 19 décembre 1954 ne sont pas retransmis en direct. Dans le cas du dernier match disputé à Lisbonne, ce sont des raisons techniques évidentes qui expliquent cette absence de diffusion : le Portugal n'a pas encore basculé dans l'âge de la télévision. De ce fait nous n'avons même pas trouvé trace de la mention d'un reportage diffusé ultérieurement. Pour la première défaite après le sacre des champions du monde, nous n'avons pu déterminer si c'est une opposition de la fédération belge qui est à l'origine de l'absence de diffusion. La consultation des programmes de radiodiffusion révèle que seule la deuxième mi-temps a été couverte en direct. Outre la visibilité d'une sélection nationale qui s'est couverte de gloire, la diffusion en Eurovision de la Coupe du monde ouvre l'ère des retransmissions opposant d'autres grandes nations européennes et contribue de manière déterminante à l'installation d'un paysage continental voire intercontinental en la matière comme l'atteste la retransmission en direct de la rencontre opposant l'Italie à l'Argentine en décembre 1954.

¹ « *Dieses Spiel wird gleichzeitig von allen Fernsehsender Europas übertragen* ».

III. La télédiffusion en direct du football : de la constitution d'une trilogie médiatique

Le traitement journalistique du football et de sa télédiffusion privilégié par la presse sportive est empreint de l'influence de logiques similaires à celles mises en évidence par Fabien Wille dans son étude du modèle médiatique constitué par le Tour de France. D'une part, on distingue une « *logique sportive* » visant à transmettre des émotions ou à les (re)créer. À celle-ci s'ajoute une « *logique journalistique* » dont l'objectif est de livrer au lecteur toutes sortes d'informations documentant le déroulement factuel des rencontres, servant à les replacer dans le contexte d'ensemble d'un championnat ou d'une hiérarchie (inter-)nationale évolutive.¹ Finalement, la presse obéit à une « *logique économique* » lorsqu'elle s'évertue à développer son lectorat potentiel en s'adressant aux auditeurs et téléspectateurs pour conférer toute la publicité souhaitée à un événement télédiffusé.² Sa couverture des négociations mettant aux prises décideurs fédéraux et responsables de la télévision subit, elle aussi, l'influence de cette trilogie médiatique.

III.1 Un traitement journalistique (sportif) sous influence ?

Les diverses réactions à l'émergence du direct émanant d'acteurs de l'édification du « *Grand stade* » que nous avons déjà citées laissent percevoir le rôle central joué par la presse dans ce contexte. Partie prenante de la mise en spectacle du football, les hebdomadaires tels *France Football* ou *Der Kicker*, le quotidien *L'Équipe* traitent les conflits inhérents à son développement en adoptant officiellement une position « neutre » animée par le service de l'intérêt général. Plusieurs facteurs invitent à considérer cette vue avec circonspection. D'une part, les acteurs de la télédiffusion du football constituent un microcosme où, au gré d'intérêts variablement contradictoires, se tissent fatalement des liens de connivence. Les fédérations française et allemande n'ignorent pas que *L'Équipe*, *France Football* et *Der Kicker* sont des publications qui peuvent se targuer de compter parmi les titres de presse revendiquant le plus grand nombre de lecteurs par exemplaire vendu.³ De ce fait, bien davantage que leurs publications officielles, les responsables fédéraux et les dirigeants de la télévision doivent

¹ Obéissant à cette logique, la notion de « service au lecteur » est définie par Rainer Holzschuh comme la pierre angulaire de la politique éditoriale de *Der Kicker*. Cf. Entretien avec Rainer Holzschuh (29/07/2011)

² Cf. WILLE, Fabien, *op. cit.*, 2003, pp. 33-37.

³ Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Rainer Holzschuh nous a indiqué que, depuis les années 1950, *Der Kicker* était tout simplement resté en tête de ce classement. Il en est ainsi parce que plus de 80% des clubs de football affiliés au *DFB* avaient souscrit un abonnement à ce magazine pour leur club-house où se retrouvent les membres de toutes les générations et que celui-ci était généralement renouvelé sans discontinuer pendant des décennies. Cf. Entretien avec Rainer HOLZSCHUH (29/07/2011)

utiliser la tribune que leur offre la presse (sportive) pour expliquer et justifier leurs prises de position, surtout quand elles aboutissent à la non diffusion d'un événement attendu par le public intéressé. Par ailleurs, officiellement bénévoles, les dirigeants fédéraux mènent ou ont mené des carrières professionnelles qui ont parfois produit des solidarités avec les sociétés éditrices ou avec des annonceurs. Ainsi, Paul Dietschy évoque-t-il les « *rappports incestueux unissant presse et fédérations sportives en France* » dans le passage de son *Histoire du football* consacré à un événement sur lequel nous reviendrons en détails dans la deuxième partie de notre étude : le lancement de la Coupe d'Europe des clubs champions par *L'Équipe* au début de l'année 1955.¹ L'indice livré pour illustrer le propos concerne la figure tutélaire du football mondial et n'en est que plus éloquente : Jules Rimet était un actionnaire de la SOPUSI, la société éditrice de *L'Équipe*.²

Côté français, le traitement journalistique de la télédiffusion du football se distingue de celui concernant l'autre grand sport spectacle populaire, le cyclisme et plus particulièrement le Tour de France, par le fait que *L'Équipe* n'est ni propriétaire ni parrain (financier) d'une compétition. Donc bien davantage que dans le cas du Tour de France, qui est un spectacle furtif par nature, son partenariat avec la télévision est placé sous le signe d'intérêts communs bien compris. Annonçant la diffusion systématique dans le cadre du JT de l'étape de la veille et ce, grâce à la collaboration de *L'Équipe*, du *Parisien Libéré*, de la SNEP, des fabricants de téléviseurs et de la Télévision française, le quotidien sportif rappelle un mois avant le départ de la Grande Boucle de 1950 que le Tour a déjà servi de champ d'expérience au radioreportage, au bélinogramme, aux transmissions télé-radios et qu'il continuera de contribuer aux progrès de la technique.³ Cette annonce auto-promotionnelle s'achève en invitant les Parisiens à assister aux efforts de démonstration (et de spectacularisation) des fabricants et de la Télévision, qui ont installé un grand écran salle Washington à cet effet.

¹ Cf. DIETSCHY, Paul, *op. cit.*, 2010, p. 359.

² Cf. MONTÉRÉMAL, Gilles, « *L'Équipe* : médiateur et producteur de spectacle sportif (1946-1967) », *Le Temps des médias. Revue d'histoire*, n°9, hiver 2007/2008, p. 115.

³ Cf. « Le Tour, source de progrès, sera télévisé de bout en bout », *L'Équipe*, 30/06/1950, p. 1.

III.2 « Drôle de guerre » sur les fronts intérieurs

Proche de l'avis d'économistes du sport tel Jean François Bourg, Paul Dietschy fait peu de cas des « premières escarmouches » opposant les autorités du football à celles de la télévision et constate dès l'introduction de son chapitre consacré à « *La naissance du football cathodique* » que « *jusque dans les années 1960-1970, le cadre sportif, économique et médiatique du football évolua peu* ». ¹ Dès 1960, Christian Quidet revenait sur la période 1949-1955 sans donner de détail concernant les accords passés et les négociations menées entre les parties concernées. Mais l'on peut constater à la lecture de son résumé qu'en dépit du faible nombre de récepteurs, la ligne de front s'établit dès les premiers jours, comme l'illustre déjà l'interview précitée d'Emmanuel Gambardella :

« *Dès que la télévision prit une certaine importance, le football se mit sur la défensive et entreprit de lutter contre ce nouveau moyen de diffusion qui risquait de lui enlever une partie de sa clientèle. Il y eut, cependant, en 1954, la retransmission en Eurovision du Championnat du Monde qui obtint un grand succès et qui incita les téléspectateurs à demander davantage de football.* » ²

Avant de provoquer une « *mue profonde dans le people's game* », ³ l'irruption du direct avait par la force des choses créé entre les parties concernées un « champ de bataille » qui allait s'avérer permanent au cours des décennies suivantes. Notre consultation exhaustive de *France Football*, de *France Football Officiel* et du classeur contenant le dossier « Sport » de la revue de presse de la RTF archivé à l'INA permet de constater que les forces en présence sur ledit champ de bataille optèrent initialement pour une « guerre de position » et ne lancèrent aucune offensive au cours de l'année 1953 pour faire valoir les prérogatives qu'elles pensaient légitimes. Nous n'avons trouvé aucune mention d'un quelconque coup de force tenté par les responsables de l'une ou l'autre des deux parties ni d'une rencontre visant à changer la situation en cours. Celle-ci est évoquée dans une brève recensée par l'agent chargé de la revue de presse de la RTF dans l'édition du 11 décembre de la *Liberté de Normandie*. Y sont traitées les décisions prises par le Comité directeur du groupement professionnel de la FFF concernant la radiodiffusion et la télédiffusion des rencontres de championnat et de Coupe de France. Celles-ci seront incluses dans un projet de protocole devant être soumis par la FFF et le Groupement des clubs autorisés aux postes de radio concernés et au service des

¹ Cf. DIETSCHY, Paul, *op. cit.*, 2010, p. 444.

² QUIDET, Christian, « Cet immense tableau : 11 ans d'escarmouches TV-Football », *Télé-Magazine* n° 260, 16/10/1960, pp. 76-77.

³ DIETSCHY, Paul, *ibid.*

actualités de la RTF. Elles reprenaient les positions de Gambardella évoquées ci-dessus et prévoyaient la limitation des retransmissions radiophoniques des matches de championnat à 45 minutes maximum et à la seule seconde mi-temps. Pendant cette période, les radioreporters ne pouvaient réaliser des multiplexes intégraux de la journée en cours, mais devaient limiter leur choix à trois rencontres. En contrepartie, les postes signataires de l'accord s'engageaient à réserver au football une émission officielle et hebdomadaire d'une durée minimale de six minutes. Le fait que les autorités du football crurent bon de préciser cette durée incline à penser qu'hormis les directs, le football n'avait que rarement les faveurs des concepteurs des grilles de programme. En fait, pour prendre l'exemple du Poste Parisien sur les ondes duquel officiait Georges Briquet, on cherche en vain une émission régulière consacrée au ballon rond. Celui-ci est « noyé » dans la masse omnisports de « Sport et musique » le dimanche après-midi ou de « Sports-Radio » diffusé tous les matins de la semaine entre 6 heures 30 et 6 heures 40 et à 8 heures 20 le dimanche. Quant à la télévision, toute émission en direct était en principe interdite, même les retransmissions des matches de l'équipe de France, mais les autorités fédérales laissaient toute latitude aux responsables de la RTF de faire la propagande du football en diffusant des rencontres en différé.¹

Nous avons évoqué quelques réactions immédiates aux premiers directs et leur traitement journalistique. Elles posaient des questions fondamentales concernant le rôle à jouer par le nouveau média et, s'inspirant des précédents américains et anglais, tentaient de livrer des éléments de réflexion prospective au lecteur. Dès que la fiabilisation technique des retransmissions en direct fut acquise, la presse se mit à couvrir les négociations entre les acteurs concernés de manière régulière voire feuilletonnesque. La plupart du temps, elle se borna à les relater de manière factuelle. Mais leur dimension polémique induisit d'inévitables commentaires concernant la gouvernance des institutions concernées et leur « sens de l'intérêt général ». Car, comme l'évoque Quidet de manière quasi euphémistique, la demande de football télévisé ne pouvait que croître avec la progression des ventes de récepteurs et les améliorations techniques de la transmission. Pour cela, il fallait que la couverture du territoire national inclût Strasbourg, Lyon et Marseille.

En RFA, dans un article précité datant de mars 1954, *Der Spiegel* se proposait d'établir un premier bilan de l'impact de la télédiffusion de rencontres sur la fréquentation des stades

¹ Cf. «La radiodiffusion des matches sera limitée à la seconde mi-temps », *Liberté de Normandie*, 11/12/1953, Revue de presse RTF, Archives INA réf. DL AR E ORI 00012854 INA 028.

d'*Oberliga*, plus précisément ceux des groupes « Nord » et « Ouest », c'est-à-dire la zone géographique correspondant avec l'aire de réception des images du NWDR.¹ Abordant des problématiques similaires à celles évoquées alors dans la presse française, ce document se révèle intéressant pour notre étude à plus d'un titre. D'une part, il indique un chiffre précis concernant le nombre de retransmissions en direct réalisées de Noël 1952 à mi-mars 1954 : il est question de 24 rencontres toutes compétitions confondues, ce qui équivaut à une moyenne de moins de deux rencontres par mois.² Par ailleurs, afin de « disséquer » comment le nouveau média affectait la fréquentation des stades dès cette phase précoce de son développement, il livre un éclairage concernant les motivations du public valorisant non seulement le confort des salons et des salles de restaurant, mais également les apports bénéfiques de la technologie en matière de spectacle. En cela, il s'inscrivait d'entrée en faux par rapport au discours récurrent de la presse sportive qui sacralisait la présence physique du spectateur dans les gradins des arènes sportives :

« Depuis que le service de télévision du Nordwestdeutscher Rundfunk a commencé à diffuser ses programmes réguliers, les retransmissions de matches de football comptent parmi les émissions préférées du dimanche après-midi. Dans le cercle familial ou celui des amis sportifs, les téléspectateurs peuvent suivre toutes les phases d'une rencontre d'Oberliga de manière bien plus satisfaisante que depuis une tribune debout bondée : deux ou trois caméras placées le long du terrain de jeu sur une tourelle suivent la balle de la première à la dernière minute et, au moment opportun, filment en gros plan les actions dangereuses se déroulant devant les buts. »

D'entrée, il convient de relever que le titre « Zehntausend blieben weg » (« Dix-mille (spectateurs) ne vinrent pas ») obéit aux lois du genre éditorial en recourant à la construction elliptique pour produire un effet sensationnaliste susceptible d'aiguiser la curiosité du lecteur. Certes, on apprend au fil du texte que le trésorier du FC Cologne déplore un déficit de quelques 10 000 entrées lors du derby contre Schalke 04 disputé le 21 février 1954 qu'il attribue d'office à la retransmission en direct de la rencontre par le NWDR. Une telle donnée doit être relativisée selon plusieurs critères. La capacité maximale du stade compte assurément parmi les plus pertinents, celle du *Müngersdorfer Stadion* de Cologne était de presque 80 000 places. À titre d'exemple, le match RFA-Autriche qui y fut disputé en 1953 avait attiré quelques 76 000 spectateurs payants. Par ailleurs, il faut se demander si au moment dudit derby, le classement des deux clubs contribuait à renforcer une rivalité

¹ « Cf. « Zehntausend blieben weg » (« Des dizaines de milliers (de spectateurs) ne sont pas venus »), *Der Spiegel* N°12, 17/03/1954, p. 35.

² Les recensements que nous avons effectués confirment ce chiffre puisque nous avons retrouvé la « trace » de 21 retransmissions en direct à partir de février 1953 marquant la fin de la trêve hivernale. *Der Spiegel* inclut les retransmissions programmées dans le cadre de la phase transitoire de décembre 1952 à janvier 1953.

partisane traditionnelle essentiellement due à la proximité géographique. Nos recherches dans les pages du *Kicker* nous ont permis de retrouver l'affluence déclarée de la rencontre : 55. 000 spectateurs dont 51. 000 payants. On peut comprendre la déception du trésorier du FC Cologne, car les deux équipes étaient aux prises pour prendre la tête du classement et l'on pouvait raisonnablement espérer jouer à guichets fermés.¹ Cela est d'autant plus vrai que le suspense caractérisa le déroulement de cette poule. La consultation des classements successifs confirme en effet que si le FC Cologne arriva finalement en tête de la poule « Ouest » de l'*Oberliga* avec un petit point d'avance sur le Rot-Weiss Essen d'Helmut Rahn et deux points d'avance sur Schalke 04, aucune équipe n'avait pu se dégager de la menace des deux autres depuis le début de saison. L'hebdomadaire rappelle qu'initialement les clubs de football ne virent pas de menace pour leur recette du jour dans les retransmissions dominicales en direct et acceptèrent celles-ci contre des indemnités minimales de 1. 000 à 2. 500 DM. Il fallut donc attendre que le sommet de la poule « Ouest » ne fût pas le plein pour que les clubs dénoncent les « accords » passés avec la télévision et réclament plus en se prévalant d'une situation très évolutive concernant le parc national de récepteurs. Ainsi, Holthoff, le trésorier de Cologne interrogé par *Der Spiegel*, évoqua d'abord le fait que les indemnités prévues initialement ne pouvaient plus compenser la perte évidente de spectateurs induite par la prolifération des récepteurs. Dans le même souffle, il prit bien soin d'inclure les clubs amateurs dans le lot des associations lésées par les retransmissions en direct, alors que bien évidemment aucun système de redistribution des droits télévisés bénéficiant éventuellement aux clubs amateurs n'avait été envisagé à l'époque. Si l'argument était loin d'être fallacieux, la sollicitude manifestée à l'égard des « petits » avait tout d'une grosse ficelle rhétorique. Au-delà de ces considérations, ce qui retient surtout l'attention de l'historien dans la démonstration du *Spiegel*, c'est l'évidente difficulté qu'il y avait à estimer avec une précision satisfaisante le nombre de téléspectateurs d'une rencontre. A cela une première raison : il y avait selon les statistiques de l'industrie radioélectrique autant de récepteurs immatriculés auprès des autorités compétentes que de téléviseurs « fonctionnant au noir ». *Der Spiegel* mentionne un chiffre de 18. 000 récepteurs officiellement recensés en RFA en février 1954 et estime donc la totalité réelle du parc à plus de 35. 000 unités à cette période-là.² Le caractère anxiogène que la prolifération du nouveau média revêtait aux yeux des responsables de clubs et de la fédération était amplifié par un fait que l'article du *Spiegel* perçut dès alors : pour

¹ Cf. *Der Kicker* N° 8, 22/02/1954.

² À titre de comparaison et pour saisir l'ampleur du phénomène, Hackforth indique un parc comptant 11. 658 récepteurs au 1^{er} janvier 1954 en se basant sur les chiffres officiels de l'ARD. Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 25.

spectaculaires qu'elles fussent, ce ne sont pas tant les ventes aux particuliers qui avaient de quoi inquiéter les acteurs précités au début de l'année 1954. Le danger provenait bien davantage des 7.000 récepteurs d'accès public équipant débits de boissons et devantures de magasins d'articles électroménagers. De balbutiantes « études de l'audience » (« Hörerforschung ») entreprises durant la première année d'exploitation du DF avaient laissé apparaître certaines tendances lourdes concernant les premiers rites de consommation du spectacle de football télévisé. Sans surprise, celles-ci avaient notamment démontré la prééminence des rencontres entre sélections nationales en matière d'audience. En effet, on constata que lors des retransmissions en direct de rencontres d'*Oberliga*, un tiers de l'ensemble des récepteurs étaient branchés. Ce chiffre atteignait les deux tiers pour les rencontres de la *Mannschaft*. On constata aussi que si le nombre moyen de spectateurs par poste était de trois pour un programme du soir ordinaire, il atteignait une moyenne de quatre pour les rencontres d'*Oberliga* et de huit pour celles de l'équipe nationale. Concernant les récepteurs d'accès public, l'assistance atteignait souvent la barre des 30 spectateurs, a fortiori, dans le cas des rencontres de clubs, si le débit de boisson ou la boutique se situait près du stade où se déroulait la rencontre. En se basant sur ces observations, *Der Spiegel* présenta une projection concernant le public potentiel ayant assisté à la retransmission du match FC Cologne-Schalke 04. Son estimation avoisine les 40 000 spectateurs dans les domiciles privés et bien davantage dans les lieux publics. Pour étayer la revendication d'une augmentation substantielle de l'indemnité prévue émise par le trésorier du FC Cologne, l'hebdomadaire précise que pour la seule zone géographique de la vallée de la Ruhr et du Niederrhein, c'est-à-dire la « zone de recrutement » des spectateurs potentiels du derby, le nombre de téléspectateurs avait dépassé la barre des 50 000. Les 10 000 spectateurs mentionnés dans le titre de l'article désignent donc les 20% de ces téléspectateurs dont le trésorier du FC Cologne est persuadé qu'ils auraient fait le déplacement au *Müngersdorfer Stadion* si la rencontre n'avait pas été télédiffusée. Au vu de cette évolution, les dirigeants des clubs concernés émettent des exigences financières « inacceptables » aux yeux des responsables du NWDR (« *indiskutable fünfstellige Summen* ») : en effet, après le match du 21 février 1954, Schalke 04 exige le versement d'une indemnité de 25 000 DM pour la retransmission de la prochaine rencontre au sommet que la télévision avait inscrite à son programme prévisionnel. Le directeur des programmes du NWDR, Heinz von Plato, plaide le respect des accords passés, n'exclut pas d'entamer des pourparlers préalables à la mise en place d'une variation progressive de l'indemnisation des clubs en fonction de la croissance du parc officiel de récepteurs et de l'intérêt sportif des rencontres, mais refuse catégoriquement d'engager des

négociations sur les bases envisagées par des clubs tels Schalke 04. Les autorités fédérales sont elles-mêmes plongées dans l'embarras, car elles hésitent à trancher entre une stratégie visant à assurer la télédiffusion la plus large possible des rencontres internationales et la tentation d'obtenir les sommes les plus importantes possibles pour les rencontres de la *Mannschaft* qui passionnent le grand public. L'article du *Spiegel* mentionne une indemnité de 2 500 DM perçue par le DFB pour une rencontre opposant l'équipe A' de RFA à son homologue anglaise le mercredi 24 mars 1954. Citant le chef du service de presse du DFB, M. Koppehel, il évoque une somme de 6 000 DM qui devrait dorénavant être exigée pour une rencontre de la *Mannschaft* se disputant un dimanche. À l'observation du journaliste soulignant que cela représenterait une augmentation de plus de 100 %, le dirigeant fédéral rétorque qu'il en allait ainsi dans le monde entier. Pour illustrer cet état de fait, l'hebdomadaire évoque la situation prévalant alors dans le pays le plus avancé en ce qui concerne la télédiffusion d'événements sportifs par des opérateurs privés, les États-Unis, ainsi que dans la mère patrie du football professionnel, c'est à dire l'Angleterre. Dans le premier cas, le sponsoring par des entreprises privées tirant parti des multiples interruptions du jeu prévues dans le déroulement des matches de tennis, de base-ball, de basket-ball ou de football américain est mentionné comme une possibilité peu envisageable en RFA compte tenu de l'environnement réglementaire encadrant les campagnes publicitaires. Concernant l'Angleterre, *Der Spiegel* rappelle que ce sont non seulement les clubs, mais également les joueurs professionnels qui réclament des droits de retransmission, ce qui exclut quasiment toute télédiffusion en direct d'une rencontre de championnat. Toutefois, la BBC retransmet quasiment toutes les rencontres de prestige se disputant à guichets fermés, telles les matches de l'équipe nationale, ceux opposant l'Angleterre au Reste du Monde ou bien évidemment la finale de la *FA Cup*. En raison de la publicité faite autour de l'accord passé entre l'UER et les organisateurs de la Coupe du monde sur lequel nous reviendrons ultérieurement, *Der Spiegel* souligne le caractère paradoxal de l'évolution en cours. D'une part, le plus grand événement du football international sera télévisé contre une somme symbolique. Par ailleurs, les mêmes organisateurs suisses ont autorisé la retransmission gratuite de la rencontre internationale Suisse-RFA programmée le dimanche 25 avril. Dans les deux cas, leur attitude était principalement motivée par leur certitude de voir ces rencontres se disputer à guichets fermés, ils n'avaient pas encore entrevu qu'en raison de l'importance de la demande de football télévisé, les droits de retransmission pouvaient dès alors constituer une source de revenus considérable.

Dans le rapport annuel du DFB paru à l'aube de la saison 1954-1955, la commission « Presse et propagande » revient sur les relations tendues qu'entretiennent les dirigeants du football ouest-allemands avec ceux des médias radioélectriques.¹ D'une part, il est reproché aux stations de radio de ne pratiquement pas consacrer de temps d'antenne au football en dehors des courts reportages d'avant-matches, des radiodiffusions en direct et des communications de résultats finaux de rencontres. Les responsables fédéraux regrettent très officiellement que l'on ne rende pas davantage justice au « *plus grand sport allemand* », notamment en présentant, au-delà des compétitions de l'élite, d'autres facettes de ce sport.

Le paragraphe consacré à la télévision est éloquent sous plus d'un aspect. En effet, le rédacteur prend acte du succès public des retransmissions en direct, devenu plus qu'évident au plus tard lors de la Coupe du monde, et annonce un changement drastique de la politique fédérale :

« Les retransmissions télévisées ont fortement gagné en signification et souvent soulevé de vives critiques dans nos cercles. Il faut constater suite à l'évaluation des effets des retransmissions télévisées sur le football que les directs détournent beaucoup de gens du spectacle sportif immédiat et que les clubs, notamment les plus modestes d'entre eux, doivent déplorer une chute de fréquentation au stade en cas de coïncidence horaire entre un match et un direct. Le Bureau fédéral du DFB, lui aussi, a traité ce problème en profondeur lors de sa dernière réunion et en a conclu que le nombre de retransmissions en direct devait être réduit à un minimum. Il propose qu'à l'avenir seule la finale du championnat soit télédiffusée en direct. Un tel règlement correspond par ailleurs aux usages en vigueur dans la plupart des pays. »²

On remarquera que, comme le fit *Der Spiegel* dans l'article cité ci-dessus, la comparaison avec ce qui semble constituer la règle dans l'environnement européen devint dès alors un argument récurrent à usages multiples voire contradictoires dans les discours des divers acteurs de la médiatisation du football. Dès avant la diffusion de la Coupe du monde en Eurovision, la saison 1953-1954 avait montré les limites du premier modèle de développement de la télédiffusion du football en RFA. Les nombreuses lettres de responsables

¹ En raison des connotations historiques qui l'affectent, le mot « propagande » est banni du lexique employé par le DFB qui recourt systématiquement au terme de « Werbung » que l'on traduit généralement par « publicité ». Nous avons opté ici pour le terme « propagande » par analogie avec l'intitulé de la commission équivalente de la FFF (« Commission centrale de propagande ») et pour éviter toute confusion avec des débats ultérieurs liés à la marchandisation croissante du football.

² Cf. *DFB-Jahresbericht 1953-1954*, p. 40. « *Die Fernsehsendungen haben im Berichtsjahr sehr an Bedeutung gewonnen und in unseren Kreisen allenthalben heftige Kritik hervorgerufen. Als Ergebnis der Beurteilung der Fernsehsendungen in ihrer Auswirkungen auf den Fußballsport ist festzustellen, daß durch die Direktsendungen viele von dem unmittelbaren Erleben im Sport abgehalten werden, und Vereine, besonders die kleinsten, bei gleichzeitigen Veranstaltungen Zuschauerschwund erleiden. Auch der DFB-Beirat hat sich in seiner letzten Sitzung eingehend mit diesem Problem beschäftigt und ist zu dem Entschluß gekommen, daß Direktsendungen auf ein Mindestmaß beschränkt werden müssen. Er hat daher angeregt, in Zukunft nur noch das Endspiel um die Deutsche Fußballmeisterschaft im Fernsehfunk übertragen zu lassen. Eine solche Regelung entspricht übrigens der Praxis in den meisten Ländern.* »

de clubs autant que les articles de la presse sportive et généraliste avaient souligné l'acuité du problème que représentait déjà la télédiffusion (en direct) du football notamment aux yeux des dirigeants en dépit d'un parc national de récepteurs qui pourrait sembler négligeable. Il faut noter que dans le rapport annuel du DFB concernant la saison 1952-1953, les tout débuts de la télévision, mais également le rôle de la radiodiffusion n'avaient pas été mentionnés. Dans le rapport portant sur la saison 1951-1952, le président de la commission Alfred Ries insistait déjà sur l'impérieuse nécessité de n'autoriser la couverture radiodiffusée de la finale du championnat d'Allemagne et des rencontres de la *Mannschaft* que si elles n'entraient pas en concurrence avec des rencontres opposant des licenciés du DFB. Ce faisant, il n'omettait toutefois pas de souligner les bienfaits apportés à la popularisation du football par la radio.¹

III.3 Les jeux de pronostics : l'autre financement du football allemand

En France et en RFA, l'opposition des fédérations à une retransmission en direct s'appuyait invariablement sur le même argumentaire officiel : la protection de la source principale de financement des clubs, professionnels et amateurs, que représentaient les recettes aux guichets. Une différence majeure existait cependant entre les deux pays : en RFA, les jeux de pronostics sportifs étaient autorisés dans tous les *Länder* depuis 1949 et constituaient une source de revenus non négligeable, puisqu'en moyenne 2% des gains alimentaient les caisses des ligues régionales (*Landesverbände*).² Aux yeux des dirigeants de la FFF, cela constituait une raison supplémentaire de camper sur leur position face aux responsables de la télévision, qui en l'occurrence représentaient les pouvoirs publics. Véritable serpent de mer des débats nourris par le manque de financement du sport français, le loto sportif ne fit son apparition dans l'Hexagone que dans les années 1980.³ En 1950, *L'Équipe* critiquait déjà l'immobilisme des acteurs concernés en évoquant des propositions commerciales adressées par des organisateurs de concours de pronostics belges et sarrois au Groupement des clubs autorisés. Pour souligner la singularité de la situation française, le quotidien sportif annonçait que ces demandes allaient bientôt être suivies par d'autres en provenance d'Italie et de Suisse.⁴ À l'orée de la saison 1951-1952, *France Football* publiait une page entière consacrée aux tergiversations gouvernementales en stigmatisant le fait que ni les jeux de pronostics ni le

¹ Cf. *DFB-Jahresbericht 1951-1952*, pp. 47-48.

² TROSIEN, Gerhard, *Die Sportbranche: Wachstum, Wettbewerb, Wirtschaftlichkeit*, Frankfurt am Main, New York, Campus Verlag, 1996, p. 180.

³ Le premier loto sportif « multisport » est lancé en mai-juin 1985.

⁴ Cf. OGER, Marcel, « Pendant qu'on boude... Des Belges et des Sarrois veulent donner de l'argent au football français... », *L'Équipe*, 29/06/1950, p. 6.

Fonds National Sportif « *annoncé à coups de trompe* » n'avaient vu le jour en dépit des promesses du ministre des Sports.¹ Quatre ans plus tard, *L'Équipe* verse dans le même registre en relatant la crise ministérielle aboutissant à la démission du gouvernement de Joseph Lainiel en juin 1954 :

« (...) Mais on sait ce qui manque le plus à notre organisation sportive d'État, c'est l'argent. (...) Jamais la lecture des rares débats relatifs aux sports n'a été si pénible, puisque à toutes les déclarations verbales (y compris le vote unanime de la proposition de résolution Marrane) ne correspondent jamais les crédits qui, en France comme ailleurs, transforment les vellétés en réalisations concrètes. »²

Les jeux de pronostics ne sont même plus évoqués dans ce bilan de l'action ministérielle d'André Marie, leur instauration semblant alors reportée aux calendes grecques. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, M. André Bord évoqua cette « exception française » :

« Dans le cadre de multiples commissions interministérielles auxquelles j'ai participé entre 1966 et 1981, j'ai tenté avec d'autres collègues d'œuvrer pour la mise en place des concours de pronostics qui auraient pu apporter une manne nécessaire à l'essor du sport français. De nombreux clubs sportifs sollicitaient l'élu territorial que j'étais pour obtenir des subventions indispensables au développement et à la bonne marche de leur association. Durant les Trente Glorieuses, c'était déjà un défi d'habiller Paul sans déshabiller Pierre. En tant qu'élu alsacien, j'avais assez régulièrement des échanges avec des élus du Bade Wurtemberg et j'avais pu mesurer l'avantage qu'il y aurait à suivre l'exemple des autres pays européens en la matière. Pendant plus de dix ans, j'ai dû constater que le "lobby agricole" s'opposait farouchement à une offre concurrente au tiercé. Les partisans de ce dernier, dont l'existence était justifiée sur un plan moral par sa "contribution à l'amélioration de la race chevaline française", ont même réussi à faire échouer une tentative où, en tant que Secrétaire d'état aux Anciens Combattants, j'avais combiné dans un projet le financement du sport et celui d'une partie des retraites militaires, celles des appelés de la Seconde Guerre mondiale et de la Guerre d'Algérie. Que voulez-vous ? Le sport n'a pas la même place dans la société française que dans la société allemande et le football, s'il est un sport populaire, n'est pas un sport national en France ou ne l'était pas à l'époque. »³

Illustrant le propos de Rainer Holzschuh concernant la vocation primordiale de *Der Kicker* à assumer un rôle de prestataire de services vis-à-vis de ses lecteurs, la rubrique « Wetter-Bericht » concernant les pronostics sportifs constitua dès la relance du magazine en 1951 une rubrique inamovible de sa maquette. Elle le fut bien avant l'apparition d'une rubrique traitant des retransmissions radiophoniques ou télévisées. Pour une certaine frange de la presse allemande, plus critique que la presse sportive, le « Toto » est surtout une source de faits divers et un révélateur des regrettables dérives de la marchandisation du sport. Les articles

¹ Cf. OGER, Marcel, « Le point sur les concours de pronostics », *France Football* n° 231, 22/08/1950, p. 4.

² Cf. OGER, Marcel, « Il y avait longtemps ! Crise ministérielle : M. André Marie démissionnaire », *L'Équipe*, 14/06/1954, p. 10.

³ Cf. Entretien avec André BORD (19/03/2010).

consacrés aux sociétés de pronostics sportifs dans *Der Spiegel* durant la période 1950-1954 sont exemplaires à ce sujet puisqu'ils ignorent complètement les aspects positifs de l'apport du « Toto » au financement du sport de masse. Dans l'ordre chronologique de leur publication, ils relatent une beuverie collective payée par un joueur croyant par erreur avoir gagné le gros lot,¹ les rêves de fortune d'un directeur de bureau de pronostics souhaitant exporter le jeu au Chili,² les abus de notes de frais et autres malversations commises par le directeur d'une agence régionale du « Toto »,³ l'idée douteuse d'un banquier de créer un « Toto d'épargnants »,⁴ le manque de sécurité des procédures d'enregistrement qui transforme le jeu en « *Eldorado des escrocs* »,⁵ des tentatives entreprises par un groupe d'avocats berlinois en vue de briser le monopole d'état sur les jeux de pronostics et de transformer ceux-ci en secteur d'activité privée comme en Angleterre,⁶ des publicités mensongères vantant un système garantissant des gains substantiels aux souscripteurs diffusées par un ingénieur poursuivi en justice.⁷

Quels qu'en soient les dérives et les défauts, le « Toto » allemand ne cessa de faire des envieux du côté de la Rue de Londres. Au lendemain de la victoire à Hanovre le 16 octobre 1954, la FFF publiait dans son hebdomadaire officiel, un satisfecit qui ne concernait que la pointe de l'élite professionnelle de l'Hexagone, c'est-à-dire le groupe d'internationaux présent en Basse-Saxe. Selon Jean Rigal et Alex Thépot, cette performance prouvait que la déconvenue de Genève contre la Yougoslavie et la défaite contre la sélection d'Afrique du Nord, bien que fâcheuses et révélatrices de certaines lacunes du football français, ne constituaient que des incidents de parcours pour un « *football de premier plan* » et ne sauraient en occulter la « *classe réelle* ». ⁸ À proximité immédiate de la conclusion de l'article précité, Henri Delaunay, en sa qualité de Secrétaire général, évoquait des aspects bien plus durables que les satisfactions passagères tirées d'une victoire de prestige. Dans le contexte de la profonde remise en question à laquelle l'échec en Coupe du monde astreignait le football français, il abordait la problématique des moyens pérennes dont disposaient les autorités du

¹ Cf. «TOTO: Da waren alle blau» («TOTO: Ils étaient tous ivres»), *Der Spiegel* n° 12, 23/03/1950, pp. 8-12.

² Cf. «TOTO: Um Mitternacht» («TOTO: À minuit»), *Der Spiegel* n° 14, 06/04/1950, p. 31.

³ «TOTO: Tankstelle für Privatspesen» («TOTO: une station essence pour notes de frais»), *Der Spiegel* n° 17, 27/04/1950, p. 31.

⁴ «TOTO: Im Grunde nichts Neues» («TOTO: Dans le fond rien de neuf»), *Der Spiegel* n° 21, 25/05/1950, p. 34.

⁵ «TOTO: Dorado aller Betrüger» («TOTO: Eldorado de tous les escrocs»), *Der Spiegel* n° 11, 12/03/1952, p. 26.

⁶ «TOTO: Die gemolkene Kuh» («TOTO: La vache à lait qu'on traite»), *Der Spiegel* n° 32, 05/08/1953, pp. 24-25.

⁷ «Fußball-TOTO: Die MUS-Masche» («TOTO: La combine MUS»), *Der Spiegel* n° 20, 12/05/1954, pp. 22-23.

⁸ RIGAL, Jean, THÉPOT, Alex, « Au lendemain d'un grand succès. Allemagne-France à Hanovre », *France Football Officiel* n°448, 19/10/1954, pp. 1-2.

football d'Outre-Rhin et donnait un exemple précis et tangible des « *bienfaits du Toto en Allemagne* ». ¹ De manière attendue, Delaunay regrettait dans son paragraphe introductif l'absence de responsables politiques dans la délégation qui s'était rendue en Basse-Saxe et l'autisme de la classe politique nationale. Sa description de « l'école de football » de Barsinghausen, dont la construction avait été financée grâce à la contribution du « Toto », énumère à peu près tout ce dont manquent les ligues de province tout en déplorant de manière allusive les carences de la gouvernance du sport français. Ainsi, Delaunay achève sa démonstration en insistant sur le fait que le conseil d'administration du « Toto » de Basse-Saxe est dominé par le DFB qui y compte quatre sièges sur sept et que les 16% d'impôts payés au gouvernement du *Land* n'ont été consentis « *qu'à titre provisoire pour contribuer à la reconstruction générale du pays* » et seront bientôt diminués au bénéfice du sport.

¹ DELAUNAY, Henri, « Les bienfaits du Toto en Allemagne », *France Football Officiel* n°448, 19/10/1954, p. 2.

IV. La retransmission en Eurovision de la Coupe du monde 1954

Le programme d'échanges européens auquel prennent part la France, la RFA, la Grande-Bretagne, le Danemark, la Belgique, l'Italie, les Pays-Bas et la Suisse portait sur 18 programmes en direct. Le théâtre, la danse, le music-hall, les « cartes postales » télévisées depuis diverses capitales des pays participants y eurent leur place. Mais la retransmission de rencontres de la Coupe du monde de football organisée en Suisse en était assurément l'attraction, du moins pour une bonne part de la population masculine. En raison de la jeunesse du média, le projet fut présenté comme un défi technologique de premier ordre. Sa réalisation fut saluée comme une preuve que la solidarité entre Européens pouvait aboutir à de grands succès. Les motivations commerciales de l'entreprise, c'est-à-dire la diminution des coûts d'exploitation, furent largement éclipsée par le sentiment euphorique que procura son caractère inédit. Stratégiquement, l'échange d'images entre Européens constituait un enjeu de taille au vu de la domination d'agences américaines telles UP (*United Press*) qui, les conducteurs de JT de la RTF en attestent, fournissaient une part considérable des sujets filmés des actualités.

IV.1 La fondation de l'UER et les cérémonies du Couronnement

En dépit de la fausse impression qui pourrait naître de la seule lecture de la presse spécialisée dans les programmes de télévision, le partenariat européen conclu dans le domaine de la télédiffusion n'avait rien d'un phénomène spontané et immédiatement causé par les progrès techniques récemment accomplis en la matière. Bien au contraire, cette initiative s'enracinait dans une tradition de coopération internationale que les ministères nationaux des télécommunications, généralement chargés de la radiodiffusion, avait développée durant l'Entre-deux-guerres. Dans l'introduction de sa thèse consacrée aux débuts de l'UER, Wolfgang Degenhardt met en lumière la spécificité de l'espace européen concernant les problématiques de radiodiffusion. En effet, au contraire des États-Unis qui, sur un plan technique, n'avaient pas vraiment à craindre une « invasion » de leurs ondes par des émissions étrangères, les états européens durent très vite opter pour une régulation internationale basée sur une coopération interétatique.¹ Ils ne pouvaient envisager de se fier

¹ DEGENHARDT, Wolfgang, *Die Entstehung und Entwicklung der europäischen Partnerschaft im Fernsehbereich 1950-1970. Zur historischen Betrachtung eines komplexen Sensemaking-Prozesses*, Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde, Universität Siegen, 2000, p. 25.

aux mécanismes d'autorégulation des marchés pour trouver des solutions aux problèmes posés par le développement de la radiodiffusion. Il s'agissait d'éviter les intrusions radiophoniques indésirables assimilées à des violations de la souveraineté territoriale, de limiter les conflits dans les zones frontalières où les interférences dues aux chevauchements de fréquences proches sont quasiment inévitables et de protéger les petits pays dont les émetteurs étaient bien moins puissants que ceux des sociétés radiophoniques ayant vocation à couvrir un territoire national de plus grande superficie. Fondée en 1929, l'Union Internationale de Radiodiffusion (UIR) fut chargée de trouver des solutions aux problèmes juridiques, techniques et pratiques induits par une situation internationale très évolutive en raison des innovations incessantes de l'industrie radioélectrique. Initialement créée sous forme d'un comité international d'experts, l'UIR fut très rapidement rattachée à la Société des Nations en raison de l'importance stratégique des questions dont elle avait la charge et des efforts diplomatiques que requérait généralement la mise en œuvre de toute solution technique envisagée en son sein. En matière de délibération, on y observait le principe caractérisant le fonctionnement de la Société des Nations (SDN) et qui sera repris au sein de l'UER en dépit des disparités criantes caractérisant la situation de la télévision dans les divers pays membres : « un pays, une voix ». Par ailleurs, dès les débuts, les pays membres se mirent d'accord pour définir l'organisation des activités de l'UIR selon un mode opératoire qui sera repris ultérieurement par l'UER : le siège permanent se trouvait à Genève, à proximité géographique immédiate des institutions de la SDN et des représentations diplomatiques nationales alors qu'un centre chargé d'effectuer les mesures de fréquences et autres contrôles liés à la veille technique de l'activité des diverses sociétés radiophoniques européennes fut installé à Bruxelles. La situation géographique de la capitale belge constituait en l'occurrence un facteur des plus favorables pour l'accomplissement de cette mission.

Si les échanges de programmes effectués par la BBC et la RTF en 1952 avaient été encourageants, le décès du roi Georges VI et la préparation des festivités du Couronnement placèrent la BBC au pied du mur. En effet, la solennité des événements, leur dimension historique lui fournissait une occasion de démontrer son savoir-faire en matière de télédiffusion en direct. La transmission internationale de ces images constituait une telle source de prestige que des négociations furent immédiatement engagées en vue d'assurer la plus large audience possible aux émissions prévues durant la semaine du 1^{er} au 6 juin 1953. L'échange franco-britannique de programmes du 21 avril 1952, doublé d'une conversion de standards de définition d'image, plaidait en faveur d'une telle initiative puisqu'il livrait les

preuves de sa faisabilité technique et de son impact positif sur l'opinion publique et les responsables politiques. Degenhardt retrace la genèse de cette première manifestation de coopération européenne en matière d'échanges de programmes télévisés.¹ Il évoque les efforts tenaces de Marcel Bezençon, directeur de la SSR de 1952 à 1970 et membre du Conseil d'administration de l'UER, visant à ce titre à gagner l'adhésion des autres membres à l'idée d'un programme d'échanges réguliers. Il fallait également éviter que des initiatives bilatérales supplantent durablement des projets communs au plus grand nombre des pays membres. Dès qu'il fut envisagé d'associer d'autres pays que la France à la réception des images en direct du Couronnement d'Elizabeth II, les Pays-Bas figurèrent en tête de liste. Certes, la proximité géographique plaidait en faveur de cet état de fait et la télévision des Pays-Bas avait débuté ses émissions régulières dès 1951. Mais des télédiffusions expérimentales avaient déjà été réalisées en 1950 et pour l'une d'entre elles, il s'agissait du premier match de football télévisé sans surprise depuis le stade du PSV Eindhoven, le club du groupe Philipps.² Or ce dernier, qui allait jouer un rôle important dans la télédiffusion des Coupes du monde de 1954 et surtout de 1958, soutenait généreusement toute initiative même expérimentale qui permettait de faire la publicité du nouveau média. Étaient-ce des intérêts industriels et économiques qui motivèrent l'attitude des Néerlandais lorsqu'ils se firent les avocats d'une implication du *Deutsches Fernsehen* dans le projet ? Degenhardt n'en fournit pas de preuve irréfutable, mais il cite des propos tenus par le responsable des programmes de la société publique de télévision néerlandaise NTS (*Nederlandse Televisie Stichting*) confirmant la reprise de la coopération technique germano-néerlandaise dans ce domaine dès 1950, c'est-à-dire l'année précédant le début des émissions régulières de Nederland 1.³ Celle-ci avait été relancée en toute discrétion en raison de la forte hostilité à l'égard des Allemands qui persistait dans l'opinion publique aux Pays-Bas. L'association du DF au projet avait en outre l'avantage de pouvoir relayer les images jusqu'au Danemark, chose que les émetteurs de la BBC ne pouvaient accomplir de manière directe. La participation allemande faisant l'objet de débats entre les responsables des autres sociétés publiques de télévision, une réunion préparatoire se tint à Londres le 11 décembre 1952 en l'absence des représentants du DF. Les archives de la BBC ne révèlent pas la teneur des propos échangés ce jour-là par les mandataires britanniques, français, néerlandais et danois, mais le dossier « Couronnement » archivé au *Omroepmuseum* à Hilversum au Pays-Bas contient une lettre de l'ingénieur Nestel

¹Cf. DEGENHARDT, Wolfgang, *op. cit.*, 2000, pp. 90-99.

² Cf. « Télévision », *France Football* n°236, 26/09/1950, p. 11.

³Cf. DEGENHARDT, Wolfgang, *Ibid.*, p. 91.

datant de janvier 1953 confirmant la participation du NWDR à des essais préparatoires communs prévus pour le début du printemps 1953.¹

Nous avons déjà évoqué l'enthousiasme provoqué par la retransmission des cérémonies du Couronnement, il serait fastidieux de multiplier les citations d'extraits de presse ou celles de réponses apportées aux questionnaires que les sociétés de télévision participantes avaient distribués par centaines à certains de leurs abonnés afin de pouvoir tirer un bilan de l'opération tenant compte des réactions du public au spectacle proposé. Nous ne retiendrons que la conclusion définitive tirée par le quotidien anglais *The Star* au lendemain de la retransmission du service religieux du Couronnement en l'Abbaye de Westminster et des cortèges, défilés et processions qui suivirent dans les rues de Londres :

« *La télévision a conquis le droit exclusif d'inscrire son nom en première place sur la façade de la BBC.* »²

Bien que le succès de l'opération « Couronnement » annonçait des lendemains qui chantent pour le nouveau média, les responsables de l'UER n'étaient pas dupes du caractère très exceptionnel de l'événement qui avait justifié la mobilisation de moyens techniques et humains considérables. Et surtout, ils avaient bien conscience qu'il s'agissait au départ d'une initiative franco-britannique élargie ultérieurement à d'autres pays membres. En d'autres termes, l'opération « Couronnement » prouvait au besoin que des échanges de programmes étaient possibles sans passer par l'entremise de l'UER. Or, aux yeux d'hommes tels Marcel Bezençon, qui étaient originaires de pays où la télévision n'émettait pas encore officiellement, le risque de voir apparaître une Europe de la télévision « à deux vitesses » était tangible. Pour Bezençon, il s'agissait d'éviter à tout prix l'éclatement et la dispersion des efforts de l'UER. Dans cette perspective, il fallait que les forums conférant sa visibilité institutionnelle à la coopération européenne en matière de télédiffusion ne restent pas des coquilles vides. Ainsi, le groupe d'études « télévision » devait obtenir la haute main sur des missions de coopération et d'échanges régulières. Dans le cadre de ces dernières, l'inclusion du plus grand nombre de membres possibles constituait un objectif primordial. Cela impliquait forcément de dépasser le *modus operandi* qui, en raison même du succès de la retransmission des cérémonies du

¹ Cf. Dossier « Couronnement », Omroepmuseum Hilversum, cité par DEGENHARDT, Wolfgang, *op. cit.*, 2000, p. 92.

² « *Television has cornered the right to put its name first over the BBC door.* », cf. *The Star*, 03/06/1953, (BBC Written Archives), cité par DEGENHARDT, Wolfgang, *ibid.*, p. 95.

Couronnement, risquait de devenir la règle au sein de l'UER. Tout en se réjouissant du tour de force réalisé en juin 1953, les acteurs concernés avaient conscience qu'il fallait le dépasser afin de conférer à l'UER une place de choix dans le paysage institutionnel européen.¹ Dans cette perspective, une seule voie semblait s'offrir aux membres de l'UER : concevoir un programme d'échanges impliquant une interactivité accrue des sociétés participantes et une plus grande diversité d'émissions proposées aux téléspectateurs européens.

IV.2 La Coupe du monde, cœur du Programme d'échanges européens de 1954

Bien que l'impression première, qui se dégage d'une appréhension superficielle des événements, soit celle d'une vague que plus rien n'arrête après la semaine d'échanges de juin 1953, on ne peut guère imaginer que la préparation des semaines d'échanges de programmes de l'été 1954 ne donna pas lieu à d'âpres négociations. Certes, les acteurs étaient portés par l'ambiance générale favorable à ce genre d'initiative dans une Europe qui voulait tourner le dos à la guerre. Mais les obstacles techniques, juridiques, économiques et douaniers à surmonter n'étaient pas négligeables. Les services douaniers britanniques considéraient notamment une émission télévisée comme une marchandise ordinaire soumise à la fiscalisation. Au cours de quatre conférences successives organisées au cours du premier semestre de l'année 1954, c'est-à-dire à Paris en janvier, à Genève en février, à Cannes en mars et finalement à Bruxelles en mai, les responsables de l'Eurovision s'accordent sur deux points essentiels : ils fixent les grandes orientations des échanges internationaux et décident de la mise en commun des équipements qui font encore défaut à diverses sociétés de télévision participant au programme d'échanges prévu pour l'été 1954. C'est également au cours de ces conférences que les participants confèrent une identité graphique et sonore à l'Eurovision en adoptant l'emblème en étoile accompagné du *Te Deum* de Marc-Antoine Charpentier pour signaler toute émission diffusée dans ce cadre. Par ailleurs, les diverses mesures techniques à prendre pour assurer la bonne transmission des images sont mises au point et l'on établit un premier plan de dix-huit programmes. Peu de temps après son officialisation, celui-ci subit une modification majeure en raison de l'opposition des syndicats d'artistes britanniques et danois qui exigent le versement de gages supérieurs de 50% aux tarifs habituels de la BBC et de la télévision danoise, si un programme de variétés doit « être exporté » via les ondes hertziennes et de ce fait toucher un public plus important. Seules les

¹ Cf. D'ARCY, Jean, « Eurovision », *EBU-Review* B 56 (1959), p. 7.

sociétés de télévision belges et néerlandaises transigent et acceptent de verser une « rallonge » de 25% aux artistes qui apparaîtront dans les émissions de variétés prévues dans leur contribution respective. La position des syndicats britanniques et danois est reprise par les fédérations internationales de musiciens, d'acteurs et d'artistes de variétés. Ces fédérations tiennent congrès à Paris les 20 et 21 avril 1954 et lancent une opération de communication pour expliquer leur position au grand public. Dans leur communiqué, leurs représentants déclarent « *s'opposer par principe aux relais télévisés tant qu'une convention à ce sujet ne serait pas établie avec l'UER* ». ¹ Au cours du mois de mai 1954, l'UER s'efforce en vain d'entrer en contact avec lesdites fédérations et d'aplanir les contentieux. Ces dernières campent sur leur position de principe et entendent « *préserver l'avenir* ». Dans l'urgence, l'annulation de spectacles de variétés prévus initialement dans les programmes d'échanges et le refus de la plupart des sociétés publiques de céder à la pression exercée les fédérations internationales d'artistes aboutissent par un jeu de vases communicants à une valorisation croissante de l'offre de programmes sportifs pour « meubler » les brèches. Contrairement à ce qu'affirme Degenhardt, ce ne sont pas tant les diffusions en direct des matches de Coupe du monde qui remplirent cet office, le calendrier des retransmissions ayant été établi antérieurement et n'ayant pas subi de modification, mais des reportages et retransmissions en direct de courses organisées à Epsom ou d'une rencontre de Coupe Davis disputée à Roland-Garros par l'équipe de France de tennis. ² Toutefois, et là réside l'intérêt principal de ces péripéties pour notre objet d'études, le « marché » que Marcel Bezençon passa avec Ernst B. Thommen, président de l'Association Suisse de Football et président de la Commission d'organisation de la Coupe du monde, pour assurer la retransmission de dix rencontres du tournoi phare de la FIFA allait contribuer à alimenter pour longtemps les reproches adressés par les autorités du football aux responsables des sociétés de télévision désireux d'acquérir les droits de retransmissions d'événements footballistiques. ³ En effet, compte tenu des audiences obtenues par les retransmissions en direct et de leurs coûts de production très compétitifs, les dirigeants des fédérations de football n'admettaient pas que le spectacle qu'ils organisaient fût jugé moins digne d'être rétribué financièrement que des émissions de variétés qui favorisaient le degré de notoriété et les ventes de disques des artistes concernés. Certes, Bezençon propose à Thommen de combler tout déficit de recettes au guichet à hauteur de

¹ « Un mois européen de TV sans vedettes », *Radio-Cinéma-Télévision* n° 230, 13/06/1954, pp. 33-34.

² Cf. DEGENHARDT, Wolfgang, *op. cit.*, 2000, p. 102.

³ En tant que président de la Commission d'organisation de la Coupe du monde pour les éditions 1954, 1958 et 1962, Ernst B. Thommen peut être considéré comme l'un des dirigeants de la FIFA qui contribua de manière décisive au changement de « culture » de cette institution concernant l'attribution des droits de retransmission de l'épreuve reine.

10 000 francs suisses, mais cette somme prend une dimension des plus symboliques au regard des chiffres annoncés dans la presse après l'événement, on évoque notamment des recettes qui dépasseront les 5 000 000 de francs suisses et des bénéfices finalement engrangés qui s'élèveront à quelques 2 500 000 francs suisses.¹ Le 30 novembre 1954, *France Football Officiel* publie des chiffres officiels et précis de respectivement 5. 593. 385 francs suisses de recette et 2. 814. 403 francs suisses de bénéfice officialisés le jour même lors de la réunion à Londres de la Commission de la FIFA chargée de l'organisation du Championnat du monde. Dans ce bilan sommaire, on évoque une somme de 152 006 francs suisses englobant les droits des retransmissions radiophoniques et télévisées ainsi que ceux versés par les actualités cinématographiques.² C'est la première apparition d'une recette liée à la télédiffusion dans le bilan comptable de l'organisation d'une Coupe du monde.³

Ces négociations préalables, que les hagiographes de l'UER réduisent pour la légende à un échange digne du théâtre de boulevard, traduisent les tâtonnements inévitables auxquels sont réduits les acteurs qui posent les premières pierres du « *Grand stade* ». ⁴ Pour sa part, le Comité d'organisation helvétique avait dû se rendre à l'évidence que la Coupe du monde ne justifiait pas toute sorte de dépenses d'équipement aux yeux des citoyens suisses et de leurs représentants politiques locaux et fédéraux. Ainsi l'agrandissement du *Sankt-Jakob-Stadion* de Bâle avait été refusé dans le cadre d'un référendum cantonal et la construction d'un stade de 60 000 places à Zürich n'avait jamais abouti parce qu'elle était tributaire de la solidarité financière des autres cantons.⁵ Toutefois, en dépit de la capacité d'accueil relativement faible des stades retenus, il serait erroné de penser que le Comité d'organisation se trouvait dans l'obligation urgente de diversifier ses recettes et dans une situation de faiblesse au moment de négocier avec l'UER. Bien au contraire, en raison du large traitement journalistique dont bénéficiaient les premiers soubresauts de la coopération européenne en matière de télévision, Thommen ne pouvait ignorer que les sociétés membres de l'UER avaient absolument besoin des retransmissions en direct des rencontres de la Coupe du monde pour que leur « festival européen de la télévision » ait quelque chance de devenir un succès populaire comparable aux

¹ Cf. « Coupe Jules Rimet : 203 millions de bénéfice », *France Football* n° 449, 26/10/1954, p. 14.

² Cf. « Résultats financiers du Championnat du monde 1954 en Suisse », *France Football Officiel* n° 454, 30/11/1954, p. 1.

³ Cf. EISENBERG, Christiane, LANFRANCHI, Pierre, MASON, Tony, WAHL, Alfred, *op. cit.*, 2004, p. 242.

⁴ Cf. « Marcel Bezençon avait négocié les droits de télévision avec le président de l'Association suisse de football, Ernst B. Thommen. « Vous offrez combien ? » demande Thommen. « Rien », dit Bezençon. « Vous plaisantez ! » Marcel Bezençon ne plaisante pas. », tiré de JACQUIN, Patrick, « Jubilé de l'UER. Le 6 juin prochain, l'Eurovision fête son cinquantième anniversaire ! », http://www.uer.ch/fr/union/diffusion_on_line/television/tcm_6-8971.php.

⁵ Cf. « Stadion-Bau. Diese ungesunde Tendenz » (« Construction de stade. Cette tendance malsaine »), *Der Spiegel* n° 49, 03/12/1952, p. 23.

cérémonies du Couronnement. La télédiffusion à échéance aussi brève que possible d'un événement fédérateur et spectaculaire, ralliant les suffrages du grand public et des décideurs politiques appelés à consentir aux efforts financiers considérables qu'exigeait le développement de la télévision apparaissait plus que nécessaire aux yeux de ceux qui en avaient la charge. Et puis, les neufs retransmissions en direct des rencontres de Coupe du monde représentaient la moitié des manifestations qui dans les divers pays donneraient lieu à une télédiffusion en Eurovision. Dès l'automne 1953, la mise en commun accrue de programmes, l'intensification du transfert de technologie entre partenaires européens et la pérennisation des équipements provisoires mis en place pour le Couronnement, tel le centre de conversion de Lille, s'imposaient comme une évidence face au coût de production d'une émission de qualité. Celui-ci étant évalué à 250 DM la minute, l'administrateur du *Bayerischer Rundfunk*, Rudolf von Scholtz, jeta le trouble dans les esprits en affirmant :

« *La télévision ne pourra être développée que sur une base européenne. Seuls, nous ne serions même pas en mesure de nous permettre ces investissements.* »¹

Les sociétés de télévision publiques relevant de la compétence exclusive des *Länder*, l'article cité du *Spiegel* stigmatise le déficit d'économie d'échelle au niveau national, d'autant plus regrettable qu'il est appelé à perdurer en dépit de l'unité linguistique évidente. L'obstacle de la langue est clairement désigné comme la plus redoutable des difficultés prévisibles auxquelles sont confrontés les concepteurs du festival européen de télévision et, au-delà, tous ceux qui rêvent de voir ce média réaliser le tour de force que la radio n'a jamais été en mesure d'achever : développer un programme d'échanges où la part du lion ne reviendrait pas à la seule « langue » véritablement internationale voire universelle, c'est-à-dire la musique. L'impossibilité technique d'assurer une synchronisation satisfaisante pour une grande part des émissions en direct desquelles le nouveau média tirait son attractivité (interviews, jeux télévisés, cabarets, détection de jeunes talents, ...) incline *Der Spiegel* à redouter que « *les programmes télévisés européens ne puissent plus culminer que dans la pantomime* ». En raison des retards enregistrés dans l'établissement d'une liaison permanente entre l'Angleterre et le continent, du caractère poussif des essais entrepris en Suisse et en Italie, l'opération de grande envergure initialement envisagée pour promouvoir la télévision dans l'esprit du grand

¹ « *Das Fernsehen wird nur auf europäischer Grundlage zu verwirklichen sein. Wir allein können uns das gar nicht leisten.* » Cf. « *Gemeinschaftsprogramm. Europa im Saale* » (« Programme (télévisé) commun : L'Europe dans la salle »), *Der Spiegel* n° 41, 07/10/1953, p. 31

public durant la période des fêtes de fin d'année de 1953 sera remplacée par un magazine mensuel d'information programmé à partir du 1^{er} janvier 1954. Conscient que ledit magazine ne constituait qu'un pis-aller et n'apportait rien d'innovant par rapport aux sujets européens de la « Tagesschau » du DF, des « Newsreels » de la BBC et du « Journal télévisé » de la RTF, le chef des programmes du NWDR, Heinz von Plato se veut néanmoins optimiste et minimise le caractère fâcheux des retards constatés concernant l'entrée de l'Italie et de la Suisse dans l'ère de la télévision :

*« Nous avons dû reporter le grand coup de timbale. (...) Mais en été, on sera au point. Surtout nous pourrons alors débiter avec un grand événement : la Suisse proposera les rencontres du championnat du monde de football. »*¹

Pour la presse spécialisée, le programme d'échanges européens fut forcément l'occasion d'entreprendre une présentation comparative des moyens dont disposaient les diverses sociétés de télévision publiques. Même si la RTF et le DF aspiraient à devenir des « locomotives » de l'UER au même titre que la BBC, en 1954 ces sociétés étaient encore loin de disposer du matériel, de l'expertise et des moyens de leurs collègues anglais.² Si Montassut n'aborde pas longuement la question des retransmissions sportives dans son enquête, celle-ci est constamment sous-jacente à l'évocation de la place prise par les reportages en extérieur dans la programmation de la BBC. Le goût du public anglais pour ce type d'images est-il justifié par le poncif que la télévision doit être « *une fenêtre ouverte sur le monde* » et l'auteur souligne la cohérence de la politique adoptée par la BBC, même avant que le 16 mm et l'invention des tubes « Ornicon » ne facilitent la réalisation de prises de vues en extérieur. Montassut cite une statistique datant d'une époque antérieure à la généralisation des caméras mobiles et documentant la profusion d'émissions en extérieur : les reportages et les actualités représentaient déjà 38% des programmes anglais en 1952. Cette part étant vouée à s'accroître grâce aux progrès réalisés en termes d'équipements et à la modicité des coûts de production des reportages en extérieur, Montassut constate une volonté patente des décideurs anglais de ne soumettre leur télévision qu'à un seul régime, celui d'une modernisation rationnelle impliquant l'acquisition régulière de matériel de pointe. Adoptant une perspective commune à bien des chroniqueurs des « choses de la télévision », Montassut plaide pour que les pouvoirs

¹ « *Wir haben den großen Paukenschlag verschieben müssen. (...) Das wird aber im Sommer der Fall sein. Vor allem werden wir dann mit einem großen Ereignis starten können : die Schweiz bietet die Spiele um die Fußballweltmeisterschaft an.* », *Ibid.*

² Cf. MONTASSUT, Guy, « Où en est la télévision anglaise? », *Radio-TV* n° 501, 30/05/1954, p. 4 et n° 502, 06/06/1954, pp. 4 et 15.

publics s'inspirent de l'exemple anglais afin que dans un avenir pas trop lointain la RTF puisse enfin soutenir la comparaison avec la BBC en matière d'équipements et de moyens disponibles :

« Certes la BBC est plus avantagée que notre Télévision ; elle bénéficie d'une audience plus vaste, d'une expérience plus ancienne, de crédits moins parcimonieux. Pourtant, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer à la vue du moderne matériel anglais, nous ne sommes pas certains que la BBC ait réalisé un investissement à fonds perdus, destiné uniquement à servir son prestige. Bien mieux, nous avons pu le constater, dès l'instant où la télévision passe du stade expérimental au plan commercial, chaque étape de modernisation est accompagnée d'une appréciable économie d'exploitation susceptible d'amortir le capital investi. (...) Voilà qui ferait rêver bien des réalisateurs français, qui, on ne le dit pas assez, font chaque jour des prouesses avec un matériel qu'un bon entretien ne saurait empêcher de vieillir et de s'user. Il est vrai qu'un matériel moderne, rationnel et complet de notre TV représenterait un investissement considérable, mais ne serait-ce pas aussi un placement des plus rentables pour le maigre budget de notre TV. (...) Il semble que la RTF soit de cet avis, à en juger par les nouveaux équipements qu'elle vient d'entreprendre (cars de reportages, télécinéma...). »

D'ailleurs, la BBC ne se priva pas de l'occasion qui lui était donnée de souligner sa position de leader dans le projet européen en faisant l'inventaire de ses contributions dans un communiqué de presse paru en mai 1954.¹

| Contributions britanniques à l'équipement des partenaires du festival européen de la télévision 1954 | |
|---|---|
| Pays bénéficiaire | Équipements livrés |
| Belgique | Équipement complet de deux studios de télévision |
| Danemark | Équipement complet d'une unité de reportages extérieurs et quatre émetteurs à micro-ondes |
| France | Tubes cathodiques et pièces mécaniques pour caméras, câbles et prises pour caméras et émetteurs à micro-ondes |
| RFA | Équipements caméras |
| Pays-Bas | Câbles et prises pour caméras et émetteurs à micro-ondes |
| Italie | La plupart des équipements italiens sont britanniques, Deux émetteurs images et son, Les câbles et prises pour caméras, quatre régies studio, Deux équipements de télécinéma, L'équipement complet de deux unités de reportages extérieurs et des émetteurs à micro-ondes |
| Suisse | Quatre caméras et l'équipement studio Une unité de reportages extérieurs et des émetteurs à micro-ondes La liaison avec l'Italie et la RFA, incluant la station-relais au sommet du Jungfrauoch dans les Alpes bernoises |
| Fabricants | British Insulated Callenders Cables Ltd, Electrical & Musical Industries, General Electric & Co. Ltd., Marconi & Co Wireless Telegraph Co. Ltd., Pye Ltd., Standard Telephone & Cables Ltd. |
| Valeur globale | Environ 8 Millions de Livres Sterling |

¹ Cf. REID, Andrew, Press Officer, Radio Industry Council, *Communiqué de presse*, mai 1954, BBC Written Archives T23/26, cité par DEGENHARDT, Wolfgang, *op. cit.*, 2000, p. 104.

Les efforts consentis pour assurer le succès de l'opération sont considérables au regard des capacités ordinaires de la plupart des participants. Si l'on note quelques changements de programmes dus à des problèmes techniques de dernière minute ou quelques émissions qui se révèlent moins intéressantes que prévues durant les jours qui précèdent le début de la Coupe du monde, celle-ci devient clairement l'attraction du programme d'échanges européens avec la retransmission des 24 Heures du Mans par la RTF. Proposée comme programme de remplacement pour pallier les annulations d'émissions de variétés, cette dernière constituait une « *prouesse technique remarquable* » exigeant la mise en place d'un système de relais mobiles sur 240 kilomètres.¹ Les services de la RTF bénéficient d'un soutien zélé de la part des organisateurs. En effet, ces derniers, au contraire des autorités du football, recensaient un intérêt toujours accru de la part de l'opinion et constataient avec satisfaction que les records d'affluence étaient battus d'année en année. L'attrait de cette course automobile déjà légendaire promettait d'être encore amplifié par la nouveauté et le caractère inédit de la mise en images télévisées. On promettait de retransmettre « *toutes chaudes les péripéties de la course* ». La présence du nouveau média, en dépit des parcs nationaux encore limités, conférait une dimension publicitaire supplémentaire à l'épreuve. Cet aspect des choses était d'autant plus important que les classes socioprofessionnelles visées par la plupart des marques qui se battaient pour la victoire cette année-là, c'est-à-dire Mercedes, Jaguar, Porsche, Lancia, Ferrari et Austin Haley, comptaient dans leur rang une bonne partie des particuliers qui disposaient des moyens financiers pour avoir acquis aussi précocement un poste de télévision. Or, l'impact de la victoire sportive sur le carnet de commandes des constructeurs d'automobiles de prestige est considérable, « *les chiffres des commandes se comptant par milliards* ». Ainsi, la défaite de Jaguar en 1952 avait abouti à l'annulation de 1 500 commandes et sa brillante victoire en 1953 avait provoqué le doublement desdites commandes dans les semaines suivantes.² Outre l'aspect commercial décomplexé du spectacle proposé, les risques encourus par les pilotes, et malheureusement pas uniquement par eux, constituaient un élément distinctif supplémentaire entre les retransmissions de courses automobiles et celles de rencontres de football. Un an plus tard, le 11 juin 1955, le terrible accident de la Mercedes de Pierre Levegh provoqua 80 morts et plus de 140 blessés sous l'œil des caméras de télévision. Les organisateurs choisirent de ne pas interrompre la course. D'une part, ils obéissaient déjà, semble-t-il, à la tradition consistant à ne pas arrêter un événement

¹ Cf. « Un mois européen de TV sans vedettes », *Radio-Cinéma-Télévision* n° 230, 06/06/1954, p. 34.

² Cf. COLAS, Jean Pierre, « Dans un décor renouvelé "Les 24 heures du Mans 1954" promettent d'être un spectacle exceptionnel », *Radio-TV* n° 501, 30/05/1954, p. 6.

sportif, qui connaîtra encore de nombreux avatars, notamment dans les stades de football. Par ailleurs, pour justifier leur décision, ils arguèrent du fait que l'arrêt de la course aurait amené les dizaines de milliers de spectateurs présents à quitter le circuit, bloquant les routes et donc l'acheminement des secours. La RTF décida de montrer les images de l'embarquée que les reporters avaient réussi à filmer et à acheminer vers Paris avant que la police ne les saisisse. Le matériau disponible plaçait la RTF devant le choix cornélien qui s'impose à tout détenteur d'un « scoop » concernant une tragédie : Qu'avait-on le droit de montrer ? Comment fallait-il le faire ? La catastrophe avait confirmé aux yeux de nombreux observateurs le rôle que la télévision jouait désormais dans la course à l'actualité :

« La première réaction de beaucoup de personnes informées de l'accident par la radio a été de se porter devant les écrans de télévision. Car le besoin de voir fait maintenant partie intégrante du besoin de savoir. La Télévision Française s'est tirée à son honneur des délicates circonstances où l'avait placée la catastrophe du Mans. Elle a rempli avec brio sa mission d'informateur en présentant dès le dimanche matin, à plusieurs reprises - et ne l'oublions pas à l'Europe entière – un film de l'accident réalisé dans un réflexe remarquable par un des cameramen du Journal Télévisé. Mais elle a su en même temps éliminer de ce document exceptionnel les images trop horribles qui s'y trouvaient. On ne peut que l'en remercier chaleureusement. »¹

Bien évidemment moins dramatique, la couverture télévisée de la Coupe du monde 1954 participait néanmoins à sa manière à la course à l'actualité. En dépit d'une qualité d'images laissant à désirer, elle apportait la vie du stade à domicile et trouvait dans cette nouveauté son domaine propre. Comme les autres médias, elle était confrontée à la tentation du sensationnel et trouvait dans les matches de la Coupe du monde un sujet tout à fait inédit : l'immense majorité du public européen n'avait jamais vu jouer les meilleurs footballeurs du monde. Dans l'offre proposée, la nouveauté résidait donc dans la possibilité de voir enfin évoluer les équipes sud-américaines et la grande équipe de Hongrie, médaillée d'or à Helsinki, le temps d'une ou de plusieurs parties entières. Comparé au dispositif mis en place pour les 24 Heures du Mans, celui pour lequel optèrent les services de la Télévision Suisse ne se distinguait nullement par son audace. Adoptant la stratégie éprouvée jusque là par les « grands frères » de la BBC et de la RTF, leur charte de mise en images obéissait donc bien davantage à une logique de « monstration » qu'à celle d'une spectacularisation qui aurait exigé des moyens et un savoir-faire dont ils ne pouvaient disposer au moment de subir leur première épreuve du feu du direct sportif.² En outre, ils devaient également composer avec la réticence des dirigeants du football à concéder à la télévision des emplacements en tribune pour les caméras

¹ Cf. MOREAU, Jean-Guy, « Information et Télévision », *Radio-Cinéma-Télévision* n° 284, 26/06/1955, p. 2.

² Cf. WILLE, Fabien, *op. cit.*, 2003, p. 53.

qui se traduisaient par une perte financière et gênaient éventuellement les spectateurs alentour. S'agissant d'un programme de remplacement, on comprend que la publicité faite autour de la retransmission de la plus célèbre course automobile d'endurance du monde ait été organisée en « dernière minute ». Si les annonces publicitaires informant le grand public des retransmissions prévues sont elles aussi publiées de manière tardive, la mesure relevait de l'accord de confidentialité que Bezençon et Thommen ont dû passer lors de leurs négociations. C'est par excès de prudence que le Comité d'organisation appliqua une stratégie puisant probablement son inspiration dans l'attitude adoptée par les fédérations nationales des pays ayant déjà « basculé » dans l'âge du direct et concernant la télédiffusion de l'événement phare du calendrier des compétitions qu'elles organisaient.¹ Dans le numéro de *Radio-TV* paraissant la semaine précédant le coup d'envoi de la Coupe du monde, un commentaire ironique stigmatise la pusillanimité de la FFF en matière de communication et relève que « *la Télévision pouvait - pour une fois – annoncer qu'elle retransmettrait la finale de la Coupe de France de football : Nice-Marseille se joua à bureaux fermés* ».² À l'évidence, la retransmission des rencontres de Coupe du monde ne devait être annoncée que tardivement lorsque presque tous les billets auraient été vendus. Comme il ne s'agissait pas d'un événement isolé, il fallut limiter en nombre le programme desdites retransmissions et n'y inclure que celles dont la location avait bien marché.³ Bien entendu, ce critère s'appliquait principalement aux rencontres de 1^{er} tour, on pouvait difficilement douter du fait que les gradins seraient bien garnis à partir des quarts de finale. Une « précaution » prise par le Comité d'organisation ne manqua pas de faire l'objet d'une analyse ironique de la part de *France Football*. Après que Jacques De Ryswick ait en son temps regretté dans les pages de *L'Équipe* le mode de sélection retenu pour désigner les « finalistes » de l'édition de la Coupe du monde 1950, la « Bible du football » stigmatisait de manière à peine voilée l'obsession des organisateurs d'optimiser autant que possible les recettes au guichet sans donner la priorité absolue à l'aspect sportif du tournoi :

« *Le Comité d'organisation du championnat du monde est prévoyant. Pour les matches qui devront éventuellement être rejoués, en cas d'égalité de points, les billets sont d'ores et déjà imprimés. Inutile de dire que derrière cette extrême précaution se cache l'espoir de quelques confortables recettes* »

¹ *FA Cup final*, Finale de la Coupe de France, Finale du Championnat d'Allemagne.

² Cf. *Radio-TV* n° 502, 06/06/1954, p. 5.

³ Dès que sa retransmission en direct fut fiable, la finale de la Coupe de France fut toujours retransmise dans son intégralité alors que la BBC ne retransmit que la seconde mi-temps de la finale de la *FA Cup* en 1951. Cf. TAYLOR, Matthew, *The Association Game, A History of British Football*, Harlow, Pearson, 2008, p.235.

*supplémentaires. Il est vrai que les règlements curieux de ce Vème Championnat du Monde entièrement revus et corrigés pour la circonstance, permettent tous les espoirs. »*¹

En fait, si le Comité d'organisation craignait officiellement la concurrence de la télévision, il le fit en dépit d'une location précocement rassurante. Dès le mois de mars 1954, des rumeurs courent selon lesquelles toutes les places étaient déjà vendues. Si celles-ci sont démenties, il n'en demeure pas moins que l'on annonce très officiellement qu'à Berne l'érection d'une tribune supplémentaire est mise à l'étude, que le contingent de places assises (bien plus lucratives que les places debout) du Stade des Charmilles à Genève sera notablement augmenté le temps du tournoi et qu'au vu des demandes enregistrées par les bureaux de location, les futurs spectateurs désireux de voir une rencontre du 1^{er} tour feraient bien d'acquiescer leur billet dans les meilleurs délais.² Illustrant le propos précité de Paul Dietschy concernant le caractère « incestueux » de certaines relations unissant la presse sportive et les autorités fédérales du football, signalons que *L'Équipe* et l'agence Havas Exprinter, associés dans une affaire d'organisation de voyages pour assister à de grands événements sportifs, s'étaient assurés « l'exclusivité de la location en France de tous les billets d'entrée aux matches du Championnat mondial » et donc du contingent revenant à la FFF. Ces sociétés proposaient des séjours organisés ou privés en Suisse avec accès au stade d'une durée de 24 heures à trois semaines. Les clients potentiels étaient invités à se décider et à passer commande de leur voyage avant le 10 mars 1954.³ Dans les pays bénéficiaires du programme d'échanges de l'UER, la FIFA protégeait en outre les prérogatives des fédérations nationales en soumettant la retransmission en direct des matches de la Coupe du monde à leur approbation. Il est notable que ses services enregistrèrent une protestation de la fédération danoise sur le sujet.⁴ La consultation des programmes annoncés dans *Radio-TV, Radio-Cinéma-Télévision* ou dans *Hör Zu* et celle de la presse quotidienne montrent que ni la RTF ni le DF ne diffusèrent la totalité des rencontres dont la retransmission avait été initialement autorisée par la FIFA. En effet, se basant sur les archives de la FIFA, Paul Dietschy évoque un nombre de 10 rencontres retransmises dans sept pays.⁵ Si toutes les publicités pour la télévision parues une semaine avant le début de la compétition évoquent la participation de

¹ « Les finances avant tout ! », *France Football* n° 430, 15/06/1954, p. 2.

Pour la critique de la formule retenue en 1950, cf. DE RYSWICK, Jacques, « La presse carioca a escamoté la défaite du Brésil. La Coupe du monde (formule 1950) a vécu », *L'Équipe*, 19/07/1950, p. 5.

² SCHLATTER, Frédéric, « La Suisse a déjà acheté pour... 67 millions de billets », *France Football* n° 418, 23/03/1954, p. 12.

³ Cf. Annonce Voyages-*L'Équipe*, *France Football* n° 414, 23/02/1954, p. 9.

⁴ Cf. EISENBERG, Christiane, LANFRANCHI, Pierre, MASON, Tony, WAHL, Alfred, *op.cit.*, 2004, p. 242.

⁵ Cf. DIETSCHY, Paul, *op. cit.*, 2010, p. 448.

huit pays, c'est parce qu'elles incluent (encore) le Danemark dans cette liste. Les lectures croisées de nos diverses sources aboutissent au recensement de neuf rencontres diffusées par le DF et la RTF. Nous n'avons pas réussi à déterminer avec certitude quelles furent les raisons de cette variation minimale.¹ L'élimination précoce de l'équipe de France qui aurait pu être considérée comme l'une des plus probables ne vaut pas pour la RFA.

L'industrie radioélectrique avait saisi l'occasion pour lancer des campagnes de publicité non seulement durant les semaines précédant le début de la compétition, mais également pendant son déroulement. Certes, celles-ci doivent favoriser une percée de la télévision, mais la radio est loin d'être oubliée. Car si le prix des téléviseurs connaît alors une baisse substantielle, notamment en RFA, l'achat d'un récepteur reste hors de portée de la majorité des bourses et celui d'un poste de radio d'un bon standing fait encore l'objet d'une offre de crédit dans maintes annonces publicitaires. Néanmoins, des prospectus contenant les programmes des émissions ainsi qu'une publicité pour la télévision sont distribués dans les différents pays participants. Une annonce pleine page probablement financée par un collectif d'entreprise de l'industrie radioélectrique paraît dans *L'Équipe* le 12 juin 1954 et dévoile non seulement le programme de retransmissions concernant la Coupe du monde, mais y adjoint celui de la couverture des 24 Heures du Mans.

Le message est on ne peut plus édifiant :

*« De chez vous, dans votre fauteuil, sans bouger, en famille, vous verrez ces événements se dérouler sous vos yeux et vous serez toujours mieux placé que le spectateur le mieux placé, (...) vous verrez la course mieux que les Officiels et vous serez partout à la fois ! Ce miracle, c'est le miracle de la TÉLÉvision. »*²

On cherche en vain un agenda de la couverture télévisée de la Coupe du monde assurée par la RTF dans *France Football*. Par contre, *Der Kicker* présente dans son édition du 14 juin 1954 un tableau comportant une présentation très complète (composition prévisible des équipes, liste des remplaçants, date et lieu du match) de chacune des rencontres prévues du 1^{er} tour ainsi que le détail de la couverture radiophonique et télévisée des événements.³

¹ En l'absence de rapports de chef de chaîne conservés aux archives de l'INA pour la période de la Coupe du monde 1954, nous devons donc nous reporter au traitement journalistique de la couverture télévisée pour compléter notre fichier.

² Annonce « La TÉLÉvision y sera... vous aussi ! », *L'Équipe*, 12/06/1954, p. 3.

³ Cf. « Die 16 Spiele der Vorrunde zur Weltmeisterschaft », *Der Kicker* n° 24, 14/06/1954, pp. 12-13.

IV.3 La couverture télévisée de la Coupe du monde bouscule les lignes

IV.3.1 « Public viewing » sur petits et grands écrans

Comme de coutume à la veille de chaque grande épreuve sportive, la une du grand quotidien sportif fait la part belle aux efforts de la confrérie internationale du journalisme sportif et présente dans le détail ceux consentis par sa rédaction pour faire vivre à ses lecteurs le Championnat du monde de football « *comme s'ils y étaient* ». ¹ Cette revue des effectifs engagés dans l'aventure journalistique que constitue la couverture de ce qui, rien ne doit permettre d'en douter, constituera une épopée sportive est alors déjà un « marronnier » des veilles de départ du Tour de France. Au cours des années 1950, la distribution des rôles entre les personnels engagés dans l'organisation de la course et les journalistes chargés de la couvrir faisait en outre l'objet d'une caricature de Déro ou de Siro. Celle-ci représentait la « caravane de *L'Équipe* » et n'omettait jamais d'inclure dans la panoplie des journalistes sur le départ la représentation des équipements dernier cri qui favoriseront la rapidité de transmission de l'information. En l'espèce, l'article de Jacques de Ryswick ne mentionne pas le média concurrent, celui qui, pour la première fois, permettra aux lecteurs, s'ils ont la chance d'habiter une région couverte par le réseau de la RTF, de pouvoir devenir des téléspectateurs et de suivre les parties « *comme s'ils y étaient* ».

Après le coup d'envoi du premier match, les références à la couverture télévisée les plus visibles dans la presse (sportive) restent les annonces publicitaires des fabricants qui atteignent souvent une taille dépassant l'ordinaire. Mais déjà, comme le Tour de France, la Coupe du monde est également l'occasion de lancer des opérations spéciales visant un public qui n'est pas forcément celui qui se rend régulièrement au stade. Associée à *L'Équipe*, la TWA (Trans World Airlines), célèbre compagnie aérienne américaine, insère de manière régulière une annonce indiquant la rencontre diffusée qui paraît dans les pages « football » du quotidien sportif. Elle invite le public parisien à suivre la retransmission des rencontres sur plusieurs récepteurs Pathé-Marconi placés dans le hall et la vitrine de son siège situé à la

¹ Cf. DE RYSWICK, Jacques, « Place au Championnat du monde de football. Les 975 envoyés spéciaux de la presse mondiale sont là, et la Suisse organise consciencieusement ... la pagaille » & Annonce « *L'Équipe* va vous faire vivre le Championnat du monde de football comme si vous y étiez ! Une rédaction sensationnelle parcourra la Suisse. », *L'Équipe*, 15/06/1954, p. 1.

hauteur du métro Georges-V sur les Champs-Élysées.¹ L'information du « téléspectateur » n'est pas une priorité de la rédaction de *L'Équipe*. En effet, alors que paraissent lesdites annonces publicitaires au bas des pages de la rubrique football indiquant nommément les matches de premier tour et les horaires des rencontres finales télédiffusés, la rubrique « *Le sport à l'antenne* » conservera durant toute la Coupe du monde l'indication générique devenue rituelle depuis 1953 pour ne pas se tromper dans l'annonce du programme de la RTF : « *Chaque jour « Sports » au cours du journal télévisé. Le dimanche : épreuves en direct.* »

Dès le 17 juin 1954, Patrice Guillois publie un article qui paraît dans les pages « football » de *L'Équipe* au milieu des analyses de la défaite française face à la Yougoslavie. Il s'agit du premier match télévisé de l'histoire de la Coupe du monde.² Il célèbre le « miracle » du direct, souligne la fascination du public et regrette les imperfections techniques qu'on pardonne encore alors, bien que le cinéma ait habitué le public à bien mieux en matière de spectacle collectif. En moins de 300 mots, Guillois esquisse les thématiques principales liées à la consommation de directs sportifs. On y reconnaît aisément celles de la suspension de l'ici et maintenant, de la survalorisation de l'événement sportif par le traitement télévisé, de l'hypnose et de la sédentarité engendrées par le spectacle consommé, des différences entre les genres et les générations, de la perfectibilité de l'image et du caractère transitoire voire fugace de l'émotion déclenchée. L'actualité « sérieuse », la Guerre d'Indochine, le « péril communiste », l'instabilité gouvernementale de la IV^{ème} République et les débats polémiques engendrés par la CED, y affleurent à l'évocation de certains noms tels ceux de Pierre Mendès-France et Tchang Kaï Tchek :

« La télévision marche à grands pas. Aujourd'hui, il n'y a plus de Pyrénées, plus d'Alpes, plus d'Oural, plus d'Appalaches. Demain, il n'y aura peut-être plus rien du tout. D'ores et déjà, Lausanne se trouve dans tous les bons cafés d'Europe et de Navarre, et chaque salon bourgeois s'est fait un honneur d'accueillir successivement hauts de vingt centimètres, Elizabeth et Trintignant, Pie XII et Remetter, en attendant Tchang Kaï Tchek et Nanouk l'Esquimau. Hier, la foule était dense autour des appareils installés dans le hall de la TWA, aux Champs-Élysées. Température d'étuve. Public masculin à 98%, trente-cinq ans de moyenne d'âge, peut-être, sans étonnement devant le miracle, vif à la louange et à l'applaudissement, prompt aux sifflets et à la huée. Le cou tendu et l'œil fixe, la main sur la poche-portefeuille (beware of pickpockets), le sourcil froncé d'attention et l'oreille aux aguets, on suivait, haché de rayures blanches, écrasé par le téléobjectif, le match France-Yougoslavie, premier du Championnat du monde de football plus que la déclaration de M. Mendès-France et la fin d'une conférence, l'ÉVÉNEMENT du jour. Incertitude quant à la couleur des maillots. On s'en tire en applaudissant d'abord, puis en conspuant. Nombreux et variés commentaires sur la technique

¹ Cf. Annonce parue dans *L'Équipe*, 16/06/1954, p. 8.

² GUILLOIS, Patrice, « 90 minutes de miracle aux Champs-Élysées... et à domicile », *L'Équipe*, 17/06/1954, p. 9.

hésitante et les occasions envolées, acerbes réflexions de patriotes intransigeants, bâillements polis des dames égarées dans cette galère, ironie triomphante des jeunes gens qui savent ce qu'est la télévision, cris étouffant la voix du commentateur impassible. Et l'œil cligne à peine. Puis, un sifflet retentit. Les jeux sont faits. La Yougoslavie gagne : 1 à 0. Lausanne a disparu. L'écran s'assombrit. Le métro, l'autobus, le repas du soir, succèdent à la féerie. Une heure et demie de miracleet la vie continue. »

Pour sa part, *Radio-TV* note avec enthousiasme que « *la transmission télévisée de France-Yougoslavie fut passionnante de bout en bout* », mais déplore sèchement que « *la qualité des images ait été souvent désastreuse.* »¹

Dans une brève, *France Football* livre quelques détails concernant le tour de force que représente la retransmission de toutes les rencontres :

*« Pour la retransmission des matches à la télévision, trois camions équipés spécialement et nécessitant des « équipages » de 45 personnes sont à pied d'œuvre. L'image enregistrée parcourt environ 4000 kilomètres à travers les quelques 70 stations-relais et les 40 émetteurs européens. Près de 2000 techniciens sont occupés aux différentes opérations de développement et de diffusion. »*²

Annoncées dans l'édition de *L'Équipe* du 25 juin 1954, deux types de projections sur grand écran font l'événement. Entre télévision citoyenne et télévision commerciale, elles traduisent la diversité des tendances perceptibles dans la recherche identitaire de la télévision des débuts. D'une part, on annonce la séance, « *suivie d'une conférence* » organisée par le Radio Télé-Club du Collège Arago, situé Place de la Nation, pour le quart de finale Uruguay-Angleterre du 26 juin et pour la demi-finale du 30 juin, dont on ne connaît alors pas encore l'affiche. Par ailleurs, pour les deux dernières rencontres du tournoi, le match pour la 3^{ème} et la 4^{ème} place et la finale disputés les 3 et 4 juillet, l'Association Générale des Auditeurs et Téléspectateurs s'associe au groupe électronique Thomson-Houston pour organiser une projection sur écran géant à la Salle Pleyel, un haut-lieu de la vie culturelle de la capitale hébergeant habituellement des récitals de musique classique. Le 4 juillet 1954, Guillois se mêle donc au public et observe ses réactions autant qu'il suit la finale projetée sur l'écran géant. Il constate une fois encore le succès de la manifestation et l'attrait hypnotique qu'exerce le spectacle consommé sur les « téléspectateurs » présents autant qu'il décrit leurs réactions aux péripéties strictement sportives. L'article reproduit dans son intégralité ci-après est très probablement le premier à décrire les réactions collectives d'une session de « public viewing » d'une rencontre

¹ « Télé Actualités », *Radio-TV* n° 504, 20/06/1954, p. 5.

² « La Télévision à l'honneur », *France Football* n° 431, 22/06/1954, p. 15.

de football télédiffusée alliant consommation collective et spectacularisation par la taille de l'écran :

« Foule des grands jours hier à Pleyel. Cosmopolite d'allure, mais sportive de sentiments. On projetait, directement depuis Berne, sur grand écran de 6 m. 50 x 5 m. 10, le match Hongrie-Allemagne. Moment historique. On dira plus tard : "J'y étais." Applaudissements nourris aux équipes qui se présentent. On sent une légère faveur pour les Hongrois. Discrète d'ailleurs. On murmure, on chuchote, on échange des potins. L'annonce de l'entrée de Puskas fait monter l'enthousiasme de dix degrés. Malgré la pluie, la distance et le ciel gris, l'image est bonne, et les 2 300 spectateurs assis devant l'écran en tissu plastique ... réagissent, très exactement, comme sur un terrain de sport. On s'étonne 5 minutes du miracle, puis on n'a plus qu'un regard, qu'une pensée : pour la balle et ceux qui la mènent. Deux noms reviennent sans cesse sur les lèvres des "commentateurs": Puskas et Liebrich. Assortis d'épithètes flatteuses, sinon mesurées : "Formidable (sept fois sur dix), sensationnel, ahurissant", etc. ...Notées aussi au vol ces appréciations : "Les Allemands sont plus vite... Oui, mais ils s'essouffleront en deuxième mi-temps... Les Allemands courent plus vite que les Hongrois... Ils ont la vitesse et la technique..." Néanmoins, personne ne prévoit - ni ne souhaite - la victoire de l'Allemagne. Le but du triomphe est accueilli par des "mouvements divers". On crie à l'injustice - puis on applaudit - à beaux joueurs, beau joueur et demi. Remise de la Coupe : cohue, pieds écrasés, fuite vers les cafés où l'on discutera sans fin, sinon sans soif. On tire la leçon de cette inattendue victoire : "L'Allemagne plaira... Hongrois rêver !" Une belle journée ! »¹

La défaite de l'équipe de France contre la Yougoslavie lors de la première rencontre télédiffusée évoquée avait sûrement refroidi les enthousiasmes et empêché la « passion nationale » de saisir le public de Pleyel. Après le rendez-vous raté de 1950, l'élimination précoce d'une sélection nationale douée et dont les résultats avaient été prometteurs, déclencha une vague de critiques mêlant autant l'analyse basée sur des observations documentées que les discours essentialistes aux fondements plus douteux. Nous retiendrons de notre entretien avec Raymond Kopa qu'en dépit du prestige dont jouissait l'équipe yougoslave victorieuse, la déception du camp français était d'autant plus grande qu'il dut nourrir d'éternels regrets, notamment en raison d'une préparation peu professionnelle largement couverte, puis vertement critiquée par les médias :

« La Coupe du monde 1954 fut une catastrophe pour l'équipe de France, surtout parce qu'elle avait un très bon potentiel. Cela reste probablement la plus grande déception de ma carrière internationale. Je ne veux pas critiquer ceux qui n'ont pas été à la hauteur lors de la préparation, je ne l'ai pas fait à l'époque, je ne le ferai pas aujourd'hui. Mais sur le plan de la qualité de jeu et du talent, l'équipe était largement au niveau de celle qui finit troisième en 1958. Malheureusement, on a perdu le match contre la Yougoslavie, qu'on peut largement gagner d'ailleurs, la chance n'était pas de notre côté. Mais, comme on le dit souvent, les champions doivent savoir forcer la chance et c'est sur ce plan qu'à l'époque, nous avons failli collectivement. »²

¹ Cf. GUILLOIS, Patrice, « Les 2 300 spectateurs de Pleyel se sont passionnés ... COMME À BERNE », *L'Équipe*, 05/07/1954, p. 9.

² Cf. Entretien avec Raymond Kopa (31/03/2011)

Sur un plan télévisuel, le parcours victorieux et inattendu de la *Mannschaft* débuta par la plus humiliante déroute qu'elle eût à connaître en Coupe du monde jusqu'à ce jour. Écrasée par l'équipe de Hongrie sur un score de 8 à 3, il lui restait toutefois un match d'appui contre la Turquie qu'elle avait déjà battue lors de son premier match disputé dans le tournoi. Elle ne faillit pas et surmonta l'obstacle de manière convaincante en gagnant par 7 à 2. Bien que le nombre de téléviseurs recensés en RFA ne dépassait pas la barre des 40 000 à l'époque, les historiens des médias d'outre-rhin s'accordent à dire que le parc de récepteurs connut une croissance notable durant la Coupe du monde.¹ Rappelons que la double confrontation germano-hongroise amena aux organisateurs leurs deux plus belles affluences, estimées toutes deux à plus de 60 000 spectateurs payants. Lors du match de 1^{er} tour, le nombre d'Allemands présents dans les gradins du *Sankt-Jakob-Stadion* de Bâle se situait entre 25 et 30 000. Il était supérieur à celui qui sera estimé pour la finale au *Wankdorf-Stadion* de Berne. L'affluence de spectateurs venant pour beaucoup des *Länder* du Sud de la RFA devait beaucoup au prestige de la Hongrie, véritable « *Dream Team* » de l'époque depuis qu'elle avait réalisé son exploit de décembre 1953 à Wembley. Car sinon comment expliquer que le quart de finale contre la Yougoslavie ne se disputa que devant 17 000 spectateurs au Stade des Charmilles à Genève. Là encore, la RFA n'était pas favorite et plus d'un journal n'hésita pas à évoquer le « Miracle de Genève » dans son édition du lendemain.² Cette victoire au bout d'une rencontre dont le sort demeura indécis jusqu'au coup de sifflet final marqua une étape décisive concernant l'ambiance qui régnait en RFA. On passa donc d'un coup de l'intérêt limité à l'enthousiasme extraverti parce que la sélection nationale avait gagné le droit de figurer dans le dernier carré du Championnat du monde. Selon la *Frankfurter Rundschau*, hauts-parleurs et petits écrans avaient métamorphosé les Allemands en une foule de supporters de football avec qui il devenait pratiquement impossible de mener une conversation sensée quand arrivait l'heure de quitter le travail.³ Fait important pour notre étude, les deux dernières rencontres que la

¹ Cf. NOELLE, Elisabeth, NEUMANN, Erich Peter (dir.), *Jahrbuch der öffentlichen Meinung 1947-1955*, Allensbach, Verlag für Demoskopie, 1956, cité par SCHMITZ-DRÄGER, Katja, *Vom « Wunder von Bern » bis « Schwarz-Rot-Geil »*. *Die Berichterstattung der BILD-Zeitung zu den Fußballweltmeisterschaften 1954, 1974 und 2006*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2011, p. 33. Selon les sources citées par Paul Dietschy dans son *Histoire du football*, un nombre de 30 000 récepteurs avaient été recensés pour la RFA, Franz-Josef Brüggemeier indique un nombre approximatif de 40 000 postes au soir de la finale. D'autres sources estiment que durant l'année 1954, le parc de récepteurs ouest-allemand est passé de 11 000 à plus de 80 000 unités en connaissant sa plus forte progression en juillet.

² Cf. *Ruhrnachrichten*, 28/06/1954, cité par BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *Zurück auf dem Platz, Deutschland und die Weltmeisterschaft 1954*, München, Deutsche-Verlags-Anstalt, 2004, p. 183. BECKER, Friedebert, « Ein Wunder wurde Wirklichkeit : Deutschland in der Vorschluß-Runde » (« Un Miracle devint réalité : l'Allemagne en demi-finale », *Der Kicker* n° 26, 28/06/1954, pp. 2-4.

³ Cf. *Frankfurter Rundschau*, 02/07/1954, cité par BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *Zurück auf dem Platz, Deutschland und die Weltmeisterschaft 1954*, München, Deutsche-Verlags-Anstalt, 2004, p. 183.

Mannschaft disputerait dans la compétition allaient faire l'objet d'une retransmission en Eurovision. Si la finale reste, bien entendu, celle qui marquera la mémoire collective, la confrontation avec les héritiers du « Wunderteam » autrichien demeure dans l'esprit de beaucoup d'observateurs avertis la meilleure performance de l'équipe dirigée par Sepp Herberger voire tout simplement le meilleur match que le petit écran ait donné à voir lors de la Coupe du monde 1954. Dans un compte-rendu aux accents historicistes, Jean Cornu constatera que ce jour-là les outsiders ouest-allemands avaient probablement dépassé pour de bon les maîtres à jouer danubiens. Ces derniers avaient longtemps été leur modèle parce qu'ils avaient développé un style émancipé de l'exemple anglais.¹ Plus analytique, Gabriel Hanot se contenta d'évoquer une « journée d'apothéose » pour le « vétéran de génie », Fritz Walter.²

Évoquant ses premiers grands souvenirs de retransmissions télévisées de rencontres de la Coupe du monde, Gilbert Gress cita sans hésiter ce match du 30 juin 1954 :

« C'est un grand souvenir. Cela se passait au Restaurant Lutz situé route du Polygone, à Strasbourg. J'étais assis sur les genoux ou plutôt sur la jambe de bois de M. Daenecken, un dirigeant du Racing qui était grand blessé de guerre. Je me souviens très bien, car j'avais déjà douze ans à l'époque et je commençais à avoir l'œil pour évaluer la qualité de jeu d'une équipe. Bien sûr, du point de vue de l'histoire du football, on parlera toujours davantage de la finale de Berne, mais le match qui m'a le plus impressionné, c'est la demi-finale que l'équipe d'Allemagne a livrée devant l'Autriche, une performance extraordinaire, car en face, il y avait beaucoup de talent, des garçons comme Orcwick, Stojaspal, Hannapi, Wagner et compagnie. J'avais vu pratiquement tous les matches retransmis en direct, à l'exception de la défaite de l'équipe de France devant la Yougoslavie. Avec les copains, on se rendait tôt dans les bistrotts, souvent plus d'une heure avant le coup d'envoi pour avoir une bonne place. Mais on risquait toujours de se faire chasser par les tenanciers, car évidemment, on était un public inintéressant puisqu'on ne consommait pas. Mais le 6 à 1 de l'Allemagne contre l'Autriche, c'est vraiment la performance collective qui m'a le plus impressionné, plus que les prestations du Brésil ou de la Hongrie. Le soir de la défaite de la France contre la Yougoslavie, je jouais au football sur le terrain annexe du Racing. À la réflexion, je trouve cela bizarre que je ne l'aie pas vue, mais probablement qu'on avait convenu d'un rendez-vous avec d'autres jeunes pour disputer une partie. »³

IV.3.2 Le « Miroir magique » et l'image de la *Mannschaft*

Bien que dès 1954, les vendeurs de téléviseurs inséraient des annonces dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace* vantant la qualité et les avantages des récepteurs bi-standards, Gilbert Gress nous précisa qu'en dépit d'un public comprenant un fort taux de dialectophones

Le coup d'envoi des rencontres était fixé à 17 ou 18 heures.

¹ Cf. CORNU, Jean, Pour les Autrichiens, le nom de Bâle sera désormais synonyme de Sadowa », *France Football*, 06/07/1954, p. 6.

² Cf. HANOT, Gabriel, « Journée d'apothéose de Fritz Walter », *France Football*, 06/07/1954, p. 6.

³ Cf. Entretien avec Gilbert Gress (12/08/2011)

appartenant à une génération dont la maîtrise du français n'était pas toujours des plus assurées, il était impensable neuf ans après la fin de la guerre qu'on suive une retransmission assurée par le DF, si la RTF la proposait également. Il précisa qu'en dehors du contexte particulier de la Coupe du monde, lorsqu'une rencontre n'était visible que sur le DF, il n'était pas rare que les tenanciers coupent le son de la télévision pour que l'on n'entende pas le commentateur allemand. La *Mannschaft* gagnait et les chants d'encouragement ou les cris de victoire de ses partisans engendraient des réactions mitigées chez les observateurs allemands et étrangers présents dans les stades suisses ou devant leur petit écran. Toujours préoccupés par l'image que les autres avaient des Allemands, les journalistes du *Kicker* thématifèrent cet aspect des choses de manière quasi-systématique dans la majorité de leurs comptes-rendus. Par exemple, dans l'article précité consacré à la victoire allemande sur la Yougoslavie, Friedebert Becker ne peut s'empêcher de préciser que le public suisse « *welsch* », c'est-à-dire romand et latinisé, applaudit « *frénétiquement* » Fritz Walter et les siens, « *comme pour se faire pardonner le peu de sympathie qui avait caractérisé l'accueil qui leur avait été réservé au moment d'entrer sur la pelouse* ». Il semblerait qu'autant que le jeu des joueurs sélectionnés par Herberger, les « *Schlachtenbummler* » provoquaient des réminiscences de souvenirs douloureux liés à la Deuxième Guerre mondiale. La manière dont les supporters allemands manifestèrent leur soutien à la *Mannschaft* et leur joie à la fin des trois dernières rencontres disputées en Suisse fit l'objet de nombreux commentaires dans la presse de l'époque. Était-elle visible sur le petit écran durant les retransmissions en direct ? Fut-elle évoquée par les commentateurs de la RTF par exemple ? Gilbert Gress nous avoua ne pas avoir prêté trop d'attention à ce genre de détails, mais probablement que les plans des services de reportages de la télévision suisse ne s'attardèrent pas outre mesure sur ces scènes de liesse qui retinrent l'attention des journalistes sportifs présents en tribune de presse et des cameramen de la presse filmée. Ainsi le chroniqueur de « Touches et retouches », la page de potins et rumeurs de *France Football*, évoque-t-il « *l'enthousiasme débordant* » des supporters allemands à la fin de la demi-finale contre l'Autriche. Mais il précise également qu'ils avaient « *religieusement* » observé la demande du speaker du stade qui les avait priés de se « *montrer assez sportifs pour ne pas envahir le terrain* ». ¹ Les plans des foules présentes au stade que l'on peut voir dans les sujets de la « Wochenschau » ou des « Actualités Françaises » sont de facture classique. La liesse des supporters jugée exubérante à l'époque se limite à des embrassades, à l'agitation de drapeaux. Par contre, suivant le sujet mis en ligne,

¹ «Le speaker de Bâle», *France Football* n° 433, 06/07/1954, p. 2.

on entend de manière tout à fait évidente que lors de l'exécution de l'hymne à la fin de la finale, les supporters allemands en entonnent la strophe interdite.¹ La durée de la retransmission indiquée dans le programme de *Hör Zu* est de 1 heure 45. Compte tenu de la durée de la mi-temps et des arrêts de jeu, cela ne laissait pas beaucoup de temps au réalisateur pour inclure la remise solennelle du trophée avec l'exécution de l'hymne du pays vainqueur dans le temps d'antenne prévu pour la retransmission en direct. Nous disposons toutefois des témoignages de Rainer Holzschuh et de Uwe Seeler qui l'évoquent en soulignant l'émotion qui s'empara des téléspectateurs ouest-allemands quand Fritz Walter reçut le précieux trophée des mains de Jules Rimet. Mais ils ne mentionnèrent pas si les micros d'ambiance de la télévision suisse permirent aux téléspectateurs allemands et aux autres de se rendre compte de l'erreur des supporters présents que beaucoup assimilèrent à une provocation. L'un des articles français les plus fréquemment cités à ce sujet parut dans les pages du *Monde* le 8 juillet 1954. L'auteur établit un lien direct, explicite entre la victoire de la sélection allemande, la joie des supporters d'Outre-Rhin et la résurgence d'une puissance inquiétante. Il invite à la vigilance craignant à demi-mot que derrière les effusions enthousiastes ne se tapisse la bête immonde :

« "Achtung ! Achtung !" Les dizaines de milliers d'Allemands s'immobilisent. Les hurlements cessent. La fanfare entonne le "Deutschland über alles". La foule reprend en chœur. La terre tremble. Il pleut. (...) Qu'est-ce que "Papa Sepp" et le football ont à faire avec Adenauer et la Wehrmacht ? Pourtant le souvenir de ces dizaines de milliers d'Allemands fanatiques qui sont venus à Berne pour soutenir leur équipe me laisse songeur. Sport ? Certes, mais pas seulement du sport. Fanatisme aussi d'orgueil, de supériorité, de revanche, de "über alles". La foule ne trompe pas. Et quand il s'agit de la foule allemande le diagnostic est certain. Comme dit Pierre Macaigne : "Un hurlement qui n'en finit pas de hurler et qui parle à bien des mémoires. Achtung !" (...) Weimar, Adenauer, CED, voilà que cela recommence... (...) »²

Cette « libre opinion » qui n'engageait pas la rédaction du *Monde* fut vivement critiquée dans l'éditorial de *L'Équipe* du lendemain. Si le quotidien sportif ne reproche pas explicitement à Faber de se montrer trop suspicieux vis-à-vis des nouveaux partenaires européens, il précise que c'est Adenauer qui a interdit ladite strophe. En outre, ses colonnes avaient relayé la veille la teneur de l'appel lancé par la CDU pour que le triomphe sportif de la *Mannschaft* ne soit pas exploité à des fins politiques.³ Bien plus, il saisit l'occasion pour réaffirmer, à l'instar de Faber, « le lien existant entre les résultats sportifs et la force d'expression ou de redressement

¹ Cf. <http://www.youtube.com/watch?v=F1FmJvSDTF4>

² Cf. FABER, Pierre, « Achtung ! », *Le Monde*, 08/07/1954, p. 3.

³ Cf. « Revue de presse internationale : "La victoire de l'Allemagne ne doit pas être exploitée à des fins nationalistes" écrit le journal du parti de M. Adenauer », *L'Équipe*, 08/07/1954, p. 8.

d'un pays »¹ et reproche au journal des élites, généralement dédaigneux du sport, de publier des opinions sans assumer les conclusions qu'elles imposent d'évidence.

On notera qu'aucun joueur, ni Herberger d'ailleurs, ne chante lorsque la fanfare militaire suisse joue l'hymne allemand. Tout juste remarque-t-on que, saisis par l'émotion et hagards d'épuisement, les « *elf Kameraden* » se tiennent par la main, immobiles et solennels, mais pas assez raides pour être au garde-à-vous. Seul Ottmar Walter se distingue parce qu'il continue de mâcher un chewing-gum pendant que retentit l'hymne, précédant en cela une attitude souvent critiquée des joueurs des années 1960 et 1970. Signalons que les journalistes et chroniqueurs français ne s'embarrassent pas de nuance lorsqu'ils évoquent l'hymne allemand. On ne trouve pas de compte-rendu de presse qui mentionnerait le « *Deutschlandlied* » et tiendrait compte des dispositions légales prises en la matière. Dès que l'hymne allemand et son titre sont mentionnés, il n'est question que du « *Deutschland über alles* » de sinistre mémoire en France et dans tous les pays confrontés à l'occupation nazie.² En effectuant des recherches élémentaires sur les sites Internet spécialisés dans la diffusion de documents vidéo, on trouve assez rapidement des versions probablement destinées au circuit des cinémas présentant un montage escamotant l'interprétation polémique de la première strophe de l'hymne allemand.³ Très peu de documents d'archives vidéo ont fait l'objet d'autant de remixages que le « Miracle de Berne ». L'une des « manipulations » les plus récurrentes consista à greffer *a posteriori* le commentaire radiophonique légendaire de Herbert Zimmermann sur les images cinéma de la « Wochenschau » dont on disposait. Avant l'avènement d'Internet, la télévision allemande usa à diverses reprises de ce procédé pour reconstruire ainsi ce pan de la mémoire collective, notamment à l'occasion de rétrospectives programmées lors de dates anniversaires ou à la veille de Coupes du monde ultérieures. Lesdites images avaient été enregistrées « en muet » et le commentaire original de Horst Fleck rajouté en postproduction, comme c'était l'usage. Tout comme le commentaire télévisé de Dr. Bernhard Ernst, il a été complètement occulté par le commentaire radiophonique en direct de Werner Zimmermann. À l'origine de bien des erreurs d'interprétation, cette « *reconstruction du visible* » confère une tonalité hystérique supplémentaire au récit

¹ Cf. « Achtung ? », *L'Équipe*, 09/07/1954, p. 1.

² Cf. «Trois hymnes, trois attitudes», *France Football* n° 434, 13/07/1954, p. 7.

Pour un traitement historiographique de cette polémique, cf., en outre, BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *op. cit.*, 2004, pp. 277-292.

³ Cf. http://www.youtube.com/watch?v=eP3f1Hj7X_o&feature=related. En l'absence de toute référence, nous avons tenté en vain de retrouver ce document dans les archives de la « Wochenschau » grâce à son chronométrage de 7' 35''.

enflammé de Zimmermann en l'associant de manière redondante avec un support cinématographique.

IV.3.3 La mise en images du retour des « héros de Berne »

Notre consultation de la presse spécialisée, de la presse sportive et de la presse quotidienne ouest-allemande ne nous a pas permis de constater si le retour des héros de Berne fit l'objet d'un reportage télévisé particulier, diffusé hors du cadre de la « Tagesschau ». Le catalogue de la « Wochenschau » contient deux références traitant du sujet. Sorti le 7 juillet 1954, le premier d'entre eux traitant de l'exploit de Berne est intitulé « 3 : 2 Wir gratulieren ! » (« 3 : 2 Toutes nos félicitations ! »). D'une durée de 3' 30'', il s'ouvre sur des plans de l'arrivée des héros sportifs dans la gare littéralement bondée de Singen, ville limitrophe de la Suisse, de leur traversée en Coccinelle cabriolet de la ville de Munich et de la marée humaine qui les acclame sur le *Marienplatz*, la place centrale, avant de présenter les actions amenant les buts de la finale et la remise du trophée.¹ Le second couvre la cérémonie organisée le 20 juillet 1954 au cours de laquelle le Président fédéral, Theodor Heuss, décora l'équipe championne de la « Feuille de laurier en argent » dans un Stade Olympique de Berlin noir de monde.² Toutefois, le story-board de ce sujet d'une longueur de 1' 13'' se focalise sur l'appel nominal de chacun des héros au moment de la remise de distinction proprement dite et ne retient pas le passage le plus important, notamment aux yeux des historiens, de l'ensemble de la cérémonie. En tant qu'autorité morale de la jeune république, Heuss ne laissa pas passer l'opportunité qui lui était offerte de procéder sur un ton taquin et jovial à une double mise au point. Dans son allocution, il désamorça d'une part la polémique déclenchée par les propos tenus par Peco Bauwens, le président du DFB, lors de la soirée de fête à Munich.³ Heuss se glissa dans le rôle du vieux sage bienveillant, mais ferme sur les principes et exhorta l'assistance « *à voir toute chose en cette ancienne et future capitale de l'Allemagne en tenant compte de l'intérêt patriotique supérieur, la résorption de la division de l'Allemagne (...)* ». ⁴ En guise de clôture pour la cérémonie, il invita ses auditeurs à chanter l'hymne national, mais prit bien soin de

¹ Cf. « 3 : 2 Wir gratulieren ! » « 3 : 2 Toutes nos félicitations ! », *Catalogue «Wochenschau»*, réf. WIB 106, 1954.

² Cf. «Ehrung der Weltmeister. Heuss verleiht den Silbernen Lorbeer an die Fußballweltmeister», *Catalogue «Wochenschau»*, réf. NDW 234, 1954.

³ Cf. WAHL, Alfred, *La seconde histoire du nazisme: dans l'Allemagne fédérale depuis 1945*, Paris, A. Colin, 2006, pp. 238-241.

⁴ «(...) *In dieser alten und kommenden Hauptstadt Deutschlands, gilt es, alles unter dem großen vaterländischen Aspekt, die Überwindung der Zerrissenheit Deutschlands zu sehen und dann wollen wir diese frohe Feierstunde beschließen mit den Worten : Einigkeit und Recht und Freiheit!* »

déclamer auparavant l'intégralité du troisième couplet en guise de répétition générale. Cette fois-ci, la foule se leva et ne se trompa pas de paroles.

Sur les petits écrans français, la réception triomphale des héros à Munich ne fit l'objet que d'un sujet d'une durée d'une minute dans le cadre du JT du samedi 10 juillet 1954. Acheté à la presse filmée (*United Press*), il est surtout constitué de prises de vues des foules qui accueillirent la *Mannschaft*. Celles-ci livrent le motif de maintes illustrations photographiques parues dans la presse sportive et généraliste durant la semaine suivant la finale.¹ Dès le 8 juillet, un film consacré au même sujet par les « Actualités françaises » sort dans les cinémas. On peut affirmer sans grand risque de se tromper que les autres pays européens avaient souvent perçu avec quelque appréhension la « communauté virtuelle » spontanément constituée par les habitants de RFA qui se réjouissaient de la victoire de la *Mannschaft* et fêtaient leurs nouveaux héros.²

Dès le 13 juillet 1954, *France Football* annonce la sortie du film *König Fußball* (« le Football roi »).³ Joseph Kirmaier, directeur du service des sports du Bayerischer Rundfunk et titulaire de la chronique « télévision » du *Kicker* à partir de 1958, était l'auteur du « scénario » de ce long métrage de 2. 200 mètres qui insistait surtout sur la finale. L'hebdomadaire français croit savoir qu'il s'agit « d'une véritable merveille sur le plan technique ». Dans le sillage des retransmissions en direct assurées dans le cadre du programme d'échange européen, ce film devait aussi servir la propagande du football en usant des moyens spectaculaires dont disposait le cinéma et que la télévision ignorait encore.⁴ *France Football* rappelle dans sa brève que la FFF n'a pas « su intervenir pour assurer la vision en France du film tourné lors de l'inoubliable Angleterre-Hongrie » et se demande si cette dernière saura saisir « une belle occasion de se racheter ». La consultation de *France Football Officiel* permet de constater que la Commission « Propagande et Information » de la FFF n'inscrit pas la discussion de cette démarche à ses ordres du jour successifs durant les semaines suivant la sortie du film.

¹ Cf. « À Munich les héros passent et la bière coule à flots », *France Football* n° 434, 13/07/1954, p. 8.

Cf. BOZON, André, « Tout Kaiserslautern est aux pieds du héros Fritz Walter et de ses champions du monde », *France Football* n° 434, 13/07/1954, p. 12.

Une brève parue dans la rubrique « Touches et retouches » fait l'inventaire des réceptions jalonnant les 72 heures que dura le retour des héros depuis la fin du match à Berne jusqu'à leur arrivée dans leur foyer respectif. Cf. « Plus dur que le Championnat du monde », *France Football* n°436, 27/07/1954, p. 2.

² Cf. BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *op. cit.*, 2004, chap. 21 « Eine virtuelle Gemeinschaft », pp. 327-342.

³ Cf. « Football Roi », *France Football* n° 434, 13/07/1954, p. 8.

⁴ On pouvait déjà créer l'illusion du ralenti en filmant des actions en accéléré.

IV.3.4 L'Eurovision après la Coupe du monde 1954

Du 9 au 15 juillet 1954, le Bureau de la Commission des programmes de l'UER tint sa deuxième réunion à Sestri Levante, une station balnéaire située près de Gènes. Il s'agissait de procéder à un premier examen critique de la « Saison d'été d'échanges européens ». ¹ Tout d'abord, le Bureau constata la remarquable réussite que constituait cette première, surtout si l'on tenait compte de l'état encore précaire du réseau européen.

Trois facteurs essentiels motivaient ce constat :

- Les réactions enthousiastes du public enregistrées par toutes les sociétés de télévision participantes (notamment grâce aux questionnaires distribués),
- La réception critique généralement (très) positive de la presse internationale,
- Les chiffres de vente de récepteurs en nette hausse dans tous les pays ayant pris part à l'opération.

Le seul bémol apporté au tableau général provenait davantage de la qualité médiocre du son que de celles des images. Les participants se réjouissaient donc de la croissance que l'auditoire permanent de la télévision avait connue grâce à cette action concertée et s'accordèrent à proclamer la nécessité de tels échanges favorisant la propagande en faveur du nouveau média. Ils appelèrent de leurs vœux l'établissement urgent d'un réseau européen permanent, si possible indépendant des réseaux nationaux.

Compte tenu du caractère forcément exceptionnel des efforts consentis, le Bureau plaida pour un recours accru aux échanges entre pays voisins plutôt qu'au renouvellement systématique d'échanges multilatéraux dont la planification et la réalisation exigeaient la mise en place d'un centre international de coordination technique et de programmes. En effet, le coût de telles mesures ne pouvait être justifié vis-à-vis des contribuables que lors d'événements aussi fédérateurs que l'était la Coupe du monde de football. Le Bureau constata que les sujets qui avaient le plus recueilli les faveurs du public dans les questionnaires distribués, étaient ceux qui étaient focalisés sur un événement à caractère sportif, politique, culturel ou social. Parmi les sujets artistiques, les programmes théâtraux s'étaient révélés les moins adéquats à obtenir une audience satisfaisante en raison de l'obstacle linguistique. Par ailleurs, certains

¹ Cf. O.A. /582, Com. Pro/19, CA/299, Archives de l'UER, Genève.

programmes artistiques ou culturels étaient trop coûteux pour faire l'objet d'une retransmission en direct et il fut convenu que les diverses sociétés de télévision devaient être encouragées à produire des films dont les échanges seraient intensifiés et systématisés.

Le représentant de la SSR, Édouard Haas, présenta aux membres du bureau le bilan financier concernant la production et la vente de reportages filmés concernant les matches de la Coupe du monde, réalisés par les services de la SSR à l'intention des partenaires :

| Société partenaire | Nombres de rencontres | Somme versée |
|---------------------------|------------------------------|-----------------------|
| RAI | 12 | 11 866 francs suisses |
| RTF | 5 | 5 228 francs suisses |
| DF | 6 | 5 479 francs suisses |
| Belgique | 6 | 4 882 francs suisses |
| Pays-Bas | 2 | 1 574 francs suisses |
| BBC | 4 | 4 400 francs suisses |
| Danemark | 1 | 719 francs suisses |

Comme nous ne pouvions accéder aux conducteurs de la « Tagesschau », il ne nous a pas été possible de constater l'usage que fit le DF des films achetés aux services de la SSR. Côté français, la consultation des conducteurs de JT laisse penser que seuls deux des cinq films achetés ont été diffusés dans ce cadre. Il s'agit d'abord du résumé du match de premier tour France-Mexique diffusé le 20 juin 1954 et disputé la veille à Genève. Le deuxième résumé diffusé dans le JT du 2 juillet 1954 concerne la demi-finale Uruguay-Hongrie disputée le 30 juin à Lausanne. À la même heure, la RFA rencontrait l'Autriche à Bâle, c'est cette rencontre qui fut diffusée en direct. Les trois autres résumés ont-ils été diffusés à la mi-temps de rencontres retransmises en direct ? Les rapports de chefs de programmes concernant cette période n'ayant pas été archivés, il est non seulement impossible de répondre à cette question de manière certaine, mais en outre on ne peut identifier lesdits résumés. La RAI a acheté un nombre de résumés de rencontres nettement plus important que les autres sociétés de télévision publique. Probablement ne faut-il y voir rien d'autre qu'une conséquence de l'amour des Italiens pour le football.

Au cours de son exposé, Édouard Haas souleva un point intéressant pour la suite des rapports entre l'UER et la FIFA. Les autorités du football souhaitaient ne plus avoir à négocier de manière séparée la cession des droits de retransmission en direct et celle des droits cinématographiques. Or dès cette réunion, une majorité, consciente de l'attrait que le direct exerçait sur le public, se déclara en faveur de la constitution d'un « pool TV » pour se

présenter en rangs unis lors de prochaines négociations avec la FIFA. Ces organismes publics ne souhaitent plus être traités sur un pied d'égalité avec les agences privées qui avaient vocation à vendre leurs produits aux circuits des cinémas relevant de l'économie privée. La position de la minorité des membres présents, qui plaidait en faveur du maintien d'une sorte de répartition des rôles entre les sociétés publiques et les agences de presse filmée, était motivée par leur manque de moyens financiers et techniques pour envisager à brève échéance d'être en mesure d'enregistrer en kinescope les reportages réalisés en direct.¹ En conséquence, il leur semblait que la location de copies de films des actualités cinématographiques destinées à être diffusées dans le cadre de JT ou d'émissions sportives resterait encore pour une durée considérable la solution la moins onéreuse. De fait, ce sont les films de ces agences privées qui constituent pour grande part les archives des Coupes du monde 1954 et 1958 dont disposent les télévisions aujourd'hui.

Motivée par la position adoptée par la FIFA, le Bureau de la Commission des Programmes ébaucha un projet de recommandation que le Conseil d'Administration devait transmettre à tous les membres de l'organisation. Celle-ci attirait l'attention de ces derniers sur l'importance des points suivants à observer dans toute négociation future menée avec des organisateurs de manifestations sportives :

- 1) *« Le droit à l'information la plus large des organismes publics de télévision doit, à toutes occasions, être vigoureusement affirmé ;*
- 2) *Les droits de télévision, en direct ou sur film, doivent être absolument dissociés des droits cinématographiques et être accordés directement aux organismes de télévision ;*
- 3) *En tout état de cause et quels que soient les rapports existants dans les différents pays entre la télévision et les agences d'actualités filmées, les droits doivent être réclamés pour toutes les manifestations susceptibles de faire l'objet d'un relais international ;*
- 4) *L'organisme de télévision du pays où a lieu une manifestation est seul qualifié pour traiter, tant en son nom qu'au nom de tous les organismes étrangers intéressés, avec les organisateurs de cette manifestation ;*
- 5) *Pour les manifestations mises sur pied par un promoteur ou une organisation nationale d'un pays, les conditions d'octroi des droits de télévision habituellement en vigueur dans ce pays seront d'une façon générale, respectés ; toutefois, l'attention des organismes de télévision est*

¹ Le « kinescope » est un procédé permettant d'enregistrer sur pellicule les images prises avec des caméras électroniques et de les projeter ensuite comme un simple film, mais avec toutes les « vertus » de la prise de vues directe. Avant la généralisation du magnétoscope, il s'agissait du moyen *a priori* le plus adéquat pour « tourner » intégralement les grandes rencontres et les retransmettre en différé avec un délai convenu contractuellement avec l'organisateur, prescrit par la logique d'organisation de la grille de programme (horaires de grande écoute, proximité maximale possible avec l'évènement, ...) ou impliqué par les contingences matérielles de développement et de montage.

tout particulièrement attirée sur la nécessité de tenir compte, dès à présent, des conséquences que peuvent avoir pour les autres organismes de télévision certaines conditions auxquelles ils sont, eux, en mesure de souscrire en ce qui concerne leur propre exploitation, mais qui pourraient constituer soit un précédent dommageable pour les organismes étrangers soit un obstacle à l'organisation future de relais internationaux ;

- 6) *Pour les manifestations de caractère international mises sur pied, sous les auspices ou directement par des organisations de caractère international, l'organisme de télévision du lieu de la manifestation devra préalablement et au cours de ses négociations, prendre la précaution de consulter, sur le plan de l'UER, les autres organismes intéressés. »¹*

Le principe affirmé dans le premier point devait fatalement se heurter au sens de leurs prérogatives d'organiseurs de spectacle que les fédérations sportives avaient développé depuis le début du siècle. Elles s'étaient déjà opposées à la presse écrite et à la radio sur ce point. Les points 2 et 3 soulignaient la nécessité de dissocier télévision et cinéma, notamment en raison de la nature profondément différente des modes et des réseaux de distribution exploités par les deux médias. Le succès triomphal des retransmissions de football en direct réalisées dans le cadre du programme d'échanges européen avaient « ringardisé » l'offre habituellement proposée par les agences d'actualités filmées en la matière. Par ailleurs, les télévisions comptaient de nombreux téléspectateurs qui ne s'acquittaient d'aucun droit au titre de la redevance audiovisuelle. Le point 3 évoque la possibilité de relais international, également parce que la déperdition de qualité de l'image était minime et que tout organisme de télévision bénéficiant d'une retransmission en Eurovision pourrait éventuellement produire des résumés en kinescope des rencontres mises en image par la société de télévision publique d'un autre pays membre. Les trois derniers points visent à conférer l'unité nécessaire à l'action de l'UER, notamment dans le but de développer un réseau efficace et animé par les échanges entre les différents pays membres. Il fut donc également recommandé aux sociétés publiques de télévision membres de l'UER de ne plus conclure d'accord à long terme avec les agences d'actualités filmées.

¹ Cf. O.A. /582, Com. Pro/19, CA/299, Archives de l'UER, Genève, p. 4.

IV.3.5 16 octobre 1954 : Hanovre efface et confirme Genève sur le plan sportif et télévisuel

Les matches internationaux disputés au cours des derniers mois de l'année 1954 illustrent de manière flagrante à quel point les efforts consentis pour télédiffuser la Coupe du monde avaient changé la situation sur un plan technique. Dorénavant les « matches du siècle » et les « sommets de la saison internationale » se disputant dans les pays qui avaient participé au programme d'échanges européens pouvaient faire l'objet d'une retransmission télévisée internationale, à moins que les fédérations organisatrices ne s'y opposent. Ce fut le cas lors de la première sortie de la *Mannschaft* après l'obtention du titre mondial à Bruxelles. Cette première défaite concédée le dimanche 26 septembre 1954 par le nouveau champion du monde face à la Belgique ne fut pas retransmise en raison du refus de fédération belge l'URBSFA, la fédération belge. Cette dernière avait même refusé la diffusion internationale de la rencontre en dépit de l'occultation du territoire belge qu'avait proposée l'Eurovision, une proposition qui avait initialement recueilli l'assentiment de la FIFA. Jalouses de leurs prérogatives, les autorités fédérales belges persistèrent dans leur refus lorsque le ministre des Transports, présidant aux destinées de la télévision publique, les pria instamment de réviser leur position. La diffusion de cette rencontre devait constituer le premier rendez-vous international d'un programme Eurovision que ses initiateurs voulaient enraciner dans le paysage télévisuel ordinaire du public conquis lors de la Coupe du monde.¹ Sur un plan sportif, cette rencontre n'en reçut pas moins un écho retentissant, notamment parce qu'elle confirmait le caractère « miraculeux » de la victoire de Berne.² Après les « inquiétudes » déclenchées à l'étranger par la victoire en Coupe du monde et les réactions engendrées chez les supporters allemands, cette défaite semblait venir fort à propos aux yeux de certains pour désamorcer la peur du « danger allemand » chez les voisins européens, dans le domaine du football comme dans d'autres.³ Le service des actualités de la RTF jugea l'événement suffisamment important pour acheter un sujet à la presse filmée (*United Press*) et le diffuser dans le cadre du JT du mardi 28 septembre 1954.

¹ Cf. « Fußballbund bangt um seine Kasse. Länderspiel auf Brüsseler Einspruch nicht im Fernsehen » (« La fédération de football craint pour sa recette. La rencontre internationale ne sera pas retransmise suite au veto bruxellois », *Braunschweiger Zeitung*, 24/09/1954. Classeur « Fernsehen 1952-1959 » DFB-Archiv.

² En outre, « l'épidémie de jaunisse » qui avait décimé l'équipe de Herberger commençait à alimenter la rumeur. Cf. WEILEMANN, Fritz, « Internationale Presseschau : Wir sahen nicht einmal den Schatten des Weltmeisters » (« Revue de presse internationale : nous n'avons même pas vu l'ombre des champions du monde »), *Der Kicker* n°40, 04/10/1954, p. 19.

³ Cf. Dessin de presse de KLIPP, Peter, *Der Kicker* n°40, 04/10/1954, p. 19. Cf. Annexes.

Le match opposant la RFA à la France le 16 octobre 1954 se disputa à Hanovre dans un *Niedersachsen-Stadion* envahi par plus de 85 000 spectateurs.¹ Pour la RFA, il s'agissait non seulement de sa première rencontre à domicile depuis la conquête du titre mondial, mais également d'une occasion d'effacer la défaite subie à Colombes en octobre 1952.² Pour l'équipe de France et son encadrement, aussi, l'enjeu était de taille : il fallait effacer la contreperformance qu'avait constituée l'élimination précoce au premier tour de la Coupe du monde. En outre, concernant les participants, on retiendra que la vedette du jour, Larbi Ben Barek, disputa à Hanovre son dernier match international alors qu'Uwe Seeler faisait sa première apparition en sélection. *Der Kicker* avait honoré la présence de la « perle noire » dans les rangs français en lui consacrant la une de son édition du 11 octobre 1954.³

Pour le *Deutsches Fernsehen*, ce RFA-France constitue la première rencontre internationale que ses services mettaient en images pour la diffuser grâce au réseau Eurovision. L'annonce du programme parue dans *Hör Zu* précise que « *cette retransmission est reprise par les chaînes télévisées de Belgique, d'Angleterre, de France et des Pays-Bas* ». ⁴ L'Italie et la Suisse étaient encore hors d'atteinte en dépit des travaux en cours pour pérenniser le caractère alors provisoire de leur raccordement au réseau européen mis en place à l'occasion de la Coupe du monde. Pour la RTF, il s'agissait également d'un grand jour puisqu'en ce 16 octobre 1954 Lyon et sa région étaient officiellement intégrés au réseau national. L'achèvement du relais hertzien Paris-Marseille était prévu pour le 1^{er} décembre via Lyon, le mont Pilat et le mont Ventoux.⁵ En raison du prestige de l'affiche et de l'attrait de la nouveauté, l'engouement populaire pour la retransmission en direct de Hanovre fut, semble-t-il, immense dans la capitale des Gaules et l'on y vit des scènes similaires à celles qui avaient accompagné les retransmissions des matches de la Coupe du monde trois mois plus tôt à Paris ou en RFA :

« *C'était à Lyon, samedi dernier, un grand jour. La télévision commençait à fonctionner officiellement. Derrière les vitrines des commerçants, dans le hall de notre confrère "Le Progrès",*

¹ Signe de l'engouement populaire suscité par cette rencontre : dès le mois d'août, le DFB avait vendu l'intégralité des 85 000 billets et dut répondre négativement à plus de 400 000 demandes. Cf. « Le stade de Hanovre éclatera », *France Football* n° 441, 31/08/1954, p. 15.

² Le traitement d'avant-match du *Kicker* prouverait au besoin que ce type de considérations n'avait pas été amoindri par la victoire de Berne. Cf. « Schwarzer Tag 5. Oktober 1952, was bringt Hannover ? » (« La journée noire du 5 octobre 1952, qu'advient-il à Hanovre ? »), *Der Kicker* n° 41, 11/10/1954, p. 10.

³ Cf. « Hannover sieht "Schwarze Perle" Ben Barek » (« Hanovre verra la "Perle noire" Ben Barek »), *Der Kicker* n° 41, 11/10/1954, p. 1.

⁴ Cf. *Hör Zu* n°41, 10/10/1954, p. 35.

⁵ Cf. *Radio-Cinéma-Télévision* n°245, 26/09/1954, pp. 34-35.

dans les cafés, des milliers de curieux restèrent en observation toute la journée et particulièrement l'après-midi. Car les débuts de la télévision coïncidaient avec la retransmission du match Allemagne-France, à Hanovre. »¹

L'équipe de France B, qui rencontrait la Sarre à Lyon le lendemain, se rendit dans un bistrot pour y suivre la rencontre sur le petit écran. Jacques Ferran, envoyé spécial de *L'Équipe* et de *France Football*, suivit donc la petite délégation et rapporta les réactions de ces téléspectateurs et supporters pas tout à fait comme les autres. En outre, il saisit l'occasion pour émettre son avis concernant la qualité du spectacle télévisuel proposé :

« Le poste-récepteur était assez loin devant eux (les joueurs de l'équipe de France B), ce qui rendait l'image très petite et empêchait de reconnaître les joueurs. On eut donc des impressions d'ensemble et non de détails. Lorsque la France marqua un premier but, les joueurs de France B crièrent "Bravo la France !" (...) Lorsque Foix marqua le troisième but qu'on vit d'ailleurs très mal, ce qui entraîna des cris de "Remboursez !" parmi les joueurs, Dugauguez respira, "Maintenant, ça y est !" dit-il. »²

Jacques Ferran ne put s'empêcher de relever une occurrence où le commentaire de Georges De Caunes semblait incohérent et à tout le moins incongru aux yeux d'un représentant de la presse sportive :

« Le speaker Georges Decaune (sic) dit d'abord : "Le but a dû être marqué par Vincent." Puis, après réflexion, il ajouta : "Il se passe une chose curieuse : je ne vois plus Ben Barek et je crois même que le but a été marqué par son remplaçant Jacques Foix." »³

Au-delà de la brillante victoire de l'équipe de France, qui sur le plan sportif confirmait que la déconvenue de Genève relevait de l'accident de parcours pour une génération de joueurs qui demeurait prometteuse, la retransmission en direct du match de Hanovre frappa les esprits parce qu'elle confirmait l'avènement du nouveau média, auquel la multiplication de ce type de télédiffusions de rencontres sportives contribuait de manière décisive. L'enthousiasme suscité par la télévision est alors perceptible jusque dans les colonnes de l'*Humanité* :

« La télévision, cette invention miraculeuse vient encore de donner une preuve éclatante de sa puissance avec la retransmission, depuis Hanovre, du match France-Allemagne. Tous les Français ont pu se passionner aux péripéties de ce match : ceux qui ont la chance d'avoir un téléviseur chez eux, les autres chez des amis, dans des cafés ou dans la rue devant les vitrines... Aux dernières nouvelles, les prochains programmes de la RTF qui ne se contente pas de diffuser des images sportives, mais qui offre également des spectacles de variétés, de théâtre et de musique, présenteront bientôt, entre autres, la "Joie de vivre de Louison Bobet", la rencontre si attendue : Angleterre

¹ FERRAN, Jacques, « Jour J pour la TV », *France Football* n° 448, 19/10/1954, p. 5

² Ibid.

³ Ibid.

(Arsenal) contre URSS (Spartacus), et, sans doute, la retransmission des prochains matches internationaux de football. Et ceci explique pourquoi les magasins spécialisés dans la vente des récepteurs de télévision, sont assaillis de demandes. La télévision reçoit partout un accueil de plus en plus chaleureux et elle le mérite ! »¹

Ledit enthousiasme n'est pas exempt d'une certaine myopie et l'argumentation visant à démontrer que l'intérêt de l'offre de la RTF va bien au-delà des directs sportifs est des plus maladroites. En effet, elle fait peu de cas de la couverture encore très incomplète du territoire et les exemples de reportages cités, censés illustrer la diversité et l'apport culturel des programmes de la RTF sont tous directement liés au sport. Vérification faite dans les rapports de chefs de chaîne dont on dispose pour les cinq derniers mois de 1954, on se rend compte que l'émission en extérieur consacrée à Louison Bobet est programmée la même soirée où se déroule à Londres le match tant attendu entre Arsenal et Spartacus, celle du mardi 9 novembre 1954. Seule la seconde mi-temps de cette rencontre de gala pouvait être retransmise conformément aux accords passés avec la FFF. Hélas pour les amateurs de football, deux pannes survenues durant le JT (débrayage de la bande magnétique de son synchrone, coupure d'un circuit de modulation son) entraînent des interruptions du programme et un retard de 12 minutes sur les horaires. Confirmant sa prééminence sur les directs sportifs et les autres émissions, la direction de la RTF préféra reprendre le JT par deux fois. Les images de Londres n'apparaissent qu'à 21 heures 40 alors que la prise d'antenne était prévue pour 21 heures 25. Le match s'achève à 22 heures 10. Le rapport du chef de chaîne relève la qualité médiocre de l'image « égale à celle que l'on reçoit d'habitude de Londres : souffle et trame » et déplore celle, mauvaise, du son, « haché de crachements intermittents » jusqu'à 22 heures.

La consultation des protocoles de séances de commissions paraissant dans *France Football Officiel* confirme à l'instar des rapports annuels du DFB que, des deux côtés du Rhin, les commissions de propagande respectives des fédérations étaient animées par le souci d'acquérir et de conserver les films celluloides de rencontres prestigieuses du passé, d'en faire des copies et d'en encourager la projection par les clubs ou les ligues régionales. Ainsi, le compte-rendu de la séance du 11 novembre 1954 de la Commission « Propagande et Information » de la FFF mentionne-t-il d'abord la mission d'expertise confiée au réalisateur de télévision René Lucot concernant des films proposés à la vente par la société Provençia Films. Ceux-ci traitent des finales de Coupe de France 1946 (LOSC-Red Star) et 1947 (LOSC-Racing Strasbourg) ainsi que la victoire contre l'Angleterre obtenue à Colombes le 19

¹ « La « Télé » ne s'arrêtera pas là... après France-Allemagne de Hanovre, des retransmissions sportives sensationnelles sont prévues », *L'Humanité*, 21/10/1954. Le Spartacus n'est autre, on l'aura reconnu, que le club du Spartak Moscou.

mai 1946.¹ Au cours de la même séance de travail, les membres de la commission envisagent la planification d'une série de « *conférences-interviews à la Télévision française de personnalités du football* » restée en projet depuis 1952. On envisage dès alors que la première personne devant avoir l'honneur d'entamer ce cycle n'est autre que le président du Groupement, le futur sélectionneur Paul Nicolas. Que ce soit en RFA ou en France, la télévision ne joua jamais en matière de pédagogie le rôle éminent que les autorités du football souhaitaient qu'elle assumât. D'une part, le principe d'émissions consacrées à la technique et destinées aux jeunes sembla assez rapidement superflu, puisque le public visé avait tout loisir d'acquérir les gestes de base du football dans la rue et les cours d'école. Mais, sur le plan de la propagande, la situation, notamment après la Coupe du monde 1954, varia de manière assez perceptible.

La première retransmission d'une rencontre internationale en Eurovision mise en images par les services de la RAI ponctua la fin de l'année 1954. Il s'agissait de la rencontre Italie-Argentine disputée à Rome le dimanche 5 décembre 1954 de 14 heures 25 à 16 heures 15. Pour atteindre la RFA, les images pouvaient dorénavant emprunter une autre voie que celle jusque là unique mise en place par les techniciens de la BBC pour la Coupe du monde. Programmée tant en France qu'en RFA à une heure où elle entraînait forcément en concurrence avec les matches de football amateur, sa télédiffusion fit sûrement l'objet de débats entre les responsables des télévisions publiques et les autorités nationales du football concernées. Comme le réseau européen de relais ne permettait pas encore l'acheminement d'images sans que celles-ci ne fussent diffusées dans les pays traversés, les fédérations française et allemande durent accepter la concurrence d'une rencontre de prestige qu'elles n'organisaient pas et sacrifier l'intérêt immédiat des clubs amateurs sur l'autel de l'Europe en marche. Refuser la diffusion de ladite rencontre cette fois-ci aurait empêché sa réception en Belgique, aux Pays-Bas et en Grande-Bretagne. Les progrès techniques réalisés dans la seconde moitié des années 1950 et la montée en puissance du réseau européen invalideront progressivement l'argument de la « solidarité télévisuelle européenne » en autorisant aisément la sélection des zones de réception et la mise en place du procédé de l'occultation.

¹ Cf. Commission « Propagande et Information », Séance du 11/11/1954, *France Football Officiel* N°455, 07/12/1954, p. 2..

IV.3.6 De l'art du compromis

Bien que résultant très souvent d'un examen *ad hoc* des inconvénients immédiats qu'il y aurait à ne pas satisfaire les demandes des sociétés de télévision, les positions adoptées par les autorités fédérales des divers pays d'Europe occidentale obéissaient aussi à des dogmes pérennes qui compliquèrent précocement et pour longtemps la recherche de compromis satisfaisants. Ainsi, le refus précité de l'URBSFA d'autoriser la retransmission de Belgique-RFA, première sortie officielle très attendue de la *Mannschaft* après le « Miracle de Berne », au motif que la rencontre était programmée en même temps que des journées de championnat l'après-midi du dimanche 26 septembre, avait-il frustré les téléspectateurs européens qui espéraient sa diffusion en Eurovision. Le jeudi 11 novembre 1954, la RTF diffusa en direct la traditionnelle rencontre France-Belgique. L'URBSFA refusa la retransmission sur le territoire national, car on avait organisé un tour de Coupe de Belgique en ce jour de fête nationale.¹ L'intransigeance de la fédération belge ne peut se comprendre que si l'on tient compte du fait que cette épreuve avait été relancée en 1952 après plus de vingt ans de « sommeil » et ce en dépit de l'opposition d'un nombre considérable de clubs invoquant des problèmes d'organisation et de calendrier. Disputée à titre « expérimental » durant trois saisons (1954, 1955, 1956), l'épreuve sera d'ailleurs abandonnée à nouveau et ne devra sa seconde résurrection en 1963-1964 qu'à la création de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe trois saisons auparavant. Tirillée entre son souhait de protéger une épreuve en manque flagrant de légitimité et l'attachement du public belge aux joutes annuelles contre le voisin français, l'URBSFA fut si violemment critiquée en raison de la position adoptée, que lors de la réunion du Bureau fédéral qui suivit, la question de la retransmission en direct des rencontres de l'équipe nationale fut inscrite à l'ordre du jour. On décida alors de réaffirmer le principe d'un refus systématique d'une télédiffusion en direct si la rencontre concernée ne se disputait pas à guichets fermés et si son horaire de programmation entraînait en conflit avec celui d'une autre rencontre de football amateur ou professionnel. Pour ne pas apparaître méprisante vis-à-vis du grand public, l'URBSFA accepta très officiellement à cette occasion que les retransmissions des rencontres de la sélection nationale soient désormais toujours autorisées à la condition expresse qu'il s'agisse de retransmissions en différé. L'addition des conditions énoncées équivalait à un refus ferme. Il convient de rappeler dans ce contexte que si la retransmission radiophonique en différé était une pratique assez courante et satisfaisante d'un

¹ Cf. « Der Verband kapitulierte nur teilweise » (« La fédération ne capitula que partiellement », *Sport*, Zürich, 08/12/1954, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

point de vue technique à l'époque, la société américaine *Ampex* ne fiabilisera les magnétoscopes à quatre têtes qu'en 1956. Et le recours au magnétoscope ne se généralisera que durant la seconde moitié des années 1960. La seule possibilité technique d'enregistrer un match sans le diffuser immédiatement consistait alors à filmer en studio et en kinescope les images transmises par le car-régie depuis le stade. On procéda souvent de la sorte pour produire des résumés de matches comme en attestent les conducteurs de JT que nous avons pu consulter dans les archives numérisées de l'INA. Mais la qualité vidéo plus que médiocre du matériau produit par ce procédé excluait aux yeux des responsables des télévisions qu'on l'infligeât au public en différé. Et l'on ne pouvait espérer raisonnablement que ce public voulût suivre l'intégralité d'une rencontre dans de telles conditions.¹ Le compromis proposé par la fédération belge est donc à ranger dans la catégorie des réponses dilatoires émanant de responsables fédéraux pris de court par la vitesse d'évolutions technologiques qui, en dépit de leur déni, exigeraient *in fine* de profondes modifications de pratiques en termes de communication et de marchandisation.

Dès le 17 juillet 1954, un article parut dans le quotidien vespéral *8-Uhr-Abendblatt* de Nuremberg, une publication à diffusion on ne peut plus locale.² En dépit du lectorat très limité qu'il aura pu atteindre, cet article avait attiré l'attention du service de presse du DFB qui le recensa dans son classeur consacré à la couverture télévisée du football. En effet, au lendemain de la Coupe du monde, ledit article, non signé, se distingue par l'évocation lucide des prises de position de tous les acteurs impliqués et par la prise en compte de l'enthousiasme inédit déclenché par la retransmission récente des rencontres de Coupe du monde. Bien qu'elle soit ancrée dans les réalités du champ de la médiatisation du football ouest-allemand, l'analyse défendue par l'auteur anonyme n'en évoque pas moins des problématiques que l'on retrouve aisément dans les autres pays européens. Ce qui lui confère un surcroît d'intérêt dans le cadre de l'approche comparative que nous avons retenue pour notre étude.

Ainsi, le titre de l'article annonce dès alors la solution qui sera retenue plus de trois décennies plus tard par les accords entre les organisateurs (fédérations nationales et ligues professionnelles) et les diffuseurs exclusifs de rencontres en direct : la programmation isolée,

¹ Ce problème allait se reposer de manière aigüe lors de la Coupe du monde 1962 en raison de l'absence de liaison satellite entre le Chili et l'Europe.

² Cf. « Kompromiß : der Samstag » (« Compromis : le samedi »), *8-Uhr-Abendblatt*, Nürnberg, 17/07/1954, Classeur «Fernsehen 1952-1959», DFB-Archiv. Le *8-Uhr-Abendblatt* sera racheté durant les années 1960 par la *Abendzeitung* de Munich. Ses tirages record au cours des années 1950 se situaient aux alentours des 25 000 exemplaires.

décalée chronologiquement par rapport aux (autres) rencontres de la journée de championnat, de la rencontre télédiffusée. Cette solution est d'abord souhaitée pour les rencontres internationales, mais son extension aux rencontres « au sommet » du championnat est envisagée dès la conclusion de l'article. Dès le chapeau de l'article, l'auteur rend entière justice au changement de paradigme qu'aura constitué la diffusion des rencontres de la Vème Coupe du monde de football. D'une part, il cite le propos unanime des représentants de l'industrie radioélectrique qui affirment dès la fin de l'épreuve que « *grâce à la Coupe du monde, la télévision a gagné une bataille en Allemagne* ». De fait, il ne peut que constater l'enthousiasme des foules et leur exigence à « *assister aux grands événements grâce à la télévision* ». Par ailleurs, le premier paragraphe de sa démonstration évoque le fait que par crainte de devoir faire face à un intérêt public amoindri en raison de la concurrence de la retransmission de la finale de la Coupe du monde, même les « *rois de l'organisation d'événements sportifs* » ouest-allemands, Englert et Göttert, avaient repoussé d'une semaine la programmation du combat opposant « Bubi » Scholz au Français Claude Milazzo.¹ Cette entrée en matière devait mettre en évidence la place tout à fait particulière qu'occuperait « *König Fußball* » dans la discussion engendrée par la programmation de directs sportifs. Dès le deuxième paragraphe, parole est accordée au plus déterminé des adversaires du football télévisé en direct, le vice-président du DFB, Hans Huber. Celui-ci adopte une attitude catastrophiste et insiste sur la menace que la télévision représente pour « *ceux qui font vivre le football par leur engagement actif et très souvent bénévole* ». Prenant acte des craintes de la fédération, l'auteur envisage que le grand public accepterait assez logiquement qu'aucune rencontre ordinaire de championnat ne fasse plus l'objet d'une retransmission en direct, il n'en souligne pas moins qu'inévitablement le DFB se heurtera à un mur d'incompréhension et que « *l'opinion publique se dressera contre lui comme un seul homme s'il devait persister dans son attitude intransigeante de refus* » concernant les matches de la *Mannschaft*.

L'auteur concède au vice-président du DFB que l'indemnité maximale de 25 000 DM prévue par le DF pour la retransmission d'un match international ne pouvait couvrir les pertes de recettes des clubs de football, professionnel ou amateur, ainsi que des autres manifestations sportives programmées les dimanches après-midis. Néanmoins, il réaffirme que seuls les directs intéressent vraiment le public et que la programmation des rencontres internationales

¹ Initialement prévu le 4 juillet 1954, ledit combat fut disputé le 11 juillet à la *Westfalenhalle* de Dortmund. Inaugurée en 1952 par le Président Theodor Heuss, il s'agissait alors de l'une des plus grandes salles de RFA et d'Europe avec une capacité d'accueil de 14 000 places.

le samedi ou tout autre jour de la semaine n'hypothèquerait en rien des affluences de 60 à 80 000 personnes. Outre les supporters inconditionnels habitués à se rendre au stade, les « millions de téléspectateurs » qui pourraient suivre la rencontre constituerait un vivier de spectateurs potentiels pour les rencontres de championnat du dimanche.¹ Au-delà des rencontres de la sélection nationale, l'auteur invite les autorités fédérales à envisager sérieusement une solution similaire pour la couverture télévisuelle du championnat. La télévision pourrait trouver des accords avec des clubs intéressés par une retransmission le samedi, ce qui aurait l'avantage de permettre aux téléspectateurs de découvrir toutes les équipes disputant le championnat national et d'accroître l'intérêt général pour le football.

Concernant la diffusion d'extraits de rencontres, une brève parue le 2 décembre 1954 dans un quotidien régional de Cologne, la *Kölnische Rundschau*, souligne la « rapidité remarquable » avec laquelle les services de la RAI mettent en images les quatre à cinq rencontres les plus importantes de la journée de championnat. Il s'agit bien évidemment de l'émission « *Domenica Sportiva* », la doyenne des émissions sportives européennes essentiellement consacrées au football, dont la première diffusion officielle eut lieu le 3 janvier 1954. La contribution de ce type d'émission au succès populaire de la télévision en Italie est mise en relief dans cet article qui rappelle que dans la péninsule transalpine, comme en RFA et en France, une « guerre froide » persiste entre la télévision et les autorités fédérales, ces dernières ayant rejeté l'offre de la RAI de verser une indemnité de 12 000 DM pour chaque rencontre de championnat retransmise en direct. On évoque les halls d'hôtels et les bars pris d'assaut tous les dimanches soir vers 23 heures, l'horaire de diffusion de la « *Domenica sportiva* ». L'article souligne que même la rediffusion de l'émission le lundi soir jouit d'un succès tout à fait considérable et que les programmes sportifs « gonflent les voiles » de la télévision dans ce pays, dont le parc de récepteurs est déjà de 70 000 alors que l'exploitation commerciale de la télévision y a débuté un an plus tard qu'en RFA.²

¹ Compte-tenu du fait que l'on ne recense que 53 377 récepteurs en RFA le 1^{er} octobre 1954, l'auteur de l'article faisait preuve d'une conviction remarquable quant au développement triomphal du média télévisuel.

² Cf. *Kölnische Rundschau*, 02/12/1954, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Conclusion

Si l'on se réfère aux sources publiées disponibles, la télévision devint le média le plus attractif aux yeux du grand public dès la période 1950-1954. Certes, il était encore loin d'être aussi répandu que la radio dont l'usage allait être bouleversé par la production en grande série des postes à transistors, mais quelques retransmissions en direct avaient initié une mutation des mentalités, dont on sut très tôt qu'elle était irréversible. Comme les Américains avant eux, les Européens ne cesseront plus d'aspirer à être les témoins oculaires des événements marquants de leur époque. L'industrie radioélectrique avait besoin d'un produit d'appel, d'une locomotive pour imposer le média télévisuel. Elle avait besoin d'amortir les investissements énormes qu'exigeaient non seulement son secteur « recherche et développement », mais également la mise en place des lignes de production en grande série et celles des infrastructures de transmission. Comme ce fut le cas pour la télévision expérimentale durant les années 1930, le sport, davantage que tout autre spectacle, se révéla être le produit idéal pour engendrer la fascination des foules et séduire les futurs clients. Davantage que maints autres événements, les retransmissions en direct de rencontres internationales de football et plus particulièrement celles de la Coupe du monde 1954 favorisèrent la percée peu prévisible dans son ampleur du nouveau média. Cette compétition marqua également le début d'une nouvelle ère, celle d'une systématisation croissante de la diffusion médiatique du football en tant que marchandise. Et pour ses « produits haut de gamme », le marché était continental grâce à l'Eurovision. La Coupe du monde 1954 balaya, pour un temps, les préjugés des concepteurs des grilles de programmes, démontra le manque de fiabilité des enquêtes qui plaçaient le sport loin derrière les variétés et les informations dans les préférences des téléspectateurs. Cependant, en France, les responsables de la RTF tentèrent encore longtemps de forcer les auditeurs ou les téléspectateurs à « être intelligents » et persistèrent à considérer le direct sportif comme un divertissement mineur. De son côté, le DF usa et abusa de retransmissions d'intérêt limité, il y en avait beaucoup en *Oberliga*, pour « meubler » la grille. La visibilité accrue dont bénéficièrent les exploits sportifs des nouveaux héros télévisuels qu'allaient devenir les vedettes de football renforça également le rôle de représentants nationaux qui leur était déjà dévolu ou que l'accession à l'indépendance des anciennes colonies françaises et britanniques leur réserverait dans un avenir proche. Au-delà de la retransmission en direct, il convient aussi de garder à l'esprit que très vite la télévision deviendra la principale source d'images alimentant la nostalgie. Renseignement pris auprès des archivistes de l'INA et des services qui gèrent les archives de la « Wochenschau », il

semblerait que, dans les circuits commerciaux de cinéma, il y eut très rarement des reprises des films d'actualités consacrés au « Miracle de Berne » tout comme il y en eut très peu de ceux qui documenteront « l'épopée de Suède » de l'équipe de France en 1958. Or, nous le verrons dans les parties ultérieures de notre étude, la programmation de documentaires consacrés à au « Miracle de Berne » fut assez régulière sur l'antenne de l'ARD, puis du ZDF après 1963.¹ On peut donc affirmer sans grand risque de se tromper que la télévision a joué *a posteriori* un rôle non négligeable dans l'édification du mythe de Berne. En France, plus que celles d'événements footballistique, c'est bien la mythification télévisuelle du Tour qui illustre ce phénomène et la RTF apporta sa pierre à l'édifice.²

En élargissant l'enceinte de l'arène sportive, la télévision commença à renforcer un désir de dépassement du cadre devenu « étriqué » des compétitions nationales que la presse sportive avait jusque là sagement entretenu dans ses pages consacrées au football international. Aux yeux de certains, le football télévisé constituait dès son apparition la quintessence du divertissement populaire et un vecteur d'identification que la classe politique ne pouvait plus ignorer. Dès 1954, Winston Churchill écrivit qu'au regard de la menace atomique, la politique devait s'attacher à accomplir une mission prioritaire : donner la possibilité aux « petites gens » de se divertir, grâce au football et à la télévision. Mais les fédérations restaient fidèles à leur politique de « propagande » développée dans leurs rapports avec la radio. Pour protéger leurs intérêts, elles limitèrent autant que possible les directs télévisuels, mais autorisaient tous les différés souhaités. En étendant cette mesure aux équipes nationales, elles s'exposèrent tôt à l'opprobre du grand public en raison de la charge symbolique dont étaient investie l'équipe de France et la *Mannschaft*. Leurs relations avec la télévision portaient le sceau de croyances sédimentés par plus de deux décennies de pratiques commerciales les liant à la radio. Pourtant, les compensations versées par les stations radios n'apparaissent pas dans les décomptes des recettes publiés dans les rapports annuels du DFB. Les droits exigés étaient négligeables et étaient inclus dans le chapitre « recettes diverses ». En dépit de leur relative modestie, cela représentait un montant de 30.000 DM sur 800.000 DM, les recettes dues à la télévision firent leur apparition en 1956. Il en fut probablement ainsi pour prouver que la fédération n'en « vivait » pas. N'ayant pas un accès discrétionnaire à l'attraction majeure que

¹ Les veilles de Coupe du monde étaient propices à la programmation de rétrospectives.

² Cf. BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 2010, pp. 102-132. Recueil d'articles publiés dans *Esprit*, *France-observateur* et *Lettres nouvelles* entre 1954 et 1956. Première parution sous forme d'ouvrage aux éditions du Seuil, en 1957.
Cf. WILLE, Fabien, *op.cit.*, 2003, pp. 77-86.

représentait le direct, les sociétés publiques de télévision traitèrent, les résumés de match comme un pis aller, ce fut d'ailleurs plus souvent le cas en France qu'en RFA.

Les journalistes de la presse écrite observaient l'émergence du nouveau média d'un œil de plus en plus inquiet. En affirmant la supériorité de la visite au stade sur la consommation du spectacle télévisuel, ils plaidaient pour leur cause et devenaient des alliés objectifs des fédérations et des organisateurs de spectacles que sont les clubs. Mais, comme pour ces derniers, la télévision pouvait également devenir un facteur de développement majeur à condition que les logiques de promotion l'emportassent sur la crainte de la concurrence.

**Partie II : Pérennisation de l'offre nationale
et apparition d'un paysage européen
en matière de football télévisé (1955-1958)**

Au-delà de l'insertion de sa télédiffusion dans le premier programme d'échanges télévisés européens, la Coupe du monde 1954 avait nourri bien des attentes, déclenché les enthousiasmes populaires et fédéré les énergies des divers acteurs du champ de la médiatisation du football. Ainsi, le quotidien sportif *L'Équipe* évoquait-il la fondation par les dirigeants des fédérations européennes de la future UEFA dans un hôtel bâlois le 15 juin 1954 à la veille du début de ladite compétition. Le traitement journalistique de l'événement plaçait ce projet sous le signe d'un esprit de concorde paneuropéen.¹ Confirmant aux yeux de nombreux observateurs contemporains le rôle particulier du sport dans les relations internationales, celui-ci paraissait alors à peine entravé par le Rideau de fer.² Cette initiative de dirigeants fédéraux, rendue nécessaire, selon eux, par des évolutions indéniables laissant présager une perte d'influence de l'Europe au sein de la FIFA, notamment au profit de l'Amérique du Sud, n'avait pas, semble-t-il, pour objectif explicite initial l'organisation de compétitions internationales de sélections ou de clubs. Si le besoin d'une systématisation de l'offre de spectacles de football international n'était pas (encore) perçu comme une nécessité prioritaire par l'ensemble des dirigeants fédéraux et notamment par certains qui comptaient parmi les plus influents, tel le secrétaire général de la *Football Association*, Stanley Rous, d'autres acteurs du champ de la médiatisation du football reconnurent le signe des temps et prirent des initiatives décisives dans ce domaine.³ Elles allaient bouleverser les attentes du public en matière de rencontres internationales interclubs en instaurant une compétition officielle qui deviendra, plus rapidement que ces promoteurs n'osaient l'espérer, une épreuve de référence aux yeux du plus grand nombre. Compte tenu de l'indigence initiale des droits versés alors par la télévision, la télédiffusion de ces rencontres ne constituait pas (encore) un enjeu majeur dans l'esprit des dirigeants de clubs comptant parmi les « pères fondateurs » de la Coupe d'Europe des clubs champions.⁴ De l'analyse quantitative des données disponibles concernant la couverture télévisuelle des trois premières éditions de la nouvelle compétition continentale, on pourrait déduire logiquement qu'elle fut timide et marginale dans l'offre globale de football télévisé proposée par les télévisions publiques française et ouest-allemande. Toutefois, il convient de noter que dès 1956, la finale de la Coupe d'Europe des

¹ Cf. COURTOIS, Roger, « Réunion des États-Unis d'Europe », *L'Équipe*, 15/06/1954, p. 9.

² Cf. BARCELO, Laurent, « L'Europe des 52...l'UEFA », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2007, n°228, pp. 119-133.

³ Cf. FERRAN, Jacques, « Comment L'Équipe a créé la Coupe d'Europe il y a cinquante ans... », in Collectif, *50 ans de Coupes d'Europe*, Paris, L'Équipe Éditions, 2005.

⁴ Cf. Entretien avec Jacques FERRAN (11/02/2012)

clubs champions prit progressivement la place « traditionnelle » occupée par la finale de la *FA Cup* dans la programmation de fin de saison relayée par le réseau Eurovision.¹

À ce titre, la création de la plus prestigieuse des compétitions européennes de clubs, et surtout sa pérennisation quasi-instantanée dans le paysage institutionnel et imaginaire de l'Europe du football, doivent donc être considérées d'entrée comme des éléments essentiels sous-tendant les représentations à l'œuvre dans les discours tenus par les divers acteurs de la médiatisation du football durant la période à laquelle nous consacrons cette partie de notre étude. En termes de spectacularisation, le « niveau européen » représenta rapidement pour le football des clubs ce que la Coupe du monde était définitivement devenue pour celui des sélections nationales à partir de 1954.²

Dans un premier temps, nous procéderons à l'analyse de l'offre évolutive de football télévisé de la RTF et de l'ARD en dégagant des tendances générales pour la période retenue. Ces dernières seront déduites des références explicites que nous avons pu collecter dans les sources accessibles. Ce faisant, nous avons bien conscience que le caractère lacunaire de ces dernières affecte notre recensement, ce qui nous incita plus d'une fois à émettre nos hypothèses avec la prudence de rigueur en pareil cas. Puis, notre attention se portera sur les débats vifs et polémiques que ladite offre engendra régulièrement durant cette période. Dans ce contexte, l'aggravation du conflit football-TV à la fin de l'année 1955 nous sembla particulièrement digne d'intérêt. En effet, divers facteurs, dont le plus notable est assurément la croissance alors très rapide du parc de récepteurs, lui conférèrent cette force de l'inédit face à laquelle, tant en France qu'en RFA, les divers acteurs réagirent d'abord en radicalisant leur discours (officiel). Une fois le bras de fer engagé, il leur fallut bien démontrer le bien-fondé de leur politique. L'exercice était d'autant plus périlleux qu'ils s'adressaient à un public dont

¹ Certes, il arriva encore que la finale de la *FA Cup* fit l'objet de l'une ou l'autre retransmission en direct, mais, la perte de prestige du football anglais se confirma au cours de la seconde moitié des années 1950 et le savoir-faire de la BBC ne put la compenser au point de maintenir l'attractivité du « produit "*FA Cup*" » au niveau de celui de la coupe d'Europe. Rappelons qu'à partir de 1956, si l'on omet la finale de 1957 disputée à Madrid avant que TVE n'entame ses émissions, seule la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions opposant Manchester United et le Benfica de Lisbonne le 29 mai 1968 ne fut pas télédiffusée en France en raison d'un mouvement de grève affectant la télévision.

² Pour illustrer notre propos, nous nous bornerons à citer ici parmi beaucoup d'autres la chronique publiée par Antoine Blondin dans sa rubrique « La semaine buissonnière » le 15 juin 1956. Cf. BLONDIN, Antoine, « Naissance d'une Tradition », *L'Équipe*, 15/06/1956, p. 9.

les attentes étaient diverses et versatiles jusqu'à la contradiction.¹ Ce débat s'inscrivait dans le contexte plus général de la nationalisation du sport perceptible dans les sociétés occidentales après 1945. En France, si le football, comme spectacle (médiatisé), avait conquis les masses, la conjoncture ne semblait pas la plus favorable. Le début du conflit en Algérie ne fut pas sans conséquences sur les entrées aux guichets et l'évolution du nombre des licenciés, celui-ci chuta de 439.000 en 1953 à 380.000 en 1958.² Mais au-delà de l'allongement du service militaire et du rappel d'un certain nombre de classes d'âge sous les drapeaux, nombre d'observateurs expliquent cette évolution par les scléroses et les retards d'un pays dont la structure économique reste marquée par l'importance du secteur agricole.³ La FFF, « *fédération populaire par excellence* » implantée dans la France des champs autant que celles des villes, apparaît alors comme atteinte par la « *maladie de la langueur* », incapable d'amener les Français, notamment les jeunes, à voir dans le football plus qu'une « *pratique dilettante* » et un « *aimable divertissement* ». Sur ce plan, la dissemblance entre la France et la RFA était flagrante. Était-ce un impact supplémentaire du « *Miracle de Berne* » combiné à celui du « *Miracle économique* » ?⁴ Tandis que la FFF perdait de nombreux effectifs, le DFB continuait sa croissance et demeurait, plus que jamais, le « *vaisseau amiral* » des fédérations sportives ouest-allemandes. Le nombre de ses membres était passé de 1.416.256 en 1950 à 1.773.711 en 1958.⁵

Les résurgences de conflits ouverts alternèrent avec « *des armistices et des paix* » plus ou moins durables au cours des années suivantes. Celles-ci s'inscrivirent dans un contexte de mieux en mieux identifié par un nombre croissant d'observateurs et, au contraire de ce qui arriva à l'automne 1955, leur violence éventuelle sera souvent minorée par l'impression de

¹ En l'occurrence, parler « d'un » public correspond certes à l'usage généralement en vigueur dans la presse, mais nous ne méconnaissons pas le caractère forcément abusif qui affecte l'emploi d'un article indéfini singulier en pareil cas.

² Cf. CHANTELAT, Pascal, TÉTART, Philippe, « Reprise et impuissance : le sport de 1944 à 1958 », in TÉTART, Philippe (dir.), *Histoire du sport en France, de la libération à nos jours*, Paris, Vuibert, 2007, pp. 7-31.

Cf. WAHL, Alfred, *op. cit.*, 1989, pp.263-267. Alfred Wahl indique un chiffre de 477 439 licenciés pour l'année 1955, ce qui souligne l'impact brutal du rappel du contingent décidé le 23 août 1955 en réplique aux massacres du Constantinien.

³³ Cf. CHANTELAT, Pascal, TÉTART, Philippe, *op. cit.*, 2007, pp. 28-30.

⁴ Dans son allocution du jour de l'An 1954, le Président fédéral Theodor Heuss avait invité ses concitoyens à se méfier de certains concepts en dépit ou en raison de leur popularité : « (...) *Je déteste ce mot de "miracle économique" et je considère que bien fol est l'Allemand qui le répète, car, ce faisant, il se prend un peu pour un faiseur de miracles ?* » (« *Ich hasse dieses Wort und halte den Deutschen für töricht, der es nachredet, indem er sich selber ein bisschen für einen Wundertäter hält.* »), cf. WERNER, Wolfram, *Theodor Heuss Hochverehrter Herr Bundespräsident ! Der Briefwechsel mit der Bevölkerung 1949-1959*, Berlin/New York, De Gruyter, 2010, p. 63.

⁵ Sources : Site officiel du DFB.

« déjà vu » qui les caractérisait immanquablement dorénavant. Nous nous efforcerons de mettre en lumière les efforts consentis par les diverses parties dans le sillage de cet affrontement initial en vue de développer un *modus vivendi* préservant autant que possible leurs intérêts respectifs et durablement contradictoires.

La télédiffusion de la Coupe du monde 1958 marquant l'entrée de la Suède dans l'Eurovision conclura cette partie de notre thèse. Confirmant l'engouement prévisible du grand public pour le spectacle télédiffusé de football, la fiabilisation (relative) des moyens de retransmission et la montée en puissance de l'industrie radioélectrique, la Coupe du monde 1958 bénéficia grandement de la qualité du spectacle proposé par les divers participants et de la victoire finale de l'équipe la plus spectaculaire. Vecteur décisif de l'enthousiasme des foules françaises et ouest-allemandes, les performances plus qu'honorables de la *Mannschaft* et du onze tricolore furent néanmoins appréciées de manières diverses. Pour l'équipe de France, après l'élimination au premier tour lors de l'édition précédente, l'obtention « inespérée » de la troisième place déclencha une véritable « *passion nationale* » et l'on évoquera rapidement « *l'épopée de Suède* » pour désigner son parcours.¹ En RFA, la perte du titre fut évidemment ressentie comme une défaite sportive, mais ce sont surtout les réactions de responsables de la délégation ouest-allemande à la défaite sportive et à la désignation pressentie de l'Angleterre pour l'organisation de la Coupe du monde 1966 qui alimentèrent un débat public aussi inattendu qu'inconfortable sur la place de l'Allemagne (de l'Ouest) dans le concert des nations.²

¹ Cf. « France-Brésil déclenche la passion nationale », *L'Équipe*, 22/06/1958, p.1.
Cf. Entretien avec Raymond KOPA (31/03/2011).

² Cf. BECKERT, Friedebert, « Mehr verloren als eine Weltmeisterschaft » (« Nous avons perdu davantage qu'une Coupe du monde »), *Der Kicker* n° 28, 14/07/1958, pp. 4-6.

I. Analyse de l'offre de football télévisé (1955 – 1958)

I. 1 Analyse de l'offre de football télévisé de l'ARD (1955-1958)

La victoire de Berne ayant fait décoller les ventes de téléviseurs, la télévision publique était tentée d'en augmenter la part dans son offre. Par là, elle devait forcément se heurter aux intérêts des clubs et de la fédération qui tentèrent d'obtenir des compensations financières jugées adaptées. La démarche était vouée à l'échec, puisqu'elle impliquait une désolidarisation du club organisateur de ses concurrents et partenaires au sein de l'*Oberliga* autant que des clubs amateurs de la zone géographique dans laquelle il recrutait son public. Et la télévision profita pleinement de la situation de monopole pour maintenir les prix au plus bas. De 1955 à 1958, l'évolution de l'offre de l'ARD est fortement marquée par l'impérieuse nécessité ressentie par le DFB de limiter le nombre de retransmissions tout en faisant œuvre de pédagogie afin de ne pas être confiné dans le mauvais rôle, celui de l'institution frustrant les téléspectateurs de directs attendus avec impatience. L'ARD jouissait d'un avantage certain aux yeux du public, puisqu'elle afficha constamment sa demande de football, mais la focalisation quasi-exclusive de celle-ci sur les retransmissions en direct, porteuse de conflits, traduisait aussi un manque d'innovation éditoriale et la disposition limitée à consacrer des crédits de production au sport populaire numéro un.

I.1.1 1955 : Reflux des retransmissions en direct et nouveaux concepts d'émissions

La consultation des programmes annoncés dans *Hör Zu !*, des quotidiens tels la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* ou évoqués dans les colonnes du magazine *Der Kicker*, montrent qu'en 1955 un reflux important du nombre de retransmissions en direct a succédé à une première vague initiale impressionnante au cours des années 1953 et 1954. Les résultats obtenus par Hackforth dans le cadre de ses recherches doctorales divergent des nôtres, puisque selon ses observations, la durée cumulée des retransmissions télévisées de rencontres de football atteignit le total de 810 minutes cette année-là.¹ Cela représenterait neuf rencontres pour la durée d'une année. La différence entre les deux recensements est très probablement due à la diffusion de rencontres de championnat ou amicales décidées en « dernière minute » et n'ayant fait l'objet ni d'une annonce ni d'un commentaire postérieur.

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 49.

Ainsi, les annonces explicites de retransmissions dans les pages des titres de presse retenus dans notre corpus laissent apparaître une liste de quatre rencontres en direct concernant trois rencontres disputées par la *Mannschaft* et la finale du championnat d'Allemagne. Le 28 août 1955 correspondant à une journée de poule en *Oberliga*, nous avons pris le parti d'inclure dans notre recensement un reportage extérieur en direct dans notre sélection, car horaires et durée correspondaient à ceux des matches de l'élite. Dans ce passage de sa thèse, Hackforth fait déjà état des difficultés rencontrées pour établir un recensement précis et indiscutable. En effet, évoquant les deux matches disputés par l'équipe nationale en Europe de l'Est (URSS et Yougoslavie), il cite un échange épistolaire daté du 9 novembre 1973 avec un responsable de l'ARD, le Dr Hans Arnold, pour préciser que, contrairement à ce qui était alors communément admis par le public, ceux-ci ne firent pas l'objet de retransmissions en direct.¹ Les deux reportages longs précités concernant les déplacements de la *Mannschaft* en URSS, puis en Yougoslavie furent diffusés respectivement le lendemain et le surlendemain desdites rencontres. Notons pour URSS-RFA, que dans la source citée par Hackforth ni la durée du reportage ni sa date de diffusion ne correspondent avec l'annonce parue dans *Hör Zu*. En effet, dans ce magazine, la diffusion du reportage est annoncée pour le 22 août 1955, lendemain du match et la durée indiquée était d'environ deux heures, de 20 à 22 heures. Or ledit renseignement émanant du Dr. Hans Arnold indiquerait que le reportage fut diffusé le surlendemain de la rencontre, c'est-à-dire le 23 août 1955 de 20 à 21 heures 10. Ce décalage était très probablement dû à des difficultés techniques rencontrées dans l'acheminement et le montage du matériau filmé en qualité cinéma au *Stade Krasnaja Presnja* à Moscou. En dépit de cette variation négligeable, on retiendra avant tout que, pour un reportage consacré à un match de football, le format de l'émission mentionnée relevait de l'inédit sur les ondes de l'ARD (et de la RTF) à l'époque. On remarquera également que l'heure de diffusion était tout simplement celle de la plus grande audience potentielle un jour de semaine, puisque le 23 août était un mardi cette année-là. À titre de comparaison, la très belle performance réalisée par l'équipe de France le 25 octobre de la même année à Moscou, un match nul plus que prometteur pour la génération Kopa, ne fera l'objet que d'un résumé de 2' 45'' au JT de la RTF. La fin de l'année 1955 fut marquée par une série de crises provoquées par une épreuve de force engagée entre l'ARD et le DFB concernant la retransmission de rencontres disputées

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, Note n°9, Chap. 4.1, p. 317. Malheureusement, Hackforth ne joint pas ledit courrier à ses annexes.

par la *Mannschaft*, surtout quand elles étaient programmées un dimanche.¹ La véhémence des réactions institutionnelles et populaires fut telle qu'il nous a paru indispensable de consacrer une partie considérable de ce chapitre à ces épisodes. En effet, rarement a-t-on revu par la suite le débat portant sur le rôle des acteurs de la médiatisation du football susciter à ce point l'intérêt de la presse généraliste. Un autre facteur déterminant, et pas le moindre, pour opérer de la sorte résida assurément dans le fait qu'une série de crises similaires et synchrones agitait le champ hexagonal de la médiatisation du football, ce qui invitait à procéder à un examen comparatif desdits événements.

Pour l'année 1955, Hackforth inséra le recul des retransmissions de rencontres de football dans le contexte général d'une baisse du temps d'antenne accordé aux événements sportifs qui serait passé de 140 heures et 15 minutes à 127 heures et 25 minutes.² L'absence d'un événement majeur tel les JO ou la Coupe du monde dans le calendrier annuel des manifestations sportives livre une première explication évidente à ce constat d'ordre quantitatif. Hackforth émet également un jugement qualitatif et considère que 1955 fut une année de stagnation concernant la conception d'émissions et l'amélioration des moyens techniques employés pour couvrir les manifestations sportives. Cette appréciation semble, elle-aussi, très logique, car ce sont bien les événements sportifs internationaux majeurs qui mobilisent les moyens techniques les plus importants et constituent les occasions généralement choisies par les sociétés publiques de télévision et l'industrie radioélectrique pour mettre en œuvre les dernières trouvailles technologiques susceptibles d'accroître l'attractivité du spectacle sportif médiatisé. En dépit de ces réserves, Hackforth relève néanmoins dans la grille des programmes de l'année 1955 la première d'une émission que l'on doit considérer *a posteriori* comme le prototype de la mythique « *Sportschau* », qui sera lancée en 1961. En effet, le 24 juillet 1955, le chef du service des sports du NWDR, Hugo Murero, dirigea une émission intitulé « *Die bunte Sportschau* », au cours de laquelle des reportages sportifs réalisés dans divers *Länder* firent l'objet d'une coordination et d'une

¹ À la décharge des fédérations allemande et française, il faut rappeler que le calendrier international reposait sur des négociations bipartites et qu'il était généralement établi deux saisons à l'avance comme on peut aisément le constater en consultant les rapports annuels ou *France Football Officiel*. En 1955, ce sont donc très probablement des dates souvent fixées dès 1953, une époque où les parcs nationaux de récepteurs TV et la couverture territoriale étaient encore des facteurs négligeables, autour desquelles s'articulèrent les polémiques les plus vives.

² Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 48-49.

diffusion en bénéficiant d'une proximité temporelle inédite à l'événement.¹ Dans le cadre de notre étude, il ne nous a pas été possible d'établir de manière avérée dans quelle mesure cette initiative du service des sports de l'ARD aura été inspirée par l'exemple précurseur de la « *Domenica Sportiva* ». Toutefois, les entretiens que nous avons menés avec des journalistes sportifs de la télévision française ou allemande ainsi que la consultation de la presse spécialisée que nous avons entreprise feraient plutôt apparaître un mode de fonctionnement qu'on peut qualifier « d'ethnocentré » et qui ne laisserait que relativement peu de place aux « bonnes idées venues d'ailleurs ».²

I.1.2 1956 : le football « paie » pour des JO bien retransmis et peu suivis

Dès 1956, ce format d'émission allait s'imposer et occuper une place privilégiée dans la grille des programmes dominicaux en proposant la couverture en direct d'événements sportifs variés sous forme de multiplexe. Compte-tenu des accords passés entre le DFB et l'ARD, ce mélange de retransmissions en direct, d'informations, de reportages et d'interviews ne pouvaient inclure la télédiffusion d'une rencontre de football qu'avec l'autorisation expresse de la fédération. La consultation de notre fichier laisse apparaître assez clairement que cette année olympique, la première depuis les débuts officiels de la télévision en RFA, aura semble-t-il inspiré et motivé le service des sports des diverses chaînes constituant l'ARD et ce, en dépit du fait que les Jeux de Melbourne ne pouvaient alors faire l'objet d'une couverture en direct. En outre, les reportages filmés ne furent qu'une denrée (très) rare, car les droits de retransmission avaient été vendus en exclusivité à une société de télévision privée. Toujours est-il que l'on s'aperçoit que le nombre de retransmissions en direct augmente de manière substantielle par rapport à l'année 1955. Si la finale du championnat national ne pouvait manquer dans ce calendrier, il est remarquable que celle de la Coupe d'Europe des clubs champions retransmise en Eurovision depuis le Parc des Princes le 13 juin 1956 y trouve déjà sa place bien que le club champion de RFA en 1955, Rot-Weiss Essen, ait été éliminé dès le premier tour de l'épreuve au cours de l'automne 1955 par le champion

¹ Précédemment, c'étaient les éditions du lundi soir de la « *Tageschau* » qui servaient de cadre privilégié pour la diffusion de reportages concernant des rencontres disputées hors du territoire couvert par la société de télévision du *Land*.

² Cette évaluation de l'influence de « l'étranger » doit évidemment être nuancée à la lumière du rôle joué par les commentateurs animateurs dans la conception d'émissions et par une prétention à la création originale largement répandue dans le champ de la médiatisation du sport. À titre d'exemple, les papiers de *L'Équipe* consacrés alors et par la suite à la création ainsi qu'au lancement de la Coupe d'Europe, s'ils mentionnent en quoi la nouvelle épreuve dépasse la Mitropa Cup, ne valorisent jamais tout ce qu'elle doit à sa devancière régionale d'Europe Centrale.

d'Écosse, le FC Hibernians.¹ La consultation des programmes de télévision parus dans les magazines spécialisés et dans la presse quotidienne montre qu'à ce stade de la compétition, cette double opposition européenne ne fit pas l'objet de retransmissions en direct et que l'ARD se contenta probablement d'en diffuser des résumés dans le cadre de la « *Tagesschau* ». ² L'analyse de la couverture des premiers tours de la nouvelle et prestigieuse compétition semble indiquer, à première vue, que les clubs organisateurs, tant en RFA qu'en France, avaient pris le plus grand soin de ne solliciter ou d'autoriser une couverture télévisuelle pour les premiers tours de la compétition qu'une fois la certitude acquise de jouer à guichets fermés. ³ L'étude détaillée des crises provoquées par la non retransmission de rencontres (internationales) en direct à l'automne 1955 à laquelle nous procéderons ultérieurement prouverait qu'il ne s'agissait pas d'un parti pris de principe, mais d'une pratique qui s'établira au gré des circonstances.

Trois émissions d'une durée d'une demi-heure et produites en studio durant l'année 1956 retiennent notre attention. Il s'agit tout d'abord de celle célébrant la cinquantième sélection de Fritz Walter le 17 janvier 1956, d'un reportage consacré par Hugo Murero au travail de formation du DFB le 24 mars 1956 et d'un débat portant sur l'avenir de la *Mannschaft* en présence du sélectionneur Herberger et du capitaine d'honneur Fritz Walter le 7 mai 1956. Cette dernière émission fut diffusée trois semaines avant le sommet de la fin de saison : la réception de l'Angleterre dans un stade olympique de Berlin archicomble. Le bilan des rencontres internationales disputées depuis le début de la saison 1955-1956 n'avait en rien pu documenter un redressement de la *Mannschaft* et se soldait par un constat inquiétant : non seulement, la RFA n'avait pu remporter une seule partie l'opposant à des adversaires de premier plan, mais elle avait même dû concéder une défaite à domicile face aux modestes Pays-Bas lors de la reprise du calendrier international après la trêve hivernale. Ladite émission était donc placée sous le signe de l'inquiétude. Au lendemain de la défaite contre le onze batave entraîné par l'Allemand Max Merkel, ému aux larmes lorsqu'il fut porté en triomphe par ses joueurs au coup de sifflet final, *Der Kicker* ne pouvait que constater la chute

¹ De manière surprenante, Hackforth « ignore » la retransmission en direct de Reims-Real Madrid dans sa liste d'événements sportifs télévisés remarquables de l'année 1956.

² Cette éventualité est invérifiable de manière indiscutable. Toutefois, il est intéressant de noter que la consultation du catalogue de la « *Wochenschau* » indiquerait que ces deux rencontres entre Rot-Weiss-Essen et le FC Hibernians ne firent l'objet d'aucune couverture dans le cadre des actualités cinématographiques allemandes.

³ Il n'y avait pas encore de document contractuel envisageant la possibilité d'une retransmission uniquement à partir des quarts de finale. De tels documents lieront les deux parties à partir des années 1960, mais pourront connaître des exceptions selon l'affiche produite par le tirage au sort. Côté français, la télédiffusion partielle du 16^{ème} de finale retour ASSE-Bayern Munich en septembre 1969 en est assurément l'illustration la plus fameuse.

vertigineuse de « *l'idole championne du monde* », de la plus haute marche du podium jusqu'à l'avant-dernier rang de la hiérarchie européenne, celui des sélections qui peuvent perdre contre « *presque tout le monde* ». ¹ De manière tout à fait caractéristique, les deux émissions portant sur le football d'élite furent diffusées en début de soirée aux horaires d'audience maximale alors que celle traitant de la formation et donc des jeunes visa prioritairement ce public, ce qui explique sa programmation un samedi en fin d'après-midi.

La couverture des J.O. de Cortina d'Ampezzo représenta quelques 1.760 minutes d'émissions, principalement en direct et, en conséquence, le mois de février fut le plus productif quantitativement en temps d'antenne consacré au sport. Ce fait amena Friedebert Beckert à regretter explicitement que le football allait payer pour le « *spectacle de Cortina* », qui se déroula sous les yeux de quelques rares privilégiés, mais devant les objectifs des caméras de la RAI officiant pour l'Eurovision :

« Pendant dix jours, nous avons subi les roulements de tambours des gros titres de Cortina. Les vainqueurs de Cortina ont écarté Bulganin, Eisenhower, Eden et Adenauer de la une des quotidiens. À la radio, toujours des nouvelles de dernière minute de Cortina. Sur l'écran de télévision : Cortina, Cortina ! Cortina, Cortina atteint jusqu'à la plus petite mansarde, jusqu'au hameau le plus reculé. La poignée de témoins que nous formions à Cortina devait se sentir comme étant au centre du monde. Du moins, jusqu'à ce que le sentiment étrange nous envahisse à notre retour dans la mère-patrie : Cortinane ne s'accordait-elle pas trop d'importance ? Dans les débits de boissons, les chaises postées devant les petits écrans restèrent souvent vides. Et dire qu'on s'y presse et qu'on y joue des coudes pour voir un match de football ordinaire. Cortina détient un étonnant record du monde : la plus petite affluence sur place et – néanmoins – le plus grand nombre de témoins radiophoniques et télévisuels que les Jeux Olympiques n'aient jamais eu. Et voila que la polémique s'enflamme à nouveau : la télévision vole-t-elle des vieux amis au sport ou lui en amène-t-elle de nouveaux ? Nous restons optimistes à ce sujet. Et même si nous voyons un jour des images télévisées en couleurs : rien, absolument rien ne peut remplacer l'expérience immédiate, la participation physique au spectacle dans l'arène sportive. » ²

¹ Cf. SCHULZE-MARMELING, Dieter (éd.), *Die Geschichte der Fußball-Nationalmannschaft*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2004, p. 154. La défaite à Berlin contre l'Angleterre ne fit que renforcer le pessimisme vis-à-vis des capacités de la *Mannschaft* de conserver son titre deux ans plus tard et le bilan positif obtenu lors de la tournée scandinave de fin de saison (une victoire et un nul) n'eut pas le don de rassurer les observateurs.

² « *Zehn Tage betäubte uns das Trommelfeuer der Cortina-Schlagzeilen. Cortina-Sieger bedrängten Bulganin, Eisenhower, Eden und Adenauer auf den Titelseiten der Zeitungen. Am Radio : Immer Neues aus Cortina. Am Fernsehschirm : Cortina, Cortina ! Bis in die kleinste Dachstube, bis zum entlegensten Weiler kam Cortina, Cortina. Wir Handvoll Augenzeugen mußten uns in Cortina schließlich wie im Mittelpunkt des irdischen Geschehens vorkommen. Bis uns, in die Heimat zurückgekehrt, das eigenartige Gefühl ankam : ob sich Cortina nicht doch gar zu wichtig vorkam ? Die Stühle vor den Fernsehschirmen in den Gaststätten blieben oft leer. Wo sich bei gewöhnlichen Fußballspielen sonst die Leute drängeln. Cortina halt jetzt einen sonderbaren Weltrekord : Die wenigsten Zuschauer am Schauplatz selber – und doch die meisten Ohren- und Fernseh-Augenzeugen, die die Olympischen Spiele miterlebten. Wieder entbrennt der Meinungsstreit, ob Fernsehen dem sport mehr alte freunde entzieht als neue zuführt. Wir bleiben Optimisten. Und wenn wir auch farbig fernsehen werden : Nichts, gar nichts kann das unmittelbare Erlebnis, das "Dabeisein", ersetzen.» Cf. BECKER,*

Dans la « chute » de ces lignes consacrées à une manifestation sportive de première importance monopolisant l'attention des médias de masse, on relèvera l'affirmation d'une foi inébranlable en l'attractivité forcément supérieure de la consommation du spectacle sportif en prise directe avec l'évènement, quels que soient les progrès technologiques potentiels et prévisibles affectant positivement la qualité de sa couverture télévisuelle dans un avenir plus ou moins proche. Émanant d'un des représentants les plus éminents de la presse sportive, ce type d'affirmation revêt aussi implicitement qu'indubitablement le caractère d'un plaidoyer *pro domo* valorisant le travail de commentateurs ayant perdu la bataille de la vitesse de transmission de l'information concernant les évènements sportifs majeurs.

Le comité d'organisation des JO de Melbourne ayant vendu l'exclusivité des droits de retransmission à une société privée, ni l'ARD ni la RTF ne diffusèrent d'images en différé de ces JO. La consultation des conducteurs de JT de la RTF comporte la même mention annonçant le dernier « sujet » consacré aux JO en cours : « Melbourne déroulant filmé ». Indiquant le programme de la journée écoulée, il s'agissait invariablement du tableau recensant les médailles obtenues par les divers pays. Il n'y a aucune raison de penser que la « Tagesschau » ait opéré de manière différente, les nouvelles sportives étant systématiquement cantonnées au dernier point abordé dans le déroulement de ce journal et sempiternellement introduites par la formule rituelle : « *Et maintenant, quelques nouvelles du monde du sport ...* ». ¹

Pour les mêmes raisons relevant du droit commercial, on ne trouve donc pas davantage d'images spécifiquement consacrées au tournoi olympique de football dans le catalogue de la « *Wochenschau* ». De même cherchera-t-on en vain un sujet des « Actualités Françaises » consacré à cette épreuve. Il se pourrait néanmoins que quelques images retraçant les différents épisodes du tournoi olympique remporté par l'URSS et son légendaire gardien de but, Lev Yachine, aient été intégrées dans certaines rétrospectives de l'année 1956 à un moment ultérieur, c'est-à-dire quand le temps qui passe aura considérablement réduit les exigences financières de la société détentrice des droits de retransmission. Ledit tournoi olympique de football fut d'ailleurs davantage marqué par les boycotts dont il fit l'objet en raison des tensions internationales (Canal de Suez, Hongrie, revendications chinoises sur Taiwan) que

Friedebert, «Der Fußball zahlte (das Schauspiel von) Cortina», «Le football a payé (le spectacle de) Cortina », *Der Kicker* n° 6, 06/02/1956, p. 2.

¹ « *Und nun einige Nachrichten aus der Welt des Sports...* »

par les performances des équipes lauréates. On retiendra également que le statut des athlètes réputés amateurs parce que venant des démocraties populaires alimentait d'autant plus la polémique au moment des JO de Melbourne que la fédération hongroise n'avait pas hésité à avouer que sa sélection nationale avait pratiqué l'amateurisme marron en grand style durant ses années de gloire internationale. Cet acte de contrition constituait une manœuvre cousue de fil blanc qui devait après coup aboutir à la suspension par la FIFA des « traîtres à la cause du peuple » qu'étaient devenus les Puskas, Kocsis et consorts après leur refus de rentrer au pays motivé par l'écrasement de la révolution hongroise par l'Armée Rouge du 4 au 10 novembre 1956.¹

La consultation détaillée des programmes d'émissions sportives dominicales annoncées dans *Hör Zu* documente une anticipation de la technique du multiplexe qu'il convient de mentionner, même si, pour des raisons liées à la politique du DFB, elle ne pouvait alors concerner le football que de manière exceptionnelle. Rentrant dans le cadre des accords DFB-ARD, le programme de la journée du dimanche 24 juin 1956 est donc davantage révélateur de la place occupée par le sport dans la grille de programme de l'ARD et du savoir-faire acquis en matière de couverture. Reprenant le concept qu'il avait inauguré quasiment un an auparavant, Hugo Murero plaça l'émission du 24 juin 1956 sous le signe de la diversité et l'intitula « Der Sport am Sonntag ». En effet, ce ne furent pas moins de quatre manifestations de premier plan dont la finale du championnat d'Allemagne de football qui eurent les honneurs de la télévision ce jour-là.² Selon Hackforth, la nécessité de présenter des directs, des interviews, des reportages et des brèves dans une même émission n'avait pas encore été entrevue par les responsables du service des sports de l'ARD. Mais, indéniablement, l'émission précitée doit être considérée, au même titre que sa devancière de 1955, comme une des matrices de celles qui feront les riches heures de la télévision publique ouest-allemande durant les années 1960 et 1970.

Hackforth signale une chose suffisamment rare pour être remarquée : le 15 novembre 1956, l'ARD diffusa une émission critique conçue par Dieter Ertel et intitulée « Aus Sport ist Ernst geworden » (« Le sport est devenu une affaire sérieuse »). Elle était consacrée au poids des

¹ Cf. « Ungarn duldet verkaptte Profis » (« La Hongrie tolérait des professionnels camouflés »), *Der Kicker* n° 2, 04/01/1957, p. 24. Au moment de la parution de ce numéro du *Kicker*, l'équipe du Honved Budapest effectuait une tournée au Brésil sponsorisée par Panair, la plus importante compagnie aérienne du pays à l'époque.

² La finale fut remportée par 4 buts à 2 par le Borussia Dortmund face au Karlsruher Sport-Club.

enjeux symboliques et financiers qui vont de pair avec la professionnalisation et la marchandisation du sport.¹

I.1.3 1957 : Des directs en recul, mais une *Mannschaft* bien visible

Comme celle de 1955, l'analyse de l'année 1957, elle aussi sans Coupe du monde ni Jeux Olympiques, fait l'objet de remarques générales similaires. Davantage placée sous le signe de la continuité que de l'innovation, c'est la durée totale des émissions sportives qui pourrait se révéler intéressante. La consultation de la presse n'a guère été fructueuse, puisque nous n'avons pas trouvé plus d'une quinzaine d'annonces explicites de retransmissions dans nos consultations croisées des programmes télévisés de *Hör Zu* et de la presse quotidienne. Cependant pour l'année 1957, Hackforth constate pour le sport en général un maintien de l'offre télévisuelle en termes quantitatifs et même une recrudescence de la couverture du football.² À cette date, aucune émission thématique régulière n'était spécifiquement consacrée au football. Il y avait des cours de gymnastique animés par une vedette du petit écran : Adalbert Dickhut. Dans une émission d'une durée de cinq à dix minutes intitulée « Sport für jeden », Hugo Murero donnait des conseils de remise en forme ou de maintien de la forme. S'ajoutèrent à ces deux émissions, une série de quatre numéros traitant des sports mécaniques intitulée « Hohe Schule der PS ». ³ Finalement, l'année 1957 vit également la réintroduction dans la grille des programmes d'un cours de danse de salon, une discipline régulièrement couverte depuis par les émissions sportives en RFA.⁴ Un championnat d'Europe de boxe amateur télédiffusé depuis Prague le 1^{er} juin 1957 constitue la première retransmission en direct d'un évènement sportif depuis un pays situé derrière le Rideau de Fer.⁵ Concernant la *Mannschaft*, on retiendra que ses sorties furent toutes couvertes en direct à l'exception du premier match du printemps disputé et remporté par 3-2 à Vienne contre l'Autriche le 10 mars 1957. Le mercredi 3 avril 1957, la victoire à domicile contre les Pays-Bas est la

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 53. La consultation de la *FAZ*, de *Hör Zu* ou du *Kicker* ne nous a pas permis de trouver davantage de détails concernant le sommaire de ladite émission.

² Hackforth n'indique aucun chiffre étayant cette affirmation. N'ayant pu recenser que 11 retransmissions en direct explicitement annoncées ou évoquées a posteriori dans la presse en 1957, nous ne constatons pas de croissance par rapport à 1956. Ici aussi, il nous faut porter foi à l'affirmation de Hackforth et supposer qu'à plusieurs reprises les traditionnelles mentions « reportage sportif » ou « reportage extérieur » (« Außenübertragung ») désignaient une retransmission en direct d'une rencontre de football. Hackforth évoque un total de 9.410 minutes d'émissions sportives pour 1957. Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 53.

³ Le titre est difficilement traduisible, il s'agit d'un jeu de mots portant sur la puissance des moteurs exprimée en chevaux (« PS : Pferdestärke »), une allusion aux hautes écoles viennoise et espagnole de dressage équestre.

⁴ La danse de salon est alors une option très souvent proposée dans l'offre pédagogique des Gymnasien, les lycées préparant à l'Abitur et aux études universitaires.

⁵ Cf. ECKERT, Gerhard, *Von Nipkow bis Telstar*, Frankfurt, Verlag Niehus, 1964, p. 69.

première rencontre de la sélection à être diffusée. Suivent la réception de l'Écosse le 22 mai 1957, celle de la Suède le 20 novembre 1957 et surtout celle de la Hongrie pour une revanche le 22 décembre 1957. Cette dernière fut disputée un dimanche, ce qui dérogeait aux règles, mais comme il s'agissait du dimanche doré (Goldener Sonntag), le dernier dimanche avant les fêtes de Noël, on peut en déduire que les clubs avaient cessé leur activités et que le DFB put se montrer grand seigneur. Les téléspectateurs ouest-allemands purent suivre deux rencontres internationales grâce à l'Eurovision dont nous avons retrouvé une annonce explicite. Il s'agit d'Écosse-Suisse du 6 novembre 1957 et d'Angleterre-France du 27 novembre 1957 qui se solda par une déroute tricolore sur un score de 4-0. Au printemps, les téléspectateurs ouest-allemands bénéficièrent d'un relais des images produites par la BBC à l'occasion de la FA Cup Final disputée le 4 mai 1957 à Wembley. Et à la veille de l'été, ils assistèrent à la victoire du Borussia Dortmund sur le HSV par 4-1.

I.1.4 1958 : La couverture de la Coupe du monde, quelques conséquences sur l'offre de l'ARD

L'évènement le plus important de l'année 1958 fut bien évidemment la Coupe du monde qui se déroula en Suède du 8 au 29 juin. La couverture télévisuelle de cette épreuve sportive marqua non seulement l'entrée de la Suède dans l'Eurovision, mais surtout elle confirma la fiabilité de cette organisation sur le plan logistique et technique ainsi que sa faculté d'adaptation à un environnement réglementaire et économique des plus évolutifs. Signalons d'ores et déjà que le succès populaire remporté dans tous les pays participants par la télédiffusion de ce tournoi fut telle, que les organisateurs des Championnats d'Europe d'athlétisme, qui devaient également se dérouler en Suède du 19 au 24 août, refusèrent l'accès du stade aux caméras par crainte de voir baisser les recettes aux guichets. Ils prirent cette décision après des mois d'âpres négociations avec l'Eurovision. En dépit de l'acceptation par cette dernière de verser les droits d'un montant de 500 000 Couronnes suédoises initialement réclamés par la fédération suédoise d'athlétisme, les responsables de celle-ci restèrent obnubilés par la location poussive.¹ La réaction des organisateurs ouest-allemands de rencontres de football ne se fit pas attendre. Dès l'officialisation du refus de la fédération suédoise d'athlétisme à la mi-juillet 1958, les ligues régionales commencèrent à exercer une pression croissante sur le DFB en vue d'obtenir une interdiction pure et simple des

¹ Cf. KIRMAIER, Josef, « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »), *Der Kicker* n°28, 14/07/1958, p. 24.

retransmissions en direct le samedi et le dimanche, à l'exception notable de la finale du Championnat d'Allemagne. Certes, le taux d'équipement croissant et de plus en plus significatif des ménages constituait une part essentielle de l'argumentaire motivant cette démarche. Mais, l'évolution à tout le moins prévisible de la législation concernant la durée légale du travail commençait, elle-aussi, à affecter la perception qu'avaient les dirigeants du football du week-end en tant qu'oasis de loisirs constituant un tout. Ce n'était plus seulement la simultanéité entre le coup d'envoi sur les pelouses d'outre-Rhin et le début d'une éventuelle retransmission qui était redoutée, mais de plus en plus la proximité temporelle de l'offre télévisuelle et sa richesse globale qui avivaient les craintes de pertes de recettes aux guichets.¹ Dès l'été 1958, le DFB et l'ARD entamèrent des négociations pour aboutir à la fixation d'un cadre règlementaire susceptible d'éviter les graves crispations et blocages qui avaient marqué la fin de l'année 1955. Ces négociations débouchèrent sur la ratification d'un accord entre les parties prenantes le 14 octobre 1958. Cet accord, disons-le d'entrée, avait ceci de remarquable que sa durée de validité n'était pas limitée dans le temps, ce qui le différencie fondamentalement des protocoles liant la RTF, puis l'ORTF et la FFF durant toute notre période d'études. En dépit des amendements qu'il connaîtra et des tensions qu'engendreront les dissensions portant sur la « *publicité rampante* » (« *schleichende Werbung* ») et opposant le DFB à l'ARD dès la fin des années 1950, puis aussi au ZDF à partir de 1963, l'accord cadre du 1^{er} octobre 1958 est réputé opératoire jusqu'à l'apparition des chaînes privées durant la seconde moitié des années 1980. Ainsi arriva-t-il à diverses reprises que nos interlocuteurs travaillant dans le service des archives du DFB ou celui du magazine *Der Kicker* eurent des difficultés à comprendre l'objet de notre recherche, car selon leur représentation erronée, mais largement majoritaire dans le champ, fédération et télévision entretenaient des rapports régulés (« *geregelte Verhältnisse* ») depuis l'accord du 14 octobre 1958 et les douze ans qui suivaient ne méritaient donc pas autant d'intérêt de la part d'un doctorant en histoire que l'avènement des chaînes privées trente ans plus tard. Les clauses principales dudit accord concernaient le nombre total de rencontres autorisées à la retransmission, l'agenda, les possibilités de dérogation, la visibilité des épreuves majeures, celle de l'équipe nationale et les indemnités financières dont la télévision devrait s'acquitter selon les circonstances. La visibilité du football de clubs était dorénavant limitée à une retransmission par mois. Une retransmission dominicale restait absolument exclue. Une rencontre avancée au samedi pouvait être retransmise avec l'accord des deux clubs et des ligues régionales concernées. Les

¹ La première ligue régionale à avoir émis une demande de cette nature fut celle du Sud-Ouest (« *Fußball-Regional-Verband Südwest* »). Cf. *DFB-Jahresbericht 1958-1959*, pp. 15 & 55.

retransmissions ne pouvaient concerner deux fois de suite la même ligue régionale, ce qui, selon les hasards du calendrier, excluait la retransmission de bon nombre des derbies de la Ruhr par exemple. Le nombre total de ce type de retransmissions ne pouvait dépasser une moyenne annuelle d'une rencontre par mois, ce qui équivalait à douze retransmissions par an. En dépit de la croissance de l'offre en matière de football international depuis le lancement de la Coupe d'Europe des clubs champions à laquelle participaient dorénavant les nations britanniques et divers pays du Bloc de Varsovie dont la RDA, le nombre total de rencontres pouvant être télédiffusées par mois était limité à deux, quelle que soit l'actualité du football. Hackforth affirme qu'auparavant les téléspectateurs avaient pu assister quasiment à une rencontre tous les dimanches, celle-ci étant très rarement diffusée en différé et en kinescope. Il en tire l'observation qu'en tenant compte des retransmissions de joutes européennes et des matches disputés dans le cadre du *DFB-Pokal*, les téléspectateurs purent suivre cinq à sept rencontres de clubs en direct certains mois.¹ L'augmentation substantielle des recettes liées aux droits de retransmission encaissés par la FIFA dut inspirer les dirigeants des clubs ouest-allemands, car les revendications financières émises par les mandataires chargés de négocier avec l'ARD avaient été en partie considérablement revues à la hausse.² Le DFB, quant à lui, indiquait respectivement des versements de droits TV de 30 000 DM et de 35 000 DM dans les chapitres « recettes » de ses budgets prévisionnels pour les saisons 1957-1958 et 1958-1959. Ces sommes représentaient largement moins de 10% des recettes totales générées par les seules rencontres de la *Mannschaft* qui se montaient à 480 000 DM pour la saison 1957-1958 et 400 000 DM pour celle de 1958-1959. La participation à la Coupe du monde avait quant à elle rapporté 55 000 DM. Cette stabilité des droits de retransmission concernant les rencontres suscitant l'intérêt de la majorité des amateurs de football télévisé et d'un public potentiel croissant rapidement s'explique pour grande part par la pérennité des contrats liant le DFB à l'ARD.³ Dans ce contexte, la certitude qu'avaient les dirigeants fédéraux d'engranger de substantiels bénéfices en raison des affluences record qu'enregistraient lesdites rencontres constituait une raison évidente de ne pas exiger de révision des clauses portant sur les droits de retransmission. Car, l'équipe nationale et la télédiffusion de ses sorties était le meilleur

¹ Même remarque que pour la note n°2 p. 212, Hackforth n'apporte aucune référence précise pour documenter son affirmation. En dépit de recensements croisés de diverses sources relevant de la presse généraliste ou spécialisée, il ne nous a pas été possible de combler cette lacune. Malheureusement, dans les rapports annuels du DFB, la Commission de la presse et de la propagande n'indique que rarement le nombre de retransmissions en direct ayant effectivement eu lieu au cours de la saison écoulée.

² (« *Gegenüber den bisherigen Entschädigungssätzen wurden die vom Fernsehen für die Übertragungen zu zahlenden Gebühren zum Teil ganz erheblich erhöht* ») Cf. *DFB-Jahresbericht 1958-1959*, pp. 56-57.

³ « *Der seit Jahren laufende Vertrag hat sich für ein weiteres Jahr bewährt.* » (« *Le contrat en vigueur depuis des années s'est révélé opérant une année de plus.* ») Cf. *DFB-Jahresbericht 1957-1958*, p. 54.

vecteur de propagande pour le football dont disposait le DFB. De ce fait, lorsque la crainte de voir la télévision concurrencer les matches d'*Oberliga* ou des ligues inférieures était sans objet, une logique de promotion conditionnait les exigences financières qu'il émettait à l'encontre de l'ARD. Signalons qu'après les crises de la fin de l'année 1955 dues à des refus de retransmission de rencontres internationales programmées le dimanche, les rapports annuels du DFB portant sur les saisons 1957-1958 et 1958-1959 faisaient tous deux état des « *excellentes relations* » (« *ein ausgezeichnetes Verhältnis* ») qu'entretenait la fédération avec le service des sports de l'ARD.¹ L'auteur du rapport de la Commission de la presse et de la propagande pour la saison 1958-1959 évoque la franchise de bon aloi et l'esprit de camaraderie authentique qui animèrent le séminaire commun aux services concernés de la fédération, de la radio et de la télévision organisé à l'initiative du DFB à Duisburg au centre sportif du *West-Deutscher Fußball-Verband* le 6 novembre 1958. Les parties prenantes étaient convenues d'œuvrer pour conférer un caractère régulier à cette démarche, car on en espérait le développement d'une collaboration étroite et fructueuse.²

I.2 Analyse de l'offre de la RTF

Au cours des années 1955-1958, la croissance du parc de récepteurs et la progression de la couverture du territoire français furent telles que l'on peut affirmer qu'en comparaison avec celle de 1954, la télédiffusion de la Coupe du monde de 1958 fut vraiment la première à pouvoir être considérée comme un événement médiatique populaire et national.³

La consultation des grilles de programmes de la RTF laisse tout d'abord apparaître des concordances majeures avec celles de l'ARD concernant le reflux des retransmissions en direct. Le contraste est particulièrement saisissant si l'on entreprend une comparaison entre les années 1954 et 1955. Bien entendu, la couverture de la Coupe du monde organisée en Suisse, puis le caractère innovant et pionnier de diverses retransmissions exploitant les toutes nouvelles possibilités offertes par la mise en place récente du réseau Eurovision expliquent pour grande part le nombre nettement supérieur de directs programmés au cours de l'année 1954. Celui-ci, comme en RFA, eut le don d'inquiéter les autorités du football qui se montrèrent bien plus rétives à autoriser la présence des caméras dans les stades par la suite.

¹ Cf. *DFB-Jahresbericht 1958-1959*, pp. 56-57.

² Ibid. p. 57.

³ Au-delà de l'anecdote, il est assez révélateur que tant Raymond Kopa que Jean Wendling nous indiquèrent que c'est à l'occasion de cette épreuve que leurs ménages firent l'acquisition d'un téléviseur.

Cf. Entretien avec Raymond Kopa (30/03/2011)

Entretien avec Jean Wendling (03/06/2010)

Sur divers points, toutefois, une étude comparative de l'offre existant en matière de directs de part et d'autre du Rhin laisse apparaître des différences notables. Certaines d'entre elles traduisent plutôt une continuité par rapport aux usages en vigueur dès l'apparition des reportages en direct en 1952. Il s'agit notamment de la rareté constante de retransmissions en direct de rencontres de clubs relevant du championnat de Division 1 ou de la Coupe de France, si l'on excepte la finale.¹ En outre, on constate avant 1958 l'absence totale de reportages de long métrage consacrés au football ou à des entretiens avec ses acteurs principaux à l'exception notable d'une rétrospective consacrée aux 40 ans de la Coupe de France diffusée le jeudi 23 mai 1955 de 18 heures 30 à 19 heures. Ce phénomène révèle autant l'intérêt relatif qu'au sein de la RTF les responsables des actualités et du sport nourrissaient à l'égard du football que la place tout à fait privilégiée qui revint à ce dernier dans les programmes de l'ARD après la finale de Berne.² En outre, le capital symbolique dont jouissait dès alors la *Mannschaft* explique les tollés que chaque refus de retransmission de ses sorties émanant du DFB provoquaient en RFA. Il faut croire que la FFF ne redoutait pas dans une commune mesure d'être exposée à l'opprobre du public français en refusant pour des raisons officielles souvent analogues la retransmission des matches de l'équipe de France.³

I.2.1 Visibilité de l'équipe de France et des sélections nationales

Entre 1955 et 1958, la « guerre football-TV » provoqua une nette perte de visibilité de l'équipe de France par rapport à la période précédente. Aucun match des poules de qualification pour la Coupe du monde 1958 ne fut retransmis en direct et en dépit du glorieux parcours suédois de Kopa, Fontaine et consorts, les téléspectateurs français ne virent qu'une retransmission en différé des secondes mi-temps de leurs rencontres contre la *Mannschaft* et la *Squadra Azzurra* à l'automne 1958. Durant la période 1955-1958, le onze tricolore disputa un total de 32 rencontres internationales, tournoi final de la Coupe du monde en Suède inclus. Dans ce lot, on dénombre 14 matches à domicile pour lesquels la RTF aurait pu être le maître d'œuvre de la mise en images d'un direct sportif. En fait, les téléspectateurs français ne purent

¹ La couverture en direct de la rencontre de championnat Reims-Strasbourg (30/01/1955) est un cas tout à fait isolé, dont nous avons trouvé mention dans l'édition du 31 janvier 1955 de *L'Équipe* et qui n'était pas annoncée dans l'édition du samedi du quotidien sportif.

² Ce sont d'ailleurs les performances de la *Mannschaft*, des portraits de ses membres les plus éminents et des entretiens avec Herberger qui constituent la majorité des sujets de plus de 20 minutes diffusés hors « Tagesschau » par l'ARD durant la période 1955-1958.

³ Bien entendu, il convient de nuancer cette affirmation en tenant compte du prestige des équipes nationales reçues à Paris. Le refus de télédiffuser France-Hongrie le dimanche 7 octobre 1956 déclencha bel et bien de vives réactions sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement.

alors voir qu'à sept reprises leur équipe nationale en direct, dont deux matches amicaux (France-Suède et France-Angleterre en 1955) et deux secondes mi-temps (France-RFA et France-Italie en 1958) disputés à Colombes, un match international retransmis par la BBC (Angleterre-France en 1956) et deux rencontres de la Coupe du monde 1958 (France-Brésil et France-RFA). Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que les téléspectateurs hexagonaux découvrirent vraiment en images animées la génération Kopa lorsqu'elle joua sa rencontre la plus capitale, c'est-à-dire la demi-finale perdue contre le Brésil le 24 juin 1958 à Solna. Le 11 novembre 1956 à Colombes, la France remporta par 6 à 3 le premier match de qualification qui l'opposait à la Belgique. Le jour férié de l'Armistice tombant sur un dimanche cette année-là, un direct était totalement exclu par la FFF. Cette rencontre fit donc l'objet d'une initiative qui ne devait pas être renouvelée souvent par la suite. La RTF consacra la totalité de l'émission omnisport « Sports Dimanche » à la « *diffusion de larges extraits* » de France-Belgique. L'annonce dans la grille des programmes de la semaine de *Radio TV* se montrait circonspecte et espérait que la tentative intéresserait les téléspectateurs.¹ Dans le même magazine, on trouvait à la page consacrée aux chroniques et éditoriaux un papier commis à quatre mains par deux hommes du nouveau média. Celui-ci déplorait déjà que le conflit football-télévision n'avait que trop duré.² Pour le match retour au Heysel le 27 octobre 1957, qui vit la qualification quasi-miraculeuse de l'équipe de France face aux assauts des « Diables Rouges », l'émission « Sports Dimanche » occupe le même créneau horaire, mais on peut raisonnablement émettre l'hypothèse que la RTF ne pouvait disposer du matériel nécessaire pour diffuser un résumé en kinescope dans le cadre de cette émission puisque la RTBF ne retransmit pas la rencontre.³

¹ Cf. *Radio TV* n° 629, 11/11/1956, p. 12.

² Cf. BAULT, Raymond, QUIDET, Christian, « Une solution rapide s'impose dans le conflit Football-Télévision », *Radio TV* n° 629, 11/11/1956, p. 9. Dans cet éditorial, les auteurs lancent un appel aux téléspectateurs afin qu'ils manifestent leur opinion concernant la place réservée au football sur le petit écran. La consultation exhaustive que nous avons entreprise des numéros suivants de cette publication laisse supposer que les réactions du lectorat de *Radio TV* ne furent pas à la hauteur des attentes de Raymond Bault et Christian Quidet, car jusqu'à la fin de l'année 1956 ni le courrier des lecteurs ni aucune autre rubrique ne reviennent sur cette thématique. Les magazines de programmes télévisés sont coutumiers du fait. Ainsi, dans la rubrique des brèves de *Radio TV* n°633, on mentionne une rencontre de conciliation entre Wladimir Porché, directeur général de la RTF, et une délégation des autorités du football, dont on promet de révéler les résultats encore secrets dans le prochain numéro. Ceux-ci étant probablement à ranger dans la catégorie des illusions perdues, la revue ne reviendra jamais sur ladite entrevue. Cf. *Radio TV* n°633, 09/12/1956, p. 41.

³ La consultation des conducteurs de JT, qui sont disponibles dans les archives de l'INA, prouve que la photographie du sauvetage de Mustapha Zitouni sur sa ligne publiée en illustration du compte-rendu de Gabriel Hanot dans *France Football* avait bel et bien un caractère « exclusif », car la RTF n'a diffusé aucun résumé du match dans les JT les jours suivants. Les supporters de l'équipe de France ne virent des images animées de cette rencontre dans les « Actualités Françaises » au cinéma qu'à partir du 30 octobre 1957. Cf. HANOT, Gabriel, « Belgique : 0 France : 0 Zitouni a évité le but qui aurait stoppé la marche des Tricolores vers la Suède », *France Football* n° 606, 29/10/1957, p. 4.

Inaugurée après la Coupe du monde 1954, l'ère des retransmissions en direct et en Eurovision de rencontres (amicales) opposant les grandes nations du football constituaient pour les télévisions publiques partenaires un moyen idéal de développer leurs échanges et d'affermir les liens qui les unissaient. En France comme en RFA, ces rencontres de prestige constituaient, lorsqu'elles n'étaient pas programmées un dimanche, c'est-à-dire en concurrence avec les activités des clubs, une compensation idéale pour le manque ou l'absence de visibilité du championnat national ou de la Coupe. Il s'agissait, dès le premier jour, d'un spectacle que peu de programmes faisant l'objet d'échanges entre les diverses télévisions publiques pouvaient concurrencer en termes de succès populaire.

L'attractivité que revêtaient déjà les oppositions entre nations européennes, ou celles mettant aux prises des sélections du Vieux Continent et des homologues sud-américaines en tournée, est patente lorsque l'on examine le tableau récapitulatif de ces rencontres sans participation française dans l'offre de directs de la RTF pour la période 1955-1958 :

| Rencontre | Statut | Date | Durée |
|---------------------------------|---------------|-------------|--------------|
| RFA-Italie à Stuttgart | Direct | 30/03/1955 | 01:45:00 |
| Suisse-Hongrie | Direct | 17/09/1955 | 01:50:00 |
| Angleterre-Espagne | Direct | 30/11/1955 | 01:55:00 |
| Suisse-Brésil 2ème mi-temps | Direct | 11/04/1956 | 00:40:00 |
| Angleterre-Écosse 2ème mi-temps | Direct | 14/04/1956 | 00:45:00 |

Pour la RTF, diffuser une rencontre Suisse-Hongrie un samedi après-midi devait aussi pallier les difficultés rencontrées par la FFF à trouver un terrain d'entente et une date avec la fédération hongroise pour organiser un France-Hongrie à Paris attendu de tous les amateurs de football de l'Hexagone.¹ La télévision tirait un grand prestige de telles initiatives puisqu'elle amenait ainsi la meilleure équipe du monde dans les foyers français.²

Après que le conflit football-TV ait atteint des dimensions paroxystiques sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement dans ce chapitre, la diffusion en semaine de secondes mi-temps de rencontres internationales de prestige participait en outre d'une stratégie de communication visant à rappeler au public de quel spectacle « l'intransigeance malvenue » de la FFF le frustrait. En vertu des règles définies par l'UEFA lors de son Congrès tenu à Vienne en mars

¹ Cf. URBINI, Max, « Les pourparlers continuent... », *France Football* n° 508, 13/12/1955, p. 2.

² Rappelons que la Hongrie n'avait alors subi qu'une défaite depuis 1950, celle concédée face à la RFA en finale de la Coupe du monde à Berne.

1955, la fédération et le Groupement pouvaient difficilement s'y opposer sans apparaître comme un front du refus obtus et peu soucieux de contribuer à la propagande en faveur du sport dont ces institutions avaient officiellement la charge. Si l'on se fie aux annonces faites dans les programmes des magazines spécialisés et à la couverture de la presse sportive, ce procédé constitue une pratique qui ne sera jamais retenue par l'ARD.

I.2.2 La couverture de la Coupe du Monde 1958 par la RTF

Le programme retenu pour la Coupe du monde 1958 fut surtout défini en fonction des possibilités de la télévision suédoise. Trois semaines avant le début de la compétition, les téléspectateurs découvrirent le programme des réjouissances issu d'un accord conclu entre « *la télévision suédoise et l'Association suédoise de football* ». ¹ Le nombre de retransmissions en direct n'ayant pas notablement varié par rapport à 1954, ils eurent surtout la désagréable surprise de constater qu'ils ne verraient sûrement pas évoluer leur équipe favorite en direct avant le stade des quarts de finale. Par manque de moyens financiers, tous les stades prévus pour accueillir les diverses rencontres du 1^{er} tour ne furent pas équipés pour être « raccordés » au réseau européen. En outre, on avait décidé de ne pas procéder à la télédiffusion de toutes les parties qu'on était techniquement en mesure de retransmettre en direct afin de préserver les recettes aux guichets dont les organisateurs redoutaient qu'elles eussent été menacées par une offre télévisuelle plus importante. On procéda donc à un tirage au sort qui se révéla avantageux pour les téléspectateurs ouest-allemands, car ils étaient sûrs de voir leur sélection nationale au moins deux fois sur leur petit écran :

¹ Cf. LORMIER, Pierre, « Football-Party en Eurovision », *Radio-TV* n° 709, 25/05/1958, p. 9.

| Rencontre | Ville | Date et heure du coup d'envoi |
|---|--------------|--------------------------------------|
| Suède-Mexique | Solna | 08/06/1958 à 13 heures 30 |
| RFA-Argentine | Malmö | 08/06/1958 à 18 heures 45 |
| Angleterre-Brésil | Göteborg | 11/06/1958 à 18 heures 45 |
| Suède-Hongrie | Solna | 12/06/1958 à 18 heures 45 |
| Suède-Pays de Galles | Solna | 15/06/1958 à 13 heures 45 |
| RFA-Irlande du Nord | Malmö | 15/06/1958 à 18 heures 45 |
| Quart de finale : Suède-URSS | Solna | 19/06/1958 à 18 heures 45 |
| Demi-finale Brésil-France | Solna | 24/06/1958 à 18 heures 45 |
| Match pour la 3 ^{ème} place France-RFA | Malmö | 28/06/1958 à 16 heures 45 |
| Finale Suède-Brésil | Solna | 29/06/1958 à 14 heures 45 |

Tentant de faire contre mauvaise fortune, bon cœur, Lormier rappelle à ses lecteurs de *Radio-TV* que « *l'esprit sportif étant aux antipodes du chauvinisme* », ils ne peuvent que se réjouir du festival de football annoncé, pratiqué par des équipes de grande classe. Et le journaliste de prédire que l'on « *gagnera en découvertes et en nouveauté, ce que l'on perdra en émotion patriotique.* » Lot de consolation supplémentaire, Lormier annonce que les téléspectateurs français pourront suivre les exploits de leurs favoris grâce à des résumés de matches diffusés en différé. En fait, ceux-ci seront programmés le lendemain de chaque rencontre dans une « Page des sports » d'une durée d'environ dix minutes qui suivait immédiatement le JT de 20 heures 30 à 20 heures 40. Par rapport à 1954, il s'agissait là d'un progrès des plus appréciables, puisque durant toute la Coupe du monde, la RTF n'avait diffusé que deux sujets la concernant dans le cadre du JT. Ce que les responsables de la télévision n'avaient probablement pas prévu, c'était la qualité d'ensemble des rencontres retransmises et l'éclosion sous les objectifs des caméras d'une équipe brésilienne qui allait se révéler de plus en plus dominatrice lors des matches décisifs de ce tournoi mondial.

I.2.3 Visibilité du football de clubs en direct

La permanence effective de la finale de la Coupe de France dans l'offre télévisuelle de directs sportifs au cours de la période 1955-1958 pourrait laisser penser qu'il s'agissait d'un acquis pérenne et déjà indiscutable. Or, le 30 mai 1956, *La Croix* publiait une brève qui tendrait plutôt à démontrer que la télédiffusion de la finale de la Coupe de France avait, elle aussi, fait l'objet de négociations au même titre que celle de la finale de la Coupe d'Europe des clubs

champions disputée au Parc des Princes le 13 juin 1956.¹ Certes, on n'a pas de mal à imaginer quelle aurait été la réaction du public, si la « fête nationale » du football français honorée de la présence du président de la République n'avait eu les honneurs du direct en raison d'une épreuve de force engagée pour de basses questions financières entre la RTF et les autorités du football. Toutefois, il apparaît clairement à travers le traitement des conflits football-TV livré par la presse hexagonale autant que dans le support de communication officiel de la FFF, c'est-à-dire *France Football Officiel*, que les autorités fédérales considèrent alors la retransmission du plus prestigieux événement de la saison des clubs non comme une opération de propagande incomparable dont bénéficie leur sport, mais davantage comme une concession de taille faite gracieusement au vu de l'indemnité versée au nouveau média en dépit des nombreux motifs d'insatisfaction subsistant par ailleurs. Concernant la Coupe de France, il convient donc de relever le caractère tout à fait exceptionnel de la retransmission en direct de la demi-finale opposant le LOSC, futur vainqueur, au Racing de Strasbourg le dimanche 8 mai 1955. Dans le même article de *La Croix*, on évoquait également un accord sur le principe d'adopter le « modèle italien » consistant à avancer certains matches au samedi afin qu'ils puissent, comme ceux disputés en semaine ou en nocturne, bénéficier d'une éventuelle autorisation expresse de retransmission en direct émanant de la FFF et du GCA. Autant le dire d'entrée, cette bonne volonté manifestée par les autorités du football ne résista pas longtemps aux tensions qui caractérisaient les rapports qu'elles entretenaient avec les responsables de la RTF. Et la crainte croissante nourrie par l'offre globale de football télévisée en tant que telle invalida assez rapidement le principe même d'une importation dudit « modèle italien ».²

Au vu des péripéties qui marqueront les difficiles relations entre le média et les autorités du football, on peut même émettre qu'il s'agissait de la part de ces dernières avant tout d'une stratégie de communication visant à améliorer leur image.

Seules les finales de la *FA Cup* 1957 et 1958 retransmises en Eurovision par la BBC matérialisent la présence étrangère du football des clubs en matière de directs, si l'on excepte la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions 1958 sans participation française.³ Il faut dire que bien peu de rencontres de championnat ou de coupe pouvaient prétendre à une

¹ Cf. « Accord entre la télévision et la FFF », *La Croix*, 30/05/1956, Donateur ORTF, Classeur coupures de presse sur les sports à la télévision (années 1950), Archives INA réf. DL AR E ORI 00012854 INA 028.

² Comme nous le verrons ultérieurement, le « modèle italien » attira également l'attention des observateurs des choses du football télévisé Outre-Rhin.

³ La finale de 1957 fut disputée à Madrid alors que l'Espagne n'était pas encore raccordée au réseau Eurovision.

diffusion en Eurovision dans les autres pays. Certes, le « classico » espagnol opposant le Real Madrid au FC Barcelone, deux équipes dont les effectifs étaient constellés de vedettes internationales, suscitait déjà l'intérêt de la presse étrangère, mais l'Espagne n'avait pas encore rejoint l'Eurovision.

Le reflux d'images de rencontres amicales et de matches de gala est certes patent dans l'offre concernant la période 1955-1957, mais on peut constater qu'avant et après « l'épopée de Suède », le public français peut voir certains de ses héros lors des retransmissions des secondes mi-temps des rencontres de gala Racing-Bolton Wanderers du 23 mai 1958 et Racing-Arsenal le 19 novembre 1958 au Parc des Princes. Diffusées en semaine, ces fins de rencontres constituèrent un plaidoyer pour la programmation du football en soirée, qui était peu susceptible d'entrer en collision horaire avec les activités des clubs amateurs. La qualité technique satisfaisante des retransmissions représenta une bonne publicité pour l'équipement des stades préalable à l'organisation de rencontres en nocturne.

Dans ce contexte, la retransmission en direct de la finale de la Coupe Drago opposant l'AS Saint-Étienne à Sedan le 3 juin 1955 au Parc des Princes mérite une mention particulière puisque la publicité télévisuelle qui entourait sa programmation le jour-même du match, constitua le *casus belli* du conflit ouvert opposant alors les autorités du football à celles de la RTF. À ce titre, on notera la diffusion le 18 octobre 1955 de la seconde mi-temps en direct d'une prétendue rencontre de gala. Elle opposait le CA Paris, pensionnaire de la division 2, au club de Reading, qui n'appartenait pas davantage à l'élite nationale anglaise. Cette retransmission aurait tous les attributs d'un « gag », si sa programmation ne s'insérait dans le contexte d'un automne 1955 pauvre en retransmissions en direct et marqué par une détérioration inquiétante des relations football-télévision sur laquelle nous reviendrons plus en détails ultérieurement. La retransmission de ce programme « bouche-trou » arrangeait l'ensemble des acteurs de la médiatisation du football qui étaient impliqués dans un débat public virulent. Elle prouvait leur bonne volonté à moindre frais.

I.2.4 Tendances de l'offre de football télévisé dans le cadre du JT

La consultation des conducteurs de JT des années 1955 à 1958 archivés à l'INA indique encore très clairement une prédominance de sujets filmés dans les enceintes parisiennes ou des villes proches de la capitale, comme Reims, Rouen ou Angers, où l'on pouvait envoyer des renforts dans la journée. Cette remarque concerne les images tournées par les équipes de la RTF en matière de football de sélection ou de clubs. Lorsque l'origine des images déroge à cette règle générale, elle traduit timidement, mais de manière évidente la progression du réseau national des stations régionales. Dès 1955, certaines d'entre elles sont tournées à Toulouse, à Strasbourg ou à Reims. Des images provenant de Marseille et de Nice enrichissent progressivement cette offre à partir de 1956. L'année suivante, le sommaire du JT contient aussi des sujets provenant de Lyon ou de Lens et, en 1958, ce sont également des images de Nîmes et de Sète que les téléspectateurs pourront suivre dans ce cadre-là. Compte-tenu des délais liés au développement des films et au montage des résumés, il n'est pas rare que les images venues de province ne trouvent leur place dans les actualités que lors du JT de la nuit ou celui du lundi à 13 heures.

Durant la période 1955-1958, confirmant la tendance soulignée dans notre premier chapitre, la présence du football amateur dans les sommaires de JT est de plus en plus limitée aux images de clubs non professionnels accomplissant des exploits en Coupe de France leur permettant d'affronter des clubs de l'élite. La consultation exhaustive des conducteurs de JT à laquelle nous avons procédé laisse apparaître trois sujets de ce type.¹ Vu la date de diffusion et vérification faite dans les annales de la Coupe de France, on constate qu'il s'agit d'une rencontre de 7^{ème} tour et de deux 32èmes de finales qui voyaient entrer en lice les clubs de l'élite et qui furent disputées dans la capitale. Fait remarquable, deux desdites joutes opposèrent des clubs professionnels à des représentants du football nord-africain, qui ne furent autorisés à participer à la Coupe de France que de 1954 à 1956. Le processus de décolonisation touchant le Maroc et l'aggravation de la situation régnant en Algérie en accroissaient bien évidemment la portée symbolique. Cela était particulièrement vrai dans le cas de la dernière rencontre couverte par les équipes du JT opposant le Wydad AC de Casablanca à Saint-Etienne, un mois avant l'ouverture des négociations aboutissant finalement à l'indépendance du Maroc le 7 mars 1956. En effet, ce club fondé en 1937-1939

¹ Red Star (D2)-Fez (DH) à St Ouen (09/01/1955), Casablanca (DH) - ASSE (D1) au Parc (12/01/1956), ASSE (D1) -Merlebach (CFA) au Parc (12/01/1958).

par des « indigènes » fut historiquement le premier club casablançais à rivaliser avec ceux des colons. Il avait remporté le championnat d'Afrique du Nord en 1948, 1949 et 1950 et atteint la finale de cette épreuve en 1955.

Le JT ne diffusa aucune image de l'extraordinaire surprise que constitua l'élimination du Stade de Reims, finaliste de la première Coupe d'Europe des clubs champions et meilleure équipe française de ces années-là, par le SCU El Biar, un club algérois de Division d'Honneur qui comptait principalement des « Pieds-Noirs » dans ses rangs.¹

Parmi les sujets concernant le football militaire durant la période 1955-1958, il convient de noter les sujets consacrés aux traditionnelles rencontres France-Angleterre disputées au titre du Challenge Kentish et qui furent diffusés le 27 janvier 1955 et le 25 avril 1957. Fait nouveau par rapport à la période 1950-1954, des images de rencontres opposant l'équipe de France militaire à des sélections des armées alliées au sein de l'OTAN firent l'objet d'une couverture dans le cadre du JT. Il s'agit notamment des résumés des matches France-Portugal du 17 février 1957, France-Pays-Bas du 23 janvier 1958 et de France-Turquie du 20 mars 1958.² Nous incluons à cette liste la couverture d'une rencontre France-Belgique diffusée le 25 novembre 1958, dont la date ne correspond pas avec celles des annales du Challenge Kentish que nous avons pu trouver dans l'Internet.

Certains sujets plus directement liés à la dégradation de la situation en Algérie font également leur apparition. Ils s'inscrivent dans un contexte général où la mobilisation et le rappel du contingent concernent également les joueurs de football. En effet, les photos de joueurs professionnels en uniformes se multiplient dans les pages de la presse sportive et le JT consacre deux sujets montrant que le Bataillon de Joinville participe à l'effort demandé à la jeunesse et qu'il n'est pas une « planque pour sportifs embusqués ».³ Ainsi, le 12 juillet 1956,

¹ SCU El Biar (DH)-Stade de Reims (D1) (2 : 0) disputé le 7 février 1957 à Toulouse en 8^{ème} de finale de la Coupe de France.

² Confirmant le statut de « bouche-trou » des sujets de football, ceux concernant les deux dernières parties citées firent l'objet d'une rediffusion dans le JT suivant leur première diffusion, une tendance qui se renforça à partir de 1958.

³ Cf. un exemple parmi beaucoup d'autres : « Ils n'ont pas laissé leur forme au bled », *France Football* n° 557, 26/11/1956, p. 24. L'article traite de la rentrée du gardien nancéen Ladislav Nagy et de l'international rémois René Bliard quinze jours après leur retour du service militaire effectué en Algérie. Cf. « Une journée en plein bled avec les sportifs du bataillon de Joinville », *L'Équipe*, 19/12/1956, p. 1. Sur la une du quotidien sportif on peut voir un poste de surveillance avec mitrailleuse occupé par des « Joinvillais » en tenue de combat, en l'occurrence deux rugbymen. Une autre photographie montre Jacques Anquetil, déjà double champion de France et comptant parmi les favoris du Tour 1957, qu'il remportera. N'étant pas de service, on

les téléspectateurs virent la remise d'un chèque d'un million de francs à la Légion correspondant aux recettes récoltées par les footballeurs appelés sous les drapeaux lors de matches d'exhibition disputés au cours des mois précédents. Le 12 février 1958, c'est un sujet relatant la visite à Joinville de l'éphémère ministre de la Défense, Jacques Chaban-Delmas, qui est diffusé en fin de journal.¹ Les jours suivant la fuite le 13 avril 1958 de neuf footballeurs algériens vers la Tunisie via la Suisse et l'Italie, les conducteurs de JT sont vierges de référence à un quelconque sujet filmé consacré à l'évènement.² Mais dès que le « onze du FLN » sera constitué à Tunis, un court sujet (1' 23'') lui est consacré le 18 avril 1958. Signalons deux faits remarquables que révèle la consultation du conducteur de cette édition du JT. En effet, d'une part, l'origine des images est américaine, car leur réalisation est due à *United Press* et elles étaient donc destinées au marché mondial de la presse filmée.

La présence d'équipes de tournage de la RTF ou des « Actualités françaises » en Tunisie était probablement plus que « délicate » à cette période.³ Par ailleurs, contrairement à la trame traditionnelle du Journal Télévisé, le sujet en fait l'ouverture, ce qui prouve bien qu'il avait largement dépassé le cadre de l'actualité sportive pour prendre toute sa place dans la chronique quasi-quotidienne du drame algérien à laquelle procédaient les équipes du service des actualités. Il sera rediffusé dans l'édition de 13 heures le lendemain, mais, signe des temps, un sujet traitant de la crise ministérielle le précèdera dans le sommaire.

Précédant le reportage précité consacré à la visite de Chaban-Delmas au Bataillon de Joinville, le JT du même soir diffuse des images du départ pour Londres des rescapés de l'accident d'avion meurtrier survenu à Munich le 6 février et qui coûta la vie à 21 membres de la délégation de Manchester United. Le destin tragique de l'équipe anglaise dépassait la catégorie des faits divers ordinaires du football. C'est ce qui explique l'intérêt que les actualités télévisées manifestèrent pour le retour sur la pelouse des Mancuniens et leur

voit le caporal-chef Anquetil effectuer une sortie à vélo escorté d'une Jeep dans laquelle se trouvent deux soldats montés à l'arrière mitrailleuse au poing.

¹ Jacques Chaban-Delmas, ministre de la Défense du 6 novembre 1957 au 14 mai 1958, qui a affiché son goût pour la pratique et le spectacle sportifs tout au long de sa longue carrière politique, n'hésitera pas à se laisser filmer en tenue de sport sur les pelouses des stades de rugby et les courts de tennis. Il s'agit là, pour un homme politique, d'une appréhension de sa propre image qui était totalement étrangère aux représentants de la génération tenant les rênes des gouvernements à cette époque (De Gaulle, Adenauer, Churchill...).

² Le traitement journalistique effectué par le présentateur, Jacques Donot, se limita sans aucun doute à l'évocation sur le plateau des circonstances entourant cette fuite. Les conducteurs n'indiquent pas si un responsable de club ou de la FFF fut interviewé au téléphone ou dans le studio.

³ On ne trouve aucune trace d'un sujet consacré à l'évènement dans le catalogue des « Actualités Françaises ».

victoire contre Sheffield Wednesday en *FA Cup* le 21 février 1958 ainsi que pour la sortie d'hôpital du manager Matt Busby le 18 avril 1958.¹

Concernant les faits divers moins dramatiques entourant les rencontres de football, on note la présence de deux reportages traitant d'incidents (violents) survenus sur et/ou en dehors de la pelouse au cours de ces années 1955-1958. Il s'agit d'une part d'images d'une rencontre de clubs disputée à Naples (11/11/1955) et du match international Irlande du Nord-Italie disputé à Belfast (07/12/1957).

La consultation des conducteurs de JT de la période 1955-1958 permet de constater une tendance qui n'eut jamais cours dans la « Tagesschau », celle consistant à diffuser en fin de journal des images de parties de football relevant du gag ou du bon temps pris entre copains. Ainsi, par deux fois, les téléspectateurs virent des images des retrouvailles sur les pelouses des cyclistes et des journalistes (sportifs) lors de la longue trêve « du vélo sur route ».² On rangera dans la catégorie des trivialités les reportages consacrés durant la trêve estivale au « Calcio Fiorentino », un sujet de *United Press* diffusé en fin de journal le 27 juin 1957, et à un match « Gras contre maigres en Yougoslavie » le 5 août 1957. La présence du football féminin est réduite à une portion des plus congrues durant cette partie de notre période chronologique et aucun des trois sujets diffusés ne concernent des rencontres disputées en France.

I.2.5 Visibilité de la Coupe d'Europe

Dès sa première édition, la Coupe d'Europe des clubs champions obtint un succès populaire des plus prometteurs. Les campagnes des saisons 1956-1957 et 1957-1958 confirmèrent amplement ces promesses. Toutefois, force est de constater que tant les directs que les sujets diffusés dans le cadre du JT ne reflétèrent que de façon très lacunaire le glorieux parcours du Stade de Reims lors de sa première campagne européenne. Ainsi, en cet An I de la Coupe d'Europe, seule la finale du 13 juin 1956 fera l'objet d'une retransmission en direct et en Eurovision. En outre, il faut attendre le lendemain de la demi-finale aller, disputée le 4 avril 1956 au Parc contre Hibernians, pour que les téléspectateurs français voient enfin de

¹ Ces deux sujets firent l'objet de rediffusions dans le journal de 13 heures du lendemain. Il s'agissait de sujets achetés à la presse filmée (FV).

² Le 13 décembre 1955 (1' 30'') et le 18 décembre 1958 (1' 50'').

premières images des exploits européens de la bande à Batteux. Il s'agit en fait du tout premier sujet de JT consacré à l'épreuve continentale des clubs. Les rencontres au sommet telle la dramatique double opposition entre le Real et le Partizan de Belgrade, alors que l'Espagne et la Yougoslavie n'entretenaient pas de relations diplomatiques, ne firent l'objet d'aucun reportage d'actualité sur l'antenne de la RTF. Ce manque de visibilité tranchait avec la place croissante que le traitement de cet évènement « continental » prenait déjà dans la presse sportive et généraliste.

Or, il en fut ainsi en dépit de l'absence à cette époque d'un accord-cadre contraignant régissant la télédiffusion des joutes européennes. *A priori*, ceci laissait une ample marge de manœuvre aux responsables « locaux », en l'occurrence la RTF et les dirigeants de Reims.¹ Ainsi, la saison suivante, le match d'appui opposant l'OGC Nice aux Glasgow Rangers au stade des 8^{èmes} de finale fit l'objet d'une retransmission en direct. La rencontre, qui par définition n'était pas programmée de longue date, se déroula le 28 novembre 1956 au Parc des Princes. En eut-il été de même si le terrain « neutre » choisi avait été situé hors de la capitale ? Rien n'est moins sûr, comme semble l'indiquer la non-diffusion du match retour gagné par Nice sur un score de 2 à 1 au Stade du Ray le 14 novembre 1956, tout comme celle du quart de final retour opposant l'OGC Nice au Real Madrid le 14 mars 1957.² Certes, on peut arguer que l'ampleur de la victoire madrilène à Chamartin un mois auparavant avait quasiment ôté toute incertitude à l'issue de cette double confrontation.³ Mais, tout de même, deux facteurs considérables conféraient un intérêt particulier à la rencontre : le Real était assurément la meilleure équipe de club du monde depuis que l'entrée des chars russes dans Budapest avait provoqué la dispersion de la plupart des vedettes du Honved et Raymond Kopa, après une période d'adaptation initiale, commençait à trouver ses marques sur le flanc droit de l'attaque madrilène. Il n'avait jamais trouvé le chemin des studios pour une émission spéciale ou pour être interviewé avant l'épopée de Suède, du moins n'en avait-il plus souvenance lors de notre

¹ Nous verrons dans notre étude détaillée de l'aggravation du conflit football-TV qu'en décembre 1955, la RTF ne donna pas suite à une proposition émanant de la part des organisateurs de téléviser Reims-Voros Lobogo, qui se disputa à guichets fermés.

² La mise en images d'une rencontre de football (en Eurovision) au milieu de la semaine représentait un investissement financier, technique et humain très important compte tenu du budget dont disposait le service des reportages et des sports. En outre, la station de la RTF de Marseille ne disposait pas alors de la logistique nécessaire pour assurer une telle retransmission.

³ Real Madrid-OGC Nice 3-0 (14/02/1957), OGC Nice-Real Madrid 2-3 (14/03/1957). Au JT du lendemain, cette dernière rencontre fit l'objet d'un sujet tourné en 16 mm par *United Press*, ce qui tend à prouver que la RTF n'envoya pas d'équipe de reportage au Stade du Ray ce jour-là.

entretien.¹ Un seul sujet de JT lui fut explicitement consacré avant la Coupe du monde 1958, il traitait en une minute de la cérémonie de remise du Trophée du Champion des champions dont il fut le lauréat en 1955. Le conducteur de l'édition de la nuit du JT du 21 décembre 1958 documente le gain de capital symbolique du champion, élu meilleur joueur de la Coupe du monde et déjà double vainqueur de la Coupe d'Europe. Après un sujet d'actualité d'une durée de 5'15'' consacré au football (le conducteur ne contient pas d'autre détail) commenté par Raymond Marcillac, les téléspectateurs purent suivre, à une heure certes tardive, une interview d'une durée de 5' de la vedette du Real Madrid et de l'équipe de France menée par Robert Chapatte.

Le premier sujet de JT consacré à une rencontre de Coupe d'Europe sans participation française fut celui portant sur le match d'appui de 16^{èmes} de finale que le Real Madrid dut disputer face au Rapid de Vienne le 12 décembre 1956. Cela restera le seul sujet de ce type diffusé au JT durant la période 1955-1958. Acheté à la presse filmée, il ne fut diffusé que le 18 décembre 1956, soit pratiquement une semaine après l'évènement. Une des raisons logiques de procéder de la sorte nous a été suggérée par les archivistes de l'INA que nous avons consultés à ce sujet. Ils estimèrent que le délai d'une semaine par rapport à l'évènement baissait considérablement le prix d'achat du sujet pour la RTF, puisqu'elle ne jouissait plus d'une exclusivité ou ne diffusait pas lesdites images en avant-première de leur sortie au cinéma. Une autre explication prosaïque du phénomène réside dans le fait que les échanges de courts sujets « EVN » (« *Eurovision Network* »), qui rendront obsolète le recours aux sujets réalisés par la presse filmée et illustreront tant de journaux télévisés, n'étaient pas encore devenus monnaie courante. L'analyse des programmes de la RTF, conducteurs de JT inclus, montre donc très clairement que durant les années 1955-1958, le public français avait bien plus de chance de voir des images animées de rencontres de Coupe d'Europe en ouverture de programme des séances de cinéma qu'en conclusion des JT ou dans des émissions sportives telles « Sports Dimanche », dont le lancement retiendra notre attention ci-après.² Outre, le résumé du match Real Madrid-Rapid de Vienne, il semblerait que les finales de 1957 et de 1958 opposant le Real Madrid respectivement à la Fiorentina, puis à l'AC Milan ont été les seules images de rencontres de Coupe d'Europe qu'aient pu voir les téléspectateurs français

¹ Cf. Entretien avec Raymond Kopa (30/03/2011) Lors de nos entretiens avec Jean Wendling, Raymond Kopa et Uwe Seeler, il apparut clairement dans leurs propos que les footballeurs avaient du mal à se voir sur le petit écran dans ces années 1955-1958, car ils étaient bien souvent sur la route à l'heure du Journal Télévisé.

² Malheureusement les sommaires complets de « Sports Dimanche » ne sont disponibles ni dans les programmes des magazines spécialisés ni dans les rapports de chef de chaînes. Seuls les incidents de diffusion y sont reportés.

sur le petit écran. La consultation des conducteurs de JT de la nuit ou du lendemain suivant les deux finales précitées confirme que les télévisions publiques qui avaient la maîtrise d'ouvrage de la retransmission Eurovision de ces événements, ne transmettaient pas de résumés en 16 mm à leurs partenaires pour alimenter leurs bulletins d'information du lendemain ou leurs émissions sportives revenant sur les événements de la semaine.

Durant la saison 1958-1959, le Stade de Reims entame sa deuxième campagne européenne. Les attentes du public s'étaient logiquement accrues en raison des bonnes performances obtenues par l'équipe de France à ossature rémoise lors de la Coupe du monde. Dès le match retour du premier tour opposant Reims aux Nord-Irlandais d'Ards, la RTF offrit à ses fidèles téléspectateurs la seconde mi-temps d'un match sans suspense.¹ Les téléspectateurs durent toutefois attendre le JT de 13 heures et celui de 20 heures du lendemain pour voir quatre des six buts rémois qu'ils avaient ratés lors du direct, puisqu'ils avaient été marqués avant la pause. Au tour suivant, le déséquilibre marquant la double opposition entre Reims et Helsinki ne plaida pas en faveur d'une retransmission en direct. Au printemps 1959, les matches retour des quarts et des demi-finales disputés au Parc respectivement contre le Standard de Liège et les Young Boys Berne eurent les honneurs du direct, mais le premier nommé ne fut pas diffusé en intégralité. En effet, le coup d'envoi fut donné à 19 heures 30 et à 19 heures 55, le panneau « Eurovision » apparut sur les petits écrans français pour faire place au JT de 20 heures, alors que la RTF continuait d'émettre les images de la fin de la première mi-temps vers les partenaires du Benelux et de la Suisse jusqu'à 20 heures 15. Le panneau Eurovision refit son apparition à 20 heures 30 pour la reprise de la seconde mi-temps et de la retransmission.

I.2.6 Lancement de l'émission « Sports Dimanche »

Le dimanche 7 octobre 1956, la RTF insérait pour la première fois l'émission « Sports Dimanche » dans la grille de ses programmes dominicaux.² Il ne s'agissait pas d'une toute première tentative, car au cours du printemps 1956, on avait déjà tenté de lancer ce genre éditorial avec « Sports Panorama » qu'animait Georges De Caunes. Programmée le mercredi

¹ Le 8 octobre 1958 de 21 heures 40 à 22 heures 30, Stade de Reims-Newton Ards fut précédé, cela ne s'invente pas, de la « Piste aux étoiles » qui provoqua un retard de 5 minutes dans la prise d'antenne. Le rapport du chef de chaîne ne mentionne pas si ledit retard fit rater le coup d'envoi de la seconde mi-temps de ce match qui était retransmise en direct par RMC, INR et NIR (télévisions irlandaises). Les archives de l'INA sont muettes quant à une retransmission intégrale de la rencontre vers l'Irlande.

² Cf. *Radio-Cinéma-Télévision* n°351, 07/10/1956, p. 9.

soir de 20 heures 40 à 21 heures, cette émission fut diffusée du 18 avril jusqu'à la semaine précédant le départ du Tour de France, sa dernière diffusion datant du 27 juin 1956. Le choix du milieu de semaine s'expliquait principalement par la volonté de présenter un sommaire varié et d'inclure des sujets filmés ne provenant pas du JT. Bénéficiant de moyens élargis en termes techniques et humains, le concept de l'émission ambitionnait d'aller au-delà de la transmission d'informations chronologiquement les plus proches possibles aux événements relatés.¹

Le sommaire prévu pour l'émission inaugurale prévoyait les sujets suivants :

- Un sujet filmé consacré au match de rugby Angleterre-France, suivi de l'interview en duplex des capitaines des deux équipes s'entretenant de Londres à Paris.
- Une courte séquence sur la rencontre de championnat Monaco-Lille.
- Une révélation sur le père de Grace Kelly, qui « *surprendra les téléspectateurs* ».
- Une enquête sur le dossier de la construction du grand stade qui devait venir en discussion au Conseil de Paris.
- Une rubrique « Champions d'hier et d'aujourd'hui » destinée à clore chaque numéro du « Sports Panorama ».

Bien davantage encore que ce sommaire, le document officiel émanant de la RTF, qui fut adressé à la presse spécialisée, définissait la ligne éditoriale de l'émission.² Il trahissait l'ambition de la RTF de voir le traitement de l'actualité sportive s'engager dans des voies nouvelles qui seraient davantage en rapport, pensait-on, avec les attentes légitimes d'un public de plus en plus nombreux et divers, notamment en s'émancipant de l'urgence du traitement de l'information.

Il s'agissait avant tout d'exploiter les moyens techniques disponibles pour que l'actualité sportive contribue à ce que la télévision soit également dans ce domaine une « fenêtre ouverte sur le monde » :

« Rétrospective et avant-première, à cheval sur les commentaires et les pronostics, cette nouvelle émission nous conduira, selon les nécessités de l'actualité à Londres, à Bruxelles, à Lille, à Strasbourg, à Lyon, etc., grâce aux liaisons directes dont bénéficie la RTF, et partout dans le monde grâce aux possibilités du film. »

Il s'agissait aussi de montrer non seulement des images innovantes par rapport aux formats convenus des directs et des JT, mais également de remplir la mission historiographique et

¹ Cf. « Georges De Caunes invite les sportifs à une tournée générale », *Radio-TV* n° 598, 08/04/1956, p. 43.

² Cf. *Radio-TV* n° 599, 15/04/1956, p. 39.

d'engager l'action prospective que la télévision devait assumer également dans le domaine du sport :

« Le sport cependant, dans le cadre de cette émission ne sera pas pris uniquement dans sa définition simpliste, c'est-à-dire le résultat de telle ou telle compétition. Le projet des auteurs de "Sports Panorama" est de rendre plus proche aux téléspectateurs les héros d'un match, les à-côtés, les détails qui ont eu de l'influence sur le comportement des acteurs, sur la décision de l'arbitre, sur le résultat lui-même. "Sports Panorama" sera donc le prolongement de tous les reportages que la RTF consacre à la chose sportive, l'émission elle-même ne se contentant pas d'être un lien entre le dimanche passé et le dimanche à venir, mais ambitionnant encore de faire revivre de grands champions ou de grands événements actuels en préparant, sinon des champions, du moins les sportifs de demain. »

On dut s'apercevoir assez rapidement qu'il s'agissait d'une fausse bonne idée, puisqu'au-delà des moyens somme toute limités dont disposait l'équipe qui avait la charge de produire cette émission, sa réussite tablait de manière programmatique sur la volonté du public des sports de s'émanciper du conditionnement calendaire auquel le soumettait la presse sportive depuis plusieurs décennies.¹ Concernant le public plus spécifique des amateurs de football, celle-ci venait tout juste, à travers ses représentants les plus emblématiques, c'est-à-dire le quotidien *L'Équipe* et l'hebdomadaire *France Football*, de contribuer de manière décisive au lancement de la Coupe d'Europe des clubs champions pour surmonter ses baisses de ventes du milieu de semaine en créant un pôle d'intérêt susceptible de combler le « ventre mou événementiel » séparant les rendez-vous du week-end.

Comme souvent depuis les débuts de la télévision, l'intermède estival fut marqué par l'omniprésence du Tour de France au cours des trois premières semaines de juillet et la quasi-disparition des directs sportifs de la grille des programmes au cours du mois d'août, si l'on excepte un tournoi de football à cinq organisé dans le cadre de l'Exposition de la Radio et de la Télévision à Londres et diffusé en soirée le 23 août 1956 ou les Championnats du monde de cyclisme disputés à Copenhague le surlendemain. À la rentrée de septembre 1956, « Sports Panorama » avait disparu des la grille des programmes de la RTF.

Néanmoins, tout comme les tâtonnements de l'ARD dans ce domaine que nous avons évoqués précédemment, cet essai révélait la volonté éventuellement diffuse, mais néanmoins tangible, de surmonter la crise identitaire que la télévision devait dépasser dans ce domaine. En effet,

¹ Nous tirons cette conclusion de l'emploi par Christian Quidet de l'expression euphémistique « honorable tentative » pour évaluer la qualité de ladite émission. Cf. QUIDET, Christian, « La TV a compris qu'une émission sportive doit avoir sa place le dimanche dans la soirée », *Radio-TV* n° 633, 09/12/1956, p. 9.

celle-ci se devait d'offrir à son public un produit spécifique, c'est-à-dire « *de l'information conçue pour la télévision, qui ne soit ni du cinéma télévisé, ni de la presse illustrée* ». ¹

Le lancement de « Sports Dimanche » le 7 octobre 1956 aspirait donc à satisfaire une demande forte du public. Le volume horaire susceptible d'être dévolu aux sports dans le cadre du JT ne pouvait plus y répondre. Le principe de l'émission était largement inspiré d'une émission radiophonique ayant rencontré son public et qu'animait Georges Briquet sur le Poste Parisien. Il s'agit de « Sport et musique » qui suivait pendant quatre heures les principaux événements de l'après-midi dominical. Cependant, il y avait une différence de taille entre les deux médias. Dans l'émission radiophonique, le direct bénéficiait de la flexibilité de la radio et les interventions impromptues des envoyés spéciaux en cas de buts ou d'incidents de jeu intéressants avaient priorité absolue sur les variétés. Celles-ci n'étaient généralement présentes que sous forme de disques ou de bandes magnétiques que l'on interrompait sans crier gare. À la télévision, le scopitone n'était pas encore au point et la présence physique des vedettes de music-hall était requise sur le plateau de l'émission. Outre le fait que leur cachet pesait bien davantage que les compensations consenties aux clubs organisateurs, il devenait dès lors impensable de donner l'antenne à l'envoyé spécial au moment où les phases de jeu les plus intéressantes se déroulaient. Ce manque de flexibilité contribua de manière décisive à ce que le direct sportif ne soit pas souvent perçu comme l'élément central du dispositif de « Télé Dimanche ».

Quelques deux mois après le lancement de « Sports Dimanche », Christian Quidet revenait sur le bilan que l'on pouvait dès alors tirer de l'accueil réservé par le public à cette émission. Probablement disposait-il de sondages qui, malgré toutes leurs imperfections, livraient des signes encourageants à ce sujet. ² Le titre de l'article de Quidet indique clairement que c'est bien la prise en compte des souhaits du public qui a conféré un caractère impérieux au choix du dimanche soir pour la programmation d'une émission purement sportive. ³ D'entrée, le fait

¹ Propos tenus par Pierre Lazareff pour expliquer le concept de l'émission « Cinq colonnes à la une » lancée en 1959 et cités par WILLE Fabien, *Le Tour de France : un modèle médiatique*, op. cit. 2003, p. 101.

² Nous n'avons pu trouver ni lettres de lecteurs ni trace écrite d'un tel sondage qui puissent soutenir expressément son argumentaire. Rappelons que lors de nos recherches au CAC, nous avons pu constater en consultant le *Fonds Pierre Sabbagh* que les sondages les plus ambitieux reposaient sur une interview téléphonique d'un échantillon maximal de 1500 propriétaires de téléviseurs. Mais très souvent les responsables de la RTF « se faisaient une idée » de l'accueil réservé par le public à un émission sur la base de sondages dont le corpus dépassait à peine la centaine de personnes interrogées. Cf. GROSRICHARD, Yves, « Sondages à la télé », *Radio-TV* n° 589, 05/02/1956, p. 3.

³ QUIDET, Christian, « La TV a compris qu'une émission sportive doit avoir sa place le dimanche dans la soirée », *Radio-TV* n° 633, 09/12/1956, p. 9.

d'avoir conservé jusqu'à ce jour le JT comme point d'ancrage du sport dans la grille des programmes est déclassé au rang « *d'erreur passagère* ». Sous-entendant que par manque de volonté politique (budget du service des reportages d'actualités et des sports) et probablement aussi en raison du manque de prestige dont jouissaient les actualités sportives, on pensait sans doute « *pouvoir faire illusion avec les quelques pilules d'évènements sportifs diffusés par le journal télévisé* », l'auteur se réjouit qu'enfin une telle émission « *heureusement réalisée par des spécialistes* » (le producteur Pierre Sabbagh, les journalistes Georges de Caunes, Roger Benamou, Claude Darget, Pierre Badel et Claude Joubert) ait été programmée au meilleur moment envisageable, c'est-à-dire de 19 heures 30 à 20 heures avant la grand'messe du JT.

Tournant le dos à l'ambition affichée par « Sports Panorama », « Sports Dimanche » appréhende l'actualité sportive sous son angle « *simpliste* » et la facture éditoriale de l'émission est en principe « *une succession de flashes rapides groupant l'actualité dominicale et hebdomadaire* ». Celle-ci est caractérisée par son rythme soutenu, ce qui, apparemment, est accueilli très favorablement par le public des « sportifs ». Tout au plus, l'auteur s'inquiète-t-il de l'essoufflement que cette cadence pourrait provoquer parmi les téléspectateurs non-initiés, qu'il s'agit de conquérir à la cause du sport télévisé. De ce fait, quelques suggestions, tout à fait révélatrices de la représentation qu'avaient les professionnels de la télévision de leur public, sont émises. Quidet pense qu'un peu moins de sévérité dans l'énoncé des résultats, que l'insertion de transition entre les reportages ralentissant le rythme de « Sports Dimanche » donneraient « *plus de vie* » à l'émission et la doteraient d'atouts favorables pour recueillir les suffrages de la jeunesse et du public féminin. Dans cette perspective, il verrait volontiers l'insertion d'une « *séquence de jeux construite sur le modèle des concours de pronostics, chaque téléspectateur pouvant gagner une place gratuite pour le prochain match.* » Aux yeux de l'auteur, une telle solution avait le double avantage de montrer par la publicité faite à un évènement non retransmis que la télévision n'était pas l'ennemie de la consommation du spectacle vivant au sein de l'arène sportive et constituerait en outre une sorte de compensation « *pour le sportif français privé des "concours de pronostics" pourtant en vigueur dans bon nombre de nations européennes* ».

Au contraire de ce que Hackforth pouvait déplorer concernant les premières émissions de « die Bunte Sportschau » ou de « der Sport am Sonntag », il semblerait, du moins selon les observations de Quidet, que l'équipe de « Sports Dimanche » ait opté dès le départ pour une mobilisation de tous les moyens techniques et d'expression dont elle disposait : kinescope,

photos, films, interviews. Il saluait pareillement la diversité des sports abordés, ce qui se traduisit par le traitement de 24 sujets différents dans le cadre de l'émission du 25 novembre 1956, autant que la volonté affichée par Pierre Sabbagh de proposer chaque semaine des extraits des deux meilleurs événements sportifs de la journée filmés par les caméramen de la TV. Concernant le football, cette dernière promesse impliquait forcément à un moment ou à un autre de la saison la diffusion d'extraits de rencontres s'étant disputées quelques heures auparavant en province. Or, par manque de moyens techniques et humains, les stations régionales existantes n'étaient pas forcément en mesure de livrer un tel produit à la fin de l'année 1956, *a fortiori* pour une émission débutant à 19 heures 30.

L'émission « Sport Dimanche » connaîtra des changements d'horaires et sera programmée après le JT entre 20 heures 15 et 21 heures 15 à partir du 13 mars 1960.¹ Elle gardera sa durée approximative d'une demi-heure et son créneau horaire après la création de l'ORTF le 27 juin 1964. La longévité de l'émission est l'une des plus remarquables de la télévision française, puisque sa dernière diffusion date du 5 janvier 1975. Toutefois, en raison de ses sommaires, qui resteront quasiment toujours pluridisciplinaires, elle ne put jamais compenser pour la télédiffusion du football l'absence dans le paysage audiovisuel français d'émissions comparables à « Die Sportschau » et « Das Aktuelle Sport-Studio », qui feront leur apparition dans les grilles des programmes de la télévision publique allemande durant la première moitié des années 1960 et réserveront toujours la part du lion de leur temps d'antenne au ballon rond.²

¹ Cf. *Radio-Cinéma-Télévision* n° 530, 13/03/1960, p. 10. que nous avons pu examiner dans les rapports des chefs de chaînes archivés à l'INA,

² Cette remarque vaut évidemment pour « Domenica Sportiva », « Match of the Day » ou « Estudio Estadio » les pendants italien, anglais et espagnol des émissions ouest-allemandes précitées. Pour une comparaison des émissions télévisées de football en France et en RFA, cf. MEYER, Jean Christophe, « En pleine lucarne : Les émissions télévisées cultes de football en France et en Allemagne (1960-2000) », in ATTALI, Michael (dir.), *Sports et médias du 19^{ème} siècle à nos jours*, Biarritz, Atlantica, 2010, pp. 557-566.

II. Réception journalistique de l'offre de football télévisé (1955 – 1958)

Les péripéties ayant contribué à la radicalisation des prises de position successives des autorités du football et de la télévision des deux côtés du Rhin sont diverses et la comparaison entre les deux pays atteint souvent ses limites lorsque l'on procède à l'analyse détaillée des motivations des acteurs concernés. En RFA, le DFB avait à « gérer » le nouveau statut gagné par l'équipe nationale. La victoire en Coupe du monde ayant été vécue principalement par voie radiophonique, les attentes des nouveaux propriétaires de récepteurs sont principalement focalisées sur les sorties de la *Mannschaft*. S'ils regrettent la baisse générale des retransmissions, celles, nombreuses avant l'été 1954, des rencontres d'*Oberliga* sembleraient avoir été considérée comme un moindre mal. Dans ce contexte, il convient de rappeler que le grand public et ses relais dans la presse qu'étaient les journalistes sportifs avaient des difficultés à comprendre l'argument de protection du football amateur invoqué par les autorités fédérales pour refuser la retransmission télévisuelle et radiophonique de la plupart des rencontres dominicales de l'équipe nationale. Or, les activités ordinaires des clubs représentaient plusieurs milliers de rencontres chaque fin de semaine. Des considérations très pratiques comme les dispositions qu'ils avaient prises pour les déplacements ou les plans d'occupation des terrains partagés par plusieurs clubs rendaient les déprogrammations de rencontres compliquées et menaçaient effectivement leur recette. En outre, les téléspectateurs frustrés oubliaient souvent que la programmation des rencontres internationales tenait compte des desideratas des fédérations invitées, celles-ci étant elle-mêmes confrontées à des contraintes similaires. Les pages des rapports annuels traitant de la définition du calendrier de l'équipe nationale montrent de manière limpide que la plupart des rencontres internationales étaient programmée plus d'une saison à l'avance. Les réactions violentes déclenchées par le refus fédéral de la retransmission d'Italie-RFA de décembre 1955 portaient donc sur une rencontre dont le principe et la date avaient probablement été conclus avant la conquête du titre mondial et le boom des ventes de récepteurs de télévision. Au cours du dernier trimestre de l'année 1955, le caractère synchrone du déclenchement et de l'aggravation des crises opposant football et télévision en France et en RFA n'avait donc rien d'une coïncidence anodine. Plus d'un an après le succès remporté par la couverture de la Vème Coupe du monde, le nouveau média commençait à s'adresser à un public s'approchant ou dépassant régulièrement le million de téléspectateurs. Or les services de sports n'avaient souvent ni les moyens humains ni la volonté éditoriale de lui proposer un autre produit que le direct. Dans le cas de la RTF, on constate de manière flagrante que ce n'était pas tant l'actualité du

championnat, c'est-à-dire les duels au sommet qui orientait ses choix, mais des raisons prosaïques liées au coût de l'opération technique que représentait une retransmission en direct. Le fait que ce fut l'annonce de la retransmission de la finale d'une « épreuve de consolation », la Coupe Drago, qui marqua le début de la détérioration durable des relations entre les autorités du football et la RTF s'inscrivait dans ce contexte. Des deux côtés du Rhin, les autorités du football virent dans les revendications de la télévision publique une menace croissante pesant sur leur autonomie. Une lutte de plusieurs années s'engageait.

II.1 RFA (1955 – 1958)

II.1.1 RFA (1955)

Bien que ce furent des rencontres de la *Mannschaft* qui mirent le feu aux poudres du débat polémique qui saisit les protagonistes de la médiatisation du football à l'automne 1955, on ne peut négliger la présence constante d'articles traitant du reflux de l'offre concernant le football des clubs dans les pages de la presse sportive, spécialisée ou généraliste ouest-allemande. Comme l'avait préconisé le Bureau fédéral (« *Beirat* ») du DFB dans le rapport annuel de 1954, la télédiffusion en direct de matches de championnat fut effectivement limitée à celle de la finale du championnat d'Allemagne en 1955. Si l'on se reporte à la teneur des lettres de lecteurs publiées dans les pages du magazine *Der Kicker* ou au classeur consulté par nos soins aux archives du DFB, le fait de ne plus voir de telles rencontres ne provoqua pas, apparemment, de réactions comparables à celles engendrées par la non visibilité en direct de l'équipe nationale, surtout lors de rencontres disputées en RFA ou dans des pays membres de l'Eurovision. Néanmoins, la réduction des retransmissions en direct de rencontres d'*Oberliga* continua d'alimenter un débat sur la politique adoptée par le DFB tout au long de l'année 1955.

II.1.1.1 Le reflux du football de clubs continue de faire débat en RFA (1954-1955)

Dès la fin du mois de février, une brève traitant deux aspects essentiels de la problématique est diffusée par la *Sportschau Stuttgart*, une agence de presse aujourd'hui disparue qui était spécialisée dans le sport.¹ D'entrée, l'auteur anonyme rappelle que lors d'une récente réunion de son Bureau fédéral tenue à Munich, le DFB a réaffirmé son opposition radicale à toute

¹ Cf. « Fußball-Wochenschau im Fernsehfunk ? » (« Magazine hebdomadaire de football à la radiotélévision »), *Sportschau Stuttgart*, 24/02/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

retransmission d'une rencontre internationale programmée un jour où se déroulait une journée de championnat. De ce fait et en bonne logique, il abonde dans le sens de nombreux spectateurs qui adressent des courriers aux journaux sportifs et généralistes pour exiger que dorénavant le DFB ne programme les matches importants de la *Mannschaft* que des jours de semaine et ouvrés. Plus d'un mois avant la rencontre contre l'Italie, programmée le mercredi 30 mars 1955, les 85 000 places du *Neckarstadion* de Stuttgart avaient été vendues en moins de deux jours. Il indique que plus de 500 000 demandes avaient été adressées aux services compétents pour la prévente des billets, que leurs auteurs devaient forcément envisager de prendre au moins une demi-journée de congé pour se rendre au stade et que des millions seraient devant les postes de télévision et de radio, car l'heure du coup d'envoi avait été « *sagement* » fixée à 16 heures 30, ce qui correspondait peu ou prou avec l'heure où la majorité des ouvriers et employés quittait usines et bureaux évitant ainsi tout « arrêt momentané de travail » (« *Betriebsruhen* ») dans les entreprises, un aspect non anodin en période de reconstruction économique. Au cours de la même réunion, le Bureau fédéral fit état d'une offre émanant de la télévision censée pallier à l'impossibilité manifestement durable de retransmettre des rencontres de championnat en direct. Cette dernière envisageait de lancer une émission hebdomadaire programmée le lundi soir. D'une durée prévue d'une heure, celle-ci proposerait des résumés des rencontres les plus intéressantes de la veille. Le fait qu'il ait fallu attendre plus d'un semestre pour que l'émission précitée et évoquée par Hackforth (« *die bunte Sportschau* ») fasse l'objet d'une diffusion expérimentale et cela sans pour autant être majoritairement consacrée au football en raison de la pause estivale, laisse percevoir les délais nécessaires à la fiabilisation technique et logistique d'un concept d'émission. Par ailleurs, il faut garder à l'esprit à quel point les relations entre le DFB et le service des sports du DF étaient sujettes à tension et que même les mesures apparemment les plus consensuelles pouvaient être remises en cause en raison de désaccords engendrés par l'interdiction d'une retransmission en direct. Ne pas diffuser des images de football dans les conditions souhaitées par les autorités fédérales, pratiquer la rétention d'informations concernant les matches interdits de retransmission constituait l'une des seules mesures de rétorsion dont disposaient les sociétés de télévision face aux fédérations. Car, non seulement la brève de l'agence *Sportschau* de Stuttgart évoquait l'idée de la télévision avec enthousiasme, mais en outre elle se réjouissait explicitement du fait que le Bureau fédéral du DFB lui avait réservé un accueil positif. En conclusion, on émettait l'hypothèse que ce type d'émission pouvait rencontrer un grand succès (« *Die Sendung kann überaus beliebt*

werden ») pour la bonne et simple raison que cela permettrait aux amateurs de ballon rond de voir jouer la concurrence ou leur propre club quand il rendait visite à un rival.

Dès le début du mois de mars 1955, le débat engendré par la (non-)visibilité du championnat de l'élite allait être étoffée de deux considérations supplémentaires. Tout d'abord, une tentative du NWDR de diffuser en direct la rencontre entre clubs amateurs opposant Fortuna Köln à VFR Köln 99 se heurta au refus de la ligue régionale concernée (*Fußballverband Mittelrhein*) après que la présidence du DFB et le club recevant aient initialement donné leur accord de principe. Les dirigeants de ladite ligue régionale avaient pris ombrage du fait de ne pas avoir été consultés pour une décision qui *de jure* relevait de leur compétence en tant qu'organisation responsable du championnat concerné. Cet événement appela des commentaires de deux ordres. D'une part, certains observateurs stigmatisèrent la volonté de l'ARD de diffuser du football « à tout prix » et s'étonnèrent qu'on ait pensé proposer à un large public un spectacle qui, sur le plan des performances, ne pouvait prétendre atteindre le haut niveau et ne pouvait revêtir qu'un intérêt très local en termes de rivalité sportive.¹ D'autres s'étonnèrent que le DFB ait pu envisager d'autoriser une retransmission « *représentant une perte de recette potentielle pour les clubs amateurs du secteur de réception* », alors même qu'il invoquait sempiternellement cet argument pour interdire des retransmissions de rencontres d'*Oberliga* ou de la *Mannschaft* dans des conditions similaires.² Le fait que le jour de la rencontre prévue entre Fortuna Köln et VFR Köln 99 (06/03/1955), le FC Köln recevait Schalke 04 dans un *Müngersdorfer-Stadion* dont toutes les places s'étaient arrachées en quelques jours de location et dont la retransmission n'avait jamais pu être envisagée au nom des dogmes fédéraux en vigueur, ne pouvait qu'accroître aux yeux des observateurs de la presse écrite le caractère incongru de l'initiative avortée. La conclusion des articles consacrés à cet épisode et consignés dans les archives du service de presse du DFB exprime généralement l'exaspération d'un public souhaitant voir les décideurs cesser les manœuvres de contournement stériles et trouver un terrain d'entente raisonnable. Un peu plus de deux ans après les débuts de l'exploitation commerciale de la télévision, certains avaient perdu foi de voir la solution viable naître d'une bonne entente des acteurs nationaux de la télédiffusion du football et plaçaient tous leurs espoirs dans l'Eurovision et dans la FIFA, mais aussi dans l'UEFA à peine sortie des limbes :

¹ « Im Scheinwerferlicht : Fernsehen bei den « Kleinen » » (« Sous le feu des projecteurs : la télévision chez les « petits » »), *Sport-Telegramm Wuppertal*, 06/03/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Mittelrhein sagt : Nein », *SID Düsseldorf*, 03/03/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« La question de savoir si les rencontres de football doivent être télédiffusées ou non, n'a pas encore été réglée de manière valide. Certes, le DFB a fait savoir que des retransmissions en direct de rencontres dominicales sont indésirables, du moins s'il s'agit de matches internationaux ou d'Oberliga, mais le sujet ne trouvera une solution valide et faisant loi pour tous que lorsque l'on aura appréhendé cette problématique extrêmement complexe au niveau international. »¹

Or, l'épisode de la retransmission avortée de la rencontre amateur Fortuna Köln contre VFR Köln 99 coïncidait également avec la tenue récente d'un congrès de l'Union européenne à Vienne où, outre l'élection du président et du Bureau fédéral, l'organisation des coupes d'Europe de football pour clubs et sélections, l'admission de la Turquie au sein de la confédération, les rapports football-télévision constituait un point important de l'ordre du jour. Après avoir élu le Danois Ebbe Schwartz au poste de président, le Hongrois Gustav Sebes à celui de vice-président et le Français Pierre Delaunay à la fonction de secrétaire général, les délégués rejetèrent l'idée d'organiser une compétition européenne pour les clubs champions. Ils votèrent avec une grande majorité pour l'admission de la fédération turque au sein de l'UEFA en dépit de l'objection belge arguant (déjà) que la capitale politique de la Turquie se trouvait en Asie.

Puis, pendant plus d'une heure et demie, la question des rapports football-télévision monopolisa les débats. Stanley Rous, Secrétaire général de la *Football Association*, avait pris la parole en premier. La Grande-Bretagne était alors le pays européen disposant du plus important parc de récepteurs (environ 1,5 million d'appareils en 1955) et la BBC constituait un exemple à imiter pour la plupart des autres sociétés de télévision publique. De ce fait, le journaliste Joe Berner du *Mittag* de Düsseldorf présenta Stanley Rous comme le délégué le plus expérimenté en matière de relations football-télévision. Cette considération ne pouvait que conférer un poids accru aux propos du dirigeant anglais. Ce dernier tint un discours des plus alarmistes sur les méfaits dus à la concurrence du petit écran. En effet, non seulement déplora-t-il des pertes de recettes lorsque des directs sportifs étaient prévus dans la grille des programmes de la BBC, mais en outre, étant donné la limitation drastique de l'offre de football télévisé prévalant alors en Grande-Bretagne, il observa que la télévision en tant que telle constituait une concurrence attractive au dépens des visites au stade.² Sous de telles prémices, l'Italien Ottorino Barassi, qui, avec l'Allemand Peco Bauwens, s'était le plus farouchement opposé à l'organisation d'une Coupe d'Europe des clubs champions, monta au

¹ « Im Scheinwerferlicht : Fernsehen bei den « Kleinen » » (« Sous le feu des projecteurs : la télévision chez les « petits » »), *Sport-Telegramm Wuppertal*, 06/03/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. BERNER, Joe, « Schutzdämme gegen das Fußball-Fernsehen », (« Des digues contre la télédiffusion du football »), *Der Mittag*, Düsseldorf, 09/03/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

créneau et enfonça le clou. Son argumentaire ne porta pas seulement sur les pertes de recettes, mais comportait presque une coloration morale. Il alla même jusqu'à redouter que « *des retransmissions en direct régulières ne menacent considérablement l'engagement actif des jeunes au sein des clubs* ». ¹ On saisit aisément à travers les propos du dirigeant transalpin une crainte que ni l'importance du parc national italien ou européen de téléviseurs, ni l'ampleur des programmes proposés ne justifiaient entièrement alors. Outre les propos de son collègue anglais, les évocations constantes de l'exemple britannique et a fortiori américain, qui constituaient un marronnier des revues spécialisées dans les programmes radiophoniques et télévisuels, avaient probablement nourri son intuition de la place qui pouvait ou allait revenir à la télévision dans les loisirs de la jeunesse italienne et européenne. Cette vision des choses se heurta à l'incompréhension de certains observateurs qui lui reprochaient de faire vraiment peu de cas de la propagande pour le football que constituaient les retransmissions de rencontres mettant aux prises les meilleures équipes et leurs vedettes. ²

Toujours est-il que les délégués présents adoptèrent un appareil de dispositions qui devait servir de cadre général aux futures décisions que les autorités fédérales nationales seraient inévitablement amenées à prendre et qui allait être transmis aux services de l'Eurovision.

Rappelons-en les points essentiels dont la presse se fit l'écho :

- 1) *Si une fédération souhaite la retransmission télévisée d'une rencontre (internationale), elle devra préalablement avoir obtenu l'accord de l'autre fédération concernée.*
- 2) *En cas d'accord pour une retransmission, il sera du devoir de la fédération qui reçoit de s'assurer que la retransmission de la rencontre soit visible sur les écrans de son propre territoire national.*
- 3) *Si une rencontre fait l'objet d'une retransmission télévisée dans un autre pays, il faudra avoir obtenu l'accord de la fédération de ce pays.*

Le dernier point constituait une réponse institutionnelle au succès populaire rencontré dans des pays tiers par les retransmissions en Eurovision non seulement des rencontres de la Vème Coupe du monde, mais également de toutes rencontres internationales de prestige qui

¹ « Dr. Ottottrino Barassi, (...), stellte heraus, daß regelmäßige Fußballsendungen im Fernsehen-Funk eine Gefahr für die aktive Betätigung der Jugend im Verein darstellen, ein Argument, das man bisher von keiner Seite gehört hatte ». Cf. « Europa-Union mit Bedenken : Hürde für Fernsehen » (« L'Union Européenne émet des réserves : un obstacle pour la télévision »), *SID-Düsseldorf*, 05/03/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Schadet das Fernsehen dem Fußballsport ? Das Für und Wider wird lebhaft erörtert – Der DFB ist diplomatisch », « La télévision nuit-elle au football ? Le pour et le contre font l'objet de vives discussions-le DFB se montre diplomate », *Bremer Nachrichten*, 11/03/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

s suivirent dans les derniers mois de 1954. Berner évoque d'ailleurs les conséquences impliquées par la décision des délégués européens à l'exemple du match RFA-Italie programmé le 30 mars 1955. Il rappelle que, selon lesdites dispositions, le DFB aurait dû obtenir l'accord préalable de la fédération italienne avant d'en autoriser la retransmission sur le territoire allemand, mais qu'en outre comme la retransmission en Eurovision intéressait l'Italie, la Suisse, la France, les Pays-Bas et l'Autriche, l'obtention de l'assentiment des fédérations de ces pays constituait elle-aussi une condition *sine qua non* à une telle retransmission. Invoquant le fait que la rencontre était programmée un mercredi, Berner évoquait l'hypothèse probable qu'aucune de ces fédérations ne pouvait émettre d'opposition fondée à ladite retransmission en Eurovision. Il rappelait toutefois que pour tous les matches disputés un dimanche, la nouvelle règle engendrerait des « *négociations sans fin* » et hypothèquerait dorénavant la télédiffusion en Eurovision de la plupart des rencontres dominicales. Dans ce contexte, Berner éprouva le besoin de préciser dans son propos conclusif qu'il ne s'agissait aucunement d'une « *marotte* » du DFB, mais bel et bien d'une décision partagée et approuvée à une large majorité par l'ensemble des délégations présentes au congrès de Vienne :

« *Une crainte est unanimement partagée : la chute du nombre de spectateurs, si un jour la télévision devait investir de manière souveraine l'industrie du football. D'où la nécessité d'ériger des digues de protection !* »¹

Un magazine zurichois évoqua même la constitution d'un « pool football » pour contrer le « pool télévision » que constituait *de facto* l'Eurovision et celle *ad hoc* d'une commission de trois représentants des fédérations européennes chargée de centraliser les données concernant l'impact de la télévision sur les entrées aux stades et de négocier avec l'Eurovision à l'avenir.²

À la fin du mois d'avril 1955, le Dr. Fritz Eberhardt, Directeur du SDR (*Süd-Deutscher Rundfunk*) fut invité par l'association de la presse sportive ouest-allemande à donner une conférence consacrée aux relations entretenues par la presse, la radio, la télévision et le monde sportif. Sa vision des choses relatée par un représentant de la ligue wurtembergeoise

¹ « *In einer Sorge sind sich alle einig : Schwindende Zuschauerzahlen, wenn das Fernsehen eines Tages souverän ins große Fußballgeschäft steigen würde. Deshalb also Schutzdämme !* », Cf. BERNER, Joe, « Schutzdämme gegen das Fußball-Fernsehen », (« Des digues contre la télédiffusion du football »), *Der Mittag*, Düsseldorf, 09/03/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « *Finanzielle Sorgen der Fußballverbänden : Die Fernsehübertragungen* » (« Les soucis financiers des fédérations de football : les retransmissions télévisées », *Schweizer Sport*, Zürich, 11/03/1955. Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

de football dans le cadre d'un compte-rendu officiel, dressait surtout un bilan de deux ans de contribution de la télévision au développement de l'intérêt du grand public pour le spectacle et la pratique du sport.¹ Inscrivant sa démonstration prosélyte dans le paysage international et plurimodal de la couverture médiatique du sport, Eberhardt s'appliqua à différencier nature et rôle des divers médias concernés par le spectacle sportif. Pour ce faire, il entame son propos par un constat sans appel à ses yeux : depuis la Coupe du monde disputée en Suisse, la télévision a conquis la RFA et le fait que la rencontre RFA-Italie du 30 mars 1955 ait pu revendiquer une audience de plusieurs millions de téléspectateurs en raison de sa retransmission en Eurovision ne pouvait que confirmer le caractère irréversible de cette évolution. Ensuite, comme ce sont principalement les relations entre autorités fédérales du sport et télévision qui suscitaient le débat, Eberhardt en souligna la singularité. Il attribuait l'attractivité supérieure dont jouissaient la radio et *a fortiori* la télévision à la réaction émotionnelle accrue (« *gesteigerte gefühlsbedingte Reaktion* ») que provoquerait le statut de témoin oculaire ou auditif (médiat) chez le téléspectateur ou l'auditeur d'une station radiophonique. Il rappelait le caractère invasif des médias électroniques qui pénètrent « *dans tous les ménages* » et voyait - qui s'en étonnerait ? - dans cette réalité une grande chance pour la propagande sportive. Outre le rapport au direct, Eberhardt situa la différence majeure entre presse sportive et médias électroniques dans les capacités de la première à hiérarchiser visuellement, c'est-à-dire typographiquement, les informations transmises, chose impossible à réaliser à l'écran ou sur les ondes. Il procéda au rappel élémentaire d'un fait trop souvent ignoré par ceux qui s'invitaient au débat : à la télévision ou à la radio, il fallait une minute pour lire un texte de 14 lignes, quelle que fût l'importance de l'événement relaté. Le lecteur d'un quotidien ou d'un magazine sportifs avait, quant à lui, toute latitude pour cueillir l'information qui l'intéressait en procédant à une appréhension synoptique ou une lecture en diagonale de la double page qu'il étalait devant lui. Par contre, l'auditeur ou le téléspectateur ne savaient jamais exactement quand le journaliste de radio ou de télévision évoquerait les résultats ou faits sportifs qui l'intéressaient au cours d'un bulletin d'information ou d'une émission sportive.

Pour bien marquer la différence entre couverture radiophonique et retransmission télévisée, Eberhardt n'aborda pas une prétendue supériorité de l'image, mais définit le rôle du

¹ « Presse, Rundfunk, Fernsehen...Dr. Fritz Eberhardt, Intendant des SDR : Sport und Fernsehen schlagen Brücken » (« Presse, radio, télévision...le Dr. Fritz Eberhardt, Directeur du SDR : le sport et la télévision jettent des ponts »), *Amtliche Mitteilungen*, Württembergischer Fußballverband, 20/04/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

commentateur de télévision. Celui-ci devait parler bien plus tranquillement que son collègue de la radio, car, selon Eberhardt, le véritable compte-rendu était réalisé par le choix de l'image que l'on envoyait sur les ondes depuis la table de mixage du car-régie ou du studio. Il évoquait la règle des 180 degrés et l'emploi habituel de trois caméras sur les terrains de football et d'athlétisme. S'appuyant à nouveau sur l'exemple du match RFA-Italie pour évoquer les divers styles nationaux en matière de commentaires, il précisa que les téléreporters présents au stade commentaient les images télévisées :

*« On choisit à une table de mixage quelle image sera émise. Puis, cette image est commentée. Lors d'Allemagne-Italie l'image a été diffusée dans toute l'Europe et a été commentée simultanément dans les pays les plus divers. On constate alors des différences de tempérament national. Le reporter italien était excité, le Suisse ou l'Allemand étaient calmes. »*¹

En l'occurrence, la démonstration du directeur du SDR contient une exagération que l'on peut qualifier de grossière concernant le commentaire sportif télévisé en direct. En effet, selon les journalistes de télévision avec lesquels nous avons pu mener des entretiens dans le cadre de nos recherches doctorales, la présence d'écrans de contrôle en tribune de presse était alors un fait plus que rare, même dans la partie réservée aux télévisions.² Au cours des années 1950, les commentateurs de télévision étaient avant tout des spectateurs suivant l'événement en direct dans l'arène sportive et s'astreignant souvent difficilement à un débit verbal différent de ce qu'ils avaient l'habitude de produire dans leurs commentaires radiophoniques, car la plupart d'entre eux étaient des transfuges de ce média. Eberhardt conclut sa conférence tout d'abord en soulignant les vertus iréniques des grands événements sportifs, vertus qui par voie de conséquence affecteraient également leur couverture télévisée. Puis, rappelant les missions éducatives et émancipatrices assignées aux médias publics, il espérait que ces derniers contribueraient à *« faire du sport sous bien des aspects une bonne école de la démocratie »*. Pour atteindre cet objectif, radio et télévision devaient, selon lui, dépasser le simple compte-rendu d'actualité, pour traiter aussi des questions d'ordre éthique, économique, social et médical dans le but de dénoncer toute dérive éventuelle. Ce souhait devait largement demeurer un vœu pieux pour l'ensemble de la période retenue pour notre étude. L'absence de dimension critique dans la couverture télévisée du phénomène social qu'était le football constitue l'une des convergences marquantes de l'offre recensée des deux côtés du Rhin. Les

¹ *« An einem Mischpult wird ausgesucht, welches Bild über den Sender geht. Dieses Bild wird dann kommentiert. Bei Deutschland-Italien ging das Bild durch ganz Europa und wurde von den verschiedensten Ländern gleichzeitig kommentiert. Dabei gibt es Unterschiede nationaler Temperamente. Der italienische Reporter war erregt, der Schweizer und der Deutsche ruhig. »*

² Cf. Entretien avec Dieter Kürten (22/04/2010)

sociétés publiques de télévision avaient assez de mal à obtenir des autorisations d'entrée au stade, elles pratiquèrent souvent l'autocensure pour ne pas risquer de priver leur public de ce qu'il attendait plus qu'une critique sociale : des images de matches, si possible en direct.

Deux semaines plus tard, un article paru dans *Gong*, une revue spécialisée dans les programmes radiophoniques et télévisés, citait les pratiques ayant cours en Italie comme un exemple à suivre en RFA.¹ Rappelant que depuis l'Après-guerre, l'intérêt du grand public pour le football y avait connu une croissance impressionnante, l'article en question insiste sur le fait que tous les dimanches la RAI proposait la couverture radiophonique intégrale de la seconde mi-temps d'un match phare de *Seria A* et que l'évolution du score sur les autres terrains faisait l'objet d'un multiplexe sans que la fréquentation des stades n'en soit affectée outre mesure. Pour illustrer l'enthousiasme des « tifosi », l'auteur anonyme indique que dans les lieux publics, bars et halls d'hôtels, des grappes d'auditeurs, billet de « totocalcio » en main, s'agglutinaient frénétiquement autour des postes de TSF et que passer une quelconque commande à un membre du personnel avant la fin du reportage sportif relevait de la démarche absurde. Puis, minorant les changements impliqués par l'apparition du média télévisuel, il présente les arrangements trouvés par la RAI et la FIGC (*Federazione Italiana Giuoco Calcio*) comme autant d'ingénieux compromis dont le DFB et l'ARD devraient s'inspirer pour satisfaire le public tout en préservant leurs intérêts légitimes. Ainsi, rappelle-t-il que contrairement à ce qui prévalait en France, en RFA, en Angleterre ou en Belgique, la RAI télédiffusait régulièrement la seconde mi-temps d'une rencontre de *Seria A* le samedi après-midi. Pour éviter que l'offre télévisuelle n'affecte la fréquentation au stade, la rencontre choisie n'était annoncée que quelques minutes avant la prise d'antenne. La plupart des autres rencontres de la journée de championnat faisaient, comme nous l'avons déjà mentionné, l'objet de résumés dans la « *Domenica Sportiva* » diffusée quelques heures après le coup de sifflet final.

L'exemple italien ne fut finalement jamais retenu dans ces modalités ni en RFA ni en France. Au contraire, en 1955, le DFB avait refusé la retransmission en direct de la finale de la *FA Cup*, bien qu'elle fut disputée un samedi après-midi. Cette décision visiblement dogmatique entraîna des critiques d'autant plus vives que les buts de Manchester City étaient gardés par

¹ Cf. « Das gute Beispiel Italiens », *Gong, das Funkmagazin* Nr. 19, 09/05/1955. Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

un véritable héros sportif de la jeune république ouest-allemande, Bernd Trautmann.¹ Revenant sur cet incident, le chroniqueur Richard Kirn, qui officiait également dans les colonnes du *Kicker*, stigmatisa l'autoritarisme de la fédération et les abus de pouvoir dont ses fonctionnaires étaient coutumiers :

« C'est avec une profonde émotion que j'ai lu dans ce journal une lettre qui, une fois de plus, revendiquait la retransmission en direct des rencontres importantes. Las, voilà un combat que j'ai longtemps mené avant de ranger les armes de guerre lasse. "La Russie est grande" disait le dicton "et le Tsar est loin ..." Les arguments de Carl Koppehel me laissent sans voix depuis longtemps. Les retransmissions nuisent aux recettes au guichet : voilà l'une des raisons, que l'on invoque dans la Arndtstraße à Francfort (ce qui sonne presque comme 10 Downing Street, la Maison Blanche ou la Wilhelmstraße) pour mettre au ban les retransmissions en direct. Mais qu'en serait-il, si l'intérêt décroissant du public était (entre autre) lié au fait que le DFB ait lui-même renoncé à ce formidable outil de propagande qu'est le football. »²

Cette chronique contient « en creux » une critique à peine voilée de la continuité qui caractérisa la composition personnelle des instances dirigeantes du DFB. Lorsqu'une fois encore, l'attitude du DFB allait prêter le flanc à la critique du grand public à l'automne 1955, les reproches de « *dérive dictatoriale* », « *d'abus de pouvoir* » régulièrement adressés aux élites dirigeantes du football ouest-allemand s'inscriront sur ce fond de débat avorté ou mené à demi-mot concernant continuité et rénovation des cadres après 1945. En citant dans le même élan l'adresse du DFB à Francfort, celles du dirigeant suprême des deux principales puissances d'occupation en RFA ainsi que celle où se trouvaient la Chancellerie du Reich nazi et son ministère des Affaires étrangères, Kirn stigmatise le style de gouvernance et de communication du DFB, et nommément celui de Carl Koppehel, en insinuant qu'il était hérité d'un autre temps qu'on préférerait pouvoir oublier.³ Le propos gagne encore en fiel si l'on sait que sous la pression du gouvernement militaire américain, le journaliste sportif et critique dramatique Kirn avait fait l'objet d'une campagne d'épuration en 1946. De son côté, Koppehel, qui avait continué de faire carrière dans les services de presse du DFB après sa dissolution au sein du ministère des sports nazi (NSRL *National-Sozialistischer Reichsbund für Leibesübungen*), n'avait jamais été inquiété « *parce qu'apparemment il n'avait jamais été*

¹ L'épopée sportive de « Bert » Trautmann, « prisoner of war » devenu gardien de but vedette de Manchester City où il jouera de 1949 à 1964 fit l'objet de multiples articles et feuilletons dans la presse sportive et généraliste à part de 1950.

² Cf. KIRN, Richard, « Fußball und Fernsehen », *Sportbericht Stuttgart*, 13/06/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Pour une présentation approfondie de la biographie de Carl Koppehel, cf. EGGGER, Erik, « Publizist-Journalist-Geschichtenerzähler. Der Funktionär Carl Koppehel als Lehrstück der deutschen Fußballhistoriographie », in HERZOG, Markwart, *Fußball zur Zeit des Nationalsozialismus. Alltag - Medien - Künste - Stars*, Stuttgart, Kohlhammer, 2008, pp. 195-212.

membre de la NSDAP ». Ainsi était-il redevenu un « *Sportfunktionär* » en accédant à la fonction de représentant des footballeurs au sein du Comité central des sports de Berlin (« *Zentraler Sportausschuß Berlin* ») dès août 1945, c'est-à-dire moins de trois mois après la capitulation sans condition de l'Allemagne nazie.¹

II.1.1.2 Diplomatie du football et petit écran : URSS-RFA à Moscou (21/08/1955)

La rencontre disputée par la RFA à Moscou en août 1955 revêtait une dimension éminemment politique et symbolique puisqu'elle précéda le premier voyage officiel du Chancelier Adenauer en URSS, voyage au cours duquel ce dernier négocia l'instauration de relations diplomatiques et le retour des 10 000 derniers prisonniers de guerre allemands encore en captivité.² Il ne nous a pas été possible d'établir de manière absolument certaine la chronologie des prémices de cette rencontre sportive qui, sur fond de Guerre Froide, inaugurait un « cycle » de matches illustrant ce que certains ont pu appeler la « diplomatie du football ».³ Il semble toutefois peu imaginable que le DFB ait pu négocier dans l'urgence avec ses homologues soviétiques sans que les plus hautes autorités de la République Fédérale n'aient été constamment informées des démarches entreprises. L'URSS ayant choisi de rejoindre le giron des organisations sportives internationales, les rencontres entre ses représentants et ceux des pays occidentaux ne pouvaient que multiplier le nombre de rencontres sportives et footballistiques susceptibles d'être influencées par les fluctuations des relations internationales. Dès l'automne 1955, des rencontres de Coupe d'Europe des clubs champions opposèrent le Sporting du Portugal, puis le Real Madrid au Partizan Belgrade alors que les dictatures de la Péninsule ibérique n'entretenaient pas de relations diplomatiques avec la Yougoslavie de Tito.⁴ Certes on pourrait différencier les deux types d'oppositions en soulignant que les dernières nommées étaient dues à un tirage au sort, alors que la programmation du match URSS-RFA avait été négociée par les deux fédérations. Mais, cette vision des choses doit être nuancée par la prise en considération de deux facteurs essentiels. D'abord, on peut difficilement imaginer que les autorités politiques concernées aient distraitemment laissé leurs clubs phares participer à une compétition internationale dont le

¹ Cf. *ibid.* p. 206.

² La rencontre internationale URSS-RFA (3-2) se disputa le 21 août 1955, la presse anti-communiste du groupe Springer était opposée à sa programmation. Le voyage de Konrad Adenauer à Moscou se déroula du 08 au 14 septembre 1955.

³ Cf. le dessin de presse figurant en Annexes et illustrant la dimension diplomatique de ce déplacement de la *Mannschaft* était accroché au mur de la salle à manger de Herberger.

⁴ Cf. VERGNE, Robert, « Quand Tito rime avec Franco », *France Football* n° 510, 27/12/1955, p. 14.

règlement pouvait conduire à une impasse diplomatique. Par ailleurs, et *Der Kicker* ne se prive pas de le rappeler, le premier tour de la première édition de la Coupe d'Europe des clubs champions n'a pas fait l'objet d'un tirage au sort, mais d'une négociation et d'un libre accord entre dirigeants des clubs participants.¹ *Der Kicker* veut y voir un signe de plus de la faculté du football à « surmonter des tensions de nature extra-sportive » (« *der Fußball vertseht es, Spannungen außersportlicher Natur zu überbrücken* »).

Concernant la rencontre URSS-RFA, le passé récent des affrontements guerriers germano-soviétiques, la division de l'Allemagne et la question des prisonniers de guerre auraient pu singulièrement compliquer la tâche des autorités sportives. Le match de Moscou s'inscrivait dans un contexte où les rencontres sportives avec l'URSS ou les pays qu'elle dominait n'avaient pas encore atteint un degré de normalité suffisant pour ne pas constituer des sujets de débats et de polémiques. *Die Welt*, porte-étendard farouchement anti-communiste du groupe Axel Springer, commenta le départ de la *Mannschaft* pour Moscou en mâtinant ses propos de considérations politiques qui laissaient percevoir la dimension ambivalente de l'évènement sportif à venir :

« *L'intérêt pour cette lutte (sportive) est presque aussi grand qu'il y a un an lors de la finale de la Coupe du monde. Dimanche après-midi, des centaines de milliers d'auditeurs seront assis devant leur poste de radio et fixeront comme hypnotisés la petite boîte d'où sortira la voix du reporter présent au stade du Dynamo. (...) Cette rencontre, elle-aussi, sert la cause de la détente, mais en dépit de toute la joie que procure le jeu, il ne faut pas oublier les prisonniers de guerre en URSS et la division de l'Allemagne. Conclusion : "Avec un but marqué par Fritz Walter, nous n'avons pas encore gagné la réunification."* »²

Apparemment, tout aurait débuté avec la transmission inattendue de la note diplomatique du gouvernement soviétique à la Chancellerie ouest-allemande via leur représentation respective à Paris le 7 juin 1955. Ladite note invitait Adenauer à des discussions à Moscou dont l'objectif officiel était d'initier la normalisation des relations entre les deux pays en instaurant des relations diplomatiques ordinaires. La Chancellerie accepta l'invitation de Moscou dans

¹ Cf. entre autres WEILENMANN, Fritz, « Ein Treppenwitz des Fußballs : Europa-Liga JA ! Deutsche Liga NEIN ! » (« Une ironie du football : Une ligue européenne OUI ! Une ligue d'Allemagne NON ! »), *Der Kicker* n°37, 12/09/1955, p. 3.

² « *Das Interesse an diesem Kampf ist fast ebenso groß wie vor einem Jahr beim Endspiel um die Weltmeisterschaft. Hunderttausende werden am Sonntagnachmittag an den Rundfunkapparaten sitzen und wie hypnotisiert auf den kleinen Kasten starren, aus dem die Stimme des Reporters aus dem Dynamo-Stadion ertönt. (...) Auch diese Begegnung dient der Entspannung, doch dürfe man bei aller Freude über das Spiel nicht die Kriegsgefangenen in der UdSSR und die deutsche Teilung vergessen. Fazit : "Mit einem Tor, das Fritz Walter schießt, haben wir noch nicht die Wiedervereinigung gewonnen."* » Cf. *Die Welt*, 18/08/1955.

une note datée du 30 juin 1955.¹ Ce même jour étant également celui où Peco Bauwens présentait son rapport moral devant l'Assemblée générale du DFB (« *Bundestag* »), on soulignera qu'il ne mentionne pas une seule fois un prochain déplacement à Moscou, alors qu'il se réjouit expressément d'une augmentation des rencontres avec des équipes de la « zone orientale » (« *Ostzone* »), c'est-à-dire la RDA.² Cette évolution est d'ailleurs documentée de manière très précise par le secrétaire général de la fédération, Georg Xandry, dans son rapport d'activité pour l'exercice 1954-1955. Il constate qu'après l'admission de la RDA au sein de la FIFA, les rencontres entre équipes des deux Allemagnes doivent désormais être comptabilisées comme des « *rencontres internationales* » (« *Länderspiele* »). Xandry saisit l'occasion pour rappeler l'attachement inconditionnel du DFB au « *principe fondamental de l'apolitisme* » du football et se réjouit de l'augmentation notable au cours de la saison 1954-1955 du nombre de rencontres mettant aux prises des équipes originaires des deux côtés de la « *frontière séparant les zones ouest- et est-allemandes* » (« *west-ostdeutsche Zonengrenze* »). Il n'évoque qu'à demi-mot les restrictions frappant les déplacements autorisés d'équipes de football au cours de la saison 1953-1954 après la répression du soulèvement du 17 juin 1953 à Berlin-Est.

Le tableau ci-après est éloquent à plus d'un titre, notamment quant au déséquilibre croissant entre le nombre de matches disputés en RFA et ceux organisés en RDA :

| Rencontres avec des équipes de la « Ostzone » | | | |
|--|----------------------------|-------------------|----------------------|
| Saison | Nombre total/saison | à domicile | à l'extérieur |
| 1951-1952 | 645 | 130 | 485 |
| 1952-1953 | 297 | 143 | 154 |
| 1953-1954 | 281 | 145 | 136 |
| 1954-1955 | 1532 | 340 | 1192 |
| Total période | 2755 | 758 | 1967 |

¹ Pour un traitement journalistique détaillé de l'évènement, cf. « Moskau Note/Bonn – Das Große Spiel begann. » (« Note Moscou/Bonn – Le grand jeu débuta »), *Der Spiegel* n°25, 15/06/1955, pp. 9-10. On se reportera avec profit aux passages des mémoires de Konrad Adenauer consacrés à ces évènements, cf. ADENAUER, Konrad, *Erinnerungen*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1980 (3^{ème} éd.), pp. 447-451. Les mémoires de Konrad Adenauer sont intégralement accessibles en langue allemande sur le site de la Fondation Adenauer. (<http://www.konrad-adenauer.de>)

² Cf. « Bericht des Vorstandes » (« Rapport moral »), *DFB-Jahresbericht 1954-1955*, p. 8. Le rapport annuel de l'année précédente est lui aussi vierge de toute mention ou allusion à des négociations en cours préalables à un déplacement programmé de la *Mannschaft* à Moscou.

Au-delà de la couverture de l'événement strictement sportif, *Der Kicker* publia régulièrement des articles traitant du retour des prisonniers de guerre, les « *Heimkehrer* », au cours de l'automne 1955. Dans son édition du 17 octobre 1955, l'hebdomadaire sportif consacra ainsi une pleine page au retour de captivité d'un ancien équipier de Fritz Walter dans l'équipe fanion du 1. FC Kaiserslautern, Edwin Bretz.¹ L'article est accompagné de trois photographies illustrant la trajectoire interrompue de footballeur de Bretz et la conclusion finalement heureuse de son service militaire. Elles documentent plus précisément son arrivée en gare de Kaiserslautern où il fut accueilli par sa mère et Ottmar Walter, ses premiers tours de terrain au *Betzenberg*, le mythique stade du 1. FC Kaiserslautern, en compagnie de son ami Fritz Walter qui relevait de maladie (jaunisse ?) et une édition du *Kicker* datant de 1942 dont il faisait la couverture alors qu'il jouait pour Blau-Weiß Berlin. Le texte occulte totalement la guerre et les opérations militaires. Il n'évoque que la place prise par le football dans la vie quotidienne du camp soviétique de prisonniers et la consolation tirée de la lecture du *Kicker* que sa mère joignait inmanquablement dans les colis qu'elle lui faisait parvenir et qui devint au fil des années de captivité une « *véritable bible* » pour lui et ses camarades de camp de Swerdlowsk :

« Le plus grand intérêt dans le camp revenait au Kicker que ma mère m'envoyait sans faute, même si un délai de quatre semaines s'écoulait généralement entre la date de parution et de réception du colis. En tous les cas, nous pouvions ainsi nous faire une idée précise de l'évolution du football allemand. Seule la nouvelle du grand triomphe allemand lors de la Coupe du monde 1954 nous parvint plus rapidement. Indescriptible fut la joie des camarades de camp lorsqu'à leur retour des travaux forcés, ils virent un ornement réalisé avec des fleurs fraîchement cueillies indiquer la marque de 3 à 2. Un journal russe avait traité la nouvelle en cinq lignes, pas une de plus, mais il nous avait procuré un grand jour. »²

Ne voir dans ce témoignage qu'un symptôme de la propension à l'autopromotion d'un magazine sportif reposerait sur une grossière méconnaissance des restrictions que les autorités soviétiques imposaient sur la nature des documents imprimés dont elles toléraient l'envoi aux prisonniers de guerre. Bien davantage, il faudrait y voir la manifestation de représentations ambivalentes concernant « l'apolitisme » de la presse sportive qui, paradoxalement, avaient

¹ Cf. MEYER, Peter, « Rußland-Heimkehrer Edwin Pretz : "Meine Mutter schickte mir immer den Kicker" » (« *Der Kicker* n°42, 17/10/1955, p. 3.

² « *Das größte Interesse im Lager galt dem Kicker, den mir meine Mutter laufend zustellte, wenn auch meist zwischen dem Erscheinungstag und dem Eintreffen eine Spanne von etwa vier Wochen lag. Auf alle Fälle konnten wir uns so ein ausgezeichnetes Bild über den Stand des deutschen Fußballs machen. Nur die Nachricht vom großen deutschen Triumph bei der Weltmeisterschaft 1954 erreichte uns schon zwei Tage später. Unbeschreiblich der Jubel der von der Arbeit zurückkehrenden Lagerkameraden, als sie das mit frischgepflückten Blumen ausgelegte "3:2" sahen. Eine russische Zeitung hatte die Meldung in sage und schreibe fünf Zeilen gebracht, uns damit aber einen großen Tag beschert.* »

également cours derrière le Rideau de Fer.¹ L'esprit partisan traditionnel dont elle faisait preuve était, semble-t-il, davantage assimilé par les autorités soviétiques à un patriotisme bon enfant qu'à un nationalisme allemand viscéral et indécrottable. Par ailleurs, le peu d'importance accordé par le journal soviétique mentionné à l'évènement du 4 juillet 1954 peut être motivé par le souhait de ne point trop valoriser le triomphe d'un pays avec lequel on n'entretient pas (encore) de relations diplomatiques, mais il peut aussi s'expliquer par le fait que l'URSS ne participait pas encore à l'épreuve reine de la FIFA.²

Dans son édition du 24 octobre 1955, *Der Kicker* lançait l'idée d'un match de bienfaisance au profit des « *Heimkehrer* » auquel participerait l'équipe championne du monde dans sa composition du 4 juillet 1954. En cette occasion, il n'était pas tellement question du versement de la recette à un fond d'aide, mais bien davantage de capital symbolique : les anciens prisonniers de guerre devaient être les invités d'honneur du DFB. L'initiative n'aboutit jamais en dépit de l'accord unanime des « héros de Berne ».³ La raison invoquée par la fédération était prévisible et d'ailleurs prévue par *Der Kicker* dans son article : la congestion du calendrier (« *Terminnot* »), dont il avait néanmoins vainement espéré que le DFB ferait abstraction au regard du destin tragique des bénéficiaires désignés de l'opération. Deux semaines plus tard, *Der Kicker* présente une sorte de rapport intermédiaire sur l'avancement du projet.⁴ Le rédacteur, Robert Becker, énumère les bonnes volontés qui se sont déjà manifestées (chauffeurs de taxi et particuliers volontaires pour transporter gratuitement les « *Heimkehrer* » de la gare de Francfort au *Waldstadion*, accord de principe de la Ville de Francfort pour mettre le stade à disposition, des clubs de l'Eintracht et des Offenbacher Kickers pour former une entente face aux champions du monde) et laisse entendre que les hésitations de certains membres influents des instances décisionnaires du DFB n'étaient vraiment pas à la hauteur de l'enjeu. Dans son article, on perçoit une répartition apparemment récurrente des rôles entre la présidence et les autres instances et services du DFB. Interrogé par Robert Becker, le président Peco Bauwens, figure de proue publique et

¹ L'entrée de l'URSS dans les organisations sportives internationales, sa participation aux compétitions internationales constituent un feuilleton récurrent dans l'histoire du sport et des relations internationales au 20^{ème} siècle. Pour un survol rapide et synthétique de la question, cf. entre autre WAHL, Alfred, « Sport et politique, toute une histoire ! », *Outre-Terre* 3/2004 (n° 8), pp. 13-20.

² L'URSS prendra part pour la première fois aux éliminatoires de la Coupe du monde pour l'édition de 1958.

³ Cf. « Weltmeister-Elf antwortet dem *Kicker* : « Wir spielen gern für die Heimkehrer » (« Le onze champion du monde répond au *Kicker* : nous jouerons avec plaisir pour les Heimkehrer », *Der Kicker* n°43, 24/10/1955, p. 24.

⁴ Cf. BECKER, Robert, « Weltmeister-Elf und Heimkehrer-Spiel » (« Le onze champion du monde et le match au profit des prisonniers de guerre »), *Der Kicker* n° 45, 07/11/1955, p. 3.

politique de l'institution, lui assura que l'initiative jouissait de son soutien sans nuance. Mais, le vice-président Hans Hubers émit un avis plus « technique » et considéra d'emblée que les « *Heimkehrer* » seraient sûrement tout aussi heureux de bénéficier d'invitations pour des matches internationaux « *normaux* ». Comme le président de la Commission d'organisation des compétitions (« *Spielausschuß* »), Hans Körfer, il oppose poliment la question du calendrier comme une fin de non recevoir « *pour des raisons organisationnelles* » aux sollicitations du magazine sportif. Or, Becker reproche aux caciques de la *Arndtstraße* de méconnaître le fait que les clubs (amateurs), qui avaient si largement participé à l'accueil des « *Heimkehrer* » au cours des semaines précédentes, ne pouvaient s'opposer à l'organisation d'une telle rencontre un jour de semaine.

Sentant bien où le bât blessait, Becker réaffirme que le magazine sportif entendait rester à la place qui lui revenait dans le champ de la médiatisation du sport et n'essayait ni d'usurper l'autorité du DFB ni de lui forcer la main :

*« Der Kicker ne voulait qu'inciter l'organisation de la rencontre. Il ne veut ni organiser ni représenter ou faire de la réclame. Mais en l'occurrence, nous n'avons vraiment aucun doute que le match se joue à guichets fermés. »*¹

La teneur de cet article, dans lequel on sentait poindre la stigmatisation de la mesquinerie « coutumière » des autorités fédérales tranchait avec le témoignage figurant sur la même page et émanant de Theodor Schumacher, un ancien prisonnier de guerre.² Celui-ci était empli d'émotion et révélait un attachement au symbole de l'équipe nationale dépassant largement le cadre sportif, d'autant plus qu'il était sublimé par l'exil et la captivité. L'illustration photographique qui accompagne le témoignage de Theodor Schumacher renforce encore davantage le contraste entre les deux articles. En effet, on le voit assis au côté de sa mère qui tenait une photographie qui fit le tour du monde et qui la montrait sur le tarmac de l'aéroport de Cologne, baisant la main du Chancelier Adenauer revenant de Moscou. Il se souvint de l'impact qu'eut l'annonce de l'invitation adressée par la Section football de l'URSS au DFB, des vifs débats qu'elle alimenta dans le camp de prisonniers et des espoirs de retour qu'elle engendrait dans toutes les têtes, même celles des plus désabusés :

¹ « *Der Kicker wollte das Spiel nur anregen. Er will weder veranstalten noch repräsentieren oder Reklame machen. Dabei ist uns um ein ausverkauftes Stadion wirklich nicht bange.* », ibid.

²Cf. BECKER, Robert, « Lager Swerdlowsk im Länderspiel-Fieber : Mit unserer Mannschaft kam die Heimat » (« Le camp de Swerdlowsk dans la fièvre du match international : avec notre équipe vint la patrie »), *Der Kicker* n° 45, 07/11/1955, pp. 3-4.

« À partir du moment où nos joueurs fouleraient la pelouse du Stade Dynamo à Moscou, notre sort s'approcherait de la solution espérée d'heure en heure depuis tant d'années. Cette conviction s'empara d'un nombre grandissant d'entre nous. Finalement, tout ce que nous finissions par redouter, c'est que la rencontre ne se disputât pas. Nos craintes : Le DFB trouverait-il une date ? Celle-ci conviendrait-elle aux Russes ? »¹

Signalons par souci d'exhaustivité que certains médias boycottèrent la couverture de ladite rencontre pour ne pas « cautionner l'instrumentalisation du sport » dont on accusait régulièrement le régime soviétique. Ce fut notamment le cas de la station de radio germanophone américaine RIAS (*Rundfunk im amerikanischen Sektor*) qui accusa même le DFB de faire vraiment peu de cas des prisonniers de guerre, des réfugiés et du soulèvement du 17 juin 1953. Elle voyait dans cette initiative « un effrayant manque de conscience nationale et d'empathie pour les Allemands vivant dans la zone d'occupation soviétique ».²

Toujours est-il que, dans ce contexte, on comprend mieux l'effort exceptionnel consenti par les services de la télévision ouest-allemande pour livrer de longs passages d'une rencontre internationale dont le résultat était connu de tous. L'opération devait être répétée pour la rencontre Yougoslavie-RFA disputée quelques semaines plus tard à Belgrade. Ce faisant, le petit écran contribuait de manière évidente à la propagande en faveur du football et justifiait encore pleinement le réjouissant diagnostic établi dans le rapport annuel du DFB par Hermann Gösman au nom de la Commission de la presse et de la propagande. Il affirmait que « la relation avec la télévision et la radio est invariablement bonne. Avant chaque retransmission d'une manifestation concernant le DFB, peu importe qu'elle ait lieu en RFA ou à l'étranger, on établit un accord réglant tous les détails ».³

Les tensions et polémiques liées à la couverture des sorties de la *Mannschaft* à l'automne 1955 allaient battre en brèche cette vision (trop) idyllique des rapports qu'entretenaient prétendument ces acteurs majeurs du champ de la médiatisation du football.

¹ « Wenn erst unsere Spieler im Moskauer Dynamo-Stadion standen, würde auch unser Schicksal der von Stunde zu Stunde, seit vielen, vielen Jahren, herbeigesehnten Lösung zugeführt werden. Diese Überzeugung zog immer mehr von uns in ihren Bann. Allmählich fürchteten wir nur noch, das Spiel fände nicht statt. Wir bangten : Würde der DFB einen Termin finden ? Wäre dieser auch den Russen genehm ? », *ibid.*

² « (...) ein erschreckender Mangel an Nationalbewußtsein und an Mitgefühl für die Deutschen in der Sowjetzone. » Cf. SCHULZE-MARMELING, Dieter (éd.), *Die Geschichte der Fußball-Nationalmannschaft*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2004, p. 152.

³ « Das Verhältnis zum Fernsehen und Rundfunk ist unverändert gut. Vor jeder DFB-Veranstaltung, gleichgültig ob im In- oder Ausland, erfolgt eine Absprache, in der die Einzelheiten geregelt werden. », Cf. *DFB-Jahresbericht 1954-1955*, p. 40.

II.1.1.3 Une rencontre amicale RFA-Norvège déclenche les hostilités

D'après les articles d'avant-match figurant dans *Der Kicker*, la réception de l'équipe de Norvège le mercredi 16 novembre 1955 n'entraîne en conflit qu'avec un nombre très limité de rencontres d'*Oberliga* ou de championnats amateurs, bien que le match fût programmé un jour férié protestant (Buß- und Betttag). Néanmoins, sa retransmission fit l'objet de moult tergiversations de la part des responsables fédéraux que nous aborderons en détails ci-dessous. Il faut y voir, dès ces années-là, l'expression d'une crainte, discutable et toujours contestée par les amateurs de football télévisé, que l'offre de l'ARD en la matière entraîne en concurrence avec celle du spectacle sportif vivant, même lorsqu'il n'y avait pas stricto sensu de coïncidence horaire. Cette vision des choses allait marquer l'attitude des responsables de la Commission de la presse et de la propagande du DFB durant plusieurs décennies.¹

Le 14 novembre 1955, la *FAZ* reprenait une « brève » diffusée par l'agence de presse sportive SID (Sport-Informationen-Dienst) indiquant que finalement le DFB et l'ARD avaient trouvé un terrain d'entente pour que la seconde mi-temps du match international RFA-Norvège puisse être radio- et télédiffusée.²

Le match international Italie-RFA, revanche de la partie disputée le mercredi 30 mars, étant programmé le dimanche 18 décembre et proposé par la RAI en Eurovision, seule une dérogation à la règle concernant les retransmissions dominicales permettait d'envisager son inclusion dans la grille des programmes de fin d'année de l'ARD. Or, sa télédiffusion en direct avait été, semble-t-il, initialement autorisée par le DFB à la fin du mois de septembre 1955.³ Les autorités fédérales avaient trouvé un terrain d'entente avec le NWDR, non seulement pour les rencontres internationales, mais également pour celles disputées dans le cadre du championnat d'*Oberliga* un jour de semaine ou le samedi. Le DFB, selon la presse, était même allé jusqu'à se réserver l'autorisation exceptionnelle et sous condition de retransmission concernant des rencontres dominicales. Concernant les rencontres

¹ Cf. Entretien avec Rainer Holzschuh (29/07/2011)

² Cf. «Doch Fernsehfunk in Karlsruhe», *FAZ*, 14/11/1955, p. 7.

³ « Fußballspiele im Fernsehen. Übereinkommen zwischen DFB und NWDR » (« Matches de football à la télévision. Accord entre le DFB et le NWDR »), *Allgemeine Zeitung Hannover*, 24/09/1955. Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv. Signalons que sur la feuille de classeur comportant l'extrait de la *Allgemeine Zeitung Hannover* figuraient deux bandes de télécriteurs, en fait des dépêches de l'agence de presse SID, rapportant que la fédération autrichienne n'autorisait les retransmissions de rencontres internationales qu'à partir de film celluloids télédiffusés le lendemain desdits événements et celles des rencontres du championnat national selon le même procédé uniquement après le coup de sifflet final de la journée de *Staatsliga*.

internationales qui devaient faire l'objet d'une retransmission, les matches Londres-Francfort prévu pour le mercredi 26 octobre et Angleterre-RFA amateurs du 12 novembre devaient éventuellement compléter l'offre incluant déjà les parties disputées par la *Mannschaft*.

La télédiffusion en direct de la rencontre RFA-Irlande du samedi 28 mai 1955 ne fit l'objet d'aucune discussion dans les titres inclus dans notre corpus. Elle ne provoqua pas davantage d'envoi de courriers émanant par exemple de responsables de clubs qui aient été conservés dans le classeur constitué autour de la problématique « télévision » par les services de presse du DFB. On en conclura que, dans un premier temps, les dirigeants des clubs ne redoutaient que la stricte coïncidence des horaires de retransmissions en direct et des matches disputés dans les arènes sportives. La proximité temporelle de retransmissions et de journée de championnat n'était pas encore une véritable source d'angoisse pour les trésoriers des pensionnaires de l'*Oberliga*. Les choses allaient évoluer, nous y reviendrons, avec l'essor constant de la télévision et son accession rapide au rang de loisir de premier ordre.¹

La retransmission en direct du match opposant la *Mannschaft* à la Norvège le mercredi 16 novembre 1955 fut précédée par une guerre des nerfs entre le DFB et le SDR (*Süd-Deutscher-Rundfunk*), qui était le maître d'œuvre de la mise en images puisque la rencontre se disputait à Karlsruhe. En effet, le quotidien de cette même ville, les *Badische Neueste Nachrichten* faisaient état dans leur édition du 14 novembre 1955 du caractère plus qu'hypothétique de ladite retransmission, ce qui entraînait en contradiction avec l'accord évoqué ci-dessus.²

Le rédacteur de l'article paru dans le quotidien badois condamna d'entrée les méthodes du DFB. En effet, la veille, les services compétents du SDR avaient été cavalièrement informés par téléphone que la retransmission télévisée en direct était indésirable, alors que la couverture radiophonique en direct de la deuxième mi-temps pouvait être envisagée. Comme d'habitude, le DFB redoutait qu'elle n'entrât en concurrence avec les matches organisés en ce jour férié. Or, le rédacteur eut beau jeu d'invalider cet argumentaire, car non seulement aucune rencontre n'était prévue dans les poules Sud et Sud-Ouest de l'*Oberliga*, mais en outre celle de l'Ouest avait reporté l'intégralité des rencontres devant initialement se disputer ce jour-là. Il rappela en outre que l'argument du DFB indiquant que toutes les places n'avaient pas encore été vendues n'était pas recevable et revêtait un caractère spécieux évident.

¹ Les mêmes causes ayant les mêmes effets, une évolution similaire est perceptible en France sur un laps de temps comparable.

² Cf. « Norwegensspiel ohne Fernsehen ? » (« Le match contre la Norvège sans la télévision ? »), *Badische Neueste Nachrichten*, 04/11/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

En effet, la demande locale de billets dépassait de loin la capacité d'accueil de 50 000 places du *Wildparkstadion*, mais le mode de distribution desdits billets adopté par le DFB défavorisait la ligue organisatrice, le *Badischer Fußballverband*. Il rendait pratiquement impossible l'obtention en location du précieux sésame pour de nombreux supporters badois, wurtembergeois et palatins de la *Mannschaft*. En effet, la fédération leur avait réservé un contingent d'entrées qui n'égalait même pas la fréquentation moyenne des rencontres d'*Oberliga* disputées par le club local, le *Karlsruher Sport Club*. Le reste des billets avaient été réparti entre les diverses autres ligues de RFA et la fédération norvégienne. On devait donc attendre leur renvoi pour qu'ils puissent être mis en vente la veille et le jour même de la rencontre. L'auteur émettait de sérieux doutes quant au déplacement de licenciés ou de supporters en provenance de Berlin ou d'Hambourg pour voir une équipe de second rang telle la Norvège. Il en conclut que ce mode de répartition des billets au niveau fédéral ne pouvait se justifier que lors de matches disputés contre des grandes nations du football telles l'Angleterre, la Hongrie ou la Russie.

Dès le lendemain, l'agence de presse *ISK (Internationale Sport-Korrespondenz)* évoquait le déclenchement d'une « *nouvelle guerre violente* » entre le DFB et la radiotélévision.¹ Incrédule, le rédacteur Kurt Dobbratz appela directement les services du DFB pour avoir confirmation des faits. Les services de la fédération lui indiquèrent qu'effectivement trois rencontres du deuxième tour des Coupes des *Länder* amateurs devaient être disputées à Übach-Palenberg en Rhénanie-Westphalie, à Gießen dans le *Land* de Hesse et à Berlin.

Sa démonstration, encore plus détaillée que celle de son collègue des *Badische Neuesten Nachrichten*, tourne rapidement au réquisitoire virulent contre des autorités fédérales, accusées d'abus de pouvoir, d'archaïsme et d'inconstance vis-à-vis du public allemand et des partenaires européens. D'abord, il rappelle que les trois rencontres mentionnées ne pouvaient attirer plus de 5 000 spectateurs chacune, ce qui tournait en ridicule l'argument du DFB qui privait largement plus d'un million de téléspectateurs potentiels d'une rencontre internationale pour soi-disant préserver une recette générée par un maximum de 15 000 spectateurs espérés en cas de météo clémente. Dobbratz vilipende la proposition faite par le DFB au SDR de réaliser un film que l'on diffuserait en différé, comme cela fut le cas pour les rencontres disputées en URSS et en Yougoslavie quelques semaines auparavant. La réponse du SDR fut

¹ DOBBRATZ, Kurt, « Fußball-Bund torpediert Fernsehen ! » (« Le DFB torpille la télévision ! »), *Internationale-Sport-Korrespondenz*, Stuttgart, 05/11/1955. Dépêche souvent reprise intégralement, entre autres par le quotidien *Main-Post* de Würzburg dans son édition du 09/11/1955. Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

sans surprise, sa « déontologie » l'amenait forcément à privilégier les directs pour les événements sportifs organisés dans des lieux bénéficiant d'une liaison télévisuelle directe. Dobbratz accuse en outre Bauwens d'avoir manqué à la parole donnée en septembre concernant les rencontres internationales de fin d'année uniquement en raison de la pression exercée par les représentants des ligues régionales concernées par les trois rencontres amateurs précitées. Il est donc reproché aux autorités fédérales de frustrer la grande masse du « *Sportvolk* » ouest-allemand pour ménager la susceptibilité d'une poignée de dirigeants que l'on veut continuer à compter dans son camp lors de prochaines (grandes) manœuvres au sein du DFB. La volte-face de la fédération apparaissait d'autant plus scandaleuse que le Directeur du NWDR, le Dr. Pleister, avait reconnu lors des rencontres aboutissant à l'accord de septembre 1955 qu'il fallait renoncer autant que faire se pouvait à retransmettre des rencontres disputées le dimanche pour éviter ainsi les litiges avec les clubs d'*Oberliga* ou des divisions amateurs. Il avait instamment prié le DFB d'intégrer la demande du public dans sa programmation du calendrier de l'équipe nationale et proposé de ne retransmettre que la deuxième mi-temps de rencontres disputées par la *Mannschaft* à l'étranger un dimanche. Dobbratz rappelle que la rencontre contre la Norvège n'était pas une « première » et que le DFB avait déjà émis son veto contre la retransmission de la rencontre Suisse-Hongrie pourtant disputée un samedi, plus précisément le 17 septembre 1955.¹ Et Dobbratz de souligner que ce jour-là, les amateurs ne jouaient pas et qu'en *Oberliga* seule la rencontre Eimsbüttel-HSV à Hambourg était prévue.² Concernant la coopération avec les autres sociétés de télévision européennes, il souligne que depuis la rencontre Italie-Argentine du 5 décembre 1954, la RFA n'avait participé à aucune opération d'envergure concernant une rencontre de football organisée par l'Eurovision. Ce qui, selon Dobbratz, ne pouvait qu'entraîner la profonde incompréhension des partenaires européens.

Dans sa chronique du « *Leberecht* » datée du 10 novembre 1955, Richard Kirn stigmatise lui-aussi une fois de plus les abus de pouvoir et le manque de clairvoyance de la fédération.

Car, selon lui, la retransmission de la rencontre de Karlsruhe constituait une bonne occasion de faire la propagande du football à une époque où les entrées au stade régressaient de « *manière effrayante* ». Kirn saisit l'occasion pour réitérer ses attaques contre Carl Koppehel, ses combats rétrogrades et sa trop grande influence au sein des instances dirigeantes :

¹ Cette rencontre fut retransmise par la RTF.

² Eimsbüttel avait une moyenne de moins de 4 000 spectateurs au cours de la saison 1955-56 qui fut sa dernière en *Oberliga Nord*. Cf. GRÜNE, Hardy, « Eimsbütteler TV », *Vereinslexikon. Enzyklopädie des deutschen Ligafußballs. Band 7*, Kassel: AGON Sportverlag, 2001, pp. 137-138.

« Le DFB ou l'éminence grise qui le dirige, devient peu à peu un motif d'outrage public. Au lieu de remercier le ciel pour la chance qui s'offre de faire la propagande du football en grand style, (...) il éteint le poste. Mais il ne le fera que tant que les amateurs de football accepteront ce traitement irresponsable et indigne. Ne plus l'accepter davantage, c'est bien ce que leur conseille *LEBERECHT*. »¹

Le jour de la rencontre RFA-Norvège, c'est-à-dire le 14 novembre 1955, la presse annonça l'accord de compromis et de dernière minute trouvé par les parties concernées : les auditeurs et les téléspectateurs allaient bénéficier d'une couverture en direct de la seconde mi-temps. Les *Badische Neueste Nachrichten* précisèrent que le dispositif mis en place par le SDR comptait trois caméras de télévision et soulignèrent la contribution décisive du président Peco Bauwens qui, dans un souci d'apaisement face au tollé général provoqué par le refus de la retransmission, s'était efforcé de trouver une solution qui permettrait à l'autorité fédérale de ne pas battre retraite en rase campagne.²

Le jour du match, le journaliste sportif Ernst Werner, du magazine *Sport* de Hambourg, revenait sur l'ensemble des péripéties ayant conduit au psychodrame dont la solution ne pouvait être qu'à moitié satisfaisante pour les amateurs de football télévisé.³ Werner s'efforce de remettre en contexte les tergiversations du DFB et de ne pas participer à ce qui ressemblait à tout le moins à un lynchage médiatique des plus hautes autorités fédérales. De ce fait, tout en illustrant pourquoi la position du DFB ne pouvait rencontrer qu'une vague de critiques acerbes, il s'emploie à relativiser le rôle de la radio et de la télévision concernant la popularisation du football, une démarche à laquelle la plupart des représentants de la presse écrite adhéraient par principe :

« Avec cette interdiction, le DFB ne pouvait qu'apparaître comme une institution archaïque et rétrograde aux parties du public qui ne connaissent ni ses structures ni ses missions. Tel un Don Quichotte, qui à l'ère de la fission nucléaire et de la télévision, persiste à charger des ailes de moulin à vent. La réalité est autre ! Le DFB, si l'on désigne par là ses plus hautes instances dirigeantes, n'est

¹ « Der Deutsche Fußball-Bund oder die graue Eminenz, die ihn regiert, wird langsam ein öffentliches Ärgernis. Statt dem Himmel für die Chance zu danken, wieder einmal für den Fußballsport im größten Stile zu werben (...) dreht er den Knopf ab. Aber nur so lange, wie die Fußballanhänger sich diese gedankenlose und unwürdige Behandlung gefallen lassen. Sie sich nicht länger bieten zu lassen, dazu rät der...*LEBERECHT* », cf. KIRN, Richard, « Leberecht Glosse », *Frankfurter Neue Presse*, 10/11/1955. Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Nun doch Fernseh-Übertragung » (« Retransmission télévisée après tout »), *Badische Neueste Nachrichten*, 14/11/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Cf. WERNER, Ernst, « DFB-Torpedo gestoppt. Nun doch im Fernsehen Deutschland-Norwegen » (« La torpille du DFB stoppée. Allemagne-Norvège sera quand même télévisé »), *Sport*, Hambourg, 14/11/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

pas un ennemi de la télévision. Qu'il ne l'était pas, il l'a prouvé en autorisant la retransmission des deux mi-temps de la rencontre internationale RFA-Norvège le 22 novembre 1953 depuis Hambourg.»¹

Certes, ladite rencontre se disputait un dimanche, mais il s'agissait d'un match qualificatif pour la première Coupe du monde à laquelle la RFA était autorisée à participer après sa réintégration dans la FIFA, le *Volksparkstadion* de la cité hanséatique avait été envahi par 76 000 supporters de la *Mannschaft* et le parc national de téléviseurs comptait largement moins de 10 000 récepteurs. Werner n'évoque pas nommément l'évolution de celui-ci et plus particulièrement sa croissance spectaculaire. Il n'en vient pas moins à constater que les plus hautes instances de la fédération sont depuis lors exposées à une pression croissante émanant de leur base et relayée par les ligues régionales. Pour analyser la position de ces acteurs vis-à-vis du football télévisé, il est révélateur qu'il emploie les verbes « percevoir » (« *fühlen* ») et « ressentir » (« *empfinden* ») pour en caractériser la part de subjectivité et d'irrationalité. Afin d'éviter une détérioration de la situation, il en appelle au sens du devoir des dirigeants et les invite à raison garder dans leur appréhension commune d'un problème concernant des institutions dont l'objet est l'organisation de loisirs de masse. À ses yeux, la radiotélévision n'est pas exempte de reproches. Certes, le DFB ne peut ignorer la radio et la télévision, mais ces dernières seraient mal inspirées de survaloriser leur contribution à la popularisation du football et de justifier ainsi des revendications infondées. Et Werner de rappeler que le football avait déjà la préférence des masses alors que la radio effectuait ses tout premiers pas et que la télévision n'en était qu'au stade des premières expérimentations. De ce fait, il lui semblait plutôt malvenu que le Directeur du SDR, le Dr. Eberhardt, prétende que la télévision avait « *déjà fourni des efforts incommensurables pour accroître la popularité du football* » et indique à titre d'exemple que la télédiffusion de RFA-Italie du 30 mars 1955 représentait un investissement de 100 000 DM, une somme impressionnante à l'époque et largement supérieure au montant total des droits versés au DFB pour l'ensemble des retransmissions de la saison.²

¹ « *Der DFB mußte den Teilen der Öffentlichkeit, die seine Struktur und seinen Aufgabenkreis nicht kennen, als zeitfremd und rückständig mit diesem Verbot erscheinen. Wie ein Don Quichotte, der im Zeitalter der Atomschaltung und des Fernsehens immer noch gegen Windmühlenflügel anrennen. Die tatsächliche Situation ist anders! Der DFB, soweit darunter seine Vorstandschaft verstanden wird, ist nicht fernsehenfeindlich. Daß er es nicht ist, bewies er mit seiner Genehmigung einer Direkübertragung beider Halbzeiten des Länderspiels Deutschland gegen Norwegen am 22. November 1953 aus Hamburg.* », *ibid.*

² De l'ordre de 30.000 DM en 1954-1955, cette somme ne dépassait toujours pas les 35.000 DM à la fin de la saison 1958-1959. Cf. *DFB-Jahresbericht 1954-1955, 1955-1956, 1957-1958 et 1958-1959.*

Quelques jours après un match qui, pour les téléspectateurs, se révéla décevant sur le plan de l'évolution du score, les deux buts ouest-allemands ayant été marqués en première mi-temps avant la prise d'antenne, et du spectacle proposé en seconde période, un rédacteur de la *Nürnberger Zeitung* relativisait la contribution des retransmissions en direct à l'intérêt des foules pour le football :

*« Probablement que le DFB surestime même l'impact propagandiste (de telles retransmissions). Je ne crois pas que cette retransmission (de RFA-Norvège) ait incité ne serait-ce qu'un individu à pratiquer activement le football. »*¹

Ce type de commentaire livrait, bien évidemment, des arguments aux adversaires des retransmissions en direct. Dans le même article, parole est donnée au président de la fédération qui tente de démontrer la bonne volonté des dirigeants du football. Des propos tenus par Bauwens dans le cadre de son allocution lors de la réception donnée par la Ville de Karlsruhe la veille de la rencontre y sont rapportés. Ceux-ci visaient à démontrer que la composante du « peuple » envers laquelle la mission de service public du DFB était la plus évidente, ne nourrissait aucune amertume vis-à-vis de l'institution qu'il « incarnait », contrairement à ce qu'affirmait la presse :

*« Alors que je passais aujourd'hui professionnellement par Sindelfingen (banlieue ouvrière de Stuttgart et lieu d'implantation de la plus grande usine du groupe Daimler Benz), les gamins m'ont reconnu. Ils se réjouissaient bruyamment et me remercièrent pour l'autorisation de la retransmission, car ainsi ils pouvaient au moins suivre la rencontre sur le petit écran. Nous sommes absolument conscients de l'impact public des retransmissions radiophoniques et télévisées. »*²

Pour illustrer ces bonnes paroles, Bauwens s'évertua à démontrer qu'il gérait ce dossier constamment délicat et conflictuel avec la sagesse du « bon père de famille ». En effet, après avoir réaffirmé le souci constant du DFB de veiller à la protection des recettes des clubs de l'élite et des divisions inférieures, il s'appliqua à faire œuvre de pédagogie pour justifier l'établissement du calendrier prévisionnel de la *Mannschaft* :

« C'est pour cette raison (la protection des clubs) que nous nous efforçons de déterminer des dates pour les rencontres internationales qui entrent le moins possible en collision avec le calendrier des

¹ *« Vielleicht überschätzt der DFB diese Werbewirkung sogar. Ich glaube es nicht, daß auch nur ein einziger Mensch durch diese Übertragungen veranlaßt wurde, selbst aktiv Fußball zu spielen. », cf. « Fernsehen und Fußballer. Man muß immer zwei Seiten hören », Nürnberger Zeitung, 22/11/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.*

² *« Als ich beruflich jetzt durch Sindelfingen kam, erkannten mich die Buben. Sie jubelten und dankten mir, daß die Fernsehübertragung genehmigt wurde, nun könnten sie wenigstens das Spiel am Fernsehschirm verfolgen. Wir sind uns der großen Werbewirkung von Funk und Fernsehübertragungen durchaus bewußt. », cf. ibid.*

rencontres de clubs. Ainsi avons-nous retenu la date du « Goldener Sonntag » (le dimanche 18 décembre 1955 précédant la fête chrétienne de la Nativité) pour le match contre l'Italie, réservé la fin de saison pour les rencontres en Scandinavie (Norvège-RFA le mercredi 13 juin 1956 et Suède-RFA le samedi 30 juin 1956) et tentons autant que possible de retenir le samedi pour les matches de la sélection nationale. »¹

La fin de l'allocution de Bauwens aborda les deux extrêmes du spectre des niveaux d'intervention du DFB, la toute jeune UEFA d'une part et le football amateur et rural de l'autre. Rendant son public attentif au rôle éminent que jouait déjà la jeune institution européenne en termes de prescription réglementaire, il rappela d'abord l'obligation faite à toute fédération de respecter les desideratas de la fédération invitée en matière de retransmissions, puis attira l'attention de l'assistance sur les difficultés rencontrées par les petits clubs dans les zones géographiques qui ne bénéficiaient pas encore des bienfaits du « miracle économique ».

Quelques jours après la rencontre RFA-Norvège, l'une des trois plus importantes ligues régionales, celle de Basse-Saxe (*Niedersächsischer Fußballverband*), prenait très officiellement position dans le débat en cours par un communiqué détaillé et argumenté émanant de son service de presse. Il serait fastidieux de reprendre l'intégralité de l'argumentaire officiel, maintes fois invoqué et décliné par les autorités du football. Il consiste essentiellement à (ré-)affirmer leur rôle protecteur vis-à-vis du football amateur, du « football des champs » et de l'éducation de la jeunesse. Pour l'historien, l'intérêt majeur que revêt un communiqué tel celui de la Ligue de Basse-Saxe réside assurément dans le fait que ses auteurs déployèrent des efforts manifestes pour appréhender le débat polémique en cours en tentant d'asseoir leur démonstration sur une vue apparemment cavalière et, disons-le, assez caractéristique des milieux académiques que l'on classe généralement dans le « *Bildungsbürgertum* ». D'une longueur de 180 lignes contenant en moyenne quatre à cinq mots lexicaux, ledit texte va bien au-delà de la communication dont les services de presse des organisations sportives sont coutumiers lorsqu'ils prennent publiquement position sur des questions de principe.² Usant d'une « ficelle » rhétorique héritée de la tradition gréco-latine, la *captatio benevolentiae*, ils concèdent d'entrée que la « *question de la télédiffusion du*

¹ « *Deshalb suchen wir für die Länderspiele nach Möglichkeit Termine mit den geringsten Kollisionen des Vereinsspielbetriebs. So wählten wir für das Italienspiel den "Goldenen Sonntag", für die Skandinavienspiele das Saisonende und sonst wollen wir versuchen, möglichst auf den Samstag auszuweichen.* », cf. *ibid.*

² Cf. « *Fußball im Fernsehen* », (« *Le football à la télévision* »), *Amtsblatt* (« *Bulletin officiel* »), Niedersächsischer Fußballverband, 22/11/1955, Classeur « *Fernsehen 1952-1959* », DFB-Archiv.

football n'a pas encore bénéficié de l'attention qu'elle mérite dans les rangs des sportifs ». ¹
Ce constat initial vise à confirmer aux yeux de l'opinion publique ou à tout le moins du lectorat potentiel de ce genre de publications, que les dirigeants, généralement accusés d'archaïsme et de cécité dans la presse sportive et généraliste, ont bien conscience que dans le champ de la médiatisation du football tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Puis, de manière attendue, la *narratio* énumère les manifestations les plus spectaculaires du caractère inédit, invasif et déstabilisant du nouveau média pour tous les acteurs investis dans l'économie des spectacles, pas seulement sportifs, en RFA et en Europe. ²
La *petitio* est, elle aussi, sans surprise et en appelle au sens civique du public. La consommation de direct sportif est assimilée à une attitude régressive privilégiant une démarche consumériste égocentrique et une molle oisiveté au détriment de l'engagement associatif et citoyen dont chaque Ouest-Allemand devrait faire preuve pour le bien de la République Fédérale. La *conclusio* découlant logiquement de l'ensemble de la progression argumentative condamne le sensationnalisme improductif de la presse et sa propension hâtive à parler de « *guerre entre football et télévision* ». Elle invite les sociétés de télévision à valoriser bien davantage l'action des clubs en intégrant dans leurs programmes des reportages sur le football amateur et scolaire, sur l'initiation au sport dans les « *Sportschulen* ». Bouclant la boucle avec la concession introductive, les rédacteurs appellent de leurs vœux une évolution qui satisfasse les désirs de chacun et réaffirment qu'une critique virulente (« *temperamentvolle Kritik* ») n'est souhaitable que si elle est constructive et favorise véritablement le développement du sport.

D'une part, ledit communiqué de la Ligue de Basse-Saxe recèle de faits bruts et indiscutables concernant le développement du média télévisuel dont l'énumération pouvait éclairer le débat en cours de manière différente et complémentaire de la production journalistique ordinaire. Par ailleurs, il est aussi indéniablement sous-tendu par les croyances des dirigeants concernant la nature même du spectacle médiatisé de football. Or l'obsolescence de leurs représentations était déjà ressentie par le grand public, à défaut d'être toujours clairement verbalisée et théorisée. Ainsi, l'intérêt insuffisant dont le football télévisé jouirait dans les « *cercles de sportifs* » (« *Kreisen der Sportler* ») serait d'abord dû au fait que tout un chacun ne dispose

¹ Sous la plume de ces auteurs, les « sportifs », pratiquants et dirigeants, sont distingués des « plumitifs » et des « gens de télévision ». Ils seraient en quelque sorte les (seuls) véritables représentants de l'engagement bénévole et désintéressé dans le champ de la médiatisation du sport et plus particulièrement celle du football.

² Il est tout à fait caractéristique que dans ledit communiqué une analogie systématique soit établie entre directs sportifs et sorties de films en salle, clubs sportifs et (petits) exploitants de salles (indépendants).

pas de l'important budget nécessaire à l'achat d'un récepteur et d'une antenne ainsi qu'à l'acquittement de la redevance mensuelle. Or, le désir de football télévisé est dès alors pour beaucoup d'Européens d'évidence un désir consommé dans un lieu public après acquittement d'une contribution modeste, celle du prix d'une ou de plusieurs consommations. Paradoxalement, les auteurs relèvent que le nombre de récepteurs mis en service connaît une augmentation impressionnante et constante atteignant déjà le quart de million. Ils pronostiquent en outre que les fêtes de fin d'année, toutes proches, donneront encore un « coup de fouet » aux ventes de téléviseurs qui figurent en bonne place sur les listes de « cadeaux modernes adressées au Père Noël ». Ainsi, soulignent-ils eux-mêmes la démocratisation d'un équipement dont ils venaient juste de déplorer le caractère onéreux.

Par ailleurs, l'amélioration de la qualité technique des retransmissions radiophoniques auraient, selon eux, conférer un attrait nouveau à ces dernières, retardant ainsi la prise de décision des ménages ouest-allemands de consentir au sacrifice financier que représentait l'achat d'un téléviseur. Le talent oratoire de radioreporters tel Herbert Zimmermann, la « voix de Berne », contribuant à ce que les auditeurs puissent avoir « l'illusion de vivre l'événement de manière immédiate » (« daß man unmittelbar dabei zu sein scheint »), les multiplexes « plébiscités » (« ungeteilter Beifall ») du NDR (*Nord-Deutscher Rundfunk*), qui « apportent quelque chose à chacun » (« die jedem etwas bringen »), seraient l'exemple archétypique d'une bonne entente entre autorités du football et des médias. Rappelons qu'au vu des horaires des programmes radiophoniques annoncés dans *Hör Zu*, lesdits multiplexes ne concernaient alors que les secondes mi-temps d'un nombre restreint des rencontres de la poule d'*Oberliga*-Nord et que les rencontres sélectionnées n'étaient pas annoncées à l'avance.

Un autre passage intéressant du communiqué de la Ligue de Basse-Saxe met en lumière le hiatus existant entre les grilles de programmes des sociétés de télévision composant l'ARD et le rôle de vecteur de propagande pour le ballon rond et le championnat d'*Oberliga* auquel les autorités du football n'auraient que trop aimé pouvoir astreindre le petit écran. Ainsi, le NDR, dont on venait de vanter les mérites en matière de couverture radiophonique, est alors présenté comme le mauvais élève de la classe parmi les sociétés de télévision publiques. Car, contrairement au SDR et au NWDR, il ne disposait pas encore des moyens financiers et techniques pour diffuser systématiquement les images des rencontres dominicales dans le cadre de la « Tagesschau » du lundi soir.

L'évocation des zones de diffusion des émetteurs en service ou dont la construction est en cours en novembre 1955 illustre d'une part les difficultés rencontrées sur un plan technique (puissance des émetteurs, caractéristiques techniques des récepteurs) pour faire correspondre non seulement couverture des territoires et frontières administratives des *Länder* et donc des poules d'*Oberliga*, mais traduit également l'impérieuse nécessité de faire face à toute offre potentielle de programmes télévisés provenant de l'autre côté du Rideau de Fer. Ainsi, le communiqué de la Ligue de Basse-Saxe mentionne-t-il le fait que la partie méridionale de la Basse-Saxe est couverte par l'émetteur du *Hessischer Rundfunk* situé sur le « Hoher Meißner » (situé à moins de 30 km au Sud-Est de Kassel) et capable d'émettre jusqu'à Hanovre. Cela documentait la quasi-impossibilité technique d'envisager l'occultation des territoires où se disputaient les rencontres télévisées d'*Oberliga* comme une solution viable, du moins pour la bande frontalière des divers *Länder*. Il évoque en outre la construction d'un émetteur « *particulièrement puissant* » au sommet du « Torfhaus » près de Bad Harzburg (Basse-Saxe) à laquelle répondait celle d'un émetteur de la zone orientale (« *ostzonaler Fernsehsender* ») sur le Brocken, le sommet du massif du Harz situé en RDA (Saxe-Anhalt), et dont la vocation évidente était de couvrir toute l'aire géographique de l'Allemagne du Nord.¹ Des deux côtés du Rideau de Fer, les autorités politiques et sportives avaient une conscience aigüe du fait que les directs radiophoniques et télévisés de football dépassaient largement le cadre sportif. Au grand dam des dirigeants du SED, les réactions des habitants de RDA au « Miracle de Berne » avaient démontré de manière spectaculaire leur degré d'identification avec la sélection de l'autre Allemagne.² À l'Ouest, on ne pouvait pas deviner dès 1955 que le football de clubs est-allemand ne retiendrait jamais qu'un intérêt des plus marginaux en RFA, a fortiori après l'édification du Mur et la création de la *Bundesliga*.

Pour éclairer non seulement la position des ligues régionales, mais également le rôle de ce que l'on désignerait aujourd'hui par le terme de « technostucture » du DFB, nous disposons d'une dépêche non signée datée du 23 novembre 1955 émanant de l'agence de presse sportive *ISK* de Stuttgart.³ Sans verser dans le registre polémiste d'un Richard Kirn, elle soulignait la répartition des rôles au sein de la fédération dans le cas d'espèce : l'interdiction de la retransmission traduirait surtout la volonté des technocrates du DFB avec Carl Koppehel à

¹ À vol d'oiseau, les deux sommets sont situés à moins de dix kilomètres l'un de l'autre et constitueront un cas typique d'équipement redondant après la réunification des deux Allemagnes.

² L'évocation des réactions provoquées en Allemagne de l'Est constitue un chapitre incontournable de la plupart des ouvrages universitaires ou journalistiques consacrés à cet événement.

³ Cf. « Ein Erfolg der Presse » (« Un succès de la presse »), *Internationale Sport-Korrespondenz*, Stuttgart, 23/11/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

leur tête, la volte-face de la fédération étant à mettre au crédit d'un accès de lucidité de son président Peco Bauwens. Qu'au vu des opinions relayées par la presse, ce dernier ait concédé sans ambages lors de son allocution à Karlsruhe que le public avait un droit à la retransmission de la rencontre RFA-Norvège fit sensation (« *wirkte geradezu sensationell* »). En effet, la défense acharnée de leurs prérogatives et la réaffirmation sempiternelle de l'autonomie de leur gouvernance avaient constamment caractérisé le discours officiel des autorités sportives concernant les relations entre le football et les médias. Reprenant un passage d'une chronique de Richard Kirn parue sur le sujet dans le magazine *Sportbericht*, la dépêche de l'*ISK* invitait son lectorat à chercher les véritables responsables de ses inutiles tensions, c'est-à-dire des cadres fédéraux (« *Sportfunktionäre* ») non investis d'un mandat électif et se complaisant dans la splendide isolation de leur tour d'ivoire :

*« C'est tellement rare que l'opinion publique arrive à renverser une décision du Secrétariat général du DFB ! Dans la plupart des cas, l'entreprise est aussi désespérée que si l'on tentait de traverser une dune de sable avec un bolide de course, celui-ci va s'ensabler, infailliblement. Mais cette fois-ci, cela a réussi. »*¹

Si face à la pression populaire matérialisée par les courriers de protestation adressés aux journaux et directement au DFB à Francfort, son président avait fini par transiger et autoriser la retransmission de la seconde mi-temps de RFA-Norvège, on apprit *a posteriori* qu'il l'avait fait de son propre chef (« *auf eigener Kappe* ») en prenant le « risque politique » de ne pas procéder à une convocation préalable du Bureau fédéral (« *DFB-Beirat* »).² Seul le ménagement de la susceptibilité des diverses personnalités composant ce dernier aurait pu l'astreindre à une telle démarche, il n'y était pas contraint par les textes statutaires en vigueur. Effectivement, vexés par l'initiative personnelle du président, les membres dudit Bureau lui firent vertement part de leurs reproches lors de la réunion du 3 décembre 1955 tenue au siège de la fédération à Francfort. Ils le mandatèrent très formellement de n'autoriser qu'une retransmission en différé de la rencontre Italie-RFA que la RAI allait diffuser en Eurovision et de refuser catégoriquement toute autre proposition émanant des services de radiotélévision. Afin d'éviter toute campagne de presse similaire à celle ayant précédé la rencontre contre la Norvège, il fut décidé de ne communiquer que très tardivement l'option retenue. Aux yeux du

¹ « *Wie selten geschieht es, daß die öffentliche Meinung einen Beschluß der DFB-Geschäftsstelle umstößt ! Meist ist das so aussichtslos, als wolle man mit einem Rennwagen durch einen Sandhügel stoßen, er wird unweigerlich stecken bleiben. Diesmal aber ist es gelungen.* »

² « *Nun muß der DFB die Folgen tragen. Diese Ohrfeige werden die Fußballfreunde nicht so schnell vergessen* » (« *Maintenant le DFB devra assumer les conséquences. Les amateurs de football n'oublieront pas cette gifle de si tôt* »), *Badische Neuste Nachrichten*, 20/12/1955, Classeur « *Fernsehen 1952-1959* », DFB-Archiv.

public, cette dernière décision confèrera un caractère d'autant plus « révoltant » à la décision du DFB que toutes les autres mesures nécessaires pour faire de la retransmission d'Italie-RFA le coup d'envoi des réjouissances télévisuelles de fin d'année avaient été prises. Ainsi, bien avant le 3 décembre et la réunion fatidique du Bureau fédéral, un très grand nombre de clubs amateurs avaient programmé leur rencontre dominicale du 18 décembre 1955, la dernière avant la trêve hivernale, à un horaire matinal afin que leurs licenciés puissent suivre l'opposition des deux nations européennes championnes du monde.¹

II.1.1.4 La non-diffusion d'Italie-RFA, point d'orgue d'une année de polémiques autour de la (non) visibilité de la *Mannschaft*

Sur le plan sportif, la fin de l'année 1955 devait enfin livrer des motifs d'espoir et de satisfaction alors que la *Mannschaft* avait perdu chacune des rencontres disputées contre des adversaires de prestige similaire depuis la finale de Berne.² Après une défaite à domicile contre l'Italie le 30 mars 1955, elle avait certes gagné contre l'Irlande en mai. Mais les deux défaites concédées contre l'URSS et la Yougoslavie avaient fait renaître le doute, portant le nombre de celles-ci à six pour seulement trois victoires obtenues contre des nations de second rang.³ La rencontre du 18 décembre 1955 à Rome revêtait donc un intérêt particulier. Les Allemands de l'Ouest voulaient à tout prix obtenir une revanche pour leur défaite du printemps. Le parcours erratique de la sélection nationale nourrissait bien des inquiétudes alors que l'Europe du football prenait une nouvelle dimension grâce à la première édition de la Coupe d'Europe des clubs champions dont les premiers tours se disputaient au cours de cet automne 1955. Celle-ci préfigurait notamment aux yeux des rédacteurs du *Kicker* un championnat d'Europe des clubs dont l'avènement risquait bien d'être bien plus précoce que celui d'une ligue d'Allemagne (« *Deutsche Liga* ») constamment retardé par les forces conservatrices ou rétrogrades à l'œuvre dans les instances décisionnaires du football ouest-allemand.⁴

¹ Cf. « Kein Verständnis für Haltung des DFB. Ablehnung der Fernsehübertragung wird scharf kritisiert » («Aucune compréhension pour l'attitude du DFB. L'interdiction de la retransmission violemment critiquée »), *Der Mittag*, Düsseldorf, 16/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Cf. « Briefkasten » (Rubrique du courrier des lecteurs), *Der Kicker* n°51, 19/12/1955, p. 8.

² Dans l'ordre chronologique des rencontres disputées, ces adversaires étaient la Belgique, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'URSS et la Yougoslavie.

³ Dans l'ordre chronologique des rencontres disputées, ces « seconds couteaux » étaient : le Portugal, l'Irlande et la Norvège.

⁴ Cf. entre autres WEILENMANN, Fritz, « Ein Treppenwitz des Fußballs : Europa-Liga JA ! Deutsche Liga NEIN ! » (« Une ironie du football : Une ligue européenne OUI ! Une ligue d'Allemagne NON ! »), *Der Kicker* n°37, 12/09/1955, pp. 3-4.

Pour la presse sportive, le « Miracle de Berne » ne pouvait plus nourrir l'illusion : l'organisation du championnat de l'élite handicapait le maintien au plus haut niveau de la sélection nationale. Le résultat de chaque rencontre de la *Mannschaft* était aussi évalué à cette aune-là.

Une deuxième victoire contre le champion du monde en titre au cours de la même année civile tomberait à pic pour des *Azzurri*, qui étaient en voie de rachat après une Coupe du monde ratée et revanchards après une défaite subie à Budapest dans le cadre de la Coupe Internationale.¹ Dans son article d'avant-match, le correspondant allemand de *France Football*, Hans Blickensdörfer, souligna les facilités de préparation dont bénéficièrent les responsables de la *Squadra Azzurra* et dont Sepp Herberger ne pouvait qu'être jaloux. Il n'avait pu organiser qu'un stage de trois jours avant de se rendre dans la ville éternelle, « *le championnat ne permettant pas d'autre solution* ». De leur côté, les responsables de la sélection italienne, MM. Pasquale, Foni et Marmo avaient réussi « *à faire comprendre aux responsables de la fédération et des clubs que le prestige national étant en jeu, tous les autres intérêts devaient être secondaires* ». ² Ils n'avaient apparemment pas rencontré grande difficulté à faire avancer une journée de *Seria A* du dimanche 11 décembre 1955 au mercredi 8 pour récupérer l'ensemble des sélectionnés dès le lendemain et entamer une préparation de quasiment dix jours. Concernant la composition du onze allemand, Blickensdörfer déplorait que certains dirigeants et entraîneurs avaient même « *fait l'impossible pour refuser à Herberger les joueurs qu'il demandait* ». Mais, la méthode de « l'oncle Sepp » était elle-aussi remise en question par le plus francophile des journalistes sportifs ouest-allemands. En effet, l'obstination du sélectionneur à faire renaître le onze de Berne, qui d'ailleurs ne rejouera jamais dans sa composition du 4 juillet 1954, commençait à être l'objet de critiques de plus en plus récurrentes que la nostalgie et le mythe naissants ne parvenaient plus à endiguer :

« Tout le monde sait que l'équipe en état de grâce l'année dernière en Suisse, n'existe plus. Herberger a sans doute commis une erreur grave - quoique pardonnable sous l'aspect humain - d'essayer maintes fois de la faire renaître, malgré les suites de cette fameuse jaunisse et malgré l'âge qui commence à parler chez plusieurs joueurs de la formation de Berne. Il est vrai qu'il a essayé d'incorporer des jeunes, mais il l'a fait sans grande conviction et les a évincés dès qu'un des « héros »

BECKERT, Friedebert, « Alarmierende Frage des deutschen Fußballs nach Verhinderung der *Bundesliga*. Brauchen wir noch eine Nationalelf ? » (« Une question inquiétante après le rejet de la *Bundesliga*. Avons-nous encore besoin d'une sélection nationale ? »), *Der Kicker* n°42, 17/10/1955, p. 2.

¹ Hongrie-Italie eut lieu le 27 novembre 1955. La Hongrie gagna par 2 à 0. Puskas et J. Toth II furent les buteurs de la rencontre.

² Cf. BLICKENSDÖRFER, Hans, « Fritz Walter va tenter un dernier exploit devant la "Squadra Azzurra" », *France Football* n°508, 13/12/1955, p. 15.

de Berne semblait à nouveau disponible ! Ainsi, l'équipe d'Allemagne n'a pas été reconstruite en pensant au futur, mais plutôt en pensant au passé. »¹

Parmi les sélectionnés allemands, le plus prestigieux d'entre eux, Fritz Walter, allait connaître un honneur rare au Stade Olympique de Rome, il allait honorer sa cinquantième cape qui, alors, devait « certainement être sa dernière ». Comme pour illustrer qu'une fois de plus Herberger allait privilégier « l'aspect humain » plutôt que la forme du moment ou des considérations tactiques de circonstance, Blickensdörfer pariait sur le fait qu'il inscrirait sur la feuille de match les noms du plus grand nombre possible de « vieux camarades » du « vieux Fritz ».

Ce sont aussi ces éléments qui nourrissaient les attentes d'une grande part du public, notamment des téléspectateurs, vis-à-vis de la rencontre internationale du 18 décembre 1955. En raison de l'accroissement spectaculaire du parc de récepteurs, on estime qu'au bas mot deux millions de téléspectateurs se réjouissaient de pouvoir enfin voir jouer une équipe où figuraient au moins sept des onze héros de Berne et d'assister aux adieux à la sélection du plus illustre des joueurs allemands et des champions médiatiques d'Après-guerre.² La masse des auditeurs qui envisageait de suivre la retransmission radiophonique de l'évènement est logiquement évaluée à plus de quatre millions par le *Weser Kurier* de Brême, car ce nombre correspondait à l'audience moyenne des journées de championnat faisant l'objet de pronostics dans le cadre du « *Fußball-Toto* ».³

Programmée un dimanche après-midi, la retransmission télévisée ainsi que la couverture radiodiffusée de ce match furent donc catégoriquement rejetées par le DFB. Circonstance finalement aggravante, son président avait, conformément au mandat dont l'avait chargé le Bureau fédéral, longtemps endigué le déluge de protestations qui allait s'abattre sur son institution en passant sous silence les décisions arrêtées et en laissant se propager la rumeur fondée uniquement sur sa parole que les parties concernées feraient leur possible pour que le public puisse voir la rencontre en direct. Dans son article d'avant-match daté du 17 décembre 1955, en fait l'œuvre d'un correspondant multicarte de la presse allemande et américaine, la *FAZ* se fait l'écho de l'échec des dernières tentatives de l'ARD en vue d'obtenir au moins la

¹ Ibid.

² « Alles ist noch vorbereitet » (« Tout est encore prêt »), *Wiesbadener Tagblatt*, 17/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Cf. « DFB : Es gibt keinen beschränkten Funktionärenkreis » (« DFB : il n'y a pas de cercle restreint de technocrates »), *Weser-Kurier*, Bremen, 21/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

couverture radiophonique intégrale d'une rencontre très attendue par les supporters de l'équipe nationale. Celui-ci déplorait que si la RAI proposait une couverture radiophonique et une retransmission télévisée de la rencontre, alors qu'en Italie les rencontres de football amateur se disputaient également le dimanche après-midi, le DFB avait insisté pour qu'en RFA seule la diffusion d'un enregistrement des commentaires radiophoniques de la seconde mi-temps fût autorisée au moins une heure après le coup de sifflet final. Il conclut ce passage de son article en rappelant de manière lénifiante que l'attitude des autorités fédérales avait provoqué « *le grand étonnement* » (« *großes Erstaunen* ») du public.¹

Le 19 décembre 1955, son compte-rendu du match finalement perdu par la RFA revenait sur les péripéties qui avaient marqué la retransmission télévisée et radiophonique de la rencontre en Italie. En effet, alors qu'en RFA, l'interdiction de toute retransmission en direct émise par le DFB avait suscité les vives discussions et polémiques sur lesquelles nous reviendrons en détails ci-après, un conflit social opposant les techniciens titulaires de la RAI et leur direction avait menacé de provoquer l'annulation pure et simple de la retransmission en Eurovision du match. Pour les responsables de la RAI, l'incident était plus que fâcheux, car la BBC et l'ÖRF (*Österreichischer Rundfunk und Fernsehen*) avaient fait part de leur intérêt et programmé une retransmission intégrale de la rencontre dans leur grille de programme. Mécontents de la tournure que prenaient des négociations portant sur leurs revendications salariales, lesdits techniciens avaient décidé de déclencher un mouvement de grève intempestif le samedi 17 décembre 1955 au soir. Bien entendu, cette initiative était destinée à exercer une pression maximale sur leur direction, puisqu'elle devait immanquablement provoquer l'ire des téléspectateurs italiens. Celle-ci se manifesta dès l'annonce officielle de la grève par un déluge de réclamations téléphoniques adressées au standard de la RAI et émanant des « tifosi » qui n'avaient pu obtenir de billets pour assister au match. Des négociations nocturnes ad hoc aboutirent à un compromis, certes insatisfaisant pour les supporters les plus intransigeants de la *Squadra Azzurra*, mais qui eut le mérite de permettre aux grévistes de sauver la face et à la direction de la RAI de minorer l'insatisfaction générale : on « s'arrangea » pour mettre en place un dispositif d'urgence basé sur l'emploi de personnels

¹ Cf. «Die deutsche Fußballnationalmannschaft in Rom» («L'équipe nationale allemande à Rome»), *FAZ*, 17/12/1955, p. 10. Les initiales de l'auteur étaient suivies de la mention entre parenthèses de l'ensemble de ses mandataires : (*FAZ, DPA, UP, AP*).

non titulaires permettant la couverture télévisée et radiophonique de la seconde mi-temps.¹ Durant la période étudiée, nous n'avons pu trouver de trace pour la RFA d'une telle instrumentalisation du droit de grève combiné à la passion du football dans le cadre de négociations salariales ou statutaires. Voir dans cet état de fait une manifestation de la culture du « compromis » et des « conventions collectives » développée par les grands syndicats de branche en RFA est certes tentant et cette interprétation semble *a priori* tomber sous le sens, mais elle ne peut être documentée de manière indiscutable dans le cadre de notre étude.

S'il n'eut pas les mêmes effets que le mouvement d'humeur similaire des téléspectateurs italiens, on peut également parler de tollé spectaculaire et de déluge pour caractériser le nombre d'appels téléphoniques qui inonda les standards téléphoniques des sociétés de la télévision publique ouest-allemande. Dans une conférence de presse tenue le lundi 19 décembre 1955, un porte-parole du NWDR mentionna le fait que, jamais depuis ses débuts, la télévision n'avait dû faire face à une telle quantité d'appels de protestation concernant un « changement » de programme. L'annonce officielle confirmant que, de guerre lasse, la télévision renonçait à tenter d'infléchir la position du DFB fut diffusée deux heures avant le coup d'envoi. Durant les trois heures suivantes, le central téléphonique du NWDR basé à Hambourg recensa plus de 1500 appels de protestation à lui tout seul.²

La violence desdites protestations avait, bien entendu, été amplifiée par l'espoir entretenu jusqu'au 14 décembre par le discours lénifiant de Peco Bauwens répétant à diverses reprises que bien qu'il s'agisse d'une rencontre disputée un dimanche, on finirait bien par trouver une solution satisfaisante (« *es wird sich schon eine Lösung finden lassen* »). Dès réception de la dépêche DPA confirmant le refus fédéral d'autoriser une couverture radiophonique ou télévisée en direct, la *Bonner Rundschau* s'empressa de pointer les dissensions devant forcément exister entre la présidence et les instances de direction du DFB pour qu'on en arrive à une cacophonie aussi dommageable pour l'institution fédérale.³ Comme ce fut déjà le

¹ Cf. « Knappe 1-2 Niederlage in Rom », *FAZ*, 19/12/1955, p. 5. Les téléspectateurs italiens «manquèrent» le but contre son camp de Mai qui donna l'avantage à la "Squadra azzurra" (38.), mais ils virent celui, décisif, de Boniperti (83.) et celui qui in extremis sauvait l'honneur de la *Mannschaft* marqué par Schäfer (88.).

² Cf. « 1500 protestetieren beim Fernsehen » (« 1500 téléspectateurs protestent auprès de la télévision »), *Lüneburger Landeszeitung*, 20/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Cf. « Weil der DFB nicht will ! » (« Parce que le DFB ne veut pas ! »), *Bonner Rundschau*, 15/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Hören – aber nicht sehen. Frankreichs Beispiel macht in Deutschland Schule » (« Entendre – mais ne point voir. L'exemple de la France fait école en Allemagne »), *Kölner Stadt-Anzeiger*, 15/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

cas pour le jour férié protestant retenu pour organiser la rencontre RFA-Norvège, le dimanche doré (« *Goldener Sonntag* ») n'était pas un dimanche ordinaire pour les activités des ligues.

En *Oberliga*, seuls deux matches de rattrapage se disputait dans la poule « Ouest » et aucune ligue régionale n'affichait, loin s'en fallait, un programme complet. Le rédacteur de la *Bonner Rundschau* mentionnait lui aussi que dans la ligue dont relevait la capitale fédérale (*Westdeutscher Fußball-Verband*) tous les clubs amateurs avaient reporté leurs rencontres à des horaires matinaux pour que leurs membres puissent participer à la traditionnelle fête de Noël du club tout en supportant Fritz Walter et ses équipiers. Il va même jusqu'à rappeler que parmi les centaines de milliers de téléspectateurs frustrés par la décision de la fédération, on en comptait beaucoup, qui étaient littéralement dans l'impossibilité d'assister à un match de la sélection nationale en se rendant au stade. Et il conclut que s'il avait autorisé la retransmission, « *d'innombrables malades et de nombreux blessés de guerre eussent été reconnaissants envers le DFB* ». L'article de la *Bonner Rundschau*, paru trois jours avant la date de la rencontre, est particulièrement intéressant pour notre étude, parce qu'il conteste ouvertement la validité juridique des règlements fédéraux, fussent-ils européens. Il invite explicitement l'institution publique qu'est la télévision à ignorer l'avis des « *fonctionnaires myopes* » du DFB (« *kurzsichtige DFB-Funktionäre* »), ne serait-ce que pour les forcer à se rasseoir à la table des négociations pour trouver « *une solution assurément envisageable à un problème brûlant* » (« *eine sicherlich mögliche Lösung für ein brennendes Problem* »).

Le lendemain, les *Stuttgarter Nachrichten* posent elles aussi la question de la légitimité du DFB pour exiger l'exclusion du territoire allemand d'une radiodiffusion continentale.¹ En effet, d'un point de vue technique, les citoyens ouest-allemands disposant d'appareils adéquats et des compétences linguistiques requises pouvaient suivre sans problème le reportage radiophonique en direct de la RAI. D'un point de vue juridique, il en résulterait une « *incontestable inégalité de traitement frappant certaines classes de la population allemande* » dont le rédacteur des *Stuttgarter Nachrichten*, Alfred Birn, espérait que des juristes compétents se saisiraient rapidement. Une fois encore, un appel était lancé pour remettre à « *leur vraie place* » une fédération et ses cadres « *bien trop habiles en affaires* » (« *allzu geschäftstüchtige Sportfunktionäre* »). Ce faisant, Birn se comportait en porte-voix des milliers de téléspectateurs qui adressèrent des lettres de protestation aux journaux dès

¹ Cf. BIRN, Alfred, « Weist den DFB in seine Schranken » (« Remettez le DFB à sa place »), *Stuttgarter Nachrichten*, 16/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

l'officialisation de la position du DFB et qui se sentaient pris en otage par ce bras de fer opposant deux des principaux acteurs du champ de la médiatisation du football. Dans le cas d'espèce, la défense intransigeante des prérogatives fédérales par la direction du DFB fut quasi-unanimement assimilée à un injustifiable abus de pouvoir et une trahison de la mission de service public qui lui était confiée. La presse en prédisait l'inévitable contre-productivité au vu de la perte durable d'image qu'elle impliquait et de la désaffection revancharde d'une part considérable du public qu'elle pouvait voire devait engendrer. Ainsi, le paragraphe introductif de la rubrique du courrier des lecteurs du quotidien populaire et vespéral francfortois *Abendpost* en date du 18 décembre 1955 souligne expressément qu'en dépit de la quantité vraiment exceptionnelle des missives adressées à la rédaction, pas une seule lettre ne présentait la moindre circonstance atténuante en faveur du DFB.¹ En outre, quasiment toutes les lettres recensées lancaient des appels au boycott des matches de clubs pendant plusieurs semaines « *pour dispenser une bonne leçon* » aux hiérarques de la fédération. On y sent de manière très distincte le fossé entre les classes populaires constituant déjà l'essentiel du public des médias radioélectriques de masse lors de directs sportifs et la classe des dirigeants, des « apparatchiks » fédéraux (« *DFB-Bonzen* ») qui accèdent à la tribune présidentielle sur invitation. Faisant déjà état d'une montagne de lettres de protestation encombrant la salle de rédaction dès le 16 décembre 1955, le rédacteur de l'*Abendpost*, Heinz Mägerlein, ne doute pas un instant du fait que les dirigeants fédéraux étaient forcément conscients de l'indignation qu'ils déclenchaient dans le pays et qu'ils n'agirent de la sorte que parce qu'ils étaient sûrs de leur « impunité » tout en pariant sur la faculté d'oubli du public. Sa démonstration prend même un tour catastrophiste quand il relève que « *déjà des signaux d'alarme indiquent que la radio n'est plus la bienvenue dans les stades de football* » et ne peut s'empêcher de redouter une escalade qui s'emballerait aux dépens du public et de son droit fondamental à l'information : « *Aujourd'hui, c'est la télévision, demain la radio et après-demain la presse* ». ² Fort de ce constat, il stigmatise en termes virulents l'incapacité, grotesque à ses yeux, des dirigeants fédéraux à tirer avantage des médias radioélectriques pour favoriser le développement du sport de masse dont ils ont la charge. En outre, il attribue leur décision à un profond mépris des classes populaires qui constituent pourtant la majorité des fidèles consommateurs des spectacles proposés dans les stades :

¹ Cf. « Das schreib'ich mal der *Abendpost* – Entäuscht vom DFB » (« Voila ce que j'écris à l'*Abendpost* – Déçus par le DFB »), *Abendpost*, Francfort, 18/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. MÄGERLEIN, Heinz, « Heute Fernsehen – morgen Rundfunk- übermorgen Presse : DFB hat Millionen Menschen vor den Kopf gestoßen » (« Aujourd'hui la télévision – demain la radio – après-demain la presse : le DFB vexe des millions de gens »), *Abendpost*, Francfort, 16/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Voit-il (le DFB) vraiment que ses millions d'adhérents/de sympathisants qui remplissent les gradins des stades chaque dimanche détiennent un droit légitime à déguster quelques prestigieuses délicatesses footballistiques en direct par an, c'est-à-dire sous forme de retransmissions originales, qui répandent un tout autre fluide que les émissions en conserves qu'on leur sert des heures ou des jours plus tard. »¹

Face au refus du DFB, le DF et son organisation faîtière l'ARD adoptèrent une stratégie de communication qui ne pouvait que leur valoir la sympathie des téléspectateurs et des auditeurs ouest-allemands. En effet, malgré la grande incertitude pesant sur la programmation initialement envisagée, on décida de maintenir toutes les dispositions prises pour pouvoir assurer dans de bonnes conditions une retransmission radiophonique et télévisée en direct.

De fait, les équipes techniques et le commentateur vedette Rudi Michel effectuèrent le voyage à Rome pour démontrer la volonté de l'institution d'être à la hauteur des attentes de son public et de la mission qui lui était assignée. Dès le 16 décembre 1955, le président de l'ARD, Eberhard Beckmann, rappelait dans une conférence de presse que toutes les restrictions concernant la télédiffusion du football sur les ondes ouest-allemandes étaient le fruit de pressions exercées par le DFB. Il souligna que l'accord d'août 1954 excluant les retransmissions dominicales comportait des clauses prévoyant expressément la possibilité de déroger exceptionnellement à cette règle. Or, celles-ci n'ayant jamais été remises en cause au cours des négociations ultérieures, la position du DFB était donc déclassée puisque présentée comme une revendication déraisonnable au vu de l'activité réduite des clubs prévue à la date et à l'horaire concernés.² Le rédacteur du *Wiesbadener Tagblatt* prédit même que lors de la prochaine assemblée générale de la fédération, la base, c'est-à-dire les clubs amateurs, dont les membres sont autant de supporters de l'équipe nationale, afficheront leur mécontentement d'avoir été instrumentalisés par la direction du DFB, si tant est que les dirigeants ayant la maîtrise de l'ordre du jour daignent s'adonner à un exercice de démocratie aussi inconfortable que salutaire. Du fonctionnement institutionnel de la plus puissante fédération sportive du pays, il dégage une réflexion concernant la liberté individuelle dans une société des loisirs où prédominent des organisations de masse :

« Finalement, et c'est ce que nous pensons avoir le droit de dire au sujet de la liberté de l'individu, ce dernier a le droit de disposer de ses loisirs comme bon lui semble. Mais si on empêche avec autant de

¹ *« Sieht er wirklich, daß die Millionenzahl seiner Anhänger, die Sonntag für Sonntag die Ränge der Fußballfelder füllen, auch ein Anrecht darauf haben, einige Male im Jahr die großen Leckerbissen der Fußballkost im Augenblick des Geschehens, das heißt in Originalübertragungen, die ja ein völlig anderes Fluidum ausströmen als die Stunden oder Tage später gesendete Konserve, vorgesetzt zu bekommen ? », ibid.*

² Cf. « Alles ist noch vorbereitet » (« Tout est encore prêt »), *Wiesbadener Tagblatt*, 17/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

fermeté son libre choix en matière de loisirs comme c'est le cas à l'heure actuelle, alors cela n'a plus rien à voir avec les règles du jeu d'une collectivité démocratique. »¹

Implicitement, la prétention traditionnelle des organisations sportives de masse à l'autonomie de leur fonctionnement est donc présentée comme recelant *per se* le ferment d'un comportement anti-démocratique puisqu'il survalorise les choix opérés dans l'entre-soi associatif au détriment de la règle commune ou de l'intérêt commun désigné par le plus grand nombre.

Le service de presse du DFB attendit le surlendemain de la rencontre Italie-RFA pour tenter une contre-offensive en transmettant un communiqué aux agences de presse sportive ainsi qu'aux principaux quotidiens et hebdomadaires du pays. Celui-ci fut publié in extenso et commenté de manière lapidaire par la *Neue Rhein Zeitung* de Düsseldorf.² La stratégie argumentative déployée est sans surprise. Les rédacteurs invoquent d'abord des constats prétendument incontestables de baisses d'entrées au stade. Puis, les décisions prises en assemblée générale par la fédération en 1952 et 1954 sont présentées comme la source de légitimité indiscutable de la décision contestée et l'évocation des accords passés avec l'ARD concernant les retransmissions dominicales est censée démontrer la bonne foi et la fiabilité des autorités fédérales. Ils citent les exemples étrangers similaires (France, Suisse, Angleterre), dénoncent les propos excessifs de la presse qui osa parler de déficits démocratiques, d'absence de sens civique et de pente dictatoriale dans le cadre de ce qui, aux yeux des cadres du DFB, ressemblait fort à une campagne de diffamation de la pire espèce. Ils déplorent le manque de terrains qui empêche, contrairement aux affirmations de la presse et des responsables de la télévision, de programmer l'ensemble des 5000 matches amateurs prévus les dimanches après-midis à un horaire matinal.

Le rédacteur de la *Neue Rhein Zeitung* déclassé le communiqué officiel et le présente comme une longue et vaine tentative de justifier par une démonstration pédante les décisions péremptoires et impopulaires de la plus puissante des fédérations sportives allemandes.

¹ « *Schließlich, und das glauben wir hinsichtlich der Freiheit des Einzelmenschen sagen zu dürfen, muß er selbst entscheiden können, was er mit seiner Freizeit tut. Wenn man ihn aber in der Wahl seiner Freizeitgestaltung so nachdrücklich hindert, wie es jetzt der Fall ist, dann hat das mit den Spielregeln einer demokratischen Gemeinschaft nichts mehr zu tun.* », Ibid.

² Cf. « Versuch einer Rechtfertigung. DFB nimmt zum Fernsehverbot Stellung » (« Tentative de justification. Le DFB prend position concernant l'interdiction de retransmission »), *Neue Rhein Zeitung*, 21/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Plus particulièrement, la mention des 5000 rencontres dominicales lui semble relever d'une mauvaise foi ridicule puisque l'avant-veille tout un chacun avait pu constater que l'immense majorité des pelouses étaient désertes l'après-midi. Le quotidien populaire de la même ville rhénane, *Der Mittag*, se demande même si les rédacteurs du communiqué ont soumis leur texte pour validation à la présidence du DFB avant de le publier et de le diffuser.¹ Car, ledit communiqué ne contenait que des arguments connus et déjà rejetés par le grand public.

Il se demande donc, si les instances décisionnaires ont l'intention « *incompréhensible et impardonnable* » (« *unverständlich und unverzeihlich* ») d'ignorer le vaste mouvement d'opinion qu'elles ont provoqué et d'appliquer à l'avenir les mêmes principes privant des millions d'auditeurs et de téléspectateurs des futurs exploits dominicaux de la sélection nationale. Pour le savoir, il plaide pour que l'on soumette sans délai la question aux responsables des cénacles dirigeants de la fédération « *dont un nombre considérable vient tout juste de rentrer d'une agréable escapade romaine* ». Si ces derniers ne se sentaient pas en mesure de revenir sur des dispositions dont l'application s'était avérée impossible sans vexer le grand public, il propose de s'en remettre à la sagesse des dirigeants du football amateur en prise directe avec la population et d'espérer qu'il se trouvera des hommes « *qui, renonçant à toute politique de clocher, sauront se montrer suffisamment progressistes pour empêcher qu'à force de myopie le football ne scie la branche sur laquelle il est assis* ».²

Or, dès le 20 décembre 1955, un quotidien régional de Westphalie, le *Westfalen-Blatt* de Limburg avait sondé les clubs amateurs locaux. Les réponses apportées par les responsables et les joueurs interrogés abondaient invariablement dans le même sens : le DFB ne traduisait vraiment pas la volonté de sa base en privant la nation du match international disputé à Rome l'avant-veille.³ Sans crainte de forcer le trait, après avoir présenté la position de quinze clubs, le rédacteur du *Westfalen-Blatt* inséra en exergue la remarque appendiculaire suivante :

¹ « Ist das die Meinung des DFB ? Eine völlig unzureichende Erklärung seines Pressedienstes » (« S'agit-il vraiment de l'opinion du DFB ? Une explication totalement insuffisante de son service de presse »), *Der Mittag*, 21/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « (...) die unter Verzicht auf jede Kirchturmpolitik fortschrittsfreudig genug sind, um zu verhindern, daß der Fußballsport sich vor lauter Kurzsichtigkeit selbst den Ast absägt, auf dem er sitzt. », *ibid.*

³ « Was unsere Vereine dem DFB zu sagen haben : "So ein Spiel **muß** direct übertragen werden" » (« Ce que nos clubs ont à dire au DFB : "Un tel match **doit** être retransmis en direct" »), *Westfalen-Blatt Limburg*, 20/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« *Nous nous sommes abstenus de publier les nombreux propos virulents adressés personnellement à la direction du DFB et doutant du fait – du moins pour cette décision – que les instances compétentes aient disposé des capacités de jugement requises.* »¹

Loin d'allier le fiel et l'euphémisme de manière similaire, les *Bremer Nachrichten* appréhendèrent la crise engendrée par la non-diffusion d'Italie-RFA après avoir présenté une analyse dépassionnée de la défaite sportive concédée au Stade Olympique de Rome.² Moins d'un an et demi après le « Miracle de Berne », le rédacteur invitait d'un même souffle le sélectionneur et les autorités fédérales à ne pas figer leurs pratiques dans une approche passéiste et nostalgique. Comparant l'âge moyen de la *Squadra Azzurra* et de la *Mannschaft*, il souligna qu'en dépit des satisfactions que l'on pouvait tirer de leur performance collective, peu de joueurs ouest-allemands pouvaient raisonnablement nourrir l'espoir de figurer dans la sélection qui défendrait son titre lors de la Coupe du monde organisée en Suède en 1958. Il rappelait que Sepp Herberger était resté obstinément sourd aux critiques l'enjoignant de rajeunir la sélection nationale et se demandait si la « *toute puissance* » du DFB n'engendrait pas forcément ce type de comportement vis-à-vis de l'opinion publique. Redoutant que le corporatisme des autorités fédérales ne finisse par nuire au nouveau symbole national que représentait la *Mannschaft* depuis le 4 juillet 1954, il exhortait ces dernières à user de leur pouvoir de refuser la médiatisation des sorties de cette dernière avec parcimonie et lucidité :

« *Lorsqu'une "équipe nationale" dispute un match, c'est aussi sur le plan de la publicité que le DFB devrait considérer celui-ci comme un évènement auquel, si le football l'intéresse, le peuple entier devrait être autorisé à prendre part en direct. On pourrait penser qu'à Rome, ce n'est pas une "équipe nationale", mais seulement une sélection du DFB qui a joué et perdu.* »³

Dans son édition du 21 décembre 1955, le quotidien populaire berlinois *BZ* inscrivit la polémique née autour de la non-diffusion du match Italie-RFA dans une approche prospective à long terme en s'appuyant sur le précédent américain.⁴ Les raisons invoquées par le DFB sont présentées comme autant d'arguties qui ne pouvaient ni satisfaire les téléspectateurs

¹ « *Nicht veröffentlicht haben wir die vielen harten Worten, die sich persönlich gegen die DFB-Führung richten und Zweifel hegen, ob – wenigstens für diese Entscheidung – bei maßgeblichen Stellen das notwendige Beurteilungsvermögen vorhanden sei.* », *ibid.*

² « *Denkt an die Zukunft* » (« Pensez à l'avenir »), *Bremer Nachrichten*, 20/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ « *Wenn eine "Nationalmannschaft" spielt, sollte der DFB diesem Ereignis auch in der Publikation den Wert einer Sache geben, die das ganze Volk, soweit es fußballinteressiert ist, sofort teilnehmen läßt. Man könnte auf den Gedanken kommen, daß in Rom nur eine DFB-Auswahl spielte und verlor.* », *ibid.*

⁴ *BZ* avait succédé au quotidien *BZ. am Mittag* dont la parution avait cessé durant la Seconde Guerre mondiale. Après la rétrocession des biens de la famille Ullstein confisqués par les Nazis, le titre fut à nouveau publié à partir du 19 novembre 1953. En 1960, l'ensemble du groupe Ullstein-Verlag sera racheté par le groupe Axel Springer.

frustrés ni rendre justice à l'évolution en cours dans le monde des médias. Rappelant l'insistance avec laquelle la fédération répétait qu'elle n'avait pas émis d'interdiction concernant ladite rencontre internationale, mais uniquement prôné le respect d'un accord dont la validité ne pouvait être remise en question, le rédacteur souligna l'inanité foncière de la démarche :

« *Qu'il émette des interdictions ou non, en aucun cas le DFB ne sera en mesure d'enrayer la marche triomphale de la télévision même en ayant recours aux arrangements les plus astucieux.* »¹

Il indiqua également que si la télédiffusion d'événements sportifs avait initialement provoqué des chutes de 30% ou davantage des entrées dans les stades américains, les organisateurs de spectacles sportifs s'étaient évertués à reconquérir leur public en améliorant leur offre et avaient déjà d'éclatantes réussites à faire valoir. Par ailleurs, il souligna que le sport télévisé était devenu un loisir, une détente pour l'ensemble de la cellule familiale, qu'il favorisait la découverte de nouvelles pratiques sportives et l'engagement associatif dans des organisations comptant un nombre bien plus restreint de licenciés que le DFB. Estimant que la semaine de 40 heures allait encore accélérer cette évolution vers une consommation croissante d'événements sportifs médiatisés, il prédit que les clubs de l'élite (« *Vertragsligavereine* »), qui alors en étaient déjà réduits à faire la chasse aux spectateurs qu'ils avaient « *si mal traités par le passé* », devaient s'attendre à ce que cinq à dix ans plus tard chacun pourrait choisir les meilleurs matches qu'il désirait voir sur le petit écran.

Même si la tempête médiatique se calma de manière notable à l'approche de Noël, l'impopolarité persistante du DFB continua d'occuper une place de choix tant dans les bilans annuels qui envahissent les pages sportives durant la trêve des confiseurs que dans la rubrique du courrier des lecteurs. Le journal sportif *Neue Woche* de Hanovre attendit plus d'une semaine après la date de la rencontre Italie RFA pour présenter un florilège de lettres de lecteurs.² Les observateurs professionnels ou profanes ayant pu prendre du recul, les questions de gouvernance du sport qui persistaient à polariser leur attention gagnèrent en perspective cavalière ce qu'elles avaient perdu sur le plan émotionnel. Comme cela arrive souvent en pareil cas, des fuites émanant du siège de la fédération levèrent les derniers doutes du public :

¹ Cf. « *Der Fernseh als Fußballtribüne* » (« La télévision en tant que tribune (de stade de football) »), *B. Z.*, 21/12/1955, Classeur « *Fernsehen 1952-1959* », DFB-Archiv.

² « *Wer war gegen die Fernseh-Übertragung ? Das keckste Dementi der Welt* » (« Qui était opposé à la retransmission télévisée ? Le démenti le plus effronté du monde »), *Neue Woche*, 27/12/1955, Classeur « *Fernsehen 1952-1959* », DFB-Archiv.

lors de la réunion du Bureau fédéral du 3 décembre 1955, Peco Bauwens et Hans Hubers avaient été formellement mis en minorité lors du vote portant sur l'autorisation de la retransmission d'Italie-RFA. Une lettre de lecteur estimait que cette position honorait le président et le vice-président de la fédération, mais qu'on les respecterait davantage s'ils avaient tiré toutes les conséquences de ce vote et mis leur démission dans la balance. Un autre lecteur du même journal abonda dans le sens de la *Süddeutsche Zeitung* de Munich, un quotidien généralement sérieux et prudent dans le choix de sa ligne éditoriale. Ainsi conseillait-il vivement au DFB de ne révéler sous aucun prétexte le nom de ceux qui avaient tiré les ficelles dans les coulisses afin que, protégés par l'anonymat, ils puissent encore continuer de fréquenter les stades de football en restant sains et saufs, puisqu'ils n'avaient pas eu la décence élémentaire de démissionner.

Une considération, qui émergeait nettement dans ledit florilège de courriers présenté par *Neue Woche* tout en ayant peu retenu l'attention de la presse auparavant, touchait aux inconvénients qu'une programmation en semaine des rencontres de la *Mannschaft* impliquait pour les masses laborieuses. Nombreux étaient ceux qui pensaient que le DFB leur avait de fait rendu un très mauvais service. En effet, les entreprises protestaient déjà contre les retransmissions de match de football les après-midis de jours ouvrés, car elles leur reprochaient d'annihiler la motivation des personnels.

Par voie de conséquence, l'équipement des stades en projecteurs susceptibles de permettre l'organisation de rencontres en nocturne dans de bonnes conditions pour les spectateurs et la télévision en paraissait d'autant plus urgente.¹ Car, la nécessaire recherche de compromis que la crise déclenchée le 18 décembre 1955 passait peut-être par l'imitation du modèle anglais prôné par le manager des Blackburn Rovers, John Carey. Bien conscient que les matches de la *Football League* nécessitaient aussi une publicité télévisuelle, ce dernier avait échafaudé un compromis préservant les intérêts tant des clubs que de la BBC et de la chaîne privée ITV² Au-delà des questions touchant au versement de droits, c'est surtout l'organisation des journées de championnat prévue par Carey qui retenait l'attention des observateurs allemands.

¹ La parution au début de l'année 1955 de deux articles dans *France Football Officiel* prouve au besoin que l'équipement des stades en projecteurs performants est un souci partagé par les responsables du football professionnel des deux côtés du Rhin.

Cf. COTTEAUX, René, « Nocturnes... et technique de l'éclairage », *France Football Officiel*, N° 459, 04/01/1955, pp. 1-2.

DELAUNAY, Pierre, « Pas de nocturne en Coupe d'Angleterre », *France Football Officiel*, N° 459, 04/01/1955, p. 1.

² ITV avait commencé ses émissions dans la région de Londres et des Midlands en septembre 1955.

Similaire au « modèle italien », elle prévoyait la programmation isolée d'un match qui ferait l'objet d'une retransmission en direct le vendredi soir avant chaque journée de championnat se déroulant le samedi. Les principales rencontres du samedi devaient faire l'objet d'un résumé diffusé à une heure de grande audience. Durant les mois d'hiver, la rencontre du vendredi se disputerait systématiquement en nocturne et en fin d'après-midi au printemps et en automne.¹

Il faudra attendre les années 1980 et l'avènement des télévisions privées et à péage pour que cette organisation des journées de championnat deviennent la règle en RFA et en France. Si la programmation de rencontres le vendredi soir devint chose courante après la création de la *Bundesliga*, ce ne fut pas pour les besoins de la télévision, mais pour éviter que la multiplication d'affiches opposant les grands clubs traditionnels du Bassin de la Ruhr le même jour ne conduise à une concurrence néfaste en termes d'entrées dans les divers stades.

Le 28 décembre 1955, l'hebdomadaire sportif *Der Sportbericht* proposa à ses lecteurs à la fois un traitement synthétique de la contre-offensive médiatique du DFB ainsi que la dernière chronique de Richard Kirn consacrée, elle aussi, à divers aspects de la polémique engendrée par la non-diffusion d'Italie-RFA.² Après avoir présenté l'essentiel de l'argumentaire du DFB en dix points succincts, *Der Sportbericht* procède comme l'avaient fait d'autres publications avant lui et réfute systématiquement la validité d'un discours convenu faisant de la fédération le héraut lucide et courageux de la protection du football amateur. Fait marquant dans la partie critique de l'article, l'ARD est accusée d'avoir trop facilement cédé face aux prétentions iniques du DFB et d'avoir ainsi failli à sa mission de défense du droit du public à une information de qualité.³ Dans sa causerie hebdomadaire, Richard Kirn qualifiait après réflexion l'incident du 18 décembre 1955 de gravissime, car « *même s'il ne fallait pas surestimer tous les courriers rédigés par des épistoliers déçus, on n'avait jamais connu une telle indignation dans toute l'histoire du football allemand* ». ⁴

¹ Cf. «Schuß vor den Bug» («Tir de sommation»), *Rheinischer Merkur*, 31/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Paraissant de janvier 1946 à décembre 1970, *Der Sportbericht* fait partie de la liste des quotidiens et hebdomadaires sportifs qui n'auront su, au contraire du *Kicker*, résister à l'avènement de la télévision et au succès renouvelé de la radio après la généralisation des postes à transistors.

³ «DFB verteidigt sich und unsere Antwort darauf. Die Abmachung des DFB mit den Rundfunkanstalten bedarf der Korrektur» («Le DFB se défend et nous lui répondons. L'accord entre le DFB et les sociétés de radiotélévision doit être amendé»), *Der Sportbericht*, 28/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

⁴ « *Auch wenn man nicht alle Briefe, die aus enttäuschten Federn kamen, überschätzen soll : so etwas von Entrüstung war, seit es einen deutschen Fußball gibt, nicht dagewesen* », cf. KIRN, Richard, « Hier plaudert

Après avoir évoqué la quantité impressionnante de lettres qu'il avait reçue dans les jours suivant l'annonce du refus du DFB, Kirn n'en releva qu'une, dont il cita un passage conférant au débat une dimension dénuée de toute trivialité :

« *Sous mes yeux se trouve la Loi fondamentale pour la République Fédérale d'Allemagne. Sous l'Art. 5, je lis dans la dernière phrase : "La liberté de la presse et la liberté de reportage par la radio et le film sont garanties. Aucune censure n'est effectuée."... Le DFB croit avoir le droit d'intervenir et de censurer. Qu'advierait-il d'un reporter ou d'une station, si le match avait effectivement été retransmis en direct ? Quelle serait la conclusion d'un procès devant le tribunal constitutionnel fédéral qui aurait pour objet d'empêcher le DFB de faire main basse sur la Loi fondamentale ?* »¹

Au-delà des principes fondamentaux de la vie démocratique, des considérations économiques dépassant de beaucoup la trésorerie des clubs de football avaient fini par colorer les polémiques suscitées par la non-diffusion d'Italie-RFA. Peu après l'officialisation du refus du DFB, le syndicat des revendeurs d'articles électroménagers appuyé par le lobby de l'industrie radioélectrique avait sollicité l'intervention du président de la République Fédérale, Theodor Heuss, pour débloquer une situation qui allait entraîner un manque à gagner substantiel. Soucieux de préserver autant que possible son autorité morale, ce dernier, qui avait déjà corrigé l'impression douteuse déclenchée par les propos nationalistes de Bauwens lors du retour triomphal des héros de Berne, se garda bien d'intervenir dans un débat où il avait beaucoup à perdre.²

Durant la Coupe du monde 1954, la médiatisation de l'épopée de la *Mannschaft* avait permis aux foules de la jeune république de se ressentir comme une « *communauté virtuelle* ». Mais, d'évidence la visibilité insatisfaisante de deux matches internationaux aura suffi pour faire ressurgir des clivages sociaux que beaucoup avaient à tort crus dépassés dans la société du « *Miracle économique* ». Et puis, derrière le mode de gouvernance adopté en l'occurrence, le passé démoniaque du DFB projetait une ombre persistante, dont ni sa refondation institutionnelle ni son exclusion temporaire de la FIFA n'avaient décidément pu faire table rase.

Richard Kirn » (« La causerie de Richard Kirn »), *Der Sportbericht*, 28/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

¹ « *Vor mir liegt das Grundgesetz für die Bundesrepublik Deutschland. Unnter Artikel 5 (1) lese ich im letzten Satz : "Die Pressefreiheit und die Freiheit der Berichterstattung durch Rundfunk und Film sind gewährleistet. Eine Zensur findet nicht statt."... Der DFB glaubt einschreiten und zensieren zu dürfen. Was würde einem Reporter oder einer Station geschehen, wenn das Spiel tatsächlich im Original übertragen worden wäre ? Wie würde ein Prozeß vor dem Bundesverfassungsgericht enden, der zum Gegenstand hätte, der DFB möge seine Finger vom Grundgesetz lassen ?* », *ibid.*

² Cf. « *Nur ein echter Kompromiß kann nützen* » (« *Seul un véritable compromis sera utile* »), *Der Fußball-Kurier*, 31/12/1955, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

II.1.2 RFA (1956)

Nous avons indiqué d'entrée au début de cette partie de notre étude que les prises de position des divers acteurs du champ de la médiatisation du football en France et en RFA devaient constamment être éclairées à la lumière d'un fait majeur connu de tous : la croissance impressionnante du parc de récepteurs. La fin et le début de l'année sont des périodes traditionnellement propices à la publication de documents portant sur les bilans et perspectives des divers secteurs économiques. Ceux concernant les résultats des industries radioélectriques affectèrent évidemment les discours développés par les protagonistes du conflit football-TV qui avait connu une escalade sans précédent au cours des dernières semaines de l'année 1955. Sans discontinuer depuis fin 1952, les statistiques émanant du ministère fédéral des Postes et Télécommunications consignées dans le classeur des archives du DFB consacré à la problématique « Télévision » documentaient la croissance rapide du parc national de téléviseurs. En effet, si à la fin de l'année 1954, on estimait celui-ci aux alentours de 80 000 récepteurs, on annonça pour le seul mois de janvier 1956 que 71 266 citoyens ouest-allemands avaient rempli une déclaration d'achat d'un appareil neuf destinée aux services fiscaux de la république en charge de la collecte de la redevance audio-visuelle. On comptait dorénavant un total de 753 105 possesseurs de téléviseurs. L'industrie radioélectrique estimait ses ventes pour l'année 1955 à plus de 300 000 récepteurs. La prédominance de la radio avec ses 14 millions d'abonnés contribuables restait patente, mais on pouvait affirmer que désormais une large frange de la population ouest-allemande avait accès à la télévision, au moins dans un lieu public ou dans le cercle familial élargi.¹

II.1.2.1 La contre-attaque médiatique du DFB au début de l'année civile 1956

Le terme de « *Fernsehstreit* » généralement employé par la presse n'était évidemment pas exempt de réminiscences historiques. En effet, en raison de l'opposition acharnée des deux parties défendant des vues sous-tendues par des dogmes indiscutables et la radicalisation de leur discours rappelait les disputatio théologiques. En outre, le conflit football-TV menaçait dorénavant de durer aussi longtemps que le « *Kulturkampf* » qui avait empoisonné le débat politique durant quasiment toute la première décennie du Reich wilhelminien et n'avait

¹ Cf. également « Fast 300 000 Fernseher » (« Presque 300 000 téléspectateurs »), *Berliner Morgenpost*, 21/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

finalement abouti, selon les mots du Pape Léon XIII, « *qu'à nuire à l'Église sans rien apporter à l'État allemand* ».

L'attitude intransigeante et à nouveau très offensive de Carl Koppehel est parfois allusivement comparée à celle que Bismarck adopta contre le Zentrum et les socialistes.¹ Ainsi, comme le premier Chancelier du Reich wilhelminien, Koppehel n'avait pas à rendre des comptes directement à l'opinion publique. Analogie supplémentaire, il semblait être le véritable dépositaire du pouvoir dans cette affaire, en lieu et place des représentants désignés par les délégués des ligues régionales lors de l'Assemblée générale (« *Bundestag* ») du DFB.²

L'article cité du *Hamburger Anzeiger*, comme beaucoup d'autres parus au début de janvier 1956, reprochait à la fédération une méthode de gouvernance des plus critiquables et, ce faisant, ne reculait pas devant l'emploi de termes relevant du champ lexical de la dictature. Il était question de « *potentat* », de « *dictature fédérale* », de « *d'arbitrage inique* » et de « *d'attaques illégitimes* » contre la télévision et la presse. Un communiqué de presse émanant du service dirigé par Koppehel constituait le motif de la réaction acerbe de la presse. Publié le 3 janvier 1956, ledit communiqué contenait effectivement une violente attaque contre le directeur général du *Hessischer Rundfunk*, Eberhardt Beckmann. Ce dernier était ouvertement traité de menteur puisque sa version de l'accord en vigueur entre DFB et ARD depuis octobre 1954 était explicitement niée sur un point essentiel. Le service de presse du DFB affirmait qu'au grand jamais il n'avait été envisagé lors d'une quelconque discussion des possibilités de déroger à l'interdiction des retransmissions en direct le dimanche et que cette option n'avait jamais été retenue dans un document écrit liant les deux parties.

En outre, le DFB attaquait frontalement la presse ouest-allemande en lui reprochant non seulement d'avoir « *ouvert ses colonnes de manière complaisante* » aux responsables de la télévision, mais en outre d'avoir « *publié sans discernement ni restriction une masse de lettres de lecteurs dont les raisonnements ineptes étaient patents* » tout en ignorant généralement les

¹ Cf. « Fußball-Bund bleibt unbelehrbar : DFB attackiert Presse, Rundfunk und Fernsehen », (« La fédération de football reste incorrigible : le DFB attaque la presse, la radio et la télévision », *Hamburger Anzeiger*, 04/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Cf. « Nach der Methode : Angriff ist die beste Verteidigung. DFB wetter gegen Presse », (« Selon la méthode : la meilleure défense, c'est l'attaque. Le DFB vitupère contre la presse », *Abendpost*, 04/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² On note facilement qu'après avoir été mis en minorité par son Bureau fédéral début décembre 1955, Bauwens adopta une attitude très prudente, jusqu'à se confiner dans un silence qui « documentait » sa perte d'influence dans ce dossier.

mises au point contradictoires de la fédération.¹ Fait remarquable, car il soulignait les contradictions sous-tendant la représentation que le DFB avait de son rôle social, ce dernier revendiquait dans ledit communiqué un statut particulier pour le match de football, qu'il fallait distinguer des biens culturels de masse produits par l'industrie des loisirs.

Tout en déplorant que le DFB préférât jeter de l'huile sur le feu plutôt que donner une petite chance à l'apaisement du débat en cours, l'hebdomadaire local de Hanovre, *Neue Woche*, reprocha vertement à Carl Koppehel, qui avait la haute main en exclusivité sur le service de la presse du DFB en raison d'une hospitalisation du Dr. Gösmann, d'avoir autorisé voire inspiré un éditorial paru de manière synchrone dans l'organe officiel de la Ligue de Basse-Saxe. Aux yeux du journaliste de la *Neue Woche*, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute que ladite ligue avait soumis son éditorial pour validation à la *Arndtstraße* avant de le publier. Or, son titre « piochait » dans une nomenclature à laquelle le discours nationaliste et völkisch avait conféré en son temps des connotations nauséabondes : « *Fernseh-Plunder* ». ² *Neue Woche* émettait le vœu pressant de voir le DFB rappeler Carl Koppehel à l'ordre, avant qu'il ne provoque plus de dégâts.

Comme *L'Équipe* et *France Football* l'avaient fait en France, *Der Kicker* avait initialement adopté une position de relative neutralité au moment où le conflit football-TV était le plus vif.³ Au tout début de l'année 1956, l'hebdomadaire sportif dérogea à cette ligne de conduite et critiqua violemment la manière dont les représentants de l'ARD avaient d'abord passé sous silence les termes des accords liant la télévision publique au DFB dans leurs diverses communications. En cela, *Der Kicker* apportait de fait de l'eau au moulin du DFB qui reprochait à Beckmann d'avoir déchaîné l'ire du « *Fußball-Volk* » en diffusant des informations erronées et lacunaires.

¹ Cf. Communiqué du service de presse du DFB du 4 janvier 1956 « Nachwort zum Fernsehstreit » (« Dispute à propos de la télévision, un épilogue ») : « *Die deutsche Presse hat dem Fernsehen willfährig ihre Spalten geöffnet. Bereitwillig ist eine Masse von Leserschriften, deren falsche Gedankengänge offensichtlich waren, ohne Vorbehalt abgedruckt worden. Die Gegenerklärungen des DFB sind meistens ungeachtet geblieben* ». Cf. Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Falscher Weg ! Der DFB gießt Öl auf das Feuer » (« En mauvaise voie ! Le DFB jette de l'huile sur le feu »), *Neue Woche*, 05/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv. Durant la période de germanisation, les autorités du Reichsland encourageaient vivement les Alsaciens-Lorrains à se défaire de tous les signes et attributs français et gaulois et éditaient des affiches dont le slogan « Raus mit dem welschen Plunder ! » (« Débarrassez-vous du fatras gaulois/français ! ») est demeuré vivace dans la mémoire collective d'Alsace-Lorraine.

³ La rubrique du courrier des lecteurs du *Kicker* ne fit en aucun cas office de défouloir pour téléspectateurs frustrés.

Toutefois, Friedebert Becker continuait de plaider pour une solution de compromis, qui chercherait à concilier les intérêts de tous et plaidera, comme l'avait fait Jacques Ferran, pour une programmation systématique des rencontres internationales en semaine.¹

II.1.2.2 Arthur Drewry, avocat inattendu de la télévision

Le jour même où la presse ouest-allemande réagissait au communiqué du DFB, une tribune libre que le président de la *Football Association*, Arthur Drewry, avait publiée le jour de l'an dans un grand quotidien londonien pour présenter les perspectives du football anglais, retint l'attention de plusieurs journalistes. En effet, les deux points essentiels de cet article prospectif concernaient la télévision et la programmation des matches en nocturne, des thématiques qui, outre la « mère-patrie du football » intéressaient pratiquement tous les autres pays membres de l'Eurovision et de l'UEFA. Le point de vue de Drewry était d'autant plus intéressant qu'il avait assumé un poste de direction de la *Football League* avant d'être élu à la présidence de la *Football Association* et que l'on savait déjà qu'il briguerait la succession de Seeldrayers à la présidence de la FIFA lors du Congrès prévu à Lisbonne à la fin du mois de mai 1956.² À tous ces titres, il avait pu accumuler une grande expérience pratique et on ne pouvait remettre en cause son attachement à la défense des clubs professionnels d'outre-Manche. L'hebdomadaire hambourgeois *Der Sport* lui reconnaissait une qualité dont était dénué le « parfait bureaucrate du football » Koppehel, à savoir la capacité à saisir l'esprit du temps et à reconnaître le sens de l'histoire.³ Pour titre de son article, Drewry avait choisi d'opter pour un mot d'ordre. Celui-ci semblait adapté à la mutation des pratiques sectorielles que le progrès technologique avait déclenchée : « L'audace, voilà ce dont le football a besoin en 1956 ! ». Obéissant à un pragmatisme que l'on dit souvent typiquement britannique, le président de la *Football Association* pensait que si les mutations socioéconomiques intervenues depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale avaient changé le goût et les habitudes du public, c'était au football de s'adapter et de s'atteler à sa reconquête. Il affichait avec insistance sa conviction qu'il existait une forte demande pour le « football-entertainment ». Il en voulait pour preuve le succès populaire remporté par la rencontre internationale Angleterre-Espagne disputée le 30 novembre 1955 en nocturne à Wembley devant 100 000

¹ Cf. BECKER, Friedebert, « Eine unfaire Haltung der Sender » (« Une conduite déloyale des chaînes de télévision et de radio »), *Der Kicker* n° 1, 02/01/1956, p. 2.

² Rodolphe W. Seeldrayers était décédé à Bruxelles le 7 octobre 1955.

³ Cf. « Recht oder Unrecht », *Der Sport*, 09/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv. « Fußball muß mit der Zeit gehen » (« Le football doit vivre avec son temps »), *Der Mittag*, 16/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

spectateurs et retransmis en Eurovision.¹ Drewry était devenu l'un des plus fervents avocats d'une programmation régulière voire systématique des rencontres (internationales) en nocturne. L'équipement des stades anglais avait dans ce domaine une avance considérable sur les arènes sportives du continent.

Concernant la télévision, Drewry tenait un discours qui tranchait avec celui de la FFF et du DFB :

« La télévision ne représente pas une menace pour le football, elle ne peut pas davantage le remplacer. La télévision existe, il faut que nous lui donnions toute sa place. Cela peut représenter un bienfait et une influence énorme pour le football. »

La démonstration de Drewry était d'autant plus frappante que l'image de l'Angleterre du football était souvent celle d'un pays peuplé de gardiens du temple de la tradition, peu enclins à changer leurs habitudes et leurs pratiques.² Or, depuis le *Television Act* de 1954 et la création d'ITV, la Grande-Bretagne était le seul pays d'Europe doté d'un système dual de télévision. On y envisageait déjà le passage à trois voire quatre chaînes et le nombre de téléspectateurs réguliers y était déjà de plusieurs millions.

En conclusion, *Der Sport* estimait que Peco Bauwens serait bien inspiré de suivre l'exemple de son « *ami personnel* » qui, au risque d'entrer en conflit avec les « *bureaucrates du sport* » (« *Sport-Funktionären* ») et les clubs, avait adopté une attitude authentiquement progressiste et émis une opinion qui servait la cause du football.

II.1.2.3 Les ligues régionales emboîtent le pas du Bureau fédéral, les téléspectateurs s'organisent

La crise de la fin d'année 1955 avait démontré que le DFB se trouvait à la croisée des chemins en tant qu'organisation de masse. Il n'y avait pas que les incessantes querelles avec la télévision qui laissaient apparaître ses difficultés à s'adapter aux changements induits par le progrès économique et technique ainsi qu'aux nouvelles habitudes que les Allemands de l'Ouest commençaient à prendre dans leurs activités de loisir. La résistance qu'une partie des

¹ Il nous a été possible de documenter la télédiffusion de ce match en direct sur les ondes de la RTF. Pour la RFA, nous n'avons pu trouver d'annonce explicite dans la presse sportive, spécialisée ou généraliste.

² La non-participation des clubs anglais à la première édition de la Coupe d'Europe des clubs champions fut souvent expliquée par cet « atavisme national ».

clubs et certaines ligues régionales manifestaient à l'égard du lancement de la *Bundesliga*, que l'on désignait déjà dans les colonnes de la presse sportive comme la « *Flutlicht-Liga* » (« Championnat de la lumière artificielle ») ou la « *Turbo-Jet-Liga* », était en passe de se transformer en un feuilleton pluriannuel livrant une nouvelle version du combat des Anciens et des Modernes.

Le DFB n'était pas en mesure de réagir à la couverture de l'article de Drewry par la presse ouest-allemande. Ses services étaient bien trop occupés à répondre aux innombrables et véhémentes lettres de protestation que les services postaux avaient livrés par sacs entiers au siège fédéral à Francfort, au point que l'on se résolut au début de l'année 1956 à recourir à la technique de l'hectographie pour y faire face tant bien que mal. Les courriers de protestation, souvent collectifs, reçurent une réponse standardisée et impersonnelle. Celle-ci, évidemment, passait sous silence que c'était sous la pression constante des autorités fédérales que l'ARD avait accepté le principe de renoncer aux retransmissions dominicales. Elle affirmait que c'était la télévision qui avait pris la responsabilité de frustrer les téléspectateurs en dédaignant l'offre faite par le DFB, celle d'une retransmission en différé d'Italie-RFA.¹

Par contre, les clubs de la poule du Nord de l'*Oberliga* (« *Oberliga Nord* ») adoptèrent une attitude offensive vis-à-vis des médias qui risquait d'envenimer encore davantage le conflit en cours. En effet, au début du mois de janvier 1956, ces derniers avaient pris la décision collégiale d'interdire les multiplexes radiophoniques qu'assurait le NDR et qui jouissaient d'une grande popularité, notamment auprès des amateurs qui s'adonnaient au « Fußball-Toto ». La logique de concurrence sous-jacente à cette décision menaçait de provoquer la résurgence de querelles qui avaient eu cours dans les années 1920 et 1930. La presse avait beau jeu de reprocher aux autorités fédérales de verser dans le ridicule, si elles pensaient pouvoir exercer un tel contrôle sur l'offre de sport médiatisé.² Compte-tenu de la progression impressionnante du parc de récepteurs, une telle attitude de blocage semblait vouée à l'échec avec perte et fracas, car les téléspectateurs-contribuables constituaient, aux yeux de la presse, un lobby contre lequel même la plus puissante des organisations sportives du pays ne pouvait peser lourd très longtemps.

¹ Cf. carton réponse hectographié du DFB, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Der Fußballkrieg mit dem Rundfunk und dem Fernsehen geht munter weiter » (« La guerre du football avec la radio et la télévision continue allègrement »), Neue Illustrierte, 14/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Richard Kirn, qui ne perdait pas une occasion de vitupérer contre les « éminences grises » comme Carl Koppehel, porta l'emphase sur les dégâts causés par les forces réactionnaires de la *Arndtstraße* tout en reprochant aux autres membres des familles du football ouest-allemand d'assister passivement à l'isolement croissant du DFB qui prenait des allures de naufrage :

« Un homme adulte, qui sévit au siège du DFB, affirme sans relâche ni fatigue qu'une rencontre non retransmise en direct vaut autant qu'un match en direct – il le fait en écarquillant des yeux innocents. Quelques personnes l'applaudissent. Cela ressemble au son fantomatique d'applaudissements s'élevant dans un théâtre en ruine après un bombardement. »¹

Inscrivant la retransmission en direct d'évènements sportifs dans le cœur de la mission assignée à la télévision, le polémiste place celle-ci au même niveau que la diffusion d'une dramatique shakespearienne ou d'une biographie télévisée, le suspense en plus :

« La retransmission engendre la sensation/le sentiment aventureux et excitant de participer à l'évènement. Assister à une rencontre dramatique (il suffit de penser à la finale du dernier Championnat d'Allemagne) est une (véritable) attraction au meilleur sens du terme. Il faut s'imaginer qu'on ait la chance, d'être le premier homme à voir Hamlet, sans connaître la fin de l'intrigue. Ou de voir Wallenstein dans ses œuvres, sans être influencé par des connaissances historiques concernant le personnage et sa fin tragique. »²

Procédant par analogie, Kirn compare les forces réactionnaires du DFB aux tenants du luddisme, ce mouvement clandestin anglais dont les membres, tondeurs et tricoteurs sur métiers à bras, étaient de farouches adversaires du recours à la mécanisation favorisé par les manufacturiers de laine et de coton. Ils s'étaient distingués en 1811-1812 en procédant à l'attaque violente des manufactures et au bris des machines qui s'y trouvaient. Kirn leur prédisait un insuccès similaire :

« Les refus et limitations touchant certaines retransmissions me rappellent les actions des luddistes. Ils détruisirent les métiers à tisser mécaniques, les « anges de fer ». Cela ne leur a servi à rien. »³

¹ «Ein erwachsener Mensch, der in der DFB-Geschäftsstelle sitzt, wird nicht müde zu behaupten, eine Nicht-Direktübertragung sei genauso viel wert wie eine Direktübertragung – er sagt es mit unschuldigem Augenaufschlag. Einige Leute spenden ihm Beifall. Es klingt so gespenstisch wie Applaus in einem ausgebombten Bühnenhaus.», cf. KIRN, Richard, *Neue Woche*, 09/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² «Die Direktübertragung vermittelt das abenteuerliche, herzklopfenmachende Gefühl dabeizusein. Einem dramatischen Fußballkampf beiwohnen (man denke an das letztjährige Endspiel) ist eine Attraktion im besten Sinne. Man stelle sich vor, man hätte die Chance, Hamlet als erster Mensch zu sehen, ohne eine Ahnung, wie die Sache ausläuft. Oder Wallenstein zu erleben, ohne mit der geschichtlichen Figur und ihres tragischen Endes belastet zu sein.», cf. *ibid.*

³ «Die Absage und Einschränkungen gewisser Fernsehübertragungen erinnert mich an die Taten der Maschinenstürmer. Sie zerschlugen die mechanischen Webstühle, die "eiserne Engel". Es hat ihnen nichts genutzt.», cf. *ibid.*

Face à l'immobilisme et à l'attitude de blocage observés par le DFB concernant les rencontres dominicales, la solution consistant à programmer les matches de la *Mannschaft* en semaine représentait la solution de compromis la plus viable. Toutefois, elle était aussi, nous l'avons vu, sujette à discussion. Un journaliste du *B.Z. am Mittag* évoquait dès janvier 1956 des plaintes déposées auprès des autorités publiques par les Chambres d'industrie, qui craignaient une recrudescence de l'absentéisme de leurs employés ou leur démotivation sur le lieu de travail lorsqu'une telle retransmission serait proposée aux heures ouvrées.¹

Comme le téléspectateur moyen semblait devoir être sempiternellement la victime des luttes opposant les deux acteurs majeurs du champ de la médiatisation du football, des « *hommes mûrs et bien établis, au passé sans taches et jouissant d'une bonne réputation* », décidèrent de s'organiser et de porter haut la voix des sans-grades, une mission qu'ils considéraient imparfaitement remplie par la presse.²

Fondée le 16 janvier 1956, l'association prit la dénomination suivante : « *Fédération des amis du football allemand* » (« *Verband der Fußballfreunde Deutschlands* »). Le président fondateur était un homme d'affaires de Mayence, Hans Dörr, ancien cadre de l'Automobile-Club de Mayence et de l'ADAC, l'Automobile-Club de RFA. Le vice-président interviewé par le journaliste de l'*Abendpost*, le Dr Schreiber, était chef d'un service juridique de l'administration publique. Le trésorier assumait de hautes fonctions dans la police et le secrétaire général était un journaliste du *Südwestfunk*, grand blessé de guerre de surcroît. À l'évocation par le journaliste du scepticisme qui allait forcément caractériser l'accueil réservé à l'initiative compte-tenu du nombre d'escrocs qui tentaient de soutirer de l'argent aux amateurs de football, Schneider opposa les statuts de l'association, qui prescrivait la poursuite de buts non lucratifs et l'exercice des diverses fonctions de direction à titre bénévole. Les fonds éventuellement récoltés devaient revenir au football sous forme de parrainages. Lors de l'assemblée générale constituante, les membres fondateurs avaient établi un programme en sept points qui allait orienter leur action future :

- 1) Renforcer la propagande pour le sport parmi les jeunes,
- 2) Retransmission des grands événements footballistiques à la radio et à la télévision,
- 3) Lutte contre les décisions arbitraires des organisations sportives,

¹ HOFFMANN, Gerhard, « "Kleiner Mann" schaut zu » (« L'homme de la rue regarde (impuissant) »), *B.Z. am Mittag*, 11/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Zuschauer-Organisation wurde geboren ! "Jetzt reicht es aber – und wir handeln ! », *Abendpost*, 20/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

- 4) Lutte contre les dérives et les irrégularités touchant le « Fußball-Toto »,
- 5) Création d'un fonds d'aide aux victimes d'accidents lors de manifestations sportives,
- 6) Création d'un fonds d'aide à destination des amateurs de sport issus des classes sociales défavorisées,
- 7) Recentrage du sport sur les idéaux olympiques.

La lecture de ce programme rend patent que les fondateurs de l'association souhaitaient ne pas être perçus comme un lobby de téléspectateurs. Ils se considèrent d'ailleurs comme une organisation de spectateurs, ce qui ne renvoyait pas exclusivement à la consommation du sport médiatisé. Pour lancer son offensive de charme et recruter un nombre aussi important que possible de membres, la stratégie retenue ne pouvait envisager de solliciter des clubs affiliés au DFB et de développer une communication investissant les lieux de sociabilité sportive que constituaient les clubs-houses. Dans cette perspective, Schreiber évoque le réseau d'influence que constituent les 150 000 débits de boissons que comptait la RFA. L'hypothèse envisagée par les membres de la « Fédération des amis du football allemand » ne semblait, à première vue, pas irréaliste. Ils espéraient que dans chaque débit de boisson, il pourrait se trouver cinq personnes répondant favorablement aux sollicitations d'adhésion pour lesquelles on envisageait d'envoyer affiches et dépliants. Schreiber estimait que 750 000 personnes répondant à un appel au boycott des rencontres du dimanche infléchiraient les décisions de l'omnipotent DFB. Comme preuve indiscutable de la respectabilité de l'association et du sérieux de l'initiative, Schreiber évoqua l'établissement de premiers contacts avec les homologues anglais.

Si l'on en juge par la couverture de l'actualité réalisée par la presse ouest-allemande, cette association ne connut jamais le succès populaire auquel elle aspirait. On en retiendra que son programme en sept points résumait de manière succincte les contradictions auxquelles étaient confronté le football à une époque où sa médiatisation accélérait inexorablement le processus de marchandisation dans lequel il se trouvait depuis ses débuts.

II.1.2.4 La presse ouest-allemande lance des appels à la « paix des braves »

Le 30 janvier 1956, Carl Koppehel adressa aux membres du Bureau fédéral un dossier recensant les critiques les plus acerbes émises par la presse à l'encontre du DFB. Ce dossier constituait une sorte de bilan de la crise dont le pic venait tout juste d'être surmonté.¹ Alors que sa consultation inciterait à penser que l'image de la fédération n'était plus qu'un champ de ruine, le commentaire introductif de Koppehel déclassa nombre desdites attaques en leur niant un degré de pertinence élémentaire (« *teilweise sehr unsachliche Angriffe* »). Les récipiendaires du document étaient invités à rester sur leurs gardes et à ne communiquer sur ce dossier qu'après avoir consulté le service de presse du DFB.

L'accalmie qui avait suivi la tempête de la fin d'année ne trompait personne. Le problème restait entier et certains se demandaient si, en raison de la violence des dissensions qui avaient opposé le DFB et l'ARD, un retour à une normalité des rapports institutionnels était envisageable à court terme. La *Mannschaft* devait affronter la Hollande au *Rheinstadion* à Düsseldorf le mercredi 14 mars 1956. Or, même s'il s'agissait d'un jour ouvré, on était en droit de verser dans la circonspection concernant la retransmission en direct de ladite rencontre. Juridiquement, celle-ci n'était pas un dû dont le DFB devait s'acquitter. Klaus Bader, journaliste à l'hebdomadaire de Dusseldorf *Die Welt am Sonnabend*, contacta directement Koppehel à ce sujet dès le 11 février 1956.² La réponse de ce dernier traduisait le légalisme généralement revendiqué par les services de la fédération. Koppehel insista sur le fait que le DFB se tenait aux clauses de l'accord qui le liait à la télévision et de ce fait attendait une demande en bonne et due forme de l'ARD pour donner son assentiment concernant ladite retransmission. N'osant imaginer que l'ARD omettrait de respecter les procédures préalables, risquant ainsi d'accroître la frustration d'un public sevré de football international, Bader enregistra cette réponse avec satisfaction. Lorsque Koppehel réitéra le refus absolu du DFB d'envisager d'accorder l'autorisation de retransmettre des rencontres dominicales, celles concernant la *Mannschaft* incluses, Bader posa la question pressante de l'établissement d'un calendrier concernant des négociations portant sur un accord cadre qui éviterait les polémiques stériles à l'avenir. Car, l'entretien avec Koppehel semblait avoir

¹ Cf. Koppehel, Carl, « An die Mitglieder des Beirates », *Dossier Ko/Bl*, 30/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. BADER, Klaus, « Wo bleiben die Fernsehverhandlungen ? » (« Où en sont les négociations avec la télévision ? »), *Die Welt am Sonnabend*, 11/02/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

renforcé son impression première en cette affaire, ni l'ARD ni le DFB ne paraissaient guère embarrassés par l'impatience croissante de leurs financeurs, les citoyens ouest-allemands.

Il faut croire que Koppehel avait passé sous silence des tractations en cours lors de son échange téléphonique avec Bader. En effet, dès le lendemain, Joe Berner du quotidien *Der Mittag* de Düsseldorf, annonçait la tenue d'une entrevue réunissant les responsables des deux parties le 20 février 1956 ayant pour objet la définition d'un accord durable.¹ Berner constatait au vu du calendrier connu des rencontres de la *Mannschaft* prévues pour l'année civile en cours que des efforts avaient été consentis par le DFB pour éviter de disputer des rencontres le dimanche. Sur les huit rencontres prévues, seules trois risquaient de poser ce type de problème. Comme elles ne concernaient pas les adversaires les plus prestigieux, l'Angleterre et l'URSS, Berner se risquait à pronostiquer que l'absence de retransmission ces jours-là ne pourrait pas engendrer de tollé comparable à celui déclenché par la non-diffusion d'Italie-RFA.² En dépit des protestations de l'industrie ouest-allemande, la solution du mercredi semblait de loin la moins désavantageuse. Berner rappelle que dans le cas de la rencontre URSS-RFA disputée à Moscou à la fin de l'été 1955, l'ARD n'avait pas hésité à en rediffuser le reportage en différé, accédant ainsi au souhait des mineurs de la Ruhr qui travaillaient dans l'équipe de nuit ce jour-là.³ Une autre piste que Berner soumettait à son public et aux responsables concernés était celle de rencontres disputées à 11 heures du matin le dimanche.⁴ Cette possibilité n'avait jamais été sérieusement étudiée et la fin de l'année 1955 avait prouvé que toute possibilité de compromis méritait qu'on en explore la fiabilité. Bien entendu, même si la coïncidence horaire avec les rencontres de clubs professionnels et amateurs était évitée par une telle mesure, la première résistance à son application émanerait probablement des fédérations dont la sélection serait l'hôte du DFB. Les footballeurs professionnels n'avaient pas l'habitude de jouer à cette heure et l'on conçoit difficilement que, par exemple, des

¹ BERNER, Joe, « Wochentag-Länderspiele doch keine Ideallösung ? » (« Les rencontres internationales en semaine, pas la solution idéale en fin de compte ? »), *Der Mittag*, 12/02/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² La FA avait émis des protestations contre la programmation de la rencontre RFA-Angleterre un mercredi après-midi. L'horaire du coup d'envoi fut fixé à une heure inhabituellement tardive (17 heures 30), ce qui correspondait à 16 heures 30, heure de Londres. Cf. « Ei des Kolumbus ? » (« L'œuf de Colomb ? »), *Rheinischer Merkur*, 24/02/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Cette rediffusion n'apparaît pas dans les programmes de *Hör Zu !*

⁴ Il ne s'agissait pas d'une idée originale puisqu'elle était émise dans les mêmes termes dans d'autres articles paraissant le même jour ou peu de temps après. Cf. « Kriegsbeil DFB-Fernsehen begraben » (« DFB et Télévision enterre la hache de guerre »), *Sport-Telegramm*, 12/02/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv. « DFB-Fernsehen an einem Tisch » (« DFB et Télévision autour d'une table »), *Westfälische Rundschau*, 14/02/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

équipes latines, habituées à jouer en fin d'après-midi, pouvaient accepter de le faire compte-tenu des délais très courts dont elles disposaient pour effectuer leurs déplacements. L'horaire ne correspondait pas avec le déroulement rituel d'un dimanche dans beaucoup de pays, ce qui en faisait d'entrée une fausse bonne idée. En outre, dans l'Allemagne confessionnelle, en dépit de la sécularisation de la vie sociale ou justement à cause de celle-ci, les Églises auraient sûrement protesté si les autorités publiques avaient permis que le spectacle sportif entrât en concurrence directe avec les horaires des offices religieux.

Si l'annonce de l'entrevue entre les responsables de l'ARD et du DFB fut favorablement accueillie par la presse, celle-ci émit souvent le vif souhait que les deux parties passassent des accords transparents et les rendissent publics. Certains quotidiens allèrent jusqu'à revendiquer la présence de la presse lors des dites négociations au titre du droit légitime du public à l'information.¹ Les parties prenantes n'accédèrent jamais à ce souhait qui allait à l'encontre de leur culture de négociation. Elles ne se pressèrent pas pour divulguer les résultats de l'entrevue du 20 février de telle sorte qu'au début du mois de mars 1956, Joe Berner se sentit obligé de regretter cet état de fait.²

II.1.2.5 Apaisement sur le front du conflit Football-TV et retour aux affaires inter-allemandes

Comme les rencontres internationales prévues au printemps 1956 étaient exclusivement programmées des jours de semaine, rien ne s'opposa à leur retransmission en direct. Pour la presse, l'apaisement (passager) du conflit football-TV qui en résultait, avait l'attractivité des trains qui arrivent à l'heure. Ce sont surtout les contre-performances enregistrées à domicile qui retinrent alors l'attention des observateurs et accrurent la pression sur un sélectionneur qui allait fêter ses vingt ans de mandat à la tête de la *Mannschaft* l'automne suivant.³

La difficile gestation de la *Bundesliga*, qui constituait une thématique récurrente pour les chroniqueurs des choses du football, bénéficiait d'un surcroît d'intérêt à la veille de chaque assemblée générale du DFB. Celle tenue à Duisbourg durant le week-end du 27 au 29 juillet

¹ Cf. « Wir wollen Länderspiele fernsehen ! » (« Nous voulons voir des rencontres internationales à la télévision »), *Bild Hamburg*, 15/12/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. BERNER, Joe, « Fernsehstreit in Frankreich und Österreich » (« Conflit football-TV en France et en Autriche »), *Der Mittag*, 04/03/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Sepp Herberger en survêtement et chaussures à crampons fit évidemment la couverture du *Kicker* en cette occasion, le titre de couverture choisi étant plus qu'éloquent en ce qui concerne la figure tutélaire du sélectionneur : « Seit 20 Jahren Vater der Nationalelf » (« Depuis 20 ans, le père du onze national »), cf. *Der Kicker* n° 42, 15/10/1956.

1956 ne dérogea pas à la règle et n'apporta aucune solution de fond au problème. On se contenta, malgré un appel pressant du *Kicker* en faveur d'un championnat unique, d'opter pour une organisation des poules finales de l'*Oberliga* sur terrain neutre.¹

L'envoi éventuel aux JO de Melbourne d'une équipe composée d'amateurs venant des deux Allemagnes avait elle aussi retenu l'attention de la presse de manière croissante jusqu'à la défaite concédée face à l'URSS à Moscou le 24 novembre 1956. Entre-temps et en dépit de négociations constantes et pénibles entre le DFB et la Section « football » du ministère des sports est-allemand, l'organisation d'une équipe unifiée de football promettait de devenir une date à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire de l'Allemagne.² Menzel voulait voir dans les efforts déployés de part et d'autre pour éviter toute rupture du dialogue, un symbole fort de l'appartenance identitaire des Allemands : le sport populaire numéro un cristallisait le profond désir de réunification du peuple. Mais, les problèmes de coordination étaient variés et menacèrent plusieurs fois de faire capoter l'entreprise. Ils concernaient la désignation du/des sélectionneur(s), l'établissement du calendrier des stages préparatoires aux rencontres de qualification, la composition de l'équipe et la détermination des lieux dans lesquels se joueraient les matches de préparation. Contrairement aux sports athlétiques, le chrono ou le décamètre ne pouvaient faire office de juge de paix. Or, en cas de discorde, le CIO avait prévu que le football allemand serait représenté par une sélection du DFB à Melbourne.³

C'est ce qu'il advint finalement, le Comité national olympique de RDA accepta lors d'une rencontre avec son homologue de l'Ouest le 15 octobre 1956 que des équipes de football, hockey sur gazon et water-polo exclusivement composées de joueurs venant de RFA soient envoyées à Melbourne. La victoire de la France contre l'URSS à Paris le 21 octobre 1956 fut alors présentée comme un motif d'optimisme après la défaite subie par la *Mannschaft* face aux Soviétiques le 15 septembre à Hanovre.⁴ En raison des accords passés par le Comité

¹ Cf. BECKER, Friedebert, « Steuert endlich einen neuen Kurs ! Ausblicke auf eine moderne Ordnung im deutschen Fußball », « Changez de cap à la fin ! Perspectives pour une organisation moderne du football allemand », *Der Kicker* n° 30, 23/07/1956, pp. 3-4 & 8.

Cf. WEILENMANN, Fritz, « Statt *Bundesliga*, die Notlösung : Endrunde auf neutralen Plätzen ! » (« Au lieu de la *Bundesliga*, un expédient : la poule finale du Championnat sur terrains neutres ! », *Der Kicker* n° 31, 30/07/1956, pp. 6-7.

² Cf. WEILENMANN, Fritz, « Gesamtdeutsche Elf keine Utopie » (« Un onze de l'Allemagne unifiée n'est pas une utopie », *Der Kicker* n° 16, 16/04/1956, pp. 2 & 4.

MENZEL, Erich, « Fußball als politischer Meilenstein », (« Le football, un repère (colonne miliaire) politique », *Der Kicker* n° 18, 30/04/1956, p. 6.

³ BECKERT, Friedebert, « Keine gesamtdeutsche Fußball-Elf ? » (« Pas de onze de l'Allemagne unifiée ? », *Der Kicker* n° 31, 30/07/1956, pp. 7 & 16.

⁴ Comme la RTF n'avait pu retransmettre la rencontre, *Der Kicker* mentionna que ses envoyés spéciaux avaient dicté leurs comptes-rendus au téléphone pour qu'ils puissent figurer dans l'édition qui sortait le lendemain matin.

d'organisation, on ne vit aucune image de la défaite des amateurs allemands face à Yachine et ses coéquipiers au premier tour du tournoi olympique le 24 novembre 1956.

Retransmise en direct, la rencontre opposant la *Mannschaft* à l'URSS disputée le samedi 15 septembre 1956 à Hanovre devant 86 000 spectateurs constitua le match de l'année dans l'offre de l'ARD. En dépit de leurs efforts, les Allemands durent s'incliner. Si Herberger eut quelques motifs de satisfaction, notamment la performance individuelle de Fritz Walter, ce match constitua également la dernière apparition en sélection de Jupp Posipal, qui en dépit de sa combativité n'arrivait plus à rivaliser physiquement avec les attaquants soviétiques. Les quelques images de la foule insérées dans le montage provoquèrent un heureux dont la presse se fit l'écho : Au milieu des spectateurs, un téléspectateur de Calw (Nord de la Forêt-Noire) reconnut son frère qu'il croyait disparu depuis la guerre.¹

Le mois de novembre 1956 se solda par deux défaites très inquiétantes. La seconde, qui fut concédée à Dublin face à l'Irlande, ne pouvait faire l'objet d'une retransmission en direct, non seulement parce qu'elle se déroulait un dimanche, mais aussi parce que la télévision irlandaise ne commencera ses émissions qu'à partir de 1959. Mais la déroute subie à Francfort le mercredi 21 novembre 1956 face aux voisins suisses fut suivie par les 80 000 spectateurs présents au *Waldstadion* et par des centaines de milliers de téléspectateurs qui durent sombrer dans une profonde mélancolie en voyant la performance de la *Mannschaft*. Fritz Walter avait connu un de ces « jours sans » qui l'inclinaient à envisager sérieusement de faire ses adieux à la sélection.

Le refus prévisible du DFB de la retransmission en direct de la réception de la Belgique le 23 décembre 1956 ne provoqua pas de réaction comparable à celles qui avaient marqué la fin de l'année 1955. Il semblerait même que l'ARD n'ait même pas insisté pour l'obtenir, en dépit du fait qu'en cette avant-veille de Noël les activités des clubs étaient extrêmement réduites, ce que tout le monde savait. Tout juste notera-t-on que quelques journaux regrettèrent que le DFB ne comprenait toujours pas qu'il lui fallait regagner les faveurs d'un public qu'il avait

Cf. CORNU, Jean, « Bester Torwart der Welt : Jaschin ! » (« Le meilleur gardien du monde : Yachine ! », *Der Kicker* n° 43, 22/10/1956, p. 2.

Cf. GAWLICZEK, Georg, « Paris bewies : Auch die Russen sind sterblich ! » (« Paris l'a démontré : les Russes, eux-aussi, sont mortels ! »), *Der Kicker* n° 43, 22/10/1956, p. 2.

¹ Cf. SCHULZE-MARMELING, Dieter (éd.), *op. cit.*, 2004, p. 156.

profondément déçu dans un passé récent.¹ Cela semblait d'autant plus pertinent que les autorités fédérales se sentirent en droit d'interdire également toute couverture radiophonique de ladite rencontre. Richard Kirn vilipenda cette mesure qui lui semblait excessive en la mettant sur le compte du constant souci mercantiliste qui, selon lui, présidait aux décisions des « éminences grises » œuvrant au siège du DFB, qui avait été transféré depuis peu dans un imposant bâtiment de la *Zeppelinallee* à Francfort :

« Voila le cadeau de Noël du DFB à ses adhérents. Les performances de l'équipe nationale sont devenues tellement mauvaises, qu'il en dut craindre, que même à Cologne il ne se trouverait pas assez de gens pour faire le pèlerinage jusqu'à Müngersdorf. Ce que le DFB a de plus sacro-saint était en danger, l'argent. Toute retransmission fut interdite. Des millions de gens sont laissés pour compte. Mais la nouvelle adresse du DFB, sise dans la Zeppelinallee à Francfort, est très belle à ce que l'on en dit. »²

II.1.3 RFA (1957)

En janvier 1957, la presse ouest-allemande se montra fort intéressée lorsqu'en France, le conflit football-TV fit l'objet de débats parlementaires. Au nom de la liberté d'information, on décida de prendre des mesures légales spécifiques pour garantir l'entrée au stade aux caméras (de direct) de la RTF, ce qui frappa les observateurs d'outre-Rhin.³ Ce sont surtout les dix millions de francs d'amende infligés à la fédération ou aux clubs qui enfreindraient la loi qui frappèrent les esprits. En outre, les trois articles que nous avons pu recenser à ce sujet saisissent l'occasion pour opérer des comparaisons avec la situation prévalant en RFA ou dans d'autres pays à la même époque. Aucun des articles ne verse dans le cliché facile concernant la tradition interventionniste de l'état jacobin, mais tous les quatre soulignent que le respect

¹ Cf. « Wieder kein Fernsehen. DFB verbietet Übertragung des Länderspiels gegen Belgien » (« À nouveau, pas de télévision. Le DFB interdit la retransmission du match international contre la Belgique »), *Telegraf*, 20/12/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Das ist das Weihnachtsgeschenk des DFB an seine Anhänger. Die Leistungen der Nationalmannschaft sind so schlecht geworden, daß er fürchten mußte, daß nicht einmal in Köln genug Leute hinaus nach Müngersdorf pilgern würden. Das Heiligste, was der DFB hat, das Geld war in Gefahr. So wurde jede Direktübertragung abgepiffen. Millionen gucken in die Röhre. Aber das neue Heim des DFB, in der Frankfurter Zeppelinallee, soll sehr schön sein. », Cf ; KIRN, Richard, « In die Röhre » (« Laissés pour compte »), *Nachtausgabe*, 23/12/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Cf. « Problem : Fernsehen und Sport. Öffentliches Interesse im Gegensatz zu den Sportverbänden » (« Le problème de la télévision et du sport. L'intérêt du public se heurte à l'attitude des fédérations sportives »), *Darmstädter Echo*, 04/01/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Cf. « "Fernsehen und Sport" beschäftigt Politiker » (« La télévision et le sport occupent les hommes politiques ») *Ludwigsburger Kreiszeitung*, 05/01/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Fußball von fern gesehen » (« Le football vu de loin »), *Der Mittag*, 05/01/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Fernsehen setzt sich zu wehr : Frankreich will die Freiheit der Berichterstattung garantieren » (« La télévision se défend : la France veut garantir la liberté d'information »), *Hamburger Anzeiger*, 06/01/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

du droit à l'information n'exempterait pas la RTF de payer des compensations financières aux organisateurs de spectacles sportifs concernés. L'expérience du match Reims-Metz avancé au samedi retint, elle aussi, l'attention des observateurs, même s'il leur semblait assez évident qu'il s'agissait en l'espèce d'une mauvaise affaire financière pour la RTF, surtout si elle envisageait de répéter l'opération plusieurs fois par saison. Le journaliste du *Mittag* estimait que ce n'était pas viable de prévoir que la RTF se mettrait d'accord avec les clubs et la fédération pour retransmettre des chocs entre les meilleures équipes du championnat. En effet, comment faire accepter aux équipes qui voyageaient, qu'on les préviendrait à court terme et qu'en raison du classement provisoire de la Division 1 et de la bonne marche de la location, la rencontre serait avancée de 24 heures pour passer à la télévision. Or, on ne pouvait annoncer plus de deux jours à l'avance une telle retransmission sans affecter les recettes aux guichets de manière considérable.

En RFA, nous l'avons évoqué, le samedi semblait déjà devoir s'imposer à terme en lieu et place du dimanche comme le jour des championnats de football. Cette impression ne se dégageait pas uniquement des déclarations des responsables de clubs d'*Oberliga*, mais provenait également des rangs des amateurs. À titre d'exemple, les clubs amateurs de la ville de Bochum avaient voté à une large majorité pour que le samedi soit retenu comme journée de championnat dès que la semaine des 45 heures serait appliquée.¹

II.1.3.1 Autriche-RFA, porosité radioélectrique des frontières, interventionnisme extérieur du DFB et brouillage des lignes de front du conflit football-TV

Ayant retenu la leçon des crises de l'automne 1955, le DFB communiqua très tôt son refus de principe d'une retransmission de la rencontre disputée le dimanche 10 mars 1957 à Vienne contre l'Autriche. Toutefois, sa prise de position prévisible allait gagner une dimension supplémentaire, car, pour la première fois, elle influencerait sur l'offre télévisée du pays hôte ayant la maîtrise d'ouvrage de la mise en images. Ainsi, l'ÖRF, la télévision autrichienne, fut contrainte par l'ÖFB, la fédération autrichienne, de renoncer à retransmettre le match en direct. En effet, en vertu des décisions prises par l'UEFA lors de son congrès de mars 1955, le DFB pouvait opposer son veto à ladite retransmission. Outre les principes juridiques dont s'était dotée l'UEFA, le DFB invoqua des considérations pratiques pour justifier son refus : de nombreux foyers en Bavière et en Bade-Wurtemberg captaient les émissions de la télévision

¹ Cf. « *Bundesliga-Probleme sind alle lösbar !* », *Der Kicker*, 14/01/1957, p. 2.

autrichienne et l'offre de programmes diffusée sur les ondes autrichiennes concurrençait donc de manière tangible les activités des clubs de ces deux *Länder*. Le DFB exigea même que toute retransmission radiophonique en direct fût interdite. Or, l'ÖFB refusa de priver ses auditeurs des commentaires en direct d'un match dont l'intérêt sportif et populaire était amplifié par le fait qu'il constituait la première occasion pour l'Autriche de prendre sa revanche pour la déroute subie à Bâle lors de la demi-finale de la Coupe du monde 1954.

Le journal catholique de Trêves, la *Triersche Landes-Zeitung*, qui s'étonnait de la tournure que prenaient les rapports entre les fédérations de football et les sociétés publiques de radiotélévision, accueillit avec satisfaction le refus des Autrichiens de se plier au *Diktat* du DFB concernant la couverture radiophonique de l'évènement.¹ L'auteur de l'article se réjouissait donc de constater que les Autrichiens, au contraire des Allemands de l'Ouest, « *n'étaient pas des moutons dociles à qui l'on pouvait tondre à l'envi la laine sur le dos* ».

La presse se rendit compte d'un coup que la porosité des frontières nationales en matière de réception d'ondes étrangères pouvait, selon les principes de l'UEFA, hypothéquer une retransmission en direct, même lorsqu'elle n'était pas proposée en Eurovision. En effet, rappelons qu'*in fine* ces principes concernaient non seulement les deux pays, dont les sélections ou les clubs s'affrontaient, mais également tous les pays limitrophes où la réception de l'émission était techniquement possible.

Le quotidien, *Mannheimer Morgen*, reprenant probablement la même dépêche, appréhenda les exigences du DFB sous un angle similaire.² Cependant, il amplifia sa démonstration en rappelant la discussion parlementaire qui avait eu lieu en janvier 1957 en France et élargit l'éventail des problèmes et débats inédits causés par le conflit football-TV en évoquant la situation prévalant en Belgique. Le conseil municipal de Bruxelles, la Ville étant propriétaire du Stade du Heysel, avait récemment assorti la mise à disposition de ces installations pour les rencontres internationales à venir à la garantie que devait donner la fédération belge d'en autoriser la retransmission en direct. L'Union Belge répondit de manière prévisible en rappelant qu'elle n'était pas hostile aux retransmissions, ce que prouvaient les récents directs

¹ Cf. « DFB mit Machtwort : Keine Rundfunk- oder Fernsehübertragung aus Wien » (« Le DFB fait acte d'autorité : Pas de retransmission radiophonique ou télévisée depuis Vienne »), *Triersche Landes-Zeitung*, 15/02/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Nichts ist's mit einer Fernseh-Übertragung » (« On peut oublier la retransmission télévisée »), *Mannheimer Morgen*, 15/02/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

sportifs autorisés (Belgique-RFA Espoirs, Honved Budapest-Athletic Bilbao en Coupe d'Europe). De même avait-elle expressément autorisé la retransmission de rencontres de championnat qui n'entraient pas en concurrence horaire avec les activités des clubs. Le Conseil municipal changea donc le ton de sa lettre de réponse et renonça à maintenir sa condition *sine qua non* concernant la mise à disposition du Heysel. Néanmoins, les édiles municipaux de la capitale belge encouragèrent vivement l'Union Belge à autoriser les retransmissions le plus souvent possible.¹

Le 25 février 1957, le rédacteur en chef des services de télévision du *Bayerischer Rundfunk*, Robert E. Lembke rendait publique la position de l'ARD concernant l'interdiction de la retransmission d'Autriche-RFA.² Lembke entama son propos en rappelant que l'accord obtenu lors d'une réunion de travail menée avec le DFB dans une salle du stade olympique de Berlin immédiatement avant la finale du Championnat d'Allemagne 1956 constituait encore le cadre dans lequel se développaient les contacts et rapports entre les deux institutions. Lembke n'omit pas d'évoquer que les deux parties avaient intérêt à communiquer sur leurs capacités à trouver des compromis à la satisfaction du grand public et avaient de ce fait accepté que des images de la réunion et des mines réjouies des négociateurs soient diffusées alors, comme autant de promesses d'une amélioration de l'offre télévisuelle dans un avenir proche. Résumant la position du DFB de manière sobre et compréhensive concernant l'argument de protection des activités des clubs, Lembke regrettait qu'il n'ait pas été possible d'obtenir de clause dérogatoire à titre exceptionnel pour les rencontres de la *Mannschaft* que le DFB n'avait pu programmer un autre jour qu'un dimanche. Il soulignait que la finale du championnat et celle du *DFB-Pokal*, des rencontres dominicales, constitueraient les seules exceptions à cette règle. En raison de l'équipement dont disposait l'ARD, il excluait la retransmission d'une rencontre disputée en nocturne en tant que programme que l'on pouvait imposer à la partie du public qui est d'ordinaire moins intéressée par des directs sportifs. Pour illustrer le maintien de l'offre au niveau atteint en 1956, Lembke annonçait la retransmission de trois rencontres internationales disputées en semaine au printemps 1957. Il s'agissait du déplacement en Hollande le 3 mars et de la réception de l'Écosse le 22 mai 1957. Se rajoutait à cette liste la retransmission d'une rencontre RFA-Belgique Junior. Soulignant que le DFB avait montré une certaine ouverture d'esprit en acceptant le principe de procéder, comme le

¹ Cf. également « Wiens Länderspiel fällt auf Bildschirm aus » (« La rencontre internationale de Vienne annulée sur le petit écran », *Der Sport-Kurier*, 17/02/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² LEMBKE, Robert E., « Der Elfmeter im Wohnzimmer » (« Le pénalty dans le salon »), *Der Sport-Beobachter*, 25/02/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

firent les homologues français à des expériences de retransmission de rencontres de championnat avancées au samedi, Lembke constata que les solutions de compromis faisant l'impasse sur des matches de la *Mannschaft* restaient intrinsèquement insatisfaisantes pour les deux parties. Selon lui, la télévision et le grand public se réjouiraient de voir le DFB consentir à faire les efforts nécessaires en matière de calendrier pour libérer les dimanches après-midi où la sélection nationale disputait ses rencontres les plus attendues en ajournant les activités ordinaires des clubs. Comme les problèmes de calendrier empoisonnaient l'organisation de l'*Oberliga* et du *DFB-Pokal*, Lembke pouvait compter avec l'assentiment de la majorité des amateurs de football en cette affaire. Le trop grand nombre de clubs disputant l'*Oberliga* plaçait la RFA dans une situation exotique par rapport aux autres pays membres de l'UEFA. Les observateurs professionnels en convenaient aisément, mais le mode d'élection des autorités fédérales et l'enjeu financier que représentait leur présence dans des poules comprenant pour une bonne partie de la saison les clubs phares de leur région avaient amené les petits clubs d'*Oberliga* à constituer un front du refus déterminé. Bien que la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupes, dont l'organisation allait réguler celle des coupes nationales comme le prouvait l'exemple belge précité, n'existât pas encore, la programmation des derniers tours et de la finale du *DFB-Pokal* pour les dernières semaines de l'année civile 1957 prouvaient déjà que le « *Sonderweg* » ouest-allemand était contre-nature et menait à une impasse.¹

Lembke promettait en tout cas de rester fidèle à une politique de « *la main tendue* » et d'œuvrer en faveur de la solution la plus favorable au téléspectateur dans le respect de l'intérêt légitime des clubs. Cette profession de foi allait être placée sous un éclairage polémique trois jours avant la rencontre Autriche-RFA. Le service de presse du DFB publia alors un communiqué succinct dans lequel des extraits d'une lettre adressée par Robert E. Lembke au DFB étaient opportunément cités pour désamorcer les attaques dont la fédération faisait à nouveau l'objet :

« À intervalles réguliers paraissent des articles de journaux accusant le DFB d'avoir empêché la retransmission radiophonique et télévisée de la rencontre internationale, en intervenant auprès de la fédération autrichienne de football. J'ai constamment répondu, quand la question m'était posée, qu'en

¹ Les demi-finales eurent lieu les 17 et 24 novembre 1957. Le Bayern de Munich remporta la finale contre Fortuna Düsseldorf le 29 décembre 1957, c'est-à-dire pratiquement durant la trêve hivernale de la saison suivante d'*Oberliga*.

accord avec le DFB, nous avons renoncé à la retransmission télévisée de ce match et que nous n'assurions que la transmission radiophonique en direct de la deuxième mi-temps. »¹

Alors que de nombreux quotidiens avaient émis de sérieuses réserves concernant l'opportunité du refus de couverture radiophonique du DFB, lesdits extraits montraient que l'ARD manoeuvrait à vue, quitte à oublier sa vocation première, c'est-à-dire la défense de l'intérêt immédiat évident du téléspectateur, probablement sacrifié sur l'autel d'intérêts supérieurs et subtils. Brodbeck s'étonnait que finalement l'ARD passât sous silence son propre renoncement concernant la rencontre Autriche-RFA, alors que les retransmissions en Eurovision depuis la capitale autrichienne étaient devenues routinières. D'une part, il rappela qu'en décembre 1955 l'ARD avait dénoncé à l'antenne le refus obstiné du DFB, juste avant d'annoncer à quelques heures du coup d'envoi que l'on renonçait définitivement à la retransmission d'Italie-RFA. Il évoqua que de manière tout à fait ritualisée, on avait répété soir après soir à la « Tagesschau » pendant la quinzaine olympique de Melbourne qu'en raison des accords commerciaux passés par le Comité d'organisation, les téléspectateurs étaient privés de toute image animée de ces JO. Aux yeux de Brodbeck, l'ARD avait commis une faute grave vis-à-vis de son public, composé non seulement des 750 000 propriétaires de récepteurs déjà recensés par le ministère des Postes et Télécommunications, mais également des millions d'acheteurs potentiels qui se réjouissaient d'assister à l'évènement sportif. Il qualifia même le procédé de déloyauté vis-à-vis des véritables financeurs de la télévision et reprocha à Lembke et ses collègues de ne pas avoir su faire la part des choses. L'offre dominicale de sport télévisé était jugée souvent ennuyeuse au point d'intéresser moins de 10% des téléspectateurs les plus passionnés par le sport. Brodbeck mettait en doute la capacité de Lembke à assumer dorénavant ce qui devrait être sa première mission : défendre les intérêts des téléspectateurs. Il jugeait que renoncer à la retransmission de la rencontre du *Prater* constituait un affront que les téléspectateurs ne sauraient accepter. Bien que Lembke fût l'assistant d'Herbert Zimmermann lors de la Coupe du monde 1954, Brodbeck plaida pour que l'ARD confiât le poste qu'il occupait à « *un vrai journaliste sportif* », sensible aux demandes de son public et prêt à défendre ce dernier avec tous les moyens disponibles.

¹ « *Es erscheinen immer wieder Zeitungsberichte, in denen der DFB beschuldigt wird, durch eine Intervention beim Österreichischen Fußballbund die Fernseh- und Rundfunkübertragung des Länderspiels in Wien verhindert zu haben. Ich habe demgegenüber auf Anfrage immer wieder erklärt, daß wir, im Einvernehmen mit dem DFB, auf die Fernsehübertragung dieses Spiels verzichtet haben und nur die Direktsendung der zweiten Hälfte im Hörfunk vornehmen.* » Cf. BRODBECK, Erich, « Millionen zürnen Robert E. Lembke » (« Robert E. Lembke provoque l'ire de millions (de téléspectateurs et d'auditeurs) »), *Der Sport-Beobachter*, 07/03/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Le point de vue de Brodbeck n'était pas partagé par tous ses collègues de la presse écrite. Au contraire, certains d'entre eux se réjouissaient de voir que le football et la télévision cherchaient à normaliser leurs rapports et ne se complaisaient pas dans des attitudes radicalement revendicatives. Dix jours après la victoire de la *Mannschaft* à Vienne, le quotidien chrétien-démocrate berlinois, *Der Tag*, revint sur la discussion engendrée par l'absence de retransmission en direct et délivrait un diplôme de bonne conduite à Lembke. En effet, *Der Tag* estimait qu'il fallait porter à son crédit d'avoir présenté les choses de manière dépassionnée et objective (« *sachlich* ») en dépit du fait que l'ARD eût enregistré une des plus fortes audiences de l'année en cas de retransmission autorisée.¹

Le lendemain, un article de la même veine paraissait dans le *Kölner Stadt-Anzeiger*. D'une part, il reprenait les divers points de l'article de Lembke paru un mois plus tôt dans *Der Sport-Beobachter*, mais en insistant sur l'esprit de concorde qui semblait devoir se propager dans le champ de la médiatisation du football.² La fédération s'engageait à autoriser la retransmission de matches avancés au samedi. En contrepartie, l'ARD programmerait des reportages sur le travail d'initiation et d'encadrement réalisé par les clubs et des films au ralenti de phases de jeu permettant aux non-initiés de découvrir la règle du hors-jeu par exemple. Se fondant sur les mêmes sources, les *Fränkische Nachrichten* rappelèrent Robert Lembke pour qu'il prît position face aux critiques qui avaient été émises récemment à l'encontre de la télévision. Celui-ci justifia ce que d'aucuns avaient pu assimiler à un abandon de poste concernant la défense des intérêts des téléspectateurs par la nécessité de créer avec le DFB un climat de coopération plus propice à développer une offre plus attrayante dans un futur proche. Les *Fränkische Nachrichten* indiquèrent que, parmi lesdites « *émissions de propagande* », certaines allaient également inclure des débats sur les problèmes les plus pressants du football de l'élite, c'est-à-dire la mise en place de la *Bundesliga* et la réforme du statut professionnel des joueurs.³

¹ Cf. « Erfreulich sachlich » (« Une objectivité réjouissante »), *Der Tag*, 19/03/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Auch Fußball-Punktespiele auf dem Bildschirm. Entgegenkommen des DFB – Regelfilme im Fernsehen » (« Également des matches de championnat sur le petit écran. Prévenance du DFB – Des films sur les règles du jeu à la télévision »), *Kölner Stadt-Anzeiger*, 20/03/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ « Es lag nicht am Fernsehen ! Robert E. Lembke an den DFB : "Unsere Hand bleibt ausgestreckt" » (« Ce n'était pas la faute de la télévision ! Robert E. Lembke à l'adresse du DFB : "Notre main reste tendue" »), *Fränkische Nachrichten*, 21/03/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

II.1.3.2 Les pages de la presse, un forum de réflexion sur l'évolution de l'offre télévisuelle

Au-delà des articles relatant les péripéties directement liées aux négociations précédant les rencontres internationales dont le grand public souhaitait la retransmission, les observateurs avertis qu'étaient les journalistes chargés des rubriques sportives émettaient régulièrement des hypothèses concernant l'amélioration de l'offre télévisuelle de football. Le fait que l'on pût tirer des conclusions d'une expérience d'une période atteignant à peine la demi-décennie, depuis les débuts des émissions régulières de la télévision, incitait les auteurs à établir des bilans généraux concernant le développement du nouveau média et ses conséquences sur l'évolution du football.

II.1.3.2.1 Lancement d'une émission sportive nationale de référence

Dès le mois de février 1957, le quotidien berlinois, *Der Kurier*, analysait l'offre dominicale du *Deutsches Fernsehen*, c'est-à-dire le programme commun à toutes les stations régionales composant l'ARD.¹ Pour ce faire, il procéda à des comparaisons avec l'évolution de l'offre constatable dans certains programmes régionaux et évoqua les initiatives étrangères les plus remarquables dont on devait s'inspirer. Premier constat, *Der Kurier* regrettait qu'en dépit de l'influence bénéfique que des événements tels la Coupe du monde de 1954 ou les JO de Cortina en 1956 avaient pu avoir sur l'évolution des ventes de récepteurs, l'offre de retransmissions en direct du DF restait bien trop modeste, notamment parce que le dimanche après-midi était la plage horaire de programmation privilégiée. Par contre, l'émission du *Südwestfunk*, « Sport im Südwesten », méritait une mention spéciale. Programmée le lundi soir de 19 heures à 19 heures 30, cette émission produite dans les studios de Baden Baden traitait de l'actualité sportive de trois *Länder*, le Bade Wurtemberg, la Hesse et la Rhénanie-Palatinat. Un concours livra des enseignements dignes d'une enquête d'opinion concernant ladite émission. En effet, 38 000 téléspectateurs, dont de nombreux habitants de Suisse du Nord-Ouest, y participèrent et plébiscitèrent celle-ci. *Der Kurier* en extrapola le nombre de téléspectateurs amateurs de sport télévisé en émettant l'hypothèse plausible, mais non vérifiée « scientifiquement », qu'environ un tiers d'entre eux s'étaient donné la peine d'envoyer un courrier aux services de la télévision. Cela représentait un nombre de 100 à 120 000 « sportifs », c'est-à-dire environ 75% des 160 000 propriétaires de récepteurs recensés dans

¹ « Um die Sport-Sendung im Fernseh-Funk » (« De l'émission sportive télévisuelle »), *Der Kurier*, 17/02/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

les trois *Länder* précités. Le fait que *Der Kurier* évoquait en février 1957 que de nombreuses réponses souhaitaient que le DF proposât enfin une émission étalonnée selon le modèle de « Sport im Südwesten » se révèle important pour notre étude à deux titres. D'une part, cela documentait une situation très différente de celle prévalant en France, où les services régionaux de la RTF ne disposaient pas des moyens techniques, humains et financiers nécessaires pour réaliser de telles émissions alliant un caractère pionnier sur le plan éditorial et exigeant de produire une palette suffisamment large de reportages pour satisfaire un public aux attentes diverses. Dans le cas du football, la passion partisane inclinait évidemment les téléspectateurs à souhaiter voir les résumés des parties disputés par leur club favori. Par ailleurs, cet article livre également un indice concernant l'impact effectif de l'essai auquel procéda Hugo Murero et dont Hackforth souligna le caractère innovant. Le moins que l'on puisse dire, c'est que *Der Kurier* ne le mentionna pas. Probablement que « Die bunte Sportschau » n'avait pas marqué les esprits à l'époque de ses premières programmations. *Der Kurier* plaida pour le lancement d'une émission semblable à « Sport im Südwesten », consacrée à l'actualité sportive nationale, dont la durée serait portée à une heure et l'horaire de programmation serait fixé de 19 à 20 heures le lundi soir. Cela devait laisser plus de 24 heures aux équipes de production de procéder au montage des films rapportés par les équipes de tournage. Comme Christian Quidet l'avait fait en France, *Der Kurier* estima que le JT ne pouvait plus remplir cette mission, car le nombre de reportages qu'il pouvait proposer et leur format ne pourrait dorénavant qu'engendrer la frustration des « sportifs ». Évoquant le succès remporté en Italie par la « Domenica Sportiva » et en France par « Sports Dimanche », *Der Kurier* considérait que la désignation de la station régionale responsable de la réalisation ou l'étude de faisabilité d'une telle émission programmée le dimanche soir n'étaient pas encore primordiales, mais que ces questions se poseraient d'elles-mêmes dans un avenir assez proche. L'urgence pour *Der Kurier* résidait dans le lancement d'une émission de référence pour l'ensemble du territoire (« *die sportliche Standard-Sendung im Deutschen Fernsehen* »).

II.1.3.2.2 Réaffirmation du rôle de la presse sportive

L'évocation de la vue déformante, cyclopéenne, d'une rencontre que proposait forcément toute retransmission, la caméra étant incapable de reproduire la tridimensionalité caractérisant la perception visuelle de l'œil humain était devenue un poncif de la presse sportive. L'affirmation péremptoire que la caméra ne saurait mentir en constituait un autre. Évidemment, ce débat avait également cours en France et livrait là-aussi un cadre thématique

favorable à la confrontation des diverses théories profanes concernant le développement du nouveau média et les conséquences qu'il avait déjà ou aurait dans un futur proche sur les modes de consommation du spectacle sportif. Le 22 février 1957, un quotidien local publiait sur une pleine page les réflexions présentées par un observateur, dont nous n'avons pu déterminer s'il s'agissait d'un journaliste professionnel ou d'un spécialiste des médias.¹ L'analyse essayistique de K. H. Vaubel, dont l'impact ou l'intérêt ne doit pas être exclusivement considéré au vu de l'aire de distribution géographiquement limitée et du tirage peu considérable du *Diepholzer Kreisblatt*, est remarquable avant tout par le contraste qu'elle livrait avec un certain nombre d'articles évoqués précédemment et parus avant la rencontre Autriche-RFA. En effet, s'il évoquait le précédent d'Italie-RFA de 1955, Vaubel ne mentionnait aucunement le refus du DFB de la retransmission du match du 10 mars 1957. L'auteur s'attelait donc à un effort de désingularisation plus prononcé de l'objet étudié que ce qui constituait la règle dans les pages sportives de la presse généraliste ou celles de la presse sportive. L'entrée dans la problématique était placée dans un contexte résolument européen, en raison du développement continental de la télévision et de la nouvelle source de droit que constituaient les décisions de l'UEFA. Vaubel organisa son propos en trois étapes. Après avoir salué les avancées indéniables telle l'engagement du DFB à s'astreindre à une recherche quasi-systématique de dates situées en semaine pour programmer les rencontres de la *Mannschaft*, Vaubel prédisait que le calme caractérisant les relations entre le football et la télévision était passager et traduisait forcément une situation d'armistice et non de paix durable. À ses yeux, le direct constituait l'attrait principal de la télévision. En matière de football, l'offre qu'elle proposait à son public était insatisfaisante au vu du total d'heures d'émissions qui constituait ses programmes. Elle allait forcément émettre des revendications à l'encontre du DFB, qui portaient en elles le germe de futurs conflits. Puis, non sans avoir souligné que le reportage filmé ouvrait de toutes nouvelles perspectives, qui le distinguaient fondamentalement du reportage radiophonique ou de celui, textuel et graphique, de la presse sportive, Vaubel réaffirmait la primauté de la consommation directe de l'évènement dans l'arène sportive. D'une part, les moyens techniques disponibles faisaient, selon Vaubel, de la retransmission rien de plus qu'un lot de consolation pour ceux qui ne pouvaient assister à un match depuis les tribunes. Car, même si certaines phases de jeu ou attitudes de joueurs

¹ Cf. VAUBEL, K. H., « Kann fernsehen das direkte Erlebnis ersetzen ? Die "falschen" Bilder auf dem Bildschirm – Trotzdem : Im Interesse des Sports größere "Fernseh-Freiheit" » (« Le spectacle télévisé peut-il remplacer l'expérience immédiate ? Les "fausses" images sur le petit écran - Néanmoins : Dans l'intérêt du sport, davantage de liberté pour la télévision »), *Diepholzer Kreisblatt*, 22/02/1957, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

gagnaient en expressivité plastique sur le petit écran, notamment grâce au gros plan, la télévision restait incapable de capter les mouvements d'ensemble des équipes et donc de présenter la mise en œuvre de leur schéma tactique, spectacle auquel accédait l'observateur présent dans les tribunes. En outre, ce dernier était gagné par les émotions qui saisissaient la foule et les clameurs du stade, qui conféraient toute sa dimension à un événement sportif. Le dernier passage de l'analyse de Vaubel est probablement le plus intéressant pour notre étude à ce stade. En effet, en caractérisant la position des autorités du football de « *point de vue de maîtres de maison* » (« *Hausherren-Standpunkt* »), Vaubel doutait de leur capacité à limiter la liberté de l'accès télévisé (« *Fernseh-Freiheit* ») au spectacle sportif. Le facteur déterminant de l'évolution à venir résidait, selon lui, dans le poids du nombre, car celui des téléspectateurs devait d'après toutes les prévisions largement dépasser à court terme le nombre des licenciés représentés par les autorités fédérales. En conclusion, Vaubel invitait les responsables du football à penser l'évolution du spectacle sportif qu'ils proposaient en intégrant des données dépassant la gestion quotidienne des affaires courantes. La retransmission de bribes de matches, de secondes mi-temps concédées çà et là ne lui semblait pas susceptible de satisfaire l'intérêt du grand public. L'intérêt bien compris du DFB, selon Vaubel, consisterait à faire les efforts nécessaires pour garantir la retransmission des rencontres internationales et éviter que les critiques qu'engendraient les situations de blocage ne nuisent au football, la télévision étant généralement à l'abri de l'opprobre public en pareil cas.

Dans une série initiée à l'automne 1957, *Der Kicker* proposait à ses lecteurs d'adresser leurs questions au capitaine d'honneur de la *Mannschaft*, Fritz Walter.¹ La question des rapports football-télévision y fut également abordée de manière mesurée et relativement objective. Signalons que Fritz Walter allait devenir un représentant de la marque de téléviseurs et de radios SABA à partir du 1^{er} octobre 1961, après avoir définitivement arrêté sa carrière de joueur deux ans plus tôt.² D'entrée, Fritz Walter avouait être un téléspectateur passionné des directs sportifs et déclarait son intérêt pour tous les sports. S'il n'omettait pas de souligner les limitations de toute réalisation télévisuelle, il indiqua que, notamment lors des rencontres retransmises en direct depuis l'étranger, le rendement des joueurs était affecté par la

¹ Cf. « 1000 Fragen an Fritz Walter : Fernsehen soll nur Ausgleich sein ! » (« 1000 questions posées à Fritz Walter : La télévision doit rester un complément ! »), *Der Kicker* n° 45, 11/11/1957, p. 22

² Cf. Brèves, *Der Spiegel* n° 38, 18/09/1961, p. 99. Au vu des publicités paraissant dans la presse sportive, Walter était déjà sollicité par l'industrie radioélectrique durant les années 1950. Pour une analyse des carrières « publicitaires » de Fritz Walter et Helmut Rahn, cf. Steffens, Horst, « Fußball, Fernsehen, Aufschwung West oder warum Helmut Rahn und SABA nicht zueinander fanden. », Ouvrage collectif *Geschichtswerkstatt N°28, « Elf Freunde müsst ihr sein! »: Einwürfe und Anstöße zur deutschen Fußballgeschichte*, Freiburg i. Br., Haug, 1995, pp. 51-70.

conscience qu'ils avaient d'évoluer sous les « *yeux critiques de ceux qui sont restés dans la mère patrie* ». Leur motivation s'en trouvait souvent décuplée (« *ungeheueren Ansporn* »). Certes, Fritz Walter concédait que le téléspectateur attentif et averti était souvent mieux informé de certaines péripéties de la rencontre que les spectateurs présents dans les tribunes, qui pouvaient très facilement se laisser distraire par le spectacle de la foule autour d'eux. Néanmoins, il concluait son propos en réaffirmant le caractère irremplaçable de la présence au stade pour le fin connaisseur du football ou celui qui aspirait à le devenir ainsi que la priorité évidente que constituait la protection des clubs. Observant les règles du milieu, Fritz Walter resta dans « son rôle de joueur » et n'aborda à aucun moment les discordes entre football et télévision nées des refus successifs de retransmission émanant du DFB et concernant des rencontres internationales dont il fut souvent la vedette principale coté ouest-allemand.

Au-delà de considérations portant sur l'évolution de la place sociale du sport influencée par l'apparition du nouveau média, la presse sportive abordait aussi la télédiffusion du sport sous des aspects très prosaïques. Ainsi, les lecteurs du *Kicker* purent-ils lire dans la chronique d'Erich Menzel un commentaire concernant une innovation touchant l'accessoire principal de toute rencontre de football : le ballon.¹ Revenant sur la rencontre RFA-Suède, télévisée en direct depuis Hambourg le mercredi 20 novembre 1957, Menzel estimait qu'à son instar les téléspectateurs avaient dû apprécier le recours à un ballon blanc pour le dernier quart d'heure du match et regretter que l'initiative n'ait pas été prise dès le coup d'envoi. Il souligna que l'emploi de ballon blanc que, par habitude, on limitait encore aux matches programmés en nocturne, s'imposait dorénavant pour toutes les retransmissions télévisées. En effet, l'observation du jeu et des trajectoires de la balle en était grandement facilitée.

Quelques semaines plus tard, le même chroniqueur évoqua avec enthousiasme un reportage de la BBC consacré à la rencontre Angleterre-France initialement retransmise en Eurovision le 27 novembre 1957. Le montage dudit reportage constituait le motif de réjouissance principal du chroniqueur, qui salua la bonne idée des services anglais qui avaient inclus aux images « maison », archivées en kinescope, des ralentis de phases de jeu, obtenus grâce à des films achetés à la presse filmée. Le résultat obtenu était éloquent :

¹ Cf. « Erich Menzel dreht den Scheinwerfer... » (« Erich Menzel braque le projecteur sur... »), *Der Kicker* n° 47, 25/11/1957, p. 8.

« Tous les buts (anglais) en furent transformés en leçon magistrale. Ce qui révéla même l'élégance d'une rencontre de football, qui échappe souvent au spectateur présent dans les tribunes. »¹

On perçoit à la lecture de ce type de commentaires que la légitimation du nouveau média ne passait pas uniquement par la présence médiatique mais en direct lors de grands événements qu'il offrait au téléspectateur. L'amélioration de la qualité des reportages, celle de la réalisation des directs représentait un enjeu primordial. C'est également sur ce plan que la couverture de la Coupe du monde 1958 allait servir de terme de comparaison avec l'offre ordinaire des sociétés de télévision publiques européennes.

II.1.3.2.3 La télédiffusion des matches avancés au samedi : réapparition controversée des matches de championnat dans l'offre télévisuelle

Lors de l'Assemblée générale (« *Bundestag* ») du DFB tenue près de Karlsruhe du 26 au 27 juillet 1957, les délégués présents étudièrent le lourd dossier de la rénovation du football allemand.² *Der Kicker* n'avait pas hésité dans son numéro précédant l'évènement à qualifier celui-ci de « tournant historique pour le football allemand ».³ Le *West-Deutscher Fußballverband*, la ligue régionale comptant le plus grand nombre de licenciés et de clubs prestigieux, considérait que la question de la mise en place de la *Bundesliga* nécessitait la convocation d'une assemblée générale extraordinaire. Les autres ligues s'y opposaient, car nombre de leurs clubs qui disputaient les poules régionales de l'*Oberliga*, n'avaient pas leur place dans une ligue unique que domineraient les clubs de la Ruhr. Les discussions firent long feu et finalement, l'Assemblée générale de 1957 fut une déception pour les partisans de la *Bundesliga* : en dépit de toutes les évidences qui plaidaient pour sa mise en place, des considérations liées à la gouvernance du DFB, au mode d'élection de son Bureau fédéral avaient, une fois de plus, conduit les délégués à adopter une attitude dilatoire, ne serait-ce que pour préserver une concorde de façade.

Concernant la télédiffusion du football, le rapport annuel du DFB ne contient aucune mention particulière de décisions prises par l'Assemblée générale de juillet 1957. Il n'y est question

¹ Cf. « Alle Treffer wurden darin zu einer meisterlichen Lektion zerlegt. Da wurde sogar die Eleganz eines Fußballkampfes offenbar, die dem Zuschauer auf den Rängen ja oft verloren geht. », « Erich Menzel dreht den Scheinwerfer... » (« Erich Menzel braque le projecteur sur... »), *Der Kicker* n° 50, 16/12/1957, p ; 6.

² Cf. BECKER, Friedebert, « DFB-Bundestag 1957 : Die *Bundesliga* kommt ! » (« Assemblée générale du DFB : Lancement de la *Bundesliga* ! »), *Der Kicker* n° 30, 29/07/1957, pp. 2-4.

³ Cf. BECKER, Friedebert, « Am Vorabend einer Fußball-Zeitenwende » (« À la veille d'un tournant historique pour le football »), *Der Kicker* n° 29, 22/07/1957, pp. 2 & 6.

que « *d'excellents rapports entretenus avec les sociétés de télévision de droit public* ». ¹ Et pourtant, il semblerait bien que la retransmission de matches avancés au samedi y ait constitué l'objet de vives discussions. L'auteur de la partie du rapport consacrée aux relations avec la presse et à la propagande, le Dr. Gösmann évoquait très évasivement que le contrat liant le DFB et la télévision depuis des années s'étant avéré opérant une année de plus, sa reconduction tacite s'imposait pour la saison 1957-1958.

Durant l'été, les représentants des clubs d'*Oberliga* négocièrent de manière séparée la télédiffusion de rencontres avancées par les télévisions régionales les concernant. L'*Oberliga West* joua en quelque sorte le rôle de pionnier dans cette affaire et trouva un terrain d'entente avec le NWDR dès la reprise du championnat. ² Les négociations entre les représentants de l'*Oberliga Nord* et le NDR achoppèrent longtemps sur des questions pécuniaires. La densité de grands clubs étant beaucoup moins considérable que dans la poule « Ouest », les responsables de la télévision ne voulurent pas verser des droits équivalents à ceux dont allait s'acquitter le NWDR pour retransmettre certains derbies de la Ruhr qui constituaient les affiches les plus prestigieuses avant les rencontres des poules finales du printemps.

Alexander Rost, correspondant du *Kicker* à Hambourg, constate qu'une fois encore les événements s'étaient précipités et avaient dépassé les discussions en cours. En effet, alors que les tractations entamées en été semblaient vouées à l'échec, l'accord trouvé concernait deux rencontres au moment de la publication du papier de Rost. Il s'agissait des matches avancés Altona 93-Holstein Kiel et HSV-VFL Osnabrück. ³ La situation fut débloquée après que les services juridiques de la télévision eurent démontré aux représentants des clubs que leurs exigences concernant les modalités de versement des droits étaient en contradiction avec la législation en vigueur. En effet, contrairement à ce que prétendaient les clubs, la télévision n'avait pas à verser d'indemnité au club visiteur. Or, les règlements du DFB, en dépit du fait qu'ils n'envisageaient pas *expressis verbis* les rapports avec la télévision, prévoyaient que seuls les clubs hôtes jouissaient des bénéfices de la recette. Les clubs visiteurs recevaient une somme forfaitaire destinée à couvrir leur frais de déplacement, celle-ci étant basée sur les tarifs de la *Bundesbahn* et un nombre prescrit de membres pouvant composer une délégation officielle. La formule avait-elle de l'avenir ? Rost en doutait fortement. La somme de 3 000

¹ Cf. *DFB-Jahresbericht* (« Rapport annuel du DFB »), 1957-1958, p. 54.

² Cf. ROST, Alexander, « Norden scharf auf Fernsehgelde » (« Le Nord guigne les droits télévisés »), *Der Kicker* n° 44, 04/11/1957, p. 11.

³ Aucune des deux rencontres ne fut annoncée dans *Hör Zu*.

DM versée au club d'Altona s'avérait pourtant intéressante. Elle devait compenser un déficit de 2000 spectateurs par rapport à la moyenne habituelle du club. La rencontre contre Holstein Kiel ayant attiré 7 000 personnes, les observateurs pensèrent qu'Altona avait fait une bonne affaire, car, en raison des conditions météorologiques, on ne pouvait guère espérer plus de monde. Le doute de Rost était surtout nourri par le spectacle proposé et l'ennui qu'il engendra. Il notait que plusieurs clubs de l'*Oberliga Nord* avaient adressé des demandes pour faire avancer certains de leurs matches au samedi et être ainsi en mesure de bénéficier d'une retransmission et de l'indemnité de la télévision. Mais même avancée au samedi, une rencontre de poule régionale d'*Oberliga* restait très souvent trop déséquilibrée pour « bénéficier de l'attrait qu'exerçait la glorieuse incertitude du sport » ou ne ressemblait que trop vaguement à une promesse de grand spectacle sportif.¹

Les clubs du Sud n'étaient pas d'accord avec leurs homologues du Nord et de l'Ouest. Lors de la réunion de la Commission commune des clubs de division 1 et 2 d'Allemagne du Sud (Hesse, Rhénanie-Palatinat, Bade Wurtemberg, Bavière) qui se tint le 30 novembre 1957, on examina une recommandation du DFB qui invitait les ligues régionales à avancer des rencontres au samedi et à en accorder la retransmission pour 3000 DM au moins, si la télévision régionale en émettait le souhait. Les clubs de division 1 votèrent à 8 contre 7 et les clubs de division 2 à 12 contre 4 pour le maintien du *statu quo* basé sur une décision que leur Commission avait prise en 1955 : aucune autorisation de retransmission d'une rencontre de championnat ne devait être accordée.

Face à la pression croissante qu'exerçait l'augmentation constante du parc de récepteurs et de la demande subséquente de football télévisé, avancer des matches au samedi constituait d'autant moins une panacée que ce jour allait selon toute vraisemblance (instauration de la semaine des 45 heures) et suivant le modèle anglais, devenir le jour idéal pour programmer les matches de l'élite. Dès le début de la saison, une enquête menée par *Der Kicker* auprès de dirigeants et de joueurs issus de toutes les poules régionales de l'*Oberliga* avait apporté des réponses très nettes à ce sujet.² L'immense majorité des acteurs interrogés se déclara très favorables à la programmation des matches le samedi après-midi, notamment parce que les pères de famille pouvaient assouvir leur passion du football sans lui sacrifier les autres aspects

¹ Le classement final de certaines poules régionales était particulièrement prévisible. Ainsi, le HSV fut le seul champion de l'*Oberliga Nord* de 1948 à 1963.

² Cf. « Samstag-Spiele gehört die Zukunft » (« L'avenir appartient aux matches du samedi »), *Der Kicker* n° 37, 16/09/1957, pp. 3-4.

de la vie familiale. Les joueurs espéraient aussi bénéficier d'un jour de récupération supplémentaire avant de reprendre leurs activités professionnelles, puisqu'officiellement, ils ne pouvaient tirer un revenu principal du football.

À la fin de l'année civile 1957, les relations entre la télévision et le DFB étaient apaisées en dépit du fait que la couverture du championnat restait insatisfaisante. En tant que tenante du titre, la *Mannschaft* n'avait pas eu à disputer de poule de qualification pour la Coupe du monde 1958. Son programme automnal compta deux rencontres de prestige. Elles furent retransmises toutes les deux. Si la première disputée face à la Suède était programmée le mercredi 20 novembre 1957 et donc peu susceptible d'engendrer discussions et polémique, la seconde l'opposant à la Hongrie était fixée au dimanche 22 décembre 1957. Mais, le DFB avait retenu la leçon de décembre 1955 et fait preuve de sagesse. Il prit assez tôt les mesures nécessaires pour que, selon la formule consacrée, la retransmission en direct ne nuise pas aux activités des clubs. Deux jours avant Noël, celles-ci étaient de toute façon bien plus modestes qu'un dimanche ordinaire. En dépit de l'exil de nombreuses vedettes hongroises, l'équipe magyare continuait de faire partie du peloton de tête des sélections européennes et cette première apparition en RFA de l'adversaire malheureux de Berne déclencha l'enthousiasme du public ouest-allemand. Le stade de Hanovre avait fait le plein de spectateurs en deux jours. S'ils furent finalement 85 000 à assister à la victoire de la *Mannschaft* sur le plus petit des scores, une arène de 500 000 places aurait été trop petite pour répondre aux demandes de billets qui affluèrent vers les services chargés de la location des places.¹ À moins de six mois de la Coupe du monde, les téléspectateurs allemands purent assister, ravis, à ce qui ressemblait fort à la fin d'une longue convalescence.

II.2 Réception journalistique de l'offre de football télévisé de la RTF (1955-1957) : les promesses non tenues

Bien que la RTF n'eût jamais retransmis en direct autant de rencontres de championnat ou de Coupe de France que l'ARD n'avait diffusé de rencontres d'*Oberliga* durant les 18 premiers mois d'exploitation commerciale de la télévision publique ouest-allemande, les responsables de la FFF et du Groupement campèrent sur des positions très similaires à celles adoptées par les dirigeants du DFB. La couverture en direct de championnats ou de rencontres de Coupe de

¹ Cf. BECKER, Friedebert, « Ohne Angst gegen Ungarn ! » (« Sans crainte face à la Hongrie ! »), *Der Kicker* n° 50, 16/12/1957, pp. 2 & 6 .

France avait été exclue par Gambardella dès que la fiabilité technique de la mise en images l'eut permise.

En effet, la saison d'échanges européens avait, nous l'avons évoqué, également remporté un franc succès dans les parties de l'Hexagone déjà couvertes par les émetteurs de la RTF.

La télédiffusion en direct de neuf rencontres de la Vème Coupe du monde avait provoqué l'intérêt enthousiaste du public en faveur du nouveau média. Probablement qu'un parcours plus glorieux de l'équipe de France eût déchaîné la « passion nationale », multiplié les ventes de téléviseurs et amplifié les attentes du public en matière de football télévisé. Avant d'appréhender la radicalisation des tensions permanentes existant entre la RTF et les autorités du football, il convient de rappeler qu'en dépit d'un caractère encore plus limité, la visibilité de la sélection nationale ne déclencha point de polémiques comme ce fut le cas en RFA durant cette année post-Coupe du monde.

II.2.1 France (1955)

II.2.1.1 Visibilité décroissante de l'équipe de France au cours de l'année 1955

Dès la reprise du calendrier international à l'automne 1954, nous l'avons évoqué, la France s'était imposée à Hanovre face au champion du monde lors d'une rencontre retransmise en Eurovision. Correspondant avec la mise en réseau de la deuxième ville du pays, cette victoire sportive démontrait aux yeux de beaucoup que la défaite contre la Yougoslavie à Genève ne devait pas incliner les supporters de la sélection tricolore au pessimisme. En effet, une génération de joueurs doués commençait à prendre toute sa place et à obtenir des résultats qui allaient propulser la France aux premiers rangs des sélections européennes.

Après la victoire de Hanovre, le traditionnel France-Belgique disputé le 11 novembre 1954 eut lui aussi les honneurs du direct. Au début de l'année 1955, la France continua sur sa lancée et s'imposa brillamment à Madrid face à l'Espagne. Ce match ne pouvait être retransmis en direct, l'Espagne n'étant pas encore membre de l'Eurovision et sa télévision se trouvait encore au stade expérimental.¹ Trois jours après la date de la rencontre, la partie fit l'objet d'un résumé de la presse filmée d'une durée de 3' diffusé dans le cadre du JT du 20

¹ Les transmissions régulières de TVE débutèrent le 28 octobre 1956, le premier match de football retransmis en direct fut le « classico » Real Madrid-FC Barcelone disputé en février 1959 et la première retransmission en Eurovision depuis l'Espagne fut le match de quart de final de la Coupe d'Europe des clubs champions opposant le Real Madrid à l'OGC Nice en 1960. Cette dernière rencontre retiendra plus particulièrement notre attention dans une partie ultérieure de notre étude.

mars 1955. Le 22 mars 1955, les cinéphiles purent voir sur grand écran un résumé encore plus succinct (1' 14'') dans le cadre des « Actualités Françaises ».

Au printemps 1955, l'équipe de France disputa encore deux matches à Colombes qui furent retransmis en direct bien que programmés tous deux un dimanche après-midi à 15 heures et concurrençant donc très probablement des rencontres amateurs. Il s'agit de France-Suède (03/04/1955) et France-Angleterre (15/05/1955). Tout au plus peut-on signaler que tant la presse spécialisée (*Radio Télévision, Radio Cinéma Télévision*) que la presse quotidienne (*Le Monde, L'Équipe*) n'annoncèrent pas explicitement lesdites rencontres et eurent recours à l'évocation traditionnelle en pareil cas d'un « *reportage d'actualité* ». Nous n'avons pu trouver dans la couverture de presse des rencontres précitées de mentions explicites des raisons ayant conduit les dirigeants de la FFF à déroger à la règle prévalant d'ordinaire en pareil cas. Mais, la location des billets avait été (très) satisfaisante et les gradins de Colombes accueillirent dans les deux cas des foules dépassant les 50 000 spectateurs.

Sur le plan strictement sportif, il est évident que la confrontation avec l'équipe d'Angleterre était nimbée d'un prestige incomparablement supérieur à celle opposant le Onze de France à une sélection d'amateurs suédois.¹ Le public attendait plus particulièrement le duel opposant les deux vétérans, le « sorcier de Blackpool », Stanley Matthews, et le « sanglier des Ardennes », Roger Marche.

Sans que l'on puisse documenter en détail l'évolution de la position des autorités fédérales et du Groupement, c'est bien par mesure de rétorsion qu'aucune des rencontres disputées à l'automne par l'équipe de France ne fut retransmise en direct. Ainsi, seule celle disputée à Moscou le 23 octobre 1955 ne pouvait l'être en raison d'insurmontables obstacles techniques, mais la télédiffusion en Eurovision des confrontations avec la Suisse (09/10/1955), la Yougoslavie (11/11/1955) et la Belgique (25/12/1955) n'échoua que pour des raisons « politiques ».

¹ Au moment de la rencontre France-Suède d'avril 1955, Kurt Hamrin était encore amateur sous les couleurs du club de Solna. Il ne fera une carrière « professionnelle » en Italie qu'à partir de 1956. Jusqu'en 1971, il défendra successivement les couleurs de la Juve, de Padoue, de la Fiorentina, de Milan et de Naples disputant 400 matches de *Seria A* au cours desquels il marquera 190 buts.

II.2.1.2 Trop d'annonce tue la recette et met le feu aux poudres

En effet, un différend opposant la RTF au Groupement naquit de la télédiffusion en nocturne de la seconde mi-temps de la finale de la Coupe Drago opposant l'ASSE à Sedan au Parc des Princes le vendredi 3 juin 1955. Bien qu'il n'y eût à craindre aucune concurrence avec d'autres rencontres, les organisateurs redoutaient néanmoins qu'une retransmission en direct ne « décourageât » le public parisien de se déplacer Porte d'Auteuil. De ce fait, un accord ne fut passé que très peu de temps avant la rencontre avec la RTF. Selon ses termes, cette dernière s'engageait non seulement à ne pas annoncer ladite retransmission, mais en outre à verser une somme forfaitaire compensatoire de 400 000 francs aux organisateurs. Une séance du Comité directeur du Groupement des Clubs Autorisés devait se tenir en fin d'après-midi le jour même de la finale. Son président, Paul Nicolas, informa ses collègues de l'accord passé avec la RTF. Si la démarche du très charismatique président obtint une approbation de principe, les membres présents procédèrent à un échange de vues et certains, qui avaient probablement regardé le JT de la mi-journée, regrettèrent que la RTF n'ait tenu parole au prétexte que le présentateur du JT de 13 heures avait « joué au plus malin » en informant les téléspectateurs qu'ils pourraient « assister à l'événement sportif de la soirée », après avoir pu suivre dans l'après-midi l'arrivée de l'étape du Giro d'Italia retransmise en direct par la RAI depuis Trente. Par ailleurs, le Comité directeur invitait la FFF à protester contre la violation par la RTF des règles dont l'UEFA s'était dotée à Vienne en mars 1955 en retransmettant la seconde mi-temps d'Italie-Yougoslavie en direct le dimanche précédent à une heure où certaines rencontres étaient encore en cours sur les terrains de France.¹

Après le JT de 20 heures, Catherine Langeais, speakerine et épouse de Pierre Sabbagh, avait, comble de la trahison aux yeux des organisateurs de la Coupe Drago, nommément dévoilé l'affiche du soir plus de trois quarts d'heure avant le coup d'envoi.² Certes, les programmes

¹ Cf. Comité directeur Groupement des Clubs autorisés, Séance du 03/06/1955, *France Football Officiel* N°482-483, 21/06/1955, p. 2. La retransmission en direct avait débuté à 17 heures, alors qu'elle n'était autorisée qu'à partir de 18 heures. Produire un film en kinescope au « pied levé » consacré à une rencontre sans participation de l'équipe de France ne pouvait se justifier aux yeux des responsables de la RTF, car cela supposait que l'on sollicitât la transmission en direct de la part des collègues de la RAI pour ne pas en faire profiter les téléspectateurs et leur montrer un différé de piètre qualité, le kinescope entraînant une inévitable perte de qualité de l'image, d'une rencontre dont il connaissait le score.

² Cf. DROIT, Michel, « La Télévision et le football vont-ils trouver enfin un terrain d'entente ? » *Le Monde*, 13/12/1955, p. 13.

FERRAN, Jacques, « La guerre TV-Football déclarée », *L'Équipe*, 06/12/1955, p. 1. Le chapeau de cet article indiquait assez clairement que le directeur de *France Football* et rédacteur chargé des relations football-télévision à *L'Équipe* prenait en l'occurrence de manière aussi nette que nuancée parti pour les autorités du football : « *Le problème est complexe, mais c'est à la Télévision d'être plus compréhensive* ».

annoncés dans la presse prévoyaient la diffusion de 22 heures 10 à 23 heures d'un « *reportage sportif* » réalisé par l'un des maîtres du direct, Jacques Anjubaut. Outre la coïncidence partielle des horaires, rien dans la presse ne pouvait laisser conclure de manière définitive à une retransmission en direct de la seconde mi-temps de la finale de la Coupe Drago et l'on pouvait logiquement penser que le direct sportif de ce vendredi soir serait constitué, comme souvent à l'époque, par la retransmission d'un combat de catch. Bien qu'ils fussent « juridiquement » fondés, la pertinence des reproches émis par les membres du Groupement à l'égard de la télévision était forcément discutable. En effet, il était assez improbable que la finale d'une épreuve opposant deux équipes dont l'une, l'ASSE, avait terminé la saison à la septième place du championnat de division 1 et l'autre obtenu le titre de champion de la deuxième division pût attirer suffisamment de Parisiens pour jouer à guichets fermés.¹ Organisée de 1953 à 1965, la Coupe Drago en était à sa troisième édition et le public l'a toujours pris pour ce qu'elle ne cessa d'être, un *ersatz* de compétition pour équipes professionnelles à qui « Dame Coupe », la vraie, avait joué des tours avant les quarts de finale. On peut donc légitimement douter de l'ampleur de l'impact qu'eurent les annonces de la télévision sur la défection du public et voir dans la réaction des autorités du football une réaffirmation de leur volonté de ne pas céder à la pression qu'exerçait sur elles la montée en puissance d'un média dont le nombre d'utilisateurs connaissait une croissance spectaculaire.²

Quelques semaines après la finale de la Coupe Drago, l'assemblée générale des clubs professionnels décida de limiter drastiquement le nombre de matches susceptibles d'être retransmis. Selon Jacques Anjubaut, le précédent protocole « liant » la Rue de Londres et la Rue Cognacq-Jay et portant sur la saison 1954-1955 prévoyait la retransmission après accord spécifique d'un match de football à peu près toutes les six semaines, selon le calendrier sportif.³ Dans un entretien accordé alors à *Paris Presse*, Pierre Delaunay précisait davantage les termes de cette « *convention boiteuse qu'il valait mieux signer plutôt que de renoncer à*

¹ Diffusée à 20 heures 15, l'annonce de Catherine Langeais n'a pu faire changer d'avis que les spectateurs potentiels qui habitaient dans le voisinage le plus immédiat du Parc des Princes, les autres étaient forcément déjà au stade ou en route pour s'y rendre.

² Une explication pour la vive réaction des organisateurs, c'est-à-dire le Groupement, provient sûrement de la comparaison avec la recette de la finale de 1954, dont René Cotteaux attribua la réjouissante importance à la magie du « nocturne ». Cf. COTTEAUX, René, « Nocturnes... et technique de l'éclairage », *France Football Officiel*, N° 459, 04/01/1955, pp. 1-2. L'affiche opposant alors le Stade de Reims au LOSC avait contribué de manière décisive, on ne peut en douter, au succès populaire de la manifestation.

³ Cf. « Le différend FFF-RTF. Jacques Anjubaut : "Peut-être un accord le 27 décembre" », *L'Express*, 14/12/1955.

toute retransmission ». ¹ Dénonçant implicitement la désorganisation des services de la RTF, il signale que celle-ci ne fut d'ailleurs jamais signée parce qu'à aucun moment la FFF n'a pu trouver devant elle « *un interlocuteur qualifié capable d'apposer son paraphe sur ce fameux document* ». Delaunay précise que ce dernier portait sur un lot où les véritables directs intégraux ne concernaient que la finale de la Coupe de France, les matches de l'équipe de France et d'autres matches internationaux disputés en semaine, certains matchs amicaux (disputés en nocturne) et uniquement trois secondes mi-temps de rencontres de championnat. Les autres rencontres devaient être diffusées « *en différé* » le soir même, généralement sous forme de résumés au JT ou de reportages plus longs en fin de programme. Cette dernière option fut très rarement retenue, car elle mobilisait des équipes trop importantes pour livrer un produit dont le résultat n'avait plus l'attrait de l'incertitude. La RTF lui préféra (très) souvent les retransmissions en direct de combats de boxe ou de catch ainsi que les courses cyclistes de type « Six jours de Paris ».

II.2.1.3 Quand les griefs du football provoquent son black-out

Il semblerait que, bien davantage que les reproches adressés tardivement à la RTF concernant la non-observation de la clause de confidentialité le jour de la finale de la Coupe Drago, les dirigeants du Groupement et de la FFF reprochaient surtout aux responsables du service des actualités de ne pas avoir respecté leur parole concernant la couverture d'avant-matches des journées de championnat. ² En d'autres termes, la télévision n'aurait pas contribué selon leurs attentes à la propagande espérée en faveur du football en passant des interviews de joueurs, d'entraîneurs ou de dirigeants, notamment ceux des clubs parisiens, dans le cadre du JT ou de l'émission de la mi-journée, « Télé-Paris », la veille des rencontres.

La télévision s'abrita surtout derrière la « richesse » de l'actualité politique et internationale pour justifier la limitation des « *visites polymultipliées des dirigeants de clubs* » dans les émissions précitées. ³ Par ailleurs, ses responsables évoquèrent sans cesse leurs maigres

¹ Cf. BRETAGNE, Christian, « Plus de ballon rond à la TV. La guerre est déclarée entre la Fédération et la Rue Cognacq-Jay », *Paris Presse*, 07/12/1955.

Pour une présentation des diverses positions adoptées à l'automne 1955 par la FFF en matière de radiodiffusion et de télévision, cf. DELAUNAY, Pierre, « Radiodiffusion et Télévision », *France Football Officiel* N° 498, 04/10/1955, pp. 1-2.

² La consultation de la presse (sportive) quotidienne et hebdomadaire parue aux alentours du 3 juin 1955 ne laisse apparaître aucune réaction officielle « immédiate » émanant des responsables du Groupement.

³ Cf. « Le différend FFF-RTF. Jacques Anjubaut : "Peut-être un accord le 27 décembre" », *L'Express*, 14/12/1955.

moyens, un budget de 30 millions de francs pour réaliser en moyenne 150 retransmissions sportives par an.¹

En septembre 1955, une réunion des dirigeants des deux institutions avait abouti à une limitation encore plus drastique de la télédiffusion de rencontres en direct. À l'exception de la finale de la Coupe de France et des matches internationaux joués en semaine, celle de matches officiels fit l'objet d'une interdiction pure et simple. En contrepartie de l'autorisation accordée aux équipes de la RTF chargées de réaliser les rushes des résumés d'actualité filmés en 16mm, le Groupement continua d'exiger que des interviews d'avant-match fussent diffusées dans le cadre du JT ou de l'émission « Télé-Paris ». Or, il arriva plusieurs fois que des dirigeants du Racing Paris accompagnés de joueurs vedettes (Marche, Remetter) se déplacent en vain aux studios de la RTF ou que des entretiens filmés ne soient pas diffusés pour respecter la longueur traditionnelle des dites émissions. Ils avaient été, selon l'expression consacrée, sacrifiés par le rédacteur en chef sur l'autel d'une certaine hiérarchisation de l'actualité. En conséquence, l'assemblée générale du GCA du 26 novembre 1955 décida de faire de la rencontre Racing Paris-OGC Nice du 4 décembre suivant un test et de sévir si la RTF persistait à ne pas respecter les accords passés.² Le refus de la RTF de diffuser une interview d'avant-match d'un joueur de chaque équipe constitua le *casus belli* amenant le Groupement à interdire l'accès des stades aux équipes dotées de caméras à pellicule.

L'après-midi du dimanche 4 décembre 1955, l'équipe de tournage dépêchée au Parc des Princes ne put en franchir les grilles et donc « *la guerre fut officiellement déclarée* » entre la RTF et le football durant le JT de vingt heures.³ Le présentateur Claude Darget annonça la décision de la RTF de ne plus communiquer les résultats des matches de football. Interrogé à ce sujet, le Secrétaire général du Groupement, Pierre Junqua, tenta de minorer l'impact que pouvait avoir sur la santé économique des clubs cette disparition complète du football du petit écran. Interrogé par *L'Équipe*, il estima que seuls les téléspectateurs étaient lésés par l'attitude des responsables de la RTF, qui avaient décidé de manière unilatérale de la suppression des interviews au JT et à « Télé-Paris ».⁴

¹ Ibid.

² Cf. Compte-Rendu de l'Assemblée générale du Groupement des Clubs Autorisés (26/11/1955), *France Football Officiel* N° 511, 03/01/1956, p. 2.

³ Cf. FERRAN, Jacques, « La TV ne peut pas se passer du football tandis que le football prospère, pour l'instant, sans la télé », *L'Équipe*, 06/12/1955, p. 6.

⁴ « Le point de vue du football : la rupture est due à la maladresse des services de la TV », *L'Équipe*, 06/12/1955, p. 6.

Sur la même page paraissait « *le point de vue de la T. V.* » qui, sans surprise, livrait une autre version des faits. Jacques Anjubaut, réalisateur et chef du service des reportages et des sports de la RTF, évoquait le déroulement de l'affaire dans les termes suivants :

« Jusqu'à la semaine dernière, la TV a cru qu'elle pourrait obtenir quelques retransmissions en direct conformément au protocole en vigueur. Lorsqu'une lettre du Groupement et de la FFF a confirmé officiellement à la TV, il y a peu de jours, que seuls quelques extraits de matches en différé pourraient être retransmis, la TV a décidé de supprimer les interviews de « Télé-Paris » qui n'avaient plus de raisons d'être. La première suppression ne date que du 26 novembre. C'est donc le Groupement qui a violé le protocole en interdisant les caméras sur les stades. Il est naturel qu'à titre de représailles, la TV "ignore" le football et ne donne plus lecture des résultats. »¹

Pour éclairer le problème, la méthode retenue par les journalistes est souvent la même que celle privilégiée par leurs homologues ouest-allemands : ils recourent à la comparaison avec les pays dont la télévision a atteint un stade de développement plus avancé, tels les États-Unis ou la Grande-Bretagne, ou avec des pays partenaires au sein de l'Eurovision et de l'UEFA, dont la tradition en matière de direct sportif a connu des évolutions communes et synchrones.² Ainsi, Jacques Ferran inséra-t-il un petit document satellite à son analyse précitée parue dans *L'Équipe* du 6 décembre 1955 et qui, bien que demeurant nuancée, penchait sensiblement du côté du football. Introduit par un titre sensationnaliste, ledit document satellite prétendait livrer des données factuelles censées éclairer l'avis d'un lecteur éventuellement perplexe au vu des témoignages contradictoires des responsables du football et de la télévision figurant sur la même page. Constatant que le sport télévisé connaissait un succès partout où le nouveau média se développait, Ferran rappelait d'entrée que sa présence quotidienne sur les petits écrans américains avait non seulement provoqué une envolée des droits de retransmission qu'il illustrait en indiquant le record de 70 millions de francs versés pour la diffusion en direct d'un combat de Rocky Marciano, mais également entraîné une baisse de 24% du nombre moyen de spectateurs assistant aux grandes rencontres de football américain entre 1948 et 1954. Comme ce fut le cas de certains collègues ouest-allemands précités, il soulignait lui aussi la place considérable et l'argent que la RAI consacrait déjà au sport, alors que ses services de télévision étaient bien plus récents que ceux de la RTF. Toutefois, les exemples qu'il citait ne concernaient pas le football, mais le cyclisme et la boxe. Plus précisément, Jacques Ferran mentionnait les 11 millions versés à l'UVI pour la retransmission des Championnats du monde de cyclisme sur route et les 9 millions payés aux organisateurs du

¹ « Le point de vue de la TV : sans la télévision et la radio, le football souffrira. », *L'Équipe*, 06/12/1955, p. 6.

² FERRAN, Jacques, « Aux États-Unis : 70 millions pour un combat de boxe. En France : 30 millions pour l'année ! », *L'Équipe*, 06/12/1955, p. 6.

récent Championnat d'Europe de boxe Loï-Ferrer disputé à Milan. Il ne manqua pas de préciser que l'annonce officielle de sa retransmission en direct stoppa net la location et amena de nombreux spectateurs, qui avaient payé le prix fort pour assister à ce combat, à solliciter le remboursement de leur billet. Rappelant que le football français connaissait alors une phase d'expansion en termes de fréquentation des stades et de croissance des recettes des matches phares, Jacques Ferran déplorait que les maigres moyens alloués au service des reportages et des sports, un budget total de 30 millions pour l'année 1955, contraignaient ses responsables à ne jamais offrir plus d'un million de francs pour un match important et plutôt à tenter de fixer les bases de négociations autour de sommes dérisoires.¹ Il sous-entendait que le doublement du budget du service des reportages et des sports (60 millions) promis pour 1956 ne changerait que marginalement la donne.

Se référant à la journée de championnat précédant l'annonce de l'aggravation du conflit RTF-FFF et indiquant que 37 000 personnes assistèrent à Racing Paris-OGC Nice (12 millions de recette), 24 000 à OM-Olympique Nîmes (6 millions) et pas moins de 16 000 à Lens-Sedan (3 millions), Jacques Ferran estimait que les clubs n'avaient pas de raison de risquer ces recettes, qui étaient autant de revenus tangibles, pour les bienfaits indirects et aléatoires que la publicité engendrée par une retransmission en direct représenterait éventuellement au moment de négocier les tarifs des matches amicaux et des tournées ultérieurs. Par contre, aux yeux du directeur de *France Football*, la position de la RTF était « intenable » au vu du succès grandissant du ballon rond. En prosélyte enthousiaste de la Coupe d'Europe des clubs champions, Jacques Ferran la présentait comme un filon de rencontres de prestige, dont le succès populaire était plus que probable et qui échappait à l'interdiction pesant sur le Championnat et la Coupe, puisque les matches avaient forcément lieu en semaine. Reprochant à la RTF de mener une « *politique cassante* » risquant de la priver de la Coupe d'Europe, il constatait que dans d'autres pays d'Europe (Belgique, Grande-Bretagne) les services de télévision en arrivaient également à faire le pari risqué d'alimenter l'antenne avec des réunions de catch et de boxe amateurs de deuxième choix retransmises en Eurovision pour « satisfaire » vaille que vaille la demande croissante de reportages sportifs émanant des téléspectateurs.

¹ La mise en images des autres évènements incontournables des sports populaires français (Tour de France, classiques cyclistes, Tournoi des Cinq Nations, Challenge Yves du Manoir, boxe, catch) réduisaient d'autant les sommes spécifiquement allouées au football.

II.2.1.4 La TV fait la fine bouche devant des affiches de rêve

À la mi-décembre, le magazine *L'Express* consacra un article entretien à l'évolution du conflit. Pour illustrer que les deux parties ergotaient sur des vétilles, le rédacteur de *L'Express* indiqua que la TV et la FFF, « *conscientes de l'inutilité d'un tel conflit né de petites mesquineries* », avaient déjà pris rendez-vous pour le 27 décembre 1955.¹ Ce qui laissait apparaître leurs prises de position successives comme autant de postures et l'amenait à déplorer que la culture de négociation déficiente des deux institutions ait privé les téléspectateurs français non seulement de France-Yougoslavie et de Belgique-France, mais également d'un Racing-Honved « *malgré l'ardent désir des organisateurs* » et de Reims-Voros Lobogo qui se disputèrent devant des tribunes pleines. Plus particulièrement, l'évocation des deux rencontres interclubs précitées retient l'attention. D'une part, selon *L'Équipe* du 7 décembre 1955, ce seraient bien les responsables de la RTF qui, de manière unilatérale, avaient refusé de téléviser la rencontre Racing-Honved que les dirigeants du club parisien leur proposèrent, sûrs qu'ils étaient de jouer à guichets fermés.² En effet, la FFF se montrait incapable de faire aboutir ses négociations avec la très courtisée fédération hongroise pour définir la date d'une rencontre France-Hongrie. La dernière opposition entre les deux sélections nationales remontait au 16 mars 1939. Finalement, le premier France-Hongrie depuis la Seconde Guerre mondiale fut disputé à Colombes devant 60 000 spectateurs le 7 octobre 1956 à 15 heures. Comme c'était un dimanche, la FFF refusa la retransmission en direct, ce qui déclencha une polémique d'une ampleur inédite sur laquelle nous revenons ultérieurement dans cette partie de notre étude. De fait, la tournée menant le Honved en Europe occidentale à l'automne 1955 constituait une occasion rare pour le public français d'admirer les vedettes (Puskas, Kocsis, Boszik, Czibor, ...) qui avaient remporté le « match du siècle » à Wembley et qui, en dépit de leur déception bernoise, continuait d'affoler les livres de records depuis 1950. Disputée le mercredi 26 octobre 1955, cette rencontre à grand spectacle qu'Honved gagna par 5 à 3 ne fut donc pas retransmise alors qu'une semaine avant, les téléspectateurs français purent assister à la seconde mi-temps de la rencontre amicale sans aucun intérêt comparable opposant le FC Reading (D2 anglaise) au CA Paris (D2 française).³ Annoncée ironiquement comme une « *chose extraordinaire* » par Max Urbini dans les pages de *France Football*, cette retransmission est présentée par le président du CA Paris comme

¹ Cf. « Le différend FFF-RTF. Jacques Anjubaut : "Peut-être un accord le 27 décembre" », *L'Express*, 14/12/1955.

² Cf. « Détente possible », *L'Équipe*, 07/12/1955, p. 7.

³ Selon le programme de *Radio TV*, le relais de Londres commenté sur place par Jacques Sallebert passa à l'antenne de 21 heures 30 à 22 heures 15. Cf. *Radio TV* N° 573, 16/10/1955, p. 32.

relevant de la stratégie de communication de son club : « *Quand nous allons à l'étranger, nous ne négligeons absolument rien pour assurer notre publicité.* »¹ Au regard de la situation générale prévalant dans le champ de la médiatisation du football, on la rangera plutôt dans la catégorie des incongruités typiques des débuts ou des pis-aller, des *ersatz* d'évènements footballistiques authentiques servant principalement à « meubler » des deuxièmes parties de soirées.

La rencontre entre Reims et Voros Lobogo comptant pour les quarts de finale de la première édition de la Coupe d'Europe des clubs champions s'inscrivait quant à elle dans le cadre d'une compétition officielle pour laquelle le public se passionna dès le premier tour. Les exploits successifs de Kopa et de ses équipiers rémois, tant en club qu'en sélection, leur valaient de voir grossir rapidement les rangs de leurs supporters partout en France. Ainsi, le Stade Auguste Delaune de Reims, qui ne pouvait accueillir plus de 18 000 spectateurs au maximum, s'était très vite révélé bien trop petit pour faire face à la demande de billets. Le Stade de Reims, la meilleure équipe française du moment ayant attiré de belles affluences lors de ses dernières rencontres de Coupe de France disputées à Colombes ou au Parc des Princes, on choisit cette dernière enceinte pour recevoir le champion de Hongrie. L'équipe de Voros Lobogo, quoique vieillissante, comptait elle-aussi des membres prestigieux (Hidegkuti, Lantos, Zakarias, Sandor, Kovacs) de la légendaire équipe magyare dans ses rangs. On sut dès le week-end précédant la rencontre, qui était programmée un mercredi comme le voulait le règlement de l'épreuve, que celle-ci se déroulerait dans un Parc des Princes archicomble. Très logiquement, Henri Germain se montra intéressé par la recette supplémentaire que représentait tout de même la modeste indemnité de la télévision et surtout l'excellente publicité qu'apporterait une bonne prestation télévisée de son équipe aux rencontres « amicales » qu'elle devait absolument disputer pour équilibrer le budget du club. Celui-ci était pénalisé non seulement par la capacité d'accueil trop restreinte du Stade Auguste Delaune, mais également par l'absence de sponsors historiques de taille comparable à Peugeot, par exemple, qui soutenait le FC Sochaux-Montbéliard. Le président rémois approcha les responsables du service des reportages et des sports et tenta d'entamer des pourparlers. Ce ne fut pas sur injonction des hiérarques de la fédération qu'il dut interrompre ses efforts, mais bel et bien parce que la RTF tergiversa et surtout parce qu'elle ne voulut pas payer davantage que pour un match de championnat. En l'occurrence, les responsables du

¹ Cf. URBINI, Max, « Quoi de neuf depuis une semaine ? », *France Football* N° 500, 18/10/1955, p. 2.

service des reportages et des sports ne tinrent pas compte le moins du monde de l'enthousiasme que suscitait déjà le brillant parcours de l'équipe d'Albert Batteux dans la nouvelle compétition européenne et le prestige que cette dernière avait acquis dès ses débuts :

« Certes, ces "avant-premières" ne diminueront nullement le prestige du grand France-Hongrie qui se prépare et qu'elles ne sauraient remplacer. Un match d'équipes nationales passe toujours auprès du grand public pour le plus important de tous, car son côté symbolique, représentatif, n'échappe à personne. France-Hongrie est le choc de deux pays, alors que Reims-Voros Lobogo n'oppose que deux clubs. Mais comme ces deux clubs constituent l'élite de leur pays, comme ils veulent absolument triompher, comme ils jouent deux fois l'un contre l'autre, comme ils ne font appel à aucun joueur étranger, leur duel est finalement presque aussi instructif, sinon aussi spectaculaire que la lutte des deux sélections nationales. En fait la Coupe d'Europe des clubs a occupé d'emblée une place vide dans l'attirail des compétitions internationales de football. Elle ne gêne personne et elle complète admirablement la Coupe du monde et les rencontres internationales. Il faudrait l'inventer encore, si elle n'existait pas. C'est pourquoi elle est entrée si rapidement dans nos habitudes et dans notre langage. »¹

II.2.1.5. L'Équipe lance un appel au peuple des « sportifs » de France

Dès le 6 décembre 1955, Jacques Ferran reprochait aux responsables de la télévision de ne pas faire montre du doigté et du tact requis dans les relations qu'ils devraient maintenir ou, le cas échéant, renouer avec leurs homologues du football. Ainsi, il constatait qu'ils s'étaient montrés incapables de tirer profit de la marge de manœuvre que le football avait laissé à la télévision. La raison principale de cette attitude provenait, selon le directeur de *France Football*, du fait que la télévision avait jusqu'alors été « beaucoup plus sollicitée que sollicitieuse » et qu'elle « avait pris l'habitude d'obtenir facilement à des prix très bas des réunions de sport qui se trouvaient flattées par l'attention qu'on leur accordait. »²

Et de constater qu'il n'en était pas de même avec le football, qui était bien organisé depuis des décennies, et qui, pour le moment, n'espérait pas obtenir de revenus significatifs de la télévision. En termes de propagande, le football avait déjà conquis les masses et le petit écran n'en était encore qu'aux débuts de sa popularisation. Ce constat incita Jacques Ferran à appeler la télévision « à faire à nouveau les premiers pas, car elle ne se passera pas du football, alors que le football peut se passer d'elle » – du moins dans les circonstances de l'époque. Il concédait cependant qu'il était difficile de s'entendre avec les dirigeants du football, animés d'une forte solidarité corporatiste et ayant développé une hostilité de principe

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « La Coupe d'Europe a pris sa place », *France Football* N° 509, 20/12/1955, p. 3.

² Cf. FERRAN, Jacques, « La TV ne peut pas se passer du football tandis que le football prospère, pour l'instant, sans la télé », *L'Équipe*, 06/12/1955, p. 6.

radicale contre le nouveau média. Au moyen d'une revue de presse introductive, sélective et minimaliste, Jacques Ferran aspire dès le lendemain, c'est-à-dire le 7 décembre 1955, à démontrer que le diagnostic posé la veille sur les responsabilités des divers acteurs concernant la rupture complète des relations RTF-FFF est partagé par des confrères de la presse généraliste dite « sérieuse ».¹

Il cite les propos suivants de Roland Mesmeur du *Figaro* qui abondent dans son sens :

« Les dirigeants du football doivent témoigner de plus de compréhension et surtout ne pas adopter une politique à courte vue. On comprend mal en particulier leur refus de "direct" quand ils ont l'assurance d'une recette record. Encore faut-il qu'ils ne puissent reprocher à la télévision un incontestable manque d'unité de commandement qui, au même titre que l'insuffisance des crédits, lui interdit tout travail sérieux et constructif. »

Face au blocage de la situation, *L'Équipe* s'arroge une fois de plus la fonction de porte-voix des sans-grades, des contribuables et des consommateurs de base du spectacle sportif qu'est le football télédiffusé. Constatant que ses confrères de la presse écrite « ont du mal à préconiser une solution », Jacques Ferran donne la parole aux téléspectateurs en promettant de publier dans les pages du grand quotidien sportif les réponses les plus intéressantes aux deux questions suivantes :

- 1) Quel est le sport qu'ils préfèrent voir à la télévision ?
- 2) Quelle solution préconisent-ils pour régler le conflit qui oppose les clubs et la télévision ?

Dans le même article figure déjà, probablement en guise d'incitation, l'extrait d'une lettre émanant d'un téléspectateur résidant à Villers-Bocage dans la Somme, M. Pierre Claisse. Dans ce contexte, la publication de courriers rédigés par des représentants de la France provinciale et rurale, de la « France profonde » comme l'on a coutume de dire, est un grand classique de la presse sportive ou spécialisée. Il en est ainsi notamment parce que l'équipe de France, au contraire de la *Mannschaft*, disputait systématiquement ses « grands matches » dans la capitale, mais aussi parce que les retransmissions en direct des matches de gala interclubs les plus attractifs n'avaient, pour des questions de coûts, pratiquement concerné que des rencontres se disputant à Colombes ou au Parc des Princes. Bien que considérablement

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « La parole au téléspectateur première victime du conflit football-télévision française », *L'Équipe*, 07/12/1955, p. 7.

moins marquée par des sentiments de colère que nous avons pu relever dans les lettres adressées aux journaux allemands en raison du refus du DFB d'autoriser la retransmission d'Italie-RFA, la missive de M. Claisse n'en partage pas moins une vision similaire des clivages existant entre les décideurs du football et la foule de ses amateurs anonymes :

« Il nous est impossible à nous provinciaux, d'aller assister aux grandes rencontres ! Pouvons-nous aller faire la queue à Paris toute une nuit pour avoir une place ? Pourquoi cet interdit du football vis-à-vis de la télévision qui nous permettrait de temps en temps de voir notre sport favori ? Je ne suis probablement pas le seul à poser cette réclamation et j'ose espérer que ces messieurs les dirigeants, qui se carrent dans leur loge réservée, penseront à ceux qui ne peuvent, pour différentes raisons, se déplacer à Paris pour voir du beau football. »¹

On pourra opposer au point de vue du journaliste sportif que les responsables de la RTF s'appuyaient probablement sur une enquête du service des sondages pour justifier leur insistance à obtenir des retransmissions de rencontres en direct le dimanche après-midi.²

En effet, en juin 1954, des sondages d'envergure avaient été réalisés soit par correspondance, soit par téléphone, soit par visite à domicile. Les enquêteurs contactèrent 18 000 possesseurs de récepteur soit 20% de ce public spécifique à l'époque.³ Les données rassemblées avaient été analysées et validées par une équipe du service des relations avec les auditeurs et les téléspectateurs de la RTF, assisté d'un membre de l'Institut National de la Statistique et d'un chargé de recherches du Centre d'Études Sociologiques. L'étude avait été rendue publique en mai 1955. Si, malheureusement, le public interrogé n'est pas défini en détail (âge, sexe, catégorie socioprofessionnelle), il faut se rendre à l'évidence que ce sont ces mesures forcément imparfaites qui sous-tendent les théories profanes fondant de manière considérable revendications et décisions de cet acteur majeur du champ de la médiatisation du football qu'est la RTF. Pour le sujet qui nous préoccupe en priorité, les résultats livrent donc quelque explication pour l'attitude des gens de télévision et notamment leur difficulté à comprendre précocement tout l'intérêt qu'ils avaient à privilégier les retransmissions de rencontres programmées les jours de semaine. Ainsi, 70% des téléspectateurs interrogés *« apprécient les émissions sportives »*. Or, une consultation sommaire des grilles de programme des années 1950 rend patente la confusion lexicale qui régnait alors dans l'esprit du public et des

¹ Ibid.

² Cf. « Que veulent, que ne veulent pas les téléspectateurs français ? », *Radio-TV* N° 550, 08/05/1955, p. 7.

³ En consultant le fonds Pierre Sabbagh au CAC à Fontainebleau, nous avons pu constater qu'en général les sondages portant alors sur l'accueil réservé au programme diffusé reposaient exclusivement sur des appels téléphoniques et que le public étudié ne dépassait pas un nombre de 1500 personnes.

professionnels. Le terme « *émissions sportives* » désigne encore très majoritairement des retransmissions en direct. Dans le compte-rendu consacré par *Radio-TV* à ladite enquête, la partie réservée aux sports énumère surtout les motifs de satisfaction éprouvés par les téléspectateurs concernant les disciplines sportives les plus populaires et les plus médiatisées par le petit écran. Outre certains éléments de comparaison avec l'offre d'émissions sportives de l'ARD que livrent ces passages, on peut y percevoir entre les lignes les déficiences de la mise en images et de la programmation des retransmissions de rencontres de football. Signalons tout d'abord que le traitement privilégié dont bénéficie le Tour de France, et avec lui le cyclisme, se traduit avant tout par son absence de la liste des sports concernés par les « *émissions sportives* ». ¹ Sont consignés dans l'article de *Radio-TV*, les commentaires des téléspectateurs concernant la couverture des réunions de boxe et de catch, des rencontres de football et de jeu à XIII, ainsi que les duplex consacrés aux courses automobiles telles les 24 Heures du Mans. ² Concernant le football, celui-ci est un spectacle « *apprécié des téléspectateurs, mais retransmis en général à des heures et des jours peu favorables.* » Effectivement, en consultant les horaires des retransmissions en direct qui eurent lieu en semaine de mai 1952 à juin 1954, on dénombre un nombre infime de rencontres qui se déroulèrent en nocturne et qui purent donc être suivies par les téléspectateurs exerçant une activité professionnelle. Par ailleurs et a contrario de la boxe et surtout du catch, le football n'est plus une « *nouveauté qui amuse* ». Surtout, compte-tenu des conditions de retransmission et de la technologie disponible, à la différence des deux sports précités, le football se prête moins bien à la télévision « *par les images très mobiles et les gros plans* ». On peut relever que dans la présentation des résultats de l'enquête du service des sondages de la RTF, *Radio-TV* souligne que le « *commentateur Georges de Caunes a reçu beaucoup d'éloges (questionnaires écrits) sur la façon dont il anime les transmissions de catch* ». Le fait que les commentateurs de football ne soient pas évoqués comme une plus-value apportée au spectacle de football télévisé semble aller dans le sens de la remarque déjà formulée par Hackforth concernant cet exercice dès les débuts de la télévision en RFA : l'exercice est redoutable en raison de la simplicité des règles et de la prétention générale du public à une expertise sur un plan technico-tactique en matière de football.

¹ La place remarquable et particulière dont jouit le Tour de France dans la grille des programmes a été évoquée dans la première partie de notre étude.

² Les résultats de l'enquête du service des sondages de la RTF paraissent dans *Radio-TV* un mois avant l'édition de la course qui sera endeuillée par l'embarquée meurtrière de la Mercedes de Pierre Levegh.

Comme leurs homologues ouest-allemands, les journalistes de *L'Équipe* procédèrent régulièrement à de multiples comparaisons avec des exemples étrangers pour étayer leur démonstration. À l'automne 1955, il semblerait bien que l'Italie ait souvent fait office d'exemple à suivre des deux côtés du Rhin. En effet, avant que la polémique engendrée par la non-retransmission d'Italie-RFA n'incite les journalistes d'outre-Rhin à s'intéresser aux us et coutumes prévalant en matière de télédiffusion du football dans la péninsule transalpine, *L'Équipe* sollicitait déjà les lumières d'un envoyé spécial, Fernand Albaret, qui se trouvait alors à Milan. La correspondance de ce dernier précisait que la RAI et la FIGC s'entendaient « *parfaitement* » et avaient conclu un accord prévoyant la retransmission intégrale et en direct d'une partie par journée de championnat, celle-ci étant décalée au samedi après-midi. Néanmoins, signalons qu'une note de la rédaction complétait le témoignage de l'envoyé spécial pour préciser le caractère hypothétique de la viabilité d'une telle solution en France. En fait, celle-ci avait déjà été envisagée. Mais selon M. Dehaye de la FFF, il ne s'agissait là que d'une piste de travail et qu'une telle proposition, d'ailleurs reprise par Jacques Anjubaut de la RTF, se heurtait à de nombreuses objections d'ordre divers.¹

Sur la même page, Jacques Ferran alimentait le débat initié deux jours auparavant en publiant une analyse approfondie d'une « *longue et pittoresque* » étude d'un certain M. Fernand Pelatan habitant Marseille.² Il s'agit en fait d'un professionnel, producteur libre de radio et télévision de son état. Ladite étude débute par la narration d'une anecdote censée illustrer l'un des aspects centraux du problème : la déception d'autant plus vive du téléspectateur que celui-ci fait partie des masses laborieuses de province. En effet, Pelatan situe ladite anecdote dans un petit bar de La Ciotat, lieu de rendez-vous d'un certain Antoine et de ses collègues métallos après le travail dans les chantiers navals. Ils s'y retrouvent souvent pour regarder des rencontres de football quand elles sont retransmises sur le petit écran. Ce soir-là, le Racing Paris reçoit le fameux Honved de Budapest. En plusieurs paragraphes, Pelatan décrit l'excitation d'avant-match dans les rangs des ouvriers, la formidable compensation que représente la télévision après le dur labeur pour ces hommes aux moyens financiers limités, dont « *les déplacements sportifs les plus somptueux* » les amènent deux ou trois fois par an au Stade Vélodrome de Marseille. Il n'évoque qu'à demi-mot la bordée d'injures (« *les lazzis* ») qui s'élèvent dans le petit bistrot quand les métallos comprennent que la speakerine,

¹ Cf. Albaret, Fernand, « La formule est-elle valable en France ? TV italienne et "calcio" s'accordent le samedi », *L'Équipe*, 08/12/1955, p. 6.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Jacqueline Joubert a perdu l'amitié des sportifs de La Ciotat », *L'Équipe*, 08/12/1955, p. 6.

Jacqueline Joubert, annonce non pas le match de football tant attendu, mais un combat de boxe de seconde zone organisé à la Salle Wagram. La conclusion que tire Fernand Pelatan de l'anecdote relatée l'amène à prédire une grogne croissante des téléspectateurs à l'encontre des autorités du football:

« La désillusion, le dépit que nous avons enregistré plus haut, vont s'étendre au fur et à mesure que la TV se répandra en France. Ils susciteront la colère, l'opposition. Car il est établi que, dans de nombreux cas, le spectateur du stade est AUSSI un téléspectateur. C'est le même qui paie au stade et qui paye sa taxe à l'administration de la Télévision. Certes, il ne se détournera pas de la télévision qui lui apporte d'autres satisfactions. Par contre, il peut se déshabituer "du football" et je dis intentionnellement "déshabituer", car n'est-ce pas dans de nombreux cas une habitude qui, huit ou dix fois l'an, guide les pas des spectateurs vers un stade ? Voyez-vous amis du football, il est facile de dire : nos matches nous appartiennent, dans le stade nous sommes chez nous, que la TV reste chez elle. Il est plus difficile de maintenir ce point de vue assez étroit. Car en restant chez elle, la TV peut, si elle le veut, raréfier notre public, ce public dont nous avons tant besoin. Croyez-vous amis de la balle ronde, que le football ne perdrait rien si demain un silence total se faisait sur les ondes ? »

Comme solution à la crise en cours, Pelatan propose un mode d'indemnisation des clubs qui, dès le premier examen, s'avère peu viable. En effet, il était basé sur le calcul moyen des recettes réalisées par une affiche au cours des dix dernières années. Ce principe apparaissait vite absolument inapplicable, car il ignorait les aléas des compétitions de football (relégation et promotion, mais aussi conditions météorologiques) ainsi que la rapidité avec laquelle une équipe peut changer de statut si sa composition est notablement modifiée durant la période des transferts ou lorsqu'une génération de surdoués sort de manière synchrone des équipes de jeunes d'un club.

Tout en reconnaissant l'habileté de l'argumentation de M. Pelatan qui, d'évidence, défendait les thèses de la télévision, Jacques Ferran procède lui-même à une sorte de droit de réponse pour conférer à l'article les caractéristiques élémentaires d'un débat. Dans un premier point, valorisant le travail d'enquête des journalistes de *L'Équipe*, il rappelle que c'est bel et bien la TV qui avait refusé Racing-Honved et que les téléspectateurs bien informés que sont les lecteurs du grand quotidien sportif retournaient leur déception bien plus contre la RTF que contre les dirigeants du Racing. Dans un second point, s'appuyant sur la *doxa* des fédérations nationales et internationales de football, il affirme que la cause du football est gagnée en France et dans le monde. Ce qui l'amène à répéter sa formule : le football peut, pour le moment, se passer de la TV et celle-ci n'a pas le droit de se passer de football. En dernier lieu, Jacques Ferran invalide la méthode d'indemnisation proposée par Fernand Belatan qui ne prévoit de compensation que pour les clubs directement concernés par la rencontre télévisée et

ignore tous les autres, professionnels ou amateurs, jouant aux mêmes horaires. Il réitère l'affirmation de la conviction profonde de la rédaction de *L'Équipe* et donc forcément de *France Football*, c'est-à-dire des deux médias les plus influents de l'époque concernant les affaires de football, à savoir qu'un terrain d'entente entre la RTF, les clubs et la FFF « *ne peut se situer qu'en semaine* ». Détail cocasse et probablement pas innocent d'un point de vue éditorial, le même jour *L'Équipe* publie un essai de Georges de Caunes, commentateur de la RTF, qui fait l'éloge du stade en tant que lieu d'échanges et de rencontres où pour un public mêlant toutes les classes se tisse un lien social précieux grâce au partage quasi-magique des mêmes émotions esthétiques et sportives.¹ Bénéficiant d'une invitation pour assister à la rencontre Racing Paris-OGC Nice disputée le 4 décembre 1955 au Parc des Princes, le commentateur s'y rend autant pour observer le public que les ébats des 22 joueurs s'affrontant sur la pelouse. Un sociologue du sport verrait probablement dans sa prose, où l'anecdotique le dispute au péremptoire, une illustration profane, intuitive et partielle de certaines théories savantes présentées par exemple par Norbert Elias. Pour notre propos, l'intérêt le plus remarquable de ce texte réside bien dans le fait qu'au plus fort du conflit football-TV, un commentateur vedette du petit écran compose et publie dans le quotidien sportif de référence une plaidoirie de plus de mille mots en faveur d'un mode de consommation du spectacle sportif bien trop vivement concurrencé au goût de ses organisateurs par le nouveau média. Alors que les mots « télévision » ou « radio » sont totalement absents de l'essai de Georges de Caunes, le nombre de spectateurs présents est répété anaphoriquement sept fois. Et dès la première phrase, on comprend tout de l'enjeu (financier) lié à cette affluence :

« 36. 225 spectateurs, soit, en langage précis, 11. 899. 855 francs de recette se pressaient (le mot est faible) au Parc des Princes, dimanche après-midi. »

Il est plus qu'ardu de déterminer avec certitude quelles ont pu être les motivations de Georges de Caunes pour commettre ce papier exactement à ce moment-là. Probablement la démarche n'était pas exempte d'une certaine dose de légèreté et de naïveté, l'auteur étant généralement classé dans la catégorie des « saltimbanques » de la télévision.

Le lectorat de *L'Équipe* répond massivement à l'appel lancé par Jacques Ferran et, dès le surlendemain de sa parution, le quotidien sportif présente un florilège d'extraits de réponses de lecteurs. Ceux-ci sont répartis en trois catégories et probablement sélectionnés en raison de

¹ Cf. DE CAUNES, Georges, « Des milliers d'étrangers trouvent autour d'un ballon rond le point de contact », *L'Équipe*, 08/12/1955, p. 10.

leur représentativité et de leur éloquence. La première est consacrée à la place qu'occupent le sport en général et le football en particulier dans la grille des programmes de la RTF.

De manière quelque peu sensationnaliste, le premier extrait est partiellement repris pour formuler le titre de l'article.¹ Un certain M. Alex Billaud de Lille, grand amateur de football télévisé à n'en pas douter, va même jusqu'à écrire : « *Un écran de télévision sans football est un plat sans sel, une femme sans bijoux.* »

Face à cet avis, aussi enthousiaste que péremptoire, *L'Équipe* publie une opinion, celle de F. Saint-Jalm de Triel sur Seine, qui tendrait à prouver que la RTF remplit sa mission, qui est aussi de constituer une fenêtre ouverte sur un monde varié et évolutif, celui des sports, de tous les sports :

« (...) *la TV a moins besoin de football que de SPORT EN GÉNÉRAL, car beaucoup d'hommes ont acheté un poste en songeant aux retransmissions sportives. Beaucoup parmi eux pensaient au football. Mais peu à peu, on s'aperçoit qu'il n'existe pas que le football ; la TV ouvre les yeux des sportifs qui découvrent avec étonnement le patinage, le hockey, la gymnastique, le handball, le volley-ball, le motocross et se prennent même à apprécier le catch...* »

Le deuxième type de lettres concerne davantage l'attribution des responsabilités dans le conflit en cours et l'on peut en résumer la teneur générale en indiquant que les téléspectateurs fustigent autant l'égoïsme des dirigeants du football que la mesquinerie des responsables de la RTF. Ils exhortent les décideurs des deux parties à se montrer à la hauteur de leur mission respective. La dernière partie est constituée de diverses pistes et solutions marquées au coin du bon sens et du civisme. Cette dernière caractéristique est la plus remarquable puisqu'elle se traduit par l'acceptation du versement d'une redevance plus élevée pour faire face au manque à gagner éventuel des clubs. Ainsi, M. Alex Billaud, un téléspectateur déjà cité, conseille d'établir « *une taxe supplémentaire de 500 à 1000 francs par an, qui irait directement à la FFF et serait répartie entre les clubs* ». Un autre téléspectateur, M. A. Leroux résidant à Bondy, établit une relation directe entre le parc de récepteurs et les moyens dont pourrait disposer le service des reportages et des sports :

¹ Cf. « "Un écran de télévision sans football...est une femme sans bijoux" disent les téléspectateurs qui offrent de payer une taxe supplémentaire », *L'Équipe*, 09/12/1955, p. 8.

« Sur les 250 000 récepteurs déclarés actuellement, il doit y avoir au moins 200 000 personnes intéressées par le sport. Si chacune d'elles donnait 100 francs deux ou trois fois par saison, cela ferait 20 millions qui s'ajouteraient au modeste budget des sports à la TV. »

La rédaction de *L'Équipe* voit dans le fait qu'une part non négligeable du public accepte de manière « spontanée et inattendue » l'idée de verser une taxe supplémentaire la preuve de la nécessité d'une solution urgente et invitent donc la RTF et le football à reprendre leurs pourparlers.

II.2.1.6. *L'Équipe*, une force de proposition

Le lendemain, samedi 10 décembre 1955, le Bureau fédéral tint une réunion au cours de laquelle il procéda à l'étude du calendrier international des équipes de France. Il prit également connaissance et acte de la circulaire adressée par le Groupement aux clubs pros, concernant la rupture entre cet organisme et la RTF. Le Bureau se déclara prêt à recevoir, le 27 décembre 1955 à 10 heures, un représentant de la RTF, si celle-ci demandait à être entendue par l'organisme directeur du football français. L'éventualité de cette entrevue polarisa immédiatement l'attention et les attentes des divers acteurs concernés.¹ Dix jours après son appel au débat, Jacques Ferran présenta les conclusions qu'il tirait de la consultation des très nombreuses lettres reçues durant cette période.² Soucieux d'apporter sa pierre à l'édifice d'un compromis viable, le journaliste sportif dégage trois axes principaux illustrés par des « *extraits caractéristiques* » de lettres reçues dans le cadre de ce référendum épistolier.

Le premier constat indique la gravité de la situation : Le caractère « stupide » ou « mesquin » de certains motifs, et non des moindres, invoqués par les deux parties pour justifier leurs prises de positions successives a provoqué un mécontentement général parmi les correspondants qui ont exprimé leurs avis. La majorité des courriers procèdent à un partage des torts entre les deux institutions concernées. Ils accusent en même temps :

¹ Cf. entre autre « Le différend FFF-RTF. Jacques Anjubaut : "Peut-être un accord le 27 décembre" », *L'Express*, 14/12/1955.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Conclusion de notre consultation : Football et Télévision doivent progresser l'un par l'autre », *L'Équipe*, 16/12/1955, p. 8.

Lors des divers entretiens qu'il nous a accordés, Jacques Ferran évoqua des quantités de plusieurs centaines voire milliers de lettres. Dans le chapeau de son article bilan, il indique expressément que la consultation des lecteurs téléspectateurs sur le problème des rapports football-TV a obtenu un succès dépassant largement les espérances de la rédaction.

- a) La télévision de commettre une sorte « d'abus de confiance » en axant lourdement sa stratégie publicitaire sur la couverture d'événements sportifs sans être en mesure d'assurer celle-ci de manière durable.
- b) La FFF et le Groupement des clubs se voient reprocher de ne pas vivre avec leur temps et d'invoquer des motifs peu pertinents pour interdire l'accès des stades aux caméras.

Le deuxième axe de réflexion dégagé de la consultation des lettres reçues revêt lui aussi un caractère unanime : la présence de football est indispensable dans la grille des programmes de la Télévision.

- a) Le média doit mettre à profit la popularité du sport français n°1 pour définir sa stratégie de conquête du public.
- b) Le football doit, de son côté, tirer pleinement avantage de la vogue croissante de la télévision en France et en Europe.

Le dernier volet du bilan de Jacques Ferran présente le « *terrain d'entente* » que les parties en conflit pourraient aisément trouver, si le service du public est véritablement la motivation qui les anime et l'ambition qu'elles ont chevillée au corps. Il s'agit de la partie la plus longue de l'article présentée sous forme d'exposé schématique synthétisant les propositions « réalistes » émanant d'une demi-douzaine de correspondants nommément cités.

- a) La RTF doit faire son « mea culpa » et s'employer à effacer ses torts passés (matches annoncés en dépit des accords signés, matches refusés comme Racing-Honved ou Reims-Voros Lobogo).
- b) La RTF doit désigner un « véritable » responsable en charge du dossier, introduit auprès des fédérations sportives.
- c) Elle doit payer un « prix juste » pour les directs sportifs et les financer aussi bien que ses programmes de variétés, car « *Kopa est une vedette au même titre que Charles Trénet* ». La Télévision n'a donc pas « à jouer la grande dame orgueilleuse » lorsqu'elle aborde des négociations avec les autorités du football, surtout que de nombreux téléspectateurs/lecteurs ont clairement indiqué dans leurs missives qu'ils étaient prêts à s'acquitter d'une redevance supplémentaire pour assurer que le service des reportages et des sports de la RTF soit doté d'un budget décent.
- d) Les programmes proposés doivent dépasser l'offre récurrente de directs sportifs. Ils peuvent, selon les lecteurs de *L'Équipe*, être variés tout en évitant de concurrencer le football des clubs, les rencontres dominicales. Ils estiment que des reportages consacrés aux grands joueurs, à la technique, aux règles du jeu, à l'arbitrage, à l'actualité (internationale) intéresseraient et initieraient un grand nombre de téléspectateurs. Par ailleurs, concernant la couverture de grands événements comme les matches de l'équipe de France, Ferran ne s'appuie pas sur une lettre de lecteur, mais sur un article précité de Michel Droit paru dans le *Monde* au cours de la

semaine précédente.¹ Ce dernier, professionnel averti de l'information, y faisait l'éloge du « kinescope » en tant que solution « *techniquement résolue* ».²

- e) « *Comprenant que leur intérêt n'est pas de heurter constamment la TV, ni de permettre aux autres sports de prendre toute la place* », la FFF et le Groupement devraient, selon Jacques Ferran, avoir la clairvoyance d'autoriser la retransmission des grandes rencontres disputées en semaine, notamment celles de l'équipe de France et de la Coupe d'Europe des clubs champions.

La logique discursive sous-tendant cette dernière partie, celle conseillant les voies à emprunter pour cheminer jusqu'à un « terrain d'entente », valorise le rôle du quotidien en tant que source d'information, lieu de débat et instance de modération dudit débat. Parmi les citations explicites d'extraits de lettres confinées aux deux premières parties, on retiendra avant tout deux passages probablement sélectionnés par la rédaction de *L'Équipe* parce qu'ils démontraient au besoin que si la télévision se démocratisait, le football de son côté partait à la conquête de classes sociales qui, jusqu'alors, lui préféraient des activités et des spectacles sportifs (télévisés) plus distinctifs.

Pour stigmatiser les approximations et les incohérences de la *RTF*, Jacques Ferran cite un certain Dr. H. Samana habitant Rue Sainte-Beuve, à un jet de pierre du Jardin du Luxembourg :

*« Je n'ai acheté un téléviseur qu'au moment de la Coupe du monde de football, et depuis, je suis très déçu. Je ne vous écris d'ailleurs qu'après avoir consulté plus de cinquante amis qui suivent la télévision : médecins, avocats, administrateurs, un préfet, etc... »*³

Les propos de ce représentant des catégories socioprofessionnelles privilégiées traduisent un souci évident de ne pas être « assimilé » aux gros des effectifs des téléspectateurs amateurs de football télévisé, c'est-à-dire à ceux qui se réunissent pour suivre les rencontres dans les bars et les cafés du commerce. Jacques Ferran indique dans une note de bas de page que l'un des membres les plus « *agissants* » du Syndicat des industries radioélectriques lui avait confirmé

¹ Cf. Note n°51. DROIT, Michel, « La Télévision et le football vont-ils trouver enfin un terrain d'entente ? » *Le Monde*, 13/12/1955, p. 13.

² Certes, le « kinescope » avait incontestablement des atouts, mais en dépit de l'avis contemporain de Michel Droit, les entretiens répétés que nous avons pu mener avec d'anciens professionnels de l'image, notamment avec Charles Giraud, cameraman à l'ORTF et à France 3 Alsace pendant 30 ans, nous amènent à penser que le transfert de la caméra électronique sur le film celluloïd entraînait invariablement une indéniable déperdition de qualité en terme d'image et de son dont les professionnels avaient pleinement conscience dès alors. Or pour produire un différé sous ces prémices, il fallait déployer pratiquement les mêmes efforts humains, techniques et logistiques que pour une émission en direct. Cela explique en partie les réticences des gens de télévision vis-à-vis de ce type de différé.

³ FERRAN, Jacques, « Conclusion de notre consultation : Football et Télévision doivent progresser l'un par l'autre », *L'Équipe*, 16/12/1955, p. 8.

le rôle majeur joué par les retransmissions de football et par la Coupe du monde 1954 pour lever les dernières hésitations de maints acheteurs hésitants. Néanmoins, en dépit du caractère onéreux de l'acquisition d'un téléviseur, le parc national qui dépassait déjà les 250 000 postes en décembre 1955, allait, selon les prévisions de la corporation, atteindre le million de récepteurs dès 1958.

Or cet apport, souvent méconnu ou minoré, de la télévision à l'avancée triomphale du football au cours de ces années 1950 coulait de source aux yeux de certains de ces observateurs de leur temps que sont les lecteurs. Ainsi, un certain M. Joos de Raismes près de Valenciennes tint-il à le rappeler au moment où le nouveau média se voyait souvent affublé du titre de « fossoyeur du football » :

« La popularité du football a fait un bond depuis les progrès de la TV. De grands matches ont pu être retransmis. Des profanes ont été conquis, des personnes âgées ont repris goût au sport, des quantités de jeunes ont formé de nouveaux adeptes. On ne se rend pas assez compte du travail en profondeur de la télévision. Des masses nouvelles de population ont été touchées. Et surtout un important travail de décentralisation a été permis. »¹

La dernière remarque, probablement trop optimiste, traduisait néanmoins l'impressionnant hiatus qui pouvait exister entre les grands centres urbains et les zones rurales en matière d'offre culturelle et de loisirs. Au vu des courriers réceptionnés, Jacques Ferran relève que c'est bien en province et à la campagne que la demande de football télévisé est la plus forte et que les réactions au blocage de la situation prévalant sur le front des relations football-TV étaient les plus vives.

II.2.1.7 L'offre télévisuelle dans la critique des politiques publiques du sport de L'Équipe

Comme l'entrée des stades ne cesserait d'être prohibée aux reporters de la RTF au moins jusqu'au 27 décembre 1955, date de l'éventuelle rencontre évoquée par Jacques Anjubaut et Jacques Ferran, les images de sport diffusées dans les émissions d'actualités de la RTF avaient au moins pour un temps le mérite de l'éclectisme. Mais là-aussi, le spectacle proposé éveilla des sentiments mitigés notamment parmi les hiérarques de *L'Équipe*.

Le 20 décembre 1955, un éditorial logiquement attribué à Jacques Goddet blâmait les choix douteux opérés par le service des reportages et des sports en matière de direct. Il vilipendait

¹ Ibid.

vertement le manque de professionnalisme des commentateurs affectés à la couverture du match amical de rugby PUC-Pau disputé à Charléty et avec lequel la RTF avait compté meubler l'après-midi dominicale à bon compte : « *ignorance complète des noms et des places des joueurs, terminologie impropre au rugby (on joue la touche, on ne la tire pas), etc., etc.* ». ¹

Selon l'éditorialiste de *L'Équipe*, ce type de dérives annihilait l'argument souvent invoqué par les responsables de la RTF lorsqu'on leur reprochait le manque de moyens attribués au service des reportages et des sports. Celui-ci consistait à vanter les mérites du nouveau média en tant que fenêtre ouverte sur un monde du sport riche de pratiques et de disciplines ignorées ou peu connues de la majorité des Français. En creux, il soulignait les avantages que le football tirait assurément de la simplicité de son règlement et de sa faculté à pouvoir être filmé de manière assez satisfaisante avec trois caméras fixes. Finalement, l'absence de football avait surtout conduit à une certaine prédominance du catch, notamment dans les programmes de deuxième partie de soirée. À cet égard, le quotidien sportif s'autorisait à rappeler la RTF à ses devoirs de télévision d'état, celle-ci ignorant allègrement les épreuves de cross-country disputées sous l'égide de la Fédération Française d'Athlétisme pour user et abuser de retransmissions de combats de catch, à l'issue souvent arrangée et qui n'était pas un sport olympique.

Le JT du 25 décembre 1955 fut exemplaire au titre de la « guéguerre » que se livrèrent les deux institutions. On montra tout d'abord trois reportages consacrés à l'actualité sportive (cross, ski, tiercé). Puis, ce ne fut pas le résultat de Belgique-France, qui s'était disputé l'après-midi à Bruxelles, que l'on annonça en fin de journal, mais le score d'une rencontre de cyclo-ball ayant opposé Quimper à Corentin. ² Le lendemain, les téléspectateurs français n'eurent droit qu'à un court résumé (2') de la défaite des Bleus face au Diables Rouges. En effet, la RTF se contenta de diffuser un reportage de la presse filmée (UP).

Suivant de quelques jours le match nul méritant et victorieux du Stade de Reims à Voros Lobogo, la défaite du onze de France au Heysel soulignait aussi la perte progressive, mais croissante, de signification réelle des matches internationaux dits amicaux. Dans son avant-dernier éditorial de l'année, *L'Équipe* revenait sur les mérites de la toute nouvelle compétition

¹ Cf. « TV et propagande », *L'Équipe*, 20/12/1955, p. 1.

² Cf. BRETAGNE, Christian, « Un accord est possible entre football et TV », *Paris-Presse*, 21/01/1956.

européenne de clubs que le quotidien avait contribué à lancer : échappant aux négociations bipartites entre fédérations, son mode d'organisation « imposait » par tirage au sort des rencontres variées et inédites à enjeu véritable. Fidèle au « dogme » des vertus iréniques supposées des compétitions sportives, l'éditorialiste de *L'Équipe* établit un lien direct entre enjeu sportif et violence maîtrisée, conférant par là même un rôle éminent quoique implicite aux médias de masse dans la constitution d'une opinion publique mondiale :

« Le triomphe – le mot n'est pas excessif – de la Coupe d'Europe des clubs de football, c'est surtout d'avoir permis aux Espagnols et aux Yougoslaves de se connaître alors qu'ils s'ignoraient, aux Français et aux Hongrois de s'apprécier... D'ailleurs, la remarque en a été faite depuis longtemps : plus les circonstances sont importantes ou solennelles, plus la passion ou le chauvinisme tendent à être contenus, tant il est vrai que chaque participant, acteur ou spectateur, se sent en partie justiciable de l'opinion publique mondiale et solidaire d'elle. »¹

Or, à brève échéance, les amateurs de football télévisé durent s'habituer à l'idée de ne plus pouvoir assister à la retransmission du plus modeste match de banlieue. Le feuilleton de la « guerre football-TV » promettait en effet de perdurer durant l'année 1956. Évoquée par Jacques Anjubaut et Jacques Ferran, la rencontre du 27 décembre 1955 se solda par un constat d'échec complet, puisqu'elle n'eut pas lieu. Le Groupement et la FFF avaient « lancé leur invitation » par voie de presse, finalement la direction de la RTF ne se jugea pas invitée officiellement. Chacune des deux parties se drapa dans sa dignité offensée et campa sur ses positions. Face au blocage de la situation, l'intervention politique au sens strict du terme semblait devoir être envisagée. Cela contribuait à conférer aux yeux des « sportifs » un intérêt particulier aux élections législatives du 2 janvier 1956.² Mais quelle était alors la « légitimité » des gouvernements de la IV^{ème} République à s'immiscer directement dans des affaires sensibles concernant les ressources financières des fédérations et des clubs et leurs prérogatives d'organisateur exclusifs de compétitions officielles ? La cause du sport étant trop souvent négligée dans la politique gouvernementale, *L'Équipe* appelait de ses vœux un vote plus massif du million de licenciés que comptaient les diverses fédérations sportives hexagonales et des autres « sportifs », pratiquants libres et consommateurs de spectacles sportifs, afin de peser davantage sur les futurs choix de la représentation nationale :

« (...) un Etat moderne ne saurait négliger le sport, ce fait social né à la fin du 19^{ème} siècle ; si un parti sportif n'est ni possible ni souhaitable, il n'en reste pas moins qu'aux yeux de trop d'élus son

¹ Cf. « Donner un sens aux rencontres internationales », *L'Équipe*, 30/12/1955, p. 1.

² L'Assemblée Nationale avait été dissoute le 2 décembre 1955 après le renversement du gouvernement Edgar Faure le 29 novembre 1955. Ledit gouvernement ne comprenait ni ministre ni secrétaire d'État des Sports. Ce domaine de compétence était alors versé dans les attributions du ministre de l'Éducation nationale, Jean Berthouin.

absence en tant qu'organisation concrète justifie les pires carences ... Du simple point de vue électoral, à nombre égal, les bouilleurs de cru sont infiniment plus puissants que les sportifs. »¹

L'indigence du budget accordé au sport et l'interdiction des jeux de pronostics concernant le football concouraient à favoriser une attitude de défiance vis-à-vis des autorités gouvernementales et parlementaires dans les instances dirigeantes des diverses fédérations, particulièrement celles de la FFF et du Groupement des clubs. La représentation nationale et le gouvernement, quelle que soit la couleur politique de la coalition sortie victorieuse des urnes, allaient inévitablement être confrontés à leur propre incohérence. En effet, les jeux de pronostics étaient un fait européen. Même derrière le Rideau de fer, ils étaient admis en RDA, en Hongrie et en Roumanie. Ils remportaient un grand succès dans les pays de tradition protestante où l'élite footballistique était encore réputée de statut « amateur » tels la RFA, la Suède ou la Finlande autant que le « Totocalcio » était entré dans les mœurs de la catholique Italie, patrie des clubs de milliardaires et des mercenaires du ballon rond.

Portant la voix des « sportifs », *L'Équipe* se promettait de mettre à nu la belle unanimité de façade régnant dans les travées de l'hémicycle et aboutissant invariablement à l'insignifiance pérenne des crédits affectés aux sports :

« Quand les produits nets des concours de pronostics seront connus pour 1955 (dans quelques vingt pays européens qui les ont adoptés) nous établirons une moyenne proportionnelle aux populations. Alors nous dirons : "Voilà ce dont le sport français pourrait bénéficier par impôt librement consenti ; vous lui accordez tant. Êtes-vous en mesure de lui assurer la différence ? Si oui, bravo ! Sinon, faites l'économie de vos subventions et laissez-nous gérer nos propres affaires..." »²

Ces points n'avaient pas été abordés uniquement dans le cadre d'interviews accordés à la presse par les dirigeants fédéraux ou des éditoriaux commis par des « plumes » du journalisme sportif. Ainsi, la FFF avait déjà exposé ses vues à une délégation parlementaire en visite à son siège Rue de Londres le 23 mars 1955.³ À cette occasion, le président Pierre Pochonet regretta l'insuffisance de l'équipement national sportif, qui, selon lui, plaçait à cet égard la France « *au dernier rang des nations sportives* ». Déplorant la lenteur des transferts de crédits au titre de la subvention annuelle accordée au sport, le serpent de mer qu'était devenu le grand stade parisien alors que l'équipe de France venait de briller dans des stades

¹ Cf. « Les élections et les sportifs », *L'Équipe*, 27/12/1955, p. 1.

² Cf. « Les élections et les sportifs (suite) », *L'Équipe*, 29/12/1955, p. 1.

³ Cf. « Tableau des activités du football français présenté aux parlementaires », *France Football Officiel* N° 472, 05/04/1955, p. 1.

d'une capacité respective de 80 000 (Hanovre) et 125 000 places (Madrid), il avait posé la question aux parlementaires s'il n'était pas plus opportun au vu des difficultés budgétaires de toutes sortes d'envisager sérieusement l'institution de concours de pronostics susceptibles d'apporter au pays les ressources indispensables pour développer l'éducation physique et sportive de la jeunesse. Soucieux de ne pas empiéter sur le domaine réservé du ministère des Finances, Pierre Pochonet rappela aux parlementaires que la FFF n'ambitionnait pas de gérer lesdits concours de pronostics, mais revendiquait simplement et fermement « *une légitime redevance en rapport avec la valeur éducative du sport qu'elle contrôle et le fait que ce sont ses manifestations qui constitueraient la matière de ces jeux.* »¹ Concernant le « *problème moderne* » que représentait la télévision des matches de football, Pochonet qualifia de « *transcendante* » et « *des plus délicates à contrôler* » cette faculté de retransmettre les images d'une rencontre jusque dans « *le home* » de chacun.² A demi-mot, le président de la FFF exprimait sa crainte de voir un organisme d'état, la RTF, nuire par ses activités au rayonnement d'une organisation sportive investie d'une mission de service public en provoquant la désaffection non seulement de son public, mais à terme également celle de ses pratiquants. La position des pouvoirs publics concernant les jeux de pronostics et ses conséquences en matière de financement du sport amateur et professionnel fragilisait visiblement la stratégie de ces derniers lorsqu'ils aspirèrent parfois à forcer la main des dirigeants sportifs. En outre, comme la longévité des dirigeants fédéraux tranchait face à l'instabilité gouvernementale caractérisant la IV^{ème} République, il faudra attendre le retour de De Gaulle aux affaires pour voir un responsable gouvernemental, le ministre de l'Information Louis Terrenoire, tenter crânement et avec un succès plus que mitigé de régler une bonne fois pour toutes le conflit football-RTF.³

II.2.1.8 Marcel Leclerc, entrée en piste d'un acteur atypique

Constatant la pénurie de retransmissions de rencontres de football, « *le sport-roi de la saison froide* », un mois avant l'emballement du conflit, *Télévision Programme Magazine* en avait logiquement attribué la cause principale à la réticence des dirigeants de « *la véritable*

¹ Ibid. En raison de sa popularité inégalée par les autres disciplines et sa faculté intrinsèque à produire des résultats surprenants, le football était alors et reste encore le seul sport collectif se prêtant de la manière la plus attractive au concours de pronostics.

² La présence d'un anglicisme non hérité de la nomenclature des règles du jeu traduit ici le caractère obsessionnel qu'avait pris le précédent américain dans les représentations des acteurs du champ de la médiatisation du football.

³ Le fait que Pierre Delaunay ait succédé à son père Henri dans la plupart des fonctions que celui-ci avait occupées est une illustration éloquente de cette continuité des cadres au sein des instances dirigeantes de la FFF.

industrie du football professionnel qui assure l'existence de près de deux mille personnes ». ¹
Comme de son côté, la RTF prétendait au contraire que les retransmissions sportives en général, et de football en particulier (que ce soit à la radio ou à la télévision), devaient avoir pour aboutissement, à long terme, l'élargissement de la clientèle des stades, l'approche retenue par *Télévision Programme Magazine* consistait à confronter les points de vue des parties concernées

La parole fut donnée à M. Dehaye, Président du RC Paris et membre du comité directeur du « Groupement », et M. Pierre Sabbagh, producteur de la télévision et de la radio d'État et privée. De manière prévisible, le premier insista sur les buts non lucratifs des associations de football et leurs besoins financiers. La vision du « *Grand Stade* » qu'il développe est soutenue par une logique de préservation forcée de l'exclusivité des droits de retransmission revendiquée par les organisateurs que sont les fédérations et les clubs. Sa perception de l'essor du média télévisuel est confuse et fait peu de cas du fait que la télévision (française) n'est financée que par l'impôt :

« Les associations de football n'ont pas de buts lucratifs, (...) mais elles ont besoin d'argent pour vivre. Cet argent est apporté par les spectateurs et les sommes que la Télévision devrait déboursier pour contrebalancer la perte des recettes créée par la transmission en direct sur toute l'étendue du territoire – voire de l'Europe avec l'Eurovision et même du monde, puisque, dit-on, la télévision transatlantique est pour demain – seraient gigantesques. » ²

Or, compte-tenu de l'état des réseaux ferroviaire et routier, du prix des vols d'avion, de la durée légale de la semaine de travail, du pouvoir d'achat des milieux populaires dont était issue l'immense majorité de leurs spectateurs et une foule d'autres facteurs pratiques, les clubs n'avaient d'autre « clientèle » que locale. Le raisonnement de M. Dehaye était donc littéralement insensé, mais devient hautement intéressant par les indices qu'il livrait sur les croyances et les représentations ayant cours dans les rangs des plus hauts responsables du football professionnel. On peut y voir une intuition craintive et malhabilement verbalisée des changements majeurs à long terme que la télévision allait amener dans l'économie du football. Dehaye va même jusqu'à imaginer l'effet désastreux que produirait la (télé-)vision d'une hypothétique grande rencontre disputée devant des gradins vides avec l'autorisation

¹ Cf. LECLERC, Marcel, « Le problème FFF-RTF pour le reportage télévisé des matches de football », *Télévision Programme Magazine* n° 2, 06/11/1955, p. 20.

² Ibid.

d'organismes correctement indemnisés par le média, car « *les cris et les encouragements de la foule font partie intégrante du match de football et influent sur la qualité du jeu* ».

Face au point de vue défendu par M. Dehaye, celui de Pierre Sabbagh se distingue par un caractère délibérément iconoclaste remettant brutalement en question le discours convenu des autorités fédérales. Pour ce faire, il ne s'embarrasse pas des précautions oratoires les plus élémentaires et son propos ambivalent pourrait sous-entendre qu'il n'y a qu'en France qu'existe et perdure un malaise entre la télévision d'État et les organismes de sport.

En rupture totale avec le mythe tissé par les organisations sportives sur leur vocation non lucrative et leur mission de service public, Sabbagh place celles-ci sur le même plan que les télévisions privées dites périphériques qui commencent à apparaître à cette époque :

« Je crois bien connaître le problème du sport et de la télévision. Je crois aussi que le malaise qui existe n'est pas clairement défini. En effet, il n'existe qu'entre les organismes de sport et la Télévision française. À ma connaissance, il n'y a jamais eu de malaise entre les télévisions privées naissantes et le sport. Or la venue de ces télévisions dites périphériques amène en France un problème nouveau. Jusqu'à présent, les organismes de sport ont eu surtout pour mission de vendre du sport. Ce sont des organismes commerciaux. Les télévisions privées sont également des organismes commerciaux dont le premier but est de vendre des émissions. En conséquence, il y a deux marchands face à face. L'un vend du sport, l'autre des programmes. Tous deux voudraient bien marcher la main dans la main et se mettre d'accord au mieux de leurs intérêts. Je crois que la chose est possible. Les organismes de football, les fédérations, peu importe leur nom, vendent du football. Qu'est ce que le football ? Ce n'est autre chose qu'une savonnette. Cela se vend de la même façon. Actuellement, les organismes vendent des places, ma foi, fort cher. Donc, ils ont des gens à asseoir devant leur spectacle, qui est un spectacle commercial au même titre que le music-hall, et ils se posent les mêmes problèmes que Bruno Coquatrix lorsqu'il doit remplir l'Olympia. Je suis certain et j'affirme que si la radio et la télévision laissaient tomber le football, celui-ci en pâtirait et verrait ses recettes baisser considérablement. Un accord sauvegarderait donc notre intérêt commun. La seule question qui se pose est la suivante : la télévision peut-elle ou non faire de l'éducation ? Peut-elle ou non développer le sport ? Je suis persuadé qu'elle le peut. »

Dès leur création, Télé Monte Carlo et Télé-Luxembourg, deux sociétés privées dotées d'un monopole d'État, disposaient déjà de régies publicitaires pour pallier les dépenses considérables liées au lancement du nouveau média et auxquelles les recettes fiscales des deux principautés ne pouvaient subvenir.¹ De manière similaire à ce que Dehaye éprouvait à propos de la télévision transatlantique, Sabbagh redoutait assurément que ces chaînes ne fussent bientôt considérées par les autorités du football comme les partenaires à privilégier si leur zone de réception devait s'accroître en raison de la puissance des émetteurs et du perfectionnement des téléviseurs. Cette crainte se révélera largement injustifiée jusqu'aux

¹ Cf. « Inauguration de Télé-Luxembourg », *Radio TV* n° 536, 31/01/1955, p. 28.

années 1980, a fortiori pour les rencontres des sélections nationales, c'est-à-dire celles engendrant les audiences les plus considérables. Néanmoins, il s'agit de s'interroger quant aux facteurs tangibles ayant alimenté la réflexion de Pierre Sabbagh. Le fait de disposer d'une régie publicitaire, même rudimentaire, constituait une première raison déjà évoquée ci-dessus.¹ La puissance des émetteurs dont disposaient les deux stations constitue le second facteur tangible à considérer. Les émissions de RTL étaient diffusées par l'émetteur de Dudelange. Omnidirectionnel, ce dernier permettait à Télé-Luxembourg d'être captée bien au-delà de ses prévisions initiales et du territoire du Grand Duché. Ses émissions étaient captées avec une bonne qualité de réception dans un rayon d'environ 150 km autour du Luxembourg. Cette zone incluait donc les Ardennes belges, la Lorraine et même la Champagne jusqu'à Reims ainsi que l'Alsace jusqu'à Mulhouse. Dans le Sud de la France, Télé Monte Carlo bénéficia de la lenteur avec laquelle la couverture du territoire national progressa durant la première moitié de la décennie des années 1950. En effet, lorsque le 22 octobre 1949, le ministre de l'Information, François Mitterrand accorda une option de sous-concession de la télévision dans la Principauté de Monaco, auprès de la société Radio Monte-Carlo, à Charles Michelson, le gouvernement français venait juste de renoncer à consacrer les crédits nécessaires à un déploiement rapide du réseau de la RTF jusqu'à Marseille. Le 21 mars 1953, la signature de la convention de mise en œuvre de l'option Télé Monte-Carlo par les pouvoirs publics français confirma la création de la télévision monégasque. Toutefois, cet accord ne prévoyait pas le droit d'extension sur le territoire français par des relais en France, limitant ainsi sérieusement le développement de cette nouvelle chaîne de télévision. De fait, Télé Monte Carlo put jouir d'un monopole de fait dans le Sud-Est de la France jusqu'en 1954 et la mise en service de l'émetteur de Marseille. La création de l'UER allait modifier sensiblement la donne par l'attribution à la chaîne monégasque du canal VHF 10-H au standard 819 lignes pour opérer sa diffusion hertzienne analogique depuis l'antenne panneau de 50 Kw du Mont Agel dans les Alpes-maritimes.² En effet, si sa diffusion hertzienne analogique opérée par cette gigantesque antenne panneau était orientée vers la Principauté, elle pouvait aussi être captée par toute la Côte d'Azur de Menton jusqu'à Toulon, le littoral nord de la Corse et jusque dans les quartiers hauts de Marseille. Dépassant largement les prévisions initiales, les

¹ Durant les premiers temps, les animateurs de Télé Luxembourg et de Télé Monte Carlo lisaient les messages publicitaires à l'antenne. Bien entendu, ceux-ci s'adressaient aussi aux téléspectateurs français qui pouvaient capter ces émissions.

² Le Mont Agel est un site assez élevé (1148 m) et dégagé pour répondre de manière satisfaisante aux besoins techniques de diffusion des ondes radio. Le ministère français des Armées délivra à Radio Monte Carlo l'autorisation d'occuper cette parcelle du domaine public militaire située juste au dessus de Monaco en 1952.

émissions de Télé Monte Carlo couvraient donc déjà les régions françaises du littoral provençal, bien avant l'arrivée de la RTF.¹

Par un renversement dialectique assimilant les statuts des clubs professionnels et de la fédération à de vagues oripeaux des vertus républicaines originelles dont ceux-ci persistaient à se réclamer de façon injustifiée, Sabbagh souhaiterait présenter la télévision publique comme le seul acteur du champ de la médiatisation du football, dont l'action tendrait sincèrement vers l'édification émancipatrice de la nation.

Trois semaines après avoir exposé le point de vue des dirigeants du football résumé par M. Dehaye et celui de la RTF exprimé par l'avis autorisé de Pierre Sabbagh, Marcel Leclerc, « gérant responsable » de *Télévision Programme Magazine* prend sa plume de polémiste et se fait l'avocat des téléspectateurs alors que les rapports tendus entretenus par les deux parties n'avaient pas encore atteint leur paroxysme.² Se plaçant du côté du téléspectateur, il énumère les raisons objectives conférant à la retransmission télévisée de grandes rencontres de championnat et de Coupe de France les attraits d'une tentation quasi-irrésistible : la chaleur et le confort du foyer s'opposent aux vicissitudes des transports et du climat, le temps partagé en famille s'oppose à l'inconfort des stades peu adapté à satisfaire la légitime aspiration de Madame à une détente bien méritée. Leclerc conteste néanmoins le raisonnement des dirigeants du football tremblant à l'idée cauchemardesque de voir se vider les gradins de leurs enceintes et considérant le nouveau média comme un redoutable adversaire dont il importe de contenir la soif d'expansion. Il nomme les véritables concurrents de la sortie au stade et ceux-ci apparaissent au moins aussi puissants et massifs que la télévision. Il s'agit en fait de divers objets iconiques et activités typiques annonçant l'avènement de « la société des loisirs » :

« Les vrais concurrents sont légion ! Ils ont nom, en définitive, auto, scooter (instruments de sorties dominicales), vacances, courses de chevaux, voyages, frigidaire, machine à laver, cinéma, théâtre, bistrot, lecture, dancing, voire pêche à la ligne, bricolage, chasse ou jardinage ou encore farniente, etc., etc. ... Sans compter sur le plan financier, les besoins légitimes et raisonnablement prioritaires du toit, de la table, du vêtement ou des études. »

¹ En dépit de diverses sollicitations, nous n'avons pu établir de manière certaine si les rencontres opposant l'AS Monaco à l'OM ou à l'OGC Nice au cours des saisons 1953-1954, 1954-1955 ou 1955-1956 avaient déjà fait l'objet de retransmissions en direct.

² LECLERC, Marcel, « Bien longue, la guerre (froide) FFF-RTF », *Télévision Programme Magazine* N° 5, 27/11/1955, pp. 6-7.

À la lecture de cette liste à la Prévert, un observateur français quelque peu averti pense immanquablement au traitement contemporain de cette problématique des signes visibles de changements sociaux que présentèrent Roland Barthes ou Joffre Dumazedier quelques années plus tard. Car, pour beaucoup de Français (et d'Européens), acquérir lesdits objets et s'adonner aux activités citées par Marcel Leclerc marqua la transition d'une authentique culture populaire enracinée dans les rites et coutumes des gens simples de la classe ouvrière à une culture de masse véhiculant des valeurs petites bourgeoises. Cette transition constituait l'un des thèmes majeurs développés par Barthes dans *Mythologies*.¹

Venant du monde des médias, Leclerc assimilait l'attitude des autorités du football à un véritable « *ostracisme envers la jeune télévision* » et lui prédisait l'efficacité de toute politique de l'autruche. Il voyait dans « *l'impensable hypothèse* », quoique fondée sur les rumeurs s'échappant de la Rue de Londres, d'un silence des ondes s'ajoutant au vide de l'écran, une manifestation d'autoritarisme trahissant la perplexité des responsables fédéraux face aux développements de leur temps. Loin d'être atteint d'une aporie similaire, il réaffirme sa conviction que les intérêts de la radio, de la télévision et du football sont « *intimement liés* ». Animé par son enthousiasme vis-à-vis des nouvelles perspectives qu'offrait déjà l'état de la technique télévisuelle de l'époque, il propose une solution qui, finalement, ne sera appliquée par Canal Plus que bien des années plus tard : le multiplexe télévisuel. Dans un premier temps, il établit la liste des grandes villes de France d'où les émetteurs de la RTF pouvaient déjà relayer des retransmissions en direct (Paris, Lille) ou allaient pouvoir le faire dans un avenir très proche (Strasbourg, Lyon, Marseille). S'appuyant sur les réussites que furent les retransmissions de Paris-Tours et des 24 Heures du Mans, Leclerc estime qu'il n'y aurait déjà pas de difficultés majeures à surmonter pour retransmettre grâce aux relais mobiles de la Compagnie de Télégraphie sans Fil (CSF) des matches se déroulant à Lens, Sedan, Reims, Rouen, Le Havre et très bientôt ceux qui se disputeraient à Metz, Nancy, Saint-Étienne, Sochaux, Nîmes, Aix-en-Provence, Toulon, Cannes, Nice et Monaco. Or, ce ne sont pas tant les problèmes techniques de transmission qui apparaissent problématiques au premier coup d'œil dans la solution prônée par Marcel Leclerc, mais bien davantage le fait que sa version du multiplexe ne prévoyait pas de passer à l'écran le match le plus « important » et de changer pour les autres stades en cas de but ou d'action dangereuse. Le magnétoscope et le ralenti n'existant pas encore, la proposition de Leclerc consistait à retransmettre en direct des

¹ Cf. BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, le Seuil, 1957.

Cf. également DUMAZEDIER, Joffre, *Vers une société des loisirs ?*, Paris, le Seuil, 1962, réédition 1972.

fractions de dix à vingt minutes de jeu de trois ou quatre parties importantes de la journée de championnat de 1^{ère} ou 2^{ème} division le dimanche après-midi. Dans ce créneau horaire, cette solution était inacceptable pour la FFF et le Groupement qui exigeaient que les extraits de rencontres fussent diffusés en soirée plusieurs heures après le coup de sifflet final. Et puis, imagine-t-on la réaction du public si d'aventure lors d'un tel multiplexe les buts de chaque rencontre avaient échappé à l'œil de la caméra de direct ?

Le raisonnement de Marcel Leclerc se révélait finalement assez loufoque dans le sens où il voyait dans sa « *solution raisonnable* » une source de frustration pour les spécialistes et un moyen séduisant de découvrir le football pour les profanes. Parmi eux, telle était sa conviction, nombreux étaient ceux qui trouveraient bientôt le chemin du stade :

« Quelques minutes d'un match ! Qu'il s'agisse du début, du milieu ou de la fin, c'est bien maigre pour l'appétit d'un habitué de la tribune qui restera sur sa faim et subira "comme le profane", bon gré, mal gré, le facteur "suspense" qui le conduira, les dimanches suivants, tôt ou tard, mais à coup sûr, au bord de la touche. Une clientèle nouvelle pour le football, ne fréquentant pas ou peu, ou ne fréquentant plus les stades (ces derniers sont légion), une clientèle de jeunes également, spectateurs ou joueurs des années à venir, ne manquerait pas de naître d'une telle coopération. »

En dépit de la fascination qu'exerçait déjà la télévision, Marcel Leclerc pensait que l'avenir de la radio était loin d'être compromis. En raison des possibilités techniques plus anciennes, des coûts de production moindres que ceux de la télévision et, très probablement, aussi parce qu'il savait probablement que le transistor inventé en 1947 par trois ingénieurs américains, qui devaient obtenir le prix Nobel de Physique quelques mois plus tard, allait connaître de multiples emplois et permettre à la radio « *d'ouvrir un champ plus large aux auditeurs qu'aux téléspectateurs.* »¹

Dès le 18 décembre 1955, Marcel Leclerc consacrait à nouveau un éditorial aux relations football-TV.² Désormais, la solution prônée ne requérait nul prouesse des personnels techniques de la RTF, nul investissement dans du matériel mobile ou négociations avec plusieurs clubs chaque dimanche. Marcel Leclerc exhorte les responsables des deux camps à se déboucher les oreilles et à ouvrir les yeux pour s'inspirer de l'exemple italien où télévision et *calcio* faisait bon ménage en avançant le match retransmis au samedi. Intégrant des

¹ Il s'agit des trois ingénieurs américains des laboratoires Bell, John Bardeen, Walter Brattain et William Shockley. Ils présentèrent leur invention le 23 décembre 1947 et reçurent le prix Nobel de Physique pour leurs travaux en 1956.

² Cf. LECLERC, Marcel, « Football-Télévision : un dialogue de sourds-muets ! », *Télévision Programme Magazine* N° 8, 18/12/1955, p. 5.

considérations pratiques liées aux nouveaux modes de vie qui commençaient à se ritualiser au début des « Trente Glorieuses », Leclerc voyait un intérêt évident à importer la formule transalpine puisqu'elle permettrait d'attirer un nouveau public, les promeneurs du dimanche, dans le stade de la grande ville où se jouerait le match avancé et cela était particulièrement probable à Paris. Il est bien entendu permis de douter de la pertinence de cette hypothèse, mais il est indéniable qu'elle traduit l'exaspération que le manque d'imagination et de flexibilité manifesté par la FFF, le Groupement et la RTF commençait à générer parmi les observateurs, professionnels reconnus ou anonymes. Plus qu'intéressant pour notre étude est sans aucun doute le fait que Marcel Leclerc, éventuellement inspiré par le concept de la « Domenica Sportiva », proposa qu'une émission comparable soit programmée le plus tôt possible après la fin des matches le dimanche après-midi entre 17 et 19 heures, persuadé qu'il était que la diffusion de fragments des rencontres les plus importantes de la journée constituerait « *une indéniable publicité pour les rencontres du dimanche à venir* ». ¹

II.2.2 France (1956)

II.2.2.1 La presse française encourage des premiers pas difficiles vers une culture de la négociation

Dès le premier numéro de l'année, Robert Thill publiait un bilan du conflit football-RTF dans *Radio TV*.² En pleine trêve des confiseurs, il pariait sur une perduration du conflit tant l'attitude des deux parties semblait ne pas pouvoir changer à court terme. Cette perspective peu réjouissante pour les téléspectateurs était, selon lui, due avant tout au fait que la RTF avait été contrainte par les autorités du football d'adopter les mêmes méthodes qu'elles-mêmes et d'entamer un bras de fer, qui, pour le moment, ne consistait à occulter toute information concernant le football que sur le petit écran. Thill fait crédit aux responsables de la RTF d'avoir su rester modérés au moment où le Groupement décida d'interdire l'accès aux stades à toutes ses équipes de tournage. En effet, nombreux furent les courriers réceptionnés par *Radio-TV* autant que par le service du courrier de la RTF qui encouragèrent cette dernière à boycotter le football sur ses ondes radiophoniques. Le chroniqueur estime de manière

¹ La réflexion du « gérant responsable » de *Télévision Programme Magazine* avait sûrement été nourrie par la polémique en cours durant les semaines précédentes et on perçoit indubitablement dans cette dernière proposition une invitation adressée à la RTF de ne pas se contenter de quelques minutes d'images traditionnellement passées en fin de journal le dimanche soir. La formule proposée par Leclerc n'est rien d'autre que celle qui fera le succès de la « Sportschau » à partir de 1961.

²Cf. THILL, Robert, « Conflit Football-TV : L'attitude obstinée de la FFF n'est ni moderne, ni sportive ... », *Radio-TV* n° 584, 01/01/1956, pp. 3-4.

quelque peu hâtive que cela eût été un rude coup porté aux dirigeants de la Rue de Londres, « *décidément bien rétrogrades pour des sportifs* ». En effet, on ne peut avoir de doute quant au fait que des chefs de service tels Pierre Sabbagh ou Georges Briquet, ou davantage encore des directeurs tels Wladimir Porché ont dû envisager de prendre de telles mesures de rétorsion pour répliquer au coup de force des clubs professionnels. Bien que nous n'ayons pu consulter des archives consignnant formellement les raisons qui incitèrent les gens de la RTF à ne pas recourir à ce genre d'extrémités, il y en a une qui, d'évidence, aurait invalidé une telle initiative : cette institution n'avait pas le monopole des ondes radiophoniques et la FFF n'aurait eu aucun mal à passer des accords avec les postes périphériques pour « contre-attaquer ». Comme nombre de ses collègues de la presse, Thill remet en question le sempiternel syllogisme ânonné par les organisateurs de matches de football et qui établit un lien quasi-exclusif entre la retransmission en direct et la chute de fréquentation des stades. Fait intéressant, il évoque le cas du tennis dont les tournois n'ont jamais connu autant d'affluence que depuis que la RTF les retransmettait en direct.¹ Même chose pour le catch, le volley-ball et le basket-ball qu'apparemment la télévision a rendu plus populaires que jamais.

Le développement de son argumentation devient plus pertinent lorsqu'il rappelle aux dirigeants du Groupement qu'ils ne peuvent revendiquer leur appartenance à la branche professionnelle des organisateurs de spectacle sans accepter une concurrence inévitable et traditionnelle dans ce domaine d'activités. En premier lieu, Thill rappelle aux dirigeants du football que lorsqu'ils immobilisent 40 à 60 000 personnes dans un stade, ils vident les théâtres et cinémas. Puis, il tente d'inscrire sa démonstration dans le contexte général du développement économique et de son corollaire, la multiplication des activités de loisirs :

« Il faut être logique : chacun est un concurrent pour le voisin, mais à notre époque, la clientèle, loin de s'éparpiller lorsqu'augmentent les distractions qui la sollicitent, augmente elle-même en proportion. Ce qui se passe dans le domaine du music-hall est typique. Toutes les radios et les TV (nationales ou privées) organisent des émissions publiques de variétés. Chaque jour, il s'en déroule plusieurs à Paris, la plupart sont gratuites, les autres sont accessibles pour un prix dérisoire. Or jamais les music-halls à tarif normal n'ont connu pareille affluence. N'est-ce pas Bruno Coquatrix ? »²

¹ Bien évidemment, le journaliste ne s'embarrasse pas de considérations sociologiques lorsqu'il évoque le public du football et du tennis, ce qui affaiblit inévitablement son argument.

² Cf. THILL, Robert, « Conflit Football-TV : L'attitude obstinée de la FFF n'est ni moderne, ni sportive ... », *Radio-TV* n° 584, 01/01/1956, pp. 3-4.

On constate souvent dans la presse généraliste une tendance qui confirmerait qu'aux yeux de nombreux observateurs le spectacle sportif, celui des matches de football, constituait un marché qui, n'en déplaise à ses organisateurs, n'échappait pas aux règles commerciales en vigueur dans d'autres secteurs d'activités. C'est apparemment pour tenir compte de cette dimension économique du problème que *Paris-Presse* invita outre des représentants des deux parties en conflit, celui des industries radioélectriques pour participer à une « conférence de la table ronde » organisée dans un restaurant parisien.¹ La légende de la photographie de circonstance, visiblement prise en fin de repas et montrant le groupe de notables s'adonnant à une discussion à bâtons rompus, désigne ces derniers comme « *ceux qui peuvent ramener le ballon rond sur les écrans de télévision* ». ² L'auteur, Christian Bretagne, s'empresse toutefois de préciser que les (libres) propos tenus et rapportés ne peuvent engager les institutions représentées puisqu'ils auront été tenus dans un cadre informel. La position du GCA et de la FFF ne varie pas sensiblement par rapport à la ligne affichée tout au long de l'automne. Ainsi, concernant le refus des retransmissions en direct le dimanche, le désintéressement de la fédération est-il réaffirmé en recourant à l'hypothèse la plus avantageuse sur le plan financier et la moins probable compte tenu des budgets dont disposait la *RTF* :

« Même si la RTF nous proposait des subventions dix fois supérieures à celles qu'elle nous offre, nous répondrions encore par la négative. Si dimanche prochain, l'équipe de Plougastel matchant contre celle de Quimper, combat devant des gradins vides, la réunion sera moins bonne, les joueurs très déçus et le sport français menacé parce que les jeunes footballeurs ont besoin pour persévérer de l'encouragement du public. »

L'exemple breton choisi l'était à dessein, puisqu'en termes d'affluence moyenne, les clubs de cette région « bénéficiaient » pour l'heure encore de son isolement, celle-ci devant être raccordée au réseau national en 1959 selon les prévisions les plus optimistes. Les représentants de la FFF et le GCA tentèrent, comme à leur habitude, de démontrer qu'en dehors du tabou dominical, ils étaient ouverts à toute initiative raisonnable et envisageaient que les matches disputés en semaine ou le samedi en après-midi ou en nocturne puissent être partiellement ou intégralement retransmis en direct.

¹ Cf. BRETAGNE, Christian, « Un accord est possible entre football et TV », *Paris-Presse*, 21/01/1956. La date exacte de ladite conférence n'est pas indiquée dans l'article de *Paris-Presse*.

² Il s'agissait de MM. Dehaye, président du Racing Club de Paris et membre du comité directeur du GCA, Schneider, président de la commission de propagande des industries radioélectriques, Junqua, secrétaire général du GCA, chargé des relations FFF-TV, Lafarge, vice-président de la FFF, Anjubaut, chef des émissions sportives à la Télévision. Trois représentants de *Paris-Presse* complétaient la table : MM. Gilbert Guilleminault, secrétaire général adjoint et critique de télévision, Louis Naville, chroniqueur de football et l'auteur de l'article, Christian Bretagne.

Contredisant quelque peu le désintéressement affiché concernant les directs sportifs dominicaux, les responsables fédéraux se livrent à des comptes de boutiquiers lorsqu'ils abordent la question de la retransmission en direct de la finale de la Coupe de France, qui, depuis 1952, constituait indiscutablement le sommet de l'année sportive à la télévision avec la couverture du Tour de France. En effet, imputant le recul du nombre d'entrées payantes constaté entre 1952 et 1955 à la retransmission en direct de l'évènement, tout en reconnaissant sa dimension nationale matérialisée par la présence du président de la République, les dirigeants du football admettent que celui-ci « *puisse être diffusé en direct, après accord sur les modalités financières* ». ¹ Ils attendent de la RTF qu'elle propose des sommes plus « raisonnables » pour les matches qu'elle sera autorisée à retransmettre à l'avenir. Ils rappellent que la décision définitive concernant la télédiffusion en direct de la finale de la Coupe de France devra être entérinée par l'assemblée générale de la FFF prévue pour le début du mois d'avril 1956.

Représentant la RTF, Jacques Anjubaut, concède d'entrée que celle-ci a sa part de responsabilité dans la situation prévalant au début de l'année 1956 :

« Des erreurs ont été commises de part et d'autre, des malentendus sont nés et il est vrai que la FFF n'a pas toujours trouvé devant elle d'interlocuteurs responsables. La complexité des services de la Télévision française en est une raison, sinon une excuse. »

Ce faisant, le professionnel de télévision qu'était Anjubaut attirait l'attention du lectorat de *Paris-Presse* sur la problématique question du statut de la RTF, qui, dépassant largement les enjeux liés aux directs sportifs, en entravait le développement et nuisait à la qualité du service qu'elle était en mesure de rendre à la population.

Comme en France tous les passionnés de sport connaissait l'émission radiophonique « Sports et Musique » que diffusait chaque dimanche en fin d'après-midi le Poste Parisien et qui était

¹ Le nombre de spectateurs présents dans les gradins de Colombes était certes passé de presque 62 000 pour la finale de 1952 à 49 500 en 1955. Le taux de remplissage du Stade olympique de Colombes ne dépendait-il pas en première ligne du « tempérament » des supporters des équipes finalistes et de leur propension à « casser leur tirelire » pour monter à Paris soutenir leur héros sportifs ? Signalons néanmoins que si le nombre total de spectateurs ayant assisté à un match de Division 1 avait connu des variations entre 1952 et 1956, il s'était toujours situé entre 3 400 000 et 3 000 000 de spectateurs par saison. Si l'on incluait les affluences de la Division 2, le football professionnel n'avait vraiment pas de recul spectaculaire à déplorer depuis l'apparition des directs sportifs en 1952. Les totaux atteints chaque saison se situaient dans une fourchette allant de 4 600 000 à 4 900 000 spectateurs. Cf. « Notre public », *France Football Officiel* n°566, 22/01/1957, p. 2.

animée par l'équipe de Georges Briquet, la possibilité de sa transposition à la télévision fut abordée lors de cette conférence. Anjubaut évoqua un concept d'émission où les jeux, bien moins onéreux à financer, auraient en grande partie remplacé les variétés. Concernant la télédiffusion du football, il faut y voir une tentative de briser le tabou du dimanche après-midi tout en ne revendiquant pas la retransmission intégrale d'une rencontre :

« "Sports et Jeux" permettrait de présenter de demi-heure en demi-heure de courtes phases des principaux matches se déroulant dans l'après-midi du dimanche. Dans les intervalles, seraient présentées en direct des émissions de jeux ou de variétés. À chaque séquence sportive, le commentateur résumerait la situation de la partie. Le téléspectateur aurait donc "suivi" la rencontre sans assister "in extenso" à la réunion. Il n'y aurait plus concurrence entre le stade et la télévision ; la soirée dominicale se terminerait par la présentation d'un match en différé. »

Ce concept sera repris quelques années plus tard par l'émission « Télé Dimanche » animée par Raymond Marcillac, mais l'offre d'images de football sera bien souvent réduite aux dernières minutes d'un match.

Les précisions apportées lors de la « conférence de la table ronde » organisée par *Paris-Press* par M. Schneider, le représentant des industries radioélectriques, confirmaient que même dans une période dépourvue d'un tournoi international jouissant du prestige de la Coupe du monde, toutes les statistiques disponibles prouvaient *« que le football faisait vendre des appareils »*. M. Schneider profitait également de l'occasion pour rappeler aux personnalités présentes ainsi qu'au lecteur que les industries radioélectriques françaises entendaient jouer pleinement le rôle qui leur revenait dans ce champ :

« La commission que je préside ne s'est pas bornée à un rôle passif. Le conflit qui oppose la FFF et la Télévision n'est pas un problème d'argent. Ce n'est plus un mystère cependant que notre association n'a jamais refusé de faire "l'appoint" chaque fois qu'une question financière interdisait la transmission d'un match. »

Sans grand risque de se tromper, le lecteur perspicace pouvait assurément en tirer le raisonnable espoir que les parties concernées se mettraient au moins d'accord sur la retransmission en direct de la finale de la Coupe de France, quelles que soient les dissensions qui pourraient encore caractériser leurs rapports par ailleurs.

À l'issue de la « conférence de la table ronde » initiée par son journal, Christian Bretagne, comme Jacques Ferran ou Marcel Leclerc le firent en de multiples occasions, réaffirme le rôle

qu'entend assumer la presse, celui de l'observateur « désintéressé » s'impliquant uniquement dans la recherche d'une solution consensuelle et durable du conflit football-TV.

II.2.2.2 Reprise de contacts officiels entre la RTF et la FFF sous la pression politique au printemps 1956

La publicité conférée à la « conférence de la table ronde » ne se traduit pas immédiatement par l'adoption d'une attitude plus conciliante de la part des institutions concernées. En effet, dans son édition du 1^{er} mars 1956, *L'Équipe* revenait sur le dernier avatar de la « Guerre Froide » opposant la FFF à la RTF. Ainsi, les autorités fédérales, s'appuyant sur les prérogatives que leur attribuaient les décisions prises par le congrès de l'UEFA de mars 1955, avaient catégoriquement refusé la retransmission de la seconde mi-temps d'Italie-France proposée par la RAI en Eurovision.¹ Elles le firent en dépit du fait que la rencontre eut lieu un jour ouvré. Comme il n'y avait aucune rencontre de clubs prévue ce jour-là, la raison invoquée fut caractérisée par le quotidien sportif comme un prétexte abusif en usant d'une « ficelle journalistique » des plus classiques.

L'auteur du papier, Jean Cornu, reproduit la justification de la décision fédérale en lettres majuscules et entre guillemets pour que ses lecteurs prêtent toute leur attention au conditionnel employé dans le communiqué officiel :

« Dernière manifestation que se livrent les deux organismes : l'interdiction faite par la FFF à la RAI de téléviser sur la France la deuxième mi-temps d'Italie-France (2-0) à Bologne, "CAR CETTE RETRANSMISSION AURAIT PU NUIRE A LA RECETTE DE FRANCE B-ITALIE B A MARSEILLE". »²

Non seulement, la RAI put envoyer ses images vers l'Europe du Nord en empruntant le réseau de relais passant par la Suisse, la RFA et le Benelux, mais en outre, les téléspectateurs alsaciens et lorrains réceptionnant les émissions de l'ARD purent voir en direct la défaite du onze de France, ce qui créait de fait une inégalité de traitement du public hexagonal qui devait avoir des répercussions politiques. En effet, loin de ne constituer qu'une péripétie supplémentaire parmi d'autres dans le conflit football-TV, cet incident eut des conséquences parlementaires puisqu'un député du Nord s'en saisit pour adresser une question au gouvernement concernant l'attitude qu'il entendait adopter pour mettre un terme à une

¹ Italie-France (2-0) disputée le mercredi 15 février 1956 à Bologne.

² Cf. CORNU, Jean, « Vers un apaisement TV-FFF ? », *L'Équipe*, 01/03/1956, p. 9.

situation qui, selon lui, sapait l'autorité de l'État. En effet, le député Paul Gosset s'adressa à Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères, pour déplorer que toute l'Europe, sauf la France, avait vu la retransmission d'une rencontre disputée par la sélection nationale et lui demanda ce que le gouvernement comptait entreprendre pour corriger une situation que le législateur ne pouvait tolérer plus longtemps, car elle donnait une piètre image des autorités publiques. Cornu cite expressément la question écrite du député qui souligne bien la dimension constitutionnelle que prenait le conflit football-TV :

« Comment concevez-vous que la RTF, institution d'État, puisse se trouver mise en échec par des organisations privées françaises dont les exigences trouvent des échos au-delà des frontières ? »¹

Bien que l'article de *L'Équipe* reste muet à ce sujet et que la consultation des éditions du *Monde* contemporaines de l'incident ne nous ait pas apporté d'éléments supplémentaires le concernant, il y a fort à parier que des contacts furent pris et des pressions exercées sur la fédération par les responsables politiques. En effet, Cornu évoque une première rencontre au sommet entre Wladimir Porché, directeur de la RTF, et Pierre Pochonet, président de la FFF, qui aurait eu lieu la semaine précédente, le jeudi 23 mars 1956. Une deuxième rencontre était prévue le jour-même, c'est-à-dire le jeudi 1^{er} mars. Puisqu'enfin des « interlocuteurs valables » se retrouvaient à la table des négociations, Jean Cornu espérait qu'une solution satisfaisante puisse être trouvée à court terme. Il rappela les trois principes incontournables dont les négociateurs devaient tenir compte pour que leurs efforts de conciliation n'aboutissent pas à un accord stérile :

- 1) La fédération a des droits sur les spectacles qu'elle organise.
- 2) La RTF a une mission de service public consistant à informer, à éduquer et à répondre aux vœux des téléspectateurs qui s'acquittent d'une redevance.
- 3) Les téléspectateurs peuvent aimer le football autant que le catch et le handball.

Ne pouvant se permettre de braver ouvertement la pression de l'opinion publique à laquelle les autorités politiques commençaient à accorder un intérêt croissant, la FFF eut recours à l'un des subterfuges les plus éculés de la diplomatie pour ne pas honorer le rendez-vous du 1^{er}

¹ Citons à titre d'exemple un article du *Berliner Kurier* trouvé dans le classeur des archives du DFB consacré à la télévision : « In Frankreich ebenfalls Krach mit Fernsehen » (« En France il y a aussi un conflit ouvert avec la télévision »), *Berliner Kurier*, 02/01/1956, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv. L'article insiste sur l'indigence des compensations versées par la RTF et la recrudescence des entrées dans les stades de Division 1 qui encouragerait le GCA et la FFF à adopter une ligne dure dans cette affaire.

mars 1956. Pierre Pochonet, qui à cette époque avait déjà atteint un âge respectable, prétextait « d'être souffrant » pour faire faux bond à son interlocuteur et l'entrevue fut *reportée sine die*.¹

II.2.2.3 Le football retrouve le petit écran par la « petite porte » du JT

Finalement, une rencontre entre responsables des deux institutions eut lieu le vendredi 9 mars 1956. Toutefois, la fédération prit le soin de ne pas mandater ses émissaires pour ratifier un quelconque accord. Pour les responsables fédéraux, cette reprise de contact avait, semble-t-il, principalement pour but de faire admettre aux représentants de la *RTF* la prééminence des principes de gouvernance de l'organisation sportive et notamment celles de son calendrier et de son processus décisionnaire. En effet, ce jour-là, on ne s'accorda pratiquement que sur l'établissement d'un projet d'accord devant recueillir l'assentiment de l'assemblée générale du Groupement des clubs professionnels et du Bureau fédéral, dont il n'était pas envisagé de convoquer des réunions extraordinaires au vu de l'urgence du dossier. *L'Équipe*, qui mentionne la rencontre dans son édition du samedi 10 mars 1956, en est réduit à émettre des hypothèses plus ou moins vérifiées dès qu'il s'agit de révéler le contenu dudit projet d'accord :

« Ce projet n'a, bien entendu, pas été divulgué, mais nous croyons savoir qu'il s'agirait de séquences passées soit en direct sur l'antenne pour certains grands matches dont la recette est "faite par la location", soit en différé pour les autres rencontres, après accord du Groupement et des clubs participants. »²

L'emploi de la locution adverbiale « *bien entendu* » caractérisait évidemment la tradition du secret entourant ces tractations, souvent décriées comme des marchés de maquignons, et qui entraînait régulièrement en contradiction avec la représentation qu'avait le public de son droit légitime à l'information. Pour le quotidien sportif, cette situation lui conférait le beau rôle, celui du média consentant les efforts d'investigation nécessaires à l'accomplissement de sa mission primordiale. Il saisit l'occasion qui lui était donnée de s'attribuer le rôle du messenger des bonnes nouvelles et d'annoncer le seul résultat tangible de la réunion du 9 mars 1956, à savoir un accord *a minima* concernant l'autorisation d'accès aux stades des équipes de tournoi de la *RTF* : la *FFF* consentait à ce que dès le lendemain, c'est-à-dire le dimanche 11

¹ Cf. CORNU, Jean, « Entrevue FFF-RTF reportée », *L'Équipe*, 02/03/1956, p. 8.

² Cf. « Apaisement TV-FFF. Des séquences de matches passeront en différé sur l'antenne », *L'Équipe*, 10/03/1956, p. 1.

mars 1956, une séquence d'un match de championnat fusse diffusée en différé. La consultation des conducteurs de JT révèle qu'il s'agissait d'un résumé de 5' 30'' de la rencontre Racing Paris-AS Saint-Étienne.

Dans l'édition de *France Football* paraissant le surlendemain de la réapparition de résumés de matches de football sur les petits écrans français, Jacques Ferran employait un vocabulaire militaire de circonstance pour constater le retour au *statu quo ante* qu'avait apporté cette première rencontre après trois mois de « guerre Football-TV ». ¹ Le directeur de l'autoproclamée « Bible du football » déplorait que le degré de violence, qui avait caractérisé les rapports entre les deux institutions pendant des semaines au cours desquelles la RTF s'était ingéniée à « donner l'image aux sports les plus modestes » tout en opérant un « *black-out du football sur 300 000 écrans de télévision du sport le plus populaire de France* », n'ait finalement abouti qu'à une mise à plat stérile du dossier sans aucune garantie concernant la recherche d'un accord véritablement durable. Au-delà de la réapparition des résumés en différé, Jacques Ferran identifiait déjà deux écueils majeurs qui se dresseraient devant les négociateurs chargés de trouver un terrain d'entente viable :

- 1) Quoi qu'en disent les dirigeants de la RTF, il n'y avait toujours pas dans son organigramme de responsable clairement désigné pour prendre les décisions afférentes et disposant de la latitude nécessaire pour opérer les ajustements nécessaires dans l'urgence.
- 2) L'argument traditionnel de la RTF consistant à estimer qu'elle « payait en publicité » toute manifestation sportive qu'elle retransmettait, ne pouvait plus être pris en considération dans le cas du football. Les 30 millions de francs de budget annuel dont disposait le service dirigé par Jacques Anjubaut représentaient une somme tout à fait dérisoire au vu des 12 millions de francs que la RAI avait déboursé pour les Championnats du monde de cyclisme.

En conséquence, Jacques Ferran invitait ses lecteurs à observer une attitude circonspecte à l'égard de tout projet de protocole qui ne répondrait pas de manière satisfaisante aux deux questions précitées. On peut percevoir dans la prise de position du directeur de *France Football* un refus délibéré de placer son analyse sous le signe d'une approche juridique, telle que la question du député Gosset aurait pu l'inciter à le faire. Il n'est pas aventureux d'émettre l'hypothèse que, dans le cas d'espèce, il s'agissait aussi de préserver les intérêts bien compris tant de *L'Équipe* que de *France Football*. Les autorités du football auraient très bien pu réagir à une critique trop véhémente en boycottant le journaliste coupable, voire le titre ayant publié

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « L'armistice est signé, mais la paix ? », *France Football* n° 521, 13/03/1956, p. 4.

son article.¹ En outre, Jacques Ferran officiait pour un groupe de presse qui, en tant qu'organisateur privé du Tour de France, pouvait éventuellement être amené à « *mettre en échec* » l'organisme d'État qu'était la RTF. Aborder la question fondamentale concernant l'éventuelle exception à la règle commune que représentaient certaines décisions prises par les instances dirigeantes des fédérations sportives ne pouvait donc pas être un exercice aisé et sans risque.

Concernant le Tour de France, il convient de rappeler que jusqu'aux années 1960, l'identité de la télévision se construisait principalement grâce aux résumés réalisés avec un matériel « cinéma » permettant une qualité de mise en images largement supérieure à celle qu'autorisaient les caméras de direct à tube « Ornicon ».² Le résumé télédiffusé une première fois à midi arrivait sur les petits écrans pratiquement en même temps que *L'Équipe* était disponible dans les kiosques et précédait régulièrement d'une semaine les images des « Actualités françaises ». Fabien Wille a insisté plusieurs fois dans son étude du modèle médiatique du Tour de France sur les aspects (forcément) conflictuels des relations que tissent entre eux la RTF et les autres acteurs de la médiatisation de la « grande boucle » :

*« En effet, jusqu'en 1963, les conflits avec la presse écrite, avec les organisateurs de l'épreuve, et avec les actualités cinématographiques, caractérisent la naissance du petit écran. Il semble facile de dire aujourd'hui que l'association sport et télévision était inéluctable. Comme pour la presse écrite et pour la radio, la relation avec le petit écran s'est construite autour de deux logiques : d'innovation et de promotion. »*³

L'atout dont disposait la RTF concernant la médiatisation du Tour de France et qu'elle ne pouvait invoquer dans le cas du football résidait dans le potentiel de séduction du public qui affectait inmanquablement ses résumés. Au contraire de ce qui pouvait se passer sur les gradins d'un stade, personne, pas même le directeur de course, ne pouvait gagner une vision d'ensemble du déroulement de l'étape aussi satisfaisante que celle livrée par le résumé de la Télévision. En effet, s'il se trouvait à l'avant de la course avec les échappés, il devait se fier aux messages radios que lui transmettaient ses collaborateurs restés avec le peloton ou le « gruppetto ».

¹ Il s'agit là d'une pratique qui avait cours de manière tout à fait habituelle. Cf. entretiens avec Rainer Hlozschuh et Uwe Seeler.

² À partir de juillet 1956, la RTF tirera un grand prestige international de la rediffusion en Eurovision du résumé de « l'étape du jour » à 22 heures 15.

³ Cf. WILLE, Fabien, *op. cit.*, 2003, p. 288.

Concernant la mise en images du football, sa spectacularisation, la télévision innovait peu durant les années 1955-1958. Ce sont surtout les élargissements du réseau national ou européen qui retiennent l'attention. Une fois la première retransmission passée, le degré de fiabilité de la transmission, encore impressionnant en 1954, relevait déjà de la normalité banale un ou deux ans plus tard. De manière croissante, si une retransmission en direct atteint alors le statut d'évènement médiatique, cela est dû de moins en moins à la « magie des images », mais surtout et avant tout au capital symbolique dont jouissent les équipes de premier plan et les sélections nationales à l'affiche.

Le 18 mars 1956, *Radio-TV* et *Télévision Programme Magazine* annonçaient tous deux la réapparition du football sur les petits écrans français. L'intérêt de ces brèves pour notre étude est dû aux perspectives diverses qu'elles adoptent pour évoquer le *modus vivendi* instauré entre la fédération et la RTF. La première revue remet en cause la notion de valeur marchande du spectacle sportif en arguant que lors du match de Coupe de France remporté au Parc des Princes le 4 mars 1956 par Nancy face à l'OM sur le score fleuve de 6 à 1, l'équipe phocéenne ne s'était vraiment pas montrée à la hauteur de sa réputation. C'est pourtant au nom de celle-ci que les organisateurs auraient exigé un « *prix d'or* » de la RTF pour la retransmission en direct, si la rencontre ne s'était déroulée un dimanche. En outre, la télévision « *aurait contribué à valoriser encore par la publicité qu'elle lui aurait faite un sport qui n'en a plus que le nom.* » L'auteur recommande donc à la RTF de déplacer ses caméras sur les terrains de football et de rugby amateurs, où « *des amateurs pratiquent sans chiqué leur sport favori* ». ¹

Outre les commentaires sans surprise dispensés par le second magazine précité, ce qui frappe l'esprit de l'observateur, c'est bien l'évocation tardive par Marcel Leclerc d'une réunion très secrète ayant eu lieu au siège du SNIR (Syndicat National des Industries Radioélectriques) quelques semaines auparavant. Cela confirmait que l'intention affichée par M. Schneider lors de la « conférence de la table ronde » organisée en janvier par *Paris-Presse* allait bien plus loin que l'effet d'annonce : dans les faits, les industriels dont les ventes étaient affectées par l'offre télévisuelle de football, intervenaient en vue de protéger leurs intérêts. Seul Jacques Anjubaut est nommément cité et félicité, car son action « *effacée, mais efficace, a été à*

¹ Cf. « Sport ou spectacle », *Radio-TV* n° 595, 18/03/1956, p. 45. Dans les années 1950, les joueurs professionnels étaient déjà des « fainéants qui gagnaient trop » aux yeux de nombreux observateurs.

l'origine de ces pourparlers constructifs entre les dirigeants du football, de la télévision et de l'Industrie Radioélectrique ». ¹

Apparemment, après la mi-mars 1956, les contacts éventuels entre FFF et RTF ne font plus guère l'objet d'une couverture suivie de la part de la presse sportive ou spécialisée pendant plusieurs semaines.² Tout juste pourra-t-on relever que le compte-rendu de la séance du Comité de l'UEFA tenue le dimanche 18 mars et le lundi 19 mars 1956 au siège de la FFF publié dans l'édition de *L'Équipe* du 21 mars 1956 évoquait l'audition par les membres présents de représentants de sept télévisions publiques membres de l'Eurovision. Ces derniers étaient principalement venus présenter à l'UEFA un projet d'accord portant sur l'établissement d'un programme par les fédérations avec désignation et renseignement par ces dernières des matches internationaux à téléviser.³ L'article, rappelant la prééminence des autorités publiques dans le domaine des relations internationales, s'achève par la mention de l'autorisation imminente de fonctionner que le ministère des Affaires Étrangère allait accorder à l'UEFA.

À cette occasion, il avait également été question de la retransmission en direct et en Eurovision de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions dont la date fut alors fixée au 13 juin au Parc des Princes. La RTF était naturellement le maître d'œuvre désigné dans ce projet. Or, ce n'était pas la demi-finale aller Reims-Hibernians, également disputée au Parc des Princes, qui allait lui servir de répétition générale pour le grand soir, mais la retransmission en direct des cérémonies du mariage du Prince Rainier et de Grace Kelly, célébré les 18 et 19 avril 1956.

Le dimanche 25 mars 1956, le Journal Télévisé du soir diffusa un résumé de quasiment dix minutes consacré à la rencontre internationale France-Autriche disputée l'après-midi même à Colombes. Le lendemain, Jean Cornu consacrait un article à l'affluence relativement faible compte-tenu de la capacité maximale du stade olympique de Colombes et de la non

¹ Cf. LECLERC, Marcel, « Le football revient à la Télévision », *Télévision Programme Magazine* n° 21, 18/03/1956, p. 21.

² Les recensements croisés de plusieurs de nos sources journalistiques n'apportèrent pas d'éclairage complémentaire à la brève précitée publiée dans *La Croix* le 30 mai 1956. Celle-ci n'annonçait aucune nouvelle tonitruante et ne faisait que confirmer un programme prévisible.

³ « Au comité de l'Union Européenne : Finale de la Coupe d'Europe le 30 mai », *L'Équipe*, 21/03/1956, p. 6.

retransmission en direct de la rencontre.¹ Rappelant que Reims-Hibernians se jouerait dans un Parc des Princes archicomble, Cornu verse de l'eau au moulin de ceux qui souhaiteraient ne pas voir la RTF fléchir devant les exigences de la FFF en matière de droits de retransmission. Au-delà de l'absence de plusieurs titulaires, dont Raymond Kopa, dans les rangs de l'équipe de France, Cornu attribue la chute de l'affluence à trois facteurs principaux dont les effets semblent aussi tangibles que le serait l'annonce d'une retransmission en direct. Tout d'abord, évoquant les nouveaux loisirs de la classe moyenne, il suppose qu'en ce « *dimanche des rameaux, de nombreux Parisiens étaient allés conduire leurs enfants à la campagne, où ils passeront les vacances de Pâques* ». Puis, il rappelle que le public parisien boude depuis quelque temps le vieux stade de Colombes, situé bien trop loin du centre ville. Finalement, déclassant la plupart des rencontres que la fédération avait conclues pour les deux prochaines saisons, Cornu estime que seuls des matches internationaux tels France-Hongrie, France-URSS, France-Italie ou France-Espagne sont à même d'intéresser les foules, les autres n'ayant guère de signification. Fait significatif, il affirme que « *seuls les matches de compétition conservent tout leur attrait* » comme en témoigne ceux de la Coupe d'Europe. Pour étayer sa démonstration, Cornu évoque en outre les travaux entamés par l'UEFA sur le projet d'un championnat d'Europe en vue de maintenir l'enthousiasme des spectateurs pour tout ce qui est « *compétition* » et « *international* ».

II.2.2.4 Retransmission de la finale de la Coupe d'Europe 13 juin 1956

De la consultation de la presse ouest-allemande, *Der Kicker* inclus, il faut déduire que la retransmission de la finale de la Coupe d'Europe, sobrement annoncée dans *Hör Zu!*, ne constituait pas un évènement médiatique suffisamment important pour qu'on y consacrait des articles spécifiques. Programmée un mercredi, elle ne suscita aucune discussion et l'absence d'un participant allemand contribua à cet état de fait.

La retransmission en direct de la finale de la Coupe de France 1956 étant dorénavant à classer dans la catégorie des non évènements, puisqu'elle en était à sa quatrième édition, celle de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions allait retenir bien davantage l'attention de la presse française. Il s'agissait du véritable point d'orgue du calendrier sportif avant le début du Tour de France. La mise en images de la RTF ne fut ni innovante ni particulièrement

¹ Cf. CORNU, Jean, « 42 233 spectateurs à Colombes », *L'Équipe*, 26/03/1956, p. 6. La capacité maximale était de 62 000 places.

déplorable. Comme nous disposions des rapports du chef de chaîne pour ce mois de 1956 à l'Inathèque, nous avons pu constater que cette retransmission ne comporta aucun incident majeur pour l'époque :

- Le disque passé en fond sonore pendant la mi-temps « pleurait ».
- De 21 heures 20 à 21 heures 2, la modulation commentaire allemande était mauvaise.
- À 21 heures 54, panne image de 15 secondes, panneau mire.
- À 21 heures 54, panne image de 10 secondes, panneau mire.
- Images défectueuses en fin d'émission, cause des pannes : le groupe électrogène au Parc des Princes.

L'affiche opposait donc la meilleure équipe de club du monde, le Real Madrid, au Stade de Reims, un challenger invaincu dans la compétition, pouvant compter sur les encouragements de la majorité des spectateurs et possédant de sérieuses chances de l'emporter. En fait, il s'agissait tout simplement du plus important événement sportif international organisé en France depuis la Coupe du monde 1938 si l'on se réfère au nombre de journalistes (étrangers) présents dans les gradins et bien évidemment à la couverture médiatique en général. Après la victoire contre Hibernians, l'enthousiasme du public français atteint un seuil inédit : les organisateurs avaient reçu plus de 500 000 demandes de billets d'entrée. Seuls 40 000 amateurs obtinrent le précieux sésame. Face à ce phénoménal succès et conscients de la propagande que l'évènement pouvait représenter pour le football français et pour la compétition qu'il avait contribué à porter sur les fonds baptismaux, Jacques Ferran lança le jour de la finale un appel aux possesseurs de récepteurs visibles depuis un espace public, c'est-à-dire les propriétaires de débits de boissons et les détaillants de matériel électroménager et radio électrique :

« Pour les grands événements passés, couronnement d'Elizabeth II, mariage de Grace Kelly et du Prince Rainier, Coupe du monde de football, etc. ... les établissements publics (cafés, restaurants, hôtels, etc. ...) possédant des téléviseurs et les détaillants d'appareils de TV avaient eu l'amabilité de laisser leurs récepteurs ouverts permettant ainsi à leurs clients ou aux passants de suivre attentivement la retransmission de l'évènement du jour. Nous ne pouvons qu'inviter tous les établissements publics possesseurs de téléviseurs et tous les détaillants de TV – non seulement à Paris, mais dans toute la France – À RENOUVELER LEUR GESTE ce soir afin que tous ceux qui se passionnent pour cette finale puissent la suivre par l'image. Le match doit se terminer à 22 heures 15 : l'heure n'est pas trop tardive. À tous ceux qui feront ce geste, L'Équipe dit "merci" au nom de tous les sportifs français. »¹

¹ FERRAN, Jacques, « Pour que chacun puisse assister à Reims-Real », *L'Équipe*, 13/06/1956, p. 6.

Si l'on opère une comparaison avec le « public viewing » organisé par diverses entreprises (TWA, Thomson) à l'occasion de la Coupe du monde 1954 et dont nous avons fait état dans notre chapitre précédent, on doit constater que cette première finale n'atteignait pas encore le prestige de l'épreuve phare du football. En effet, seul un détaillant d'articles de sport, un magasin de quartier, Est-Sport, avait inséré une publicité dans les pages de *L'Équipe* pour inviter les passants à regarder le match sur des récepteurs installés dans ses vitrines, situées en face de la Gare de l'Est.¹

Dans *L'Équipe* du 14 juin 1956, André Guillois, un observateur des « choses de la télévision » à qui il arriva aussi d'officialier dans les pages de *Radio-TV*, consacra un « billet d'humeur » à la dimension médiatique de l'évènement. Celui-ci rebondissait sur l'appel lancé la veille par Jacques Ferran et déplorait que, finalement, « *très peu de magasins avaient daigné accorder aux passants la vision de Reims-Madrid* ». ² Narrant sa flânerie le long des grands boulevards de la capitale à l'heure du coup d'envoi, Guillois saisit l'occasion de livrer quelques réflexions sur les nouvelles ritualisations caractérisant la consommation de spectacles sportifs télévisés. Tout d'abord, il constate que l'optimiste qui, persuadé que Ferran serait entendu, avait renoncé à faire la queue pendant des heures et à consentir un sacrifice financier non négligeable pour acquérir un billet d'entrée, en était pour ses frais. En effet, il semblait fort que les marchands de téléviseurs n'avaient (déjà) plus besoin de ce genre de publicité pour vanter les bienfaits de la lucarne magique :

« (...) les marchands de postes ont bien autre chose à faire que de s'imposer des heures supplémentaires pour octroyer gratuitement à des acheteurs en puissance un spectacle, fut-il le plus exceptionnel. On pouvait arpenter, hier soir, les Boulevards, sur le coup de 20 heures 30, en long, en large et en travers. Le spectacle des boutiques d'articles Radio-TV était uniformément affligeant : portes closes, grilles tirées, volets baissés, écrans vides. »

La tournée des cafés s'avéra tout aussi décevante, la plupart des tenanciers n'ayant pas jugé nécessaire d'installer un poste récepteur dans leur salle. Selon Guillois, ce soir-là, la plupart des bistrotis parisiens tournèrent le dos à la modernité médiatique : on pouvait les « *croire sortis d'une autre époque que l'on imagine à tort complètement révolue* ». Les rares cafés disposant d'un téléviseur avaient été pris d'assaut. Les récepteurs étant alors souvent placés sur des meubles inadaptés, les clients arrivés en dernier devaient se contorsionner pour

¹ Cf. Annonce publicitaire « Est Sport », *L'Équipe*, 13/06/1956, p. 1.

² Cf. GUILLOIS, André, « Les marchands de téléviseurs étaient-ils tous au Parc des Princes ? », *L'Équipe*, 14/06/1956, p. 8.

apercevoir les phases de jeu. Guillois évoque la « Taverne des Messageries », Rue Montmartre, où une cinquantaine d'hommes « *massés sur sept à huit rangs, parallèlement au comptoir, suivaient avec une passion soulignée par des cris, les premières phases de jeu* », ce qui couvrait la voix faiblarde du speaker. Lorsqu'enfin le chroniqueur dénicha un magasin dont la vitrine était dotée de deux postes bien visibles malgré la trentaine de badauds qui s'était amassée sur le trottoir, l'absence de son « compensée » par les commentaires incessants et les comptes-rendus répétés aux passants, qui se renseignaient sur l'évolution du match, finirent par gâcher son plaisir. Pour couronner la soirée, un « *fâcheux incident technique* » provoqua la disparition de l'image à l'instant précis où le Madrilène Marquitos marqua le troisième but du Real remettant les deux équipes à égalité.¹ Les téléspectateurs du trottoir auront donc regagné leurs foyers sans connaître le score final et dans l'espoir que le match serait à rejouer.

Le témoignage quelque peu désabusé de Guillois ne pouvait masquer ni le succès populaire de la manifestation ni l'importance du résultat sportif. On irait trop vite en besogne en rangeant systématiquement les analyses de la victoire du Real Madrid contre le Stade de Reims parues dans *L'Équipe* du 15 juin 1956 dans la catégorie de la « prose journalistique auto-promotionnelle ».² « L'enfant étant trop bien né », d'autres acteurs de la médiatisation du football en revendiquèrent la paternité. Ainsi, Pierre Delaunay s'efforça-t-il de réaffirmer tout ce que « *le trophée européen, don du journal L'Équipe à l'Union Européenne* », devait aussi à l'action fédérale.³ La pusillanimité initiale de l'UEFA est mise sur le compte d'une prudence de bon aloi de ses responsables. Étant déjà concentrés sur l'élaboration d'un projet de « *Coupe internationales* » pour le Vieux Continent, ces derniers, guidés par la raison, auraient souhaité procéder à une étude sérieuse de toutes les données du problème avant de s'attaquer à l'organisation d'une compétition concernant les clubs champions. Tout en rendant justice à

¹ Cet incident relaté par Guillois concernait ledit magasin et non la transmission assurée par la RTF. Ni le rapport du chef de chaîne ni la presse du lendemain pas davantage que *France Football* paru une semaine plus tard ne mentionnent un problème de ce type.

Cf. URBINI, Max, « Grâce à l'Eurovision, Toute l'Europe a vu la finale », *France Football* n° 535, 19/06/1956, p. 6.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Une grande finale sans fausse note : la Coupe d'Europe a gagné sa première bataille », *L'Équipe*, 15/06/1956, p. 1.

DE RYSWICK, Jacques, « Le football français perd une occasion inespérée, mais la Coupe d'Europe gagne sa première bataille », *France Football* n° 535, 19/06/1956, p. 9. Une victoire du Stade de Reims aurait constitué une première pour une équipe française dans une épreuve internationale importante, tous sports collectifs confondus. En termes symboliques et médiatiques, les défaites de Reims contre le Real en finale de Coupe d'Europe (1956 et 1959) confèreront toute leur dimension aux exploits isolés du XV de France, notamment en Afrique du Sud en 1958 ou à son premier chelem dans le Tournoi des Cinq Nations en 1968.

³ DELAUNAY, Pierre, « L'apothéose de la première épreuve européenne », *France Football Officiel* n° 535, 19/06/1956, pp. 1-2.

l'initiative de *L'Équipe*, Delaunay distingue la FFF parmi les membres de l'UEFA, lui délivrant un satisfecit pour sa capacité à organiser le grand évènement :

« (...) il nous apparaît juste de mettre en évidence le magnifique résultat atteint tant par les promoteurs de l'épreuve, nous voulons citer le journal L'Équipe et ceux de ses rédacteurs qui ont été les véritables auteurs du règlement que les organisateurs, c'est-à-dire l'Union des Associations de Football qui ont su exécuter sans fausse note dès la première année cette grande compétition. Il nous a été agréable de lire dans un grand journal que l'organisation de la finale avait été digne d'éloges. On peut sans vanité, pensons-nous, en attribuer le mérite à notre belle Fédération Française de Football qui avait reçu à cet effet mandat de l'UEFA. La FFF est bien digne de sa réputation. »

Au détour d'un court paragraphe apparemment anodin, on peut percevoir dans la prose de Pierre Delaunay que l'édification du « *Grand Stade* », tel que l'a défini Paul Yonnet et que nous l'avons retenu pour préciser notre problématique, semble déjà être un acquis dans le cas d'évènements sportifs de l'ampleur de la finale Reims-Real, à peine quatre ans après la mise en service des premières caméras de direct :

« Nous n'avons pas l'intention de vous narrer dans le détail cette lutte pour le trophée européen, don du journal L'Équipe à l'Union européenne et destiné au vainqueur de cette grande épreuve. Tout le monde a eu certainement l'occasion de suivre par la Radio, la Télévision ou dans la presse écrite, comment s'est disputée cette ultime rencontre qui a consisté en un véritable match poursuite entre deux adversaires de grande valeur. »

Dans cet article, Pierre Delaunay aborde donc l'Europe du football en technocrate, il s'agit surtout d'un espace dont il connaît le maillage institutionnel et les arcanes des cercles décisionnaires. La fonction pragmatique de son texte consistant avant tout en un effort à peine maquillé de réhabilitation de l'action fédérale, les péripéties du match ne sont pas l'objet primordial de l'article et ne sont abordées que de manière très succincte. Il y est également fait peu de cas de l'enthousiasme populaire et de la sportivité du public. Dans cette logique, il est donc tout à fait révélateur que l'illustration photographique retenue ne montre ni une phase de jeu ni les deux équipes effectuant un tour d'honneur pour les perdants et un tour de gloire pour les vainqueurs devant des tribunes bondées. En effet, ce sont MM. Ebbe Schwartz, président de l'UEFA, et Pierre Pochonet, président de la FFF que l'on distingue au premier plan du cliché pris lors de la remise du trophée au capitaine espagnol, Miguel Muñoz. Le président du Real, Santiago Bernabeu, et son directeur, Saporta, comptant parmi les prosélytes les plus convaincus de la nouvelle compétition, sont à peine visibles au second rang.

Dans la rédaction de *L'Équipe*, Antoine Blondin n'avait pas d'égal lorsqu'il s'agissait d'inscrire un événement sportif dans la tradition immémoriale du mythe. Dans sa chronique de la « Semaine buissonnière », parue elle-aussi dans l'édition du 15 juin 1956, ce poète parmi les journalistes sportifs usa de toute sa verve pour frapper l'imaginaire de son lecteur et le faire accéder d'entrée à la portée symbolique que l'évènement revêtait pour l'Europe du football :

« Il est toujours assez émouvant d'assister à la naissance d'une tradition. La minute historique est une occasion à enlever "de suite". Il y avait, l'autre soir, de la crèche et du berceau dans ce Parc des Princes ouvert à la belle étoile, sous laquelle la première Coupe d'Europe de football affrontait les regards de quarante mille rois mages venus lui apporter la myrrhe et l'encens d'un enthousiasme neuf. Pour que la cérémonie prît tout son sens, il importait que la confrontation entre Reims et Madrid excédât un simple débat franco-espagnol. L'Europe, on la flaira immédiatement dans ces tribunes peuplées par une immigration insolite, où l'on se congratulait en dix langues différentes. Le noble heimatlos voisinait avec le boulevardier grec, le terroriste en retraite laissait éclater entre ses mains des sachets de bonbons, le dynamitero projetait allègrement ses pétards bénins vers la pelouse et de minuscules Grands d'Espagne faisaient ici et là litière de leurs vestons pour y asseoir la majestueuse « Mujer », la femme opulente autour de laquelle se récapitule la tribu madrilène. Il était aisé de reconnaître que l'épine dorsale du continent passait dans le quartier. Voilà déjà un résultat. »

Transcendés par la qualité et la finesse de l'écriture, les références allusives ou explicites de Blondin aux mythes fondateurs nationaux, aux jeux du cirque, à la corrida ainsi qu'à la littérature européenne antique, classique et contemporaine dépassent la vulgarité du « cliché ordinaire » pour devenir ce « lieu commun », culturel et imaginaire, où, en dépit de leurs diversités linguistiques, les habitants de ce bout du monde se sentent devenir ou demeurer des Européens. Il n'est pas jusqu'à une évocation faussement triviale d'une bagarre de rue à la sortie de France-Espagne en 1949 qu'il n'exploite pour illustrer la vanité des choses et la virtualité de toute communauté imaginée, deux thèmes récurrents dans l'œuvre teintée de pessimisme culturel des « hussards » dont l'auteur était un membre éminent. Ainsi, si le triomphe du Real Madrid ne confine pas le drame de la Guerre d'Espagne dans les oubliettes de l'histoire, le passage du temps confère au souvenir des atroces déchirures la même irréalité pesante qu'aux exploits des champions du passé :

« Ce jour-là, les Espagnols nous avaient écrasés à Colombes par 5 à 1 et je pensais que le dialogue sur ce terrain ne serait plus possible entre eux et nous. La catastrophe pesait sur cette route étroite de banlieue, où des républicains exilés et des touristes franquistes vidaient leurs querelles à coups de poings comme s'ils eussent été chez eux. Et de fait, le droit à se sentir chez eux, il paraissait qu'ils l'eussent conquis quelques minutes auparavant, balle au pied. »¹

¹Ce France-Espagne fut disputé le 19 juin 1949 à Colombes. Il s'agissait de la première rencontre France-Espagne d'Après-guerre. Notons qu'il y eut un Espagne-France remporté par la « Roja » à Séville le 15 mars

II.2.2.5 Le refus fédéral d'autoriser la retransmission de France-Hongrie relance les grandes manœuvres

Entre 1950 et 1956, la Hongrie avait accumulé 42 victoires, 7 matches nuls et une défaite. Malgré la déception de Berne, elle avait repris sa glorieuse série en disputant 18 matches sans défaites avant de s'incliner sur les bords du Bosphore au mois de février 1956.¹ La plupart des titulaires du défunt « Onze d'or » tenaient encore leur place, mais plus sous les ordres de Gustav Szebes, qui avait été prié après les insuccès du début d'année, de se concentrer sur ses fonctions de Vice-ministre des sports.² L'automne 1956 servant de préparation au Tournoi olympique de Melbourne, une tournée adaptée avait été organisée. Le onze magyar devait rencontrer la Yougoslavie (16/09/1956 à Belgrade), l'URSS (30/09/1956 à Moscou) et la France (07/10/1956 à Paris).

En dépit de sa programmation dominicale et, de ce fait, du caractère théoriquement improbable de sa retransmission au vu des us en vigueur entre la FFF et la RTF, le match France-Hongrie du 7 octobre 1956 remplissait aux yeux des amateurs de football tous les critères de l'exception qui devait déroger à la règle quasi-coutumière établie.³ Il n'en fut rien, ce qui conféra un supplément de tension aux relations déjà très compliquées que les autorités du football entretenaient avec leurs homologues de la Télévision. Bien entendu, c'est forts de pouvoir compter encore davantage qu'à l'ordinaire sur l'appui du grand public que ces derniers sollicitèrent une autorisation de retransmission qui leur fut catégoriquement refusée. En soi, ce fait n'est en rien étonnant ou remarquable. Ce qui l'est bien davantage, c'est le fait que dans *L'Équipe*, ce ne sont pas les réactions des membres du service des reportages et des sports, ni celles de Pierre Sabbagh qui furent évoquées dans le premier article traitant de la nouvelle et prévisible escalade du conflit « football-TV », mais celle de M. Marty, le président du SNIR (Syndicat National des Industries Radioélectriques). Ce dernier prend clairement le parti de la RTF, de la modernité et, selon lui, du football, convaincu qu'il est de la force de propagande et de conviction du petit écran.⁴ Mais ce sont surtout les conséquences

1942, quelques six mois avant l'invasion de la Zone Libre par la Wehrmacht. Il n'y eut qu'un autre match joué par l'équipe de France sous Vichy, un France-Suisse qui se déroula à Marseille une semaine plus tôt, c'est-à-dire le 8 mars 1942. La dernière rencontre avant la débâcle de juin 1940 fut le France-Portugal disputé au Parc des Princes pendant la « Drôle de guerre » le 18 janvier 1940. La première rencontre d'une sélection nationale de la France libérée fut le France-Belgique du 24 décembre 1944.

¹ Cf. « Ces trois buts ont provoqué une fête nationale à Istanbul », *France Football* N° 520, 28/02/1956, p. 20.

² Cf. HANOT, Gabriel, « Hongrois et Allemands exposés au "danger slave" », *France Football* N° 520, 04/09/1956, p. 21.

³ L'absence d'un cadre légal ordinaire en la matière constituait une source de litige récurrente.

⁴ FERRAN, Jacques, « Menace d'un nouveau conflit Télévision-Football », *L'Équipe*, 04/10/1956, p. 12.

que le SNIR tire de ce nouvel épisode et la stratégie de communication retenue qui se révèlent intéressantes pour le traitement de notre problématique. En effet, après avoir été un acteur plutôt discret du champ, le lobby des producteurs de téléviseurs (et de postes de radio), convaincu de la contribution considérable que la passion des directs sportifs apportait à la croissance de leur chiffres de ventes, décida de peser de tout son poids dans ce débat polémique. Pour pouvoir le faire, il fallut préalablement fonder son action sur une certaine idée des intérêts supérieurs de la nation et disqualifier autant que possible le discours fédéral. Dans cette perspective, M. Marty évoque le fait que non seulement la FFF ait opposé un « *refus brutal* » à Pierre Sabbagh, lorsque celui-ci posa la question de la retransmission de France-Hongrie, mais qu'en outre, elle afficha « *des prétentions exorbitantes* » pour la retransmission en différé de la rencontre, sous la forme d'un reportage long de quarante minutes. Comme le SNIR estima que l'occultation des informations concernant les rencontres de football à la télévision ne pouvait que documenter l'impuissance des services de la RTF à pratiquer une riposte graduée et adaptée au pouvoir de nuisance des autorités fédérales, Marty annonça dans les colonnes du quotidien sportif qu'il se rendrait le matin même rue de Londres pour « *signifier aux dirigeants du football français que, à moins d'un revirement spectaculaire et inattendu de leur part, ils pouvaient considérer les hostilités comme ouvertes* ». Et ces dernières allaient prendre un tour inédit, car le SNIR refusait de demeurer dans l'expectative et de limiter son action à des efforts de conciliation comme ce fut le cas au cours de la saison précédente. Pour invalider la position de la FFF, Marty la caractérisa comme le motif principal de la « *sainte colère* » animant les bonnes âmes patriotes du SNIR :

« Nous avons conscience (...) que l'on s'est moqué de nous. La retransmission d'un match comme celui de dimanche dépasse les intérêts particuliers et même ceux d'une Fédération. Il s'agit d'un événement national et nul ne devrait pouvoir empêcher les Français de le suivre sur le petit écran, compte tenu d'un juste accord entre les deux parties pour que personne ne se trouve lésé. L'argument opposé par la FFF, selon lequel la retransmission de cette rencontre nuirait aux recettes des innombrables matches d'amateurs disputés ce jour-là en province et, par voie de conséquence (lointaine) au football en général ne tient pas debout. En fait, la propagande pour le football sera mieux faite lorsque les gens qui le connaissent mal auront suivi sur le petit écran une rencontre aussi importante que ce France-Hongrie que si ces mêmes jeunes gens voyaient le même jour un quelconque Romorantin-Champigneulles. D'autre part, les billets se vendant déjà sur le marché noir, il tombe sous le sens que cette retransmission ne pouvait nuire en aucune façon aux recettes de ce match qui sera joué pratiquement à guichets fermés. »

La FFF devait redouter l'offensive annoncée par le SNIR pour deux raisons majeures : ce dernier promettait de mobiliser ses moyens financiers pour engager une campagne de presse visant ouvertement à discréditer la politique fédérale. En outre, « *sans préjuger d'autres*

représailles éventuelles », il allait s'employer à activer tous ses relais dans la représentation nationale pour que le Parlement prenne enfin une décision législative rendant impossible un veto fédéral concernant des rencontres de cette importance.

Jacques Ferran, qui avait adopté une position initiale plutôt compréhensive vis-à-vis des autorités fédérales durant la crise de l'automne 1955 et ses divers soubresauts au début de l'année 1956, inséra un encadré présentant la position de *L'Équipe* sous forme de document satellite de l'article portant sur la position du SNIR.¹ Ferran rappelle d'entrée, que FFF et RTF n'avaient pas fait leurs « devoirs de vacances » durant la pause estivale et qu'en ce début de mois d'octobre aucun accord écrit portant sur la saison 1956-1957 n'était encore élaboré ou signé. Soucieux de ne pas remettre en cause le mode de gouvernance fédérale ni l'exclusivité des organisateurs de spectacles sportifs concernant le choix des modalités de leur médiatisation, il constata, « *qu'en droit* », la FFF était demeurée fidèle à ses principes. Toutefois, il dut constater d'une part le manque de perspicacité du Bureau fédéral qui n'avait pas fait usage de la latitude qui était la sienne de délivrer des autorisations exceptionnelles de retransmissions en direct. En outre, la manifestation de mauvaise volonté de la Rue de Londres que traduisait son refus d'autoriser la RTF de produire un résumé de quarante minutes destiné à être diffusé largement après le coup de sifflet final des rencontres amateurs que la FFF prétendait protéger, lui semblait constituer pire qu'une maladresse, c'était une faute grave. Elle n'eut pour résultat que de conforter le public dans l'impression que la fédération cherchait à couper les ponts avec la RTF, ce qui laissait apparaître l'intervention des autorités politiques comme une solution de plus en plus incontournable pour régler le conflit en cours. Or, pour des raisons liées au rôle joué par *L'Équipe* dans l'organisation du Tour de France que nous avons déjà évoquées, cette dernière hypothèse lui apparaissait comme la plus indésirable. On ne s'étonnera donc nullement qu'une fois encore, son article s'achève par un appel à la raison des représentants des parties concernées pour qu'ils s'attèlent à la tâche et œuvrent enfin de concert afin de régler le problème une fois pour toutes, « *sans avoir besoin d'en appeler au Parlement ni au président de la République* ».

Pris de court pour pouvoir répondre dans les colonnes de *France Football Officiel* avant la date de la rencontre, Pierre Delaunay contre-attaqua dans les colonnes de *L'Équipe* dès le lendemain.² Son propos présentant la position officielle de la FFF était non seulement

¹ FERRAN, Jacques, « Propagande ou concurrence », *L'Équipe*, 04/10/1956, p. 12.

² « Dispositions conciliatrices TV-Football : Pierre Delaunay affirme que la porte n'est pas fermée », *L'Équipe*, 05/10/1956, p. 12.

introduit par un constat qui se voulait rassurant en reconnaissant dans les diverses prises de position une aptitude à la conciliation partagée par les divers acteurs, maintenant que « *l'orage avait éclaté* », mais également par une déclaration de M. Marty qui faisait le lien avec l'article de la veille et rendait compte des actions entreprises dans l'urgence pour débloquer la situation avant la fin de la semaine. Cette dernière illustre d'entrée que les menaces proférées alors par le président du SNIR n'étaient pas de l'esbroufe : Marty avait passé sa matinée du 4 octobre à tenter de rapprocher les points de vue pour épuiser l'éventail des possibilités d'accords avant que le SNIR ne se résolve par dépit « *à brandir les foudres d'une action violente qui lui répugnait* ». Pour conférer à cette éventualité le degré de plausibilité requis, Marty précisa qu'il n'avait pas hésité à contacter le ministre intéressé, Gérard Jaquet, et qu'il mentionna cette démarche préalable au moment de téléphoner dans la foulée à Pierre Delaunay et à la direction des programmes de la RTF.

La stratégie déployée dans sa réplique médiatique par Pierre Delaunay était prévisible :

- 1) Il était hors de question que la FFF revienne sur l'une de ses décisions en cédant à la pression « de la rue » et suite à des manœuvres ourdies par la partie adverse pour instrumentaliser le public des amateurs de football (télévisé). Mais l'institution fédérale entrouvrait la porte pour que des « *contacts ultérieurs puissent régler définitivement la question* ».
- 2) S'appuyant sur le rejet que l'on savait croissant des institutions de la IV^{ème} République, Delaunay sous-entend que parce qu'elle est un organisme public, la RTF est une maison mal gérée et un partenaire peu fiable.

Pour étayer ses allégations, Delaunay entreprend de récapituler en détail les rendez-vous manqués depuis le début de l'année 1956 en raison de la légèreté avec laquelle les responsables de la RTF traitèrent le dossier si épineux de l'établissement d'un calendrier des retransmissions en direct.

Tout d'abord, répliquant directement à Marty, il évoque d'entrée que lui-aussi avait contacté le Secrétaire d'état à l'information, Gérard Jaquet, et Jean d'Arcy, le directeur des programmes de la RTF. Ces contacts établis au tout début de l'année civile devaient servir à la discussion sur le principe d'un accord portant sur la saison 1956-1957. Toutefois, aux yeux de Delaunay, il ne s'agissait que de contacts liminaires et la complexité du dossier exigeait un approfondissement desdits contacts. À cette fin, le Secrétaire général de la FFF avait adressé un courrier daté du 18 août 1956 à Wladimir Porché, directeur-général de la RTF, pour obtenir de ce dernier la fixation d'un calendrier de rencontres de travail réunissant des

représentants des deux parties. Ledit courrier étant resté sans réponse, Delaunay téléphona à Jean d'Arcy pour faire avancer le dossier, ce dernier lui répondit qu'il devait s'absenter assez longuement de la capitale, probablement en raison de ses fonctions au sein de l'UER et de l'Eurovision.¹ Ainsi, lorsque moins de deux semaines avant la date de la rencontre France-Hongrie, Pierre Sabbagh se déplaça Rue de Londres pour solliciter l'autorisation de sa retransmission tout en prévenant les dirigeants fédéraux qu'il n'avait pas de mandat pour mener des négociations globales, ces derniers ne pouvaient que lui opposer un refus catégorique. Il était hors de question qu'ils passassent des accords ponctuels la veille de matches où la RTF pouvait compter sur la pression que les attentes du public ne manqueraient pas d'engendrer et qui les placeraient inmanquablement dans une situation de faiblesse. En outre, ce type de démarche à court terme plaçait les membres du Bureau fédéral dans une situation en inadéquation avec le fonctionnement démocratique de la fédération qui prescrivait la consultation préalable des ligues régionales en vue d'obtenir leur mandat pour négocier un accord global.

Concernant le refus fédéral de la transmission en différé, Delaunay insiste sur le fait que contrairement à ce que pourrait laisser penser l'article paru la veille, la FFF n'avait pas fait preuve d'une vénalité déplacée, mais avait simplement demandé une somme compensatoire un peu plus en rapport avec celles dont les télévisions publiques partenaires de la RTF au sein de l'Eurovision avaient pris l'habitude de s'acquitter en pareil cas. Pour conclure son droit de réponse sur une note potentiellement réjouissante, Delaunay affirme que « *rien n'interdit de penser qu'un accord sur une retransmission (directe ou différée) de France-URSS reste possible sous réserve que la discussion puisse s'engager assez tôt à l'échelon le plus élevé* ».

Comme pour souligner de manière emphatique que les « dysfonctionnements » institutionnels de la RTF repousseront très probablement la reprise précoce des négociations mentionnée par Delaunay aux calendes grecques, l'article de *L'Équipe* s'achève en indiquant qu'effectivement Jean d'Arcy était injoignable et que Pierre Sabbagh, chargé des émissions de reportages durant la convalescence de Jacques Anjubaut, se refusait à tout commentaire.

¹ Jean d'Arcy a occupé le poste de vice-président de la Commission des programmes de l'UER de 1954 à 1961, il fut l'un des fondateurs de l'Eurovision en 1954 et y dirigea le GTV 2 (Groupe de travail) jusqu'en 1959. Le GTV 2 était chargé du développement des échanges de programmes en direct et de la résolution de tous les problèmes techniques et juridiques afférents.

Dès le week-end au cours duquel était programmée la rencontre France-Hongrie, Christian Quidet et Raymond Bault consacrèrent, chose rare, une enquête de plusieurs pages à la reprise du conflit Football-TV.¹ Basée principalement sur l'exposé succinct de déclarations émanant d'une personnalité représentative de chaque partie concernée, ladite enquête élargissait le cercle des acteurs généralement contactés aux joueurs professionnels, aux clubs amateurs et aux lecteurs.

La liste des personnalités contactées était la suivante :

- 1) Pierre Sabbagh, RTF,
- 2) Pierre Delaunay Secrétaire général de la FFF,
- 3) André Dehaye, Président du RC Paris, membre du Bureau fédéral et du GCA,
- 4) Henri Patrelle, Président de la section de football amateur de Saint-Germain en Laye,
- 5) Gaston Barreau, Secrétaire-général de la LPF, sélectionneur de l'équipe de France,
- 6) Roger Marche, capitaine de l'équipe de France,
- 7) Louis Finot, ancien international,
- 8) André Simonyi, ancien international.

Concernant les lecteurs, un appel leur était lancé dont on espérait qu'il conférerait la légitimité du nombre à l'attitude de principe favorable au nouveau média qu'adoptait la rédaction de *Radio-TV*. Parmi les joueurs (professionnels) interrogés, Roger Marche, capitaine du onze de France insiste sur la visibilité de l'équipe de France, souhaitable moyennant compensation. Les anciens internationaux Finot et Simonyi, à la parole plus libre, affichent leur certitude « *que la propagande morale faite par la télévision en faveur du football vaut bien tout le reste* ». Bien évidemment, Pierre Delaunay et André Dehaye se font une fois de plus les avocats du différé, permettant au nouveau média de remplir son rôle de support de propagande sans représenter une offre concurrente. Si Henri Patrelle les rejoint sur ce point, il inclut la télévision dans la trilogie « moderne » qui nuit aux recettes des clubs amateurs : télévision, automobile et deux-roues. Discours discordant dans le camp des autorités du football, Gaston Barreau, secrétaire de la LPF et sélectionneur de l'équipe de France, estime que « *la télévision n'est pas un danger* » et que « *seuls les grands matches en nocturne et retransmis en direct peuvent retenir une "clientèle" à la maison* ».

La présentation de l'opinion de Pierre Sabbagh est deux fois plus longue que celle du point de vue de Delaunay ou Dehaye et placée au début de l'enquête. Comme il s'agit du seul

¹ BAULT, Raymond, QUIDET, Christian, « Le football joue-t-il un jeu dangereux avec la télévision française ? », *Radio-TV* n° 624, 07/10/1956, pp. 3 & 42-43.

représentant de la télévision interrogé, on peut penser que les « enquêteurs » eurent le souci de compenser ainsi la place qu'ils accordaient aux diverses « familles » du football. Le fil rouge argumentatif du propos de Sabbagh est sans surprise, il s'agit de l'affirmation du principe inaliénable de la liberté d'information et de celle d'une approche tout aussi dogmatique du problème. L'homme à tout faire des temps héroïques de la RTF expose sa conviction que « *la retransmission en direct d'une rencontre n'a pas d'incidence sur la recette d'autres matches, qu'ils soient amateurs ou professionnels* ». ¹ Le premier argument mentionné pour étayer ce point de vue n'est pas sans incidence sur le travail de l'historien de la médiatisation du football : Sabbagh rappelle que la Télévision n'annonce pas ses programmes à l'avance pour ne pas nuire à la bonne marche des locations de billets. Par ailleurs, il déclassé les résumés de matches passés au JT au rang de « *pilules indigestes qui illustrent assez mal le football* ». Il rappelle que la télévision ne peut pas voler le téléspectateur et se doit de lui proposer un spectacle de qualité dans la mesure des moyens financiers qui sont les siens. Or le football est un produit cher, voire beaucoup trop cher si le nouveau média se « *fait griller par la Radio et la presse du soir* », ce qui impliquerait la gratuité pour toute retransmission en différé. Dans les diverses prises de position de Pierre Sabbagh concernant le conflit football-TV, il est assez remarquable que ce dernier évoque très rarement le capital symbolique de l'équipe nationale, pour, chose que l'on peut trouver surprenante au premier abord de la part d'un représentant d'une télévision publique jouissant d'un monopole d'état, placer son approche dans une perspective économique où les buts lucratifs jouent pleinement leur rôle. Ce faisant, Sabbagh renvoie les dirigeants du football à leurs propres contradictions et tente de saper leurs prétentions à être considérés, selon leur intérêt du moment, comme des organisateurs de spectacle et/ou des citoyens engagés dans une action bénévole et d'utilité publique.

Pour gagner l'appui du public, Sabbagh ne s'embarrasse pas toujours de la précaution méthodologique élémentaire qui devrait sous-tendre la déontologie professionnelle de tout journaliste : la vérification des informations que l'on transmet au public.

En effet, dès qu'il procède de manière comparative en évoquant la situation d'autres pays européens, Sabbagh verse dans une mauvaise foi patente. Tout d'abord, il indique qu'en URSS tous les matches sont retransmis et annoncés préalablement, ce qui, compte tenu de l'organisation économique et politique de ce pays, ne peut constituer un argument valide. En

¹ À l'automne 1956, Pierre Sabbagh occupe les fonctions de « conseiller technique auprès du directeur général de la RTF ».

outre, il n'hésite pas à évoquer des pays partenaires dans l'Eurovision en livrant un tableau aussi flou qu'inexact des relations qu'y entretiennent les autorités du football et de la télévision. Ainsi affirme-t-il qu'en Angleterre une solution de compromis satisfaisant tout le monde a pu être trouvée et qu'en Allemagne l'accord est quasiment complet entre les parties concernées. Le téléspectateur n'ayant pratiquement aucun accès aux offres des pays cités, seuls les lecteurs attentifs de la presse sportive auront pris connaissance de brèves et d'entrefilets évoquant les péripéties émaillant les difficiles rapports qu'entretenaient alors la BBC avec la FA et la *League* ou l'ARD avec le DFB.¹

Dans le numéro suivant de *Radio-TV*, le conflit aigu opposant la RTF à la FFF fit l'objet de l'éditorial de Jean-Guy Moreau.² Ne pouvant connaître le résultat d'éventuelles tractations de dernière minute compte-tenu des délais de mise sous presse du magazine, ce dernier plaçait son propos sous le signe du droit à l'information et des intérêts économiques de la nation. Interprétant l'intervention du SNIR comme une contribution légitime à l'essor d'une industrie nationale cherchant à favoriser l'expansion de la télévision en milieu populaire, Moreau estime que si le différé pouvait rassurer une fédération, à laquelle, bon prince, il faisait le crédit que ses dirigeants étaient sincèrement préoccupés par les recettes de clubs amateurs, la question se posait de manière beaucoup plus fondamentale et concernait le développement de la vie démocratique dans une société où les mass médias jouaient un rôle de premier plan :

« (...) à partir du moment où il existe une Télévision française, financée par la Nation, il faut reconnaître à l'opinion publique un "droit de savoir et de voir" qui doit passer avant telles ou telles considérations particulières, tels intérêts ou telles humeurs gouvernementales du moment. »

Chose plutôt rare à une époque où les prosélytes de la télévision reprochaient assez souvent à la représentation nationale son immobilisme et sa lenteur à doter la RTF d'un statut qui garantisse son indépendance éditoriale et sa capacité à traiter de la marche du monde d'une manière adéquate avec les idéaux démocratiques qui lui étaient officiellement assignés, Moreau délivre un satisfecit à la Commission de la presse de l'Assemblée Nationale. En effet, durant la semaine précédant France-Hongrie, cette dernière avait voté à l'unanimité une motion *« s'élevant vivement contre l'attitude de la FFF qui, en vue de la défense mal comprise d'intérêts particuliers, a privé des centaines de milliers de spectateurs d'une transmission importante »*.

¹ Cf. par ex. « Offensive contre la Télévision anglaise », *France Football* n° 540, 24/07/1956, p. 14.

² MOREAU, Jean-Guy, « Le droit à l'information », *Radio-TV* n° 352, 14/10/1956, p. 2.

Aux yeux de Moreau, le football télévisé ne jouait donc que le rôle de révélateur et lui livrait une occasion de réaffirmer le droit des Français à assister à certains événements politiques, à être renseignés sur les progrès de la médecine et d'autres sujets qui les concernaient au premier chef. La liste de ces sujets n'étant pas nommément citée, les lecteurs y auront aisément reconnu le dossier brûlant des « événements » d'Algérie, dont le traitement soumis à la censure était bien évidemment insatisfaisant pour de larges parts de l'opinion publique.

Dans son édition du 16 octobre 1956, c'est-à-dire quasiment dix jours après France-Hongrie dont les téléspectateurs n'auront finalement vu qu'un résumé de sept minutes au JT et cinq jours avant France-URSS, la prochaine rencontre de prestige dont la retransmission en direct était plus que menacée, Marcel Oger publia dans *L'Équipe* un compte-rendu des tractations en cours entre la FFF et la RTF.¹ En dépit de son style dépouillé et quasiment télégraphique, ledit article amène une preuve cinglante qu'en matière de diplomatie les responsables de la télévision n'avaient vraiment pas tiré les conséquences des crises de 1955 et de leur avatar de l'automne 1956. Oger rappelle que la lettre adressée le 13 septembre 1956 par Pierre Pochonet à Wladimir Porché était demeurée sans réponse pendant un mois et trois jours. Or cette missive, dont l'objet était le règlement au fond des rapports football-TV, envisageait ouvertement que le SNIR prenne part à la discussion et que les rencontres de travail se déroulent dans un lieu déterminé par la RTF. S'excusant du caractère tardif de sa réponse, Porché avait dans une lettre datée de la veille, le 15 octobre 1956, proposé au président de la FFF de se voir le mardi 23 octobre suivant pour traiter avec des collègues qualifiés de tous les aspects du problème. Entre-temps, Pierre Sabbagh avait discuté avec Delaunay et proposé une diffusion en différé de France-URSS à 19 heures 30 le dimanche 21 octobre 1956. Alors que la FFF avait exigé le versement d'une indemnité d'un million de francs pour France-Hongrie, les négociations engagées entre Sabbagh et Delaunay auraient conduit à une baisse substantielle de l'indemnité envisagée qui passa de 600 000 à 500 000, puis à 450 000 francs. Même à ce tarif, la RTF maintint sa demande de retransmission en direct, ce qui aboutit au refus catégorique de la FFF. Retors, Sabbagh proposa dans un communiqué de presse daté du 15 octobre au matin que toutes les parties intéressées participent à un débat télévisé en direct le vendredi 19 octobre à 22 heures 40.² La FFF déclina l'aimable invitation, qui, à ses yeux, avait tous les attributs du traquenard. Elle eut beau jeu de répondre que si la RTF était

¹ Cf. OGER, Marcel, « FFF-Télévision : Rendez-vous mardi 23 octobre, deux jours après France-URSS », *L'Équipe*, 16/10/1956, p. 6.

² Les partenaires de débat prévus étaient trois représentants de la FFF, un téléspectateur, un représentant du SNIR et un responsable de la RTF.

véritablement intéressée par les retransmissions en direct de France-Hongrie et de France-URSS, elle aurait répondu au courrier fédéral avec plus de diligence.

Le 20 octobre 1956, une brève insérée dans la page de *L'Équipe* consacrée à la présentation de l'équipe soviétique et de l'évolution du football en URSS évoquait la réunion du Bureau fédéral programmée ce matin-là.¹ À la lecture des motifs ayant conduit à un désaccord entre les deux institutions, les téléspectateurs ne pouvaient que se sentir pris en otages dans un marché de maquignons qui manifestement ne se souciaient que marginalement de leur offrir de larges extraits d'une rencontre passionnante. Le Bureau fédéral s'empressa de communiquer le montant « *ridicule* » de l'indemnité, 50 000 francs, dont la RTF n'avait pas daigné s'acquitter en contrepartie d'un reportage de 40 minutes consacré à la rencontre du jour. Cette somme est à mettre en relation avec le prix moyen d'un téléviseur qui, à l'époque, oscillait entre 80 000 et 100 000 francs. Renvoyant la RTF à son attitude jugée irresponsable, la brève de *L'Équipe* s'achevait par une interrogation matinée de provocation :

« *Qui avancera à la TV les 50 000 francs qui lui permettraient d'offrir à deux millions de sportifs français quarante minutes du match le plus attendu de la saison ?* »

Dans le numéro de *Radio-TV* daté du jour du match France-URSS, Raymond Bault et Christian Quidet publiaient le résultat de leur appel lancé aux lecteurs deux semaines auparavant.² La conclusion qu'ils tiraient de la consultation « *d'un abondant courrier dont ils avaient extrait les passages les plus intéressants* », reprenait en écho, mais cette fois-ci sur un ton péremptoire, le titre de leur article précédent : le football joue un jeu dangereux avec la télévision. Dans ces lignes, si la parole n'était plus accordée aux responsables du football, le florilège d'extraits de lettres de lecteurs était encadré par une déclaration de Pierre Sabbagh et une autre de M. Marty, le délégué général du SNIR. Tous deux mentionnèrent la loi de 1901 sur les associations pour vilipender l'attitude mercantiliste de la FFF. Sabbagh poussa même son raisonnement à l'extrême en déplorant que dans une large mesure la fédération protégeât des « amateurs marrons » qui s'adonnaient au football avec des visées lucratives. Marty remettait en question le dogme officiel et affirmait que bien davantage que les performances

¹ Le Bureau fédéral tenait régulièrement ses réunions la veille des grandes rencontres internationales, ses membres provinciaux se retrouvant dans la capitale à cette occasion.
Cf. « Les téléspectateurs privés de France-URSS en différé pour moins de 100 000 francs ! », *L'Équipe*, 20/10/1956, p. 7.

² BAULT, Raymond, QUIDET, Christian, « Le conflit Football-TV : Unanimes, les téléspectateurs exigent... ! », *Radio-TV* n° 626, 21/10/1956, pp. 2 & 39.

des footballeurs du dimanche, ce sont les exploits des champions qui inciteraient les jeunes à prendre une licence. Par ailleurs, il désignait ce qui, selon lui, constituait le danger principal pour le football : l'inconfort de tous les stades français, y compris le Parc des Princes.

Les points de vue de lecteurs présentés versent dans une veine attendue, où le poujadisme affleure derrière certaines démonstrations à première vue marquées au coin du bon sens populaire. Ainsi trouve-t-on un lecteur demandant à ce que la FFF produise des preuves que les 21 millions de recettes générés par les 65 000 spectateurs qui s'étaient déplacés à Colombes pour France-Hongrie servaient également à soutenir le football amateur qu'elle prétendait protéger.

Nous n'en retiendrons que deux qui apportent des éclairages que n'évoquaient pas les lettres de lecteurs que nous avons déjà pu mentionner dans le cadre de notre étude. L'une d'elle émanant d'un certain M. Drouillon habitant Vaison-la-Romaine, « bistrotier » de son état, livre des indications sur les taxes annuelles dont devaient s'acquitter les débits de boissons pour pouvoir installer un poste de téléviseur dans la salle de leur établissement. Il est question de 30 000 francs de taxes et droits d'auteur alors qu'un particulier payait 4. 500 francs de redevance. Bien entendu, M. Drouillon se plaignait du manque à gagner que représentait chaque refus de retransmission pour son établissement, alors que c'était surtout pour les directs sportifs qu'il avait équipé celui-ci d'une télévision. La deuxième lettre qui a retenu notre attention par son originalité, documente un glissement qui commençait à se faire jour et qui infirmait assez considérablement le discours dominant que les zélotes du petit écran avait l'habitude de tenir concernant le manque d'intérêt des téléspectateurs pour les reportages en différé. En effet, M. Louis Serré de Marignane estimait que Pierre Sabbagh avait tort de dénigrer ce type de produit, car, tout le monde ne voulait pas passer son dimanche après-midi à suivre une rencontre en intégralité, mais serait très reconnaissant à la Télévision, si son offre répondait au désir légitime de voir en images les actions décisives d'une rencontre annoncée dans la presse et dont on aura éventuellement suivi les commentaires radiophoniques auparavant. M. Serré reprochait donc à Sabbagh de systématiquement déprécier les qualités d'une marchandise qu'il aspirait à obtenir à vil prix.

Le numéro de *Télévision-Programme-Magazine* paru le même jour présenta un florilège de réactions déclenchées par le conflit football-TV et obtenues au téléphone par Marcel Leclerc.¹ Dans l'ensemble, celles-ci traduisent une belle unanimité contre les positions de la FFF. Comme certaines d'entre-elles émanaient de représentants de premier plan du football français, les charges qu'elles présentaient contre la fédération n'en avaient que plus de poids. Ainsi, la première opinion recueillie était celle de Roger Marche, capitaine de l'équipe de France et détenant 50 capes internationales au moment de l'interview. Le « sanglier des Ardennes » faisait la une du magazine vêtu du maillot bleu frappé du coq. À côté de sa photographie figurait une phrase résumant sa position : « *Il faut téléviser France-URSS* ». Regrettant explicitement « *l'entêtement de la fédération* », Marche affirmait que France-URSS devait être retransmis totalement en direct et en Eurovision. La deuxième personnalité appelée par Leclerc n'était autre qu'Henri Germain, président du Stade de Reims et membre du GCA. Celui-ci fit une déclaration qui révélait des lignes de tension dans ce qui avait toujours semblé constituer un binôme sans faille :

« Mes collègues du Groupement des Clubs autorisés, c'est-à-dire les Présidents des clubs "pros" et moi-même sommes formels. France-URSS doit être télévisé en direct. Nous sommes persuadés que la fédération et la Télévision parviendront dans les jours prochains à une entente en ce sens. »

Surtout, Marcel Leclerc avait réussi à joindre Guy Desson, le président de la Commission de la Presse et de la Radio de l'Assemblée Nationale. Obéissant aux atavismes du Palais Bourbon, ce dernier estima qu'il fallait probablement constituer une commission d'enquête parlementaire pour examiner tous les éléments nécessaires au règlement définitif et à tout le moins durable du différend opposant le football à la télévision. L'énorme pierre que la déclaration de Desson mettait dans le jardin des dirigeants de la FFF, c'était l'évocation d'un procès en cours opposant le fisc à la fédération. En effet, celle-ci rechignant à payer la taxe sur les spectacles en invoquant la loi de 1901, le fisc lui opposait l'argument suivant :

« Si vous êtes d'utilité publique et non entrepreneur de spectacles, vous n'avez rien à demander à la TV qui peut vous téléviser comme elle le fait pour la revue du 11 Novembre ou le Salon de l'Automobile. »

¹Cf. LECLERC, Marcel, « Rideau de Fer à Colombes pour les téléspectateurs », *Télévision-Programme-Magazine* n° 52, 21/10/1956, pp. 5-6.

Face à de telles accusations, la FFF devait réagir. C'est ce qu'elle fit, comme d'habitude, par la plume de Pierre Delaunay dans le numéro suivant de son hebdomadaire officiel.¹ Son en-tête comportait un liseré noir, car on y annonçait surtout le décès de Jules Rimet survenu une semaine auparavant le 15 octobre 1956, le jour suivant sa dernière parution.

Delaunay répond à toutes les attaques en usant des mêmes arguments que d'habitude. On accuse la fédération de mercantilisme, il rappelle ses statuts et les bénévoles des 9 000 clubs qui la constituent. On stigmatise sa rigidité, Delaunay regrette de ne pouvoir s'appuyer sur une convention valable au moins un an pour discuter sérieusement avec les responsables de la RTF. Aux reproches de mauvaise volonté, Delaunay oppose que c'est la FFF qui a cherché à renouer le dialogue, qu'elle avait autorisé le service des reportages et des sports à préparer un sujet de 45 minutes en différé de France-URSS et que, cinq jours avant la rencontre, ce sont les hiérarques de la RTF qui avaient décidé de n'accepter qu'une retransmission en direct alors que l'annonce du différé avait déjà été rendue publique lors du JT. De manière tout à fait analogue à Pierre Sabbagh, Pierre Delaunay ne recule pas devant l'emploi d'arguments fallacieux pour étayer sa démonstration :

« En effet, il a été démontré, après des études sérieuses et des contacts nombreux réalisés notamment entre les fédérations européennes que la télévision présentait un danger indiscutable pour l'avenir du football. »

Or, de telles études « sérieuses » n'ont jamais été menées dans les années 1950 et les autorités du football se sont toujours bien gardées de les nommer quand elles les invoquaient. Comme nous l'avons vu, les chiffres concernant la fréquentation des stades américains, qui comptaient parmi les plus cités dans ce contexte, pouvaient être interprétés dans un sens comme dans l'autre.

Par ailleurs, dès le lendemain de la parution de *France Football Officiel*, *L'Équipe* publiait en première page une communication de son correspondant à Colmar, François Haenggi, qui savait un peu plus le sempiternel argument fédéral de la protection des grands et des petits clubs, pour les régions frontalières elle le détruisait radicalement.² Non pas que le quotidien sportif remette en cause la sincérité des dirigeants de la FFF, mais, sur la foi du témoignage de son correspondant, il en entrevoyait l'échec annoncé. En outre, pour Haenggi, les

¹ Cf. DELAUNAY, Pierre, « Le problème de la Télévision », *France Football Officiel* n° 553, 23/10/1956, pp. 1-

2

² « Colère alsacienne », *L'Équipe*, 24/10/1956, p. 1.

conséquences les plus fâcheuses, les plus graves de la non-diffusion de France-Hongrie et de France-URSS étaient à chercher sur le plan de l'identification des jeunes Alsaciens avec les champions de football qu'ils pouvaient voir, c'est-à-dire, les footballeurs ouest-allemands :

« En Alsace, (...), on n'a vu ni France-Hongrie ni France-URSS ; mais dans notre région où pénètre la TV allemande les téléspectateurs ont eu le privilège d'assister intégralement à Allemagne-URSS il y a quelques semaines, à Grande-Bretagne-Hongrie, aux rencontres du Championnat allemand, mais jamais aux matches de Strasbourg, Metz, Sochaux, Nancy, etc. S'imagine-t-on en haut lieu l'état d'esprit que cela crée auprès des jeunes Alsaciens qui, du point de vue du football, se demandent finalement à quel pays ils appartiennent ? Le danger est grave. On ne paraît guère s'en rendre compte (...) »

Prédisant que la pénétration de l'ensemble du territoire national par des émissions de chaînes étrangères, publiques ou privées, n'était qu'une question de temps, *L'Équipe*, après avoir brièvement cité deux solutions envisageables (matches internationaux le samedi, diffusion d'une rencontre de championnat en différé le dimanche soir), émettait un vœu pieux en mentionnant la reprise des négociations entre football et télévision :

« Souhaitons que les conversations engagées hier entre la RTF et la FFF tiennent compte aussi de l'intérêt national. »

II.2.2.6 Fin d'année 1956 : L'équipe de France réapparaît sur le petit écran, en différé

Le lendemain, Jacques Ferran examinait les résultats de ladite réception d'une délégation de la FFF par Wladimir Porché le 23 octobre 1956. Saluant ces premiers entretiens sérieux menés une fois que les tensions entre les deux institutions avaient à nouveau atteint un niveau très préjudiciable à l'image de chacune d'entre elles, Ferran attribua à demi-mot la complexité de leurs rapports à leur profonde différence en matière de gouvernance.¹ En effet, il déplorait qu'au lieu de donner suite au courrier de Pochonet daté du 13 septembre 1956 et sollicitant l'engagement de négociations globales, la RTF ait essayé par tous les moyens, même ceux qui, au fond, trahissait une instrumentalisation irrespectueuse du public, d'obtenir des accords particuliers portant sur les rencontres France-Hongrie et France-URSS. N'ayant pas de statut définitif ou satisfaisant aux yeux de la majorité des observateurs, la RTF semblait naviguer à vue, même en ce qui concernait ses équipements infrastructurels. Sa situation n'était pas réglée comme l'était celle de la BBC par des « Television Acts » qui garantissaient très

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « France-Belgique en différé le soir du match, gratuitement et à titre d'expérience », *L'Équipe*, 25/10/1956, p. 6.

clairement son indépendance éditoriale, définissaient ses missions et programmaient le financement de ses activités sur des périodes pluriannuelles. La situation politique ne contribuait pas à conférer aux débats parlementaires consacrés à la RTF toute la sérénité requise.

Or, la FFF, quant à elle, avait un mode de fonctionnement qui s'appuyait sur une tradition bien établie et ses dirigeants devaient veiller au respect de moult procédure pour ne pas froisser la susceptibilité des représentants des diverses familles du football.

Comme le 11 novembre 1956 était un dimanche, la FFF ne pouvait autoriser la retransmission en direct du traditionnel France-Belgique sans rompre avec le dogme qu'elle avait observé en quasiment toute occasion depuis l'apparition des caméras de direct. Toutefois, après les refus concernant la transmission en direct des deux équipes visiteuses précédentes, qui jouissaient d'un prestige bien plus élevé que les voisins belges, la FFF se devait de ne pas apparaître comme une institution obtuse et fermée aux idées de progrès. La recherche de compromis avec la direction de la RTF se compliqua en raison des revendications catégoriques que cette dernière émettait. Pour illustrer qu'il s'agissait véritablement d'une rencontre au sommet, Ferran en cite nommément tous les participants.¹ Dès l'ouverture des négociations, Porché aurait indiqué clairement que la télévision n'était intéressée que par les retransmissions en direct. Cette prise de position sans nuance étonna les dirigeants du football qui rappelèrent au directeur-général que ses collaborateurs avaient fait plusieurs offres pour obtenir France-Hongrie en différé. Cette observation stigmatisa les dysfonctionnements dont souffrait la RTF. En effet, Ferran rapporte qu'au cours de la discussion qui s'en suivit, il s'avéra que lesdites propositions pour un différé de 45 minutes relevait de l'initiative personnelle de Pierre Sabbagh, mais qu'elles soulevaient de telles difficultés (frais d'enregistrement, qualité « image » du film en kinescope) que les services de la RTF n'étaient en mesure de garantir le succès technique de l'opération et qu'ils se seraient refusés à risquer leur réputation sur un différé mal préparé.

En dépit de vues contradictoires échangées sur l'intérêt des reportages longs en différé, Pochonet proposa, dans « *un désir d'apaisement et d'accord* » de passer 40 minutes de France-Belgique en différé le 11 novembre pour obtenir les renseignements nécessaires à la

¹ Pour la RTF : MM. Porché, Sabbagh, d'Arcy et Mallet. Pour la FFF : MM. Pochonet, Dehayé, Delaunay et Vallin.

formation d'une opinion fondée et que seule l'expérience peut livrer. La FFF ne demandait aucune compensation et la RTF s'engageait à mobiliser son service des sondages pour obtenir des données quantitatives fiables sur l'accueil réservé par les téléspectateurs à l'initiative. Ce que ne mentionne pas Ferran, probablement parce qu'en l'occurrence il adoptait une position plutôt favorable aux vues des dirigeants du football, c'est qu'initialement la FFF n'envisageait pas de céder France-Belgique gratuitement. C'est du moins la version desdites négociations que livrent les hommes de télévision qu'étaient Raymond Bault et Christian Quidet. Selon ces derniers, la FFF maintint sa position concernant l'indemnisation de toute retransmission en différé et tenta d'abord de l'imposer en dépit du refus ferme de Porché de « *payer pour du France-Belgique périmé et grillé par la presse et la Radio, qui obtient gratuitement le droit d'informer ses auditeurs* ». Toutefois, pour éviter le risque de paraître trop mercantile, elle se borna finalement à ne réclamer que le franc symbolique en chèque sur la Banque de France.¹

Évoquant l'ambiance dans laquelle se déroula l'entretien du 23 octobre 1956, Jacques Ferran s'interroge sur la sérénité des négociateurs représentant la RTF. En effet, ceux-ci devaient alors faire face à une grève de leurs services artistiques et, de manière plus générale, ils subissaient constamment l'ingérence du pouvoir politique dans leurs affaires courantes.

Jacques Ferran, qui s'exprime aussi en tant qu'employé d'un groupe de presse qui compte parmi les plus importants organisateurs de spectacles sportifs, disqualifie, une fois de plus, l'argument traditionnel de la RTF consistant à placer sur un même plan la retransmission d'un match de l'équipe de France et celle du défilé militaire du 14 juillet en affirmant que les deux appartenaient à la France toute entière. Les arguments invoqués sont connus. La FFF ne touchait pas de subventions directes de l'État, payait ses taxes et avait à ce titre le droit légitime de vouloir demeurer « *maîtresse chez elle* ». Rappelant que la TV acceptait de bonne grâce les vétos de l'industrie cinématographique et du syndicat des propriétaires de théâtre, Ferran reprochait à la RTF d'agir avec une « *désinvolture dédaigneuse* » à l'égard du football. D'une part, elle ignorait superbement ses craintes, ses difficultés et problèmes. En outre, l'étroitesse du budget affecté aux droits de retransmission des événements sportifs confirmait le caractère programmatique de l'attitude constamment dilatoire adoptée en ce qui concerne la négociation d'accords-cadres durables. Incluant les retransmissions Eurovision, que depuis le Congrès de Vienne de 1955, la FFF avait le pouvoir règlementaire de refuser, Jacques Ferran

¹ Cf. BAULT, Raymond, QUIDET, Christian, « Une solution rapide s'impose dans le conflit Football-Télévision », *Radio-TV* n° 629, 11/11/1956, p. 10.

estimait que la RTF obtenait finalement beaucoup pour très peu d'argent. À son avis, il valait mieux que la Télévision payât le prix juste pour les directs sportifs afin de générer un climat de coopération plus fructueux, qui allait forcément favoriser sa diffusion dans un nombre croissant de ménages français et par là-même accroître les recettes de l'État, d'autant plus que la redevance venait d'être augmentée. Prédissant que la retransmission en différé de France-Belgique allait forcément être moins probante que l'eût été celle de France-Hongrie, le directeur de *France Football* en attendait surtout que les sondages menés à cette occasion forcent « *la Télévision à regarder les choses en face et à prendre conscience tout à la fois de la popularité du sport et de sa puissance* ». ¹

L'actualité politique, l'insurrection hongroise et sa répression après l'entrée des chars russes dans Budapest (23/10 au 10/11/1956), alimentèrent le ressentiment que nourrissaient les téléspectateurs frustrés à l'égard de la FFF. Le différé de France-Belgique fut présenté par les prosélytes de la télévision et par la RTF comme un pis-aller que celle-ci n'accepta que pour pallier la frustration croissante de son public. Tant les pages de la presse généraliste que celles de la presse sportive couvrant l'avenir de l'équipe de Honved, qui se trouvait en Europe Occidentale lorsque l'Armée Rouge investit la capitale hongroise, amplifièrent le sentiment général d'avoir raté une occasion unique le 7 octobre de voir une dernière fois évoluer la légendaire équipe du « Major galopant ». ² Ce contexte très particulier où la grande histoire conférait un tour tragique à la carrière sportive de champions connus de tous, plaça les grandes organisations sportives internationales au pied du mur. Devaient-elles rompre avec l'apolitisme revendiqué dans leur discours traditionnel, ne serait-ce que pour autoriser les joueurs choisissant l'exil de continuer à exercer leurs talents en dépit des demandes de radiation que la fédération hongroise allait certainement solliciter à leur rencontre ?

¹ *France Football Officiel* présenta l'initiative comme une manifestation de la bonne foi et une preuve supplémentaire de la bonne volonté des dirigeants du football. Cf. *France Football Officiel* n° 560, 11/11/1956, p. 2.

² Cf. parmi beaucoup d'autres FERRAN, Jacques, « Le football hongrois dispersé à tous les vents », *France Football* n° 560, 11/11/1956, p. 2. Au début du mois de décembre 1956, un envoyé spécial de *France Football* se trouvait à Vienne pour couvrir le premier contact téléphonique de Mme Puskas et de sa fille avec le joueur vedette du Honved qui se trouvait à Madrid. La photographie montrant l'épouse et la fille, tout sourire, au moment de parler dans le combiné eut droit à une pleine page dans l'hebdomadaire footballistique et le récit de leur passage nocturne et clandestin de la frontière austro-hongroise fit l'objet d'un article d'une demi-page. Cf. « Robert Legros était à Vienne, cependant que Mme Puskas téléphonait de Vienne à Madrid », *France Football* n° 559, 04/12/1956, pp. 11-12.

« Un tournoi pour les joueurs hongrois », *L'Équipe*, 08/12/1956, p. 7. Le GCA se proposait d'organiser un tournoi pour les joueurs du Honved, dont l'arrivée en France était imminente, et dont les ressources financières étaient au plus bas. L'équipe magyare venait de disputer des matches exhibitions à Madrid (23/11/1956), à Barcelone (04/12/1956), à Séville (06/12/1956) et allait affronter une sélection Milan le soir même.

La FFF prit officiellement une position approuvant notamment le rejet d'un « droit d'asile » accordé aux footballeurs hongrois, que Pierre Delaunay explicitera dans *France Football Officiel* le 22 janvier 1957 :

« Nous ne donnerons pas trop dans le genre consistant à voir dans le football un moyen radical d'assurer le rapprochement des peuples. Mais, nous constaterons, à l'encontre de ce qui se produit dans d'autres domaines, qu'il franchit le premier les frontières et n'a généralement cure des sujétions politiques qui touchent d'autres activités intellectuelles ou artistiques. Cependant, le sport ne peut pas être entièrement à l'abri de la politique. On peut même s'en servir comme moyen de propagande. Des événements comme ceux qui se sont produits en Hongrie, ou pis encore le déclenchement d'hostilités peuvent agiter ou supprimer les rapports internationaux. Il n'en demeure pas moins que les lois internationales que se sont données les Associations nationales affiliées à la FIFA demeurent. L'odyssée du Honved a fait naître des opinions divergentes – justement dans l'application des règlements de la FIFA. (...) En dépit d'informations contradictoires parues dans la presse, au cours de ces dernières semaines, il semble que les règles internationales résisteront à ces assauts et toute rentrera dans l'ordre, ordre qui paraîtra aux yeux de certains bien impitoyable. (...) Notre conclusion ne sera qu'un essai – les règlements internationaux du football, qui ont dépassé largement le demi-siècle ont donné la preuve de leur utilité. La FIFA a su triompher des embûches dressées par la politique et ses graves conséquences au fil de son existence, en grande partie grâce au sens sportif de ses dirigeants. (...) »¹

Après une période de tergiversations, la FIFA prit effectivement une décision que beaucoup condamnèrent : les joueurs en exil furent « interdits de matches officiels, de compétition, etc., ou amicaux, d'entraînement ou de n'importe quel genre, pendant l'année d'attente et la période de suspension ».²

Les événements de Budapest amenèrent également Jacques Goddet à réaffirmer, dès la fin de l'écrasement du soulèvement de Budapest, les missions du journaliste (sportif), qui avant toute chose devait obéir à la déontologie de sa profession et préserver la sacro-sainte valeur de l'exercice du « libre arbitre » par son public :

« Plusieurs de nos lecteurs estiment que nous avons trop parlé des Hongrois (footballeurs de Honved ou de Voros Lobogo ou athlètes olympiques), d'autres pas assez. Il est parfois difficile de fixer la frontière qui sépare la politique du sport. Ce que nous devons à nos lecteurs, de toute manière, ce sont les INFORMATIONS. Les sportifs, nos lecteurs, sont suffisamment avertis pour tirer eux-mêmes les conclusions qui découlent de ces informations et nous n'avons pas à intervenir dans les conclusions. (...) »³

¹ DELAUNAY, Pierre, « À propos des lois internationales du football », *France Football Officiel* n° 566, 22/01/1957, pp. 1-2.

² Archives FIFA, Affaires de joueurs, Suspension des joueurs hongrois 1957, lettre-circulaire du 6 août 1957, cité par DIETSCHY, Paul, *op. cit.*, 2010, p. 370.

³ GODDET, Jacques, « Information et objectivité », *L'Équipe*, 18/12/1956, p. 1.

II.2.2.7 Quand la politique s'en mêle

En raison de la non-diffusion de France-Hongrie, ces événements tragiques formaient aussi une partie de l'arrière-plan des débats parlementaires portant sur le budget de la RTF. Ceux-ci furent menés au Palais Bourbon au cours de la semaine du 12 au 16 décembre 1956. La discussion fut rapide. Les 21 milliards 207 millions du budget de fonctionnement et les 3. 638 millions d'investissement d'équipement furent prestement votés. Toutefois, la télédiffusion en direct des événements sportifs et surtout des matches de football s'immisça dans l'ordre du jour. En effet, deux interventions de députés entraînèrent une réponse du Secrétaire d'État chargé de l'Information, Gérard Jaquet. Le traitement journalistique qu'en fit Marcel Oger dans *L'Équipe* obéit très clairement à un impératif : en tant qu'organisateur de spectacles sportifs, le quotidien sportif prenait le parti de dénoncer toute revendication d'un traitement discriminatoire du sport par rapport aux autres formes de spectacle.¹

M. Guy Desson, député des Ardennes, fut le premier à prendre la parole concernant le sujet qui nous intéresse au premier chef. Il plaida pour que l'on frappe les fédérations des taxes et impôts prévus pour les organisateurs de spectacles en estimant que sa proposition amènerait les « grands argentiers » des fédérations à réfléchir. Cette intervention avait ceci d'étonnant que Desson avait occupé les fonctions de directeur de cabinet de Mme Vienot, Sous-secrétaire au Sports au cours du deuxième semestre de 1946. On aurait donc pu en attendre davantage de précision dans le choix de son argumentaire. Marcel Oger, eut beau jeu d'invalider l'intervention de Desson et de mettre en évidence son caractère grossièrement populiste. En effet, le décret du 30 avril 1955 paru au JO du lendemain imposait la taxe sur les spectacles à tous les sports, même amateurs, les assimilant aux « *théâtres, concerts, spectacles de variétés, acrobaties et jeux d'adresse divers, jeux et spectacles forains* » en les frappant du même taux. Le football devait-il être surtaxé parce qu'il ne trouvait pas de terrain d'entente avec la RTF ?

Le second intervenant, Emile Hughes, député des Alpes-Maritimes, ralliait la position exposée par Desson et espérait que le ministre Jaquet disposait des moyens de pression nécessaires pour faire fléchir les grandes fédérations. Oger s'interroge alors pourquoi le député Hughes ne sollicitait pas du ministre que ce dernier entame une procédure législative visant à garantir la présence des caméras lors des premières de la Comédie-Française, des

¹ OGER, Marcel, « Extravagant, mais vrai : le gouvernement annonce une loi sur la télévision des spectacles de sport », *L'Équipe*, 18/12/1956, p. 5.

passages de vedettes à l'Olympia et à réviser tous les accords passés avec l'industrie cinématographique par lesquels la RTF s'engageait à ne passer que des films sortis depuis plusieurs années en salles.

Au risque de constituer une rupture de l'égalité de traitement à laquelle doivent pouvoir prétendre des personnes physiques ou morales de même statut dans un état de droit, le secrétaire d'État adopta une position qui annonçait qu'en l'occurrence le gouvernement procéderait en tenant davantage compte des circonstances politiques et de l'opinion publique qu'en s'appuyant sur un raisonnement juridique sur le fond de la question :

« Le problème de la télévision des matches sportifs me préoccupe beaucoup. La situation présente est absolument inadmissible. Je suis en train, avec les ministres responsables, d'étudier un projet de loi dans ce sens, lequel, je l'espère, ne tardera pas à être déposé sur le bureau de l'Assemblée. »

Le projet de texte circulait déjà dans les couloirs de la Chambre et Oger croyait savoir qu'il ne concernerait que les matches internationaux. Ceux-ci seraient classés, si l'on peut s'autoriser en emploi anachronique de la nomenclature employée par l'UNESCO dans son action de préservation des monuments en péril, dans une sorte de « patrimoine culturel de la Nation ». Non seulement, la FFF ne pourrait plus refuser l'accès au stade des caméras de la RTF, mais, en outre, tout droit à compensation financière lui serait nié en pareilles occasions. Les infractions à la loi seraient sévèrement punies et feraient l'objet d'une amende fixée à dix millions de francs. Cette somme est évidemment à mettre en rapport avec le budget des sports de la RTF qui s'élevait à trente millions et n'avait connu aucune augmentation substantielle dans le nouveau budget prévisionnel de l'établissement public.

Oger conclut son compte-rendu en rappelant que les fédérations de football et de rugby, qui étaient principalement visées par ledit projet de loi, ne touchaient pas de subventions de l'État, mais étaient déjà les meilleures pourvoyeuses de la taxe sur les spectacles sportifs. Il signalait aux lecteurs de *L'Équipe* que, renseignement pris auprès de leur siège respectif, ni la FFF ni la FFR n'avaient été officiellement contactées par les services du secrétariat d'État à l'Information. Néanmoins, notamment Rue de Londres, on entendait mobiliser toutes les possibilités d'intervention pour faire entendre « *la voix de la raison et de la logique* » dans cette affaire.

II.2.2.8 La télédiffusion de Stade de Reims-FC Metz du 29 décembre 1956 : tentative non probante d'adaptation du modèle italien

Le contexte engendré par les refus successifs de télédiffusion (en direct) de France-Hongrie et de France-URSS avait déjà amené les membres du Comité directeur du GCA à envisager un éventail de mesures susceptibles de constituer des contre-feux face à l'opprobre qui était jetée sur les autorités fédérales dans l'ensemble des médias et qui avait fini par percer jusque dans les rangs de ses propres licenciés. Plus de dix jours avant la discussion parlementaire précitée, MM. Pochonet, Dehaye et Delaunay d'une part ainsi que Wladimir Porché et ses chefs de service (Sabbagh, Anjubaut) pour la RTF participèrent à une réunion de travail le 30 novembre 1956 dont l'objet était double : il s'agissait de faire un bilan de la diffusion en différé et en kinescope de France-Belgique et de planifier la programmation d'une retransmission en direct d'une rencontre avancée de championnat.¹

Concernant France-Belgique, Porché dressait un bilan satisfaisant sur le plan technique et dut reconnaître qu'environ 60% des téléspectateurs interrogés par téléphone s'étaient déclarés « *enthousiasmés par le spectacle proposé* ». ² Ne pouvant lâcher la « marotte » de la RTF que constituait le direct, Porché rebondit enfin lors de cette réunion sur une proposition du Groupement, vieille de 18 mois : la retransmission en direct d'une rencontre décalée par rapport au reste de la journée de championnat ou de Coupe de France. Les 32^{ème} de finale de la Coupe de France ne se disputant pas avant le mois de janvier 1957, les parties présentes s'accordèrent à jeter leur dévolu sur un match de championnat, qui souffrirait éventuellement d'une attractivité moindre. Pour des raisons de coûts (déplacement, moyens techniques et humains), on s'accorda à solliciter le Stade de Reims et le FC Metz qui devaient s'affronter le dimanche 30 décembre suivant au stade Auguste Delaune pour la première journée des matches retour de la saison en cours. Comme le club lorrain végétait alors dans les profondeurs du classement de la Division 1, le président Henri Germain ne pouvait espérer faire une recette mirobolante, car le public de la capitale champenoise avait été gâté depuis plusieurs saisons et les conditions climatiques risquaient de décourager les moins « fanatiques » des supporters rémois. Pour régler la question pécuniaire, on établit une règle de calcul pour indemniser le Stade de Reims, ce dernier percevrait une indemnité de la RTF

¹ Cf. « Une éventualité : un match de compétition avancé au samedi et télévisé en direct », *L'Équipe*, 04/12/1956, p. 6.

² Le match s'étant achevé sur un score de 6-3 en faveur du onze tricolore, les téléspectateurs avaient de bonnes raisons d'être satisfaits d'avoir assisté à un véritable festival offensif.

correspondant à la différence entre la recette réalisée ce jour-là et la moyenne des recettes effectuées depuis le début de la saison.¹

Le jour du match, Jacques Ferran, prit sa plume pour mettre en perspective l'expérience inédite et « *passionnante* » à laquelle les téléspectateurs pourraient assister l'après-midi.² Il se félicita d'entrée que cette retransmission marquait une étape importante des rapports football-TV et « *même de la télévision sportive en France* ». Rappelant qu'en Italie la formule donnait entière satisfaction aux parties concernées depuis plusieurs années, Ferran promettait de solliciter les conclusions de la RTF et du Groupement avant de procéder à divers sondages auprès des lecteurs de la presse sportive pour en évaluer la fiabilité dans l'Hexagone. Il reconnaissait déjà à l'initiative l'indéniable mérite de constituer une « *solution réaliste, pratique, au problème des rapports qui paraissaient à un moment insolubles entre la TV et le football* ». Avant le coup d'envoi, le directeur de *France Football* souhaitait déjà livrer quelques éléments de réflexion liminaires à ses lecteurs :

- Reims-Metz est-il bien choisi comme test ? La différence de valeur intrinsèque existant entre les deux équipes ne risquait-elle pas de déboucher sur une rencontre trop déséquilibrée pour être prenante pour les téléspectateurs. Par ailleurs, on ne pourra pas tirer de véritable conclusion concernant l'affluence, Metz étant la lanterne rouge de la Division 1.
- La règle de calcul de la compensation financière retenue semblait illogique, puisqu'elle était, forcément, inversement proportionnelle à l'intérêt sportif de la rencontre. En effet, la moyenne des recettes réalisées par le Stade de Reims au cours des 17 journées précédentes, deux millions de francs, incluait des réceptions de « cadors » du championnat qui avaient mobilisé les supporters.
- Concernant la généralisation et la pérennisation de la formule, Ferran était très circonspect. Il estimait que la RTF ne pouvait pas, en l'état actuel de son budget, envisager de payer pour des matches à faible intérêt sportif et les clubs n'auraient aucun intérêt à accorder des retransmissions qui ne leur rapporteraient rien, si elles étaient disputées dans des stades comblés.

Il fallait donc renouveler l'expérience plusieurs fois avant de pouvoir en tirer des conséquences fondées, ce qui supposait que les parties prenantes persistent à faire preuve de la même bonne volonté au cours du printemps 1957.

¹ Cf. « Le Comité directeur accepte : Reims-Metz (30 décembre) avancé au samedi 29 », *L'Équipe*, 08/12/1956, p. 7.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Reims-Metz télévisé en direct aujourd'hui », *L'Équipe*, 29/12/1956, p. 7.

Le même jour, Robert Vergne évoquait la retransmission dans sa présentation d'ensemble de la journée de championnat en insistant sur le caractère expérimental de la démarche et en désignant les deux équipes comme les « *cobayes de l'accord football-TV* ». Cf. VERGNE, Robert, « Passionnante revanche Angers-Lens », *L'Équipe*, 29/12/1956, p. 1.

Finalement, Reims-Metz se déroula sur une pelouse glissante et devant 2 406 spectateurs payants, qui générèrent une recette de 553. 150 francs bien inférieure à la moyenne enregistrée depuis le début de saison (1. 900.000 francs). Le nombre estimatif de téléspectateurs qui suivirent la retransmission commentée par Georges De Caunes dépassa largement le million selon *L'Équipe*.¹

La RTF versa donc une somme de 1. 436. 850 francs au Stade de Reims, ce qui dépassait largement celles qu'elle avait l'habitude de consentir au titre des droits de retransmission en pareil cas.² Ces dernières se situaient généralement nettement en-dessous de la barre du million. Toutefois, Pierre Sabbagh, présent sur place et responsable de la production, se montra satisfait de l'opération, surtout parce qu'il n'y eut qu'un incident technique mineur à déplorer en début de match.³ Interrogé par l'envoyé spécial de *L'Équipe*, comme les représentants des autres protagonistes du conflit football-TV, Sabbagh adopta une attitude dilatoire similaire lorsqu'il répondit à la question portant sur les suites à apporter à cette première initiative. Il indiqua qu'il appartenait au Comité directeur de la RTF de statuer en la matière tout comme Henri Germain rappela que l'assemblée générale des clubs autorisés devrait prendre une décision sur le fond du problème.

L'expérience resta sans lendemain et sa notoriété reposera sur son caractère singulier.

II.3 France (1957)

Au début de l'année 1957, le conflit football-TV disparut de la une des quotidiens et des colonnes des pages sportives. Le football, qui pour le moment n'avait retrouvé sa place sur le petit écran que dans le cadre du JT, livra le prétexte à un exercice télévisuel encore peu banal. En effet, les téléspectateurs français virent en direct la cérémonie de remise du premier « Ballon d'or » de *France Football* à Stanley Matthews.⁴ Le principal intéressé se trouvait dans un studio du centre de télévision de Manchester. La RTF et la BBC avait donc joint leurs efforts pour retransmettre ce « *triplex de la télévision* » au cours duquel Manchester, Londres et Paris ont pu s'entendre et se répondre. Les téléspectateurs français purent d'abord voir le

¹ « La TV était là », *L'Équipe*, 31/12/1956, p. 1.

² ALBARET, Fernand, « un bon client : la TV », *L'Équipe*, 31/12/1956, p. 5.

³ Les rapports de chef de chaîne de décembre 1956 et de l'ensemble de l'année 1957 ont été perdus et n'ont pas pu faire l'objet d'une consultation.

⁴ Cf. « Stanley Matthews : Merci *France Football* », *France Football* n°564, 08/01/1957, p. 11. Malheureusement l'article de *France Football* est muet quant à la date exacte de la cérémonie, tout comme les magazines de programmes télévisés que nous avons pu consulter.

« sorcier de Blackpool », qui venait d'être nommé « *Commander of the British Empire* », recevoir les félicitations de la BBC et de sportifs anglais présents dans un studio de Londres. Ensuite, Paris obtint l'antenne et Gabriel Hanot présenta le trophée au lauréat et lui adressa ses compliments depuis le Moulin de la Galette d'où une équipe de reportage dotée d'un car-régie procéda à la mise en images. Les remerciements cordiaux du lauréat en duplex à Manchester conclurent la cérémonie.

Comme la RTP (*Radio e Televisao de Portugal*) n'était pas encore membre de l'UER, la programmation dominicale le 24 mars 1957 de la rencontre Portugal-France n'engendra aucune frustration ni polémique. La réception de l'Islande le dimanche 2 juin 1957 au Stade Marcel Saupin à Nantes dans le cadre des éliminatoires de la Coupe du monde 1958 ne fut pas plus visible. Les téléspectateurs n'en virent qu'un résumé d'une durée inférieure à deux minutes, ce qui semble très court compte-tenu de l'ampleur du score.¹

II.3.1 Deux directs étrangers pour cacher la peau de chagrin

En fait, ce sont des retransmissions réalisées par la BBC et relayées par la RTF sur ses ondes qui furent les premiers directs que celle-ci proposa en 1957. La finale de la *FA Cup* retransmise en Eurovision et suivie par des millions de téléspectateurs européens ne tint pas ses promesses et aura « *peu contribué à augmenter le prestige du football britannique* ».² Mais, sur le plan des règles du football, un incident auquel les téléspectateurs assistèrent en direct présenta un intérêt particulier : l'ailier gauche d'Aston Villa avait « knockouté » Wood, le gardien de Manchester United d'une manière qui parut, selon Ferran, « *inadmissible aux yeux des téléspectateurs français* ».

Quatre jours plus tard, la retransmission de la rencontre internationale Écosse-Espagne aurait pu relancer la guerre football-TV en raison d'un coup de force de la RTF contre l'autorité de la fédération. Cette dernière avait refusé, comme les règles de l'UEFA le lui permettaient, la retransmission de cette partie dont le coup d'envoi était fixé à 18 heures 45 au prétexte qu'elle ferait « *subir de lourds préjudices* » à la recette du match de Coupe Drago, Racing-Metz, disputé au Parc des Princes à 15 heures 30. La RTF, peu impressionnée par le motif invoqué, passa outre et permit à ses téléspectateurs « *d'assister à la farouche et passionnante bataille*

¹ La France l'emporta par 8 à 0.

² Cf. FERRAN, Jacques, « La balle au bond », *France Football* n°589, 07/05/1957, p. 2.

de *Hampden Park* ». Elle le fit en contrevenant délibérément à un règlement qu'elle avait observé jusque là et son initiative risquait de provoquer des représailles de la FFF et peut-être d'autres fédérations solidaires de la Rue de Londres.¹

Au-delà du caractère ridicule ou mesquin de la position de la FFF, Ferran considérait que le développement d'une offre européenne de football télévisé posait des questions sur le fond :

- Comment une association pouvait-elle prétendre imposer à la TV des limitations concernant les programmes qu'elle retransmet de l'étranger ?
- Comment pourrait-on justifier ce droit de regard et de censure qu'aurait la FFF sur toutes les retransmissions de football de la RTF ?
- Comment les responsables de la télévision peuvent-ils être surpris de trouver en face d'eux un organisme européen du football lucide, cohérent et décidé à ne rien céder sur ce qu'il considère être le bien des fédérations qui le composent ?

Face au danger d'une reprise violente du conflit football-TV, Ferran plaçait son espoir de voir un nouvel arrangement intervenir entre l'Union européenne et l'Eurovision.

Comme la finale de la Coupe d'Europe se déroula le 30 mai 1957 au Estadio *Santiago Bernabeu* à Madrid, sa retransmission en direct ne fut pas possible, car l'Espagne n'était pas encore raccordée au réseau européen et TVE ne disposait pas des capacités techniques pour réaliser un reportage en direct.²

II.3.2 La Guerre d'Algérie s'invite au 40^{ème} anniversaire de la Coupe de France

La finale de la Coupe de France compléta la maigre liste des retransmissions en direct proposées par la RTF au printemps 1957. L'évènement médiatique qu'elle constituait étant devenu habituel, on ne s'étonnera pas que la couverture de la rencontre remportée par le FC Toulouse face au SCO d'Angers devant 43 000 spectateurs à Colombes n'ait pas donné lieu à des commentaires particuliers. On remarquera tout juste que la veille de l'évènement, le 25 mai 1957, un insert dans la page « football » de *L'Équipe* confirma la retransmission en direct qui « *donnera un lustre supplémentaire à la Coupe de France qui fête son 40^{ème} anniversaire* » et se réjouit du fait que « *des millions de Français pourront assister à cet*

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Défense maladroite », *France Football* n°582, 14/05/1957, p. 2.

² La rencontre fut radiodiffusée en direct et en intégralité par la Radio française. Cf. « La finale de la Coupe d'Europe radiodiffusée », *L'Équipe*, 30/05/1957, p. 10.

évènement ». En dépit de sa brièveté, la parution de cet insert confirmait tout à la fois la marche triomphale du nouveau média, le succès populaire de l'épreuve sportive et l'épée de Damoclès qui pesait sur la pérennité de sa retransmission en direct en raison du conflit football-TV.¹

Durant les jours précédant la rencontre, ce ne sont pas tant les deux équipes finalistes qui retiennent l'attention du service des sports que les festivités qui marquaient le 40^{ème} anniversaire de l'épreuve. Le JT ne consacra aucun sujet à la présentation des deux équipes qui allaient s'affronter à Colombes. Le jeudi 23 mai 1957, la RTF présenta une rétrospective de toutes les finales de Coupe de France précédentes dont elle détenait une trace sur film celluloïd. Cette émission d'une durée de trente minutes fut programmée à 18 heures 30. Il s'agissait d'une tranche horaire très souvent inoccupée les jours de semaine, où les téléspectateurs ne pouvaient voir que la mire servant aux techniciens de la RTF à régler image et son, la suite du programme reprenant à 19 heures 15 ou 19 heures 30. Comme il semble s'agir du seul reportage consacré au football en dehors du cadre du JT, des retransmissions en direct ou d'émissions telles « Sport Dimanche », nous abordons là l'une des dissemblances essentielles que l'on peut constater entre le traitement télévisuel du football sur les ondes de la RTF et de l'ARD. Nous avons évoqué le fait que des émissions programmées en « prime time », c'est-à-dire après le Journal Télévisé de la soirée, était quasiment devenu « monnaie courante » outre-Rhin dès la première année d'exploitation commerciale du DF. Nous avons attribué cette différence notable au rang social dont jouissait le football en RFA, notamment après la victoire de Berne. Ce type de choix éditoriaux contribuera de manière non négligeable à l'accession du football au statut de « bagatelle la plus sérieuse du monde » (« die wichtigste Nebensache der Welt ») dans l'esprit du public ouest-allemand durant la décennie précédant la création de la *Bundesliga*. De manière presque caricaturale, ce n'est pas un reportage consacré à la situation politique dramatique ou un documentaire qui occupèrent la tranche horaire du « prime time » le 23 mai 1957, mais une émission de variétés, « L'école des vedettes » réalisée par Marcel Cravenne. L'émission de la RTF, qui était tout à fait inédite d'un point de vue historique et patrimonial, ne bénéficia que d'une annonce minimale dans le numéro spécial de *France Football Officiel* paru pour l'occasion. Pierre Delaunay se contenta de conclure son « Hommage à la Coupe de France » en « *n'omettant pas de rappeler que la*

¹ Cf. « La finale de la Coupe télévisée en direct », *L'Équipe*, 25/05/1957, p. 6.

Presse, la Radio et la Télévision ont bien voulu apporter leur collaboration entière pour donner à ces journées la propagande souhaitable ». ¹

L'émission du 23 mai 1957 ne bénéficia pas davantage d'une réception critique dans la presse sportive, spécialisée ou généraliste retenue pour former notre corpus. Certes, *Radio-TV* consacra un article au 40^{ème} anniversaire de la Coupe de France, mais sa télédiffusion n'y était absolument pas abordée. ²

La finale de la Coupe de France 1957 est entrée dans l'histoire, parce que le Stade de Colombes fut le théâtre d'un attentat politique perpétré par un militant du FLN, Mohammed Ben Sadok, qui assassina Ali Chekal, vice-président de l'Assemblée Algérienne, au moment où celui-ci quittait la tribune d'honneur pour rejoindre sa voiture. Ce fait divers dramatique posa de manière aigüe la question de la sécurité des stades, non seulement pour les personnalités politiques, mais également pour le spectateur anonyme. Nous n'avons pas trouvé dans *France Football Officiel* ou dans la presse sportive d'articles faisant état d'un renforcement des contrôles à l'entrée des stades à la suite de cet événement. Il semblerait que le pouvoir politique, quelles qu'aient pu être les instructions données aux services de sécurité par ailleurs, ait choisi de ne pas réagir officiellement à ce qui ressemblait fort à une preuve tangible de l'exportation du conflit algérien en Métropole. Signalons que les conducteurs de JT ne mentionnent aucun sujet filmé consacré à cette affaire. Par ailleurs, on ne prend pas de grand risque de se tromper en affirmant que Ben Sadok avait choisi le lieu et l'endroit non en raison de la présence des médias et de la publicité instantanée qu'ils pourraient donner à son acte, mais pour se fondre dans l'anonymat de la foule et tirer avantage de la mixité sociale alors inévitable dans les voies d'accès aux tribunes.

II.3.3 Le sport et la télévision : une enquête de *Radio-TV*

Entre le 26 mai et le 7 juillet, le journaliste Georges Duthen présenta dans les pages de *Radio-TV* une enquête-bilan en trois parties qui examinait le traitement du sport sur les petits écrans français. ³

¹ Cf. « Numéro spécial du 40^{ème} anniversaire de la Coupe de France », *France Football Officiel* n° 583, 21/05/1957.

² Cf. BERNARD, Alain, « Née en pleine guerre, la Coupe de France est une quadragénaire qui soulève les passions », *Radio-TV* n° 656, 19/05/1957, pp. 40-41.

³ Cf. DUTHEN, Georges, « Le sport est-il traité en parent pauvre à la TV ? », *Radio-TV* n° 384, 26/05/1957, p. 2.

Sans s'appuyer sur des données chiffrées, le premier volet tentait d'examiner si l'opinion qui prévalait dans les milieux sportifs, c'est-à-dire le sentiment que le sport était traité en parent pauvre à la télévision, était justifiée. La démonstration commençait par deux constats qui semblaient fonder ledit sentiment. Duthen déplore que les sujets passés dans « Sports Dimanche » soient trop souvent brefs, incomplets et défraîchis et que les directs sportifs soient devenus peau de chagrin, en particulier ceux couvrant des rencontres de football. Il y voit une politique contre-productive de la RTF, car de récentes statistiques confirmaient que le spectacle sportif demeurait une locomotive pour le nouveau média et les amateurs de sport constituaient son public le plus fidèle. Ces derniers avaient une motivation supplémentaire de se plaindre : le choix des manifestations couvertes. Le choix de diffuser des combats de boxe ou de catch de troisième catégorie, des rencontres amicales de rugby ou de jeu à treize constituait une véritable contre-propagande pour le sport télévisé, car il entraînait invariablement l'ennui du téléspectateur en dépit des efforts d'autopromotion auxquels devait se soumettre le commentateur pour « *sauver son reportage* ».

La qualité des commentaires était elle-aussi discutable et Duthen regrettait l'absence des spécialistes indispensables dans l'équipe du service des reportages et des sports. Il conseille alors à la RTF de s'inspirer des efforts consentis par la presse pour satisfaire les exigences des amateurs éclairés, plus nombreux, selon lui, parmi les « sportifs » que parmi tout autre public. La seule voie envisageable selon Duthen consisterait à renoncer à tenter de « *mettre l'émission sportive à la portée de tous* » et de s'interdire les commentaires fantaisistes ou légers qu'un animateur d'émission culturelle ne s'autoriserait pas, même s'il a le souci d'élargir son public.

Le deuxième volet du dossier de Duthen concernait ce qui constitue l'un des aspects les plus importants de notre problématique : l'impact de la retransmission sur la fréquentation du stade. Signalons que l'auteur commet une grossière erreur dans son paragraphe introductif en indiquant qu'au cours de la saison 1956-1957, la RTF avait offert France-Hongrie et France-URSS à son public. Pour expliquer la faiblesse de l'offre de directs sportifs, Duthen évoque les budgets limités dont dispose la RTF. Il rappelle ce n'était que grâce à l'Eurovision que les téléspectateurs français avaient pu suivre le combat Halimi-D'Agatha. Les organisateurs

Cf. DUTHEN, Georges, « Devant les fauteuils vides ? », *Radio-TV* n° 385, 02/06/1957, p. 9.

Cf. DUTHEN, Georges, « La TV peut remplir les stades, mais elle veut être mieux comprise », *Radio-TV* n° 390, 07/07/1957, p. 40.

exigeaient huit millions pour le direct, la RTF ne pouvait en payer que deux. La différence fut « réglée » par la RAI.

Concernant le football, Duthen pensait évidemment que l'attitude de la FFF était souvent indéfendable et qu'un refus de retransmission de la rencontre Écosse-Espagne aurait relancé la guerre du football à la télévision. Il se demandait pourquoi l'expérience de Reims-Metz était restée sans lendemain. La télévision avait-elle l'impression d'avoir conclu un marché de dupe dont elle serait la victime ? Les vraies raisons étaient ailleurs, mais pas rassurantes pour autant : les crédits affectés aux sports dans le budget de la RTF avaient été sensiblement réduits après cette première expérience de diffusion d'un match décalé avec compensation à la clé. Par ailleurs, le nouveau directeur général de la RTF, Gabriel Delaunay, était occupé par la réorganisation de ses services et n'aurait pas encore eu le temps d'examiner la question du football au fond.¹

Le dernier volet de l'enquête donnait la parole à Pierre Sabbagh pour évoquer les perspectives d'avenir du sport télévisé. Ce dernier insista sur la notion de risque que le média prenait avec chaque direct. En effet, en dépit des promesses liées au prestige d'une affiche, le spectacle ne se révélait pas toujours télégénique. Développant sa vision de promoteur du sport que pouvait jouer la RTF, Sabbagh ne cita pas le football, mais l'athlétisme. Pour conclure sa démonstration et aborder la question des coûts des émissions sportives, Sabbagh invitait le SNIR à dépasser son attitude de soutien moral adoptée vis-à-vis de la télédiffusion du sport pour consacrer au développement des reportages sportifs une partie des millions dépensés pour la publicité du sport dans la presse. Cet appel était évidemment motivé par le rôle joué par le SNIR dans le conflit football-TV à la fin de l'année 1956 et dans les premiers entretiens de janvier 1957.

II.3.4 « Quand on n'est pas riche, on se contente des restes »

À la fin du mois de septembre 1957, Christian Quidet, qui officiait habituellement dans les pages de *Radio-TV*, fit une pige dans le magazine dirigé par Marcel Leclerc. Son intention première était sans aucun doute de livrer dès la rentrée une explication pour l'immobilisme

¹ Cf. MEYER, Claudine, « M. Gabriel Delaunay, Directeur-général de la RTF, fait le point », *Radio-TV* n° 654, 05/05/1957, pp. 3 & 8. Dans cet article de deux pages présentant les objectifs du nouveau « chef » de la RTF, le sport n'est jamais mentionné.

qui caractérisait l'évolution du traitement du football à la télévision.¹ Évoquant un projet de protocole soumis quelques semaines auparavant par la Ligue Nationale de Football (le nouveau nom du GCA) à la RTF, Quidet évoque d'entrée que celui-ci était peu favorable à la télévision compte tenu de ses moyens budgétaires. Précisons qu'il n'avait pas vu le document et tenait ses informations directement de Pierre Junqua, le secrétaire général de la LNF. N'ayant pas été signé, ledit protocole n'était pas tout à fait mort-né puisque certaines de ses clauses seraient respectées et reconnues officieusement à la faveur d'un « *gentlemen's agreement* » de la part de la TV comme étant le seul document de référence pour les occasions qui pourraient se présenter.

Dans ce protocole, les clauses concernant la retransmission des rencontres dominicales de championnat demeuraient inchangées : le direct était absolument interdit. Pour les matches amicaux, en nocturne ou en semaine, la seule modification concernait la prescription faite à tous les clubs de refuser une retransmission si la compensation financière versée par la RTF était inférieure à 500 000 francs. Pour les différés, les sujets passés au JT ou dans « Sports Dimanche » ne pouvaient toujours pas excéder une durée de sept minutes par rencontre, le nombre de rencontres couvertes n'étant pas limité. Pour les matches amicaux, avec demande préalable, des résumés de 15 minutes étaient envisageables. En contrepartie, la LNF demande que la RTF lui accorde enfin le droit de passer à l'écran une fois par semaine pour bénéficier d'une publicité compensatrice : annonce d'un match ou présentation d'un joueur, d'une équipe. En outre, à des fins propagandistes et éducatives, la LNF revendique le droit de disposer de copies de films réalisés par les équipes de la RTF afin de les prêter aux clubs qui ont des sections « jeunes » ou qui en créent.

L'expérience du match avancé Reims-Metz étant restée sans lendemain, alors que la RTF avait convenu de procéder à trois essais, la LNF n'envisage son renouvellement qu'à titre exceptionnel. Comme la même règle de calcul de la compensation financière a été conservée et que Reims-Metz était le plus mauvais choix possible, Quidet se prend à rêver que la RTF serait enfin en mesure de retransmettre des rencontres au sommet du championnat. Le seul inconvénient proviendrait de la déperdition de public qu'entraînait quasi-mécaniquement le déplacement d'un match au samedi, car la moyenne des recettes de la saison était basée sur

¹ Cf. QUIDET, Christian, « Le football a proposé un protocole d'accord que la TV n'a pas signé », *Télévision-Programme-Magazine* n° 101, 29/09/1957, pp. 12-13.

des rencontres dominicales attirant plus de monde. D'où sa proposition de déplacer les matches au samedi soir en nocturne à 20 heures 30.

La prescription d'une somme minimale à exiger par les clubs pour la retransmission d'une rencontre amicale était dictée par l'agacement que ressentait les dirigeants du football qui se sentaient moins bien traités, moins bien considérés par la RTF que les organisateurs de spectacle de variétés. Junqua estimait même qu'à un million de francs, un match de 90 minutes était bien plus rentable pour la TV qu'une émission de variétés de durée similaire.

On perçoit dans la démarche retenue par les autorités du football, la ferme volonté de défendre des intérêts estimés légitimes tout en prenant la précaution de ne pas se laisser confiner dans le rôle du bouc émissaire par un partenaire qui savait pouvoir compter sur l'appui spontané du grand public. À l'automne 1956, Delaunay avait attendu l'éclatement de la crise pour faire état de missives officielles restées sans réponse. En 1957, Junqua tente par le biais de confidences bénignes de désamorcer à l'avance toute polémique qui pourrait naître de l'absence durable de retransmissions en direct ou d'un refus de retransmission concernant un match de l'équipe de France.

II.3.5 Déroute tricolore à Wembley devant dix millions de « spectateurs »

Les accords officieux entre la FFF et la RTF n'ayant pas connu de modifications à l'intersaison, les téléspectateurs français savaient dès le début de la saison 1957-1958 qu'ils ne verraient très probablement pas le match de qualification pour la Coupe du monde 1958 que le onze tricolore devait disputer à Bruxelles le dimanche 27 octobre 1957. De toute façon, l'autre déplacement de la sélection nationale l'amenant à Budapest le 6 octobre 1957, celui-ci ne pouvait faire l'objet d'une retransmission en direct pour des raisons techniques.

Dans ce contexte, le match Angleterre-France disputé à Wembley le mercredi 27 novembre 1957 promettait de constituer le sommet télévisuel de l'automne pour les amateurs de football.¹ Après de multiples retransmissions Eurovision d'événements sportifs réalisées par la BBC, les téléspectateurs français pourraient assister la première prestation télévisée d'une équipe de France dans le « Temple du football ». Sur le plan strictement sportif, en dépit de la

¹ Une lettre de lecteur parue dans le numéro de *France Football* d'avant-match déplorait la programmation en semaine parce qu'elle privait les travailleurs du match. Cf. « Les travailleurs privés d'Angleterre-France », *France Football* n° 610, 26/11/1957, p. 23.

perte évidente de prestige du football anglais sur la scène des sélections nationales, le match de Wembley devait constituer un nouveau jalon dans la progression de la « génération Kopa » dont les résultats avaient été très prometteurs depuis la Coupe du monde 1954.¹ Il s'agissait avant tout de procéder à une revue des forces disponibles en vue de la participation à la Coupe du monde en Suède, qui était devenue plus que probable en raison du match nul obtenu à Bruxelles un mois auparavant. La déconvenue subie à Budapest début octobre en avait été plus qu'atténuée, notamment parce que les nouveaux appelés avaient donné satisfaction. On sent toutefois dans l'éditorial d'avant-match de Jacques Ferran pointer une sourde inquiétude liée à la préparation déficiente qui avait hypothéqué les performances de l'équipe de France en Suisse en 1954. Le directeur de *France Football* conseille aux sélectionneurs nationaux de fixer la limite de la période de sélection à la date du match devant opposer la France à la Bulgarie le 25 décembre 1957. Il faudrait, selon lui, entrer dans l'étape de la préparation dès le début de l'année civile 1958 et tirer profit des deux matches de préparation prévus au printemps pour développer le fond de jeu de l'équipe. La veille de la rencontre de Wembley, Ferran redoute donc que les sélectionneurs ne procèdent à des essais qui conduisent à un nouveau désastre :

« L'équipe de France aura contre elle, à Wembley, non seulement l'impressionnante foule anglaise et le redoutable climat britannique, mais également sa propre jeunesse, son inexpérience et son manque de cohésion. A-t-on jamais vu une équipe de football, créée de toutes pièces, tourner rond ? Non, à moins qu'il ne s'agisse de super-techniciens. Le drame de cette équipe de France, c'est qu'elle est sans passé et peut-être sans avenir. »

La retransmission en direct de la rencontre était suffisamment importante aux yeux de la rédaction de *France Football* pour qu'elle décida de lui consacrer une pleine page.² Deux illustrations photographiques accompagnent le texte. L'une montre un technicien actionnant une caméra de direct, tandis que l'autre présente Jacques Sallebert, le commentateur désigné, lors d'un moment de détente dans un studio de télévision. Ce dernier évoque les techniques de mise en images de la BBC et ses attentes vis-à-vis du match à venir. Le propos introductif, probablement dû à Jacques Ferran, valorise certes les bienfaits de l'Eurovision, mais, concurrence entre les deux médias oblige, n'omet pas de mettre le spectateur en garde sur les limites de toute retransmission :

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Wembley : un nouveau jalon », *France Football* n° 610, 26/11/1957, p. 2.

² Cf. SALLEBERT, Jacques, « L'équipe de France jouera mercredi devant dix millions de spectateurs », *France Football* n° 610, 26/11/1957, p. 22.

« Angleterre-France aura mercredi une dimension supplémentaire. Grâce à l'Eurovision, une percée de Piantoni ou un tir de Taylor feront vibrer, en même temps, des millions de spectateurs en Europe. Grâce à la télévision, des millions de Français pour qui "voir jouer l'équipe de France" était un rêve irréalisable pourront juger directement Abbes, Bollini et Vincent. Sans doute ne seront-ils pas "tout à fait" à Wembley et devront-ils prudemment se défier de tout ce qu'ils verront. Car l'écran de télévision ne donne qu'une vue partielle, limitée d'un match et ne permet, par exemple, aucun jugement tactique. Mais quel merveilleux progrès et quel prodigieux prolongement pour un match que ces millions de regards passionnés à travers l'Europe ! »

Après avoir rappelé l'enjeu de la rencontre, Sallebert procède principalement à une comparaison des styles de mise en images des directs sportifs pratiqués par la BBC et la RTF. Il rappelle la tradition qu'ont développée les services anglais en matière de télédiffusion du football et souligne le souci constant des équipes de tournage des directs sportifs : simplifier au maximum la technique des retransmissions sportives. De ce fait, la disposition des caméras de la BBC en tribune présidentielle n'a rien de surprenant, elle respecte la règle des 180° comme le font toutes les sociétés de télévision qui filment le football. Par contre, détail important, la BBC place toujours deux caméras avec téléobjectif en tribune et une au sol pour pouvoir insérer quelques images de la tribune présidentielle ou des bancs de remplaçant. Puis, Sallebert évoque le fait qu'au contraire de la RTF, la BBC se refuse à placer des caméras derrière les buts pour éviter de désorienter le téléspectateur. Le discours tenu sur la propension des Anglais et des Français à prendre plus ou moins de risques pendant les reportages, s'il n'évite pas les clichés essentialistes, vise avant tout à préparer le téléspectateur français à l'exotisme tout relatif que revêtira la retransmission à venir. Dans cette perspective, Sallebert prévient que les cameramen anglais rechignent à faire des gros plans de peur de perdre de vue la course du ballon. Une certaine monotonie dans la réalisation était donc prévisible. Concernant la transmission de l'image et sa conversion au standard français, les explications de Sallebert rappellent à tout un chacun qu'il s'agit de procédés techniques complexes et qu'un contretemps est toujours possible. Profitant de la tribune qui lui était offerte, il invite les téléspectateurs à ne pas rater son émission « À vous Londres » qui suivra immédiatement le JT et au cours de laquelle les téléspectateurs pourront comparer leurs impressions du match avec celles de journalistes français présents au stade. Un objectif de légitimation du nouveau média était assigné à cet exercice. Sa définition laisse toutefois pantois, car, sur le mode de la plaisanterie, elle invalidait sur un ton trivial l'expertise et la meilleure perspective que les journalistes sportifs revendiquaient pour leur compte, et sur la même page, concernant l'approche analytique des rencontres de football :

« J'espère, mercredi soir, avoir la possibilité de faire venir en studio, pour une émission spéciale "À vous Londres", deux ou trois journalistes français qui auront suivi le match à Wembley. Vous (les téléspectateurs) pourrez ainsi comparer vos impressions personnelles avec celles des spectateurs. Si vous êtes d'accord avec ce que diront mes confrères journalistes, cela prouve que la Télévision aura rempli sa mission en vous donnant la physionomie exacte de ce match. Si vous êtes en désaccord, cela signifiera que vous êtes mauvais juge ou que les journalistes qui seront sur la sellette sont de mauvais critiques. De toute façon, ce ne sera certainement pas la faute de la Télévision car les caméras ne peuvent ni mentir ni se tromper. »

La lourde défaite par 4 à 0 de l'équipe de France ne laissa pas de place pour des divergences de vues entre journalistes et téléspectateurs. Piochant dans le registre historique, le titre de l'éditorial de Jacques Ferran prit des accents napoléoniens.¹ En déplorant la pauvreté du jeu français, Max Urbini regrettait que ce spectacle eût les honneurs de la télévision :

« Pauvre est bien le mot qui caractérise le jeu français à Wembley. Et cela, des milliers de téléspectateurs ont pu le voir sur leur écran. C'est avec beaucoup d'amertume qu'ils ont dû tourner le bouton de leur poste. »²

II.4 Deuxième et dernière Coupe du monde marquée par l'offre unique de l'Eurovision (1958)

En raison de la faible quantité d'articles trouvés dans notre corpus de presse allemand pour l'année 1958, nous avons opté pour une présentation de l'année 1958 qui dérogeait à celle retenue pour les autres années et inclus des passages ci-après concernant la couverture journalistique ouest-allemande de la couverture télévisée de la Coupe du monde.

L'année 1958 n'est pas seulement marquée par la performance aussi régjouissante qu'inattendue de l'équipe de France à la Coupe du monde de Suède. Bien évidemment, le « retour aux affaires » du général De Gaulle et la fondation de la Vème République en constituent les événements qui viennent à l'esprit de tous les Français qui vécurent la période ou qui l'ont découverte dans les livres d'histoire. En matière de politique sportive et médiatique, le changement de régime ne resta pas sans conséquences. Le volontarisme manifesté dans d'autres domaines affecta également le discours des responsables de la RTF dans leur relation avec les autorités du football. Le rôle joué par Raymond Marcillac, nommé patron du service des sports le 12 septembre 1958, constitue l'un des points de dissemblance les plus flagrants avec la situation prévalant de l'autre côté du Rhin. Loin d'avoir la naïveté de

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Wembley, Wembley, morne plaine... », *France Football* n° 611, 03/12/1957, pp. 4 & 21.

² Cf. URBINI, Max, « "Off day" tricolore à Wembley », *France Football* n° 611, 03/12/1957, p. 3.

penser qu'un Robert E. Lembke n'était pas un homme de pouvoir et d'intrigues pour arriver à ses fins, nous attirons d'ores et déjà l'attention du lecteur sur le fait que les autorités du football allemand ne personnalisent jamais les charges qu'elles pouvaient émettre à l'encontre de l'ARD. La situation fut bien différente en France et « l'art de la négociation » privilégié par le chef du service des sports de la RTF y était pour beaucoup.

II.4.1 Inquiétudes printanières autour d'une équipe de France peu visible sur le petit écran

Le premier semestre de l'année civile 1958 est avant tout marqué par la rareté des occasions offertes aux supporters de l'équipe de France de pouvoir suivre ses exploits dans le cadre d'une retransmission en direct. La première occasion, qui leur sera donnée de le faire, fut la rencontre de préparation France-Espagne disputée au Parc des Princes le jeudi 13 mars 1958. Avant la demi-finale de Coupe du monde disputée à Solna contre le Brésil, le match France-Suisse du mercredi 16 avril 1958 fut le second match du onze tricolore à avoir les honneurs d'un reportage en direct. Outre la programmation en semaine, la bonne marche de la location avait joué en faveur d'une retransmission en direct dans les deux cas. Ainsi, le mardi 13 mars 1958, Max Urbini annonçait dans sa rubrique « Quoi de neuf depuis une semaine ? » que la FFF avait donné son accord pour la retransmission en direct de France-Espagne le dimanche 9 mars après avoir gagné la certitude que la partie se disputerait à guichets fermés.¹ Voilà qui semblait de bon augure, car comme nous l'avons évoqué, l'année 1957 fut une année blanche concernant les apparitions en direct de l'équipe de France, si l'on omettait le match disputé à Wembley à la fin du mois de novembre.

Une semaine après le match nul relativement décevant de la sélection nationale face au onze d'Espagne, le public français put assister à la prestation de la *Mannschaft* face à cette même équipe lors de la rencontre diffusée en Eurovision le mercredi 19 mars 1958. Ce fut l'occasion pour la presse sportive hexagonale de comparer valeur intrinsèque des deux équipes nationales et méthodes de préparation ayant cours des deux cotés du Rhin. Dès le début de l'année 1958, le bilan et la préparation de Herberger avait retenu l'intérêt de *France Football* au point de lui consacrer une double page. Son correspondant, Hans Blickensdörfer, revenait sur les déboires et les errements de la *Mannschaft* au cours des quatre dernières années pour constater que ses derniers résultats et les promesses de succès qu'ils recélaient donnaient

¹ Cf. URBINI, Max, « Quoi de neuf depuis une semaine ? », *France Football* n° 625, 11/03/1958, p. 3.

raison à Herberger, qui avait été moult fois contesté au cours des saisons précédentes.¹ L'autre page présentait le point de vue de spécialiste d'un pilier de la rédaction du *Kicker*, Fritz Weilenmann.² Ce procédé, relativement courant à l'époque, constituait l'un des atouts dont disposait la presse sportive par rapport à la télévision. Celle-ci souffrait bien davantage de la barrière de la langue. La technique du doublage et celle de la traduction simultanée n'étaient pas encore vraiment au point et représentaient aux yeux des responsables un investissement trop important pour des interviews de sportifs ou de spécialistes étrangers d'un championnat de football. Nous retiendrons du bilan dressé par Blickensdörfer que l'évolution des performances de la *Mannschaft* semblait illustrer les principes de préparation que Herberger avait appliqués avant la Coupe du monde 1954 et auxquels il avait décidé de rester fidèle contre vents et marées :

« Pour remporter le Championnat du monde, il faut posséder une équipe athlétique en pleine forme physique, car une telle épreuve n'est en rien comparable avec un match-démonstration. »

Signalons que Blickensdörfer n'hésita pas à piocher dans le registre militaire pour caractériser la rigueur défensive de la *Mannschaft*, qui lui valut une grande part des succès engrangés en 1957. Celle-ci serait « aussi solide qu'un Blockhaus ». Weilenmann, quant à lui, détaillait le programme de préparation conçu pour donner à la *Mannschaft* le maximum de chances de conserver son titre. Herberger avait obtenu que les joueurs pressentis pour faire partie du groupe se rendant en Suède fussent libérés deux fois par mois le mercredi pour participer à des réunions organisées dans les « *Sporthochschulen* » de Cologne, Duisbourg ou Munich. L'objectif était de parfaire leur condition physique par un travail spécifique de suivi visant à les amener à leur meilleure forme au mois de juin. Par ailleurs, le calendrier de l'*Oberliga* avait été considérablement modifié pour dégager du temps libre pour la sélection nationale. Ainsi, la finale du Championnat d'Allemagne, qui se déroulait d'ordinaire aux environs du 15 juin, fut avancée au 15 mai en cette saison de Coupe du monde. La *Mannschaft* devait effectuer un stage de deux semaines à Duisbourg avant de partir pour la Suède le 1^{er} juin. Côté français, on déplorait, par contre, les difficultés que rencontrait régulièrement le comité de sélection pour faire passer les intérêts de la sélection nationale avant ceux des clubs. La situation particulière de la star de l'équipe de France, Raymond Kopa, « exilé volontaire » au

¹ Cf. BLICKENSDÖRFER, Hans, « L'évolution du football allemand depuis 1954 : Herberger a reconstruit une équipe », *France Football* n° 616, 07/01/1958, p. 6.

² Cf. WEILENMANN, Fritz, « Qui voudra gagner en Suède, devra battre le tenant du titre », *France Football* n° 616, 07/01/1958, p. 7.

Real Madrid faisait débat depuis des mois. À la fin de l'année 1957, *France Football* avait même lancé un appel à ses lecteurs pour qu'ils fassent état de leur point de vue à ce sujet.¹ Les règlements de la FIFA ou de l'UEFA, le contrat liant le joueur au Real Madrid n'obligeaient pas les dirigeants madrilènes à le libérer pour honorer ses sélections en équipe nationale. Ce fut l'une des motivations priordiales pour revenir en France alors qu'il lui restait encore deux de ses cinq ans de contrat à honorer avec le Real :

« (...) *la carrière de footballeur est courte et moi j'aimais beaucoup l'équipe de France. Or, lorsque le Real me laissait rejoindre la sélection, c'était en quelque sorte une faveur que Don Bernabeu faisait à la FFF, même la participation à la Coupe du monde en était une. En Suède, M. Nicolas m'avait fait comprendre que pour mon parcours en bleu, c'était bien mieux de jouer dans un championnat où un club ne pouvait m'empêcher d'honorer une sélection.* »²

Cette réalité statutaire du contrat professionnel justifiait partiellement le refus de principe de Herberger de sélectionner des joueurs allemands évoluant à l'étranger. Mais l'exil doré de certaines vedettes pouvait se révéler bénéfique pour la progression d'une sélection. Ainsi, au moment de passer en revue favoris et outsiders, Weilenmann estimait qu'à l'instar de la Suède, l'Argentine profiterait du rappel de ses « mercenaires » évoluant en *Seria A* italienne. Par contre, il doutait fortement que la sélection tricolore puisse s'adapter aux exigences athlétiques du tournoi final organisé en Suède. Son avis était à peu près identique concernant les « artistes brésiliens ». Certes, la suite des événements infirma ses hypothèses concernant le Brésil et la France, mais au sein de l'équipe suédoise le rôle des « Italiens » se révéla effectivement déterminant.

À moins de trois mois du début d'une compétition où elle entendait défendre son titre, les téléspectateurs français eurent donc le privilège de voir l'équipe de RFA confirmer son redressement en battant nettement un adversaire comptant le meilleur joueur du monde, Di Stefano, et moult autres vedettes du Real et du Barça dans ses rangs. Cet exploit sportif inspira un éditorial de Jacques Ferran dont les lignes sont serties des habituelles considérations essentialistes concernant le miroir du peuple allemand que constituerait sa sélection nationale.³ Sous la plume du directeur de *France Football*, le onze de Herberger devient une « *formidable machine à jouer au football, puissante, massive, implacable* », une équipe ayant « *froidement, scientifiquement, décidé d'empêcher l'Espagne de faire usage de*

¹ Cf ; « Faut-il rappeler Kopa ? », *France Football* n° 607, 05/11/1957, p. 23.

² Cf. Entretien avec Raymond Kopa (30/03/2011)

³ Cf. FERRAN, Jacques, « On n'improvise pas une équipe nationale », *France Football* n° 627, 25/03/1958, p. 2.

son arsenal offensif ». Ferran constata que, débarrassés de leur adversaire le plus dangereux (Di Stefano), les Allemands avaient joué « *avec un esprit de corps et des qualités physiques suprêmement développées* », manifestant ainsi « *le genre de qualité qui sont le fruit du travail et non point du génie* ». Ferran prédisait que les virtuoses argentins, les premiers adversaires de la *Mannschaft* en Coupe du monde, allaient passer un « *mauvais moment, dès le premier tour, face aux bull-dozers germaniques* ». Après des années de déception, d'essais apparemment peu concluants, il semblait que Sepp Herberger allait réussir le tour de force de former une sélection compétitive pour se rendre en Suède. Dans celle-ci, le talent de stratège du « vieux Fritz », dont la rentrée contre l'Espagne fut plus que prometteuse, bonifiait à nouveau le jeu de ses coéquipiers.¹ Et Ferran de conclure en conseillant aux sélectionneurs français de s'inspirer de l'exemple allemand qui démontrait « *qu'à force de préparation physique et morale, on pouvait atteindre un degré de puissance et d'efficacité* » propre à battre n'importe quelle équipe.

La déroute de Wembley à la fin de l'année 1957, la baisse de régime du Stade de Reims dans le championnat national et l'élimination de l'AS Saint-Étienne face aux Glasgow Rangers dès le premier tour de la Coupe d'Europe à l'automne 1957 avaient renforcé le doute quant aux possibilités de bien figurer de l'équipe de France. En outre, les deux matches nuls concédés à Paris lors des rencontres de préparation précitées n'étaient pas de nature à rassurer ses supporters. Or la presse n'était pas tendre avec une équipe dont le fond de jeu n'était pas encore convaincant. À nos questions concernant la couverture médiatique de la préparation de l'équipe de France en 1958, Raymond Kopa, qui ne participa à aucune des deux rencontres de préparation du printemps et rejoindra tardivement le camp d'entraînement avant le début de la Coupe du monde, indiqua que les critiques, souvent injustes, de la presse furent une évidente source de motivation pour le onze de France :

« En 1958, je rejoins le groupe de l'équipe de France 8 à 10 jours après les autres sélectionnés, car je dispute une finale de Coupe d'Europe à Bruxelles contre Milan. Alors, en termes de préparation, l'ambiance était très différente, car on s'était qualifié très péniblement et, en outre, on avait hérité d'un groupe difficile, la presse ne donnait pas cher des chances de l'équipe de France. En forçant un peu le trait, on peut presque dire que beaucoup pensait qu'on était parti en vacances en Suède. Ces critiques étaient exagérées. Le groupe était revancharde et voulait prouver sa valeur sur le terrain, il l'a démontré tout au long de son parcours suédois, non seulement en gagnant, mais en le faisant avec panache, avec un style qui a aussi enthousiasmé les observateurs étrangers. »²

¹ Cf. Reprise d'une interview de Sepp Herberger accordée à *Internationale Sport-Korrespondenz*, France Football n° 625, 11/03/1958, p. 6.

² Cf. Entretien avec Raymond Kopa (30/03/2011)

On pouvait percevoir « entre les lignes » de l'éditorial précité de Jacques Ferran que les rencontres de Coupe du monde allaient constituer l'occasion pour le grand public de se faire une idée de l'évolution du jeu et de la place de la France dans la hiérarchie mondiale du football. Comme la couverture télévisée de l'évènement était probable, car le déroulement du tournoi coïncidait avec l'entrée de la Suède dans l'Eurovision, les performances des uns et des autres allaient, selon les attentes d'une majorité d'observateurs, bénéficier d'une couverture médiatique inédite. Ce fait ne pouvait que renforcer le rôle de vecteur identitaire dont le football était investi depuis plusieurs décennies.

II.4.2 La Coupe du monde 1958 : Négociations des droits et attentes du public franco-allemand avant le coup d'envoi du premier tour

Durant les premiers mois de l'année, plutôt que la couverture télévisée, ce sont surtout les autres aspects de l'organisation du tournoi qui retenaient l'attention de la presse sportive : présentation des stades avec plan et programme des rencontres de premier tour, repérage et choix des résidences des diverses équipes, présentation des infrastructures d'accueil pour la presse et de gestion des afflux de supporters, notamment allemands.¹ Ces derniers n'étaient pas réputés pour leur violence, mais le souvenir de la guerre était encore trop proche pour qu'un déplacement d'Allemands déambulant en grand nombre dans les rues tout en chantant fort et en agitant des drapeaux ne soit pas considéré comme une tâche particulière et délicate dans la liste des missions incombant aux services chargés de l'ordre public. Les organisateurs suédois avaient évidemment noté que les supporters allemands s'étaient déplacés en grand nombre en Suisse.² Comme la distance séparant le Schleswig-Holstein du Sud de la Suède n'était guère plus importante et que la RFA disputerait probablement ses rencontres du premier tour à Malmö, ils y voyaient un facteur de nature à motiver les plus « fanatiques » à se rendre en Suède pour voir leur équipe favorite. Celui-ci serait bien entendu amplifié en cas de désaccord hypothéquant ou limitant la couverture télévisée. Cette éventualité était déjà envisagée par Friedebert Becker à la fin du mois d'octobre 1957, alors qu'il visitait les installations sportives suédoises et les équipements destinés à favoriser le travail de la presse.³ Les affectations géographiques des diverses équipes furent définitives après le tirage au sort

¹ Cf. «Tous les stades et tous les matches de la Coupe du monde», *France Football* n° 623, 25/02/1958, p. 6.

² Les premiers grands déplacements de supporters allemands coïncidaient aussi, peu ou prou, avec les débuts du tourisme de masse bon marché.

³ Cf. BECKER, Friedebert, « In Malmö lernt die Poizei schon Deutsch ! » («À Malmö, la police apprend déjà l'allemand ! »), *Der Kicker* n° 43, 28/10/1957, p. 2.

qui eut lieu le 8 février 1958. Bien que la liaison télévisuelle avec le réseau Eurovision ne fût pas encore en service, ce tirage au sort fut le premier de l'histoire de la Coupe du monde dont le déroulement et l'organisation furent placés sous le signe de sa couverture télévisuelle. Les Suédois le suivirent en direct.¹ L'article que le rédacteur en chef du *Kicker*, présent à Stockholm, consacre à l'évènement est, bien entendu, focalisé sur les pronostics et les supputations qu'entraînent tout tirage au sort et autres modalités d'une compétition, mais un cameraman de la télévision au travail devant le tableau récapitulatif de la composition des diverses poules constitue l'illustration principale de l'article. La légende anodine au premier regard, confirme néanmoins le caractère indispensable que revêtirait dorénavant la présence de caméras de télévision lors de grands évènements cérémoniels et donc programmés :

« Sur le grand tableau, éclairé par des projecteurs et filmé par des caméras de télévision, s'affiche le résultat définitif du tirage au sort de Stockholm. »²

Une fois le tirage au sort effectué et le calendrier des retransmissions établi, l'observateur averti pouvait conclure au vu de la localisation des rencontres de premier tour de l'équipe de France que le public hexagonal ne pourrait – éventuellement - voir sa sélection nationale en direct qu'en cas de qualification pour les quarts de finale. En effet, le onze tricolore devait jouer contre le Paraguay à Norrköping le 8 juin, contre la Yougoslavie à Västerås le 11 juin et contre l'Écosse à Örebro le 15 juin.³

Dans la rubrique « Le sport en 819 lignes » dont il avait la charge dans *Télévision-Magazine*, Christian Quidet revint sur la diffusion en Eurovision du match de Francfort avant d'aborder la couverture probablement prévisible de la Coupe du monde.⁴ On remarque dès l'entame de son propos que Quidet n'était pas le journaliste le plus versé dans l'analyse tactique des rencontres de football. Ainsi présenta-t-il Alfredo Di Stefano et Fritz Walter comme « *les deux meilleurs avant-centres du moment* ». Puis, comme ce fut le cas de Jacques Sallebert pour la retransmission d'Angleterre-France réalisée depuis Wembley par la BBC quatre mois plus tôt, il compara les styles de réalisation de la RTF avec ceux de l'ARD. Contrairement au

¹ Aucun sujet concernant le tirage au sort n'est référencé dans les conducteurs de JT de la RTF. Son intérêt a dû être considéré comme mineur compte-tenu des délais d'acheminement des résumés avant la mise en service du relais de Malmö.

² Cf. BECKER, Friedebert, « Weltfavorit Nr. 1 unser Gegner Nr. 1 » (« Le favori n° 1 des pronostiqueurs du monde entier sera notre adversaire n°1 »), *Der Kicker* n° 6, 10/02/1958, pp. 3 & 5.

³ Seul le stade de Norrköping était équipé pour les retransmissions en Eurovision, mais le 8 juin d'autres directs furent programmés (Suède-Mexique et RFA-Argentine).

⁴ Cf. QUIDET, Christian, « La TV sportive à la conquête du football et des Championnats du monde », *Télévision Magazine* n° 127, 30/03/1958, p. 43.

propos de Sallebert, dans lequel on percevait une évidente déférence vis-à-vis de l'institution anglaise, Quidet critiqua franchement la réalisation de l'ARD, qui, selon lui, souffrait de la comparaison avec le travail des équipes de reportage de la RTF :

« Sur le plan télévision, la retransmission d'Allemagne n'a fait que renforcer le succès de la réalisation RTF du Parc des Princes (France-Espagne). Les cameramen allemands, statiques et peu inspirés, n'ont pas cherché à varier les plans et les images. Ils ont donné certes un reflet exact de la partie, mais aucune recherche de cadrages, aucun gros plan, aucune tentative d'originalité dans la prise de vues n'est à souligner. »

Pour valoriser un tel matériau, il aurait fallu un commentaire en tous points irréprochable. Las, la prestation de Raymond Marcillac, qui venait de prendre la direction du service des sports deux mois plus tôt, ne fut pas en mesure de recueillir l'assentiment de Quidet, qui devint pourtant son collaborateur dans un futur pas trop éloigné :

« Le commentaire de Raymond Marcillac, en la circonstance fut tout aussi monocorde (que la réalisation allemande). Raymond Marcillac – qui vient de prouver depuis deux mois qu'il était un chef des sports entreprenant et très actif – ne devrait pas s'entêter à vouloir commenter certains sports pour lesquels il y a meilleur que lui. »

Comme Raymond Marcillac devait être l'envoyé spécial de la RTF en Suède en compagnie de Jacques Sallebert, la critique de Christian Quidet indiquait que, contrairement à ce qui avait encore été le cas lors de la Coupe du monde en Suisse, le public serait dorénavant bien plus exigeant en termes de réalisation et de commentaires.¹

Constatant qu'avant le début de la Coupe du monde, trois directs de football allaient encore être proposés sur les ondes de la RTF, Quidet voulait y voir le « *présage d'une entente FFF-TV qui permettrait aux téléspectateurs français de ne plus être complètement privés de football* ». ² Jusque là, la presse française n'avait guère évoqué les tractations qui étaient engagées entre les organisateurs suédois et l'Eurovision. L'issue de celles-ci n'était pas sûre

¹ Raymond Marcillac avait un passé d'athlète de haut niveau et donc une passion pour l'athlétisme, mais sa capacité à analyser une rencontre de football sera constamment remise en question jusqu'à son départ de l'ORTF au début des années 1970.

² Il s'agissait de trois finales : celle de la *FA Cup*, de la Coupe d'Europe et de la Coupe de France. Leur retransmission télévisée, devenue « habituelle », ne fit pas l'objet de commentaires particuliers dans les publications que nous avons retenues dans notre corpus. En RFA, le public vit davantage de directs au cours du mois d'avril 1958. L'impasse faite sur la *FA Cup* était largement compensée par des reportages en direct du Tournoi international juniors d'Augsbourg qui complétèrent la retransmission de RFA-Tchécoslovaquie, celle de la finale de la Coupe d'Europe et celle du Championnat d'Allemagne. Dans l'article cité ci-après, Kirmaier mentionne que le DFB autorisa aussi la retransmission en direct de la finale du Championnat d'Allemagne des amateurs. Faute d'annonce ou de commentaires postérieurs explicites dans notre corpus, nous n'avons pu établir de manière certaine si l'ARD proposa effectivement une telle retransmission à son public.

et Quidet indiqua d'entrée sur quel point elles achopaient : le Comité d'organisation suédois demandait beaucoup trop d'argent pour accorder les droits de retransmission sollicités par l'Eurovision.¹ Il qualifiait « *d'insensées* » les prétentions financières émises par ce dernier vis-à-vis des radios, ce qui évidemment avait déjà entraîné de véhémentes protestations des représentants des pays sud-américains, notamment du Brésil, pour qui la couverture radiophonique constituait la seule manière de « vivre en direct la passion nationale ». Au printemps 1958, la Suède ne comptait guère plus de 100 000 récepteurs. Les émissions régulières avaient débuté deux ans auparavant. Le réseau d'émetteurs relais ne couvrait pas l'ensemble du territoire, le nord du pays n'était pas encore raccordé. Il n'y en avait qu'à Stockholm, Noorköping et Göteborg. Le 1^{er} juin 1958, un relais devait être mis en service pour permettre à la « Sveriges TV » d'être reliée à l'Eurovision. Ce relais rendait donc techniquement possibles les retransmissions en direct d'un certain nombre de rencontres de la Coupe du monde. La télévision suédoise, dont les effectifs s'élevaient à 200 personnes à la veille de la Coupe du monde, ne disposait que de trois cars de reportage, d'un grand studio à Stockholm et d'une salle de 1 500 places réservées spécialement pour les émissions publiques télévisées. Même si la mise en images de l'épreuve reine du football international devait a priori être assurée par des équipes de tournage suédoises et que l'on ne ferait pas appel à des aides extérieures comme ce fut le cas quatre ans auparavant en Suisse, il est indéniable qu'une telle entreprise constituait un défi redoutable. En cas de succès, le football, une fois de plus, jouerait le rôle de locomotive pour accélérer le développement du nouveau média dans un pays où l'on espérait porter le nombre de téléspectateurs à 4 millions pour une population totale de 7,5 millions d'habitants deux ans plus tard. La réalisation de cet objectif ambitieux était grandement facilitée par la densité démographique de régions, le Sud et le Centre de la Suède, dont l'aire géographique pouvait être couverte par un nombre limité d'émetteurs. L'essor rapide du marché suédois attisait les convoitises et surtout la concurrence entre les industries radioélectriques françaises et allemandes. Cette dimension ne manquait pas dans l'article annonçant l'entrée de la Suède dans l'Eurovision paru dans *Télévision-Magazine* à la veille du coup d'envoi de la Coupe du monde. Marcel Leclerc regretta à demi-mot le manque de détermination des autorités françaises, qui n'avaient pu convaincre les Scandinaves d'opter pour le standard français à 819 lignes :

¹ Josef Kirmaier, rédacteur en chef du service des sports du *Bayerischer Rundfunk* et chroniqueur télévision du *Kicker* évoque alors comme base de négociations initiale une somme de 1,2 million DM pour une demi-douzaine de retransmissions. Cf. KIRMAIER, Josef, « Weltmeisterschaft und Fernsehen : Jetzt droht der Film ! » (« Coupe du monde et télévision : la menace du cinéma se précise ! »), *Der Kicker* n° 16, 21/04/1958, p. 18.

« Ce développement rapide fait encore plus regretter que l'équipement n'ait pas été fourni par la France. De trop longues tracations, alors que l'Allemagne pouvait fournir rapidement du matériel de bonne qualité et à des prix inférieurs, ont provoqué cette perte de marché intéressant. (...) Avec le 625 lignes, la Télé suédoise a adopté la vitesse grand V. »¹

Même opérée par des équipes étrangères, la mise en images de la Coupe du monde revêtait donc un aspect commercial de premier plan, car il n'y avait pas beaucoup de manifestations qui constituaient une vitrine aussi remarquable pour le secteur industriel de pointe et en pleine croissance qu'était l'industrie radioélectrique. La concurrence franco-allemande qu'évoquait Marcel Leclerc préfigurait déjà en 1958 la bataille technologique et commerciale qu'allaient se livrer les deux pays lorsque le choix du standard de la télévision en couleurs sera à l'ordre du jour une demi-douzaine d'années plus tard.

Reproduisant un mode de fonctionnement adopté par diverses fédérations de pays où la couverture télévisée était bien plus avancée qu'en Suède, le Comité d'organisation de la Coupe du monde 1958 avait lié son autorisation éventuelle concernant les rencontres de premier tour à la bonne marche de la location de billets d'entrée. Dans l'article précité, Josef Kirmaier évoquait un problème de concurrence entre cinéma et télévision, qui ne s'était pas encore posé quatre ans auparavant. En effet, la société allemande UFA, titulaire des droits « cinéma » avait exprimé son opposition lorsque l'Eurovision augmenta progressivement le nombre de retransmissions qu'elle sollicitait en contrepartie des droits qu'elle serait amenée à verser. L'exploitation du matériau « cinéma » se faisait sur deux plans, celui des résumés destinés hebdomadairement à la presse filmée et celui du film rétrospectif de long métrage portant sur l'ensemble du tournoi.² Or, les actualités cinématographiques étaient fortement concurrencées par la formule que l'Eurovision souhaitait retenir pour satisfaire les téléspectateurs qui auraient été frustrés d'une retransmission en direct concernant leur équipe nationale. En effet, les responsables de l'Eurovision prévoyaient qu'en complément des rencontres télédiffusées en direct, les résumés en 16 mm ou 32 mm de celles disputées à la même heure ou dans un stade non raccordé au réseau seraient diffusés en Eurovision à une

¹ Cf. LECLERC, Marcel, « Pour fêter son entrée dans l'Eurovision, la TV suédoise a choisi la Coupe du monde », *Télévision-Magazine* n° 137, 08/06/1958, p. 6.

² La sortie internationale (RFA, Angleterre, France, Suisse et Autriche) du film de la UFA était prévue pour la semaine suivant la finale. Pour le réaliser, la UFA produira plus de 50 000 mètres de « rushes » dont 3000 seront gardés au montage. Dans sa version allemande le commentaire était assuré par les journalistes vedettes de l'ARD, Herbert Zimmermann, Rudi Michel et Kurt Brumme. Il l'était par Georges de Caunes dans sa version française. Cf. *L'Équipe*, 18/06/1958, p. 9, la chronique d'Erich Menzel, « Erich Menzel dreht den Scheinwerfer », *Der Kicker* n° 27, 07/07/1958, p. 11 et « Le film (allemand) de la Coupe du monde 1958 : Une grande réussite ! », *France Football* n° 645, 24/07/1958, p. 7.

heure tardive. Ces résumés ne devaient pas excéder une durée de dix minutes, conformément aux exigences de la UFA qui détenait les droits « cinéma ». La « *Sveriges TV* », qui allait produire quasi quotidiennement ces films en 16 ou 32 mm, relevait là aussi un défi technique et humain.¹ En effet, les mêmes images devaient être envoyées simultanément en Eurovision le lendemain des rencontres. Le délai de 24 heures était dû au temps nécessaire au montage et à l'acheminement des rushes à Stockholm. Les dates des transmissions furent fixées au début du mois de mai.² En cabine, un journaliste de chaque pays membre assurerait « à domicile » le commentaire à destination de son public respectif. Selon tous les articles présentant le programme de la couverture télévisée pour la France, il semblerait que seuls Raymond Marcillac et Jacques Sallebert furent spécialement envoyés en Suède. Or, les critiques concernant les résumés tardifs ne mentionnent que le nom de Georges De Caunes pour le commentaire. Était-il resté à Paris ? Si tel était le cas, cela voudrait dire qu'il découvrait les images au moment où celles-ci étaient diffusées. L'horaire « tardif » de diffusion qui satisfaisait l'ensemble des membres de l'Eurovision ne coïncidait pas complètement avec celui du JT, car on tenait compte du décalage horaire avec l'Angleterre, pays recensant le plus grand nombre de téléspectateurs. Finalement, pour les jours sans directs, les responsables de l'Eurovision programmèrent la diffusion des premiers résumés de 20 heures 30 à 20 heures 40 et celles des seconds entre 22 heures et 22 heures 30.

À la fin du mois de mai 1958, un article paru dans *France Football* retraçait le déroulement des négociations et présentait les résultats obtenus.³ Tout d'abord, l'hebdomadaire se réjouissait de voir le nombre de rencontres diffusées en direct en Eurovision dépasser nettement le chiffre initialement prévu par le Comité d'organisation. De six rencontres, on était passé, après des semaines de négociation, à dix rencontres au moins.⁴ Le football vivant désormais avec son temps, il était bien entendu impossible que l'Eurovision répêât le coup de poker que Marcel Bezençon avait tenté et réussi dans ses tractations avec Ernst Thommen en 1954. D'une part, l'organisation européenne avait bénéficié du précieux concours de la firme Philips, évidemment très intéressée par le coup de fouet qu'une programmation séduisante ne

¹ Au cours des entretiens que nous avons menés avec des professionnels de la télévision, nous avons pu constater que les organisateurs de rencontres de football rechignaient généralement à sacrifier des places pour permettre aux équipes de tournage de travailler dans les meilleures conditions. Il est donc légitime de s'interroger si dans les stades suédois, dont la capacité moyenne était de 25 000 places, on avait laissé deux équipes installer leur plate-forme en tribune principale. Nous n'avons pu trouver de réponse définitive à cette question.

² Cf. KIRMAIER, Josef, « Das Fernseh-Programm der Weltmeisterschaft » (« Le programme télévisé de la Coupe du monde »), *Der Kicker* n° 19, 12/05/1958, p. 24.

³ Cf. « L'extraordinaire budget de la Coupe du monde », *France Football* n° 635, 20/05/1958, p. 3.

⁴ La séance de tirs au but n'existant pas, les matches éliminatoires à partir des quarts de finale ainsi que la finale et le match pour la 3^{ème} place auraient pu être à rejouer.

manquerait pas de donner à ses ventes de téléviseurs. En effet, le Comité d'organisation suédois ne voulait pas se contenter des 120 millions de francs que l'Eurovision proposait pour la retransmission en direct de dix rencontres. La firme néerlandaise en s'acquittant du versement d'une prime d'assurance de 20 millions de francs, obtint le concours de la compagnie d'assurances Lloyd, qui accepta de payer les billets non vendus. Philips, étant l'un des importants clients institutionnels de la Lloyd et leur relation commerciale étant établie de longue date, ladite somme, qui fut décisive pour débloquer les négociations entre l'Eurovision et le Comité d'organisation suédois, doit être relativisée et appréhendée en tenant compte de toutes les autres affaires qui liaient les deux groupes. C'est ce que ne fit pas le rédacteur (anonyme) de *France Football*, qui analysa la manœuvre par le petit bout de la lorgnette en considérant que la confiance des Lloyd dans le football était « stupéfiante ». Ce jugement tranché était principalement justifié par des extrapolations basées sur des données concernant la location disponibles à ce moment-là. Tablant sur un taux de remplissage des stades de l'ordre de 85%, on estimait que la Lloyd aurait à verser une somme de 150 millions aux organisateurs. Mais que représentait vraiment cette somme impressionnante au premier abord ? D'une part, il fallait la mettre en relation avec le prix moyen d'un téléviseur, situé entre 80 et 100 000 francs, et le nombre potentiel d'acheteurs dans les pays membres de l'Eurovision, qui sauteraient le pas et consentiraient à acquérir le précieux appareil.¹ Par ailleurs, même si un assureur n'aime jamais perdre de l'argent, la somme en question ne pouvait pas représenter une « bien mauvaise affaire » pour un « mastodonte » de ce secteur d'activités comme l'était la Lloyd. Par contre, ce qui apparaissait de manière limpide dans l'article de *France Football*, c'était le raisonnement commercial qui sous-tendait le « mécennat » de Philips. Son directeur, ravi de la tournure des événements, expliqua que l'opération ne coûtait que 20 millions à son entreprise et qu'en contrepartie la demande de postes allait, selon toutes les prévisions, augmenter dans tous les pays bénéficiant des retransmissions en direct. Bien sûr, les futurs acheteurs n'opteraient pas forcément pour un récepteur Philips, mais la firme d'Eindhoven était le plus grand producteur de pièces détachées en Europe et serait, d'une manière ou d'une autre, le premier bénéficiaire du marché conclu entre l'Eurovision et le Comité d'organisation suédois. Selon l'analyse de *France Football*, qui avait implicitement qualifié les craintes des organisateurs de posture en annonçant dès le début du mois d'avril que toutes les places seraient assurément vendues avant le début de la compétition, il n'y avait donc (presque) que des

¹ L'ancien joueur international, Jean Wendling, compte parmi ces acheteurs. Ce qui le différenciait de la foule des anonymes, c'est qu'il le fit pour suivre les exploits de futurs coéquipiers, car il allait quitter le FC Toulouse pour rejoindre le Stade de Reims à l'intersaison. Cf. Entretien avec Jean Wendling (03/06/2010).

heureux dans cette affaire.¹ Dans *Der Kicker*, Meisl évoqua les nombreux détenteurs de billets qui accusèrent la fédération suédoise de les avoir trompés, en entretenant très longtemps la rumeur qu'il n'y aurait pas de couverture télévisée, ce qui les avait incités à acquérir leurs billets au prix fort.²

Finalement, les responsables de l'Eurovision trouvaient que 120 millions, ce n'était pas très cher, puisque la dépense serait répartie entre tous les pays au pro rata du nombre de récepteurs composant leur parc national respectif. Ainsi, la Grande-Bretagne allait verser 35 millions, la RFA entre 15 et 20 millions, la France payerait 10 millions et la Suède 7,5 millions. Le Comité organisateur semblait, lui aussi, avoir su tirer son épingle du jeu, puisque l'on prévoyait avec une hypothèse basse concernant l'évolution des ventes de billets durant les derniers jours de location, que ses recettes avoisineraient le milliard de francs. Elles le dépasseraient à coup sûr, si de nombreux spectateurs achetaient les billets invendus aux guichets des stades le jour des matches.

Ci-après un tableau synoptique pour faciliter la présentation du budget sommaire de la Coupe du monde décrit dans *France Football* :

| Recettes | Dépenses |
|---|---------------------------------------|
| Billets : 820 millions | Déplacement des équipes : 80 millions |
| Télévision : 120 millions | Séjour des équipes : 20 millions |
| Souvenirs, films, etc. : 50 millions | Frais d'arbitrage : 7 millions |
| Concours de pronostic spécial : 50 millions | Congrès FIFA : 9 millions |
| | Frais d'organisation : 40 millions |
| | Location des stades : 90 millions |
| | Impôts et taxes : 90 millions |
| Total : +/- un milliard | Total : 350 millions |

Le bénéfice prévisionnel devait être réparti selon les modalités suivantes : 25% (environ 160 millions) à la fédération suédoise, 15% (90 millions) à la FIFA et 60% (400 millions) partagés entre les 16 fédérations participantes. Pour les organisateurs suédois, il s'agissait d'une opération unique et la Suède n'organisera pas de grand tournoi de football avant l'Euro 1992. Mais pour les dirigeants de la FIFA, la Coupe du monde 1958 confirmait le fait que les droits « télévision » étaient devenus un poste budgétaire du chapitre « recette » tout à fait considérable. Cet aspect des choses, s'il ne fut pas le plus déterminant, pesa sûrement dans

¹ Cf. URBINI, Max, « Quoi de neuf depuis une semaine ? », « TV en Suède », *France Football* n° 628, 01/04/1958, p. 3.

² Cf. MEISL, Willy, « Fernsehen nur ein Ersatz » (« La télévision n'est qu'un ersatz »), *Der Kicker* n° 22, 02/06/1958, p. 20.

l'attribution de l'organisation de la Coupe du monde 1966 lors du Congrès de Stockholm. Des trois pays en lice, l'Espagne, la RFA et l'Angleterre, le premier cité n'avait pas encore de société publique de télévision émettant régulièrement.

II.4.3 Une couverture télévisée qui illustre la marchandisation croissante du football

Sous l'angle commercial et financier, la Coupe du monde 1958 allait devenir une des compétitions internationales ayant rapporté le plus d'argent dans l'histoire du sport. Au cours des semaines précédant le début de l'épreuve, partout en Europe, la presse aborda régulièrement la question des conséquences financières et commerciales liées à la télédiffusion croissante du football.

Si l'Eurovision avait cédé aux premières exigences du Comité d'organisation suédois, l'augmentation des recettes dues aux droits de retransmission eût été vertigineuse. En effet, un peu plus d'une semaine après le début de la compétition, Pierre Sabbagh confia à *Radio-TV* que le Comité d'organisation, soutenu et conseillé par la FIFA, avait longtemps exigé une somme de 400 millions de francs pour permettre la retransmission de 10 rencontres.¹ Ce montant aurait représenté la moitié des recettes espérées grâce à la vente de billets et son obtention aurait sûrement constitué un bouleversement encore plus spectaculaire des représentations de leurs ressources financières potentielles qu'avaient les organisateurs de compétitions de football. Faisant allusivement état des difficultés rencontrées par les émissaires de l'Eurovision dans le cadre des négociations qu'ils menèrent avec les organisateurs suédois, Sabbagh indiqua que devant l'intransigeance opposée par les Suédois, la Coupe du monde faillit bien, comme les JO de Melbourne, « *sombrer dans le black-out total* ». En tout état de cause, la médiatisation du sport était d'ores et déjà confrontée à une envolée des droits de retransmission. Et celle-ci ne concernait pas uniquement le football ou la boxe. Pour Pierre Sabbagh, bien davantage que la couverture de la Coupe du monde, l'impasse dans laquelle se trouvaient alors les interminables discussions menées avec Jacques Goddet concernant la couverture en direct de certaines étapes du Tour de France 1958, constituait sa plus grande préoccupation. Le droit à l'information était acquis, mais il ne concernait que les comptes-rendus en différé des étapes de la veille dans le cadre du JT. Jacques Goddet et Pierre Sabbagh n'arrivaient pas à s'entendre sur la somme demandée à la RTF pour la retransmission en direct de l'une ou l'autre étape jugée cruciale pour la victoire

¹ Cf. «Pour autoriser la retransmission de la Coupe du monde, la Suède réclamait 400 millions !», *Radio-TV* n° 713, 22/06/1958, pp. 8 & 44.

finale. La télévision disposait dans le cadre de ces négociations d'un atout majeur qui n'était pas encore opérant quand elle menait des discussions avec les autorités du football : la diffusion en direct d'une étape entraînait des variations majeures des tarifications que la régie publicitaire du Tour de France présentait aux annonceurs présents dans la caravane de la Grande Boucle.¹ L'article de *Radio-TV* établissait aussi des comparaisons entre l'accord trouvé pour la couverture de l'évènement majeur du football international et la situation prévalant dans l'Hexagone. Déplorant que la RTF et la FFF n'aient toujours pas trouvé d'accord général concernant les matches de l'équipe de France et le championnat de Division 1, *Radio-TV* évoque de manière grossièrement erronée l'exemple de la RFA pour plaider en faveur des matches avancés au samedi :

« Il est tout de même surprenant que la FFF ne songe pas à s'inspirer des méthodes actuellement appliquées en Allemagne où la télévision retransmet la plupart des matches (sic). Les organisateurs ont pris simplement la précaution de décaler du dimanche au samedi les rencontres télévisées. Ils y gagnent – l'argent que leur apporte la TV – et font tout autant de recettes le dimanche. Ils ont même retransmis ainsi des matches internationaux ! Puisque cette solution a fait ses preuves en Allemagne, à la grande satisfaction de tous, qu'attend-on chez nous ? »

L'auteur de l'article omettait, probablement de manière intentionnelle puisqu'il s'agissait d'un prosélyte de la télévision, de préciser le nombre exact de retransmissions, leur diffusion souvent régionale et bien entendu, il faisait très peu de cas des résistances et des craintes maintes fois émises par les clubs d'*Oberliga* quant leur perte de recettes. Bien que discutable, le procédé illustre en tout cas la part croissante que prenaient les références européennes ou internationales dans la recherche d'un *modus vivendi* national en matière de télédiffusion du football.

Chroniqueur des affaires internationales du football dans les pages du *Kicker*, Willy Meisl eut recours à la même méthode au cours des mois précédant la Coupe du monde. Toutefois, il le fit avec bien plus de rigueur. Désireux d'inscrire son analyse dans un temps dépassant les considérations à court terme et les courtes vues des acteurs impliqués dans les luttes

¹ Finalement, la RTF et la société du Tour de France trouveront un accord prévoyant trois directs en sus de celui, déjà « traditionnel » concernant l'arrivée au Parc des Princes. Il s'agissait de passages des cols pyrénéens mythiques de l'Aubisque (08/07/1958), de Peyresourde (09/07/1958) et du contre-la-montre du Mt Ventoux (13/07/1958). Ces reportages constituaient de véritables prouesses techniques et confirmaient le Tour dans la fonction de « laboratoire de la télévision » qu'il remplissait aux yeux des Français depuis 1948. Cf. « Quand la TV monte à... 2500 mètres. Le Tour de France "en direct" », *Radio-TV* n° 716, 13/07/1958, p. 7. Juillet 1958 fut un mois fastueux sur le plan des exploits techniques pour la Télévision française : à l'occasion du défilé du 14 juillet 1958, la RTF tenta et réussit la première retransmission intercontinentale entre Paris et Alger grâce à des « avions-relais » effectuant des rotations en Méditerranée. Cf. THILL, Roger, « Nouveau miracle de la télévision. Alger-Paris "en direct", première liaison entre les continents », *Radio-TV* n° 718, 27/07/1958, p. 7.

d'influence inhérentes au champ de la médiatisation du football, Meisl n'hésita pas à classer les reproches systématiques faites au nouveau média dans le registre des mécanismes de rejet et de déni à l'œuvre quand les individus ou les groupes sociaux ont à surmonter des difficultés inédites :

« Sous maints aspects, la télévision a assumé le rôle de bouc émissaire, qu'autrefois les Juifs et les cyclistes devaient se partager. Comme ils l'étaient, elle est coupable de tout. Que les stades, les cinémas, les théâtres soient vides ou plus vides qu'avant, que Hans ou Gretel rate leur examen final, voilà qui devrait peser de tout son poids sur la conscience dont la méchante télévision n'est finalement pas dotée. Du moins, tel est le cas en Angleterre et en Amérique, et si nous n'en sommes pas encore là en Allemagne, un peu de patience, la situation va empirer. »¹

Citant toute une série de chiffres concernant les entrées aux guichets des stades, des hipodromes, des théâtres et des cinémas, recensés en RFA, outre-Manche et outre-Atlantique, Meisl mettait son lecteur en garde et l'invitait à ne pas établir de relation systématique entre le développement de la télévision et les baisses d'affluence. Dans le cas particulier du football anglais, après avoir constaté une chute de 40, 5 millions d'entrées en 1948 à moins de 33 millions en 1957, il estima qu'une reconquête du public passait obligatoirement par une amélioration du confort des stades anglais, car ce dernier lui paraissait « *vraiment misérable* ».

Un mois plus tard, Meisl prenait prétexte d'une mauvaise recette réalisée par Arsenal à Highbury Park lors d'une réception télévisée en direct de Manchester United en demi-finale de la *FA Cup*, évènement majeur du calendrier anglais s'il en est, pour démontrer que certaines rencontres étaient vraiment plus agréables à suivre dans le confort douillet d'une salle à manger. De ce fait, Meisl concluait son propos en rappelant que seuls les acteurs à très courte vue mésestimaient l'importance de la télévision pour le sport, tant pour sa propagande que pour son financement, même à court terme.² Dans *Der Mittag*, Jupp Arnolds exprima un point de vue similaire à bien des égards et plaida avant tout pour l'adoption au niveau national

¹ « *Das Fernsehen hat in vielen Beziehungen die Sündenbockrolle übernommen, in die sich früher Juden und Radfahrer zu teilen hatten. Sie waren, es ist an allem schuld. Daß Sportplätze, Kinos und Theater leer oder jedenfalls leerer sind, oder Hans bzw. Gretel im Examen sptolpern, das böse Fernsehen hat's auf dem Gewissen, das es nun einmal nicht hat. Zumindest ist das in England und Amerika so, wenn's in Deutschland noch nicht ganz so weit ist, nur ein bißchen Geduld, es wird schon ärger werden.* » Cf. MEISL, Willy, « Fernsehen ist an allem schuld » (« Tout est de la faute de la télévision »), *Der Kicker* n° 6, 10/02/1958, p. 20.

² « *Nur Kurzsichtige können die Bedeutung des Fernsehens für den Sport übersehen und zwar sowohl für dessen weitere Propaganda als auch für dessen nähere Finanzierung.* » Cf. MEISL, Willy, « Fernsehen kostete 30 000 Zuschauer » (« La télévision coûta 30 000 spectateurs »), *Der Kicker* n° 15, 14/04/1958, p. 20. Bien que décimée lors de l'accident d'avion de Munich, l'équipe de Manchester United fit un excellent parcours et ne perdit qu'en finale contre les Bolton Wanderers.

et international d'une méthode de négociation excluant d'office tout objectif chimérique, notamment celui d'une solution rapide et universellement valide.¹

À la veille du coup d'envoi de la Coupe du monde, Meisl revint lui aussi sur les péripéties ayant marqué les négociations portant sur les droits de retransmission télévisuelle pour en tirer des considérations plus générales concernant la quatrième révolution médiatique en marche. Anticipant le mode de participation de la jeunesse européenne à la « football-party » qui devait débiter cette semaine-là, Meisl procéda à une périodisation générationnelle de l'histoire du spectacle sportif. On y décèle indéniablement l'influence d'approches philosophiques comme celle développée par Walter Benjamin dans son célèbre essai sur la reproductibilité industrielle de l'œuvre d'art :

« Nous vivons à l'ère de la mise en conserve. (...) Le théâtre vivant n'est pas complètement mort, mais comparons ses entrées avec celle des cinémas ! Les cinémas, eux non plus, ne sont pas complètement morts, mais comparons le nombre de leurs spectateurs avec celui de la télévision. Notre génération connaît le spectacle sportif à travers la participation directe, les jeunes masses le connaissent des tribunes, en spectateurs. La prochaine génération ou la suivante le connaîtra à travers la télévision ; tout comme nous vivons déjà en partie, en Amérique pour une très grande part, de boîtes de conserve. Le bon ersatz a presque rendu l'original superflu, si l'on omet sa fonction de modèle. Le confort et la commodité compensent l'immédiateté de l'évènement. Et tant pis si des vitamines se perdent dans le processus ! Il suffit alors de transformer quelque bonne vitamine en spectacle télévisé. Cela fait longtemps que nous sommes sur la voie qui mène de l'expérience immédiate à sa reproduction, à son ersatz. Pour nous, les Anciens, le meilleur des ersatz ne vaudra jamais plus qu'une conserve, mais pour les millions, qui connaissent à peine l'original, même un ersatz médiocre peut représenter davantage - que l'absence d'expérience vécue. »²

De manière accrue par rapport à l'édition précédente, la Coupe du monde de 1958 suscita donc de la part des journalistes (sportifs) des réflexions nourries de théories profanes et

¹ Cf. ARNOLDS, Jupp, «Verschwörung gegen das Fernsehen ? Das Fernsehproblem ist nicht von heute auf morgen zu lösen» («Conspiration contre la télévision ? Le problème de la télévision ne peut être résolu du jour au lendemain»), *Der Mittag*, 01/05/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Wir leben in einer Konservenzeit. (...) Das lebendige Theater ist noch nicht ganz tot, aber ma vergleiche seine Besucherzahl mit denen der Kinos! Die Kinos sind auch noch nicht ganz tot, aber man vergleiche ihre Zuschauerzahl mit denen des Fernsehens! Unsere Generation kennt den Schausport vom Mitmachen, die jungen Massen kennen ihn vom Zuschauen. Die nächste oder nächstnächste Generation wird ihn überwiegend vom Fernsehen kennen; ganz wie wir schon zu einem Teil, in Amerika zu einem sehr großen Teil, aus der Konservenbüchse leben. Der gute Ersatz hat das schöne Original fast überflüssig gemacht, es wäre denn als Vorbild. Komfort und Bequemlichkeit kompensieren die Unmittelbarkeit des Ereignisses. Wenn dabei schon eingeVitamine verlorengeht! Da gilt es eben gute Vitamine zum Fernsehspiel zu machen. Wir sind seit langem auf dem Weg vom Erlebnis zum Nacherlebnis, zum Ersatz. Für uns Ältere wird auch der beste Ersatz Konserve bleiben, aber für die Millionen, die das Original kaum kennen, kann auch ein mäßiger Ersatz mehr bedeuten – als gar kein Erlebnis.» Cf. MEISL, Willy, « Fernsehen nur ein Ersatz » (« La télévision n'est qu'un ersatz »), *Der Kicker* n° 22, 02/06/1958, p. 20.

Pour une version récente en français de l'essai de Benjamin, cf. BENJAMIN, Walter, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », dernière version 1939, in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.

professionnelles portant sur l'évolution de la société occidentale et la mise en spectacle des événements (internationaux) programmés. La visibilité croissante, effective ou potentielle, de la sélection nationale renforça indéniablement la fonction représentative et symbolique dont on avait pris progressivement coutume de l'investir dès les débuts du développement des rencontres et compétitions internationales.

II.4.4 Visibilité de l'équipe de France et influence internationale des autorités françaises du football et de la télévision

Le tirage au sort des rencontres de premier tour et leur retransmission en direct engendra des réactions mitigées en France. En effet, on avait beau décréter qu'il fallait se montrer « fair play », l'invisibilité en direct du onze de France durant le premier tour était mal acceptée, car, comme nous l'avons mentionné ci-dessus, la France comptait parmi les principaux payeurs au sein de l'Eurovision. Dans *Radio-TV*, Pierre Lormier semblait bien prendre la chose avec une certaine philosophie et tentait de rassurer les téléspectateurs français : l'absence de rencontres disputées par la France dans le programme Eurovision du premier tour n'était pas le résultat « *d'une sombre conjuration, mais d'un coup du sort* ». ¹ Puisant dans l'esprit qui avait animé les grands dirigeants français des organisations sportives internationales, Lormier invitait le public de la RTF à ne point bouder son plaisir et à se réjouir du « *festival de football qui allait dérouler ses fastes* » sur le petit écran :

« L'esprit sportif étant aux antipodes du chauvinisme, on peut espérer que les téléspectateurs, même s'ils regrettent l'absence visuelle de joueurs "bien de chez nous", se réjouiront de l'occasion qui leur est donnée de voir des équipes de très grande classe. On gagnera en découvertes et en nouveauté ce qu'on pourra perdre en émotion patriotique. Il ne faut d'ailleurs pas trop se désoler, puisque nous pourrions voir, quand même, en différé il est vrai, les exploits de notre équipe nationale. »

Ce « fair play » initial était encore perceptible dans un premier article paru sur le sujet dans *Télévision-Magazine*. ² Toutefois, à l'approche du coup d'envoi du premier tour, une appréhension davantage marquée par la frustration l'emporta nettement. L'incertitude concernant la visibilité de l'équipe de France devenait une source de débat digne de faire la une des magazines. Marcel Leclerc n'hésita pas à illustrer la couverture de *Télévision-Magazine* avec une photo de Raymond Kopa, portant le maillot bleu frappé du coq gaulois et

¹ Cf. LORMIER, Pierre, « Football-Party en Eurovision », *Radio-TV* n° 709, 25/05/1958, p. 9.

² Cf. « Les téléspectateurs assisteront en direct au Championnat du monde de football, mais pour voir l'équipe de France, ils devront attendre une problématique qualification », *Télévision-Magazine* n° 134, 18/05/1958, p. 42.

qui devait endosser le rôle de l'homme providentiel. Sur le plan sportif, le Madrilène, auréolé d'une très bonne fin de saison couronnée par un deuxième succès en Coupe d'Europe, devait apporter au onze tricolore le fond de jeu qui lui avait manqué au cours de ses dernières sorties. Mais la question barrant la couverture dudit magazine concernait en priorité le programme télévisé de la Coupe du monde : « *Verrons-nous l'équipe de France à la Télé ?* »¹ Et, dans un petit texte incrusté au bas de la même couverture, la prestation espérée de Kopa était surtout éclairée à la lumière des attentes de ce type particulier de supporters que sont les téléspectateurs :

« *Raymond Kopa aidera-t-il l'équipe de France à retrouver l'assurance qui lui a parfois manqué ? Les téléspectateurs sportifs le souhaitent : ainsi, ils pourraient (peut-être) voir leurs favoris en Suède, où se disputent les 6^{ème} Championnat du monde.* »

Le sommaire de ce numéro de *Télévision-Magazine* consacrait un dossier trois pages à la couverture télévisée de la Coupe du monde. Une page et demie présentait l'avis de quatre journalistes sportifs spécialistes du football, qui se risquaient au petit jeu des pronostics.² De manière caractéristique, ils ne répondirent pas aux traditionnelles questions « Qui sera le vainqueur final ? », « Qui passera le premier tour ? » ou « Jusqu'où ira l'équipe de France ? », mais à celle qui figurait sur la couverture du numéro. L'hypothétique visibilité de l'équipe de France supposait qu'elle réédite au moins son parcours le plus glorieux, celui de 1938, quand elle s'inclina en quarts de finale contre le futur vainqueur, l'Italie.³

L'autre moitié du dossier traitait de la préparation de l'équipe de France et du parcours sportif de Raymond Kopa, de ses racines polonaises, de son enfance à Noeux-les-Mines, de son transfert à Madrid et de ses exploits en équipe de France, qui lui valurent le surnom de « Napoléon du football ». Mais, ce qui nous intéresse au premier chef dans le cadre de notre étude, le programme des retransmissions en direct et la procédure de tirage au sort nourrissaient désormais l'amertume de l'auteur, dont on peut penser qu'il s'agissait de Marcel Leclerc lui-même, notamment en raison du ton polémique adopté. Le titre « annonçait la couleur ».⁴ Compte-tenu du rôle que la France se devait de tenir dans des organisations

¹ Cf. couverture de *Télévision-Magazine* n° 137, 08/06/1958.

² Il s'agissait de Jean Eskenazi (*France Soir*), Louis Naville (*Paris-Presse*), Jacques Ferran (*L'Équipe*) et René Cotteaux (*L'Aurore*).

³ Cf. « Quatre spécialistes du football répondent (indirectement) à la question : « Verrons-nous l'équipe de France à la Télé ? », *Télévision-Magazine* n° 137, 08/06/1958, p. 4.

⁴ Cf. « L'équipe de France paraît condamnée à jouer en coulisse », *Télévision-Magazine* n° 137, 08/06/1958, p. 3.

internationales telles l'Eurovision ou la FIFA, l'auteur ne comprenait pas comment on avait pu aboutir à un résultat aussi navrant, surtout si l'on tenait compte du sacrifice financier consenti par la RTF. Il rappelait que même en cas de qualification pour les quarts de finale, il n'était pas certain que ce soit la rencontre de l'équipe de France qui bénéficierait de la retransmission en direct. Cette situation lui semblait d'autant plus scandaleuse que de toutes les sociétés de télévision membres de l'Eurovision, la RFA, la France et l'Angleterre étaient les seules dont la sélection participait au tournoi, si l'on faisait abstraction des impétrants suédois.

Regrettant que le match contre le Paraguay, disputé dans un stade équipé pour les retransmissions en Eurovision, n'ait pas fait l'objet d'une intégration postérieure et corrective au programme au nom d'une certaine idée de l'équité de traitement entre partenaires, l'auteur soulignait, non sans perfidie, que l'on verrait la Suède trois fois et l'Allemagne deux fois sur les petits écrans européens :

« S'il est à peine criticable que la Suède se soit, en cette occasion, taillé la part du lion, on comprend mal pourquoi l'Angleterre et l'Allemagne se partagent les restes sans la France. On peut certes nous rétorquer que la "Sveriges TV" n'a que trois cars de reportage et qu'à la date de France-Paraguay ils doivent être en place pour d'autres retransmissions. En ce cas, il est vraisemblablement possible d'envoyer un second car français. »

Cette dernière possibilité, inenvisageable sur un plan « diplomatique », car elle aurait forcément entraîné des revendications similaires de la part de l'ARD ou de la BBC, l'était également sur un plan technique. Or, chose assez surprenante, l'auteur de l'article apportait lui-même la raison technique qui invalidait sa fausse bonne idée d'un envoi d'une équipe de tournage française en Suède. En effet, stigmatisant le fait que pour les quarts de finale aucun engagement n'avait été pris pour que la France soit télévisée en priorité, si elle atteignait ce stade de la compétition, l'auteur en avance justement l'explication technique : les quatre quarts de finale se disputaient tous le 19 juin 1958 à 19 heures et le réseau de la « Sveriges TV » ne disposait que d'une modulation de fréquence.¹ Or, France-Paraguay et RFA-Argentine étaient tous deux programmés le 8 juin 1958 à 19 heures et n'auraient pas pu bénéficier d'une retransmission simultanée. Il aurait donc fallu déshabiller Pierre pour habiller Paul et faire renoncer les Allemands à une retransmission qu'officiellement un heureux hasard

¹ Le même problème allait se poser pour les demi-finales et cette fois-ci, Allemands et Suédois tentèrent d'obtenir qu'on avance l'horaire du coup d'envoi de leur rencontre pour qu'elle puisse être retransmise en direct, ce que refusèrent la FIFA et le Comité d'organisation. Seul un résumé de 10 minutes de la demi-finale Suède-RFA fut diffusé par l'ARD le 25 juin 1958 aux alentours de 22 heures.

leur avait offert et, accessoirement d'après *Télévision-Magazine*, l'influence dont ils auraient usé lors des tractations avec les organisateurs. L'auteur n'hésite pas à désigner un coupable à l'opprobre des téléspectateurs français frustrés :

« Lors des conférences de l'Eurovision avec la FIFA et le Comité d'organisation suédois, M. D'Arcy représentait la France. On s'étonne qu'il n'ait pas réussi à sauver l'équipe de France des coulisses où l'ont reléguée ces séances internationales. Sans doute faut-il croire que notre représentant n'avait pas d'arguments financiers suffisants pour l'emporter. Les télévisions allemandes et anglaises se sont, en revanche, assurés les huitièmes de finale. »

II.4.5 La couverture télévisée du premier tour de la Coupe du monde

Nous avons opté, répétons-le, pour une analyse de la couverture du premier tour de la Coupe du monde 1958 dans un seul chapitre, car, comme en 1954 il n'y avait qu'un programme unique de retransmissions en direct. Les variations de programme d'un pays à l'autre furent marginales, mais révélatrices comme nous le verrons ci-après. Toutefois, signalons d'entrée que le calendrier des retransmissions définie par l'Eurovision et le Comité d'organisation défavorisant la visibilité de l'équipe de France et « régaland » les supporters de la *Mannschaft*, les attentes des publics français et allemand vis-à-vis du second tour avec rencontres éliminatoires n'étaient pas les mêmes en termes de couverture télévisée.

Le premier tour de la Coupe du monde était attendu avec d'autant plus de curiosité que, pour la première fois, selon les mots de Jacques Ferran, la compétition serait plénière, car tous les pays qui comptaient sur la planète « football », l'URSS incluse, avaient répondu à l'appel de la FIFA. L'absence de l'Uruguay, de l'Espagne et de l'Italie était due à leur élimination en poule de qualification. On attendait donc avec impatience les trois premières retransmissions qui étaient toutes placées sous le signe d'un « gigantesque duel Europe-Amérique du Sud ».¹ À la veille du premier tour, *L'Équipe* publia une liste récapitulative de tous les matches qui allaient être télévisés intégralement et en direct.² Sans préciser dates et horaires, on indiqua que « les matches de l'équipe de France seront en partie (dix minutes) télévisés, en différé ». Il fallait donc que le téléspectateur demeure vigilant pour ne pas rater les résumés des parties de la sélection disputées la veille, car ceux-ci ne furent pas diffusés à un horaire régulier. Le résumé de France-Paraguay fut diffusé le 9 juin de 20 heures 30 à 20 heures 40 et celui de France-Yougoslavie passa le 12 juin à 21 heures 50. Le 16 juin, le résumé portant sur France-

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Gigantesque duel Europe-Amérique du Sud », *L'Équipe*, 07/06/1958, p. 8.

² Cf. « Sur votre écran de télévision », *L'Équipe*, 07/06/1958, p. 8.

Écosse fut programmé immédiatement après le journal et celui relatant Yougoslavie-Paraguay passa à 23 heures 05. Innovation dans les pages de *L'Équipe* par rapport à la Coupe du monde 1954, les fiches d'avant-match avec la composition des équipes comportent dorénavant l'indication systématique du numéro de maillot de chaque joueur :

« Pour que les téléspectateurs suivent mieux les joueurs, nous indiquons le numéro de chacun d'entre eux dans la présentation des matches qui seront télévisés. »

Le lendemain de la journée d'ouverture, *L'Équipe* commentait les premières retransmissions en direct et relevait le manque de coordination entre les réalisateurs et les préposés au tableau d'affichage qui officiaient dans les stades. En effet, le quotidien sportif estimait que *« la relation du match par la télévision avait été rendue difficile en ce qui concerne l'ensemble des rencontres, parce que les indications données au tableau d'affichage ne correspondaient pas aux résultats réels »*.¹

Les téléspectateurs français purent se réjouir de revoir en images après le JT du soir l'entrée dans le tournoi de l'équipe de France, réussie au-delà des attentes généralement exprimées dans la presse.² En effet, après avoir été menée 3-2 par le Paraguay, elle avait renversé le score et marqué sept buts au total. Just Fontaine se distingua en réalisant un triplé et Kopa conduisit magnifiquement l'attaque française.³ L'ampleur inhabituelle du score, a fortiori face à une équipe sud-américaine, frappa les esprits et, suivant un procédé courant dans la presse sportive, incita l'éditorialiste de *L'Équipe* à établir des analogies entre les résultats du onze tricolore et les événements politiques récents, notamment le « retour aux affaires » du général De Gaulle :

« On dira, bien sûr, qu'il ne s'agit que d'une simple coïncidence. Mais les coïncidences de ce genre, nous les connaissons bien. Elles jalonnent à la fois l'Histoire tout court, et l'histoire du sport. Nul ne conteste que les records nationaux, dans les sports de chiffres, suivent une ligne exactement parallèle au niveau de développement économique national... Donc la France, dans le domaine du sport, vient d'esquisser un réveil encore timide. Est-ce que, dans d'autres domaines aussi, elle a pris conscience de son avenir et de ses responsabilités ? La victoire de notre équipe de football en Suède, celle de nos tennismen ... sur la Suède ont surpris le monde entier déjà impressionné par le sang-froid des Français au cours des récentes et délicates semaines... Mais attention ! Les Français sont capables

¹ Cf. Brève parue dans *L'Équipe*, 09/06/1958, p. 8. Il s'agissait de Suède-Mexique et de RFA-Argentine.

² Cf. FERRAN, Jacques, « La France a levé le voile du scepticisme », *L'Équipe*, 09/06/1958, p. 8.

³ Cf. COURTOIS, Roger, « Hier soir à la TV : Les tirs de Fontaine ont crevé l'écran », *L'Équipe*, 10/06/1958, p. 6.

Cf. également Entretien avec Gilbert Gress (12/08/2011)

des sursauts les plus étonnants, mais la constance n'est pas toujours leur fort. (...) L'essentiel reste à faire... »¹

La presse sportive, qui espérait du nouveau gouvernement qu'il réformât rapidement l'administration de la jeunesse et du sport, préférait patienter un peu plutôt que de voir reconduire la politique passée maintes fois critiquée, notamment dans le cadre du conflit football-TV :

« Nous comprenons aisément que les tâches présentes du pouvoir : rétablir l'unité de l'État, question algérienne, relance diplomatique, logement, programme économique et social imposent des urgences que le général De Gaulle étudie, d'ailleurs, avec célérité. »²

Pour *L'Équipe*, les exploits suédois du onze tricolore s'inscrivaient donc dans un contexte général caractérisé par l'espoir de renouveau lié au changement de régime qui était en gestation.

Les critiques des retransmissions en direct et des résumés évaluaient réalisation et commentaires. Pour les résumés, le débit verbal et la diction de Georges De Caunes lui valurent les compliments répétés de Roger Courtois, chargé de la chronique « La Coupe du monde vue dans un fauteuil » paraissant les lendemains de matches dans les pages de *L'Équipe*. Le style très « BBC » de Jacques Sallebert, généralement « limpide », « inspiré et sobre », sans éprouver le besoin « d'hurler joie ou déception » recueillit bien plus les faveurs de cet observateur que les prestations de Raymond Marcillac.³ Le nouveau directeur du service des sports se vit reprocher à plusieurs reprises d'émettre des avis précipités ou d'annoncer les faits à contre-sens.⁴ La chronique de Roger Courtois n'était pas la seule à figurer dans la rubrique « TV Sports » du grand quotidien sportif. En effet, Christian Quidet y contribuait tout aussi régulièrement en focalisant bien davantage son propos sur les aspects télévisuels. Le 12 juin 1958, Quidet tira un premier bilan après les trois premiers directs concernant l'opposition Europe-Amérique du Sud.⁵ Son premier constat confirmait la percée populaire du nouveau média et la contribution du sport à ce développement :

¹ Cf. « Réveil ? », *L'Équipe*, 10/06/1958, p. 1.

² Cf. « Le sport dans le nouveau gouvernement », *L'Équipe*, 11/06/1958, p. 1.

³ Cf. COURTOIS, Roger, « Didi et Vava, les deux duettistes brésiliens ont d'abord joué en premier plan », *L'Équipe*, 12/06/1958, p. 10.

⁴ Cf. COURTOIS, Roger, « Tout Stockholm a entonné le chant de la victoire », *L'Équipe*, 13/06/1958, p. 6.

⁵ Cf. QUIDET, Christian, « Reportages en Suède souvent remarquables, en dépit de certaines imperfections », *L'Équipe*, 12/06/1958, p. 10.

« Qui pourra désormais nier l'influence de la télévision sur le monde moderne ? Pas ceux, du moins, qui auront assisté au Championnats du monde de football : or, ils sont des dizaines de millions en Europe à avoir suivi sur petit écran Suède-Mexique, Argentine-Allemagne et Brésil-Angleterre. Ceux-là ne pourront plus jamais ignorer le rayonnement de ce moyen d'expression qui permet, depuis la Suède, d'amener un tel spectacle. »

Conscient de la prefectibilité technique de la mise en images proposée par l'Eurovision, Quidet valorisait le statut de témoins médiats qu'elle offrait aux téléspectateurs français (et européens) :

« Les plus exigeants pourront dire, comme nous en ce moment : l'image de Stockholm a subi des interférences ; une panne de dix minutes nous a fait manquer 600 secondes de Suède-Mexique; le commentaire de Raymond Marcillac n'était pas assez technique ; celui de Jacques Sallebert parfois un peu confus ; ce n'était pas l'équipe de France. Ils auront certes raison. Qu'importe d'ailleurs, les reportages que nous recevons de Suède depuis dimanche ont la valeur de documents et à ce titre ils sont inattaquables. »

La dernière remarque prouvait bien que, pour Quidet comme pour beaucoup de professionnels, le match télévisé n'était pas considéré comme un produit univoque, il relevait autant de l'information que du spectacle de divertissement. À ses yeux, l'incohérence de la gestion des grilles de programmes retenue par les responsables de la RTF semblait bien plus critiquable que la qualité technique intrinsèque des images émises depuis les stades scandinaves :

« Ce qui est plus accessible aux critiques cependant, c'est le manque de bon sens qui sévit Rue Cognacq-Jay en ce qui concerne l'exploitation des retransmissions. Quelles raisons peut-on invoquer pour n'avoir pas bousculé les petites habitudes du journal télévisé qui est programmé, les jours d'Eurovision, de 20 heures à 20 heures 20. En Suède, les matches commencent à 19 heures, ce qui porte la mi-temps à 19 heures 45. Pourquoi, en ce cas, ne pas donner le journal télévisé de 19 heures 45 à 20 heures 05, ce qui permettrait aux téléspectateurs de ne perdre que quelques minutes des matches que l'on leur a si chèrement offerts ? Alors qu'on déplore que ce changement d'horaire n'ait pas été envisagé pour le football, la TV nous oblige à reconnaître le même jour son sens de l'opportunité. A propos du tennis notamment, pour lequel elle avança la diffusion de la "Séquence du spectateur" afin de nous montrer en entier le match Darmon-Schmidt. On doit à cet effet, la féliciter de ne pas avoir sacrifié à l'abondance du football cet important match de Coupe Davis. Mariant ainsi l'opportunisme et l'indolence, la télévision ne manquera jamais une occasion d'étonner ses adeptes. »

La RTF ne dérogera à ses « petites habitudes » que pour la demi-finale France-Brézil après que des sacs postaux contenant des milliers de lettres de protestation aient été acheminés Rue Cognacq-Jay. Nous reviendrons sur ces péripéties dans un passage ultérieur de cette partie de notre étude. Signalons que le 18 juin, le résumé filmé de Yougoslavie-Paraguay, initialement annoncé à 21 heures 10 fut annulé « en raison de l'importance de l'actualité générale du

jour ». En fait, le service des actualités avait acheté des films de presse, denrée ô combien périssable, qu'il fallait passer coûte que coûte, même en privant les supporters de l'équipe de France de la performance d'une équipe yougoslave uniquement éliminée parce qu'elle avait justement été incapable d'obtenir plus qu'un match nul 3-3 face au Paraguay.¹

Le 13 juin, Roger Courtois regrettait encore une fois, mais brièvement, la programmation des retransmissions en direct. En effet, le programme du jour était composé de rencontres dénuées de la « glorieuse incertitude » du sport, car la Suède et la RFA, respectivement opposées au Pays de Galles et à l'Irlande, paraissaient devoir aisément l'emporter et se qualifier pour les quarts de finale. Courtois déplorait le manque de réactivité des organisateurs et de l'Eurovision qui faisaient « l'impasse » sur un passionnant Brésil-URSS disputé dans un stade raccordé au réseau européen, celui de Göteborg. L'opposition Brésil-Angleterre avait recueilli d'assez bonnes critiques en dépit du score nul et vierge et retenu l'attention du grand public au point où l'on estima que la moitié des 30 000 détenteurs de billets pour Galles-Mexique préféra suivre cette rencontre télévisée.²

Le classement de ce groupe D était le plus serré. En effet, si la partie mentionnée allait désigner le vainqueur du groupe, un match d'appui fut nécessaire pour départager les deuxièmes. L'URSS l'emporta contre l'Angleterre sur le plus petit des scores. Pour l'histoire du football, Brésil-URSS devint une rencontre mémorable, car pour la première fois Feola aligna l'explosif duo Pelé-Garrincha et le Brésil entra enfin pleinement dans son rôle de favori de la compétition. Dans le traditionnel numéro souvenir de la Coupe du monde de *France Football*, Gabriel Hanot estima que le 15 juin la prestation de la *Seleção auriverde* avait marqué l'entrée du football dans une nouvelle ère, résolument placée sous le signe du jeu offensif.³

En RFA, la couverture du premier tour fit l'objet d'une présentation succincte et factuelle sur une double page dans *Hör Zu* le 8 juin 1958.⁴ Dans *Der Kicker*, la rubrique « télévision »

¹ La consultation du conducteur du JT de 20 heures du 18 juin 1958 ne laisse apparaître aucun sujet « sérieux » traitant des relations internationales, de la situation économique ou des événements d'Algérie. Par contre, des reportages filmés se rapportant aux épreuves du baccalauréat, à la course hippique du Royal Ascot, à la cérémonie de la Jarretière, au Grand-Prix de Francorchamps, aux préparatifs des 24 heures du Mans et le Bulletin météo représentaient dix minutes de métrage sans les lancements en plateau.

² Cf. « Brésil-Angleterre télévisé a concurrencé Galles-Mexique », *L'Équipe*, 13/06/1958, p. 8.

³ Cf. HANOT, Gabriel, « Brésil-URSS, la bombe Hiroshima du football », *France Football* n° 643, 08/07/1958, p. 5.

⁴ Cf. « Fußball-Weltmeisterschaft 1958 », *Hör Zu* n°23, 08/06/1958, pp. 32-33.

tenue pratiquement chaque semaine par Josef Kirmaier depuis le 3 février 1958 se caractérisa elle-aussi par sa brièveté pendant le déroulement de la Coupe du monde. Tout juste mentionnait-il en dehors de l'annonce des horaires des rencontres et du nom du commentateur qui allait officier, des hypothèses concernant le choix encore ouvert de la rencontre qui allait être diffusée au stade des quarts de finale et des demi-finales. Ainsi évoqua-t-il dans le numéro du 16 juin 1958 les efforts déployés par l'ARD pour obtenir la retransmission du quart de finale que disputerait éventuellement la RFA. Ses efforts furent vains, car c'est le match Suède-URSS qui fut retenu. Dans l'édition du 23 juin 1958, *Der Kicker* publia un reportage qui servait avant tout à démontrer l'apport irremplaçable que représentait la lecture de l'hebdomadaire sportif. En effet, sachant que plusieurs millions d'Ouest-Allemands avaient suivi le résumé du quart de finale RFA-Yougoslavie, *Der Kicker* présenta un bilan détaillé de la performance individuelle de chaque joueur de la *Mannschaft* illustré par de nombreuses photographies prises dans ce sanctuaire où ne pénétraient pas encore les caméras de la télévision : les vestiaires. Le chapeau qui accompagnait le titre de l'analyse de Fritz Weilenmann était éloquent : « *Ce que l'écran de télévision ne montre pas...* »¹

Dans les quatre numéros du *Kicker* qui parurent du 9 au 30 juin, on ne trouve guère qu'un article de fond consacré à l'évolution et à la qualité des commentaires télévisés. Il parut dans le numéro couvrant la fin du premier tour.² Son auteur, Robert Becker, prit la précaution d'annoncer d'entrée que ses critiques n'étaient pas celles d'un journaliste jugeant des collègues, mais d'un auditeur et d'un téléspectateur parmi des millions d'autres. Soulignant la très bonne qualité technique et dramaturgique des rencontres du premier tour, Becker constate que la télévision avait définitivement gagné son duel avec la radio en ce qui concerne la préférence du public. Procédant à une comparaison des retransmissions en direct avec des enregistrements sur bande magnétique des commentaires radiophoniques concernant les mêmes rencontres, Becker délivrait un satisfecit aux commentateurs de la télévision, surtout à Rudi Michel et Robert Lembke. Ces derniers avaient réussi à démontrer qu'en la matière « *on parlait mieux quand on parlait moins* » et qu'il ne fallait rien décrire de ce qui était visible dans le cadre, car « *aucun téléspectateur n'était assis en tournant le dos au petit écran* ». Concernant les commentaires radiophoniques, tout en rappelant la difficulté particulière de l'exercice, Becker regrettait que lors du match RFA-Tchécoslovaquie le commentateur, qu'il

¹ Cf. WEILENMANN, Fritz, « Bilanz nach vier Spielen : Juskowiak wuchs in die Weltklasse ! » (« Bilan après quatre rencontres : Juskowiak a atteint la classe mondiale ! »), *Der Kicker* n° 25, 23/06/1958, pp. 13-15.

² Cf. BECKER, Robert, « "Luftbrücke" mit Schönheitsfehlern » (« "Pont aérien" avec quelques défauts cosmétiques »), *Der Kicker* n° 25, 23/06/1958, pp. 16-17.

ne nomma pas, avait beaucoup trop versé dans l'émotion. Il lui reprochait d'avoir trop vite crié « *But !* », puisqu'il le fit sept fois dans une rencontre où le ballon ne trouva que quatre fois le chemin des filets. Surtout, son analyse en direct de la performance des joueurs était démentie non seulement par les articles du lendemain des reporters présents au stade, mais également par les images du direct de la télévision. Ainsi, selon Becker, le commentateur radiophonique de RFA-Tchécoslovaquie avait très grossièrement sous-estimé les performances de Szymaniak et Fritz Walter.

II.4.6 Réception de la couverture télévisée de France-Brésil et de la finale

La chronique télévisée de Kirmaier parue dans l'édition du *Kicker* du 23 juin 1958 évoquait très brièvement les tractations en tout genre qui amenèrent les organisateurs suédois à privilégier à contre-cœur la demi-finale France-Brésil pour la retransmission en direct. Comme le public français n'avait encore pu le voir en direct, les représentants de la RTF avaient revendiqué avec force que pour la demi-finale, on privilégiait le onze tricolore. Jacques Sallebert, présent à Stockholm et qui devait commenter la demi-finale, considéra que la retransmission en direct de celle-ci constituait une étape aussi importante dans l'histoire de la RTF que celle du couronnement de la Reine d'Angleterre ou de l'élection du président de la République à Versailles.¹ Il donna une version un peu moins évasive que Kirmaier des marchandages dont elle fit l'objet :

« Il s'en est fallu de peu que ce match ne soit pas retransmis. Avant même que l'on connaisse les résultats des quarts de finale, il avait été décidé que la demi-finale de Stockholm serait télévisée, mais quand on apprit que l'autre demi-finale opposerait à Göteborg deux pays de l'Eurovision, la Suède et l'Allemagne, tout fut remis en question pendant quelques instants. Heureusement pour nous, les représentants de la BBC furent nos meilleurs alliés et finalement l'Allemagne et la Suède s'inclinèrent de bonne grâce. Les Français verront donc enfin leur équipe tricolore, "comme s'ils y étaient". »

L'Angleterre, comptant le plus grand nombre de téléspectateurs et ayant versé la contribution la plus importante pour obtenir les droits de retransmission, le soutien qu'elle apportait aux revendications de la RTF ne pouvait qu'être décisif. Ce soutien apporté à la RTF était-il uniquement motivé par des considérations sportives ? Nous n'avons pu trouver de document officiel consignant la teneur de ces débats lors de nos recherches aux archives de l'UER. Kirmaier indique par ailleurs que les organisateurs craignaient aussi, en cas de retransmission en direct, que le choc Suède-RFA ne se disputerait pas à guichets fermés. Cette hypothèse qui

¹ Cf. SALLEBERT, Jacques, « Un grand jour pour la TV française », *L'Équipe*, 23/06/1958, p. 13.

ressemble fort à un prétexte opportun pour calmer les téléspectateurs ouest-allemands et suédois frustrés, ne paraît fantaisiste qu'au premier abord. En effet, en dépit de la campagne de presse qui précéda la demi-finale Suède-RFA, on peut raisonnablement douter du fait qu'en présence des caméras de télévision, elle se serait néanmoins disputée devant des tribunes combles. La Suède découvrait la télévision, mais les amateurs de football semblaient être du nombre des téléspectateurs convaincus de la première heure. En outre, les villes où se trouvaient les stades raccordés au réseau Eurovision comptaient un nombre important de lieux publics offrant des possibilités de voir les retransmissions. La passion partisane n'était pas une « assurance tous risques » pour la bonne fréquentation de cette demi-finale, même en cas de retransmission. À la mi-juillet, *Der Spiegel* consacra un article rétrospectif à la demi-finale perdue et aux réactions exagérées que cette défaite entraîna en RFA. L'auteur évoqua d'une part que la presse suédoise avait serti ses articles consacrés au parcours prometteur de Liedholm et de ses coéquipiers de « piques germanophobes », dès qu'il fut acquis que la sélection suédoise aurait à éliminer la *Mannschaft* pour atteindre la finale.¹ En quête d'avis émanant d'un observateur « neutre », il cita le journal genevois *La Suisse* qui avait déploré le fait que les Suédois se rendaient davantage au stade pour laisser libre cours à leur pulsions ultra-patriotiques plutôt que pour voir un bon spectacle de football. Mais y voir des prémices partisans et nationalistes garantissant à tous les coups un stade comble serait audacieux et, surtout, l'hypothèse est contredite par le fait qu'un tiers des places du stade de Solna ne trouva pas acquéreur pour le quart de finale Suède-URSS, qui fut télévisé en direct. D'ailleurs, France-Brésil ne fit pas davantage le plein de spectateurs, puisque pratiquement la moitié des places restèrent vides.² La FIFA se trouvait donc face à un dilemme. D'une part, elle avait pris conscience de l'extraordinaire succès populaire des retransmissions en Eurovision, qui rendait dorénavant indispensable la présence des caméras de direct lors des grands événements de football. Surtout si cette présence s'accompagnait de substantielles recettes supplémentaires. Par ailleurs, elle ne pouvait qu'être insatisfaite de voir des matches décisifs pour l'attribution du titre de champion du monde se dérouler devant des tribunes à moitié vides. Kirmaier,

¹ Cf. « Rache für Göteborg » (« Vengeance pour Göteborg »), *Der Spiegel* n° 29, 16/07/1958, p. 47. Pour les besoins d'une contribution de colloque, nous avons chargé des étudiants suédois de procéder à une consultation des principaux titres de la presse suédoise de l'époque. Leur recensement inciterait plutôt à nuancer l'affirmation du *Spiegel*, car ils m'ont certifié qu'aucun des « grands journaux suédois » n'avait versé dans l'invective germanophobe avant ou après la demi-finale de Göteborg. Cf. MEYER, Jean Christophe, « Réminiscences historiques et football : les mémorables défaites de la *Mannschaft* (1950-2006) », in GOUNOT, André, JALLAT, Denis, KOEBEL, Michel (dir.), *Les usages politiques du football*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 19-53.

² Le *Rasunda Stadion* de Solna (banlieue de Stockholm) avait une capacité d'accueil de 53 000 places. Suède-URSS s'y déroula devant 32 000 spectateurs et France-Brésil n'en attira que 28 000.

relayant des échos provenant des coulisses des stades suédois, annonçait que les responsables du football mondial allaient consacrer à la question de la retransmission en direct de la Coupe du monde une partie importante de leur prochaine réunion, qui devait se tenir à Rome à la fin de l'été.

La première phase des matches à élimination directe, les quarts de finale, n'ayant pas immédiatement apporté le direct attendu de tous, les téléspectateurs français avaient dû surmonter un double motif de frustration. En effet, comme l'évoque Christian Quidet, ils furent nombreux à suivre Suède-URSS à la télévision tout en ayant l'oreille aux aguets pour ne rien perdre des exploits de la prolifique attaque française face à l'Irlande.¹ Privé d'équipe de France, les téléspectateurs eurent droit, comme à chaque rencontre débutant à 19 heures, à une deuxième mi-temps écourtée de vingt minutes par le JT du soir. Comme ledit journal présentait, entre autres, d'insipides sujets consacrés à la pêche à la ligne et aux promenades du dimanche, Christian Quidet exhorta une fois de plus les responsables de l'information à revenir à de « *plus réalistes conceptions de l'actualité* », laquelle, qu'on le voulût ou non, était « *accaparée par le football* ». ² Il l'avait déjà fait la veille pour les mêmes motifs et en usant des mêmes arguments.³ Quidet salua les rapides progrès accomplis par les équipes de tournage suédoises, la qualité remarquable des images organisées en « *plans où l'action et tous ses participants étaient restitués* ». Concernant la demi-finale France-Brésil prévue quatre jours plus tard, il mentionna les très nombreuses lettres de protestation de téléspectateurs adressées à la RTF et cita celle de la maison « Jif-Waterman » dont nous reproduisons les passages les plus significatifs :

« France-Brésil en demi-finale de la Coupe du monde, ce serait pour tous les sportifs français un évènement unique, le plus grand et le plus important depuis de très nombreuses années ! Or, la formule actuelle (interruption pour la météo et le Journal télévisé), si elle était maintenue, priverait des millions de téléspectateurs d'une partie importante de ce "match du siècle". Il nous est impossible de croire que des impératifs absolus vous interdisent d'avancer ou de reculer, à titre exceptionnel, la diffusion du Journal télévisé, de telle façon que l'antenne soit disponible de 18 heures 45 à 20 heures 45. Tous les téléspectateurs français, sportifs ou non – car à ce stade de la compétition un match devient une affaire nationale – auraient certainement bien du mal à vous le pardonner. »

¹ Cf. QUIDET, Christian, « Skoglund a troué l'écran », *L'Équipe*, 20/06/1958, p. 10.

² La consultation du conducteur de JT du 19 juin 1958 indique que seul son premier tiers est consacré à des sujets sérieux, en prise direct avec la question algérienne (prise de fonction Salan, réception d'un émissaire par Bourgiba, question de Chypre, etc.)

³ Cf. QUIDET, Christian, « En vingt minutes, il s'en passe des choses...que nous ne voyons pas ! », *L'Équipe*, 19/06/1958, p. 13.

Le lendemain, *L'Équipe* et Europe n°1 lançaient l'opération « Allez France ».¹ D'une part, les lecteurs du quotidien sportif et les auditeurs de la station périphérique étaient invités à adresser une carte postale d'encouragement à l'équipe de France. Par ailleurs, le ministre des Travaux publics et des Transports mettait un avion postal à disposition pour amener un proche de chacun des 22 joueurs à Stockholm pour suivre la rencontre depuis la tribune d'honneur.

Le 23 juin au soir, signe de la « *passion nationale* » déclenchée par le parcours du onze tricolore et la perspective du « *match le plus important auquel le football français ait jamais participé* », les organisateurs de l'opération pouvait amener 750 000 cartes postales au Bourget, d'où l'avion emmenant les épouses ou les parents des joueurs décollerait le lendemain matin à 7 heures 45.² Signe des temps et de l'importance encore toute relative qu'avaient ce genre d'évènements aux yeux de la classe politique, *L'Équipe* crut voir « *tout l'intérêt que portait le gouvernement à la tenue de notre équipe* » dans la présence à la tête de la délégation de Jean Labat. Cet éminent personnage était quand même le chef-adjoint du cabinet du ministre de l'Éducation nationale, chargé de la Jeunesse et des Sports.

Le JT fut finalement écourté et programmé entre 19 heures 45 et 20 heures. Comme ce fut le cas en 1956 lors de la première finale de la Coupe d'Europe, *L'Équipe* lança un appel au marchands d'articles radioélectriques, les priant de laisser les postes placés dans leurs vitrines ouverts jusqu'à 20 heures 45.³ Le lendemain de la défaite de l'équipe de France, on ne perçut nulle amertume ou déception dans les commentaires strictement sportifs parus dans la presse. À l'instar de Jacques Ferran, la presse et les cinq millions de Français qui assistèrent à la retransmission étaient unanimes à reconnaître « *l'éclatante virtuosité du Brésil* ». ⁴ Ainsi, Roger Courtois compara les Brésiliens à d'autres vedettes du sport télévisé : les Harlem Globe Trotters.⁵

La transmission de la demi-finale ne fut pas exempte de problèmes techniques. Les téléspectateurs ne virent pas le deuxième but brésilien marqué par Didi à la 39^{ème} minute.

¹ Cf. *L'Équipe*, 21/06/1958, p. 8.

² Cf. « Passion nationale pour France-Brazil », *L'Équipe*, 24/06/1958, p. 1.

Cf. « 750 000 cartes postales pour l'équipe de France », *L'Équipe*, 24/06/1958, p. 10.

³ Cf. « France-Brazil sur votre écran de télévision », *L'Équipe*, 24/06/1958, p. 9.

⁴ Cf. FERRAN, Jacques, « Éclatante virtuosité du Brésil, vainqueur 5-2 », *L'Équipe*, 25/06/1958, p. 1. Fin janvier 1958, la RTF recensait 704 000 « télérecepteurs » en France métropolitaine et 12 500 en Algérie. Cf. *Radio-TV* n° 697, 02/03/1958, p. 18.

⁵ Cf. COURTOIS, Roger, « Cinq millions de Français ont vu les Harlem Globe Trotters du football », *L'Équipe*, 25/06/1958, p. 10. Mentalité de compétiteur oblige, Raymond Kopa a une vision plus « nuancée » de l'invincibilité des Brésiliens. Cf. Entretien avec Raymond Kopa (30/03/2011)

L'image disparut de l'écran pendant quatre longues minutes, au cours desquelles Jacques Sallebert changea son débit verbal pour redevenir radioreporter. Mais, selon Christian Quidet, le fait majeur du match, sur le plan sportif comme sur le plan de la technique télévisuelle, avait eu lieu quelques instants auparavant lorsque les téléspectateurs se rendirent compte que le capitaine français, Robert Jonquet, était sérieusement blessé :

« Mais dans toute la France, la télévision du 24 juin restera pour beaucoup la vision d'un GROS PLAN. À ce moment là, en effet, une caméra suédoise opportune vint signifier à des milliers de Français qu'ils seraient battus. Robert Jonquet, porté par des soigneurs, apparut grimaçant de douleur sur l'écran. Le cameraman régla son objectif pour grossir encore la détresse du capitaine français. Hallucinante image tirée à des millions d'exemplaires. (...) Trois fois la caméra est revenue sur le courageux figurant qu'était Jonquet et nous sommes reconnaissants à la TV suédoise d'avoir montré à l'Europe que, diminué en nombre, nous avions des excuses. L'image ne ment pas. Elle est atrocement réaliste et nous savons tous que le Brésil était imbattable. La télévision a gagné. L'équipe de France a perdu. Il faut bien un vainqueur. »¹

Dans le numéro de *Télévision-Magazine* qui suivit la demi-finale France-Brésil, le même Christian Quidet revint sur l'extraordinaire succès populaire remporté par la retransmission et l'impact qu'elle aurait pour le futur développement du média :

« Grâce à l'équipe de France, la télévision a fait un bond prodigieux. Mardi à 18 heures, chaque Français avait un cœur de téléspectateur. Combien furent-ils à souffrir de ne pas avoir acheté un poste de télévision quelques mois plus tôt ? Nombreux si l'on en croit les attroupements qui se formèrent là où des récepteurs déversaient des images de France-Brésil sur la "voie publique". Qui osera désormais nier la valeur de la télévision qui transmet en direct des spectacles auparavant inaccessibles ? La télévision et M. D'Arcy, touchés par cet événement, se sont laissés domptés par le bon sens. On n'a pas, cette fois, coupé le match par le journal télévisé (il fut en effet programmé pendant la mi-temps). Pour parvenir à cette décision tardive, il a fallu que le sport revête un caractère de fête nationale. Comme quoi la télévision a besoin de stimulant pour sortir de sa torpeur. »²

Une semaine plus tard, Christian Quidet publiait un article bilan portant sur l'ensemble de la Coupe du monde. Celui-ci était illustré par des photographies montrant des dizaines de téléspectateurs massés sur les trottoirs de Paris à hauteur des devantures des vendeurs d'articles radioélectriques et envahissant peu à peu la chaussée.³ Quidet évoqua le bilan de la Coupe du monde pour remettre en question l'argumentaire habituel des responsables du football français et les inviter à se montrer plus ouverts aux solutions inédites :

¹ Cf. QUIDET, Christian, « Le gros plan de Jonquet pièce à conviction », *L'Équipe*, 26/06/1958, p. 7.

² Cf. QUIDET, Christian, « L'équipe de France stimule la TV », *Télévision-Magazine* n° 140, 29/06/1958, p. 42.

³ Cf. QUIDET, Christian, « Ces dizaines de visages passionnés racontent France-Brésil et montrent à la télé le chemin du succès », *Télévision-Magazine* n° 141, 06/07/1958, pp. 26-27.

« Après la Suède et le succès remporté par le football, il est impossible qu'on nous prive plus longtemps de matches officiels français. Près de 6 000 personnes, selon Jacques Sallebert, n'ont pu pénétrer sur le stade de Stockholm pour assister à la finale. La TV n'a donc pas concurrencé les recettes outre mesure. Par ailleurs, les organisateurs ont été largement dédommagés. L'industrie de la télévision sera plus prospère. Telle est la leçon à tirer de cette coupe Jules Rimet en 819 lignes. »

Certes, la démonstration concernant l'influence de la couverture télévisuelle sur les recettes aux guichets était des plus banales et ne pouvait valoir pour des rencontres de championnat. Mais, pour notre étude, l'intérêt du propos de Quidet réside davantage dans la définition « en creux » qu'il contient déjà du modèle de développement économique de l'épreuve reine de la FIFA. Par rapport à l'édition de 1954, la couverture de la Coupe du monde suédoise avait engendré une débauche de moyens techniques et humains. Le nombre de journalistes accrédités avait plus que triplé et était passé à 1900, dont 135 radioreporters et une bonne quinzaine de commentateurs de télévision. Les services techniques comprenaient environ 200 personnes pour la radio, 100 pour la télévision et une autre centaine pour le film (cinéma, presse filmée et résumés de JT). Le total du métrage tourné pour les télévisions européennes et américaines représentait près de 100 km de film. On tira en moyenne 250 copies de chaque résumé de rencontre, ce qui équivalait à une moyenne de 10 000 mètres de film les jours où plusieurs matches étaient disputés.¹

Par ailleurs, un autre passage de l'article de Quidet, s'il n'était pas dénué d'un discutable patriotisme télévisuel, n'en soulignait pas moins les progrès que le nouveau média était susceptible de réaliser en peu de temps pour contribuer à la spectacularisation du football. Il confirmait implicitement l'inexorable marginalisation des « Actualités cinématographiques » dans la couverture des grands événements sportifs :

« La mise en images de ces matches de football n'a certes pas eu le mordant des réalisations auxquelles nous ont habitué Pierre Sabbagh, Jacques Anjubaut et Pierre Badel. Néanmoins tous les reportages furent de très bonne facture. Jacques Sallebert et Raymond Marcillac (moins à l'aise que l'homme de Londres) nous ont activement fait participer à cet événement mondial. La télévision suédoise, dont on dit qu'elle est naissante, a accompli un énorme travail notamment dans le domaine des résumés filmés qu'elle fournit avec régularité aux télévisions européennes. À ce propos, il faut souligner les excellents commentaires que produit Georges De Caunes sur ces "digests" de fortune. »

Même si l'hypothèse ne peut être étayée de manière indiscutable, il semblerait que les deux défaites concluant le parcours initialement réjouissant de la *Mannschaft* aient contribué outre-Rhin à une minoration relative du succès populaire qu'eut la couverture médiatique de la

¹ Cf. «Télé-flash », *Radio-TV* n° 716, 13/07/1958, p. 7.

conclusion de la Coupe du monde.¹ Nous n'avons trouvé aucun article de fond à ce sujet dans *Der Kicker* avant la fin du mois de juillet 1958. Par ailleurs, on fit effectivement peu de cas de cet aspect des choses dans la presse quotidienne ouest-allemande. Or, sur le plan statistique, il est impossible que le nombre d'auditeurs et de téléspectateurs, notamment pour le match France-RFA décidant de l'attribution de la troisième place, n'aient pas largement dépassé la finale de 1954. En fait, l'opinion publique était davantage accaparée par les péripéties de la demi-finale Suède-RFA qui n'eut pas les honneurs du direct. Nous n'avons pu visionner les résumés réalisés par la TV suédoise et établir de manière tangible si le public ouest-allemand avait pu se faire sa « propre opinion » de l'acte d'anti-jeu « provoqué » de Juskowiak, qui lui valut un carton rouge, ou de « l'attentat » de Parling sur Fritz Walter, qui, comme Jonquet, resta sur le terrain tel un figurant pour ce qui fut sa dernière sélection.² Mais, le souvenir et le traumatisme de la demi-finale perdue de Göteborg est si vivace en RFA que de nombreuses personnes avec lesquelles nous nous sommes entretenus étaient persuadées de l'avoir suivie en direct.³ Au vu des réactions épidermiques et exagérées provoquées en RFA par la défaite de Göteborg, Friedebert Becker s'employa dans deux éditoriaux parus dans *Der Kicker* à rétablir une vue plus mesurée des événements et de leur réception. Il souligna explicitement les conséquences durablement néfastes des attitudes passionnelles, et donc forcément déplacées, des représentants du football ouest-allemand, Peco Bauwens en tête. Celles-ci avaient anéanti des années d'efforts entrepris pour regagner une place de premier rang au sein de la FIFA et bagatellisé la « diplomatie du football », dont on avait tant vanté les mérites à l'occasion du match URSS-RFA de 1955 :

« Comment les hauts-représentants du football allemands ont-ils pu connaître un tel naufrage dans le domaine, où au-delà du sport, ils avaient rendu aux Allemands des services dont on a peine à mesurer la valeur ! Celui du rapprochement des peuples, de la reprise de relations interrompues de pays à pays. »⁴

¹ Constituant un parallèle éloquent à l'article précité de Quidet (note n° 860) richement illustré sur le plan photographique, *Der Kicker* avait certes publié une double page montrant des gens pressés de s'installer devant le petit écran, des rues vides ainsi que des salles à manger et des brasseries bondées à l'heure des retransmissions. Cf. « Kurz vor sieben : Volk ans Gerät ! » (« Peu avant 19 heures : aux récepteurs, citoyens ! »), *Der Kicker* n° 26, 30/06/1958, pp. 18-19.

² Cf. Entretien avec Uwe Seeler (06/07/2010).

³ C'était notamment le cas de l'ancien rédacteur en chef du *Kicker*, Rainer Holzschuh. Cf. Entretien avec Rainer Holzschuh (29/07/2011).

⁴ « Wie konnte die Repräsentanz des deutschen Fußballs ausgerechnet dort schiffbrüchig werden, wo sie ihre über den Sport hinaus den Deutschen wertvolle, kaum meßbare Dienste geleistet hat ! In der Völkerverständigung, in der Wiederaufnahme abgerissener Verbindungen von Land zu Land. », cf. BECKER, Friedebert, « *Der Kicker* zieht die traurige Bilanz von Schweden : Mehr verloren als seine Weltmeisterschaft ! » (« *Der Kicker* établit le triste bilan de la Suède : On a perdu plus qu'un championnat du monde ! », *Der Kicker* n° 28, 14/07/1958, pp. 4 & 6.

Pour conclure cette évocation de la réception critique de la couverture télévisée de la phase finale de la Coupe du monde 1958, nous ne pourrions ignorer la mention faite à plusieurs reprises par des observateurs d'outre-Rhin de l'apport négatif à l'image de la RFA de sujets télévisés de supporters ouest-allemands et de leurs banderoles comportant des slogans nationalistes. On savait que la télévison suédoise fournirait ses images à de nombreux partenaires de l'Eurovision. Erich Menzel regretta que les Allemands avaient une trop forte propension « à se laisser aller lorsqu'ils se trouvaient à l'étranger » et que « le jargon des meutes (de supporters) enflait bien trop sous l'effet de la joie ou de la déception ». Comme pour convaincre l'opinion publique qu'il s'agissait d'une mise en garde solennelle, Menzel cita le passage suivant de l'éditorial de Josef Müller-Marein, rédacteur en chef du très sérieux hebdomadaire hambourgeois *Die Zeit* :

« De tout cela, on constate en rougissant de honte que l'indignation soulevée par le comportement de supporters, trop sûrs de vaincre et antisportifs, est devenue planétaire. Aux yeux de l'observateur qui les croise à l'étranger, les Allemands illustrent le dicton militaire datant de l'ère impériale : "le cadet est fin et noble quand il est seul, en troupe, il devient grossier et veule". »¹

On trouve dans la chronique hebdomadaire de Menzel un indice supplémentaire de sa hantise de voir le comportement des supporters justifier les préjugés de l'étranger concernant l'incorrigibilité des Allemands. Durant la pause estivale du football, Menzel évoqua dans sa chronique le choix des responsables de la *Mostra* de Venise qui avaient sélectionné le film *Das Mädchen Rosemarie* (1958) de Rolf Thiele pour représenter la RFA. Il s'agissait de l'adaptation à l'écran du bestseller d'Erich Kuby *Rosemarie. Des deutschen Wunders liebstes Kind* (*Rosemarie. L'enfant préféré du miracle allemand*) paru un an plus tôt et traitant du destin tragique d'une prostituée de luxe qui mourut assassinée, Rosemarie Nitribitt. L'affaire fut classée sans que l'enquête de police n'aboutît à l'arrestation du ou des meurtriers, ce qui amena les médias à soupçonner certains cercles influents de la politique et des affaires. En effet, chose alors très inhabituelle pour une jeune fille d'un peu plus de vingt ans, Rosemarie Nitribitt circulait en Mercedes cabriolet. Surtout, son carnet de clients contenait les noms et numéros de téléphone de membres de la famille Krupp, d'Harald Quandt, de Günter Sachs ainsi que ceux du ministre fédéral des Transports, Hans-Christoph Seebohm, et du futur

Cf. également BECKER, Friedebert, «Appel an die Heimat und das Ausland : Jetzt Schluß mit Anklagen !» (« Appel à la patrie et à l'étranger : Maintenant, il faut que cesse les accusations ! », *Der Kicker* n° 27, 07/07/1958, pp. 2 & 6.

¹ «Die Deutschen lassen den Betrachter, der sie im Ausland trifft, an ein altes Kadettenwort aus Kaisers Zeiten denken : Kadett allein, nobel und fein, Kadett en gros, flapsig und roh.» Cf. MENZEL, Erich, « Erich Menzel dreht den Scheinwerfer », *Der Kicker* n° 27, 07/07/1958, p. 11.

Chancelier, Kurt-Georg Kiesinger. Menzel établit un rapport direct entre le choix du jury de la *Mostra* et le plaisir malsain avec lequel, selon lui, les télévisions étrangères diffusaient des images de supporters fanatiques pour entretenir le mythe du « mauvais Allemand » :

« Les étrangers adorent représenter les cotés sombres de la vie allemande. Tout comme les caméras de télévision suédoises avaient capté avec délectation les slogans stupides ornant les banderoles des supporters allemands et la presse à sensation avait gâché des pages et des pages à décrire le comportement déchaîné et bruyant de ce cortège, le jury de la Biennale s'est fait un plaisir de lever le voile recouvrant notre face obscure. »¹

Se situant à bien des égards aux antipodes des ressentiments que les peuples européens nourrissaient les uns envers les autres, l'impact qu'eut la télédiffusion de son triomphe sportif pour l'image du Brésil en Europe, mériterait à lui seul une étude exhaustive que nous ne pouvons entreprendre dans le cadre de notre thèse. Bien que des rencontres concernant des équipes de clubs ou la *Seleção auriverde* aient régulièrement fait l'objet de retransmissions intégrales et en direct, il n'est pas exagéré de considérer que la demi-finale contre la France et la finale contre la Suède ont constitué une sorte « d'invention télévisuelle du Brésil » pour une grande majorité de téléspectateurs.² Dans ce contexte, la composition multiraciale de l'équipe brésilienne fut l'une de ses caractéristiques les plus remarquées. Après l'apparition cinématographique de Jesse Owens lors des JO de Berlin en 1936 et avant l'avènement de Cassius Clay alias Mohammed Ali au début des années 1960, celle du jeune Pelé frappa aussi les esprits. Plus que toute autre, elle matérialisait alors l'irruption du champion noir triomphant sur les petits écrans européens. N'évitant pas les clichés raciaux ayant cours à cette époque, le portrait de Pelé que Gabriel Hanot dressa durant le tournoi traduisait avant tout l'enthousiasme général qu'il avait déclenché de concert avec Garrincha :

« Nous n'avons jamais vu sur un terrain de football un joueur plus félin et en même temps plus naïf (nous ne pouvons pas écrire plus candide parce qu'il est noir comme le jais) et enfin plus content de jouer. Peut-être, perdra-t-il, au fil des années, cet enthousiasme. Pour le moment, il est merveilleux et communicatif et enchante tous les spectateurs. »³

¹ «Das Ausland liebt es, dunkle Seiten des deutschen lebens darzustellen. Wie die Fernsehkameras törichte Spruchbänder deutscher Schlachtenbummler in Schweden mit Vergnüen einfingen und die Sensationspresse Seiten darüber verschwendete, wie unbeherrscht und lärmend sich der Troß benehme, so gibt jetzt die Biennale ein Beispiel im Aufblenden unserer Schattenseiten.» Cf. MENZEL, Erich, «Erich Menzel dreht den Scheinwerfer», *Der Kicker* n° 34, 25/08/1958, p. 11.

² L'expression retenue paraphrase le titre d'un chapitre de l'ouvrage de Paul Dietschy consacré à l'histoire du football. Cf. DIETSCHY, Paul, *Histoire du football*, Paris, Perrin, 2010, chap. « L'invention du Brésil », pp. 260-275. Rappelons qu'en 1954 le quart de finale Brésil-Hongrie faisait partie de l'offre de directs de l'Eurovision.

³ Cf. HANOT, Gabriel, « Edson Arantès do Nascimento : C'est Pelé le félin », *France Football* n° 640, 24/06/1958, p. 12.

Gabriel Hanot n'avait pas découvert Pelé et Garrincha en Suède. En effet, il avait effectué un voyage au long cours au printemps pour informer les lecteurs de *France Football* de la préparation des nations sud-américaine. Mais le jeune prodige de Santos et le joueur vedette de Botafogo n'étaient pas encore titulaires de la sélection nationale et symbolisaient surtout l'avenir du football brésilien.¹ Ce type de reportages restera encore pour au moins une demi-décennie l'apanage de la presse sportive. En effet, les budgets dont disposaient les services des sports des télévisions publiques ne leur permettaient pas d'envoyer des équipes de tournage au bout du monde pour réaliser des documentaires. Nous y reviendrons dans une partie ultérieure de notre étude lorsque nous évoquerons le premier numéro des « Couloises de l'exploit » dont un portrait de Pelé constituait la principale attraction.²

II.4.7 Prolongations nationales de la couverture en Eurovision de la Coupe du monde 1958 en RFA

Si l'on ne tenait compte que de la réussite sportive et de l'enthousiasme populaire engendrés par les retransmissions en direct des performances des sélections nationales respectives, la couverture en Eurovision de la Coupe du monde 1958 eut des conséquences relativement paradoxales des deux côtés du Rhin. Ainsi, on aurait pu s'attendre à ce que « l'épopée de Suède » provoquât un déblocage des relations tendues qu'entretenaient la RTF et les autorités du football français. Par ailleurs, la « gueule de bois » provoquée par la perte du titre mondial aurait pu enfanter une sorte de désenchantement vis-à-vis du football télévisé en RFA. En fait, le succès populaire des retransmissions en Eurovision eut avant tout le don d'inquiéter les forces les plus conservatrices à l'œuvre dans les deux fédérations. Toutefois, si la pause estivale opéra en quelque sorte comme un sas de décompression entre la période enthousiaste du tournoi mondial et le retour aux affaires courantes des championnats nationaux, elle fut marquée en RFA par la tenue d'une assemblée générale du DFB dont l'ordre du jour fit une place de choix à la question des rapports football-TV. À la veille de ladite assemblée générale, Robert Becker publia dans *Der Kicker* un article prospectif de fond focalisé sur la télédiffusion du football.³ Il était de notoriété publique que la ligue régionale d'Allemagne du Sud-Ouest (*Regionalverband Südwest*) allait solliciter un vote de l'assemblée plénière portant

¹ Cf. entre autres HANOT, Gabriel, « Je découvre Rio et ses plages aux noms fameux où naissent les merveilleux footballeurs du Brésil », *France Football* n° 629, 08/04/1958, p. 23.

HANOT, Gabriel, « J'ai été stupéfié et ébloui par la technique des Brésiliens », *France Football* n° 632, 29/04/1958, p. 23.

² Cf. entretien avec Jacques Ferran (11/02/2012)

³ Cf. BECKER, Robert, « TELE-Visionen », *Der Kicker* n° 29, 21/07/1958, pp. 2-3.

sur une interdiction de toute retransmission le dimanche et le samedi, rencontres internationales incluses. Becker était persuadé que cette ligue obtiendrait une majorité qualifiée sur ce vote. Il en était ainsi non seulement parce qu'il s'agissait d'une vision partagée, mais également en raison des jeux d'influence et de pouvoir qui caractérisaient ce type de réunions. En dépit du fait que *Der Kicker* s'était toujours montré compréhensif vis-à-vis des réserves et des revendications des clubs et des ligues, Becker conseillait vivement aux délégués habilités à prendre part au vote de « *ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain* ». Le journaliste concédait aux responsables fédéraux et aux représentants des clubs que la couverture en direct de rencontres de football constituait un problème, mais considérait par ailleurs qu'une interdiction ne réglait rien. Après avoir énuméré le type de rencontres télédiffusées au cours des derniers mois, Becker posait la question fatidique : les rencontres amicales et celles du *DFB-Pokal* ont-elles souffert des baisses de fréquentation en raison de la retransmission de la finale de la Coupe d'Europe et des dix rencontres de Coupe du monde ? La raison prescrivait qu'il fallait en douter. Becker rejeta l'argument souvent invoqué par les plus réactionnaires des responsables du DFB qui arguaient que depuis 1954 et l'essor prodigieux du nouveau média, le nombre de licenciés n'avaient pas connu de croissance notable.¹ Pour Becker, l'évocation de ces chiffres n'était pas pertinente, car elle reposait sur l'émission d'une hypothèse de départ erronée. En effet, le journaliste sportif reprochait aux autorités fédérales et aux responsables des clubs de considérer à tort que seule la télévision remettait en question les atavismes et les considérations prosaïques qui présidaient à l'évolution ou à la permanence des goûts et des pratiques en matière de consommation de spectacles sportifs. En d'autres termes, les autorités du football continuaient de reprocher à la télévision de lui voler des spectateurs sans lui amener suffisamment de nouveaux pratiquants.

Cette position était inacceptable, selon Becker, et confinait au ridicule le plus achevé au regard de l'impact positif des retransmissions en direct des matches de Coupe du monde. Il lui semblait évident que « *s'il n'était pas certain que les Meier ou les Schmidt deviennent des spectateurs réguliers dans les gradins des clubs d'Oberliga, ils auraient bien du mal à refuser à leurs rejetons de s'inscrire dans un club de football, même si seule l'espérance inavouée de voir un jour briller le fiston sur le petit écran* » motivait leur changement d'attitude vis-à-vis de ce sport prolétarien que le football était encore pour beaucoup dans la RFA du miracle économique. Robert Becker se sentait investi d'une mission : celle de mettre en garde les

¹ Le nombre de licenciés du DFB était de 1 416 256 en 1950, de 1 601 986 en 1954 et de 1 849 367 en 1958. Cf. DFB-Jahresbericht 1954-1955, p. 20 & DFB-Jahresbericht 1958-1959, p. 21.

autorités du football par rapport à un danger qu'elles paraissaient ne pas redouter et qui lui semblait tangible. En effet, la télévision menaçait peut-être de « dévorer » le football en accroissant son offre de directs. Mais si elle l'ignorait, elle nuisait encore davantage à sa popularité.

En d'autres termes, Becker ne faisait rien d'autre que d'inverser les termes du « théorème » énoncé par Jacques Ferran au cours de l'automne 1955, qui constatait que la télévision avait besoin du football, mais que l'inverse n'était pas vrai. En moins de trois ans, avec la croissance constante des parcs nationaux de téléviseurs et en dépit ou en raison du succès populaire des retransmissions de rencontres de Coupe du monde, il semblait que les sociétés publiques de télévision pouvaient concocter une offre spectaculaire de football télévisé sans obtenir les meilleures affiches de l'*Oberliga*, ou de la Division 1, si l'on considère le cas de la France. Le DFB, ou la FFF, étaient pris au piège de leurs propres règles, des règles de l'UEFA. Ainsi, entre les rencontres de sélections que ces autorités devaient s'efforcer de programmer en semaine pour ne pas perdre toute considération aux yeux du public et les grandes affiches de la Coupe d'Europe disputées le mercredi, les télévisions publiques avaient maintenant de quoi proposer aux téléspectateurs un programme qui ne souffrirait d'aucune comparaison avec l'offre dont ils avaient pris l'habitude au cours des années précédentes. Cette hypothèse n'était nourrie que par la prise en compte des règles généralement connues du public. Or, si rien ne s'y opposait d'un point de vue réglementaire ou contractuel, bien des rencontres intéressantes de Coupe d'Europe disputées à l'automne ne feront jamais l'objet d'une retransmission. Les présidents de clubs étaient membres d'une ligue, dont la stratégie d'ensemble prévaudrait sur leur intérêt immédiat et leurs velléités d'arrondir leurs recettes en engrangeant la compensation versée par la télévision. La seconde partie de l'article de Becker offrait une tribune à un acteur majeur de la télédiffusion du football en RFA, Robert Lembke. Ce dernier avait déjà annoncé ses intentions pour l'après-Coupe du monde au cours du mois de mai 1958.¹ Sans remettre frontalement en question la position du DFB, qu'il avait tout intérêt à ménager, le rédacteur en chef du *Bayerischer Rundfunk* exprimait sa certitude que des bouleversements majeurs allaient affecter l'offre télévisuelle en matière de spectacle sportif. En effet, il était persuadé dès alors que si les JO d'hiver de Squaw Valley ne pourraient faire l'objet d'une couverture en direct, car celle-ci était tributaire d'une très improbable transmission jusqu'à Paris par un câble transatlantique de l'OTAN, les JO d'été

¹ Cf. LEMBKE, Robert, « "Mehr Sport !" ... und das Echo » (« "Davantage de sport !" ... et l'écho (de cet appel) »), *Fernseh-Woche*, 04/05/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

organisés à Rome du 25 août au 11 septembre 1960 dépasseraient en nombre d'heures de diffusion et en qualité de réalisation tout ce que le nouveau média avait pu proposer à ce jour à son public. Après le formidable succès de la couverture de la Coupe du monde en Suède, Lembke eut beau jeu dans son entretien avec Robert Becker d'insister sur le fait qu'il était un véritable ami du football, mais que la télévision n'allait pas concevoir des programmes ennuyeux uniquement pour favoriser les entrées au stade. Cette prise de position amena Becker à rappeler une vérité fondamentale aux trésoriers des clubs d'*Oberliga* : dans bien des cas, leur public se déplaçait et consentait à payer pour voir un match de football, parce qu'il n'accédait pas à une autre offre en matière de spectacle et de loisirs. L'achat d'un téléviseur remettait inévitablement en question ce type de situation.¹

Lembke affirma que la télévision n'était pas exclusivement intéressée par les matches au sommet, mais qu'elle souhaitait pouvoir diffuser des retransmissions en direct de rencontres de championnat. Dans ce cas, Becker estimait que la solution la plus viable consistait à procéder le plus tardivement possible à l'annonce de la rencontre retenue pour le direct, ce qui inciterait les vrais supporters à se rendre au stade pour ne pas manquer la prestation de leur équipe favorite. Mais avant tout, ce qui semblait évident dans l'article de Becker, c'était que l'attitude de défiance ayant longtemps caractérisé les prises de position de l'ARD et des autorités du football conduisait inmanquablement à une impasse nuisible aux deux parties. Comme la télévision ne pouvait compenser que les pertes de recettes directement induites par un direct, les deux parties devaient planifier de concert un calendrier de retransmissions dont une partie substantielle serait maintenue secrète, celle concernant les rencontres de championnat. Plaidant en faveur d'une entente cordiale dont le téléspectateur ne serait pas le moindre bénéficiaire, Becker conclut son article en rappelant le rôle que *Der Kicker* s'assignait, qui était en tout point analogue à celui que Ferran revendiquait pour *L'Équipe* et *France Football*, était celui d'un avocat du sport en général et du football en particulier.

Les échos de l'Assemblée générale du DFB tenue à Karlsruhe-Durlach le 27 juillet 1958 étaient trop contradictoires pour ne pas susciter des pronostics très divers concernant l'évolution de l'offre de football télévisé. Le quotidien local de la ville de Hof en Bavière, le

¹ « Vergessen wir nicht, daß für einen großen Teil des Fußballpublikums der Besuch des Spieles eine Unterhaltung ist, eine Unterhaltung mangels anderer Gelegenheit. Der Bildschirm bringt diese "andere Gelegenheit" plötzlich ins Haus, heute fast in jedes Haus, gratis und franko, mit einem Logenplatz am warmen Ofen und der Kaffeetasse auf dem Tisch. », Cf. BECKER, Robert, « TELE-Visionen », *Der Kicker* n° 29, 21/07/1958, pp. 2-3.

Hofer Anzeiger, considérait qu'on ne pouvait s'attendre à ce que la roue de l'histoire «*fasse une marche arrière* ». Il semblait donc impératif que l'assemblée générale rejette la demande de la ligue régionale d'Allemagne du Sud-Ouest et que les rencontres internationales soient disputées le samedi après-midi, préservant le football amateur du dimanche tout en n'empiétant pas sur la semaine de travail.¹ Au lendemain de l'assemblée générale du DFB, le *Solinger Tageblatt* doutait d'une évolution positive de l'offre télévisuelle concernant le football. Son analyse du déroulement des débats révèle l'aporie dans laquelle se trouvaient les délégués chargés d'entériner la ligne à suivre par le DFB pendant les douze mois suivants. D'une part, la proposition de la ligue régionale d'Allemagne du Sud-Ouest avait été examinée et placée sur une «*voie de garage* » («*auf ein Nebengleis verschoben* »). Par ailleurs, le président de la Commission de la presse et de la propagande, le Dr. Gösmann, qui ne sollicitait pas le renouvellement de son mandat, avait tenu une dernière allocution conciliante. Il valorisa les rapprochements opérés de concert avec l'ARD au cours des derniers mois et encouragea ses collègues à ne pas mettre cette concorde fragile en péril par des prises de décision hâtives. Toutefois, le *Solinger Tageblatt* crut reconnaître dans la brève allocution tenue par son successeur au moment d'accepter son élection l'annonce d'un durcissement de la position fédérale. En effet, Konrad Schmedeshagen déclara qu'il fallait «*réduire le nombre de retransmissions en direct à un nombre minimal* » et qu'il «*n'avait aucun doute de pouvoir trouver un accord avec les responsables de la télévision à ce sujet* ».² Ces derniers, forts des enseignements tirés de la couverture de la Coupe du monde par l'Eurovision, avaient indiqué durant les jours précédant l'assemblée générale du DFB que leur public réclamait davantage de directs sportifs. Lembke, rappelant qu'il avait toujours cherché la conciliation, menaçait d'adopter une attitude franchement offensive, si le DFB durcissait sa politique. L'Eurovision proposerait suffisamment de retransmissions susceptibles de concurrencer la diffusion d'une rencontre d'*Oberliga*. La déclaration volontariste de Schmedeshagen était peut-être avant tout destinée aux délégués dont la proposition avait été «*élégamment* » ignorée, mais elle avait fait naître une inquiétude, celle de voir des millions de téléspectateurs considérés comme quantité négligeable parce qu'ils n'étaient pas des spectateurs fréquentant régulièrement les arènes sportives.

¹ Cf. «Fußball und Fernsehen – das große Problem», *Hofer Anzeiger*, 27/07/1958, Classeur «Fernsehen», DFB-Archiv.

² «*Die Anzahl der Übertragungen von Fußballspielen muß auf ein Mindestmaß reduziert werden. Wir werden uns mit den maßgebenden Herren des Fernsehens schon einigen.*», *ibid.*

Signalons que Carl Koppehel, atteint par la limite d'âge (67 ans), quitta ses fonctions de chargé des relations avec la presse le 30 septembre 1958. Le rédacteur en chef du *Kicker* paraît dans un article de circonstance «*qu'il continuerait à s'intéresser de près aux affaires du DFB* ». Cf. BECKER, Friedebert, «*Koppehels Telefon* » («*Le téléphone de Koppehel* »), *Der Kicker* n° 40, 06/10/1958, p. 2.

Le *Sportkurier* publia une analyse de la situation à la veille de la reprise du championnat.¹ Son auteur, Joseph Wipp différencia effectivement les divers types de publics qui réclamaient du football télévisé. Sa conclusion soulignait l'inconfortable situation dans laquelle se trouvait le DFB, car il devait défendre les clubs amateurs en dépit de toutes les attaques dont il ferait l'objet dans la presse. Or, la télévision ne pourrait se satisfaire très longtemps d'ignorer le football dans ses programmes dominicaux contre le souhait de son public, surtout s'il s'agissait de rencontres internationales. Wipp regrettait qu'un évènement exceptionnel comme la Coupe du monde, qui n'avait lieu que tous les quatre ans, ait insufflé une passion néfaste à un débat portant *in fine* sur la pérennité d'associations bénévoles constituant des lieux de sociabilité permanents et précieux dans quasiment toutes les communes de RFA.

II.4.8 RFA : L'accord du 14 octobre 1958

C'est donc dans un contexte marqué par le scepticisme ambiant que l'ARD et le DFB entamèrent de discrètes négociations durant l'été 1958. Le samedi 13 septembre 1958, le Conseil fédéral tenait une réunion ordinaire à la *Sportschule* de Grunwald près de Munich. La veille, Schmedeshagen avait rencontré Robert E. Lembke. Sans révéler la teneur et l'avancement desdites négociations, Schmedeshagen s'empressa de confier à quelques journalistes présents à Grunwald, que l'ambiance de travail était bonne et qu'on pouvait peut-être espérer une solution viable et satisfaisante à divers égards pour les deux parties dans un avenir proche.² Favoriser l'amélioration de l'offre au détriment d'un maintien ou de l'accroissement du nombre de retransmissions constituait le maître mot du compromis qui semblait devoir se dessiner. D'une manière quasi mécanique, sans grever le budget de la télévision, cette solution avait l'avantage d'augmenter l'indemnité versée au club jouant à domicile. Elle exigeait également une coordination accrue entre les parties contractantes, car l'annonce de la programmation éventuelle des sommets du championnat le samedi devait se faire à court terme pour ne pas nuire à la location des billets.

¹ Cf. WIPP, Joseph, « Süddeutsche Streiflichter » («Lumières d'Allemagne du Sud»), *Sportkurier*, 20/08/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Fußballbund und Fernsehen kamen sich näher » («La fédération de football et la télévision rapprochent leurs positions »), *Der Sport*, 15/09/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Kompromiß im Fernsehen » (« Compromis à la télévision »), *Sport-Kurier*, 17/09/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Wieder Fußball im Fernsehen. Qualität soll Quantität ersetzen », *Gong* n°39, 20/09/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Der Mittag fut une voix quelque peu discordante dans le paysage journalistique et accueillit les confessions de Schmedeshagen avec circonspection.¹ On regrettait que les indiscretions du président de la Commission de la presse et de la propagande aient été caractérisées par un recours à la langue de bois « *dignes des rencontres politiques au sommet* ». Dans l'insistance de Schmedeshagen à souligner le climat amical dans lequel s'était déroulée la rencontre l'auteur voulait voir l'aveu qu'on n'avait pas traité la problématique au fond. De fait, les négociations n'avaient même pas abouti à l'établissement d'un calendrier précis des retransmissions prévues pour la fin de l'année civile. En dépit de toutes les difficultés inhérentes à l'établissement d'un contrat pérenne entre le DFB et l'ARD, *Der Mittag* était d'avis que le DFB, comme toute autre organisation tirant ses revenus de spectacles publics, ne pouvait ignorer l'invention technologique qui marquait l'époque (« *eine der epochalsten Erfindung unserer Zeit* »). De l'autre côté, on était sûr que l'ARD ferait les efforts financiers nécessaires pour améliorer l'offre de directs sportifs en programmant plus de retransmissions de rencontres de football, car les courses de chevaux et l'escrime n'intéresseraient jamais qu'une poignée de téléspectateurs formant un public restreint de convaincus.

Le 14 octobre 1958, l'accord liant l'ARD et le DFB put enfin faire l'objet de communiqués officiels. La limitation du nombre de retransmissions était confirmée et le mode de répartition périodique de celles-ci était enfin dévoilé. L'ARD ne pouvait retransmettre plus de 24 rencontres à l'année, ce qui équivalait à deux rencontres par mois. Une seule d'entre elles pouvait concerner une rencontre de clubs, en championnat, en coupe ou en Coupe d'Europe. Seules les rencontres de la *Mannschaft* disputées en semaine pouvaient faire l'objet d'une retransmission. La finale du Championnat d'Allemagne était la seule rencontre dominicale pouvant bénéficier d'une retransmission télévisée en direct. Chaque fois que l'ARD accepterait de relayer une retransmission proposée par un partenaire membre de l'Eurovision, celle-ci devait être retranchée du total de 24 rencontres autorisées à l'année.

En consultant la revue de presse réalisée au cours des jours suivants par les services du DFB, on constate que la plupart des extraits de quotidiens recensés ne livre qu'un traitement factuel des communiqués officiels.² Une fois encore, ce fut dans *Der Mittag* qu'une chronique aborda

¹ « Immerhin freundschaftliche Verhandlungen ! » (« Au moins des négociations amicales ! »), *Der Mittag*, 15/09/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Neues Abkommen DFB-Fernsehen. Zwei Spiele im Monat » (« Nouvel accord DFB-Télévision. Deux matches par mois »), *Der Kurier*, 15/10/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

la problématique en thématissant les jeux de pouvoir et d'influence à l'œuvre dans le champ de la télédiffusion du football.¹ Après avoir accueilli avec soulagement et ironie que la perspective d'une guerre du football à la télévision n'était pas à l'ordre du jour dans un avenir proche, l'auteur eut recours à la métaphore moyenâgeuse, dénonçant ainsi la superbe des dirigeants fédéraux et celle des responsables de la télévision. Ceux-ci, selon *Der Mittag*, se comportaient comme s'ils étaient des seigneurs, chevaliers servants d'une noble cause, celle du « Roi Football » ou de la « Reine Télévision ». Compte-tenu du volume horaire des émissions de l'ARD et de la palette des programmes dominicaux qui allaient être proposés, *Der Mittag* considérait que les téléspectateurs resteraient encore longtemps cette piétaille fidèle que le DFB préférait savoir captive.

Quelques jours après l'annonce de l'accord, le *Sport-Kurier* déplorait que la règle des « deux matches par mois » allait également s'appliquer aux retransmissions Eurovision. On ne comprenait pas pourquoi on devait renoncer à des spectacles de premier choix comme des rencontres internationales opposant des équipes européennes et des équipes sud-américaines durant la trêve hivernale ou en fin de saison, parce qu'on ne voulait pas « risquer d'épuiser son contingent de retransmissions automnales ». Une tournée européenne de l'Argentine ou du Botafogo valait bien des rencontres de poules régionales de début de saison. L'auteur, Paul Ludwig, n'avait donc pas saisi le changement de paradigme que représentait l'introduction du contingentement mensuel ou annuel. Celui-ci constituait un moyen efficace pour le DFB de continuer à exercer un contrôle sur l'offre de football télévisé, alors que la couverture de la Coupe du monde avait démontré la fiabilité technique et l'attrait spectaculaire qu'avaient atteint les réalisations de l'Eurovision. Le développement de l'offre en matière de grandes affiches programmées en milieu de semaine rendait pratiquement inopérant l'argument de protection du football amateur qui reposait essentiellement sur la coïncidence horaire des coups d'envoi des rencontres dominicales.

« Einigung zwischen DFB und Fernsehen » (« accord entre DFB et Télévision »), *Stuttgarter Nachrichten*, 15/10/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Fußballkost im Fernsehen rationiert » (« Le football, une denrée rationnée à la télévision »), *Abendpost*, 15/10/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Fußball und Fernsehen. Ein Abkommen zwischen Fernsehen und Fußball » (« Football et télévision. Un accord entre la télévision et le football »), *Der Mittag*, 15/10/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Zwei spiele pro Monat » (« Deux matches par mois »), *Hamburger Abendblatt*, 15/10/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

¹ « Immehin ein Anfang » (« Après tout, c'est un début »), *Der Mittag*, 16/10/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Pourtant, dès le mois de novembre 1958, ce n'est pas l'application de ladite loi des « deux matches par mois » qui devait priver les téléspectateurs de RFA de ce qui aurait constitué la première grande affiche télévisée avec participation ouest-allemande en Coupe d'Europe. Après avoir nécessité un match d'appui pour se défaire de Copenhague en tour préliminaire, Schalke 04 avait obtenu un match nul prometteur en Angleterre contre les Wolverhampton Wanderers en huitièmes de finale. La location des billets pour le match retour avait si bien marché que deux jours après l'ouverture de la location, il n'y avait plus une seule place de libre dans l'enceinte de la *Glück-auf-Kampfbahn*.¹ Comme toute rencontre de Coupe d'Europe, ledit match était programmé en milieu de semaine, le mardi 18 novembre 1958. Tout ce que la république comptait d'amateurs de football télévisé se réjouissait donc d'assister aux exploits du club de Gelsenkirchen. L'ARD était évidemment prête à retransmettre ce qui constituerait une excellente propagande pour le football et la Coupe d'Europe. Le matin de la rencontre, le DFB refusa d'en autoriser la retransmission en direct, sous prétexte qu'un match de rattrapage comptant pour la poule régionale d'*Oberliga-West* opposant le club de Wuppertal SV au Fortuna Düsseldorf se déroulait au même moment et qu'il fallait en protéger la recette aux guichets.

Une fois de plus, Richard Kirn cria au scandale dans sa chronique et vilipenda l'hypocrisie du DFB :

*« Peu importe comment on aborde le DFB, on entend cliqueter les intérêts financiers. Mais dès que l'un de ces Messieurs prend la parole, ce n'est plus que susurrements idéalistes. »*²

Bien entendu, la décision du DFB déclencha une vague de protestations fondées sur les mêmes arguments que celles qu'avait entraînées le refus de la retransmission d'Italie-RFA en 1955. La fédération fut accusée de mépriser le grand public et d'être atteinte de dérive dictatoriale. Les téléspectateurs avaient l'impression que l'accord du 14 octobre 1958 n'était qu'une fumeuse opération de communication et que la télévision s'était montrée bien naïve dans ces négociations.³

¹ « Letzte Meldung : Schalker Rückspiel im Fernsehen ? » (« Dernière minute : Le match retour de Schalke à la télévision? »), *Der Kicker* n° 46, 17/11/1958, p. 24.

² « *Wo man den DFB anfaßt, rasseln die Geldinteressen, aber wo einer der Herren redet, rauscht es von Idealen.* », cf. KIRN, Richard, « Skandal », *Nachtausgabe*, 20/11/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Cf. « Protestwelle gegen den DFB » (« Vague de protestations contre le DFB »), *Westfälische Rundschau*, 21/11/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

La dernière rencontre disputée en Europe par la *Mannschaft* à la fin de l'année 1958 l'opposait à la Bulgarie le dimanche 21 décembre.¹ Soucieuse de remplir sa part du contrat, l'ARD accepta de diffuser la rencontre en différé, comme elle l'avait déjà fait à l'occasion de France-RFA du 26 octobre 1958.² L'argumentation prévisible du DFB fut critiquée une fois de plus. La diffusion en différé de la rencontre internationale fut assimilée à un repas peu appétissant tiré de boîtes de conserves que l'on avait le front de proposer à deux millions de téléspectateurs.³ Sur un plan technique, RFA-Bulgarie entra dans l'histoire de la télévision ouest-allemande comme la première rencontre de football enregistrée sur bande électromagnétique.⁴ La perte de qualité était bien moindre qu'avec le kinoscope et les prises de vues plus satisfaisantes que celles généralement réalisées en 16 mm. Précisant que les services techniques de l'ARD étaient en mesure de télédiffuser l'enregistrement de la rencontre dès 16 heures, alors qu'elle avait débuté à 14 heures, Dobbratz rendait son lectorat attentif au fait que la généralisation du nouveau procédé ouvrait des perspectives insoupçonnées et amènerait les acteurs de la télédiffusion du football à réviser leur appréhension du différé.

II.4.9 Une performance française qui relance la demande de football sur l'antenne de la RTF

Le service des sports de la RTF s'étant illustré par sa couverture du Tour de France, il lui restait à trouver un terrain d'entente avec la FFF et la LNF pour que la rentrée de l'automne 1958 s'opère sous les meilleurs auspices. Dès la mi-septembre, Pierre Delaunay reprécisa la position officielle de la FFF de manière attendue dans *France Football Officiel*.⁵ Il tablait sur une compréhension mutuelle des problèmes posés par le football et la télévision, dont naîtraient des arrangements satisfaisants pour les deux parties et le grand public.

À la même période, *Radio-TV* spéculait sur un retour du football sur les petits écrans français. Le succès de la Coupe du monde ayant servi la télévision autant que le football, on espérait une offre régulière de retransmissions de qualité.⁶ Le nouveau chef de service, Raymond

¹ La *Mannschaft* disputa un match au Caire contre l'Égypte le 28 décembre 1958, il s'agissait de son premier déplacement en Afrique.

² Les horaires indiqués dans *Hör Zu* laissent supposer que le public ouest-allemand eut droit à une retransmission intégrale en différé alors que les téléspectateurs français durent se contenter de la seconde mi-temps.

³ Cf. « So geht es nicht ! DFB bietet Fernsehen nur Länderspiel-"Konserve" an ! » (« Inacceptable ! Le DFB ne propose à la télévision qu'une rencontre internationale "en boîte" », *Nacht-Depesche*, 20/12/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

⁴ Cf. DOBBRATZ, Kurt, « Die Zeit der Experimente im Fernsehen ist vorbei » (« Le temps des essais est révolu »), *Mannheimer Morgen*, 27/12/1958, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

⁵ Cf. DELAUNAY, Pierre, « Télévision en direct », *France Football Officiel* n°653, pp. 1 & 4.

⁶ « Raymond Marcillac et le sport télévisé. Retour du football ? », *Radio-TV* n° 725, 14/09/1958, p. 11.

Marcillac avait rencontré le président de la LNF, Louis-Bernard Dancausse, au cours du mois de septembre pour tenter de prendre les meilleures dispositions possibles concernant la visibilité du football dans les programmes de la RTF. La LNF demeurait farouchement hostile aux retransmissions dominicales, mais se déclara favorable aux reportages en direct du samedi. Un accord semblait possible. Allant peut-être vite en besogne, Christian Quidet le considérait comme « *virtuellement conclu* » dès le début du mois d'octobre 1958.¹ Les termes dudit accord étaient présentés dans leurs grandes lignes :

- La RTF aurait le choix du match à retransmettre.
- Avec l'accord des dirigeants des deux clubs, cette rencontre serait avancée au samedi.
- La RTF ne pourrait alors en retransmettre que la seconde mi-temps.
- La redevance serait calculée sur les $\frac{3}{4}$ de la différence existant entre la recette du jour et la moyenne des entrées payantes enregistrées sur l'année en cours.
- Cinq à six matches pourraient être retransmis de cette façon en cours de saison.

Quidet annonçait dans le même article plusieurs retransmissions en direct et en différé, qui furent finalement annulées en raison d'une grève affectant la RTF. Il s'agissait de France-Grèce du mercredi 1^{er} octobre 1958, dont la seconde mi-temps devait être télévisée en direct à partir de 21 heures 30 et de France-Autriche du dimanche 5 octobre dont la seconde mi-temps kinescopée devait être proposée aux téléspectateurs une heure après le coup de sifflet final. Des rencontres annoncées, seule la seconde mi-temps de France-Italie fut retransmise en direct et proposée à la RAI en Eurovision.

Une semaine plus tard, Marcillac dévoilait ses intentions pour la saison 1958-1959 sur une double page que lui offrait *Radio-TV*.² Le nouveau chef du service des sports se félicitait de la reprise des contacts avec la FFF, amorcée au printemps et qui avait permis la diffusion en direct de France-Espagne et de France-Suisse. Se montrant compréhensif pour les objections avancées par la FFF concernant les rencontres dominicales, Marcillac n'y voyait pas les conséquences d'un esprit mercantiliste que le grand public reprochait souvent aux dirigeants fédéraux. Il avança pour preuve de l'esprit d'ouverture et de construction de la RTF, l'acceptation par cette dernière de ne diffuser que des reportages partiels en différé de France-Allemagne (26 octobre 1958) et de France-Italie (9 novembre 1958). En raison de la faible

¹ Cf. QUIDET, Christian, « Du football le samedi », *Télévision-Magazine* n° 154, 05/10/1958, p. 58.

² Cf ; MARCILLAC, Raymond, « Football en "direct" », *Radio-TV* n° 729, 12/10/1958, pp. 14-15.

luminosité régnant en fin d'après-midi, une programmation plus tardive desdites rencontres n'avait pu être envisagée, alors qu'elle aurait permis une retransmission en direct de leur seconde mi-temps. Toutefois, contrairement à l'attitude de défiance qui aurait pu prendre le dessus au cours des saisons précédentes, la RTF, avait conscience de « *son rôle qui est d'être le reflet de l'actualité dans tous les domaines et par conséquent d'apporter à la masse des amateurs de football se trouvant hors du stade où s'affrontent les équipes, des images de l'équipe représentative de la Nation, qui défend le prestige de notre football.* »

Concernant les rencontres de championnat, Marcillac précisait que la RTF pourrait éventuellement diffuser uniquement la seconde mi-temps des matches avancés au samedi, car cela réduirait d'un quart la redevance qu'elle aurait à verser au club organisant la rencontre. Il rappelait que pour les retransmissions de rencontres proposées par l'Eurovision, de matches amicaux et de rencontres de Coupe d'Europe, un accord au cas par cas devait être trouvé avec la FFF. Marcillac annonçait de manière optimiste que, pour le moment, plus rien ne s'opposait à la diffusion régulière de rencontres de football sur les petits écrans français.

La diffusion en différé de rencontres enregistrées grâce au procédé du kinescope s'inscrivait dans un contexte technologique évolutif. Cette situation avait engendré une réflexion sur les missions assignées à l'Eurovision. L'organisation européenne avait obtenu ses titres de gloire grâce aux retransmissions en direct, mais d'autres marchés basés sur les échanges rapides d'enregistrements s'offraient désormais à elle. À la mi-décembre 1958, Jean D'Arcy, directeur des programmes de la RTF et pionnier de l'Eurovision, évoquait les mutations auxquelles les échanges télévisuels européens allaient bientôt être confrontés dans un entretien accordé à *Radio-TV* :

« L'évènement constituera toujours la matière idéale des échanges de l'Eurovision, car là nous mettons réellement le spectateur en contact immédiat et direct. Mais le spectacle, lui aussi, lorsque peut être surmonté la difficulté du langage, constitue à mes yeux une matière d'échanges essentielle. Je pense enfin que l'Eurovision ne doit pas être mise au service exclusif du direct et que l'utilisation de son réseau représente le moyen de transmission de film le plus rapide qui soit – puisque nous cheminons ici à la vitesse de la lumière – lorsque la nature de l'évènement justifie la perte de qualité due aux réenregistrements sur pellicules. C'est dans ce sens que mes collègues étrangers et moi-même venons de faire procéder à ces deux semaines d'essais de transmissions quotidiennes sur le réseau de films d'actualité enregistrés à 16 heures et passés, lorsqu'ils en valaient la peine, au Journal du soir. Nous gagnons ainsi un à deux jours sur le classique système de la presse filmée par transport de copies. »¹

¹ « Répondez, M. Jean D'Arcy ! », *Radio-TV* n° 738, 14/12/1958, p. 23.

Un article aux accents techniques abordait la mise en images des sorts les plus populaires et leur succès éventuel respectif auprès du grand public paraissait dans *Radio-TV* à la fin de l'année 1958. Concernant le football, les personnes interrogées évoquaient de menus problèmes liés aux images en noir et blanc (reconnaissance des maillots de joueurs) et à la faiblesse des projecteurs utilisés alors pour les matches en nocturne. Mais, surtout, elles en demandaient bien davantage. L'auteur de l'article, R. Thoumazeau, cédait à l'optimisme et pensait que les négociations engagées au début de l'automne par la RTF et la FFF avaient pris « *ces jours derniers, un tour plus favorable* ». ¹

La rareté des directs proposés au cours du printemps 1959, les soubresauts qui allaient caractériser les relations football-TV durant la même année prouvaient, qu'en la matière, les accords virtuels pouvaient ne jamais être gravés dans le marbre. Les progrès de la technologie remettaient en question nombre de pratiques sociales qu'on pensait « protégées » par la patine de légitimité que confère la tradition. Le football, en dépit des efforts de ses représentants, n'échappait à ce lot commun.

¹ Cf. THOUMAZEAU, R., « Football : Donnez-en davantage ! », *Radio-TV* n° 739, 21/12/1958, pp. 13 & 35.

Conclusion

Appréhendant l'évolution de l'offre de football télévisé en RFA et en France durant les années 1955-1958, l'observateur doit constamment analyser les changements notables ou l'immobilisme des programmes à la lumière de la spectaculaire popularisation du nouveau média. Ce n'est pas tant le chiffre absolu de récepteurs composant les parcs nationaux qui était inquiétant pour les dirigeants du football, mais bien la courbe continûment ascendante des ventes de téléviseurs et du taux d'équipement des ménages. Des deux cotés du Rhin, ces chiffres, combinés à l'extension des zones du territoire national couvertes par les émetteurs des sociétés de télévision publiques voire à l'achèvement de cette couverture en RFA, affectèrent surtout les représentations qu'avaient les dirigeants du football de l'évolution à moyen terme de l'économie du spectacle sportif. On ajoutera que l'invention du zoom en 1955 permit aux réalisateurs d'améliorer sensiblement la qualité du montage des directs, ce que prouveraient notamment les critiques des retransmissions de la Coupe du monde 1958 que nous avons mentionnées.

Certes, on ne peut que se joindre aux chercheurs estimant que le nombre de téléspectateurs de la Coupe du monde 1954 constituait encore une quantité négligeable. Par exemple, on ne peut contester l'affirmation de Jean-François Diana quand il indique que le grand public dût attendre la sortie dans les cinémas du reportage des *Actualités Françaises* le 8 juillet 1954 pour voir des images animées de la victoire finale de la RFA.¹ Toutefois, soulignant par contraste, le fort taux d'équipement des ménages français en termes de matériel radiophonique, il fait, à notre sens, trop peu de cas du désir de football télévisé précédant de beaucoup l'achat d'un récepteur. Les magazines de programmes radiophoniques comptant parmi les titres de presse nationale bénéficiant des plus grands tirages, leurs nombreux lecteurs sont généralement exposés aux propos prosélytes des journalistes de ces revues spécialisées. En d'autres termes, si, en France, la télévision n'a encore qu'une réalité régionale en termes de zones de diffusion et qu'elle n'entre pas encore dans les ménages aux revenus les plus modestes durant la période 1955-1958, elle n'en est pas moins déjà devenue un sujet récurrent de débat public national et de conversation privée. En RFA, la couverture du territoire étant déjà assurée, ce serait surtout l'accès à un poste (privé) qui pose problème à l'amateur de football soucieux de suivre une retransmission. La consultation des tableaux

¹ Cf. DIANA, Jean-François, « De Berne (1954) à Berlin (2006). Un demi-siècle de conquête médiatique », in *Aspects de l'histoire de la Coupe du monde de football*, Actes du Colloque organisé à Metz les 1^{er} et 2 juin 2006, Metz, 2007, p. 238.

jointes en annexes montre indéniablement que le public potentiel des retransmissions télévisées connaît durant la période 1955-1958 une croissance exponentielle tant en RFA qu'en France et que l'évocation d'une masse de téléspectateurs dépassant le million n'est plus une « hyperbole de presse de boulevard » à partir de l'année 1955.

Et c'est bien cette crainte de l'apparition d'un désir d'un genre nouveau au détriment de la traditionnelle venue au stade qui alimente, à tort ou à raison, l'attitude de refus et de blocage caractérisant maintes prises de position des dirigeants des clubs et des fédérations des deux côtés du Rhin. La légitimité de leurs exigences fut constamment remise en question par le grand public. Ils étaient pris au piège de leurs propres contradictions, affirmant sans cesse leur autonomie de gestion, dérogeant à bien des égards à la loi commune et ordinaire, tout en prétendant représenter la Nation toute entière. S'érigeant en hérauts de la protection des clubs amateurs, ces instances de sociabilité symbolisant la liberté d'association et l'action citoyenne dans tout régime démocratique, ils versaient régulièrement dans un mercantilisme de boutiquier qui entretenait le doute quant au bénévolat de leur engagement. En dépit de la progression notable des droits versés par l'Eurovision pour obtenir la couverture de la Coupe du monde de 1958, il était encore difficile d'envisager une augmentation significative des compensations financières accordées par les télévisions publiques pour la retransmission de rencontres de championnat ou de matches joués à domicile par l'équipe nationale. En outre, la télévision ne pouvait s'acquitter de ces derniers, même quand leur montant était indigent, qu'en échange du produit phare qui lui permettrait de conquérir et de fidéliser le grand public, c'est-à-dire le direct. Les solutions envisagées comme le déplacement des matches internationaux en semaine ou l'avancement des rencontres de championnat retransmises au samedi se heurtaient à un autre type de difficultés relevant davantage du droit du travail ou de l'organisation de la vie économique et sociale. La programmation de retransmissions de matches en nocturne n'était pas favorisée par l'équipement souvent vétuste des stades et supposait des changements d'habitudes pour les spectateurs désireux d'assister à la rencontre dans l'arène sportive. Le football pouvait difficilement lutter pour son autonomie en s'évadant de la parenthèse de temps libre qu'était le dimanche après-midi. Dans ce créneau horaire, peu important le programme, il subissait déjà la concurrence croissante de la télévision.

La réception journalistique de l'évolution de l'offre télévisée de football s'inscrit pleinement dans les débats de son temps et dans l'esprit du lieu. Bien entendu, les grands titres de la presse sportive étant des partenaires des fédérations depuis des décennies, ils furent souvent

leurs alliés objectifs contre la télévision. Observant une neutralité de principe, ils ouvrirent souvent leurs pages aux responsables fédéraux chargés de désamorcer les situations de crise. Mais il leur fallait dorénavant tenir compte du fait que leur lecteur était de plus en plus souvent un téléspectateur qui passerait davantage de temps à regarder le petit écran qu'à lire journaux et magazines. Si la visibilité des rencontres de championnat diffère notablement des deux côtés du Rhin de 1953 à 1958, la consultation des grilles de programmes respectives laisse percevoir des similarités dans la ritualisation des modes de consommation de football télévisé et dans les tensions qu'elles engendrent entre les acteurs du champ. Lorsque les difficultés techniques de télédiffusion ne sont pas en cause, la non-visibilité de certains matchs de l'équipe de France ou de la *Mannschaft* fait l'objet des plus vives polémiques. Les responsables fédéraux sont alors inmanquablement accusés de manquer de sens civique ou carrément de patriotisme par les téléspectateurs frustrés. Les journalistes développèrent alors une critique de la gouvernance sportive qui s'inscrivait largement dans le contexte général de la culture démocratique de la IV^{ème} République finissante ou de la jeune République Fédérale. Les thèmes de l'inefficacité ou de la continuité des cadres sous-tendèrent maints discours. L'offre de football télévisé accédait ainsi au statut d'indice révélant la prise en compte de la volonté du peuple par les élites.

Dans ce contexte, l'apparition d'acteurs majeurs au niveau européen, l'Eurovision et l'UEFA, reflétait pour beaucoup l'émergence d'un nouvel espace public et de sources inédites de régulation. Sur les petits écrans, cette réalité se manifesta par un élargissement de l'offre de football télévisé rendant certains mercredis plus beaux que des dimanches pour les amateurs de football. En dépit du manque de visibilité initiale des premiers tours, la Coupe d'Europe des clubs champions contribua à définitivement « enterrer l'après-guerre », en favorisant la prise de conscience de l'existence des autres à travers les déplacements, les reportages et les retransmissions.¹

¹ Propos du « Ballon d'or 1964 », Denis Law, cité par Pascal Boniface. Cf. BONIFACE, Pascal, « Puissance, identité et régulation : le football, miroir de l'Europe », in MICHAUD, Yves, *Université de tous les savoirs* vol. 9 : *Le pouvoir, l'État, la politique*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 129. (Texte de la 159^{ème} conférence de l'Université de tous les savoirs donnée le 7 juin 2000).

**Partie III : L'irrésistible ascension du football
télévisé de l'Eurovision à la retransmission en
différé du *Mundial* chilien (1959-1962)**

Pour beaucoup de Français amateurs de football, le brillant parcours de l'équipe nationale lors de la Coupe du monde de 1958 avait constitué une bonne raison d'acquiescer un récepteur.¹ Il leur avait en outre procuré un « *premier goût de succès international* »² avec l'obtention de la troisième place. Leurs attentes vis-à-vis de l'offre de football télévisé « ordinaire » s'en trouvèrent renforcées. La nomination de Raymond Marcillac à la tête du service des sports en septembre 1958 alimenta des espoirs de changements. En raison de son passé d'athlète de haut niveau, on lui faisait crédit de bien connaître le sport et de l'aimer, un sentiment que Pierre Sabbagh n'avait jamais vraiment inspiré. Raymond Marcillac aimait peut-être le sport, mais il eut toujours beaucoup de difficultés à accepter les revendications d'autonomie que la FFF et le Groupement émettaient régulièrement. Les autorités du football n'avaient aucune intention de revenir sur les dispositions en vigueur depuis 1955 concernant les directs, c'est-à-dire l'interdiction des retransmissions dominicales à partir du moment où cela pouvait nuire aux recettes des clubs. Or, si la demande de directs émanant de la RTF portait souvent sur les matches de championnat, ceux de l'équipe de France figuraient en tête de sa liste de vœux. Son credo permanent en la matière soutenait que « *l'équipe de France appartenait à la France entière et n'était pas la propriété de la FFF* ». ³ Comme lors des deux dernières années 1957 et 1958, les Français n'avaient pu voir que trois directs intégraux sur vingt parties disputées par l'équipe nationale, on comprend aisément qu'un tel argument allait peser de tout son poids. Ce débat s'insérait dans le contexte général de métaphorisation sportive de la Nation caractérisant maints discours politiques au début de la Vème République.⁴

Cette revendication de visibilité inconditionnelle de l'équipe nationale, nous l'avons vu, revenait également sans cesse dans les lettres de lecteurs et les commentaires de presse publiés après chaque refus du DFB d'accorder une retransmission en direct d'une sortie de la *Mannschaft* en RFA. La grande différence avec la France résidait probablement dans le fait qu'au plus tard après la signature de l'accord du 14 octobre 1958, l'ARD, conformément aux clauses prévues, pratiqua une politique de la « main tendue », se tenant prête à toute éventualité, mais sans invective. Il arrivera que les téléspectateurs mécontents lui reprochent son manque de pugnacité dans la défense du droit des contribuables à une information de

¹ 200 000 récepteurs auraient été vendus durant les journées précédant immédiatement la demi-finale contre le Brésil, ce qui équivalait à une augmentation de 20% du parc national qui tournait autour d'un million d'appareils. Cf. HARE, Geoff, *Football in France, a Cultural History*, Oxford, New York, Berg, 2003, p. 142.

² Ibid., p. 122.

³ Raymond Marcillac cité par POISEUIL, Bernard, *Football et télévision*, vol. 1, *Sophismes et vérités*, Paris, Tekhne, 1992, p. 17.

⁴ Cf. POCIELLO, Christian, *op. cit.*, 1999, p. 263.

qualité. L'esprit de l'accord, selon le DFB, n'était pas éloigné des visées que poursuivaient les dirigeants du football français. Il fallait éviter qu'une propagation trop importante d'images de football en direct nuisent aux activités des clubs. L'ARD continua de développer le « football en conserve » en tirant le meilleur parti des tables d'enregistrement *Ampex* importées des États-Unis. Cette évolution était aussi une conséquence de la « tentative massive » de contrôle poursuivie par les responsables du DFB lors de multiples rencontres avec ceux de l'ARD. Le but était clair : il fallait limiter les risques d'inflation d'images télévisées de football que l'on liait forcément avec le lancement de la deuxième chaîne.¹ Cette crainte s'inscrivait pleinement dans la *doxa* désignant la télévision comme le coupable principal de la baisse de fréquentation des stades. Elle confirmait en fait le football dans son rôle de « locomotive » pour la conquête non plus d'un public captif visé par un programme unique, mais de ce qu'il faudrait bientôt appeler des parts d'audience. Cette perspective incita probablement les responsables du service des sports de l'ARD à développer une stratégie relevant d'un patriotisme d'entreprise peu avouable en place publique.

La fiabilisation permanente du réseau Eurovision et le développement des coopérations de l'institution européenne allaient jouer un rôle crucial dans le déclenchement d'une tempête de protestations visant le DFB. Ce fut la dernière de cette ampleur durant la période retenue pour notre étude. Il s'agissait de la rencontre amicale Hongrie-RFA du 8 novembre 1959, une autre revanche de Berne sacrifiée sur l'autel du refus de direct pour cause de programmation dominicale. Les téléspectateurs ouest-allemands en virent 80 minutes, mais en différé. En France, on n'en vit qu'une mi-temps, mais en direct et sans annonce. Raymond Marcillac venait de déclencher une guerre football-TV qui allait durer deux ans. Dorénavant, il allait devenir la « bête noire » des autorités du football français. Une grande part des articles recensés dans cette partie de notre étude se rapporte aux péripéties de ce conflit football-TV. Celles-ci se déroulent sur un fonds de déclin du football français après l'embellie de la seconde moitié des années 1950 et de reprise en main de la télévision au début de la Vème République.²

Durant la période 1959-1962, ce sont moins les rapports entre le DFB et l'ARD qui préoccupent les observateurs des choses du football qu'un dossier dont l'importance sera

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 65. Hackforth ne cite ni source officielle ni article de presse pour étayer son affirmation. La consultation des titres retenus dans notre corpus ou des rapports annuels du DFB nous incite à penser que lesdites négociations furent très souvent confidentielles et toujours discrètes.

² Cf. BOURDON, Jérôme, *op. cit.*, 1990, pp.11-24.

primordiale dans le développement de l'offre de football télévisé en RFA : la création de la *Bundesliga*.¹ Les exploits européens de Francfort, puis de Hambourg ou le bilan honorable de la sélection durant cette période ne pouvaient masquer la sclérose et l'inadaptation de la formule de l'*Oberliga* face aux évolutions de l'Europe du football.² Le lancement de la *Bundesliga* fut le prétexte à de multiples interrogations concernant non seulement le football de l'élite, mais les évolutions qui affectaient la société dans son ensemble.

Disputée aux antipodes dans un pays sans télévision et avec des infrastructures radiophoniques inadaptées pour des émissions intercontinentales, la Coupe du monde de 1962 fut l'occasion pour les sociétés membres de l'Eurovision impliquées de démontrer qu'elles étaient prêtes à toutes les ingéniosités et courses contre la montre pour satisfaire leur public. Ce dernier fut valorisé de manière dissemblable sur les petits écrans français et ouest-allemands.

¹ Si le terme retenu marque un rapport spécifique avec le territoire et l'histoire de la République Fédérale, on n'a jamais parlé d'un « *Bundesmeister* » (« *champion fédéral* ») en RFA. La dénomination originelle de champion d'Allemagne (« *deutscher Meister* ») demeura en usage. Cf. GEBAUER, Gunter, « Die Bundesliga », in FRANÇOIS, Étienne, SCHULZE, Hagen (dir.), *Deutsche Erinnerungsorte – Eine Auswahl*, München, C. H. Beck, 2005, pp. 463-476.

² Le vainqueur du *DFB-Pokal* était désigné à la fin de l'année civile en raison de l'encombrement des dates en mai et juin dû aux matches des poules finales du Championnat d'Allemagne.

I. Analyse de l'offre télévisuelle de football télévisé (1959-1962)

Caractérisée par la poursuite de la croissance des parcs nationaux de récepteurs, la période 1959-1962 est celle de l'achèvement de la couverture de l'ensemble du territoire national en France (1961). Elle est aussi celle d'un affermissement des rituels de consommation du spectacle de football télévisé. Si la fin de semaine et surtout le dimanche restent son point d'ancrage principal, la création des compétitions européennes et la nécessaire visibilité cathodique des sélections nationales conduisent assez rapidement à une valorisation des jours de milieu de semaine. La modernisation progressive des infrastructures d'éclairage des stades ne favorisera que partiellement la programmation des rencontres en soirée, ce qui évitait d'entrer en conflit horaire avec le rythme de la semaine de travail de la majorité des téléspectateurs.

Outre la croissance continue du « football en conserve », la période est marquée en RFA par le début des émissions de la deuxième chaîne et la gestation de son homologue française dont la programmation sera inaugurée le 23 décembre 1963. La mise en service dans un avenir plus ou moins proche de la deuxième chaîne était devenue une question politique de premier plan dès les années 1950. Un conflit de compétence opposait les *Länder* et l'État fédéral depuis les débuts de la télévision publique. N'obtenant pas de majorité au Bundestag pour ses projets, le Chancelier Adenauer prit des mesures en vue de lancer une société de télévision privée dont l'État fédéral serait l'actionnaire de référence.¹ Les Ministres-Présidents répondirent avec les motions de Kiel (« *Kieler Beschlüsse* ») du 19 et 20 juin 1959 qui proposaient la mise en place d'un groupement de chaînes au niveau des *Länder*. Le 28 février 1961, la Cour Constitutionnelle Fédérale interdit le principe d'une télévision contrôlée par l'État fédéral, ce qui constitua une lourde défaite pour le Chancelier Adenauer.² Dès le 17 mars 1961, les Ministres-Présidents décidèrent de fonder une institution de droit public qui serait l'opérateur de la deuxième chaîne. Le 6 juin 1961, ils signèrent un traité d'État (« *Staatsvertrag* ») portant sur la création du ZDF, dont le siège fut établi à Mayence. À l'été 1962, après l'épilogue de ce que l'on a appelé le « *Fernsehstreit* » (« *la dispute de la télévision* »), l'environnement juridique, technique et économique dans lequel la télédiffusion publique du football allait

¹ Cf. HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, pp. 114-118.

Cf. STEINMETZ, Rüdiger, *Freies Fernsehen – Das erste privat-kommerzielle Fernsehprogramm in Deutschland*, Konstanz, UVK-Medien, 1996.

² Selon Bausch, la décision de la Cour de Karlsruhe est considérée comme la « *Magna Charta de la radio- et télédiffusion en RFA* », cf. BAUSCH, Hans, *op.cit.*, 1980, p. 429.

connaître ses heures de gloire et son âge d'or était en place. Il ne faudra que quelques mois aux hommes de télévision pour élaborer de nouveaux concepts d'émissions qui feront de la présentation du « football en conserve » de très efficaces points d'ancrage dans la grille des programmes du week-end.

En France, les débats portant sur la création d'une deuxième chaîne sont tout autant qu'en RFA focalisés sur les questions de statuts de l'établissement, l'introduction de la publicité. Au contraire de ce qui s'est passé en RFA, le processus de gestation de l'ORTF qui aboutit aux textes sur le statut général et le statut des journalistes, pris par décrets le 22 juillet 1964, confirmera la tutelle du gouvernement sur la télévision.¹ Pour la question qui nous préoccupe en priorité, on retiendra que la deuxième chaîne commencera ses émissions sans être dotée d'un service des sports et « bénéficiera » jusqu'à la fin de notre période d'études des interventions « isolées » des journalistes relevant du service des sports de la RTF.

I.1 Analyse de l'offre de l'ARD (1959-1962)

I.1.1 1959

Bien qu'il n'y eût ni Coupe du monde ni JO, l'année 1959 apparaît comme une année exceptionnelle pour deux raisons majeures. D'une part, l'accroissement du public de la télévision a été spectaculaire. Ainsi, Hackforth indique une progression de 59% du nombre de téléspectateurs, ce que confirment les chiffres obtenus par d'autres sources.² Répondant à ce phénomène, le temps d'antenne consacré aux reportages sportifs a lui aussi connu une progression remarquable de plus de 25% par rapport à 1958. En effet, l'offre de 186 émissions d'une durée totale de 257 heures et 45 minutes ne fut pas égalée en 1965, 1967, 1969 ou 1970, en dépit de la durée accrue des programmes quotidiens et de la Coupe du monde au Mexique. Toutefois, malgré un élargissement notable du spectre des disciplines couvertes, le football obtint la plus forte audience, comme chaque année depuis les débuts des émissions régulières de l'ARD. Fait remarquable, il ne s'agissait ni d'une rencontre internationale disputée par la *Mannschaft* ni de la finale du Championnat d'Allemagne, mais de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions qui opposa le Real Madrid au Stade de Reims à Stuttgart le

¹ Cf. BOURDON, Jérôme, *op. cit.*, 1990, pp. 35-48.

² Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 58-59.

Cf. HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, p. 112. Hickethier indique que le nombre de propriétaires recensés par le ministère fédéral des Postes était passé de 1. 211. 935 en 1958 à 3. 375. 003 en 1960.

mercredi 3 juin 1959. Treize sociétés de télévision prirent part à la retransmission en Eurovision.

Outre la finale du Championnat d'Allemagne retransmise le dimanche 28 juin 1959, certaines rencontres d'*Oberliga* furent retransmises conformément à l'accord d'octobre 1958. On remarquera que le mois de mai fut le plus prolifique en directs, puisque quatre rencontres des poules de second tour de l'*Oberliga* désignant les deux finalistes furent diffusées selon ce mode. La finale de la *FA Cup* et celle du Championnat d'Allemagne amateurs eurent toutes deux les honneurs du direct.

Au cours de l'année 1959, les rencontres de la *Mannschaft* furent couvertes conformément à l'accord d'octobre 1958. Ce qui n'empêcha pas le refus de la retransmission en direct du match Hongrie-RFA le dimanche 8 novembre 1959 de déclencher une polémique comparable à celle de la fin de l'année 1956. Nous examinerons plus en détail dans une partie ultérieure de ce chapitre les circonstances particulières qui confinèrent le DFB dans le box des accusés, alors qu'il avait la « loi » pour lui et que sa communication avait été limpide à l'approche de l'évènement concerné. Une différence notable doit toutefois être relevée : cette fois-ci, l'ARD adopta une attitude conciliante, ne versa pas d'huile sur le feu et diffusa un long résumé du match quelques heures après le coup de sifflet final. Si Hackforth évoque une diversification des documentaires ou des forums consacrés à des thématiques sportives, on peut noter que l'ARD ne donnait pas encore entière satisfaction au DFB en ce qui concerne les émissions d'initiation aux règles, à la technique du football ou à la vie des clubs.

I.1.2 1960

Durant l'année 1960, le palier des 2000 minutes mensuelles d'émissions sportives fut franchi quatre fois, en dépit du fait que l'Eurovision n'avait pas réussi à s'assurer une couverture de qualité des JO de Squaw Valley. Le comité d'organisation avait vendu l'exclusivité des droits de retransmission à la chaîne ABC, ce qui réduisit l'offre disponible à destination de l'Europe aux résumés filmés. Le mois de septembre, celui des JO d'été organisés à Rome, fut le plus riche en reportages sportifs. Leur durée totale dépassa 52 heures. Les retransmissions en direct de rencontres de football organisées dans le cadre du tournoi olympique concernèrent les deux demi-finales, le match pour la troisième place et la finale.

La visibilité de la *Mannschaft* fut conforme aux attentes que le public pouvait nourrir compte tenu des accords liant le DFB et l'ARD. On peut même relever que, dans la mesure du possible, le service des sports de l'ARD s'efforça de proposer des reportages et des différés

lorsque le direct n'était pas possible. Les rencontres amicales du printemps, c'est-à-dire la réception du Portugal le mercredi 27 avril et celle de l'Eire le mercredi 11 mai ne firent pas l'objet de retransmissions en direct bien qu'elles se disputaient en semaine. Probablement, le service des sports avait-il préféré donner la priorité aux rencontres de fin de saison représentant un véritable enjeu sportif pour faire l'objet du quota mensuel de directs. Dans le même esprit, à l'automne, ce ne sont pas des aspects contractuels qui ont empêché la retransmission en direct de Grèce-RFA disputée le dimanche 20 novembre 1960 et comptant pour les éliminatoires de la Coupe du monde 1962. En effet, le direct depuis la Grèce n'aurait pas été techniquement possible. L'ARD envoya une équipe de tournage à Athènes et un reportage long fut diffusé le lendemain en deuxième partie de soirée. Il en fut de même pour la rencontre amicale Bulgarie-RFA du mercredi 23 novembre 1960.

La finale de la *FA Cup* ainsi que celle de la Coupe d'Europe des clubs champions furent télévisées en direct. Cette dernière, la première avec une participation allemande, obtint à nouveau la meilleure audience de l'année. Elle fut saluée comme une excellente propagande pour le football télévisé et entrera dans l'histoire comme la plus prolifique des finales des compétitions européennes de clubs à ce jour. En effet, le 18 mai 1960 à Glasgow, le Real Madrid l'emporta sur l'Eintracht de Francfort par 7 buts à 3. À la fin de l'automne, la diffusion en différé de la rencontre opposant le Borussia Mönchengladbach aux Glasgow Rangers fut le premier match de Coupe des Vainqueurs de coupe retransmis par la télévision allemande. On constate que la finale du *DFB-Pokal* ne fut remportée par le Borussia qu'au début du mois d'octobre. Le lancement de la Coupe des Vainqueurs de coupe allait forcer les autorités du football allemand à réformer le calendrier de leurs épreuves et à supprimer l'anomalie constituée par la programmation aussi tardive de la finale de l'épreuve de coupe nationale.

La consultation du tableau de références explicites que nous avons dressé pour les besoins de notre étude montre de manière assez nette que l'année 1960 consacre la prééminence, qui ne se démentira plus, du « football en conserve » dans l'offre de l'ARD. En effet, non seulement les résumés filmés, mais également les reportages longs en différé supplantèrent les directs en nombre et en durée. Hackforth confirme la validité de l'observation pour la couverture des événements sportifs dans leur ensemble.¹

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 63.

Concernant ses relations particulières avec le DFB, on relèvera que durant la trêve estivale l'ARD diffusa une série pédagogique à l'intention de la jeunesse « Jugendstunde : Fußball richtig gespielt » et accédait donc de la sorte à l'une des demandes récurrentes du DFB.

I.1.3 1961

Sur le plan strictement médiatique, l'année 1961 est avant tout marquée par le lancement de la plus populaire des émissions sportives ouest-allemandes : « Die Sportschau ». La première eut lieu le dimanche 11 juillet 1961, après que l'émission eût fait l'objet d'une diffusion expérimentale sur les ondes du futur ZDF.¹ Reprenant un concept déjà retenu ailleurs, notamment en Italie et en France, l'émission présentait un panorama des événements sportifs dominicaux sous forme de résumés filmés, de nouvelles, de tableaux récapitulatifs et plus rarement d'interviews en direct ou de commentaires réaffirmant la ligne éditoriale du service des sports. Programmée dans un premier temps en fin de soirée de 22 heures 30 à 23 heures, l'émission migra vers une plage horaire moins tardive à partir du 3 septembre 1961. Elle fut dès alors programmée de 19 heures 30 à 20 heures. En fait, on pourrait dire qu'en termes de durée, d'horaire de programmation et de concept éditorial, « Die Sportschau » fut à ses débuts un pendant fort similaire de « Sports Dimanche » proposé par la RTF depuis 1956. L'esprit potache en moins. Hackforth estime qu'en raison de la variété des sujets présentés dans « Die Sportschau », du nombre des diverses retransmissions en direct et de leur durée totale, l'année 1961 établit un nouveau record difficile à battre. Il recensa plus de 300 émissions, une moyenne minimale de deux retransmissions dominicales en direct et un public régulier de cinq millions de téléspectateurs. Durant le Tour de France, la diffusion quasi-systématique du résumé de l'étape de la veille dorénavant transmis par la RTF à ses partenaires de l'Eurovision remporta un grand succès et contribua de manière notable à l'augmentation du nombre d'émissions sportives. Par ailleurs, Hackforth relève une évolution notable qui différencie de l'offre télévisuelle de l'ARD en matière de sport de celle de la RTF : la place croissante accordée aux sports d'hiver.² Celle-ci renforça la concurrence que le petit écran exerçait vis-à-vis de la visite au stade après la trêve hivernale, même quand le programme proposé n'incluait pas d'images de football.

¹ Jusqu'au 31 mars 1963, on désignera officiellement cette chaîne comme la « deuxième chaîne de l'ARD » (« Zweites ARD-Programm »).

² Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 65-66.

Au contraire des années précédentes, la finale de la Coupe d'Europe ne put revendiquer l'audience record en RFA en 1961. En effet, les trois rencontres de quart de finale, nécessaires pour départager le HSV et le FC Barcelone, constituèrent le sommet de l'année en matière de football télévisé. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Uwe Seeler a souligné la signification particulière que revêtit cette opposition entre l'équipe hanséatique au recrutement provincial et la formation catalane dont l'effectif était constellé de vedettes internationales telles Kubala et Kocsis. En effet, même si l'équipe du HSV était généralement bien accueillie sur les stades ouest-allemands parce qu'elle pratiquait un football offensif, il fut tout de même étonné de la masse de courriers d'encouragements, puis de consolation, adressés de toutes les régions de RFA au HSV lors de cette joute européenne perdue de haute lutte contre le FC Barcelone. Lors du tour précédent, la retransmission en direct du match retour, au cours duquel Hambourg élimina Burnley, le champion d'Angleterre, avait déjà déclenché l'enthousiasme national et nourri l'espoir que la ténacité et l'énergie déployées par le champion de RFA pouvait lui ouvrir les portes de la finale.¹ Même si l'*Oberliga* continuait d'être l'épreuve reine dans le calendrier des clubs, le parcours de Hambourg, bien mieux couvert que celui de l'Eintracht de Francfort la saison précédente, avait contribué de manière décisive à installer les rencontres européennes en haut de la liste des matches que le public ouest-allemand souhaitaient voir sur le petit écran.² En observant attentivement les références relevées dans les annonces de programmes de *Hör Zu* ou du *Kicker*, on peut constater que si l'ARD ne « bousculait » pas forcément sa grille pour donner la priorité au direct, elle prit le soin d'enregistrer et de diffuser intégralement la seconde mi-temps du match retour HSV-Burnley dès la fin de la « Tagesschau ».

Dès les premiers tours de la campagne 1961-1962 de la Coupe d'Europe des clubs champions, le parcours du FC Nuremberg fit l'objet de reportages à long métrage à défaut d'être couvert en direct. Le 23 août 1961, les téléspectateurs virent le champion d'Allemagne écraser son homologue irlandais en guise de fin de programme. En raison de l'horaire très tardif de la programmation et de l'absence de suspense, on peut penser que seuls les amateurs les plus convaincus veillèrent pour voir des extraits d'une rencontre à sens unique. Au tour suivant, le FC Nuremberg était opposé au champion de Turquie, le Fenerbahce Istanbul. Les directs en

¹ La seconde mi-temps du match aller disputé le 18 janvier 1961 avait été diffusée à un horaire tardif, de 22 heures 15 à 23 heures, à cause de la différence d'horaire avec l'Angleterre.

² Cf. entretien avec Uwe Seeler (06/07/2010)

Cf. METZNER, Adolf, « Das große Spiel : Modernes Drama im Fußballstadion » (« Le grand match : Tragédie moderne dans le stade de football »), *Die Zeit* n°19, 05/05/1961, p. 10.

Avant la finale contre le Real Madrid, seul le match retour de la demi-finale disputée par l'Eintracht le mercredi 5 mai 1960 en Écosse face aux Glasgow Rangers avait fait l'objet d'un direct. Trois semaines plus tôt, le match aller avait été sacrifié sur l'autel de la couverture en direct des JO de Rome.

provenance de Turquie étaient impossibles, la télévision turque (TRT) ne commençant à émettre officiellement qu'en 1964.¹ L'horaire de diffusion et la longueur du reportage traitant du match aller disputé le 18 octobre 1961 sur les bords du Bosphore n'était pas encore connu au moment où Josef Kirmaier transmet sa chronique télévisuelle à la rédaction du *Kicker*.² Mais le chef du service des sports du *Bayerischer Rundfunk* était suffisamment au fait des intentions de l'ARD pour annoncer que cette information ferait l'objet d'une annonce dans le courant de la journée du 19 octobre et invitait les lecteurs de l'hebdomadaire sportif à se tenir informés à ce sujet en suivant les passages annoncés des speakerines à l'antenne. Ce match aller s'était soldé par une victoire d'autant plus étonnante de l'équipe franconienne que les buts marqués à l'extérieur n'apportaient aucun avantage particulier en cas d'égalité sur les deux matches. Le match retour tint lui aussi toutes ses promesses en termes de suspense.³ Disputé un dimanche, il fit probablement l'objet d'un différé intégral, ce que tend à prouver la durée du reportage annoncée dans la presse, et sa programmation dès le coup de sifflet final des rencontres des clubs amateurs traduisait les attentes du public vis-à-vis de cette rencontre.

Confirmant une tendance que nous avons déjà relevée au cours des années 1950 et qui tranchait avec le traitement journalistique réservé au football sur les ondes de la RTF, on constate que des reportages documentaires de moyen ou long métrage programmés aux heures de grande audience sont consacrés à des thématiques que l'actualité immédiate n'imposait pas de manière impérieuse. Ainsi, le reportage consacré au club d'Arsenal et au professionnalisme anglais, diffusé en milieu d'après-midi le samedi 4 mars 1961, était surtout de nature prospective et explorait les conséquences (positives) qu'aurait la création de la *Bundesliga*. Celui rapporté d'une tournée au Cameroun effectuée par le FV Bonn n'avait guère d'autre intérêt que d'illustrer le poncif du football « trait d'union entre les peuples ». Nous n'avons pu établir de manière certaine, si c'est l'accueil positif du public ou d'autres considérations qui ont conduit à la rediffusion de ce documentaire une semaine après sa première programmation. Toujours est-il que dans les deux cas, l'horaire de diffusion resta inchangé et concernait ce que l'on appelle communément le « prime time », c'est-à-dire la première partie de soirée immédiatement après les informations du soir.

¹ Cf. DE TAPIA, Stéphane, « Télévision turque et nouveaux média : L'entrée de la Turquie dans le XXI^e siècle », Communication lors du Colloque « Dans le sillage de la Révolution d'Attatürk. La transformation des Arts et des Lettres dans la Turquie républicaine », organisé à Strasbourg du 26 au 27 octobre 1998, p. 5.
<http://turcologie.u-strasbg.fr/dets/images/travaux/>

² Nous n'avons pu trouver aucune référence antérieure ou postérieure à ce reportage dans la presse quotidienne. Au soir du 18 octobre 1961, l'ARD diffusa un résumé d'une demi-heure de la rencontre ayant opposé le club danois d'Odense au Real Madrid.

³ Fenerbahce-FC Nuremberg 1-2 (18/10/1961), FC Nuremberg-Fenerbahce 1-0 (03/12/1961).

La couverture des rencontres disputées cette année-là par la *Mannschaft* confirmait le caractère durablement opératoire de l'accord d'octobre 1958. L'année 1961 resta vierge de toute polémique dans ce domaine, du moins ne furent-elles pas traitées dans les pages des publications retenues dans notre corpus. Tout comme les deux années précédentes, on notera les efforts déployés par le service des sports de l'ARD pour livrer une couverture de qualité, même lorsque le direct n'était pas possible. Cela se traduisait notamment par la durée des extraits proposés et la brièveté des délais séparant la diffusion des reportages et le coup de sifflet final de la rencontre internationale concernée. Comptant fermement participer à la phase finale de la Coupe du monde 1962, le DFB avait favorablement répondu à l'invitation de la fédération chilienne et la *Mannschaft* traversa l'Atlantique pour ne disputer qu'un seul match à Santiago le 23 mars 1961, alors que les matches retour de l'*Oberliga* battaient leur plein. Le résumé de la rencontre ne put être diffusé que cinq jours plus tard, mais en dépit d'un résultat négatif connu de tous, il dura une heure et fut diffusé en deuxième partie de soirée, avant le dernier JT.¹ Le match retour contre l'Irlande du Nord disputé le mercredi 10 mai 1961 et comptant pour les poules qualificatives de la Coupe du monde fut diffusé en direct. Le second match retour disputé dans ce cadre face à la Grèce ne put être retransmis de la sorte, car il était programmé le dimanche 22 octobre 1961. Comme la rencontre se déroulait à Augsburg, l'ARD proposa un différé intégral qui débuta peu après le coup de sifflet final des rencontres de clubs amateurs, c'est-à-dire à 17 heures 30. Conformément aux accords d'octobre 1958, l'ARD prit le parti de ne pas solliciter de retransmission en direct pour deux rencontres internationales disputées en semaine sur le territoire national. Il s'agissait des réceptions amicales de la Belgique le mercredi 8 mars et du Danemark le mercredi 20 septembre. Dans les deux cas, un résumé d'une longueur égale ou supérieure à la demi-heure fut proposé aux téléspectateurs ouest-allemands. La rencontre opposant la *Mannschaft* à la Pologne disputée le dimanche 8 octobre 1961 à Varsovie ne pouvait faire l'objet d'un direct pour des raisons contractuelles, des retransmissions en direct ayant déjà eu lieu entre les deux pays. L'ARD envoya une équipe de tournage sur place et le résumé filmé de la rencontre d'une durée de 30 minutes put être diffusé le surlendemain en deuxième partie de soirée.

Signalons qu'un entretien avec Sepp Herberger d'une durée de 30 minutes diffusé en tout début de soirée et avant la « Tagesschau » fut programmé le 14 mai 1961. Il avait principalement pour but de faire le bilan d'une saison dont la fin approchait et surtout d'envisager la préparation de la Coupe du monde qui allait se disputer au Chili. La

¹ Le onze allemand s'était incliné sur un score de 3 à 1 face à la sélection chilienne.

Mannschaft avait validé son ticket d'embarquement pour l'Amérique du Sud avec sa victoire contre l'Irlande du Nord. Sans forcer le trait, on peut affirmer que seul un nombre restreint de décideurs du monde politique ou économique disposait d'un temps d'antenne comparable à celui dont jouissait le charismatique sélectionneur du DFB. Aucun sélectionneur d'une autre fédération sportive ouest-allemande ne put jamais prétendre à un traitement similaire durant la période étudiée dans le cadre de notre thèse. La comparaison avec la France laisse elle aussi apparaître une différence notable en ce domaine. Les interviews des successeurs de Paul Nicolas, tragiquement disparu le 3 mars 1959 dans un accident de la circulation, furent généralement insérées dans le cadre du JT ou d'émissions, telle « Sports Dimanche » et, de ce fait, leur durée était nettement inférieure.

Les rencontres entre sélections nationales et sans participation allemande bénéficiant d'une couverture en direct ou faisant l'objet d'un reportage long furent des plus réduites en dépit de l'accroissement des échanges internationaux via l'Eurovision. Seuls trois reportages firent l'objet d'une annonce explicite dans la presse. Concernant la visibilité des sélections nationales, une dernière particularité semble digne d'être relevée : l'ARD proposa une retransmission en direct du match RFA-Angleterre des moins de 17 ans (scolaires) disputé le 14 avril 1961. La participation de la sélection « juniors » au tournoi UEFA organisé à Lisbonne à la même période fit l'objet d'un reportage d'une durée d'une heure le surlendemain.

Compte tenu des limitations qu'impliquaient les clauses de l'accord d'octobre 1958, il convient encore de relever qu'en 1961, la finale de la *FA Cup* retransmise en Eurovision fut relayée par l'ARD.

I.1.4 1962

En termes quantitatifs, l'offre de l'ARD concernant le sport durant l'année 1962 était inférieure d'environ 10% par rapport à l'année précédente.¹ L'impossibilité technique de couvrir en direct la Coupe du monde organisée au Chili et le départ d'une partie des cadres et des personnels techniques des services de l'ARD pour rejoindre ceux du ZDF constituent les raisons principales de cet état de fait. Comme les résumés et les différés des rencontres de la Coupe du monde étaient diffusés avec deux jours de délai, partout en Europe, les amateurs de football redécouvrirent les charmes de la radio à cette occasion.

¹ Hackforth indique un total d'environ 286 heures pour 1962 et de 310 heures pour 1961. Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 69.

Rarement après 1953, la *Mannschaft* ne fut moins visible en direct qu'en 1962.¹ En effet, des huit rencontres disputées au cours de cette année-là, les téléspectateurs ouest-allemands ne purent suivre que RFA-Uruguay du mercredi 11 avril et la seconde mi-temps de France-RFA du 24 octobre dans ces conditions. Disputés un dimanche, ni Yougoslavie-RFA du 30 septembre 1962 ni RFA-Suisse du 23 décembre 1962 ne firent l'objet d'une couverture en direct. Si la première partie citée bénéficia d'un différé intégral, il semblerait que la réception de la Suisse fut traitée dans le cadre de la « Sportschau ». Il ressort de la consultation des annonces parues dans *Der Kicker* et *Hör Zu* que seules les deux dernières rencontres du tournoi mondial furent télévisées en différé et en intégralité. Comme la *Mannschaft* fut éliminée en quart de finale par la Yougoslavie, les résumés de ses matches furent acheminés en Europe après avoir été montés dans des rétrospectives concernant tous les matches du jour. Les téléspectateurs ouest-allemands virent donc les mêmes images que les ressortissants d'autres pays membres de l'Eurovision. Nous reviendrons ultérieurement sur les efforts de coordination et de synergie que l'organisation européenne déploya pour surmonter au mieux le handicap que représentait l'impossibilité technique des retransmissions en direct. La RTF ne diffusa la finale Brésil-Tchécoslovaquie qu'en fin de soirée après le journal de la nuit, le différé débutant à 22 heures 20. L'ARD, quant à elle, le programma dès 21 heures, une heure de plus grande audience, notamment en ce qui concerne le jeune public. À la veille du début du tournoi mondial, l'ARD proposa à son public une émission inscrivant les performances actuelles et les espoirs nourris par le onze de Herberger dans l'histoire récente de la sélection. Pour le sélectionneur, qui allait prendre part à sa troisième et dernière Coupe du monde, il s'agissait aussi du bilan de toute une carrière dont on espérait que le dernier chapitre serait glorieux. Diffusée le samedi 19 mai 1962 en fin d'après-midi, cette émission d'une durée d'une heure combinait images d'archives et reportages sur la préparation de la *Mannschaft*. Contrairement à ce qui fut le cas en 1958, on ne proposa pas d'émission rétrospective à la fin de la compétition. La relative contreperformance de la sélection nationale, éliminée en quart de finale par la Yougoslavie, et le faible enthousiasme engendré par le spectacle proposé par l'ensemble des équipes n'avait guère incité les responsables du service des sports à renouveler l'opération. Lors de notre entretien, Uwe Seeler estimait de manière lapidaire « *qu'on n'avait*

¹ En fait, il semblerait que seule l'année 1963 fut plus pauvre en images animées de la sélection nationale, ce qui était dû en partie à un programme allégé par la non-participation de la RFA aux poules éliminatoires du Championnat d'Europe des Nations 1964.

pas vu du beau football au Chili ». ¹ Pourtant, les taux d'audience des différés furent satisfaisants compte tenu du manque d'instantanéité du spectacle proposé. ²

Au début de l'année 1962, deux quarts de finale de Coupe d'Europe concernaient des clubs ouest-allemands. Le premier opposait le FC Nuremberg au Benfica Lisbonne en Coupe d'Europe des clubs champions et le second mettait aux prises le Werder de Brême et l'Atletico Madrid en Coupe des Vainqueurs de coupe. Ils n'eurent pas les honneurs du direct et furent diffusés en différé. Celui-ci fut intégral dans le cas du premier match cité. Pour le second, comme seul l'horaire du début du reportage était indiqué dans *Hör Zu* et *Der Kicker*, car il s'agissait de la dernière émission du jour, on peut supposer qu'il en alla de même. La victoire obtenue à l'aller sur un score de 3-1 par le FC Nuremberg fut saluée comme un exploit et l'on crut que le champion de RFA en titre pourrait passer l'obstacle lusitanien. Son élimination le 22 février 1962 au *Estádio da Luz* sur le score cinglant de 6-0, dont un doublé du jeune Eusebio (20 ans), ne bénéficia ni du direct ni d'un reportage dépassant le format de la nouvelle sportive annoncée dans la cadre de la « Tagesschau ». Au-delà de la désillusion immédiate, ce fut surtout le manque de rencontres de haut niveau de l'*Oberliga* qui fut stigmatisé dans la presse du lendemain.

I.2 Analyse de l'offre de la RTF

La participation et le brillant parcours de l'équipe de France lors de la VIème Coupe du monde en 1958 ne furent pas immédiatement suivis par un accord durable établissant des rapports clairs entre les autorités du football et la RTF. Les attentes accrues des téléspectateurs furent souvent déçues, notamment en matière de retransmissions en direct. Mais par ailleurs, et ce fait nous semble plus important lorsque l'on opère une comparaison avec la situation évolutive prévalant en RFA à la même période, les responsables de la RTF ne crurent pas nécessaire de lancer des émissions régulières ou spéciales dont la vocation primordiale eut été de présenter dans des délais courts des extraits des rencontres de championnat ou de Coupe de France sous forme de « football en conserve ». Le rôle principal

¹ Cf. Entretien avec Uwe Seeler (06/07/2010)

² Pour justifier l'investissement consenti pour couvrir la *World Cup* 1966, Robert E. Lembke évoque une « participation » (« Beteiligung ») de 60% lors du *Mundial* chilien dans une entretien accordé à un rédacteur de *Hör Zu*. FLOHR, Alfred, « 60 Stunden Fußball frei Haus » (« 60 heures de football livrées à domicile », *Hör Zu* n° 14, 02/04/1966, pp. 39-41

en la matière continuait d'être assuré par le JT ou le bulletin d'informations « omnisports » qu'était « Sports Dimanche ».

I.2.1 1959

I.2.1.1 Visibilité de l'équipe de France

Le printemps 1959 fut l'un des plus pauvres de la période retenue pour notre étude en ce qui concerne le calendrier de la sélection nationale. L'équipe de France ne disputa qu'une rencontre internationale au cours du premier semestre de l'année en recevant la sélection belge à Paris le 1^{er} mars 1959. Compte-tenu des positions fédérales concernant les retransmissions en direct de rencontres dominicales, on ne vit que des extraits du match nul concédé par le onze tricolore face aux diables rouges. La durée du reportage proposé le même jour dans « Sports Dimanche » dépassa le quart d'heure. Les buts de la rencontre et les occasions les plus nettes furent remontrées dans le JT de la nuit et dans le JT du soir le lendemain.

Aucun reportage ne documenta la défaite concédée par la sélection nationale lors de la rencontre amicale jouée le dimanche 11 octobre 1959 à Sofia contre la Bulgarie. La RTF n'envoya pas d'équipe de reportage en Bulgarie et se contenta de couvrir l'évènement en diffusant dans le JT de la nuit du 5 octobre 1959 une interview d'une durée de six minutes des sélectionneurs nationaux au moment où débutait le mini-stage préalable au déplacement en Bulgarie. Le 8 octobre 1959, dans le JT de 13 heures et celui de la nuit, on diffusa le même sujet comportant des images de l'équipe de France à l'entraînement et au moment de s'embarquer.

Un mois plus tard, le mercredi 11 novembre 1959, lors de la réception du Portugal à Paris, la RTF ne proposa qu'une retransmission en direct du dernier quart d'heure de la rencontre. Un choix peu judicieux et très frustrant pour le téléspectateur, car les huit buts de la rencontre, dont un triplé de Just Fontaine, avaient été marqués avant l'heure de jeu et la prise d'antenne par Jean Quittard, le commentateur du jour présent dans les gradins de Colombes. Un résumé de quasiment huit minutes fut diffusé dans les deux JT de la soirée et dans celui de la mi-journée du lendemain.

Finalement, il fallut attendre le mois de décembre et la venue de l'Autriche à Paris pour y disputer le premier match de qualification pour le Championnat d'Europe des Nations pour que les téléspectateurs puissent enfin revoir un match de la sélection nationale en intégralité.

La FFF l'autorisa probablement en raison du caractère officiel de la rencontre, car c'était un dimanche. En outre, Pierre Delaunay était l'un des promoteurs principaux de la nouvelle compétition qui n'avait pas rencontré l'adhésion de toutes les fédérations. La retransmission fut programmée dans le cadre de « Télé Dimanche », mais annoncée de manière très évasive dans les magazines de programmes télévisés. On y indiquait uniquement que l'invitée principale, la vedette de music-hall Gloria Lasso, annoncerait la réunion sportive du jour. La rencontre fut à peine moins prolixe en buts que celle contre le Portugal, la performance des bleus fut brillante et Just Fontaine, à nouveau auteur d'un triplé, confirma que ses performances suédoises n'avaient pas été un feu de paille. Le rapport du chef de chaîne fait état des nombreuses difficultés, d'un multiplexe défectueux, car en lieu et place des commentaires de Jean Quittard, c'étaient des commentaires étrangers provenant du relais de Lille que les téléspectateurs entendirent pendant de longues minutes sur le fond sonore capté par les micros d'ambiance placés dans les gradins de Colombes. L'incident était d'autant plus fâcheux que pour le pallier, il aurait fallu interrompre la retransmission proposée en Eurovision et reprise notamment par l'ÖRF, la télévision autrichienne. On s'aperçut après enquête que le micro du commentateur était mal branché. On ne diffusa aucun résumé dans les JT qui suivirent le match.

Le jeudi 17 décembre 1959, l'équipe de France rencontra celle d'Espagne pour un match de bienfaisance au profit des victimes de la catastrophe de Fréjus organisé au Parc des Princes. Les griefs de la fédération à l'égard du chef du service des sports de la RTF, Raymond Marcillac, s'effacèrent devant le caractère tragique des événements qui motivèrent l'organisation de cette rencontre. La télévision était l'instrument idéal pour que la nation tout entière puisse être témoin de l'élan de solidarité du mouvement sportif avec les victimes. Le onze tricolore l'emporta sur un score de 4-3 après avoir mené par 4-1. Le rapport du chef de chaîne ne signale, cette fois-ci, aucun incident affectant la qualité de la retransmission également proposée en Eurovision. Le JT de la nuit du 16 décembre 1959 diffusa un sujet d'avant-match montrant les deux plus grandes vedettes de la rencontre, Raymond Kopa et Alfredo Di Stefano, signant des autographes à leur arrivée dans la capitale lors d'une rencontre organisée par la fédération avec des jeunes amateurs de football. Un résumé d'une longueur de neuf minutes de la rencontre elle-même fut diffusé dans les deux JT de la soirée du 17 décembre 1959.

I.2.1.2 Visibilité des autres sélections nationales

Une seule rencontre internationale sans participation de l'équipe de France eut les honneurs d'une retransmission en direct au cours de l'année 1959. Il s'agissait de la rencontre amicale Angleterre-Italie disputée le mercredi 6 mai 1959 à Wembley et proposée en Eurovision par la BBC de 14 heures 50 à 16 heures 50. Un résumé de cette partie fut diffusé dans le cadre des deux JT de la soirée. La consultation attentive des conducteurs de JT est intéressante à deux titres à ce sujet. En effet, d'une part, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un résumé produit selon le procédé du kinescope et la mention « Origine : UP » figurant sous le titre et le nom du commentateur indiquerait que ce ne sont pas les services de la télévision, mais ceux du bureau de *United Press* à Paris qui l'auraient réalisé.

Nous avons relevé l'un ou l'autre sujet concernant une rencontre disputée entre deux sélections étrangères dans les conducteurs de JT. Leur nombre était bien moins important qu'au cours de certaines années précédentes. Il fallut attendre le mois d'avril pour voir un sujet court (1' 35'') consacré à Angleterre-Écosse. La rencontre s'était déroulée le 11 avril à Wembley, l'Angleterre l'avait emporté grâce à un but du jeune Bobby Charlton. Le sujet diffusé par la RTF trois jours plus tard ne devait pas présenter beaucoup plus que l'action de but et l'entrée des équipes, car il n'atteignait pas une minute de durée. Il avait donc toutes les caractéristiques du sujet « bouche-trou » de fin de JT.

Le samedi 16 mai 1959, le JT de 20 heures présenta les buts de la rencontre Brésil- Angleterre qui s'était déroulée trois jours auparavant à Rio de Janeiro. Le Brésil l'avait emporté par 2-0. Les images avaient été acquises auprès de l'agence ITN (Independent Television News) qui faisait partie du consortium britannique de télévision privée ITV et avait commencé ses activités en 1955. La présence de plus en plus massive de ce type d'images parmi les sujets filmés diffusés dans les JT documente le recul constant de la presse filmée sur support celluloïd à la fin des années 1950. Toutefois, celle-ci avait encore de beaux jours devant elle, car les équipes chargées de « confectionner » les JT n'hésitaient pas à « piocher » dans le catalogue des actualités cinématographiques des agences de presse afin d'agrémenter les fins de leur journal. Ceux-ci, de manière rituelle, s'achevaient sur une note légère voire triviale. Si la diffusion d'un sujet d'*United Press* dans le JT de la nuit du vendredi 30 octobre 1959 présentait encore un caractère d'actualité assez évident puisque la défaite concédée par le onze anglais face à la Suède n'avait eu lieu que deux jours auparavant, on ne peut guère s'expliquer autrement la diffusion à la fin du JT de 13 heures et de celui de la nuit du jeudi 5

novembre 1959 d'un résumé de moins d'une minute de la défaite concédée par la *Squadra Azzurra* à Prague le jour de la Toussaint. Cette rencontre amicale avait un intérêt limité sur le plan sportif et le délai de quatre jours entiers entre l'évènement et sa couverture minimale, un reportage de 45'', ne laisse subsister aucun doute sur le fait qu'il s'agissait d'un sujet « bouche-trou ».

Trois jours plus tard, dans l'émission « Télé Dimanche » dont il avait la responsabilité, Raymond Marcillac prit le risque de relancer la guerre football-TV en relayant en direct et « au pied levé » une partie de la première retransmission Intervision à destination de l'Eurovision. Celle-ci concernait la rencontre internationale Hongrie-RFA qui se déroulait au *Nepstadion* de Budapest. Défiant le dogme établi par la Rue de Londres en matière de directs dominicaux, Marcillac décréta que l'on ne pouvait ignorer la dimension historique du moment et que de toute manière, cette retransmission de la seconde mi-temps de Hongrie-RFA n'avait bénéficié d'aucune publicité préalable, donc les téléspectateurs présents devant leurs écrans n'avaient pas prévu de se rendre au stade. Signalons qu'une heure après la fin du reportage réalisé en Intervision, on diffusa, comme prévu selon les accords en vigueur avec la FFF, le dernier quart d'heure d'une rencontre de championnat de France de division en direct et commenté par Jean Quittard, une pratique sur laquelle nous reviendrons ci-après.

Dans son ouvrage réalisé à quatre mains avec Christian Quidet en 1963, *Sport et télévision*, Raymond Marcillac donna une version des faits non dénuée de petits arrangements avec la mémoire :

« On m'accorda, toutefois, la permission de retransmettre de temps en temps « en direct » les 10 dernières minutes d'un match de championnat. Il avait été prévu également que certaines rencontres de championnat, déplacées du dimanche au samedi, pourraient être données « en direct », à condition d'obtenir l'accord des clubs concernés. J'avais le droit de choisir les matches. Je m'arrêtai sur ceux qui me paraissaient les plus importants, en fonction du classement des équipes, mais aussi compte tenu de nos possibilités techniques. J'en choisais trois dans la saison. Les accords ne purent aboutir car aucune de ces trois rencontres ne put être fixée au samedi (...) Rien ne se fit. On n'avancait pas et le conflit latent ne tarda pas à éclater. J'avais demandé, selon mon principe, d'avoir droit à des images de l'Équipe de France, de retransmettre une mi-temps du match France-Bulgarie. Cela me fut refusé. Devant cette position hostile, je décidai de frapper un grand coup et de crever l'abcès. Une proposition de la Télévision hongroise m'en fournit l'occasion quelques jours plus tard. À Budapest l'équipe hongroise recevait celle de l'Allemagne de l'Ouest. C'était pour la Télévision française l'occasion de nouer des relations avec sa collègue magyare, et pour nos techniciens d'établir une liaison directe avec le pays. Le feu vert du directeur des programmes, Jean D'Arcy, m'ayant été donné, j'acceptai la retransmission du match Hongrie-RFA, revanche de la finale de la Coupe du Monde de 1954 à Berne. Je n'en parlai évidemment pas à la FFF. Bien qu'aucun texte ne liât la Télévision à la Fédération, une sorte de « gentleman agreement » existait entre les deux organismes. Il était d'usage de prévenir la Fédération de toute retransmission qui pouvait se faire dans le cadre de l'Eurovision et d'obtenir son accord pour diffuser les images d'un match de football venant de l'étranger. Dans le cas présent, comme la Hongrie n'appartenait pas à l'Eurovision, mais à

l'organisation des pays de l'Est, je ne violais pas la lettre de cette coutume. Dans l'esprit, c'était différent. Je me gardais bien, pour que la surprise fût totale, d'entreprendre la moindre publicité autour de cette retransmission prévue dans « Télé Dimanche ». Les téléspectateurs privés de football purent voir, à leur grande satisfaction, le match Hongrie-RFA un dimanche après-midi. »¹

Si ce passage ne peut surprendre par les reproches d'archaïsme, de mercantilisme ou d'abus de pouvoir habituellement émis par les responsables de la RTF à l'encontre des autorités du football, il révèle tout autant, et ce n'était sûrement pas intentionnel, le caractère à l'occasion retors de son auteur. En effet, contrairement à son affirmation, un direct de Bulgarie-France était absolument impossible en octobre 1959, car les services de télévision de ce pays de l'Est ne débutèrent leurs émissions régulières qu'en décembre de la même année. En outre, prétendre que « rien ne se fit » n'était pas plus exact, car des secondes mi-temps de rencontres de championnat avaient pu être retransmises en direct. La stratégie observée par Marcillac, nous y reviendrons, consiste dès lors à s'engouffrer dans la brèche représentée par la validité discutable de l'environnement réglementaire que les organisations sportives s'employaient à mettre en place pour garder le contrôle sur la médiatisation du sport dont elles avaient la charge.

La couverture de la Coupe du monde réussie par l'Eurovision malgré toutes les difficultés prévisibles, la fiabilisation des moyens de transmission, l'adhésion de nouveaux membres à l'Eurovision, le développement du réseau international de télévisions publiques derrière le Rideau de Fer n'avaient pas entraîné d'expansion de l'offre en matière de football international sans participation française dans les programmes de la RTF. Ce constat concerne autant les retransmissions en direct que les émissions spéciales basées sur des extraits enregistrés et diffusés en dehors des émissions régulières. Rappelons que les rapports des chefs de chaîne ne détaillent pas les sommaires d'émissions telles « Sports Dimanche » ou « Télé Dimanche ». Pour la dernière émission citée, seuls les directs sont mentionnés dans lesdits rapports, les résumés ne sont évoqués qu'en cas d'incident technique affectant la bonne diffusion du programme.

I.2.1.3 Visibilité de la Coupe d'Europe des clubs champions

Au cours de la saison 1958-1959, le Stade de Reims mena la seconde de ces glorieuses campagnes en Coupe d'Europe des clubs champions. Si son parcours avant la finale eut par deux fois les honneurs du direct, on constate également que pour les responsables de la RTF,

¹ Cf. MARCILLAC, Raymond, QUIDET, Christian, *Sport et télévision*, Paris, Albin Michel, 1963, pp. 173-174.

la programmation du JT du soir à un horaire compatible avec la retransmission intégrale d'une rencontre de football pouvait difficilement s'envisager en dehors du cas exceptionnel d'une demi-finale de Coupe du monde. En effet, le 18 février 1959 les Rémois recevaient le Standard pour un quart de finale compliqué, car ils avaient perdu le match aller par 2-0 à Liège. Or, la consultation du rapport de chef de chaîne établi ce jour-là indique clairement que la retransmission, qui avait débuté à 19 heures 30, fut interrompue à 19 heures 55 pour la diffusion du bulletin météorologique. À partir de 20 heures, celui-ci fut suivi d'un journal dont la longueur habituelle de 30 minutes ne se justifiait pas au regard des derniers sujets passés et consignés dans le conducteur de JT. En effet, si l'on conçoit que l'ouverture du JT documente le retour à Paris du Général De Gaulle après un voyage en province à Tarbes et la visite du Pape Jean XXIII à l'église Saint Louis des Français de Rome, on constate avec étonnement qu'un sujet consacré à la station de ski italienne de Tre Cime di Lavaredo et une interview de l'actrice Colette Marchand retardèrent le retour du direct à l'antenne d'une dizaine de minutes.¹ Signalons que ledit rapport du chef de chaîne précise que pour les partenaires de l'Eurovision la retransmission de la première période ne fut pas interrompue avant le coup de sifflet de l'arbitre pour le début de la pause à 20 heures 15. La rencontre était relayée par les télévisions belge, suisse, néerlandaise, luxembourgeoise et Télé Monte Carlo. Mais, heureusement pour les téléspectateurs français, les Rémois mirent longtemps à faire sauter le verrou liégeois. Piantoni, le premier buteur, ne trouva le chemin des filets qu'à la 69^{ème} minute avant que Just Fontaine ne réalise le doublé victorieux aux 73^{ème} et 88^{ème} minutes. De ce fait et malgré l'attitude des responsables de la RTF, les téléspectateurs ne furent pas frustrés de ce qui restera l'une des meilleures performances réalisées par une équipe française en Coupe d'Europe des clubs champions. Ils virent en direct tous les buts rémois. Un résumé de la rencontre d'une durée de 3' 45'' réalisé en 16 mm fut diffusé dans le cadre du JT de la mi-journée.

Lors de la demi-finale retour contre les Young Boys Berne disputée au Parc des Princes le 13 mai 1959, le handicap à remonter après l'aller disputé en Suisse n'était que d'un but. Les Rémois l'emportèrent assez facilement par 3-0, un doublé de Piantoni et un but de Penverne. Les téléspectateurs ravis purent suivre les exploits de leurs champions du début à la fin, car, cette fois-ci, le début de la rencontre avait été fixé à 20 heures 30. Suite aux réclamations qu'ils avaient probablement récoltées pour leur décision malheureuse du tour précédent, les

¹ Bien plus tard, en 1965, un correspondant de *Hör Zu* chargé de donner ses impressions sur la télévision française souligna l'omniprésence de De Gaulle sur les petits écrans français depuis les débuts de la Vème République en intitulant son papier de manière éloquent : « Star ist der General » (« La star, c'est le Général »). Cf. « Star ist der General », *Hör Zu* n°18, 02/05/1965, pp. 28-30.

responsables de la RTF en vinrent même à programmer le début du JT à 19 heures 50, avec dix minutes d'avance sur l'horaire habituel afin de ne pas empiéter sur le direct. Un résumé de 4' 45'' tourné en 16 mm fut diffusé dans le cadre du JT de la nuit à 23 heures et dans celui du JT de 13 heures le lendemain.

L'horaire retenu pour la finale disputée et perdue par le Stade de Reims contre le Real Madrid de Di Stefano et Kopa à Stuttgart le 3 juin 1959 n'entraîne pas en conflit avec celui du JT de 20 heures. En effet, la rencontre, qui avait débuté à 18 heures 15, s'acheva quelques minutes avant le début de la grand'messe cathodique de l'information. Évidemment, le protocole de remise du trophée à l'équipe victorieuse et son tour d'honneur ne furent pas retransmis en direct.

À l'automne, aucune rencontre des premiers tours de la Coupe d'Europe ne fut traitée en dehors du cadre du JT. Le mercredi 26 août 1959, un résumé de plus de cinq minutes concernant la rencontre de tour préliminaire OGC Nice-Shamrock Rovers fut diffusé dans les JT de 20 heures et de la nuit. Le match retour, qui se déroula à Dublin le 23 septembre 1959, fut couvert dans un sujet diffusé au JT de 20 heures le lendemain soir.

Le 20 novembre 1959, alors qu'on n'avait pas envoyé d'équipe pour couvrir le déplacement de l'OGC Nice chez les Turcs du Fenerbahçe, on diffusa des images de la rencontre Seniča Bratislava-Glasgow Rangers dans le cadre des JT de 20 heures et de la nuit. Le match aller sur les bords du Bosphore s'était soldé par une défaite honorable pour les Niçois sur un score de 2-1, ce qui préservait leurs chances de qualification et alimentait le suspense. Malgré cela, le match retour au Stade du Ray disputé le jeudi 3 décembre 1959 ne fit pas l'objet d'un direct. Un résumé réalisé en 16 mm montrant les trois buts du match fut diffusé dans le JT de la nuit grâce au relais de RMC. On dut s'y reprendre à deux fois, car lors de la première tentative, il manquait les commentaires. Le sujet réparé fut rediffusé en fin de journal. La trop courte victoire des Niçois impliquait l'organisation d'un match d'appui pour départager les deux équipes. Celui-ci se déroula au Stade des Charmilles à Genève le 23 décembre 1959. La télévision suisse ne le retransmit pas et la RTF n'envoya aucune équipe sur place pour réaliser un sujet de JT.

La consultation des conducteurs de JT et des rapports de chef de chaîne montre de manière assez nette l'importance qu'avaient encore les rencontres internationales de gala organisées par les clubs avant la multiplication des épreuves continentales organisées sous l'égide de l'UEFA. En effet, durant l'année 1959, on ne dénombre pas moins d'une quinzaine de sujets de ce type diffusés en conclusion des JT et l'on recense deux rencontres dont la seconde mi-temps fit l'objet d'une retransmission en direct. Il s'agissait d'une part du match opposant le

Stade de Reims à Sao Paulo le 20 mai 1959. Celui-ci fit l'objet d'un résumé dans le journal de la mi-journée le lendemain. Par ailleurs, la finale du Tournoi de Paris opposant le Racing au Fortuna Düsseldorf le 11 juin eut droit au même traitement télévisuel. Il ne s'agissait pas uniquement de rencontres de fin de saison. Les résumés des matchs disputés par le Racing contre Ujpest le 11 octobre 1959 et contre Tbilissi le 26 novembre 1959 ou par le Nîmes Olympique contre ce même club soviétique le 4 décembre 1959 attestent que les dirigeants profitaient de chaque relâche du calendrier national pour conclure des accords avec des clubs dont les équipes fanions effectuaient des tournées en Europe occidentale.

Bien qu'il ne s'agissait pas de rencontres internationales, signalons à la fois la retransmission en direct de la *FA Cup* entre Luton Town et Nottingham Forest le 2 mai 1959, c'est-à-dire le samedi après-midi d'un week-end placé sous le signe du football puisque le lendemain se disputait la finale de la Coupe de France dont la couverture en intégralité et en direct ponctuait la fin de la saison des clubs depuis 1952. À l'automne, le classico espagnol entre le Real Madrid et le FC Barcelone disputé le 29 novembre 1959 fit l'objet d'un sujet de deux minutes au sommaire du JT de 13 heures du 2 décembre trois jours plus tard.

I.2.1.4 Visibilité du football national des clubs

En 1959, la couverture progressive du territoire national n'avait que très partiellement entamé la prédominance des reportages réalisés dans les stades parisiens dans l'éventail des sujets concernant le championnat ou la Coupe de France. Ainsi, la consultation méticuleuse des rapports des chefs de chaîne permet de constater qu'en ce qui concerne les huit fins de matches retransmises en direct dans le cadre de l'émission « Télé Dimanche » lancée en janvier 1959 et généralement animée par Raymond Marcillac, sept le furent depuis le Parc des Princes. La seule exception à la règle fut la retransmission d'une fin de match du LOSC depuis Lille le 15 mars 1959. Les deux mi-temps de rencontres de championnat retransmises que nous évoquions ci-dessus concernaient toutes deux le Stade de Reims. Le samedi 28 mars 1959, les téléspectateurs français purent voir leur brillant représentant en Coupe d'Europe des clubs champions recevoir l'ASSE et le mercredi 9 septembre, c'est la deuxième période de Reims-Racing, l'un des sommets du début de saison, qu'on leur proposa en deuxième partie de soirée à partir de 21 heures 47. La veille de la première retransmission, c'est-à-dire le 27 mars 1959, un documentaire d'une demi-heure consacré à l'équipe du Stade de Reims fut programmé en deuxième partie de soirée à partir de 21 heures 30. Il s'agissait d'une première sur les ondes de la RTF. Mais, une consultation attentive du rapport de chef de chaîne et des

magazines de programmes télévisés laisse toutefois apparaître une différence fondamentale entre cette émission et celles déjà régulièrement proposées par l'ARD ou, plus tard, par le ZDF dans le cadre de la série « der Sport-Spiegel ». En effet, on se rend très vite compte qu'il s'agissait d'une émission en direct principalement constituée d'entretiens avec des joueurs et des dirigeants menés par Georges De Caunes, qui devait commenter la seconde mi-temps retransmise le lendemain. Certes, le rapport du chef de chaîne comporte également la mention « insert film », ce qui laisse supposer qu'un film relativement court et réalisé auparavant fut également diffusé dans ce cadre. S'agissait-il d'extraits de rencontres que l'on avait en boîte ? Ou alors d'un reportage effectué à Reims puisque l'on annonçait que l'on montrerait les joueurs « *au milieu de leur famille, leur vie, leurs problèmes* ». ¹ Les sources disponibles ne permettent pas de l'établir avec certitude. Outre, l'intérêt rare que traduisait cette initiative, le nombre de sujets relatant les performances des Rémois diffusés dans les JT témoigne de l'engouement que suscitait alors l'équipe du président Germain. En effet, le Stade de Reims était de loin l'équipe de club la plus suivie dans ce cadre puisque environ 20% des références concernant les clubs dans les diverses compétitions la mentionnent.

Jusqu'à la finale, la couverture de la Coupe de France se fit de manière habituelle, l'une ou l'autre rencontre faisant l'objet d'un résumé au JT ou dans le cadre de « Sport Dimanche ». La finale retransmise en direct qui opposa le Havre Athletic Club au FC Sochaux le 3 mai 1959 alla au bout des prolongations sans désigner de vainqueur. Elle fut rejouée et remportée par l'équipe normande sous l'œil des caméras de la RTF le 18 mai 1959.

Dix références de sujets de JT concernent la deuxième division. Généralement, il s'agit de performances à domicile réalisées par des clubs parisiens, par le Red Star dans huit cas sur dix. Mais, au mois d'août, on diffuse également des extraits d'un match de début de saison de l'OM relégué à la fin de l'exercice précédent. Au mois d'octobre, des images du derby parisien opposant le CAP à Boulogne sont diffusées dans le JT de 20 heures.

I.2.2 1960

I.2.2.1 Visibilité de l'équipe de France

1960 fut pour l'équipe de France une année blanche en matière de direct. Une caractéristique uniquement partagée par l'année 1956 depuis la fiabilisation des retransmissions en direct en 1952 et qui ne se renouvellera plus durant la période retenue pour notre étude. Il fallait bien

¹ Cf. Annonce parue dans *Radio-TV* n° 752, 22/03/1959, p. 30.

évidemment y voir l'une des conséquences des rapports calamiteux que les autorités du football entretenaient avec le service des sports de la RTF depuis novembre 1959 et la décision ad hoc de Marcillac de diffuser la seconde mi-temps de Hongrie-RFA. Après que de difficiles négociations aient laissé entrevoir une accalmie précaire, le respect limité par la RTF d'un horaire convenu avec les autorités fédérales concernant la retransmission en différé de la rencontre amicale Espagne-Italie le dimanche 13 mars 1960 raviva le conflit qui opposait les deux institutions. Se sentant bafouée, la FFF interdit la retransmission en direct initialement autorisée de France-Chili prévu trois jours plus tard. Le calendrier de l'équipe de France était relativement chargé au cours de cette année-là, puisqu'elle ne disputa pas moins de dix rencontres, dont la moitié relevait soit du championnat d'Europe des nations, soit des poules de qualification pour la Coupe du monde 1962. Il s'agissait donc de rencontres investies d'un fort enjeu sportif. Bien sûr, on pourra relever que cinq rencontres étaient programmées un dimanche, ce qui en excluait - *a priori* - la retransmission en direct. Mais, si l'on s'étonne que les deux matches disputés par le onze tricolore lors du tournoi final du Championnat d'Europe organisé en France n'aient pas fait l'objet d'une retransmission en direct, la prise en compte élémentaire du calendrier livre une première raison évidente à cet état de fait : les équipes techniques de la RTF étaient déjà fortement mobilisées par le Tour de France et les deux matches mentionnés eurent lieu durant la semaine pyrénéenne. La RTF n'avait prévu qu'un dispositif minimal pour couvrir en direct la finale de l'épreuve depuis le Parc des Princes le dimanche 10 juillet 1960. La France ne put y accéder suite à sa défaite d'entrée contre la Yougoslavie le 6 juillet 1960. Ce jour-là, la RTF retransmit en Eurovision la fin de l'étape de montagne Pau-Luchon dont le clou était l'ascension du Col de Peyresourde. L'émission fut relayée par les télévisions belge, néerlandaise, luxembourgeoise, suisse et italienne. Le soir, à l'heure où le onze tricolore affrontait la sélection yougoslave, la RTF proposait une retransmission en direct et en Eurovision d'une représentation du *Don Giovanni* de Mozart donnée dans le cadre du festival lyrique d'Aix-en-Provence. Les commentaires étaient assurés par un membre éminent du service des sports, saltimbanque notoire de la télévision, Georges De Caunes.

Au-delà de l'absence de retransmissions en direct, un contraste frappant avec le traitement des sorties de la *Mannschaft* généralement opéré par l'ARD résidait assurément dans le fait que, faute de direct, la RTF n'estimait pas nécessaire de programmer des émissions spéciales pour offrir à son public des extraits des matches du onze de France dépassant le format d'un sujet de JT. La diffusion en différé dans le cadre de « Télé Dimanche » de la seconde mi-temps de la victoire française à Vienne le 27 mars 1960 en poule de qualification pour le Championnat

d'Europe constitue un cas isolé. La retransmission en direct de la partie par la télévision autrichienne commentée par Georges De Caunes fut enregistrée grâce à l'*Ampex* et diffusée de 17 heures 53 à 18 heures 39, c'est-à-dire dans une plage horaire inhabituelle pour l'émission, mais qui ne remettait pas en question le déroulement ordinaire de la soirée dominicale.

Hormis les matches amicaux disputés à Helsinki contre la Finlande, le 25 septembre et à Varsovie trois jours plus tard, toutes les rencontres de l'équipe de France firent l'objet d'au moins un sujet filmé diffusé dans le cadre du JT. Les extraits de la spectaculaire victoire sur un score de 6-0 contre le Chili le mercredi 16 mars 1960 conclurent le sommaire des trois JT du lendemain.

Certes, l'enjeu sportif de la première rencontre contre la Bulgarie à Colombes le dimanche 11 décembre 1960 comptant pour les poules de qualification de la Coupe du monde n'engendra pas de dérogation à la règle prévalant pour les rencontres dominicales. Toutefois, on constate que le service des sports opta pour un traitement de l'évènement encore exceptionnel à l'époque. En effet, dès le 7 décembre 1960, un reportage commenté par Thierry Roland et diffusé dans le JT de 19 heures 15 présentait la composition de l'équipe de France. Le 10 décembre à la même heure, on passa un reportage de plus de cinq minutes consacré à la « veillée d'armes » du onze national rassemblé à Rueil Malmaison. Le lendemain, peu après le coup de sifflet final, un résumé des hauts faits de la partie nettement remporté sur un score de 3-0 par les tricolores fut diffusé dans le cadre de « Sports Dimanche » et rediffusé dans le JT de la nuit.

I.2.2.2 Visibilité des autres sélections nationales

Durant l'année 1960, on peut déceler dans l'offre télévisuelle de la RTF concernant la prise de relais de retransmissions en direct de parties mettant aux prises d'autres sélections une tendance qui allait se confirmer au cours des années suivantes : les rencontres amicales, même nimbées du prestige de la tradition, semblaient passées de mode. La seule exception à cette évolution aurait été le relais de la retransmission en direct de la seconde mi-temps de Hongrie-Angleterre le 22 mai 1960. L'émission de l'Intervision était relayée à partir de 18 heures 15 par l'ARD à destination de ses partenaires de l'Eurovision. Or, cet après-midi se déroulait la finale du Championnat de France de rugby à Toulouse. Celle-ci ayant pris du retard, on décida de ne relayer les images venues de Budapest via la RFA qu'à partir de 18 heures 45. Les

télespectateurs français ne virent donc que les 25 dernières minutes de ce « remake du match du siècle ».

Les deux seules retransmissions en direct et en intégralité de rencontres internationales de sélections sans participation française concernaient des parties disputées dans le cadre de compétitions officielles : la finale du championnat d'Europe des nations opposant l'URSS à la Yougoslavie à Paris le 10 juillet 1960 et la finale du Tournoi Olympique de football mettant aux prises la Yougoslavie et le Danemark le 10 septembre 1960 au Stade Flaminio de Rome. Signalons que les prestations de l'équipe de France amateur, qui participait à cette dernière compétition et qui fut barrée en poule par la Hongrie, firent éventuellement l'objet de résumés dont nous n'avons pu retrouver de trace ni dans les conducteurs de JT ni dans les rapports de chef de chaîne conservés à l'INA. La dernière demi-heure de la demi-finale opposant le Danemark à la Hongrie le 6 septembre 1960 fut retransmise à partir de 22 heures 15.

Le nombre des résumés de rencontres internationales diffusés dans le cadre des JT avoisinait la quinzaine, Championnat d'Europe et JO inclus. Dans ce cadre, ce furent surtout les prestations de l'Angleterre, de la Hongrie, de la Yougoslavie et de l'Espagne qui retinrent l'attention des concepteurs des JT. Celles de la *Mannschaft* furent complètement ignorées.

La diffusion en différé de rencontres internationales contribua, comme nous l'avons évoqué ci-dessus, à envenimer les rapports entre la RTF et la FFF. La consultation du rapport de chef de chaîne concernant l'après-midi du dimanche 13 mars 1960 indique que le différé de la rencontre Espagne-Italie, dont le coup d'envoi avait été donné à 16 heures 30 à Madrid, débuta à 17 heures 30 pour s'achever à 18 heures 21. Selon le rapport du chef de chaîne de la RTF, ce différé aurait été relayé par l'ARD à partir de 17 heures 30, une opération dont nous n'avons trouvé aucune trace dans les pages de la presse ouest-allemande retenue dans notre corpus.

I.2.2.3 Visibilité de la Coupe d'Europe des clubs champions

Au printemps 1960, le quart de finale de Coupe d'Europe des clubs champions opposant l'OGC Nice au Real Madrid offrit l'occasion à la RTF et à la TVE d'effectuer la première retransmission en direct à partir du territoire espagnol à destination du réseau Eurovision. L'évènement était suffisamment important pour que le JT de 20 heures du 2 mars 1960, précédant le coup d'envoi de quelques minutes, consacre un sujet à l'installation du relais provisoire au sommet du Pic de Nore, un dispositif technique nécessaire pour réaliser

l'opération. Sur le plan sportif, la soirée s'acheva tristement pour le club azuréen, le Real l'emportant par 4-0. L'élimination était d'autant plus brutale pour le club français que lors du match aller, lui aussi retransmis en direct un mois auparavant, les Niçois avaient réussi à remonter un retard de deux buts à la mi-temps pour l'emporter sur le score de 3-2. Cette rencontre programmée l'après-midi du 4 février 1960 fut relayée par quatorze sociétés de télévision membres de l'organisation européenne, dont l'ARD.

Une fois le représentant français éliminé, seule la finale opposant le Real Madrid à l'Eintracht Francfort le 18 mai 1960 à Glasgow eut encore, si l'on peut s'exprimer ainsi, les honneurs du direct sur les ondes de la RTF au titre de l'édition 1959-1960 de la compétition européenne. En effet, la rencontre débuta à 19 heures 30, heure de Paris. Sa retransmission fut interrompue de 19 heures 55 à 20 heures 35 par le bulletin météorologique et le JT, ce qui n'empêcha pas la RTF de relayer intégralement les images de la BBC à destination de cinq sociétés de télévision d'Europe méridionale, dont la TVE en exploitant les installations mises en place pour Real Madrid-OGC Nice. Au moment où les téléspectateurs français virent réapparaître l'écran Eurovision et Catherine Langeais pour l'annonce du programme de la soirée à 19 heures 55, l'Eintracht Francfort avait trouvé le chemin des filets et menait au score. Lorsque les images de la BBC défilèrent à nouveau sur les petits écrans français, le Real Madrid menait par 3 à 1. Les téléspectateurs hexagonaux ne furent pas trop frustrés par le manque de flexibilité des responsables de la RTF, puisqu'ils purent encore voir en direct six autres buts dans ce qui reste à ce jour la finale la plus prolifique des compétitions européennes. La réalisation de la BBC ne fut pas exempte de problèmes techniques puisqu'une « coupure image » de cinq minutes durant la première mi-temps est mentionnée dans le rapport du chef de chaîne de la RTF. On concédera que l'importance de l'actualité du jour pouvait, compte tenu des habitudes de l'époque et du contexte international, justifier l'interruption de la retransmission d'un match de football : les six sujets filmés du jour concernaient tous la visite d'État de Nikita Khrouchtchev à Paris et la conférence de presse qu'il avait donnée après son entretien avec le Général De Gaulle à l'Élysée.

À l'automne 1960, la victoire insuffisante du Stade de Reims contre le FC Burnley lors du match retour de huitième de finale de Coupe d'Europe disputé en nocturne le 30 novembre au Parc des Princes fut retransmise en direct. Ce furent les seules images de direct concernant les compétitions européennes des clubs proposées par la RTF avant la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions opposant le Benfica Lisbonne et le FC Barcelone et disputée le 30 mai 1961 au *Wankdorf Stadion* de Berne devant une assistance clairsemée de 27 000 spectateurs.

Le représentant hexagonal, le HAC, ne participa pas à la nouvelle épreuve de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, dont la première édition fut complètement invisible sur les petits écrans français sous forme de reportages en direct ou de sujets de JT. Organisée non par l'UEFA ou les acteurs qui avaient initié la Coupe d'Europe des clubs champions, mais par le comité d'organisation de la *Mitropa Cup*, cette première édition ne sera pas tout de suite reconnue comme une compétition officielle de l'UEFA. La confédération européenne ne s'y résoudra qu'en octobre 1963 donnant ainsi une suite favorable à une requête en ce sens émanant de la fédération italienne. La démarche de cette dernière était bien évidemment motivée par le fait que la Fiorentina en fut le premier lauréat. Relevons que si, une fois encore, l'UEFA ne s'était pas montrée très inventive concernant le lancement d'une compétition européenne de clubs, sa réactivité fut similaire à celle dont elle fit montre lorsque le succès de l'initiative de *L'Équipe* devint patent : dès l'automne 1961, elle assuma de manière exclusive l'organisation de la compétition.¹

Quelques joutes européennes furent suivies avec constance dans le cadre du JT. Ainsi, l'ensemble des quarts de finale qui ne se déroulèrent pas de manière synchrone firent l'objet d'une couverture au moins partielle. Signalons qu'outre des résumés faisant écho aux retransmissions en direct des deux matches entre l'OGC Nice et le Real Madrid, les téléspectateurs français virent, souvent avec un délai d'un jour ou deux, des sujets de JT de toutes les rencontres opposant le FC Barcelone au Wolverhampton Wanderers, le Sparta Rotterdam aux Glasgow Rangers ainsi que match retour SC Vienne-Eintracht Francfort. Lors des demi-finales, la « promenade de santé » de l'Eintracht Francfort face aux Rangers ne fut pas traitée dans les JT de la RTF.² Mais, par contre, chaque manche du choc Real Madrid-FC Barcelone fut couverte au plus tard le surlendemain par la diffusion de sujets plutôt longs réalisés par TVE. Concernant la finale écourtée par la diffusion du JT et de la météo, la consultation exhaustive des conducteurs de JT et des rapports de chef de chaîne indiquerait que la RTF ne chercha jamais à diffuser un résumé de l'ensemble de la rencontre dans le cadre d'un JT ou de la fin de la première mi-temps à la prise d'antenne pour la seconde période. Si cette dernière initiative avait été prise, le rapport du chef de chaîne aurait comporté une mention précisant l'usage de l'*Ampex*. Or, le rapport du 18 mai 1960 était vierge de toute

¹ Cf. « European Cup Winners' Cup makes its debut », *UEFA Direct* n° 100, octobre 2010, p. 15. http://www.uefa.com/MultimediaFiles/Download/EuroExperience/uefaorg/Publications/01/51/54/12/1515412_DOWNLOAD.pdf

² Le score cumulé sur les deux rencontres était de 12-4 en faveur de l'Eintracht.

mention de cette teneur. Il semble donc que les responsables de la RTF firent peu de cas des trois buts espagnols passés inaperçus et que leur public ne les vit finalement qu'au cinéma à partir du 25 mai.

Le 4 septembre 1960, la TVE allait vraiment subir son baptême du feu en tant que membre de l'Eurovision à l'occasion du match retour de la première Coupe Intercontinentale des clubs entre le Real Madrid et le Peñarol Montévidéo. Celui-ci allait révéler l'étendue du chemin à parcourir par les services espagnols pour pouvoir atteindre le degré de fiabilité de la plupart des retransmissions en direct Eurovision assurées par leurs sociétés partenaires. Hormis RMC, la CLT (RTL) et la télévision belge, le rapport de chef de chaîne du jour l'indique, toutes les autres sociétés de télévision partenaires de l'Eurovision abandonnèrent le relais dès le début de la retransmission en raison d'une « *image médiocre affectée par un violent parasite* ». Le standard téléphonique de la RTF enregistra immédiatement de nombreuses plaintes de téléspectateurs mécontents. Néanmoins, le chef de chaîne décida de garder le relais en accord avec le Directeur des programmes et le Directeur des relations internationales. Il s'agissait donc d'une décision dans laquelle les considérations politiques l'emportaient nettement sur les critères techniques ou journalistiques. Car, la retransmission défectueuse d'une rencontre de football avait un effet désastreux sur l'opinion que le public avait du service des sports et de la RTF en général. Une annonce d'excuse pour la piètre qualité des images ne fut effectuée en voix off qu'à 21 heures, soit une demi-heure après le coup d'envoi. Une fois la pause sifflée, la speakerine réitéra les excuses de la RTF et annonça un documentaire d'une durée de quasiment 40 minutes intitulé « En patrouille ». À la fin de la mi-temps, les décrochages images devinrent très violents. Malgré le fait que Madrid était injoignable depuis 20 heures 25, on décida d'attendre la fin du documentaire pour prendre une décision concernant un éventuel abandon du relais. Vers 21 heures 32, soit trois minutes après la reprise du jeu, les images arrivant de Madrid étaient encore totalement brouillées. L'importance de l'incident était telle que, selon le chef de chaîne, on envisagea un instant d'abandonner sans attendre la fin du documentaire, suivant en cela le choix opéré par les responsables de RMC. La CLT, quant à elle, souhaita diffuser la fin du match si les techniciens espagnols devaient réussir à livrer une image à peu près acceptable. Finalement, la RTF se sentit confortée par le choix du partenaire luxembourgeois. Vers 21 heures 50, une légère amélioration de l'image étant constatée, on décida de passer la fin de la rencontre à l'antenne. Il restait moins de vingt minutes à jouer. Le commentateur Georges De Caunes, présent à *Santiago Bernabeu*, étant inaudible dès la reprise d'antenne, Joseph Pasteur commenta les images depuis le Bureau des Programmes à Paris. Quelques minutes plus tard, la qualité des images se dégrada à nouveau,

au point d'être « *à peine exploitables* ». À la fin de la rencontre, comme pour couronner sa désastreuse prestation, la TVE acheva son reportage en omettant de passer le panneau Eurovision.

I.2.2.4 Visibilité du football national des clubs

Conséquence prévisible de l'initiative prise par Marcillac à l'occasion de Hongrie-RFA de novembre 1959, les retransmissions en direct de fins de rencontres de championnat ou de Coupe de France disparurent complètement des sommaires de « Télé Dimanche ». Certes, on pourra remarquer que ce type de dispositif ne pouvait être satisfaisant pour la télévision, car il ne contribuait pas vraiment à élargir ou à fidéliser son public. L'extrait de l'ouvrage de Marcillac cité ci-dessus témoigne du fait que l'on en eut conscience très tôt Rue Cognacq-Jay. La consultation des rapports de chef de chaîne de l'année 1960 le laisserait supposer, on ne diffusa une seconde mi-temps de rencontre de championnat qu'une seule fois en semaine, le mercredi 13 avril 1960, lorsque le Racing reçut le Stade de Reims en nocturne au Parc. La démarche relevait d'une tentative de conciliation qui ne déboucha pas sur des résultats tangibles et durables. L'émission débuta à 21 heures 45 pour s'achever à 22 heures 30. Par ailleurs, ce qui nous semble au moins aussi intéressant, c'est que, pour toute l'année 1960, nous n'avons pas davantage trouvé mention d'inserts concernant le football national des clubs qui seraient passés dans l'émission populaire et familiale du dimanche après-midi. Si l'on excepte la retransmission en direct de la finale de la Coupe de France le 15 mai 1960, le différé d'Italie-Espagne et celui de la seconde mi-temps d'Autriche-France semblent donc avoir été pratiquement les seules images animées de football diffusées par la RTF dans ce qui fut la plage horaire des riches heures de la télévision durant la première décennie suivant la fiabilisation du direct.

Avec un total de 38 298 spectateurs payants, Colombes enregistra en 1960 sa plus faible affluence depuis 1945 pour une finale de Coupe de France, si l'on omet la finale rejouée la saison précédente.¹ Ce fut aussi l'une des retransmissions les moins réussies de la RTF, puisque la principauté monégasque ainsi que la Côte d'Azur et la région de Marseille furent privées de la quasi-intégralité de la rencontre. En effet, après cinq minutes de jeu, l'émetteur images de Marseille tomba en panne à 14 heures 55. Dans la cité phocéenne, les services de la RTF ne réussirent à réparer les deux lampes défectueuses permettant la reprise des émissions

¹ La finale de la Coupe de France 1959, qui fut la première à laquelle assista le Général De Gaulle en tant que président de la République, attira 50 778 le 3 mai 1959 et 36 655 lorsqu'elle fut rejouée le 18 mai 1959.

qu'à 16 heures 25. Les supporters monégasques, qui n'étaient pas montés dans la capitale et les autres téléspectateurs provençaux virent néanmoins un peu plus de dix minutes de jeu, car la rencontre désigna son vainqueur durant les prolongations. Tous les tours de la Coupe de France furent couverts dans le cadre du JT en ce sens que le résumé d'une rencontre au moins précéda la présentation tabellaire de l'ensemble des résultats.

On constate donc que le football national des clubs resta probablement davantage que les années précédentes confiné dans les formats désavantageux qu'étaient les sujets d'actualités réalisés pour le JT ou « Sports Dimanche ». Malheureusement, dans certains conducteurs, on trouve aussi des sujets ne comportant que l'intitulé « football » sans autre référence concernant la partie traitée. Toutefois, leur nombre ne dépassant pas la demi-douzaine, il ne nous semble pas exagéré d'estimer que ce facteur d'imprécision n'entame pas la validité des observations que nous formulons concernant les sujets de JT. Parmi ceux-ci, les références explicites au championnat de France de Division 1 avoisinent la soixantaine si l'on tient compte des rediffusions. La répartition entre les rencontres organisées dans la capitale, aux alentours de 25, et celles couvertes en Province, une bonne quinzaine, documentent la relative progression de la présence des clubs non parisiens dans cette offre. Le Stade de Reims et le Racing Paris restent les clubs les plus visibles en championnat sur le petit écran. Dans les deux cas, le nombre de références se situe autour de la quinzaine. Si l'on tient compte de toutes les compétitions, le nombre de références concernant le Stade de Reims est de 40 et celui relatif au Racing est de 30. Rappelons que Reims évoluait au Parc en Coupe d'Europe et y disputait souvent ses matches de Coupe de France sur « terrain neutre ».

La consultation des conducteurs de JT permet de relever 12 références de sujets traitant du football de Division 2. Huit d'entre elles concernent des matches à domicile de clubs parisiens, plus précisément du Red Star en cinq occasions.

I.1.3 1961

I.1.3.1 Visibilité de l'équipe de France

Au cours du premier semestre d'une année 1961 décisive pour la qualification pour le *Mundial* 1962, l'équipe de France ne disputa que deux rencontres. Aucune d'entre elles ne fut retransmise en direct et en intégralité. Après la signature de ce qu'il convient de considérer comme le premier « accord cadre » liant la RTF, la FFF et le Groupement des Clubs autorisés

le 4 février 1961, chacun des partenaires avait décidé de « mettre un peu d'eau dans son vin ». ¹ La Télévision française se contenta de solliciter la retransmission en direct des secondes périodes des matches de l'équipe de France. Les autorités du football donnèrent leur accord en ce sens de bonne grâce. Ainsi, les téléspectateurs français purent voir la seconde période du France-Belgique disputé au Parc des Princes le mercredi 15 mars 1961. Moins de trois semaines plus tard, ils purent suivre celle d'Espagne-France en direct de *Santiago Bernabeu* le dimanche 2 avril 1961. Cette dernière rencontre ayant débuté à 17 heures 15, sa seconde période n'empiétait plus sur les horaires des rencontres amateurs organisées dans l'Hexagone. La réalisation de la TVE, sans défaut cette fois-ci, fut relayée par les trois sociétés de télévision suisses et par la CLT.

L'automne 1961 comportait *a priori* deux dates prévues dans le calendrier des poules de qualification pour le tournoi final de la Coupe du monde au Chili durant la première quinzaine de juin 1962. Il s'agissait de la réception de la Finlande au Parc des Princes le 28 septembre 1961 et du périlleux déplacement à Sofia prévu le 12 novembre 1961. La télévision bulgare ayant commencé ses émissions régulières à la fin de l'année 1959, nous n'avons pu établir de manière certaine si l'option d'une retransmission en direct fut rejetée par principe par la FFF puisqu'il s'agissait d'un dimanche ou si les conditions techniques nécessaires à la réussite d'une telle opération n'étaient pas réunies. La courte défaite de l'équipe de France à Sofia entraîna l'organisation d'un match de barrage qui se déroula à Milan le samedi 16 décembre 1961. Il fut retransmis en direct par la RAI. Les téléspectateurs français assistèrent en direct à l'élimination de leur équipe nationale. Le dimanche précédent, ils avaient déjà pu suivre en direct la seconde période d'une répétition générale peu concluante face à l'Espagne à Colombes. Les tricolores s'étaient montrés incapables de préserver l'avantage d'un but d'avance acquis au repos.

En dépit de l'échec sportif représenté par la non participation au tournoi final de la Coupe du monde au Chili, l'année 1961 est incontestablement à marquer d'une pierre blanche en ce qui concerne la couverture télévisuelle des rencontres disputées par le onze tricolore. En effet, si l'on fait abstraction du match perdu à Sofia, il s'agissait de la première année au cours de laquelle toutes ses sorties techniquement faciles à couvrir bénéficièrent au moins d'un direct partiel. D'ailleurs, la consultation des rapports de chef de chaîne de la RTF, puis de l'ORTF est éloquente à ce sujet : jusqu'en 1966, année qui clôt notre étude, quasiment aucun des

¹ Indice de l'importance accordée à l'événement par les responsables des informations télévisées, la signature du protocole liant les trois institutions par le Directeur Général de la RTF, M. Janot, fit l'objet d'un sujet filmé d'une durée de 2' 40'' diffusé dans le cadre du JT de 20 heures le 4 février 1961.

matches de l'équipe de France, dont la Télévision française pouvait assurer la mise en images, ne fut occulté. Les rencontres télévisées a minima bénéficièrent au moins d'une retransmission en direct de leur seconde période, si l'on fait abstraction de la rencontre amicale contre la Hongrie disputée le 12 février 1969 à Lyon et qui fut retransmise en différé et en intégralité en seconde partie de soirée. Trois rencontres firent uniquement l'objet de résumés passés au JT. Il s'agit de Luxembourg-France en éliminatoires pour la *World Cup* 1966 disputée le dimanche 4 octobre 1964 d'une part, de Hongrie-France du mercredi 28 septembre 1966 et de Belgique-France du vendredi 11 novembre 1966 par ailleurs.

Au-delà de la couverture en direct des rencontres de l'équipe de France, la consultation des conducteurs de JT et des rapports de chefs de chaîne permet de percevoir un saut qualitatif concernant les autres modalités de traitement journalistique de ses performances. En effet, les annonces de composition sont dorénavant pour la plupart illustrées par des sujets filmés. Les départs de la sélection nationale pour ces rendez-vous avec le destin à Sofia et à Milan font eux aussi l'objet de courts reportages filmés. Ses performances sont toutes résumées et diffusées dans au moins un JT du lendemain.

Les interviews de joueurs internationaux se multiplient avant et après les grands rendez-vous. Dans ce contexte, le sort qui s'acharna sur Just Fontaine en fit un héros tragique et récurrent du JT. Sa blessure en janvier 1961, les progrès de sa convalescence furent traités dans pas moins de treize sujets si l'on tient compte des rediffusions. Aucun joueur de football n'avait jamais bénéficié au cours d'une seule année d'un intérêt aussi vif de la part du Service des informations.

I.1.3.2 Visibilité du football international des sélections

Confirmant la tendance amorcée depuis 1959, le relais de retransmissions en direct de rencontres internationales sans participation française disparut presque complètement de l'offre de football télévisé proposée par la RTF en 1961. En effet, il semblerait après examen exhaustif des rapports de chef de chaîne concernant tous les mercredis, samedis et dimanches de l'année que seule la rencontre Italie-Israël du samedi 4 novembre 1961 comptant pour les éliminatoires de la Coupe du monde et retransmise en direct par la RAI depuis Turin, fit l'objet d'un relais. Auparavant, le samedi 29 avril 1961, la RTF comptait bien relayer les images de la rencontre Tchécoslovaquie-Mexique en provenance de Prague. L'entreprise fut

avortée au bout de quelques minutes, l'image étant trop dégradée par d'incessants décrochages.

On recense treize résumés de matches internationaux sans participation française qui furent diffusés dans le cadre du JT. Pour relever le premier d'entre eux, il faut consulter les conducteurs du mois de mai 1961. Ceux-ci deviennent à peine plus nombreux à mesure que les matches décisifs pour la qualification à la Coupe du monde se multiplient à l'automne. La durée de ces sujets n'atteint les deux minutes que de manière tout à fait exceptionnelle. En fait, il semble qu'il n'y eut que le résumé d'Autriche-Hongrie passé au JT de 13 heures le 10 octobre qui présentait cette caractéristique.

I.1.3.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs

Le Stade de Reims ayant échoué à éliminer le FC Burnley au premier tour en novembre 1960, le service des sports de la RTF couvrit la suite de la compétition en saisissant à l'occasion les opportunités de relais intéressants qui se présentèrent à partir de janvier 1961. Ainsi, le mercredi 18 janvier 1961, les téléspectateurs français purent suivre la seconde mi-temps du match aller de quart de finale Burnley-HSV. La programmation de cette retransmission ne doit pas seulement être considérée en fonction de l'intérêt éventuel que le public français pouvait nourrir vis-à-vis de l'équipe qui avait éliminé le champion de France. Il ne faudrait pas davantage considérer que son horaire de diffusion tardif, c'est-à-dire de 21 heures 25 à 22 heures 15, la rendait indiscutable. Il ne nous semble pas déraisonnable de l'inscrire comme un signe de bonne volonté manifesté par la FFF et la RTF dans le contexte préalable immédiat à la signature de l'accord du 4 février 1961. Le 8 mars 1961 de 22 heures 05 à 22 heures 55, les téléspectateurs français virent également la seconde mi-temps du match aller de quart de finale que le FC Barcelone remporta par 4-0 face au club tchécoslovaque de Hradec Králové (Königgrätz). Le 26 avril 1961, la RTF, qui n'avait pas relayé les images de l'ARD du match retour de la demi-finale HSV-FC Barcelone diffusées en Eurovision depuis le *Volksparkstadion* en fin d'après-midi, proposa la seconde mi-temps d'une rencontre amicale entre le Real Madrid et le Stade de Reims qui se déroulait à Marseille à partir de 21 heures 45. Le Real Madrid s'imposa par 5-0 et les téléspectateurs français purent suivre en direct les buts de la triplette magique que formaient Di Stefano, Gento et Puskas.

Le surlendemain, le JT de 13 heures diffusa le résumé de la rencontre dramatique qui s'était déroulée à Hambourg. Le HSV, qui avait perdu sur un score de 1-0 au Camp Nou deux semaines auparavant, pensait bien tenir sa qualification lorsque son joueur vedette Uwe Seeler

marqua à la 67^{ème} minute. A la toute dernière minute de la partie, Sandor Kocsis marqua de la tête un but qui confortait sa légende personnelle et valait à l'équipe catalane, chose inespérée tout au long de la rencontre, le droit de disputer un match d'appui sur terrain neutre.¹

Celui-ci eut lieu à Bruxelles le mercredi 3 mai 1961 et fut retransmis en direct et en intégralité de 16 heures 55 à 18 heures 40 par la RTF. Le 5 mai 1961, le JT diffusa les extraits du match nul obtenu par Benfica à Vienne face au Rapid la veille et qui permettait aux Portugais de rejoindre les Catalans en finale.

Celle-ci ne fut pas intégralement retransmise en direct le 31 mai 1961 et l'on peut dire que sa diffusion sur les ondes de la RTF témoignait de l'importance tout à fait secondaire que les responsables de la Télévision française accordaient aux événements sportifs, à l'exception éventuelle du Tour de France. En effet, comme ce jour-là, le président Kennedy était en voyage d'état à Paris, les responsables des actualités jugèrent donc adéquat de ne rien changer aux horaires du JT. Précisons que le matin, l'arrivée de Kennedy au Bourget avait été retransmise en Eurovision de 10 heures à 10 heures 45. Puis, de 18 heures 20 à 18 heures 45, la RTF avait procédé à sa deuxième retransmission en Eurovision de la journée. Il s'agissait de l'inévitable cérémonie à l'Arc de Triomphe avec dépôt de gerbe sur la tombe du soldat inconnu. La prise d'antenne depuis le *Wankdorf Stadion* de Berne était programmée pour 18 heures 55. Le match débuta à 19 heures. Lorsque la mi-temps fut sifflée à 19 heures 45, on meubla en passant une page spéciale de 10 minutes traitant des dernières sorties de film, puis la speakerine Anne-Marie Peysson annonça le programme de la soirée et commenta les prévisions météorologiques, avant qu'une annonce du Cirque Pinder ne précédât le début du JT de 20 heures. En fait, celui-ci ne débutera qu'à 20 heures 03, car le film concernant la cérémonie à l'Arc de Triomphe que l'on avait retransmise en direct une heure et demie auparavant n'était pas encore arrivé. Grâce à l'*Ampex*, on reprit la diffusion de la seconde mi-temps de la finale de la Coupe d'Europe à l'heure où le coup de sifflet final retentissait à Berne. Les téléspectateurs français qui écoutaient Radio Bruxelles ou les flashes sur Europe n°1, savaient que les deux buts des exilés hongrois du Barça, Czibor et Kocsis, n'avaient pas suffi à empêcher l'équipe lusitanienne, dans laquelle Eusebio n'avait pas encore fait son apparition, de remporter son premier trophée continental par 3-2. Au-delà de l'aspect sportif et du relais tout à fait particulier de la RTF, la très faible affluence du jour retint notre attention. Les gradins étaient à moitié vides, ce qui constituait un record négatif en la matière pour l'ensemble de la période chronologique retenue pour notre étude. Ce constat nous a

¹ Sandor Kocsis était surnommé « Tête d'or » en raison de son talent à conclure victorieusement des actions offensives d'un coup de tête.

incité à consulter attentivement la presse du lendemain et des jours suivants pour vérifier si ce fait avait été relevé et relançait les débats concernant la nocivité des retransmissions télévisées pour les recettes aux guichets. Nous n'avons pas trouvé d'article ou de chronique évoquant cette problématique dans le corpus de presse retenu.

À la reprise de septembre, l'élimination au 1^{er} tour de l'AS Monaco par les Glasgow Rangers ne fut pas retransmise en direct. Seul le match aller, une défaite sur un score de 3-2 à Louis II le mardi 5 septembre 1961, fut couvert par un sujet d'actualité diffusé au JT de 20 heures le lendemain. Quatre jours plus tard, le JT diffusa les images de deux buts marqués par le Real pour l'emporter au *Nepstadion* de Budapest face à Vasas le mercredi 6 septembre 1961. Le 22 septembre, le JT de 13 heures passa un résumé de la déroute du club polonais de Górnick Zabrze à White Hart Lane face au Tottenham Hotspurs. Le score final de la rencontre étant de 8-1, son résumé d'une longueur de 1' 20'' dut s'apparenter à une avalanche de buts et donner le tournis aux téléspectateurs français à l'heure du repas. Le jeudi 2 novembre 1961, les spectateurs français virent les dernières images concernant le football européen des clubs sur leur petit écran. Il s'agissait d'un résumé d'une durée de 1' 20'' du match aller de huitièmes de finale Austria Vienne-Benfica Lisbonne qui s'était disputé au Prater deux jours auparavant. Concernant les rencontres de galas organisées par les clubs, avant la seconde période entre le Real Madrid et le Stade de Reims évoquée ci-dessus, les téléspectateurs français purent voir une semaine après la signature de l'accord du 4 février 1961 un différé intégral de l'une des affiches les plus prestigieuses de l'année.¹ En effet, le mercredi 11 février 1961, le club brésilien de Vasco da Gama mené par Bellini, le capitaine de l'équipe brésilienne championne du monde en Suède, avait reçu le Real Madrid. Selon le rapport du chef de chaîne, la RTF ne réceptionna l'enregistrement magnétique en provenance de Madrid qu'à 13 heures 30, c'est à dire une heure et demie avant l'heure prévue pour le début de la diffusion en Eurovision de ce « reportage d'actualité ». Le rapport du chef de chaîne ne précise pas si les deux bobines arrivaient d'Amérique du Sud via Madrid et les bons soins de la TVE. Toujours est-il que l'examen rapide du début de l'enregistrement provoqua un délai de plus d'une demi-heure sur l'horaire annoncé dans la presse. Deux facteurs présidèrent à cette prise de décision : la qualité défectueuse de la bande et la présence problématique de nombreux messages

¹ À titre d'information, signalons que le calendrier officiel de matches amicaux disputés par le Real Madrid au cours de la saison 1960-1961 ne comportait pas moins de 32 dates, qui se rajoutaient aux matches de Liga, de Coupe du Roi et de Coupe d'Europe.

publicitaires en surimpression qui obligèrent les responsables du service des sports « à lire complètement les bandes » avant de les diffuser.¹

Le jeudi 15 juin 1961 de 21 heures 45 à 22 heures 35, le public français put assister à la seconde mi-temps de la finale du Tournoi de Paris remportée par le FC Santos de Pelé face au champion d'Europe fraîchement couronné, le Benfica de Lisbonne. En dépit du caractère « amical » de la compétition, cette retransmission constitua un sommet de la saison de football télévisé. Autant que la consultation de la presse de l'époque, celle des conducteurs de JT livre un indice de la popularité de Pelé et de son équipe. Leur arrivée en Europe, puis dans la capitale française fit l'objet d'un sujet filmé respectivement dans le JT de 20 heures le 6 juin 1961 et dans celui de 13 heures le 13 juin 1961.

Il n'est pas anodin qu'un portrait de Pelé figurât au sommaire du premier numéro des « Couloisses de l'exploit » diffusé le 13 décembre 1961. La production de cette émission vit le jour grâce au concours de la presse écrite, plus précisément du groupe *L'Équipe*, et de Pathé-Cinéma qui mettait des techniciens et des salles de montage à disposition du service des sports. Elle constituait une tentative évidente de dépasser le format du sujet de JT. Ce type de journalisme avait un coût, il fallait que l'émission rencontrât rapidement son public. Le directeur de *L'Équipe*, Jacques Goddet, devait jouer un rôle similaire pour « Les Couloisses de l'exploit » que celui qu'assumait Pierre Lazareff dans la rédaction de « Cinq colonnes à la une ».² Jacques Ferran, qui contribua à ce premier numéro, se souvint dans notre entretien des circonstances dans lesquelles fut réalisé ce portrait de Pelé pour lequel la RTF consentit des frais de manière inhabituelle :

« Mais ce qui est plus intéressant pour votre thèse, c'est que cet « homme de presse écrite » (Jacques Goddet) a créé avec le Service des Sports de la RTF une émission tout à fait hors-norme à l'époque, je veux parler, bien entendu, des « Couloisses de l'exploit ». Pour le premier numéro, j'ai officié en qualité d'envoyé spécial, car je suis parti au Brésil avec Marcillac et un réalisateur qui s'appelait Carrier pour faire un reportage sur Pelé. Les journaux et les magazines de sport parlaient constamment de lui, mais finalement, on l'avait peu vu et c'était l'époque de son zénith en tant que buteur. Il marquait une centaine de buts, voire 120 buts par saison. Ce qui sera sûrement intéressant pour votre propos, c'est que je soupçonnais que ma présence dans cette aventure était aussi due au fait que j'avais rencontré Pelé en de multiples occasions et que la Télévision espérait que je pourrais

¹ Comme en RFA, la publicité « clandestine » constituait un problème récurrent pour les sociétés de télévision publiques dans le cadre des reportages extérieurs, notamment sportifs. Au Brésil, le problème ne se posait pas, car le développement de la télévision fut avant tout le fruit de l'entrepreneuriat privé. La première société de télévision brésilienne, TV Tupi, fut fondée à São Paulo en 1950 par le magnat de la presse et de la radio, Assis de Chateaubriand.

² Cf THILL, Robert, « Raymond Marcillac déclare à Télérama », *Télérama* n° 617, 18/11/1961, pp. 6-7. Indice tangible qu'après avoir tenté de forcer les choses peu après sa prise de fonction de chef du service des sports, Raymond Marcillac s'était rendu au principe de réalité, la question des rapports Football-TV, la place de ce sport sur le petit écran n'étaient même pas abordées dans ce long entretien accordé à Robert Thill. Faute de mieux, Marcillac semblait se satisfaire des termes de l'accord de février 1961 et éviter les questions qui fâchent.

faciliter les choses pour qu'on obtienne un entretien assez long sans devoir déboursier trop d'argent. Pelé n'avait que 21 ou 22 ans, mais les managers qui géraient ses affaires faisaient déjà payer ses interviews. Alors finalement, la somme réclamée pour un long entretien et une véritable participation à l'émission s'est avérée trop importante. J'ai effectué une interview plus courte sur le bord de la pelouse à la fin d'un match du FC Santos, on a pris des images de Pelé à l'entraînement et ce qui a impressionné les gens, c'est que ce jour, il jouait dans les buts et l'on se rendait compte qu'il était également un bon gardien. En outre, on a compensé l'absence d'un entretien plus long, par des images de footballeurs de rue ou de plage, des images faciles à trouver à Santos ou Rio. Pour la petite histoire, Marcillac a fait une petite expédition pendant notre séjour, pour réaliser un reportage sur un gars qui élevait des serpents, probablement pour rentabiliser le déplacement. »¹

Le service des sports de la RTF tira profit de la proximité du Parc des Princes pour y réaliser des sujets de JT concernant deux matches de gala disputés par le Racing Paris. Le 6 mai, on diffusa les images de la réception du club d'Arsenal qui avait eu lieu la veille. Le 14 juin, la défaite du Racing face à Santos fut documentée dans un reportage d'une durée de cinq minutes qui passa au JT de 13 heures. Au cours du second semestre, les deux rencontres amicales internationales de clubs qui firent l'objet d'un sujet filmé diffusé dans le cadre du JT avaient un caractère anecdotique indéniable. À la fin de la trêve estivale, le 23 août 1961, on meubla la fin du JT de 13 heures en diffusant un reportage d'une durée de 3' 40'' de la rencontre FC Valence-Sélection parisienne. Juste avant la trêve hivernale, c'est d'un sujet d'une durée de 3' 15'' documentant la partie Lens-Cardiff que l'on usa pour conclure le JT de 13 heures du 14 décembre 1961.

I.1.3.4 Visibilité du football national des clubs

La signature de l'accord du 4 février 1961 eut une conséquence immédiate qu'il faut appréhender comme un signe fort de la bonne volonté affichée des dirigeants du football : le retour des directs, même le dimanche après-midi. Le dimanche 12 février 1961, la RTF retransmit en direct et en intégralité depuis le Parc des Princes la rencontre de seizièmes de finale OL-SCO Angers, remportée au terme des prolongations par les Lyonnais. Ce fait de jeu provoqua le chamboulement de la programmation initialement prévue pour la fin de l'après-midi. Une émission culturelle consacrée à Jean Sébastien Bach dut être différée. Initialement programmée à 18 heures 55, elle fut finalement diffusée à 20 heures 45. Cette retransmission n'était pas encore annoncée dans la presse quotidienne de la veille. Elle fit probablement l'objet d'annonces répétées le jour même par les speakerines de la RTF.

Le 26 mars 1961, la rencontre de quart de finale de Coupe de France Nîmes Olympique-Racing Paris se déroulait sur le « terrain neutre » du Stade Yves du Manoir de Colombes. La

¹ Cf. Entretien avec Jacques Ferran (11/02/2012)

RTF ne procéda pas de la même manière que le 12 février pour la retransmettre. Redoutant les caprices de Dame Coupe, on avait décidé de diffuser un enregistrement *Ampex* des 25 dernières minutes de la rencontre. Celle-ci ne s'étant pas achevée à l'heure, on procéda à une télédiffusion en direct des prolongations, ce qui entraîna un débordement de 15 minutes de l'émission « Télé Dimanche ».

Le 7 mai 1961, la RTF assura, comme chaque année depuis 1952, la retransmission en direct de la finale de la Coupe de France. Ce direct était accompagné de reportages satellites diffusés la veille, la présentation des deux équipes, au plus près de l'évènement dans le JT de la nuit le jour de la finale. Et trois jours après la finale, on revint sur l'arrivée de la Coupe de France à Sedan et les scènes de liesse populaire que déclencha l'évènement dans un reportage de deux minutes passé en conclusion du JT de 13 heures.

Il faut attendre le dernier mois de l'année pour retrouver des directs partiels de rencontres de football dans l'offre de la RTF. En effet, le 3 décembre le dernier quart d'heure du match de championnat Racing-Nancy disputé au Parc est retransmis dans le cadre de « Télé Dimanche » de 16 heures 45 à 17 heures. Le 17 décembre 1961, c'est la seconde mi-temps d'un match disputé au Parc, probablement par le Racing, qui est diffusée de 15 heures 30 à 16 heures 15. Le dimanche 24 décembre 1961, la seconde mi-temps d'un match disputé au Parc, donc probablement par le Racing cette fois également, est choisie pour remplacer le direct de rugby initialement prévu, mais qui a été annulé parce que le terrain de Colombes a été jugé impraticable par la FFR.

L'apaisement des tensions entre les autorités du football et la RTF est perceptible dans les annonces de programmes dominicaux paraissant dans *Télérama*. En effet, à partir de la mi-février 1961, celles-ci comportent très régulièrement et à toute fin utile l'indication du programme complet de la prochaine journée de 1^{ère} et 2^{ème} Division. Ainsi le lecteur savait dans quel catalogue « Télé Dimanche » puiserait l'éventuel direct partiel du dimanche à venir. La consultation exhaustive des rapports de chef de chaîne à laquelle nous avons procédé aboutissant à constater qu'il n'y eut pas davantage qu'une demi-douzaine de directs partiels diffusés dans le cadre de l'émission dominicale de variétés et de sport, il faut en tirer la conclusion, qu'au fond, ce ne fut jamais vraiment l'intention de Marcillac d'accroître l'offre de football télévisé en procédant de la sorte. De manière plus générale, on éprouve quelque difficulté à identifier dans les sommaires de « Télé Dimanche » ou dans la liste des sujets de JT une politique éditoriale cohérente visant une valorisation de l'offre de football télévisé. Pour cela, il aurait fallu la diffusion rapide et ritualisée, notamment par l'ancrage horaire dans la grille des programmes, d'extraits des parties les plus importantes pour la tête du classement

ou de celles plus dramatiques mettant aux prises des équipes se battant pour éviter la relégation. C'est du moins ce qui se passa dans les pays européens où, dès les années 1950-1960, les sociétés publiques de télévision installèrent dans leur grille des programmes une émission clairement identifiée comme étant consacrée au football.¹

La forte présence de sujets tournés dans les stades parisiens n'a plus, pour la première fois, de caractère prédominant. Il s'agit d'un indice révélant les progrès de la couverture du territoire et de l'efficacité des services régionaux de la RTF. En comptant les rediffusions, on dénombre une bonne trentaine de références concernant des sujets explicitement tournés dans un stade parisien. Celui des sujets réalisés dans les stades de province dépasse la cinquantaine. La forte proportion de sujets filmés dans la capitale est d'ailleurs justifiée par la présence du Stade Français et du Racing en Division 1. En outre, le Racing joua les premiers rôles tout au long de la saison pour terminer sur la seconde marche du podium final. On peut déceler un recul notable de la visibilité du Stade de Reims au cours de l'année 1961. Le nombre de sujets concernant le club champenois tombe de 40 à 25, bien qu'il obtint la troisième place du classement final du championnat et atteignît les quarts de finale de la Coupe de France. C'est donc principalement son élimination précoce en Coupe d'Europe qui lui valut un intérêt moindre de la part du service des sports et des responsables du JT. La conquête du titre et le parcours jusqu'aux seizièmes de finale réalisé par l'AS Monaco furent documentés dans 21 sujets. L'année précédente, les performances du club de la principauté n'avait fait l'objet que de 16 reportages.

La deuxième division est quasiment absente du sommaire des JT, puisqu'on ne dénombre que trois sujets, relatifs à deux parties, diffusés dans ce cadre, après consultation exhaustive des conducteurs. Bien que nous ne disposions pas des sommaires détaillés de « Sports Dimanche », l'horaire de diffusion, la durée et le caractère pluridisciplinaire de l'émission incitent plutôt à penser que la deuxième division y eut généralement droit de cité de manière anecdotique. Si les annonces de *Télérama* évoquées ci-dessus comportaient chaque semaine la liste des rencontres de Division 2 qui se disputeraient à l'heure de passage de « Télé Dimanche », force est de constater qu'aucune rencontre de ce niveau ne fut retenue pour être diffusée dans ce cadre au cours des années 1960 et 1961.

¹ Cf. MEYER, Jean Christophe, « En pleine lucarne : les émissions télévisées cultes de football en France et en Allemagne (1960-2000) », in ATTALI, Michael (dir.), *Sports et Médias. Du XIX^{ème} siècle à nos jours*, Biarritz, Atlantica, 2010, pp. 557-566.

I.1.4 1962

I.1.4.1 Visibilité de l'équipe de France

L'équipe de France disputa cinq rencontres internationales au cours de l'année 1962. Toutes firent l'objet d'une retransmission en direct. Celle-ci fut partielle et limitée à la seconde période pour France-Pologne du mercredi 11 avril 1962, pour Angleterre-France disputée le mercredi 3 octobre 1962 à Sheffield dans le cadre des éliminatoires du Championnat d'Europe des nations 1964 et pour France-Hongrie programmée le dimanche 11 novembre 1962 à Colombes. La RTF relayait l'intégralité des retransmissions en Eurovision d'Italie-France réalisée le samedi 5 mai 1962 par la RAI et de RFA-France proposée par l'ARD le mercredi 24 octobre 1962. Pour documenter l'histoire du média, on soulignera que si le relais des images produites depuis Sheffield par la BBC le 3 octobre relevait déjà de la routine, le clou du programme de la journée résidait assurément dans une retransmission en mondovision du départ d'un astronaute depuis Cap Carnavel, de 13 heures 53 à 14 heures 18. Commentée par Léon Zitrone, ladite retransmission se révéla problématique en raison de difficultés de liaison entre la Floride et Andover. Le rapport de chef de chaîne mentionne une coupure complète de la transmission de l'image entre 13 heures 57 et 13 heures 59. En dépit de ces difficultés, les amateurs de directs sportifs pouvaient donc d'ores et déjà nourrir des espoirs raisonnables de pouvoir assister aux futurs événements majeurs organisés outre-mer et nécessitant la mise en place de liaisons satellitaires intercontinentales et transatlantiques.

La consultation des conducteurs de JT confirme un renforcement du traitement des sorties de l'équipe de France par le Service des actualités. En effet, de manière systématique, chacune d'entre elles est « préparée » par au moins un sujet d'avant-match, généralement l'annonce de sa composition par le comité de sélection ou son départ pour l'étranger. Le déplacement à Sheffield se distingue en ce qu'il est précédé d'un reportage d'une durée de quasiment dix minutes montrant les joueurs sélectionnés durant leur stage à Rueil. Ce reportage fut diffusé dans l'émission « La page des sports » programmée le samedi 29 septembre 1962 à 19 heures. Le match nul obtenu à Sheffield et la réception de la Hongrie le 11 novembre 1962 ne firent pas l'objet d'un sujet de JT postérieur. Nous n'avons pas d'explication technique pour ce fait. Signalons que si la RTF produisit un document en 16 mm pour résumer les faits principaux de France-Pologne le 11 avril 1962, elle eut recours au kinescope dans le cas d'Italie-France le 5 mai 1962 et de RFA-France le 24 octobre 1962. L'usage de l'*Ampex* n'était donc pas encore systématique, bien qu'il se soit avéré plus pratique que la production de films 16 mm et

nettement plus fiable que l'emploi du kinescope. Nous retirons de nos entretiens avec des archivistes de l'INA, avec M. Charles Giraud, ancien cameraman de l'ORTF Strasbourg et avec M. Christian Daniel, journaliste sportif à FR3 Strasbourg, que ce sont essentiellement des considérations financières qui, jusque dans les années 1980, peuvent expliquer l'emploi de ces divers supports pour la production desquels on disposait d'un matériel qu'il fallait rentabiliser au maximum.

I.1.4.2 Visibilité du football international des sélections et de la Coupe du monde au Chili

L'épreuve majeure du calendrier international, la Coupe du monde, qui se déroula au Chili du 30 mai au 17 juin 1962, devint quasiment un non événement télévisuel sur les ondes de la RTF. Il en fut ainsi pour grande part en raison de l'absence de la sélection nationale, mais également et surtout parce que les modalités de programmation retenues par la RTF ne pouvaient recueillir les faveurs du grand public. Certes, le fait que les sociétés publiques de télévision membres de l'Eurovision aient mutualisé leurs moyens pour assurer l'acheminement le plus rapide possible des reportages effectués sur les stades chiliens à Francfort, à Londres ou à Madrid, d'où ces derniers bénéficiaient d'une diffusion sur le réseau européen, doit être considéré comme un indice tangible de leur capacité à unir leurs efforts.¹ Toutefois, en France, le choix d'horaires généralement tardifs et variables retenus pour la diffusion des résumés de rencontres ne contribua pas à leur visibilité par le grand public. Ce phénomène fut renforcé par l'absence totale de diffusion d'images animées de l'épreuve dans le cadre du JT. En outre, lorsque l'on compare les horaires de programmation retenus par l'ARD et les rapports de chef de chaîne de la RTF archivés à l'INA, on se rend immédiatement compte que les responsables français ne partageaient pas le souci manifesté par leurs homologues ouest-allemands de diffuser les différés aussi vite que possible après l'arrivée de l'avion en provenance d'Amérique de Sud. L'examen comparatif des horaires et de la longueur des reportages retenus de part et d'autre du Rhin est éloquent à ce sujet. Ainsi, dès la première transmission organisée par l'ARD à destination de ses partenaires de l'Eurovision le samedi 2 juin 1962, la RTF choisit d'enregistrer les reportages proposés pour les programmer de manière séparée. Elle diffuse Brésil-Mexique le samedi 2 juin de 14 heures 15 à 14 heures 55 et Italie-RFA dans le cadre de « Télé Dimanche » le 3 juin 1962 de 16 heures 36 à 17 heures 14. Rappelons que l'ARD avait diffusé l'intégralité du reportage dès le

¹ Le choix de la ville européenne d'où serait transmis le reportage ramené de Santiago dépendait évidemment du plan des liaisons aériennes transatlantiques. Cf. Télérama n° 645, 27/05/1962, p. 24

samedi 2 juin de 15 à 16 heures 30. Le mardi 5 juin 1962, l'ARD programma de 21 heures 35 à 23 heures 05 la diffusion des extraits de matches Suisse-RFA et Chili-Italie disputés respectivement le 2 et le 3 juin 1962. La RTF procéda de la même manière avec la transmission en provenance de Francfort et n'en proposa l'enregistrement à son public qu'à partir de 22 heures 59, un horaire tardif pour un jour de semaine. Le vendredi 8 juin, ce mode de fonctionnement perdura. L'ARD diffusa les résumés de Chili-RFA et d'URSS-Uruguay à 21 heures 05. La RTF enregistra l'émission transmise sur le réseau Eurovision et la programma à partir de 21 heures 54. Le rapport du chef de chaîne consigna un incident fâcheux concernant le reportage transmis ce jour-là par l'ARD, sa durée était inférieure de 15' à ce qui avait été confirmé par télex dans la journée, ce qui invalidait toutes les annonces faites par les speakerines. Concernant la couverture des rencontres de deuxième tour, la RTF opta même pour une diffusion différée de 24 heures par rapport à la transmission en Eurovision opérée par l'ARD le 12 juin 1962. Les téléspectateurs français résidant dans les régions frontalières couvertes par les émetteurs ouest-allemands, comme l'Alsace ou le département de la Moselle, purent donc voir le même reportage à 24 heures d'intervalle et se rendre compte que la couverture de la Coupe du monde ne revêtait pas le même caractère prioritaire des deux côtés du Rhin. Le 15 juin 1962, le reportage concernant les demi-finales diffusé par la RTF était non seulement programmé avec une heure de délai par rapport à celui de l'ARD, il débuta à 22 heures, mais en outre, il était écourté d'une trentaine de minutes, car limité à la seule seconde mi-temps de Brésil-Chili. Le reportage proposé sur les petits écrans ouest-allemands durait 80 minutes et concernait également Tchécoslovaquie-Yougoslavie. La RTF renonça complètement à programmer un relais du reportage concernant le match de classement pour la troisième place diffusé en Eurovision par l'ARD le 18 juin de 22 heures 15 à minuit. Le lendemain, l'enregistrement intégral de la finale Brésil-Tchécoslovaquie ne fut programmé qu'à partir de 22 heures 20 sur les petits écrans hexagonaux alors que l'ARD l'avait diffusé en Eurovision dès 21 heures.

Pour compléter notre analyse de la couverture de la Coupe du monde 1962 proposée par la RTF, il convient de préciser qu'à la veille du début du tournoi, l'émission « Cinq colonnes à la une » avait proposé un reportage de 16 minutes intitulé « Chili, la république du bout du monde » qui présentait le pays, hôte de l'épreuve. Le 25 juin 1962, un court sujet de 45 secondes documentant le retour triomphal de la *Seleção auriverde* à Rio de Janeiro fut intégré au sommaire des JT de 13 heures et de 20 heures.

Hormis les différés de la Coupe du monde, aucune rencontre internationale opposant des sélections ne fut visible dans un autre format que les sujets de JT. La RTF ne relaya aucune

retransmission proposée par les partenaires de l'Eurovision. Le nombre de rencontres internationales traitées dans le cadre du JT est si restreint que nous avons opté pour une présentation tabellaire de cet aspect de l'offre télévisuelle de football de la RTF :

| Rencontre | Date | Horaire du JT | Durée |
|------------------------|------------|---------------|--------------|
| Italie-Portugal | 16/03/1962 | JT 13 heures | 1' 30'' |
| Angleterre-Autriche | 04/04/1962 | JT 20 heures | 3' 14'' |
| Angleterre-Autriche | 04/04/1962 | JT Nuit | 3' 14'' |
| RFA-Uruguay | 14/04/1962 | JT 13 heures | 1' 25'' |
| Belgique-Italie | 15/05/1962 | JT 13 heures | 3' 11 |
| Hongrie-Pays de Galles | 10/11/1962 | JT 13 heures | 1' 50 |
| Autriche-Italie | 14/11/1962 | JT 13 heures | Non indiquée |

I.1.4.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs

Au cours de l'année 1962, un Real Madrid en fin de cycle fut assurément l'équipe européenne la plus visible sur les petits écrans français. Quatre de ses sorties furent retransmises en direct, mais seule la finale de Coupe d'Europe fut diffusée en intégralité.

Au mois de février 1962, le Real Madrid affrontait la Juventus de Turin en quarts de finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. Chacune des deux équipes gagna son match à l'extérieur sur le score de 1-0. De ce fait, un match d'appui était nécessaire et le Parc des Princes fut désigné comme « terrain neutre » pour accueillir la rencontre le 28 février 1962. La RTF en diffusa la seconde mi-temps en direct. À la prise d'antenne, le sort de la rencontre dirigée par l'arbitre international français Pierre Schwinté n'était pas encore jeté. Les deux équipes se tenaient en échec après avoir marqué un but chacune. Les téléspectateurs français assistèrent à la victoire du Real qui parvint à trouver le chemin des filets à deux reprises au cours de la seconde période. Selon le rapport du chef de chaîne, la retransmission était relayée par les sociétés publiques de télévision luxembourgeoise, belge, suisse, yougoslave et néerlandaise.

En demi-finale, les Madrilènes éliminèrent sans difficulté le Standard de Liège. Après une large victoire obtenue sur un score de 4-0 à Madrid le 22 mars 1962, le champion d'Espagne était dans les meilleures conditions pour pratiquer un football de contre lors du match retour disputé à Liège le 12 avril 1962. Au moment de la prise d'antenne à 20 heures 30, le score était encore vierge. Les téléspectateurs purent donc voir en direct les deux buts victorieux marqués par Puskas et Del Sol en seconde mi-temps. Une semaine auparavant, ils avaient

assisté au suspense haletant de la seconde mi-temps de Tottenham-Benfica à partir de 20 heures 30.

Le 2 mai 1962, la RTF, comme la plupart des sociétés publiques de télévision européenne relaya la retransmission en Eurovision de la finale Benfica-Real Madrid réalisée par la télévision néerlandaise. Une fois encore, Puskas réalisa un triplé. Mais celui-ci s'avéra insuffisant pour empêcher Benfica de conserver son trophée. Les observateurs avertis et le grand public ne s'y tromperont pas, les monstres sacrés du Real, Di Stefano, Puskas, Gento, avaient définitivement passé leur zénith. D'autres idoles sportives, plus jeunes, tel Eusebio, auteur du doublé victorieux lors de la finale d'Amsterdam, occupaient dorénavant le devant de la scène et entendaient y demeurer.¹

Néanmoins, le Real Madrid restait avec le Santos de Pelé, l'une des équipes les plus prestigieuses du monde. On ne s'étonne donc pas qu'il figure encore sur l'affiche de la troisième et dernière retransmission en direct de l'année 1962 d'une seconde mi-temps de rencontre comptant pour la Coupe d'Europe des clubs champions : le match retour du tour préliminaire perdu 1-0 face à Anderlecht le 26 septembre 1962. Provoquée par le but réussi à la 85^{ème} minute du défenseur belge Jurion, cette défaite confirmait l'élimination précoce du quintuple vainqueur de l'épreuve. Elle conférait à la défaite du Real face au Benfica au Stade Olympique d'Amsterdam les attributs du « chant du cygne » d'une génération de footballeurs qui avait dominé l'Europe du football des clubs pendant une demi-décennie.

Le 14 novembre 1962, la RTF retransmit la seconde mi-temps du match retour de 1^{er} tour opposant le Stade de Reims à l'Austria Vienne au Parc des Princes. Après avoir concédé une défaite sur le score de 3-2 au Prater le 18 octobre, Reims remit les pendules à l'heure en écrasant les Autrichiens par 5-0 dont un doublé de Kopa. Mais les téléspectateurs furent surtout témoins de débordements dans les tribunes qui firent l'objet d'un reportage au JT de 20 heures le lendemain. Le titre du sujet consigné dans le conducteur de l'édition du JT traduit le sentiment général que le comportement des supporters violents avait généré : « Bon, Reims, mais le public ... ».

La deuxième édition de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe passa tout aussi inaperçue sur les petits écrans français que la première. Et pourtant, le nombre de participants était passé de dix à 23, ce qui plaidait pour l'attractivité de l'épreuve et le gain de prestige engrangé dès sa première édition. Le représentant hexagonal, Sedan, avait été éliminé au 1^{er} tour par l'Atletico de Madrid. La venue dans les Ardennes des « colchoneros » le mercredi 13

¹ Cf. Entretien avec Gilbert Gress (12/08/2011)

septembre 1962 ne fit même pas l'objet d'un sujet de JT. Le club madrilène devait finalement remporter la finale contre la Fiorentina, premier lauréat de la compétition. La programmation de cette confrontation selon la formule des matches aller retour prouve au besoin qu'il restait du chemin à parcourir pour que l'épreuve accède à une légitimité comparable à celle de son illustre devancière mettant aux prises les champions européens. En effet, contrairement à l'année précédente, on avait décidé de disputer les deux rencontres sur terrain neutre, ce qui ne facilitait pas la tâche des organisateurs. Finalement, on ne trouva des dates pour la double confrontation entre Toscans et Castillans qu'« à cheval » sur l'intersaison. La première manche eut lieu le 10 mai 1962 à *Hampden Park* à Glasgow. Le *Neckarstadion* de Stuttgart servit de décor pour le match retour le 5 septembre 1962. La solution retenue était plus qu'insatisfaisante en matière de recettes aux guichets. En effet, alors qu'après tout 80 000 personnes avaient assisté à *Ibrox Park* à la première manche Rangers-Fiorentina en mai 1961, ils ne furent pas plus de 37 500 à se déplacer pour voir Atletico-Fiorentina à *Hampden Park*, le plus grand stade écossais, où 130 000 spectateurs avaient pris place en 1960 pour assister au triomphe du Real Madrid face à l'Eintracht Francfort. Aux yeux du public allemand, le match retour en terre souabe ressemblait probablement davantage à une rencontre de gala de pré-saison qu'à une finale européenne et le *Neckarstadion* resta à moitié vide. Signalons dans ce contexte que quelques jours plus tard, le déplacement de l'ASSE au Portugal pour y affronter Setubal en match retour de tour préliminaire fit l'objet du premier sujet filmé concernant la Coupe des vainqueurs de coupe passé au JT de la RTF. Il s'agissait de l'édition de 13 heures du mercredi 26 septembre 1962, soit trois jours après la date de la rencontre. La consultation du conducteur de JT ne laisse planer aucun doute sur l'origine du document : la mention « TF » (Télévision française) indique que le service des sports de la RTF avait jugé nécessaire d'envoyer une équipe de tournage, même restreinte, pour couvrir la performance des Verts. Le 18 octobre 1962, le JT de 20 heures diffusa un reportage de 2' 22' réalisé par la station de Lyon à Geoffroy Guichard à l'occasion de la réception du FC Nuremberg qui avait eu lieu l'après-midi.

La consultation des conducteurs de JT permet de constater que des manifestations, tel le Tournoi de Paris, continuèrent d'attirer l'attention des responsables du service des sports en raison du prestige de certaines affiches proposées. Ainsi, lorsque le Racing affronte le Santos de Pelé le mercredi 17 octobre 1962, les caméras de la RTF sont au Parc des Princes pour permettre aux téléspectateurs français d'assister à la seconde mi-temps de cette rencontre de prestige. Le fait que les « cracks » sud-américains eussent déjà participé au Tournoi de Paris en juin pour y connaître deux fois la défaite et finir bons derniers de l'épreuve, n'avait pas

entamé la fascination que leurs prestations exerçaient sur le public. Les rencontres de gala internationales organisées par le Racing Paris livreront encore en trois occasions de plaisants sujets de conclusion au Service des actualités. Le 26 septembre, on diffusa dans le JT de 13 heures les faits majeurs de la réception du club londonien d’Arsenal survenue la veille. À la fin du mois de novembre, le mercredi 29, ce fut le résumé de Racing-FC Barcelone qui servit de sujet final aux deux JT de la soirée. Le mardi 25 décembre, on revint dans le JT de la mi-journée sur la rencontre Racing-Armée Rouge organisée la veille en guise de prologue aux festivités du réveillon de Noël. Quatre jours auparavant, c’était la rencontre Stade de Reims-Armée Rouge qui livra le sujet de conclusion du JT de 13 heures.

L’émission « Les Couloises de l’exploit » consacra deux sujets dont la programmation était plus ou moins dictée par l’actualité des compétitions européennes : le 18 avril 1962, un reportage d’une douzaine de minutes présentait le Real Madrid alors qu’il avait accédé à la finale de la Coupe d’Europe ; le second sujet, le 21 novembre 1962, faisait le portrait d’Helenio Herrera, l’entraîneur de l’Inter Milan. Le titre du reportage, un brin sensationnaliste, le présentait comme « *le sorcier du football* »

I.1.4.4 Visibilité du football national des clubs

La consultation exhaustive des rapports de chef de chaîne nous permet de documenter comment la RTF continua de proposer des fins de rencontres de championnat ou de Coupe de France en direct aux téléspectateurs de « Télé Dimanche ». Leur nombre limité nous permet de procéder à une récapitulation tabellaire succincte :

| Date | Rencontre | Horaire de diffusion |
|------------|---|----------------------------|
| 07/01/1962 | AS Monaco-OGC Nice | 15.20-16.17 |
| 14/01/1962 | USVA-Cherbourg | 15.30-16.15 |
| 28/01/1962 | Stade Français-Nîmes Olympique | |
| 25/03/1962 | Parc des Princes | 15.54-16.16 16.48-17.18 |
| 15/04/1962 | Stade de Reims-FC Rouen | 15.24-15.46 16.15-16.42 |
| 20/05/1962 | Stade Français-Nîmes Olympique 2 ^{de} mi-temps différé magnétoscope | 16.29-17.18 |
| 09/12/1962 | Racing-USVA | 14.38 |
| 30/12/1962 | Football au Parc des Princes | |

Si l’on rapporte le nombre de ces retransmissions au total des émissions dominicales proposé sur une année, plus d’une quarantaine, on doit constater que malgré la signature de l’accord

du 4 février 1961, la couverture du football national des clubs restait pour l'essentiel confinée aux sujets de JT. La durée de « Sports Dimanche » et sa pluridisciplinarité prononcée incitent à penser que rarement plus de trois reportages y étaient présentés.

Nous avons procédé à une consultation exhaustive des rapports de chef de chaîne concernant les samedis de l'année 1962. Aucune retransmission en direct ou en différé d'une rencontre de football de clubs n'y est consignée, ce qui tend à prouver que les responsables de la Télévision française et les autorités du football avaient complètement abandonné l'idée des matches avancés.

La finale de la Coupe de France opposant Saint-Étienne et Nancy le 13 mai 1962 à Colombes fut évidemment retransmise en direct. L'affluence dut paraître déplorable aux responsables fédéraux puisqu'on n'enregistra pas plus de 30 654 spectateurs payants. Mais la consultation de la presse quotidienne, de *L'Équipe* ou de *France Football Officiel*, inciterait à penser que cela ne constitua pas une raison pertinente d'envisager une remise en question de la retransmission en direct et en intégralité de la « fête nationale du football français ». La couverture de l'évènement par la RTF incluait d'une manière devenue quasi-traditionnelle la diffusion de sujets de JT présentant les deux finalistes et le retour des vainqueurs présentant le précieux trophée dans leur ville. L'équipe de l'ASSE avait déjà bénéficié d'un traitement particulier puisqu'un reportage d'une durée de dix minutes lui avait été consacré dans le cadre de la « Page des sports » du 31 mars 1962. Comme les années précédentes, à partir de l'entrée en compétition des clubs de l'élite, chaque tour de Coupe de France est illustré par la diffusion du résumé d'au moins une rencontre dans le cadre du JT. Le tirage au sort des 16èmes de finale et des demi-finales bénéficie du même traitement.

L'élimination de l'équipe de France lors des poules de qualification pour la Coupe du monde au Chili avait engendré moult discussions sur le déclin du football national. Dans ce contexte, on relèvera avec intérêt que le service des sports de la RTF consacra un sujet d'une durée de dix minutes à la question de la présence des joueurs étrangers dans les équipes professionnelles dans un numéro de la « Page des sports » diffusé le 26 novembre 1962. Un autre sujet diffusé dans le cadre de cette émission retint notre attention, car il exploitait la prise de vue des caméras de télévision pour aborder la question de la faillibilité de l'arbitrage. Cinq jours après le match nul obtenu par le onze tricolore à Sheffield, le lundi 8 octobre 1962, la « Page des sports » revint sur les circonstances de l'égalisation anglaise en s'interrogeant sur l'équité de la décision arbitrale qui l'avait amenée : « Pour ou contre le pénalty de Sheffield ? » Le 31 janvier 1961, un sujet de JT produit par le service des sports de la RTF avait déjà procédé de manière similaire en plaçant les téléspectateurs dans la position de

juges : « But contesté du Racing, à vous de juger ». Ce type de démarche ne faisait que reproduire celle toujours observée par la presse sportive consistant à exploiter toutes les possibilités offertes par la technologie, notamment le téléobjectif, pour satisfaire la soif de sensationnalisme de son lectorat. Ce faisant, la presse sportive savait elle-même le dogme qu'elle s'évertuait à défendre contre la télévision et que nous avons déjà abordé dans le cadre de cette étude : le caractère irremplaçable de l'analyse experte, en dépit de sa quasi-instantanéité, que livraient ses envoyés spéciaux présents dans les arènes sportives.

II. Réception journalistique en France et en RFA (1959-1962)

Dans les pays membres de l'Eurovision, la télédiffusion en direct et partielle de la VIème Coupe du monde contribua à conférer à la manifestation un succès populaire rarement constaté auparavant. Sur le plan calendaire, celle-ci avait dès lors acquis la dimension d'un évènement désormais déterminant. Le sentiment exprimé à ce sujet par Robert Becker dans les pages du magazine *Der Kicker* au début de l'année 1959 était partagé par de nombreux observateurs des choses du football dans les autres pays européens, y compris en France. Dans un de ses premiers éditoriaux de l'année, ce dernier constatait donc la perte de signification, non souhaitable selon lui, des rencontres internationales organisées sur la base d'accords bipartites conclus par les fédérations nationales :

« La Coupe du monde est devenue un Moloch, qui semble devoir tout dévorer qui dépasse le football national. Nous ne pensons plus qu'en "années bissextiles de football", n'échafaudons plus que des "plans quadriennaux". À peine le rideau était-il tombé après la représentation suédoise, que nous cherchions déjà à enfoncer la porte menant au Chili en 1962 ! Un laps de temps considérable nous en sépare, mais si l'on peut accorder quelque crédit à tout ce que l'on peut entendre et lire, il ne servira qu'à la préparation, à la recherche d'une équipe qui nous représentera dignement au Chili. (...) Nous souhaitons ôter à nos rencontres internationales l'arrière-goût du "match de préparation", qui trouble les esprits, méprise l'adversaire du jour, contient d'avance l'excuse de la contre-performance et dégrade les authentiques festivités du football au rang de vulgaires dates consignées dans un agenda. Dans nos rencontres internationales, nous souhaitons voir la meilleure équipe, c'est-à-dire la meilleure du moment et non celle qui pourrait éventuellement l'être en 1962. »¹

Dans un premier temps, l'analyse de l'offre de football télévisé et de son évolution durant la période 1959-1962, celle de sa réception journalistique et des éventuelles réactions du public à l'absence de visibilité de l'équipe de France ou de la *Mannschaft* semblent démentir une bonne part des craintes exprimées par Robert Becker. Pour les téléspectateurs ouest-allemands ou français, chaque sortie de la sélection nationale méritait encore, ou plus que jamais, la présence des caméras, ce qui traduisait plutôt un maintien du prestige des rencontres dites amicales. En dépit des prémices différentes qui la sous-tendent dans les deux pays, la crise

¹ « Die Weltmeisterschaft hat sich zu einem Moloch entwickelt, der alles zu fressen scheint, was über den nationalen Fußball hinausgeht. Wir denken nur noch in Fußball-Schaltjahren, machen fleißig "Vierjahres-Pläne". Kaum hatte sich der Vorhang über dem schwedischen Schauspiel gesenkt, rüttelten wir schon an der Tür nach Chile 1962. Dazwischen liegt eine Menge Zeit, aber sie hat, wenn man dem Gehörten un dem Gelesenen Glauben schenken darf, ausschließlich der Vorbereitung zu dienen, der Suche nach einer neuen Mannschaft, die uns in Chile würdig vertritt. (...) Wir möchten unseren Länderspielen den Beigeschmack des "Vorbereitungsspieles" nehmen, das die Gemüter verwirrt, den Gegner mißachtet, die Entschuldigung vorwegnimmt und die wahren Festtage des Fußballs zu bloßen "Terminen" stempelt. Wir möchten in unseren Länderspielen die beste Mannschaft sehen, und zwar die derzeit beste, nicht jene, die vielleicht 1962 die beste sein könnte. » Cf. BECKER, Robert, « Weltmeisterschaft einmal klein geschrieben » (« La Coupe du monde, une priorité à relativiser pour un certain temps »), *Der Kicker* n° 2, 12/01/1959, p. 2.

déclenchée en France par la diffusion partielle par la RTF et en RFA par la couverture en différé de l'ARD de la rencontre amicale Hongrie-RFA du dimanche 8 novembre 1959 constitue un exemple emblématique de la persistance de cette demande de rencontres internationales.

En raison de leur exposition télévisuelle, les journalistes du service des sports gagnèrent une notoriété qui devait, fatalement, conduire à un degré accru de la personnalisation des critiques de retransmission. Sur ce point, on peut constater une dissemblance assez nette entre la presse sportive et la presse spécialisée dans les annonces de programmes télévisés des deux pays. Une certaine propension à l'autocensure est indéniable dans les colonnes du *Kicker* ou de *Hör Zu*, par exemple, où la télédiffusion du football est d'ordinaire insérée par les chroniqueurs dans des considérations plus générales sur l'évolution du média et celle de la société allemande. En France, les critiques ne reculèrent pas devant les attaques personnelles visant les journalistes ou Raymond Marcillac en tant que directeur du service des sports.

II.1 Réception journalistique en France (1959-1962)

II.1.1 1959 : Un média qui sert le football, malgré ses failles et ses lenteurs ?

Dans sa « Chronique d'un provincial » paraissant régulièrement dans *France Football*, Roger Chabaud soulignait l'absence de visibilité de l'équipe de France pour une majorité de Français. Outre la programmation de certains matches en province, seule la télédiffusion de ses rencontres semblait pouvoir remédier à cette anomalie de manière satisfaisante. Pour cela, les dirigeants fédéraux et les responsables de la RTF devaient changer fondamentalement leur vision des choses :

« La pièce maîtresse de la propagande du football pro, c'est l'équipe de France. (...) Nous aimerions donc qu'une égalisation fût réalisée en ce qui concerne la publicité. (...) Il est inadmissible que la France soit le seul pays à football évolué dont aucun stade de province n'ait un jour abrité une grande confrontation internationale. Alors, à quand France-Italie à Marseille ? France-Suisse à Lyon ? France-Espagne à Bordeaux ou à Toulouse ? Leur télévision assurant le relais, y compris le relais financier ? La question est posée. »¹

La nomination de Raymond Marcillac à la tête du Service des sports de la RTF avait initialement fait naître des espoirs quant à la solution du conflit qui opposait de manière

¹ Cf. CHABAUD, Roger, « France pour tous », *France Football* n° 671, 20/01/1959, p. 2.

durable les deux acteurs majeurs de la télédiffusion du football en France. Dans un premier temps, Jacques Ferran fit crédit à Marcillac d'avoir compris, au contraire de Pierre Sabbagh, que les dirigeants du football n'étaient pas exclusivement animés par des visées mercantilistes, qu'ils n'étaient pas des « *marchands de savonnettes* ». ¹ Faisant le bilan de l'année 1958, Ferran constatait que Marcillac avait beaucoup obtenu et que les rencontres télévisées en sus de la Coupe du monde, presque toutes programmées en semaine, contribuèrent très probablement de manière considérable au succès de la télévision. Pour étayer son propos, le directeur de *France Football* rappelait que depuis 1957 le nombre de téléviseurs vendus en France avait doublé. Toutefois, Jacques Ferran revenait sur deux initiatives de Marcillac qui ne furent pas couronnées du succès escompté. D'une part, il rappelait la déception engendrée par l'avancement des matches au samedi, chez la clientèle traditionnelle des clubs sans que l'indemnité versée par la RTF puisse constituer une compensation satisfaisante pour les organisateurs de spectacles sportifs. Par ailleurs, Marcillac avait demandé en vain à la Ligue de pouvoir retransmettre le dimanche après-midi les dix dernières minutes d'un match dans le cadre de « Télé Dimanche ». Cette dernière demande avait été reconnue par les clubs pour ce qu'elle était dans le fond : un cheval de Troie pour briser le tabou des retransmissions en direct dominicales. Ils y consentirent à partir de février 1959, mais en veillant jalousement à ce que la formule retenue ne dépassât jamais le cadre contraignant qui, dans le fond, ne pourra jamais répondre aux aspirations du public des véritables amateurs de football : la couverture (très) partielle des rencontres.

Visionnaire, Ferran voyait dans la mauvaise humeur de Marcillac nourrie par ces échecs, la source de futurs conflits. En effet, ne pouvant obtenir des directs des meilleures rencontres de championnat disputées le dimanche, le directeur du service des sports attaquait la FFF en contestant l'exclusion des caméras de direct lors des rencontres de la sélection nationale disputées un dimanche. Ce faisant, il reprenait à son compte un argument déjà invoqué par Sabbagh durant les crises de l'année 1956 évoquées précédemment dans notre étude. L'environnement règlementaire et fiscal n'ayant guère évolué depuis, la FFF eut beau jeu de répliquer en reprenant un argumentaire fort bien rodé : pas davantage qu'en 1956, la FFF ne percevait de subventions directes de la part de l'État et elle s'acquittait des taxes qui lui incombaient selon la législation en vigueur. En outre, la Rue de Londres constatait que la RTF ne prétendait toujours pas retransmettre en direct et contre des compensations financières négligeables les spectacles de l'Opéra de Paris et de la Comédie Française, des institutions

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Ce conflit toujours rallumé », *France Football* n° 676, 27/02/1959, p. 3.

fortement subventionnées et dont les personnels étaient pour grande part assimilés à la fonction publique.

Fidèle à la ligne rédactionnelle souvent adoptée depuis 1952, Ferran prit une position qui permettait au groupe de presse de *L'Équipe* de se présenter aux yeux de ses lecteurs comme un facteur de modération et une instance de concertation. D'une part, il conseillait aux autorités du football de ne pas persister à ignorer que « *la télévision est, pour le football, un instrument admirable* ». Outre le retentissement qu'avait eu le parcours suédois de l'équipe de France partiellement en raison de la télédiffusion de la demi-finale contre le Brésil et du match de classement victorieux l'ayant opposée à la *Mannschaft*, Jacques Ferran rappela un évènement récent, la retransmission quelques jours auparavant du match retour de Coupe d'Europe au cours duquel le Stade de Reims renversa une situation passablement compromise face au Standard de Liège. Ce match à suspense et à l'issue favorable au représentant français constitua une excellente publicité pour le football et enthousiasma l'opinion publique. Il livra également au directeur de *France Football* un argument indiscutable pour stigmatiser un aspect inacceptable de la politique menée par la RTF à l'égard des responsables du football : le refus obstiné de payer le football à sa juste valeur. La somme dérisoire de 1500 francs dont la RTF s'était acquittée pour retransmettre en direct Stade de Reims-Standard de Liège était plus qu'éloquente à ce sujet. En raison des accords entre sociétés membres de l'Eurovision, Ferran rappelait qu'en outre la RTF avait pu relayer pour rien la seconde période du match aller Standard de Liège-Stade de Reims. La conclusion de ce premier éditorial de Ferran consacré aux relations football-TV au cours de l'année 1959 était basée sur une recommandation maintes fois répétée : l'épreuve de force était préjudiciable aux deux partenaires et rien ne remplacerait avantageusement la conclusion d'un « *protocole d'accord* » fixant dans la durée les modalités de leur coopération.¹ Ce faisant, Jacques Ferran condamnait sur le fond l'hypothèse envisagée par Marcillac de faire appel à l'arbitrage de Maurice Herzog, qui était en charge du Haut-Commissariat à la Jeunesse et aux Sports, et de forcer la FFF à réviser sa position en alimentant une campagne de presse, radio et télévision auprès des clubs. Cette dernière initiative visant à désolidariser la base des instances dirigeantes du football était à l'évidence vouée d'avance à un insuccès des plus probables.

Une semaine plus tard, *France Football* revenait sur le « *fond du problème TV* » en présentant une lettre de lecteur représentant la majorité des courriers réceptionnés. Celle-ci émanant d'un

¹ Lors de nos entretiens avec Jacques Ferran, nous n'avons pu déterminer avec certitude si les échanges réguliers qu'il avait alors avec Hans Blickensdörfer, correspondant de l'hebdomadaire en RFA, avaient pu l'influencer et s'il avait à l'esprit l'accord passé par le DFB et l'ARD en octobre 1958 au moment de rédiger cet éditorial.

correspondant demeurant à Paris disqualifiait d'entrée l'accord passé par les deux partenaires concernant la télédiffusion en direct de fins de rencontres en le classant dans la catégorie des initiatives relevant de « *la plus haute fantaisie* ». Convaincu du fait que « *la télévision était au sport, ce que la conserve était à l'alimentation* », l'auteur de la lettre publiée, M. Schwebel, plaidait pour la télédiffusion de tous les matches de la sélection nationale et d'une rencontre de championnat par mois qu'il considérait comme la meilleure propagande que l'on pouvait faire pour le football.¹

Cette propagande pour le football s'inscrivait dans un contexte général où la contribution de la télévision à l'amplification du succès populaire de ce sport ne manquait pas de susciter la critique des intellectuels, qui redoutaient la dérive nationaliste des foules peuplant les gradins des stades. L'ancien candidat à l'admission à l'École Normale Supérieure qu'était Jacques Ferran ne pouvait rester insensible au « papier » commis par François Mauriac dans *L'Express* au lendemain de la victoire du Stade de Reims face au Standard de Liège.² L'immortel, lauréat du Prix Nobel de littérature 1952, prenait en quelque sorte le contrepied d'Albert Camus, qui lui avait succédé au palmarès de l'Académie suédoise en 1957. Ce dernier avait vanté les vertus d'un sport qu'il connaissait en tant que pratiquant. Les adeptes du football exploitèrent à tort et à raison sa phrase fameuse concernant la contribution décisive de ce sport à sa découverte de la morale et de la nature humaine. Mauriac, quant à lui, focalisait davantage son attention sur le public et les discours journalistiques générés par les performances des champions. Son point de vue, assurément représentatif de l'opinion d'une part non négligeable de l'*intelligentsia*, nous semble avant tout intéressant parce qu'il traduit aussi sa « déception » de voir les retransmissions de rencontres de football obtenir les plus fortes audiences d'un média auquel des « missions bien plus nobles » avaient été assignées :

« Pour moi qui n'ai de ma vie, sauf à Bordeaux dans mon extrême jeunesse, assisté à un match de football, la révélation de ces énormes foules creusées, soulevées par les vagues d'une joie ou d'une furie presque toujours chauvines, me donne une vue que je n'avais pas sur les conséquences politiques du sport. Le stade, évidemment, détourne et fixe des passions au détriment des idéologies. Les peuples ne s'ennuient plus. Et c'est pourquoi il n'y plus de cavalcades, ni de mascarades, ni de journées révolutionnaires. Le peuple n'est pas devenu plus triste, il a appris des jeux : en spectateur bien sûr, mais quel plaisir d'en connaître les règles difficiles ! (Sic) Et que les compétitions soient à l'échelle internationale, cela confère au jeu une dignité qui rejaillit même sur ceux qui n'y participent que depuis les gradins d'un stade : elle rend chacun d'eux conscient de sa nationalité, d'une nationalité chatouilleuse, aisément humiliée et exaspérée. Jamais comme dans ces rencontres où une foule

¹ Cf. « Le fond du problème TV » et « Football en conserve », in « Le Courrier de *France Football* », *France Football* n° 677, 03/03/1959, p. 23.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Des jeux exemplaires », *France Football* n° 679, 17/03/1959, p. 3.

immense soutien de ses cris les joueurs d'une nation, je n'ai mieux compris ce que Nietzsche appelle le "prurit nationaliste". Tout cela, je le savais. Mais sur l'écran de la télévision, je le vois, je l'entends et presque je le touche. »

Jacques Ferran saisit, selon l'intitulé de la rubrique dans laquelle paraissaient ses éditoriaux, la balle au bond et tira profit de l'analyse de Mauriac pour valoriser la dimension que la retransmission en direct conféra au match retour de quarts de finale de Coupe d'Europe des clubs champions ayant généré son commentaire. Par la grâce de la télédiffusion, le Stade de Reims avait, le temps d'une retransmission, représenté la France toute entière. La seconde observation que le commentaire de l'académicien inspirait au directeur de *France Football* concernait le rôle joué par la télévision pour faire accéder beaucoup de gens, y compris les intellectuels, à l'importance que le sport prenait dans la culture de masse :

« La télévision peut éveiller beaucoup de Français à la vérité du sport et faire prendre conscience à des esprits d'élite de l'importance du sport en tant que phénomène social. »

À la même période de l'année 1959, *Radio-TV* publia dans sa rubrique du courrier des lecteurs sept lettres exprimant majoritairement l'exaspération de téléspectateurs pour des raisons contradictoires.¹ Certains correspondants estimaient que la part faite au sport et plus particulièrement au football obéissait à des logiques « fainéantes » basées sur la diffusion de reportages ne nécessitant qu'un effort minimal de mise en images, et que le nombre de rediffusions desdits reportages était abusif. D'autres lecteurs, amateurs de sport et de football télédiffusés, critiquaient plus précisément la pauvreté des moyens mis à disposition des réalisateurs desdits reportages sportifs, déploraient un recours inutile et peu pertinent au gros plan et regrettaient le manque de profondeur des prises de vues généralement proposées par la RTF.

Dans son numéro du 5 avril 1959, *Radio-TV* publiait une interview de Raymond Marcillac au cours de laquelle ce dernier réaffirmait que la télévision pouvait et devait servir la cause du sport. Cédant à l'acrimonie qu'il éprouvait à l'égard des dirigeants du football, il soutenait que « le slogan qui prétend que la télévision vide les stades a été inventé par des organisateurs qui ne sont pas sûrs de la valeur de leur spectacle et qui veulent tirer pécuniairement le maximum de la télévision. »² Insistant sur le fait que le football, contrairement à une opinion communément répandue, n'était pas le parent pauvre du

¹ Cf. *Radio-TV* n° 746, 08/02/1959, p. 17.

Radio-TV n° 747, 15/02/1959, p. 17.

² Cf. « Répondez, Raymond Marcillac », *Radio-TV* n° 754, 05/04/1959, pp. 18 & 29.

reportage sportif à la télévision, Marcillac s'évertuait à valoriser l'obtention des retransmissions de fins de rencontre comme une avancée, un premier pas en direction d'un objectif structurant et incontournable pour le service des sports de la RTF : la multiplication des reportages sportifs en direct concernant des manifestations sportives organisées les dimanches après-midis.

Au printemps 1959, deux annonces publicitaires du groupe de presse de *L'Équipe* insérées dans les pages de *Radio-TV* avant et après la finale de la Coupe de France ont retenu notre attention. Elles traduisaient l'intérêt nouveau que la presse sportive devait porter à ce terrain de futurs lecteurs que constituaient les téléspectateurs, souvent profanes, qui s'enthousiasmaient pour les retransmissions en direct des sommets du printemps. La première concernait le quotidien sportif et vantait l'apport que sa lecture apportait à chaque téléspectateur, qui avait découvert le sport sur le petit écran. L'annonce de *France Football* parue une semaine plus tard, mais avant la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, évoquait le prestige international dont jouissait l'hebdomadaire dans le monde entier par la meilleure connaissance des équipes et des joueurs que sa lecture procurait à son public.¹

Avec un total de cinq rencontres télédiffusées entre le 3 mai et le 3 juin 1959, l'inflation imprévue de retransmissions en direct, essentiellement due aux exploits européens des Rémois et renforcée par le fait que la finale de la Coupe de France opposant Sochaux au HAC dût être rejouée, semblait avoir atteint aux yeux de Jacques Ferran une limite qu'il était souhaitable de ne pas dépasser.² Il soulignait que l'abondance de l'offre ne changeait rien au problème de fond, puisqu'à l'exception de la première finale de la Coupe de France, il s'agissait de rencontres disputées en semaine à la retransmission desquelles la FFF ne s'était jamais opposée. Au-delà de l'aspect quantitatif, Jacques Ferran revenait dans son éditorial sur un aspect essentiel de la couverture télévisée du football et qui générait une grande part des courriers adressés à *France Football* au lendemain des retransmissions en direct opérées par la RTF : la qualité discutable et discutée du commentaire. Raymond Marcillac était la principale victime de sa démonstration :

« Ces commentaires ont été assurés, la plupart du temps, par Raymond Marcillac, chef des services sportifs de la TV. Et ils n'ont pas donné satisfaction à la quasi-unanimité des critiques de la télévision ni aux amateurs éclairés de football qui ont eu l'occasion de les entendre. On n'a pas reproché à Marcillac de mal connaître son métier de « téléreporter », mais de se tromper sur la matière de son reportage (confusion de joueurs sur les lois du jeu, jugement sommaire sur le jeu). »

¹ Cf. *Radio-TV* n° 760, 17/05/1959, p. 24.

Radio-TV n° 761, 24/05/1959, p. 24.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Le football télévisé et ses problèmes », *France Football* n° 689, 26/05/1959, p. 3.

Marcillac s'abrita derrière des arguments que l'on pourrait considérer comme spécieux. D'une part, il précisait le rôle du commentateur qui, selon lui, ne devait surtout pas s'évader des images de l'écran pour aider le téléspectateur à comprendre ce qu'il voyait. Ce faisant, il prenait le contrepied de tous les grands journalistes de la presse écrite qui estimait que le commentateur devait éclairer le téléspectateur à propos de ce qu'il ne pouvait voir à l'écran. Par ailleurs, il insistait sur le fait que les erreurs étaient inévitables au vu des conditions dans lesquelles les téléreporters devaient exercer leur profession. Usant d'un procédé peu élégant, Marcillac avait évoqué dans diverses interviews les expériences peu concluantes constituées par la présence d'un commentateur adjoint à ses côtés, Roland Mesmeur en l'occurrence, ou le fait de confier l'intégralité du commentaire à un journaliste sportif confirmé, Jean Eskenazi. Or, ces journalistes mis en cause dans son propos, ne pouvaient se défendre sans prendre de grands risques professionnels puisque Raymond Marcillac était leur supérieur hiérarchique. Jacques Ferran, de son côté, bottait en touche et constatait simplement que les réponses apportées par Marcillac permettaient surtout de « *réaliser davantage à quelles difficultés se heurtait le commentateur d'un match de football à la TV* ». Sans contester le potentiel de progression de Marcillac, un propos qui ne manquait pas d'ironie, Ferran sous-entendait qu'il n'avait pas fait preuve des qualités requises par l'exercice : « (...) *être précis, sobre, compétent, suivre l'image et, en même temps, donner quelques précisions indispensables au profane* ».

Aux yeux de Ferran, le bon reporter de football semblait être un type de journaliste encore inconnu au service des sports de la RTF :

« C'est d'un bon reporter qui soit aussi un technicien averti du football que la TV a besoin. Un pareil commentateur ne s'improvise pas, ne se révèle pas instantanément. Il n'existe pas en ce moment. On doit le former longuement, patiemment. Mais c'est de patience que la TV manque le plus. »

On ne peut sous-estimer dans ce propos, la part de parti pris dicté par une sorte de corporatisme, éventuellement inconscient et lié à l'appartenance à un média concurrent en perte d'influence au fur et à mesure que la télévision affirmait sa puissance en tant que média dominant. Mais, il n'est pas anodin que l'une des « plumes » les plus prestigieuses du journalisme sportif déplorât le niveau des commentaires et des analyses proposés par la RTF à l'époque où la chaîne unique se devait de satisfaire tous les publics. Gageons que le style de commentaire ostensiblement adopté par Thierry Roland qui, durant les dernières années de la période retenue pour notre étude, officiera de plus en plus souvent sur les ondes de l'ORTF, n'aura pas pu réconcilier Jacques Ferran avec le commentaire télévisé des rencontres de

football. Confirmant les critiques de Ferran, une lettre de lecteur publiée dans *Radio-TV* stigmatisait l'incompétence professionnelle du commentateur, non cité dans la presse ou le rapport de chef de chaîne, officiant lors du match de gala Stade de Reims-Vasco Da Gama disputé le 20 mai 1959 au Parc des Princes, tout en vantant les mérites du duo Marcillac-Mesmeur :

« Au cours du match Reims-São Paulo "mortel" bavardage du commentateur qui parla beaucoup, beaucoup trop même ! Pendant le match, il nous conta ses diverses expériences passées, mais n'ayant aucun rapport avec le match commenté – si l'on peut dire ! De tous ces flots de paroles, le résultat immédiat fut surtout que notre bouillant reporter se trompa grossièrement dans les noms des joueurs. Par exemple : le but attribué à Piantoni était en fait de Fontaine, erreur qui fit bondir les connaisseurs et fervents de la balle ronde ! Dans l'ensemble tous les sports me plaisent, mais surtout dans le genre Marcillac-Mesmeur. En ce qui concerne le réalisateur Margaritis, je me demande pourquoi il y a autant d'incidents techniques dans ses émissions. (...) »¹

À la fin de la saison 1958-1959, Raymond Marcillac promettait davantage de football aux téléspectateurs dans une interview accordée à *Radio-TV*. Les raisons de son optimisme résidaient principalement dans le caractère passagèrement apaisé des relations que la RTF entretenait avec les autorités du football et dans l'espoir, alors raisonnable, de voir un plus grand nombre de rencontres dominicales disputées en nocturne, ce qui permettrait de contourner l'épineux problème de la concurrence du spectacle télévisuel avec les rencontres dont le coup d'envoi était donné durant l'après-midi.² En contradiction avec certaines lettres de lecteurs évoquées ci-dessus, Marcillac affirmait dans cette interview que la formule retenue consistant à diffuser des fins de matches dans le cadre de « Télé Dimanche » avait recueilli les faveurs du public et nullement nui aux recettes des clubs. Avant la pause estivale, le but de cette interview bilan était cousu de fil blanc, il s'agissait d'attiser les attentes du public avant d'entamer des négociations avec les dirigeants du football.

II.1.2 D'innovations technologiques qui changèrent la donne

Au cours du printemps 1959, deux innovations technologiques affectant l'équipement des services de la RTF devaient se révéler d'une importance considérable pour la télédiffusion ultérieure du football. Dès le mois de mars, *Radio-TV* informait son lectorat que désormais la RTF disposait d'un équipement permettant l'application des moyens du direct à des caméras

¹ Cf. « Téléspectateur témoin : Parlons sport... », *Radio-TV* n° 764, 14/06/1959, p. 17.

² Cf. « Quatre fois plus de sport cette saison que l'an passé et des pronostics optimistes pour 1959-1960 », *Radio-TV* n° 763, 07/06/1959, p. 33.

cinémas. Chargées avec du film 16 mm, celles-ci étaient équipées d'un tube « vidicon », une sorte de viseur électronique donnant sur un écran de contrôle l'image que la caméra était en train de prendre. Cela permettait de réaliser des économies considérables de pellicule et un gain de temps substantiel, sans étape de montage, puisque le réalisateur voyait immédiatement l'image qu'il souhaitait retenir. La qualité du produit fini était largement supérieure au kinescope. Toutefois, compte tenu du coût dudit équipement, on ne pouvait envisager de l'utiliser dans les cars-régies envoyés aux abords des arènes sportives où, selon les circonstances, il serait exposé aux aléas de la météo et du transport. Dans un premier temps, seules les dramatiques et les émissions réalisées en studio devaient bénéficier des bienfaits de cette nouvelle caméra.¹

Au début du mois de juin 1959, Philippe Marschal publiait un article très technique dans la chronique « Télévision » de *L'Équipe*. Il y abordait la fiabilisation et la baisse prochaine des coûts de production et de vente de l'*Ampex*. Il s'agissait là d'un équipement dont on savait dès alors qu'il avait révolutionné les méthodes d'exploitation de la télévision aux États-Unis. Marschal soulignait dès l'entame de son propos que les services de l'ARD en disposaient déjà. La raison majeure du retard de la RTF dans ce domaine provenait de la différence de définition. L'*Ampex*, ce « *magnétophone géant* », n'était pas conçu pour enregistrer en 819 lignes. Chargés de résoudre ces problèmes techniques, les ingénieurs de Thomson mirent de longs mois pour remplir leur mission. L'*Ampex* promettait de ne plus connaître à l'avenir les inconvénients liés à l'emploi du kinescope, c'est-à-dire les inévitables travaux de laboratoire pour obtenir un matériau de mauvaise qualité image et son. La réduction de la perte de temps entre la prise directe et la rediffusion ouvrait des perspectives insoupçonnées auparavant. Marschal soulignait presque de manière emphatique les services que la RTF pourrait rendre au téléspectateur amateur de sport, une fois que ses équipes maîtriseraient l'utilisation de ce nouvel équipement venu d'outre-Atlantique :

« (...) toute émission produite en direct, en studio ou en extérieur, pourra être reproduite immédiatement en différé suivant un horaire susceptible de donner le maximum de satisfaction et avec la possibilité d'éventuelles répétitions. (...) Voilà un procédé qui a le pouvoir de donner - presque - satisfaction aux fédérations et aux téléspectateurs. Imaginons un grand match de football qui se termine à 17 heures et qui, pour des raisons de concurrence que nous concevons fort bien, n'est pas télévisé en direct. Avec le kinescope, la TV ne pouvait en donner les images que trois heures après le coup de sifflet final. Entre la fin du match et le moment de la diffusion en différé, le spectateur avait cent fois le temps de connaître le résultat, de lire le journal, de rencontrer un ami qui rentrait du match ou d'écouter les commentaires à la radio. Battue par tous les moyens d'expression, la TV n'offrait plus à son client qu'une "marchandise" périmée. Avec l'Ampex, la TV sera bientôt capable de

¹ Cf. MEYER, Claudine, « Une nouvelle caméra de TV est née », *Radio-TV* n° 752, 22/03/1959, p. 35.

figurer honorablement dans cette course contre la montre de l'information, et la curiosité du téléspectateur sera presque intacte si, cinq minutes (le temps d'enrouler la bande magnétique) après la fin du match, soit à 17 heures 05, il assiste en différé aux péripéties de l'évènement qui vient de s'achever quelques minutes auparavant à plusieurs centaines de kilomètres de son domicile. L'exemple que nous venons d'évoquer est valable pour tous les évènements sportifs et hier, par exemple, si l'Ampex avait fonctionné, vous auriez pu voir Stade de Reims-Real Madrid à partir de 20 heures au lieu de 18 heures, heure à laquelle la plupart des gens n'étaient pas rentrés chez eux. À 20 heures, tous auraient été au rendez-vous. Voilà un procédé qui permettra, le temps réservé à "Télé Dimanche", de montrer en images plusieurs réunions sportives disputées dans l'après-midi. En sport peut-être, le videotape-recorder mérite sa qualification de procédé révolutionnaire. »¹

L'évocation du match de la veille était d'autant plus pertinente que pour des raisons obscures, la RTF relayait les images en provenance de Stuttgart avec un quart d'heure de retard. Cela eut pour conséquence de priver les téléspectateurs français du premier but madrilène marqué dès la deuxième minute par Mateos et du penalty que le Real obtint et rata peu après. La critique télévisuelle non signée parue le lendemain dans *L'Équipe* regrettait que les « images malhabiles » de l'ARD pas davantage qu'un commentaire sans relief ne parvinrent pas à magnifier un match décevant en raison de l'impuissance des Rémois et du jeu sans verve du Real.² Les propos optimistes de Marschal doivent être mis en relation avec les observations concernant le support employé que nous avons émises en maintes occasions dans le cadre de notre analyse de l'évolution de l'offre de football télévisé de la RTF et de l'ORTF. Cela permet d'entrevoir l'incidence qu'ont pu avoir des considérations budgétaires sur la qualité des reportages proposés pendant des années dans le cadre des émissions sportives de la Télévision française. L'entretien que nous avons mené avec Christian Daniel, qui effectua la grande part de sa carrière de journaliste sportif au sein de la station régionale de Strasbourg à partir du début des années 1970, prouve lui aussi que l'achat d'équipement du dernier cri n'était pas prioritaire pour couvrir les « affaires courantes » du football. Dans les années 1970, l'emploi d'une caméra unique de 16 mm sans prise de son d'ambiance et avec un métrage de pellicule limité, constituait le lot commun de nombreux services régionaux de l'ORTF et une source d'images non négligeable pour des émissions sportives, telle « Stade 2 ».

Peu après la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, un autre exploit technologique de transmission d'images télévisées permet de saisir l'ampleur du choc provoqué par la mise au point de la transmission satellitaire. En effet, le jeudi 25 juin 1959, la BBC procéda à la première expérience de liaison transatlantique pour acheminer les images de l'arrivée de la Reine à Montréal. En utilisant la technique du bélinogramme, c'est-à-dire en décomposant image par image le film à transmettre, il fallut plus de cinquante minutes pour que les trente

¹ Cf. MARSCHAL, Philippe, « Le sport bientôt livrable sans délai », *L'Équipe*, 04/06/1959, p. 9.

² Cf. « Real-Reims : images malhabiles », *L'Équipe*, 04/06/1959, p. 9.

secondes de reportage réalisées au Canada parviennent à Londres grâce au câble sous-marin transatlantique. La RTF présenta ce reportage dans son JT de 13 heures le samedi 27 juin 1959. Il était enregistré en kinescope, ce qui provoqua une perte de qualité supplémentaire. Malgré ce constat, Claudine Meyer estimait qu'en dépit de son caractère onéreux le « *télé-cinéma* » permettait d'entrevoir l'époque où la télévision ignorerait « *la notion de distance* ». Concernant l'émetteur satellite, elle faisait fausse route en estimant qu'il faudrait « *attendre de nombreuses années* » avant que son exploitation commerciale puisse être envisagée.¹

Le 17 décembre 1959, Philippe Marschal revenait dans la chronique « Télévision » de *L'Équipe* sur un sujet qu'il avait déjà abordé dans un article précité paru au mois de juin : les progrès en matière de couverture des événements sportifs que l'achat d'un *Ampex* permettrait d'envisager. L'élément déclencheur de sa réflexion dépassait la simple dimension utilitariste, c'est-à-dire la possibilité d'envisager la programmation du différé d'une rencontre au plus près du coup de sifflet final. Comme cette dernière avait gagné un relief supplémentaire après la relance du conflit football-TV, la vision de Marschal n'en devenait que plus intéressante pour notre propos. En effet, il abordait un aspect qui était rarement au centre des préoccupations des professionnels de la télévision : la prise en compte de la dimension patrimoniale de leur activité. Évoquant la rétrospective de l'année sportive 1959 que Marcillac souhaitait programmer le jour de l'An 1960, Marschal faisait état des difficultés quasi-insurmontables que rencontraient ses assistants, les journalistes Claude Désirée et Claude Maydiou, pour réunir la documentation nécessaire au montage d'un tel « album illustré » devant faire la part belle au sujet filmé. Le constat était lapidaire : en 1959, les archives de la Télévision française n'étaient pas capables de subvenir aux besoins d'un projet qui, de prime abord, ne semblait pas relever d'une ambition démesurée : la production d'une émission sportive rétrospective d'une durée de 45 minutes. Les journalistes précités s'étaient fait remarquer « *en s'employant, avec une énergie qui leur fait honneur, à retrouver de la pellicule un peu partout* », c'est à dire en sollicitant toutes les agences de presse filmée représentées à Paris. La majorité des grands événements couverts en direct par la RTF n'avaient été « archivés » que sur kinescope. Ces copies n'étaient généralement destinées qu'à des fins de contrôle interne effectué par des professionnels et pouvaient difficilement servir de matériau documentaire pour une rediffusion ayant une autre valeur que testimoniale, c'est-à-dire en dehors du cadre du JT situé au plus près de l'évènement. Six mois plus tard, Marschal déplorait le fait que la RTF possédait depuis « longtemps » un exemplaire d'*Ampex* dont elle ne s'était jamais servie, alors

¹ Cf. MEYER, Claudine, « Première expérience de liaison internationale transatlantique », *Radio-TV* n° 766, 28/06/1959, p. 34.

qu'en Angleterre et en RFA, ce type d'appareil rendait déjà de grands services. Il regrettait le peu d'empressement démontré par les services responsables des travaux d'adaptation au standard français. Au fait des dernières rumeurs faisant état d'une possibilité de protocole d'accord entre la RTF et la FFF, Marschal espérait voir l'*Ampex* constituer « *l'occasion d'inscrire un nouveau paragraphe sans histoire à ce fameux protocole* ».

II.1.3 Marcillac relance « un projet de statuts » et passe en force pour Hongrie-RFA

Après la pause estivale et la reprise du Championnat de France de Division 1 sur les mêmes bases que celles prévalant au cours de la saison 1958-1959, Marcillac avait repris l'initiative, rencontré le Comité directeur de la Ligue et le Bureau fédéral. Les rapports cordiaux qu'entretenaient alors les acteurs majeurs de la télédiffusion du football avaient encouragé le chef du service des sports à établir un « *projet de statuts* ». S'il était accepté par les autorités du football, ce dernier pouvait codifier de manière durable les relations du football et de la TV. *Télé-Magazine*, la publication dirigée par Marcel Leclerc, en divulgua les points essentiels au début du mois d'octobre 1959 :

- 1) Constitution d'une sous-commission de la télévision au sein de la FFF. Sa mission serait de présenter et de défendre les propositions de la Télévision française. Elle comprendrait un représentant de la Ligue, un représentant de la FFF et un représentant de la RTF.
- 2) Possibilité pour la RTF de retransmettre en direct les dix dernières minutes d'une rencontre de championnat. Cette motion aurait été acceptée d'office par les responsables contactés par Marcillac.
- 3) Possibilité de retransmettre sans annonce préalable une fois par mois la première mi-temps d'une rencontre de Division 1 et d'une rencontre de Division 2. L'indemnisation des clubs évoluant à domicile avoisinerait le montant des dédommagements pratiqués en Italie et en RFA en pareil cas.
- 4) Possibilité de retransmettre tous les matches de l'équipe de France.¹

On s'étonne de la teneur du troisième point dudit « *projet de statuts* ». ² Quel amateur de football pourrait se satisfaire de ne voir que la première période d'une rencontre entamée sur de « bonnes bases », c'est-à-dire une évolution du score promettant une seconde mi-temps à rebondissement dont l'issue était incertaine ? On ne peut comprendre cette proposition qu'en

¹ Cf. « Vers une armistice dans la guerre froide Télé-football », *Télé-Magazine* n° 207, 11/10/1959, p. 24.

² L'emploi maladroit et inapproprié de la terminologie juridique, c'est à l'évocation d'un « *projet de statuts* » en lieu et place d'un « *protocole d'accord* », est principalement dû au fait que les acteurs arpentaient une « zone grise » de l'environnement règlementaire et devait en quelque sorte faire œuvre de pionniers.

la replaçant dans le cadre plus général d'un travail de sape visant à briser le dogme de l'interdiction de principe des retransmissions en direct de rencontres dominicales. Le dernier point était évidemment justifié par l'argument que l'équipe de France appartenait à « la nation toute entière ». Ces points furent inclus dans une lettre officielle datée du 13 octobre 1959 et adressée par Marcillac à Louis-Bernard Dancausse, le président de la Ligue Nationale.

La réponse de la Ligue Nationale figure dans le protocole de la réunion de son Comité directeur tenue le 16 octobre 1959 et publiée dans *France Football Officiel* le mardi 27 octobre 1959. Sans surprise, les membres présents rejetèrent le principe d'une retransmission en direct régulière le dimanche après-midi d'une seconde mi-temps de rencontre de championnat. Ils précisèrent les réserves sous lesquelles la télédiffusion en direct des dix dernières minutes d'une rencontre pouvait être envisagée :

- Celle-ci sera annoncée anonymement dans la presse et à la Télévision.
- Elle ne pourra avoir lieu qu'une fois toutes les trois semaines.
- L'accord des deux clubs intéressés devra être obtenu et en contrepartie la RTF leur versera une indemnité dont le montant a été fixé par la lettre du 13 octobre 1959.¹
- Selon ses possibilités techniques, la RTF s'efforcera d'effectuer ces retransmissions dans des villes différentes.

Le Comité directeur indiquait que l'autorisation donnée était valable jusqu'à la fin de la saison 1959-1960. Le point de l'ordre du jour succédant à la discussion de la lettre de Marcillac concernait la retransmission en direct de la seconde mi-temps des matches France-Portugal du 11 novembre et France-Autriche du 13 décembre. Un avis négatif fut émis, car des rencontres de championnat de Division 2 étaient prévues à ces mêmes dates.

Au début du mois de novembre 1959, la rubrique « Télévision » de *L'Équipe*, évoquait encore la prise en main des actualités par Pierre Sabbagh et l'inclusion de Marcillac dans la nouvelle équipe des présentateurs du JT en compagnie de Léon Zitrone, Michel Droit, Jacques Sallebert et Claude Darget.² Le « papier » de Philippe Marschal, qui soumettait au jugement du lecteur quelques raisons pourquoi Sabbagh pouvait réussir à sauver la grand'messe de

¹ Nous n'avons pas réussi à trouver trace de ce montant dans la presse ou dans les autres sources disponibles. Par déduction logique, on peut émettre l'hypothèse qu'il devait se situer entre 300 et 500 000 francs de l'époque puisque la RTF proposa de payer 1 500 000 francs pour une seconde mi-temps d'un match de Division 1 et 1 000 000 francs s'il s'agissait d'une affiche de Division 2.

² Cf. MARSCHAL, Philippe, « au secours du Journal Télévisé ! », *L'Équipe*, 05/11/1959, p. 8.

l'information, considérée en perte depuis 1954, laissait entendre que le chef du service des sports avait gagné une dimension nouvelle en devenant l'une des « voix de la France ».

Cette promotion récente avait-elle incité Marcillac à faire du zèle pour faire bouger les lignes, dans un domaine qui relevait de ses prérogatives depuis plus d'un an, à perdre patience face à l'immobilisme des autorités du football qui tardaient à donner une suite favorable à ses propositions ? Jacques Ferran considéra, après l'initiative du 8 novembre, que le refus de la FFF d'autoriser la RTF à retransmettre davantage que le dernier quart d'heure de la rencontre France-Portugal programmée le mercredi 11 novembre constitua une sorte de *casus belli* pour Raymond Marcillac.¹ Ce dernier refusait de considérer que la protection des recettes des matches du Championnat de France de Division 2 se disputant au même moment à Paris pouvait constituer un motif légitime justifiant la décision de la FFF.

Toujours est-il que dès le vendredi 6 novembre 1959, Jacques Sallebert annonça dans le cadre du JT de 20 heures que les téléspectateurs de « Télé Dimanche » auraient le privilège d'assister à la seconde mi-temps du « match de l'année », la revanche de la finale de Berne opposant la Hongrie à la RFA. Cette annonce constitua évidemment une circonstance aggravante aux yeux des autorités du football. Au risque de rouvrir le conflit latent TV-football, Raymond Marcillac usa du « monopole de la parole » dont il disposait en animant « Télé Dimanche », pour « mettre le grand public dans sa poche ». Il ne se priva pas de rappeler que douze sociétés publiques membres de l'Eurovision relayaient cette première retransmission d'une rencontre de football réalisée par un pays appartenant à l'Intervision. Le sommaire de l'émission « Télé Dimanche » du dimanche 8 novembre 1959 incluait également, selon les accords en vigueur, la retransmission en direct de dix dernières minutes de Reims-Nîmes. En dépit de l'annonce effectuée par Sallebert dès le vendredi soir, la FFF et la Ligue n'avaient pas réagi et annulé celle-ci. Marcillac n'en tint pas compte et déplora le fait que la Ligue n'ait pas accepté le principe de la retransmission intégrale d'une dizaine de secondes mi-temps qu'il avait sollicité. En quelque sorte, la retransmission de la seconde période de la rencontre internationale disputée au *Nepstadion* de Budapest devait constituer une compensation pour un public frustré de football national en direct. Marcillac souligna durant l'émission dominicale que les téléspectateurs français avaient le privilège d'accéder à ce spectacle de premier choix en raison de la « sportivité » de la fédération hongroise et en

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Surprise hier : du football en direct Hongrie-Allemagne "malgré la Ligue nationale" », *L'Équipe*, 09/11/1959, p. 8.

dépit de la position de la Ligue Nationale française. Il invita les téléspectateurs mécontents à adresser leur lettre de protestation à la Ligue Nationale.

La réaction officielle de la FFF parut également dans l'édition de *L'Équipe* du 9 novembre 1959. Pierre Delaunay s'exprima en sa double qualité de secrétaire général de la FFF et de l'UEFA.¹ Il précisa d'entrée que si l'initiative de Raymond Marcillac dérogeait aux « accords » nationaux Football-TV, la fédération hongroise, de son côté, n'avait pas respecté une des décisions majeures actées par les fédérations membres de l'UEFA lors du congrès de Vienne en mars 1955. Selon les termes de cette procédure, la fédération hongroise aurait dû s'assurer que la société de télévision hongroise réalisant la retransmission avait enquêté auprès de ses partenaires intéressées par le relais de l'émission si elles disposaient d'une autorisation en bonne et due forme émanant de leur fédération nationale membre de l'UEFA. Comme la RTF avait pu retransmettre la seconde mi-temps de la rencontre sans disposer d'une telle autorisation délivrée par la Rue de Londres, la FFF avait envoyé un télégramme de protestation à la fédération hongroise dès le dimanche matin. Cela n'affecta pas les opérations décidées pour l'après-midi. Delaunay indiquait que l'affaire serait évidemment évoquée lors de prochaines réunions des instances dirigeantes de l'UEFA et, contrant l'argument évoqué par Marcillac que la RTF ne pouvait être absente d'une opération internationale de cette envergure, il annonçait que d'autres fédérations allaient joindre leur plainte à celle de la France. Comme le Congrès de Vienne avait identifié l'Eurovision comme le principal partenaire et concurrent des clubs et des fédérations, c'est avec cette organisation que des accords avaient été conclus. C'est sur cette base juridique que reposait l'argument de Marcillac affirmant que la Hongrie n'étant pas membre de l'Eurovision, la RTF ne devait pas solliciter d'autorisation de la FFF. Cette vision des choses était catégoriquement rejetée par Delaunay qui affirmait la prééminence des décisions internes à la confédération européenne sur tout autre accord national ou international liant des autorités du football et des sociétés de télévision. La déclaration faite par Delaunay à *L'Équipe* contient un passage qui illustre bien le fait que derrière les institutions, ce sont bien souvent les hommes, leur personnalité et leur réseau d'influence qui s'avèrent décisifs dans le déclenchement, le déroulement et la solution des crises :

« Si j'avais su, samedi matin, que la TV s'apprêtait à retransmettre ce match, je serais intervenu pour qu'elle s'en dispense. La TV sait fort bien qu'il y a un point sur lequel nous ne pouvons transiger :

¹ Cf. « Réaction de la FFF : un télégramme à la fédération hongroise », *L'Équipe*, 09/11/1959, p. 5.

c'est la concurrence faite par la TV le dimanche après-midi à nos 40 clubs professionnels et à nos 9 000 clubs amateurs. Elle a donc volontairement transgressé les principes mêmes de nos accords. »

Pierre Delaunay se trouvait-il à l'étranger ? Se cachait-il dans un pavillon de chasse perdu en forêt de Sologne ? Avait-il rejoint une thébaïde dont ses proches ignoraient l'existence ? On ne s'explique pas qu'aucun membre des instances de la FFF ou de la Ligue, aucun responsable de club, aucun employé de la FFF ou d'une ligue régionale disposant de son numéro de téléphone n'ait pu l'avertir de l'annonce faite la veille au soir par Sallebert dans le cadre d'un JT de 20 heures suivi en moyenne par cinq millions de téléspectateurs ?

De quels moyens de pression disposait-il en dehors de l'annulation des directs prévus ? Nous avons évoqué le fait que l'interdiction complète de l'entrée des caméras du JT dans les stades s'était révélée peu efficace par le passé. Aurait-il fait intervenir les plus hautes instances de l'UEFA auprès des autorités sportives, voire politiques, hongroises pour empêcher la RTF de prendre part à l'opération ? Quelle eut été la réaction de l'Eurovision à une telle démarche ? D'autres pays-membres, principalement l'Italie et Monaco, dépendaient-ils des relais français pour bénéficier des images en provenance de Hongrie ?

Pour vanter la portée de l'opération, Christian Quidet rappela dans sa réaction à l'évènement parue le 15 novembre dans *Télé-Magazine* que les images diffusées par la RTF avaient parcouru 2 000 kilomètres. Cet acheminement avait nécessité la mise en place d'un circuit temporaire de quatre relais entre Budapest et Bratislava. Puis, de là, les images de la rencontre avait atteint Paris via Prague, Dresde, Berlin-Est, Berlin-Ouest, Hambourg, Bruxelles et Lille.¹ D'entrée, Quidet insistait dans cet article sur la contribution majeure du football au développement de l'Eurovision, avant de souligner la dimension historique du relais effectué par la RTF le 8 novembre 1959 :

« L'Eurovision prend des proportions tout à fait extraordinaires. C'est l'un des plus étonnants miracles de la télévision que d'avoir institué et coordonné ce réseau international de communication des images. Les évènements sportifs et notamment le football avec les Coupes du monde de 1954 et 1958 ont largement contribué au développement des échanges en Europe occidentale. Curieuse coïncidence : c'est à l'occasion de la revanche de la finale du championnat de 1954 qui vit l'Allemagne battre la Hongrie, que la TV hongroise a retransmis en Europe de l'Ouest son premier grand reportage télévisé. (...) Le service des sports n'a, en réalité, fait que son devoir en acceptant cette magnifique retransmission qui marque l'expansion de l'Eurovision derrière le Rideau de Fer. (Sic) Douze pays, d'ailleurs, ont suivi les images très classiques des caméras hongroises. Mais cette nouvelle possibilité qui s'offre à la TV française de reprendre les matches disputés dans le monde de l'Est expose Raymond Marcillac à de nouvelles discussions avec la FFF. »

¹ Cf. QUIDET, Christian, « Le premier direct venu de Hongrie va-t-il relancer la guerre froide TV-football ? », *Télé-Magazine* n° 208, 15/11/1959, p. 24.

Bien entendu, Quidet étant un prosélyte acharné de la télévision, sa démonstration frisait la caricature en maints passages. Concernant la couverture du football, l'analyse de l'évolution des programmes que nous avons réalisée et la prise en compte élémentaire des données budgétaires évoquées dans la presse, nous incite à aborder avec circonspection les déclarations des responsables de la RTF affirmant de manière trop démonstrative leur intérêt pour le football et les grands évènements marquant le calendrier de la saison internationale. La retransmission de la seconde période de la rencontre Hongrie-RFA constitue un exemple éloquent à ce titre. Il est difficile de voir dans l'initiative de Marcillac autre chose qu'une provocation, une instrumentalisation de la rencontre du jour s'insérant dans le cadre d'une stratégie délibérée de défiance visant à forcer la main des dirigeants fédéraux. En toute logique, si l'évènement était aussi important pour l'histoire de la coopération télévisuelle en Europe ou si l'amour du beau jeu avait été le ressort principal de l'initiative de Marcillac, on s'explique mal pourquoi on se limita à relayer uniquement la seconde période de ce « match de l'année ». On s'en étonne d'autant plus que la retransmission de la moitié de la rencontre suffisait pour relancer le conflit football-TV. Certes, on pense immédiatement à l'impact qu'une retransmission en intégralité aurait eu sur la partie « variété » de « Télé Dimanche » : on aurait eu éventuellement à verser des gages importants à des artistes dont le passage aurait dû être sacrifié au direct. Les annonces de programmes télévisés parues dans *Radio-TV*, *Radio-Cinéma-Télévision* ou le *Monde* ne sont pas assez détaillées pour que nous puissions en déduire la liste complète des invités de l'émission « Télé Dimanche » du 8 novembre 1959. Nous ne pouvons nous risquer à émettre une estimation du montant des gages versés aux artistes. Le seul renseignement livré par la presse spécialisée concerne l'invité principal du jour. Il s'agissait de Patachou, la chanteuse et propriétaire de cabaret. Toutefois, la consultation du rapport de chef de chaîne infirme cette hypothèse et lève le dernier doute sur la question : le direct de Budapest fit l'ouverture de l'émission. Celle-ci débuta à 14 heures 29. Trois minutes plus tard, Sallebert, envoyé spécial en Hongrie, prenait l'antenne. En outre et surtout, la teneur du rapport de chef de chaîne concernant les émissions programmées avant « Télé Dimanche » invite l'observateur à s'interroger sur la démarche retenue. En effet, le JT était traditionnellement programmé à 12 heures le dimanche et l'émission de music-hall « Les pieds au mur » qui suivait, s'acheva dès 13 heures 38. On aurait donc pu prendre l'antenne pour relayer Hongrie-RFA avant la fin du premier quart d'heure de la rencontre. Au lieu de cela, les téléspectateurs virent la pendule et la mire de la RTF pendant cinquante minutes avant que Catherine Langeais n'apparaisse pour annoncer le début de « Télé Dimanche ». De manière assez surprenante, aucun commentaire de professionnel, aucune lettre de lecteur

parus dans les titres retenus dans notre corpus ne faisaient état de ces anomalies. Les téléspectateurs français qui consultaient la presse sportive surent *a posteriori* qu'outre le but de Tichy, ils avaient raté un début de match époustouflant de l'équipe magyare. La qualité du match tranchait sûrement avec celle des fins de rencontres habituellement proposées par la RTF le dimanche après-midi. Le paragraphe introductif du compte-rendu de Jean Cornu, envoyé spécial de *France Football*, constitue l'un de ces exemples qui inclinent l'observateur à relativiser les jugements par trop hâtifs concernant la perte de prestige des rencontres « amicales » après 1958 :

« Si le match Hongrie-Allemagne n'avait duré que soixante-dix minutes, tout Budapest aurait arraché les drapeaux qui pavoisent la capitale magyare à l'occasion de l'anniversaire de la révolution russe d'octobre, et défilant dans les rues aurait transformé ce 8 novembre en une fête nationale du football. (...) Mais voilà, il y eut les vingt dernières minutes et l'incroyable redressement allemand qui transforme en honorable défaite (3-4) ce qui aurait pu être une catastrophe. »¹

Le 9 novembre 1959, Jacques Ferran ne se contenta pas de faire un compte-rendu des initiatives de l'un et des réactions des autres. Dans la rubrique « Télévision » de *L'Équipe*, il publia une analyse de la situation qui tentait de présenter une vue cavalière et de plaider en faveur d'une approche dépassionnée de la situation :

« (...) Donc le problème est complexe. C'est pourquoi il doit être étudié et résolu soigneusement, sans qu'aucune des parties ne soit lésée. Au lieu de cela, on a eu l'impression, dimanche, que la TV agissait unilatéralement, sans aucun souci des intérêts de "l'adversaire". (On verra plus loin qu'en Allemagne le match n'a été télévisé qu'après 17 heures.) C'est pourquoi l'émotion soulevée est assez grande, non seulement en France (où l'on parle de "déclaration de guerre"), mais à l'étranger, en Suisse, par exemple, où le problème est exactement le même. La TV ne semblait pas vouloir convenir, hier, qu'il y avait un incident et se refusait à toute déclaration. Nous croyons, au contraire, que c'est en s'expliquant face à face loyalement et une fois pour toutes, qu'on parviendra à régler cet irritant et important problème. »²

L'évocation par Jacques Ferran de la manière dont on avait traité le problème en RFA était focalisé sur le respect scrupuleux des termes de l'accord d'octobre 1958 observé par l'ARD. Il fit peu de cas de la violente campagne de presse qui visa le DFB et sur laquelle nous reviendrons ci-après. En dépit de l'évocation des exemples étrangers censés généraliser certains aspects du problème, on percevait dans chacune des analyses journalistiques que la dimension personnelle prenait désormais le pas sur les aspects juridiques et institutionnels du problème.

¹ CORNU, Jean, « France Football au Nepstadion », *France Football* n° 713, 10/11/1959, p. 22.

² FERRAN, Jacques, « L'incident de "Hongrie-Allemagne" rallume la querelle, mais peut conduire à une solution », *L'Équipe*, 09/11/1959, p. 5.

Le lundi 9 novembre, le Comité directeur de la Ligue nationale tenait une réunion ordinaire en présence de Pierre Pochonet, le président de la FFF. On dut évidemment inscrire d'urgence la question des relations football-TV à son ordre du jour. Les membres présents adoptèrent à l'unanimité les modifications apportées au protocole FFF-LNF censé contrer le projet soumis par Marcillac. Surtout, ils validèrent tous l'adoption d'une ligne ferme vis-à-vis de la RTF, ce qui incluait le cas échéant la rupture complète des relations et contacts entretenus.¹

Les dirigeants du football, qui avaient quelque raison de se sentir bousculés par l'initiative de Raymond Marcillac, veillèrent à ne pas prendre de mesure susceptible de leur faire perdre la bataille de l'opinion comme ce fut le cas lors de la crise de 1956.

Dans sa rubrique « Pas de fumée sans feu... » rapportant rumeurs et potins du monde sportif, Marcel Hansenne évoqua le 12 novembre 1959 la valse-hésitation qui s'était emparée des hiérarques du football français depuis la diffusion de Hongrie-RFA. Devait-on, en guise de représailles, commencer par annuler la retransmission du dernier quart d'heure de France-Portugal disputé le 11 novembre 1959 à Colombes ? Marcillac ayant déjà provoqué un afflux massif de courriers de protestation au siège de la FFF en invitant les téléspectateurs mécontents de ne voir que des retransmission de rencontres de football étranger à adresser leurs doléances à la Rue de Londres, on renonça à saisir cette première occasion de prendre une petite revanche. Comme le dernier quart d'heure de la partie contre les Lusitaniens fut très décevant, Hansenne se demanda s'il n'eût pas mieux valu pour la propagande du football que la FFF s'attirât les foudres du public pour lui avoir épargné un aussi piètre spectacle.² Même s'il concernait un match de l'équipe de France, le trait d'humour d'Hansenne éclairait le problème majeur lié à la retransmission des fins de rencontres généralement diffusées dans le cadre de « Télé Dimanche ». Si l'on se fie aux chroniques « Télévision » de *L'Équipe*, la retransmission de ces fins de rencontres constituait, pour une immense majorité d'entre elles, des non-événements télévisuels, car le suspense était rarement au rendez-vous et la qualité du jeu pratiqué en fin de match par des équipes fatiguées laissait souvent à désirer. Par habitude ou par manque de moyens financiers, le service des sports persista à focaliser ses demandes vis-à-vis de la FFF sur l'accroissement des directs et surtout sur leur possible programmation le dimanche après-midi. Pour cela, comme le prouvait le protocole d'accord soumis aux autorités fédérales par Marcillac au début du mois d'octobre, on était même prêt à réviser de manière considérable l'importance des compensations financières consenties.

¹Cf. « Importantes décisions à la Ligue Nationale », *L'Équipe*, 10/11/1959, p. 7.

² Cf. HANSENNE, Marcel, « Le match France-Portugal de football a failli ne pas être télévisé du tout », *L'Équipe*, 12/11/1959, p. 1.

Le même jour, Philippe Marschal revenait dans sa chronique « Télévision » sur les diverses prises de position officieuses des responsables de la RTF depuis le 8 novembre.¹ Le premier constat qui s'impose, c'est que ceux-ci articulent leur communication autour du statut d'organisme public relevant directement du gouvernement de la République dont était doté la RTF. Ses initiatives dans le domaine international étaient donc présentées comme des contributions notables à la politique étrangère du gouvernement, car elles matérialisaient l'engagement de la France dans un projet continental d'échanges pacifiques. En l'occurrence, la participation à la mise en place d'une infrastructure même passagère de transmission d'images par-dessus le Rideau de Fer était dès lors présentée comme un impératif bien plus catégorique que le respect de la bienséance et d'un marché (de dupes) passé avec des dirigeants du monde associatif. Les propos recueillis Rue Cognacq-Jay par Marschal montrent aussi l'agacement de responsables qui se sentaient investis d'une mission dont la légitimité émanait directement de leur proximité avec le pouvoir politique. En face d'eux, les dirigeants fédéraux devaient, quant à eux, agir en tenant compte de leur mode de désignation ils étaient élus par les représentants des ligues régionales ou les notables de province qui géraient les clubs professionnels dans les diverses villes françaises.

Pour exploiter les propos tenus officieusement par les responsables du service des sports avec l'objectif évident de les voir publiés dans l'édition de *L'Équipe* du lendemain, Marschal employa un conditionnel pour aborder ce qui sinon ressemblait en tout point à un communiqué de presse officiel. Nous en commenterons les passages essentiels ci-dessous, car ils éclairent les diverses facettes de la stratégie développée Rue Cognacq-Jay :

« Le service des sports n'a jamais signé d'engagement lui imposant d'informer la Ligue ou la Fédération des reportages de football qui étaient programmés à la TV, lorsque ceux-ci, comme c'était le cas de Hongrie-Allemagne, ne sont pas proposés par une société adhérente à l'Eurovision. »

D'une part, la réaction de Pierre Delaunay évoquée ci-dessus indiquait déjà que pour la FFF, ce n'était pas tant de la télévision hongroise dont elle solliciterait des explications. C'est bien entendu à la fédération hongroise qu'elle adressait ses reproches en priorité, qui n'avait pas assumé ses obligations d'organisateur de la rencontre retransmise. Compte-tenu de la reprise en main autoritaire du régime, la fédération hongroise pouvait facilement arguer dans les futures réunions de l'UEFA qu'elle n'avait pas le pouvoir de contrôler les accords passés par la télévision d'état. Condamner les dirigeants hongrois dans une instance décisionnaire de la

¹ Cf. MARSCHAL, Philippe, « Pour la TV, le relais de Budapest n'est pas synonyme de guerre froide », *L'Équipe*, 12/11/1959, p. 12.

confédération européenne ou sur la place publique équivaldrait à les affaiblir face au pouvoir politique. Par ailleurs, la stratégie du service des sports consistant à s'abriter derrière l'absence d'un document contractuel signé en bonne et due forme par les deux parties, eut sûrement le don d'exaspérer les dirigeants fédéraux, qui avaient longtemps reproché à la RTF d'être incapable de désigner un responsable chargé de négocier et de valider ce type de documents.

Le second point abordait la dimension historique de la performance technologique réalisée, les bienfaits qu'elle drainerait sur le plan diplomatique et l'obligation faite à la RTF de représenter la France sur la scène internationale des affaires de la télévision :

« La TV hongroise, qui inaugurerait une liaison provisoire avec l'Europe de l'Ouest, a proposé ce reportage à la RTF. Nous n'avions aucune raison de refuser cette offre. Sur le plan diplomatique, il nous était difficile de ne pas accepter de collaborer à cette liaison en direct de Budapest, alors que onze autres pays prenaient le relais de ce match. Sur le plan technique, c'est une expérience intéressante. »

Les deux points suivants du « communiqué » de la RTF stigmatisaient l'absence de sens de l'intérêt général, la susceptibilité mal placée et l'immobilisme des dirigeants du football :

« Enfin, la télévision a pour devoir de servir les téléspectateurs. Alors qu'il est déjà difficile de programmer du football, il n'aurait pas été honnête de priver notre public d'une telle occasion. La FFF, indifférente à l'intérêt de la télévision, préserve avant tout le sport qu'elle représente ; la TV s'incline sur ce point bien volontiers. Lorsque la télévision exceptionnellement, a l'occasion de satisfaire son public, pourquoi devrait-elle se soucier, elle, des intérêts du football ? L'intention de la télévision était d'ailleurs de ne pas annoncer cette retransmission. Jacques Sallebert, sans y prendre garde, a trahi le secret. »

L'évocation de la prétendue « maladresse » de Jacques Sallebert n'était évidemment qu'un fieffé mensonge. Il est évident que c'est de manière réfléchie et délibérée que cette annonce intervint dans le JT de 20 heures du vendredi 6 novembre 1959. Il fallait laisser le temps au « téléphone arabe » de faire son œuvre. Aucune émission de la télévision n'était plus écrite et contrôlée que le JT de 20 heures. De ce fait, on imagine mal que le traitement d'un sujet aussi sensible n'ait pas fait l'objet d'une concertation lors de la conférence de rédaction. En outre, Jacques Sallebert n'était pas connu pour être un adepte de l'improvisation et de la gaffe, au contraire de Claude Darget et de Georges De Caunes. Dans nos entretiens avec Jacques Ferran, nous n'avons pu déterminer si l'absence d'un commentaire concernant cette annonce dans l'édition de *L'Équipe* du 7-8 novembre 1959 relevait d'un choix délibéré ou du hasard.

Le dernier argument présenté par le service des sports concernait le rejet par la Ligue du principe de la retransmission régulière d'une rencontre de championnat le dimanche après-midi en contrepartie d'une augmentation substantielle des dédommagements concédés aux clubs organisateurs. La RTF entendait s'aligner sur les tarifs pratiqués en Italie et en Allemagne. En dépit ou en raison de la situation de blocage qu'avait engendrée le rejet de son protocole par les dirigeants du football, Raymond Marcillac estimait tout simplement qu'il n'y avait pas « *d'incident à propos du match Hongrie-Allemagne* ».

Pour Philippe Marschal, la crise provoquée par le relai du match de Budapest avait peut-être le mérite de faire « *éclater le problème au point qu'il se traduise par une législation définitive des rapports TV-football* ». Jacques Ferran abondait dans le même sens tout en se montrant plus circonspect dans l'article qu'il publia dans le cadre de la rubrique « Télévision » de *L'Équipe* du 13 novembre 1959.¹ Le directeur de *France Football* avait effectivement quelque raison de verser dans le pessimisme concernant une solution rapide de la crise football-TV. La décision d'interdire désormais toute retransmission télévisée en direct d'un match de football prise par le Bureau fédéral de la FFF le 12 novembre 1959 était la première d'entre elle.² Confirmant les propos tenus la veille à Marschal, la justification publiée le même jour par Raymond Marcillac dans le *Monde* ne laissait pas davantage présager d'une reprise rapide et fructueuse des négociations entre les deux organismes. Surtout, Jacques Ferran ne s'y trompait pas, le déni dans lequel versait Marcillac traduisait une difficulté profonde à envisager le développement d'une culture de négociation où les partenaires devaient être forcément traités sur un pied d'égalité par les acteurs appartenant à l'organisme représentant le gouvernement et l'état. Le chef du service des sports avait écrit dans le grand quotidien du soir :

« La télévision n'a jamais admis d'être obligée de demander une autorisation pour diffuser un programme. La FFF consulte-t-elle la TV lorsqu'il s'agit de fixer une date pour un match international ? On a voulu faire naître un incident où en réalité il n'y en a pas... »

Ferran s'inscrivait en faux avec la vision de l'affaire présentée par Marcillac et considérait l'incident du 8 novembre comme le plus grave qui « *ait obscurci les relations pourtant fréquemment tendues entre la TV et le football* ». Procédant à un rapide examen des torts partagés par les deux parties, Jacques Ferran reprochait au service des sports d'abuser de son monopole de la parole pour diffuser dans l'esprit du public cette contrevérité prétendant que

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Maintenant on ne pourra plus éviter le problème », *L'Équipe*, 13/11/1959, p. 9.

² Cf. « Plus de matches de football "en direct" à la TV a décidé la FFF », *L'Équipe*, 13/11/1959, p. 9.
Cf. « Bureau fédéral- Séance du 12/11/1959 », *France Football Officiel* n° 714, 17/11/1959, p. 2

la télévision pouvait légitimement considérer les matches de football comme son bien. En outre, concernant plus précisément la culture de négociation développée Rue Cognacq-Jay, Ferran condamnait l'abus de pouvoir permanent auquel s'adonnait la RTF en repoussant sans cesse l'élaboration d'un accord comprenant des règles précises auquel elle devrait se tenir, sa ratification publique valant un engagement solennel devant l'opinion.

II.1.4 Reprise informelle du dialogue après le drame de Fréjus

La conférence de presse donnée le 13 novembre 1959 par MM. Thibaut, directeur de l'actualité, et Sabbagh, sous-directeur, pour réagir à la décision prise par la FFF en accord avec la Ligue Nationale, d'interdire toute retransmission de football en direct, confirmait les craintes de Jacques Ferran. En dépit de la réaction prévisible des téléspectateurs, les responsables de la RTF choisirent d'adopter une attitude attentiste et de minimiser l'importance des retransmissions de football dans leur offre de programmes.¹ Agissant de la sorte, ils tentaient de réaffirmer le dogme selon lequel la télévision n'avait pas besoin du football. Ce faisant, ils insinuaient que la presse sportive présentait une vision déformée du problème auquel, par nature, elle attachait une trop grande importance. Pour étayer sa démonstration, Pierre Sabbagh rappela que les retransmissions en direct de football représentaient à peine une vingtaine d'heures d'émission sur un total de plus de 2000 heures de programmes que la RTF avait diffusées depuis le 1^{er} janvier 1959. Cette approche basée sur une considération arithmétique élémentaire faisait vraiment peu de cas du fait que c'étaient bien des retransmissions en direct de football qui avaient permis à la télévision d'obtenir ses meilleures audiences de l'année et justifié les coopérations européennes attirant le plus grand nombre de sociétés membres de l'Eurovision. Sabbagh invitait donc ses interlocuteurs à ramener la question à de plus « *justes dimensions* », considérant qu'elle constituait « *une difficulté à surmonter, mais certainement pas une "affaire"* ». Les responsables des actualités ne voyaient aucune urgence à précipiter une entrevue avec le directeur général de la RTF, M. Chavanon. On évoquerait la question du football au cours d'une réunion prévue pour la semaine suivante. Si cette dernière permettait d'arrêter une position, on prendrait vraisemblablement « *l'initiative d'une conversation avec les représentants du football* ».

¹ « Pierre Sabbagh : "La semaine prochaine, cette question sera évoquée parmi bien d'autres" », *L'Équipe*, 14/11/1959, p. 9.

Pour éclairer son lecteur, Jacques Ferran, visiblement convaincu des vertus pédagogiques de la répétition, publia un article récapitulatif à proximité immédiate du compte-rendu de la conférence de presse des responsables de la RTF.¹ Nous ne reviendrons pas sur les données factuelles que contenait cet article et que nous avons déjà évoquées dans notre analyse de la réception journalistique présentée ci-dessus. Toutefois, deux éléments nous semblaient dignes d'être abordés en détail. D'abord, Jacques Ferran profita de cette tribune pour réagir à la déclaration de Pierre Sabbagh, qu'il considérait trop évasive et dilatoire au vu du droit légitime du téléspectateur de connaître tous les aspects de la question. Ferran se montra surpris que ce dernier ait pu assimiler le refus de toute retransmission décidé par les autorités du football à une difficulté dont la presse sportive exagérait l'importance. Car, avant tout, il ne doutait pas du fait que les courriers adressés Rue Cognacq-Jay étaient d'une teneur similaire à ceux que recevaient les rédactions de *France Football* et de *L'Équipe*. Puis, il rappela qu'objectivement aucune retransmission d'une série de concerts, de représentations dramatiques ou d'émissions de variétés n'avait imprimé à la télévision un élan comparable à celui engendré par la couverture de la Coupe du monde de 1954 et surtout de 1958. Dans le droit fil de ce constat, Jacques Ferran estimait que les compensations envisagées par le projet de protocole soumis par Marcillac aux autorités du football restaient discutables, même si elles se rapprochaient de celles consenties par la RAI ou l'ARD. Il était envisagé de verser jusqu'à 1 500 000 francs pour chacune des dix « meilleures » affiches de la saison. S'appuyant sur l'argument invoqué par la FFF pour contrer la revendication populiste de Sabbagh et Marcillac exigeant que tous les matches de l'équipe de France fussent retransmis sous prétexte que ce qui était national appartenait à la Télévision nationale, Ferran s'enquit de savoir combien il en coûtait à la RTF d'installer ses caméras à l'Opéra Garnier par exemple. Il trouva dans la rubrique « Télévision » du *Monde* un renseignement prouvant que le sentiment des responsables du football que la RTF ne payait pas à sa juste valeur le spectacle qu'ils organisaient ne relevait pas exclusivement du fantasme et de la mauvaise foi. En effet, on y évoquait un sacrifice financier de 5 000 000 de francs auquel la Télévision française était prête à consentir pour retransmettre une prochaine représentation du « Carmen » de Georges Bizet, un opéra en deux actes plutôt courts.

Au-delà des contingences financières et du souci plus ou moins légitime de protéger des prérogatives consacrées par la loi et l'usage, c'était aussi une « *question de prestige* » qui troublait les relations football-TV.² Après le passage en force de Marcillac, Louis-Bernard

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Pour mieux comprendre le conflit TV-football », *L'Équipe*, 14/11/1959, p. 9.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Le conflit TV-football : Sur une question de prestige », *L'Équipe*, 17/11/1959, p. 3.

Dancausse eut beau jeu d'affirmer à Jacques Ferran que la Ligue Nationale et la FFF ne se seraient pas opposées à une retransmission partielle du match de Budapest, si une demande leur avait été adressée par la RTF dans les règles que la bienséance élémentaire prescrit entre partenaires. De ce fait, Ferran pronostiquait l'impossibilité d'une reprise des pourparlers aussi longtemps que les responsables de la RTF ne reconnaîtraient pas le droit de regard revendiqué par la Ligue et la FFF sur tout ce qui concernait le football télévisé en direct et qu'elle ne réviserait pas de manière notable les budgets qu'elle allouait à l'obtention d'autorisation de retransmettre des spectacles sportifs. Il exprimait ses craintes quant aux conséquences négatives pour les autorités du football entraînées par une attitude de fermeté bravant l'impopularité et la disparition plus ou moins complète de ce sport des petits écrans.

Dans *le Monde* du 21 novembre 1959 paraissait un article dont l'intitulé avait les accents d'un appel.¹ La perspective adoptée était celle des téléspectateurs-contribuables. L'article comportant une signature énigmatique « Top IV », on ne peut identifier les auteurs avec certitude. Toutefois, on gardera à l'esprit que la proximité de la rédaction du *Monde* et du service des sports, dont les membres les plus éminents publiaient régulièrement des comptes-rendus de rencontres dans la rubrique sportive du quotidien vespéral. Effectivement, le ton était plutôt critique à l'égard des autorités du football. Le premier point évoqué était la surprise et l'indisposition causées par la suspension de toute retransmission télévisée en direct des matches de championnat. On y déplorait « *qu'aucun protocole n'ayant été signé - en dépit des efforts de la Télévision -* », les relations entre les deux partenaires demeuraient « *à la merci des humeurs de certains dirigeants du football* ». Effectuant une évaluation basée sur l'indemnité généralement versée par la RTF pour un match international, c'est-à-dire environ 3 000 000 de francs, on y estimait que la Télévision française payait « *des sommes respectables pour transmettre ces modestes "portions" de matches – sommes absolument comparables aux tarifs pratiqués en Allemagne et en Italie, où la situation de la TV était semblable* ». Évoquant les nouvelles propositions que la Télévision française comptait faire moyennant finances à la FFF, on constate que la couverture du championnat de France disparaissait de la liste des retransmissions intégrales qu'elle souhaitait s'assurer en priorité : matches de l'équipe de France, finale de la Coupe de France, matches de coupe d'Europe des clubs, enfin autorisation de transmettre les rencontres disputées à l'étranger. Comme la plupart de ces rencontres se déroulaient en semaine et de manière croissante en nocturne,

¹ Cf. « Pour un protocole d'accord entra la Télévision et la Fédération du football », *Le Monde*, 21/11/1959.

l'initiative visait évidemment à contourner l'obstacle de la concurrence avec les matches se déroulant sur les autres terrains au même moment.

Le numéro 213 de *Télé-Magazine* paru le 22 novembre 1959 fit une large part à l'évolution du conflit football-TV en affichant un parti-pris évident et peu surprenant pour la cause de la télévision. D'une part, Marcel Leclerc lui consacra son éditorial dans lequel usant de l'artifice du jeu de rôle, il présentait la proposition qu'il ferait à la FFF et à la Ligue Nationale s'il occupait les fonctions de directeur général de la RTF.¹ Il s'agissait bien entendu d'une proposition que les autorités du football auraient beaucoup de mal à refuser. De manière remarquable, ladite proposition ignorait totalement la liste des rencontres évoquées dans l'article du *Monde*. Très probablement que l'éditorial de Leclerc avait été rédigé plusieurs jours avant la parution du numéro et ne pouvait donc tenir compte des dernières évolutions du conflit football-TV. Toute sa démonstration reposait sur ce qui semblait être devenu une marotte : l'avancement systématique d'une rencontre de championnat au samedi après-midi pour les besoins de la retransmission en direct. Seules les trois dernières journées de championnat, décisives pour l'attribution des places d'honneur et la relégation devaient être exclues de cette mesure. Leclerc proposait un tarif moyen de 2 000 000 de francs par rencontre, ce qui représentait une somme annuelle de 70 000 000 de francs dans l'escarcelle des clubs. En outre, la RTF devait s'engager à produire une publicité gratuite plus conséquente pour les matches du dimanche, en diffusant avant ou après les rencontres retransmises en direct des sujets ou des interviews d'avant-match qui inciteraient les téléspectateurs à se rendre au stade le lendemain. Cette dernière proposition équivalait à demander à la télévision de faire une contre-publicité à « Télé Dimanche », l'émission de Marcillac.

L'article de Christian Quidet paraissant dans le même numéro n'abordait pas davantage les derniers soubresauts du conflit. Son objectif principal consistait à dénoncer l'immobilisme des acteurs qui l'un frappé dans son orgueil et l'autre drapé dans sa dignité avaient réussi à frustrer les téléspectateurs de football et à couper ce sport de la télévision.² Loin de lénifier les tensions caractérisant les rapports entretenus par la Rue de Londres et la Rue Cognacq-Jay, Quidet « piocha » dans le registre martial pour en traduire la rudesse croissante, après que la retransmission eût conduit à une « *rupture diplomatique tout à fait prévisible* ». Selon lui, on avait dépassé le stade des aspects financiers, qui lui semblaient dorénavant secondaires. Il

¹ Cf. LECLERC, Marcel « Du football à la télé ? Très possible ! », *Télé-Magazine* n° 213, 22/11/1959, p. 8.

² Cf. QUIDET, Christian, « La guerre est déclarée entre le football et la télévision », *Télé-Magazine* n° 213, 22/11/1959, p. 66.

résumait la réaction des autorités du football à la crise de jalousie d'une industrie prospère « *craignant d'être nationalisée en 819 lignes* ». Or, comme il lui paraissait inévitable que la télévision prendrait l'avantage un jour ou l'autre, Quidet encourageait les deux parties à faire preuve de bonne volonté pour s'émanciper de représentations obsolètes conduisant à une impasse dont le téléspectateur-contribuable était la principale victime :

« Voila bientôt dix ans que le football et la télévision déclarent ouvertement : "En dépit des problèmes qui nous séparent, nous entretenons toujours des rapports très courtois." Il n'y a finalement rien de plus irritant que les gens qui se disputent courtoisement. Cette méthode, à l'usure, n'a pas donné, convenons-en, de résultats satisfaisants. Ce qu'il y a de nouveau dans le conflit du football et de la TV, c'est le langage. Il n'est plus cordial, mais violent et menaçant. Maintenant que les deux organismes se sont délibérément déclarés la guerre, on est en droit d'attendre de leur querelle une solution de paix ou bien quelque chose comme un pacte de non-agression. À l'image de deux puissances conscientes de leur importance, les deux adversaires entretenaient une "guerre froide" dont le téléspectateur était un témoin déçu. »

Il convient de souligner que Quidet approuvait la méthode du passage en force retenue par Marcillac, car il estimait que le prestige international de la RTF eût été entamé si elle n'avait saisi l'occasion qui lui était offerte de participer à l'opération internationale du 8 novembre 1959. En outre, cette initiative avait eu la vertu, selon lui, de toucher l'orgueil du monde du football en « *secouant vigoureusement son sens de l'invulnérabilité* ».

L'éditorial signé Pierre Delaunay, qui parut dans *France Football Officiel* à la fin du mois de novembre 1959, ne répondait qu'indirectement à ce type de critiques. Il s'efforçait surtout de démontrer que la position des autorités fédérales et de la Ligue Nationale n'avait rien d'un caprice ou d'une attitude rétrograde. Il rappelait que la FFF avait déjà souvent consenti à de notables sacrifices financiers en autorisant des retransmissions de matches internationaux dont la location n'avait pas été satisfaisante. Ce rappel devait invalider le reproche de mercantilisme souvent adressé aux autorités fédérales dans le courrier des lecteurs de la presse sportive et spécialisée. Plaçant son propos sur le plan des principes, Delaunay n'évoquait ni les contacts informels ni les derniers rendez-vous ratés entre les représentants des deux camps. Il n'exposait pas davantage les nouvelles propositions de la RTF à son lectorat essentiellement composé des licenciés des clubs amateurs.¹

Le 26 novembre 1959, Marcel Hansenne revenait justement sur la teneur de nombreux courriers adressés au quotidien sportif et aux magazines spécialisés en télévision en réaction à

¹ Cf. DELAUNAY, Pierre, « Télévision en direct (suite) », *France Football Officiel* n° 715, 24/11/1959, pp. 1-2.

la reprise du conflit football-TV. Il constatait une exacerbation du ressentiment que les téléspectateurs nourrissaient « traditionnellement » à l'égard des autorités du football.¹ Les mesures draconiennes prônées par les téléspectateurs pour mettre la FFF « au pas » et l'obliger à autoriser la retransmission de toutes les rencontres de l'équipe de France mêlaient les démarches individuelles et institutionnelles. Ils réclamaient notamment :

- La grève des spectateurs pendant quelques journées de championnat. Les téléspectateurs étaient persuadés que la trésorerie des clubs professionnels ne résisterait pas plus de deux semaines à une telle initiative.
- La mise sous pression des municipalités qui accordaient des subventions aux clubs dont les terrains étaient utilisés par des équipes professionnelles.
- La grève des agents de la SNCF affectés à la Gare Saint Lazare les jours de matches disputés à Colombes et des agents de la RATP quand l'équipe de France jouait au Parc des Princes.

On perçoit aisément dans l'éventail des « ripostes » envisagées par les téléspectateurs frustrés qu'ils avaient une conscience aigüe de la dépendance du football professionnel à l'égard des finances et des équipements publics. Cela réduisait d'autant la portée de l'argument maintes fois invoqué par les autorités du football qu'elles œuvraient au développement de ce sport sans bénéficier de subventions d'état. Certains clubs bénéficiaient de substantielles aides des municipalités. De ce fait, le grand public leur niait également le droit de revendiquer le statut d'organisateur de spectacle privé.² Toutefois, illustrant le dicton que tout ce qui était outrancier versait dans le ridicule, Hansenne évoquait avec ironie que par représailles la FFF pouvait réclamer une grève des agents de l'EDF chaque dimanche afin d'écarter pour son public potentiel toute tentation de rester au foyer pour regarder la télévision.

Dépasant les questions de principe émises par les professionnels et le grand public, Christian Quidet revenait avec moult détails sur les péripéties d'une reprise de contact avortée dans un article qui laissait présager d'un « pourrissement durable » du conflit football-TV.³ Le point de départ de la démonstration *a contrario* de Quidet reposait sur un constat de départ biaisé par son prosélytisme télévisuel. Estimant que la FFF aurait dû fournir la preuve de sa bonne volonté en autorisant la retransmission intégrale de France-Autriche, Quidet regrettait l'occasion ratée de faire une « *entorse aux conventions nouvelles et négatives qui régissent*

¹ HANSENNE, Marcel, « Les téléspectateurs passionnés de football veulent empêcher les trains d'aller à Colombes », *L'Équipe*, 26/11/1959, p. 8.

² Cf. également « Les matches internationaux doivent être télévisés », « L'erreur de la FFF » et « Conflit ouvert », in « Le courrier de France Football », *France Football* n° 716, 01/12/1959, p. 23.

³ Cf. QUIDET, Christian, « L'entrevue TV-football dura cinq minutes : échec complet », *Télé-Magazine* n° 216, 13/12/1959, p. 91.

actuellement les relations TV-football ». Ce faisant, il passait sous silence le direct intégral dont bénéficia la seconde mi-temps de cette rencontre. Quidet jugeait exécration l'état des rapports entretenus par les deux organismes, puisque l'on n'avait pu éviter de placer le gouvernement lui-même dans une position d'autant plus fâcheuse qu'elle bénéficia de la couverture de presse accordée aux rendez-vous officiels du ministre de l'Information. Avant la réunion mentionnée dans le titre de l'article, les autorités du football auraient déjà dû rencontrer par deux fois les responsables de la RTF en présence de Roger Frey, ministre de l'Information, ou de son directeur de cabinet, Alexandre Sanguinetti. La première fois, la réunion fut annulée, car Pierre Delaunay s'était fait excuser pour cause de maladie. La deuxième entrevue fut elle aussi reportée, mais cette fois, c'était Pierre Pochonet qui était officiellement souffrant. Quidet supposait que, déjà, le président de la FFF avait très mal pris le fait que le ministre n'assisterait pas en personne aux pourparlers et avait préféré ne pas honorer le rendez-vous. Maladie ou blessure d'amour-propre, Quidet estimait que les représentants du football n'étaient pas du tout pressés d'être confrontés avec les pouvoirs publics, dont ils craignaient à raison qu'ils seraient sensibles à la pression du grand public et donc plus réceptifs aux arguments des responsables de la RTF. Le lundi 7 décembre 1959, cette confrontation eut lieu dans les bureaux de la FFF. Une fois de plus, le ministre ne s'étant pas déplacé en personne, Pierre Pochonet se fit excuser et Alexandre Sanguinetti s'entretint avec le secrétaire général de la Ligue Nationale, Pierre Junqua, et celui de la FFF, Pierre Delaunay. Ces derniers refusèrent que Raymond Marcillac, arrivé en même temps que Sanguinetti rue de Londres participât à l'entrevue. Si Sanguinetti ne put que s'émouvoir du procédé cavalier employé à l'égard du chef du service des sports, il le fit en termes concis, car la réunion ne dura que cinq minutes, aucun des participants n'étant investi des pouvoirs nécessaires pour la mener à bien, c'est-à-dire jusqu'à la signature d'un protocole d'accord. Quidet fixait en quelque sorte la feuille de route minimale que le ministre avait à suivre pour pouvoir prétendre avoir traité le problème avec succès : donner toutes les garanties au monde du football concernant les rencontres du dimanche en obtenant son plein accord pour la retransmission de toutes les sorties de l'équipe de France. La couverture des nocturnes, des matches amicaux ou ceux de la Coupe d'Europe constituaient un « bonus » souhaitable.

Après un mois de conflit, il fallut des circonstances exceptionnelles et dramatiques pour que les autorités du football et de la télévision enterrent la hache de guerre et envisagent d'engager des pourparlers pour améliorer la situation. Face à la tragédie engendrée par la rupture du barrage de Malpasset en amont de Fréjus le 2 décembre 1959, FFF et RTF conclurent une

« paix des braves » toute provisoire.¹ À la mi-temps de la rencontre France-Autriche du 13 décembre 1959, une conversation s'engagea entre Roger Frey, ministre de l'Information, Maurice Herzog, Haut-Commissaire à la Jeunesse et aux Sports, Pierre Pochonet et Louis-Bernad Dancausse. Ils convinrent d'autoriser la retransmission en direct du match France-Espagne le jeudi 17 décembre 1959, auquel la FFF souhaitait déjà conférer un caractère de bienfaisance. La RTF s'engagea à verser la somme habituelle prévue pour les matches internationaux, 3 400 000 francs, au profit des familles sinistrées. Au cours de la réunion du Bureau fédéral tenu le 14 décembre 1959, la FFF accepta le principe de l'opération tout en veillant à bien souligner son caractère exceptionnel. Jacques Ferran, informé de la teneur de la lettre officielle de la FFF par un coup de fil de Pierre Delaunay, vit un signe encourageant dans cette reprise de contact informelle, même si elle ne concernait qu'une rencontre. Cette dernière connut un franc succès populaire. La recette aux guichets, dont une partie considérable devait être versée au profit des familles sinistrées, fut elle aussi très satisfaisante. Pour un après-midi de semaine, l'affluence fut très bonne puisque quasiment 39 000 personnes se rendirent au Parc pour voir ce France-Espagne. Certes, l'affiche était belle, mais l'élan de solidarité avec les victimes motiva sûrement un certain nombre de spectateurs qui auraient pu suivre la rencontre à la télévision. Décidément bien informé, Jacques Ferran évoquait dans son « papier » les propositions que Marcillac allait soumettre peu de temps après aux représentants du football. Celles-ci divergeaient sur certains points de celles adressées par le chef du service des sports aux responsables du football quelques semaines plus tôt, avant la relance du conflit. La permanence de certaines revendications était évidemment la plus susceptible de traduire des oppositions délicates à résoudre.

C'était sûrement le cas de la première requête que Marcillac souhaitait voir satisfaite en priorité :

- 1) Diffusion des matches internationaux (ceux-ci pouvant être programmés le samedi).
- 2) Diffusion en direct de la finale de la Coupe de France.
- 3) Diffusion en direct de tous les matches de Coupe d'Europe ou de Coupe de France ou se disputant à l'étranger, qui, ayant lieu en semaine, ne concurrencent pas d'autres rencontres.
- 4) 4) Essai pendant six ou sept mois de retransmissions en direct de la deuxième mi-temps d'un match de Division 1 ou de Division 2 (sans publicité préalable et de façon irrégulière, toutes les deux, trois, quatre ou cinq semaines).

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « France-Espagne sera télévisé. Prochaine reprise des pourparlers en vue d'un protocole TV-football », *L'Équipe*, 15/12/1959, p. 7.

- 5) Tarifs : 3 000 000 francs pour un match international, 2 500 000 francs pour un match de Coupe d'Europe ou de Coupe de France, 1 500 000 francs pour une mi-temps de Division 1, 1 000 000 pour une mi-temps de Division 2.
- 6) Formation d'une commission d'études bipartite TV-football.

Ferran constatait que si les tarifs envisagés étaient en progrès, ils n'atteignaient pas encore les montants versés à l'étranger. Toutefois, il ne doutait pas du fait que la RTF procéderait régulièrement aux ajustements nécessaires chaque fois que le nombre de récepteurs composant le parc national aura franchi un palier significatif.

En dépit de la reprise de contacts et de l'affichage occasionnel d'une bonne volonté démonstrative, les efforts de conciliation déployés durant les semaines suivantes restèrent infructueux. Le conflit TV-football continua d'alimenter les pages de la presse au cours de l'année 1960.

II.1.4 1960 : Une reprise des négociations, mais une signature qui se fait attendre

Dans son numéro 721 paru le 5 janvier 1960, *France Football* se réjouissait d'apprendre à ses lecteurs qu'un déjeuner-débat organisé dans un restaurant parisien avait permis aux dirigeants du football et de la télévision de renouer des contacts. On espérait pouvoir considérer ce déjeuner comme un premier pas vers un « dégel » dans la « guerre froide » RTF-FFF dont *France Football* se targuait d'avoir exposé la problématique sous tous ses angles. On espérait maintenant que la grève de la RTF, dont les observateurs des choses de la télévision pensaient qu'elle ne pourrait que hâter la solution de nombreux problèmes en suspens Rue Cognacq-Jay, contribuerait aussi à « dénouer l'imbroglie Football-Télévision ». L'hebdomadaire sportif estimait que la balle était dans le camp de la FFF, qui devait saisir l'opportunité de faire oublier les maladroites commises dans cette affaire délicate.¹

Le déjeuner évoqué par *France Football*, auquel les plus hauts représentants du football et de la télévision avaient pris part en présence d'Alexandre Sanguinetti, directeur de cabinet du ministre de l'Information, Roger Frey, avait effectivement fait naître l'espoir que l'on pourrait bientôt s'arranger entre gens de bonne compagnie.² Les responsables de la RTF auraient reçu l'assurance des représentants du football que le protocole d'accord qu'elle avait soumis à leur approbation après l'avoir amendé, recueillerait au moins partiellement leur agrément. On en

¹ Cf. «Quoi de neuf depuis une semaine ?», *France Football* n° 721, 05/01/1960, p. 3.

² Cf. «Le conflit TV-Football serait terminé. Il y aura probablement des "en direct" cette année », *Télé-Magazine* n° 220, 10/01/1960, p. 78.

déduisait que des arrangements officiels et fermes pourraient être pris pour que certains matches, notamment ceux de l'équipe de France, puissent être télévisés. À plus ou moins long terme, les matches de Coupe d'Europe devaient compléter cette liste, dont la finale de la Coupe de France ne pouvait être rayée. La Ligue s'était engagée à établir son calendrier en veillant scrupuleusement à ce qu'aucun match de championnat, y compris de Division 2, n'ait lieu au même moment qu'une grande rencontre internationale. Un accord de principe avait également été trouvé pour tenter l'expérience prônée par Marcillac et qui consistait à retransmettre en direct pendant trois ou six mois des secondes mi-temps de rencontres de championnat sans les annoncer dans la presse ou à l'antenne avant le début de « Télé Dimanche ». Le dédommagement prévu pour les clubs professionnels de première ou deuxième division concernés était de deux millions de francs par mi-temps retransmise. La possibilité de retransmettre les quinze dernières minutes d'une rencontre était elle aussi envisagée.

Un insert publicitaire incongru trouvait sa place sur la même page de *Télé-Magazine*. Commandité par *But-Club-Le Miroir des Sports*, il vantait le traitement journalistique d'avant-match proposé pour Écosse-France que l'on verrait – si la grève des personnels de la RTF était terminée d'ici là – et annonçait que rien n'était moins sûr que la déduction rapide que le déjeuner du 30 décembre 1959 partagé par les principaux dirigeants de la RTF et du Football aboutirait au règlement de « *l'irritant conflit qui les opposait* ». On craignait que de nombreuses semaines s'écouleraient « *avant que des reportages sur le ballon rond apparaissent dans "Sports Dimanche"* ». ¹

Ces craintes étaient sans fondements, car les autorités du football n'avaient jamais envisagé d'interdire l'accès des stades aux équipes de reportages. Elles étaient bien trop conscientes de la publicité minimale nécessaire que constituaient les sujets de JT et ceux passés dans « Sports Dimanche ». D'ailleurs, le lecteur de *Télé-Magazine* devait se dire que l'optimisme restait de mise en prenant connaissance des propos tenus par Louis-Bernard Dancausse dans le long entretien qu'il accorda à Christian Quidet quelques semaines plus tard. ²

Le petit portrait du président de la Ligue Nationale contredisait l'image provinciale et archaïque que notamment Raymond Marcillac avait donnée à l'occasion des dirigeants du football :

¹ Cf. « Pas de conflit TV-Rugby! » (Communiqué publicitaire), *Télé-Magazine* n° 220, 10/01/1960, p. 78.

² Cf. QUIDET, Christian, « Le conflit TV-Football à la veille d'être résolu sur ces bases », *Télé-Magazine* n° 224, 07/02/1960, pp. 16-17 & 31.

« (...) un des plus grands banquiers de France parle avec pondération, mais aussi avec fermeté du sujet qui passionne et contrarie le plus les téléspectateurs depuis cinq ans : le conflit TV-Football. Directeur général du Crédit Lyonnais à Marseille, président de la Ligue Nationale et des Ligues Européennes de football, président ou membre de plusieurs conseils d'administration, président d'un cercle d'hommes d'affaires très fermé, Louis-Bernard Dancausse sait ce qu'il veut. Il est net et précis. Il est logique et objectif. Il voit chaque problème tel qu'il doit être compris par lui comme par les autres (...) »

Dancausse s'évertua d'entrée à ne pas singulariser le conflit Football-TV perdurant dans l'Hexagone. Il rappela que lors d'une récente réunion des représentants des ligues européennes tenue à Londres, les rapports Football-TV avaient monopolisé une grande part des débats. Les dirigeants européens se seraient notamment « *promis de se montrer vigilants vis-à-vis de la Télévision* ». Ils auraient constaté que les solutions miracles n'existaient pas et que, par exemple, la programmation de matches professionnels ou internationaux le dimanche matin n'étaient rien de plus qu'une fausse bonne solution. Dans ce contexte, Dancausse soulignait le sous-équipement des villes françaises en terrains de football et rappelait que les clubs amateurs avaient du mal à « *caser* » les matches de toutes leurs équipes, notamment ceux des équipes de jeunes. Dans la masse du demi-million de joueurs licenciés, ces derniers étaient les pratiquants qu'il fallait, selon Dancausse, protéger en priorité de la menace de la Télévision qui, en multipliant les retransmissions les encourageait à renoncer à jouer eux-mêmes de façon à voir les vedettes à l'œuvre sur le petit écran.

Surtout, l'entretien mené par Christian Quidet avec le président de la Ligue Nationale permit au journaliste de dresser un tableau présentant les positions adoptées par les deux parties et le point de vue du magazine, censé représenter l'opinion d'une majorité de téléspectateurs. Nous le reproduisons ci-après puisqu'il laisse bien apparaître les points sur lesquels les revendications des uns et des autres s'entrechoquaient et pouvaient relancer le conflit à tout moment.

| Les trois points de vue, de la TV, du football, et de <i>Télé-Magazine</i> | | | |
|---|---|---|--|
| Les problèmes | Le but de la TV | Le point de vue du Football | L'opinion de <i>Télé-Magazine</i> |
| Matches internationaux | *Retransmission de toutes les rencontres de l'équipe de | *Retransmission de toutes les rencontres disputées en | *Retransmission de toutes les rencontres en semaine. |

| | | | |
|--|---|---|--|
| | France et de tous les matches joués à l'étranger | semaine, en France ou à l'étranger *Retransmission (non annoncée) d'une partie (15' à 45') des rencontres disputées le dimanche | Celles prévues le dimanche, devraient être avancées au samedi quand il s'agit de l'équipe de France. *Sinon que la deuxième mi-temps soit au moins diffusée (1) |
| Coupe d'Europe Interclubs | *Retransmission de toutes les rencontres disputées en Europe | *Retransmission de toutes les rencontres. Sauf s'il y a concurrence avec un autre match. | *Retransmission de toutes les rencontres. |
| Coupe de France | *Retransmission de la finale | *Retransmission de la finale | *Retransmission de la finale |
| Championnat de France | *Retransmission de la deuxième mi-temps d'un match (non annoncé) de 1 ^{ère} et 2 ^{ème} division le dimanche | *Retransmission de 15' d'un match non annoncé deux dimanches par mois ou d'une rencontre en entier (si elle est, une fois par mois avancée au samedi) | *Retransmission de 15' à 30' d'un match (non annoncé) presque tous les dimanches et parfois d'une rencontre en entier (le samedi ou en nocturne un jour de la semaine) |
| (1) La retransmission des matches disputés en semaine ou le samedi après-midi augmentera les frais d'exploitation de la télévision : le coût de deux heures d'antenne supplémentaires. La preuve est cependant faite avec le rugby, que la télévision ne nuit pas au succès d'un match le samedi après-midi. | | | |

Deux semaines après l'interview de Dancausse, l'optimisme de Quidet était bien plus tempéré, car l'annonce de la signature de l'accord Football-TV se faisait attendre.¹ Il s'étonnait du fait que la FFF ait décidé de réexaminer les propositions de la RTF lors d'une prochaine réunion du Bureau fédéral le 4 mars 1960. Deux matches de l'équipe de France devant avoir lieu le dimanche 28 février, Belgique-France, et le dimanche 27 mars 1960, Autriche-France, Quidet redoutait qu'ils ne constituassent des prétextes susceptibles de provoquer de nouveaux conflits et que les sources de désaccord ne fussent nombreuses tant qu'il n'y aurait pas de protocole écrit et signé liant les deux parties. Évoquant au passage le remplacement au ministère de l'Information de Roger Frey par Louis Terrenoire, il mentionnait certaines rumeurs faisant état de l'intention du nouveau ministre de donner suite au projet de loi proposé par Alexandre Sanguinetti pour régler le conflit. Quidet estimait qu'il n'était vraiment pas souhaitable que le législateur dût s'emparer du problème. De ce fait, le Bureau fédéral avait selon lui, l'obligation urgente de répondre rapidement à la RTF, le cas échéant, avec les réserves qui s'imposaient.

¹ Cf. QUIDET, Christian, «L'absence de protocole TV-Football peut faire naître un nouveau conflit », *Télé-Magazine* n° 226, 21/02/1960, pp. 65-66.

Sur la même page, figurait un encadré évoquant les difficultés techniques sérieuses, mais pas insurmontables, que rencontrait l'éventuelle retransmission en direct du match retour de Coupe d'Europe des clubs champions Real Madrid-OGC Nice. Le club azuréen l'avait emporté sur un score de 3-2 et après une folle course poursuite au match aller. Les attentes étaient donc fortes parmi les téléspectateurs français, même si les spécialistes du football pariaient généralement sur une nette victoire des Madrilènes.¹ Il fallut établir une chaîne de quatre relais provisoires pour acheminer les images de Barcelone à Toulouse. L'opération était *a priori* limitée à la seule retransmission du match retour, sauf en cas de victoire du Real par un seul but d'écart, résultat qui aurait entraîné l'organisation d'un match d'appui. L'équipe espagnole l'emporta par 4-0, ce qui régla la question. En dépit de la lourde défaite des Niçois, les téléspectateurs français furent enthousiasmés par cette première liaison Eurovision avec l'Espagne, organisée à l'occasion d'une rencontre de Coupe d'Europe. Cela confirmait à la fois l'attrait du football télévisé en général et celui de l'épreuve européenne en particulier.²

II.1.6 Refus de retransmission de France-Chili et relance du conflit

Le dimanche 13 mars 1960, Marcillac dérogea une fois encore aux accords conclus avec la FFF en programmant un relais en direct du dernier quart d'heure de la première période et de la deuxième mi-temps d'Espagne-Italie dès 17 heures. Les deux parties étaient convenues qu'une diffusion ne pouvait être envisagée qu'à partir de 18 heures, horaire où s'achevaient les dernières rencontres de championnat. On peut s'interroger sur les véritables raisons qui incitèrent Marcillac à prendre ce risque de relancer de plus belle le conflit Football-TV. N'engageait-il pas une épreuve de force pour une seconde mi-temps d'une rencontre internationale sans participation française ? La raison officielle invoquée par la RTF était que la programmation à 18 heures d'un différé de la seconde mi-temps d'Espagne-Italie aurait trop bouleversé les programmes du début de soirée. Une explication « technique » directement liée à l'emploi de l'*Ampex* peut également être envisagée de manière réaliste. La RTF ne l'évoqua pas, car cela équivalait à reconnaître un regrettable dysfonctionnement des services techniques. Au printemps 1960, les rédactions de la RTF ne disposent toujours pas de manière fiable de l'*Ampex* comme le démontrent les conducteurs de JT. Apparemment les

¹ Cf. « Le sort de Real-Nice appartient à la TV espagnole », *Télé-Magazine* n° 226, 21/02/1960, pp. 65-66.

² Cf. « Vous avez assisté à la défaite de Nice grâce à ce relais de 40 mètres construit en 4 jours », *Télé-Magazine* n° 229, 13/03/1960, pp. 12-13.

efforts des ingénieurs chargés des travaux d'adaptation des appareils importés des États-Unis ne porteront pleinement leurs fruits qu'à partir de la fin du mois de juin 1960, qui correspondait, on ne s'en étonne pas, avec le départ du Tour de France. Ne disposant pas de l'*Ampex*, la retransmission en différé d'Espagne- Italie était inenvisageable d'un point de vue pratique. Il était inconcevable d'en produire une copie en kinescope pour la diffuser en différé.

La réaction de la FFF fut violente. Avant même d'annuler la retransmission en direct de France-Chili programmé le mercredi 16 mars 1960 en nocturne au Parc des Princes, les responsables du football refusèrent d'honorer une entrevue avec leurs homologues de la RTF prévue le lundi 14 mars 1960 dans le bureau du nouveau ministre de l'Information, Louis Terrenoire. Elle envoya également un télégramme de protestation à la fédération espagnole, coupable de ne pas avoir observé les règles établies en 1955 et reconduites lors de l'assemblée générale de l'UEFA du 11 décembre 1959.¹

Contacté par *L'Équipe*, Marcillac estima que la FFF réagissait de manière exagérée et que la véritable motivation de sa décision était à rechercher du côté de la mauvaise marche de la location. La RTF répliqua sans manifester de souci d'apaisement. Dès l'annonce de l'annulation du rendez-vous chez le ministre et de la rencontre contre le Chili, les speakerines furent chargées de lire un communiqué exposant les motifs de l'annulation. Celui-ci incluait une perfidie à l'encontre des autorités du football qui ne laissait pas présager d'un règlement rapide de ce nouveau conflit :

« La RTF s'excuse vivement auprès des téléspectateurs de la déception qui leur est infligée et dans laquelle elle n'a aucune responsabilité. Elle s'efforcera de les satisfaire à l'avenir. Notamment en diffusant des rencontres sportives placées sous le patronage d'organismes soucieux de faire pour un sport dont ils ont la charge une propagande utile et désintéressée. »

Évidemment, Jacques Ferran ne pensait pas une seconde que la Télévision française allait purement et simplement renoncer au football. Au contraire, il était persuadé que les responsables de la RTF savaient que leur public réclamait du football et qu'il se moquait des querelles de personnes, telles celles qui polluaient dorénavant les rapports TV-football. Ferran redoutait que Chavanon, directeur général de la RTF, allât solliciter l'intervention directe et autoritaire du gouvernement dans ce dossier.

¹ Cf. FERRAN, Jacques, «La FFF annule la transmission télévisée de France-Chili », *L'Équipe*, 16/03/1960, p. 11.

Certes, en cette occasion, Jacques Ferran reprenait à son compte le discours traditionnel des organisations sportives, jalouses de leur autonomie de gestion, et exprimait sa complète hostilité à une intervention gouvernementale. Mais il fustigea aussi l'attitude des autorités fédérales qu'il estimait indéfendable en l'occurrence. Pour en souligner la gravité il eut recours à l'emploi de lettres majuscules dans son commentaire paru dans la rubrique « Télévision » de *L'Équipe* :

« (...) nous ne pouvons pas défendre une position fédérale qui ressemble plus à un excès d'humeur qu'à une ligne de conduite raisonnable. EN TRAITANT AVEC DÉSINVOLTURE UN MINISTRE, EN ANNULANT EN DERNIÈRE HEURE UNE RETRANSMISSION ATTENDUE PAR TOUS LES SPORTIFS FRANÇAIS, LA FFF RISQUE DE GÂCHER SES MEILLEURS ARGUMENTS, D'AMEUTER CONTRE ELLE L'OPINION ET, FINALEMENT, DE CONDUIRE À UNE SOLUTION DE FORCE QUI SERAIT CONTRAIRE AUX INTÉRÊTS MÊMES DU FOOTBALL. »

Jacques Ferran constatait un renversement des rôles entre les deux acteurs majeurs de la télédiffusion du football en France. Alors qu'il avait souvent condamné les passages en force, la désinvolture avec laquelle la RTF traitait la FFF, il estimait que les maladresses des dirigeants les plaçaient dans une situation défavorable pour contribuer de manière efficace à la solution du problème de fond que la télévision représentait pour le développement du football en tant que sport de masse.

Le lendemain, l'éditorial de Jacques Goddet figurant sur la une de *L'Équipe* faisait avant tout état de l'exaspération du public, qui risquait de se détourner du football pour lui préférer le rugby. Le Tournoi des Cinq Nations fournissait alors suffisamment de grands moments de sport télévisé. Les dirigeants du football étaient donc vivement encouragés, pour le bien de leur sport, à dépasser d'urgence certaines de leurs visions sclérosées et à appréhender à sa juste valeur la propagande gratuite que représentait la retransmission d'une rencontre internationale.¹

Dans le *Monde* du même jour paraissait un article non signé dont l'auteur ne croyait plus à une solution du conflit Football-TV basée sur un accord bipartite négocié par les deux organismes.² Compte tenu de la proximité existant entre la rédaction du quotidien et le service des sports de la RTF, on ne s'étonne pas de l'analyse de la crise très favorable à la Télévision française qui était présentée dans cet article. L'attitude des dirigeants du football était assimilée au refus obstiné des « *conseillers municipaux de 1850 qui refusaient pour leur ville le passage du chemin de fer* ». Il leur était reproché d'avoir trouvé à quatre reprises des

¹ Cf. «Tant pis pour le football», *L'Équipe*, 17/03/1960, p. 1.

² Cf. «Seul un décret pourrait régler le conflit TV-Football», *Le Monde*, 17/03/1960. Fonds INA.

prétextes divers pour ne pas honorer les convocations du ministre de l'Information, Louis Terrenoire, au cours des deux mois précédents. Selon le *Monde*, le fait de prendre un décret ne se justifiait pas uniquement en raison de l'exaspération du ministre, mais également et surtout parce que la RTF était un organisme national et qu'une équipe de France, lorsqu'elle participait à une compétition, engageait « *le prestige du sport français* ». On reconnaissait là un type d'argument qui, s'il fut maintes fois invoqué par Marcillac et Sabbagh, inspirait également nombre des critiques adressées au DFB lorsqu'il refusait des retransmissions de parties disputées par la *Mannschaft*.

Le 18 mars 1960, *France Soir* annonçait paradoxalement qu'un accord pourrait être signé entre les deux parties en conflit.¹ Le quotidien populaire leur posa trois questions essentielles pour qu'elles exposent les arguments qu'elles allaient développer devant Louis Terrenoire, qui ne désespérait pas de régler le problème et avait convoqué Pierre Pochonet et un représentant de la RTF pour la fin de la semaine. La première question concernait l'annulation au dernier moment de France-Chili. La RTF parla de « *représailles* ». La FFF rappela qu'elle n'avait pas encore donné son accord pour la retransmission de mi-temps entières le dimanche. Puis, *France Soir* relaya une interrogation qui devait tarauder les téléspectateurs amoureux du football : pourquoi les deux parties n'étaient-elles pas parvenues à trouver un terrain d'entente ? La RTF rejeta la responsabilité de la situation sur la FFF, coupable, selon elle, de ne pas prendre position sur le projet de protocole qui lui avait été transmis à plusieurs reprises. La FFF et la Ligue estimaient, quant à elles, qu'il n'y avait pas de protocole possible si chaque fois qu'elles refusaient une retransmission, la Télévision passait outre. La troisième question portait sur l'impact réel des retransmissions sur les recettes des clubs. Les réponses des deux parties étaient, comme d'habitude, biaisées et incomplètes. La RTF donnait un exemple qui n'avait rien à voir avec le football, plus précisément la publicité que la télévision avait faite au catch et à l'athlétisme. La FFF se focalisait sur les délais nécessaires aux spectateurs pour pouvoir assister à une retransmission après un match dominical s'achevant généralement à 16 heures 45. En dépit de la persistance de divergences flagrantes, *France Soir* estimait que les téléspectateurs pouvaient néanmoins espérer qu'une solution serait bientôt trouvée. En effet, des conversations auraient eu lieu entre les deux parties au Parc des Princes pendant la rencontre France-Chili et l'on pouvait envisager la signature prochaine d'un protocole d'accord satisfaisant RTF-FFF.

¹ Cf. «Un accord pourrait être signé entre la RTF et la Fédération de football», *France Soir*, 18/03/1960.

Les controverses provoquées par la non diffusion de spectacles sportifs ne s'arrêtaient pas aux portes du parlement : le 18 mars 1960, Arthur Conte, député socialiste des Pyrénées Orientales, constatait : « *des désaccords persistants dont il serait intéressant de connaître la nature entre la direction de la RTF et les puissants dirigeants de l'une de nos plus actives fédérations sportives empêchent les nombreux sportifs éloignés de la capitale d'assister sur écran à des rencontres dont certaines engagent le prestige du sport français* ». Arthur Conte faisait observer que l'argument de la perte de recette ne pouvait être présenté pour justifier l'annulation de France-Chili. Il demandait donc au ministre de « *préciser l'état de ses négociations avec la Fédération Française de Football pour la retransmission télévisée des grands matches internationaux et de faire connaître éventuellement les initiatives d'arbitrage ou les mesures d'intervention qu'il envisageait de prendre avec le Haut-Commissaire aux sports pour mettre fin à ce regrettable état de fait* ». ¹ La réponse du ministre était optimiste puisqu'elle faisait état « *de pourparlers en bonne voie* » et plaçait de grands espoirs dans la réunion du 24 mars « *afin de mettre au point une solution définitive* ». ²

Le Comité de la Télévision de la RTF publia un communiqué dans lequel celui-ci regrettait vivement « *l'intransigeance de la Fédération Française de Football, qui, malgré un accord formel préalablement donné, avait privé les téléspectateurs français et étrangers de la transmission en Eurovision du match France-Chili* ». ³

L'attitude de la FFF provoquant la désorganisation des programmes et portant préjudice au prestige de la France par la suppression d'une émission en Eurovision, le Comité de la Télévision demandait l'intervention des autorités hautement compétentes pour éviter à l'avenir de tels abus dont les téléspectateurs et les sportifs français sont les premières victimes.

On le voit, les responsables de la RTF ne s'embarraient pas de détails, telle l'existence ou non d'un protocole ratifié en bonne et due forme. Selon les communiqués, ils reprochaient à la FFF de ne pas prendre position sur le projet de protocole pour regretter le même jour qu'elle ne respectait pas un « *accord formel préalablement donné* ».

Le 19 mars 1960, la FFF publiait à son tour un communiqué dans lequel elle se déclarait « *disposée à régler une bonne fois pour toutes l'actuel différend, dont elle n'entend pas porter la responsabilité* » et qui l'opposait à la RTF au sujet de la retransmission des matches. Elle

¹ Correspondance de la presse, document n° 2 373, 18/03/1960, Fonds INA.

² Ironie de l'histoire, lorsque la réponse de Terrenoire à la question écrite de Conte sera publiée au Journal Officiel de l'Assemblée Nationale, l'échec de la réunion du 24 mars 1960 aura déjà fait les grands titres de la presse. Cf. *J.O. n° 8, A. N.* du 26 mars 1960, p. 337.

³ Correspondance de la presse, document n° 2 373, 18/03/1960, Fonds INA.

ne parlait pas « *d'accord formel* », mais de « *modus vivendi* ». Elle déplorait le fait que la RTF ait passé outre son avis concernant Espagne-Italie alors qu'elle l'avait officiellement sollicité. La FFF s'estimait avoir été contrainte, pour faire reconnaître ses droits, de ne pas autoriser la retransmission de France-Chili.¹ Une mise au point reprenant le même argumentaire parut le 22 mars 1960 dans *France Football Officiel*.²

Le numéro de *Télé-Magazine* qui suivit immédiatement l'annulation de France-Chili avait été imprimé trop tôt pour inclure cette information. Il contenait une interview de Marcillac qui se résumait à une charge sans nuance contre les dirigeants du football. Les « gripes » diplomatiques qu'ils avaient prétextées pour ne pas honorer les entrevues avec les responsables de la RTF sollicitées par les ministres Roger Frey et Louis Terrenoire étaient assimilées à de l'incorrection. Ne reculant pas devant les comparaisons douteuses, Marcillac se référa à la situation prévalant dans l'Espagne franquiste pour déplorer que la RTF ait à composer avec des partenaires aussi inconfortables :

« Sur le problème du football, ma position n'a pas changé depuis les événements du match Hongrie-Allemagne. En Espagne par exemple, un décret oblige les clubs à laisser travailler la télévision. Les frais dont doit s'acquitter la TVE sont fixés par le Conseil d'État. Si je veux, je peux relayer un match du Real ou de Barcelone comme on me l'a proposé. Ce que j'admets difficilement, c'est la position des dirigeants du football français, qui donnent l'impression de vouloir contrôler la télévision. (...) J'estime qu'en ce qui concerne les matches que nous obtenons en Eurovision et que nous pouvons diffuser à une heure où les rencontres nationales sont terminées, c'est à nous qu'il appartient d'établir nos horaires de programme. (...) Je persiste à affirmer que les matches internationaux doivent être télévisés. »³

Probablement pour ne pas être taxé de laxisme ou d'attentisme, le ministère de l'Information avait annoncé dès le vendredi 18 mars 1960 qu'un échange de correspondance avait eu lieu depuis plusieurs semaines entre les représentants de la FFF, la Ligue Nationale, d'une part, et la Radiodiffusion-Télévision française, d'autre part, en vue d'étudier les conditions dans lesquelles certains matches pourraient faire l'objet de reportages télévisés. Cette annonce fut donc effectuée alors que chacun des deux partenaires accusait l'autre par voie de presse de ne pas être un interlocuteur fiable. Dans le même communiqué, le ministère de l'Information

¹ Correspondance de la presse, document n° 2 374, 19/03/1960, Fonds INA.

² Cf. « Une mise au point de la FFF », *France Football Officiel* n° 732, 22/03/1960, p. 1.

³ Cf. « Raymond Marcillac : "Je ne laisserai pas le football me contrôler" », *Télé-Magazine* n° 230, 20/03/1960, p. 74.

indiquait que le jeudi 24 mars une « table ronde » réunirait les représentants des deux parties en ses murs, afin de mettre au point une solution définitive.¹

Cette entrevue du 24 mars 1960, attendue et annoncée, se solda par un échec complet. Le lendemain, Jacques Ferran en relata les péripéties en détails dans *L'Équipe*.²

La première discussion préalable à l'entrevue avec le ministre eut lieu à partir de 11 heures entre les représentants du football (MM. Pochonet, Cottureau et Delaunay pour la FFF, Dancausse et Junqua pour la Ligue Nationale), le chef de cabinet du ministre de l'Information, M. Poisson, et le chef du service des sports, Raymond Marcillac. Les parties en présence ne purent jamais dépasser leur désaccord fondamental concernant la visibilité inconditionnelle de l'équipe de France réclamée par la RTF.

Les responsables du football avaient préparé un texte qu'ils soumièrent au chef de cabinet et à Marcillac. Les termes de ce dernier subordonnaient la concession contre indemnité de l'autorisation de téléviser les matches dont ils assumaient l'organisation à l'absence d'autres rencontres jouées en France le même jour. Ce principe étant admis, le Football était prêt à autoriser la RTF à retransmettre toutes sortes de rencontres. Dans un dernier paragraphe, le document explorait les conditions dans lesquelles les retransmissions en France de matches joués à l'étranger et à l'étranger de rencontres organisées en France étaient envisageables. On n'en arriva pas à l'étude de ce dernier point, car le représentant du ministre demanda aux dirigeants du football d'amender leur texte et d'exclure les matches de l'équipe de France de la règle de non concurrence avec les rencontres pouvant se disputer par ailleurs sur le territoire français. Chaque camp se figea sur sa position de départ. Les dirigeants de la FFF et de la Ligue refusèrent de transiger sur ce qu'ils considéraient comme leur droit le plus essentiel : accorder ou ne pas accorder la retransmission d'un match s'il est en concurrence avec d'autres rencontres. Le représentant du ministre et Marcillac répliquèrent de concert que « *l'équipe de France était à la France, donc à la Télévision française* ».

L'arrivée du ministre ne calma pas les débats, mais les envenima. Ferran croit même savoir que des menaces verbales furent même échangées. Terrenoire évoqua avec insistance la possibilité d'un décret qui obligerait le Football à courber l'échine et des mesures de rétorsion telles des taxes sur les transferts de joueurs. Louis-Bernard Dancausse répliqua que les clubs professionnels pourraient refuser de prêter leurs joueurs à l'équipe de France, notamment lors des matches de Coupe du monde. Terrenoire l'avertit, qu'en pareil cas, il serait l'homme le plus impopulaire de France. Agacé, le ministre déclara sèchement que des affaires plus

¹ Correspondance de la presse, document n° 2 375, 21/03/1960, Fonds INA.

² Cf. FERRAN, Jacques, «Football et TV : Cassure brutale !», *L'Équipe*, 25/03/1960, p. 8.

importantes l'attendaient et que le Football aurait de ses nouvelles, avant de quitter la salle où se trouvaient ses interlocuteurs. Le même soir, le ministère publia un communiqué qui attribuait l'échec de la réunion à l'attitude négative des dirigeants fédéraux. Ceux-ci auraient sacrifié l'intérêt public à l'intérêt immédiat des clubs. En d'autres termes, outre un sens patriotique sous-développé, on leur reprochait un manque de perspicacité préjudiciable. Le communiqué s'achevait en mentionnant que, dans ces conditions, le ministre se réservait de réexaminer le problème au fond, en vue de lui trouver une solution par d'autres moyens.

Ces derniers mots étaient à peine sibyllins, ils impliquaient clairement la menace d'un décret qui forcerait la fédération à concéder sans discussion possible tous les matches de l'équipe de France à la RTF. À la Ligue Nationale, appelée par le journaliste, il se trouva bien un interlocuteur pour « démonter » chaque point du communiqué ministériel, rappelant par exemple que les clubs pros payaient 148 millions de francs de taxes sur les spectacles par an. Surtout, il eut la confirmation que des « querelles d'hommes » avaient perturbé les entretiens de la veille au ministère. Les représentants du Football avaient remis en question devant le ministre lui-même l'opportunité de la présence de Marcillac. Ils ne considéraient plus ce dernier comme un interlocuteur valable en raison de la campagne de presse qu'ils l'accusaient d'avoir lancé contre la FFF le 8 novembre 1959. Jacques Ferran relativisait l'impact que pouvait avoir l'animateur de la télévision. Les dizaines de milliers de lettres de protestation qu'avait entraînées l'annulation de la retransmission de France-Chili ne devaient, selon lui, pas grand-chose aux maladroites, à la démagogie dont la Télévision s'était rendue coupable en d'autres occasions et que *L'Équipe* avait alors critiquée. Jacques Ferran concluait son article en évoquant le pire scénario possible au stade qu'avait alors atteint le conflit Football-TV :

« Pourtant, il n'est pas souhaitable, il n'est pas possible que l'État s'empare aussi peu que ce soit du football. Même les téléspectateurs auraient sans doute un jour à le regretter. Et il n'est pas souhaitable, il n'est pas possible non plus que la TV se passe du football, que le football soit absent des écrans. Alors ? Seul un arbitrage vraiment « au-dessus des partis » semble être en mesure maintenant de faire évoluer le problème. Pourquoi pas celui du Haut-commissaire à la Jeunesse et aux Sports ? »

Trop associé par l'opinion publique à la censure politique, qui avait cours alors que le conflit en Algérie était encore loin d'être en voie de règlement, le ministère de l'Information n'était peut-être pas l'autorité la plus adéquate pour apaiser un débat aussi passionnel. Le Haut-Commissaire aux Sports, Maurice Herzog, était nimbé de son passé de héros sportif. Aux yeux de Ferran, il semblait plus à même que Louis Terrenoire pour faire retrouver la raison et

le sens de la mesure à des acteurs dont l'antagonisme violent repoussait la définition d'une solution viable du conflit Football-TV aux calendes grecques. On peut s'interroger quant à la pertinence d'une telle suggestion. On se doute bien que le ministre de l'Information n'eût guère apprécié qu'un collègue dirigeant un ministère au budget famélique et aux compétences anecdotiques lui volât la vedette en résolvant une crise touchant directement son domaine de compétence et mobilisant une partie non négligeable de l'opinion. En outre, sur la durée, l'action ministérielle de Maurice Herzog se révéla être matinée d'une aversion foncière envers le football professionnel. Les responsables du football s'en seraient rapidement aperçus et auraient adopté une attitude aussi défiante à son égard que celle dont ils gratifièrent les efforts initiaux de Terrenoire.

Si la nuit porte conseil, elle n'amenuisa pas l'acrimonie que les dirigeants du Football nourrissaient à l'encontre de Raymond Marcillac. Le 26 mars 1960, *L'Équipe* ouvrit ses pages aux deux camps afin qu'ils exposassent leur point de vue et, surtout, qu'ils fissent renaître parmi son lectorat quelque espoir concernant un retour rapide du football en direct sur le petit écran.¹ Dancausse déclarait très ouvertement que l'entente avec la Télévision française restait possible, à condition d'écarter ceux qui, comme Raymond Marcillac, cherchaient à envenimer les choses. Il estimait que le ministre aurait du mal à rédiger un texte de loi contraignant pour la FFF et la Ligue Nationale sans entrer en conflit avec un droit fondamental garanti par la Constitution : le droit de propriété. En outre, il ne doutait pas un instant que le Football serait en mesure d'en atténuer les effets, en toute légalité. Par ailleurs, il doutait fort que les autres fédérations européennes se désolidariseraient de la FFF et autoriseraient la retransmission de leurs meilleurs matches par la RTF, si celle-ci persistait à ne pas respecter les prérogatives des autorités françaises du football. Pierre dans le jardin de Marcillac, Dancausse soulignait, non sans perfidie, que pour les deux matches qui avaient déclenché l'emballement du conflit, le chef du service des sports s'était entendu avec deux pays « à régime autoritaire » : l'Espagne et la Hongrie.

Sur la même page, Marcillac dénonçait un procès en sorcellerie et s'interrogeait s'il fallait « être de l'avis de M. Dancausse pour être considéré comme un interlocuteur valable ».² Il rappelait que les autorités du football étaient les seules avec lesquelles il avait rencontré des difficultés depuis sa nomination au service des sports en décembre 1957. Réduire l'affaire à une question de personnes lui semblait revenir à nier l'évidence du problème. Il rappelle que ce n'est pas lui, mais le directeur général de la RTF, M. Chavanon, qui avait personnellement

¹ Cf. «L'entente reste possible avec la TV», *L'Équipe*, 26/09/1960, p. 9.

² Cf. «Faut-il être de l'avis de M. Dancausse», *L'Équipe*, 26/09/1960, p. 9.

échangé des courriers avec les dirigeants du football concernant le maintien de l'horaire d'Espagne-Italie et, ensuite, pour protester contre l'annulation de France-Chili. Marcillac évoquait la quantité (impressionnante et invérifiable) de 50 000 signatures reçues pour protester contre l'annulation de la retransmission de France-Chili. Celle-ci traduisait selon lui un vaste mouvement d'opinion qui n'était pas le fait d'une manipulation opérée par un animateur de télévision. Convaincu d'accomplir une mission correspondant aux directives de ses chefs et aux désirs des téléspectateurs, Marcillac affichait sa certitude d'œuvrer pour le football en cherchant à attirer des jeunes à ce sport par « *le plus puissant des moyens de propagande* ».

Toujours sur la même page du quotidien sportif et suivant un procédé journalistique classique, Jacques Ferran présenta la synthèse des propos antagonistes tenus par les deux acteurs dont l'opinion avait été sollicitée.¹ Il complétait la déclaration de Dancausse en explicitant le passage où ce dernier affirmait « *Je suis convaincu que nous atténuerons les effets (des mesures éventuelles prises par le gouvernement)* ». Si le ministère de l'Information et la RTF « *déclaraient la guerre au Football* » en l'obligeant à accepter la retransmission en direct de tous les matches de l'équipe de France, les autorités fédérales et la Ligue Nationale bénéficieraient indubitablement du soutien des autorités internationales du ballon rond pour « *délocaliser* » les matches de l'équipe de France, débaptiser celle-ci, décaler les horaires pour perturber les programmes de télévision ou encore refuser de mettre les joueurs professionnels à disposition de la sélection nationale. Le président de la Ligue Nationale affirmait ainsi que les autorités sportives défendraient bec et ongles ce qu'elles considéraient comme devant relever de leur compétence exclusive. Il est évident que peu de corps intermédiaires disposaient d'une « *puissance de feu* » aussi redoutable pour faire face aux éventuels coups de boutoir d'un représentant de l'État tenté par l'interventionnisme pour arriver à ses fins.

Répétant une fois encore les solutions du problème maintes fois présentées dans les pages de *L'Équipe* ou de *France Football*, Jacques Ferran insistait sur une piste que la RTF paraissait ne pas avoir assez exploitée, celle du différé. Concernant les modalités de négociations que les deux camps pouvaient dorénavant accepter alors que les antagonismes avaient été exacerbés, Ferran mentionnait déjà que le chef de cabinet de Louis Terrenoire l'avait informé que Maurice Herzog, Haut-Commissaire aux Sports, s'était « *dessaisi* » de ce dossier explosif et ne souhaitait pas faire figure d'arbitre. Pour le remplacer, Ferran évoquait la possibilité de

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Pour nous, deux impératifs : le football ne peut ignorer la TV et la TV ne doit pas violer le football », *L'Équipe*, 26/09/1960, p. 9.

solliciter des grands sportifs du temps, ayant une autorité incontestable. Parmi les hommes politiques en vue ayant la « tête de l'emploi », il citait Gaston Monnerville, le président du Sénat, Jacques Chaban-Delmas, président de l'Assemblée Nationale et sportif notoire, Roger Frey, ministre d'État, ou Jean Borotra, homme politique et ancien champion de tennis, membres des légendaires « Mousquetaires » qui remportèrent la Coupe Davis.¹

Le point le plus intéressant de cet article pour l'objet principal de notre étude résidait assurément dans la question rhétorique que le journaliste posa en conclusion de son analyse. Répondant aux sollicitations des lecteurs demandant pourquoi le quotidien sportif n'assumerait pas le rôle d'arbitre dans le conflit en cours, Ferran réaffirmait le rôle qui revenait à ce leader d'opinion dans les affaires du sport : informer objectivement l'opinion et proposer des solutions viables pour contribuer, tôt ou tard, à la résolution du conflit. Mais comme le groupe de presse possédant *L'Équipe* était également l'organisateur du Tour de France, on imagine aisément que pour le grand public ses prises de position ne pouvaient être dictées uniquement par le souci d'objectivité. La RTF était un partenaire commercial avec lequel il menait souvent des marchandages acharnés concernant la couverture télévisuelle de la « grande boucle ». ² C'est probablement pour contrer ce type de reproches que *L'Équipe* et *France Football* firent souvent appel à leurs lecteurs pour étayer leurs propositions. Le 29 mars 1960, *France Football* demandait à son lectorat de livrer ses solutions pour « sortir de l'impasse » dans laquelle s'était enlisé le conflit football-TV. La diffusion en différé de la seconde mi-temps de la rencontre Autriche-France constituait un élément de réflexion censé éclairer les réponses des lecteurs. Le 5 avril 1960, le premier résultat de cette « consultation populaire » était publié dans la rubrique du courrier des lecteurs de l'hebdomadaire sportif. L'unanimité constatée et soulignée par *France Football* lui conférait une validité accrue. En dépit de l'insatisfaction exprimée par les gens de télévision, le public affichait sa très nette préférence pour des différés proches de l'évènement, surtout si le direct devait être source de conflits menaçant la couverture des futures sorties de la sélection nationale.³

¹ La présence dans cette liste de Jean Borotra, qui avait assumé les fonctions de Commissaire général à l'Éducation et aux Sports de 1940 à 1942, n'est qu'un indice parmi d'autres de la continuité des cadres des organisations sportives, une réalité tangible des régimes d'Après-guerre, en France comme en RFA. La nécrologie de Carl Diem parue dans *Der Kicker* est tout à fait édifiante à ce sujet. Cf. MEISL, Willy, « Carl Diem ist nicht tot. Weniger ehren – mehr auf ihn hören ! » (« Carl Diem n'est pas mort. Il faut moins le célébrer et l'écouter davantage ! »), *Der Kicker* n° 52, 24/12/1962, p. 2.

² Au printemps 1962, Marcillac évoquera une somme de 20 millions de francs réclamés par les organisateurs pour autoriser la RTF à diffuser quotidiennement un résumé de 15' de l'étape de la veille. Cf. « Raymond Marcillac : "Football à gogo à partir de mai" », *Télé-Magazine* n° 334, 01/04/1962, p. 59.

³ Cf. « Unanimité : Vive le différé ! », *France Football* n° 734, 05/04/1960, p. 27.

II.1.7 Georges Briquet décoré et nommé M. « Bons Offices »

Le 10 avril 1960, un article de *Télé-Magazine* évoquait que les responsables, qui s'étaient si violemment affrontés au ministère de l'Information le 24 mars, se rencontrèrent « *fortuitement* » lors d'une réception donnée cinq jours plus tard dans l'un des salons du ministère de la Justice où l'on venait de remettre les insignes d'officier de la Légion d'Honneur au radioreporter Georges Briquet.¹ La situation aurait évolué de manière heureuse, le récipiendaire de l'illustre distinction ayant fait œuvre de médiation en ce jour de fête. Pour quelque temps, il devint même officiellement le « Monsieur Bons Offices » chargé de rapprocher les points de vue des deux camps. Dans le paragraphe introductif de l'article, on apprenait que l'un des griefs adressé par les dirigeants du football au chef du service des sports était sa propension à ne pas respecter les arrangements financiers conclus avec les clubs dont on télévisait une rencontre disputée à domicile.² L'apport principal de l'article de *Télé-Magazine* résidait dans la clarification des revendications des deux parties et dans leur réduction à ce qui ne leur semblait pas négociable. Pour la RTF, l'acceptation des conditions posées par la FFF et la Ligue Nationale pour toutes les rencontres hormis celles concernant l'équipe de France et la finale de la Coupe de France était désormais la solution envisagée. Pour contrer l'opposition de principe du football aux retransmissions en direct dominicales, Marcillac objectait que la RTF n'avait jamais exigé que l'équipe de France jouât ses matches le dimanche et que rien n'empêchait la Rue de Londres de s'inspirer de l'exemple anglais, voire même de ce qui se passait souvent en Allemagne et en Italie où les rencontres internationales étaient de plus en plus souvent programmées le samedi après-midi. Pour souligner le fait que la visibilité de l'équipe de France était la pierre d'achoppement du problème, *Télé-Magazine* relayait une déclaration de Maurice Herzog qui réaffirmait de manière convenue que l'équipe de France appartenait au domaine public. Les arguments du Football étaient regroupés autour de trois axes : le manque de moyens et d'infrastructures, l'attrait du direct auprès des pratiquants et la baisse documentée du nombre de spectateurs. Le 12 avril 1960, le nouveau directeur général de la RTF, M. Janot s'empara de ce dossier urgent dès sa prise de fonction. Il entendait frapper un grand coup en convoquant une « *conférence de la dernière chance* ». Il réunit tous les acteurs du conflit dans son bureau.

¹ Cf. « 25 heures de direct et 50 heures de différé », *Télé-Magazine* n° 233, 10/04/1960, pp. 77-78.

² Le 3 décembre 1959, Marcillac aurait unilatéralement baissé de 36 000 à 30 000 francs l'indemnité garantie à l'OGC Nice pour relayer les vingt dernières minutes de la rencontre retour de huitièmes de finale Coupe d'Europe des clubs champions OGC Nice-Fenerbahçe Istanbul mise en images par RMC.

Après deux heures de conversation stérile, mais courtoise, Janot invita la presse à constater qu'on se quittait en bons termes à défaut d'avoir pu parapher un projet de protocole.¹

Le 12 mai 1960, une analyse synthétique du conflit effectuée par Jean Corbin paraissait dans l'hebdomadaire de gauche *France-Observateur*.² Corbin, on ne s'en étonnera pas, mena son enquête en usant d'une grille de lecture qui privilégiait la mise en évidence des logiques économiques à l'œuvre derrière les gesticulations des dirigeants des deux camps. Surtout, il souligna que la FFF et la Ligue Nationale faisaient fausse route de bonne foi en pratiquant « *une politique malthusienne* » à l'égard de la télévision. Il en voulait pour preuve l'éditorial de Goddet paru dans *L'Équipe* le 17 mars 1960.³ Corbin mentionnait la tenue de plusieurs réunions infructueuses depuis que Georges Briquet assumait les fonctions de médiateur entre les deux parties. La principale source d'insuccès de ces efforts, du moins voulait-on le faire croire du côté du Football, était due à une question de personne : Pierre Pochonet et Louis-Bernard Dancausse persistaient à afficher une attitude de défiance vis-à-vis de Raymond Marcillac qu'ils accusaient de « *ne pas savoir tenir ses promesses* ». Ce dernier récusait leurs reproches et évoquait l'abus de pouvoir permanent auquel aspirait le Football en prétendant « *diriger à sa guise les programmes de la RTF* ». Jean Corbin en arrivait donc à s'interroger si, dans ces conditions, la retransmission en direct de la finale de la Coupe de France prévue pour le dimanche 15 mai serait assurée. Il croyait savoir que, malgré les rodomontades de Dancausse, la menace d'un décret avait ramené les dirigeants du Football à de meilleurs sentiments. En dépit d'un respect scrupuleux de la loi du silence observé par les deux parties, Corbin affirmait que les entretiens qu'elles menaient étaient entrés dans leur phase secrète. Il annonçait l'imminence de la signature d'un protocole d'accord valable pour un an, devenue possible parce que la FFF et la RTF étaient enfin disposées à des concessions réciproques. Raymond Marcillac à qui il avait demandé confirmation de ces supputations, s'était montré plus qu'évasif en répondant « *Première nouvelle* ». Le chef du service des sports cultiva le goût du mystère au point de ne pas confirmer la retransmission en direct de ce qui constituait la « fête nationale et télévisée en direct du football français » moins d'une semaine avant l'évènement.

La finale de la Coupe de France 1960 fut retransmise en direct, mais le protocole n'était toujours pas signé à la fin de la pause estivale. Durant celle-ci, *France Football Officiel* publia

¹ Cf. QUIDET, Christian, « Cet immense tableau : 11 ans d'escarmouches TV-Football », *Télé-Magazine* n° 260, 16/10/1960, pp. 76-77.

² Cf. CORBIN, Jean, « Le conflit de la Télévision avec la FFF », *France Observateur* n° 19, 12/05/1960, Fonds INA.

³ Cf. Note n° 52.

un entretien mené par M. Pinel, ancien joueur international et fondé de pouvoir d'une grande banque parisienne, et M. Toufait, président de la Commission centrale technique de la FFF.¹ Sous la forme d'une docte conversation d'érudits du football ayant fait leurs humanités, il s'agissait de réaffirmer tous les dogmes sous-tendant les prises de position successives de la FFF, notamment celui du droit inaliénable de propriété que « *possède tout entrepreneur sur le spectacle qu'il organise* » et de rejeter par avance sur la télévision les reproches qu'une situation bloquée ne manquerait pas de provoquer de la part des téléspectateurs dès que la saison de football 1960-1961 aurait débuté.

II.1.8 Christian Quidet fait la chronique du conflit et publie un projet de « protocole » avec Jacques Ferran

Le 16 octobre 1960, Christian Quidet publia sous forme de tableau récapitulatif un résumé de « *onze ans d'escarmouches TV-Football* ». ² Le choix lexical du journaliste n'était pas anodin. En lénifiant la dureté du conflit, il pensait à préparer le terrain pour l'initiative que l'hebdomadaire de programmes télévisés et *L'Équipe* avaient décidé de prendre : publier un projet de protocole qui obligerait les deux parties en conflit à sortir de leur mutique immobilisme. Dans la chronique des diverses étapes du conflit de Quidet, la guerre Football-TV, c'était « Clochemerle », une brouille grotesque de dirigeants qui n'arrivaient pas à se montrer à la hauteur des enjeux liés à leur bonne entente.

Le 19 octobre 1960, *L'Équipe* publia le projet de protocole élaboré conjointement avec *Télé-Magazine*. ³ Celui-ci avait été envoyé aux acteurs concernés selon une répartition des rôles savamment orchestrée. Le quotidien sportif avait adressé un exemplaire à la FFF et à la Ligue Nationale. *Télé-Magazine* s'était chargé de le faire parvenir au ministère de l'Information et à la RTF. En outre, comme pour prendre le peuple de France à témoin, on avait intégré un bulletin réponse grâce auquel les lecteurs pouvaient, selon le mode référendaire, exprimer leur accord ou leur désapprobation du document produit. La présentation des trois articles du protocole était précédée d'un paragraphe introductif qui se montrait très critique vis-à-vis de la méthode de négociation du nouveau directeur général de la RTF, Raymond Janot. Certes, la réunion tenue dans le bureau de ce dernier le 12 avril 1960 avait quelque peu détendu

¹ Cf. «Télévision – Football», *France Football Officiel* n° 751-752, pp. 1 & 4.

² Cf. QUIDET, Christian, « Cet immense tableau : 11 ans d'escarmouches TV-Football », *Télé-Magazine* n° 260, 16/10/1960, pp. 76-77.

³ Cf. «Voici notre projet de protocole TV-Football», *L'Équipe*, 19/10/1960, Fonds INA.

Cf. « Télé-Magazine propose un protocole d'accord Télés-Football », *Télé-Magazine* n° 261, 23/10/1960, pp. 72-73.

l'atmosphère et apaisé les esprits. Au point même que Janot déclara alors à la presse présente ce jour-là Rue Cognacq-Jay qu'il n'y avait plus de querelle de personne et que les deux parties allaient pouvoir se revoir prochainement pour élaborer un protocole d'accord. La FFF et la Ligue Nationale croyant à cette promesse, accordèrent à la RTF toutes les autorisations de retransmission qu'elle sollicita durant la fin de saison. Mais les mois passèrent et la RTF demeura muette, sauf pour solliciter une retransmission de temps à autre. Janot aurait, selon le quotidien sportif, même déclaré « *qu'ayant dépassionné le débat, il considérait le problème des relations TV-Football comme résolu* ». De premiers tiraillements s'étaient faits jour lorsque la RTF sollicita l'autorisation de retransmettre le match retour de la Coupe Intercontinentale des clubs opposant le Real Madrid au Peñarol Montevideo le dimanche 4 septembre 1960 en nocturne. La FFF avait attendu le tout dernier moment pour l'accorder. L'irritation des téléspectateurs fut en outre amplifiée par la coupure de 35 minutes qui perturba gravement la réalisation de la TVE. Puis, elle avait répondu négativement à la demande de la RTF concernant la retransmission du match Suisse-France qui s'était disputé le mercredi 12 octobre 1960.

La RTF ne pouvait se montrer surprise de la mauvaise humeur des dirigeants du football, qui étaient dorénavant décidés à refuser systématiquement toute autorisation de retransmission aussi longtemps que les rapports entre la télévision et le football resteraient anarchiques et instables en raison de l'absence d'un cadre écrit. Le fait qu'un tel texte régissait déjà les rapports de la radio et du football, ne faisait que renforcer leur position. Le protocole de *L'Équipe* et de *Télé-Magazine* répondait donc à un danger pressant, celui d'une disparition durable du football des petits écrans français si un accord écrit n'intervenait pas rapidement entre les deux parties en conflit.

Le protocole rédigé par Jacques Ferran et Christian Quidet ne contenait pas plus de trois articles. Leur brièveté permet que nous les reproduisions ci-après. Notons que les deux journalistes les insérèrent dans l'entretien explicatif et complémentaire qu'ils menèrent autour de ces clauses contractuelles. Dans sa première prise de parole, Jacques Ferran présentait la méthodologie retenue. Elle était classique et privilégiait la rédaction d'articles de base autour desquels des solutions de collaboration pouvaient être envisagées. Soucieux de ne pas outrepasser leur rôle, les deux journalistes se refusaient à aborder de manière détaillée la question des tarifs pratiqués par la RTF. Dans un appendice à leur échange, ils n'évoquèrent que le principe de l'indexation de la somme convenue sur le nombre de récepteurs en service dans l'Hexagone. Rappelant l'importance des recettes des matches de l'équipe de France pour l'équilibre des finances de la FFF, Jacques Ferran envisageait que même pour les matches se

déroulant en semaine, il serait souhaitable que la RTF ne verse pas une somme forfaitaire, mais un montant correspondant au manque à gagner particulier que la retransmission représentait pour chaque match. Bien que formulée dans le but de favoriser l'entente entre les deux partenaires, cette suggestion de Jacques Ferran n'était pas opérante. En effet, et c'était le cas de la France au début des années 1960, il était assez malaisé de déterminer pourquoi une sélection nationale ne faisait plus le plein de spectateurs à domicile. Quel rôle revenait à la couverture télévisée dans la désaffection du public ? Quel était l'impact de l'apparition de nouveaux loisirs, notamment dans les grands centres urbains ? Combien de supporters étaient tout simplement déçus du niveau de jeu pratiqué par les Bleus ? Est-ce que Paris était vraiment une capitale qui aimait le football ?

Article Premier

- A) *La RTF s'engagerait à ne jamais relayer des matches de football proposés par l'Eurovision, au cas où l'une de ces retransmissions risquerait d'entrer en concurrence avec un match officiel disputé le même jour et à la même heure sur le territoire français.*
- B) *En revanche, la FFF s'engagerait à ne jamais s'opposer, sous réserve d'en avoir été avisée, à toute retransmission non concurrentielle provenant de France ou de l'étranger.*

Article 2

- A) *La FFF et la Ligue s'efforceraient, pour les matches de l'équipe de France disputés le dimanche, d'accorder à la télévision, dans le pire des cas, le dernier quart d'heure en direct, et dans le meilleur des cas la dernière demi-heure.*
- B) *Elles s'efforceraient également de penser à la télévision dans le choix des dates correspondant à son calendrier international.*

Article 3

- A) *À moins d'impossibilités exceptionnelles ou de concurrence importante, la Ligue s'engagerait à autoriser les matches du samedi de tous les clubs de 1^{ère} et de 2^{ème} Divisions qui jugeraient intéressant de traiter un reportage en direct avec la télévision. Elle laisserait à ces clubs l'initiative de cette transaction.*
- B) *En d'autres occasions, même le dimanche, la Ligue ne s'opposerait jamais à ce que la télévision donne en différé les matches de championnat, sous réserve que cette retransmission soit diffusée à une heure permettant aux spectateurs des stades d'avoir regagné leur domicile.*

Tenant compte des difficultés à établir le calendrier des rencontres internationales en excluant totalement l'option d'en programmer certaines le dimanche, Ferran et Quidet s'étaient efforcés de formuler un deuxième article qui garantissait, compte tenu des éventuelles contraintes incontournables, une visibilité maximale de l'équipe de France.

Le dernier article abordait la visibilité du football national, plus particulièrement celle du championnat de Division 1. Cet article 3 appelait deux types d'observation. D'une part, l'absence de mention de la finale de la Coupe de France confirmait que sa retransmission en direct ne souffrait plus de discussion et que les autorités du football auraient eu beaucoup à perdre à la refuser, quels que soient les griefs qu'elles pouvaient nourrir à l'égard de la RTF par ailleurs. Indéniablement, ses termes renforçaient l'intérêt de l'*Ampex*, même si la grille des programmes dominicaux était traditionnellement conçue de telle manière que toute diffusion d'un spectacle sportif après 17 heures bouleversait le déroulement de la soirée.

En conclusion, les deux journalistes présentaient une liste de rencontres qui pourraient ou auraient pu être vues sur le petit écran si leur protocole avait déjà été accepté pour la saison 1960-1961 par les deux parties concernées :

- 1) *Trois matches de l'équipe de France au complet : Pologne-France (mercredi après-midi), Suisse-France (mercredi soir) et France-Belgique (mercredi soir).*
- 2) *Le dernier quart d'heure ou la dernière demi-heure de Suède-France, de France-Bulgarie et d'Espagne-France, ainsi que la totalité de ces matches en différé.*
- 3) *Les meilleurs matches de la Coupe d'Europe, dont Real Madrid-Barcelone et Barcelone-Real Madrid, Reims-Burnley, etc., jusqu'à la finale en mai 1961.*
- 4) *De grandes rencontres internationales entre équipes étrangères, ayant lieu en semaine (ce qui est le cas, en particulier, de tous les matches joués en Grande-Bretagne).*
- 5) *Des matches de Championnat et de Coupe reportés ou rejoués en semaine : au moins une quinzaine de matches par saison.*
- 6) *La finale de la Coupe de France (un dimanche) et celle de la Coupe d'Angleterre (un samedi).*
- 7) *De grands matches amicaux internationaux, tel que Racing-Arsenal, ou les matches du Tournoi de Paris.*

Ce programme, sûrement satisfaisant pour les téléspectateurs, pariait par exemple sur l'intérêt authentique que la RTF aurait pour des rencontres de Coupe d'Europe. Pourtant, l'offre de football européen des clubs que la RTF développera dans les années 1960 restera avant tout marquée par la limitation de ses budgets. En règle générale, notre analyse de l'offre télévisuelle le démontre, la RTF proposera rarement plus que la retransmission de la finale, dès que les clubs français auront été éliminés de la compétition. Les matches sans participation française qu'elle relayera devaient être « donnés » par un grand nombre de sociétés de télévision pour en diminuer le prix.

Lors de sa réunion du 29 octobre 1960, le Bureau fédéral approuva sans restriction le protocole que *L'Équipe* et *Télé-Magazine* avaient adressé Rue de Londres.¹ Dancausse, au nom de la Ligue, en fit de même tout en précisant que, dans ses grandes lignes, le texte était conforme aux propositions qui furent admises « *par tous lors de la réunion mixte Football-Télévision du samedi 30 mai* ». La déclaration de Dancausse confirmait l'analyse de Jean Corbin qui évoquait les négociations secrètes que menaient les deux camps. En effet, la presse quotidienne ou hebdomadaire n'annonça ni ne commenta *a posteriori* de rencontre ayant eu lieu le 30 mai 1960. Raymond Marcillac écrivit à *Télé-Magazine* pour confirmer que la RTF ne demandait qu'à s'entendre avec le football et qu'elle était prête à reprendre le contact sur la base du protocole proposé par *L'Équipe* et *Télé-Magazine*.

L'année 1960 s'acheva sans que le fameux protocole ne fût signé. Probablement pour montrer à ses lecteurs que l'initiative prise avec *L'Équipe* n'avait rien d'un coup de publicité, *Télé-Magazine* publia une photo que l'on classifierait aujourd'hui dans la rubrique « people ». Sur le cliché, on reconnaît Raymond Marcillac et Jacques Ferran en conversation avec un tiers lors du cocktail donné à la Terrasse Martini à l'occasion du 20^{ème} anniversaire de l'Association Sportive de la RTF. La légende photographique informait le lecteur que, malgré l'immobilisme apparent sur le front du conflit Football-TV, des contacts et des négociations avaient lieu sans cesse.²

II.1.9 février 1961 : Premier accord-cadre football-TV

Après la pause hivernale, alors que le cycle des matches retour était entamé et que les clubs professionnels avaient déjà fait leur entrée dans la compétition de la Coupe de France, le protocole d'accord n'était toujours pas signé. Dans son numéro paraissant le 22 janvier 1961, *Télé-Magazine* rapportait des bruits de couloir et des rumeurs faisant état de l'imminence d'un accord entre les parties en conflit sur la base du document élaboré par *L'Équipe* et *Télé-Magazine*.³ Cet article relatait en outre un fait qui semblait devoir prendre une importance certaine dans le cadre des futures négociations que les acteurs majeurs de la télédiffusion du football en France seraient amenés à reprendre régulièrement. Il était prévu à bref délai que le Haut-Commissariat à la Jeunesse et aux Sports et la RTF créent une commission chargée

¹ Cf. « Le Bureau fédéral : Nous n'attendons plus que l'accord de la télévision », *Télé-Magazine* n° 263, 06/12/1960, pp. 72-73.

² Cf. « Ils évoquent le problème Football-TV », *Télé-Magazine* n° 269, 18/12/1960, Fonds INA. L'interlocuteur de Ferran et Marcillac était un conseiller technique du directeur général de la RTF, Raymond Janot.

³ Cf. « Accord TV-Football pratiquement conclu », *Télé-Magazine* n° 274, 22/01/1961, p. 77.

d'étudier le rapport du sport avec la radiodiffusion sonore et visuelle. La création de cette commission obéissait-elle à une logique interventionniste du gouvernement ? Tel semblait être le cas, car les autorités du football avaient très clairement affirmé par voix de presse qu'elles souscrivaient aux termes du projet de protocole présenté par *L'Équipe* et *Télé-Magazine* et attendaient que la RTF donnât suite à l'initiative des gens de presse. Cité par *Télé-Magazine*, le communiqué officiel concernant la future commission révélait implicitement que sa création avait été avant tout dictée par le conflit qui était sur le point d'être réglé :

« Cette commission examinera notamment les moyens de coordonner les activités d'information et de propagande sportive exercée par la Radiodiffusion et Télévision et recherchera dans ce but les conditions d'une collaboration entre les responsables du sport français et les organismes de radiodiffusion. »

Selon ce communiqué, cette commission n'avait pas d'entrée une mission pérenne que le développement du parc de récepteurs ou la création d'une deuxième chaîne annoncée pour 1962 pouvaient pourtant justifier. Pour le gouvernement, il s'agissait avant tout de ne pas laisser la situation s'enliser dans un immobilisme qui lui vaudrait des reproches de la part des téléspectateurs. Le déplacement à Madrid le dimanche 2 avril 1961, dimanche de Pâques, constituait assurément une échéance où l'on pouvait craindre une crispation. Le coup d'envoi étant fixé à 17 heures, chacune des parties devait faire une concession pour éviter une relance du conflit. La RTF devait renoncer à la première mi-temps et la FFF devait, pour faire bonne mesure, accorder l'intégralité de la deuxième mi-temps. Avant d'en arriver à de telles considérations, il était évident que des accords informels et *ad hoc* ne pouvaient plus être satisfaisants, compte tenu des motifs de frustration que les téléspectateurs avaient dû surmonter au cours de la saison 1959-1960. L'article de *Télé-Magazine* se montrait plutôt optimiste, notamment parce que dans une interview accordée au *Méridional*, Dancausse s'était exprimé très clairement quant aux progrès réalisés au cours de discrets pourparlers menés avec la RTF :

« Les pourparlers sont actuellement très bien orientés et très avancés. Nous pourrions annoncer un accord ferme plus tôt que vous ne le pensez. Cette année, sans doute, le public de la TV sera plus favorisé qu'en 1960. Mon prochain séjour à Paris pourrait se révéler déterminant à ce sujet. (...) Les obstacles sont levés. (...) le problème est résolu, à quelques détails de rédaction près. Il faut cependant mettre l'accord noir sur blanc et il y a toujours des points secondaires qui accrochent, des points de forme seulement. Je verrai vraisemblablement M. Janot pour régler tout cela. »

Effectivement, le samedi 4 février 1961, au terme d'une réunion de travail menée au ministère de l'Information, la FFF, la RTF et la Ligue Nationale signèrent dans l'après-midi un protocole d'accord concernant la retransmission télévisée des matches de football. L'évènement était jugé suffisamment important pour que la couverture du JT de 20 heures ne se limitât pas à diffuser quelques images convenues des signataires paraphant le document et se serrant la main. Non seulement les téléspectateurs purent constater que le protocole d'accord avait été signé avec une pompe et un cérémonial presque dignes d'un traité diplomatique. Mais en outre, entouré des signataires, Raymond Janot, le directeur général de la RTF lut le communiqué suivant qui fut intégralement reproduit dans la rubrique « Télévision » de *L'Équipe* du 6 février 1961 :

*« M. Raymond Janot, directeur général de la Radiodiffusion Télévision Française et MM. Pierre Pochonet et Louis-Bernard Dancausse, respectivement président de la Fédération Française et de la Ligue Nationale de football ont signé le 4 février 1961, une convention valable pour l'année 1961 et réglant la retransmission des matches de football à la Télévision. La RTF d'une part, la Fédération Française et la Ligue Nationale de football, d'autre part, se sont engagées à ne donner aucune publicité au contenu de cette convention dont le but est de garantir les intérêts légitimes des téléspectateurs et du football. Si à la fin de la présente année, il apparaît aux deux parties que ce but a été atteint, la convention sera reconduite pour 1962. »*¹

Dans la même rubrique, Jacques Ferran levait le voile sur ce « *secret de Polichinelle* » dont les signataires avaient décidé d'entourer les diverses clauses de l'accord officiel qui les liait désormais.² La démarche semblait surprenante au premier abord. Des acteurs représentant un organisme d'état exerçant un monopole public sur un média de masse et la fédération sportive comptant le plus grand nombre de licenciés annonçaient dans le cadre du JT le plus suivi qu'ils avaient enfin conclu un protocole d'accord attendu par le grand public depuis des mois, mais qu'ils n'en révéleraient pas le contenu. La raison invoquée pouvait effectivement dérouter les observateurs non avertis : le secret devait en faciliter l'application. Ferran levait immédiatement le voile sur les volets « secrets » du contrat : la RTF et le Football avaient probablement déjà convenu de la liste des « grands matches » dont la retransmission en direct était programmée, mais ils ne souhaitaient pas la communiquer pour ne pas créer de concurrence préjudiciable aux futures recettes aux guichets. Jacques Ferran exprimait son opposition à ces désormais traditionnels « *programmes d'actualités* » qui depuis 1952 peuplaient les annonces des programmes télévisés du week-end et qui, selon lui, en disaient à la fois trop et pas assez. Il prévenait déjà le lectorat de *L'Équipe* que le quotidien sportif ne se

¹ Cf. « Accord TV-Football enfin signé », *L'Équipe*, 06/02/1961, p. 10.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Le secret de Polichinelle », *L'Équipe*, 06/02/1961, p. 10.

sentait pas tenu de verser dans la connivence avec la RTF et le Football sur ce point et qu'il s'efforceraient d'indiquer aussi tôt que possible les matches que les téléspectateurs verraient et ceux qu'ils ne verraient pas.

Le lendemain, le mardi 7 février 1961, *France Football Officiel* annonçait très officiellement à son tour la signature de l'accord Football-TV.¹ Cette annonce se limita à la reproduction du communiqué de Janot. Aucun commentaire ne l'accompagnait.

C'est aussi ce jour-là que sortait *France Football*. Jacques Ferran consacra évidemment son éditorial de la semaine à l'évènement que tous les téléspectateurs amateurs de football attendaient depuis des mois.² Il présenta une chronique synthétique des relations Football-TV en soulignant d'entrée le caractère historique que revêtait la signature de l'accord du 4 février 1961 pour le football télévisé. Il s'agissait, rappelait-il, du premier texte officiel, établi et approuvé par les deux parties, et qui définissait leurs rapports. Ceux de la radio et du football étaient régis depuis longtemps par un texte prévoyant que la couverture radiophonique d'une rencontre ne pouvait débiter qu'à la mi-temps. Il ne souffrait pratiquement aucune contestation depuis les débuts de sa mise en œuvre. Bien entendu, Ferran, comme les signataires, espérait qu'il en irait de même pour l'accord Football-TV. Toutefois, une donnée qui changeait fondamentalement les choses n'avait pas échappé à l'analyse perspicace de Ferran : la télévision était un média jeune et ambitieux. La fascination qu'il exerçait sur les foules pouvait encore être renforcée de manière impressionnante alors que la radio était bien plus proche de sa performance maximale.³ Longtemps, du fait de l'attrait qu'elle exerçait sur le public, la télévision crut pouvoir se passer d'un protocole qui lui garantirait des droits, mais fixerait également ses devoirs. Ferran ne revenait sur le mot fameux de Sabbagh comparant les dirigeants du football à des vendeurs de savonnettes que pour mettre en évidence l'importance prise par les problèmes de personnes dans la pérennité du conflit. Celui qui fut durant des années le responsable des reportages en extérieur de la RTF était « *parfaitement indifférent* » aux problèmes que posait la couverture télévisée au sport populaire n° 1 du pays. Ferran reprochait en quelque sorte aux dirigeants de la RTF, qui se sentaient investis de la puissance publique, d'avoir ainsi durant une décennie souvent manqué du tact élémentaire dans leur approche d'un corps intermédiaire, certes encore en quête de respectabilité, mais qui avait déjà une importance considérable pour une grande partie de la population. Forts de

¹ Cf. «L'accord Football-TV», *France Football Officiel* n° 778, 07/02/1961, p. 1.

² Cf. FERRAN, Jacques, «Pourquoi ce masque ?», *France Football* n° 778, 07/02/1961, p. 3.

³ Pour citer un exemple éloigné du football, mais qui illustre on ne peut mieux le propos de Ferran, rappelons que dès 1938 Orson Welles avait plongé une bonne partie de la Côte Est des États-Unis dans l'effroi avec son adaptation radiophonique de la *Guerre des mondes* de H.G. Wells diffusée sur les ondes de CBS. En 1960, on ne faisait toujours pas prétendre faire mieux.

l'assurance que leur conférait le nombre de licenciés ou de spectateurs recensés, la FFF et la Ligue furent, quant à elles, longtemps coupables d'une certaine myopie en méconnaissant les risques qu'elles prenaient à indisposer la communauté virtuelle que constituaient la foule croissante des téléspectateurs.

Bien entendu, le directeur de l'autoproclamée « Bible du football » ne résista pas à la tentation de valoriser l'importance de l'initiative prise avec *Télé-Magazine*. L'accueil que le projet de protocole reçut de la TV et du Football donnait quelque crédit à sa version des faits. Lors de plusieurs entretiens avec Quidet, il était devenu évident qu'il y avait un certain nombre de points qui pouvaient faire l'objet d'un accord entre le Football et la TV. Il fallait en faire publiquement la démonstration en mettant les responsables des deux parties qui tergiversaient et se complaisaient dans des attitudes dilatoires au pied du mur :

« Nous pensons que cette initiative a été le coup de pouce décisif qui a déclenché tout le mouvement. Comment la TV et le Football auraient-ils pu continuer à s'ignorer alors que la preuve était là, noir sur blanc, qu'ils étaient d'accord ? Mais les hommes sont ce qu'ils sont. Ils peuvent difficilement admettre qu'ils ont si longtemps bataillé pour rien. C'est pourquoi il fallut encore attendre plusieurs mois pour que les pourparlers reprennent et pour que, dans un second temps, ils soient couronnés de succès. »

Si Ferran qualifiait la consigne du secret concernant les clauses du contrat de surprenante et de maladroite, il jugeait que cela n'était pas si grave, car ledit contrat devait « ressembler comme un frère » au projet de protocole que *L'Équipe* et *Télé-Magazine* avaient soumis aux deux parties en octobre 1960. Sur ce point, l'avis de Marcel Leclerc était clairement divergent :

« Comment ces messieurs ont-ils pu accepter de passer à l'écran pour déclarer, une fois de plus, qu'ils étaient d'accord, mais qu'ils ne diraient pas pourquoi. Ils venaient là, tous ensemble de remporter une victoire et ils n'ont su que gâcher cette minute historique. (...) Cette consigne absurde du silence, imposée, nous semble-t-il, davantage par la RTF, que par le football, est réellement très malvenue en un moment pareil. En signant ce protocole, la RTF a signé en même temps, comme cela lui arrive parfois, un nouvel acte de mépris à l'égard de son public auquel il n'est pas permis de savoir s'il doit se réjouir. »¹

À une question de *Télé-7-Jours* portant sur la justification de ce secret qu'il fallait garder au point d'annoncer à la France entière qu'on ne le romprait pas, Raymond Marcillac répondit

¹ Cf. LECLERC, Marcel, « La TV et le Football enfin d'accord ! », *Télé-Magazine* n° 277, 12/02/1961, pp. 72-74.

lapidairement qu'il en était ainsi « *afin d'éviter les polémiques et les fausses interprétations* ». ¹

II.1.10 Critique journalistique du traitement télévisuel du football après la signature de l'accord

Au début des années 1960, de nombreuses analyses évaluant l'impact du succès télévisé des rencontres de rugby sur les responsables du football furent distillées dans les articles traitant de la signature de l'accord du 4 février 1961. Elles illustrent une tendance pérenne des théories profanes portant sur le développement de la télévision : l'émission d'hypothèses ne bénéficiant pas d'études quantitatives élémentaires. Le point de vue exposé par Robert Bré était exemplaire à ce titre. En survalorisant le terrain que le rugby aurait gagné en étant un partenaire sans histoire de la télévision, ces analyses faisaient généralement peu de cas non seulement de l'implantation géographique limitée de ce sport, mais aussi de son potentiel de suspense beaucoup moins important, ce qui nuisait quand même de manière considérable à son attractivité télévisuelle. Celle-ci, par contre, était amplifiée par le fait que les nombreuses phases de jeu statiques permettaient, davantage que cela n'était alors le cas dans les réalisations des retransmissions de football, au réalisateur d'user de toutes les possibilités techniques dont il disposait. On pense notamment aux gros plans sur les visages meurtris des joueurs qui gagnaient par là des traits héroïques. On se rendra définitivement compte de l'inconvénient majeur que constituait la trop grande prévisibilité de l'issue des rencontres de rugby lorsque l'on tentera de baser des jeux de pronostics (loto sportif) sur des journées du championnat de rugby. Il nous semble que la « mode du rugby » devait bien davantage au fait qu'à partir des années 1950 la France, en tant que nation, affirmait son rang dans un contexte hostile, celui d'une épreuve traditionnellement dominée et gérée par les Anglo-Saxons, le tournoi des Cinq Nations. Surtout elle le confirma au cours des années 1960, alors que l'équipe de France de football connaissait une longue période de vaches maigres et qu'aucun club ne put suivre la voie tracée par le Stade de Reims dans les premières éditions de la Coupe d'Europe des clubs champions.

Dès le 14 février 1961, Ferran mesurait l'impact immédiat que la signature du protocole avait eu sur l'offre télévisuelle en matière de sport le week-end précédent. ² Le titre de son éditorial versait à dessein dans l'exagération pour souligner l'aberration que l'absence ou la présence

¹ Cf. BRE, Robert, «Traité TV-Football», *Télé-7-Jours* n° 47, 11/02/1961, p. 63.

² Cf. FERRAN, Jacques, «L'invasion du football télévisé», *France Football* n° 779, 14/02/1961, p. 3.

famélique du football télévisé en direct avait constituée pendant de longs mois. Il pointait aussi le fait que cette présence fortement accrue du football s'était faite au détriment du rugby, qui, grâce à la couverture en Eurovision du Tournoi des Cinq Nations et celle des matches disputés par le Racing ou le Stade Français en championnat, avait occupé les plages horaires des samedi après-midis précédents. Or, un « malentendu » s'était glissé dans les relations idylliques de la RTF et de la FFR. Même si des deux côtés, on s'empessa d'affirmer au plus vite que le problème avait été « aplani », Ferran voulut voir un effet immédiat dudit incident dans le fait que « le football régna en maître » sur le petit écran durant le week-end du 11 au 12 février 1961. Alors que le samedi après-midi, le rugby proposait au choix un test-match France B-Springboks ou un match du Tournoi mis en images par la BBC et proposé en Eurovision Écosse-Galles, la RTF programma un enregistrement magnétique de la rencontre de gala Vasco Da Gama-Real Madrid qui s'était déroulé au cours de la semaine à Rio de 15 heures 30 à 17 heures. Un résumé de dix minutes du test-match disputé dans l'après-midi fut programmé après le JT de 20 heures. Le dimanche, alors que des rencontres de rugby se disputaient à la même heure, on rediffusa le même résumé à partir de 15 heures 30 dans « Télé Dimanche ». Puis, de 16 heures jusqu'à 17 heures 30, on retransmit en direct la seconde mi-temps et les prolongations de la rencontre de Coupe de France Lyon-Angers qui se disputait à Paris. Ferran considéra qu'il s'agissait là moins d'un indice que les négociations secrètes entre la RTF et le Football avaient été poussées bien plus loin que ce qu'il avait pensé, qu'un signe de bonne volonté ostentatoire manifesté par les autorités fédérales. Il soulignait le fait que la retransmission d'une seconde mi-temps intégrale avait été soigneusement passée sous silence jusqu'au début de « Télé Dimanche » et ne doutait pas du fait que ce type d'opération conserverait un caractère tout fait exceptionnel à l'avenir. Revenant sur le spectacle télévisuel offert, il observait que le football, autant que le rugby, avaient le devoir de contrôler leur propre image donnée par le petit écran. La RTF pensait offrir une affiche de prestige en diffusant en différé Vasco Da Gama-Real Madrid. À l'arrivée, deux facteurs gâchèrent le spectacle promis. D'une part, la qualité très médiocre de l'enregistrement rendait difficile jusqu'à l'identification de certains des joueurs les plus connus du monde. Ensuite, la télévision brésilienne, qui avait réalisé les images, était une entreprise privée tirant ses revenus de la publicité. Elle n'avait donc pas hésité à incruster des messages publicitaires en surimpression sur des phases de jeu. Les techniciens de la RTF durent couper ces images au montage, ce qui faussait la restitution de la rencontre. Dernière critique émise par le directeur de *France Football*, le commentaire monocorde de Joseph Pasteur, réalisé en cabine, s'était très vite transformé en « *une plainte sur la mauvaise qualité*

de la rencontre », dont le rythme avait notablement baissé en seconde période. Il semble que Pasteur ignorait les réalités climatiques de l'été austral en Baie de Rio et n'avait pas réalisé, par exemple, que Di Stefano dut quitter le terrain, car il était littéralement épuisé, après avoir perdu plus de quatre kilos. Le journaliste de presse écrite Jacques Ferran ne résista pas à l'occasion qui lui était donnée de faire la leçon au commentateur de la TV :

« Ce fut exactement le match que cela devait être : mouvementé, électrisé, plein de fureur, de batailles, d'actions belles et de maladroites explicables. Il fallait raconter cela, faire goûter cela, au lieu de rêver à l'impossible. »

On évoque rarement les trains qui arrivent à l'heure, même si leur cadence n'est pas la plus élevée. Comme la couverture télévisée du football prit un rythme routinier, le sujet disparut des pages sportives de la presse quotidienne. Dans celles de la presse sportive, ce ne furent plus les aspects commerciaux ou politiques du football télévisé qui retinrent l'attention des chroniqueurs. Leur intérêt se portait maintenant davantage sur la qualité éditoriale, visuelle du spectacle proposé. Ci-après quelques extraits d'articles qui illustrent quelques-unes des représentations les plus diffusées par les journalistes de la presse sportive au moment où l'amélioration des caméras et la fiabilisation de l'*Ampex* commençaient à faire évoluer la réalisation des matches et des résumés en favorisant son émancipation de la monstration élémentaire.

Concernant le format des reportages, un papier intéressant, quoique non signé, parut dans le *Miroir du football* d'octobre 1960.¹ Il critiquait l'attitude des acteurs du conflit Football-TV qui avait empêché nombre de téléspectateurs de prendre leurs dispositions pour pouvoir suivre Real Madrid-Peñarol Montevideo. Concernant la qualité de la retransmission, le *Miroir du football* non seulement déplora la coupure due aux difficultés techniques rencontrées par la TVE, mais, constatant la frustration qu'elle avait engendrée, en tira des conclusions qui invalidaient une bonne part du futur protocole d'accord que la RTF allait passer avec le Football :

« Cet accident prouve qu'une retransmission partielle ne convient pas à notre sport. Tout comme est incompréhensible l'attitude d'un spectateur qui quitte le stade dix minutes avant la fin d'une partie, alors qu'elle n'est pas encore jouée. »

Robert Vergne, envoyé spécial à Madrid pour Espagne-France du 2 avril 1961, rédigea un petit article reprenant et précisant cet argument. Il parut dans la rubrique du courrier des

¹ Cf. «Télévision complète», *Le Miroir du football* n° 10, octobre 1960, p. 32.

lecteurs de *France Football* une dizaine de jours après la rencontre.¹ Les comptes-rendus et critiques du match rédigés au pied levé dans les travées de *Santiago Bernabeu* par les journalistes de l'hebdomadaire sportif pour pouvoir paraître dans l'édition du 4 avril 1961 avaient fait l'objet de nombreuses lettres critiques de la part des lecteurs/télespectateurs. Ces derniers reprochaient aux journalistes de la presse écrite d'avoir fait preuve de trop de mansuétude à l'égard des joueurs français, battus 2-0 par les Espagnols. Ayant été apostrophé à ce sujet dans les endroits où se déroulait sa vie sociale, Vergne finit par prendre sa plume pour rappeler quelques évidences aux lecteurs de *France Football*. D'une part, il répétait l'argument précité invoqué par le *Miroir du football* : on ne peut se faire une idée d'un match en n'en voyant qu'une partie. En effet, la RTF, nous l'avons déjà mentionné, n'avait retransmis que la seconde mi-temps à partir de 18 heures 14 pour respecter l'accord signé un mois plus tôt. Dans le cas d'espèce, Vergne considérait que cela renforçait le caractère biaisé et incomplet de la (télé)vision du match que les supporters de l'équipe de France restés dans l'Hexagone pouvaient avoir :

« D'abord, nos aimables contradicteurs nous accorderont qu'en n'ayant vu qu'une mi-temps du match, il leur est difficile d'émettre un jugement d'ensemble sur la partie. Cette lacune, qui s'impose d'évidence, est aggravée du fait que les télespectateurs ont été en l'occurrence, malchanceux, car l'essentiel du match s'est déroulé en première mi-temps. En effet, s'il faut attendre le coup de sifflet final pour connaître le dénouement d'un match, celui-ci se "construit" généralement en première mi-temps : sa trame apparaît et tout ce qui suit est généralement fonction de ce qui précède. Or, à Madrid, on peut dire que le match s'est pratiquement terminé à la 53^{ème} minute avec le deuxième but de Gento qui assurait aux Espagnols une marge de sécurité inespérée et plongeait les Français dans le pessimisme tant leur malchance était évidente à condition d'avoir vu tout le match. Les télespectateurs n'ayant vu que huit minutes de match RÉEL, nous permettront donc d'avoir une opinion sensiblement différente de la leur sur le match comme sur les acteurs. »

De ce fait, Vergne estimait, non sans quelque argument valide, qu'il était préférable, pour un véritable amateur de football, de voir une partie en différé, plutôt que d'en suivre une mi-temps en direct. On opposera à cette appréhension des choses, qu'en 1960 ou en 2012, la grande majorité des télespectateurs qui suivent le football à la télévision n'étaient pas des amateurs au sens où l'entendait Robert Vergne et ne le sont toujours pas. *A contrario*, les grands témoins que nous avons interviewés dans le cadre de notre étude, eux l'étaient et le sont assurément. Sans exception, ils nous ont tous confirmé préférer regarder les matches télévisés absolument tout seuls *« pour ne pas être dérangé »*. Or, en 1960, en raison de la rareté relative des récepteurs, regarder un match télévisé est généralement une activité collective.

¹ Cf. VERGNE, Robert, « Télévision partielle et vision totale », *France Football* n° 787, 11/04/1961, p. 23.

Exploitant l'argument déjà éculé de l'avantage que l'observateur présent dans l'arène avait sur le téléspectateur, Robert Vergne avançait un avis définitif : le football n'est guère télégénique.

Pour expliciter cette opinion, qui entrainait en contradiction apparente avec l'opinion du plus grand nombre, Vergne invoquait le champ de vision « cyclopéen » et trop bidimensionnel de l'objectif de la caméra, sa faiblesse intrinsèque pour capter de manière satisfaisante la réalité du football :

« (...) il y a en effet une trop grande dispersion d'intérêt, une trop grande vitesse de ballon et surtout un manque de recul et de profondeur pour juger de la valeur exacte d'une action, du danger qu'elle présente. Une mêlée de rugby avec son centre de gravité, une arrivée de course (quelle qu'elle soit) avec un point fixe, et, à fortiori les sports à deux : boxe, escrime, tennis, par exemple peuvent être parfaitement CADRÉS par la caméra. Le football, lui, est trop mouvant, trop riche aussi pour être totalement "dominé" par la caméra. En un mot, il y a, en football une "quatrième dimension" que le petit écran ne peut pas nous restituer. »

S'inscrivant dans l'esprit de la critique émise par Jacques Ferran à l'encontre de Joseph Pasteur pour sa prestation lors de Real Madrid-Peñarol Montevideo, Vergne regrettait que les commentateurs de télévision remplissaient bien trop rarement une fonction compensatrice en comblant cette lacune intrinsèque de la caméra. À son avis, le rôle du commentateur était donc avant tout de parler de ce que le spectateur ne pouvait voir, mais qui influençait le jeu, permettant ainsi à ce dernier d'avoir une compréhension de l'ensemble des événements se déroulant sur la pelouse.

Ce type d'argument était devenu classique dès l'apparition des directs sportifs et les observateurs jouissant du plus grand prestige dans la presse sportive le martelaient inlassablement. Quelques semaines après Robert Vergne, ce fut le tour de Gabriel Hanot de procéder à une démonstration similaire dans les pages de *France Football* :

« (...) Du reste, la télévision ne réussit dans aucun pays à exprimer dans son intégralité et sa vérité la valeur exacte du jeu. L'objectif ne parvient pas à remplacer l'œil. Passe encore pour le rugby qui est, sinon statique, du moins massé et où les mêlées constituent le principal des actions. Mais le football, qui occupe tout le champ de jeu en profondeur et souvent en largeur, ne se laisse pas circonscrire dans une petite surface. La balle va si vite d'un point à un autre que la caméra s'est trouvée jusqu'à présent incapable de la suivre. Il faut être présent autour du terrain pour la suivre dans sa course, son ambiance et, à plus forte raison, dans l'effort de démarquage et de marquage des joueurs sans ballon. Aussi est-il aventureux de porter un jugement sur une rencontre que l'on a observée seulement à la télévision, où chaque but réussi paraît simple, facile, banal, parce qu'on n'a pas vu comment il a été préparé et amené. »¹

¹ Cf. HANOT, Gabriel, «La télévision peine», in «En regardant vivre le football du monde», *France Football* n° 793, 23/05/1961, p. 22.

Toutefois, si Gabriel Hanot maintint jusqu'à la fin de sa carrière journalistique son opinion concernant les limitations de la caméra, il en reconnaissait aussi les mérites (limités) et l'usage que l'on pourrait en faire pour la formation et la préparation des joueurs :

« La caméra peine pour les ensembles, les mouvements d'attaque ou de défense, les évolutions des hommes sans ballon ; mais elle saisit bien le détail du jeu, l'exploit technique, l'adresse de l'action, le contrepied fidèle du rythme et de ses changements. Malgré ses avantages, elle ne saurait - chacun peut s'en rendre compte à la télévision – rivaliser avec la vue directe pour le profane comme pour le technicien. »¹

On opposera aisément aux arguments de Vergne ou d'Hanot que le profane se comportait généralement au stade comme dans sa salle à manger : il suivait, obsédé, la course du ballon sans percevoir, ou si peu, le jeu sans ballon des deux équipes. En outre, la retransmission télévisée était déjà sans conteste, et malgré tous ses défauts intrinsèques, le meilleur ersatz imaginable pour tous ceux qui, faute d'être dotés des moyens financiers requis ou du don d'ubiquité, ne pouvaient être présents dans les gradins. Le récit journalistique, s'il bénéficiait du recul et de l'élévation qu'implique l'expression écrite, était encore moins à même que l'image animée à restituer la simultanéité des mouvements du porteur du ballon, de ses équipiers et de ses adversaires dans une même phase de jeu. Au-delà des lacunes de la caméra, du reproche de redondance adressé presque partout aux commentateurs de football de la télévision, il y avait pourtant une spécificité française que nous avons essayé de mettre en évidence dans notre analyse de l'offre. Elle s'inscrira dans la durée et se traduira avant tout dans les choix éditoriaux du service des sports et le style de commentaires adopté et cultivé par ses « spécialistes » du football. Si ceux-ci prêtèrent très tôt le flanc à la critique, les pratiques ne changèrent guère au cours de la période retenue pour notre étude.

Roger Chabaud, qui adoptait un ton faussement candide dans la « Chronique d'un provincial » qu'il tenait régulièrement dans *France Football*, portait dès la pause estivale de 1961 un regard critique sur le traitement que la RTF réservait, déjà ou encore, au football, forte qu'elle était maintenant de la certitude que le rapport de force avait changé de nature :

« Protocole secret ou non, il ne semble pas que le téléspectateur moyen ait eu à se louer beaucoup cette saison de la contribution de la télévision à ses plaisirs. En gros, on ne lui a pas davantage apporté que les saisons précédentes, et toujours dans une chicherie de moyens et de précautions qui font du football télévisé une sorte de plaisir honteux, inavouable. Comme nous avons eu l'heur de le préciser il y a quelque temps, cet état de choses gêne davantage le football que la télévision. Celle-ci, désormais adulte, et quelquefois un peu plus, peut sans dommage boudier le football, lui ne peut plus

¹ Cf. HANOT, Gabriel, « Limites de la caméra », in «En regardant vivre le football du monde», *France Football* n° 836, 20/03/1962, p. 25.

bouder la télévision. Non pas seulement parce qu'elle se retourne contre lui, mais surtout parce qu'il a et aura de plus en plus besoin de la télévision pour résoudre ses propres problèmes. »¹

Après avoir abordé les rapports institutionnels Football-TV, Chabaud passait à un exercice qui avait rarement cours dans la presse sportive : la franche critique de collègues dans l'exercice de la profession.²

« Actuellement, il faut le dire, le football n'est pas véritablement bien traité à la télévision. Je veux dire clairement que, les choses étant ce qu'elles sont, il ne dispose ni d'un Chapatte, ni d'un Couderc. C'est-à-dire qu'il n'a à son service aucun animateur spécialiste disposant de l'activité multivalente de l'un et de la foi endoctrinante de l'autre. Bref, même compte tenu de la réticence des autorités du football, on pourrait le traiter beaucoup mieux à la télévision qu'on ne le fait. J'entends par là, d'une part avec plus de technicité, voire de compétence et d'originalité, d'autre part avec plus de foi. Or on le traite en parent riche dont il n'y a rien à attendre quoi qu'il arrive et qui n'a besoin de rien, sauf peut-être de ne pas être ignoré. Et d'autre part, on néglige de s'enquérir de lui, de ses problèmes de fond ou de forme qui eux, passionnent les téléspectateurs. Je prends quelques exemples. Quand le Real a perdu à Barcelone (événement s'il en fut), pourquoi ne pas aller au fond des choses, discuter l'arbitrage par exemple, séquences à l'appui, et spécialistes au micro ? Quand on assure la Coupe d'Angleterre, pourquoi ne pas évoquer le problème de la pelouse coupe-jambes de Wembley, comment ne pas corriger une appréciation trop unilatérale de ce qu'on voyait (Tottenham jugé à l'échelle de Reims ou du Racing, alors que la veille Arsenal avait jonglé avec les Pingouins) ? Et pourquoi ne pas faire à la mi-temps de Sedan-Nîmes (finale de la Coupe de France) les remarques tactiques en ce jour capitales ? Pourquoi ne pas soulever, lors d'une table ronde, par exemple, l'ensemble des problèmes actuels du football français ? Ne pourrait-on pas aussi montrer un entraînement, nous confronter avec tel joueur en vedette, ou tel aspect d'un match à histoires (par exemple Nîmes-Sedan en Coupe de France) ? (...) On a vu cent fois, à la télé, les responsables, les penseurs, ou les vedettes du basket, du rugby, du cyclisme, du ski. On ne vit qu'une seule fois le regretté président Dancausse lors d'une signature d'accords secrets, apparition plus que furtive et évasive. Bref, tout se passe de la part du football comme si tout était assez bon pour la télé, et de la part de la télé comme si tout était assez bon pour le football. »

Les commentateurs en charge du football, Thierry Roland et Jean Quittard, qui étaient directement visés par la critique de Chabaud, ne devinrent jamais des adeptes de l'autocritique. Bien plus, ils s'épanchèrent régulièrement dans les magazines de programmes télévisés pour déplorer les « attaques personnelles » dont ils faisaient l'objet dans le courrier des lecteurs ou les chroniques de *France Football*, de *L'Équipe* ou plus rarement du *Miroir du*

¹ Cf. CHABAUD, Roger, «La télé et le foot», in « Chronique d'un provincial », *France Football* n° 803, 01/08/1961, p. 15.

² Lors de notre entretien avec Rainer Holzschuh, éditeur du *Kicker*, celui-ci avait justifié la relative rareté de critique télévisuelle dans l'hebdomadaire sportif ouest-allemand en rappelant un principe respecté par plusieurs générations de journalistes officiant dans sa rédaction : « Il n'y a pas d'histoires de bonnes femmes dans "Der Kicker" et on n'écrit pas non plus de papiers sur les collègues. » (« Im "Kicker" gibt es keine Mädchengeschichten und über Kollegen wird auch nicht geschrieben. »), Entretien avec Rainer Holzschuh (29/07/2011)

football.¹ Toutefois, leurs prestations ne leur attirèrent jamais autant d'hostilité que Raymond Marcillac n'en suscita par sa gestion du dossier Football-TV ou par ses airs d'homme pressé, sûr de lui. Proche du pouvoir politique, Marcillac éprouvait beaucoup de déplaisir à ne pas obtenir immédiatement ce qu'il exigeait et ne souffrait pas que l'on attribuât son ascension professionnelle à son entregent politique.² Dans le numéro de *Télé-Magazine* qui couvrait la signature de l'accord Football-TV, le chroniqueur et échetier François Brigneau revenait sur un différend qui l'opposait à Marcillac. Évoquant les péripéties du « cas Darget », Brigneau avait prêté à ce dernier un propos qui visait Marcillac « dont la position politique a été sans conteste un facteur important de la soudaine promotion ».³ Marcillac, qui avait rejoint l'équipe des présentateurs du JT, réagit immédiatement en envoyant une lettre incendiaire au propriétaire de *Télé-Magazine*, Marcel Leclerc, en citant en guise de conclusion l'article de loi qui obligeait ce dernier à insérer sa rectification. Leclerc donna carte blanche à Brigneau pour défendre son point de vue. Il prit le prétexte de la lettre de Marcillac pour dresser le portrait au vitriol d'un personnage dont l'arrivisme n'avait d'égal que le manque de talent journalistique. En stigmatisant l'opportunisme de l'engagement partisan évolutif et des affinités politiques fluctuantes de Marcillac, le papier de Brigneau mettait aussi le doigt sur les relations étroites existant entre le pouvoir politique central et des services que l'on pourrait considérer secondaires, tels celui des sports. Or ses membres comptaient à l'évidence parmi les personnages publics les plus connus du pays et avaient des temps d'antenne considérables. À un degré bien moindre que le JT, la couverture télévisée du football constituait donc un enjeu politique important par le nombre de citoyens concernés à divers titres par sa solution. Marcillac « démasqué », Brigneau avait achevé son « droit de réponse » en insinuant que derrière les négociations Football-TV s'étaient déroulés des bras de fer et des jeux plus subtils qui concernaient l'exercice véritable du pouvoir Rue Cognacq-Jay, ce dont les amateurs de football télévisé n'avait aucune raison de se réjouir :

¹ En raison de la longévité de sa carrière et de son style de commentaires, Thierry Roland générera une « littérature critique » particulièrement abondante. Dans cette masse, la lecture de l'entretien et de l'analyse réalisés par Philippe Le Guern référencés ci-après nous semble plus particulièrement profitable.

Cf. LE GUERN, Philippe, « "On ne sait pas trop si je suis un enclé ou si je suis relativement correct" - Entretien avec Thierry Roland », in GABASTON, Pierre, LECONTE, Bernard, *Sports et télévision, regards croisés*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 157-182.

Cf. LE GUERN, Philippe, « Le "beauf" et la vedette ? Thierry Roland et la construction d'une identité professionnelle », in GABASTON, Pierre, LECONTE, Bernard, *Sports et télévision, regards croisés*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 183-198.

² Cf. « Les colères de Marcillac », *L'Équipe*, 07/02/1961, p. 9.

³ Claude Darget était un journaliste polyvalent. Dans le registre sportif, il eut beaucoup de succès en commentant le tennis et surtout le catch, où il put laisser libre cours à son humour cinglant. Après le retour aux affaires du Général De Gaulle, on l'éloigna de la présentation du JT, car il était souvent imprévisible ou irrévérencieux dans les commentaires qu'il donnait des nouvelles qu'il annonçait à l'antenne. Marcillac chercha aussi à l'éloigner du service des sports, en dépit de sa popularité.

« (...) Oui, bonne semaine en vérité que celle où les Rastignac et les Bel-Ami se prennent dans les pièges qu'ils nous avaient préparés et où M. Janot et M. Terrenoire arrivent à obéir à ceux qu'ils rêvent de commander. »

II.1.11. 1962 : « l'affaire Quittard », un service des sports sous la critique

Dans la couverture que *France Football* assura du Congrès de la FIFA qui se déroula à Londres à la fin du mois de septembre 1961, on chercherait en vain une ligne sur les négociations imminentes avec l'UER portant sur les droits de retransmissions des Coupes du monde 1962 et 1966. Or, leur conclusion par la signature du contrat liant les deux parties le 14 avril 1962 ne fit pas davantage l'objet d'un article particulier dans le corpus de titres de presse que nous avons retenus dans notre corpus.¹ Le manque d'intérêt du milieu journalistique pour cet aspect de l'organisation du plus important évènement du calendrier du football international ne s'explique que par le fait que tout le monde savait que la retransmission en direct des rencontres était impossible depuis le Chili. Il n'y avait donc pas matière à voir se développer des négociations à rebondissements comme celles qui avaient précédé l'obtention par l'UER des droits concernant les JO de Rome en 1960.

Au début de l'année 1962, l'attention des observateurs du football télévisé était donc davantage focalisée sur l'évolution des programmes quotidiens de la télévision nationale que sur les développements de la retransmission des grands tournois internationaux. L'année 1962 débuta avec une polémique qui s'inscrivait dans le droit fil des critiques dont faisaient l'objet les prestations des commentateurs de la RTF que nous avons évoquées précédemment. Tout commença avec la retransmission dans le cadre de « Télé Dimanche » de la seconde mi-temps du match de Coupe de France stade Français-Nîmes Olympique qui se déroulait au Parc des Princes. Jean Quittard, dans un mauvais jour, assurait le commentaire. La lettre très critique d'un lecteur suisse de *France Football* lança un débat « Pour ou contre Jean Quittard ».² Celui-ci monopolisa une bonne part de la rubrique du courrier des lecteurs de l'hebdomadaire au cours du mois de février. *France Football* se garda de s'ériger en censeur et se « contenta » de publier « les lettres les plus intéressantes ». Celles-ci étaient en majorité offensantes, le mot est faible, pour Quittard. On lui reprocha de ne pas connaître le nom des joueurs, de mal posséder les règles du jeu, de parler pour ne rien dire. On se demandait de quel appui politique

¹ Cf. CHISARI, Fabio, « Quand le football s'est mondialisé : la retransmission télévisée de la Coupe du monde 1966 », in *Histoire et Sociétés* n° 18-19, 2^{ème} et 3^{ème} trimestres 2006, pp. 222-237.

² Victime d'un grave accident sur la route du Tour de France 1961, Quittard en garda des séquelles physiques. On ne peut évaluer avec certitude à quel point cela affecta sa perspicacité de commentateur. Cela influença sûrement sa réaction aux critiques émanant des téléspectateurs. Jean Quittard décèdera à la fin de l'année 1962. C'est en raison de son état de santé que Thierry Roland fut envoyé au Chili.

il pouvait bénéficier pour exercer son métier à la télévision.¹ *France Football* publia même une lettre expédiée par un entraîneur fédéral, un certain M. Gebant, en poste dans le Territoire de Belfort, qui estimait que « *la télévision ne supportait pas la médiocrité* ».

Sur la même page figurait, comme souvent, la chronique de Roger Chabaud. Son titre semblait explicite quant à son propos. Sans jamais citer le nom de Quittard ou d'un autre commentateur officiant au service des sports de la télévision, ses piques ne pouvaient qu'être dirigées contre eux, monopole d'état et chaîne unique oblige. Après avoir démontré comment le radioreporter jouissait de la licence poétique de celui qui voyage, raconte ses aventures et que son auditoire doit littéralement croire sur parole, au risque de se rendre compte qu'il s'est fait bernier en voyant plus tard les images de la partie narrée, Chabaud donnait sa définition d'un bon commentaire télévisé et les lecteurs de *France Football* se rendaient bien compte qu'il s'agissait d'une denrée rarement proposée par l'équipe du service des sports de la RTF, surtout depuis le départ de Jacques Sallebert :

« Dans la télévision, on ne demande pas du tout au présentateur d'émettre sa propre fréquence. Une des premières vertus, c'est de savoir se taire, ne pas se croire obligé de faire du bruit et de calquer sur le visible le reportage fastidieux qui ne conviendrait qu'à l'invisible. Ce qu'on souhaite tient à peu de chose, mais on verra que c'est très difficile. D'abord entoiler les séquences (comme eût dit Marcel Proust) de façon à faire percevoir l'espace orienté, la situation, bref, rendre intelligible ce qui paraît clair. Mais d'autre part ici (et c'est capital), il y a lieu de commenter légèrement, finement, de glisser un jugement qui éclaire le spectacle. La chose impardonnable, c'est de dire ce que tout le monde voit, de brasser les clichés, d'employer un mot pour l'autre (lancer pour passer, centrer pour ouvrir, glisser pour dévier, toutes choses irritantes pour le connaisseur). La chose essentielle par contre c'est d'éclairer, d'apprendre à voir, à juger, de souligner l'erreur et de l'expliquer, de faire comprendre une anomalie d'importance. Rien de tout cela n'est facile en direct et le spectateur est impitoyable. Car il voit. Ce que peut faire au mieux le présentateur c'est de lui apprendre à regarder. Ou l'aider à voir et à comprendre ce qu'il ne peut pas voir. C'est dans cette optique qu'il faut juger de tel ou tel des animateurs de la RTF. Mais en toute bonne foi, il faut dire que jusqu'ici le football n'a pas bénéficié d'un appui aussi exclusif, enthousiaste et compétent que par exemple le cyclisme ou le rugby. »²

Le débat continua dans l'édition du 27 février 1962, mais la rédaction considéra qu'il fallait le clore désormais et se réjouissait du vif intérêt manifesté par les lecteurs pour cette thématique.³ Pourtant, dès le numéro suivant, le débat reprenait. Que s'était-il passé ?

Le 28 février 1962, la RTF assura pour l'Eurovision la mise en image du match d'appui du quart de finale entre le Real Madrid et la Juventus de Turin. Outre les lecteurs qui se plaignaient de l'anomalie que constituait le fait que la RTF réalisât la retransmission de la

¹ Cf. «Le Courrier des lecteurs de France Football», *France Football* n° 832, 20/02/1962, p. 27.

² Cf. CHABAUD, Roger, «Radio et Télévision», », in « Chronique d'un provincial », *France Football* n° 832, 20/02/1962, p. 27.

³ Cf. «Le Courrier des lecteurs de France Football», *France Football* n° 833, 27/02/1962, p. 27.

première mi-temps à l'intention de huit pays pour proposer une émission de variétés (« La grande farandole ») de 20 heures 15 à 21 heures 25, la « performance » de Jean Quittard, confirmé par Marcillac pour commenter cette affiche de prestige, déclencha à nouveau l'irritation des téléspectateurs. Pour nombre d'entre eux, son impéritie en matière de football était avérée au plus tard après cette soirée. Outre ses maladroites habitudes dans la prononciation des noms des joueurs ou dans la description des phases de jeu, il avait trahi une méconnaissance des acteurs majeurs du football national peu conciliable avec l'idée que le public était en droit de se faire de l'expertise d'un professionnel. En effet, le commentateur mentionna à plusieurs reprises que l'arbitre international Pierre Schwinté avait « *quelque chose qui ressemblait à une calotte sur la tête* ». Or, tous les amateurs de football de France et de nombreux pays européens savaient que Schwinté arborait une superbe calvitie depuis sa jeunesse. Mais il y eut pire que ces gaffes ridicules. Apparemment atteint par les critiques dont il avait fait l'objet, peu sûr de son fait, Quittard crut bon, chose inouïe, de s'en prendre en plein match à ceux qui le critiquaient en affirmant qu'ils seraient bien incapables de faire mieux que lui.

Pour notre étude, le « cas Quittard » n'aurait guère plus que l'intérêt d'une anecdote plaisante à narrer, si les débats qu'engendraient ses prestations n'avaient obligé l'hebdomadaire à (re)définir le rôle qu'il entendait tenir concernant la réception critique de l'offre de football télévisée, tant sur le plan quantitatif que qualitatif. En marge de la rubrique du courrier des lecteurs de *France Football* du 6 mars 1962 figurait une mise au point de la rédaction qui revenait sur les divers aspects du débat généré par les commentaires de Jean Quittard.¹ Son premier objectif était de dépasser le caractère personnel que le débat semblait avoir pris aux yeux de certains lecteurs qui s'indignaient de ce qui prenait les traits d'une campagne de dénigrement, d'une « chasse à l'homme », car des lettres contestant le maintien de Quittard au sein du service des sports avaient été publiées. Ladite note de la rédaction ramenait le débat à des proportions « plus ordinaires » et affirmait qu'il s'agissait d'un « *simple débat entre lecteurs* » comme *France Football* en organise de manière constante. Or, si l'on s'attarde quelque peu sur la liste indiquée des « *simples débats* », on ne peut que constater qu'elle incluait des thématiques dépassant largement les disputations techniques tournant autour des aspects purement sportifs du jeu. Il s'agissait en fait de questions dotées de forts potentiels en termes de polémiques puisqu'elles touchaient à l'évolution de la société française ou occidentale dans son ensemble.

¹ Cf. « Notre critique est-elle malvenue ? », *France Football* n° 834, 06/03/1962, p. 27.

Qu'on en juge :

- L'équipe de France (prestige national, identité nationale, théories du déclin, ...)
- Les joueurs étrangers (rapport à l'altérité, décolonisation, guerre d'Algérie, droit (européen) du travail...)
- Les femmes et le football (sport et genre, place de la femme dans la société occidentale, ...)

L'hebdomadaire réfutait ensuite l'accusation que le service des sports pourrait émettre à son encontre, le lancement d'une campagne dénigrant un collègue, en s'abritant derrière le fait que c'est un lecteur qui avait « *soulevé ce lièvre* » et que le respect de son lectorat était le premier devoir de tout titre de presse respectable. Il rappelait aussi qu'il avait « *loyalement publié des extraits de lettres favorables ou défavorables en se gardant de publier celles qui étaient diffamatoires ou injurieuses* ». La rédaction de *France Football* constatait que les avis défavorables à Jean Quittard l'avaient nettement emporté. Puis, saisissant l'occasion qui se présentait, elle réaffirmait la déontologie qu'elle s'évertuait à observer semaine après semaine :

« La seule question qui se pose est de savoir si un journal tel que le nôtre doit se permettre d'émettre une critique ou de publier l'avis de ses lecteurs visant un journaliste de télévision tel que Jean Quittard. Certains pensent que cela n'est pas confraternel et que cela risque de nuire à la carrière d'un journaliste qui fait le même métier que nous. Mais nous pensons que la télévision étant un spectacle autant qu'un journal, un commentateur de TV est un homme public autant qu'un journaliste et qu'une critique des émissions de la TV (qui existe dans tous les journaux) ne peut pas exclure les commentateurs ou les journalistes qui les réalisent ou y participent. La TV est une affaire d'État, qui ne peut progresser que par la critique. Notre devoir est, nous semble-t-il, de faire connaître à tout propos notre opinion et celle des téléspectateurs. L'essentiel est que nous restions objectifs et courtois et que nous n'agissions pas dans le but de nuire à tel ou tel. Nous croyons l'avoir fait, qu'en pensez-vous ? »

L'interrogation finale adressée au lecteur était une « vieille ficelle » de la rhétorique journalistique. Le débat autour de la personne de Jean Quittard et de la définition des rôles et devoirs des divers médias assurant la retransmission des événements footballistiques se posait dans un contexte favorable à la télévision sur bien des points. Exercer librement un droit de critique vis-à-vis de la couverture des événements sportifs était une revendication d'autant plus légitime que les JT étaient cadencés par le pouvoir politique. La télévision était en passe de devenir la première source d'informations basiques du grand public si l'on inclut la masse de renseignements qu'elle livrait sous forme d'annonces verbales ou de tableaux écrits. La couverture du territoire national était presque complète et le taux d'équipement des

ménages était tel qu'ajouté à la situation de monopole public, on pouvait envisager que le JT serait bientôt le bulletin d'information le plus suivi de France. La mue de la trilogie médiatique (organisateur, télévision, presse) pouvait être considérée comme achevée. Toutefois, concernant plus particulièrement le football, on peut émettre avec quelque argument l'opinion que c'est au début des années 1960 que la télévision a en quelque sorte « raté » une chance historique de devenir un média sérieux. Certes, la raison majeure de cette évolution, qui contrastait fortement avec celle prévalant alors en RFA, reflète certainement des habitudes en matière de goûts sportifs qui étaient profondément enracinées dans l'histoire culturelle du pays. Mais, comme pour toute époque où l'édification d'une organisation de masse en est à ses débuts, la personnalité des pionniers se révéla déterminante. D'une part, le service des sports était « sous-développé » en termes de moyens humains et budgétaires. Alors qu'au début de l'année 1962, il produisait un nombre d'heures d'émission égal à celui du JT, il ne comptait que cinq collaborateurs permanents dans sa rédaction : Robert Chapatte, Roger Couderc, Thierry Roland, Jean Quittard et Raymond Marcillac. Le JT pouvait, quant à lui, s'appuyer sur une rédaction comptant une soixantaine de membres. Interrogé sur le développement du service des sports, Marcillac indiquait que l'équipe serait renforcée par Léon Zitronne et Joseph Pasteur, qui quittaient la présentation du JT. Il espérait aussi pouvoir essayer quelques débutants et les former « à l'école de la télévision ».¹ L'embauche de trois jeunes « posait un problème de crédit », mais Marcillac avait bon espoir qu'il pourrait en recruter au moins un. En conclusion du passage concernant les questions de personnes, Marcillac ne pouvait ignorer le « cas Quittard ». Il persistait envers et contre tous les avis contraires à prétendre que Quittard connaissait bien le football et qu'aucun de ses critiques, cela visait les journalistes de *France Football* et leurs lecteurs, ne « ferait mieux que lui ». Il s'agissait d'une posture prévisible, les circonstances atténuantes invoquées pour défendre le commentateur contesté semblaient dans un ridicule achevé : « la balle va plus vite que l'homme » et, surtout, « la qualité des rencontres de football est inférieure à celle des rencontres de rugby ». Abordant plus spécifiquement la couverture du football jusqu'à la fin de la saison 1961-1962, ce qui incluait évidemment celle de la Coupe du monde au Chili, Marcillac n'annonçait en fait que des efforts minimaux pour qui savait évaluer les efforts éditoriaux nécessaires à la production d'une retransmission ou d'une émission réalisée en studio. En effet, il n'évoquait que des relais de retransmissions réalisées par d'autres sociétés de télévision membres de l'Eurovision ou la diffusion de « matches kinescopés » rapatriés du

¹ Cf. « Raymond Marcillac : "Football à gogo à partir de mai" », *Télé-Magazine* n° 334, 01/04/1962, p. 59.

Chili. En outre, même en incluant ce type de produits dans la catégorie des émissions, son annonce de « *pratiquement une émission quotidienne par jour* » ne se vérifia qu'à la condition de donner toute sa valeur à l'adverbe employé. Rappelons que nous avons déjà souligné les nettes différences perceptibles entre la programmation horaire des enregistrements ramenés du Chili opérée par la RTF et l'ARD. Alors qu'il savait probablement déjà que le football serait souvent relégué en fin de soirée et malgré l'absence de l'équipe de France, Marcillac se disait persuadé que le *Mundial* au Chili doperait les ventes de récepteurs. Évidemment, cette hypothèse ne se vérifia ni en France ni en RFA. Marcillac se limita à opposer des données strictement quantitatives, le nombre de minutes de temps d'antenne, à la mention faite par le journaliste menant l'entretien que de nombreux téléspectateurs se plaignaient du fait qu'il n'y aurait pas assez de football à la télévision. Probablement était-il inconscient du déficit de qualité dans le traitement du football régulièrement déploré par les téléspectateurs ou les lecteurs de la presse sportive ou tout simplement méprisant à l'égard de ces critiques.

II.1.12 « Les Couloisses de l'exploit », des difficultés à imaginer et produire une émission stimulante

Nous avons déjà évoqué dans notre analyse de l'offre les souvenirs que Jacques Ferran gardait des conditions dans lesquelles le sujet sur Pelé figurant au sommaire du premier numéro des « Couloisses de l'exploit » fut réalisé. Cette émission constituait le premier effort notable du service des sports de s'émanciper des formats qui avaient eu cours jusque là. Il fut salué par la critique de manière mitigée. L'accueil enthousiaste réservé par *L'Équipe* au premier numéro diffusé le 13 décembre 1961 doit être appréhendé avec une circonspection de circonstance, car le directeur du quotidien sportif, Jacques Goddet, assurait la production des « Couloisses » avec Raymond Marcillac. Notre attention se portera donc davantage sur un article publié par Roland Dailly dans *Télérama* le 10 janvier 1962, c'est-à-dire quelques jours avant que la RTF ne diffusât le deuxième numéro des « Couloisses de l'exploit ». ¹ D'un point de vue éditorial, Dailly indiqua dès l'accroche de son titre que si l'on pouvait montrer quelque mansuétude à l'égard de l'émission du 13 décembre 1961, c'était uniquement en tenant compte qu'il s'agissait en fait de ce l'on a coutume d'appeler un « numéro 0 », une « émission pilote ». Toutefois, quelques enseignements pouvaient en être tirés pour éviter autant que possible que

¹ Cf. DAILLY, Roland, « Nous attendons le vrai n° 1 des "Couloisses de l'exploit" », *Télérama* n° 625, 07/01/1962, p. 19.

le service des sports ne fit fausse route et ne manquât l'objectif qu'il s'était assigné en présentant le concept de l'émission :

« Il y a la place à la télévision française pour un magazine populaire qui prouve enfin cette évidence : le sport est plus que le sport. Or, nous avons vu le 13 décembre, un premier numéro des "Coulisses de l'Exploit". C'est d'abord là un curieux titre. "Coulisses" est un pluriel qui fait penser au grand-papa polisson, lequel fréquentait – quoi ? Les Folies-Bergères peut-être ? Et le mot "exploit" ... Qu'évoque-t-il ? Un exploit d'huissier ? Les exploits d'Al Capone ? Non sans doute, mais plutôt Anquetil, ou Kopa, ou Kuts. Tout de même, cet accouplement – coulisses... exploit... - révèle un curieux usage du français, et à travers lui une idée curieusement faite. »

Dailly avait nourri un espoir raisonnable en voyant qu'un ancien champion de 400 mètres, Marcillac, et le directeur d'un quotidien sportif, organisateur d'une des épreuves sportives les plus importantes du monde, allaient relever le défi d'imaginer une émission qui ne se limiterait plus à identifier le sport à ses résultats. Il espérait que sous la houlette de tels professionnels la télévision saurait évoquer la réalité admirable et négligée du sport : rien, peut être, n'était, comme le sport, communément partagé.

La première de ses déceptions fut causée par le sommaire du premier numéro, qu'il trouvait bien trop internationaliste : seulement trois sujets sur six étaient consacrés à la France et en plus ils étaient anecdotiques et ne montraient rien des pratiques sportives hexagonales.

Le sujet présentant Pelé, auquel collabora Jacques Ferran, trouva quelque grâce à ses yeux :

« Pelé, c'est intéressant. Oui. L'un des six sujets était intéressant : le premier. Celui qui était consacré au plus habile des footballeurs, le noir brésilien Pelé, et à travers lui à un phénomène social : la vedette sportive changée en demi-dieu à travers les effets de la publicité commerciale. »

Dailly descendit en flammes le dernier reportage montrant des combats de serpents, que Marcillac avait réalisé au Brésil pour, selon Jacques Ferran, rentabiliser le voyage. Un serpent qui en avalait un autre, c'était fascinant, mais cela n'avait vraiment rien à faire avec le sport. Dailly concluait que l'on devait encore attendre les « vrais débuts » des « Coulisses de l'exploit ».

À la fin du mois d'avril, ce fut un subordonné de Goddet à *L'Équipe*, le journaliste Gaston Meyer, qui s'exprima au sujet des « Coulisses de l'exploit » dans les pages de *Télé-7-Jours*.¹ En dépit des défauts de jeunesse, Gaston Meyer constatait avant tout le succès public remporté par l'émission, ce qui confirmait qu'elle répondait à un besoin véritable et permettait d'envisager, déjà, qu'elle trouvât une place pérenne dans la grille des programmes de la RTF.

¹ Cf. MEYER, Gaston, «Le rodage des "Coulisses" est terminé», *Télé-7-Jours* n° 110, 28/04/1962, p. 50.

S'il convenait donc que pour le « *semi-profane* » les trois premiers numéros de l'émission mensuelle pouvaient avoir eu grand intérêt, le « *sportif* » qu'il était se devait de dire qu'il était resté sur sa faim. En d'autres termes, pour le moment, les lecteurs de *L'Équipe* n'avaient rien appris de neuf en regardant les « Couloises de l'exploit ». Le sujet consacré au Real Madrid et présenté par Jacques Ferran était certes illustré de belles images des grandes rencontres remportées par les Madrilènes. Il était également agrémenté de quelques déclarations percutantes du charismatique président Santiago Bernabeu, notamment sur le championnat d'Europe des clubs qu'il appelait de ses vœux. Mais Meyer aurait préféré voir des images de la « *Ciudad Deportiva* », la « Cité du Real », située au Nord de Madrid et qui constituait un ensemble d'équipements sportifs bien plus impressionnant que ceux dont disposait l'INS (Institut National des Sports). Il aurait souhaité que le reportage illustrât davantage qu'il ne le fit que le Real Madrid était « bien plus qu'une équipe de football » dans l'Espagne de 1962.

II.1.13 Reconduction de l'accord du 4 février 1961

Le protocole d'accord en vigueur depuis le 4 février 1961 avait été suffisamment respecté par les signataires pour que sa reconduction ne fût pas mise en péril. Celle-ci devint effective pour une durée d'un an dès la mi-mars 1962. Le texte connut un aménagement mineur : les dirigeants du football avaient donné l'autorisation à la RTF de filmer certains matches non destinés à être retransmis immédiatement. Le kinescope ou l'enregistrement magnétique produit de cette manière devaient être diffusés dans un but de propagande au cours de l'émission « Télé-Jeune ». On reconnaissait là un souci que la FFF partageait avec le DFB : grâce à la coopération de la télévision, on cherchait surtout à réduire les dépenses exigées par la constitution d'une cinémathèque destinée à fournir aux éducateurs le matériel filmé nécessaire à l'édification de leurs apprentis footballeurs. La consultation des sommaires de ladite émission explicitement annoncés dans *Télérama* ou *Télé-Magazine* invite à penser qu'il s'agissait d'une « promesse de gascon » faite par Marcillac à ses interlocuteurs. En effet, « Télé-Jeune » ou « Sports Jeunesse » abordèrent très rarement le thème du football durant la période retenue pour notre étude. Or, ce n'était pas uniquement sur le plan de l'initiation et de la propagation du football que les motifs d'insatisfaction persistaient. Dans son numéro du mois d'avril 1962, le *Miroir du Football* publia un article de Robert Ichah qui dressait un état des lieux tellement décevant que l'on pouvait se demander ce qui, hormis la crainte de

provoquer une véritable fronde des spectateurs et téléspectateurs, avait pu conduire les deux camps à reconduire leur accord pour un an.¹

Son constat introductif déplorait le fait que la RTF n'eût jamais accordé au football la couverture que méritait un sport populaire pratiqué en clubs par un demi-million de licenciés et par bien plus encore d'amateurs occasionnels :

« Le football est bien le mal-aimé de la Télévision française. Depuis que cette dernière existe, elle a mis au service du catch et du rugby son formidable pouvoir de propagande. En revanche, elle a délibérément desservi les intérêts de notre sport en l'alignant sur un pied d'égalité avec d'autres disciplines, louables, certes, mais dont l'importance attestée par le nombre de leurs licenciés, ne peut se comparer à celle du football, sport universel et efficace moyen de rapprochement des peuples. Voici quelques années, cet ostracisme indiscutable, et dont on ne fait d'ailleurs pas mystère, Rue Cognacq-Jay, prit un tour tellement absurde qu'il fallut bien y remédier : dans les résultats dominicaux diffusés par la TV, ne poussa-t-on pas la sottise jusqu'à "oublier" ceux du football ? »

Ichah reprochait très logiquement aux responsables de la RTF de s'être totalement fourvoyés en favorisant le catch, un pur produit « charlatanesque » de la TV, en accusant les dirigeants du football d'être des commerçants et d'estimer qu'il était de leur devoir en tant que clients « d'aller au plus offrant ». L'espoir des téléspectateurs épris de football qu'on aurait à Paris la sagesse de s'inspirer des accords ayant cours à l'étranger fut, selon Ichah, « totalement ruiné » par la nomination de Marcillac à la tête du service des sports. Marcillac lui semblait incapable de se défaire de l'attitude méprisante à l'égard du football qui régnait dans le milieu de l'athlétisme, dont il était issu. Ichah y voyait l'explication majeure d'une attitude logiquement incompréhensible de la part d'un chef de services sportifs d'une télévision publique en situation de monopole. En d'autres termes, Marcillac s'accommoda fort bien du manque de visibilité du football et de la situation de guerre larvée qui opposait la RTF à la FFF et à la Ligue. Point de vue que l'on ne trouvera pas dans *L'Équipe*, Ichah liait le choix de Marcillac de provoquer une guerre ouverte avec le Football en diffusant la seconde mi-temps de Hongrie-RFA à l'accession de Maurice Herzog au Haut-Commissariat à la Jeunesse et aux Sports. Ce dernier ayant érigé en doctrine officielle l'encouragement aux sports dits amateurs dont on excluait le football, car il comptait quarante équipes professionnelles pour plusieurs milliers de clubs amateurs. Après le succès populaire du brillant parcours suédois de l'équipe de France, le travail de sape reprit, notamment en adoptant une attitude constamment dilatoire lorsque les autorités du football cherchaient à réguler leurs rapports avec la RTF. Ichah indiquait que le rugby bénéficiait de loin de l'intérêt prioritaire du petit écran et il croyait

¹ Cf. ICHAH, Robert, «La TV ignore 500 000 contribuables qui la font vivre», *Le Miroir du Football* n° 28, avril 1962, p. 17.

savoir qu'il bénéficiait d'une indemnisation supérieure au football. Considérant que la jeunesse sportive de France était formée pour moitié de footballeurs, Ichah estimait que le service des sports se complaisait dans un abus de pouvoir constant en traitant le football aussi mal. La retransmission partielle de Real Madrid-Juventus de Turin évoquée précédemment aurait donné selon Ichah « *toute la mesure de l'hostilité de la RTF vis-à-vis du football* ». Il n'y avait aucune opposition fédérale à la retransmission, dont le financement était pris en charge par l'Eurovision et la réalisation assurée par des techniciens de la maison. L'argument du respect des programmes annoncés lui paraissait peu sérieux, car il niait fondamentalement la priorité du direct d'un évènement intéressant le public des « sportifs » dans plusieurs pays d'Europe au profit d'une émission de variétés insignifiante, dont le duo de comiques formé par Roger Pierre et Jean-Marc Thibault était la vedette. Ce qu'Ichah trouvait particulièrement scandaleux, c'était la culture du mystère qui entourait le montant des indemnités versées aux sports confidentiels ou au rugby qui avaient beaucoup moins de licenciés que le football à faire valoir. Selon lui, le détail des émissions sportives de la RTF, l'importance des passages et des indemnités, mais également les résultats des sondages étaient jalousement et secrètement comptabilisés par Marcillac, qui éviterait même d'en informer ses collaborateurs. Compte tenu des modalités d'accès aux archives de la télévision et de leur état, les propos d'Ichah ne peuvent être vérifiés de manière définitive. Pour notre étude, il importe surtout de retenir qu'un mensuel que l'on ne pouvait soupçonner de connivence avec la télévision d'État stigmatisait sa couverture du football comme un signe tangible du mépris des élites à l'égard du peuple :

« Les chiffres (consacrés aux divers sports) seraient révélateurs. Il suffit pourtant de s'installer devant le petit écran pour en soupçonner l'ampleur et apprécier la part faite au football. À la rubrique sportive de la TV, il n'y a aucun spécialiste de foot, ce qui est scandaleux pour un journal qui touche la majorité du public. On a expédié un reporter en Nouvelle-Zélande pour y effectuer une étude sur le rugby mais, à quelques mois de la Coupe du monde qui battra, au Chili, tous les records de succès, aucun reportage n'est prévu sur cet important évènement. De véritables prouesses sont réalisées pour donner des images vespérales d'une course cycliste, mais on hésite à assurer le reportage d'une deuxième mi-temps d'un match de football. Nous pourrions multiplier les exemples. Le ballon rond est bien le parent pauvre de la TV, et systématiquement traité comme tel. (...) Le "Miroir du Football" n'a pas attendu M. Marcillac pour dénoncer certaines impérities de nos dirigeants de fédération. Il se substitue à eux pour dénoncer le scandale permanent de cette TV à la dévotion d'un Haut-Commissariat pour qui le football est l'ennemi à abattre, sans doute par antinomie foncière : le foot, lui, bénéficie d'un large crédit auprès du public ! »

Cette propagande dirigée contre le football, le *Miroir du Football* entendait la combattre au nom de la justice, car les contribuables épris de football étaient lésés. Il s'y voyait encouragé par des faits tirés du domaine du football-spectacle et du football en tant que pratique

populaire et sport de masse. Il rappela que le quart de finale de Coupe d'Europe Real Madrid-Juventus de Turin avait attiré plus de monde au Parc des Princes que France-Angleterre de rugby à Colombes dans le cadre du Tournoi des Cinq Nations et que, les effectifs de licenciés des fédérations faisant foi, les jeunes continuaient de préférer le football.

II.1.14 La Coupe du monde au Chili, triomphe du transistor et du jeu dur

Avant le début de la Coupe du monde au Chili, la dernière journée du Championnat de France de Division 1 illustra déjà à merveille quels pouvaient encore être les avantages que la radio conservait sur le média télévisuel. Le lendemain, Max Urbini décrit le dispositif mis en place par la station périphérique « Europe 1 » pour que ses auditeurs ne perdent rien de ce final à suspense, car le Stade de Reims, le Racing Paris et le Nîmes Olympique pouvaient encore être champion.¹ Non seulement la RTF n'obtint pas le droit de retransmettre une seconde mi-temps en direct, mais en outre elle ne chercha aucunement à informer son public de l'évolution du score sur les divers terrains.² La raison de cette décision, il ne fallait pas « déflorer » le suspense de la seconde mi-temps de Stade Français-Nîmes Olympique qui se disputait au Parc des Princes et qu'on enregistra sur *Ampex* pour la diffuser avec une demi-heure de décalage sur le direct. Il s'agissait certes d'une preuve tangible de la maîtrise de la nouvelle technologie acquise par les techniciens de la RTF, mais elle ne servait pas le public et devenait sans objet de ce fait. Le temps de retard de « Télé Dimanche », le fait que le champion ne se trouvât pas au Parc des Princes et que Marcillac ne donnât aucun résultat en plateau renforcèrent l'impression que la télévision avait été largement battue par la radio dans la course à l'information.

Deux jours plus tard, le *Mundial* chilien commençait à prendre toute sa place dans les pages du quotidien sportif. Un article de Jacques Ferran, déjà présent à Santiago, évoquait les problèmes de location, les déficits prévisibles en raison du faible nombre de touristes étrangers, notamment brésiliens en raison d'une crise du cruzeiro.³ On comptait avec 21 000 touristes étrangers, on savait fin mai qu'ils ne seraient que 6 à 7 000. L'article de Ferran n'abordait pas les télécommunications, mais l'on pouvait lire entre les lignes que le centre de presse et la logistique d'acheminement des images mis en place pour la Coupe du monde devaient représenter une gageure de premier ordre pour le pays sud-américain. Ferran parlait de « *pari*

¹ Cf. URBINI, Max, «La France entière au rythme du transistor», *L'Équipe*, 21/05/1962, p. 9.

² Cf. «Télé-Dimanche», *L'Équipe*, 21/05/1962, p. 12.

³ Cf. FERRAN, Jacques, «Comment se présente le *Mundial* 62», *L'Équipe*, 23/05/1962, p. 9.

insensé » et citait le président décédé de la fédération chilienne, Carlos Dittborn, qui avait porté le projet à bout de bras :

« *Il n'y avait rien au Chili : ni stades, ni routes, ni hôtels, ni équipement d'aucune sorte. Jamais nous n'aurions osé entreprendre tout cela, si nous n'y avions pas été forcés par l'engagement que nous avons pris aux yeux du monde. Le Mundial n'est pas seulement pour nous un évènement sportif. Il est l'occasion et la possibilité de nous montrer, nous Chiliens, aux yeux du monde, tels que nous sommes.* »

Était-ce l'absence de directs télévisuels, la couverture radiophonique minimale, les Français ne se sentirent pas concernés par le *Mundial* chilien. Leur indifférence fut telle que Jacques Goddet lui consacra un éditorial.¹ Frappé par le fait que le service des renseignements par téléphone de *L'Équipe* n'avait pas reçu plus de douze demandes de résultats concernant la première journée de la Coupe du monde, Goddet en arriva à s'interroger si cela ne relevait pas d'une manifestation de nationalisme ? Il ne le croyait pas tout en étant persuadé que si la Coupe du monde de football n'intéressait pas spécialement les Français, c'était parce que la France n'y était pas présente. Pour lever le paradoxe que véhiculait ce constat, Goddet rappelait que le football, comme la plupart des sports d'équipe, était surtout un sport de « *supporters* », indifférents à la qualité du spectacle pourvu que leur équipe gagnât. La Coupe du monde reflétait donc ce qui se passait tous les dimanches sur les stades de France et d'Europe.

Quatre jours plus tard, le directeur de *L'Équipe* constatait qu'à l'impossibilité des directs s'était ajouté un facteur supplémentaire défavorable au succès populaire du *Mundial* chilien : l'orientation défensive de la tactique adoptée par la majorité des équipes et un recours trop récurrent au jeu dur. Goddet estimait, qu'au Chili, le football dégénérait en « *close combat* ». ² Le même jour, la RTF fut confrontée à un choix éditorial qu'elle trancha en faveur du tennis et au détriment du football.³ Le « condensé » des matches Brésil-Mexique et Argentine-Bulgarie ne put être diffusé à l'heure officiellement annoncée dans tous les magazines et dans la presse quotidienne. En dernière minute, on s'aperçut que le différé de football allait se situer au même horaire que la finale du simple messieurs de l'Open de France à Roland-Garros où les caméras opéraient en direct depuis le début du tournoi. Les responsables de la RTF décidèrent de sacrifier le simple dames et les téléspectateurs français qui étaient déjà

¹ Cf. GODDET, Jacques, « Indifférence ou nationalisme ? », *L'Équipe*, 01/06/1962, p. 1.

² Cf. GODDET, Jacques, « Dérèglement », *L'Équipe*, 05/06/1962, p. 1. Uwe Seeler nous confirma que des quatre Coupes du monde qu'il eut l'honneur de disputer, celle du Chili resta son moins bon souvenir, car « *on n'y avait vraiment pas joué un bon football* ». Cf. Entretien avec Uwe Seeler (06/07/2010)

³ Cf. « Raisons d'un décalage et torts d'un éloignement », *L'Équipe*, 05/06/1962, p. 11.

devant leur poste virent donc évoluer Pelé lors du premier match du Brésil à l'heure où celui-ci se blessait durant le deuxième match des *Auriverde*. Le chroniqueur « Télévision », qui palliait l'absence de Ferran parti au Chili, estima qu'en dépit des délais d'acheminement, les différés en provenance du Chili étaient de qualité respectable, car « *l'image était bonne, les prises de vues très variées et le découpage (Sic) excellent* ».

Ces différés étaient théoriquement commentés sur place par Thierry Roland, qui était le seul envoyé spécial de la RTF. Jean Quittard assura bien davantage que prévu certains commentaires en cabine à Paris. On peut lire dans *L'Équipe* du 13 juin 1962, date des demi-finales, que les téléspectateurs français n'avaient jusqu'alors pas encore entendu la voix de l'envoyé spécial en regardant un différé. Roger Courtois expliquait que l'organisation fut compliquée à la fin du premier tour par une grève qui sévissait à l'aéroport de Francfort, obligeant les avions à se poser à Zurich, ce qui n'arrangeait rien en termes de respect des délais d'acheminement. Il se consolait en pensant que ces « *bandes constitueraient d'étonnants documents sur la grande épreuve disputée en cette lointaine contrée et que les férus de football seraient tendus vers les exploits des vedettes mondiales* ». L'avenir lui donna tort, la Coupe du monde au Chili, qui ne laissa pas de souvenir impérissable dans la mémoire des amateurs de football, ne fit que chichement l'objet de rediffusion.

Les prestations de Quittard ne firent pas l'unanimité. Le chroniqueur de *L'Équipe* constata que, le vendredi 8 juin, il « *s'était laissé cueillir à froid et prendre de vitesse par les images tardivement parvenues des chocs URSS-Uruguay et RFA-Chili* ». Mais il lui faisait crédit d'avoir « *correctement commenté le reportage de Brésil-Espagne, car il avait eu le temps de préparer son travail* » devenant de ce fait la vedette unique de « Télé Dimanche », le 10 juin 1962.¹

Dans l'édition de *L'Équipe* du 14 juin 1962, on découvre la critique du premier commentaire de Thierry Roland entendu en France. Il concernait le quart de finale Chili-URSS et fut qualifié de « *convenable* ». Mais le chroniqueur constata que les résumés de Hongrie-Tchécoslovaquie et Brésil-Angleterre furent diffusés sans le moindre commentaire.²

Les différés en provenance du Chili étaient en fait des « doubles différés ». Parmi les partenaires de l'Eurovision, seules les sociétés de télévision des nations qualifiées (RFA, Angleterre, Italie, Espagne) avaient formé un pool de moyens techniques (révélateur film 16 mm) et de personnels pour pouvoir enregistrer les matches qui les intéressaient. Les copies des bandes étaient alors rediffusées sur grand écrans avec le son d'ambiance pour que les

¹ Cf. « L'impossible espoir », *L'Équipe*, 11/06/1962, p. 11.

² Cf. « À Arica, comme si on y avait été », *L'Équipe*, 14/06/1962, p. 9.

journalistes des autres pays, rassemblés dans une grande salle à Santiago et placés dans des « cellules » cloisonnées par de la toile de jute, commentent les images qui défilent dans leur langue maternelle. Les bandes étaient, dès l'enregistrement terminé, acheminées selon les horaires des liaisons transatlantiques soit à Londres soit à Francfort et plus rarement à Madrid. Le réseau Eurovision permettait déjà que, depuis ces centres, on diffusât la même bande image en lui greffant la bande son particulière à chaque pays.¹

Quand les Français virent avec deux jours de délais et à une heure tardive les images de la finale, ils savaient déjà qu'à la fin d'un tournoi décevant en raison du niveau de jeu et de la dureté des gestes de certains défenseurs, la victoire était revenue au football. Les exploits des artistes brésiliens avaient empêché que le *Mundial* chilien ne consacraît le « *fossoyage* » du football.² Il n'avait en tout cas pas contribué à accroître notablement les ventes de téléviseurs. Sur le petit écran, la fin de l'année 1962 fut surtout marquée par la soirée de Coupe d'Europe du 14 novembre 1962, qui restera plus dans les mémoires en raison des débordements des spectateurs parisiens que par la large victoire par 5-0 du Stade de Reims sur l'Austria Vienne. Le match aller, remporté par l'Austria par 3-2, avait été marqué par un jeu dur de l'équipe autrichienne, un arbitrage « à domicile » et un accueil peu sportif du public du Prater. Sous l'objectif des caméras de la RTF qui réalisait la retransmission Eurovision relayée par la CLT, la télévision autrichienne et la télévision suisse romande, une partie du public saccagea une tribune et l'intervention des forces mobiles s'avéra nécessaire. Presqu'incrédule, Jacques Ferran assista à ce débridement incontrôlé des passions partisans que le football avait rarement provoqué dans une arène sportive française et s'interrogeait sur les enseignements qu'il convenait d'en tirer :

« L'extraordinaire soirée du mercredi 14 novembre 1962 au Parc des Princes nous habite encore. Elle nous a tous saisis au plus profond de nous mêmes. Et que nous soyons techniciens ou poètes, philosophes ou politiques, nous avons tous quelque chose à en dire. Nous regrettons d'ailleurs qu'à l'occasion de pareils événements – qui dépassent de si loin le cadre du sport – il ne soit pas donné à des sociologues ou des moralistes de voir ce que nous avons vu. La séparation est trop nette en France entre le sport qu'on tient souvent pour un amusement sans conséquence et le reste de la vie. La semaine dernière, les gens sérieux se sont occupés de politique. Dommage qu'ils n'aient pas eu l'idée de faire un tour au Parc. Ils en auraient appris bien davantage, non seulement sur la psychologie des foules, mais sur les « complexes » des Français en 1962 et, sans doute même, sur les goûts et les besoins de l'homme d'aujourd'hui. N'hésitons pas à le faire. Nous accusons ici tous nos beaux esprits de France qui tiennent le sport pour négligeable et qui, ce faisant, ignorent un des ressorts les plus puissants du monde moderne. La vie authentique, sans fard, l'homme surpris dans ses

¹ Cf. LE GUERN, Philippe, « "On ne sait pas trop si je suis un enclé ou si je suis relativement correct" - Entretien avec Thierry Roland », in GABASTON, Pierre, LECONTE, Bernard, *Sports et télévision, regards croisés*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 161-162.

² Cf. CORNU, Jean, « La victoire du football », *L'Équipe*, 18/06/1962, p. 11.

instincts élémentaires et ses impulsions profondes, c'est au Parc, mercredi, qu'il allait les voir. Et non dans des réunions électorales trop souvent vides de sens. (...) Il semble, en vérité, que la foule française privée, en football, de grandes victoires (et peut-être un philosophe étendrait-il ce complexe à d'autres domaines) ait « cristallisé » sur Reims toutes ses ambitions et tous ses refoulements. Et c'est ainsi que nous assistons sous le ciel de l'Île-de-France, dans le coin le plus doux et le plus serein, à des explosions de haine et de fureur qui paraissent monter du Moyen Âge. »¹

II.2: Réception journalistique de l'offre de football télévisé RFA (1959 – 1962)

II.2.1 La Coupe du monde, un projet, une nostalgie et un *Leitmotiv* dans la presse sportive allemande

Après la signature de l'accord DFB-ARD en octobre 1958, il semble que la télédiffusion de football cessa pour un temps d'être une source de débats polémiques. C'est du moins la forte impression qui se dégage de la lecture des publications retenues dans notre corpus et du classeur de coupures de presse archivées par les services compétents du DFB. Elle devint un élément contextuel, certes digne d'intérêt pour ce qu'elle révélait de l'air du temps, mais elle ne faisait plus les gros titres. Par contre, six mois après l'édition suédoise, la Coupe du monde ne quittait plus les pages de la presse sportive. L'honorable performance délivrée en Suède fut rapidement classée. Deux autres thématiques liées à l'épreuve reine de la FIFA avaient un caractère bien plus obsessionnel : les chances de la RFA d'organiser l'édition de 1966 et le désir aussi puissant qu'empli de nostalgie des amateurs de football de revoir jouer, ne serait-ce qu'une fois, les champions du monde de 1954. Le manque d'appuis que recueillait la candidature de la RFA à l'organisation de la Coupe du monde 1966 inspirait davantage les éditorialistes en ce début de l'année 1959. Les soutiens officieux que Stanley Rous avait pu récolter durant la Coupe du monde en Suède pour la candidature anglaise, qui se révélait être la plus dangereuse pour le DFB, avaient alors contribué à l'irritation de la délégation ouest-allemande. Celle-ci avait commis quelques faux-pas diplomatiques en affichant sa mauvaise humeur et, surtout, en quittant la Suède sans assister au banquet final organisé pour les équipes ayant obtenu les quatre premières places du tournoi. Dès son deuxième numéro de l'année, *Der Kicker* abordait cette problématique en comparant les qualités techniques respectives des deux dossiers de candidature. En dépit du succès de la couverture en Eurovision de l'édition suédoise de la compétition et du stade de développement encore embryonnaire de la télévision espagnole, cet aspect des choses n'influa pas les avis des observateurs. Au-delà des comparaisons concernant les stades éventuellement retenus, les

¹ Cf. FERRAN, Jacques, «Si vous étiez au Parc mercredi...», *France Football* n° 871, 20/11/1962, p. 2.

foules que drainaient les grands évènements footballistiques, ce furent surtout des exemples de l'apport historique de l'Angleterre au développement du football qui sertissaient la première analyse de Willy Meisl.¹ Trois semaines plus tard, le chroniqueur du *Kicker* « buvait du petit lait » en évoquant la réaction que ce premier éditorial avait suscitée en Norvège.² Sous le titre « Diplomatie du football au plus haut niveau », le quotidien sportif d'Oslo, *Sportsmanden (Le Sportif)*, avait plaidé en faveur d'un traitement du dossier qui placerait l'approche pratique des défis à relever par les organisateurs bien au dessus d'un sentimentalisme teinté de nostalgie. *Sportsmanden* constatait que la plus petite des arènes ouest-allemandes avait une capacité d'accueil supérieure à celle de Wembley et dépassait largement celles des autres stades anglais pressentis. En outre, si une solution englobant une « Allemagne réunifiée » (« *ein vereinigtes Deutschland* ») était envisagée, il faudrait rajouter les stades de Chemnitz et Leipzig, dont la capacité avoisinait les 100 000 places, à la liste des enceintes disponibles. Surtout, le journal sportif norvégien estimait que l'intérêt pour le football manifesté par la population d'Allemagne de l'Ouest depuis la guerre avait peu d'égal dans le monde. De ce fait, *Sportsmanden* considérait qu'en « *raison des expériences acquises depuis les années d'Après-guerre, l'Allemagne représentait le meilleur choix que la FIFA pouvait faire, ce qui ne signifiait nullement qu'il s'agissait de la seule option valable* ». ³ Willy Meisl conseillait donc aux hiérarques du DFB de battre ce fer tant qu'il était chaud. Cela signifiait que la fédération devait actionner tous les leviers à sa disposition sur le « plan diplomatique » et, ce qui nous intéresse au premier chef, éviter à l'avenir de nuire à l'image de concorde nationale que l'étranger avait du lien qu'entretenait le peuple ouest-allemand avec le sport national.⁴

Dans ce contexte, *Der Kicker* avait pris une initiative qui devait confirmer à la fois l'attachement profond de la population au « onze de Berne » et la rigidité de la « technostructure » fédérale. Dans son éditorial du troisième numéro de l'année, Friedebert Becker, le rédacteur en chef du magazine sportif, avait lancé l'idée d'un référendum pour que

¹ Cf. MEISL, Willy, « Wer wird wann Weltmeisterschafts-Wirt ? » (« Qui sera le pays-hôte de la Coupe du monde et quand ? »), *Der Kicker* n° 2, 12/01/1959, p. 3.

² Cf. MEISL, Willy « Deutschlands Anspruch auf die Weltmeisterschaft 1966. "Schützenhilfe" aus Norwegen ! » (« L'aspiration de l'Allemagne à organiser la Coupe du monde 1966. La Norvège nous "couvre"! »), *Der Kicker* n° 5, 02/02/1959, p. 2.

³ « *Auf Grund der in den Nachkriegsjahren gesammelten Erfahrungen glauben wir, daß Deutschland wohl die beste Wahl wäre, die die FIFA treffen könnte, womit wir nicht gesagt haben wollen, daß es die einzige wäre.* », *ibid.*

⁴ L'attribution officielle de l'organisation de la Coupe du monde 1966 devait être prise par le Congrès de la FIFA prévu du 23 au 23 août 1960 à Rome.

l'on organisât une rencontre de retrouvailles au cours de laquelle les onze titulaires de Berne affronteraient les onze remplaçants, qui avaient également fait partie de la sélection nationale présente en Suisse. Comme certains joueurs, tel Toni Turek, qui avait alors 40 ans, atteignaient l'âge où l'on pense à raccrocher définitivement les crampons, le temps pressait. La commémoration du dixième anniversaire de la refondation du DFB en juillet 1949 constituait aux yeux de Becker une occasion idéale de permettre à des millions de téléspectateurs de revoir et de découvrir les joueurs qui avaient procuré à l'Allemagne sa plus grande joie sportive depuis la guerre. Le lieu de la rencontre s'imposait de lui-même : le stade olympique de Berlin. L'ARD avait immédiatement donné son accord pour retransmettre l'intégralité de la rencontre en direct. Les lecteurs avaient une dizaine de jours pour envoyer des cartes postales sur lesquelles ils n'indiqueraient leur opinion que par un « Oui » ou un « Non », facilitant ainsi le travail des secrétaires chargées du dépouillement.¹ Le 2 février 1959, *Der Kicker* présentait les résultats finaux du « référendum ».² Quelques 8 134 plis postaux comportant plus de 20 000 réponses avaient été adressés à la rédaction de l'hebdomadaire. On ne compta pas davantage que 37 réponses défavorables à l'initiative. La justification de celle-ci prenait clairement des accents mémoriels :

« Pour beaucoup, il ne s'agirait même pas de retrouvailles. Car finalement, les "Bernois" n'ont jamais foulé ensemble la pelouse d'un stade allemand. Ce fait à lui seul, provoqué par des circonstances défavorables, justifie notre aspiration. Il se peut qu'à l'époque quelques 30 à 40 000 supporters allemands purent se rendre en Suisse, peut-être que 100 000 autres personnes virent la finale sur le petit écran qui n'était pas encore aussi répandu en 1954, les amateurs de football de ce pays qui n'ont jamais eu l'occasion d'admirer les "Bernois" se comptent, quant à eux, en millions. Une raison suffisante de rattraper le temps perdu. Car il est encore temps... »

Soucieux de respecter les prérogatives des instances dirigeantes du DFB, *Der Kicker* soulignait que les résultats leur avaient été transmis, puisqu'elles étaient seules habilitées à décider de l'organisation pratique d'une telle rencontre. La proposition du magazine fit long feu et n'aboutira jamais, principalement pour des raisons de calendrier.

La nostalgie que suscitait la déjà mythique équipe de Berne devait beaucoup à l'incapacité technique des services de la télévision suisse d'archiver des rencontres entières. Le film UFA consacré à la Coupe du monde 1954 ne pouvait contenir que les phases de jeu essentielles de la finale, c'est-à-dire les buts, les sauvetages en catastrophe de Turek, mais pour ceux qui

¹ Cf. « Soll die "Berner Elf" noch einmal zusammen spielen? Auch das Fernsehen sagte Ja!» («Le "onze de Berne" doit-il encore une fois rejouer ensemble ? La télévision elle aussi a dit Oui !»), *Der Kicker* n° 4, 26/01/1959, pp. 3-5.

² Cf. « Soll die "Berner Elf" noch einmal zusammen spielen? 20 000 sagten Ja!» («Le "onze de Berne" doit-il encore une fois rejouer ensemble ? 20 000 ont dit Oui !»), *Der Kicker* n° 5, 02/02/1959, p. 3.

n'avaient pu suivre l'évènement en direct sur le petit écran ou qui souhaitaient le revivre, on était loin du compte, surtout qu'il fallait compter pour cela sur une reprise du film dans les circuits commerciaux. Le recensement que nous avons opéré des diffusions de documentaires consacrés au football sur les ondes de la télévision allemande indique que les images de la finale de Berne avaient déjà fait l'objet de deux émissions spéciales.¹

Outre les problèmes de concurrence avec les rencontres se déroulant aux mêmes horaires qu'elle promettait de résoudre, ce sont aussi des considérations de ce type qui sous-tendaient le discours des professionnels au moment où les services du *Südwestfunk* procédèrent à la mise en service de la première installation d'*Ampex* importée des États-Unis. À la fin du mois de février 1959, *Der Spiegel* consacra un article à la révolution que l'*Ampex* allait provoquer en matière de télédiffusion des évènements sportifs, mais aussi des émissions de variétés.² Les conséquences de l'adoption de l'*Ampex* étaient diverses et ne concernaient pas seulement la qualité des émissions perceptible par les téléspectateurs. Toute l'organisation des services des sociétés de télévision en serait affectée, car les personnels pouvaient dorénavant être sollicités de manière fractionnée et presque discrétionnaire pour produire une émission de longue durée programmée à une heure avancée de la soirée. Il est assez remarquable que *Der Spiegel* ait intitulé son article « Die Fußball-Konserve » alors qu'il donnait surtout la parole aux professionnels impliqués dans la production des dramatiques et des émissions de variétés. Certains d'entre eux, surtout des metteurs en scène redoutaient une perte de spontanéité dans le jeu des acteurs libérés des contraintes du direct. Mais, au contraire des clubs de football dont la compensation était minorée en cas de différé, il est peu probable que les comédiens n'eussent envisagé de réviser leurs cachets à la baisse alors que les réalisateurs pouvaient dorénavant leur demander d'effectuer plusieurs prises. L'article du *Spiegel* citait le match Italie-Espagne du surlendemain, c'est-à-dire du 27 février 1959, comme la première rencontre enregistrée selon ce mode et rediffusée en différé avec un délai de 26 heures par la télévision ouest-allemande. Le coup d'envoi était prévu à Rome le samedi à 15 heures, une plage horaire où de nombreuses équipes de clubs disputaient des rencontres. Le DFB n'aurait probablement pas donné son accord pour la retransmission en direct. Robert E. Lembke, le coordinateur des émissions sportives de l'ARD, était toutefois persuadé que l'affiche Italie-Espagne

¹ Cf. « 50ème sélection de Fritz Walter. Une rétrospective avec Fritz Walter et Sepp Herberger interviewé par Rudi Michel » (17/01/1956 de 20.45 à 21.15), « «WM 1954», film officiel de la Coupe du monde 1954 » (07/06/1958 de 15 à 16.30).

² Cf. « Die Fußball-Konserve » (« le football en boîte »), *Der Spiegel* n° 9, 25/02/1959, pp. 58-60.

intéresserait encore le public des amateurs de football le lendemain. Il souhaitait se passer du 16 mm aussi rapidement que possible, car il était trop exigeant en ressources humaines. En outre, le transport, le développement et la copie rallongeaient les délais de production, rendant pratiquement impossible la programmation le même jour d'un reportage d'une rencontre disputée dans une autre ville que celle qui accueillait les studios de la télévision. Il était donc prévu de jeter un pont entre Rome et les studios de Baden Baden pour que ces derniers puissent réceptionner les images de la RAI, les enregistrer afin de les diffuser sur les ondes de l'ARD le lendemain à l'heure annoncée. Les premiers *Ampex* avaient été livrés aux chaînes de télévision new-yorkaises un an et demi auparavant. L'entreprise Siemens les importait depuis un an et les avait adaptés aux besoins spécifiques des studios des sociétés de télévision composant l'ARD. Déjà, le *Norddeutscher Rundfunk* et le *Südwestfunk* possédaient l'un de ces modèles. Leur coût était de 300 000 DM chacun. Le *Bayerischer Rundfunk* s'initiait à la nouvelle technologie avec un appareil en location. Pour des raisons budgétaires, le *Westdeutscher Rundfunk* ne pouvait en envisager l'achat qu'en 1959-1960. Les spécialistes étaient persuadés que l'*Ampex* changerait les habitudes de travail des professionnels de la télévision autant que le magnétophone avait changé celles de leurs collègues de la radio.

Der Spiegel récapitulait les avantages de l'*Ampex* :

- Les bandes magnétiques utilisées étaient un matériau onéreux, un enregistrement d'une heure représentait un métrage de 1500 mètres de bande et coûtait environ 2000 DM. Mais comme dans le cas d'une bande de magnétophone, on pouvait effacer l'enregistrement et la réutiliser. On s'en doute, cette caractéristique ne fut pas sans conséquences (néfastes) pour la constitution des archives de la télévision.
- Les enregistrements étaient prêts à la rediffusion immédiatement après le rembobinage de la bande, les opérations de développement et de copie devenaient superflues.
- Les horaires de diffusion des reportages étaient dorénavant tout à fait indépendants de ceux de l'enregistrement. Des documents enregistrés pouvaient facilement être utilisés dans des émissions en direct et rediffusés.

Les principales difficultés que rencontraient les techniciens étaient liées à la technique particulière du montage requise par la manipulation de bandes magnétiques. Les techniciens avaient besoin d'appareils spéciaux pour effectuer les coupes exactement entre deux images, car l'image de l'*Ampex* disparaissait immédiatement de l'écran de contrôle dès que l'on arrêtait le déroulement de la bande. Le 16 mm conservait sur ce point un avantage car

l'utilisation du « chutier » en salle de montage était maîtrisée par la plupart des professionnels de l'image travaillant à la télévision.

Finalement, *Der Spiegel* évoquait des travaux engagés par des ingénieurs de l'industrie radioélectrique américaine et ouest-allemande pour parvenir à une miniaturisation de l'appareil de studio et à des baisses substantielles de son coût de production : on avait déjà flairé le filon commercial que représenterait le marché du magnétoscope domestique si son prix de vente n'excédait pas la somme de 1000 DM.

Durant le printemps 1959, il n'y eut guère que la rencontre du 25 avril au cours de laquelle l'ARD consentit à verser des droits de retransmission plus importants qui retint l'attention de la presse.¹ Comme nous l'avons évoqué précédemment, dans l'esprit de Lembke, cette réunion de coordination devait déboucher sur la signature d'accords assurant la pérennité de l'offre de directs sportifs de l'ARD alors que le lancement de la deuxième chaîne était de plus en plus souvent à l'ordre du jour. Cet aspect des choses échappa complètement aux observateurs chargés de rendre compte de cette rencontre au sommet entre les représentants de l'organisation faîtière du sport ouest-allemand, le *Deutscher Sportbund*, et ceux de l'ARD. Les premiers cités furent certes ravis voire quelque peu surpris du montant des droits que l'ARD était dorénavant disposé à verser pour pouvoir disposer ses caméras dans les stades. Selon la manifestation, la somme s'échelonnait de 4 000 pour des enregistrements destinés à être diffusés en différé à 25 000 DM pour les retransmissions en direct d'une journée de championnats du monde ou d'Europe d'athlétisme ou des rencontres internationales de football. Les événements relevant des « affaires courantes » du sport feraient l'objet d'une indemnisation se situant entre 4 000 et 8 000 DM. La réunion ne déboucha pas sur la signature espérée de contrat d'exclusivité dont rêvait Lembke, mais elle permit de clarifier la politique budgétaire du service des sports et posa des jalons indispensables pour les accords-cadres que l'on souhaitait établir au plus vite. Pour faciliter les choses et obtenir le soutien des petites fédérations, on décida de la création d'un conseil consultatif du sport au sein de l'ARD. Sa mission essentielle consistait à conseiller les responsables de la télévision dans le choix des retransmissions en direct afin que celles-ci portent le moins possible préjudice aux manifestations des sports plus confidentiels. En outre, il devait œuvrer en faveur d'une coordination accrue des dates des principales manifestations et de leur communication rapide aux services des sports de la télévision, notamment pour favoriser leur insertion dans les

¹ Cf. DOBBRATZ, Kurt, « Sportverbände und Fernsehen an einem Tisch » (« Les fédérations sportives et la Télévision autour de la table de négociation »), *Der Sport-Kurier*, 15/04/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

programmes proposés en Eurovision. Les visées préventives à l'égard de la future concurrence du ZDF que camouflaient les propositions de l'ARD furent mises à jour par *Der Spiegel* dans l'article précité «Zweites Programm : Die Sport-blockade» («Deuxième chaîne : le blocus sportif»).¹

Les chroniques des « plumes » du magazine *Der Kicker* ne font état d'aucune tension entre l'ARD et le DFB durant cette période. Le rapport de la commission de la Presse et de la Propagande présenté lors de l'assemblée générale du DFB confirme que cette situation de calme perdura jusqu'à la fin de la saison 1958-1959.² Tout juste trouve-t-on au hasard des divers numéros des réflexions concernant l'évolution progressive des techniques de mise en images ou des partis pris éditoriaux retenus par les services des sports des sociétés composant l'ARD. Nous en citerons deux à titre d'exemples.

Au début du mois de juin 1959, Erich Menzel évoqua des mesures très prosaïques susceptibles de rendre plus agréable la télévision des parties de football que lui inspirèrent les retransmissions qu'il avait vues au cours du mois de mai :

« Pour les rencontres qu'elle souhaite retransmettre, la télévision devrait indiquer suffisamment tôt aux organisateurs les couleurs de maillots facilement reconnaissables sur le petit écran, tout comme l'emploi d'un ballon blanc est devenu une évidence. Naturellement, les équipes nationales ne renoncent jamais de bon cœur à leur tenue traditionnelle, mais les millions de téléspectateurs et la somme forfaitaire versée par la chaîne sont en droit d'exiger quelque égard. Lors de la rencontre internationale de Hambourg, on ne distinguait que difficilement les Polonais, par contre on voyait plus nettement les joueurs allemands. Si l'Eintracht Francfort et le HSV devait atteindre la finale du Championnat d'Allemagne, l'Eintracht devra revêtir les maillots rayés de noir et rouge, parce que les shorts noirs et rouges peuvent à peine être différenciés à l'écran. L'observation du match devrait se faire le plus possible en plans larges, en dépit de la tentation que les plans rapprochés pris du bord du terrain constituent pour la caméra. »³

À la fin du mois de juin 1959, le plus illustre des footballeurs allemands, Fritz Walter, raccrochait définitivement les crampons après vingt ans de présence au plus haut niveau. Une

¹ Cf. «Zweites Programm : Die Sport-Blockade» («Deuxième chaîne : le blocus sportif»), *Der Spiegel* n° 24, 10/06/1959, p. 59.

² Cf. *DFB-Jahresbericht 1959* («Rapport annuel du DFB 1959»), pp. 61-62.

³ *«Das Fernsehen sollte bei Spielübertragungen rechtzeitig den Veranstaltern mitteilen, Welch Dreifarben gut auf dem Bildschirm zu erkennen sind, wie ja auch der weiße Ball schon zur Selbstverständlichkeit geworden ist. Natürlich verzichten Nationalmannschaften nicht gerne auf ihre traditionelle Spielkleidung, aber die Millionen am Bildschirm und die Pauschale des Senders dürfen gewisse Rücksichten verlangen. Im Hamburger Länderspiel waren die Polen nur schwer zu erkennen, die deutschen Spieler dagegen viel deutlicher. Sollten etwa Eintracht Frankfurt und HSV ins Endspiel kommen, muß Eintracht die schwarz-rote Trikots anziehen, weil schwarze und rote Hosen zum weißen Hemd auf dem Bildschirm kaum zu unterscheiden sind. Die Beobachtung des Spiels in der Totalen sollte möglichst beibehalten werden, so lockend für die Kamera auch Nahszenen am Rande des Spielfeldes sind.»* Cf. MENZEL, Erich, «Erich Menzel dreht den Scheinwerfer» («Erich Menzel braque le projecteur»), *Der Kicker* n° 22, 01/06/1959, p. 14. Le match RFA-Pologne disputée à Hambourg le 20 mai 1959 est la rencontre internationale mentionnée par Menzel.

rencontre de gala face au Racing Paris à Kaiserslautern fut son match d'adieu. En dépit des appels lancés par les lecteurs du *Kicker*, l'ARD ne retransmit pas la rencontre en direct et se contenta d'en montrer des extraits. Josef Kirmaier relata la couverture médiatique de cet évènement dans sa chronique « Télévision » du 29 juin 1959.¹ L'intérêt que revêt cette description pour notre étude réside dans l'éclairage qu'elle donne de la coopération entre les sociétés de télévision et de radiodiffusion composant l'ARD :

« Après que le *Südwestfunk* ait consacré hier dimanche une émission radiophonique aux adieux de Fritz Walter, au cours de laquelle Sepp Herberger lui aussi loua les mérites du plus grand footballeur allemand de tous les temps, les amateurs de football d'Allemagne du Sud, du Sud-Ouest et du Nord auront l'occasion de voir des extraits du dernier match disputé par Fritz Walter à Kaiserslautern contre le Racing Paris. Der Kicker avait déjà rendu les services de télévision attentifs aux nombreux souhaits émis en ce sens par son lectorat. Ce soir, Fritz Walter sera l'invité des studios de télévision de Baden-Baden et s'exprimera dans le cadre de l'émission « Le sport du week-end » (de 19 heures à 19 heures 30). L'émission montrera en outre des extraits de ses matches les plus intéressants, dont entre autres ceux comptant pour la Coupe du monde. Cette émission sera diffusée simultanément dans les zones de réception du *Südwestfunk*, du *Süddeutscher* et du *Hessischer Rundfunk* et sera relayée par le *JT* de 20 heures du *Bayerischer Rundfunk* et par le *Norddeutscher Rundfunk* de Hambourg. »

Rappelons que de nombreux journalistes sportifs de la télévision n'étaient pas seulement des transfuges de la radio, mais continuaient d'y exercer le métier de radioreporter. C'était le cas de Rudi Michel qui anima l'émission radiophonique ainsi que l'émission télévisée mentionnées par Kirmaier. Natif de Kaiserslautern, il connaissait Fritz Walter depuis ses débuts et était devenu son ami. Ce fait autant que la proximité géographique de la ville palatine et de la station thermale badoise explique le mode de production de l'émission rétrospective de la carrière de Fritz Walter alors que généralement c'était le *Westdeutscher Rundfunk* qui était en charge de la réalisation des émissions d'intérêt national.

II.2.2 Automne 1959 : le DFB a le droit de son côté et le peuple contre lui

La couverture télévisuelle des rencontres disputées par la *Mannschaft* à l'automne 1959 déclencha des réactions très critiques de la part des téléspectateurs. Leur véhémence atteignit son point culminant lorsque le DFB refusa la retransmission en direct de la revanche de Berne organisée au *Nepstadion* de Budapest le 8 novembre 1959. Mais, le refus de la fédération suisse d'autoriser la retransmission en différé avait déjà entamé la placidité des téléspectateurs. Frustrés des longs extraits de la triomphale victoire sur un score de 4-0 de la

¹ Cf. KIRMAIER, Josef, « Diese Woche auf dem Bildschirm », *Der Kicker* n° 25, 29/06/1959, p. 23.

RFA, les téléspectateurs furent tout aussi critiques à l'endroit de l'ARD que des autorités du football suisse :

« Ils sont nombreux ceux qui évoquent le rôle fatidique des exigences financières suisses auxquelles la télévision allemande ne put consentir. Mais les amateurs de sport et les téléspectateurs exigent avec raison que la télévision allemande ne recule ni devant les moyens techniques ni devant les sacrifices financiers que réclament de telles retransmissions télévisées. Car les millions de propriétaires de postes récepteurs virent mensuellement 7 DM à la Bundespost et les prestations de la télévision allemande ne correspondent en rien aux recettes mensuelles qui se chiffrent en millions. »¹

Certains lecteurs pensaient que les Suisses avaient bon dos et que l'annulation du différé était due à un problème technique que les services de la télévision ne voulaient pas assumer.²

Après la frustration occasionnée par l'annulation de ce différé, ce fut l'attitude adoptée par le DFB durant les jours précédant la réception de la Hollande à Cologne le mercredi 21 octobre 1959 qui généra des tensions jugées inutiles par de nombreux téléspectateurs. En effet, alors que le match se disputait un jour de semaine et n'entraînait en concurrence avec aucune rencontre de clubs, le DFB se réfugia longtemps dans le mutisme et ne donna son aval pour la retransmission en direct que le dimanche 18 octobre 1959. Aussi certains articles, la semaine précédant la rencontre, promettaient une « nouvelle tempête de protestations » (« ein neuer Proteststurm »), si l'annulation redoutée de la retransmission devait se confirmer.³ De manière tout à fait caractéristique, les critiques visaient là aussi autant la télévision que le DFB. Les observateurs professionnels ou profanes reprochaient à l'ARD de ne pas se donner les moyens financiers d'une politique ambitieuse ou simplement soucieuse de fournir au téléspectateur contribuable des spectacles dignes de la redevance acquittée. Or, contrairement à ce qui fut communément déduit de l'évolution des négociations, ce n'était pas tant la progression décevante de la location d'avant-match qui incita le DFB à se cantonner dans un attentisme silencieux, mais le fait que la fédération hollandaise n'était pas satisfaite de la compensation financière que l'ARD comptait lui verser. Le journaliste de la *Westdeutsche Zeitung* déplorait que l'ARD ne veillât pas suffisamment à la qualité des rencontres d'*Oberliga* proposées le samedi, que les relais Eurovision de rencontres étrangères concernassent souvent des oppositions d'équipes de second rang et que des affiches, telle HSV-Real, disputées dans des stades comblés fussent ignorées alors qu'elles se déroulaient en

¹ Cf. Lettre de W. R. Köhler, « Länderspiel im Fernsehen » (« Match international à la télévision »), *Der Kicker* n° 41, 12/10/1959, p. 2.

² Cf. Lettre de K. H. Pongratz, « Länderspiel im Fernsehen » (« Match international à la télévision »), *Der Kicker* n° 42, 19/10/1959, p. 2.

³ Cf. « Länderspiel nicht im Fernsehen », *Westdeutsche Rundschau*, 15/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

semaine. Il insista sur le fait que ce n'était pas la quantité des rencontres diffusées qui faisait du football un facteur favorable au développement de l'industrie radioélectrique, mais l'attrait pour le public des retransmissions retenues. Constatant les lacunes du programme sportif proposé par les sociétés constituant l'ARD, il en concluait que le lancement de la deuxième chaîne s'imposait de manière plus urgente que jamais.

Der Kicker inséra une brève dans la rubrique du courrier des lecteurs pour confirmer la retransmission en direct de la seconde mi-temps.¹ Le magazine relayait les explications des autorités du football allemand qui s'empressèrent d'étouffer dans l'œuf les polémiques que leurs tergiversations avaient déjà fait enfler. Elles réfutèrent catégoriquement les reproches de mercantilisme exacerbé dont on les accusait. Elles nièrent d'avoir envisagé de ne pas autoriser la retransmission de la rencontre pour s'assurer que tous les billets seraient bien vendus et réaffirmèrent que leur unique souci avait été de voir la rencontre internationale se disputer dans un cadre digne de ce qui constituait « *les festivités suprêmes du football allemand* » (« *diesen höchsten Feiertagen des deutschen Fußballs* »). Le Service de presse du DFB faisait d'ailleurs remarquer que quelques milliers de billets n'avaient toujours pas trouvé preneur au moment où l'autorisation de la retransmission en direct avait été accordée.² Dans ce contexte, le DFB qualifiait de fausses rumeurs toutes les communications de presse qui avaient fait état d'un échec des négociations football-TV concernant la rencontre RFA-Hollande au cours de la semaine précédente. S'il n'avait pas donné son accord, c'était uniquement parce que certaines conditions préalables à son autorisation n'étaient pas encore remplies.

Cette version des choses fut catégoriquement démentie par *Der Sport* qui avait appris de bonne source qu'à la veille du week-end précédant la rencontre, il restait encore 14 000 billets d'entrée à vendre.³

La veille de la rencontre, un journal local de Cologne évoqua un appel lancé par le présentateur d'un jeu télévisé aux amateurs de football résidant dans la cité rhénane :

« *J'ai de bonnes raisons de prier instamment les habitants de Cologne de ne pas suivre le match international contre la Hollande sur le petit écran, mais de se rendre personnellement au stade. Au stade, on profite bien plus de la rencontre, que si on la suit sur l'écran de télévision. C'est pourquoi, chers habitants de Cologne, je vous le conseille : Allez au stade voir le match international !* »⁴

¹ Cf. « Letzte Meldung : Länderspiel im Fernsehen » (« Dernière nouvelle : Match international à la télévision »), *Der Kicker* n° 42, 19/10/1959, p. 2.

² Effectivement la rencontre se déroula devant 62 000 spectateurs payants, alors que la capacité d'accueil du Müngersdorfer Stadion dépassait alors les 70 000 places.

³ Cf. *Der Sport*, 26/10/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

⁴ Cf. « Fernsehen bittet die Kölner », *Kölner Stadt-Anzeiger*, 20/10/1959, Classeur « Fernsehen », DFB-Archiv.

L'auteur du *Kölner Stadt-Anzeiger* s'étonnait à peine qu'un collaborateur de la télévision fasse une publicité négative à l'un des produits phares du nouveau média. Il y voyait un signe des temps, pronostiquant, probablement de manière hasardeuse concernant les rencontres de la *Mannschaft*, que dorénavant le DFB ne pouvait plus systématiquement invoquer la protection des activités des clubs pour refuser une retransmission tout en affirmant qu'il n'avait aucun souci concernant la recette de la rencontre internationale concernée. Par ailleurs, on soupçonnait qu'il s'agissait d'un signe de bonne volonté plus qu'évident de l'ARD destiné à la présidence du DFB. Le rédacteur précité du magazine sportif *Der Sport* en arriva même à se réjouir de la connivence démontrée en cette affaire par les responsables de la télévision et du football. Certes, d'une certaine manière, ils avaient « roulé » des téléspectateurs potentiels pour qu'ils consentent à s'organiser et à déboursier le montant nécessaire pour pénétrer dans les gradins de l'arène sportive de Müngersdorf. Selon lui, on ne pouvait reprocher aux fédérations sportives de protéger leurs sources de financement, même si certains de leurs investissements étaient discutables. Il profita de l'occasion pour remettre en question l'utilité des stages que Herberger réclamait sans cesse, puisque ceux-ci étaient essentiellement justifiés par les attentes déraisonnables du public allemand de voir la *Mannschaft* vaincre sans cesse. Plus prosaïquement, le rédacteur de *Der Sport* constatait que les « *intérêts divergents à l'œuvre dans l'espace du football télévisé* » amèneraient toutes les fédérations nationales à opérer des révisions régulières des accords les liant aux sociétés publiques de télévision.

Pour illustrer son propos, il citait deux exemples actuels concernant des grandes nations du football :

- La fédération italienne de football avait exclu toute retransmission en direct des rencontres de la *Squadra Azzurra* se disputant dans la péninsule transalpine et avait exigé une augmentation des droits versés par la RAI de 5 à 15 millions de Lires, c'est-à-dire 100 000 DM quand le DFB n'en percevait que 25 000. Motif de la décision : lors des cinq dernières rencontres couvertes en direct, le manque à gagner avoisinait à chaque fois la somme de 40 millions de Lires.
- Huit jours avant la rencontre Angleterre-Suède prévue le 28 octobre 1959, la *Football Association* devait constater que l'on n'avait vendu que 30 000 des 100 000 places de Wembley et que dans le meilleur des cas, on remplirait les tribunes à moitié. La raison de cette mévente : la BBC retransmettait la rencontre en direct et en Eurovision.

Au début du mois de novembre 1959, *Der Kicker* rapportait un fait qui confirmait cette évolution : les problèmes liés à l'organisation des concours de pronostics et à la télévision

avaient fait l'objet de discussions animées et marquées par l'inquiétude des dirigeants lors de la réunion du Comité directeur de l'UEFA, à la fin du mois d'octobre, à Paris.¹

La couverture de la rencontre Hongrie-RFA du 8 novembre 1959 déclencha une campagne de presse d'une violence qui dut surprendre pareillement les responsables du DFB et ceux de l'ARD. Dans la rubrique « Télévision » du *Kicker* du 2 novembre 1959, Josef Kirmaier annonça les horaires de diffusion du différé de Hongrie-RFA sans aucun commentaire.² Comme des rencontres de clubs se déroulaient en ce dimanche après-midi, l'ARD s'en tint aux termes de l'accord d'octobre 1958 et ne sollicita même pas la retransmission en direct. Disposant de l'*Ampex*, les services des sports avaient finalement programmé une retransmission en différé presque intégrale du match entre 18 heures 15 et 19 heures 30. On espérait naïvement qu'elle recueillerait les faveurs du public. Les premières lettres de protestation reçues par *Der Kicker* révèlent ce que l'on pourrait assimiler à une maladresse du DFB. Non seulement, il s'était opposé à la retransmission télévisée en direct, mais, en outre, il avait étendu le « black out » à la radio, comme cela avait déjà été le cas pour la rencontre Suisse-RFA. La radio nationale « Deutsche Welle » n'était autorisée à diffuser en différé qu'un enregistrement des commentaires de la seconde mi-temps. *Der Kicker* publia une missive émanant d'un Allemand expatrié au Pérou qui déplorait le fait qu'il dût écouter la retransmission de Suisse-RFA sur Radio Beromünster et celle RFA-Hollande sur Radio Hilversum. Peu accoutumé au suisse alémanique et au néerlandais, il ne comprit que les annonces des nombreux buts de la *Mannschaft* sans pouvoir imaginer leur préparation. Au même moment où se déroulait la rencontre RFA-Hollande, la radio nationale « Deutsche Welle » diffusait, cela ne s'invente pas, une dramatique intitulée *Élégies d'un contribuable*. L'expatrié souhaitait faire prendre conscience à ses compatriotes ouest-allemands que lorsque l'on vit à 15 000 km de l'Allemagne, « *le sport allemand était un bout de mère-patrie* » (*der deutsche sport ist ein Stück Heimat* »), ce qui méritait plus d'égards de la part de la station de radio nationale la plus susceptible d'être captée aux antipodes.³

Les attentes du grand public vis-à-vis de la « revanche de Berne » eurent aussi pour conséquence d'alimenter un certain nombre de rumeurs que les autorités compétentes durent démentir à coup de communiqués officiels. Ainsi, une agence de presse ouest-allemande avait-elle diffusé une information selon laquelle le ministère de l'Intérieur hongrois aurait

¹ Cf. « Fußball-Europa in Sorge : Toto und Fernsehen ! » (« L'Europe du football est inquiète : Jeux de pronostics et télévision »), *Der Kicker* n° 44, 02/11/1959, pp. 2 & 20.

² Cf. KIRMAIER, Josef, « Diese Woche auf dem Bildschirm », *Der Kicker* n° 44, 02/11/1959, p. 2

³ Cf. Lettre de F. J. REUTERS, « "Deutsche Welle" ohne Fußball » (« "Deutsche Welle" sans football »), in « Leserbrief », *Der Kicker* n° 44, 02/11/1959, p. 2.

adressé une « note confidentielle » concernant le contrôle des supporters allemands (« *deutsche Schlachtenbummler* ») à tous les services de police concernés par le maintien de l'ordre autour du match. Entre autres mesures préventives, des contrôles individuels stricts et systématiques, notamment pour éviter la consommation abusive d'alcool, étaient prescrits autour du stade et en ville. En outre, on annonçait que le maintien dans leur tribune des quelques mille supporters allemands après le coup de sifflet final devait les empêcher d'entrer en contact avec les spectateurs hongrois. Sandor Barcs, président de la fédération hongroise et membre du Comité central de la République Populaire de Hongrie, protesta vigoureusement contre ces « *allégations mensongères qui cherchaient à nuire aux relations traditionnelles et amicales que les deux fédérations entretenaient depuis la guerre* ». ¹

Le refus du DFB d'autoriser la retransmission en direct de Hongrie-RFA, s'il était compris au regard des contingences domestiques de la protection des activités des clubs, s'attirait les foudres d'une critique d'autant plus virulente que les auteurs des articles traitant du sujet exerçaient leur profession dans des parutions anticommunistes. Tous les observateurs ne cédèrent pas à la tentation d'exagérer l'impact que pouvait avoir le fait d'assister à la retransmission en direct sur la chaîne est-allemande, même s'il fallait compter avec des messages de propagande à la mi-temps. ² Certains ne virent absolument aucun problème à ce que l'on s'en tint au compromis rendu possible par l'accord d'octobre 1958, c'est-à-dire une retransmission en différé de la seconde mi-temps à partir de 18 heures 15, « *la vie étant faite de compromis et les contrats devant être respectés* ». ³ De manière assez surprenante, le rédacteur du *Hamburger Echo* conseillait à ses lecteurs de faire une belle promenade dominicale, sous-entendant qu'il valait mieux ne pas pénétrer dans un stade pour éviter d'être informé du déroulement de la rencontre de Budapest.

Les journalistes les plus critiques à l'égard du DFB estimaient que le coup d'envoi des rencontres amateurs aurait pu être fixé à 15 heures 30 ou 11 heures pour que les amateurs de football puissent suivre la rencontre en direct et en intégralité. L'attitude ferme du DFB fut, comme pour le refus de la retransmission d'Italie-RFA en 1955, assimilée à une dérive dictatoriale par certains journalistes. Ainsi, lorsque Gerhard Hoffmann évoque le « *Niet du DFB* », il compare évidemment ce dernier à la bureaucratie soviétique et déplore le fait que la

¹ Cf. WEILENMANN, Fritz, « "Polizei-Maßnahmen" gegen deutsche Schlachtenbummler : Budapest dementiert ! » (« "Mesures policières" contre les supporters allemands : Budapest dément ! »), *Der Kicker* n° 44, 02/11/1959, p. 2.

² Cf. «Fernsehen auf Umwegen» («Télévision avec détours»), *Allgemeine Zeitung Mainz*, 01/11/1959, Classeur «Fernsehen 1952-1959», DFB-Archiv.

³ Cf. «Der Kompromiß» («Le compromis»), *Hamburger Echo*, 06/11/1959, Classeur «Fernsehen 1952-1959», DFB-Archiv.

plus importante fédération sportive de RFA n'ait pas entrevu qu'elle faisait le jeu du régime honni de la SED :

*« C'est avec du lard que l'on attrape des souris, c'est avec de telles retransmissions que la télévision d'Ullbricht flatte les fans d'Allemagne Fédérale dans "le vaste espace frontalier" auquel appartient aussi la Basse-Saxe. Le mot d'ordre est le suivant : c'est ainsi que **nous** sommes ! Il fallut donc en arriver à ce point, Messieurs du DFB ! Vous parlez d'amateurisme, "comme quand nous portions encore les poteaux de buts" avant les rencontres. Et dans le même temps le DFB amasse une fortune, qui dépasse de loin ce qui serait nécessaire comme budget, fonds de réserve adéquat inclus ! Mais avec une telle affiche, l'amateur de football regarde le petit écran contrôlé par le Sieur Ullbricht, qui devrait bien rire sous cape, s'il pouvait voir comment çà et là en Allemagne, on bricole les antennes et trifouille les boutons du poste pour s'assurer de bien capter la chaîne de la zone orientale et assister ainsi à la partie de Budapest. »¹*

Hoffmann rejetait sans nuance le point de vue du Dr Gerhardt, Chef du Service de presse du DFB, qui estimait que le téléspectateur ne pouvait prétendre assister « gratuitement » à toutes les rencontres internationales sous prétexte qu'il s'était acquitté d'une redevance de 7 DM. Il incitait ses lecteurs à adresser leurs doléances directement au DFB, dont il rappelait nommément l'adresse francfortoise.

Faisant face aux nombreuses sollicitations de la presse, Gerhardt n'évita pas quelques maladresses, qui ne pouvaient que renforcer l'animosité du grand public vis-à-vis du DFB.² Il n'y avait pas grand-chose à redire au fait qu'en bureaucrate expérimenté, il s'appuyât sans surprise sur des statistiques pour justifier le refus de la retransmission et indiquât à ses multiples interlocuteurs que le coup d'envoi de plus de 80% des matches amateurs prévus ce dimanche était donné à 14 heures 30. Mais son affirmation qu'il importait peu, à quiconque s'intéressait sérieusement à la rencontre internationale Hongrie-RFA, de la suivre en direct sur le petit écran ou avec quelques heures de délai, fut évidemment comprise comme pure provocation.

De leur côté, les responsables de l'ARD durent expliquer pourquoi un relais Budapest-Vienne-Munich n'avait pu être envisagé, ce qui aurait permis de court-circuiter la télévision

¹ « *Mit Speck fängt man Mäuse, mit solchen Länderspielübertragungen umschmeichelt Ullbrichts Television die bundedeutschen Fans im weiten "Grenzgebiet" zu dem ja auch Niedersachsen gehört. Motto : So sind **WIR** ! Soweit mußte es also kommen, ihr Herren vom DFB ! Ihr redet von Amateurismus, "als wir noch Torstangen trugen", und dabei häuf der DFB ein Vermögen an Gelder, die weit über das hinaus gehen, was als Etat nebs angemessener Rücklage, benötigt wird ! Bei einem solchen Schlager aber guckt der Fußballfreund in die Röhre...des Herrn Ullbrichts, der sich ins Fäustchen lachen würde, könnte er sehen, wie man allenthalben in Deutschland munter an den Antennen herumbastelt, und an allen Knöpfen des Gerätes dreht, um ja den Ostzonsensender auf dem Bildschirm zu bekommen und somit das Budapester Spiel.» Cf. HOFFMANN, Gerhard, «Das "Njet" des DFB» («Le "Niet" du DFB»), *Neue Woche Hannover*, 02/11/1959, Classeur «Fernsehen 1952-1959», DFB-Archiv.*

² Cf. «Warum keine Fernseh-Direktübertragung ?» («Pourquoi pas de retransmission télévisée en direct ?»), *Rhein-Neckar-Zeitung*, 02/11/1959, Classeur «Fernsehen 1952-1959», DFB-Archiv.

est-allemande.¹ Bien sûr, on évoqua des contingences techniques, mais il semblerait avant tout que l'Intervision souhaitait instamment inclure la RDA dans cette opération. En effet, l'Angleterre, la Belgique et les autres pays d'Europe du Nord, qui relayaient la retransmission, auraient sans problème pu être « fournis » d'images transitant par les relais tchécoslovaques, autrichiens et ouest-allemands. Rappelons que la première retransmission en direct d'un événement sportif se déroulant dans un pays situé derrière le Rideau de Fer datait de 1957. Il s'agissait d'un championnat d'Europe de boxe amateur organisé dans la capitale tchécoslovaque. Après que l'on ait initialement annoncé que seule la seconde mi-temps serait retransmise en différé, Lembke, décida de tirer parti de l'intégralité de 75 minutes libérées par l'annulation de l'émission d'actualités régionales du WDR « Hier und Heute » (« Ici et aujourd'hui »). Grâce à l'*Ampex*, on pourrait ainsi diffuser la quasi-totalité du match en n'amputant la première mi-temps que de son premier quart d'heure. Précisons que les techniciens de la télévision allemande ne maîtrisaient pas encore suffisamment la technique du montage à partir du matériau fourni par l'*Ampex* pour produire un résumé de match qui aurait uniquement présenté les phases de jeu essentielles de la rencontre. Le rédacteur du *Mittag* voulait voir dans la décision de Lembke une raison d'apaisement, même si la télévision est-allemande conservait son « avance ».² Il se réjouissait en outre que la Commission de la presse et de la propagande du DFB ainsi que celle représentant les clubs d'*Oberliga* aient récemment accepté l'idée que l'ARD diffusât en différé des rencontres dominicales de championnat, à condition que le début de ces émissions fût fixé au moins une demi-heure après le coup de sifflet final de toutes les rencontres du jour.

Le quotidien berlinois, *Berliner Morgenpost*, avait une vision plus critique de l'affaire. D'une part, il estimait que les images du *Fernsehfunk* est-allemand seraient captées jusque dans la région de la Ruhr. Cela vidait l'accord DFB-ARD de son sens en ce 8 novembre 1959, car il arriverait ce que l'on souhaitait éviter en refusant la retransmission en direct : de nombreux spectateurs potentiels ne se rendraient pas au stade, mais resteraient chez eux pour suivre la « revanche de Berne ». En dépit de ce « *but hors-jeu* » que, selon toutes les prévisions, la télévision est-allemande allait marquer, le rédacteur du *Berliner Morgenpost* déplorait que le DFB persistât à observer la lettre du contrat le liant à l'ARD et que cette dernière se résignât sans révolte à présenter à son public sa mire de réglage de 13 heures à 14 heures 30 pour

¹ « Fernsehchefredakteur Robert E. Lembke nimmt Stellung : Nur eine Konserve ! » (« Le rédacteur en chef de la télévision Robert E. Lembke prend position : Seulement une conserve ! »), *Nacht-Depesche Berlin*, 03/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Warum das Deutsche Fernsehen am Sonntag doch fast das ganze Länderspiel aus Budapest überträgt » (« Pourquoi la télévision allemande retransmet quand même la quasi-totalité de la rencontre internationale depuis Budapest »), *Der Mittag*, 05/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

enchaîner avec une insignifiante émission enfantine. Il se refusait à craindre que l'âme politique des amateurs de football risquât d'être corrompue par les éventuels messages de propagande que Berlin-Est ne pourrait probablement s'empêcher d'insérer dans les images retransmises. Toutefois, il considérait que la télévision ouest-allemande manquait profondément de respect vis-à-vis de son public en l'exposant à des « *images affligeantes du drapeau allemand profané par le marteau et le compas* ». ¹ Surtout, le *Berliner Morgenpost* fustigeait l'attitude plus que légère du journaliste sportif du *Bayerischer Rundfunk*, Heinz Mägerlein, qui, malgré la tempête de protestations déclenchée par l'absence de direct, tint les propos suivants lors d'une conférence de presse le 3 novembre 1959 :

« *Je considère que cela est tout à fait suffisant de diffuser la seconde mi-temps commentée à partir de 18 heures. Le football n'a pas de succès à la télévision chez nous – nous le savons grâce aux sondages.* » ²

Le 6 novembre 1959, le quotidien populiste *Bild*, dont l'anticommunisme viscéral était l'une des caractéristiques essentielles, publia le même article qui fut intitulé de manière différente à Hambourg et à Francfort, mais dans l'esprit et la lettre, le corps du texte était strictement identique : le DFB s'était montré incapable de prendre la mesure de la dimension historique de la rencontre et des implications politiques de sa retransmission en Interviision et en Eurovision :

« *Le résultat dans ce cas (du refus du DFB) : à Berlin et dans les régions limitrophes de la Zone, les téléspectateurs régleront leurs appareils sur les émetteurs de la zone d'occupation soviétique. Un succès facile pour la propagande de la Zone. Il n'y a rien à redire de fondamental contre l'accord DFB-Télévision. Mais pour cette rencontre, il faudrait faire une exception. Ajournez les rencontres de clubs, par exemple au samedi. Ne pensez pas uniquement à la caisse de votre club. Ne vous comportez pas en bureaucrates du football ! Accordez une chance aux amateurs de football de voir la rencontre en direct ! Faites preuve d'un peu de conscience politique !* » ³

¹ « (...) es ist, um das gelindeste Wort zu gebrauchen, eine schwere Unhöflichkeit, daß das Deutsche Fernsehen sie dem Ungemach aussetzt, vielleicht unsere durch Hammer und Zirkel geschändete Fahne oder dergleichen sehen zu müssen », Cf. « Vernunft wird Unsinn. Das Fußball-Länderspiel und das Deutsche Fernsehen » (« La raison devient absurde. La rencontre internationale de football et la Télévision allemande », *Berliner Morgenpost*, 04/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Ich halte es für vollkommen ausreichend, um 18 Uhr die kommentierte zweite Halbzeit zu bringen. Fußball kommt bei uns sowieso nicht gut an – das wissen wir aus den Tests. », *ibid.*

³ « Das Ergebnis in diesem Fall : in Berlin und zonnennahen Gebieten werden die Fernseher ihre Apparate auf die sowjetzonalen Sender einstellen. Ein billiger Propaganda-Erfolg der Zone. Gegen das Abkommen DFB-Fernsehen ist im Grundsatz gar nichts einzuwenden. Aber bei diesem Spiel sollte man eine Ausnahme machen. Verlegt die Vereinstreffen auf eine andere Zeit, zum Beispiel auf den Samstag ! Denkt nicht nur an eure Vereinskasse ! Seid nicht so fußball-bürokratisch ! Gebt den Fußball-Interessierten eine Chance, das Spiel direct zu sehen ! Denkt auch ein bißchen politisch ! » Cf. « Länderspiel ohne Fernsehen : Billiges Tor für Pankow » (« Match international sans télévision : un but facile pour Pankow »), *Bild* (Hambourg), 06/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Le 10 novembre 1959, Richard Kirn, à travers l'une de ses chroniques du « Leberecht » paraissant régulièrement dans les pages du quotidien francfortois, *Neue Presse*, tirait le bilan du week-end.¹ Il reprochait à l'ARD de ne pas avoir suffisamment mis en lumière la part prépondérante revenant au DFB dans ce qu'il considérait comme une situation absurde. En d'autres termes, il déplorait le fait que les gens de télévision aient préféré protéger de futures retransmissions sans grand intérêt en sacrifiant le match de l'année sur l'autel d'un légalisme hors de propos. Concernant la protection des recettes dominicales des clubs, Kirn rejetait l'argument au nom de l'importance que revêtaient les rencontres internationales pour l'identité nationale :

« Avant le Troisième Reich, durant le Troisième Reich et après le Troisième Reich, les rencontres furent toujours couvertes en direct, personne n'en connaissait une autre couverture. Dieu sait qui au DFB a eu l'idée géniale de demander les petits clubs, s'ils étaient d'accord avec ce type de retransmissions. Depuis, en tout cas, chaque retransmission dominicale provoque un psychodrame. (...) Il n'y a guère plus d'une ou deux rencontres internationales se disputant le dimanche. Au lieu d'autoriser les petits clubs à disputer leurs rencontres le samedi - ce qui est de toute manière dans l'air du temps - on provoque et irrite des millions de gens en refusant une retransmission en direct d'un match, qui a mobilisé les enthousiasmes comme aucune autre rencontre depuis la finale de 1954. C'est incompréhensible et cela le reste. »

Pour illustrer son pessimisme quant à la capacité du DFB à réviser ses positions, Kirn estimait qu'en adressant une lettre de doléance à la *Zeppelinallee* à Francfort, on ne faisait rien de plus que de gâcher un timbre poste.

Outre une page comportant des extraits d'une demi-douzaine de lettres de lecteurs publiées dans l'édition du 15 novembre 1959 du quotidien de Dortmund, *Ruhr Nachrichten*, le classeur « Fernsehen 1952-1959 » constitué par les services de presse du DFB ne contenait pas d'autres coupures de presse parues immédiatement après la rencontre Hongrie-RFA.² Les quotidiens retenus dans notre corpus et *Der Kicker* ne revinrent pas davantage sur la couverture de Hongrie-RFA.

Cf. « Länderspiel ohne Fernsehen : Denkt an die Politik ! » (« Match international sans télévision : Pensez à la politique »), *Bild* (Francfort), 06/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

¹ « *Vor dem Dritten Reich, im Dritten Reich und nach dem Dritten Reich, immer wurden Länderspiele original übertragen, kein Mensch kannte es anders. Wer eines Tages beim Deutschen Fußball-Bund den genialen Einfall gehabt hat, die kleinen Vereine zu fragen, ob sie denn mit solchen Übertragungen einverstanden seien, wissen die Götter. Seit dieser Zeit jedenfalls ist allemal ein großes Theater um jede Sonntagsübertragung. (...) Sonntags-Länderspiele gibt es höchstens eines oder zwei im Jahr. Statt nun den kleinen Vereinen zu erlauben, ihre Spiele einmal ausnahmsweise samstags auszutragen – was ohnehin im Zug der Zeit liegt -, verstört und verärgert man Millionen, indem man ihnen die Direktübertragung eines Spiels versagt, das wie kein anderes seit dem Endspiel von 1954 die Gemüter bewegt hat. Es ist und bleibt unfaßlich.* », Cf. KIRN, Richard, « Leberecht », *Neue Presse*, 10/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Leser zur "Frage der Woche" : Länderspiele sollte man direkt übertragen » (« Les lecteurs répondent à "la question de la semaine" : Les rencontres internationales devraient être retransmises en direct »), *Ruhr-Nachrichten* 15/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

II.2.3 RFA-Yougoslavie : pas de direct compensateur après le refus de Hongrie-RFA

Vers la fin du mois de novembre 1959, la problématique générale des rapports football-TV fit sa réapparition dans les pages de la presse ouest-allemande à l'approche de l'Assemblée générale de l'UEFA, prévue le 11 décembre 1959 à Paris. On savait que la FFF ne serait pas la seule des fédérations à protester devant ce cénacle et l'on pensait qu'une interdiction générale des retransmissions en direct pouvait être décrétée par l'UEFA à l'instar de ce qui se passait déjà en RFA pour les combats de boxe professionnels.¹ En outre, les difficultés rencontrées par l'Eurovision pour trouver un terrain d'entente avec le comité d'organisation des JO de Rome contribuèrent à focaliser l'intérêt des journalistes sportifs sur la place réservée au sport sur le petit écran. Vu les sommes dont disposaient les chaînes publiques, certains observateurs ne comprenaient pas comment les responsables de l'Eurovision n'avaient pas encore réussi à s'assurer les droits de retransmission des JO, alors que les organisateurs romains avaient déjà signé un contrat avec l'Intervision. On se demandait, alors à juste titre, si l'on serait obligé de se brancher, une fois encore, sur la télévision est-allemande pour suivre les exploits des champions en direct. Certes, la démonstration reposait sur une opération arithmétique trop élémentaire pour rendre justice à la complexité des contingences financières auxquelles était confrontée l'ARD, mais il est indéniable qu'elle frappait l'imagination du lecteur :

« Mensuellement, la première chaîne perçoit 15 millions de DM des trois millions de propriétaires de récepteurs recensés dans la République Fédérale. Cela représente 170 millions par an, auxquels il faut rajouter les sommes énormes que génère la publicité télévisuelle, les spécialistes de la question les situent autour des 100 millions de DM. Dès lors, ne serait-il pas possible de piocher dans ce quart de milliard de DM la part incombant à l'Allemagne dans les six millions de DM exigés de l'Eurovision par les managers de l'olympiade romaine pour lui accorder 180 heures de retransmission ? Il y a une quantité de personnages ennuyeux qui passent sur le petit écran, qui reviennent bien plus cher que ne le serait une heure de JO. Des centaines de milliers de contemporains ont acheté des récepteurs à cause du sport. L'oublierait-on ? »²

¹ «Künftig kein Fußball mehr im Fernsehen ?» («Plus de football à la télévision à l'avenir ?»), *Tagesanzeiger Regensburg*, 26/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Monatllich 15 Millionen DM kassiert die "erste Welle" von den drei Millionen Fernsehapparat-Besitzern der Bundesrepublik. Das macht 170 Millionen DM im Jahr, zu denen noch die gewaltigen Summen aus dem Werbefernsehen kommen, die Kenner der Materie mit 100 Millionen DM ansetzen. Ist es da nicht möglich, aus dieser Viertelmilliarde Deutschlands Anteil an den sechs Millionen DM zu bezahlen, welche die Manager der römischen Olympiade von der Eurovision für 180 Übertragungsstunden fordern ? Es gibt eine ganze Menge Langweiler auf der häuslichen Bildröhre, die wesentlich teurer sind, als uns eine Stunde Olympia kommen würde. Hunderttausende haben sich den Ferngucker nur des Sports wegen gekauft. Vergift man es denn? », Cf. « Sport ein "Stiefkind" des Fernsehens ! » (« Le sport, "enfant mal-aimé" de la télévision ! »), *Trierische Landeszeitung*, 26/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Le 26 novembre 1959, Wilfried Gerhardt, chef du Service de presse du DFB, bénéficia d'une tribune libre dans les pages des *Ruhr-Nachrichten* pour exposer la position de la fédération.¹ Son exposé ne contenait aucun élément nouveau et, surtout, il se cantonna à des considérations calendaires et contractuelles sans jamais évoquer la dimension politique qu'avait prise la question de la retransmission de Hongrie-RFA. L'initiative de Gerhardt avait indiscutablement une orientation prospective puisque les mêmes raisons entraînant les mêmes conséquences, le DFB avait déjà convenu avec l'ARD que la rencontre RFA-Yougoslavie programmée le dimanche 20 décembre 1959 ne bénéficierait que d'une couverture en différé. Même si l'équipe yougoslave, deux fois battue par la RFA lors des quarts de finale des Coupes du monde de 1954 et 1958, ne jouissait pas du même prestige que la Hongrie, elle comptait alors parmi les meilleures équipes européennes. On ne doutait guère de la bonne marche de la location. D'ailleurs la rencontre se déroula à Hanovre dans un *Niedersachsen-Stadion* où 83 000 spectateurs occupèrent jusqu'au dernier strapontin. Une fois encore, le DFB avait jugé inutile de solliciter de la part des clubs une programmation anticipée de leurs matches pour qu'ils n'entrent pas en conflit horaire avec une rencontre internationale, dont la retransmission en direct aurait eu un effet compensateur après la frustration engendrée par son refus concernant le 8 novembre. L'ARD, par la grâce de l'*Ampex*, fut en mesure de programmer une diffusion intégrale en différé dès 17 heures 30, c'est-à-dire une demi-heure après la fin des dernières rencontres amateurs. Signalons que l'horaire du différé initialement prévu à 17 heures fut retardé d'une demi-heure à la demande des corporations de commerçants qui bénéficiaient de dérogations pour ouvrir leurs magasins jusqu'à 18 heures en ce dernier dimanche de l'Avent.² Certains, conscients des problèmes logistiques que représentait la déprogrammation de milliers de rencontres dominicales amateurs plaidaient pour que le coup d'envoi des rencontres internationales fût dorénavant fixé à 11 heures du matin afin qu'elles s'achèvent à 13 heures au plus tard.³ Cette proposition se heurtait aux habitudes des footballeurs qui, dans leur grande majorité, n'aimaient pas jouer le matin. Si le

¹ Cf. GERHARDT, Wilfried, « Fernseh-Fußball mit den Augen des DFB gesehen. Daran muß man denken ! » (« Le football télévisé vu à travers les yeux du DFB. Ce qu'il faut garder à l'esprit ! »), *Ruhr-Nachrichten*, 26/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. KIRMAIER, Josef, « Fernsehen 1952-1959 », *Der Kicker* n° 49, 07/12/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ Cf. BRODBECK, Erich, « "Fernsehverbot" für Fußballspiele ? » (« "Interdiction de télévision" pour les matches de football ? »), *Der Sport-Kurier*, 07/12/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

« Fußball und Fernsehen ! Die Fußballverbände wehren sich gegen Direktübertragungen » (« Football et télévision ! Les fédérations de football se défendent contre les retransmissions en direct »), *Tip-Kurier*, 01/12/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

DFB et une fédération partenaire avaient convenu d'une telle programmation, il est certain que cela aurait aussi soulevé des protestations des Eglises.

Le 27 novembre 1959, un rédacteur de la *Westdeutsche Allgemeine Zeitung* constatait que les rapports football-TV constituaient une vieille querelle qui produisait constamment de nouvelles polémiques.¹ Peu convaincu de l'intérêt des différés produits grâce à l'*Ampex*, il reprochait fondamentalement à la télévision d'avoir accepté un contrat aux termes aussi iniques que l'accord d'octobre 1958, notamment l'interdiction des retransmissions en direct le dimanche, même celles de matches disputés à l'étranger. Dans le même souffle, il reprochait au DFB de ne jamais tenir compte de l'opinion et de ne pas réviser cet accord qui lui vaudra une impopularité durable.

À la veille de l'assemblée générale de l'UEFA, le Service de presse du DFB publia un communiqué qui s'efforçait de nier qu'un conflit ou une guerre football-TV était en cours.² On valorisa la coopération entre les deux institutions. On rappela que les solutions miracles, telle la programmation des rencontres amateurs à des heures matinales, n'étaient pas faciles à mettre en œuvre, car le DFB n'avait aucun pouvoir décisionnaire en la matière, les ligues régionales étant seules habilitées à modifier leur calendrier.

Dans sa rubrique sportive, le quotidien populaire *Hamburger Echo* s'attachait à valoriser les bienfaits de l'accord d'octobre 1958. Avant tout, on rappela qu'il avait été enfanté dans la douleur et après de longues négociations moult fois interrompues. Bien sûr, le rédacteur du *Hamburger Echo* pensait qu'un jour viendrait où il faudrait éventuellement tenir compte de l'évolution de la technologie et de l'équipement des ménages ou réserver des dates traditionnelles aux rencontres internationales, dont on voulait assurer la retransmission en direct. En attendant, la solution du différend lui semblait constituer un compromis tout à fait acceptable.

Ce n'était pas le cas du rédacteur de la *Fernseh-Woche* qui rédigea l'article de présentation du match RFA-Yougoslavie. Il dénonça le nouveau « *Diktat* » du DFB (« *DFB-Diktat* ») tout en espérant ne pas avoir à se contenter d'un « *misérable enregistrement* » (« *miserable Aufzeichnung* ») comme lors de Hongrie-RFA.³

¹ Cf. « Neues Leid mit altem Thema » (« Nouvelles afflictions avec un thème rebattu »), *Westdeutsche Allgemeine Zeitung*, 27/11/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² Cf. « Es gibt keinen Fernsehkrieg » (« Il n'y a pas de guerre football-TV »), *Reutlinger Generalanzeiger*, 10/12/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.
« Es gibt keinen Fernsehkrieg » (« Il n'y a pas de guerre football-TV »), *Nordwestdeutsche Zeitung*, 11/12/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

³ « Fußball-Länderkampf in Konserve » (« rencontre internationale de football en conserve »), *Fernseh-Woche* n° 51, 13/12/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

Le 15 décembre 1959, *Bild* publia un « article de fond » consacré à la polémique en cours. Bien que celui-ci fût, chose assez rare pour être soulignée, mesuré et soucieux de faire valoir les arguments du DFB, le rédacteur du quotidien populaire n'avait aucun doute sur l'évolution plus ou moins lointaine de l'offre télévisuelle de football : on serait bien obligé de se résoudre à la retransmission des rencontres internationales. Il prédisait encore bien des polémiques à venir, car penser les choses en grand et développer des visions globales n'était pas la force du football allemand.¹

II.2.4 1960 : La Coupe du monde, mesure étalon en matière de droits de retransmission

De la consultation de notre corpus de presse, de celle des rapports annuels du DFB et de l'ARD, nous pouvons déduire que la couverture du football proposée par la télévision allemande était devenue routinière, régulière et qu'elle générait peu de commentaires. Les polémiques provoquées par le refus de la retransmission de Hongrie-RFA étaient vite retombées. Les titres de presse généralement critiques vis-à-vis de la marchandisation du football et du mercantilisme des dirigeants du football, tels le magazine *Der Spiegel* ou le journal *Die Zeit*, ne jugèrent même pas l'incident digne d'être traité.

Au début de l'année 1960, c'était surtout la couverture incertaine des JO de Rome, les négociations difficiles que l'Eurovision menait avec le CONI, le comité d'organisation italien, qui retenait l'attention de la presse. Dès le 14 janvier 1960, la FAZ reprenait une dépêche du SID qui incitait à un relatif optimisme.² La chose remarquable dans cette dépêche est qu'elle faisait état d'une réunion de travail au cours de laquelle les organisateurs romains, l'Eurovision et l'Intervision étaient assis autour de la même table de négociations. Les Italiens avancèrent leurs pions et, d'un point de vue stratégique, parèrent d'entrée à tout reproche de faire obstacle à l'exercice du droit à l'information, car ils concédèrent d'entrée une couverture radiophonique complète ainsi que trois minutes d'images télévisées libres de tous droits. Pour la couverture télévisée minimale ainsi concédée, ils obtinrent qu'elle dût concerner le même résumé pour tous les pays membres des deux organisations. En outre, le comité d'organisation en déterminerait le contenu. Pour préparer les négociations portant sur les retransmissions plus importantes, on créa deux commissions qui prirent comme base de négociations la somme consentie par l'Eurovision aux organisateurs suédois de la Coupe du monde 1958,

¹ Cf. « Fußball-Volk fordert : Dabeisein ! Neuer Fernseh-Vertrag nötig » (« Le peuple des amoureux du football l'exige : on veut assister aux rencontres ! Un nouveau contrat avec la télévision est nécessaire »), *Bild*, 15/12/1959, Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.

² « Doch Eurovision aus Rom ? » (« Des retransmissions de Rome, malgré tout ? »), *FAZ*, 14/01/1960, p. 7.

c'est-à-dire 75 000 DM pour une heure de retransmission en direct. Il était clair que ce prix allait être largement dépassé, car la progression du parc européen de récepteurs constituait un argument de poids pour les négociateurs italiens. Les négociateurs de l'Eurovision pouvaient quant à eux arguer que nombre de sports olympiques jouissaient d'une attractivité nettement inférieure à celle du football. Les négociations traînèrent et semblaient devoir échouer lorsque le CONI rejeta l'offre financière de l'Eurovision le 23 avril 1960.¹ Le seul progrès pour le téléspectateur résidait dans une révision à la hausse du nombre de minutes libres de droits concédé aux télévisions publiques, celui-ci était passé de trois à neuf minutes. La pierre d'achoppement des négociations semblait bien se situer dans les vues totalement contradictoires qu'avaient les deux parties de l'attractivité du programme olympique, notamment par rapport à celui de la Coupe du monde de football. Les responsables de l'Eurovision devaient assumer la déception des JO d'hiver de Squaw Valley. Dans ce cas précis, ils avaient pu s'abriter derrière le problème qu'avaient constitué la distance et le décalage horaire. S'ils échouaient à obtenir les droits de retransmission des JO de Rome, les responsables des télévisions publiques savaient que les budgets qu'ils consacraient par exemple aux émissions de variétés seraient contestés par les contribuables amateurs de sports. L'industrie radioélectrique, elle aussi, comptait sur une couverture aussi complète que possible pour donner un coup de fouet aux ventes de récepteurs. La somme proposée par l'Eurovision, qui se montait à 1,7 million de DM pour une durée de retransmission de 70 heures pendant la quinzaine olympique, ne pouvait satisfaire les organisateurs. Rapportée au nombre de pays membres de l'organisation et d'heures de retransmission, cela représentait 1700 DM de l'heure. C'était une somme négligeable au regard des tarifs pratiqués pour retransmettre un match d'*Oberliga* le samedi ou la compensation financière concédée au DFB pour la retransmission en direct d'une rencontre de la *Mannschaft*. Le traitement journalistique des négociations préalables à l'obtention des droits concernant les JO de Rome eut donc une conséquence directe pour le football ouest-allemand : il renforça son image « d'enfant préféré » de l'ARD.

La consultation de la rubrique « Télévision » du magazine *Der Kicker*, qui mentionnait toutes les émissions sportives programmées par les diverses sociétés composant l'ARD, confirme cette prédominance du football de semaine en semaine.

¹ Cf. « Keine Eurovision-Sendungen aus Rom », *FAZ*, 25/04/1960, p. 9.

II.2.5 1960 : le DFB recalé pour l'organisation de la Coupe du monde, mais le football allemand s'illustre en Coupe d'Europe

Au printemps 1960, on recense deux autres événements d'importance pour la position du football dans la société allemande. Ils affectaient l'offre de football télévisé de manière diverse, directement et indirectement. Le premier eut lieu dans les coulisses des sièges fédéraux, l'Espagne retira sa candidature et s'allia à l'Angleterre, espérant obtenir ainsi son soutien et celui de l'Amérique du Sud pour l'organisation de la Coupe du monde 1974. Friedebert Becker tira immédiatement les conséquences de la décision espagnole et enterra les chances ouest-allemandes d'obtenir l'organisation de la Coupe du monde 1966.¹ Son article passait en revue toutes les bourdes commises par les hiérarques du DFB qui avaient conduit à cette situation. Il rappelait que quatre ans auparavant, lors du Congrès de Lisbonne en 1956, les participants avaient dans leur majorité accordé un soutien de principe à la candidature du champion du monde en titre. Mais ni l'Espagne ni l'Angleterre n'avait encore déclaré la leur. Les choses avaient commencé à prendre un tour défavorable lorsqu'en Suède, la délégation du DFB s'était mal comportée et était apparue comme une « *bande de mauvais perdants* ». Becker reprochait à Bauwens et ses proches collaborateurs de n'avoir jamais réussi à inverser la tendance. Rappelant que la RFA disposait d'un avantage certain sur l'Espagne en ce qui concerne le nombre de grands stades, que le DFB était la fédération avec le plus grand nombre de licenciés et pouvait arguer d'un palmarès plus prestigieux que l'Espagne en Coupe du monde, Becker conseillait aux dirigeants fédéraux de ne plus rivaliser avec l'Angleterre, mais de rechercher son soutien pour 1974 et d'exiger des garanties écrites allant en ce sens. Lors du Congrès de Rome, les caciques du DFB ne tinrent pas compte des conseils de Becker et persistèrent à se complaire dans une attitude teintée d'amertume lorsque l'attribution de l'organisation de la Coupe du monde 1966 à l'Angleterre fut finalisée par le vote des délégués présents dans la ville éternelle. Le rédacteur en chef déplorait que la direction de la plus importante fédération allemande définît trop souvent sa politique internationale en fonction de sentiments personnels.² Un article rédigé par le vice-président Hans Körfers dans une publication officielle, celle du *Westdeutscher Fußball-Verband* (Ligue de football d'Allemagne de l'Ouest) dont le siège se situait à Duisbourg, était même serti d'accusations et de menaces à l'encontre de dirigeants de fédérations étrangères. Körfers avait par exemple

¹ Cf. BECKER, Friedebert, « DFB verpaßte seine Chance für 1966. Weltmeisterschaft in Deutschland erst 1974 ... oder gar erst 1982 ? », *Der Kicker* n° 12, 21/03/1960, pp. 2 & 8.

² Cf. BECKER, Friedebert, « DFB isoliert den deutschen Fußball immer mehr... » (« Le DFB ne cesse d'isoler le football allemand... »), *Der Kicker* n° 39, 27/09/1960, p. 2.

accusé le président de la fédération hollandaise d'avoir soutenu l'Angleterre parce qu'il était l'ami personnel de Stanley Rous. Ce faisant, il lui reprochait de mépriser le fait qu'il était beaucoup plus facile pour les supporters néerlandais de traverser le Rhin que la Mer du Nord pour suivre des matches de Coupe du monde. En croisant les nombreuses déclarations et initiatives malencontreuses des dirigeants fédéraux avec les mises en garde que *Der Kicker* avait émises de longue date, Becker démontrait l'amateurisme diplomatique et l'incorrigible manque de doigté de la direction du DFB. En vertu du prestige international dont jouissait *Der Kicker*, il se fit le porte-parole de tous les acteurs et sympathisants du football allemand qui ne se reconnaissaient pas dans la réaction déplacée des hiérarques du DFB. Il se désolidarisait de ces derniers de la manière la plus nette. Il se disait affligé que ces derniers eussent pu rater l'occasion de s'entendre avec les Anglais afin d'épargner aux fédérations amies le désagrément d'un choix cornélien lors du Congrès de la FIFA. Pessimiste, il estimait qu'en s'accrochant à des méthodes qui avaient prouvé leur inefficacité, le DFB ne serait pas en mesure avant longtemps d'élargir le cercle des amis du football allemand.

Bien entendu, l'obtention de la Coupe du monde 1966 aurait constitué un facteur d'importance dans le développement de la télévision en RFA, notamment concernant les débuts du ZDF. Cette hypothèse est étayée par l'analyse détaillée de l'impact qu'eut la préparation de la mise en images de la *World Cup* 1966 que Fabio Chisari réalisa dans le deuxième chapitre de sa thèse.¹ Autant que le fit le pool formé par la BBC et ITV, l'ARD et le ZDF auraient consenti aux considérables investissements et aux mesures nécessaires pour présenter au monde le meilleur spectacle possible. La télévision allemande aurait assurément bénéficié d'un soutien massif des pouvoirs publics et d'une industrie radioélectrique nationale (SABA, Normende, Telefunken, Siemens, ...) en pleine expansion.

La couverture de la *World Cup* 1966 que les deux chaînes proposeront au seul public ouest-allemand en sus des retransmissions en direct assurées par la BBC ou ITV donne quelque crédit aux propos tenus par Dieter Kürten dans l'entretien qu'il nous accorda :

« En 1966, nous n'avions vraiment plus grand-chose à apprendre de la BBC concernant la mise en images du football. »²

Le second évènement qui affecta l'offre télévisuelle de football est de nature strictement sportif. Il s'agit du parcours européen de l'Eintracht Francfort, qui était en fait la première

¹ Cf. CHISARI, Fabio, *op. cit.*, 2007, pp. 257-320.

² « 1966 hatten wir von den Engländern in Sachen Fußballübertragungen nicht mehr viel abzugucken » Cf. Entretien avec Dieter Kürten (22/04/2010)

équipe d'*Oberliga* à atteindre les derniers tours de l'épreuve. La retransmission de ces exploits, y compris celle de la finale perdue à Glasgow face au Real Madrid, intensifia l'intérêt du public ouest-allemand pour la jeune compétition européenne de clubs. *Der Spiegel* constatait que le peuple des téléspectateurs ouest-allemands (« *das bundesdeutsche Fernsehvolk* ») était saisi d'une joyeuse excitation à l'idée de voir une équipe allemande prendre part pour la première fois à cet événement, qui constituait maintenant le point d'orgue de la saison internationale du football des clubs.¹ Grâce à la retransmission en direct de son écrasante victoire par 6-1 face aux Glasgow Rangers en demi-finale aller, une identification suprarégionale avec l'équipe de Francfort s'était fait jour. Ce phénomène était similaire à celui observé par Ferran lors du match retour victorieux du Stade de Reims face au Standard de Liège la saison précédente. La victoire par 6-3 à Ibrox Park au retour, qui fut retransmise en direct et en intégralité, ne fit qu'amplifier le phénomène. *Der Spiegel* évoqua un « *match, qui même vu sur petit écran, vous arrachait des claquements de langue d'amateur comblé* » (« *einem Spiel, das selbst auf den Mattscheiben der Fernsehgeräte fachmännisches Zungeschnalzen auslöste* »). L'hebdomadaire établit un parallèle intéressant pour notre propos entre le parcours de l'Eintracht et celui de la sélection nationale lors de la Coupe du monde 1954. Le triomphe sportif face aux Écossais rappelait celui de la *Mannschaft* face à l'Autriche en demi-finale de Coupe du monde. Aux yeux des plus enthousiastes, la finale de Glasgow devenait donc pour les clubs ouest-allemands, ce que la finale de Berne représenta pour l'équipe nationale : une date à marquer d'une pierre blanche, celle du triomphe fondateur. Certes, les observateurs avertis ne croyaient à une victoire allemande à Glasgow que si toutes les conditions favorables étaient réunies. Pourtant, *Der Spiegel* sentait germer un fol espoir auquel la couverture télévisée du match retour en terre écossaise avait fortement contribué :

« *Comme le duel de Glasgow se présente sous des aspects similaires à la joute de Berne face aux Hongrois, on sent monter l'espoir en République Fédérale, que le « prodige de Glasgow » pourrait succéder au « Miracle de Berne.* »

Dans sa chronique hebdomadaire consacrée au football international, Willy Meisl rédigea un passage qui était inspiré par cet « esprit de Spiez », infusé des truismes de Sepp Herberger, et qui illustrait parfaitement l'analyse du *Spiegel* :

¹ Cf. « Europa-Pokal : Große K(l)asse » (« Coupe d'Europe : la grande classe et la caisse bien remplie »), *Der Spiegel* n° 21, 18/05/1960, p. 52.

« Si l'Eintracht arrivait à ignorer l'enjeu de la rencontre et à jouer comme elle sait le faire, dimanche après dimanche, a fortiori comme elle sut le faire dernièrement, elle peut gagner. C'est tout sauf exclu que Glasgow devienne pour l'Espagne, ce que Berne fut pour la Hongrie. »¹

Gilbert Gress, encore junior à l'époque, avait eu l'occasion de rencontrer l'Eintracht Francfort quelques jours avant la finale de Glasgow. Le Racing Club de Strasbourg avait été sollicité comme « sparring partner » en vue de préparer le grand évènement. Le match disputé contre les nouveaux héros de la RFA le rendit plutôt sceptique quant à leurs chances de résister au Real. Ses souvenirs illustrent également ce qu'ont pu être les modes de consommation du football télévisé de jeunes passionnés dont les parents ne possédaient pas encore de récepteurs :

« Di Stefano, je le vois surtout jouer lors des finales de Coupe d'Europe et peut-être l'un ou l'autre match de gala diffusé à la télévision pour meubler la soirée. Je n'ai vu que cinq minutes de la première finale du Stade de Reims contre le Real de Madrid. J'ai intégralement suivi la "revanche" à Stuttgart en 1959. Mais je peux surtout vous parler de celle de 1960. Francfort cherche un match amical dix jours avant la finale et demande au Racing s'il veut servir de sparring-partner. Joseph Eckert, le président du Racing, accepte. C'est la fin de saison, il y a des joueurs démobilisés, qui partaient et s'en fichaient de ce match amical contre le finaliste de la Coupe d'Europe. J'étais écœuré par le manque de professionnalisme de ces joueurs avec qui je dois jouer au milieu de terrain. Je suis junior et on m'emmène pour me donner du temps de jeu. On perd 4 à 0, mais tout de suite après le coup de sifflet final, je dis à mes coéquipiers que Francfort va en prendre au moins 5 ou 6 devant le Real. Car en étant vraiment mauvais, on avait quand même failli marquer deux ou trois buts. C'était un match amical, mais tout de même, à quelques jours d'une finale de Coupe d'Europe, ils avaient aligné leur équipe type, c'était une répétition générale et on pouvait percevoir les failles de leur système défensif. La victoire par 7 à 3 du Real rentre dans les annales, Puskas score quatre fois, c'est une publicité pour le football télévisé et de la "Propaganda" pour le football tout court. C'est une partie télévisée dont j'ai un souvenir très clair et que je regarde avec mes coéquipiers de l'équipe amateur du Racing au Restaurant "Au Raisin", Route du Polygone à Strasbourg. Mais sur le plan de performance strictement sportive, ce n'est pas un grand exploit du Real de marquer sept fois contre cette équipe-là. Di Stefano est encore au sommet de son art. Après contre Benfica en 1962, lui et Puskas perdent quand même beaucoup de duels, ils courent moins, cela ressemblait au combat de trop. »²

Comme en 1954, rares furent ceux qui avaient parié sur l'accession à la finale de l'équipe ouest-allemande. *Der Spiegel* faisait remarquer que le choix par l'UEFA du plus grand stade écossais, *Hampden Park* et ses 135 000 places, pour servir de théâtre à la finale, avait beaucoup à voir avec la conviction des dirigeants européens que les Rangers la disputeraient. De manière attendue, la fin de l'article du *Spiegel* était focalisée sur une critique de l'évolution des mœurs du football illustrée par le parcours de l'Eintracht. Le magazine

¹ Cf. MEISL, Willy, « Spaniens Bern in Glasgow » (« Galsgow, le Berne de l'Espagne »), *Der Kicker* n° 16, 19/04/1960, p. 8.

² Entretien avec Gilbert Gress (12/08/2011)

d'information constatait, d'une part, que Francfort n'avait pas réussi à se qualifier pour les poules finales du Championnat d'Allemagne alors que d'évidence l'équipe avait brillé en compétition européenne. Le journaliste n'évoqua ni l'accumulation de matches et de déplacements, ni d'éventuelles absence de joueurs clés pour cause de blessure pour justifier cette absence. L'explication était à chercher dans la déclaration du président de l'Eintracht, Rudi Gramlich, qui disait à propos de la finale du 18 mai à Glasgow : « *Nous nous sommes préparés depuis des semaines, depuis des mois, depuis des années pour ce jour.* » (« *Wir haben uns seit Wochen, seit Monaten, seit Jahren auf diesen Tag vorbereitet.* »)

Il y avait une très bonne raison pour que ce changement de paradigme que représentait la valorisation préméditée de la Coupe d'Europe au détriment du plus prestigieux trophée national s'opérât alors : l'argent.

Bien sûr, les joueurs étaient aussi motivés par le prestige de la victoire sportive et le gain de notoriété que représentait chaque rencontre disputée devant les caméras de l'Eurovision, mais, surtout, les dirigeants avaient été sensibles aux charmes sonnants et trébuchants de la Coupe d'Europe dès sa première édition. *Der Spiegel* indiquait que lors de la réception des Rangers, le bénéfice de l'Eintracht s'élevait à 210 000 DM, compensation financière de l'ARD non incluse. Rappelons que pour l'année 1960, le DFB indique dans son rapport annuel une recette nette de 670 000 DM pour l'ensemble des rencontres internationales disputées par ses sélections.¹

Pour la finale de Glasgow, les deux finalistes pouvaient raisonnablement espérer toucher une bourse supérieure à 250 000 DM.² En conséquence, *Der Spiegel* estimait que la campagne européenne réussie de l'Eintracht lui avait déjà rapporté un minimum de 750 000 DM et que le niveau moyen de ses cachets pour les matches de gala allait augmenter de 10 à 20 000 DM par match. Le Real, champion d'Europe en titre depuis 1956, ne se déplaçait plus pour moins de 100 000 DM la partie. La Coupe d'Europe, selon le manager du club ibérique, Emil Östreicher, était de loin « *la meilleure affaire dans l'industrie du football* ».

Les dirigeants de l'Eintracht n'avaient pas encore atteint ce niveau d'expertise commerciale. Dans le contexte européen, ils usaient encore des vieilles ficelles du championnat d'*Oberliga* pour protéger leur recette. Deux jours avant le match aller des demi-finales dans un *Waldstadion* comble, on fit insérer une annonce dans *Der Kicker*. Celle-ci fut placée en bas de

¹ Cf. *DFB-Jahresbericht 1960-1961*, pp. 30-31.

² *Der Kicker* indiqua dans son numéro suivant la finale que les deux équipes se partagèrent une somme record en adéquation avec l'assistance record et le nombre de sociétés de télévision intéressées par la retransmission en Eurovision. Cette somme avoisinait les 310 000 DM par club. Cf. « *Diesmal stand Eintracht Spalier* » (« Cette fois-ci, c'est l'Eintracht qui fit la haie d'honneur »), *Der Kicker* n° 21, 23/05/1960, p. 6.

page de l'article d'avant-match concernant la réception des Rangers, c'est-à-dire celui que tout supporter de l'Eintracht lirait en priorité dans cette édition du magazine sportif. On faisait état de négociations avec la télévision qui n'auraient pas encore abouti. De ce fait, on ne savait pas encore si la rencontre ferait l'objet d'une retransmission en direct ou d'un résumé diffusé à une heure tardive. Accessoirement, on indiquait en conclusion que si toutes les places assises avaient été vendues, il restait encore des places debout. Il s'agissait très probablement d'une rétention d'information de la part des organisateurs. Elle ne put atteindre l'effet escompté qu'avec la connivence de leurs partenaires dans le champ du football médiatisé, la presse et la télévision.

II.2.6 Uwe Seeler, premier héros télévisuel du football allemand

À la fin de la saison 1959-1960, un article consacré à Uwe Seeler parut dans *Der Spiegel*. Sa longueur de dix pages était très inhabituelle pour la rubrique sportive de ce magazine, même s'il est vrai que Seeler avait éclaboussé les poules de classement d'*Oberliga* et la finale du Championnat d'Allemagne de son talent de buteur et conduit le HSV à la conquête du titre.¹ Uwe Seeler fit même la couverture du *Spiegel* à l'occasion de ce numéro. Ce fut la seule fois au cours de sa carrière et il fut le seul footballeur à « avoir cet honneur » de 1950 à 1974, année où Franz Beckenbauer lui succéda dans ce palmarès juste avant la Coupe du monde organisée en RFA. Au lendemain de la victoire de Berne, *Der Spiegel* consacra sa une au football, mais ce fut le portrait de Sepp Herberger et non celui de Fritz Walter que l'on retint.² *Der Spiegel* s'attacha surtout à inscrire le parcours de Seeler dans une saga familiale, l'histoire d'un club et d'une sélection, en soulignant l'importance de l'éthos populaire qui guidait ses choix et déterminait son mode de vie. L'article soulignait implicitement l'impact du petit écran en contrastant les trajectoires de Seeler et de Helmut Rahn, son aîné de sept ans, qui était devenu adulte avant l'ère de la télévision et de la médiatisation accélérée du football. Comme Seeler était assurément le meilleur joueur de la saison avec le meneur de l'Eintracht, Albert Pfaff, *Der Spiegel* exploita son sujet pour comparer le degré de professionnalisation du football allemand et celui de ses concurrents. Un possible départ de Seeler à l'étranger est

¹ Cf. « Uwe Seeler : Gold im Stiefel » (« Uwe Seeler : de l'or au bout des crampons »), *Der Spiegel* n° 26, 22/06/1960, pp. 44-54. Uwe Seeler marqua 11 buts au cours des six matches de poules et un doublé en finale. En 1959-1960, le HSV fut l'équipe la plus attractive à l'extérieur, devançant sa dauphine de plus de 100 000 spectateurs.

Cf. également « Jetzt hat auch Deutschland seinen Fußballspieler des Jahres : der "Goldene Ball" für Uwe Seeler » (« Maintenant l'Allemagne a aussi son joueur de l'année : le "Ballon d'or" pour Uwe Seeler »), *Der Kicker* n° 44, 31/10/1960, pp. 2-3.

² Cf. *Der Spiegel* n° 28, 07/07/1954

envisagé en guise de conclusion, après avoir évoqué que selon les statuts de l'*Oberliga*, Uwe Seeler travaillait dans une entreprise de transport pour gagner sa vie et arrondissait ses fins de mois en jouant au football. *Der Spiegel* mentionnait une somme de 6000 DM par an qu'il arrivait à épargner sur ses primes de footballeur avant d'évoquer une offre à 400 000 DM de la Sampdoria de Gènes, qui avait atterri sur la table des dirigeants hambourgeois.

L'intérêt majeur de cet article pour notre recherche réside surtout dans ses paragraphes introductifs. Seeler avait marqué un doublé à Tilkowski, le successeur de Toni Turek en sélection, lors du match de poule HSV-Westfalia Herne disputé le samedi 4 juin 1960. L'un de ces buts était particulièrement spectaculaire, il s'agissait d'un retourné acrobatique réussi malgré un marquage serré et suivant un choc régulier en suspension avec Tilkowski, sorti pour dégager un centre de l'ailier hambourgeois Stürmer. À la tombée du ballon, la vitesse d'exécution de Seeler lui permit de frapper avant que le gardien ne pût exécuter la moindre parade. L'auteur procéda à une revue de presse et s'ingénia à citer des extraits d'articles tiré d'un éventail de titres panaché en termes d'origine géographique et de ligne éditoriale. L'effet recherché était évident, il s'agissait de faire naître l'impression que les observateurs, d'où qu'ils vissent, avaient vu ce but comme les 71 000 spectateurs présents au *Volksparkstadion*. Non seulement, ils l'avaient vu, mais ils l'avaient souvent revu, grâce à la télévision et grâce à l'*Ampex*. Si l'on complète la lecture de l'article du *Spiegel* par celle des magazines de programmes télévisés et celle de la presse sportive, on ne peut que constater le fait qu'après la retraite de Fritz Walter, Uwe Seeler était bien devenu le premier héros télévisuel du football allemand. Comme après la reprise du championnat, Seeler confirma son statut par une constance remarquable en termes d'efficacité, les téléspectateurs ouest-allemands le virent scorer des buts presque chaque week-end. Il inscrivit également un doublé tout comme son compère de l'attaque hanséatique Klaus Stürmer lors du match aller de huitièmes de finale disputé en Suisse contre les Young Boys Berne, car l'ARD proposa un résumé de la rencontre en fin de soirée le 2 novembre 1960. Au match retour le mercredi 27 novembre 1960, Seeler ne trouva pas le chemin des filets, mais au-delà de ces considérations strictement statistiques, c'est un incident, anodin au premier abord, qui retint notre attention lors de notre recensement des éditions de *Der Kicker* consacrées au début des années 1960. La rencontre fut retransmise en direct par l'ARD de 17 heures 30 à 19 heures. Le choix annoncé de cet horaire, qui excluait d'office un bon nombre de supporters qui avaient des obligations professionnelles, provoqua une réaction remarquée de la part d'un groupe de spectateurs hambourgeois qui déploya une grande banderole. Le slogan qu'elle arborait revendiquait sobrement « *Nous*

voulons un éclairage pour les matches en nocturne » (« Wir wollen Flutlicht »).¹ Les spectateurs brandissant la banderole étaient déçus de l'attitude de la municipalité hambourgeoise qui avait promis ces installations au moment de l'obtention du titre national en juin, mais n'avait toujours pas tenu parole alors que l'on disputait la plus prestigieuse des compétitions continentales de clubs. Des particuliers tiraient donc profit de la présence des caméras pour exercer une pression sur des décideurs politiques dans le but d'obtenir les moyens budgétaires nécessaires à l'organisation de spectacles sportifs payants par des dirigeants bénévoles, activité qui était en train de devenir une véritable industrie.

Dans ce contexte, les apparitions cathodiques d'Uwe Seeler, « shooting star » et vedette confirmée, avaient quelque chose de rassurant. Remarquable, car différent des autres dans son jeu, il disait dans presque chaque interview qu'il voulait rester normal. Éveillant l'intérêt des clubs milliardaires du sud de l'Europe, il avait littéralement enraciné sa vie dans son appartenance au HSV.²

II.2.7 Prémices de la *Bundesliga*

Le dossier de candidature à l'organisation de la Coupe du monde 1966 n'était pas le seul « serpent de mer » qui apparaissait régulièrement dans les pages de la presse sportive. À l'approche de chaque assemblée générale du DFB (« *DFB-Bundestag* »), on comptait les partisans et les adversaires d'une création prochaine de la *Bundesliga*. L'année 1960 ne fit pas exception à la règle. Compte tenu des évolutions rapides qui semblaient affecter le monde du football, *Der Kicker* redoutait au vu de l'ordre du jour communiqué à la presse que l'assemblée générale du 30 juillet 1960 à Francfort fût une assemblée pour rien.³ En effet, outre la question des salaires des joueurs et les textes définissant leur statut professionnel qualifié de « *paragraphe des esclaves* » (« *Sklavenparagraph* ») par Friedebert Becker, la création de la *Bundesliga* semblait avoir été une fois de plus sacrifiée sur l'autel du consensus et du ménagement des sensibilités les plus rétrogrades et conservatrices. Becker esquaissa le profil du futur club pouvant prétendre à une intégration dans la future élite professionnelle du football allemand. Selon lui, ces clubs devaient afficher une base solide en termes de membres permanents et pouvoir compter sur un bon *Hinterland* concernant leur public

¹ Cf. « Protest » (« Protestation »), *Der Kicker* n° 49, 05/12/1960, p. 24.

² La maison de Seeler, où il vit jusqu'à aujourd'hui, se trouve sur un terrain attenant la propriété foncière du HSV et qui lui a été cédé pour un prix défiant toute concurrence par le plus grand mécène de l'histoire du club, l'armateur et importateur de produits exotiques Paul Hauenschild.

³ Cf. BECKER, Friedebert, « Wird die *Bundesliga* wieder verschlafen ? » (« Va-t-on rater le coche de la *Bundesliga* une fois de plus ? »), *Der Kicker* n° 30, 25/07/1960, p. 2.

dominical. Une affluence moyenne de 15 000 spectateurs lui semblait constituer une base minimale. Becker prévenait que dans une ville comme Duisbourg, il n'y avait pas trois clubs qui rempliraient ces conditions. En conséquence, le DFB aurait à trancher dans le vif, s'il ne voulait pas se dédire d'une condition basique qu'il avait défini lors de précédents travaux préparatoires et après des négociations difficiles : chaque club candidat devait prouver qu'il disposait d'une réserve minimale de 300 000 DM, correspondant aux ressources nécessaires pour un an d'exercice.

Une semaine plus tard, l'envoyé spécial de l'hebdomadaire pouvait répandre la bonne nouvelle : enfin, la voie était libre pour la *Bundesliga* ! Les délégués présents avaient pu trouver un consensus sur la nécessité de réformer le championnat de l'élite du football allemand. Les écarts entre les divers clubs s'étaient trop approfondis et les problèmes qu'entraînait la pléthore de clubs participant aux poules régulières en matière de calendrier menaçaient de devenir insolubles dans un avenir proche.¹

La direction fédérale était persuadée qu'il fallait créer la *Bundesliga*, un championnat unique de l'élite basée sur le professionnalisme et dont les membres viendraient de l'ensemble du territoire de la République Fédérale. À ceux que le terme « professionnel » heurtait, la direction du DFB objecta que l'on ne pouvait plus persister à fonctionner avec le système de rémunération en cours, celui des joueurs sous licence. Les joueurs pourraient exercer une profession en dehors de leurs activités sportives, mais, statutairement, ils n'y seraient plus contraints. Le DFB s'engageait à créer dans les meilleurs délais une commission chargée d'étudier tous les aspects fiscaux, en collaboration étroite avec le gouvernement fédéral et les administrations compétentes. Le DFB, qui redoutait une « liquidation » (« *Ausverkauf* ») du football allemand, se disait persuadé de pouvoir compter avec le concours des pouvoirs publics, car « *une organisation sportive comptant deux millions de licenciés était un facteur économique et culturel de premier ordre* ».

Dès le 5 novembre 1960 le Bureau fédéral (« *DFB-Beirat* ») put faire parvenir un communiqué optimiste à la presse. En effet, les premiers contacts établis avec le ministère fédéral des Finances avaient répondu au mieux des espérances nourries depuis l'assemblée générale de juillet. Il semblait que les pouvoirs publics fédéraux donneraient leur accord au maintien du « *caractère d'intérêt général* » aux clubs qui créeraient une section professionnelle pour adhérer à la *Bundesliga*. Cette condition était importante sur le plan fiscal. Les ministères des Finances des divers *Länder* seraient impliqués dans le processus de

¹ Cf. WÖLBERT, Günter, « Freie Bahn für *Bundesliga* ! » (« Voie libre pour la *Bundesliga* ! »), *Der Kicker* n° 31, 01/08/1960, p. 2.

négociations dès le printemps 1961. Il semblait donc probable que la prochaine assemblée générale du DFB pouvait être en mesure de prendre une décision définitive concernant la création de la *Bundesliga*. On réitéra le principe qu'il fallait créer une *Bundesliga* unique comptant un maximum de 20 clubs et une deuxième division comptant deux groupes régionaux. Le prochain véritable obstacle à surmonter résidait dans la définition des critères sportifs et matériels de sélection des clubs candidats à une admission au sein de l'élite. Cette tâche constitua pour les mois à venir une source constante de tensions et de conflits entre les clubs dont l'admission au sein de la *Bundesliga* était tangente.

Pour la télévision, la création de la *Bundesliga* constituait une excellente nouvelle, car elle recélait la promesse d'affiches de prestige tout au long de la saison.

II.2.8 1961 : La nécessaire *Bundesliga* dans un monde et une Europe qui changent

Dans notre corpus de presse concernant l'année 1961, on chercherait en vain des articles faisant état d'une polémique ou d'une évolution frappante concernant l'évolution de l'offre de football télévisé. Le lancement de la « Sportschau » le dimanche 11 juillet 1961 ne fit même pas l'objet d'un commentaire particulier de la part de Josef Kirmaier dans sa chronique «Télévision» paraissant dans les pages du magazine *Der Kicker*. Il s'agissait d'un non événement pour les observateurs professionnels qui l'appréhendèrent initialement comme un aménagement banal de la grille des programmes dominicaux.

Dès le début de l'année 1961, la rédaction du *Kicker* s'employa par contre à explorer certaines perspectives économiques liées à la création de la *Bundesliga*. Soulignons-le d'entrée : l'importance croissante prévisible depuis les JO de Rome des droits de retransmission dans le financement du football, l'impact de la couverture en différé des matches sur la fréquentation des stades et sur l'accroissement du degré de notoriété des joueurs devenus professionnels sont des aspects qui ne furent pas abordés dans ce dossier. La rédaction de *Der Kicker* appuya son analyse sur des données classiques telles que la masse salariale, l'affluence moyenne et les recettes annuelles (entrées au stade, subventions, sommes versées par les *socios*, le loto sportif, etc.). La liste des cinq clubs retenus incluait le Real Madrid, le FC Barcelone, l'Inter de Milan, le Stade de Reims et le FC Santos. Le choix avait été dicté par la notoriété des clubs, la présence de vedettes internationales dans leur équipe fanion et, fait non négligeable,

par leur bonne gestion supposée.¹ Le Stade de Reims avait été retenu dans la liste parce que les clubs sélectionnés en *Bundesliga* disposeraient en général de stades bien plus grands. En croisant les données connues sur chacun des clubs et en émettant des hypothèses de calendrier et d'affluence raisonnables, *Der Kicker* arrivait à la conclusion qu'un membre du futur championnat de l'élite ouest-allemande devrait tabler sur une fréquentation moyenne de 19 000 spectateurs lors de 25 matches à domicile pour atteindre l'équilibre budgétaire. Cette projection aboutissait à un montant de recettes avoisinant les 1 625 000 DM, somme nécessaire pour rétribuer vingt joueurs professionnels d'un salaire de 1000 DM mensuel tout en faisant face aux multiples autres dépenses du club. En dépit de toutes les réserves que l'on pouvait émettre à l'encontre de ce type de démonstrations, la rédaction de l'hebdomadaire sportif souhaitait avant tout faire passer le message suivant : si la RFA s'accrochait au « football à papa », elle disparaîtrait des palmarès internationaux des compétitions des clubs et à terme prévisible de celles des sélections nationales.²

En fait, l'attention des chroniqueurs scrutant les évolutions du média télévisuel se porta souvent sur des événements se déroulant à l'étranger, notamment aux États-Unis. Cela était d'autant plus vrai pour les événements auxquels ils attribuaient un caractère prémonitoire de futurs développements envisageables en RFA, éventuellement après le lancement de la *Bundesliga*. Willy Meisl mentionna deux faits concernant la médiatisation du sport professionnel américain dans sa chronique du 20 février 1961. Pour l'heure, ceux-ci frappaient l'esprit d'un lecteur ouest-allemand surtout par leur exotisme. D'une part, Meisl évoquait le développement d'une des premières versions du « pay per view » par les promoteurs du combat pour la couronne mondiale des poids-lourds disputé par Floyd Patterson et le boxeur suédois Ingmar Johanson le 13 mars 1961 au Miami Convention Hall. Il s'agissait du dernier d'une série de trois combats opposant les deux boxeurs. L'intérêt de Meisl pour l'évènement provenait principalement de « l'ingéniosité » commerciale qu'il observait dans la couverture télévisuelle mise en place par les organisateurs. Il pensait littéralement qu'il s'agissait de gangsters, de membres de la pègre. Lors du premier combat disputé le 26 juin 1959, Johanson battit Patterson et devint le premier boxeur suédois champion du monde et le premier européen depuis 1933 à ravir le titre suprême. La revanche eut lieu à New York le 20 juin 1960. Pour ce deuxième combat les promoteurs avaient mis en place un réseau privé de télévision, la retransmission put être suivie sur écran géant dans 576

¹ Le rapide déclin économique du Stade de Reims après 1963 devait démontrer que son modèle économique n'était viable qu'aussi longtemps que le principe d'un partage des recettes avec le club visiteur était prescrit.

² Cf. « Es geht um Millionen ! » (« Des millions sont en jeu ! »), *Der Kicker* n° 5, 30/01/1961, pp. 4-5.

cinémas répartis dans le pays. New York et ses environs proches avaient été « occultés ». Floyd Patterson gagna en infligeant un ko spectaculaire à son adversaire, qui resta inconscient cinq bonnes minutes au milieu du ring, un spectacle dont évidemment les caméras ne perdirent pas une seconde. Le troisième combat fut diffusé dans 1000 cinémas et toute la Floride, à l'exception des villes de Jacksonville et Pensacola distantes respectivement de 500 et 1000 km de Miami. Les habitants de cette ville qui voulaient voir le combat durent acheter leur place aux tarifs de 100, 50 ou 20 dollars. Meisl redoutait que les futurs développements du média télévisuel en Europe pussent dévoyer le spectacle de football de sa vocation première de sport populaire et l'amener à emprunter la voie tracée par la boxe. Le pire n'était pas sûr et Meisl s'empressa de citer une manifestation de la marchandisation du sport professionnel aux États-Unis. Illustrant le dicton « Business is business », l'initiative pourrait inspirer les organisateurs de spectacles sportifs européens et donner des idées aux trésoriers des clubs et des ligues professionnelles des fédérations de football. La Ligue de Football Américain (« *American Football League* ») venait de signer un contrat de cinq ans avec la chaîne ABC. Les stratégies commerciales des chaînes privées américaines intéressaient de manière croissante les chroniqueurs sportifs européens, car elles aspiraient ouvertement à inscrire les JO et la Coupe du monde dans leur catalogue d'exclusivités. En effet, le développement de la transmission satellitaire permettait d'envisager des diffusions intercontinentales techniquement attrayantes dans des délais relativement brefs. Ledit contrat quinquennal portait sur 40 millions de dollars et rapportait un million à chaque club de la Ligue.¹

Le compte-rendu d'une rencontre des principaux dirigeants de l'UEFA, tenue les 15 et 16 février 1961 à Amsterdam, publié sur la même page par Fritz Weilenmann témoignait certes d'un autre stade de développement de la marchandisation du sport et d'une culture très différente en matière de gouvernance sportive. Mais il révélait aussi avec quelle rapidité les choses pouvaient évoluer. Le document comprenant les décisions et suggestions transmises à la FIFA traduisaient la ferme volonté des dirigeants d'asseoir leur autorité et de contrôler le développement des compétitions dont ils avaient déjà le contrôle ou qu'ils revendiquaient :

- 1) Les compétitions, auxquelles tous les pays membres de l'UEFA peuvent participer, doivent être organisées par cette dernière. Cela concernait la Coupe d'Europe des clubs champions, la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe qui devait être développée et ne pouvait plus être organisée par le Comité de la *Mitropacup*, toutes les compétitions d'intersaison. L'UEFA

¹ Cf. MEISL, Willy, « Florida wird verdunkelt » (« La Floride sera plongée dans l'obscurité ») & « Jedem Klub eine Million » (« Un million pour chaque club »), *Der Kicker* n° 8, 20/02/1961, p. 20.

affirma sa ferme volonté d'endiguer et de réguler toutes les compétitions internationales de clubs organisées en Europe, répondant ainsi aux critiques émanant de la FIFA qu'elle tolérait des initiatives anarchiques affectant notablement le calendrier international. On n'omit pas de mettre en place des instances de consultation dans lesquelles, par l'intermédiaire des représentants des ligues nationales, les grands clubs, dont la position était renforcée par les nouvelles compétitions continentales, pourraient faire valoir leurs droits.

- 2) Les compétitions régionales, comme par exemple les rencontres opposant les nations britanniques entre elles, doivent être autorisées et contrôlées par l'UEFA.
- 3) Seuls la Coupe du monde, les JO et le contrôle des rencontres internationales doivent rester du ressort de la FIFA. L'UEFA revendiquait toutefois un droit d'ingérence dans l'organisation des éliminatoires de la coupe du monde.
- 4) L'UEFA se réjouissait de la participation annoncée de l'Italie et de l'Angleterre au deuxième Championnat d'Europe des nations.

Selon les propos tenus alors par le président Bauwens, la RFA devait y participer. Il n'en fut rien. Mais la RDA ne rata pas l'occasion de gagner de la visibilité en tant que nation sportive, elle élimina la Tchécoslovaquie en tour préliminaire avant de s'incliner contre la Hongrie en huitièmes de finale.

Une critique parue dans *Der Kicker* à l'occasion de la diffusion d'un reportage consacré au club d'Arsenal et au professionnalisme en Angleterre en salua la qualité et souligna l'apport de ce genre de documentaire à une meilleure compréhension du phénomène du football professionnel et à la nécessité de réformer le championnat de l'élite :

*« La visite de Rudi Michel à Highbury, son reportage télévisé consacré à Arsenal samedi dernier procura un plaisir sans nuance. Il trouva le juste équilibre, propre à satisfaire le connaisseur et le profane, et transmet un pan de culture générale footballistique sans devenir professoral. (...) Même les téléspectateurs peu investis auront pu gagner une impression de ce que signifie la tradition, qui d'une part stabilise des valeurs et d'autre part devient un devoir motivant pour chaque jeune génération. »*¹

Concernant l'entretien de Rudi Michel avec Tilkowsski, gardien de la *Mannschaft*, à propos de la création de la *Bundesliga*, Robert Becker regrettait que les joueurs, pourtant concernés au premier titre par le passage au professionnalisme, n'exprimassent aucun point de vue personnel de peur de froisser leurs dirigeants. Ces derniers s'exprimèrent au travers du vice-président du DFB Körfer et du président du FC Nuremberg, Franz. Leurs propos étaient marqués par une prudence de mauvais aloi qui amenait Becker à redouter que le passage à la *Bundesliga* et au professionnalisme prît un retard dommageable au regard des évolutions en cours. La RFA ne pouvait, selon lui, persister à poursuivre son « petit bonhomme de chemin »

¹ Cf. BECKER, Robert, « Blick auf dem Bildschirm » (« Regard sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 10a *Sonderausgabe Deutschland-Belgien*, 09/03/1961, p. 2.

en suivant un *Sonderweg* faisant la part belle à l'amateurisme (marron) dans un environnement marqué par la professionnalisation et la marchandisation du spectacle sportif.

II.2.9 Quand le HSV, humble dans la victoire et courageux dans la défaite, incarne les « vertus allemandes »

Au printemps 1961, le programme international de la *Mannschaft* visible sur le petit écran se limitait à un match contre la Belgique, disputé le mercredi le 8 mars 1961 et diffusé en direct, et un résumé de la défaite concédée à Santiago du Chili face à l'équipe nationale du pays organisateur de la prochaine Coupe du monde.¹

Dans ce contexte, ce fut le parcours européen du HSV, qui procura aux amateurs de football ouest-allemands l'occasion de s'adonner à la « passion nationale ». Ce parcours commença par prendre des allures d'épopée lors du quart de finale qui opposait l'équipe hanséatique au champion d'Angleterre en titre, le FC Burnley. Au match aller, disputé le 18 janvier 1961 dans des conditions atmosphériques typiquement anglaises (pluie et terrain détrempé), le HSV avait subi la loi des Britanniques pendant la majeure partie de la rencontre. L'attaquant international, Charly Dörfel réussit à marquer un but contre le cours du jeu à l'entame du dernier quart d'heure pour ramener le score à 3-1. Celui-ci ne changea plus avant le coup de sifflet final et les téléspectateurs ouest-allemands purent éteindre leur poste en nourrissant quelque espoir d'un exploit synonyme de qualification.² En fonction des règles en vigueur, le HSV devait l'emporter par trois buts d'écart pour se qualifier directement en demi-finale. Une victoire avec deux buts d'avance lui aurait valu de pouvoir disputer un match d'appui sur terrain neutre. L'établissement du calendrier de l'épreuve européenne était beaucoup moins rigide au début des années 1960 et il fallut attendre quasiment deux mois avant le match retour. À l'heure de la mise sous presse, le magazine *Hör Zu* ne pouvait pas encore indiquer l'heure exacte du coup d'envoi, mais compte tenu des attentes du grand public, de l'affluence prévisible au *Volksparkstadion*, on ne doutait pas de la retransmission en direct et on consacra une double page ressemblant aux programmes traditionnellement vendus dans les allées des stades. Celle-ci était richement illustrée par des photographies des principales vedettes locales, notamment d'Uwe Seller marquant un but de la tête, de l'équipe anglaise posant officiellement avec le trophée remis au champion d'Angleterre et des supporters

¹ Rudi Michel, envoyé spécial au Chili, commenta le match en direct sur les ondes courtes et moyennes du *Südwestfunk*, ce qui constitua une répétition générale pour les services techniques chargés de la couverture de la Coupe du monde.

² L'ARD retransmit la seconde mi-temps en différé en fin de soirée de 22 heures 15 à 23 heures.

hambourgeois, dont on espérait qu'ils seraient, selon l'expression consacrée, le douzième homme de l'équipe allemande. *Der Kicker* annonça la retransmission dans son numéro spécial paru au lendemain de la rencontre RFA-Belgique. L'hebdomadaire en tirait logiquement la conclusion que si l'on avait épargné au public la pénible partie de « cache-cache » (« *peinliches Versteckspiel* ») à laquelle le DFB l'avait soumis une fois de plus pour protéger ses recettes aux guichets, on pouvait être sûr qu'il n'y avait plus une place de libre au *Volksparkstadion*.¹ On annonçait outre la présence de Sepp Herberger, celle du manager du Real Madrid, Emilio Österreicher, venu superviser Uwe Seeler.

L'ARD retransmit donc la rencontre en direct et rediffusa la seconde mi-temps en fin de soirée pour les gens qui étaient empêchés l'après-midi par des obligations professionnelles. Ce choix se révéla presque malheureux puisque Hambourg avait fait la différence en première mi-temps. Après un premier but de Klaus Stürmer en tout début de match, un exploit réalisé par Seeler, un doublé à la 41^{ème} minute en moins de soixante secondes, qualifiait virtuellement le HSV. Le but anglais marqué à la 54^{ème} minute n'angoissa le stade que deux minutes, le temps nécessaire pour que Charly Dörffel marque le but de la qualification, car le score n'évolua plus en dépit du jeu offensif pratiqué par les deux équipes.

La victoire du HSV fut aussi celle d'une équipe composée de joueurs ayant tous des « vraies professions » face aux représentants du pays où le professionnalisme avait fait son apparition.² Elle eut pratiquement plus de résonance que l'accession de l'Eintracht Francfort à la finale de l'épreuve. Illustrant le proverbe « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire », les victoires trop faciles des Francfortois face aux Glasgow Rangers n'avaient pas accédé au rang d'exploits mémorables aux yeux des téléspectateurs ouest-allemands.

Il en fut tout autrement de ce match retour HSV-Burnley. Lors de notre entretien, Uwe Seeler cita ce match comme celui de sa découverte d'une compétition de clubs éveillant parmi les joueurs un état d'esprit comparable à ce qu'il avait déjà vécu lors de la Coupe du monde 1958. En tant que joueur, il réalisa alors que la Coupe d'Europe, c'était « *vraiment autre chose* » que le championnat national, même si ce dernier restait la priorité des dirigeants. Les aspects financiers n'étaient pas encore déterminants dans cette prise de conscience :

« Qu'en cas de participation réussie, la Coupe d'Europe pût être aussi intéressante qu'un titre de champion, s'avéra peut-être pertinent pour le Real bien plus tôt que pour les autres clubs. Mais ils avaient des exigences financières d'un autre ordre pour disputer un match quelque part. Et ils ont

¹ Cf. « Auch HSV-Spiel als Originalsendung » (« Le match du HSV lui aussi sera retransmis en direct »), *Der Kicker* n° 10a *Sonderausgabe Deutschland-Belgien*, 09/03/1961, p. 2.

² Cf. « Die Spieler des Deutschen Meisters : Fachleute auch im Beruf... » (« Les joueurs du champion d'Allemagne : des spécialistes, également dans leur profession... »), *Der Kicker* n° 26, 27/06/1960, p. 8.

beaucoup joué, ils avaient gagné beaucoup de prestige avec leur succès répétés en Coupe d'Europe. En fait, dès les années 1950, il s'agissait déjà d'une équipe multiculturelle, ce qui n'existait pas ailleurs dans cette mesure. Le Real Madrid évoluait dans une classe particulière. Barcelone aussi, mais ces équipes n'étaient sûrement pas invincibles. C'est ce que nos matches contre Barcelone ont démontré. Auparavant, la victoire contre Burnley nous avait définitivement permis d'acquérir la confiance nécessaire en nos moyens. L'argent ne fait pas tout dans le football, Dieu merci. Et à cette époque, c'était sûrement plus le cas qu'aujourd'hui. »¹

Au lendemain de cette victoire, le tirage au sort des demi-finales « accoucha » d'une finale avant la lettre en opposant le HSV au FC Barcelone. À la lecture de la couverture de presse consacrée aux trois rencontres contre Barcelone au cours du printemps 1961, qui furent retransmises en direct toutes les trois, surtout de celle traitant du dramatique match retour à Hambourg, on peut mesurer à quel point les téléspectateurs épris de football avaient été fascinés par ce duel. Oubliant les rivalités régionales ayant cours d'ordinaire, toute la RFA était derrière le HSV. Lors de notre entretien, Uwe Seeler confirma la place tout à fait particulière que ces matches occupent dans sa carrière :

« Toute l'Allemagne était derrière nous! C'était très clair. Ces rencontres face à Barcelone sont à marquer d'une pierre blanche à ce propos. Il n'y avait pas encore de Bundesliga, nous n'étions pas des professionnels et à un cheveu près nous aurions presque réussi à sortir ce club immense de la compétition. Les trois matches étaient remarquables en termes de qualité de jeu, de suspense et de sportivité, bref une publicité pour le football, également pour le football télévisé. Grâce à la retransmission télévisée, ces rencontres eurent une résonance formidable. Dans les coulisses, il y eut quelques trucs pas très beaux, pour exercer une pression psychologique sur nous avant le match retour. Mais ça, ce n'était rien en comparaison avec l'enthousiasme qui s'empara de Hambourg. On a reçu un courrier monstre. Qu'une majorité du public allemand nous soutiendrait et nous serrerait les pouces, n'était pas une telle surprise, car nous avons toujours été bien accueillis lors de nos déplacements, parce que nous avons un style de jeu offensif et que nous nous comportons de manière digne dans la défaite. »²

¹ « Daß der Europapokal im Falle einer erfolgreichen Teilnahme, finanziell so interessant wie ein Meistertitel sein konnte, mag ja vielleicht für Real Madrid viel früher wahr gewesen sein. Aber die hatten doch ganz andere finanzielle Ansprüche, um irgendwo aufzutreten. Und die haben viel gespielt, hatten durch den wiederholten Gewinn des Europapokals viel Prestige erhalten. Es war ja auch schon damals in den 1950er Jahren eine multikulti Mannschaft, was es anderswo kaum in diesem Maße gab. Real Madrid war eine Nummer für sich. Barcelona auch, aber diese Mannschaften waren keineswegs unschlagbar. Das haben unsere Spiele gegen Barcelona gezeigt. Davor hatte uns der Sieg gegen Burnley bezüglich unserer eigenen Fähigkeiten endgültig das notwendige Selbstvertrauen gebracht. Geld macht nicht alles im Fußball, Gott sei Dank. Und damals stimmte das wahrscheinlich mehr als heute. », cf. Entretien avec Uwe Seeler (06/07/2010)

² « Ganz Fußballdeutschland stand hinter uns ! Das war ganz deutlich. Diese Begegnungen mit Barcelona waren Meilensteine diesbezüglich. Es gab ja noch keine Bundesliga, wir waren keine Profis und um ein Haar hätten wir es geschafft, diesen Riesenverein vom Wettbewerb rauszuschmeißen. Die drei Spiele waren hervorragend in Sachen Spielqualität, Spannung und Fairness, kurz eine Werbung für den Fußball auch für den Fernsehfußball. Diese Spiele haben eben auch durch die Fernsehübertragung eine gewaltige Resonanz erhalten. Es gab in den Kulissen ein Paar unschöne Dinge, um vor dem Rückspiel psychologischen Druck auf uns zu üben. Aber das war nichts im Vergleich zur Begeisterung, die in Hamburg entfachte. Wir haben enorm viel Post bekommen. Daß uns die Mehrheit des deutschen Publikums unterstützen und mitfiebern würde, war keine so große Überraschung, weil wir in den Stadien anläßlich unserer Auswärtsspiele immer aufgrund unserer offensiven Spielweise und auch, weil wir uns vernünftig bei Niederlagen benommen haben, immer gut empfangen wurden. » cf. Entretien avec Uwe Seeler (06/07/2010)

Des trois rencontres, ce fut assurément le match retour à Hambourg qui, en termes dramaturgiques, constitua la meilleure propagande pour le football. Après un premier match perdu avec les honneurs au Nou Camp sur le plus petit des scores, les Hambourgeois firent le siège des buts catalans en déployant une énergie peu ordinaire. Toutefois, il fallut attendre l'heure de jeu pour les voir ouvrir la marque. Lorsque Seeler marqua enfin le deuxième but à la 67^{ème} minute, le stade explosa, car l'exploit était à portée de main. Il le resta jusque dans les arrêts de jeu, moment où un héros malheureux de la finale de Berne, Sandor « Tête d'or » Kocsis, se rappela au bon souvenir des spectateurs et téléspectateurs ouest-allemands :

« *Le dernier duel du match fut remporté par Kocsis. (...) Le dernier duel, justement à quelques secondes de la fin, ce fut le seul que gagna Kocsis. Les 70 000 spectateurs présents au stade et les millions qui étaient postés devant leur écran n'arrivaient pas à le croire.* »¹

Le succès populaire remporté par la retransmission en direct de ces rencontres de Coupe d'Europe n'endiguait pas la prédominance croissante du football en conserve dans l'offre de football télévisé. Cette évolution routinière, si elle ne faisait pas l'objet d'un traitement journalistique notable, fut régulièrement regrettée par les lecteurs, notamment parce que les matches du printemps de la *Mannschaft* ne firent pas l'objet de retransmissions en direct et que l'ARD n'avait plus grand intérêt pour les retransmissions de matches d'*Oberliga* avancés au samedi.²

II.2.10 1962 : Année de Coupe du monde et veillée d'armes avant le lancement de la *Bundesliga*

Au début de l'année 1962, les travaux préparatoires au lancement de la *Bundesliga* commençaient à se traduire par la publication de documents de plus en plus concrets et des décisions officielles des pouvoirs publics. Ce qui, de manière prévisible, alimenta moult discussions et critiques. Les observateurs, tel *Der Spiegel*, qui stigmatisaient régulièrement la dérive mercantiliste des spectacles sportifs adoptèrent souvent des vues que l'on pouvait qualifier de nostalgiques, d'idéalistes ou de rétrogrades suivant la position que l'on occupait

¹ « *Das letzte Duell gewann Kocsis (...) Nur das letzte Duell, eben Sekunden vor Schluß, das gewann Kocsis. Die 70 000 im Stadion und die Millionen am Bildschirm konnten es nicht fassen.* », cf. BECKER, Robert, « Es fehlten ein Paar Sekunden » (« Il s'en fallut de quelques secondes »), *Der Kicker* n° 17a *Sonderausgabe HSV-Barcelona*, p.3.

² Cf. entre autres Lettre de lecteur « Kein Fernsehen mehr ? », *Der Kicker* n° 43, 23/10/1961, p. 2.

dans le champ.¹ Les dirigeants fédéraux devaient donc non seulement convaincre les délégués disposant d'un droit de vote lors de l'assemblée générale du DFB prévue le 28 juillet 1962, mais il leur fallait aussi gagner la bataille de l'opinion. Car la rétrogradation de nombreux clubs, qui étaient encore membres de l'*Oberliga* ou pouvaient ambitionner d'y accéder, serait forcément ressentie comme une injustice par leurs membres et leurs sympathisants. La répartition géographique des clubs pouvant tableur sur un passé prestigieux, des infrastructures performantes et un public nombreux et fidèle pour intégrer la *Bundesliga* tracerait les contours d'une nouvelle Allemagne du football. Dans ce contexte, la télévision publique fut constamment un allié objectif du DFB. Elle avait trop à gagner à pouvoir proposer dès le début de la saison, même sous forme de résumés, des affiches qui depuis 1948 ne se présentaient qu'à partir des poules de classement. Comme la seconde moitié de la saison 1961-1962 était placée sous le signe de la Coupe du monde disputée au Chili, l'avis de Sepp Herberger gagnait lui aussi une importance accrue. *Der Spiegel* n'hésita pas à le présenter comme une opinion sous-tendue par un postulat darwinien discutabile. Herberger était persuadé de la nécessité de rompre avec la tradition du Championnat d'Allemagne pour que la *Mannschaft* demeurât dans le peloton de tête des nations européennes du football. Il appelait de ses vœux la création dans les meilleurs délais de la *Bundesliga*, regrettant que la perte de niveau de la sélection fût essentiellement due à la rareté des matches de championnat âprement disputés par le vivier de joueurs dont il disposait. Or, certains joueurs internationaux, et non des moindres, étaient très tentés de céder aux sirènes italiennes. Ils leur céderont, comme nous le verrons ultérieurement, après l'échec de l'expédition chilienne, pariant pour certains d'entre eux sur la retraite prochaine du sélectionneur pour faire leur réapparition en équipe nationale.² Mais avant le Chili, Herberger avait toujours catégoriquement refusé d'inclure dans ses sélections des joueurs évoluant à l'étranger, en dépit de la contribution décisive de certains légionnaires du football comme le Suédois Hamrin ou le Français Kopa à des défaites « historiques » de la *Mannschaft*. Le cas du gardien de but Bert Trautmann, longtemps considéré comme l'un des meilleurs gardiens du monde après Yachine et jamais appelé par Herberger parce qu'il gardait les buts de Manchester City, était l'un des plus caricaturaux. L'importance des positions de Herberger, ses efforts pour influencer le choix d'Uwe Seeler de rester à Hambourg et son rejet de l'offre mirobolante que lui fit l'Inter Milan en 1961 sont une autre illustration des dilemmes auxquels

¹ Cf. « Fußball : Spielsystem – Wie noch nie » (« Football : Organisation de compétitions – Comme jamais auparavant »), *Der Spiegel* n° 3, 17/01/1962, p. 48.

² Cf. WEILENMANN, Fritz, « Abschied ohne Wiedersehen? » (« Départ sans au revoir? »), *Der Kicker* n° 29, 16/07/1962, pp. 2-3.

étaient confrontés les internationaux désireux de continuer leur carrière en sélection, mais devant assurer leur retraite sportive et l'avenir matériel de leur famille :

« L'évolution du football en tant qu'industrie n'avait pas encore atteint ce point où les joueurs se considéraient comme des entrepreneurs indépendants. Même si j'avais eu moult garanties de l'Inter. En cas d'échec sportif, j'aurais pu rentrer en Allemagne sans avoir à racheter des années de contrat. C'était ma première condition, parce que je savais qu'aucun club allemand n'avait les moyens de payer la somme correspondant à une telle clause libératoire. J'aurais reçu beaucoup d'argent. Tout était réglé. Mais, presque émotionnellement, on n'avait pas encore d'agent à l'époque, après de nombreux échanges avec mon épouse j'ai préféré parier sur la sécurité. Ça, c'était mon métier avec Adidas, je gagnais bien ma vie, c'est sûr que pour cela je devais travailler plus dur qu'un légionnaire du football, mais cela m'était égal. Helenio Herrera m'a dit qu'il n'avait jamais vu cela dans sa carrière, qu'un joueur renonce à autant d'argent. Dieu merci, je vais bien et je n'ai aucun regret à avoir. Je suis satisfait de mon sort. Les exemples français que vous citez (Kopa, Bonifacci, Muller) ne sont pas comparables, parce qu'en France le professionnalisme était organisé de façon différente. Chez Herberger, Kopa n'aurait sûrement plus joué en sélection après son transfert au Real. C'était là un point crucial pour moi. Je ne pouvais pas imaginer renoncer à l'équipe nationale durant les meilleures années de ma carrière de footballeur, même pour un gros tas d'argent. »¹

Avant que l'élimination de la *Mannschaft* face à la Yougoslavie en quarts de finale de la Coupe du monde 1962 ne fût, à tort ou à raison, assimilée par un grand nombre d'observateurs à une preuve tangible que le temps du nécessaire changement était arrivé, l'œuvre de persuasion engagée par les autorités du football ouest-allemand reposait déjà sur le martellement du message suivant : leur projet était le seul en mesure de maintenir le football allemand au sein de l'élite européenne et mondiale. Pour combattre les deux fléaux qui le menaient sur les chemins de la perte, c'est-à-dire les difficultés financières rencontrées par les clubs d'*Oberliga* de seconde zone et la perte générale du niveau de jeu pratiqué, des réformes radicales s'imposaient. Le nombre de clubs comptant des joueurs rémunérés dans leurs rangs devait être réduit de 124 à 80. Au-delà de cet objectif comptable, ils comptaient articuler leur projet autour de quatre axes qui matérialisaient une rupture patente avec la tradition qui s'était développée au fil des décennies :

¹« Die Entwicklung des Fußballs als Industrie war noch nicht soweit, daß sich Fußballer als unabhängige Unternehmer verstanden. Auch wenn ich von Inter etliche Garantien bekommen hatte. Ich hätte im Falle eines Mißerfolges nach Deutschland ohne Ablösesumme zurückgehen können. Das war eine meiner ersten Forderungen, denn ich wußte, in Deutschland hätte kein Verein die Ablösesumme bezahlen können. Ich hätte auch viel Geld bekommen. War alles schon geklärt. Aber fast aus dem Bauch heraus, Berater hatte man ja noch keine, nach regem Austausch mit meiner Frau habe ich dann die Sicherheit vorgezogen. Das war mein Beruf mit Adidas, da habe ich ordentlich verdient, mußte zwar dafür anders als ein Fußball-Legionär arbeiten, aber das machte mir nichts aus. Der Helenio Herrera meinte, das hat er in seiner Karriere noch nie erlebt, daß ein Spieler auf so viel Geld verzichtet. Gott sei Dank, es geht mir gut und ich muß dem nicht nachtrauern. Ich bin zufrieden. Die französischen Beispiele, die Sie nennen, sind nicht vergleichbar, denn in Frankreich war das Profitum anders organisiert. Kopa hätte nach seinem Wechsel zu Real bei Herberger nicht mehr in der Nationalmannschaft gespielt. Das war für mich auch ein ganz wichtiger Punkt. Ich konnte mir nicht vorstellen, daß ich in meinen besten Fußballerjahren auf die Nationalmannschaft verzichte, auch nicht für einen schönen Haufen Geld.», cf. Entretien avec Uwe Seeler (06/07/2010)

- Aligner le système du championnat national sur celui des autres pays européens et abandonner la modalité de désignation du champion au terme d'une finale. Une conséquence de cette décision aboutirait logiquement à la valorisation du *DFB-Pokal*, une évolution que la création de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe rendait nécessaire.
- Mise en place d'une ligue particulière pour les clubs d'élite, la *Bundesliga*.
- Accorder des salaires pouvant atteindre 1 500 DM aux joueurs de la future *Bundesliga* et leur reconnaître le statut de joueurs professionnels.
- Cloisonner de manière « radicale » les championnats amateurs des championnats professionnels.

Corollaire obligatoire du discours prônant la mise en œuvre de ces mesures, le DFB devait répéter à toute heure qu'il souhaitait un « *professionnalisme propre* ». Dès alors, il était acquis que la *Bundesliga* ne compterait que 16 à 18 clubs. C'est sur son soubassement amateur que les opinions divergeaient. Des disputes dogmatiques étaient engagées quant au nombre de groupes régionaux qu'il fallait créer, celui des équipes qui les intégreraient pour aspirer à une promotion dans la ligue de l'élite et au passage au professionnalisme. La mise en place du nouveau système exigeait un assainissement des pratiques en usage. Les joueurs sous contrat avec des clubs engagés dans l'une des ligues régionales constituant ce que l'on pouvait désigner comme la deuxième division allemande devaient pouvoir percevoir un salaire officiel de 400 DM. On espérait, probablement de manière naïve, que cela suffirait à éviter les dérives des primes occultes qui faussaient les compétitions.

Dès le mois de janvier 1962, la direction du DFB avait déjà une vision assez claire du nombre de candidats à la sélection en *Bundesliga*, ils étaient 30 à 35 pour 16 à 18 places. Les critères selon lesquels on allait les départager commençaient à gagner en précision. Les clubs retenus devaient :

- Disposer d'un stade d'une capacité d'accueil d'au moins 40 000 places.
- Prouver que leur chiffre d'affaires annuel se situait aux alentours des 400 000 DM.
- Prouver leur niveau de performances sportives (classement moyen au cours des dernières saisons).

La prise en compte de ces critères permettait d'ores et déjà au *Spiegel* d'établir une liste de clubs qui pouvaient logiquement prétendre à la sélection de leur candidature :

- Allemagne du Nord : HSV, Werder Brême, Hanovre 96.
- Berlin : Tasmania 1900.
- Allemagne de l'Ouest (« *Westdeutschland* ») : Schalke 04, Borussia Dortmund, FC Cologne, Fortuna Düsseldorf, Aix-la-Chapelle (Alemannia Aachen) et Rot-Weiß Essen.
- Allemagne du Sud : Eintracht Francfort, Bayern Munich, FC Nuremberg, VfB Stuttgart, SC Karlsruhe et Munich 1860.
- Allemagne du Sud-Ouest : FC Sarrebruck, FK Pirmasens.

L'absence remarquable dans cette liste du club des frères Walter, le FC Kaiserslautern, ou du FC Cologne laisse entrevoir l'ampleur et la véhémence des débats qui animèrent réunions, assemblées et conciliabules de toutes sortes durant cette période de gestation.

Se penchant sur la pertinence des critères retenus par le DFB, *Der Kicker* souligna que des clubs qui, tels ceux de Kassel et Wuppertal, n'appartenaient pas à l'*Oberliga*, pouvaient revendiquer une affluence moyenne supérieure à celle du HSV alors que la population de ces deux villes était nettement inférieure à celle de la métropole hanséatique.¹ Les craintes qu'un bon nombre de clubs nourrissait vis-à-vis de la création de la *Bundesliga* étaient alimentées par leur scepticisme concernant la volonté des pouvoirs publics de maintenir des clubs employant des joueurs professionnels dans un statut fiscal d'associations d'intérêt général et à buts non lucratifs (« *gemeinnütziger Verein* »).

Les ministres des Finances des *Länder* avaient pratiquement levé cette hypothèque en janvier 1962. Pour que la commission du DFB chargée des travaux préparatoires à la création de la *Bundesliga* fût en mesure de livrer ses conclusions le 1^{er} avril 1962, respectant ainsi l'échéancier fixé lors de l'assemblée générale de 1961, on attendait la décision du Tribunal social fédéral (« *Bundessozialgericht* ») statuant sur la situation nouvelle créée par l'instauration du professionnalisme en termes de droit social et d'assurances (« *Sozialversicherungspflicht des Vertragsspieler* »).² Celle-ci fut conforme aux attentes des dirigeants fédéraux.

Il ne leur restait plus qu'à surmonter le dernier obstacle, le plus retors, l'obtention d'une majorité des deux tiers pour leur projet lors de l'assemblée générale le samedi 28 juillet 1962 à Dortmund. Une semaine avant l'échéance, *Der Kicker* plaidait pour un « oui » franc et

¹ Cf. «Es muß nicht *Oberliga* sein : Stärkster Magnet ist der Erfolg!» («La présence en *Oberliga* n'est pas obligatoire : c'est le succès qui attire le plus le public ! », *Der Kicker* n° 2, 08/01/1962, pp. 12-13.

² Cf. « "Grünes Licht" für die *Bundesliga* ? » («"Feu vert" pour la *Bundesliga*?»), *Der Kicker* n° 2, 08/01/1962, p. 2.

massif en exprimant sa gratitude aux pionniers et en lançant un appel aux (derniers) récalcitrants.¹ Les images télévisées de rencontres européennes opposant des clubs allemands à des équipes « professionnelles » de la péninsule ibérique autant que le parcours de la sélection en Coupe du monde auraient démontré la nécessité de changer d'époque. Appuyant une fois encore une démonstration sur l'exemple de l'Angleterre, où, en dépit d'un professionnalisme instauré depuis des décennies, d'une tradition de paris aussi diverse que vivace et d'une couverture du football par un système de télévision dual existant depuis 1956 dont le pan privé finançait son activité par les recettes publicitaires, Becker s'adressait à ceux qui craignaient que la *Bundesliga* ne consacraît l'avènement du « foot-business » :

« Je voudrais avant tout consoler mes amis parmi les adversaires idéalistes de la Bundesliga : celui qui a souvent passé du temps en compagnie de footballeurs professionnels anglais, celui-là sait que l'on peut garder l'attitude d'un amateur du football en conservant la passion et l'esprit de sportivité, même si l'on reçoit une fiche de paye. En tout cas, le footballeur professionnel britannique moyen était très souvent resté plus authentiquement amateur dans l'esprit que les milliers de joueurs qui, ailleurs, se revendiquaient comme tels ou devaient le faire. »²

Lorsqu'une semaine plus tard, l'assemblée générale du DFB décida à la majorité qualifiée d'instaurer la *Bundesliga* à partir de la saison 1963-1964, Friedebert Becker entonna l'air des lendemains qui chantent. Passant en revue les diverses conséquences et les multiples bienfaits de la décision tardive du DFB, il omit d'aborder la couverture télévisée :

« Tradition, des finances saines, des tribunes bondées et, avant tout, le souci de la performance caractérisent la nouvelle élite allemande. »³

Pourtant, si dans *Der Kicker* les indices laissant entendre que la télévision changeait d'époque n'étaient pas forcément légion, les articles traitant du lancement de la deuxième chaîne et du développement de la transmission satellitaire, des facteurs forcément structurants pour la couverture télévisée du football, occupaient régulièrement les pages des magazines d'information et des quotidiens.

¹ Cf. BECKER, Friedebert, « Fünf nach zwölf! Erfüllt sich Wunschtraum *Bundesliga* ? » (« Minuit passé ! Le rêve de la *Bundesliga* va-t-il se réaliser ? »), *Der Kicker* n°30, 23/07/1962, pp. 2-5.

² « Mit einer Erkenntnis möchte ich vor allem meine Freunde unter den idealistischen *Bundesliga*-Gegnern trösten : Wer oft unter britischen Fußballspieler war, der weiß, daß man mit derselben Leidenschaft und sauberen Sportlichkeit in der Gesinnung "Fußballamateur" bleiben kann, auch wenn man eine Lohntüte bekommt. Jedenfalls war der Durchschnitt des britischen Fußballprofis sehr oft innerlich ein echterer Amateur als jene Abertausende, die sich woanders so nannten (oder nennen mußten). », *ibid.*

³ « Tradition, gesunde Kassen, mächtige Zuschauer-Kulissen, vor allem aber Leistung bilden die neu deutsche Spitzenklasse. », cf. BECKER, Friedebert, « Das Ja zur *Bundesliga* : In eine bessere Fußballzukunft » (« Le Oui à la *Bundesliga* : En route vers un meilleur avenir du football »), *Der Kicker* n°31, 30/07/1962, pp. 2-5.

II.2.11 Grandes manœuvres et offre télévisuelle en suspens

Le lancement annoncé du ZDF mobilisait les acteurs directement concernés par sa création, même s'ils n'étaient pas, à proprement parlé, des professionnels de la télévision. L'une des différences majeures qui distinguait cette étape du développement du média télévisuel de celle apparemment similaire qui était en cours en France résidait, répétons-le, dans le fait qu'elle avait été précédée par une farouche lutte d'influence opposant les *Länder* et le gouvernement fédéral. Une fois que le Tribunal fédéral de Karlsruhe (« *Bundesgerichtshof* ») eut rendu son verdict contrecarrant définitivement les plans du Chancelier Adenauer, la société fondée par les *Länder* pour mener à bien la gestation et l'organisation dut donner des gages de l'apport qualitatif que son projet représentait pour l'offre existante. Dans cette perspective, on ambitionnait de développer une offre culturellement plus ambitieuse qui devait répondre aux critiques des intellectuels marxistes, tels Theodor W. Adorno ou Günter Anders, qui accusaient la télévision d'être un « *instrument du déclin culturel et de l'anéantissement de la culture* ». ¹ L'inscription dans le « cahier des charges » de la future deuxième chaîne, cet objet cohabitait avec la valorisation des programmes sportifs. Ces derniers devaient représenter 30 à 35% des programmes. La définition de cet axe de travail primordial se traduisit notamment par la représentation de l'organisation faîtière du sport ouest-allemand, le « *Deutscher Sport-Bund* », dans les instances décisionnaires de la deuxième société publique de télévision (« *Gesellschaft zweites deutsches Fernsehen* »). Le vice-président de ladite organisation sportive, le Dr. Wülfing, qui était aussi président de la fédération d'aviron et vice-président du Comité National Olympique, accéda en février 1962 à la présidence du Conseil de chaîne, (« *Fernsehrat* »), qui avalise le budget présenté par le conseil d'administration et désigne le directeur général (« *Intendant* ») représentant la chaîne. Il s'agissait, selon lui, de profiter des marges de manœuvre offertes par les circonstances privilégiées que constituait le lancement de la nouvelle chaîne pour résorber les défauts de l'offre télévisuelle existante en matière de programmes sportifs. ²

En attendant de profiter d'une offre qu'on leur promettait plus diversifiée que jamais, les lettres publiées dans la rubrique du courrier du *Kicker* étaient rarement laudatives à l'égard des programmes existants. Des lecteurs reprochaient aux responsables de l'ARD de ne pas avoir relayé la retransmission en Eurovision du match d'appui Real Madrid-Juventus disputé

¹ Cf. HICKETHIER, Knut, *op. cit.*, 1998, p. 141.

² Cf. « Sportwünsche an das Fernsehen » (« Des souhaits de programmes sportifs émis à l'encontre de la télévision »), *FAZ*, 07/02/1962, p. 8.

à Paris le 28 février 1962. La décision des responsables de la télévision publique était assimilée à un indice tangible du mépris de l'intérêt sincère et authentique que les téléspectateurs ouest-allemands avaient pour le football. Les lecteurs déplorait que les éliminations de Nuremberg face à Benfica en Coupe d'Europe des clubs champions et de Brême face à l'Atletico Madrid en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe ne les privassent de retransmissions en direct de football de clubs de haut niveau jusqu'au mois de mai où se disputeraient les deux finales.¹ En outre, un lecteur se plaignait d'une tendance qui semblait se confirmer de semaine en semaine : les différés sportifs semblaient systématiquement confinés en toute fin de soirée, ce qui ne pouvait qu'irriter « *la majorité qui devait se lever tôt le lendemain pour travailler* ». ²

L'initiative prise par *Der Kicker* en 1959 de convaincre le DFB d'organiser un match de gala pour les héros de Berne n'ayant pas été couronnée de succès, les lecteurs sollicitaient régulièrement la rediffusion à la télévision du film UFA consacré à la Coupe du monde 1954.³ Ce vœu ne fut pas exaucé par les responsables de l'ARD. L'émission présentée par Rudi Michel de 16 heures 55 à 17 heures le samedi 19 mai 1962 et consacrée aux Coupes du monde 1954 et 1962, aux souvenirs et aux espoirs du football allemand, ne put satisfaire cette demande-là, car elle était davantage portée sur le présent que sur l'heure de gloire du football allemand. Les titres de presse retenus dans notre corpus ne lui consacrèrent pas de critique particulière.

Si les téléspectateurs pouvaient émettre des critiques à l'encontre de la télévision publique concernant l'offre proposée en matière de directs, les attentes du DFB en matière de programmes d'initiation au jeu et de découverte de la vie des clubs ne furent pas plus satisfaites. Un article de Fritz Weilenmann consacré à l'usage pédagogique du film Super 8 dans ce domaine ne pouvait que renforcer la perception du désintérêt que la télévision

¹ La liaison télévisuelle avec le Portugal n'étant pas encore possible, la déroute du FC Nuremberg face au Benfica, une défaite sur un score de 6-0, fut couverte en direct par voie radiophonique avant que l'ARD ne programmât un résumé à 23 heures 05 deux jours après la rencontre le vendredi 23 février 1962. Grâce à l'*Ampex*, l'ARD fut en mesure de diffuser en différé la seconde mi-temps du quart de finale de Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe Atletico Madrid-Werder Brême le soir même de l'élimination de l'équipe allemande. Programmée à 23 heures 15, l'émission débuta plus tard et s'acheva bien après minuit. Elle provoqua donc le mécontentement des téléspectateurs.

² Cf. Lettres de lecteurs « Eurovisionsspiel Real-Juventus » (« Real-Juventus en Eurovision ») & « Sport im Fernsehen zu spät ! » (« Le sport est programmé trop tard à la télévision ! »), *Der Kicker* n° 10, 05/03/1962, p. 22.

Cf. Lettre de lecteur « Spiel um Mitternacht » (« Match à minuit »), *Der Kicker* n°16, 16/04/1962, p. 22.

³ Cf. Lettres de lecteur « Berner Endspiel » (« La finale de Berne »), *Der Kicker* n°5a, 02/02/1962, p. 22.

Lettres de lecteurs « WM-Finale 1954 im Fernsehen » (« La finale de la Coupe du monde 1954 à la télévision ») & « Leider, Leider... » (« Dommage, dommage... »), *Der Kicker* n° 7, 12/02/1962, p. 22.

manifestait à l'égard de cette mission.¹ Alors que l'article mentionnait l'usage systématique que Sepp Herberger faisait de ce type de support lors de ses stages ou lors des grands tournois pour étudier de futurs adversaires, il n'évoquait pas du tout le rôle que les retransmissions télévisées pouvaient remplir dans cette perspective.²

II.2.12 Chili 1962 : le retour de la radio et des temps héroïques pour la télévision

La seule rencontre de préparation disputée par la *Mannschaft* au cours du printemps 1962 fut retransmise en direct. La réception de l'équipe d'Uruguay eut lieu le mercredi 11 avril à Hambourg. On put annoncer la retransmission en direct deux semaines avant la date du match, car les 71 000 billets se vendirent très rapidement. Erich Menzel indiqua qu'en dépit de la présence des caméras, il s'agissait de la recette record réalisée par le DFB lors d'une rencontre internationale.³ Il estima que l'audience télévisuelle de la rencontre dut elle aussi être tout à fait satisfaisante, car les supporters de la *Mannschaft*, désireux de la voir jouer en direct n'en auraient plus l'occasion durant toute l'année hormis lors de RFA-France prévu à Stuttgart le mercredi 28 octobre 1962. Les deux autres rencontres amicales de l'automne en Yougoslavie et contre la Suisse étant programmées respectivement les dimanches 30 septembre et 23 décembre 1962. En dépit du délai avec lequel les images devaient parvenir sur les petits écrans européens depuis Santiago, l'industrie radioélectrique inséra pratiquement autant d'annonces publicitaires dans la presse ouest-allemande que lors de la Coupe du monde 1958. Plus que les autres, une publicité retint notre attention parce qu'elle illustre de manière flagrante l'interdépendance des divers acteurs majeurs du champ de la médiatisation du football. La marque de produits radioélectriques SABA s'était attaché les services de Fritz Walter qui avait refusé le pari fou qu'Herberger avait envisagé un instant en lui demandant de rechausser les crampons à 42 ans. Elle exploita l'image du capitaine d'honneur de la sélection nationale pour lancer un concours durant le mois de mars 1962. Le but du jeu consistait pour les participants à suivre les épreuves sportives du mois de mars, principalement des compétitions de sports d'hiver, et d'envoyer leur plus belle photographie d'une scène sportive apparaissant sur un écran de télévision. Le jury était composé de Robert E. Lembke, le responsable des sports de l'ARD, de Kurt Dobbratz, rédacteur en chef de l'ISK (Internationale

¹ Cf. WEILENMANN, Fritz, « Fußball und Film : Die Kamera bringt es an den Tag » (« Football et film : la caméra révèle »), *Der Kicker* n° 5, 29/01/1962, p. 22.

² On peut s'interroger sur l'impact que ce genre de visionnage eut sur les joueurs, car aucun des anciens professionnels que nous avons interviewés (Seeler, Kopa, Wendling, Gress) n'avait gardé souvenir d'une telle séance de travail avec un entraîneur sous les ordres duquel ils avaient joué.

³ Cf. MENZEL, Erich, « Vorsicht » (« Prudence »), *Der Kicker* n° 16, 16/04/1962, p. 14.

Sport-Korrespondenz), et de Fritz Walter lui-même. Deux catégories de concurrents furent constituées. L'une regroupait les propriétaires de récepteurs de première génération sur lesquels la qualité de l'image était moindre puisque les lignes étaient perceptibles. L'autre catégorie incluait les propriétaires de récepteurs plus récents dits « sans lignes ». Les deux vainqueurs se verraient offrir un voyage de 15 jours pour assister à la Coupe du monde au Chili en compagnie de la légende vivante du football allemand. Les 24 meilleures photos classées aux places d'honneurs dans chacune des catégories vaudraient à leurs auteurs de gagner un poste radio SABA dernier cri pour suivre en direct les exploits de la sélection.¹

La visibilité limitée des rencontres de la Coupe du monde 1962 s'inscrivait presque comme une anomalie dans un contexte où prédominait la fascination qu'exerçaient les progrès rapides des transmissions satellitaires. Dès le printemps, on supputait qu'à partir de l'été 1962, le lancement du satellite de télécommunications « Telstar » permettrait d'établir un « pont des ondes » entre l'Europe et les États-Unis. En avril 1962, *Der Spiegel* publia un article faisant le point sur le projet et les conséquences logiquement prévisibles de sa réalisation.² Les considérations techniques qu'il vulgarisait concernant le développement des satellites géostationnaires étaient d'un intérêt secondaire pour qui, à l'époque, s'intéressait à la couverture télévisée des grands événements du calendrier sportif. Par contre, les propos visionnaires de l'ancien président de la *British Interplanetary Society*, Arthur Clarke, qu'il citait pour illustrer la rapidité des progrès de la technologie dans le domaine des télécommunications étaient de nature à conforter tous ceux qui pensaient qu'après le *Mundial* chilien, la médiatisation du football en général et surtout celle des événements majeurs de son calendrier international, basculerait dans une ère nouvelle :

« Dans un avenir proche, les moyens d'informations actuels courrier postal, téléphone, radio et télévision nous paraîtront aussi obsolètes que les signaux de fumée grâce auxquels communiquaient les indiens. Le satellite de télévision va changer notre vie. Tous les êtres humains vont devenir des voisins, qu'ils le veuillent ou non. (...) Le satellite de télévision est plus puissant que le missile intercontinental. »

Des directs techniquement satisfaisants pour les JO de Tokyo semblèrent envisageables dès la mise en service réussie de « Telstar ».³ La première liaison expérimentale réussie au petit matin du 12 juillet 1962 entre les stations américaine d'Andover dans le Maine et française de

¹ Lancement du concours dans *Der Kicker* n° 8, 19/02/1962.

² Cf. « Fernseh-Satelliten : Hallo Nachbarn » (« Satellite de télévision : Bonjour voisin »), *Der Spiegel* n° 15 ; 11/04/1962, pp. 87-90.

³ Cf. BECKER, Robert, « Die Brücke nach Tokio » (« Un pont vers Tokyo »), *Der Kicker* n° 31, 30/07/1962, p. 10.

Pleumeur-Bodou dans les Côtes d'Armor provoqua un incident diplomatique entre la BBC et la RTF. En effet, après que les États-Unis eussent effectué des tests d'émission de sons et d'images vers leurs partenaires européens, il était convenu que la France ne procédât qu'à des tests son et image.¹ Mais la RTF, au mépris de tous les accords passés avec les partenaires de l'Eurovision procéda à l'émission d'une courte allocution en anglais du ministre des télécommunications, Jacques Marette, immédiatement suivie d'une émission de variétés dont Yves Montand était la vedette. Après la coopération efficace de la couverture des trois dernières Coupes du monde, la première liaison transatlantique satellitaire avait révélé l'affaiblissement considérable de l'esprit de collaboration qui avait pu régner au sein de l'Eurovision. La bataille pour l'adoption des standards couleurs mettra encore davantage à mal cet esprit.² Deux semaines plus tard, le 23 juillet 1962, à la première liaison publique entre Andover et Bruxelles, les sociétés privées américaines de télévision ABC, NBC et CBS ainsi que la radiotélévision publique canadienne CBC (Canadian Broadcasting Corporation) /Radio Canada échangèrent avec l'Eurovision. Il y eut transmission d'images en direct, mais également d'enregistrements sur bande magnétique. Les premières images que l'on vit ce jour-là furent celles de la Statue de la Liberté et de la Tour Eiffel. En raison du caractère historique de l'évènement, les États-Unis avaient choisi de diffuser des extraits d'une conférence du président Kennedy. Comme celle-ci prit du retard, la transition fut meublée par la diffusion d'un court extrait d'une rencontre de base-ball opposant Philadelphie à Chicago. Un sport américain eut donc les honneurs de la première transmission satellitaire. Les responsables des sociétés membres de l'Eurovision n'avaient pas pensé à intégrer des images de sport dans le reportage que l'on émit de Bruxelles vers les États-Unis pour se présenter aux téléspectateurs américains.

Pour insatisfaisante qu'elle ait pu sembler à certains, la couverture du *Mundial* chilien constitua néanmoins une manifestation du savoir-faire que l'Eurovision, ou plutôt l'UER, et ses pays-membres avaient acquis. En effet, non seulement le Chili n'avait pas encore de télévision nationale à cette époque, mais en outre, il n'était doté ni des infrastructures nécessaires ni des techniciens compétents pour assurer une transmission radiophonique de qualité et en direct des rencontres de la Coupe du monde. Pour faire face à cette situation, l'ARD envoya une équipe de 28 personnes à Santiago. Sa mission consistait prioritairement à monter un émetteur à ondes courtes capable de transmettre directement les reportages vers la

¹ La RTF avait gagné une course contre la montre et contre le concurrent anglais pour que le centre de Pleumeur-Bodou fût le premier dans un pays de l'Eurovision à opérer les échanges avec les Américains, mais il était convenu de procéder selon une méthode définie en commun.

² Cf. DEGENHARDT, Wolfgang, *op. cit.*, 2002, pp. 117-119.

RFA. En effet, si les 12 000 km séparant le pays organisateur de l'Europe était une raison valable pour l'absence de directs télévisuels, les amateurs de football parmi les contribuables s'acquittant d'une redevance audiovisuelle n'auraient pas admis de ne pas bénéficier d'une information en direct des performances de leur équipe nationale. Durant les deux semaines précédant la Coupe du monde, on procéda à des essais afin de s'assurer de la qualité de la transmission. Elle fut jugée largement supérieure à celle des transmissions terrestres qui étaient relayées de Santiago du Chili vers Rio de Janeiro, car le décalage entre l'émission et la réception en RFA ne dépassait pas le quart de seconde. Cette bonne nouvelle fut annoncée aux supporters de la sélection nationale restés au pays à la veille du coup d'envoi du tournoi.¹ La chaîne des efforts de l'ARD pour acheminer des images des rencontres dans les meilleurs délais commençait à moins de 500 mètres du Stade national de Santiago, où se déroulait une bonne part des rencontres. On y avait logé dans les bâtiments de l'*Instituto Bacteriologico* les équipements nécessaires au développement des films et les tables de montages. Les films des premières mi-temps étaient amenés par navette du stade pour être développés pendant la seconde période. Selon l'envoyé spécial de la *FAZ* présent au Chili, les techniciens de l'Eurovision disposaient d'une machine spéciale capable de développer les 900 mètres de film d'un match en plus ou moins une heure. Durant la nuit, le film était monté et synchronisé avec la bande son du pays destinataire pour être livré prêt à être diffusé à l'aéroport. D'éventuels délais par rapport au programme officiel des retransmissions ne pouvaient être le fruit que des humeurs de la nature affectant les vols transatlantiques. La grève à l'aéroport de Francfort ne provoqua pas de changements d'horaires mentionnés dans la presse. Apparemment, contrairement à l'impossibilité de diffuser les commentaires de son envoyé spécial auquel fut confrontée la RTF, il n'y eut aucun incident technique majeur à déplorer, du moins la presse n'en fit-elle pas état. La qualité des résumés de rencontres ne fit pas l'objet de critiques concernant la mise en images, le montage des phases de jeu. Par contre, une des chroniques « télévision » du magazine *Der Spiegel*, rituellement signé par « Telemann », consacra la couverture de la Coupe du monde pour ce qu'elle était : un dernier retour aux temps héroïques de la télévision, où celle-ci « bricolait » avec trois bouts de ficelles, avant le basculement fatidique dans l'ère de la transmission satellitaire qui consacrerait la dictature du direct.² Le rédacteur de l'hebdomadaire d'information constata avec quelque amusement que, loin de se scandaliser des 48 heures de délais séparant l'appréhension radiophonique de l'information du

¹ Cf. « In Deutschland besserer Radioempfang als in Rio de Janeiro » (« Une meilleure réception radiophonique en Allemagne qu'à Rio de Janeiro »), *FAZ*, 29/05/1962, p. 7.

² Cf. « Chi Chi Chi », *Der Spiegel* n° 24, 13/06/1962, p. 66.

visionnage du résumé télévisuel qui la documentait, le téléspectateur ouest-allemand l'appréciait même s'il ne lui procurait plus l'excitation de la découverte inhérente au direct. On en était revenu à une époque idyllique qui n'avait jamais existé : une combinaison de direct radiophonique combiné avec des « actualités cinématographiques » dépassant en proximité à l'évènement et en qualité de mise en images tout ce qu'on avait connu par le passé. Le chroniqueur du *Spiegel* ne put s'empêcher de souligner l'effet comique de certains commentaires de Rudi Michel, tentant de recréer dans un résumé un suspense qui ne pouvait plus exister 48 heures après le coup de sifflet final d'une rencontre qu'il avait lui-même commentée en direct sur les ondes de la radio. Surtout, il stigmatisa la dérive sensationnaliste de la « voix de Berne », Herbert Zimmermann, lorsque ce dernier, déplorant les brutalités dont s'étaient rendus coupables les acteurs de la rencontre Chili-Italie, annonça au début du résumé de ladite rencontre que les scènes les plus brutales de la première mi-temps seraient montrées au ralenti à la fin du reportage.¹ Lorsque le jeu dur ne fut pas la caractéristique la plus évidente des rencontres résumées, le spectacle proposé était loin du festival offensif qui avait enthousiasmé les téléspectateurs en 1958. L'ennui menaçait de s'emparer de ceux-ci en raison des options tactiques retenues par la plupart des sélectionneurs engagés dans la compétition : la priorité était donnée à la défense et au « béton ». Un envoyé spécial du journal hebdomadaire *Die Zeit*, Adolf Metzner, se voulait rassurant en dépit de toutes les dérives constatées sur les pelouses chiliennes :

*« Mais comme le théâtre n'a pas dé péri en raison de scandales isolés, le "grand football" n'en mourra pas davantage. La passion déchaînée et les éruptions fanatiques occasionnelles ne sont pas des germes de maladie mortels pour un sport de spectacle. Au contraire – ils mobilisent les antidotes, qui rétablissent l'ordre rapidement. "La mort du football", qu'un journal populaire allemand redoute déjà, n'interviendra pas avant longtemps. »*²

¹ Disputé le 2 juin à 15 heures au Stade National de Santiago, le match Chili-Italie que la *Squadra azurra* termina à neuf fut qualifié de « scandale » par de nombreux journalistes qui y assistèrent. Leurs articles parurent avant la diffusion de son résumé par l'ARD le 5 juin 1962 et l'on peut penser que le type de voyeurisme qu'engendre la perspective de pouvoir assister à une bagarre incita plus d'un téléspectateur à veiller pour voir ledit résumé. Cf. WEILENMANN, Fritz, « WM in Gefahr ? » (« La Coupe du monde en danger ? »), *Der Kicker* n° 23, 04/06/1962, pp. 2 & 10. Cf. également un article un peu plus tardif paru dans *Die Zeit* trois jours après la diffusion dudit résumé : WERNER, Jürgen, « Ist Chile eine Weltmeisterschaft wert ? Der Chauvinismus treibt wilde Blüten » (« Le Chili mérite-t-il une Coupe du monde ? Le chauvinisme fleurit frénétiquement »), *Die Zeit* n° 23, 08/06/1962.

² « Aber an vereinzelt Skandalen ist weder das Theater zugrunde gegangen, noch wird der „Große Fußball“ daran sterben. Unbeherrschte Leidenschaft und gelegentliche fanatische Ausbrüche sind keine tödlichen Krankheitskeime für einen Schausport. Im Gegenteil – sie mobilisieren die Gegenkräfte, die bald wieder Ordnung schaffen. „Der Tod des Fußballs“, den auch schon ein deutsches Massenblatt befürchtet, tritt noch lange nicht ein. », cf. METZNER, Adolf, « Es sterbe der Fußball » (« Le football se meurt »), *Die Zeit* n° 23, 08/06/1962.

Indépendamment du destin de la sélection nationale, qui n'avait su enthousiasmer ses supporters au cours de ses matches disputés contre l'Italie, la Suisse et le Chili, « Telemann » invitait les lecteurs du *Spiegel* à jouir d'une situation qui ne se présenterait plus parce que la prochaine Coupe du monde se déroulerait au cœur de l'espace « Eurovision » et parce qu'en 1970, le « ciel serait encombré de satellites-TV » :

« Laissons notre fantaisie, aussi longtemps qu'il nous en reste suffisamment, nous amener à imaginer un stade de football, à vagabonder audacieusement par delà les continents et les océans. Tirons profit de ce délai de grâce ! C'est le dernier que l'on nous accorde. »¹

II.2.13 Après la défaite, des extraits télévisés pour et contre le maintien de Herberger

Après l'avoir éliminée en quarts de finale lors des deux éditions précédentes de la Coupe du monde, la *Mannschaft* échoua face à la Yougoslavie au même stade de la compétition le 10 juin 1962. Comme ce fut le cas lors du premier tour, de nombreuses analyses parurent avant la diffusion du résumé de la rencontre le 12 juin 1962 de 22 heures 10 à 22 heures 20.² Mais, ce sont surtout les réactions de dépit et les critiques qu'engendra la défaite de la *Mannschaft* en RFA parmi les lecteurs qui nous semblent intéressantes à relever. Car ces dernières ne pouvaient s'appuyer que sur des impressions générées par un résumé d'une durée avoisinant trois quarts d'heure. Or, quelles que fussent la validité et la pertinence des arguments invoqués, la plupart des voix critiques qui s'élevèrent exigeaient le départ du sélectionneur. Dans l'éditorial du numéro du *Kicker* qui sortit au lendemain de la finale, Robert Becker prit nettement parti en faveur de Herberger et renvoya la plupart de ses opposants à leur condition de téléspectateurs, ce qui, dans son esprit, invalidait totalement leurs démonstrations :

« Il y eut des gens qui s'exprimèrent en public alors qu'ils n'avaient été ni au Chili ni témoin oculaire des derniers matches internationaux, des prétendus stratèges du petit écran qui purent enfin donner un peu d'air à leur petit courage. »³

¹ « Lassen wir unsere Phantasie, solange wir noch genug davon besitzen, um uns eine Fußballstadion vorzustellen, kühn über Land und Meer zu schweifen. Nützen wir diese Gnadenfrist ! Sie kehrt nicht wieder. », Cf. « Chi Chi Chi », *Der Spiegel* n° 24, 13/06/1962, p. 66.

² Cf. BECKER, Friedebert, « Diesmal den Gegner überschätzt! » (« Cette fois-ci, l'adversaire fut surestimé! »), *Der Kicker* n° 24, 12/06/1962, pp. 6-7.

Cf. WÖLBERT, Gunter, « Drei Zentimeter fehlten... » (« Il s'en fallut de trois centimètres... »), *Der Kicker* n° 24, 12/06/1962, pp. 7-8.

Cf. WERNER, Jürgen, « An Jugoslawien gescheitert. Fehlte der deutschen Fußball-Elf in Chile wirklich nur das Glück ? » (« Échec face à la Yougoslavie. N'a-t-il manqué que la chance au onze allemand au Chili? »), *Die Zeit* n° 24, 15/06/1962, p. 9.

³ « Es gingen Leute in die Öffentlichkeit, die weder in Chile noch Augenzeuge der vorangegangenen Länderspiele gewesen sind, sogenannte Bildschirm-Strategen, die endlich einmal ihr Mütchen kühlen durften. », cf. BECKER, Robert, « Ist Herberger schuld ? » (« Est-ce la faute de Herberger ? »), *Der Kicker* n° 25, 18/06/1962, p. 3.

Soutenant Herberger, un lecteur de l'hebdomadaire sportif prit le contrepied de Becker et affirma que les résumés télévisés étaient amplement suffisants pour constater, qu'à l'exception de la Suisse, les équipes affrontées par la *Mannschaft* lui étaient toutes supérieures sur le plan technique et qu'elle ne leur tint la dragée haute que parce que Herberger l'avait bien préparée physiquement et tactiquement.¹ Le DFB ne déboulonna pas la statue du Commandeur et *a priori* Herberger devait s'atteler à remonter une équipe pour la *World Cup* 1966. Les téléspectateurs ouest-allemands ne purent guère se réjouir de suivre les premières étapes de cette œuvre de reconstruction. Jusqu'à la fin de l'année, les rencontres de la sélection nationale ne firent l'objet que de différés et de résumés. La première sortie de la *Mannschaft* après la Coupe du monde avait une saveur particulière, puisqu'elle lui offrait la possibilité de prendre sa revanche contre l'équipe qui venait de la battre en quarts de finale de la Coupe du monde. Le 30 septembre 1962 de 17 heures 25 à 18 heures 55, les téléspectateurs ouest-allemands virent en intégralité un succès probant de leur équipe nationale.² Grâce à l'*Ampex*, la victoire obtenue à Belgrade put être diffusée en différé dès la fin des rencontres organisées en RFA en ce dimanche après-midi. Employant ce même procédé, l'ARD, qui réalisait la retransmission en direct et en Eurovision de la rencontre à l'intention de la RTF, de la RTB et de la SSR, ne proposa qu'une diffusion en différé de la seconde mi-temps à ses téléspectateurs. Elle débuta à 16 heures 45 alors que la retransmission en direct s'était achevée un quart d'heure auparavant. Comme il s'agissait d'un mercredi, on ne peut comprendre la démarche de l'ARD que si l'on tient compte de divers facteurs comme la demande répétée d'organisations patronales que les retransmissions en direct entrent le moins possible en collision avec les horaires de travail de la majorité des actifs. On ne peut l'attribuer à une crainte du DFB de perdre une partie des recettes aux guichets. On savait plusieurs jours avant la rencontre que le *Neckarstadion* ferait le plein de spectateurs. Ils furent 75 000 à assister au match nul entre une équipe de France qui confirmait sa prestation de Sheffield et une *Mannschaft* qui évita la défaite en remontant un handicap de deux buts en seconde mi-temps.³ Jean Wendling, titulaire dans la défense française lors de ce match, s'en souvient comme l'un de ces matches amicaux investis d'enjeux extra-sportifs relevant du prestige national, du souvenir des affrontements nationalistes, de rivalités réputées séculaires :

Cf. les grands titres à la une de *Sport-Illustrierte* n°7, 07/1962 : « Mußte das sein ? Alles über Chile : War Sepp Herbergers Taktik falsch ? » (« Fallait-il en arriver là ? Tout sur le Chili : La tactique de Sepp Herberger était-elle mauvaise ? »).

¹ Cf. Lettre de lecteur « Lieber Niveau heben ! », *Der Kicker* n° 26, 25/06/1962, p. 2.

² Un triplé de Strehl, sélectionné pour le Chili où il ne joua pas une minute, permit à la *Mannschaft* de l'emporter sur un score de 3-2.

³ Cf. WEILENMANN, Fritz, « Alarm für Stuttgart – Frankreichs Comeback ! », *Der Kicker* n° 41, 08/10/1962, pp. 3-4.

« Notre motivation était d'autant plus vive que nous rencontrions nos « chers voisins » italiens ou allemands, ou bien que nous nous mesurions à l'Angleterre, « l'arrogante » mère-patrie de notre sport favori, je ne pourrais le nier sans mentir. Dans les matchs contre l'Italie ou l'Allemagne, l'engagement physique était total. En règle générale, l'esprit était bon, mais chacun était déterminé à ne surtout rien lâcher. On savait que le nombre de gens intéressés par le résultat de ces matches augmentait considérablement, on ne pouvait l'ignorer, l'encadrement technique, les dirigeants de la FFF nous le rappelait à l'envi. J'ai disputé un RFA-France (1962) à Stuttgart. Il y avait foule, une foule impressionnante pour nombre d'entre nous, puisque 75 000 personnes étaient présentes dans les tribunes. Surtout il n'y avait pas de stade aussi grand en France, ni le Parc des Princes ni le vieux stade olympique de Colombes n'avait cette capacité d'accueil. Il y avait pas mal de militaires français, des FFA, qui nous encouragèrent avec enthousiasme tout au long du match. En face, Uwe Seeler était déjà devenu le leader de l'équipe même s'il était davantage un finisseur qu'un meneur de jeu à la Fritz Walter. On a eu l'occasion de se croiser, toujours avec un plaisir renouvelé, parce qu'il travaillait également pour Adidas. »¹

On peut donc s'étonner de ne trouver aucun article critique ni aucune lettre de lecteur en colère regrettant le mode de retransmission retenu dans les pages de titres de la presse composant notre corpus. Dans la chronique dont il avait « hérité » suite au décès d'Erich Menzel fin juin 1962, Robert Becker, resté au siège de la rédaction le jour du match, n'aborda la réalisation de l'ARD que pour constater que « le petit écran était plutôt flatteur; la perspective de la caméra embellissait l'une ou l'autre passe latérale ou en retrait » et que les avis des témoins présents au stade étaient moins grisants.²

L'ARD ne proposa ni retransmission en direct ni émission spéciale concernant la rencontre de gala HSV-FC Santos du samedi 20 octobre 1962. Pourtant, celle-ci retenait l'attention générale en raison de la présence sur la pelouse de la star mondiale du football, Pelé. Toutes les places du *Volksparkstadion* avaient été vendues deux semaines avant le match.³ C'est dans le cadre de la « Sportschau » du dimanche que l'on n'en vit qu'un court résumé.

L'ARD proposa une retransmission en différé de la dernière rencontre de l'année de la *Mannschaft* le dimanche 23 décembre 1962. La victoire remportée par 5-1 contre la Suisse à Karlsruhe fut diffusée dans l'émission régulière « Auf der Tribüne » de 17 heures 30 à 18 heures 45.

Au cours de cette année 1962, qui avait consacré un retour en force de la couverture radiophonique et confirmé le recours de plus en plus systématique au différé, l'ARD avait rompu avec une loi du métier de journaliste qui proscrit le fait « d'écrire sur soi-même ». La

¹ Cf. Entretien avec Jean Wendling (03/06/2010)

² « Der Bildschirm schmeichelte anscheinend etwas; die Perspektive der Kamera ließ manchen Quer- und Rückpaß freundlicher aussehen. Die Urteile der wirklichen Augenzeugen ernüchterten. » Cf. Becker, Robert, « Ein Stück weiter » (« Il y a du progrès »), *Der Kicker* n° 44, 29/10/1962, p. 2.

³ Cf. « Pelé : So viel Geld » (« Pelé : Tellement d'argent »), *Der Spiegel* n° 43, 24/10/1962, p. 88.

Cf. WEILENMANN, Fritz, « HSV-Santos noch immer im Gespräch », *Der Kicker* n° 43a Sonderausgabe Deutschland-Frankreich, 25/10/1962, p. 14.

télévision n'était pas qu'une fenêtre ouverte sur le monde, mais également un miroir flattant la vanité de ses acteurs. Le mercredi 3 octobre 1962, l'ARD diffusa à l'heure où les gens rentrent du travail un reportage permettant aux téléspectateurs de jeter un coup d'œil dans les coulisses de la production d'une émission sportive. Le titre résumait de manière succincte l'apport du média à la visibilité des spectacles sportifs : « *"Daheim und doch dabei", wie das Fernsehen eine Sportsendung überträgt ?* » (« *"Présent tout en restant chez soi", comment la télévision retransmet-elle une émission sportive ?* ») Si dans son étude Hackforth regrettait que pendant les vingt minutes que dura ladite émission, on aborda surtout des aspects techniques et personnels tout en occultant les critères éditoriaux de sélection et de conception (durée, forme, angle d'approche) des sujets retenus, il salua cette première tentative de présenter un « *making of* » concernant l'un des programmes télévisés les plus populaires auprès du grand public.¹

Le caractère pionnier de cet essai n'était-il pas assez spectaculaire ? En tous les cas, il ne lui valut pas de traitement particulier dans les titres de la presse composant notre corpus. Et nous retiendrons que ce premier regard jeté dans le « ventre de la machine » du service des sports avait un caractère annonciateur du décor et de l'ambiance de l'émission sportive « *das aktuelle Sport-Studio* » que le ZDF devait lancer presque un an plus tard.

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 70.

Conclusion

La signature par l'ARD et le DFB de l'accord cadre du 14 octobre 1958 avait réglé la plupart des questions en suspens et les tensions furent alors nettement plus rares dans les rapports football-TV. Bien davantage qu'en France, les acteurs majeurs de la télédiffusion du football avaient désormais réussi à développer des pratiques basées sur des négociations permanentes et apaisées. Cela eut pour effet principal non seulement une diminution notable des motifs de litige entre eux, mais également une plus grande prévisibilité de l'offre. En outre, en cas de traitement journalistique des désaccords éventuels, l'ARD évita dorénavant de « verser de l'huile sur le feu » comme cela fut le cas lors des crises de la fin d'année 1955. La retransmission en différé de la rencontre Hongrie-RFA du dimanche 8 novembre 1959 fut une illustration exemplaire de la nouvelle « connivence » qui régnait entre l'ARD et le DFB.

En France, la diffusion en direct non autorisée de la seconde période de ce match, décidée unilatéralement par Raymond Marcillac, déclencha une escalade du conflit et initia une période de franche défiance qui perdura pendant deux saisons. Elle commença par un refus fédéral *sine die* de tout direct pour prendre un tour feuilletonesque qui alimenta les pages de la presse sportive et généraliste. L'arbitrage du ministre de l'Information n'y changea rien dans l'immédiat ni à moyen terme. Les tentatives de conciliations succédèrent aux ruptures brutales et aux voltes-faces de dernière minute. Nommé à la tête du service des sports en septembre 1958, Raymond Marcillac avait vainement tenté en diverses occasions d'accroître l'offre de football de la RTF. La FFF et le Groupement rechignaient à donner une suite favorable à ses propositions de protocoles, car elles étaient perçues comme des remises en question de l'autonomie du football professionnel. La focalisation de la demande sur le direct et sur les après-midis dominicaux ne pouvait rassurer les dirigeants du football qui déploraient une baisse de fréquentation des stades où se déroulaient les rencontres professionnelles et amateurs. S'inscrivant dans la politique de restauration de la grandeur du pays marquant le début de la Vème République et malgré son volontarisme affiché, le chef du service des sports n'avait souvent pas les moyens de ses ambitions. La presse, tout en accusant d'immobilisme les autorités du football, stigmatisa souvent la politique incohérente du service des sports et alla même jusqu'à se faire force de proposition pour débloquer la situation en prenant les lecteurs à témoin. Le premier « accord cadre » liant les autorités du football et la RTF signé le 4 février 1961 constitua une première étape importante. Mais en raison d'un manque constant

de moyens et d'une certaine culture « maison » de la RTF, il s'avéra assez rapidement être aussi la base d'un traitement *a minima* de l'actualité du football.

Comme la RTF en France, l'ARD restait en situation de demande, mais en cas de refus d'une retransmission en direct, elle put s'appuyer bien plus tôt sur les *Ampex* dont elle disposait déjà pour répondre au moins partiellement aux attentes du public. La stratégie de Lembke était assez claire : il fallait donner le goût du différé au téléspectateur. Favorisant les bons rapports avec le DFB, ce mode de retransmission avait deux avantages supplémentaires. Il baissait considérablement les tarifs des matches couverts et offrait une certaine marge de manœuvre par rapport à la grille des programmes. Certes, il arriva trop souvent au goût des amateurs de football que les différés fussent proposés très tardivement en soirée, mais à choisir entre le renoncement et cette adaptation, l'ARD préféra creuser un sillon qui lui permit d'élargir le cercle des téléspectateurs « sportifs ». Pour la télévision publique, l'inclusion des retransmissions Eurovision dans la liste limitée des rencontres tolérées par mois et par an constituait le seul point véritablement négatif de l'accord. Jusqu'en 1959, aucun club allemand n'avait véritablement brillé en Coupe d'Europe et le « sommet de l'art » du football des clubs était proposé dans ce cadre. Il fallait donc établir un calendrier prévisionnel, qui pouvait éventuellement être modifié si un « match de l'année » opposant deux grands d'Europe était proposé en Eurovision. Mais à partir de la saison 1959-60, les performances des clubs allemands en compétition européenne, notamment l'Eintracht de Francfort et le HSV, posèrent le problème en termes nouveaux. L'ARD fut amenée à établir une nouvelle hiérarchie de ses priorités dans laquelle les retransmissions en direct des rencontres européennes suscitant l'enthousiasme des téléspectateurs pour les performances du représentant national furent finalement favorisées par rapport aux poules finales de l'*Oberliga*. En dépit du développement précoce d'une politique des programmes fondée sur la prévision de dates incontournables et l'inclusion de retransmissions décidée à court terme selon l'actualité du championnat, du calendrier international ou de la Coupe d'Europe, l'accord de 1958 n'était pas parfait. Le développement du média, l'augmentation constante de la consommation d'images télévisuelles et l'accroissement du nombre de compétitions furent des facteurs déterminants de cette évolution. Mais, on constate une différence majeure avec la situation qui prévalait en France, le DFB et l'ARD ne quittèrent plus la table des négociations.

Sur le plan sportif, la période fut surtout marquée en France par le déclin des performances de l'équipe nationale, qui n'obtint pas la qualification pour la Coupe du monde 1962 et rata le

premier Championnat d'Europe des nations organisé dans l'Hexagone en 1960. Programmée après le départ du Tour, cette dernière épreuve ne bénéficia pas d'une couverture à la hauteur de l'évènement. Au niveau des clubs, en dépit de coups d'éclat épisodiques en Coupe d'Europe, la fin de cycle avait atteint la génération glorieuse du Stade de Reims. Le non-renouvellement du contrat d'Albert Batteux à l'issue de la saison 1962-1963 après un parcours honorable en championnat et en Coupe d'Europe marquera la fin d'une époque. Le parcours honorable de l'OGC Nice en 1959-1960 s'acheva par une nette défaite à Madrid, mais en l'occasion la coopération de la RTF et de la télévision espagnole avait conduit à la réalisation de la première retransmission en Eurovision depuis l'Espagne, pour une fois le football avait devancé le Tour pour être la vitrine du « savoir-faire à la française ».

En RFA, la formule de championnat de l'*Oberliga* avait montré ses limites que les exploits européens des clubs précités ne pouvaient plus masquer. Les prémices de la *Bundesliga* engendraient encore d'interminables palabres dans les instances décisionnaires. Durant cette période, le DFB mena finalement à terme son *aggionarmento* concernant la réforme de son championnat d'élite en décidant de lancer la *Bundesliga* au début de la saison 1963-1964. Cette perspective contribua à focaliser l'attention d'une certaine presse, souvent critique, sur la progression annoncée, mais peut-être redoutable, de la professionnalisation du football allemand.

En dépit de l'absence de visibilité en direct, la Coupe du monde organisée au Chili conditionna l'agencement chronologique de cette partie de notre étude s'achevant en 1962. Deux facteurs essentiels justifiaient ce choix. D'une part, la couverture du *Mundial* chilien constituait malgré les délais de livraison des images en Europe, un remarquable effort des sociétés membres de l'Eurovision impliquée dans l'opération. Cette Coupe du monde marqua également un retour au premier plan de la radio, qui avait gagné une attractivité nouvelle avec la commercialisation des postes à transistors, gages d'une mobilité accrue pour les auditeurs et d'un développement de nouveaux modes de consommation de l'information, notamment sportive. Le traitement de l'évènement retenu par la RTF était certes conditionné par l'absence de l'équipe de France lors du tournoi final, mais il correspondait aussi à la place revenant au football dans le système national des sports. Par ailleurs, la relative contre-performance de la *Mannschaft*, éliminée par la Yougoslavie en quart de finale d'un tournoi marqué par le jeu défensif, engagea le débat sur le maintien à son poste du sélectionneur Sepp Herberger et soulignait la nécessité d'un passage de relais générationnel.

**Partie IV : L'apogée du monopole public à l'aube de
la mondovision (1963-1966)**

À l'entame de la dernière période de notre étude, la première phase de l'industrialisation du média télévisuel était pour ainsi dire achevée. En France, la couverture du territoire national a été menée à terme. Les techniques de réalisation et de transmission, nationale et internationale, sont fiabilisées. Si le prix des téléviseurs est plus élevé dans l'Hexagone qu'en RFA, la progression des parcs nationaux n'en reste pas moins forte dans les deux pays.¹ Toutefois en 1966, le parc ouest-allemand comptait largement plus de 11 millions de récepteurs, alors que ce chiffre se situait en dessous des sept millions en France. On en déduit qu'avec des populations comparables, le taux d'équipements des ménages était nettement plus élevé en RFA. Cela n'empêchait pas que dans les deux pays prédominait le sentiment général que la télévision était devenue un produit de consommation courante ou était en voie de le devenir à moyen terme. La décennie des années 1960 allait définitivement l'ancrer dans les habitudes de vie des populations française et ouest-allemande. Dans les deux pays, la composition de son public reflétait suffisamment celle de l'ensemble de la population pour ne plus faire l'objet de débats. Désormais, il n'importait plus de savoir si les gens regardaient la télévision, mais de comprendre qui regardait quoi et pourquoi. La représentation que le média pouvait changer la société s'était répandue de manière parallèle à sa diffusion. Elle était portée par la croyance encore partagée par le plus grand nombre que le progrès pouvait naître des évolutions de la technologie.

Les débats parlementaires et publics concernant le « Fernsehstreit » en RFA et ceux portant régulièrement sur le statut ou le financement de la RTF en France laissaient nettement apparaître que l'ensemble des acteurs du champ des médias avaient compris le rôle primordial que la télévision n'allait plus cesser de jouer.² Certes, les institutions ne bénéficiaient pas d'une semblable stabilité et ni des mêmes sources de financement. Néanmoins, le lancement annoncé des deuxièmes chaînes pouvait être appréhendé comme un élément de convergence de la situation du médium télévisuel prévalant en France et en RFA. Des deux côtés du Rhin, ces nouvelles chaînes devaient répondre à la croissance de la demande, notamment en matière de diversité des programmes. Elles allaient commencer la diffusion de leurs émissions au cours de l'année civile 1963. Mais les attentes différaient sur des points essentiels, dont certains étaient cruciaux pour la vitalité du débat politique. En RFA, la création de la

¹ Cf. Annexes pp. 2-4

² Cf. BOURDON, Jérôme, *op. cit.* pp. 25-48, chap. « Statuts, procès et réformes ».

En 1965, un article consacré à la télévision française paru dans *Hör Zu* indiquait qu'un téléviseur de gamme moyenne coûtait deux fois plus cher en France. Cf. « Star ist der General » (« La star, c'est le Général »), *Hör Zu* n° 18, 02/05/1965, pp. 28-30.

deuxième chaîne par les *Länder* avait été perçue comme une défaite personnelle du Chancelier Adenauer et un signe fort de la bonne santé démocratique du régime. En raison de la tutelle ministérielle et du contrôle du pouvoir politique qui s'exerçaient sur la RTF, les attentes émises à l'encontre de ces deuxièmes chaînes ne pouvaient donc pas être les mêmes concernant leur apport à la pluralité du débat public et notamment à la visibilité de l'opposition. Mais au-delà d'une contribution espérée, qui ne se réalisa que de manière progressive et partielle, à un plus grand pluralisme, notamment dans le traitement de l'information, l'augmentation de la part des émissions culturelles et des divertissements dans l'offre de programmes était officiellement l'une des raisons d'être de la deuxième chaîne française. En cela, sa création obéissait donc au même type de logique qui affectait le développement du média télévisuel en RFA comme dans la plupart des pays occidentaux. Le fait que durant la gestation des deuxièmes chaînes française et allemande, le débat sur la présence ou l'accroissement de la publicité de marques gagne en actualité, est à inscrire dans le contexte de l'évolution générale de la société et des habitudes de consommation.

Concernant le domaine plus particulier de la couverture des événements sportifs, certains observateurs français s'étaient donc pris à espérer que la deuxième chaîne pourrait enfin pleinement satisfaire les « téléspectateurs » épris du genre. En dépit de son aire de diffusion initiale limitée, sa création devait logiquement aboutir à une augmentation des retransmissions et une amélioration de leur qualité, notamment lors de collisions horaires avec la programmation sacro-sainte du JT de 20 heures. En outre, un enrichissement de la palette d'émissions sportives proposée au public était envisagé par les plus optimistes. Si cette dernière éventualité ne relevait que des possibilités financières et de la volonté éditoriale de la RTF, puis de l'ORTF, l'accroissement du nombre de retransmissions étaient intimement lié avec le maintien au beau fixe des relations entre les responsables du football et de la télévision. Après bien des tumultes, la signature de l'accord du 4 février 1961 et sa reconduction avait généré un semblant de régulation dans les relations football-TV en France. Mais cet équilibre était instable et restait insatisfaisant aux yeux des téléspectateurs, même si la source des discordes les plus graves, l'absence des caméras lors de certaines sorties de l'équipe de France, semblait avoir disparu comme le montrera notre analyse de l'offre. Les responsables de la RTF, puis de l'ORTF avaient perçu que les changements progressifs induits par la présence de plus en plus généralisée de récepteurs dans les foyers, modifiaient le style de vie et la consommation médiatique de parts croissantes de la population. On se demandera pourquoi ils en tinrent si peu compte au moment de définir leur offre de

programme concernant le football. Était-ce l'effet de la persistance d'une représentation qui voyait dans le football, un « *sport simple, fait "pour des gens simples"* » ?¹

Comme le documentent les rapports annuels du DFB, les vertus de l'accord de 1958 étaient pérennes. La coopération avec la télévision publique correspondait aux attentes des dirigeants. La rareté des conflits opposant les deux institutions nous a amené à focaliser notre attention sur la création de la *Bundesliga* et les débats qu'elle a générés. Souvent perçue comme un symptôme de la marchandisation accélérée du sport en raison des enjeux financiers croissants qu'il impliquait, le lancement du nouveau championnat national sous-entendait une évolution notable de sa visibilité sur le petit écran. Celle-ci dut être envisagée dans le cadre contraignant de l'accord reconduit sans interruption depuis 1958.

Au cours de cette dernière phase de notre étude, les résultats sportifs des représentants nationaux influèrent de manière notable la visibilité et le traitement des grands événements du calendrier international retenus dans les programmes des sociétés de télévision publiques des deux côtés du Rhin. Les bonnes performances des clubs ouest-allemands, une conséquence directe de la création de la *Bundesliga*, contribuèrent notamment à une couverture plus conséquente des compétitions européennes.

¹ Cf. FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles, « Les enjeux du football », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°103, juin 1994, p. 3.

I. Analyse de l'offre de football télévisé (1963-1966)

De manière générale, la période est marquée par l'expansion du « football en conserve » dans l'offre des chaînes publiques. Au grand dam des téléspectateurs qui demeurent friands de directs, le recours à l'*Ampex* se banalise en France comme en RFA, surtout pour couvrir les événements du calendrier domestique. Comme semble le prouver l'accroissement du nombre de références que nous avons pu trouver côté français grâce aux ressources numériques de l'INA et celui que l'on peut déduire de la création et de la multiplication des émissions sportives consacrées au football en RFA, la popularité de ce sport ne se dément pas et continue de croître. Nous nous attacherons à souligner les différences les plus notables qui nous semblent relever du cadre dans lequel on présentait les résumés. En raison des limitations induites par les accords liant les autorités du football et celles de la télévision, le nombre de retransmissions ne pouvait varier de manière spectaculaire sur un plan quantitatif d'un pays à l'autre. Nous avons porté une attention particulière aux mesures prises lorsque la performance sportive d'un club suscitait l'enthousiasme et qu'il fallait transiger ou se rendre impopulaire.

I.1 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF (1963-1966)

Les débuts du service des sports du ZDF sont généralement célébrés comme une période marquée par les initiatives novatrices. On fait crédit à l'équipe œuvrant sous les ordres du chef de service, Horst Peets, d'avoir accru de manière considérable le prestige et l'attractivité du football aux yeux de nombreux téléspectateurs et téléspectatrices qu'il n'avait pas encore conquis.¹ Avant de revenir sur les mérites particuliers des membres du service des sports du ZDF, il convient de relever que d'entrée le sport fut considéré par les décideurs qui présidaient aux destinées de la chaîne comme l'un des quatre piliers de sa rédaction. En effet, il occupait un rang égal à celui du service « documentaires », « politique et actualités » ou « informations quotidiennes ». Dans le cadre des recensements annuels effectués, nous avons porté une attention particulière aux occurrences de chevauchements horaires dans la programmation des diverses émissions et reportages consacrés au football. Celles-ci illustreraient une éventuelle prédominance des logiques de concurrence en dépit du discours

¹ La fonction de chef de service-adjoint, responsable de la coordination avec l'ARD était occupée par Willi Krämer. Le journaliste Harry Valerien, qui présentera souvent « das aktuelle Sport-Studio », prit en charge le service « films et documentaires », alors que Wim Thoeke, qui deviendra un « Talk-Master » et un animateur vedette, assurait la rédaction en chef et le traitement des actualités du jour.

officiel qui prônait de la part des deux chaînes la définition de grilles de programmes complémentaires.

I.1.1 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF 1963

L'année 1963 est considérée à juste titre comme une année charnière dans l'histoire du sport et de sa médiatisation en RFA. Le lancement quasiment synchrone des émissions du ZDF et de la *Bundesliga* eurent un impact immédiat en termes de possibilités offertes au téléspectateur, du moins ceux qui captaient déjà les émissions du ZDF. Toutefois, nous y reviendrons ultérieurement dans notre recensement de la presse allemande, les changements d'habitudes de consommation médiatiques sont souvent relativement lents, même pour un média dont l'image était encore intimement liée avec la notion de « modernité », d'autant plus qu'on savait que dans un avenir proche la couleur allait apporter un saut qualitatif supplémentaire. En attendant, les téléspectateurs ouest-allemands eurent quelque difficulté à trouver le bouton de la deuxième chaîne sur leur récepteur et à localiser des horaires d'émissions sportives proposés par le ZDF. En dépit de cette apathie initiale du public, les responsables du service des sports de l'ARD trahissaient quelques inquiétudes face à une concurrence qu'ils avaient de bonnes raisons de redouter. En effet, celle-ci allait aussi être livrée par des « jeunes Turcs » qui avaient quitté la chaîne historique pour connaître une ascension professionnelle plus rapide. Le premier chef du service des sports, Horst Peets, ancien journaliste sportif et chef de la section « Sports » de *Die Welt* et *Die Welt am Sonntag* était précédé d'une réputation d'excellent professionnel et meneur d'hommes.

I.1.1.2 Une chaîne historique « désorientée »

La mise en service du ZDF le 1^{er} avril 1963 ne correspondit pas immédiatement avec une augmentation des émissions sportives sur les chaînes publiques composant l'ARD, bien qu'il fût clair pour tous les observateurs que le ZDF chercherait - forcément - à rivaliser avec l'ARD dans le domaine de la couverture des événements sportifs. Au contraire, Hackforth constate une baisse substantielle de la durée totale des émissions sportives de 286 à 265 heures et demie pour l'ensemble de l'année avec un record négatif de seulement sept émissions sportives pour une durée d'environ dix heures pour le mois d'avril. Le départ non seulement de journalistes et de présentateurs vedettes tels Harry Valerien, Wim Thielke ou Werner Schneider pour occuper des postes à responsabilité dans le service des sports dirigé

par Horst Peets, mais également celui de cameramen, de techniciens de plateau ou d'autres personnels techniques pour la nouvelle chaîne explique pour bonne part cette évolution. Celle-ci traduisait aussi l'incertitude et la perplexité qui avaient gagné les responsables du service des sports de l'ARD.¹

La part du football ne connut pas de croissance notable dans les programmes de l'ARD en dépit de l'instauration de la *Bundesliga* en septembre 1963. Celle-ci et le début des émissions du ZDF avait amené le DFB à reprendre le chemin de la table des négociations. Le calendrier du nouveau championnat de l'élite tenait compte des évolutions sociales et le samedi était devenu le jour où se déroulait la plupart si ce n'est la totalité des rencontres d'une journée. De ce fait, la clause concernant la télédiffusion de rencontres avancées au samedi devenait caduque. Le DFB œuvra avec constance à une limitation accrue des retransmissions en direct. Seules les nouvelles perspectives qu'offrait l'*Ampex* pour garantir une alimentation attractive de l'antenne peuvent expliquer pourquoi les responsables de la télévision acceptèrent sans trop protester la baisse effective du nombre de directs. À la fin de l'été 1963, le DFB donna son accord de principe pour la retransmission en différé de certaines rencontres de *Bundesliga*. On constate en consultant le recensement que nous avons pu effectuer dans les programmes télévisés annoncés dans *Hör Zu* ou *Der Kicker* que dès la première journée de *Bundesliga* disputée le 24 août 1963, ARD et ZDF proposèrent des résumés de certaines rencontres du jour le soir même.² Le fait que l'ARD ait diffusé cette rétrospective des matches du jour ne signifiait pas qu'elle avait gagné une sorte de course à l'information. En effet, le choix du service des sports du ZDF de programmer la diffusion d'une émission consacrée aux rencontres de l'après-midi à une heure plus tardive relevait d'une stratégie longuement mûrie. L'émission sportive phare du ZDF, « Das Aktuelle Sport-Studio », occupera toujours ce créneau horaire avec un début programmé entre 22 heures et 22 heures 30. À partir du 26 octobre 1963, la télévision fut autorisée par le DFB à diffuser des rencontres de *Bundesliga* entre 17 heures 45 et 18 heures 30, c'est-à-dire une heure après le coup de sifflet final qui retentissait aux alentours de 16 heures 45.

Dès le 6 janvier 1963, l'horaire de la « Sportschau » dominicale avait connu un troisième changement concernant ses horaires. Dorénavant, elle ne devait plus céder la place à l'émission « Auf der Tribüne » (« Sur la tribune ») ou au magazine politique « Panorama » et

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 71-74.

² Nos recensements contredisent éventuellement une affirmation de Hackforth sur ce point. En effet, il indique de manière ambivalente que pour la première fois des résumés de 25 minutes consacrés à des matches de *Bundesliga* auraient été diffusés le 14 septembre 1963. On ne sait si la première concernait la durée des résumés ou leur diffusion le samedi. Cette dernière affirmation serait fautive, alors que la première était invérifiable dans le cadre de nos recensements, sauf à tomber par bonheur sur une interview évoquant le fait.

durait le temps d'une rencontre de football, 90 minutes de 18 heures 30 à 20 heures. Une édition dominicale et tardive de la « Sportschau » fut lancée au cours de cette année 1963 ; Son format était des plus restreints et basé sur le modèle des flashes d'information que la « Tagesschau » diffusait d'heure en heure. Un présentateur annonçait les dernières nouvelles sportives, on projetait des diapositives récapitulant résultats et classements des compétitions les plus populaires et l'on diffusait quelques rares extraits des faits sportifs les plus marquants du week-end. Le samedi, les buts de la *Bundesliga* étaient initialement montrés dans une émission passant sensiblement aux mêmes horaires que « das aktuelle Sport-Studio ».

I.1.1.3 Le ZDF, un débutant tourné vers l'innovation

Hackforth recense 241 émissions sportives diffusées par le ZDF au cours de cette première année d'activité, dont on doit soustraire le premier trimestre.¹ Les débuts de la deuxième chaîne semblent s'être déroulés sans grands problèmes techniques ou éditoriaux, ce qui confirmait la bonne préparation des équipes et la faisabilité des concepts d'émissions retenus. Ne disposant pas des rapports de chef de chaîne qui pourraient les consigner, l'absence dans notre corpus d'articles de presse critiques à cet égard ou de lettres de lecteurs déplorant des pannes d'antenne ou des ratés majeurs survenus pendant les émissions sportives, nous incite à voir dans les propos de Dieter Kürten une satisfaction fondée et non une vision arrangée du passé.²

La première émission sportive fut diffusée sur l'antenne du ZDF le 2 avril 1963. Il s'agissait du « Sport-Spiegel » (« Miroir du sport »), une émission hebdomadaire qui innovait en termes de format et de choix de sujets. En effet, l'ambition affichée par le service des sports du ZDF consistait à présenter tous les mardis soirs de 21 heures 30 à 22 heures des reportages consacrés à des thématiques sportives inconnues ou généralement négligées, des portraits de personnalités du monde sportif d'une durée de dix minutes ou plus, ou encore d'appréhender en détail quelque phénomène lié au sport. Il s'agissait, on le voit bien, d'échapper à la dictature de l'actualité et de proposer un produit complémentaire à la « Sportschau » de l'ARD, qui bénéficiait de l'avantage de l'ancienneté en ce domaine. On retint aussi le principe du feuilleton et de la série documentaire qui avaient l'avantage d'offrir plus de temps pour traiter un sujet et éventuellement de fidéliser le public intéressé. Au cours de l'année 1963, 37

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 109-112.

² Cf. KÜRTEEN, Dieter, *Drei unten, drei oben : Erinnerungen eines Sportjournalisten*, Reinbeck, Rowohlt, 2003. Cf. Entretien avec Dieter Kürten (22/04/2012).

« Sport-Spiegel » furent diffusés. Parmi les séries récurrentes, on remarquera « Der Sportarzt » (« *le médecin du sport* »), « der Autotest » (« *l'essai automobile* ») et un portrait en trois épisodes de l'ancien champion du monde de boxe, Max Schmeling, assurément le sportif le plus populaire de RFA à l'époque avec Fritz Walter.

Dès le vendredi 5 avril 1963, le ZDF diffusa une autre émission intitulée « Die Sportinformation ». Programmée en fin de soirée à 22 heures 30, cette émission d'une durée de 15 à 20 minutes était censée à la fois informer le public des événements du week-end à venir et livrer des informations concernant les règles du jeu de certains sports, étudier des gestes techniques ou présenter les prises de positions des acteurs concernés au sujet de problèmes actuels de toutes sortes relevant du monde sportif. L'émission fut diffusée 40 fois au cours de l'année 1963.

La première diffusion de l'émission sportive emblématique du ZDF, « Das aktuelle Sport-Studio », eut lieu le 24 août 1963. Il s'agissait d'une émission innovante à plus d'un titre. L'équipe chargée de sa production poursuivait un objectif principal : conquérir autant que possible les téléspectateurs qui n'étaient pas encore des amateurs de sport télévisé sans perdre ceux qui posent un regard expert sur les sujets proposés. Compte tenu de l'horaire de diffusion, de 21 heures 50 à 23 heures 10, le public familial dans son ensemble était visé. Il fallait qu'il y ait un intérêt pour les téléspectatrices et les jeunes à suivre l'émission qui faisait souvent face à la concurrence d'un film de cinéma à long métrage programmé sur l'ARD.

Le succès fut aussi rapide qu'inattendu. Cinq ans plus tard, alors que l'émission s'était solidement établie dans le peloton de tête des programmes préférés du public ouest-allemand, Willy Krämer en tira une satisfaction évidente dans le cadre d'un article rétrospectif paru dans la revue de l'UER au moment de souligner son caractère « *unique et original* » dans le paysage télévisuel européen voire mondial au moment de son lancement.¹ Le titre de son article éclaire de manière assez limpide les prémices programmatiques qui présidèrent à la définition des objectifs du service des sports du ZDF. Avant toute chose, il fallait que les téléspectateurs distinguent clairement la couverture du sport de la deuxième chaîne de celle dont elle avait pris l'habitude sur les antennes de l'ARD au cours de 10 ans de monopole. Dans une interview parue dans le magazine *Der Spiegel* le 20 mars 1963, le premier directeur général du ZDF, Karl Holzamer exposa en détail les objectifs liés à la coordination des programmes proposés par les deux chaînes. Il n'est pas anodin que le journaliste du *Spiegel* mentionna le caractère inévitable de la concurrence qui allait les opposer dans une question

¹ Cf. KRÄMER, Willi, « Creating a contrasting sports programme », *EBU-Review* n° 110 B, 1968, p. 38.

concernant avant tout la couverture en direct des grands événements sportifs. La réponse de Holzamer comportait deux volets. D'une part, il annonça que le traitement du sport sur l'antenne de la nouvelle chaîne viserait l'originalité dans le choix des sujets, des formats, ainsi que le développement d'émissions thématiques. Concernant la concurrence que se livreraient les deux chaînes pour la couverture des événements sportifs en direct, le ZDF revendiquait d'entrée une répartition du temps d'antenne à « *fifty-fifty* ». ¹ Les négociations à ce sujet étaient déjà en cours et en bonne voie. Holzamer définit une répartition des rôles qui tombe sous le sens commun, si l'information la plus complète possible des téléspectateurs est un objectif poursuivi de concert. Le ZDF diffusera des résumés ou des reportages différés des événements couverts en direct par l'ARD et vice-versa lors des grands événements comme les JO ou la Coupe du monde. Il était toutefois prévisible qu'il y aurait inévitablement quelques doublons, notamment lors de retransmissions en Eurovision ou grâce à *Telstar* d'événements constituant le sommet d'une olympiade, comme la finale du 100 mètres par exemple. À la question perspicace du journaliste du *Spiegel* concernant une éventuelle mise en commun des moyens logistiques en pareil cas, Holzamer répondit que c'était une possibilité envisageable de créer des équipes communes pour la couverture d'événements précis. Dans la pratique, pour la couverture du football, de telles équipes communes constitueront des cas rarissimes. Par ailleurs, l'interview de Holzamer montrait très clairement qu'en comparaison avec l'ARD, le ZDF devait surtout combler un déficit dans la qualité de réception de l'image durant cette phase de lancement.

I.1.1.4 Couverture de la fin du dernier Championnat d'Allemagne et des premières journées de la *Bundesliga*

Concernant l'année 1963, le tableau des annonces explicites d'émissions portant sur le football illustre d'une part l'efficacité du travail de persuasion du DFB pour limiter la diffusion de rencontres de championnat en direct. Par ailleurs, la multiplication des reportages et la migration de leurs horaires de diffusion vers les plages plus tardives de la grille des programmes montraient à quel point l'adoption de l'*Ampex* modifiait les habitudes de travail et de consommation. Par exemple, 16 références sur 65 concernent des émissions débutant à 22 heures 30 ou plus tard. La volonté d'originalité que s'étaient assignés les responsables du service des sports du ZDF les conduisait à réaliser et diffuser des reportages qui sortaient des voies balisées du compte-rendu exclusivement sportif pour appréhender le sport dans toute la

¹ Cf. « *Lebenshilfe und zweckfreie Sinnenfreude* » (« Aide de vie (quotidienne) et hédonisme désintéressé »), *Der Spiegel* n°8, 20/03/1963, p. 72

diversité de ses manifestations. Ainsi, on procéda à la programmation dès la période d'intérim d'une émission d'une demi-heure consacrée aux coulisses de la création de la *Bundesliga*. Or, cette dernière était encore en cours et retenait l'attention des amateurs de football en raison du caractère discutable de la procédure de sélection choisie. Pour le service des sports du ZDF, il s'agissait en quelque sorte d'une occasion adéquate de montrer le fonctionnement complexe des institutions qui géraient le football national. En effet, après que l'assemblée générale du DFB siégeant à Dortmund le 28 juillet 1962 eût (finalement) décidé à une très large majorité de 103 voix contre 26 de lancer la *Bundesliga* pour la saison 1963-1964, la définition des critères de sélection des 16 clubs retenus dans le championnat de l'élite provoqua moult dissensions dans les rangs des clubs d'*Oberliga*. La répartition initiale tenait compte de la densité démographique des régions constituant les poules d'*Oberliga*, de la santé financière et des performances passées des clubs. Il était prévu de sélectionner selon ces critères cinq clubs des poules d'*Oberliga*-Süd et *Oberliga*-West, trois de l'*Oberliga*-Nord, deux de l'*Oberliga*-Südwest. Une équipe représentant la ligue de la ville de Berlin compléterait la liste. Il ne pouvait y avoir qu'un seul club par ville, ce qui compliquait particulièrement les choses dans des grands centres urbains tels Berlin, Munich, Hambourg ou Cologne. Le Bureau fédéral du DFB décida le 6 octobre 1962 de procéder à une évaluation compensée des résultats sportifs obtenus par les clubs candidats au cours des douze dernières années. Ainsi, les places atteintes lors des saisons de 1951-1952 à 1954-1955 bénéficiaient d'un coefficient simple, celles conquises entre 1955-1956 et 1958-1959 d'un coefficient double et celles occupées en fin de saison entre 1959-1960 et 1962-1963 d'un coefficient triple. L'accession aux poules finales du Championnat d'Allemagne était récompensée par des points supplémentaires, tout comme celle de la finale du *DFB-Pokal*. Les clubs candidats devaient disposer d'un stade ayant une capacité d'accueil minimale de 35 000 places et celui-ci devait être équipé d'un éclairage adéquat pour les rencontres en nocturne. Même si le samedi après-midi avait été retenu comme plage horaire de référence pour l'organisation des journées ordinaires de la future *Bundesliga*, le rattrapage de matches remis pour cause d'intempéries ou de rencontres internationales, l'organisation du *DFB-Pokal* dans des conditions conciliables avec le calendrier de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe rendait inévitable la programmation d'un nombre imprévisible de rencontres en nocturne. Les remarquables performances européennes de l'Eintracht Francfort, du HSV ou du FC Nuremberg ne furent pas prises en compte au moment du choix des candidats, ce qui n'empêcha pas leur sélection dans le premier cercle des clubs retenus. En effet, des 74 clubs qui disputaient l'*Oberliga*, seuls 46 déclarèrent leur candidature à une admission au sein de l'élite. Quinze d'entre elles furent

immédiatement rejetées par les instances fédérales. Le 11 janvier 1963, les neuf premiers participants à la *Bundesliga* furent désignés. Il s'agissait des clubs suivants : FC Cologne, Borussia Dortmund, Werder de Brême, Eintracht Francfort, FC Nuremberg, Schalke 04, HSV, Hertha Berlin et FC Sarrebruck. Pour les vingt clubs, qui étaient encore en lice pour les sept places restantes, s'engagea alors une période marquée par une campagne de presse incessante en vue d'obtenir le Graal de l'admission en *Bundesliga*. Selon les circonstances, leurs efforts pouvaient être conjuguées afin d'obtenir une décision modificatrice du DFB en faveur d'un accroissement du nombre de clubs à 18 voire à 20. Souvent, leur rivalité ressembla aussi à une foire d'empoigne dans laquelle tous les coups étaient permis. Finalement, le 6 mai 1963, le DFB rendit son verdict à Hambourg. Les clubs de Preußen Munster, du Meidericher SV (le futur MSV Duisbourg), l'Eintracht de Brunswick, le FC Kaiserslautern, le TSV Munich 1860, le VfB Stuttgart et le Karlsruher SC obtinrent le précieux sésame. Des clubs prestigieux tels le Bayern de Munich ou le Borussia Mönchengladbach, qui avait remporté le *DFB-Pokal* en 1960 et disputé la première édition de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, furent contraints d'envisager une période de purgatoire en *Regionalliga*. Celle-ci reprenait certaines caractéristiques de l'*Oberliga*, notamment la répartition régionale. Elle était constituée de cinq groupes (Nord, Sud, Sud-Ouest, Ouest et Berlin). Le nombre de clubs participants variait de dix à Berlin à 18 pour le groupe Nord et 20 pour les groupes Sud, Sud-Ouest et Ouest.

L'admission du FC Sarrebruck au sein de l'élite était davantage justifiable au vu des infrastructures dont disposait le club que par ses performances sportives. On vit aussi dans cette décision le résultat de l'influence croissante de Hermann Neuberger, futur président du DFB, qui dirigea la fédération sarroise de 1951 à 1957, puis la Ligue régionale de la Sarre de 1957 à 1969 tout en présidant la société de loto sportif de ce *Land* de 1955 à 1984.

Les annonces d'émissions traitant des poules finales de la dernière saison d'*Oberliga* entre le 25 mai et le 22 juin 1963 illustrent bien le fait qu'avant d'être complémentaire, la couverture des événements de la saison de football assurée par les deux chaînes était surtout un terrain où la concurrence jouait pleinement. En effet, les reportages consacrés aux mêmes matches du jour furent bien souvent diffusés les uns après les autres sur l'ARD et le ZDF. Concernant les directs, on peut encore noter une supériorité de la chaîne historique qui disposait en la matière d'un avantage dû à une logistique plus éprouvée et des effectifs plus adaptés. Ce fut l'ARD qui diffusa en direct la dernière finale du Championnat d'Allemagne le samedi 29 juin 1963. Le ZDF couvrit l'évènement en lui consacrant une plage horaire qui pouvait inclure une

diffusion intégrale en différé en deuxième partie de soirée.¹ La retransmission de la finale par l'ARD fut précédée d'une émission rétrospective d'une durée d'une heure qui sera rediffusée durant la pause estivale au cours de l'après-midi du dimanche 21 juillet, ce qui en garantissait le succès populaire.

Au cours du mois d'août 1963 se disputa, pour la dernière fois une finale « tardive » de l'épreuve du *DFB-Pokal*. Si l'on se réfère aux annonces de programmes parues dans la presse, il semblerait que des huitièmes aux demi-finales, les diverses rencontres n'aient pas fait l'objet d'une couverture systématique. Ainsi, aucune des deux chaînes n'aurait consacré une émission spéciale aux matches de huitièmes de finale qui se sont déroulés entre le 9 juin et le 28 juillet 1963. Les comptes-rendus filmés ont sans doute été intégrés au sommaire de JT ou d'émissions sportives génériques. Par contre, l'ensemble des quarts de finale disputés le mercredi 31 juillet a fait l'objet d'une longue soirée rétrospective le samedi 3 août 1963 de 21 heures 40 à 23 heures 15. Malheureusement, à moins de tomber sur une critique détaillée de l'émission, il est impossible de déterminer la part du travail éditorial consenti par l'équipe du service des sports du ZDF pour compenser la perte de fraîcheur des images diffusées. Selon le programme indiqué dans *Hör Zu*, l'émission fut interrompue pendant cinq minutes de 22 heures 25 à 22 heures 30 pour la diffusion du JT de la nuit, ce dernier ne comprenant pas ou très peu d'images animées. On constatait dans cette démarche la pérennisation précoce d'une pratique dont les chaînes publiques ouest-allemandes n'ont jamais varié par la suite. Les images animées ou en direct priment sur le JT qui est développé à un autre moment, la mi-temps de rencontres ou un laps de temps court de moins de 10 minutes entre deux épreuves olympiques par exemple est exploité pour diffuser l'essentiel des dernières nouvelles du jour sous forme de télégrammes lus par un homme-tronc devant un fond illustré par des diapositives circonstancielles.

Même si l'exploit sportif, le triplé réalisé par Uwe Seeler lors de la finale du *DFB-Pokal* 1963 opposant le HSV au Borussia Dortmund, est resté gravé dans la mémoire des amateurs de football d'outre-Rhin, il semblerait que l'épreuve ne jouissait pas encore d'un prestige suffisant pour que la retransmission en direct de sa finale fût incontournable. La consultation des annonces de programmes télévisés comme celle de la presse quotidienne incite à penser

¹ Le terme technique « *Aufzeichnung* » employé dans les annonces de programmes est ambivalent. Le substantif « enregistrement » étant sa traduction littérale, elle peut donc tout à la fois désigner un différé intégral autant qu'un reportage dans lequel seront intégrés de longs passages constitués d'interviews et d'autres images que celles de la rencontre proprement dite. D'un point de vue éditorial, le travail de l'équipe de tournage et de la rédaction peut donc varier de manière considérable selon la référence, sans que l'on puisse en déduire la nature exacte desdites annonces.

qu'il fallut attendre après 22 heures le 14 août 1963 pour voir «Uns Uwe » priver Dortmund du doublé.

Dix jours plus tard, la première de l'émission « das aktuelle Sport-Studio » couvrait la toute première journée de *Bundesliga*. La consultation des références que nous tirons essentiellement de la chronique télévisuelle tenue par Josef Kirmaier dans *Der Kicker* démontre qu'il ne fallut pas plus que quatre journées pour que l'annonce du titre de l'émission remplace dorénavant celle de son contenu dans l'esprit du public. On constate également que durant cette période, l'ARD consacra une émission sans titre particulier aux mêmes événements dont la programmation était caractérisée par une proximité voire une coïncidence horaire confirmant l'esprit de concurrence dans lequel les deux chaînes concevaient la couverture du football national.

I.1.1.5 Débuts timides du ZDF en matière de direct

Apparemment, la rencontre Angleterre-Reste du monde du 23 octobre 1963 fut le premier direct de football diffusé par le ZDF. Or, la mise en images était assurée par la BBC, la deuxième chaîne allemande se contentant de relayer la retransmission réalisée par les services britanniques. Comme la rencontre était organisée un mercredi en fin d'après-midi, l'ARD diffusa un résumé d'une durée d'une heure en fin de soirée pour répondre aux attentes des téléspectateurs exerçant une activité professionnelle. Au cours de l'année 1963, le ZDF produira encore une retransmission en direct dont il assura la mise en image. Il s'agit de celle du match retour de huitièmes de finale de Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe opposant le HSV au FC Barcelone du 11 décembre. Ayant obtenu un nul (4-4) à l'aller, Uwe Seeler et ses coéquipiers furent incapables de trouver le chemin des filets et cette revanche de la confrontation homérique de 1961 en Coupe d'Europe des clubs champions nécessita, elle aussi, un match d'appui pour départager les deux équipes. Celui-ci se déroula à Lausanne une semaine plus tard. Malgré l'intérêt que suscitait la rencontre, elle ne fut pas télévisée en direct en RFA, les deux chaînes diffusant à moins d'une heure d'intervalle un résumé d'environ 50 minutes en toute fin de soirée. Par ailleurs, le public suisse ne fut pas attiré outre-mesure par une affiche des plus séduisantes. On n'enregistra que 18 000 entrées payantes aux guichets du stade olympique qui pouvait encore accueillir 50 000 personnes à cette époque. Probablement, le prix des places de ce « match de gala » s'était-il révélé prohibitif pour un public que n'animait pas la « *passion partisane* ».

L'ARD, qui avait assuré la retransmission en direct de la finale de Coupe d'Europe des clubs champions opposant le Benfica Lisbonne au Milan AC et celle de la seconde mi-temps de la finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe mettant aux prises l'Atletico Madrid et Tottenham, avait répété les reportages consacrés aux premiers tours de la Coupe d'Europe des clubs champions. La double opposition de premier tour entre le Borussia Dortmund et les modestes amateurs norvégiens de Lyn Oslo fit l'objet de reportages d'une durée d'une heure diffusés en fin de programme le jour même des rencontres. Le 9 octobre, l'ARD diffusa en fin de soirée un reportage de 45 minutes consacré au choc Real Madrid-Glasgow Rangers, les manches des premiers tours des compétitions s'étalant sur une dizaine de jours en fonction de la reprise des championnats et de la durée des voyages.

Au tour suivant lorsque le Borussia affronta le finaliste malheureux de l'édition précédente, le Benfica Lisbonne, la couverture assurée par l'ARD fut quasiment la même, à une petite nuance près : le résumé du match aller disputé sur les bords du Tage ne put être monté et diffusé le même jour en raison de l'horaire tardif du coup d'envoi.¹ En dépit d'un score serré, une courte défaite par 2-1 de l'équipe de la Ruhr, qui promettait beaucoup de suspense et la certitude de ses dirigeants de voir le *Stadion Rote Erde* incapable d'accueillir tous les supporters du Borussia, le match retour ne fut pas télévisé en direct. Les téléspectateurs durent attendre la fin de soirée pour voir les images du premier grand exploit européen réalisé par le Borussia, une victoire par 6-0 sur le vice-champion d'Europe sortant.

La finale de la *FA Cup*, qui en avait jusque là souvent fait partie, disparut de l'offre de l'ARD.

I.1.1.6 Absence de visibilité en direct de la *Mannschaft*

L'année 1963 constitue assurément une anomalie au sens où aucune des rencontres disputées par la sélection nationale n'eut les honneurs du direct. Tout d'abord, nous l'avons évoqué, la RFA ne participait pas aux poules éliminatoires comptant pour le Championnat d'Europe des nations 1964. Celles-ci avaient débuté à l'automne 1962. Le programme international était réduit à quatre rencontres dont trois furent programmées un dimanche, ce qui excluait leur retransmission en direct. Comme une liaison Eurovision permanente avec la Suède était en place depuis la Coupe du monde 1958, le déplacement de la *Mannschaft* à Stockholm fit l'objet d'une retransmission intégrale en différé sur l'ARD le dimanche 3 novembre. Celle-ci

¹ Outre le fait que le Portugal se trouve dans le fuseau horaire de la Grande-Bretagne, les rencontres débutaient en toute fin d'après-midi.

débute à 17 heures 30, un horaire situé immédiatement après le coup de sifflet final des rencontres dominicales des clubs.

La réception de la Turquie le samedi 28 septembre, qui aurait pu faire l'objet d'une retransmission en direct, fut traitée en deuxième partie de soirée par l'ARD dans une émission spéciale. Celle-ci concurrençait directement « das aktuelle Sport-Studio », dont, on ne peut guère en douter, le sommaire faisait lui aussi la part belle à la prestation du onze national. La dernière rencontre de l'année 1963 fut disputée par la *Mannschaft* le 29 décembre 1963 à Casablanca. Il n'est pas sûr que l'une des deux chaînes envoya une équipe en Afrique du Nord pour capturer des images de ce qui ressemblait fortement à une tournée au soleil, surtout vouée à renforcer les liens de camaraderie entre les sélectionnés et à entretenir les relations internationales de la fédération.

Le match de prestige ayant opposé au printemps le onze allemand au champion du monde en titre devant les gradins archicomblés du *Volksparkstadion* de Hambourg mérite un examen spécial. Le « Roi du football mondial » qu'était devenu Pelé inscrivit le but victorieux permettant à la *Selecao auriverde* de s'imposer face à une valeureuse *Mannschaft*. Cette dernière n'avait pas encore achevé sa mue après la Coupe du monde 1962. La durée anormalement longue de deux heures de la « Sportschau », qui suivit le coup de sifflet final et débuta exceptionnellement à 18 heures, indique que l'ARD diffusa très probablement l'intégralité de la rencontre en différé dans ce cadre ou à tout le moins de très larges extraits. En préparation à sa venue à Hambourg, une émission d'une durée d'une demi-heure avait déjà été consacrée par l'ARD à une étape antérieure de la tournée européenne du Brésil, celle du dimanche 21 avril à Lisbonne qui se solda par une victoire 1-0 de la sélection lusitanienne. Le reportage fut diffusé le lendemain soir en fin de programme. Le dimanche suivant, le « Roi Pelé » scora trois fois à Colombes face au onze tricolore qui s'inclina par 3-2, ce qui contribua à attiser l'intérêt et l'enthousiasme provoqués par la rencontre de Hambourg. La victoire brésilienne, cette fois-ci, ne fit pas l'objet d'une couverture spéciale programmée en sus des émissions sportives dominicales habituelles. Mais, preuves supplémentaires de la fascination qu'exerçait le Brésil deux ans après la conservation de sa couronne mondiale, ses prestations à Wembley et à Milan durant la semaine qui suivit son passage dans la ville hanséatique firent l'objet de reportages, diffusés respectivement sur l'antenne du ZDF et de l'ARD. Leur durée avoisinait une heure. Dans les deux cas, la diffusion fut programmée en fin de programme.

Le recours de plus en plus systématique à l'*Ampex* avait donc provoqué un recul massif et durable des relais en direct de retransmissions Eurovision concernant des rencontres auxquelles prenaient part d'autres sélections. Bien plus efficace que le kinescope, l'*Ampex*

permettait donc de satisfaire la curiosité du public sans pour autant amenuiser le quota de directs toléré par le DFB. Comme les radios allemandes ne diffusaient que très rarement les résultats de telles rencontres, même le suspense concernant leur résultat final était souvent préservé. Dans ce contexte général, on relèvera avec d'autant plus d'intérêt que le lundi 11 novembre, jour férié en France, l'ARD relayait en direct la retransmission en Eurovision de la rencontre amicale France-URSS proposée par la RTF à partir de 14 heures 40. À cette heure, les téléspectateurs étaient essentiellement des jeunes dont les cours s'étaient achevés plus tôt. Les deux matches opposant l'Autriche et l'Italie au cours de cette année 1963 firent l'objet de reportages d'une durée dépassant la demi-heure et diffusés le lundi en fin de soirée au lendemain desdites rencontres.¹

Une conséquence indirecte et pourtant déjà perceptible de l'adoption et de l'usage répété de l'*Ampex* par leurs services des sports apparaît aussi dans la liste des reportages documentaires proposés par les deux chaînes ouest-allemandes au cours de l'année 1963. Si le documentaire sur l'initiation des jeunes footballeurs proposé par l'ARD durant la trêve estivale dut combler d'aise le DFB puisqu'il répondait à l'un de ses vœux récurrents, une telle démarche s'avérait coûteuse et probablement à faible valeur ajoutée en termes de conquête ou de fidélisation du public.² En effet, pour la rédaction qui le produisait, un tel reportage exigeait autant voire plus d'investissements qu'une rétrospective basée sur un travail de montage d'images d'archives de rencontres et d'extraits d'entretiens avec une vedette.³ Surtout, elle suscitait beaucoup moins l'intérêt du grand public que des sujets traitant des événements actuels, des heures de gloires du passé ou présentant des portraits de vedettes au sommet de leur carrière. Le goût des amateurs de football était formaté non seulement par la culture « sensationnaliste » développée par la presse sportive, mais également par le traitement des choses du football que la radio avait présenté depuis plusieurs décennies et la télévision depuis dix ans. En consultant les références explicites des émissions de football recensées dans les pages des magazines de programmes télévisés ou dans la chronique télévisuelle du *Kicker*, on perçoit de manière très nette dans le choix des sujets retenus, le développement du vedettariat qui allait de pair avec

¹ Il s'agissait d'Autriche-Italie du 9 juin 1963 à Vienne et d'Italie-Autriche du 14 décembre 1963 à Turin.

² Cf. « Der "kleine Fußball" - Bericht über den Jugendfußball und seine Schwierigkeiten » (« Le football en petit » – Reportage sur le football des jeunes et ses difficultés » diffusé le 14 juillet 1963 de 15 heures 30 à 16 heures sur l'ARD.

³ Cf. « Der Sport-Spiegel » : « Nach dem Start der *Bundesliga* » diffusé le 27 août 1963 de 21 heures 35 à 22 heures 05 sur le ZDF.

« Zauberkünstler des internationalen Fußballs : Trainer/Stars und ihre großen Spiele » diffusé le 28 septembre 1963 de 16 heures 15 à 16 heures 35 sur l'ARD.

« Der Sport-Spiegel » : « Di Stefano – Fußballidol und Millionär » diffuse le 19 novembre 1963 de 20 heures à 20 heures 30 sur le ZDF.

les progrès de la marchandisation du football.¹ Les films d'initiation, de découverte de la vie des clubs restèrent généralement cantonnés dans des formats très restreints des sujets d'avant-match passés dans le cadre des émissions sportives régulières.

I.1.2 Analyse de l'offre ARD-ZDF 1964

Au cours de cette année olympique, les deux chaînes publiques ouest-allemandes durent surtout faire leurs preuves en matière de coordination et de bonne entente dans l'intérêt bien compris du service du public. Cette première chance fut gâchée, probablement en raison de la trop grande rivalité qui caractérisait les rapports entre les deux services des sports à ce moment-là. Les Jeux d'Innsbruck et de Tokio ne représentaient pas de réels défis technologique ou logistique pour les deux rédactions. De ce fait, Hackforth déplore d'autant plus que cette première chance de mettre en œuvre une couverture coordonnée d'événements majeurs fût ratée.² Ces propos confirment les observations formulées ci-dessus concernant la couverture des poules finales de la dernière saison d'*Oberliga* ou celle des premières journées de la *Bundesliga*. En effet, non seulement les choix des sujets retenus ne se différencient que rarement, mais en outre leur diffusion était programmée à des horaires qui se chevauchaient régulièrement. De ce fait, la redondance du programme proposé par les deux institutions l'emportait trop souvent sur la complémentarité, ce qui ne pouvait convenir aux téléspectateurs, qui s'acquittaient de la redevance audiovisuelle.

Ceci étant dit, d'un point de vue strictement quantitatif, l'année 1964 allait établir de nouveaux records en termes de couverture d'événements sportifs. Retenons des données quantitatives présentées par Hackforth que, pour la première fois depuis ses débuts, l'ARD diffusa 349 heures et 45 minutes d'émissions sportives, une somme qui ne sera plus dépassée avant la fin de la période chronologique qu'il avait retenue pour sa thèse et qui incluait l'année 1972, au cours de laquelle la télévision publique ouest-allemande fut le maître d'œuvre de la mise en images des JO d'été à Munich.³ La part prise par le football dans cet

¹ Toujours prompt à appréhender les évolutions du football sous un angle critique, *Der Spiegel* avait placé la création de la *Bundesliga* sous le signe, évident selon lui, de la professionnalisation du football allemand. De manière tout à fait caractéristique, il avait aussi donné la parole à des acteurs qui rejetaient les évolutions récentes et à venir dans un futur probablement proche au nom de la préservation d'un amateurisme marron vertueux. Cf. le dossier paru à l'occasion de la première journée de la *Bundesliga* : « *Bundesliga* : Geld im Schuh » (« *Bundesliga* : De l'argent dans la chaussure »), *Der Spiegel* n° 35, 28/08/1963, pp. 32-42. Outre la longueur remarquable de ce dossier, il convient également de signaler que ce chapitre du sommaire fit la couverture de l'hebdomadaire.

² Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 161.

³ *Ibid.*, p. 74.

ensemble resta constante et Hackforth dénombra un total de 376 émissions incluant des sujets sur ce sport, ce qui représentait également un record.

De manière attendue, l'ARD affirma sa position de leader concernant la durée de ses émissions et leur prise directe avec l'actualité durant les JO. Le ZDF n'était pas encore en mesure, un an après son lancement de rivaliser avec la chaîne historique sur ce plan.

Concernant le football, en dépit du fait que les deux chaînes avaient convenu de la mise en place d'une commission de coordination concernant les directs sportifs, il arriva aussi que des diffusions concurrentes concernent des retransmissions en différé. Ce fut notamment le cas lors du match retour disputé par le HSV à Gerland contre l'Olympique Lyonnais le 18 mars 1964. Alors que le ZDF diffusa un résumé de la rencontre de 22 heures 35 à 23 heures 35, l'ARD la diffusa en différé intégral à partir de 22 heures 45. On peut émettre plusieurs hypothèses pour tenter de comprendre les motivations qui animèrent les divers responsables pour retenir de telles options. Dans ce cas précis, il est évident que l'ARD ne voulait pas laisser la chaîne concurrente prendre un avantage concernant les prestations européennes des clubs de *Bundesliga*. Les rencontres des quarts de finale de Coupe d'Europe des clubs champions et celles de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe concernant le Borussia Dortmund et le HSV étaient programmées les mêmes jours, c'est-à-dire les 4 et 18 mars 1963. Or le 4 mars, l'ARD dut renoncer en dernière minute et sur pression du DFB à relayer les images de direct produite par la télévision tchécoslovaque concernant le match Dukla Prague-Borussia Dortmund.¹ Cette initiative fédérale concernant le premier direct de l'année déclencha évidemment des protestations. Il fut reproché aux dirigeants fédéraux de vouloir tout régenter de manière inique, même à l'étranger.² Au moment où la décision fut prise, compte tenu des retransmissions autorisées dans le passé récent et de celles qui seraient autorisées durant les mois suivants, il semblait clair que le DFB voulait avant tout imposer son agenda en matière de directs. Il était prêt à en assumer le prix, c'est-à-dire la perte d'image et l'impopularité. Pour aboutir à ses fins, la fédération ouest-allemande avait un atout majeur dans son jeu : les émissions hebdomadaires couvrant les rencontres de *Bundesliga*

¹ L'avant-veille du match, cette retransmission en direct est annoncée dans la rubrique télévisuelle de l'édition du *Kicker*. Cf. KIRMAIER, Josef, « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 9, 02/03/1964, p. 2.

Cf. également *Hör Zu* n° 9, 01/03/1964, p. 12.

² Cf. « (...) der DFB spielte sich "im Ausland als Hausherr auf" », *Hör Zu* n° 12, 23/03/1964, p. 87

De manière assez déconcertante, *Der Kicker* ne traita pas de l'annulation de la retransmission dans son édition spéciale parue le lendemain de la rencontre. Au contraire, le reportage de l'envoyé spécial présent à Prague était illustré entre autre d'une photo montrant les commentateurs TV assis le long de la ligne de touche devant la tribune d'honneur, la légende restant muette quant au veto fédéral. Cf. METELMANN, Otto, « Auch das geschah in Prag... » (« Cela arriva aussi à Prague... »), *Der Kicker* n° 9a, 05/03/1964.

comptaient parmi les plus populaires de la grille des programmes, ce qui avait *de facto* renforcé sa position vis-à-vis des directions des télévisions publiques. Or, si sur l'ensemble de l'année 1964, on dénombre un total d'une douzaine d'annonces de retransmissions en direct devant en quelque sorte correspondre aux attentes fédérales, il faut mettre ce recensement en relation avec le chiffre précité mentionné par Hackforth de plus de 300 sujets en tous genres consacrés au football. Plus que jamais, le football, même ou avant tout « en conserve » était devenu un produit d'appel de premier ordre pour les sociétés publiques de télévision. La rivalité permanente entre ARD et ZDF constituait un leitmotiv des entretiens régulièrement accordés par leurs divers responsables à la presse. Dans ce contexte, la couverture du sport et, en premier lieu, celle du football n'est pas tout de suite ouvertement abordée comme un enjeu important voire crucial. Mais, personne n'est dupe. Les émissions sportives ont toujours compté parmi les plus populaires et les moins chères à produire. Ce constat s'imposait partout en Europe.

I.1.2.1 Visibilité de la *Mannschaft*

Le calendrier du onze national était à peine plus fourni en dates qu'en 1963. Mais il ne s'agissait plus d'une année de transition, car son point d'orgue était constitué par la première rencontre des éliminatoires pour la *World Cup* 1966. Celle-ci, sans être décisive d'entrée, était déjà cruciale, surtout parce que l'adversaire du jour, la Suède, serait de manière prévisible le rival le plus sérieux dans la course à l'obtention de la première place qualificative. En outre, pour pimenter la rivalité sportive vivace entre Allemands et Suédois, la demi-finale perdue dans le « chaudron » de Göteborg en 1958 était encore très présente dans bien des esprits.¹

Ce contexte affectait passablement l'intérêt que l'opinion porterait à chacune des sorties précédentes, puisqu'après l'échec du Chili, on s'impatiait de voir enfin Herberger former un équipe compétitive basée sur un effectif stable.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'année 1964 débuta par un résultat inquiétant dans cette perspective. En effet, lors de sa tournée nord-africaine, la RFA après avoir facilement battu le Maroc à Casablanca à la fin décembre 1963, la *Mannschaft* s'inclina le Jour de l'An à Alger sur un score de 0-2 face à l'Algérie emmenée par Rachid Mekloufi. Annoncé par Josef

¹ Cf. SCHULZE-MARMELING, Dietrich (dir.), *op. cit.*, 2004, pp. 183-191. De manière révélatrice, le titre du chapitre consacré par Schulze-Marmeling aux péripéties de la phase éliminatoires de la *World Cup* 1966 et aux ressentiments que véhicula la double opposition avec la Suède reprend les mots adressés par le secrétaire général de la ligue berlinoise des jeux de balle aux supporters allemands pour les enjoindre de ne pas s'abaisser à des comportements antisportifs : « *Ce n'est pas une guerre opposant l'Allemagne à la Suède qui aura lieu au Stade olympique, mais une compétition sportive* ».

Kirmaier dans le dernier numéro de l'année 1963 du magazine *Der Kicker*, le résumé d'Algérie-RFA était peut-être précédé d'images de Maroc-RFA. Il est toutefois impossible de déterminer de manière définitive si un reportage portant sur les deux rencontres disputées au cours de cette tournée a été diffusé au cours de cette émission spéciale et très tardive de l'ARD. Elle fut programmée le 1^{er} janvier 1964 de 23 heures 55 à 0 heures 25. De même, sans disposer des rapports de chef de chaîne, on ne peut conclure si les images passées par l'ARD ont été réalisées par la Radio-Télévision Algérienne ou une équipe de l'ARD accompagnant la *Mannschaft* tout au long de sa tournée.¹

Les deux prochaines sorties du onze ouest-allemand n'amoindrirent pas les craintes de ses supporters. Disputées en semaine, elles furent, *a priori*, comme les annonces parues dans *Der Kicker* et *Hör Zu* le laissent penser, couvertes en direct par les équipes de tournage du ZDF. La deuxième chaîne disposait enfin des moyens adéquats pour assurer ce genre de retransmissions. Le mercredi 29 avril, chose rare à l'époque, la répartition des rôles entre les deux chaînes publiques fonctionna en bonne intelligence. En effet, le ZDF assura la couverture en direct de RFA-Tchécoslovaquie à un horaire de l'après-midi où une bonne partie des amateurs de football vaquait à ses occupations professionnelles. De son côté, l'ARD proposa un résumé d'une durée de 45 minutes de 20 heures 15 à 21 heures, c'est à dire en « prime time ». Dans le cas de la réception de l'Écosse, la coordination fut moins efficace, puisque le résumé de l'ARD débuta à 21 heures 30, c'est-à-dire à l'heure exacte où la retransmission du ZDF s'achevait. La durée indiquée (90 minutes) pour cette dernière, si elle est exacte, excluait le premier ou le dernier quart d'heure de la rencontre, s'il s'agissait d'une retransmission en direct. Ou alors, la diffusion débutant à 20 heures était un différé intégral purgé au montage des quinze minutes règlementaires que dure la mi-temps.

Le mercredi 4 novembre 1964, l'ARD diffusa à partir de 17 heures la retransmission en direct de la seconde mi-temps du match le plus important de l'année, la réception de la Suède dans le cadre des éliminatoires de la *World Cup* 1966. Outre le fait qu'il s'agissait de la première rencontre à enjeu véritable opposant les deux équipes depuis la demi-finale de Göteborg en 1958, le match était aussi la première rencontre internationale disputée par la *Mannschaft* dans l'enceinte de l'*Olympiastadion* de Berlin depuis l'érection du Mur.² Compte tenu de

¹ La RTA a été créée le 1^{er} août 1963. Il est improbable que, même bénéficiant d'un accord de coopération avec la RTF, elle ait alors déjà été en mesure de transmettre des images jusqu'en RFA.

² Lors de la tournée de la *Mannschaft* en Scandinavie à la fin de la saison 1962-1963, la sélection suédoise ne disposait pas de ses « légionnaires » italiens, tel Kurt Hamrin, un des trois « rescapés » de la demi-finale de 1958 avec Simonsson et Bergmark et auteur du but égalisateur qui sèmera le doute dans les rangs allemands le 4 novembre 1964.

l'enjeu sportif de la rencontre, l'ARD en proposa au cours de la même soirée une rediffusion d'un différé intégral à partir de 21 heures 15.

Signalons qu'une fois encore, une rencontre opposant une sélection scolaire ouest-allemande à son homologue anglaise eut les honneurs d'une couverture (partielle) en direct le samedi 25 avril 1964.

I.1.2.2 Visibilité des autres sélections nationales

On constate une perte d'intérêt évidente pour les relais en direct des retransmissions Eurovision de rencontres internationales auxquelles la *Mannschaft* ne participait pas. La seconde mi-temps de la rencontre de gala Scandinavie-Europe eut droit à une diffusion en différé sur les ondes du ZDF le mardi 19 mai en fin de soirée. Un match aux caractéristiques similaires opposant la Yougoslavie à une sélection européenne au début de la saison 1964-1965, plus précisément le mardi 29 septembre, fit quant à lui l'objet d'une retransmission en direct dans le cadre d'une émission sportive débutant à 15 heures 40. Le ZDF exploita les images dont il disposait de ce fait pour meubler sa fin de soirée en proposant un résumé d'une heure à partir de 22 heures 50. Hormis ces cas isolés, seul le « classico danubien » Autriche-Hongrie du 3 mai 1964 fit l'objet d'une programmation annoncée dans les colonnes de *Hör Zu* ou du magazine *Der Kicker*. Le ZDF en proposa un résumé en différé en deuxième partie de soirée à partir de 22 heures 15.

La première édition du tournoi final du Championnat d'Europe des nations organisée en France avait rencontré un intérêt limité et l'ARD n'avait relayé que la seconde mi-temps et les prolongations de la finale opposant la Yougoslavie et l'URSS le 10 juillet 1960. En 1964, seule la finale de cette compétition, à laquelle le DFB avait renoncé à participer, fut diffusée. Mais elle n'eut ni les honneurs du direct ni ceux d'une couverture intégrale en différé. Le 21 juin 1964, le ZDF se contenta de proposer à partir de 22 heures 55 un résumé d'une demi-heure d'une rencontre qui avait débuté à 18 heures 30 et s'était achevée aux alentours de 20 heures 15. À Madrid, l'URSS, tenante du titre, s'inclina face au pays organisateur. La RTF qui allait changer de nom et de statut quelques jours plus tard ne proposa aucune couverture d'un évènement dont le lancement devait beaucoup à l'initiative de Pierre Delaunay.

Le parcours olympique de l'équipe est-allemande, qui avait gagné le droit de représenter l'Équipe Unifiée d'Allemagne à Tokyo après une double opposition contre une sélection de joueurs amateurs licenciés du DFB, pour brillant qu'il fût, puisqu'il lui valut l'obtention de la

médaille de bronze, ne suscita pas suffisamment d'intérêt en RFA pour que le ZDF ou l'ARD lui consacraient une retransmission particulière.

I.1.2.3 Visibilité des Coupes d'Europe des clubs

En raison de la multiplication des rencontres officielles entre clubs européens, les matches de gala organisés en début ou en fin de saison disparaissent complètement de l'offre télévisuelle, du moins si l'on se réfère aux annonces parues dans les annonces de programmes télévisés.

Si ce sont évidemment les parcours des participants issus de la *Bundesliga* qui retiennent pour l'essentiel l'intérêt de l'ARD et du ZDF, il convient de signaler que dès le 13 février 1964, le ZDF semble avoir relayé la retransmission en direct de Mailan AC-Real Madrid proposée en Eurovision par la RAI. Cette retransmission n'était ni annoncée ni commentée dans *Der Kicker* ou *Hör Zu*. Elle ne l'était pas davantage dans les quotidiens auxquels nous avons accès sous d'archives microfilmées (*FAZ, Frankfurter Rundschau, Neueste Badische Nachrichten*) à la Bibliothèque universitaire de Fribourg en Brisgau. Néanmoins le ZDF figure dans la liste des sociétés de télévision, qui se seraient associées avec la RTF au relais en direct de ladite réalisation de la RAI, mentionnée dans le rapport du chef de chaîne concernant le 13 février 1964.

Le parcours très honorable du Borussia Dortmund, éliminé en demi-finale par le futur vainqueur de l'épreuve, l'Inter Milan d'Helenio Herrera, eut les honneurs du direct à partir des quarts de finale qui l'opposèrent au Dukla Prague. Si, suivant l'exigence exprimée par le DFB, l'ARD renonça en dernière minute le mercredi 4 mars 1964 à relayer la retransmission en direct de l'aller disputé en Tchécoslovaquie, elle proposa celle du match retour dans la soirée du 18 mars de 20 heures 15 à 22 heures. Pour compenser le refus fédéral et satisfaire la partie considérable de son public qui eût été incapable de suivre la retransmission en direct initialement prévue le 4 mars en milieu d'après-midi, l'ARD en avait proposé la diffusion d'un long résumé à partir de 22 heures 45. Les rencontres des diverses compétitions européennes étant de plus en plus programmées de manière synchrone pour des raisons d'engorgement du calendrier, l'offre télévisuelle de football européen fut complétée aux mêmes dates sur l'antenne du ZDF par des images du quart de finale de Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe opposant le HSV à l'Olympique Lyonnais. Toutefois, dans le cas du match aller disputé à Hambourg le 4 mars, la deuxième chaîne ne prit l'antenne qu'au coup d'envoi de la seconde mi-temps à partir de 20 heures. Ces images ne furent pas relayées par la RTF. Deux semaines plus tard, le match retour à Gerland fut traité dans un résumé d'une

durée d'une heure à partir de 22 heures 35. La consultation du rapport de chef de chaîne de la RTF auquel nous avons eu accès dans les archives numérisées de l'INA indique que la RTF ne proposa que la retransmission de la seconde mi-temps en direct. À partir de 22 heures 45, l'ARD proposait le même programme à ses téléspectateurs, ce qui prouvait au besoin qu'en matière de couverture des événements sportifs la coordination entre les deux chaînes continuait de relever de la chimère. Le parcours du HSV en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe s'acheva dans la capitale des Gaules. Mais la double opposition du Borussia Dortmund et de l'Inter Milan en demi-finale de la Coupe d'Europe des clubs champions constitua l'un des sommets de la saison de football télévisé. Tant le match aller à Dortmund que le retour à Milan firent l'objet d'une retransmission en direct. Le 15 avril 1964, l'ARD assura la retransmission en direct du match aller. Le 29 avril 1964, le ZDF relaya les images de la retransmission en Eurovision de la RAI de 21 heures 15 à 23 heures. Dès le coup de sifflet final, l'ARD proposa un résumé de 45 minutes de la même rencontre.

Finalement, les finales des deux compétitions majeures, sans participation ouest-allemande, seront couvertes, mais elles ne bénéficient pas du même traitement. Celui de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions opposant le Real Madrid à l'Inter Milan d'Helenio Herrera le mercredi 27 mai 1964 est le plus complet, puisqu'il confine à la redondance. Il trahit, lui aussi, si l'on se réfère aux horaires indiqués dans la presse, la coordination déficiente entre les deux chaînes publiques. En effet, le rapport de chef de chaîne de la RTF, que nous avons pu consulter à l'Inathèque, mentionne une retransmission en direct de la seconde mi-temps à partir de 20 heures 30, c'est-à-dire après le JT, sur les petits écrans français. Cela confirme que le coup d'envoi dût forcément avoir été donné à 19 heures 30. L'ARD assura la retransmission en direct intégral à partir de 19 heures 25. Le ZDF proposa lui aussi à son public de suivre la seconde mi-temps en direct de 20 heures 25 à 21 heures 15. Dès 22 heures 40, ses fidèles téléspectateurs purent revoir un résumé de l'ensemble de la rencontre.

Deux semaines auparavant, la finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe opposant le club hongrois MTK Budapest au Sporting du Portugal, ignorée par la RTF, fit l'objet d'une retransmission en direct pour sa seconde mi-temps sur les ondes du ZDF à partir de 20 heures. L'ARD proposa une offre concurrente, un résumé d'une durée d'une heure à partir de 21 heures 45. Signalons que quatre jours après l'événement, cette rencontre fit l'objet d'une rediffusion intégrale en différé sur les ondes de l'ARD de 15 heures 30 à 16 heures 45.

Le 5 mars 1964, le quart de finale de Coupe des Villes de Foire opposant le FC Cologne à l'AS Rome avait déjà fait l'objet d'un reportage diffusé en deuxième partie de soirée sur

l'ARD. Le 14 mai 1964, le match retour de la demi-finale de la Coupe des Villes de Foire opposant le FC Cologne au FC Valence n'eut pas davantage les honneurs du direct. En dépit de la participation d'un club ouest-allemand, ladite compétition souffrait probablement encore d'un déficit de notoriété. L'ARD lui consacra à nouveau un résumé d'une heure à partir de 22 heures 15.

À l'automne 1964, le premier tour des éditions 1964-1965 des compétitions européennes bénéficia d'une couverture télévisuelle exceptionnelle en dépit du caractère déséquilibré des rencontres générées par le tirage au sort. En effet, TSV Munich 1860 qui avait remporté le *DFB-Pokal*, recevait le modeste club de l'US Luxembourg le 2 septembre 1964. Le ZDF crut pertinent de diffuser en direct la seconde mi-temps de cette rencontre à sens unique remportée sur un score de 4-0 par les Bavarois. Non seulement la deuxième chaîne programma cette retransmission de 21 heures à 21 heures 45, un horaire d'audience maximale, mais en outre, elle en proposa un résumé de 45 minutes une heure après le coup de sifflet final. Était-ce parce que les spectateurs n'avaient pu suivre en direct trois des quatre buts marqués par Munich 1860 avant la prise d'antenne ?

Le 29 septembre 1964, la qualification du lauréat de la première saison de *Bundesliga*, le FC Cologne, qui rencontrait le Partizan Tirana en Coupe d'Europe des clubs champions, fit l'objet d'un résumé sur l'ARD à partir de 22 heures 50.

Outre l'Inter Milan que l'on vit évoluer trois fois en direct, lors des demi-finales et de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, une équipe étrangère fut particulièrement visible sur les petits écrans ouest-allemands durant l'année 1964. Il s'agit du Dukla Prague. Au printemps, l'équipe tchécoslovaque fut non seulement visible dans le cadre de la couverture des quarts de finale l'opposant au Borussia Dortmund, mais elle fit également l'objet d'un reportage diffusé dans le cadre de l'émission « Der Sport-Spiegel » du ZDF. Le titre du documentaire était explicite : « Dukla Prag, les soldats du sport » (« Dukla Prag, die Sportsoldaten »). Il présentait l'équipe de football du club omnisport de l'armée tchécoslovaque en s'inscrivant dans le contexte de la discussion générée par l'appréhension divergente de la notion d'amateurisme prévalant des deux côtés du Rideau de Fer. De ce fait, le tournoi olympique de football perdait une grande part de son intérêt aux yeux du public occidental. Le Dukla Prague avait fourni l'ossature de la sélection nationale qui avait atteint la finale de la Coupe du monde au Chili. Investie par le pouvoir tchécoslovaque d'une éminente mission de représentation et de propagande, le Dukla Prague était aussi depuis des années l'une des équipes européennes offrant le meilleur rapport qualité/prix aux organisateurs de tournoi de début ou de fin de saison. C'est d'ailleurs dans le cadre d'une rencontre disputée

pendant la trêve estivale face au HSV que l'équipe pragoise fut visible une troisième fois sur les petits écrans ouest-allemands, le 31 juillet 1964 de 20 heures à 21 heures 15. Le ZDF proposa un résumé de la première mi-temps avant de couvrir la seconde période en direct.

Le mercredi 2 décembre 1964, la deuxième chaîne relayait en direct les images du huitième de finale retour Dukla Prague-Real Madrid réalisées par la télévision tchécoslovaque dans le cadre des échanges Intervision-Eurovision. L'intérêt sportif de la rencontre était passablement limité, car le Real avait emporté la première manche le 18 novembre à Santiago Bernabeu sur un score de 4-0. Cette diffusion retient surtout l'intérêt parce que la consultation des annonces de programmes laisse supposer qu'aucune des deux chaînes publiques ouest-allemandes n'avaient proposé de retransmission en direct ou de reportage spécial des deux rencontres de huitièmes de finale bien plus incertaines opposant le FC Cologne au Panathinaïkos Athènes au même stade de la compétition. Celles-ci s'étaient disputées les mercredi 11 et 25 novembre 1964. Après un nul 1-1 obtenu en Grèce, l'équipe rhénane menée par le jeune Overath (21 ans) s'était difficilement imposée 2-1 au *Müngersdorfer Stadion* en inscrivant le but libérateur à l'entame du dernier quart d'heure. L'absence de tout commentaire afférent dans *Der Kicker* ou *Hör Zu* tendrait à illustrer que le public se réjouissait de suivre les exploits européens des clubs, mais n'exigeait pas de pouvoir en être témoin avant le printemps. Contrairement à la couverture télévisuelle des matches de l'équipe nationale, celle des rencontres concernant les clubs nationaux dans les compétitions européennes était également plus aléatoire, notamment lors des premiers tours. Le manque de notoriété de certains adversaires se révélait rédhibitoire pour envisager une fréquentation maximale et les clubs avaient depuis longtemps reçu comme consigne du DFB de ne jamais bradé la cession des droits de retransmission d'une rencontre quel qu'en soit le statut. La non-visibilité circonstancielle des clubs en compétition européenne n'entraînait pas de polémiques comparables à celles déclenchées par le refus fédéral des retransmissions d'Italie-RFA en 1955 ou de Hongrie-RFA en 1959.

I.1.2.4 Visibilité du football national des clubs

L'ancrage précoce des émissions sportives focalisées sur la couverture du football national dans la grille des programmes lui conféra une caractéristique indispensable à toute ritualisation d'un mode de consommation : la prévisibilité de ses occurrences.

Dès le lancement de la *Bundesliga*, les diverses modalités de consommation de sa couverture médiatique influencèrent l'organisation des fins de semaines d'un nombre croissant d'amateurs de football. La popularisation des postes de radio à transistor depuis la fin des

années 1950 permettait aux auditeurs des multiplexes radiophoniques de s'émanciper d'une consommation sédentarisée dans la salle à manger ou la cuisine de leur domicile. Ils pouvaient dorénavant suivre les exploits de leurs équipes favorites tout en s'adonnant à d'autres activités de loisirs, en réalisant des tâches d'entretien, de jardinage ou en lavant leur automobile. Le soir, l'ARD et le ZDF leur livraient les meilleures images des sommets de l'après-midi. Le lendemain, la presse dominicale présentait des analyses de plus en plus consistantes des matches de la veille.¹ En fin d'après-midi, la « Sportschau » du dimanche revenait en détail sur une ou plusieurs rencontres importantes de la veille. Le lundi matin, l'achat du magazine *Der Kicker* procurait à son lecteur les ultimes éclairages nécessaires pour pouvoir mener des conversations expertes avec ses collègues sur le lieu de travail ou dans la cour du lycée.

À partir de la saison 1964-1965, l'annonce des émissions sportives « die Sportschau » ou « das aktuelle Sport-Studio » suffisait pour que le lecteur des programmes télévisés sache qu'il aurait très probablement droit à un sommaire respectant de semaine en semaine un format et une composition similaires. Les professionnels comme le public avaient vite pris l'habitude de leur programmation. De ce fait, dès le début de l'année 1964, Josef Kirmaier ne les mentionne plus systématiquement dans sa chronique « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »). Il ne les évoque pas dans les numéros numéros 2 à 6 du magazine *Der Kicker* qui sont sortis durant des semaines où une journée de *Bundesliga* et les émissions cités s'y rapportant étaient prévues le samedi suivant. Le phénomène est d'autant plus net quand on se rapporte à la manière de procéder de Kirmaier entre octobre 1958, début officiel de sa collaboration avec *Der Kicker*, et la dernière finale du Championnat d'Allemagne en juin 1963 : il avait toujours indiqué aussi exhaustivement que possible les sujets diffusés dans le cadre des émissions sportives à venir. Hiérarque du service des sports du *Bayerischer Rundfunk*, il avait bien sûr accès à des informations de première main concernant les matches que les équipes de tournage de l'ARD avaient été chargées de tourner le week-end suivant. Les stratégies respectives déployées par les deux rédactions se différenciaient surtout par la place qu'elles accordaient au style de présentation des sujets filmés réalisés le samedi après-midi pour leurs émissions phares. Dès les accords d'octobre 1958, le DFB avait envisagé la possibilité d'autoriser des retransmissions partielles en direct, mais avait exigé qu'elles soient décalées temporellement du reste du programme de la

¹ De 1962 à 1965, le nombre de pages consacrées au sport dans l'édition du lundi d'un échantillon de dix journaux retenu par Hardy Grüne présentait une augmentation de 250%. Cf. GRÜNE, Hardy, *90 Jahre deutscher Liga-Fußball, Kassel, Agon, 1995*, p. 186. Bien évidemment, le lancement de la *Bundesliga* et du ZDF furent des facteurs déterminants dans ce type d'évolutions.

journée. En outre, la fédération attendait de la télévision discrétion et retenue concernant la publicité préalable faite à de telles opérations. Ce qui les rendait forcément inintéressantes pour le média cathodique qui souhaitait s'en servir pour conquérir de nouveaux téléspectateurs. Dans le contexte de vive concurrence qui dorénavant mettait aux prises ARD et ZDF, le direct était pratiquement inenvisageable concernant des matches de championnat et ne constituait un enjeu que pour les compétitions internationales. Surtout, le grand public préféra très vite accéder aux résumés de qualité de trois à quatre rencontres, plutôt que de se contenter de la retransmission en direct d'un seul match. Pour filer la métaphore vestimentaire, on dira néanmoins qu'il serait trop simpliste d'affirmer qu'après 1963, le direct était devenu le costume du dimanche de la couverture télévisée du football alors que le lot de trois à quatre résumés de dix minutes proposé par « die Sportschau » et « das aktuelle Sport-Studio » constituait l'ordinaire de sa garde-robe. Dans les pages de la presse sportive et dans bon nombre d'ouvrages de référence, la « survalorisation » du direct par rapport aux résumés filmés, au « football en conserve », procède du même ressort intellectuel que celui consistant à célébrer sempiternellement l'incontestable primat de la présence au stade. Or, l'élargissement de l'offre télévisuelle, la recherche de la qualité des reportages que la concurrence entre les deux chaînes induisait par la force des choses étaient des facteurs propres à séduire plus d'un amateur occasionnel de football, qui n'avait pas développé une culture de la visite au stade. La variété de provenance des sujets joua, elle aussi, un rôle primordial dans ce processus. En effet, elle procura aux Allemands de l'Ouest, d'où qu'ils viennent, la satisfaction que l'on dira peut-être primaire, mais qui est si communément répandue de voir régulièrement évoluer le grand club de leur région. Par ailleurs, les reportages étaient souvent agrémentés des interviews d'après-match. Dans le cas de « das aktuelle Sport-Studio », l'invitation sur le plateau d'un acteur en vue de la journée se révéla être une véritable bonne idée, surtout quand les joueurs ne manquaient pas de charisme et que les entraîneurs ne se cantonnaient pas à pratiquer la langue de bois. Certes, il fut un temps reproché au service des sports du WDR, qui produisait « die Sportschau » de développer une prédilection pour la couverture des performances du FC Cologne, indépendamment de son classement du moment et de la qualité du jeu proposé. À cela une raison très prosaïque : le stade de Müngersdorf est géographiquement le plus proche des studios du WDR, implantés à Cologne.¹ Mais, si le FC Cologne bénéficia d'un traitement particulier pour des motifs qui n'avaient que peu à voir avec la satisfaction de la curiosité du public, il n'y avait là aucune

¹ Cf. BÖTTIGER, Helmut, « Das mythische Schwarz-Weiß der "Sportschau" » (« Le noir et blanc mythique de la "Sportschau" »), *Der Tagesspiegel*, 30/07/2003.

commune mesure avec la surreprésentation du football parisien dans les sujets de JT et les retransmissions en direct de la RTF durant les années 1950.

Le samedi 11 janvier 1964, pour la reprise après quatre semaines de la première trêve hivernale de la *Bundesliga*, l'ARD diffusa en direct la seconde mi-temps du match Eintracht Brunswick-TSV Munich 1860. Celui-ci avait débuté à 17 heures alors que le coup d'envoi de toutes les autres rencontres avait été fixé à 14 heures 30.¹ Si l'on peut se fier aux annonces parues dans la presse, il s'agissait d'une opération isolée durant cette première saison de *Bundesliga*. Le soir, l'ARD n'abandonna pas le terrain du football « en conserve » au ZDF et proposa des résumés concernant des matches du jour immédiatement après la fin de l'émission de la deuxième chaîne.

Certes, la finale du Championnat d'Allemagne avait disparu et avec elle un incontournable évènement télévisuel de la fin de saison. Avec les finales des compétitions européennes, d'autres sommets sportifs et télévisuels l'avaient remplacé. Sur le plan national, ce furent les barrages d'accession à la *Bundesliga* qui remplacèrent les poules finales de l'*Oberliga*. Comme ces dernières, aucun ne fut retransmis en direct et peu firent l'objet de résumés de fin de soirée en dehors des journées du 6 et du 24 juin 1964. Les résumés consacrés aux quatre rencontres du jour opposant entre eux les prétendants à la montée furent systématiquement diffusés en fin de soirée, de 23 heures 05 à 23 heures 35.

Si l'on se fie à l'absence d'annonce ou de mention postérieure dans la presse, la finale du *DFB-Pokal*, qui opposa le TSV Munich 1860 à l'Eintracht Francfort le samedi 13 juin 1964, ne fit pas l'objet d'une retransmission en direct. Très probablement fut-elle traitée dans de longs reportages tant par « die Sportschau » que par « das aktuelle Sport-Studio ». Probablement en fut-il de même de la finale de *FA Cup* disputée le 2 mai 1964 par West Ham United et Preston North End.

I.1.2.5 Émissions thématiques et documentaires sur le football

L'émission sportive hebdomadaire du ZDF « Der Sport-Spiegel » traita huit fois de sujets liés au football au cours de l'année 1964. Le choix de ces derniers était dicté par l'actualité plus ou moins immédiate de la fin de saison 1963-1964. Leur longueur avoisinait toujours la demi-heure et leur horaire de prédilection était celui du « prime time », c'est-à-dire de 20 heures à 20 heures 30, le JT du soir « Heute » étant diffusé à 19 heures 30. Trois documentaires dans

¹ Le site internet de données et de statistiques « fußballdaten.de » indique de manière très précise le coup d'envoi des rencontres de *Bundesliga* dès la première journée de la saison 1963-1964.

cette liste relevaient du genre du portrait. Le premier revenait sur les conditions financières et contractuelles du départ de Karl-Heinz Schnellinger à Mantoue, un club de Seria A italienne.¹ Le deuxième retraçait la carrière de Stanley Matthews pour célébrer le trentième anniversaire de ses débuts professionnels.² Finalement, le dernier portrait n'était autre que celui de Sepp Herberger, qui quittait ses fonctions de sélectionneur en chef du DFB après trente-sept ans de service.³ Comme nous l'avons déjà évoqué, un numéro du « Sport-Spiegel » fut consacré au Dukla Prague, adversaire malheureux du Borussia Dortmund en Coupe d'Europe des clubs champions.⁴

Chacun des quatre autres sujets du « Sport-Spiegel » traitant de football en 1964 examinait l'un ou l'autre aspect de la compétition de haut niveau que le lancement de la *Bundesliga* aurait éventuellement modifié en profondeur. Diffusé en début d'année, « Der Sport-Spiegel » : « *Sündenböcke : Klagelied eines Trainers* » donnait la parole à un entraîneur qui avait fait l'expérience d'un licenciement pour manque de résultats, notamment au cours des matches aller de la première édition de la *Bundesliga*. Le ressort du reportage reposait sur l'irréductible obligation de résultats à laquelle étaient soumis des hommes, qui dans la réalité de leur pratique professionnelle pouvaient très difficilement faire plus que de veiller à respecter une méthodologie et une éthique de travail, c'est-à-dire à respecter une obligation de moyens.⁵ L'émission du 5 avril 1964 intitulée « *Von Siegen und Gewinnen, Sport in harter Währung* » (« *De victoires et de gain, le sport en devises fortes* »), la seule à être diffusée un dimanche après-midi, examinait l'influence croissante des enjeux financiers dans la vie des clubs sportifs. Dans ce contexte, les clubs de *Bundesliga* étaient ceux qui subissaient les mutations les plus marquées.⁶ L'une d'entre-elles, la multiplication des matches en nocturne pour surmonter les problèmes de calendrier et s'adapter aux nouvelles pratiques de loisirs fit

¹ Cf. « Der Sport-Spiegel » : « Der Leibeigene. Italiennische Abenteuer des Fußballspielers Karl-Heinz Schnellinger » (« Le serf. Des aventures italiennes du joueur de football Karl-Heinz Schnellinger »), ZDF, 17/03/1964. Schnellinger ne resta qu'une saison à Mantoue. Son passage à l'AS Roma ne dura pas plus. De l'automne 1965 à l'été 1974, Schnellinger écrivit les plus belles pages de sa carrière de joueur de club avec l'AC Milan en remportant titres et trophées nationaux, européens et même la Coupe Intercontinentale.

² Cf. « Der Sport-Spiegel » : « "Come on, Stan !" - Dreißig Jahre Stanley Matthews » (« "Come on, Stan !" – Stanley Matthews, trente ans déjà », ZDF, 05/05/1964.

³ Cf. « Der Sport-Spiegel » : « Sepp Herberger – Ein Porträt. » (« Sepp Herberger – Un portrait »), ZDF, 19/05/1964.

⁴ Cf. « Der Sport-Spiegel » : « Dukla Prag, die Sportsoldaten » (« Dukla Prague : Les soldats du sport »), ZDF, 31/03/1964.

⁵ Cf. « Der Sport-Spiegel » : « Sündenböcke : Klagelied eines Trainers » (« Boucs émissaires : Complainte d'un entraîneur »), ZDF, 07/01/1964.

⁶ Cf. « Der Sport-Spiegel » : « Von Siegen und Gewinnen, Sport in harter Währung » (« De victoires et de gain, le sport en devises fortes »), ZDF, 05/04/1964.

l'objet d'un dossier diffusé deux jours plus tard.¹ Ces deux émissions préparaient en quelque sorte le bilan que « Der Sport-Spiegel » entendait tirer à l'approche de la première fin de saison de la *Bundesliga*.² Comme les annonces de programmes ne précisait pas que ladite émission serait diffusée en direct, il faut supposer que sa conception reposait sur le montage d'extraits d'interviews menées avec divers acteurs et observateurs.

L'ARD proposa notablement moins de documentaires traitant des affaires du football à son public, car, dans la concurrence l'opposant au ZDF, priorité était donnée à l'actualité et au direct. Mais elle n'ignora pas complètement l'exercice. Le 23 février 1964, c'est-à-dire deux semaines après le début des matches retour de la première saison de *Bundesliga* et une semaine avant le quart de finale opposant le Borussia Dortmund au Dukla Prague, la première chaîne invitait son public à une « plongée » dans la vie quotidienne de l'équipe jaune et noire. La présence de la caméra lors de séances de travail tactique, d'entraînements avec ballon pour répéter les coups de pied arrêtés, les discussions avec l'entraîneur et entre équipiers constituaient l'intérêt principal du reportage, selon *Hör Zu*.³ Le résumé présenté dans le magazine indique également que le reportage d'une durée de 45 minutes montrera des scènes intéressantes et rarement vues à la télévision concernant les rapports entre joueurs et supporters, les déplacements désormais nationaux pour les clubs de l'élite, l'intérêt accru de la presse pour les clubs de *Bundesliga*.

L'ARD attendit quasiment la date anniversaire de la première journée de *Bundesliga* pour diffuser une émission-bilan de la première saison, à une semaine du coup d'envoi de la deuxième.⁴ Celle-ci durait également 45 minutes et fut diffusée le dimanche 16 août dans un créneau horaire correspondant d'ordinaire à celui de « die Sportschau ». Son titre « *Menschen-Tore-Sensationen : ein Jahr Bundesliga* » (« Des gens - des buts - des sensations : une année de Bundesliga ») annonçait clairement que le phénomène « *Bundesliga* » serait abordé au-delà des aspects strictement sportifs.

Le dimanche 22 novembre 1964 de 18 heures 15 à 19 heures, c'est-à-dire aux horaires habituels de la « Sportschau » dominicale, l'ARD diffusa une enquête concernant ce qu'il faut

¹ Cf. « Der Sport-Spiegel » : « "...und abends auf dem Fußballplatz" - Betrachtung über das Flutlicht» (« "... et en soirée sur le terrain de football" – Considérations sur le feu des projecteurs », ZDF, 07/04/1964.

² Cf. « Der Sport-Spiegel » : « "Hat's sich gelohnt?" - Eine Diskussion über die erste Saison der Fußball-Bundesliga» (« "Cela valait-il la peine ?" – Une discussion portant sur la première saison de la *Bundesliga* »), ZDF, 21/04/1964.

³ Cf. « "Die Borussen kommen" – Beobachtungen bei der Fußball-Bundesliga » (« "Ceux du Borussia arrivent" – Scènes quotidiennes de la *Bundesliga* »), *Hör Zu* n° 8, 23/02/1964, p. 16. « Die Borussen kommen » fut diffusé par l'ARD le 23 février 1964 de 20 heures 15 à 21 heures.

⁴ Cf. « Menschen-Tore-Sensationen : ein Jahr *Bundesliga* » (« Des gens-des buts-des sensations : une année de *Bundesliga* »), ARD, 16/08/1964 de 17 heures 30 à 18 heures 15.

bien considérer comme les prémices du phénomène des « hooligans » : «*Das gefährliche Gefolge : ein Streitgespräch über den Sport im Schatten der Tribüne*» («*L'inquiétant cortège : un débat autour du sport à l'ombre de la tribune*»). L'annonce de ce programme parue dans *Hör Zu* et *Der Kicker* indiquait une liste d'invités qui se limitait à l'évocation de la présence de Robert E. Lembke sur le plateau. On peut en déduire que la responsabilité du média liée à la visibilité nouvelle offerte au comportement déviant, ouvertement violent de certains supporters dût être au centre de la discussion ce soir-là.

Selon une étude menée par l'institut « Infratest », il semblerait que pour la première fois depuis 1953, le grand public ait ressenti une sorte de satiété par rapport aux émissions sportives.¹ Doit-on y voir la conséquence de l'impression de routine engendrée par la standardisation qui accompagnait forcément la production des émissions « en conserve » de sport en général et de football en particulier ? Hackforth penche en faveur de cette hypothèse. Selon l'étude d'Infratest, les téléspectateurs auraient classé les émissions de patinage artistique devant le football. Or, il s'agissait généralement de directs couvrant une bonne partie de la soirée ou de l'après-midi. Hackforth s'étonne donc dans ce cas du hiatus existant entre l'immobilisme précoce de l'offre télévisuelle et le goût exprimé par les téléspectateurs. En effet, le football continue d'occuper largement la place de discipline sportive la plus télévisée à la fin de l'année 1964. Hackforth décline l'argument des services des sports des deux sociétés publiques de télévision affirmant que l'intérêt des téléspectateurs guidait leurs choix éditoriaux au rang d'une marotte. Celle-ci aura la vie dure et au cours des années ultérieures, le football continuera d'attirer l'attention primordiale des services des sports, en dépit d'éventuelles études d'opinion indiquant sa perte de popularité passagère ou durable. L'argument de Hackforth ne nous semble valable que si l'on tient compte de l'ensemble du public, téléspectatrices incluses. Nous sommes persuadés qu'une étude focalisée sur le public masculin n'aurait pas conduit au classement précité. Or les responsables des grilles de programmes devaient avoir suffisamment de retour sur expérience à travers le courrier des téléspectateurs qui leur parvenait directement ou qui paraissait dans la presse pour ne pas être tentés de changer une « formule qui gagne ». Et c'est bien entendu le public masculin qui demeurait le cœur de cible d'émissions telles « die Sportschau » ou « das aktuelle Sport-Studio ». Hackforth veut voir une évolution de la critique émanant des téléspectateurs. Se basant sur le courrier des lecteurs paraissant dans *Hör Zu*, il souligne que les propos des lecteurs évoquent régulièrement les mouvements de caméras, ce qui lui semblait constituer un

¹ Cf. Infratest. « Das Interesse der Hörschaft an Sportsendungen im Hörfunk und Fernsehen », Band 9, Munich, 1964, cité par HACHFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 77.

phénomène nouveau. La stigmatisation du caractère « bavard » des commentaires télévisés de football était, quant à elle, aussi vieille que l'exercice lui-même.¹

I.1.3 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF 1965

Dans le contexte général d'une année sans grandes manifestations sportives internationales, la durée totale des émissions sportives recula de manière sensible pour les deux chaînes ouest-allemandes. Hackforth indique une baisse de plus de 30% pour l'ARD et de plus de 20% pour le ZDF.² La part revenant au football resta à peu près constante, ce qui documente l'attachement des rédactions à des concepts d'émissions dont la pertinence leur semblait évidente alors que se déroulait la deuxième saison de *Bundesliga*. Par exemple, « das aktuelle Sport-Studio », qui fut diffusé 47 fois au cours de l'année, couvrit généralement chaque journée de *Bundesliga* par la diffusion de quatre reportages.

Hackforth évoque que pour la première fois au cours de cette année 1965, le téléspectateur eut le plaisir de voir les deux chaînes coordonner leurs efforts pour couvrir un événement de façon plus efficace. Il ne s'agissait pas d'une compétition de football, mais des championnats du monde de hockey sur glace organisés du 4 au 14 mars 1965 à Tampere en Finlande.³

Sur un plan technique, le sommet télévisuel de l'année sportive fut probablement atteint par la retransmission du « Grand-Prix d'Allemagne » disputé au Nürburgring le 1^{er} août 1965. Outre les 17 caméras installées en divers lieux stratégiques du circuit, le ZDF équipa un hélicoptère pour prendre des images aériennes de la course. Pour l'Allemagne, cela constituait une première concernant la mise en images des sports mécaniques. La RTF, quant à elle, usait déjà de ce procédé pour celle du Tour de France depuis la fin des années 1950.⁴

Concernant le taux d'audience et la « passion nationale » du public, c'est à n'en pas douter le déplacement de la *Mannschaft* pour un match fatidique à Stockholm le dimanche 26 septembre 1965 qui livra le sommet télévisuel de l'année sportive. Disputée un dimanche après-midi, la rencontre bénéficia d'une autorisation exceptionnelle de retransmission du DFB, la majorité des clubs amateurs s'était arrangée pour suivre ce match du « quitte ou double » entre les deux prétendants à la participation à la *World Cup* 1966. Ayant concédé le nul 1-1 le 4 novembre 1964 à Berlin au match aller, le onze germanique était dans l'obligation

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 77.

² Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 76 & 113. Dans le cas du ZDF, ce chiffre doit également être appréhendé à la lumière de l'augmentation de plus de 10% de la durée totale des programmes.

³ Ibid. pp. 77-78.

⁴ Cf. WILLE, Fabien, *op. cit.*, 2003, pp. 144-152, « L'hélicoptère : l'image de marque de la télévision ».

de s'imposer à Solna. Cela ne fit qu'accroître les attentes vis-à-vis de la couverture médiatique de l'évènement. Le DFB n'aurait pas pu traiter cette rencontre comme un match ordinaire et en refuser la retransmission sans s'exposer à une vindicte populaire comparable à celle qui le toucha en 1955 ou en 1959. Bien lui en prit, puisqu'ainsi de larges parts de la population purent suivre en direct les exploits de la *Mannschaft* sans forcément renoncer à une sortie au stade dans la foulée.

Hackforth indique que le DFB autorisa le ZDF à diffuser des périodes de jeu de 45 minutes et douze d'une durée de 25 minutes, des secondes mi-temps et fins de matches de *Bundesliga*¹ La consultation de notre corpus de presse (*FAZ, Der Spiegel, Die Zeit, Hör Zu*), du magazine *Der Kicker* et du rapport annuel 1965 du DFB inciterait à penser que ce type de compromis, censé démontrer la bonne volonté des autorités fédérales et améliorer l'offre de la chaîne dans la perspective de sa rivalité avec l'ARD, n'impressionna personne. En effet, on y cherche en vain un passage célébrant ledit accord comme une avancée significative en matière de télédiffusion du football. En RFA pas davantage qu'en France, la diffusion partielle associée au refus d'annoncer l'affiche du jour ne recueillera jamais vraiment les suffrages du public. Certes, la formule, nous y reviendrons ultérieurement, connaîtra une pérennité plus conséquente sur les petits écrans français. Mais il faut se rendre à l'évidence, c'est bien l'absence dans la grille des programmes de la RTF d'émissions comparables à « die Sportschau » ou à « das aktuelle Sport-Studio » qui contribua de manière considérable au maintien de tels pis-aller que des retransmissions de derniers quarts d'heures de rencontres, principalement dans le cadre de « Télé Dimanche ».

Concernant la couverture du football des divisions inférieures, le lancement des troisièmes chaînes régionales émanant des sociétés de télévision des divers *Länder*, qui composaient l'ARD, constitue un évènement important. En effet, ces chaînes mettaient au service de la visibilité des clubs disputant le championnat de *Regionalliga* une logistique et des moyens importants et rodés. À terme, cela allait permettre la création d'émissions qui prendraient tout naturellement leur place dans la grille des programmes aux côtés de celles à vocation nationale. Le NDR (*Nord-Deutscher Rundfunk*), RB (*Radio Bremen*), BR (*Bayerischer Rundfunk*) et SFB (*Sender Freies Berlin*) débutèrent officiellement l'exploitation régulière de la troisième chaîne le 20 septembre 1965. Le HR (*Hessischer Rundfunk*) avait déjà commencé le 7 septembre et le WDR (*West-Deutscher Rundfunk*) suivit le 20 décembre 1965.

¹ Il est absolument impossible de « tracer » la programmation de ces retransmissions partielles en direct, car elles étaient systématiquement annoncées par la mention rituelle « Reportage en direct » ou « Reportage extérieur ». Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 79 & 115.

I.1.3.1 Visibilité de la *Mannschaft*

Avec sept rencontres disputées, le calendrier de la sélection nationale fut plutôt dense en 1965, même s'il était loin d'atteindre celui de l'année 1966 en raison du parcours réussi lors de la *World Cup*. Trois rencontres de la *Mannschaft* furent retransmises en direct et toutes firent l'objet de reportages longs, à l'exception du déplacement à Limassol pour rencontrer Chypre dans le cadre des éliminatoires de la Coupe du monde. La RFA y participait pour la première fois. Le déplacement à Chypre étant considéré comme une formalité, on se contenta de diffuser un résumé de 22 heures 45 à 23 heures le lundi 15 décembre, c'est-à-dire le lendemain du match. La télévision chypriote n'était pas en capacité de réaliser la transmission d'images le jour même.

Le choix de la retransmission intégrale en différé pour la couverture de RFA-Angleterre disputé l'après-midi du mercredi 12 mai 1965 ne peut s'expliquer que par la limitation mensuelle que prévoyait déjà l'accord cadre d'octobre 1958. En effet, les rencontres entre les deux sélections nationales comptaient parmi les plus prestigieuses et la télévision dut forcément envisager la possibilité d'une retransmission en direct pour répondre aux attentes du public. En termes d'audience, le ZDF tirait avantage à proposer une telle couverture après le JT du soir puisqu'elle lui permettait de toucher un public bien plus large incluant les actifs qui étaient encore au travail à l'heure de la rencontre. L'ARD proposa un long résumé de la rencontre d'une durée de 45 minutes, à peine la retransmission intégrale en différé achevée sur la chaîne concurrente. Deux semaines plus tard, la rencontre Suisse-RFA disputée en soirée fit, quant à elle, l'objet d'une retransmission en direct sur l'antenne du ZDF. Cette fois-ci, l'ARD ne jugea pas nécessaire de traiter résultat et déroulement de ce classique en dehors des bulletins d'information ordinaires.

Le 5 mai 1963, la RFA avait affronté le Brésil pour la première fois. Au début du mois de juin 1965, la dernière journée de *Bundesliga* ayant eu lieu le 15 et la finale du *DFB-Pokal* le 22 mai 1965, le successeur de Sepp Herberger, Helmut Schön, emmena ses troupes pour une mini-tournée sud-américaine destinée à souder le groupe. Il fallait aussi préparer la rencontre fatidique contre la Suède prévue à Solna le 26 septembre, à peine six semaines après la reprise de la *Bundesliga*. La *Mannschaft* s'inclina devant 140 000 spectateurs présents au Maracana, une fois encore Pelé avait marqué le but parachevant la victoire brésilienne. Le direct n'étant pas encore possible avec l'Amérique du Sud, le ZDF diffusa les images de la défaite allemande, en différé et probablement en intégralité le lendemain à 22 heures 30.

Le dimanche 26 septembre 1965, nous l'avons déjà évoqué, l'enjeu sportif était de taille, la partie allait désigner l'équipe du groupe 2 qualifiée pour le tournoi final. Le samedi 24 avril 1965, la RFA avait écrasé Chypre sur un score de 5-0. Le 5 mai 1965, la Suède ne l'avait emporté que par 3-0 en recevant la sélection chypriote. Ce qui constituait une relative contre-performance sur le plan du goal-average. En conséquence, cela permettait à la *Mannschaft* d'envisager une qualification en cas de victoire en terre suédoise. Jamais une rencontre de tour préliminaire de Coupe du monde n'avait davantage ressemblé à un quitte ou double pour la sélection d'outre-Rhin. Le bilan des affrontements avec la Suède n'était pas favorable, surtout si l'on tenait plus particulièrement compte des matches récents à enjeu véritable. Cette rencontre marquait aussi le retour en sélection d'Uwe Seeler, après une rupture du tendon d'Achille subie en janvier 1965 qui l'avait empêché de prendre part aux matches retour de la saison 1964-1965. En marquant le second but décisif d'un tacle acrobatique dans son style typique d'avant-centre opiniâtre, « Uns Uwe » permit à la *Mannschaft* de prendre sa revanche pour la demi-finale de Göteborg et rassura pleinement Helmut Schön. Ce dernier retrouvait son chef charismatique disposant de tout son potentiel pour mener ses troupes lors du tournoi final organisé outre-Manche en juillet 1966. Évitant les erreurs du passé, les dirigeants fédéraux eurent l'intelligence de ne pas refuser la retransmission en direct d'une rencontre que tous les supporters de l'équipe nationale attendaient avec anxiété. Autorisant relativement tôt la télévision à relayer les images proposées en Eurovision par la télévision suédoise, le DFB avait permis à ses clubs amateurs de s'organiser. Probablement à la demande de la télévision suédoise, le coup d'envoi avait été fixé au tout début de l'après-midi, c'est-à-dire à 13 heures 30. En effet, les conditions de luminosité régnant en Scandinavie à la fin de l'été affectaient déjà la qualité de l'image télévisée dès le milieu de l'après-midi. De ce fait, il suffisait de repousser le coup d'envoi des rencontres amateurs à 16 heures pour ménager les intérêts des uns et des autres. La couverture télévisuelle dont ce match Suède-RFA fit l'objet préfigure le traitement dont bénéficiera la plupart des rencontres proposées dans le cadre de la *World Cup* 1966. En effet, dès la veille de la rencontre, l'ARD diffusa un avant-sujet de vingt minutes dans le cadre de la « Sportschau ». Après le direct assuré de 13 heures 30 à 15 heures 20 par la même chaîne, les téléspectateurs eurent droit à des résumés de la rencontre dans les actualités sportives du ZDF de 17 heures 50 à 18 heures, dans « die Sportschau » de 19 heures 30 à 20 heures doublonnée par les dernières actualités sportives dominicales du ZDF de 19 heures 40 à 20 heures. Finalement, en deuxième partie de soirée, le ZDF n'hésita pas à proposer à son public de revoir une fois de plus les images de la victoire allemande dans le cadre d'un résumé d'une heure diffusé à partir de 22 heures 05, juste après le JT de la nuit.

Nous n'avons pu établir avec certitude si des interviews complétaient les divers résumés de la rencontre. Toutefois comme elles étaient déjà devenues monnaie courante dans la couverture ordinaire des journées de *Bundesliga* et que les services des sports disposaient de délais comparables pour réaliser leur reportage, on peut émettre l'hypothèse raisonnable qu'au moins des entretiens menés en studio avec des personnalités ayant suivi la rencontre à la télévision aient pu y être intégrées.

Le samedi 9 octobre 1965, la rencontre RFA-Autriche disputée au cours de l'après-midi ne fit pas l'objet d'une retransmission en direct. L'ARD consacra néanmoins un long résumé spécial à ce match, qui fut programmé peu de temps après le coup de sifflet final de 17 heures 30 à 18 heures 30. Le ZDF, on peut en être convaincu, réserva une part considérable de « das aktuelle Sport-Studio » à cet événement en ce samedi sans *Bundesliga*. Ce sommaire semble déjà tellement prévisible à *Kirmaier* ou à la rédaction de *Hör Zu* qu'ils ne le mentionnent même plus.

Le dimanche 14 novembre 1965, la *Mannschaft* venait valider son billet pour l'Angleterre au stade municipal de Famagouste. Une semaine plus tôt, la Suède avait « cartonné » sur la même pelouse en infligeant un 5-0 à la sélection chypriote. Pour le onze ouest-allemand, il suffisait d'éviter l'inconcevable faux-pas pour remplir sa mission. Il fit mieux en remportant une victoire de prestige sur un score de 6-0 et donc supérieur à celui obtenu par la sélection suédoise. Ni le direct ni la transmission rapide d'images en provenance de Chypre n'étaient possibles à l'époque. En ce dimanche d'automne, les téléspectateurs furent informés des exploits de la *Mannschaft* par les présentateurs officiant dans les émissions sportives ou dans les JT de fin d'après-midi. Pour voir des images de la rencontre, ils durent attendre la deuxième partie de la soirée du lundi 15 novembre. À 22 heures 45, l'ARD diffusa un résumé de quinze minutes, une durée relativement courte pour une programmation spéciale.

Outre l'équipe fanion du DFB, la télévision couvrit surtout les performances de l'équipe junior. La RFA accueillait le traditionnel tournoi junior de l'UEFA durant le week-end pascal. Du 15 au 21 avril 1965, l'ARD rendit compte tous les deux jours de l'évolution de la compétition. Elle le fit en programmant des reportages d'une durée variant de 15 à 75 minutes à des horaires divers. À la fin du mois de mai, ce fut au tour du ZDF de couvrir la désormais traditionnelle rencontre RFA-Angleterre Junior. En 1965, elle se déroula l'après-midi du mardi 25 mai au *Dreisam Stadion* de Fribourg en Brisgau. La deuxième chaîne en rendit compte de 21 heures 50 à 22 heures 35 le soir même.¹

¹ *Hör Zu* consacra une double-page à l'annonce de ce programme. Celle-ci était illustrée par des photographies montrant des vedettes de la *Bundesliga* qui avait connu leur première heure de gloire télévisuelle dans le cadre

Le mercredi 27 octobre 1965 à 22 heures 45, l'ARD diffusa un long résumé de 45 minutes de la rencontre amicale RFA-Finlande amateurs qui s'était déroulée l'après-midi. La démarche semble quelque peu surprenante puisque la sélection amateur n'avait pas encore entamé la seule compétition qui retenait l'attention du public : les éliminatoires du prochain tournoi olympique. Une telle émission dont la réalisation et la diffusion n'était dictée ni par l'enjeu sportif ni par la demande du public, illustre bien le fait que le football « en conserve », comme ce fut le cas des reportages en direct durant les années 1950, constituait un programme « bouche-trou » plutôt facile à produire et pour un investissement bien inférieur à la plupart des émissions réalisées en studio.

I.1.3.2 Visibilité des autres sélections nationales

Confirmant la tendance amorcée au cours des années précédentes, le relais en direct de retransmissions Eurovision céda nettement la place à leur diffusion en différé sous forme de résumés.

Outre les résumés concernant la double opposition évoquée ci-dessus concernant les deux nations figurant dans le groupe de la RFA, seuls deux directs de rencontres internationales sans participation de la *Mannschaft* furent proposés aux téléspectateurs ouest-allemands au cours de l'année 1965. Le premier direct relayé par le ZDF concerna un match amical qui, depuis 1953, constituait toujours une affiche alléchante pour les amateurs de football. En effet, Angleterre-Hongrie du 5 mai 1965 faisait forcément encore écho au « Match du siècle » du 25 novembre 1953. Une semaine auparavant, l'ARD avait consacré un reportage diffusé en deuxième partie de soirée de 22 heures 45 à 23 heures 30 au match Angleterre-Sélection FIFA organisé l'après-midi dans le cadre du jubilé de Stanley Matthews.

Le second direct se justifiait tant par le prestige de l'affiche que par l'enjeu sportif de la rencontre. En effet, il s'agissait d'une rencontre décisive de poule éliminatoire de Coupe du monde disputé l'après-midi de la Toussaint qui tombait sur un lundi en 1965. Ainsi, deux semaines après que le but égalisateur marqué par les Polonais à la 87^{ème} minute ait plongé les 107 000 spectateurs de Hampden Park dans la stupeur et la déception, la *Squadra Azzurra* avait l'opportunité de s'assurer la tête du groupe 8 et de se placer dans les meilleures conditions avant la double confrontation qui l'opposerait à l'Écosse à la fin de l'année 1965. Elle ne rata pas l'occasion dans un match à sens unique qui s'acheva sur un triomphe italien et

de ce tournoi (Seeler, Beckenbauer, Weber, Schnellinger, Stürmer) Cf. « Das Tor zum Ruhm » (« Les portes de la gloire »), *Hör Zu* n°16, 18/04/1965, pp. 17 & 19.

un score de 6-1. Les deux matches mentionnés opposant Écossais et Italiens firent l'objet de résumés de longue durée diffusés par l'ARD le jour même des rencontres, c'est-à-dire le 9 novembre de 22 heures 45 à 23 heures 30 pour Écosse-Italie (1-0) et le 7 décembre de 22 heures 45 à 23 heures 45 pour Italie-Écosse (3-1).

Le match aller Pologne-Italie avait déjà fait l'objet d'un tel résumé sur l'ARD le dimanche 18 avril 1965 de 22 heures 50 à 23 heures 35. Cette couverture des rencontres d'éliminatoires de Coupe du monde entraînait pleinement dans la logique de concurrence avec le ZDF. Aucune raison technique n'empêchait les services concernés de procéder à une diffusion plus coordonnée dans la soirée. En effet, le service des sports de la deuxième chaîne avait décidé de proposer à 22 heures 30 un résumé d'une durée d'une heure de la rencontre Yougoslavie-France. Le coup d'envoi de cette dernière avait été donné à 16 heures, heure de Paris.¹ Les téléspectateurs ouest-allemands durent choisir entre les deux programmes. La télécommande n'ayant pas encore fait son apparition, le va et vient entre les deux chaînes était plutôt malaisé et la connaissance des scores étriqués, une victoire yougoslave par 1-0 et un match nul et vierge pour Pologne-Italie, n'était pas un facteur décisif pour choisir de suivre un résumé plutôt que l'autre.

I.1.3.3 Visibilité des Coupes d'Europe des clubs

Au printemps 1965, deux clubs portaient haut les couleurs de la *Bundesliga* dans les compétitions européennes. Le FC Cologne rencontra le FC Liverpool au stade des quarts de finale. Trois rencontres ne purent départager les deux équipes et Liverpool fut désigné par tirage au sort pour continuer son parcours. Cette triple opposition fut couverte selon des modalités différentes. La première rencontre disputée au *Müngersdorfer Stadion* fut retransmise en direct par le ZDF le mercredi 10 février 1965 de 20 à 21 heures 45. Le match retour disputé le 17 mars 1965 à *Anfield Road* ne fit pas l'objet d'une retransmission en direct, mais l'ARD en proposa un reportage de 22 heures 50 à 23 heures 35. Relayer les images en Eurovision de la BBC équivalait pour l'ARD à concurrencer directement la retransmission en direct de TSV Munich 1860-Legia Varsovie diffusée sur l'antenne du ZDF le même soir de 21 à 21 heures 45. Le match d'appui opposant Liverpool à Munich à Zurich le 24 avril attira 52 000 spectateurs au stade *De Kuip* à Rotterdam. Trois jours avant la rencontre, c'est-à-dire au moment de la mise sous presse du magazine *Der Kicker*, Josef Kirmaier précisait dans sa

¹ La RTF relaya en direct les images de la télévision yougoslave. La retransmission fut interrompue en raison de difficultés de liaison « son » avec Belgrade. On passa le tiercé dominical, puis un montage de la rencontre en différé.

chronique que l'horaire de la retransmission, quelle que soit sa nature, était complètement incertaine.¹ La consultation de la presse quotidienne de la veille (*FAZ*, *Frankfurter Rundschau*) amène à conclure que soit l'UEFA soit les clubs concernés se montrèrent trop gourmands ou encore que les services de télévision renoncèrent à une retransmission en direct pour ne pas trop amputer leur quota de directs. Toujours est-il qu'on relève dans l'édition de la veille des deux quotidiens mentionnés l'indication d'un horaire qui ne peut que concerner la diffusion d'un résumé, puisque le début du reportage d'une durée de 45 minutes de l'ARD est annoncé pour 22 heures 50.

Après l'élimination du FC Cologne de la Coupe d'Europe des clubs champions, les Bavarois du TSV Munich 1860, qui éliminèrent le Legia Varsovie sans difficulté, devinrent les porte-drapeaux de la *Bundesliga* sur la scène européenne. On pourrait donc s'étonner que la couverture télévisée des diverses manches de leur demi-finale face à l'AC Torino n'ait pas été plus importante. En effet, le ZDF relayait bien les images de la RAI lors du match aller disputé de 21 heures à 22 heures 45 à Turin le 20 avril 1965. L'équipe piémontaise l'emporta logiquement sur un score de 2-0. Par contre, le dramatique retour disputé à Munich une semaine plus tard fut, semble-t-il, complètement ignoré par les télévisions publiques ouest-allemandes. On cherche en vain une mention d'un accord de dernière minute portant sur une retransmission en direct dans les quotidiens parus la veille de la rencontre. On ne trouve pas davantage d'annonce d'un résumé programmé en dehors des bulletins d'information. On dut s'en mordre les doigts dans les rédactions, car la partie fut marquée par un suspense des plus télégéniques. En effet, l'équipe locale avait refait son retard à la mi-temps. Elle prit l'avantage après le repos et crut détenir son billet pour la finale de Wembley jusqu'à l'entame du dernier quart d'heure. L'égalisation de Lancioni donnait aux Italiens le droit de disputer un match d'appui sur terrain neutre pour rejoindre West Ham en finale. Cette troisième partie intéressait dorénavant fortement le service des sports de l'ARD. Forcément disputé en dehors du calendrier initialement retenu pour les compétitions européennes des clubs, ce match devait éventuellement compléter l'offre que les télévisions ouest-allemandes proposaient déjà le 5 mai 1965 et qui concernait des rencontres internationales de sélections. Selon Kirmaier, il semblerait que les exigences financières de l'UEFA s'avéraient encore inacceptables aux yeux du principal responsable de la négociation des droits au sein de l'ARD, c'est-à-dire Robert Lembke. La rencontre était organisée à Zurich, mais ni la télévision suisse ni la RAI ne souhaitaient la retransmettre en direct et donc partager avec l'ARD le paiement de la somme

¹ Cf. KIRMAIER, Josef, « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 12, 22/03/1965, p. 12.

demandée par l'UEFA. Or, Lembke n'envisageait pas de procéder à une diffusion en différé. Une décision définitive était attendue au plus tôt pour la soirée du lundi 3 mai 1965.¹ Finalement, le match ne fut pas diffusé.

Le 19 mai 1965 de 19 heures 30 à 21 heures 15, le public du ZDF assista en direct à la défaite de l'équipe bavaroise contre une équipe de West Ham qui, à Wembley, jouait en quelque sorte dans son jardin. On notera que l'équipe de West Ham United comptait dans ses rangs le capitaine de l'équipe d'Angleterre, Bobby Moore, ainsi que Geoff Hurst qui compteraient parmi les héros de la finale de la Coupe du monde qui devait se dérouler dans le même stade quatorze mois plus tard. L'auteur du doublé victorieux, Sealy, ne fera pas partie de la sélection anglaise. L'ARD proposa un résumé de la finale d'une durée de 45' à partir de 21 heures 50.

Une semaine plus tard, le 27 mai 1965, l'ARD relayait la retransmission en Eurovision de la finale de la Coupe d'Europe assurée par la RAI. L'horaire du coup d'envoi n'était pas encore figé à 20 heures 30 ou 20 heures 45 comme cela sera le cas à partir des années 1970. Tenant compte des conditions météorologiques et des habitudes locales en matière de programmation de matches en nocturne, le match, qui se disputait à Milan dans un Stade Giuseppe Meazza archicomble avec 89 000 spectateurs présents dans les gradins, débuta à 21 heures 30, une heure plutôt tardive pour le public allemand ou français. La victoire de l'Inter Milan d'Herrera, obtenue grâce à un but de Jair marqué à la 43^{ème} minute, ne fit l'objet d'aucun résumé spécial programmé en dehors des bulletins d'information déjà prévus dans la grille des programmes.

À l'aube de la saison 1965-1966, bien que les rencontres de premier tour concernant les clubs ouest-allemands n'eussent pas l'attrait des duels entretenant la « glorieuse incertitude » du sport, la télévision en rendit compte de manière complète au travers de résumés longs. En effet, comme le rapatriement du film résumant la large victoire sur un score de 5-1 du Borussia Dortmund face au club maltais de Floriana La Valette nécessitait un délai de 24 heures, le ZDF proposa au soir du 29 septembre 1965 un résumé d'une durée d'une heure de ce qui constituait un sommet dès l'entame de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, c'est-à-dire l'opposition entre la Juventus et le FC Liverpool. Le lendemain, en fin de soirée la même chaîne diffusa un résumé de 35 minutes de la prestation du détenteur du *DFB-Pokal* en toute fin de soirée, à partir de 23 heures 10. L'entrée du Werder de Brême dans l'épreuve reine des clubs champions fit l'objet d'un traitement similaire qui, une fois de plus, illustra la

¹ Cf. KIRMAIER, Josef, « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 18, 03/05/1965, p. 15.

situation de concurrence dans laquelle se trouvaient les deux chaînes publiques d'outre-Rhin. Ainsi, le déplacement de l'équipe hanséatique à Chypre pour y affronter l'équipe de l'APOEL Nicosie le 6 octobre 1965 fit l'objet de deux reportages dont les horaires de diffusion se chevauchèrent. Le résumé du ZDF débuta à 22 heures 10 pour s'achever une heure plus tard. Celui de l'ARD fut diffusé sur les ondes à partir de 22 heures 45 et dura une heure et quinze minutes.

Avant la fin de l'année civile, la deuxième chaîne ouest-allemande consacra encore deux émissions en direct à la couverture des épreuves européennes. Le 10 novembre 1965, le ZDF diffusa en direct la seconde mi-temps du match aller de huitièmes de finale opposant le Borussia Dortmund au CSKA Sofia. Une semaine plus tard, ce fut la réception du Partizan Belgrade au *Weserstadion* de Brême qui fit l'objet d'une retransmission en direct intégrale. Malgré sa victoire par 1-0, le champion de RFA ne put remonter les trois buts encaissés lors de l'aller à Belgrade. Les couleurs de la *Bundesliga* allaient donc être défendues par le Borussia Dortmund en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe et par le TSV Munich 1860 en Coupe des Villes de foire.

I.1.3.4 Visibilité du football national des clubs

Des annonces explicites paraissant dans les pages des magazines de programmes télévisés ou dans celles de *Der Kicker*, on peut déduire qu'à cinq reprises au moins, la couverture de la *Bundesliga* fit l'objet du conditionnement devenu classique de la présentation des quatre rencontres majeures du jour. En l'occurrence, au printemps 1965, le ZDF se montra davantage intéressé par la diffusion en direct de secondes mi-temps de parties ayant débuté un peu plus tard que les autres. Il en fut ainsi les 24 et 30 janvier 1965. L'opération fut renouvelée le 6 novembre 1965. Le 20 octobre 1965, l'ARD avait programmé la diffusion d'un résumé de l'affiche du jour. Le 27 novembre suivant, ce fut une fin de rencontre de *Bundesliga* qui fut proposée en direct aux téléspectateurs sur les ondes de la première chaîne historique de la télévision ouest-allemande.

Outre les rendez-vous habituels que constituaient déjà « die Sportschau » ou « das aktuelle Sport-Studio », le déroulement de la *Bundesliga* fit rarement l'objet d'émissions spéciales, ce fut notamment le cas sur l'ARD au lendemain de son avant-dernière journée disputée le 8 mai 1965.

Le *DFB-Pokal*, dont la finale fut retransmise en direct le 22 mai 1965 sur l'antenne de l'ARD, bénéficia d'une couverture à peine plus conséquente qu'au cours des années précédentes.

Hormis la retransmission en direct de la finale, seules les rencontres comptant pour le quart de finale programmées le samedi 27 février 1965 eurent droit à une couverture spéciale en fin de soirée sur la même chaîne. Compte tenu de l'esprit de concurrence qui caractérisait les rapports entre l'ARD et le ZDF, on doit y voir une volonté patente de la première chaîne de concurrencer l'émission sportive phare du ZDF, « das aktuelle Sport-Studio », puisque le résumé des rencontres fut diffusé de 22 heures à 22 heures 25.

I.1.3.5 Émissions thématiques et documentaires sur le football

Au cours de l'année 1965, l'émission hebdomadaire du ZDF, « Der Sport-Spiegel », toujours diffusée le mardi en première partie de soirée et d'une durée constante de 30 minutes, traita douze fois de sujets liés au football. Les choix du service des sports de la deuxième chaîne en la matière étaient principalement dictés par l'actualité, mais le format choisi et les angles d'approche se différenciaient de ce qui faisait l'ordinaire d'une émission telle « das aktuelle Sport-Studio ». Quatre numéros étaient focalisés sur des champions encore en activité durant la saison en cours.¹ Le portrait de Radenkovic, surnommé « Radi » autour des pelouses de *Bundesliga*, fut diffusé alors que son club disputait la demi-finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe contre l'AC Torino. Gardien de classe et personnage haut en couleur, Radenkovic est aussi connu comme l'un des premiers joueurs à avoir considéré la pelouse comme une scène de music-hall, où les acteurs se devaient aussi de distraire et d'amuser le public. L'émission sera rediffusée pendant la pause estivale. Le second portrait diffusé dans le cadre du « Sport-Spiegel » célébra la longue carrière de Stanley Matthews, dont l'anoblissement par la Reine fut ressenti par nombre d'observateurs comme une promotion sociale du football lui-même un an avant que la mère-patrie de ce sport allait en accueillir l'évènement majeur. L'entretien avec Helenio Herrera, alors que son équipe de l'Inter Milan était en mesure de conserver le plus prestigieux des trophées européens, avait le caractère exclusif d'une rencontre avec celui qui était alors considéré comme le meilleur entraîneur du

¹ Cf. «Der Sport-Spiegel»: « "Ich bestes Torwart von Welt" Fußballstar Peter Radenkovic» (« "Moi, meilleur gardien du monde" La vedette de football Petar Radenkovic»), ZDF, 27/04/1965, à 20 heures. Émission rediffusée pendant l'intersaison le 17 août 1965 à 20 heures.

Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Sir Stanley Matthews : 1. Ritter des Fußballs» (« Sir Stanley Matthews : 1er chevalier du football»), ZDF, 04/05/1965, à 21 heures.

Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Mit Helenio Herrera und Paul Laven» (« Avec Helenio Herrera et Paul Laven»), ZDF, 11/05/1965, à 20 heures.

Cf. «Der Sport-Spiegel»: « "Uns Uwe" –Biographie des Nationalspielers Uwe Seeler» (« "Uns Uwe" – Biographie de l'international Uwe Seeler»), ZDF, 10/08/1965, à 20 heures 30.

monde.¹ Diffusé à la veille de la reprise du championnat, après une pause forcée de six mois due à une rupture du tendon d'Achille, le portrait de l'international Uwe Seeler, héros national et premier héros télévisuel de la *Bundesliga*, traduisait les espoirs placés en celui que toute la « *Fußballnation* » attendait comme le Messie avant le difficile et décisif déplacement du 26 septembre en Suède. Le reportage avait deux ressorts. D'une part, il inscrivait la carrière de Seeler dans la tradition familiale et ouvrière. Il visait aussi à rassurer les supporters de la *Mannschaft* quant à l'état de forme et l'achèvement de la convalescence du joueur.

Pas moins de deux émissions abordèrent le bilan de la deuxième saison de *Bundesliga*. Dès la semaine suivant la 30^{ème} et dernière journée, une première émission donnait la parole à des acteurs et observateurs du championnat national. Il s'agissait très probablement d'un enregistrement présentant un montage de divers extraits d'entretiens. La seconde émission diffusée à la fin du mois de juin permettait davantage au service des sports du ZDF d'exprimer son point de vue et de présenter des images inédites ou marquantes des rencontres de la saison écoulée ou de leurs à-côtés.² Cette dernière émission abordait également le football international, des clubs et des sélections.

Cinq éditions du « Sport-Spiegel » diffusées au cours de l'année 1965 n'étaient pas directement liées à l'actualité du football, mais s'inscrivaient dans un temps plus long.³ La première donnait la parole à un journaliste devenu célèbre en tant que radioreporter sportif à la fin des années 1920, Paul Laven. Comptant parmi les principaux commentateurs des JO de 1936, Laven occupa un poste de porte-parole principal de la direction centrale de la radio à Berlin à partir de 1939. Bien qu'il ait dû abandonner ce poste parce qu'on lui reprochera un manque d'engagement national-socialiste, Laven fit l'objet d'une campagne d'épuration et ne put jamais retrouver un emploi à la radio après 1945.⁴ De ce fait, il changea de métier et devint auteur. Son ouvrage *Fair Play. Meister des Sports im Kampf* paru en 1950 fut un

¹ Cf. également Entretien avec Gilbert Gress (12/08/2011).

² Cf. «Der Sport-Spiegel» : « Diskussion über die 2. Saison der *Bundesliga* », ZDF, 18/05/1965, à 20 heures 30. Cf. «Der Sport-Spiegel» : « "Das Spiel ist vorbei" Impressionen nach dem Schlußpfiff der Fußballsaison », ZDF, 29/06/1965, à 20 heures 30.

³ Cf. «Der Sport-Spiegel» : « Fußball made in USA » (« Football made in USA »), ZDF, 16/03/1965, à 21 heures. Cf. «Der Sport-Spiegel» : « Der "Schalker Markt" – ein Stadtviertel und sein Fußballruhm » (« Le "Marché de Schalke" – un quartier urbain et sa célébrité due au football »), ZDF, 24/08/1965, à 20 heures 30. Cf. «Der Sport-Spiegel» : « Stehplatz 50 Pf. – Fußball auf dem Dorf » (« 50 Pf. la place debout – Le football des champs »), ZDF, 05/10/1965, à 20 heures 30.

Cf. «Der Sport-Spiegel» : « Der 23. Mann. Wie gefährlich leben Fußball-Schiedsrichter ? » (« Le 23^{ème} homme. À quel point les arbitres de football vivent-ils dangereusement ? »), ZDF, 30/11/1965, à 20 heures 30.

⁴ L'auteur d'une critique concernant un ouvrage ultérieur de Laven parue dans *Die Zeit* en 1968 le dédouane de toute sympathie pour les nazis et considère ses ennuis judiciaires et professionnels comme des conséquences de rancunes personnelles à son égard. Cf. KLEFFEL, Walter F. « Die schönsten Geschichten vom Sport », *Die Zeit* n° 51, 20/12/1968. <http://www.zeit.de/1968/51/die-schoensten-geschichten-vom-sport>

considérable succès de librairie. Il fut réédité dans une version augmentée en 1961.¹ En 1964, Laven produisit à nouveau un best-seller consacré au sport, *Bunte erregende Welt*.² L'émission du 2 mars abordait ses débuts à la radio et ses souvenirs professionnels des JO de Berlin. L'entretien suivant celui avec Helenio Herrera dans l'édition du « Sport-Spiegel » diffusé le 11 mai, sera davantage focalisé sur ses souvenirs de radioreporter de football.

Ainsi, l'émission du 16 mars 1965, abordait une thématique qui deviendra un marronnier de ce type d'émissions au cours des décennies suivantes : le développement tardif, limité et poussif du football au États-Unis. L'émission consacrée à la place particulière prise par Schalke 04 dans la vie du quartier de la ville minière et industrielle de Gelsenkirchen où se situaient son siège et ses installations montrait qu'il restait, avec le Borussia Dortmund, un des clubs de football d'extraction ouvrière les plus populaires du pays. Rappelons qu'en 1954, le cinquantenaire de la fondation du club avait fait l'objet de l'un des premiers reportages de ce genre réalisé par la télévision ouest-allemande. Une décennie plus tard, ni la marchandisation du football ni le développement de sa médiatisation n'avaient entamé l'adhésion populaire à un club dont les performances et les crises faisaient régulièrement les grands titres de la presse sportive.

À l'automne, « Der Sport-Spiegel » ne traita pas de sujets prospectifs focalisés sur la *World Cup* 1966 à laquelle la RFA allait participer après sa victoire en Suède, mais aborda des thématiques principalement liées à la pratique amateur du football. Le premier proposait une plongée dans la vie des clubs ruraux. L'engagement bénévole des dirigeants et entraîneurs y était glorifié. Les difficultés de financement liées à l'entretien des terrains et des clubs-houses, l'évolution des activités de loisirs des jeunes, les ravages causés par l'amateurisme marron ne furent pas ignorés par le documentaire si l'on se fie à l'annonce de programme parue dans *Hör Zu*. Ce faisant, le service des sports du ZDF accédait à une demande récurrente adressée par le DFB à la télévision depuis les débuts de ses émissions régulières en 1953. Le dernier « Sport-Spiegel » de l'année abordait un sujet difficile, celui de la condition d'arbitre dans les championnats de l'élite tout comme dans les compétitions amateurs. L'émission pointait la crise des vocations qui risquait de provoquer une baisse dangereuse du nombre d'hommes en noir, ces acteurs essentiels voire indispensables à l'organisation des rencontres de football. Elle stigmatisait les menaces physiques et les insultes incessantes dont ils faisaient l'objet dans les compétitions de tout niveau. N'évitant pas l'autocritique, les responsables du « Sport-

¹ Cf. LAVEN, Paul, *Fair Play. Meister des Sports im Kampf*, Stuttgart, J.G. Cotta'sche Buchhandlung Nachf., 1950; erweiterte Neuauflage, Frankfurt am Main, Wilhelm-Limpert-Verlag, 1961.

² Cf. LAVEN, Paul, *Bunte erregende Welt*, Tübingen am Neckar, Schlichtemayer, 1964. L'ouvrage fut réédité dès 1965. Cf. LAVEN, Paul, *Bunte erregende Welt*, Frankfurt am Main, Limpert, 1965.

Spiegel » questionnèrent l'exploitation médiatique systématique des erreurs d'arbitrage, photos ou images animées à l'appui.

L'ARD produisit beaucoup moins de documentaires programmés en dehors des émissions sportives régulières en 1965, puisque l'on n'en relève qu'un. Diffusé de 14 heures 45 à 15 heures 25 le samedi 30 octobre 1965, l'émission animée par Rudi Michel bénéficiait de la présence sur le plateau du « sorcier » Sepp Herberger et de celle d'Ernst Fuhry, un éducateur et dirigeant issu du mouvement sportif catholique. En 1935, Ernst Fuhry avait publié un ouvrage « édifiant » édité par le DFB avec la bénédiction du régime. Celui-ci bénéficia d'un tirage dont les auteurs d'œuvres littéraires ne peuvent que rêver puisqu'il fut commandé par une majorité des clubs existant à l'époque. Comme son contenu était trop marqué par l'influence des mouvements de jeunes et du scoutisme catholiques, l'ouvrage ne fut plus réédité à partir de 1938.¹ Touche à tout autodidacte, Fuhry fut non seulement à l'origine de bien des initiatives concernant la réorganisation du football après-guerre, mais en 1955 il déposa également un brevet concernant un renfort intégré à l'empeigne et le bout de la chaussure et censé améliorer notablement la qualité des tirs exécutés avec le coup de pied. Investi dans les mouvements sportifs régionaux autour de Nordhorn, situé près de la frontière néerlandaise, Fuhry travailla à plusieurs reprises pour le DFB après 1945. Il redessina le logo de la fédération et sa version fut conservée jusqu'en 1995. Fuhry et Herberger se connaissaient depuis les années 1930. La formule retenue, c'est-à-dire la diffusion initiale d'un documentaire pédagogique « *Hohe Schule des Fußballs* » (« *La haute école du football* ») suivie par une discussion de semi-vulgarisation menée par des experts d'un âge certain s'adressant au jeune public libéré de ses obligations scolaires, n'eut probablement pas le succès escompté. En tous les cas, l'expérience ne sera jamais renouvelée durant la période retenue pour notre étude. Pour compléter cette analyse de l'offre de football télévisé concernant l'année 1965, signalons que le 26 juillet 1965, « die Sportschau » consacra une partie considérable de son sommaire à l'assemblée générale du DFB.

I.1.4 Analyse de l'offre de football télévisé ARD-ZDF 1966

Placée sous le signe de la télédiffusion intercontinentale de la VIIIème Coupe du monde, l'année 1966 fut une année de records prévisibles tant sur le plan quantitatif qu'en matière de taux d'audience. Au cours du seul mois de juillet durant lequel se déroula la *World Cup* 1966,

¹ Cf. FUHRY, Ernst, *Kampf und Sieg, Junge! Das Sportbuch des deutschen Junge*, Berlin, Verleger DFB, 1935.

l'ARD diffusa plus de 2 400 minutes d'émissions sportives et 27 des 31 jours du mois comptèrent au moins une émission sportive dans la grille journalière. Hackforth constate qu'il s'agissait incontestablement du mois où le programme de l'ARD fut le plus riche en émissions sportives entre décembre 1952, marquant le début des émissions régulières de la télévision allemande, et décembre 1972, la date qu'il retint pour clore le cadre chronologique de son étude.¹ De manière attendue, le football, sport populaire entre tous, fut surreprésenté dans cette offre. Celle du ZDF connut une expansion similaire et, évolution notable, sa couverture de la *World Cup* fit une part plus large aux émissions en direct que celle de l'ARD. En effet, outre les retransmissions en direct des rencontres, la deuxième chaîne diffusa pendant le déroulement de la compétition une émission quotidienne de 25 minutes débutant à 18 heures 20, « die Fußball-Drehscheibe » (« Le tourniquet du football »). Celle-ci reprenait les principes qui avaient fait le succès de « das aktuelle Sport-Studio » et proposait un panachage de résumés, d'interventions en direct en plateau ou en duplex avec le bureau de la chaîne à Londres directement liés aux événements du jour ou de la veille. En fin de soirée, un résumé des rencontres du jour était en outre émis depuis un studio de la BBC.² Hackforth considère que la présence des caméras de « das aktuelle Sport-Studio » lors du banquet final réunissant les deux équipes après l'épique bataille de Wembley constitua un sommet d'un point de vue journalistique. Jamais auparavant les téléspectateurs n'avaient pu voir le déroulement de ce genre de cérémonie protocolaire et entendre les propos de joueurs vainqueurs et vaincus refaisant le match tout en constituant une tablée sympathique.³ Dès le 1^{er} janvier 1966, la donne concernant les heures d'émission du ZDF avait changé de façon notable. En effet, la deuxième chaîne, qui depuis 1963 ne commençait ses émissions qu'en fin d'après-midi, émettait dorénavant aussi le samedi et le dimanche dès le début de l'après-midi, des plages horaires offrant moult possibilités de directs sportifs. Après signature en avril 1966 de l'accord confirmant l'engagement de l'ARD et du ZDF à éviter autant que possible les chevauchements de programmes, la deuxième chaîne lança une nouvelle émission sportive dominicale, « die Sport-Reportage ».⁴ Programmée de 19 heures à 19 heures 27, c'est-à-dire juste avant le bulletin d'information vespéral « Heute » diffusé à 19 heures 30 et

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 79.

² Pour un témoignage de « première main » concernant la couverture de la *World Cup* 1966 par le ZDF, cf. Entretien avec Dieter Kürten (22/04/2012).

³ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p. 117.

⁴ Dans une note de sa thèse, Hackforth cite les clauses principales dudit accord. Cf. aktueller fernseh-dienst n° 15/1966, in HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, pp. 318-321, note n° 30. Celui-ci prévoyait essentiellement l'égalité de droit au direct des deux chaînes, une coordination respectueuse dans la planification du calendrier des retransmissions, la constitution d'un front commun dans les négociations avec les fédérations sportives et l'optimisation de la coopération technique lors des grandes compétitions.

exactement entre les deux émissions de la « Sportschau » du dimanche, celle-ci se démarquait de l'esprit de « das aktuelle Sport-Studio » et reprenait les principes directifs de l'émission sportive phare de l'ARD. L'objectif principal était de livrer de manière concise et sobre, sous forme de reportages courts et de télégrammes lus par un homme tronc, les dernières nouvelles sportives du week-end. Concernant le football, deux préoccupations sous-tendaient la démarche. D'une part, il ne fallait pas abandonner le terrain du football de deuxième division dont les matches avaient lieu le dimanche après-midi à l'ARD. Celle-ci allait pleinement profiter dans ce domaine du concours des troisièmes chaînes qui étaient l'émanation des diverses sociétés de télévision qui la composaient. Par ailleurs, il fallait autant que possible être en mesure de diffuser les résumés des rencontres au sommet disputées dans les championnats étrangers et qui étaient de plus en plus souvent proposés par les sociétés partenaires au titre des échanges EVN (*Eurovision Network*).

Dans le rapport annuel du ZDF, les responsables de la chaîne durent prendre position sur la part largement prépondérante des reportages d'actualité concernant le sport. En effet, ceux-ci étaient bien plus nombreux que les enquêtes et les entretiens présentant de manière critique les aspects économiques, sociaux et politiques du phénomène sportif.¹ Dans ce contexte, l'émission « der Sport-Spiegel » était en quelque sorte l'exception qui sauvait l'honneur du service public aux yeux des observateurs les plus sévères. Lancée dès les débuts de la chaîne, « der Sport-Spiegel » jouissait d'une excellente cote de popularité, puisque son indice de satisfaction des téléspectateurs interrogés par l'institut Infratest de 1963 à 1966 oscillait entre 4,1 et 4,7 sur une échelle allant de (-10) à (+10).² 75% des téléspectateurs interrogés avaient émis une opinion positive concernant l'émission et seulement 10% exprimaient une critique négative ou de l'indifférence. Ce fut toutefois « das aktuelle Sport-Studio » qui remporta la « Caméra d'or » décernée par le magazine *Hör Zu* en 1966 dans la catégorie « Meilleure émission sportive ».

Comme ce fut le cas lors de la Coupe du monde 1958, la *World Cup* 1966 constitua elle aussi un nouveau palier dans la marchandisation du football. Toutefois, il convient de signaler que ce furent d'autres disciplines sportives, notamment la boxe, qui virent les organisateurs exiger des droits de retransmission littéralement inouïs et que les télévisions publiques refusèrent d'acquiescer. Ainsi, les organisateurs du combat pour la couronne mondiale des poids lourds opposant Mohammed Ali et Karl Mildenerger au *Waldstadion* de Francfort le 10 septembre 1966 demandaient-ils le versement d'une somme de 1,5 million de DM pour la retransmission

¹ Cf. *ZDF-Jahrbuch 1966*, Mainz, Information- und Presseabteilung ZDF, 1966, p. 91.

² Cf. Étude Infratest, « Der Sport-Spiegel », Munich, 1967. Document accessible au DRA à Francfort.

en direct. ARD et ZDF annoncèrent dès l'automne 1966 leur « boycott » des Championnats du monde et d'Europe de hockey sur glace organisés à Vienne en février 1967 en raison des exigences déraisonnables de la Fédération internationale de hockey sur glace.

La campagne contre la « publicité rampante » lancée dès 1962 par le magazine *Hör Zu* prit une dimension nouvelle en 1966 puisque l'ARD refusa pour cette raison non seulement de retransmettre les compétitions de ski organisées en janvier et février, mais elle s'abstint également de diffuser les résumés des étapes du Tour de France proposés par la RTF aux sociétés partenaires de l'Eurovision.

I.1.4.1 Visibilité de la *Mannschaft*

La couverture télévisée en direct de la *World Cup* 1966 débuta dès le jeudi 6 janvier 1966. En effet, ce jour-là, le ZDF relayait de 19 heures 40 à 20 heures les images du tirage au sort des groupes de premier tour émises en direct par les services de la BBC. En fin de soirée, l'ARD consacra une émission spéciale à l'évènement de 22 heures 50 à 23 heures 20. Le samedi 9 janvier 1966, l'ARD compléta sa couverture du tirage au sort en diffusant une interview du sélectionneur national, Helmut Schön, dans le cadre habituel de « die Sportschau ».

La *Mannschaft* disputa six matches préparatoires au cours du printemps 1966. Ceux-ci firent l'objet d'une couverture pour le moins contrastée, alors qu'ils se disputèrent tous en semaine. En effet, le déplacement dans le temple du football qu'était Wembley pour y affronter le futur pays organisateur de la Coupe du monde fut la seule de ces rencontres couverte en direct, le ZDF relayant les images de la BBC. L'ARD proposa un long résumé d'une heure de la défaite allemande débutant moins de trente minutes après le coup de sifflet final à 22 heures 55. Le match suivant, un déplacement à Rotterdam pour y affronter les Pays-Bas, fit simplement l'objet d'un reportage diffusé à partir de 21 heures. Le public put voir les phases de jeu essentielles d'une victoire prometteuse obtenue sur un score de 2-4 au cours de laquelle Beckenbauer se distingua en marquant les deux derniers buts de la *Mannschaft*. Si l'on se fie aux annonces de programmes parues dans la presse, les sociétés publiques de télévision ouest-allemandes ne jugèrent pas utile de retransmettre en direct ou de proposer des émissions spéciales pour couvrir les deux prochaines rencontres disputées par la RFA à Dublin le 4 mai 1965 et à Belfast trois jours plus tard. De même, la réception de la Roumanie à Ludwigshafen le 1^{er} juin ne donna lieu ni à une retransmission en direct ni à un reportage spécial programmé en dehors des émissions régulières. Le dernier test avant le départ pour l'Angleterre, un match contre la Yougoslavie le 23 juin 1966 au *Niedersachsenstadion* de Hanovre fut quant à lui

retransmis en différé par le ZDF de 21 heures 20 à 22 heures 55 le soir même. Le bilan sportif de ces matches de préparation était des plus encourageants. En effet, la courte défaite de Wembley fut suivie de cinq victoires et la différence de buts de la *Mannschaft* était largement positive avec 13 buts marqués pour trois buts encaissés.

Aucun des deux matches disputés à l'automne par la *Mannschaft* après son brillant parcours en Angleterre, Turquie-RFA le mercredi 12 octobre 1966 et RFA-Norvège le 19 novembre 1966, ne furent retransmis en direct. Les difficultés de liaison avec la Turquie et les délais d'acheminement des matériaux filmiques qu'ils entraînaient empêchèrent les services des sports du ZDF ou de l'ARD de diffuser un résumé le jour même. *Der Kicker* indique toutefois que l'ARD avait envoyé une équipe de tournage sur place et que ses téléspectateurs pourraient voir un résumé de 15 minutes dans « die Sportschau » le samedi 16 octobre 1966. Le mois suivant, l'hebdomadaire sportif précisait également dans sa chronique télévisée que c'est dans « das aktuelle Sport-Studio » que les téléspectateurs verraient un résumé de 15 minutes de la réception de la Norvège au *Müngersdorfer Stadion* de Cologne.¹ Comme la RFA allait disputer les éliminatoires du prochain Championnat d'Europe des nations, la retransmission des matches internationaux perdait une grande part de son intérêt : lorsqu'une longue rivalité sportive ou historique ne leur conférait pas une dimension symbolique supplémentaire, il s'agissait de manière croissante de matches amicaux de préparation. Les sociétés publiques de télévision préféraient préserver leur quota de directs pour couvrir les compétitions européennes des clubs. L'ARD ne couvrit pas les péripéties du Tournoi junior de l'UEFA comme cela fut le cas au cours des années précédentes. Hormis l'équipe fanion du DFB, seule la sélection des amateurs eut les honneurs de reportages programmés en dehors des horaires des émissions sportives régulières. Le 29 juin 1966 de 22 heures 45 à 23 heures 45, l'ARD diffusa des images RFA-Turquie amateurs. Celles du « match retour » furent diffusées le dimanche 16 octobre 1966 de 18 heures 15 à 19 heures.

Nous reviendrons ultérieurement sur les numéros de « der Sport-Spiegel » diffusés au printemps qui évoquaient les trois coupes du monde disputées depuis l'avènement de la télévision et le grand favori de 1966, le Brésil de Pelé. Durant les deux jours précédant l'entrée en compétition de la sélection nationale le 12 juillet 1966 contre la Suisse, les téléspectateurs ouest-allemands découvrirent visuellement et en détails le dispositif mis en place par l'ARD et le ZDF pour couvrir l'évènement. Plus de 15 semaines avant le début de la compétition, la grille de programmation des retransmissions en direct et en différé, des

¹ Bien que non retransmis en direct, le match ne fit pas le plein. Les gradins du *Müngersdorfer Stadion* accueillirent seulement 38 000 spectateurs alors qu'ils auraient pu presque en contenir le double.

reportages et des émissions concernant l'épreuve reine de la FIFA avait déjà été transmise officiellement à la rédaction de *Der Kicker* et sans la « *benediction administrative* » (« *amtliches Segen* ») de la Commission (commune) des programmes.¹ La comparaison de ce plan et de celui paru dans le numéro spécial « *World Cup 1966* » de l'hebdomadaire sportif un mois avant le début de la compétition prouvait que l'information obtenue par ce dernier était fiable et surtout que les services des sports de l'ARD et du ZDF allaient vraiment laisser leur rivalité au vestiaire pour présenter de concert la meilleure couverture possible de l'évènement.² Dès le mois de février 1966, les téléspectateurs ouest-allemands ou français savaient qu'ils verraient en direct chaque rencontre disputée par leur sélection nationale respective. En effet, contrairement à ce qui avait encore été le cas en Suède huit ans auparavant, tous les stades anglais retenus par le Comité d'organisation étaient raccordés au réseau Eurovision. En outre, les infrastructures en matière d'émetteurs-relais dont disposait la BBC lui permettaient sans problème de transmettre simultanément les images des rencontres de premier tour. Chaque jour, le coup d'envoi des matches du jour était invariablement fixé à la même heure pour chacun des groupes. Les quarts de finale eux aussi se disputèrent le même jour à la même heure, c'est-à-dire le 23 juillet 1966 à 15 heures. Comme il était alors peu envisageable de proposer au public ouest-allemand de suivre trois différés en intégralité, il fallut choisir une rencontre qui compléterait l'offre du jour par une retransmission en direct. Les (deux) autres rencontres devaient faire l'objet de résumés relativement courts si l'on garde à l'esprit que la durée de « *die Fußball-Drehscheibe* » était de 25 minutes et que celle du « *Bericht vom Tage* » (« *Compte-rendu de la journée* ») ne dépassait le quart d'heure que le samedi soir. En fait, l'annonce de programmes de *Hör Zu* indique que le « *Compte-rendu de la journée* » revenait sur l'ensemble des quatre rencontres du jour, ce qui implique que la longueur des résumés proposés dépassait à peine voire n'excédait pas celle dont les téléspectateurs avait pris l'habitude dans les JT et les émissions sportives du week-end. Le 16 juillet, les deux chaînes publiques diffusèrent des émissions consacrées au 1^{er} tour de la Coupe du monde qui se chevauchaient en termes d'horaires. Le ZDF diffusa « *das aktuelle Sport-Studio* » de 21 heures 40 à 23 heures. L'ARD proposa ses comptes-rendus du jour de 22 heures 20 à minuit. Une semaine plus tard, au soir des quarts de finales, le ZDF ne changea rien aux horaires de « *das aktuelle Sport-Studio* », l'ARD diffusa les résumés des matches du jour de 22 heures 05 à minuit.

¹ Cf. « *Die Weltmeisterschaft auf dem deutschen Bildschirm* » (« *La Coupe du monde sur les petits écrans allemands* »), *Der Kicker* n° 12, 21/03/1966, p. 22.

² Cf. « *Zusehen-Zuhören* », *Der Kicker* n° 24a « *Sonderausgabe WM 1966* », 15/06/1966, p. 52.

Seules les demi-finales firent l'objet d'une programmation différente. La première était prévue le lundi 25 juillet 1966 à 19 heures 30 à *Goodison Park*, le stade d'Everton. Elle opposa la RFA à l'URSS pour un duel plus que viril. La seconde se déroula à Wembley le lendemain à la même heure, une programmation géographique que les Portugais assimilèrent à un évident favoritisme vis-à-vis de l'équipe du pays organisateur, qui avait disputé toutes ses rencontres dans son stade fétiche.

Ci-après, un tableau récapitulatif de la répartition selon les chaînes des retransmissions en direct des matches disputés par la *Mannschaft* lors de la *World Cup* 1966 :

| | | | |
|--------------------------|---------------|-------------------------------|-----|
| Mardi 12 juillet 1966 | 19.30 - 21.15 | RFA-Suisse | ARD |
| Samedi 16 juillet 1966 | 15.00 - 16.45 | Argentine- RFA | ZDF |
| Mercredi 20 juillet 1966 | 19.30 - 21.15 | Espagne-RFA | ARD |
| Samedi 23 juillet 1966 | 15.00 - 16.45 | Quart de finale : RFA-Uruguay | ZDF |
| Lundi 25 juillet 1966 | 19.30 - 21.15 | Demi-finale : RFA-URSS | ZDF |
| Samedi 30 juillet 1966 | 15.00 - 16.45 | Finale : Angleterre-RFA | ARD |

Bien entendu, les émissions sportives dominicales régulières firent la part belle à la finale et au retour triomphal des héros sportifs à Francfort le jour même. De 16 heures 45 à 17 heures 30, l'ARD diffusa une rétrospective de l'ensemble de la compétition intitulée « *Nach der WM* » (« *Après la Coupe du monde* »).

I.1.4.2 Visibilité des autres sélections nationales

Avant le coup d'envoi de la *World Cup* 1966, seules deux rencontres internationales furent traitées par les télévisions publiques en dehors des émissions sportives régulières ou des rubriques sportives des bulletins d'information. Il s'agissait d'abord du match Écosse-Angleterre disputé le samedi 2 avril 1966 à Glasgow dont l'ARD proposa un résumé d'une durée d'une heure à partir de 22 heures 50. Trois semaines plus tard, le déplacement de la sélection soviétique le dimanche 24 avril à Vienne pour y affronter l'Autriche fut couvert de manière similaire par la même chaîne qui diffusa un reportage de 22 heures 45 à 23 heures 40. On retiendra que la programmation du premier reportage cité était marquée par la volonté évidente de ne pas empiéter sur la plage horaire devenue traditionnelle de « *das aktuelle Sport-Studio* ».

Durant le premier tour de la Coupe du monde, les retransmissions en direct relayées par les sociétés publiques de télévision ouest-allemandes ont largement donné la priorité aux rencontres mettant aux prises des adversaires directs de la *Mannschaft*. Le vendredi 15 juillet,

le ZDF diffusa un résumé de la première mi-temps de Suisse-Espagne avant de reprendre la retransmission en direct de la seconde période. On constate qu'outre le match d'ouverture opposant l'Angleterre à l'Uruguay le 11 juillet 1966, le match Mexique-Uruguay disputé à Wembley mardi 19 juillet à 16 heures 30 constitue la seule exception à cette « règle ». Seule l'entrée dans la compétition du tenant du titre lors de Brésil-Bulgarie le 12 juillet 1966 et le match décisif du groupe A Angleterre-France firent l'objet d'un différé intégral. Hormis, la demi-finale Angleterre-Portugal le mardi 26 juillet et le match de classement pour l'attribution de la troisième place Portugal-URSS le jeudi 28 juillet, toutes les autres rencontres disputées sans participation de la *Mannschaft* à partir des quarts de finale furent présentées sous forme de résumés. Ci-après un tableau récapitulatif de la répartition selon les chaînes des retransmissions intégrales concernant d'autres équipes que la *Mannschaft* :

| | | | |
|--------------------------|---------------|---|-------------|
| Lundi 11 juillet 1966 | 19.30 - 21.15 | Angleterre-Uruguay | ZDF direct |
| Mardi 12 juillet 1966 | 21.15 - 22.45 | Brésil-Bulgarie | ZDF différé |
| Mercredi 13 juillet 1966 | 19.30 - 21.15 | Espagne-Argentine | ZDF direct |
| Vendredi 15 juillet 1966 | 20.15 - 21.15 | Suisse-Espagne 2 ^{ème} mi-temps | ARD direct |
| Mardi 19 juillet 1966 | 16 heures 30 | Mexique-Uruguay | ZDF direct |
| Mercredi 20 juillet 1966 | 21.15 - 22.45 | Angleterre-France | ZDF différé |
| Mardi 26 juillet 1966 | 19.30 - 21.15 | Demi-finale : Angleterre-Portugal | ARD direct |
| Jeudi 28 juillet 1966 | 19.30 - 21.15 | Match pour la troisième place : Portugal-URSS | ZDF direct |

Après la *World Cup* 1966, alors que les télévisions publiques couvrirent de manière minimale et différée les deux rencontres disputées par la *Mannschaft* jusqu'à la fin de l'année, l'ARD n'ignora pas complètement le football international des sélections. Elle relaya en direct les images d'Italie-URSS proposée par la RAI le jour de la Toussaint. Comme le 1^{er} novembre 1966 tombait sur un mardi, cette diffusion débutant à 14 heures 25 n'entraînait pas en concurrence avec les activités ordinaires des clubs et l'attrait de l'affiche était susceptible de retenir l'attention d'un vaste public en ce jour férié.

I.1.4.3 Visibilité des compétitions européennes des clubs

Au printemps 1966, les parcours européens du Borussia Dortmund et du TSV Munich 1860 furent largement ignorés par les services des sports de l'ARD et du ZDF. Avant la finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, aucune rencontre d'une compétition européenne ne fut retransmise en direct ou traitée dans un reportage programmé en dehors des émissions régulières ou des bulletins d'information. Certes, on pourra évoquer le fait que la Coupe des Villes de foire souffrait encore d'un déficit d'image, mais l'opposition entre le TSV Munich 1860 et le FC Chelsea constituait une belle affiche. Dans le cas du Borussia Dortmund, on s'étonne d'autant plus du désintérêt de la télévision que l'équipe de Westphalie avait chaque fois obtenu des résultats encourageants lors de ses matches aller de quart et de demi-finale disputés respectivement à Madrid contre l'Atletico et à Londres contre West Ham United.

La finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe opposant le Borussia Dortmund au FC Liverpool le mercredi 5 mai 1966 à Glasgow se disputa dans un Hampden Park aux deux tiers vide. La victoire du Borussia fut la première d'une équipe ouest-allemande dans une compétition européenne depuis leur lancement en 1955-1956. Elle fut retransmise en direct par l'ARD de 19 heures 25 à 21 heures 15. Le ZDF en diffusa des extraits à partir de 23 heures 10.

La finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre le Real Madrid et le Partizan Belgrade se déroula le 11 mai 1966 au stade du Heysel à Bruxelles. Le ZDF relaya la retransmission en Eurovision réalisée par les services de la RTBF de 20 heures à 21 heures 45. L'ARD en retransmit des extraits de 22 heures à 22 heures 45.

À l'automne, la reprise des compétitions européennes ne fit pas davantage l'objet d'une couverture spéciale sous forme de retransmission en direct ou de reportages programmés en dehors des émissions régulières. Mais dès les huitièmes de finale, un tirage au sort peu clément avait attribué le champion d'Europe en titre, le Real Madrid au champion de RFA, le TSV Munich 1860. Trois jours avant la rencontre, *Der Kicker* ne pouvait informer ses lecteurs si et sous quelle forme une couverture télévisée de l'évènement pouvait être envisagée.¹ L'hebdomadaire sportif rendait son public attentif au fait que la décision définitive pouvait éventuellement n'être annoncée qu'à 20 heures le jour de la rencontre. En dépit du prestige de l'affiche, les dirigeants bavarois craignaient-ils de ne pouvoir compter sur une recette exceptionnelle ? Ou alors, étaient-ils en train de mener une partie de bras de fer avec les

¹ Cf. « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 46, 14/11/1966, p. 16.

responsables du service des sports de la télévision afin d'obtenir une compensation financière plus conforme à leurs attentes ? *Der Kicker* ne livre aucun indice à ce sujet dans ses articles d'avant-match.

Une semaine plus tard, la rubrique « télévision » du *Kicker* contenait des informations similaires concernant la couverture des rencontres de Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe à participation allemande le mercredi 23 novembre 1966. Il s'agissait d'une part du déplacement du Borussia Dortmund, tenant du titre, à Glasgow pour y affronter les Rangers et par ailleurs de la réception des Shamrock Rovers de Dublin par le vainqueur du *DFB-Pokal*, le Bayern Munich.¹

Le mercredi 30 novembre 1966, la victoire du Real sur le TSV Munich 1860 fut retransmise en direct par l'ARD de 20 heures 30 à 22 heures 15. Une incertitude planait néanmoins sur la nature et la longueur du reportage au moment où *Der Kicker* était mis sous presse.² Moins d'une semaine plus tard, le mardi 6 décembre 1966, le match nul et vierge synonyme d'élimination pour le Borussia, qui s'était incliné sur un score de 2-1 à Glasgow, fit l'objet d'une retransmission en direct assurée par le service des sports du ZDF. Deux jours plus tard, la même chaîne diffusa à partir de 22 heures 55 des extraits de la rencontre opposant le Vasas Budapest à l'Inter Milan au *Nepstadion*. Ce fut le dernier reportage consacré par une chaîne ouest-allemande à une rencontre de compétition européenne au cours d'une année 1966 qui, sur le plan sportif, était à marquer d'une pierre blanche en raison de la victoire du Borussia Dortmund en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. Concernant la couverture télévisée des joutes européennes, la situation était plus mitigée puisque, surtout lors des tours disputés à l'automne, les annonces évasives et tardives des retransmissions semblaient indiquer que les espoirs du grand public d'assister aux affiches les plus alléchantes des clubs de *Bundesliga* pouvaient toujours être déçus. Certes, nous n'avons pu trouver dans *Der Kicker* ni prise de position officielle des clubs concernés ni lettre de lecteur vilipendant ces derniers. Toutefois, les télévisions et le DFB avaient sans doute trouvé un *modus vivendi* consistant à faire l'impasse sur la retransmission en direct des rencontres internationales « amicales » les moins prestigieuses, le calendrier des rencontres pour les éliminatoires de la Coupe du monde ou pour le Championnat d'Europe des nations, livrant assez d'occasions de grandes messes cathodiques pour célébrer le culte du football national. Dorénavant, c'étaient bien les joutes européennes des clubs qui, selon les performances aléatoires des représentants de la

¹ Cf. « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 47, 21/11/1966, p. 16.

² Cf. « Diese Woche auf dem Bildschirm » (« Cette semaine sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 48, 28/11/1966, p. 16.

Bundesliga, allaient déterminer pour une part prépondérante l'établissement d'un calendrier pour le moins imprévisible des retransmissions en direct sur les petits écrans d'outre-Rhin. Car, la consommation du spectacle du football national des clubs ne se ferait dorénavant plus que sous forme de « football en conserve », si l'on excepte la finale du *DFB-Pokal* qui remplaçait la finale du Championnat d'Allemagne dans la fonction de point d'orgue de la saison des clubs. Dans ce contexte, on ne peut guère douter que les responsables des clubs agissaient de manière concertée avec le DFB et que leur mercantilisme supposé ou avéré n'expliquait pas tout. De manière croissante, leur attitude vis-à-vis des deux chaînes nationales était marquée par l'indécrottable conviction partagée dans leur immense majorité avec la fédération que « *trop de football télévisé tuait le football* ». ¹

I.1.4.4 Visibilité du football national des clubs

Si avant la trêve hivernale de la saison 1965-1966, une fin de rencontre de *Bundesliga* fit encore l'objet d'une retransmission en direct, plus précisément le 25 novembre 1965 au titre de la 14^{ème} journée, il faut croire que dès les matches retour cette pratique fut définitivement abandonnée. En tout cas, toute mention d'une telle initiative disparut complètement des annonces de programmes du *Kicker*, de *Hör Zu* et des pages sportives de la presse quotidienne pour le reste de la période retenue comme cadre chronologique de notre étude. Malheureusement, nous n'avons pu trouver d'enquêtes menées par l'institut de sondage « Infratest » concernant ce type de programmes au DRA pour documenter notre hypothèse de manière « indiscutable ». ² Toutefois, on peut supposer sans prendre grand risque de se tromper que la mise en place d'une équipe de direct pour diffuser une fin de partie dont on ne pouvait annoncer l'affiche que très tardivement était un produit cher et peu susceptible de « déranger » l'ordre ritualisé du déroulement des activités de fin de semaine dont les téléspectateurs avaient pris l'habitude. La consommation des directs radiophoniques ayant été renforcée par la popularisation des postes à transistor, le « football en conserve » proposé par

¹ Cf. Entretien avec Rainer Holzschuh (29/07/2011).

Dans son article revenant sur la défaite du TSV Munich 1860 à Madrid, le rédacteur en chef de *Der Kicker*, Karl-Heinz Heimann avait constaté que l'enceinte de *Santiago Bernabeu* était à moitié vide, puisque seulement 52 000 spectateurs s'étaient rendus à Chamartin. Il en conclut que dorénavant le Real n'avait plus besoin d'une telle arène, car la concurrence de la télévision était devenue une concurrence tangible, même en Espagne. Cf. HEIMANN, Karl-Heinz, « Auch Real Madrid braucht kein so großes Stadion mehr! » (« Même le Real n'a plus besoin d'un stade aussi grand! »), *Der Kicker* n° 49, 05/12/1966, p. 26.

² Pour une remise en question de la validité de tout sondage ou étude d'opinion, cf. BOURDIEU, Pierre, « L'opinion publique n'existe pas », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de minuit, 1984, pp. 222-235.

« die Sportschau » et « das aktuelle Sport-Studio » apparut rapidement comme étant le compromis le plus avantageux pour les parties concernées.

Disputée le samedi 4 juin 1966 par le Bayern Munich et le MSV Duisbourg, la finale du *DFB-Pokal* constituait pratiquement la seule rencontre de clubs pour laquelle la question d'une retransmission intégrale et en direct se posait. Elle ne put avoir lieu, car elle entraînait en concurrence horaire directe avec les matches des poules de barrage pour l'accession en *Bundesliga* mettant aux prises les clubs lauréats des poules de *Regionalliga*.¹ Les deux épreuves constituèrent l'essentiel du sommaire des deux émissions sportives les plus populaires au cours du mois de juin 1966. Les matches de barrages ne firent l'objet d'une émission spéciale diffusée par l'ARD qu'en deux occasions : le samedi 4 juin de 22 heures 35 à 23 heures 35 et le mercredi 22 juin 1966 de 22 heures 45 à 23 heures 15.

Après la reprise de la *Bundesliga* et jusqu'à la fin de l'année civile 1966, les deux chaînes de télévision ouest-allemandes se contentèrent de traiter le football des clubs dans le cadre des émissions régulières de fin de semaine dont le succès ne se démentait pas.

I.1.4.5 Émissions thématiques et documentaires sur le football

Si la rétrospective diffusée par l'ARD le lendemain de la finale de la Coupe du monde doit être considérée comme une émission d'actualités compte-tenu de sa proximité temporelle avec les événements relatés, il faut constater qu'en 1966 la première chaîne avait complètement abandonné le registre du documentaire de football au ZDF.

Sans surprise, c'est dans le cadre de l'émission « der Sport-Spiegel » passant normalement le mardi que le ZDF proposa un programme fortement influencé par l'approche de la *World Cup* 1966. En effet, c'est au printemps que sept numéros du « Sport-Spiegel » sur neuf concernant le football cette année-là furent diffusés. Quatre d'entre eux étaient focalisés sur les éditions précédentes de la Coupe du monde qui avaient bénéficié d'une couverture télévisée. La Coupe de 1950, organisée au Brésil et à laquelle la RFA n'avait pu prendre part, fut complètement ignorée dans ce cadre. On peut émettre l'hypothèse raisonnable qu'au-delà de l'absence de la *Mannschaft* lors des éliminatoires et du tournoi final ou des problèmes de droits de reproduction concernant les documents disponibles dans les catalogues de la presse filmée, c'est surtout leur métrage (trop) limité qui rendait difficile voire impossible la réalisation d'un

¹ Seuls les vainqueurs de ces deux poules transrégionales de barrages devaient être promus en *Bundesliga*. Lesdites poules suivait un calendrier de six dates situées au mois de juin 1966 et correspondant aux matches aller retour opposant chacune quatre équipes les composant. Les rencontres eurent lieu aux dates suivantes : le 4 juin, le 8 juin, le 12 juin, le 18 juin, le 22 juin et le 26 juin 1966.

documentaire sur la Coupe du monde 1950 faisant la part belle aux images animées des rencontres. Les scénarios des documentaires réalisés sur le sujet, quelles que soient leur longueur et la date de leur production, ont toujours été basés pour l'essentiel sur des interviews des joueurs et des témoins, surtout de la défaite du Brésil face à l'Uruguay.

Des sept numéros du « Sport-Spiegel » dont la thématique traitait de la Coupe du monde, trois adoptaient une approche prospective. Deux d'entre eux livraient des impressions sur l'équipe favorite, le Brésil et la vedette mondiale du ballon rond, Pelé.¹

Le numéro consacré au pays hôte ne présentait pas de manière attendue les stades retenus pour accueillir les diverses rencontres ou les forces et faiblesses de la mère-patrie du football. Par contraste avec la situation prévalant en RFA, il focalisait l'attention du public sur le caractère libéral de l'industrie du football anglais en présentant les activités des bureaux de paris privés, les célèbres « *bookmakers offices* » qui permettaient aux sujets de sa gracieuse majesté de parier sur tout et n'importe quoi et confirmaient ainsi les clichés des observateurs étrangers concernant la légendaire « excentricité anglaise ».²

Trois numéros du « Sport-Spiegel » revenaient sur les éditions de la Coupe du monde qui avaient bénéficié d'une couverture dont le dispositif était, pour l'essentiel, l'œuvre de l'Eurovision.³ On pourrait presque rajouter à cette liste le premier numéro d'une série d'entretiens avec Sepp Herberger au cours de la saison 1966-1967 diffusée dans le cadre du « Sport-Spiegel ». En effet, le 20 décembre 1966, le « mage » (« *der Hexer* ») revenait sur les péripéties de la miraculeuse victoire de Berne en 1954.⁴ À tout seigneur, tout honneur, la durée de ce numéro excédait de dix minutes celle de tous ceux qui l'avaient précédé.

Durant l'année 1966, avant de donner la parole à « l'Oncle Sepp » pendant quelques débuts de soirée d'hiver, l'émission « der Sport-Spiegel » ne proposa pas d'enquête inédite ou d'angle d'approche original pour présenter une facette méconnue du football. Elle consacra deux

¹ Cf. «Der Sport-Spiegel»: « "Pelé Exklusiv" – Geschichte des Fußballstars » (« "Pelé en exclusivité" – Histoire de la star du football»), ZDF, 23/03/1966, à 20 heures 45. Apparemment, il s'agissait du premier portrait de Pelé réalisé et diffusé par une chaîne de télévision ouest-allemande en dehors des sujets courts programmés dans le cadre d'émissions régulières.

Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Im Lande des Favoriten : Brasilien » (« Au pays de l'équipe favorite : le Brésil»), ZDF, 07/06/1966, à 20 heures 45.

² Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Wetten und spielen, Leidenschaft der Engländer » (« Parier et jouer, la passion des Anglais»), ZDF, 18/04/1966, à 20 heures 30.

³ Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Deutschlands Erfolg in der Schweiz 1954 » (« Le succès de l'Allemagne en Suisse en 1954»), ZDF, 05/04/1966, à 20 heures 45.

Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Die WM 1958 in Schweden : 1. Titel für Brasilien » (« La Coupe du monde 1958 en Suède : 1^{er} titre pour le Brésil»), ZDF, 03/05/1966, à 20 heures 45.

Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Die WM 1962 : 2. Titel für Brasilien » (« La Coupe du monde 1962 : 2^{ème} titre pour le Brésil»), ZDF, 07/06/1966, à 20 heures 45.

⁴ Cf. «Der Sport-Spiegel»: « Sepp Herberger erzählt : "So kam's zum 3:2" » « Sepp Herberger raconte : "C'est ainsi qu'arriva le 3-2" »), ZDF, 20/12/1966, de 20 heures à 20 heures 40.

documentaires à des sujets déjà abordés dans le passé et gravitant autour de la thématique générale de la marchandisation et de la professionnalisation du football allemand : la précarité de la fonction d'entraîneur et les dessous du marché des transferts en *Bundesliga*.¹ Devait-on y voir après seulement trois ans et demi d'exploitation une sorte de percée inévitable de la routine au sein de la rédaction du service des sports du ZDF ? Si l'on doit répondre par l'affirmative à la stratégie de la deuxième chaîne de favoriser le « football en conserve », il faut nuancer ce jugement concernant les sujets abordés dans « der Sport-Spiegel ». En effet, la consultation des programmes des années ultérieures indique clairement que si la plupart des numéros sur le football sont focalisés sur la *Bundesliga* ou font la part belle au vedettariat (inter)national, les responsables de l'émission continuèrent de présenter deux à trois sujets originaux par an. Cela semble relativement peu comparé aux toutes premières années du ZDF, mais cela était bien davantage que ce que proposaient les équipes du service des sports de la RTF, puis de l'ORTF dans le cadre des « Coulisses de l'exploit ».

¹ Cf. «Der Sport-Spiegel» : « Tortur der Trainer – Im Netz der Bälle und Bilanzen» « Le supplice des entraîneurs - Dans le piège des ballons et des bilans »), ZDF, 15/03/1966, 20 heures 30.
Cf. «Der Sport-Spiegel» : « "Geheime Fäden" : Markt der Fußball-Profis» « "Le dessous des cartes" : le marché des footballeurs professionnels»), ZDF, 20/12/1966, à 20 heures.

I.2 Analyse de l'offre de l'offre de football télévisé RTF/ORTF (1963-1966)

L'analyse détaillée de l'offre devrait livrer des indications concernant les changements éventuellement imperceptibles au jour le jour. Comme sur le plan des personnels et de la grille des programmes, l'évolution du service des sports de la RTF, puis de l'ORTF était principalement placée sous le signe de la continuité ou de l'immobilisme, on ne peut mettre en exergue un événement majeur comme le lancement de l'émission « das aktuelle Sport-Studio » en RFA. Nous nous attacherons à présenter en détails quantitatifs ce que fut cette offre que les observateurs contemporains, professionnels et « simples téléspectateurs » qualifiaient souvent d'indigente. Comme les chiffres et les faits sont têtus, nous accorderons une importance particulière à la mention du cadre dans lequel les images de football furent présentées sur les antennes de la télévision française.

I.2.1 Analyse de l'offre de football télévisé de la RTF 1963

I.2.1.1 Visibilité de l'équipe de France

L'équipe de France disputa huit rencontres au cours de l'année 1963. À l'exception de la première disputée au *Camp Nou* le 9 janvier 1963 dont on ne vit que la seconde période, elles furent toutes retransmises en direct et en intégralité, ce qui constituait un saut qualitatif remarquable dans la couverture des sorties de l'équipe tricolore. Sur un plan télévisuel, on peut relever une véritable première, celle d'une retransmission en direct d'une rencontre de football depuis Sofia. La consultation du rapport de chef de chaîne concernant cette émission du 29 septembre 1962 évoque une « *image très médiocre, en raison du grand nombre de relais* ». Le son parvint « *in extremis* » jusqu'à Paris et n'était pas exploitable. Joseph Pasteur dut commenter le match en cabine dans les locaux de la régie 1 à Cognacq-Jay. Détail révélateur sur l'acheminement des images, à la mi-temps, le stade *Levski* de Sofia disparut des écrans au coup de sifflet pour faire place à la speakerine soviétique officiant dans les studios de TV Moscou. Le réalisateur décida alors de passer un interlude de 9 minutes et la pendule pendant quatre minutes supplémentaires avant le retour des images de la partie qui reprenait dans la capitale bulgare.

Outre cette partie, le match retour disputé à Paris le samedi 26 octobre 1962 et la réception de l'Angleterre en nocturne au Parc des Princes le mercredi 27 février étaient évidemment des rencontres investies d'un enjeu sportif majeur. Elles comptaient toutes trois pour les

éliminatoires du Championnat d'Europe des nations 1964. La probante victoire par 5-2 sur l'équipe anglaise fit naître de grands espoirs et l'on crut que les héros de Suède avaient (enfin) trouvé de dignes successeurs. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Jean Wendling évoqua l'impact encore limité des retransmissions télévisées sur le degré de notoriété des joueurs professionnels de l'époque. Il classa ce match France-Angleterre parmi les meilleurs souvenirs de sa carrière internationale avec les rencontres, elles aussi souvent télévisées, qui lui permirent de se mesurer à Gento, Garrincha ou Pelé :

« On avait une vie normale, réglée, surtout lorsque nous n'étions pas en déplacement. Nous nous déplaçons souvent comme des représentants de commerce, souvent en train et pas forcément en 1^{ère} classe. On était reconnu à Reims, une ville de taille moyenne pour la France, le vedettariat n'était que sportif, on avait une photo couleur uniquement dans les gazettes de football, sauf peut-être Raymond Kopa ou Just Fontaine. Ce n'était que dans les abords du Stade que le regard, surtout des jeunes, changeait un peu, mais sinon on vivait une vie tranquille et n'oublions pas, on jouait beaucoup, car on devait se montrer sur un terrain pour pouvoir être payé, notre image n'était que rarement « démultipliée » par les médias. On devait faire un nombre important de matches soi-disant amicaux, mais on y prenait aussi des coups et on y laissait des forces, car il fallait se montrer à la hauteur de la réputation du club. C'était flagrant à Reims, souvent sollicité en tant que club phare du football national pour effectuer des matches de gala aux quatre coins de la France et des tournées à l'étranger. C'était vrai pour beaucoup de clubs étrangers comme le Real, le Rapid de Vienne, le Santos de Pelé ou le Botafogo de Garrincha qui étaient souvent nos adversaires dans des tournois comme celui de Paris. La sélection en équipe de France a probablement apporté un supplément de notoriété durant une certaine période. Mais comme nous n'avons pas réussi à nous qualifier pour la Coupe du monde 1962 et comme nous n'avons pas davantage réussi à remporter le titre de champion d'Europe en 1960, je suppose que la mémoire collective ne retient guère les joueurs, leur nom ou leurs gestes si l'on ne bénéficie pas de la lumière d'une grande victoire. Mais c'est sûrement en sélection que j'ai joué les parties qui ont été les plus suivies, si l'on inclut les téléspectateurs dans le public. Je pense notamment à France-Angleterre en poules de qualification pour le Championnat d'Europe des nations que nous gagnions par 5 à 2 au Parc des Princes en 1963. Cela reste un de mes meilleurs souvenirs. Malheureusement, c'est aussi mon avant-dernière sélection sous le maillot bleu. Je joue encore à Rotterdam un mois plus tard et puis on ne fera plus appel à moi. En 1963, je me blesse gravement. Peu après, tout en continuant à jouer au plus haut niveau pour le Stade de Reims, j'organise déjà ma vie pour devenir représentant en articles de sport. »¹

Les rencontres amicales contre l'Espagne à Barcelone (09/01/1963), les Pays-Bas à Rotterdam (17/04/1963), la Suisse (11/11/1963) et la Belgique (25/12/1963) au Parc des Princes revêtaient l'importance relative de rencontres de prestige s'insérant dans un calendrier de plus en plus placé sous le signe des deux compétitions majeures auxquelles prenaient part dorénavant la plupart des nations importantes du football européen.² Une rencontre amicale fit toutefois l'objet d'une couverture médiatique et télévisuelle exceptionnelle : la réception du Brésil à Colombes le 28 avril 1963. La retransmission en direct avait été annoncée de manière

¹ Cf. Entretien avec Jean Wendling (03/06/2010).

² Le refus du DFB de participer à cette deuxième édition du Championnat d'Europe valait à la fédération ouest-allemande l'incompréhension de ses partenaires.

hypothétique dans les grilles des magazines de programmes télévisés. Ainsi, *Télérama* l'évoque sans indiquer l'horaire de prise d'antenne ou la longueur du reportage :

« *Nous verrons peut-être une partie du match France-Brésil qui se joue à Colombes.* »¹

Toutefois, vu la propagande pour le football que constituait la réception du champion du monde en titre avec son effectif au grand complet, il faut plutôt voir dans l'annonce évasive citée plus haut une timide évolution de la manière de procéder retenue par les parties concernées pour ne pas décourager les Parisiens de se rendre au stade Yves du Manoir de Colombes. On aurait pu se contenter d'annoncer un « *reportage d'actualité* » ou un « *reportage extérieur* », ou de communiquer de la manière la plus tardive possible. Ce que l'on fit en 1963 dans le cas des rencontres Espagne-France, France-Angleterre, Pays-Bas-France, Bulgarie-France. De ce fait, la retransmission de ces dernières ne fut annoncée ni dans *Télérama* ni dans *Télé-Magazine*.² En dépit du prestige de l'affiche, Colombes ne fit pas le plein, puisque 50 000 spectateurs « à peine » garnirent les tribunes.³ Les éventuelles annonces des speakerines et du présentateur du JT de 13 heures eurent-elles un effet similaire à ce qui provoqua l'emballement du conflit football-TV à l'occasion de la finale de la Coupe Drago en juin 1955 ? Nous n'avons pu le déterminer avec certitude en consultant la presse des jours suivants. Retenons toutefois que les rapports du Bureau Fédéral ainsi que *France Football Officiel* ne font aucune mention de plaintes ou de récriminations émanant de dirigeants fédéraux allant en ce sens.

Pour le service des sports de la RTF, le dimanche 28 avril 1963 constituera une date mémorable. En effet, la course cycliste Paris-Bruxelles était initialement annoncée comme le clou de « Télé Dimanche » en ce jour. La RTF prévoyait de retransmettre la fin de course et l'arrivée dans la capitale belge de 16 à 17 heures. Non seulement sa collaboration avec les collègues belges de la RTB permit aux téléspectateurs de voir Jean Stablinski obtenir sa première victoire avec le maillot arc-en-ciel de champion du monde et remporter la première

¹ Cf. *Télérama* n° 693, 28/04/1963, p. 12. Le programme annoncé prévoit une prise d'antenne depuis Bruxelles de 16 à 17 heures.

² Signalons que les trois dernières rencontres du calendrier de l'équipe de France sont annoncées par de petits articles de présentation dans les programmes de *Télérama*. Pour la réception de la Belgique, *Télérama* consacre même un article satellite au jeune international Robert Herbin. Cf. « Vous passerez Noël avec Robert Herbin qui trouvait drôle qu'on le paie pour taper dans un ballon », *Télérama* n° 727, 22/12/1963, p. 10.

³ Après sa rénovation pour la Coupe du monde 1938, le stade olympique Yves du Manoir de Colombes pouvait accueillir plus de 60 000 spectateurs. En fait, le record d'affluence de l'enceinte sera enregistré à l'occasion d'un match d'appui de quarts de finale de Coupe d'Europe des clubs champions que l'Ajax Amsterdam et le Benfica Lisbonne disputeront devant 63. 638 spectateurs payants le 5 mars 1969.

grande classique internationale de sa carrière, mais en outre les coureurs « eurent la bonne idée » d'imprimer à la course une moyenne notablement supérieure à celle prévue par les organisateurs. Probablement avaient-ils bénéficié de conditions météorologiques et d'un vent favorables. Toujours est-il que les premiers coureurs franchirent la ligne d'arrivée avec plus d'une demi-heure d'avance sur l'horaire initialement prévu. Robert Chapatte en poste sur la ligne d'arrivée à Bruxelles prit l'antenne immédiatement après l'arrivée du Tiercé à Longchamp à 15 heures 40. Il la rendit à 16 heures 30. Ce qui laissa suffisamment de temps à Raymond Marcillac pour ne pas se voir contraint de « sacrifier » la partie « Variétés » de l'émission sur l'autel du direct sportif. Rappelons que les cachets versés aux artistes dépassaient encore largement les compensations concédées aux organisateurs de spectacles sportifs. L'invitée du jour, Line Renaud, était alors au sommet de sa célébrité puisqu'après avoir été meneuse de revue au Casino de Paris depuis 1959, elle était en partance pour un engagement de deux ans dans un casino de Las Vegas, considérée comme La Mecque du music-hall.

À 17 heures, la retransmission de la RTF depuis Colombes constitua l'évènement télévisuel dominical dans une demi-douzaine de pays de l'Eurovision qui la relayèrent en intégralité.¹ Le match tint toute ses promesses et, surtout, le joueur sur qui tous les regards, toutes les caméras étaient braqués, se montra à la hauteur de sa légende. En effet, lors de cette « revanche » de la demi-finale de Coupe du monde de 1958, Pelé renouvela son exploit personnel et réalisa un « hat-trick » qui permit à la *Seleção auriverde* de l'emporter sur les tricolores par 3-2.

L'horaire du coup d'envoi obligea éventuellement les organisateurs de spectacles sportifs à avancer celui des rencontres disputées cet après-midi pour ne pas avoir à subir des pertes de recettes. Par contre, la rencontre disputée à Sofia le dimanche 29 septembre 1963 fut retransmise dès 15 heures 30, ce qui pourrait indiquer que la FFF assouplissait dorénavant sa position en la matière quand le onze national disputait une rencontre de prestige ou à grand enjeu sportif. Lors de nos recherches au siège de la FFF, nous n'avons pas trouvé de procès-verbal de la Commission de la presse et de la propagande ou du Bureau fédéral qui documenterait une prise de décision formelle sur ce point. Il semble s'agir de choix opérés *ad hoc* par les hiérarques de la FFF. Le problème de base, c'est-à-dire la concurrence des retransmissions en direct du dimanche après-midi n'avait pas fondamentalement évolué

¹ Le rapport du chef de chaîne de ce jour indique que seule la TVE relayait la retransmission de Paris-Bruxelles via Paris. Par contre, la rencontre France-Brésil intéressa l'ARD, la RAI, la TVE, les trois sociétés publiques de télévision suisse, la CLT et la société de radiotélévision yougoslave JRT.

depuis une décennie. Quelques mois avant la venue du Brésil à Paris, *France Football Officiel* publiait encore le « *Point de vue d'un modeste dirigeant* » sur les « *rappports incompréhensibles entre la FFF et la Télévision* ». ¹ Il plaidait évidemment pour la conclusion d'accords basés sur le respect des intérêts de la totalité des clubs de football, la cinquantaine de clubs comptant une équipe professionnelle et les 6 à 7 000 petits clubs qui formaient le vivier du football de demain.

Une autre évolution notable concernant la couverture des rencontres de l'équipe de France réside éventuellement dans le fait que, le dimanche 17 avril 1963, on écourta le JT de 20 heures, afin d'être en mesure de relayer l'intégralité de la rencontre - amicale - qui débutait à 20 heures 15 au *Kuip* de Rotterdam. De ce fait, le JT eut ce soir-là une durée inhabituellement courte de 13 minutes. Signalons qu'en dépit de l'expérience des services de la télévision néerlandaise, ladite retransmission fut affectée par un circuit téléphonique « *particulièrement mauvais* ». Celui-ci fut même interrompu pendant 18 minutes dont les dix premières minutes de la rencontre. Bien évidemment, comme l'on disposait de l'image et du son d'ambiance on décida de maintenir la retransmission jusqu'à ce que les services néerlandais eussent réglé le problème technique à l'origine de la panne.

I.2.1.2 Visibilité des autres sélections nationales

Au cours de l'année 1963, la tendance constatée précédemment d'un net reflux des relais en direct de rencontres amicales ou officielles proposées en Eurovision se confirme de manière drastique. En effet, la consultation des rapports de chef de chaîne permet de constater que la RTF ne se livra à cet exercice qu'en deux occasions. La première d'entre elles fut livrée par la rencontre Autriche-Italie du 9 juin 1963. La RTF devait en relayer la retransmission de la seconde mi-temps dans le cadre de « *Télé Dimanche* » de 17 heures 56 à 18 heures 43. La transmission des images fut affectée par une panne de relais survenue à Stuttgart, puis la rupture d'un câble coaxial en Autriche priva le public français des commentaires de Thierry Roland, envoyé spécial au stade du *Prater*, pendant les dix dernières minutes du reportage. Celles-ci défilèrent sur les petits écrans hexagonaux uniquement accompagnées par les rumeurs du stade captées par les micros d'ambiance.

La seule rencontre internationale sans participation française retransmise en direct et en intégralité fut le match de gala Angleterre-Reste du monde organisé à Wembley le mercredi

¹ Cf. J.A.B. « *Football-Télévision. Point de vue d'un modeste dirigeant* », *France Football Officiel* n° 867, 23/10/1962, p. 2.

23 octobre 1963 à l'occasion du centenaire de la *Football Association*. Pour les besoins de ses deux JT de la soirée, la RTF produisit un résumé de la rencontre en transférant les images de la BBC sur film par le procédé du kinescope. L'avant-veille, le JT de 20 heures avait diffusé un sujet d'avant-match présentant la sélection du Reste du monde.

Le dimanche 10 novembre 1963, un enregistrement magnétique de la seconde mi-temps de la rencontre Italie-URSS fut diffusé dans le cadre de « Télé Dimanche ».

En dehors des reportages évoqués ci-dessus, la consultation des conducteurs de JT ne laisse apparaître qu'une fois la mention explicite d'un sujet consacré à une rencontre internationale sans participation française. Il s'agissait du reportage sur Angleterre-B Brésil diffusé dans le JT de 20 heures du 8 mai 1963. On ne peut guère imaginer que le service des sports de la RTF n'ait pas proposé davantage de sujets d'actualité concernant le football international des sélections dans « Sports Dimanche ». On pense, par exemple, aux diverses étapes de la tournée européenne du Brésil. Les sommaires de cette émission n'apparaissant ni dans les rapports de chef de chaîne ni dans les annonces de programmes des magazines spécialisés, il nous aurait fallu visionner l'ensemble des archives de l'émission qui sont éventuellement conservées à l'INA pour le vérifier. Toutefois, pour notre étude, il ne semble pas inintéressant de constater que le football international, quand la France n'est pas partie prenante, a quasiment disparu des plages dominicales réservées aux « grands directs » et « migré » de la dernière partie des JT vers des émissions sportives de fins de week-end vouées à la récapitulation des résultats et à la diffusion de sujets courts.

I.2.1.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs

Au cours de l'année 1963, la Coupe d'Europe des clubs champions demeure la seule dont la RTF retransmet des rencontres en direct. Certes, la nouvelle formule de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe avec une finale disputée en un match unique était probablement plus attractive que celles retenues pour les deux premières éditions. Toutefois, au contraire de l'ARD, la RTF ne retransmet pas la large victoire obtenue par Tottenham contre l'Atletico Madrid à Rotterdam le 15 mai 1962. À l'automne, aucune manche de la réédition du duel Barcelone-HSV, qui se termina une fois encore au terme d'un match d'appui, ne sera diffusée en dépit d'une affiche prometteuse. Le 10 octobre 1963, le JT relata la victoire de l'Olympique Lyonnais face au club danois d'Odense dans un résumé d'une durée de 2'. C'est le seul sujet nommément consacré à l'épreuve dont nous avons retrouvé trace dans les conducteurs de JT de la RTF.

En confrontant le calendrier officiel de l'UEFA et les rapports de chef de chaîne archivés à l'INA, on constate que conformément aux habitudes prises, la RTF mêla des retransmissions en direct intégrales et des secondes mi-temps principalement en raison de la collision horaire du coup d'envoi et du JT de 20 heures. Ci-après un recensement tabellaire de ces rencontres :

| Date | Rencontre | Horaire |
|------------|--|-------------|
| 06/02/1963 | Quarts de finale aller Reims-Feyernoord | 20.30-21.19 |
| 13/03/1963 | Quarts de finale retour Feyernoord-Reims | 20.30-22.00 |
| 10/04/1963 | Demi-finale aller Feyernoord-Benfica | 21.07-21.58 |
| 22/05/1963 | Finale Benfica Lisbonne-Milan AC | 14.55-16.49 |
| 27/11/1963 | Huitièmes de finale aller Inter Milan-AS Monaco | 22.10-23.03 |
| 04/12/1963 | Huitièmes de finale retour AS Monaco-Inter Milan | 14.55-16.50 |

La trentaine de sujets traitant des divers tours de la Coupe d'Europe des clubs champions que nous avons pu recenser dans les conducteurs de JT montrent bien deux tendances qui vont s'affermir au cours des années 1960. D'une part, les rencontres disputées par les clubs français, le Stade de Reims et l'AS Monaco sont les seules à faire l'objet de sujets de présentation. Ce sont également les seules rencontres dont les résumés sont diffusés plus d'une fois. L'élimination de Reims malgré le match nul obtenu à Rotterdam sera même traitée dans les « Couloises de l'exploit » le 20 mars 1963. Ce reportage d'une dizaine de minutes n'était pas annoncé initialement dans le sommaire transmis aux magazines de programmes télévisés. Il semblerait donc que l'émotion, la déception engendrées par la défaite sportive d'une équipe dans laquelle jouaient encore des joueurs ayant participé à l'épopée de Suède aient motivé l'équipe des sports à modifier le contenu de l'émission. Par ailleurs, le parcours du Benfica Lisbonne, tenant du titre, retient plus particulièrement l'attention jusqu'à son accession en finale au printemps 1963, puisque ses deux matches contre le Dukla Prague en quarts de finale et Feyernoord en demi-finale sont traités dans le JT de la RTF. Le 15 avril 1963, un portrait de Eusebio intitulé « *La perle noire* » sera diffusé dans l'émission « Les sports » de 18 heures 35 à 18 heures 45. Le 15 mai 1963, une semaine avant la perte de son titre, le champion d'Europe sortant est présenté dans le cadre des « Couloises de l'exploit ». Dans cette même émission, la RTF avait déjà proposé un reportage d'une durée similaire sur le Milan AC le 20 mars 1963.

Aucune rencontre de gala opposant un club français à un adversaire étranger prestigieux ne fit l'objet d'une retransmission au cours de l'année 1963. En une demi-douzaine d'occasions, le service des sports se contenta d'alimenter les fins de JT avec le résumé d'une rencontre de ce type. Les téléspectateurs virent par exemple des résumés des parties organisées dans le cadre

du Tournoi de Paris dans les JT de 13 heures du 12 et du 14 juin 1963, respectivement Racing-Ujpest et Botafogo-Anderlecht, puis Racing-Botafogo.

I.2.1.4 Visibilité du football national des clubs

En 1963, « Télé Dimanche » diffusa des fins de rencontres à cinq reprises réparties entre le cycle des matches retours de la saison 1962-1963 et celui des matches aller de la suivante. Ci-après un tableau récapitulatif de ces retransmissions :

| Date | Rencontre | Horaire | Épreuve |
|-------------|------------------------|----------------------------|-----------------|
| 03/02/1963 | Reims-Toulouse | 15.51-16.44 | Championnat D1 |
| 24/02/1963 | AS Brest-AS Strasbourg | 14.56-15.50 | Coupe de France |
| 31/03/1963 | Monaco-Bordeaux | 15.35-15.48 15.57-16.49 | Championnat D1 |
| 20/10/1963 | Saint-Étienne-Reims | 16.08-16.55 | Championnat D1 |
| 24/11/1963 | Bordeaux-Saint Étienne | Non indiqué | Championnat D1 |

L'éventail des rencontres retenues appelle deux commentaires. D'une part, on remarque que la RTF tira profit du fait que le match d'appui nécessaire pour départager l'AS Brest et l'AS Strasbourg, deux clubs de Championnat de France Amateur se disputa sur un terrain neutre proche de la capitale, plus précisément à Versailles, pour couvrir l'intégralité de sa seconde période. Comme le football était totalement absent du sommaire de « Télé Dimanche » transmis aux magazines de programmes télévisés, tout porte à penser qu'il s'agissait sûrement d'une mesure décidée à court terme pour compenser le manque habituel de visibilité en direct du football amateur et de la Coupe de France avant sa finale. Les matches de Coupe de France étant disputés sur terrain neutre, il était très malaisé d'en solliciter la retransmission, car en dehors des plus grandes affiches peu d'entre eux faisaient le plein de spectateurs. À la liste des facteurs favorables au choix retenu, il faut ajouter la pause marquée par les clubs de l'élite en raison du calendrier international des sélections. En effet, il n'y eut pas de rencontres de Division 1 en cette fin de semaine qui précédait la réception de l'Angleterre au Parc des Princes dans le cadre des éliminatoires du Championnat d'Europe des nations.

La seconde observation qui s'impose, c'est évidemment le constat que toutes les rencontres de championnat partiellement retransmises en direct dans « Télé Dimanche » se disputaient en province. Cela traduisait avant tout l'efficacité accrue des services régionaux de la RTF et du réseau de transmission, mais également des changements de pratiques et l'envoi de plus en plus récurrent d'équipes de tournage restreintes hors les murs de la capitale pour couvrir des événements sportifs nationaux. Cette tendance est très nettement perceptible lorsque l'on

recense les sujets passés au JT et dont l'objet est explicitement indiqué.¹ En effet, nous avons retrouvé 81 références de sujets traitant de la Division 1. Dans ce lot, 62 références se rapportaient à des résumés de rencontres. La répartition entre les images tournées dans les arènes de la capitale et celles réalisés dans les stades de province documentent une évolution franche par rapport au constat que nous avons établi en ce domaine concernant la période 1950-1958. Ainsi, en 1963, à peine sept sujets concernant des matches disputés à domicile par les deux clubs parisiens pensionnaires de l'élite, le Stade Français et le Racing Club Paris sont diffusés dans les éditions du JT. Par contre, 55 reportages réalisés en province illustrent le déroulement du championnat dans le même cadre. Cette évolution s'accompagne dans les fiches signalétiques des sujets d'une diversification notable des informations concernant les supports et modes de transmission de celui-ci. Malheureusement, on repère souvent la mention « *non archivé* » figurant à proximité des indications « *Relais de Lille* », « *Relais de Strasbourg* », « *Relais de Marseille* » par exemple.²

La victoire de l'Olympique Lyonnais sur l'AS Monaco en finale de la Coupe de France fut retransmise en direct le 12 mai 1963 de 14 heures 54 à 17 heures 30. Le tiercé couru à Longchamp avait été enregistré sur bande magnétique *Ampex* et fut diffusé pendant la mi-temps d'une rencontre qui ne désigna pas son vainqueur durant les prolongations. Le traitement de l'évènement fut plutôt limité dans le cadre du JT, puisque la consultation des conducteurs permet de constater que le service des actualités n'intégra qu'un additif de 3' entre la fin du JT de 20 heures du 12 mai 1963 et l'apparition de Catherine Langeais, la speakerine chargée d'annoncer le programme de la soirée. Après la rencontre, on ne retrouve trace du même résumé de la rencontre d'une durée de 2' 15'' que dans le sommaire du JT de la nuit du 12 mai.

La finale fut rejouée le jeudi 23 mai 1963 devant une maigre assistance de 29 000 spectateurs et retransmise en direct de 15 heures 55 à 17 heures 45, ce qui n'était qu'à moitié étonnant un après-midi de semaine. Le résumé de la victoire finale de l'AS Monaco passé le soir même au JT de 20 heures et dans le JT de la nuit fut succinct. Il durait 1' 48''.

¹ Une certaine marge d'erreur est due au manque de rigueur des personnels chargés de la dactylographie des conducteurs. En effet, nous avons constaté de nombreuses inversions fâcheuses dans les intitulés des confrontations aller retour des compétitions européennes. Nous avons pu rectifier ces erreurs-là, mais il nous a été impossible de confronter les intitulés des sujets de JT et tous les calendriers de 20 saisons de championnat. Lors de la numérisation des documents d'archives à partir de la fin des années 1990, ce type d'erreurs n'a pu être purgé.

² Les discussions que nous avons menées avec des professionnels ayant exercé à Paris et en province durant ces années-là, notamment M. Charles Giraud qui était cameraman, nous amènent à penser que les problèmes d'archivages et de conservation étaient encore plus aigus dans les stations régionales que dans les institutions centrales de la RTF.

La consultation des conducteurs de JT indique que le football de Division 2 fut totalement absent des bulletins d'informations si des représentants de ce niveau n'affrontaient pas un club de l'élite dans le cadre de la Coupe de France.

Le JT traita régulièrement « l'affaire Kopa ». S'étant insurgé contre le statut des joueurs français, bien que professionnels au contraire de la RFA, Raymond Kopa avait publié dans *France-Dimanche* un article dans lequel il affirmait que « *les joueurs étaient des esclaves* ». ¹ En outre, il était en profonde mésentente avec le sélectionneur Georges Verriest, ce qui culmina dans la suspension du joueur pour avoir refusé de rester en sélection lors de son rappel pour le match contre la Bulgarie en octobre 1963. Les cinq sujets diffusés dans le cadre du JT du 30 juillet au 9 novembre 1963, jour de son jugement, scandent les diverses étapes de cette rupture du meilleur joueur français de l'époque avec le onze national. En dépit du battage médiatique fait autour de cette affaire, le service des sports n'y consacra pas de reportage dépassant ce format, dans le cadre des « Couloirs de l'exploit » par exemple.

I.2.2 Analyse de l'offre RTF-ORTF 1964

I.2.2.1 Visibilité de l'équipe de France

En 1964, le calendrier du onze national ne comptait que cinq dates, mais celles-ci comportaient de forts enjeux sportifs. En effet, seule la dernière rencontre de l'année, un déplacement à Bruxelles le mercredi 2 décembre 1964, ne relevait pas d'une compétition internationale. Toutefois, son intérêt n'était pas négligeable et reposait essentiellement sur la rivalité sportive traditionnelle liant les deux sélections, qui s'affrontaient quasiment chaque année. La retransmission depuis le stade du Heysel ne fut que partielle. Le coup d'envoi ayant été fixé à 19 heures 30, la première mi-temps débordait sur les horaires du JT de 20 heures. Donc, on ne relayait les images de la RTB qu'à partir du début de la seconde mi-temps à 20 heures 30. Au moment de la prise d'antenne, la France n'était menée que par 1-0 après le but de Van Himst à la 16^{ème} minute. Le doublé de Vermeyen réalisé dans le dernier quart d'heure transforma la défaite en déroute. Aucun résumé de cette rencontre ne fut diffusé ultérieurement dans le cadre d'un JT.

Disputées respectivement le samedi 25 avril 1964 et le samedi 23 mai 1964, les deux rencontres France-Hongrie et Hongrie-France comptaient pour les quarts de finale du

¹ Cf. THÉBAUD, François, « Le mot esclave », *Miroir du football* n° 46, sept. 1963.
Cf. THÉBAUD, François, « La Ligue a peur du tribunal civil », *Miroir du football* n° 47, oct. 1963.

Championnat d'Europe des nations organisés selon la formule des matches aller-retour. Programmés l'après-midi, rien ne s'opposait à leur retransmission en direct et en intégralité. La couverture des deux événements par le JT appelle deux remarques. Le 25 avril, elle avait été complète. La retransmission en direct avait été précédée par un court reportage dans le JT de la nuit du vendredi 24 avril relatant l'arrivée des joueurs hongrois à Paris et leur découverte du stade olympique de Colombes. Le lendemain, à moins de deux heures du coup d'envoi, le JT de 13 heures du 25 avril donnait la parole à deux dépositaires du jeu de l'équipe de France : Lucien Muller et Nestor Combin. Après la retransmission en direct, le coup d'arrêt marqué dans la progression de l'équipe de France par la quatrième défaite, concédée en autant de rencontres face aux Magyars depuis 1945, amena le service des sports à dépasser le format du résumé factuel de match. Une « édition spéciale » fut programmée de 20 heures 20 à 20 heures 27, « en additif » au JT proprement dit. Elle comprenait un résumé de la rencontre filmé en 16 mm en recourant à la technique du kinescope et un commentaire donné en plateau par Georges De Caunes et Thierry Roland. Le titre de l'émission, évidemment non annoncée dans les magazines de programmes, était dicté par les circonstances : « Où en est le football français après France-Hongrie ? » Un mois plus tard, avant une nouvelle défaite subie au *Nepstadion* de Budapest, qui allait définitivement sceller l'élimination du onze tricolore, le service des sports programma une autre « édition spéciale » animée par Thierry Roland en additif au journal de 20 heures du mardi 19 mai, c'est-à-dire la veille du départ de la sélection nationale pour la capitale hongroise. La veille du match, seul le JT de la nuit traita le sujet en se contentant d'user de diapositives pour illustrer les propos tenus en plateau par le présentateur. Le lendemain, on réalisa un sujet de 2' 43'' en kinescope en exploitant les images relayées en Intervision par la télévision hongroise. Le commentaire fut produit en cabine à Paris par François Janin. En raison de la mauvaise qualité de la transmission téléphonique depuis la Hongrie, les commentaires originaux de Thierry Roland n'étaient pas exploitables. Ce résumé ne fut diffusé que dans le cadre des JT de la soirée du 23 mai et ne figurait pas au sommaire des JT dominicaux du lendemain.

À l'automne suivirent deux matchs comptant pour les éliminatoires de la *World Cup* 1966. Le premier d'entre eux, un déplacement au Luxembourg le dimanche 4 octobre 1964, fut le seul match de l'équipe tricolore à ne pas bénéficier d'une couverture en direct, au moins partielle. Il ne fit pas davantage l'objet d'un sujet d'avant-match et le résumé de la rencontre ne fut diffusé que dans le cadre de « Sports Dimanche ». Plusieurs facteurs expliquent ce fait. D'une part, l'absence d'incertitude, de suspense quant à l'issue de la partie ne plaidait pas pour sa retransmission en direct et en intégralité. La sélection luxembourgeoise ne constituait plus un

obstacle sérieux, aussi prévoyait-on qu'au bout d'un match à sens unique la victoire des Bleus relèverait de la simple formalité. Par ailleurs, une des courses hippiques les plus prestigieuses du monde se déroulait à la même heure à Longchamp : le Grand Prix de l'Arc de Triomphe.¹ Selon le rapport du chef de chaîne établi ce jour-là pour la 1^{ère} chaîne, Léon Zitrone prit l'antenne à 15 heures 27 pour la rendre à 16 heures 55, la retransmission de la course proprement dite ayant débuté à 16 heures 20. La consultation du rapport de chef de chaîne concernant la 2^{ème} chaîne surprend quelque peu, on n'y trouve aucune trace du match officiel de l'équipe de France, mais l'indication qu'un enregistrement magnétique de la rencontre de Division 1, Limoges-Red Star, a été diffusé de 18 heures 46 à 19 heures 33. Les renseignements concernant l'origine du sujet, réalisé par une équipe de Bordeaux, confirment la « montée en puissance » des stations régionales de la RTF. Elles seront sollicitées de manière croissante pour la couverture du football national des clubs.

La réception de la Norvège le mercredi 11 novembre 1964 fut « préparée » par la diffusion dans les deux JT vespéraux de la veille d'un sujet présentant la composition, les espoirs et les atouts de l'équipe de France. Le résumé de la rencontre ne fut intégré qu'au sommaire du JT de 20 heures du mercredi 11 novembre. Celui-ci était largement accaparé par des reportages consacrés aux cérémonies de commémoration de l'Armistice de 1918.

La dernière retransmission d'une performance de l'équipe de France au cours de l'année 1964 fut celle d'une rencontre d'entraînement face à l'équipe de France espoir le dimanche 27 décembre 1964. Il s'agissait d'un différé qui n'avait d'autre vocation que de meubler une plage horaire souvent occupée par des secondes mi-temps de rencontres de division 1 retransmises en différé sur la 2^{ème} chaîne. Le coup d'envoi fut donné au Parc des Princes à 15 heures, le différé de la rencontre passa à l'antenne de 18. 46 à 19.33, un horaire de diffusion respecté de manière presque rituelle dans le cas des rencontres de championnat.

I.2.2.2 Visibilité du football international des sélections

Au contraire du ZDF, qui diffusa par exemple un reportage en différé de la finale Espagne-URSS le dimanche 21 juin 1964 alors que la RFA n'avait pas pris part à la compétition, la RTF se désintéressa complètement du Championnat d'Europe des nations dès que l'équipe de France en fut éliminée. La consultation croisée des conducteurs de JT et des rapports de chefs de chaîne aboutit même au surprenant constat que durant toute l'année 1964, les rencontres

¹ Le rapport de chef de chaîne ne mentionne pas moins de dix sociétés publiques de télévision qui relayèrent en direct les images de la course à partir de 16 heures 20 : BBC, EIRE, RTB, BRT, NTS, ARD, SRG, SSR, TSI, RAI.

internationales sans participation française avaient quasiment déserté les petits écrans hexagonaux. En tout cas, nous n'avons pu retrouver la moindre référence à ce type de rencontres dans les conducteurs de JT. Nous n'en avons pas trouvé davantage dans les rapports de chef de chaîne concernant les journées susceptibles d'être retenues pour l'organisation de rencontres internationales ou correspondant aux dates du calendrier officiel des éliminatoires et de la phase finale du Championnat d'Europe des nations. Il en fut de même pour les dates des éliminatoires de la *World Cup* 1966 qui débutèrent à l'automne 1964. Bien entendu, cette observation doit être considérée avec toute la circonspection de rigueur, car, répétons-le, il est rare que le sommaire de « Sport Dimanche » soit présenté de manière détaillée dans les programmes des magazines spécialisés ou dans les rapports de chef de chaîne. Il se peut que les images animées concernant le football des sélections aient été confinées au milieu du tout venant des résultats sportifs dominicaux. Néanmoins, le phénomène est bien trop flagrant pour ne pas amener l'observateur à s'interroger quant aux motivations ayant conduit le service des sports à renoncer non seulement aux relais de retransmissions proposées en Eurovision, mais également aux résumés diffusés par les autres sociétés publiques de télévision pour alimenter les JT et émissions sportives des partenaires européens. Était-ce le fruit d'un désenchantement vis-à-vis de la propre sélection nationale ? Était-ce le signe d'une perte définitive de prestige des rencontres dites « amicales » ? Était-ce une conséquence corollaire du lancement de la deuxième chaîne qui amena les journalistes sportifs à officier sur les deux chaînes et à se polariser sur la couverture du football national pour développer la coopération du service des sports avec les stations régionales de la RTF ? La consultation attentive de la presse sportive, des chroniques « télévision » de *L'Équipe*, de la pléthorique revue de presse entièrement numérisée à partir de 1963 ne nous a pas éclairé à ce sujet. Nous n'avons trouvé aucun article de presse déplorant la disparition de ce type de sujets de JT ou de celles des retransmissions Eurovision concernant des rencontres opposant des sélections étrangères. L'entretien que nous avons mené avec Pierre Cangioni, qui rejoignit le service des sports après la fin de la période chronologique retenue pour notre étude, nous inciterait à penser que ce choix ne fut pas précédé d'un débat mémorable, mais le fruit de décisions apparemment anodines, prises au fil des jours et dans le souci immédiat d'alimenter l'antenne. De la consultation des conducteurs de JT et des rapports de chef de chaîne de la première moitié des années 1960 naît également l'impression que le succès populaire croissant des compétitions européennes des clubs reposait non seulement sur la tension dramatique intimement liée à l'adoption d'un système à élimination, mais également sur le fait que les clubs qualifiés devenaient *ipso facto* les représentants du football national dont ils

étaient issus.¹ On peut donc se poser la question suivante : La télévision restait-elle vraiment « une fenêtre ouverte sur le monde » du football international à travers les résumés et retransmissions de rencontres opposant des clubs emblématiques dans le cadre des compétitions européennes ?

I.2.2.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs

En raison de l'élimination de l'AS Monaco face à l'Inter de Herrera à la fin de l'année 1963, il n'y eut que deux retransmissions en direct de rencontres de Coupe d'Europe des clubs champions au printemps 1964. La première se déroula le jeudi 13 février 1964 à Milan et opposait le Milan AC, tenant du titre, au Real Madrid, détenteur du record de victoires dans l'épreuve. Les Madrilènes l'avaient emporté sur le score de 4-1 au match aller à *Santiago Bernabeu*. La course poursuite dans laquelle devaient se jeter les Lombards pour refaire leur retard promettait un match à suspense. Comme la plage horaire retenue de 15 heures 25 à 17 heures 17 n'entraînait en conflit ni avec les activités des clubs ni avec la diffusion des JT, ce ne furent pas moins de 13 sociétés publiques de télévision européennes qui relayèrent la mise en images de ce « duel de titans » réalisé par la RAI.²

Aucune autre rencontre, pas même la finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe dont l'Olympique Lyonnais avait pourtant été demi-finaliste, n'eut les honneurs du direct avant la finale opposant l'Inter Milan au Real Madrid au stade du *Prater* à Vienne le 27 mai 1964. Comme le coup d'envoi avait été fixé à 19 heures 30, la RTF frustra les amateurs de football et ne prit le relais de la réalisation Eurovision de l'ÖRF qu'à partir de 20 heures 40, c'est-à-dire 10 minutes après le coup d'envoi de la seconde mi-temps. Une « édition spéciale d'une durée de 4' 30'' », une nécrologie de Nehru décédé le jour même, fut ajoutée à l'édition initialement prévue du JT. De la consultation du conducteur, on retire inmanquablement le sentiment que les responsables du service des informations de la RTF faisaient vraiment peu de cas de l'évènement majeur du calendrier international du sport le plus populaire. Certes, on peut comprendre que les débats sur la réforme du statut de la télévision constituaient un sujet de prime importance qui touchait le cœur de la vie

¹ Évidemment, cette remarque doit être nuancée dans le cas des championnats marqués par une très forte rivalité entre des clubs jouant constamment les premiers rôles. On pense immédiatement à la rivalité opposant le Real Madrid au FC Barcelone, les Rangers au Celtic Glasgow ou les grands clubs milanais ou turinois.

² Outre la RTF, la liste se composait des sociétés de télévision suivantes : CLT, ZDF, TVE, RTP, RTB, BRT, NTS, ÖRF, DSR, SRT, TSI, JRT.

institutionnelle du pays.¹ On comprend tout aussi aisément qu'il ne fallut pas moins de huit minutes à la journaliste politique Danielle Brehm pour rendre compte de l'exposé du projet de loi présenté le même jour par le ministre Alain Peyrefitte à l'Assemblée nationale et des réactions de l'opposition.² Mais dès lors, on ne peut que s'étonner que celui-ci fût placé en toute fin de JT. En effet, il fut précédé par la diffusion de sujets plus ou moins triviaux, qui n'était absolument pas prescrite par l'urgence de l'information qu'ils recélaient. Il y eut notamment un sujet de 2' 05'' sur un élevage de chiens sauveteurs, un autre de 1' 40'' sur des violentes bagarres déclenchées dans les tribunes d'un stade de Lima par une décision contestée de l'arbitre, un sujet de quasiment 2' acheté à *United Press* et relatant une déclaration belliciste concernant le Vietnam faite par le futur candidat républicain à la présidence américaine, Barry Goldwater et pour finir un reportage sur la reconstitution orchestrée par le procureur du roi de Namur dans le cadre de l'enquête liée à « l'affaire Longpré ».³ Finalement, pourquoi la RTF ne procéda-t-elle pas au minimum à la diffusion de la rencontre en différé sur la deuxième chaîne en fin de soirée ? Elle avait déjà réalisé cinq fois cette opération grâce à la rapidité de traitement autorisée par l'*Ampex* pour couvrir des secondes mi-temps de rencontres de championnat en différé au plus près du coup de sifflet final. La comparaison avec la couverture du même événement proposée par l'ARD et le ZDF livre en l'occasion un contraste saisissant concernant la place revenant au sport en général et plus particulièrement au football dans les grilles de programmes télévisés des deux côtés du Rhin. Rappelons que le ZDF déplaça l'horaire des informations pour les diffuser à la mi-temps de la finale de Vienne et qu'il retransmit celle-ci en intégralité. L'ARD en proposa un long reportage en fin de soirée. Dégageons d'ores et déjà une tendance constante qui gardera une validité pérenne durant la période retenue pour notre thèse. Tant la « Tagesschau » de l'ARD que le JT « Heute » du ZDF étaient pour grande part basés sur des nouvelles lues en plateau par le présentateur devant un fond image produit par projection diapositive. Cette manière de présenter l'information, selon Pierre Sabbagh, ne répondait ni à l'attente ni aux

¹ La prise de parole des ténors de l'opposition, Maurice Faure, André Chandernagor, Maurice Escande, les répliques virulentes de François Mitterrand à chacune des piques adressées par Peyrefitte au ministre de l'Information qu'il avait été, montrent que six ans après le retour au pouvoir du général De Gaulle, personne dans l'hémicycle n'était dupe des véritables objectifs de la réforme statutaire de la télévision. Loin de solder les comptes d'une période caractérisée par la censure jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie et un traitement de l'information très critiqué en raison de son manque d'indépendance politique, la réforme était placée sous le signe d'un bon mot que les journaux de l'époque prêtaient au général De Gaulle : « L'opposition a la presse, moi, j'ai la RTF ». Ce contexte politique n'est pas sans importance pour l'étude qui nous intéresse en premier lieu. En effet, on ne peut vraiment comprendre certaines initiatives et le style de négociation d'un Raymond Marcillac qu'en sachant qu'il s'agissait d'un « gaulliste engagé », proche des premiers cercles du pouvoir.

² Pour un compte-rendu succinct desdits débats, cf. BROCHAND, Christian, *op. cit.*, 1994, pp.116-119.

³ Marie-José Longpré, une mère de famille belge, fut accusée d'avoir jeté vivant dans la Sambre son fils Pierre, un bébé de dix-sept mois, le 12 avril 1963. Le procès en cour d'assises à Namur s'était ouvert le 18 avril 1964.

moyens du public. En France, la suppression des hommes-troncs fut envisagée dès 1960. On tentera l'expérience à partir d'octobre 1961. La formule montra ses limites au fil des mois, et sous la direction de Marcillac, passé des sports aux informations en avril 1963, une nouvelle réforme du JT fut appliquée. L'objectif officiel était de rendre le JT plus dynamique, plus objectif en accordant la primauté à l'image animée. En 1964, les sujets filmés étaient en général moins nombreux dans les JT allemands que dans ceux de la RTF. Les analyses, les débats, les enquêtes et les reportages étaient diffusés dans des émissions thématiques prévues à cet effet. Surtout, la durée des bulletins d'informations étaient écourtée sans états d'âme pour les besoins du direct. Très souvent, les JT ouest-allemands ne comportaient absolument pas de volet « magazine ». Dans les occasions, tels les jours de grands directs, on perçoit donc dans les pratiques de la RTF et de l'ORTF une sacralisation persistante de l'horaire et du format du JT à laquelle la 1^{ère} chaîne, comme nous le verrons en détail ultérieurement, ne dérogera régulièrement que pendant la *World Cup* 1966. En effet, la 1^{ère} chaîne amputera encore les finales de la Coupe d'Europe des clubs champions de 1966 et de 1969 pour cause de collision horaire avec le JT. Quant aux finales de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, celles de 1964, 1965 et 1966 furent complètement invisibles, l'horaire de diffusion de celles de 1967 et de 1969 débordant sur celui du JT de 20 heures, on n'en vit que les secondes mi-temps. Le brillant parcours de l'Olympique Lyonnais, vainqueur logique en quarts de finale du HSV d'Uwe Seeler, lui valait les sympathies du public français, car aucune équipe depuis Reims en 1959 n'avait réussi à se qualifier pour une demi-finale de compétition européenne. Or, seule la seconde mi-temps du match remporté 2-0 face à l'équipe hanséatique le mercredi 18 mars 1964 fut retransmise en direct de 21 heures 30 à 22 heures 21. La seconde mi-temps du match aller à Hambourg fut enregistrée sur bande magnétique et diffusée en différé le 4 mars 1964 de 22 heures 22 à 23 heures 12. Aucune des rencontres opposant l'OL au Sporting de Lisbonne en demi-finale ne bénéficia de la moindre couverture en direct. Pour le match retour dans la capitale portugaise le mardi 21 avril 1964 et le match d'appui disputé à Madrid le 5 mai suivant, la RTF invoqua le désintérêt de la TVE à relayer ou à réaliser lesdites retransmissions pour justifier l'absence de direct. Mais pour la première manche disputée à Gerland le mercredi 8 avril, il n'y avait pas d'autres explications que le désintérêt du service des sports ou son impuissance à obtenir un chamboulement de « *l'ordre sacro-saint des programmes annoncés* ». ¹ Le résumé de cette rencontre ne passa en conclusion du JT de 13 heures que le surlendemain.

¹ « Lyon et le football français » -Lettre d'un lecteur lyonnais en colère, *France Football* n° 946, 28/04/1964, p. 15.

À l'automne, les téléspectateurs assistèrent à l'élimination sans gloire de l'ASSE par le champion de Suisse, La Chaux-de-Fonds. Le mercredi 9 septembre 1964, ils purent suivre en direct la seconde mi-temps du match aller à Geoffroy Guichard de 18 heures 55 à 19 heures 38. Le match se termina sur un score nul 2-2. Une semaine plus tard, les supporters des Verts qui ne crurent pas les radioreporters sur parole, purent se convaincre de l'élimination de leur équipe favorite en regardant la retransmission en différé de la seconde mi-temps de cette rencontre décisive. L'enregistrement magnétique des images transmises depuis la Suisse fut diffusé de 22 heures 46 à 23 heures 33. L'élimination au premier tour de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe de l'Olympique Lyonnais par le FC Porto ne bénéficia d'aucune couverture sur les ondes de la RTF. On ne trouve aucune trace d'une retransmission ou d'un sujet de JT dans les archives numérisées de l'INA.

Après consultation des conducteurs de JT disponibles de l'année 1964 le constat s'impose que le service des informations ne diffusa pas plus de 9 sujets explicitement consacrés à une rencontre relevant de l'une des compétitions européennes des clubs. Si l'on en déduit ceux qui concernaient les clubs français, deux sujets sur l'opposition Lyon-Lisbonne, un sur la défaite des Verts à la Chaux-de-fonds, il ne reste guère que quatre références de sujets consacrés à l'ensemble des compétitions européennes de clubs. En poussant l'analyse, on se rend compte que ce lot comporte des rediffusions du même sujet dans deux JT qui se suivent le même jour. Et surtout, le Real Madrid est à chaque fois l'un des protagonistes. Le 30 janvier 1964, le JT diffuse un sujet sur le réveil du Real à l'approche des quarts de finale de la Coupe d'Europe. Comme le match du 13 février à Milan se disputait l'après-midi, on diffusa dans le journal du 20 heures et dans celui de la nuit du même jour un résumé autoproduit en transférant par la technique du kinescope la retransmission relayée de la RAI. Le 27 mai, au soir de la défaite des Madrilènes face à l'Inter d'Herrera, on fit de même mais en recourant à l'*Ampex*. On repassa ce même sujet le lendemain en conclusion du JT de 13 heures. Finalement, le dernier sujet de l'année concernant une rencontre de Coupe d'Europe diffusé dans le cadre du JT de 13 heures du 7 décembre 1964 fut le résumé du match nul 2-2 obtenu par le Real à Prague cinq jours auparavant. Sur la demi-douzaine de résumés de matches de gala diffusés dans le cadre du journal, trois concernent des parties disputés par le Real.

Les deux rencontres disputées en Europe, le 23 septembre 1964 à Milan et le 26 à Madrid pour le match d'appui, par l'Inter Milan pour conquérir la Coupe Intercontinentale face à l'équipe argentine d'Independiente sont complètement occultées par la RTF.

En dépit du caractère fastidieux des vérifications qu'exige l'analyse entreprise ci-dessus, nous avons la faiblesse de penser qu'elle documente de manière plutôt limpide qu'en dépit des

facilités offertes par les échanges Eurovision et les progrès de la technologie, la couverture du football européen des clubs par le service des sports de la RTF se caractérisait avant tout par son manque d'ambition et ne pouvait constituer une compensation pour la perte de visibilité du football international des sélections au cours de cette année.

I.2.2.4 Visibilité du football national des clubs

La consultation des rapports de chef de chaîne confirme la poursuite des retransmissions partielles de rencontres de championnat dans le cadre de l'émission « Télé Dimanche » généralement présentée par Simone Garnier depuis le départ de Marcillac à l'Information. Comme les diverses retransmissions en direct programmées par la 1^{ère} chaîne avaient des caractéristiques similaires, nous avons opté pour une présentation tabellaire :

| Date | Rencontre | Horaire |
|-------------|---------------------------------|----------------|
| 05/01/1964 | Lens-Monaco | Non indiqué |
| 12/01/1964 | USVA-Quevilly (Coupe de France) | 15.43-16.14 |
| 22/03/1964 | Lyon-Lens | 15.48-16.45 |
| 12/04/1964 | Lens-Rennes | 15.49-16.47 |
| 27/09/1964 | Toulon-Bordeaux | 15.47-16.42 |
| 08/11/1964 | Football à Bordeaux | Non indiqué |

On note donc un net reflux de cette offre à partir du lancement de la 2^{ème} chaîne en avril 1964, ce qui constitue une différence fondamentale avec la situation prévalant en RFA lorsque le ZDF commença ses émissions. En effet, les programmes de la 2^{ème} chaîne qui restèrent embryonnaires tout au long de sa première année d'activités firent la part belle aux rediffusions de feuilletons dont on avait acquis les droits. Le sport ne jouait qu'un rôle très secondaire. En fait, on constate une répartition des rôles entre les deux chaînes qui était très éloignée de l'esprit de concurrence que l'on perçu en RFA, notamment au travers des doublons de programmation. Cette situation s'explique avant tout par les modèles différents d'organisation retenus pour l'institution télévisuelle dans chacun des deux pays. En France où prédominait la logique administrative centralisatrice, les deux chaînes relevaient du même budget et de la même voie hiérarchique. Cela explique que dans un premier temps, des journalistes sportifs comme Thierry Roland officièrent sur les deux chaînes.

Dans les archives numérisées de l'INA, le premier rapport de chef de chaîne concernant une émission expérimentale sur la deuxième chaîne date du 9 janvier 1964. La présentation officielle de la 2^{ème} chaîne fut célébrée le 18 avril 1964. Il n'y avait aucune émission de sport prévue dans la grille de programme. On chercherait en vain une retransmission en direct, d'un

évènement sportif même sous la forme d'un relais Eurovision, dans les programmes proposés par la 2^{ème} chaîne au cours de sa première année d'existence, une différence supplémentaire qui la distinguait du ZDF. Le lancement de la 2^{ème} chaîne permit à la RTF de donner satisfaction aux autorités du football en répondant favorablement à deux revendications qu'elles avaient émises de longue date concernant la couverture télévisée du championnat de France. En proposant régulièrement des différés de secondes mi-temps de rencontres de Division 1 ou de Coupe de France après le coup de sifflet final des rencontres amateurs, la RTF, puis l'ORTF faisaient œuvre de propagande en faveur du football sans nuire aux recettes, car, bien entendu, les rencontres sur lesquelles elles jetaient leur dévolu ne faisaient jamais l'objet d'une annonce dans les magazines de programmes télévisés. On peut déduire de l'absence de polémiques engendrée par cette pratique que l'on se gardait bien de les annoncer à l'antenne lorsque cela pouvait encore amener des spectateurs à s'abstenir de se rendre au stade. Lorsque l'on procède à l'analyse de la liste des différés programmés le dimanche après-midi durant la première année d'activité de la 2^{ème} chaîne, on observe facilement que l'exploitation des moyens techniques disponibles, surtout l'*Ampex*, et le développement des stations régionales permettent de montrer régulièrement des rencontres qui se déroulaient hors de la capitale. Ce fut sûrement la contribution majeure de la 2^{ème} chaîne à l'amélioration de l'offre télévisée de football de la RTF au cours de sa première année d'existence.

Ci-après les rencontres ayant fait l'objet d'une retransmission en différé sur cette antenne au cours de l'année 1964 :

| Date | Rencontre | Horaires |
|-------------|---|-----------------|
| 19/04/1964 | Bordeaux-Nantes en demi-finale de Coupe de France | 18.46-19.33 |
| 26/04/1964 | LOSC-FC Metz | 18.46-19.29 |
| 03/05/1964 | Racing Paris-Stade Français | 18.46-19.34 |
| 17/05/1964 | Reims-Lens | 18.46-19.33 |
| 31/05/1964 | Racing Paris-OGC Nice | 18.46-19.32 |
| 07/06/1964 | Racing Paris-FC Rouen | 18.46-19.32 |
| 20/09/1964 | Stade Français-ASSE | 18.46-19.33 |
| 27/09/1964 | USVA-Angers | 18.46-19.31 |
| 04/10/1964 | Limoges-Red Star | 18.46-19.33 |
| 11/10/1964 | Monaco-Lyon | 18.46-19.32 |
| 25/10/1964 | ASSE-Lyon | 18.46-19.35 |
| 01/11/1964 | Nîmes-Stade Français | 18.45-19.35 |
| 22/11/1964 | USVA-ASSE | 18.46-19.30 |
| 06/12/1964 | Stade Français-Rennes | 18.46-19.38 |

La couverture télévisée de la Coupe de France ne se distingua pas de celles des années précédentes si l'on fait abstraction de la retransmission en différé de la demi-finale qui

inaugura la liste présentée dans le tableau ci-dessus. On recense au moins un sujet de JT par tour de compétition. Comme chaque année depuis 1952, la finale est retransmise en direct le 10 mai 1964. Il n'y eut que 32.777 spectateurs payants pour assister à la victoire de l'Olympique Lyonnais face aux Girondins de Bordeaux. Le sujet d'avant-match fut ajouté sous forme « d'édition spéciale » au JT de 20 heures de la veille. Cette émission d'une durée de 7' commentée par Thierry Roland présentait l'affiche de la finale. D'après la mention marginale indiquant le recours à du matériel filmique produit en 16 mm, ce dut être une émission essentiellement basée sur une rétrospective du parcours des deux finalistes à laquelle on aura probablement intégré les images des matches dont on disposait. La couverture en direct de la finale fut suivie d'une diffusion d'un sujet dans le JT de la nuit du 10 mai et par des images de la réception de l'équipe lyonnaise à l'Hôtel de ville de la capitale des Gaules dans le JT de 20 heures du lendemain.

Un portrait de l'attaquant vedette de l'OL, Nestor Combin, fut le seul reportage concernant le football qui fut inséré dans un numéro des « Couloises de l'exploit » au cours de l'année 1964. Initialement présenté dans le numéro du 20 mai, ce sujet fit l'objet d'une rediffusion dès le mois suivant, c'est-à-dire le 17 juin 1964.

Signalons pour conclure cette analyse de la couverture du football hexagonal par le service des sports de la RTF, qu'une « Édition spéciale » consacrée à la réforme du football français fut jointe en additif au JT de 20 heures du 22 septembre 1964. La durée de l'émission, douze minutes, exclut qu'elle pût fournir le cadre à une enquête de fond ou un débat contradictoire de référence.

I.2.3 Analyse de l'offre de football télévisé ORTF 1965

I.2.3.1 Visibilité de l'équipe de France

L'année 1965 était toute entière placée sous le signe des éliminatoires de la *World Cup* 1966 que le onze national avait bien entamés en gagnant contre le Luxembourg et la Norvège à l'automne 1964. Les quatre rencontres relevant de la compétition majeure de la FIFA et les deux rencontres amicales disputées par l'équipe de France furent toutes retransmises en direct et en intégralité. Le déplacement en Norvège le mercredi 15 septembre 1965 fit même l'objet d'une retransmission unilatérale de la Télévision norvégienne (NRK) à destination de la France, aucun autre pays de l'Eurovision n'étant intéressé par le relais de cette rencontre. À

première vue, ce constat semblait traduire la satisfaction de l'une des revendications principales de la RTF depuis les débuts du direct en 1952.

Depuis son arrivée au service des sports en 1958, Raymond Marcillac avait fait de cette « certaine idée » de la visibilité de l'équipe de France, qui n'était pas que la sienne, le principal angle d'attaque de sa stratégie pour obtenir des images de football à bon compte :

« Il n'y avait qu'un point sur lequel je m'étais montré intransigeant : l'autorisation de retransmettre tous les matches internationaux disputés par l'Équipe de France. Je soutenais que celle-ci était l'aboutissement de la politique des dirigeants de la Fédération. Elle représentait, me semble-t-il, le football de notre pays et appartenait donc comme telle à la nation, et puisqu'il existait un moyen de montrer en action cette équipe de France, partout où elle se produisait, grâce à la Télévision, tous les amateurs de football avaient le droit de la voir, de la juger et ainsi de se faire une opinion sur la politique suivie par les dirigeants. »¹

Le sentiment qui sous-tendait le propos de Marcillac n'était pas typiquement français. Les nombreux extraits de presse vilipendant les refus de retransmission du DFB que nous avons cités dans notre deuxième chapitre le prouvent à foison. Toutefois, si l'on tient compte de la date de parution de son ouvrage, c'est-à-dire en 1963, un an après une Coupe du monde dont l'équipe de France fut absente et trois ans après le fiasco des JO de Rome, il est tentant, et pas complètement infondé, d'établir des parallèles entre les attaques implicites des responsables fédéraux que contient le passage ci-dessus et celles dont le général De Gaulle était coutumier, notamment à l'encontre de l'opposition parlementaire ou du système de la IV^{ème} République. Dans son domaine d'activités, Marcillac se sentait, lui aussi, investi d'une mission de rénovation et d'action au service de la grandeur de la France.

Or, les statistiques des rencontres disputées par la sélection nationale depuis la Coupe du monde en Suède étaient éloquentes en ce qui concerne le taux de remplissage du Stade olympique de Colombes, du Parc de Princes et même du Stade Vélodrome à Marseille, où l'on accueillit le modeste Luxembourg en 1965. Jamais l'équipe de France, même auréolée de sa troisième place en Coupe du monde, ne joua à guichets fermés et, très souvent, ce furent moins de 30 000 Parisiens qui se déplacèrent pour la soutenir.

Selon Pierre Delaunay, ce phénomène s'inscrivait dans un contexte général de recul durable du nombre moyen de spectateurs pour les matches de championnat et confortait les responsables fédéraux dans leur conviction que la télévision en direct des rencontres de

¹ Cf. MARCILLAC, Raymond, QUIDET, Christian, *op. cit.*, 1963, pp. 172-173.

football était nocive pour les recettes aux guichets.¹ Pour preuve tangible de son civisme et de l'iniquité des attaques dont elle était l'objet, Delaunay rappelait que la FFF cherchait dorénavant exclusivement des dates en semaine pour programmer les rencontres de l'équipe de France. Compte tenu de la durée légale hebdomadaire du travail, cette démarche équivalait déjà en soi à renoncer à une partie non négligeable du public potentiel. Si elle n'y parvint pas toujours, c'était en raison des exigences des fédérations étrangères. Pierre Delaunay citait notamment l'exemple de la rencontre contre la Yougoslavie du 18 avril 1965 à Belgrade, que la FFF avait souhaité programmer le samedi 17 avril, un choix refusé par la fédération yougoslave. Après les périodes de tension, qui avaient marqué ses rapports avec la RTF depuis la seconde moitié des années 1950, l'acceptation de la retransmission intégrale et en direct de ce match décisif disputé à l'extérieur un dimanche après-midi était censée démontrer à quel point la fédération était prête à œuvrer en faveur d'une meilleure compréhension des intérêts réciproques du football et de la télévision. Dans la stratégie discursive de Delaunay, on décèle également un argumentaire adressé au monde du football amateur, qu'il convenait de rassurer plus que jamais. Il fallait éviter de laisser se répandre l'impression que la fédération avait en quelque sorte capitulé devant la force tout en ayant eu « la loi » pour elle :

« Ce qui a paru assez grave en France, c'est l'exigence exorbitante qui est née dans certains milieux selon laquelle les grands matches, notamment internationaux, étaient un bien commun et que, par conséquent, la Fédération n'était pas en droit de s'opposer à leur retransmission, naturellement en direct. »

Cette attaque à peine voilée en direction de certains responsables de la télévision, tels Raymond Marcillac, usait des mêmes « ficelles » que les critiques de ce dernier à l'encontre des dirigeants fédéraux. En effet, les deux protagonistes principaux du conflit football-TV, la FFF et la RTF, tiraient avantage de la méconnaissance (supposée) du public concernant la situation prévalant dans les pays limitrophes et partenaires de la France dans l'Eurovision. Il fallait convaincre l'opinion que c'étaient bien les revendications inconsidérées de l'autre qui hypothéquaient l'apport potentiel du football télévisé au projet global nourri par les pouvoirs publics pour le nouveau média : celui d'une contribution majeure à la reconstruction de la cohésion sociale et culturelle de la nation qui s'imposait après la guerre.² Pour certains commentateurs, au premier rang desquels on trouve Thierry Roland, la réalisation de ce projet n'allait pas sans l'affichage revendiqué d'un certain esprit cocardier lors des rencontres

¹ Cf. DELAUNAY, Pierre, « Le football devant la Télévision », *France Football Officiel* n° 992, pp. 1&4.

² Cf. WOLTON, Dominique, *Éloge du grand public. Une théorie critique de la télévision*, Paris, Flammarion, Coll. Champs Essais, 2011, chap. « Éloge du grand public », pp. 63-78.

disputées par la sélection nationale. La réception de la Yougoslavie le 9 octobre 1965, match décisif pour la qualification pour la *World Cup*, constituera un moment clé pour le développement du style de commentaire de celui qui deviendra la voix du football à la télévision française :

« *Quand Gondet marque, j'oublie complètement qui je suis et ce que je fais là. Je saute en l'air au risque d'abîmer le matériel (...) et pour la première fois, je suis, quelque part, partie prenante du résultat. Pour la première fois de ma carrière, le grand public peut m'associer à une victoire de l'Équipe de France de football. Ma réputation d'esprit cocardier est en route. Je deviens peu à peu le représentant des supporters et de tous ceux qui souhaitent voir triompher les Bleus, à une époque où ils ne sont pas à chaque rencontre les dieux du stade. Quel amateur de football n'a pas eu les intestins en compote durant ce long tunnel que furent les années 1960-1975.* »¹

Prévues au cours du printemps 1965, les deux seules rencontres amicales de l'année n'avaient pas du tout la même fonction. La réception de l'Autriche au Parc des Princes le 24 mars 1965 servait évidemment de répétition générale avant le périlleux déplacement du 18 avril à Belgrade où l'équipe tricolore allait affronter son concurrent le plus sérieux pour l'obtention du billet pour l'Angleterre. La venue de l'Argentine à Paris le 3 juin 1965 s'inscrivait, quant à elle, dans le cadre de ces tournées européennes dont étaient coutumières les grandes nations sud-américaines durant les trêves estivales précédant les Coupes du monde organisées en Europe. Pour la FFF, il s'agissait aussi de deux matches de gala, dont elle espérait assurément qu'ils attireraient davantage que respectivement 24 206 et 12 000 spectateurs dans un Parc des Princes qui pouvait en contenir un peu plus de 40 000. La rencontre fatidique pour cette poule de qualification, la réception de la Yougoslavie le 9 octobre 1965, put logiquement revendiquer la meilleure affluence, mais ce jour-là non plus, on ne fit pas complètement le plein. En effet, il n'y avait que 36 546 spectateurs payants au Parc pour voir la France se qualifier pour la Coupe du monde. Depuis une demi-décennie, la sélection nationale disputait donc très régulièrement ses rencontres les plus importantes devant des gradins qui n'étaient pas comblés. Ce qui contrastait fortement avec le succès pérenne de la *Mannschaft* en dépit des reflux passagers ou durables des affluences en *Oberliga* ou en *Bundesliga*. Ce fut notamment le cas de rencontres à fort enjeu sportif telles France-Angleterre ou de France-Bulgarie comptant pour les éliminatoires du Championnat d'Europe des nations en 1963. Rappelons qu'il fallait remonter jusqu'au 17 décembre 1959 et la réception de l'Espagne pour trouver une rencontre pratiquement disputée à guichets fermés au Parc des Princes, puisque l'affluence fut de 38 622 spectateurs payants. Après la Coupe du monde en Suède, le record

¹ Cf. ROLAND, Thierry, *La Balle au centre*, Paris, J'ai lu, 2002, pp. 149-150.

d'affluence à Colombes fut atteint lors de la venue de l'Italie le 9 novembre 1958. En effet, il y eut alors 58 122 spectateurs payants pour assister à la rencontre, dont seule la seconde mi-temps fut télévisée. La venue du Brésil de Pelé permettra de s'approcher de ce record en 1963 puisque 50 000 personnes se rendirent à Colombes. On pourrait même considérer que l'enthousiasme des Parisiens était plus impressionnant ce jour-là, puisque tout le monde savait que la partie serait retransmise intégralement et en direct. En outre, la part de la population ayant accès à un récepteur était incomparable avec celle en mesure de le faire en 1958.

Phénomène isolé, mais d'autant plus remarquable, une rencontre du Challenge Kentish opposant l'équipe de France militaire à son homologue anglaise au Parc des Princes fut diffusée en « prime time » sur la 1^{ère} chaîne le mercredi 10 mars 1965 de 20 heures 19 à 22 heures 15.

I.2.3.2 Visibilité du football international des sélections

Pour le direct, la part revenant au football international des sélections dans les références explicites accessibles dans les archives numérisées de l'INA se limite à la retransmission de la dernière demi-heure de la rencontre Angleterre-Reste du monde organisée le 28 avril 1965 à Stoke City, à l'occasion du jubilé de Stanley Matthews. Deux reportages diffusés en différé concernaient les éliminatoires de la *World Cup* 1966. L'horaire de diffusion de la première rencontre était un peu moins tardif que celui des enregistrements de matches de championnat ou de Coupe de France, car la dernière journée de la plupart des championnats professionnels et amateurs était passée. Le dimanche 13 juin 1965, de 17 heures 54 à 19 heures 33, les téléspectateurs français purent donc voir la Hongrie s'imposer au *Prater* contre l'Autriche dans le cadre du derby danubien et obtenir ainsi une victoire importante pour poursuivre sa route vers l'Angleterre. Trois jours plus tard, le 16 juin, la 1^{ère} chaîne diffusa tardivement, à partir de 23 heures, un résumé d'une demi-heure relatant la victoire par 3-0 de la Norvège aux dépens de la Yougoslavie, un résultat qui comblait les supporters de l'équipe de France. Les six autres références explicites que nous avons pu trouver concernent principalement de courts sujets de JT se rapportant aux éliminatoires de la *World Cup*. Il semblait donc en 1965 que l'ère des relais Eurovision de rencontres internationales de sélections en direct était définitivement révolue. Dorénavant, les retransmissions de rencontres de Coupe d'Europe livraient suffisamment d'occasions de renforcer les liens de coopération et de fiabiliser les échanges de directs entre membres de l'Eurovision.

Les deux seuls sujets traitant de football diffusés dans les « Couloises de l'exploit » au cours de l'année 1965 relevaient pour grande part du football international des sélections, car il s'agissait des portraits de deux stars mondiales du ballon rond. Le premier figurait au sommaire de l'émission du 21 avril 1965. Il présentait Mané Garrincha, le fantasque ailier brésilien, qui était déjà sur le déclin à cette époque. Un mois plus tard, le 19 mai 1965, les « Couloises de l'exploit » présentait une rétrospective de la carrière d'un autre dribbleur de génie, mais qui avait réussi à se maintenir au plus haut niveau pendant plusieurs décennies : Sir Stanley Matthews.

I.2.3.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs

En raison de l'élimination de l'Olympique Lyonnais au premier tour de la Coupe des vainqueurs de coupe à l'automne 1964, la couverture du football européen des clubs sur les ondes de la RTF se limita à celle de la Coupe d'Europe des clubs champions. Le beau parcours des Lyonnais la saison précédente n'avait pas suffi pour résorber le déficit de prestige de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, dont aucune rencontre ne fut couverte en direct ou en différé. La finale remportée par West Ham United face au TSV Munich 1860 le 19 mai 1965 ne fut relatée dans aucun sujet filmé de JT les jours suivants. En septembre, l'élimination du Stade Rennais par le Dukla Prague au premier tour de l'édition 1965-1966 ne fit pas davantage l'objet d'un reportage filmé. Ci-après, une récapitulation tabellaire des rencontres de Coupe d'Europe des clubs champions qui bénéficièrent d'une couverture en direct, intégrale ou partielle sur la 1^{ère} chaîne au cours de l'année 1965 :

| Date | Rencontre | Horaire |
|------------|--|----------------|
| 10/02/1965 | Quarts de finale : FC Cologne-FC Liverpool | 21.00-21.52 |
| 17/02/1965 | Quarts de finale : Inter Milan-Glasgow Rangers | 22.00-22.52 |
| 03/03/1965 | Quarts de finale : FC Liverpool-FC Cologne | 21.30 : annulé |
| 17/03/1965 | Quarts de finale : Real-Benfica | 20.25-22.18 |
| 27/05/1965 | Finale : Milan-Benfica | 21.25-23.21 |
| 13/10/1965 | Tour préliminaire : Nantes-Partizan Belgrade | 21.28-22.19 |

Au contraire de toutes les autres rencontres de quarts de finale, le match Real-Benfica du 17 mars 1965 était annoncé dans *Télérama*, tout comme la finale Milan-Benfica. Cet indice traduit de manière indubitable que sa retransmission en Eurovision avait été planifiée au moins deux semaines auparavant. Les Lusitaniens l'avaient emporté par 5-1 au match aller disputé le 24 février au *Estadio da Luz*. L'intérêt de la rencontre retour résidait principalement dans la course-poursuite éperdue dans laquelle devaient se jeter les Madrilènes pour obtenir

leur qualification ou le droit de jouer un match d'appui. Neuf sociétés publiques de télévision relayèrent les images de TVE en direct et en prime time. Il est très probable qu'en raison de l'horaire tardif du coup d'envoi de la finale, ce Real-Benfica du 17 mars ait été la rencontre européenne de clubs ayant obtenu la plus grande audience au cours de cette année 1965.

La RTF ne diffusa que deux sujets de JT couvrant les deux matches de demi-finale mettant aux prises le FC Liverpool et l'Inter Milan. Elle ignore complètement celle qui opposa le Benfica Lisbonne à l'équipe hongroise de Győr Budapest.

Battu 2-0 à Belgrade le 22 septembre 1965, le FC Nantes ne parvint pas à renverser le cours des choses au match retour à Marcel Saupin et n'obtint qu'un match nul 2-2 synonyme d'élimination. Les téléspectateurs français ne virent que la seconde mi-temps de cette rencontre, dont le coup d'envoi donné à 20 heures 30 n'entraîna pas en conflit avec le JT. La consultation du rapport de chef de chaîne prouve que les responsables des programmes ne voulurent pas (trop) bouleverser la grille des programmes au nom du football. En effet, on maintint la programmation de l'enregistrement d'un spectacle de music-hall cubain réalisé par Marcel Cravenne à l'Olympia à 20 heures 30, l'horaire indiqué dans les magazines de programmes.

I.2.3.4 Timide apparition de la Coupe des villes de foire

Parmi la grosse douzaine de références concernant les compétitions européennes au cours de l'année 1965, on en trouve cinq concernant le parcours honorable du Racing Club de Strasbourg en Coupe des villes de foire en 1964-1965 et en 1965-1966. Au cours des éditions précédentes, les clubs français avaient été régulièrement éliminés au premier tour sans avoir eu les honneurs de la télévision. Au printemps 1965, l'équipe strasbourgeoise entraînée par Paul Frantz sera éliminée par le Manchester United de Bobby Charlton, Dennis Law, Nobby Stiles et du tout jeune George Best (18 ans). Au tour précédent, les Alsaciens avaient réussi l'exploit d'obtenir deux matches nuls au *Camp Nou*, avant de bénéficier du tirage au sort pour éliminer le FC Barcelone en huitièmes de finale. Auparavant, ils avaient éliminé le Milan AC, puis le FC Bâle « à la régulière ».

À l'automne 1965, le Racing retrouvait le Milan AC dès le premier tour. Cette fois-ci, le sort fut défavorable aux Strasbourgeois, ils perdirent le *toss* au terme du match d'appui.

Certains de ces matches firent l'objet de sujets au JT de 13 heures le lendemain :

| Date | Rencontre | Horaire |
|------------|--|------------------------|
| 21/01/1965 | Racing Strasbourg-FC Barcelone | JT 13 heures |
| 19/03/1965 | FC Barcelone-Racing Strasbourg (Match d'appui) | JT 13 heures |
| 13/05/1965 | Racing Strasbourg-Manchester United | JT 13 heures |
| 28/10/1965 | Racing Strasbourg-Milan AC | JT 13 heures |
| 07/11/1965 | Milan AC-Racing Strasbourg | JT 20 heures & JT Nuit |

Dans l'entretien qu'il nous accorda en juillet 2011, l'ancien joueur et entraîneur, Gilbert Gress, déplorait le caractère minimaliste de cette couverture, surtout si l'on prenait en compte le prestige des adversaires rencontrés :

« En résumé, les deux années que j'ai connues avec Paul Frantz, c'était bien, on a gagné la Coupe de France, puis on a éliminé Milan et Barcelone, quand même, mais la Bundesliga, c'était une autre dimension. Alors pour vos recherches, vous pourrez quand même noter que lors des deux oppositions contre ces deux grands d'Europe qu'étaient le Milan AC et le FC Barcelone, le Racing n'a même pas eu droit au direct à la télévision. Elle n'est pas davantage présente à la Meinau quand on se fait étriller par le Manchester United de Bobby Charlton, qui comptait quelques futurs champions du monde dans ses rangs et un certain George Best, qui commençait déjà à se faire remarquer. On élimine Milan avec Rivera, Barcelone avec Kocsis et puis rien, deux minutes au JT de la nuit ou de 13 heures le lendemain, si on a de la chance. »¹

L'évocation des ces rencontres face aux grands d'Europe nous livra l'occasion de demander à Gilbert Gress si les possibilités offertes par la télévision, la vidéo ou le film avaient été exploitées, d'une manière ou d'une autre, par un entraîneur sous les ordres duquel il avait joué. Sa réponse concernant cet aspect de la préparation tactique des matches semblait confirmer que peu de choses avaient changé en la matière depuis les années 1950.² Ses propos rejoignaient ceux que nous ont tenus Raymond Kopa, Jean Wendling et Uwe Seeler. Quasiment tout était contenu dans le discours de l'entraîneur. Le tableau noir ne servait d'appoint que dans des cas, somme toute, assez rares. L'image animée restait un support complètement ignoré dans la préparation des rencontres :

« Non, jamais un de mes entraîneurs n'a eu recours à l'image animée pour préparer une rencontre, aussi importante fût-elle. Par exemple, lorsqu'avec le Racing, on a rencontré le FC Barcelone en Coupe des Villes de Foire en 1964-1965, en Coupe UEFA en quelque sorte, l'entraîneur Paul Frantz avait sollicité Lucien Muller, qui achevait son contrat au Real Madrid, pour qu'il nous donne des "tuyaux" sur l'équipe catalane, sur l'éternelle rivale. Là le "patriotisme alsacien" et l'attachement à la

¹ Cf. Entretien avec Gilbert Gress, (29/07/2011).

² Pourtant, France Football Officiel ou les rapports annuels du DFB évoquant constamment le recours au film pour améliorer la culture tactique et l'adresse technique des joueurs amateurs, on aurait pu penser que les clubs professionnels useraient déjà de ces moyens pour préparer au mieux leurs échéances les plus importantes.

région d'origine ont été plus forts que les liens l'unissant à la nouvelle "patrie", au futur employeur. Je ne sais pas si au début de l'année civile, Lucien était déjà en contacts avancés avec le Barça, qu'il rejoindra à l'intersaison 1965. En tous les cas, Lucien Muller nous a envoyé un rapport très détaillé sur le jeu de Barcelone, les forces de l'équipe, ses failles, les caractéristiques particulières de chaque joueur. Mais le recours à la vidéo, regarder un match à la télévision de manière ciblée pour décortiquer collectivement le jeu d'un futur adversaire sous l'autorité de l'entraîneur, non, ça ne m'est jamais arrivé en tant que joueur, ce n'était pas encore rentré dans les mœurs, même au début des années 1970. »

I.2.3.5 Visibilité du football national des clubs

Au cours de l'année 1965, la 1^{ère} chaîne procéda à huit retransmissions intégrales et en direct de rencontres avancées au samedi. Ci-après une récapitulation tabellaire desdites rencontres :

| Date | Rencontre | Horaire |
|-------------|----------------------------|----------------|
| 20/02/1965 | Nîmes-Nantes | 14.59-16.46 |
| 06/03/1965 | Nice-TFC (Coupe de France) | 15.00-16.49 |
| 10/04/1965 | Rennes-Nantes | 15.00-16.55 |
| 24/04/1965 | Lens-Bordeaux | 15.26-17.20 |
| 08/05/1965 | Bordeaux-Rennes | 16.00-17.51 |
| 20/11/1965 | Sochaux-Nantes | 14.54-16.38 |
| 11/12/1965 | Angers-Valenciennes | 15.00-16.17 |

Dans l'article précité de Pierre Delaunay paru le 16 mars 1965 dans *France Football Officiel*, le secrétaire général de la FFF faisait un rapprochement direct entre la faible affluence constatée lors des deux premières rencontres recensées dans la liste ci-dessus et la grande publicité dont avait bénéficié leur retransmission en direct. Il n'évoquait pas les conditions financières consenties par la RTF pour reprendre une expérience qui, durant les années 1950, s'était révélée peu concluante. Précisons que seule la retransmission de la deuxième rencontre, le huitième de finale opposant l'OGC Nice au Girondins de Bordeaux, fut rendue publique suffisamment tôt pour bénéficier d'une annonce dans les magazines spécialisés comme *Télérama*. On relèvera qu'aucune des rencontres recensées ne se disputa dans une enceinte parisienne, ce qui confirmait la capacité de la Télévision française à couvrir de manière dorénavant routinière les rencontres importantes dans l'ensemble du territoire, en s'appuyant au besoin sur les équipes de tournage de ses stations régionales.

Le football national des clubs disparut complètement du créneau horaire occupé par « Télé Dimanche » si l'on fait abstraction de la finale de la Coupe de France opposant le Stade Rennais et Sedan au Parc des Princes le 23 mai 1965. Rejouée le jeudi 27 mai dans le même

stade, la finale bis de 1965 attira à peine plus de spectateurs que sa devancière de 1963.¹ Hormis la rencontre avancée du 6 mars 1965 entre Nice et Bordeaux évoquée ci-dessus, ce furent les seules rencontres de Coupe de France retransmises en direct. La couverture des divers tours de l'épreuve se traduisit par la diffusion de plusieurs sujets se rapportant à plusieurs rencontres. Mais elle n'inclut l'ensemble des rencontres qu'à partir des demi-finales. Le traitement de la première finale fut sans surprise et reprenait le mode opératoire des années précédentes : sujet d'avant-match diffusé la veille pour présenter les deux équipes protagonistes de la finale, direct, diffusion d'un résumé dans les JT du soir. On procéda de manière similaire quatre jours plus tard. Point final de la couverture télévisée de l'édition 1964-1965 de l'épreuve, l'enregistrement magnétique du traditionnel reportage sur le retour des héros de la Coupe de France dans leur ville en possession du précieux trophée fut inséré dans le sommaire du JT de 13 heures du 31 mai 1965. Certaines rencontres de Coupe de France bénéficièrent d'une couverture plus conséquente que les courts sujets de JT. Elles furent diffusées en partie et en différé, parmi des rencontres de championnat dans le créneau horaire de la fin d'après-midi dominicale sur la 2^{ème} chaîne.

Ci-dessous, la liste de ces rencontres diffusées après avoir été enregistrées sur bande magnétique :

| Date | Rencontre | Horaire |
|------------|--|-------------|
| 10/01/1965 | Nîmes-Valenciennes | 17.47-18.34 |
| 30/01/1965 | Strasbourg-Lille | 18.45-19.30 |
| 14/02/1965 | Nantes-Lille à Brest (Coupe de France) | 18.48-19.32 |
| 28/02/1965 | Valenciennes-Lyon | 18.46-19.33 |
| 21/03/1965 | Nantes-Toulouse | 18.45-19.34 |
| 28/03/1965 | Saint-Étienne-Rennes | 18.41-19.29 |
| 02/05/1965 | Sedan-Stade Français à Reims (Coupe de France) | 18.44-19.31 |
| 16/05/1965 | Valenciennes –Bordeaux | 16.00-17.51 |
| 03/10/1965 | Lyon-Saint-Étienne | 18.34-19.23 |
| 17/10/1965 | Saint-Étienne-Nantes | 18.46-19.32 |
| 14/11/1965 | Angers-Sochaux | 18.46-19.32 |

La descente en Division 2 du Stade de Reims et du Racing Paris ne contribua aucunement à favoriser une visibilité accrue de ce championnat. Nous n'avons pas trouvé plus de deux références correspondant à des rencontres de Division 2. Il s'agissait de derbies du Sud opposant l'OM à Montpellier et à Ajaccio. La finale du Championnat de France Amateur au terme de laquelle le club corse obtint face au Stade Lavallois l'accession dans la classe supérieure fut traitée dans les JT du 7 et du 9 juin.

¹ Le 23 mai 36 798 spectateurs se rendirent au Parc des Princes, ils n'étaient plus que 26 792 quatre jours plus tard.

Le « mini tournoi » de barrages, huit rencontres au total, auquel participèrent Nîmes, Limoges, Rouen et Boulogne n'est pratiquement pas couvert par la RTF. Un sujet traitant la rencontre Nîmes-Limoges diffusé dans le cadre du JT de 13 heures du 10 juin 1965 est la seule référence afférente à ces barrages que l'on trouve dans les archives de l'INA.

On chercherait en vain un quelconque reportage s'éloignant quelque peu du genre du compte-rendu de match pour explorer un autre aspect du phénomène social qu'est le football.

I.2.4 Analyse de l'offre de football télévisé ORTF 1966

I.2.4.1 Visibilité de l'équipe de France

Avec un total de dix rencontres, le calendrier 1966 des sorties de l'équipe de France était avec celui de 1960 le plus dense de la période retenue pour notre étude après 1958. Le parcours réalisé lors de la Coupe du monde en Suède avait alors amené le onze tricolore à disputer 13 rencontres officielles. Par rapport à 1965, on note un petit recul en termes de couverture télévisuelle en direct. En effet, la partie comptant pour les poules éliminatoires du Championnat d'Europe des nations 1968 contre la Belgique le vendredi 11 novembre 1966 ne fut pas retransmise en direct. La RTB ne put couvrir cette dernière rencontre, car le 11 novembre étant également un jour férié outre-Quévrain, la fédération belge s'y opposa pour ne pas nuire aux recettes des matches organisés ce jour-là. Les neuf autres rencontres de la sélection nationale bénéficièrent d'une couverture intégrale et en direct.

Après la qualification pour la Coupe du monde obtenue de haute lutte contre la Yougoslavie, les trois rencontres amicales officielles du printemps 1966 devaient évidemment servir de tests de préparation et permettre au sélectionneur, Henri Guérin, de procéder à une large revue d'effectif. Était-ce pour répondre à l'intérêt des téléspectateurs pour cette prospection des futurs sélectionnés pour l'Angleterre que l'ORTF retransmit en direct la seconde mi-temps du match amical France B-FC Boulogne le 23 février 1966 de 21 heures 29 à 22 heures 14 ? . Parmi les adversaires, l'Italie et l'URSS étaient eux-aussi qualifiés pour l'Angleterre. La Belgique, comme la France quatre ans plus tôt, n'avait été éliminée par la Bulgarie qu'après un match d'appui disputé à Florence. Il s'agissait donc d'affiches prestigieuses en raison à la fois du caractère traditionnel de la rivalité sportive opposant la France à l'Italie et à la Belgique ou du rang de prétendant au titre suprême que la presse sportive attribuait régulièrement à l'URSS. De ce fait, le match nul obtenu sur un score de 3-3 à Moscou le 6 juin 1966 fut considéré comme un signe encourageant à six semaines du coup d'envoi de la

Coupe du monde. Auparavant, le match nul et vierge concédé face à la *Squadra Azzura* le 19 mars au Parc des Princes et la cinglante défaite subie face au voisin belge le 20 avril dans la même enceinte avaient surtout alimenté le doute quant à la capacité du onze de France de faire bonne figure en Angleterre. Pour le trésorier de la FFF, il y avait une autre raison de faire grise mine : lors des deux rencontres, l'affluence n'avait sûrement pas été à la hauteur de ses espérances. En effet, si le Parc était encore aux trois quarts plein pour la réception de l'Italie avec une assistance de 31 000 spectateurs, ils ne furent que 17 000 à vouloir assister à France-Belgique. Nous avons pu constater que *Télérama*, entre autres, annonçait la retransmission en direct de ces deux rencontres dans le numéro paru le samedi précédant l'évènement. Il s'agit d'un indice indiscutable de la transmission de l'information par les services compétents de l'ORTF au moins dix jours avant lesdites rencontres. Ce qui indiquerait que la FFF n'exigeait même plus de l'ORTF qu'elle pratiquât une sorte de rétention d'information pour ne pas hypothéquer la bonne marche de la location. Certes, la rigueur scientifique exclut l'établissement d'un lien de causalité automatique et exclusif entre la retransmission en direct d'un match et une affluence moyenne ou décevante. Toutefois, pensant à l'impact supposé et attribué par les responsables fédéraux aux reportages en direct, l'annonce parue dans *Télérama* avant France-Italie prend un sens supplémentaire :

« *France-Italie de football remplira nos écrans de 14 heures 55 à 16 heures 45.* »¹

Concernant l'assistance clairsemée présente lors de France-Belgique le 20 avril, l'absence des voisins belges lors de la Coupe du monde n'en faisait pas encore des « sparring-partners » au rabais. L'annonce de *Télérama* promettait une joute sportive qui ne serait pas une promenade de santé sans suspense pour les tricolores :

« *Un grand match sur la 1^{ère} chaîne, France-Belgique, match difficile, l'équipe de Belgique étant la « bête noire » de l'équipe de France.* »²

Pourtant, la FFF avait à dessein programmé la rencontre en nocturne à 20 heures 30 pour que les gens ayant des obligations professionnelles puissent se rendre Porte d'Auteuil sans avoir à prendre des dispositions particulières ou subir une perte financière.

Le déplacement à Moscou constituait pour une bonne part des présélectionnés la dernière chance de saisir un billet pour l'Angleterre. Gilbert Gress en faisait partie. Son évocation des

¹ Cf. « Vos loisirs cette semaine », *Télérama* n° 842, 13/03/1966, p. 4.

² Cf. « Vos loisirs cette semaine », *Télérama* n° 848, 17/04/1966, p. 4.

circonstances ayant finalement conduit à son élimination de la liste des joueurs retenus par le trio de sélectionneurs constitue une anecdote savoureuse. Surtout, à travers son ressort comique, une référence à l'attribut capillaire du plus fameux groupe de pop music, les Beatles, elle documente, au-delà de l'attitude rétrograde adoptée par le comité de sélection, l'assimilation croissante par le public des footballeurs professionnels à des célébrités exerçant leurs talents dans d'autres secteurs de « l'industrie du spectacle » :

« Je ne dispute pas la Coupe du monde 1966 à cause de ma coupe de cheveux, cela paraît surréaliste, mais c'est la vérité. Je l'ai dit tout de suite après. Et Guérin, le sélectionneur de l'époque, ne l'a jamais démenti, il ne pouvait pas le faire. On était en stage près de Reims, avant le test contre l'URSS. Suite à une série de bonnes performances, je devais jouer une mi-temps et De Bourcoing, le Bordelais, une autre. Les sélectionneurs, dont je ne suis pas trop bien vu à ce moment-là, viennent me voir et me disent : "le Bureau fédéral a décidé à Paris qu'on n'emmènerait pas de "Beatles" en Angleterre, tu dois aller chez le coiffeur ici." Ils étaient censés donner la liste des sélectionnés trois jours après, c'est-à-dire le lundi soir qui suivait le match du dimanche à Moscou. Je réponds à Henri Guérin : "Excusez-moi, M. Guérin, mais d'une part je me trouve bien avec la coupe que j'ai et puis, quand je vais chez le coiffeur, c'est chez mon coiffeur, je ne vais pas aller chez un coiffeur de la banlieue rémoise." Sur ce, on s'envole pour Moscou. Contrairement à ce qui était initialement prévu, je ne joue pas. Mon concurrent pour le même poste, De Bourcoing ne joue pas, lui non plus. Il est blessé. Alors comme en toute logique, j'aurais dû jouer, je ne pressens rien de bon de la part du sélectionneur. On rentre à Paris, je prends le train le lundi soir peu avant 19 heures à la Gare de l'Est et en arrivant à Strasbourg vers 23 heures, ma femme m'apprend d'une part que des 17 qui étaient à Moscou, je suis le seul à ne pas aller en Angleterre. Mais, pratiquement dans le même souffle, elle me dit également que les dirigeants du VFB m'attendaient à 23 heures 30 au Motel du Rhin, près du Pont de l'Europe qui mène à Kehl, pour signer mon contrat. Donc, une demi-heure après ce qui était quand même une énorme déception, je sablais le champagne avec les dirigeants du VFB et je devenais stuttgartois pour 5 ans. »¹

Nous reviendrons plus en détails sur la couverture télévisuelle de la Coupe du monde ci-après, mais retenons d'ores et déjà que les trois rencontres de 1^{er} tour auxquelles la France prit part, furent toutes retransmises en direct et diffusées sur la 1^{ère} chaîne.

Deux mois après une élimination sans gloire au 1^{er} tour de la Coupe du monde, l'équipe de France entamait le premier cycle de matches du tour préliminaire du Championnat d'Europe des nations. Elle était dorénavant dirigée par Jean Snella. Si nous n'avons trouvé aucune trace d'une interview d'Henri Guérin faisant le bilan de son action au moment de sa démission, un sujet consacré à la présentation du nouveau sélectionneur, de son projet et de sa stratégie pour reconduire l'équipe de France dans le premier cercle des nations européennes du football figurait au sommaire du JT de 20 heures le 8 septembre 1966. Avant la première rencontre comptant pour le Championnat d'Europe, le onze de France fit un déplacement à Budapest le

¹ Entretien avec Gilbert Gress, (29/07/2011). Dans ce contexte, le personnage de George Best, qu'on surnomma le "cinquième Beatle", est sûrement le personnage dont la trajectoire rappelle le plus le destin de certaines rock-stars.

mercredi 28 septembre 1966 pour y affronter la Hongrie. Cette rencontre fut le premier direct intégral de football relayé par la 2^{ème} chaîne. Réalisé par la Télévision hongroise, il s'avéra problématique pour deux raisons. La première était liée à la mauvaise transmission d'informations préalables sur le déroulement du reportage. Le rapport du chef de chaîne du jour indique que l'envoyé spécial de l'ORTF dans la métropole danubienne, Mario Beunat, n'informa Cognacq-Jay de l'interruption de la transmission à la mi-temps qu'après le coup d'envoi du match. Cette interruption n'était pas prévue dans le document transmis par l'Intervision à l'Eurovision. Pris au dépourvu, on alimenta l'antenne en diffusant un dessin animé d'une durée de sept minutes narrant une aventure de Félix le Chat. Puis, l'on passa un interlude sur les fleurs, qui pouvait être interrompu à tout moment pour rendre l'antenne à Budapest. La seconde remarque du chef de chaîne concernait la publicité « clandestine » que les services hongrois s'étaient bien gardés d'évoquer dans leurs échanges épistolaires avec l'ORTF. Les publicités locales, les slogans du parti communiste, qui ornaient généralement les stades d'Europe de l'Est, avaient tous été recouverts par des panneaux vantant l'apéritif « Dubonnet ». Lors d'un match à domicile du onze de France, une marque, quelle qu'elle fût, n'aurait jamais pu réaliser ce type d'opération publicitaire, qui devenait déjà monnaie courante lors des rencontres de Coupe d'Europe disputés par des clubs occidentaux derrière le Rideau de Fer. Bien qu'il s'agît d'une marque de boisson alcoolisée, le rapport du chef de chaîne ne mentionnait pas que l'on envisageât d'interrompre la retransmission du match. On peut imaginer que les enjeux liés à la coopération avec une société de télévision membre de l'Intervision aient pu jouer un certain rôle dans cette appréhension du problème.

La 1^{ère} chaîne proposa uniquement un résumé de vingt minutes de la rencontre qui fut programmé à partir de 23 heures 05. Celui-ci fut sûrement produit en procédant à un montage de l'enregistrement sur bande magnétique de la retransmission en Intervision et Eurovision proposée par la Télévision hongroise. La consultation du conducteur du JT de 20 heures indique cependant que dès l'annonce des titres, le présentateur communiqua le score établi à la mi-temps. Or, le deuxième sujet filmé proposé était une liaison « image » en direct avec le *Nepstadion*. On avait probablement jugé que le caractère amical de la rencontre ne justifiait pas un chamboulement de la grille traditionnelle des programmes de la 1^{ère} chaîne. La rencontre débutant à 18 heures 30, son dernier quart d'heure entrait en conflit horaire avec la diffusion du JT de 20 heures. La fiche signalétique du reportage indique clairement que Thierry Roland, et non Mario Beunat, effectua le commentaire des images. Il se trouvait « en cabine » à Paris dans les studios de Cognacq-Jay. Le conducteur n'indiquant pas la durée des

reportages, on ne peut en déduire si les téléspectateurs virent Farkas marquer le deuxième but hongrois en direct dans le cadre du JT, ce qui aurait assurément constitué une première.¹

Le samedi 22 octobre 1966, la réception de la Pologne au Parc des Princes se solda par une victoire sur un score de 2-1. Le public parisien était-il encore sous le coup de la déception engendrée par le parcours décevant en Angleterre ? Déjà victorieuse de l'équipe du Luxembourg, la Pologne venait à Paris dotée du statut de concurrent sérieux pour la qualification. De ce fait, la faible assistance de 23 524 spectateurs payants dut constituer une déception pour les dirigeants fédéraux. Annoncée dans les magazines spécialisés une semaine avant la date de la rencontre, la retransmission en direct incita probablement un certain nombre de Parisiens à rester chez eux ou à suivre la partie dans un café. La consultation des conducteurs de JT permet de constater que l'ORTF produisit un film 16 mm de la rencontre. Celui-ci fut commenté en « voix-off » par Thierry Roland présent sur le plateau du JT de 20 heures. Le soir du vendredi 11 novembre 1966, le programme de la fin de première partie de soirée fut passablement chamboulé. La fédération belge avait refusé la retransmission en direct de la rencontre comptant pour les poules de qualification du Championnat d'Europe. Cette dernière se déroula l'après-midi et à la même heure que de nombreux matches amateurs. Ce ne fut donc pas l'insertion d'un résumé filmé de la défaite de l'équipe de France au Heysel qui provoqua les modifications majeures de la durée et des contenus des émissions annoncées dans les magazines spécialisés. Certes, la consultation de *Télérama* indique que la programmation dudit résumé de 21 heures 29 à 21 heures 39 n'était pas prévue une semaine avant la rencontre. Mais, l'évènement qui décala de 21 heures 30 à 21 heures 59 le début du portrait de Georges Clémenceau, présenté dans le cadre de la série « Les bonnes adresses du passé », fut une retransmission du lancement de Gemini XII en direct et via satellite depuis Cap Kennedy. L'émission culturelle « Panorama » débutant à 20 heures 20 devait initialement être constituée d'une séquence en direct du Théâtre National de Paris où l'on donnait *Grandeur et décadence de la ville de Matagony* de Berthold Brecht et Kurt Weill. Elle fut remplacée par des sujets courts plus en rapports avec les commémorations de l'Armistice (« Mangin », « Ce jour-là à Rethondes »). Après le résumé cité ci-dessus, les téléspectateurs français ne devaient plus voir d'images de Belgique-France avant « Sports Dimanche ».

En s'imposant le samedi 26 novembre 1966 sur un score de 3-0 au stade municipal de Luxembourg devant un maigre public de 3 465 spectateurs, mais sous l'œil des caméras, l'équipe de France reprit sa marche en avant et effaça sa contre-performance bruxelloise. La

¹ Le joueur hongrois Farkas fut le héros du match, puisqu'il marqua les quatre buts de la Hongrie qui l'emporta par 4-2.

rencontre fut retransmise en direct et en intégralité par la 1^{ère} chaîne de 14 heures 50 à 16 heures 41.

I.2.4.2 Visibilité du football international des sélections et couverture télévisée de la *World Cup 1966*

Pour la couverture de la *World Cup 1966*, la répartition des rôles entre la 1^{ère} et la 2^{ème} chaîne était fondamentalement différente de celle dont avaient convenu l'ARD et le ZDF. La culture d'entreprise de l'ORTF excluait à ce moment-là toute concurrence entre les deux chaînes. Elles proposèrent donc une offre strictement complémentaire et coordonnée d'un évènement, dont les professionnels prévoyaient qu'il battrait tous les records d'audience dans le monde. *Télérama* annonçait à la veille du coup d'envoi : « *Tous les matches de la Coupe du monde seront retransmis par l'Eurovision ou la Mondovision. Quatre cents millions de téléspectateurs de 42 pays (dont 25 pays européens) pourront donc les suivre.* »¹

La 1^{ère} chaîne conserva le monopole des retransmissions en direct aux heures d'audience maximale. Il incombait généralement à la 2^{ème} chaîne de diffuser tardivement les enregistrements magnétiques des parties qui se déroulaient au même horaire. La défaite fatidique de la France face au pays organisateur à Wembley fut, avant les demi-finales, la seule rencontre bénéficiant d'une rediffusion sur la 2^{ème} chaîne. Par ailleurs, la consultation de *Télérama* ou *Télé-Magazine* et la comparaison des grilles quotidiennes des programmes proposés pendant la *World Cup 1966* indiquent clairement que, contrairement aux deux chaînes ouest-allemandes, l'évolution du traitement journalistique proposé par l'ORTF était minimale par rapport à 1958. On se contenta de relayer les images produites par le pool constitué par la BBC et ITV. Au-delà de la différence des moyens généralement consacrés à la couverture de l'actualité du football des deux côtés du Rhin, on ne peut faire abstraction de la coïncidence partielle des dates de la Coupe du monde et du Tour de France. La *World Cup 1966* débuta le 10 juillet, alors que la grande boucle s'acheva le 14 juillet avec la victoire finale de Lucien Aimar. Or, pour la Télévision française, le Tour restait la vitrine de son savoir-faire en matière de direct sportif. C'est sa mise en images qui focalisait ses efforts majeurs chaque année. La consultation des magazines de programmes télévisés ne laisse guère planer le doute à ce sujet. La grille des programmes quotidiens annoncés dans *Télérama*, qui n'était vraiment pas le titre réservant la couverture la plus exhaustive aux évènements sportifs, contenait systématiquement une illustration graphique du relief de

¹ Cf. BENAMOU, Guy, « Deux hommes à suivre : Pelé et Gondet », *Télérama* n° 860, 10/07/1966, pp. 18-19.

l'étape du jour. Le lundi 20 juin 1966, veille du départ, Jacques Anquetil était l'invité de l'émission « Face à face » produite par Igor Barrère. Pour l'occasion, on avait « recruté » Olivier Merlin, chroniqueur sportif du *Monde*, et Antoine Blondin, « plume » prestigieuse de *L'Équipe*, écrivain auréolé d'un Prix Interalliés pour son roman *Un singe en hiver*, pour s'entretenir en « prime time » de 20 heures 30 à 21 heures 30 avec le champion normand. Il s'agissait là d'un traitement journalistique dont jamais le football et aucun grand footballeur ne bénéficièrent durant la période retenue pour notre étude.¹

On ne programma ni émission régulière durant la compétition ni émission spéciale à la veille de son coup d'envoi. Il n'y eut pas davantage d'émission rétrospective après la victoire de l'Angleterre. Or, celle-ci s'étant disputé un samedi, l'après-midi du lendemain aurait été propice à une telle programmation. Cela était d'autant plus vrai que le Tour s'était achevé deux semaines auparavant et que l'actualité sportive ne proposait rien de palpitant par ailleurs. On remarquera aussi qu'en dépit de moyens techniques disponibles, tel l'*Ampex*, l'ORTF ne jugea pas utile de produire de longs résumés de rencontres exigeant un travail de montage plus conséquent. On se contenta de diffuser *in extenso* les secondes mi-temps de rencontres qui s'étaient déroulées en début de soirée. Ci-après, un tableau récapitulatif des retransmissions telles qu'elles furent consignées dans les rapports de chef de chaîne archivés à l'INA :

| Date | Horaire | Chaîne | Rencontre |
|------------|-------------|--------|---|
| 13/07/1966 | 19.25-21.16 | 1 | France-Mexique |
| 13/07/1966 | 22.38-23.24 | 2 | Chili-Italie (2 ^{ème} mi-temps) |
| 15/07/1966 | 19.25-21.15 | 1 | France-Uruguay |
| 15/07/1966 | 22.15-23.00 | 2 | Brésil-Hongrie (2 ^{ème} mi-temps) |
| 16/07/1966 | 19.25-21.12 | 1 | Angleterre-Mexique |
| 16/07/1966 | 22.22-23.09 | 2 | URSS-Italie (2 ^{ème} mi-temps) |
| 19/07/1966 | 16.20-18.18 | 1 | Mexique-Uruguay |
| 19/07/1966 | 22.13-23.01 | 2 | Brésil-Portugal (2 ^{ème} mi-temps) |
| 20/07/1966 | 19.25-21.14 | 1 | France-Angleterre |
| 20/07/1966 | 21.45-22.33 | 2 | France-Angleterre (2 ^{ème} mi-temps) |
| 22/07/1966 | 21.04-21.53 | 2 | RFA-Espagne (2 ^{ème} mi-temps) |
| 23/07/1966 | 14.56-16.47 | 1 | URSS-Hongrie |
| 23/07/1966 | 21.32-22.21 | 2 | Portugal-Corée du Nord (2 ^{ème} mi-temps) |
| 25/07/1966 | 19.25-21.17 | 1 | Demi-finale : URSS-RFA |
| 25/07/1966 | 22.17-23.00 | 2 | Demi-finale : URSS-RFA (2 ^{ème} mi-temps) |
| 26/07/1966 | 19.25-21.17 | 1 | Demi-finale : Angleterre-Portugal |
| 26/07/1966 | 22.14-23.01 | 2 | Demi-finale : Angleterre-Portugal (2 ^{ème} mi-temps) |
| 28/07/1966 | 19.25-21.12 | 1 | Match pour la 3 ^{ème} place : URSS-Portugal |
| 28/07/1966 | 22.14-23.01 | 2 | Match pour la 3 ^{ème} place : URSS-Portugal |
| 30/07/1966 | 14.45-17.17 | 1 | Finale : Angleterre-RFA |
| 30/07/1966 | 22.30-01.03 | 2 | Finale : Angleterre-RFA |

¹ Cf. « Jacques Anquetil : la tête et les jambes », *Télérama* n° 857, 19/06/1966, pp. 22-23.

La consultation des rapports de chefs de chaîne et des sommaires des émissions sportives ou consacrées au genre documentaire dans *Télérama* ou *Télé-Magazine* indique qu'un seul reportage fut spécifiquement consacré à l'équipe de France, à sa préparation en prévision de la Coupe du monde. Certes, sa durée de 11' dépassait le format d'un sujet de JT, mais sans atteindre le métrage ordinaire de nombreux documentaires animaliers ou culturels. En effet, le 7 juillet 1966, le dernier volet de la série « Football autour du monde » présenta les forces et les espoirs du onze tricolore. Son horaire de diffusion était incompatible avec le ciblage d'une grande audience, puisque la 1^{ère} chaîne le programma de 23 heures 08 à 23 heures 19.

Ci-après, un tableau récapitulatif de cette série programmée par la 1^{ère} chaîne durant la semaine précédant le début de la compétition pour en présenter les favoris :

| Date | Sujet | Horaire |
|------------|---|-------------|
| 26/06/1966 | « Football autour du monde » : l'Angleterre | 23.27-23.40 |
| 27/06/1966 | « Football autour du monde » : l'Italie | 23.31-23.43 |
| 30/06/1966 | « Football autour du monde » : l'Espagne | 23.49-00.01 |
| 01/07/1966 | « Football autour du monde » : l'Uruguay | 23.16-23.28 |
| 02/07/1966 | « Football autour du monde » : la RFA | 17.59-18.11 |
| 03/07/1966 | « Football autour du monde » : le Portugal | 15.44-15.56 |
| 04/07/1966 | « Football autour du monde » : l'URSS et la Hongrie | 23.42-23.53 |
| 05/07/1966 | « Football autour du monde » : l'Argentine | 23.02-23.15 |
| 06/07/1966 | « Football autour du monde » : le Brésil | 23.13-23.25 |
| 07/07/1966 | « Football autour du monde » : la France | 23.08-23.19 |

Un mois avant le début de la compétition, le 16 juin 1966, le sommaire des « Couloises de l'exploit » comprenait un sujet dans lequel Thierry Roland présentait « Le football international avant la Coupe du monde » en moins de 10'. La consultation des conducteurs des JT diffusés durant la *World Cup* confirme ces premières constatations : l'ORTF assura aussi de ce point de vue une couverture minimaliste des matches du jour ou de la veille. L'ensemble des rencontres ne semble pas avoir fait l'objet d'un sujet de JT. Ces derniers furent très rarement multi-diffusés. De ce fait, un téléspectateur n'ayant pu assister à la retransmission en direct pouvait facilement ne pas voir du tout les buts d'une rencontre, s'il ratait la seule édition du journal dans laquelle un résumé était proposé. Nos observations doivent être nuancées par le fait suivant : pour toute la période de la *World Cup* 1966, seuls les conducteurs des JT de fin de soirée de la 2^{ème} chaîne du 10 et du 29 juillet 1966 ont été archivés et numérisés par les services de l'INA. Néanmoins, lorsque l'on compare la liste des sujets filmés diffusés dans les JT précités de la 2^{ème} chaîne, on constate qu'il s'agit d'images déjà présentées dans les JT de la 1^{ère} chaîne. Dans les deux cas, aucun sujet filmé consacré à la

World Cup n'est recensé dans le conducteur. À la lecture du tableau ci dessous, comportant la liste complète des sujets diffusés dans les JT de la 1^{ère} chaîne du 10 juillet au 4 août 1966, il devient évident que la diffusion des phases de jeu essentielles de nombreuses rencontres ne constituait pas un objectif prioritaire du service des actualités. Faute de moyens, la rédaction du JT eut recours de manière systématique au « recyclage » du « football en conserve » disponible à bon compte grâce aux enregistrements ou en faisant appel à la presse filmée. Les quatre sujets d'avant-match filmés en 16 mm et diffusés dans le JT de 13 heures du 30 juillet 1966, le jour de la finale, illustrent bien cette réalité. Seul le premier, obtenu de la BBC, était commenté par un envoyé spécial à Londres. En l'occurrence, il s'agissait de Thierry Roland. Les trois autres sujets achetés à des agences américaines de presse filmée, qui ne concernaient pas directement l'évènement du jour, furent commentés en voix-off par Michel Drucker, encore débutant à la télévision, et qui était resté à Paris. Il s'agissait d'une programmation qui avait une fonction compensatrice évidente et qui devait masquer le fait que l'on n'avait produit aucun sujet présentant les deux équipes finalistes. L'emploi de l'*Ampex* pour réaliser des résumés est récurrent, mais pas encore exclusif. On peut s'étonner que ce fut justement pour produire le résumé de la finale destinée à la grand'messe du 20 heures que l'on employa le kinescope assumant pour l'occasion la déperdition de qualité de l'image et du son liée à ce procédé daté. On retiendra néanmoins quelques « efforts » inhabituels pour la couverture de rencontres de football, tels le duplex en direct avec Londres la veille de la rencontre décisive opposant la France à l'Angleterre ou l'envoi d'un car de reportage pour filmer « en direct » l'arrivée de l'équipe de France afin que l'on en produise un résumé grâce à l'*Ampex* à Cognacq-Jay. La Coupe du monde fit plusieurs fois l'ouverture du journal. Si l'on peut y voir de prime abord un indice de l'importance accrue accordée à l'évènement majeur du calendrier footballistique mondial, la consultation des conducteurs du mois de juillet 1966 incite à fortement relativiser cet avis. En effet, durant cette période, des sujets aussi triviaux que le mariage de Brigitte Bardot et Günter Sachs à Los Angeles ou un sujet sur les camps de vacances à Hossegor furent eux aussi diffusés en début de journal. Nous indiquons le support et l'origine du matériau filmique ainsi que la durée du reportage lorsqu'elle figurait sur le conducteur, car ces données livrent des indices à propos de la nature de l'effort consenti par l'ORTF pour couvrir l'évènement.

| Date | Chaîne | Édition du JT et intitulé du sujet | Durée, support et origine |
|------------|--------|--|---------------------------|
| 10/07/1966 | 1 | « Sports Dimanche » : entraînement de l'équipe de France en Écosse | |
| 11/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Wembley, les préparatifs | 1'27'' 16 mm (EVN) |
| 11/07/1966 | 1 | JT Nuit : Wembley, les préparatifs | 1'27'' 16 mm (EVN) |
| 12/07/1966 | 1 | JT 20 heures : Direct Wembley | |
| 13/07/1966 | 1 | JT Nuit : Coupe du monde | Ampex (BBC) |
| 15/07/1966 | 1 | JT Nuit : après France-Uruguay | Ampex (BBC) |
| 18/07/1966 | 1 | JT 20 heures : Avant France-Angleterre | Ampex (BBC) |
| 19/07/1966 | 1 | JT 20 heures : Avant France-Angleterre | 3' Direct |
| 21/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Commentaires Coupe du monde | Ampex (BBC) |
| 22/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Retour équipe de France | Ampex (TF) |
| 22/07/1966 | 1 | JT Nuit : Tristesse supporters brésiliens à Rio de Janeiro | 1'02'' 16 mm (EVN) |
| 22/07/1966 | 1 | JT Nuit : Retour équipe d'Italie | 54'' 16 mm (EVN) |
| 24/07/1966 | 1 | « Sports Dimanche » : duplex avec Londres | Direct |
| 25/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Autour de la Coupe du monde Londres – São Paulo | 16 mm (ORTF & EVN) |
| 27/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Départ équipe d'Argentine | 1'52'' 16 mm (EVN) |
| 30/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Avant la finale de la Coupe du monde | 16 mm (BBC) |
| 30/07/1966 | 1 | JT 13 heures : l'équipe de RFA signe des autographes | 16 mm (ITN) |
| 30/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Coupe de la sportivité aux Portugais | 16 mm (UP) |
| 30/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Retour équipe d'Argentine | 16 mm (CBS) |
| 30/07/1966 | 1 | JT 20 heures : Résumé de la Finale | 16 mm Kinescope |
| 30/07/1966 | 1 | JT Nuit : La Reine remet la Coupe du monde | 55'' 16 mm (BBC) |
| 30/07/1966 | 1 | JT Nuit : commentaires sur Coupe du monde | Ampex (BBC) |
| 31/07/1966 | 1 | JT 13 heures : Réception & Banquet des joueurs | (EVN) |
| 31/07/1966 | 1 | JT 20 heures : Réception & Banquet des joueurs | (EVN) |
| 31/07/1966 | 1 | JT 20 heures : Après la Coupe du monde | 16 mm (EVN) |
| 01/08/1966 | 1 | JT 13 heures : Retour équipe de RFA à Francfort | 1'05'' 16 mm (UP) |
| 04/08/1966 | 1 | JT 13 heures : retour de l'équipe portugaise à Lisbonne | 1'06'' 16 mm (EVN) |

En dehors de la Coupe du monde, les retransmissions en Eurovision de rencontres internationales de sélections sans participation française avaient complètement disparu de l'offre de l'ORTF en 1966. Comme l'UEFA avait décidé d'organiser les éliminatoires du Championnat d'Europe des nations selon un système de poules avec matches aller retour, chaque saison était dorénavant placée sous le signe d'une compétition officielle. C'est de la réussite des équipes nationales dans le cadre de ces dernières que dépendait de manière croissante le maintien en poste du ou des sélectionneurs. Les rencontres amicales fortement investies d'une rivalité sportive ou historique garderont un prestige certain jusque dans les années 1980. Quand la France rencontrait le Brésil ou la RFA, ou que cette dernière se déplaçait à Wembley, l'engagement des équipes était entier. La consultation minutieuse des feuilles de match facilement accessibles sur les sites Internet de la FFF ou du DFB permet de dater assez précisément la période où les rencontres amicales perdront ce qui leur restait de prestige pour devenir des matches d'entraînement en tenue officielle avec spectateurs payants et couverture télévisuelle en direct. Il suffit de repérer quand se généralise la pratique consistant à s'accorder sur un nombre de changements de joueurs dérogeant aux règles des tournois de la FIFA. La première rencontre de l'équipe de France où cette pratique fit son

apparition fut le match France-USA disputé au Parc des Princes le 10 octobre 1979. Michel Hidalgo et son homologue américain procédèrent à quatre changements chacun.

Concernant les matches amicaux, il convient aussi de souligner une différence évidente entre la « diplomatie du football » cultivée respectivement par les dirigeants du DFB et de la FFF. Chaque année, Peco Bauwens évoquait systématiquement dans son rapport moral devant le *Bundestag* du DFB le retour à une « réjouissante normalité des rapports » que représentait la reprise des rencontres amicales, notamment avec des pays qui avaient subi l'occupation de la *Wehrmacht* pendant le conflit mondial. Il valorisait chaque demande pour organiser une rencontre inédite, notamment celles émanant de fédérations nationales fraîchement admises au sein de la FIFA après l'accession à l'indépendance des anciennes colonies ou des anciens protectorats français ou anglais, comme un signe de reconnaissance de la place du football allemand, et donc de la RFA, dans le monde. À l'inverse, les dirigeants de la FFF évitèrent longtemps d'organiser des rencontres contre les anciennes colonies ou les anciens protectorats français.¹ Il n'y en eut aucune durant la période retenue pour notre étude et, à ce jour, l'équipe de France n'a jamais effectué de tournée en Afrique.

I.2.4.3 Visibilité des compétitions européennes et du football international des clubs

L'élimination précoce des représentants français, le FC Nantes et le Stade Rennais, lors des premiers tours contribua certainement à un recul de l'offre de directs concernant les deux compétitions européennes majeures. L'ORTF ne retransmit aucun match de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1965-1966. Concernant la Coupe d'Europe des clubs champions, elle ne relaya que les secondes mi-temps du match aller de quarts de finale Manchester United-Benfica Lisbonne le mercredi 2 février 1966 de 21 heures 38 à 22 heures 33 et de la finale opposant le Real Madrid au Partizan Belgrade le mercredi 11 mai 1966 à Bruxelles. L'intégralité de la retransmission proposée en Eurovision par la RTB ne fut pas relayée parce que la première mi-temps empiétait sur les horaires du JT de 20 heures.

Le mercredi 30 novembre 1966, la 1^{ère} chaîne retransmit en direct de 21 heures 33 à 22 heures 15 la seconde mi-temps du match aller de deuxième tour opposant le champion de France, le

¹ Il fallut attendre le 19 mai 1978 pour voir la première rencontre du genre, un match amical contre la Tunisie à Villeneuve d'Ascq. L'interruption du match France-Algérie, disputé le 6 octobre 2001 à Saint-Denis, en raison de l'envahissement du terrain par des spectateurs, majoritairement des jeunes Français d'origine algérienne, incitera sûrement les hiérarques de la FFF à ne pas renouveler ce genre d'expérience avant longtemps. Pour une analyse succincte des réactions suscitées par cet évènement, cf. FRENKIEL, Stanislas, « Le match France-Algérie ou l'impossible réconciliation au Stade de France (6 octobre 2001) », in GOUNOT, André, JALLAT, Denis, KOEBEL, Michel, *Les usages politiques du football*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 83-101.

FC Nantes, au futur vainqueur de l'épreuve, le Celtic Glasgow. La rencontre s'acheva sur une défaite par 3-1 des Nantais. Ce résultat décevant explique éventuellement le manque d'intérêt de l'ORTF pour le match retour disputé le mercredi 7 décembre 1966. La nouvelle défaite concédée par le champion de France ne fit même pas l'objet d'un reportage au JT.

Auparavant, le mercredi 26 octobre 1966, la 2^{ème} chaîne relayait de 20 heures 30 à 22 heures 26, en direct et en intégralité, la retransmission du match retour de la Coupe Intercontinentale Real Madrid-Peñarol Montevideo réalisée par la TVE. Le club sud-américain confirma sa victoire du match aller et l'emporta à *Santiago Bernabeu* sur un score identique de 2-0. Le rapport du chef de chaîne comporte une remarque intéressante : on décida au débotté de diffuser un documentaire pour ne pas relayer les pages de publicité que la TVE avait insérées à la mi-temps. Les conducteurs de JT et de « Sports Dimanche », quand ces derniers sont détaillés, montrent que l'on ne chercha guère à compenser le faible nombre de retransmissions en direct en offrant au téléspectateur des résumés des rencontres les plus prestigieuses. Au printemps 1966, il n'y eut pas plus de six sujets filmés consacrés aux diverses compétitions européennes diffusés dans le cadre des JT de la 1^{ère} chaîne. Nous les présentons dans le tableau récapitulatif ci-dessous. Notons que les péripéties de la finale remportée par le Real Madrid contre le Partizan Belgrade ne furent jamais remontrées dans le cadre d'un sujet de JT.

| Date | Rencontre | Horaire | Durée |
|-------------|--|----------------|--------------|
| 17/02/1966 | Coupe des villes de foire Milan AC-FC Chelsea | JT 13 heures | 1'30'' |
| 10/03/1966 | Coupe d'Europe des clubs champions Benfica Lisbonne-Manchester United | JT 20 heures | Non indiquée |
| 14/04/1966 | Coupe d'Europe des clubs champions Partizan Belgrade-Manchester United | JT 13 heures | 55'' |
| 21/04/1966 | Coupe d'Europe des clubs champions Manchester United-Partizan Belgrade | JT 13 heures | 1'12'' |
| 22/04/1966 | Coupe d'Europe des clubs champions Inter Milan-Real Madrid | JT 13 heures | 1'10'' |
| 06/05/1966 | Finale de la Coupe des vainqueurs de coupe Borussia Dortmund-FC Liverpool | JT 13 heures | Non indiquée |

À l'automne, les performances des clubs français engagés dans les compétitions européennes retinrent à nouveau l'attention des responsables du service des actualités. Le match retour de premier tour du FC Nantes contre le champion d'Islande, le KR Reykjavik, fit l'objet d'un résumé d'une durée peu courante de 10' programmé le soir même sur la 2^{ème} chaîne à partir de 22 heures 20.

| Date | Rencontre | Horaire | Durée |
|-------------|--|----------------|--------------|
| 22/09/1966 | Coupe des villes de foire : OGC Nice-Göteborg | JT Nuit | 1'54'' |
| 06/10/1966 | Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe : Racing Strasbourg-Steua Bucarest | JT 13 heures | Non indiquée |
| 06/10/1966 | Coupe d'Europe des clubs champions : FC Nantes-KR Reykjavik | JT 13 heures | Non indiquée |
| 26/10/1966 | Coupe des villes de foire : Girondins Bordeaux-La Gantoise | JT 13 heures | Non indiquée |
| 24/11/1966 | Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe : Racing Strasbourg-Slavia Sofia | JT 13 heures | Non indiquée |
| 30/11/1966 | Coupe d'Europe des clubs champions : Avant FC Nantes-Celtic Glasgow | JT 13 heures | Non indiquée |
| 30/11/1966 | Coupe d'Europe des clubs champions : Avant FC Nantes-Celtic Glasgow | JT 20 heures | Direct HF |

Le Tournoi de Paris, par exemple, ne fut plus couvert dans le cadre du JT. En fait, le nombre de sujets présentant les scènes essentielles de matches de gala disputés par des clubs français contre d'illustres hôtes étrangers était l'un des plus faibles de toute notre période d'étude. Au début du printemps, on relève un sujet relatant les péripéties du match Olympique Lyonnais-Spartak Moscou diffusé au JT de 13 heures du 25 mars 1966. Il faut attendre le JT de 13 heures du 9 juin 1966 pour retrouver une référence de ce type, un match opposant le Real Madrid, à nouveau champion d'Europe, et le Stade de Reims, qui venait de remonter en Division 1 après deux ans passés au purgatoire de la Division 2. Peu avant la fin des matches aller de la saison 1966-1967, qui s'achèvera avec une nouvelle relégation pour les Champenois, on organisa un match de gala Stade de Reims-Anciens de Suède qui fleurait bon la nostalgie d'une époque révolue, celle où la France faisait partie des nations européennes de premier plan en raison des résultats obtenus par son équipe nationale et son représentant en Coupe d'Europe des clubs champions.

I.2.4.4 Visibilité du football national des clubs

Concernant la couverture des rencontres de championnat de Division 1 et de Coupe de France, l'ORTF continua au cours de l'année 1966 à procéder selon des modalités dorénavant bien rodées. La consultation des rapports de chef de chaîne confirme un renforcement de la part revenant aux retransmissions en différé de secondes mi-temps programmées sur la 2^{ème} chaîne le dimanche. Alors que celles-ci sont généralement nommément annoncées dans les magazines de programmes télévisés. Vu le faible taux d'abonnements que pouvaient revendiquer la majorité des clubs français, cette publicité hypothéquait considérablement l'importance de la recette aux guichets pour les matches concernés. *A contrario* les bribes des trois matches retransmises en direct sur la 1^{ère} chaîne durant l'année 1966 dans le cadre de « Télé Dimanche » ou la seule rencontre avancée au samedi pour faire l'objet d'un direct intégral, le match Stade Français-FC Sochaux du 23 avril 1966, ne firent pas l'objet d'une annonce dans la presse spécialisée ou dans la presse quotidienne de la veille.

La finale de la Coupe de France opposant le Racing Club de Strasbourg au FC Nantes le dimanche 22 mai 1966 fut évidemment retransmise en intégralité et en direct. Le rapport de chef de chaîne indique le degré de maîtrise atteint entretemps par l'ORTF dans ce type d'exercice périlleux qu'était le multiplexe télévisuel. En effet, même si le relais de la retransmission du match de football réalisée par René Lucot et sollicité par la RTA (Radio-Télévision Algérienne) ne se passa pas sans incidents, ceux-ci étaient dus à des « cafouillages » dont la responsabilité incombait à l'émetteur-relais Eurovision situé aux Baléares. Toutes les émissions en direct destinées à l'Afrique du Nord passaient en principe par cet équipement. On déduit dudit rapport que les techniciens espagnols s'empressèrent de résoudre le problème touchant surtout la transmission du son, sans répondre aux appels téléphoniques répétés du responsable de l'émetteur de l'ORTF situé au Pic du Néoulous dans les Pyrénées Orientales et que Cognacq-Jay avait probablement chargé de la démarche, parce qu'il maîtrisait la langue espagnole. Dès la fin de la retransmission en direct de la finale de la Coupe de France, le service des sports enchaîna coup sur coup avec celle du tiercé couru à Longchamp et commenté par Léon Zitrone, puis celle de la finale du Championnat de France de rugby opposant Agen à Dax au Stadium de Toulouse commentée par Roger Couderc.

Ci-après, la liste des retransmissions de rencontres relevant du football national des clubs proposées par l'ORTF au cours de l'année 1966 :

| Date | Chaîne | Rencontre | Horaire |
|------------|--------|--|---|
| 16/01/1966 | 2 | 32èmes de finale de Coupe de France Racing Strasbourg-AS Saint-Étienne | 15.45-16.30 |
| 23/01/1966 | 2 | Girondins Bordeaux-FC Toulouse (D1) | 18.41-19.29 |
| 06/02/1966 | 2 | US Valenciennes Anzin-FC Sochaux (D1) | 18.40-19.26 |
| 27/02/1966 | 2 | OGC Nice-FC Nantes (D1) | 18.47-19.35 |
| 06/03/1966 | 2 | FC Sochaux-Racing Strasbourg (D1) | 18.45-19.31 |
| 03/04/1966 | 2 | Demi-finale de la coupe de France FC Nantes-AC Ajaccio | 18.44-19.30 |
| 17/04/1966 | 2 | US Valenciennes Anzin-Girondins Bordeaux (D1) | 18.49-19.35 |
| 23/04/1966 | 1 | Stade Français-FC Sochaux (D1) | 14.57-16.46 |
| 08/05/1966 | 1 | Finale de la Coupe de France FC Nantes-Racing Strasbourg | 14.43-16.31 |
| 11/09/1966 | 2 | Stade Rennais-AS Monaco (D1) | 18.33-19.18 |
| 09/10/1966 | 2 | AS Saint-Étienne- FC Nantes (D1) | 18.33-19.20 |
| 06/11/1966 | 2 | Racing Club Lens-SCO Angers (D1) | 18.06-18.52 |
| 04/12/1966 | 1 | Stade de Reims-AS Saint-Étienne (D1) | 15.20-15.21 15.50-15.57 16.29-16.30 |
| 11/12/1966 | 1 | 64 ^{ème} de finale de Coupe de France AS Cherbourg-Stade Malherbe Caen | 15.44- ? |

La consultation des conducteurs de JT de l'année 1966 confirme certaines tendances évoquées à plusieurs reprises dans le cadre de notre étude. D'une part, on ne peut que constater l'absence de visibilité du football amateur si l'on exclut l'équipe de France militaire et les rencontres de Coupe de France opposant les clubs de l'élite aux représentants du football amateur de cette catégorie. Le championnat de France de Division 2 est lui aussi quasiment absent des sommaires de JT. Même si l'on peut trouver une interview de Charly Loubet, de Georges Carnus ou de Roger Piantoni dans la liste des sujets filmés de JT traitant des affaires du ballon rond, on constate qu'en 1966 le football français n'a plus de vedettes de la classe de Raymond Kopa ou de Just Fontaine. Les conducteurs de JT conservés dans les archives numérisés de l'INA permettent de constater qu'en diverses occasions le sujet consacré au football et programmé en fin de JT, servant en quelque sorte de variable d'ajustement, fut supprimé pour compenser la longueur trop importante des commentaires tenus par le présentateur et les journalistes officiant sur le plateau. Ce fut notamment le cas d'un sujet du JT de 20 heures du 16 mars 1966 couvrant le passage à Paris de Pelé pour les besoins d'une tournée promotionnelle. Sur le conducteur du JT de 20 heures du 21 septembre 1966, le

dernier sujet comporte lui aussi l'annotation « Non diffusé ». Il s'agissait d'un portrait de Jean-Claude Suaudeau et d'Hervé Revelli, qui allaient faire leur première apparition en équipe de France à l'occasion de France-Hongrie une semaine plus tard.

Outre, les reportages présentés dans la série « Football autour du monde » évoqués ci-dessus, nous n'avons pas trouvé mention d'un reportage dépassant le format d'un sujet de JT consacré au football national dans les programmes annoncés dans les pages des magazines spécialisés. Les sommaires de l'émission « Sports Jeunesse », généralement programmée le mercredi après-midi, faisaient eux aussi peu de place à l'initiation au football. Nous n'avons trouvé aucune mention d'un reportage concernant ce sport dans les sommaires explicitement annoncés dans *Télérama* ou les rapports de chef de chaîne de l'ORTF.

La défaite subie à Budapest le 28 septembre 1966 confirmait que la tâche de Jean Snella serait rude. Dès le samedi qui suivit le déplacement en Hongrie, Mario Beunat animait en direct un « Sports Débats » de 18 heures 32 à 19 heures 04 sur la 2^{ème} chaîne. L'intitulé de l'émission du jour « Après le match Hongrie-France » laissait entendre qu'on y aborderait les chances de Snella de mener sa mission à bien. Pour l'occasion, la 2^{ème} chaîne mit en place un triplex, un dispositif dont elle avait été peu coutumière jusque là. Pierre Loctin, présent dans les studios de l'ORTF à Lyon et, surtout, Just Fontaine, présent dans ceux de Toulouse, commentèrent la performance de l'équipe de France et donnèrent leur avis sur les mesures à prendre pour améliorer ses performances dans un avenir proche.

II. Réception journalistique de l'offre de football télévisé 1963-1966

Le recensement de la presse effectué ci-après appelle quelques remarques liminaires. Nous n'ignorons pas le fait que des quotidiens influents tels *Bild* versaient régulièrement dans la critique personnelle des commentateurs de football. Pour des raisons logistiques, *Bild* n'étant pas archivé à la *Deutsche National-Bibliothek* à Francfort, nous avons renoncé à intégrer ce pan de la presse nationale ouest-allemande dans notre corpus.¹ Disposant des ressources numérisées de l'INA, notamment de la revue de presse de la RTF et de l'ORTF (1963-1973), nous avons pu opérer un recensement bien plus pointu pour la partie française. Il s'en dégage presque forcément une impression de différence de focalisation. Toutefois, le recensement des quotidiens et hebdomadaires ouest-allemands intégrés dans notre corpus, nous amène à penser que l'évolution de l'offre de football télévisé ne déclenchait pas des débats de même nature des deux côtés du Rhin. La relative rareté des critiques émises à l'égard des émissions ou des réalisations de retransmission et des commentaires trouvées dans ce cadre, semble indiquer que professionnels et téléspectateurs étaient relativement satisfaits des programmes qu'on leur proposait en la matière.

La situation est bien différente côté français. Elle doit être appréhendée dans un contexte général où la télévision publique focalise indirectement bien des reproches qu'une partie des Français nourrissaient à l'égard du régime de la Vème République. La télévision est perçue comme un instrument de l'État, la « Voix de la France ». Une perception confirmée par les propos du général De Gaulle lors de l'inauguration de la Maison de l'ORTF le 14 décembre 1963 :

*« L'idée que nous nous faisons de la France et l'idée que s'en font les autres dépendent maintenant, dans une large mesure, de ce qui est, à partir d'ici, donné à voir, à entendre, à comprendre, et qui frappe, au même instant, une innombrable multitude. »*²

¹ Nous avons tenté d'obtenir une sélection de textes de la part de la rédaction régionale de *Bild* sise à Francfort, bien que techniquement possible, nous avons finalement abandonné ce projet en raison des tarifs prohibitifs exigés pour une recherche aux résultats (très) incertains par le service des archives de ladite rédaction.

² Extrait cité par BOURDON, Jérôme, *op. cit.*, 1990, p. 17.

II.1 Réception de l'offre RTF/ORTF 1963-1966

On trouvera ci-après l'analyse d'une sélection d'articles tirés de la presse française durant les années 1963-1966. Nous avons, comme cela était indiqué dans notre introduction, consulté en priorité la presse sportive. Là encore, un rappel s'impose : nous avons surtout recensé le quotidien *L'Équipe* et l'hebdomadaire *France Football* en raison de leur tirage, de leur position dominante sur le marché de la presse sportive. Les ressources numériques de l'Inathèque nous ont également permis de cibler nos recherches et procéder à la consultation systématique d'un éventail de revues dédiées à l'annonce de programmes télévisés plus diversifié que cela ne fut possible pour le versant allemand de notre étude.

Notre étude ne peut prétendre refléter l'ensemble des opinions présentées dans la presse française de l'époque. Il nous a semblé important et révélateur d'analyser en priorité les articles qui abordaient l'édification du « *Grand stade* » en émettant des interrogations quant aux objectifs et aux méthodes retenus par les divers acteurs. Si certains facteurs explicatifs des particularismes nationaux en matière de couverture télévisée du football semblent relever d'habitus culturels profondément enracinés, on relèvera une personnalisation des critiques émises à l'égard des personnels du service des sports qui avait beaucoup moins cours dans la presse allemande, surtout dans l'hebdomadaire *Der Kicker*, notre source de référence principale.¹

II.1.1 Réception de l'offre RTF/ORTF 1963

II.1.1.1 Le sport « parent pauvre » de la 2^{ème} chaîne en gestation dans un contexte économique tendu

Au début du mois de janvier 1963, les pages des quotidiens évoquent régulièrement les futures échéances marquant les progrès du média télévisuel. Avec la « résurrection » de *Telstar*, qui avait cessé d'émettre et avait été réparé à distance depuis la Terre, la mise en service d'une deuxième chaîne était assurément l'un des thèmes les plus récurrents dans ce contexte. Les discussions à ce sujet appréhendaient pour l'essentiel des enjeux techniques, éditoriaux ou budgétaires, souvent franco-français en raison du caractère fondamentalement ethnocentrique des programmes de la télévision publique, mais la concurrence internationale n'était jamais loin. On avait peur de se faire distancer sur le plan technologique, mais

¹ Cf. POISEUIL, Bernard, *Football et télévision, tome 1, « Sophismes et vérités »*, Paris, Tekhne, 1992, chap. 4 « La meilleure télévision du monde », pp. 81-120.

également commercial, car on craignait sérieusement que le deuxième programme que les Français capteraient, pût être étranger.

Dans le rôle dévolu à la future chaîne par rapport à la nature des programmes, on percevait certes l'attribution d'une fonction compensatrice. Mais celle-ci n'était pas aussi évidente que le caractère expérimental de certaines missions qu'on lui assignait. Elle était en effet destinée à servir de champ d'expérience pour la mise au point du standard de la télévision couleur et sa fiabilisation. L'adoption de ce dernier avait d'évidence des implications économiques de premier ordre pour les pays membres de l'Eurovision. *L'Aurore* rappelait que l'exploitation commerciale de la télévision en couleurs n'était pas envisageable avant 1969 ou 1968, ou 1967 « *avec beaucoup de chance !* »¹ Les problèmes politiques encore à résoudre étaient probablement plus épineux que les difficultés d'ordre technologique. Bien que l'on s'évertuât constamment à conjurer le spectre d'une zizanie entre pays membres de l'Eurovision, la concurrence entre leurs industries radioélectriques nationales faisait déjà ressentir ses effets. Français et Allemands rivalisaient pour imposer respectivement, les premiers le standard SECAM, et les seconds le système PAL. La menace de « l'ogre américain » et de son procédé NTSC, insatisfaisant sur le plan technique, mais déjà rentabilisé sur le marché domestique, attisait la désunion. Les autorités compétentes, tel le général Leschi, directeur technique de la RTF, ne rataient pas une occasion de marteler que le procédé SECAM mis au point par Henri de France était meilleur marché que le NTSC et d'un « *meilleur rendement artistique* ».

Officiellement, les Européens semblaient toutefois d'accord sur un point : l'impérieuse nécessité de préparer une télévision européenne, basée sur un accord général concernant les normes de production et de transmission. Car, le développement des procédés de couleur, de leur compatibilité avec les postes noir et blanc composant alors la totalité des parcs nationaux de récepteurs coûtait si cher que l'échange des programmes entre toutes les TV occidentales était un véritable impératif. Avant, il fallait disposer d'une 2^{ème} chaîne pour procéder à toutes les expérimentations requises sans priver le public de ses programmes habituels.

Le lancement de la 2^{ème} chaîne était prévu pour avril 1964 et le début des essais devait avoir lieu en septembre 1963 avec la diffusion sur le deuxième réseau d'une série d'images fixes lors du salon de la radio et de la télévision. On prévoyait alors 23 heures de programme hebdomadaire. Le journal TV y serait diffusé à 20 heures 30 et la grande émission du jour débiterait à 21 heures. Le dimanche après-midi, les deux chaînes diffuseraient des programmes ininterrompus. Les régions parisienne et lilloise, lyonnaise et marseillaise

¹ « La TV en couleurs sera européenne ou ne sera pas et elle sera diffusée sur la deuxième chaîne », *L'Aurore*, 03/01/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

bénéficieraient les premières de la 2^{ème} chaîne. La région du Limousin, du Roussillon, la Corse, certaines vallées alpines devraient prendre leur mal en patience. Si la 2^{ème} chaîne ne devait être réceptionnée que par 40% de la population dans un premier temps, le gouvernement souhaitait néanmoins profiter de l'élan accompagnant son lancement pour accroître la part des productions originales dans l'offre de programmes. Le directeur général de la RTF, Robert Bordaz, évoqua même en ce début d'année 1963 la réalisation d'un « Cinq Colonnes à la une » européen en coopération avec des sociétés de télévisions étrangères, mais « *sous l'égide de la France* ». ¹ S'il évoquait l'embauche de jeunes auteurs, de journalistes, la production d'un JT différent de celui de la une, Bordaz observa le plus parfait mutisme sur la part réservée au sport dans l'offre de programme de la future 2^{ème} chaîne. Il y avait là une différence fondamentale avec les prémices sous lesquelles le ZDF allait entamer ses émissions régulières au début du mois d'avril 1963. ²

Dans un entretien accordé à *Dimanche Actualités*, le directeur de la 2^{ème} chaîne, Philippe Ragueneau, détailla les futures missions de la nouvelle chaîne et insista notamment sur la nécessité de sa complémentarité par rapport au programme de la 1^{ère} chaîne. Pour les dimanches après-midis, il prévoyait une grille de programmes qui ne pouvait entrer directement en conflit avec les intérêts des organisateurs de spectacles sportifs :

« *Sur la 2^{ème} chaîne, le programme du dimanche après-midi comprendra de tout, sauf précisément du sport. Le programme type serait le suivant : d'abord un grand film commercial, puis un documentaire d'une demi-heure, puis des variétés pendant une demi-heure encore, et enfin un dessin animé.* » ³

Au printemps, *L'Aurore* fit état d'un sondage opéré par les services compétents de la RTF auprès de 4 000 « Français moyens » pour connaître leurs attentes vis-à-vis de la nouvelle chaîne. On ne sait à quel point les chiffres recueillis selon cette méthode furent décisifs dans l'établissement de la grille de programmes évoquée, mais on s'étonnera quelque peu du faible score obtenu par les émissions sportives :

- Émissions sportives : 3,5%
- Musique classique : 3%
- Feuilletons 6%

¹ Cf. « M.Bordaz annonce pour avril 1964 le démarrage de la seconde chaîne TV », *Le Monde*, 07/01/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. « Jour J pour la deuxième chaîne en Allemagne », *Le Figaro*, 02/04/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « La deuxième chaîne sera complémentaire de la première », *Dimanche Actualités*, 03/03/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

- Jeux 8%
- Variétés 8,5%
- Documentaires 9%
- Reportage d'actualités 12%
- Films 21%
- Dramatiques 27%

Le lancement de la 2^{ème} chaîne constituait une véritable gageure sur le plan technique et commercial puisque de nombreux propriétaires de récepteurs devaient acquérir des adaptateurs et procéder à des réglages dont l'efficacité n'était pas totalement garantie. En outre, les difficultés budgétaires chroniques de la RTF n'arrangeaient rien. André Brincourt s'en alarma dans le *Figaro* et, non sans avoir rappelé que l'ancien ministre de l'Information, Roger Frey, avait en son temps promis la 2^{ème} chaîne pour 1960, il appréhendait avec circonspection le discours volontariste et optimiste de Bordaz :

« Après avoir trop "lanterné", la RTF manque de souffle et de jarret pour cette "marche forcée" : les moyens et le personnel qualifié font défaut, l'emprunt nécessaire n'est pas encore consenti par le gouvernement, l'augmentation de la taxe risquerait d'être impopulaire (du moins pour ceux qui ne pourraient recevoir le deuxième programme). On peut craindre que M. Bordaz ne s'aperçoive bientôt des dangers accumulés par un excès de confiance dans l'avenir. »¹

En dépit d'une stagnation de la qualité de l'offre de programme et d'un manque flagrant d'innovation sur le plan éditorial, le public de la RTF croissait de manière spectaculaire. En effet, les ventes de téléviseurs se situaient aux alentours de 100 000 par mois. Au cours du mois de juillet, le *Figaro* annonça que le parc national de postes de télévision avait forcément passé la barre des 4 000 000 puisque on en avait recensé 3 900 000 dès le mois de mai.²

Pour conquérir ce public de plus en plus vaste, on avait défini une stratégie que le discours officiel caractérisait en évoquant une « *commercialisation sans aller jusqu'à la télévision commerciale* ». On souhaitait offrir des programmes « *plus gais et plus légers* » aux téléspectateurs français. La revue spécialisée *Télé Revue* s'interrogeait sur la future complémentarité des deux chaînes publiques et sur le maintien de la qualité : « *Seront-elles des sœurs ennemies ?* » De manière prémonitoire, *Télé Revue* s'inquiétait de voir la 2^{ème}

¹ Cf. BRINCOURT, André, « De la Maison de la Radio à la seconde chaîne TV », *Le Figaro*, 24/04/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. « La TV en France : Quatre millions de postes », *Le Figaro*, 24/07/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

chaîne devenir une « 1^{ère} chaîne bis », notamment parce que de nombreux éléments laissaient augurer d'une subsistance du ton « maison » de la RTF, et pronostiquait que l'on s'orienterait vers la « commercialisation » pour tenir compte de nécessités psychologiques, de l'augmentation prévisible du public, et du manque de moyens financiers qui rendait inévitable le recours aux investissements privés.¹

La mise en place de la 2^{ème} chaîne monopolisa une part substantielle des débats lors de la discussion parlementaire précédant le vote de l'Assemblée Nationale sur le budget de la RTF le 7 novembre 1963. Le rapporteur, membre du parti gaulliste, l'UNR, Roland Nungesser pointa la « gestion catastrophique » de la RTF. L'organisme public avait épuisé ses réserves et son fonds de roulement. Le déficit prévu pour l'année 1964 se situait aux alentours de 145 millions de francs.² Le coût de l'installation de la nouvelle chaîne était évalué à 469 millions de francs, mais on prévoyait une compression des personnels de la RTF ramenant les effectifs de cette dernière à 10 971 personnes. En dépit de cette situation économique tendue, le ministre de l'Information, Alain Peyrefitte, indiquait dans ses réponses aux membres de la représentation nationale qu'il n'y avait aucun plan pour l'introduction de la publicité à la RTF.

Dans ce contexte, les autorités du football ne pouvaient nourrir des espoirs raisonnables de voir augmenter de manière notable leurs recettes émanant de la RTF. Cette situation était d'autant plus susceptible de générer de vives tensions que toutes les statistiques disponibles leur prouvaient que chaque retransmission touchait un public potentiel en augmentation constante. Par ailleurs, la prochaine mise en place de la 2^{ème} chaîne, telle qu'elle était annoncée, ne laissait guère augurer que la RTF satisferait davantage les attentes émises de longue date à son égard par la FFF sur la production d'émissions destinées à faire découvrir la pratique du football aux jeunes générations et les activités des clubs amateurs. Au début de l'année, *France Football* avait annoncé le lancement d'une rubrique mensuelle, « Télé-Foot », dont la vocation consistait à publier des comptes rendus des retransmissions et des émissions proposés, mais aussi à examiner les « problèmes complexes et passionnants du football télévisé ».³ Deux semaines plus tard paraissait la première de ces chroniques. Elle constatait une évolution positive des relations Football-TV après des années d'incompréhension, de

¹ Cf. « Seront-elles des sœurs ennemies ? », *Télé Revue*, 01/09/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. « M. Peyrefitte : Mise en place de la 2^{ème} chaîne à partir du 1^{er} janvier 1964 », *Le Figaro*, 08/11/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

Cf. ROUANET, Anne, « Il manque 400 millions (AF) à la TV pour finir l'année », *Télé-7-Jours* n° 184, 28/09/1963, p. 77.

³ Cf. « Note de la rédaction », *France Football* n° 879, 15/09/1963, p. 3.

méfiance et de disputes.¹ À l'approche de la fin de la saison du football, « Télé Foot » annonçait que le nouveau protocole entre la RTF et la Fédération devait être bientôt signé sur des bases analogues à celles prévalant depuis février 1961. En dépit ou en raison de la limitation de l'offre, les rapports entre les deux partenaires semblaient meilleurs que jamais au cours des années précédentes. La moyenne mensuelle de trois ou quatre matches retransmis au moins partiellement était considérée comme une limite à ne pas dépasser par la RTF elle-même, pour ne pas indisposer les « non-sportifs » parmi ses téléspectateurs. La RTF regrettait également l'envolée des prix. La retransmission de France-Bésil, en quelque sorte le match de l'année, même s'il ne s'agissait pas d'une rencontre officielle, lui avait coûté la somme record de 60 000 nouveaux francs. La flambée des prix exigés par les fédérations et les clubs avait un impact sur la quote-part que l'Eurovision demandait à la RTF pour obtenir le droit de relayer une retransmission assurée par des sociétés de télévision partenaires. Aussi la RTF avait dû refuser la *FA Cup Final*, qui lui aurait coûté 10 000 francs. Au constat de la faible assistance de 33 000 spectateurs lors de la finale Monaco-Lyon, le rédacteur anonyme de « Télé Foot » posait la question fatidique : la 2^{ème} chaîne allait-elle constituer un facteur de tension ou d'apaisement dans les relations Football-TV ?²

Lors de la rentrée télévisuelle de septembre 1963, l'annonce dans *Télé-7-Jours* du retour sur les écrans de « Télé Dimanche » s'accompagnait d'une évocation de la détérioration substantielle de l'offre de directs partiels concernant les rencontres de football dominicales programmées dans cette émission.³ Il n'y en avait pas eu depuis la reprise du championnat le 1^{er} septembre et la première rencontre dont la retransmission de la seconde mi-temps était programmée aurait lieu le 20 octobre 1963. Dès le mois de mars 1963, « Télé-Foot » avait évoqué l'exemple allemand pour rouvrir le débat concernant les retransmissions dominicales.⁴ Cette relance d'une discussion récurrente était justifiée par l'importance constante du courrier réceptionné à ce sujet. Un petit encadré rappelait que la situation prévalant en RFA était réglée par l'accord d'octobre 1958. S'il est inutile de procéder au rappel des points principaux de cet accord déjà évoqué dans notre étude, on notera néanmoins que le rédacteur de « Télé-Foot » constatait que les rapports entre le DFB et l'ARD étaient rarement tendus depuis 1958. Il soulignait que les tarifs allant de 15 000 DM pour une rencontre nationale jusqu'à 37 500

¹ Cf. « "Télé-Foot" : La TV et le football ont fait un mariage de raison », *France Football* n° 881, 29/01/1963, p. 9. Signe des temps, sur la même page paraissait une publicité pour l'ouvrage *Sport et Télévision* publié par Marcillac et Quidet chez Albin Michel.

² « "Télé-Foot" : La 2^{ème} chaîne va-t-elle relancer la crise Football-TV ? », *France Football* n° 898, 28/05/1963, p. 9.

³ Cf. « TV-Football : sombres dimanches », *Télé-7-Jours* n° 184, 28/09/1963, p. 77.

⁴ « "Télé-Foot" : Le débat est ouvert : Faut-il donner du football le dimanche après-midi ? », *France Football* n° 889, 28/05/1963, p. 9.

DM pour une rencontre internationale étaient systématiquement réduits de moitié en cas de différé. Cela expliquait la multiplication de ce genre de retransmissions rendues possibles par l'équipement satisfaisant des diverses sociétés composant l'ARD. Il insistait sur le fait que la TV allemande gardait très bien le secret concernant les rencontres dont elle obtenait la retransmission en différé dans le cadre de l'émission « Auf der Tribüne » diffusée le dimanche à partir de 20 heures 15. Émanant d'un rédacteur d'une publication appartenant au même groupe de presse que *L'Équipe*, l'observation n'était pas anodine, car elle faisait forcément allusion au rôle que les responsables de la télévision et du football entendaient faire jouer à la presse sportive dans ce contexte. Celle-ci devait-elle informer ses lecteurs coûte que coûte, même au risque de jouer les trouble-fêtes et bousculer les conventions du « mariage de raison » entre football et télévision ? Nous reviendrons ci-après sur l'agacement provoqué parmi les spectateurs par l'observation du secret au sujet des retransmissions, et sur l'analyse qu'en fit Édouard Seidler au lendemain d'une annulation imputée à une indiscretion de *L'Équipe*.

La qualité des résumés de JT était également régulièrement affectée par des grèves du zèle des monteuses de magnéscope. A leur avis, leur travail effectué à la demande des réalisateurs depuis que la RTF s'était doté de table d'enregistrement *Ampex* nécessitait des compétences supérieures à celles figurant dans les termes de leurs contrats d'embauche. Leur demande de revalorisation statutaire et salariale traînant, leur mouvement répété avait obligé les responsables de l'information à recourir au kinescope plus qu'ils ne le désiraient. Ainsi, même la conférence du général De Gaulle du 29 juillet 1963 dut être enregistrée selon ce procédé qui représentait une perte de qualité flagrante par rapport au magnéscope. La consultation des conducteurs de JT de cette période laisse clairement apparaître une recrudescence des sujets filmés en 16 mm ou achetés à la presse filmée avec le délai nécessaire pour minorer le prix d'achat. Le problème récurrent des statuts des personnels de la RTF menaça jusqu'à la diffusion en direct de la finale de la Coupe de France. Cela aurait constitué une première depuis la fiabilisation des retransmissions en direct en 1952. En effet, le Syndicat unifié des techniciens, désireux de frapper un « grand coup » menaça le samedi 22 mai 1963 de lancer un nouvel ordre de grève pour le lendemain alors qu'un mouvement des personnels concernés était déjà annoncé pour le surlendemain. Or, le dimanche 23 mai 1963 se disputait la finale entre Monaco et Lyon au Parc. Le quotidien populaire *Paris Jour* redoutait que la raison ne l'emportât pas :

« Vingt millions de sportifs attendent cette diffusion. Si demain le petit écran nous enferme derrière sa grille, tout un pays va se mettre en colère. C'est là le but recherché par les techniciens. »¹

Les dirigeants syndicaux durent comprendre très vite que leur cause avait beaucoup à perdre s'ils mettaient leur menace à exécution. La finale fut retransmise comme prévu.

Les clubs professionnels traversaient une crise essentiellement due à la baisse constante du nombre de spectateurs et à l'augmentation de leur masse salariale. Leur déficit, proche des 15 millions de francs, ne pouvait en aucun cas être réduit par une meilleure entente avec une RTF qui se trouvait elle-même dans une impasse financière. Le chroniqueur de *Télé-7-Jours* avait beau se consoler en rappelant que le service des sports, dirigé par Joseph Pasteur depuis la fin du mois d'avril 1963 et la mutation de Marcillac à l'information, estimait que le cycle des matches aller était bien moins intéressant que les joutes programmées au printemps, les contribuables amateurs de football en restaient pour leur frais. Car, même si la Fédération et la Ligue étaient disposées à ce que la RTF diffusât des secondes mi-temps de matches de Coupe de France à partir de l'entrée en lice des clubs de l'élite au mois de janvier 1964, l'aisance financière du service des sports de la RTF au début de l'année civile était bien relative. L'unique bonne nouvelle concernait la visibilité de l'équipe de France qui disputait ses rencontres en semaine et devait régulièrement avoir les honneurs du direct, hormis pour le match à Sofia du 29 septembre 1963.

Pour la Coupe d'Europe des clubs champions, *Télé-7-Jours* annonçait de manière optimiste la retransmission de la seconde mi-temps du match Monaco-Athènes trois jours plus tard en prédisant que si l'équipe monégasque passait l'obstacle grec, les téléspectateurs français seraient les témoins privilégiés de ses victoires successives. Le nerf du problème était financier et, apparemment, il ne fut pas surmonté par le service des sports, car le rapport du chef de chaîne du 18 septembre 1963 ne mentionne aucune retransmission en direct, mais la diffusion d'un numéro des « Couloises de l'exploit » qui était « en boîte ».

¹ Cf. « Laissez-nous voir la finale de la Coupe », *Paris Jour*, 22/05/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

II.1.1.2 Le téléspectateur épris de football, un client exigeant que l'on cherche à mystifier

Un grand nombre des lettres de lecteurs ou des chroniques « Télévision » parues dans la presse déplorait la culture du secret qui s'était installée autour des retransmissions télévisées. Bien entendu, l'agacement allait de pair avec le prestige de la rencontre. Mais il concernait également l'offre ordinaire du football national des clubs. Tout manquement à la règle entraînait une volte-face des autorités du football qui veillaient scrupuleusement à ce que ses concessions fussent prises pour ce qu'elles lui paraissaient être : un sacrifice considérable.

Ainsi, l'annonce parue dans *L'Équipe* du mardi 8 janvier 1963 d'une retransmission partielle de la rencontre de championnat Toulouse-Sedan commentée par Thierry Roland en provoqua-t-elle l'annulation. La FFF attendit le surlendemain pour faire connaître sa décision à la RTF qui dut annuler la retransmission et le déplacement des équipes de tournage. Elle perdit sûrement une coquette somme « pour rien » par la même occasion. L'information diffusée par le quotidien sportif était en fait une indiscretion publiée dans sa rubrique « Télévision », un entrefilet d'une dizaine de lignes.¹ Que s'était-il passé ? Dans le courant de la semaine précédant la rencontre, le correspondant permanent de *L'Équipe* à Toulouse avait appris que plusieurs dizaines de chambres avaient été réservées par la RTF dans les hôtels de la ville.² Elles devaient héberger les techniciens envoyés en mission pour assurer la mise en images de la rencontre de championnat Toulouse-Sedan. Devant la tournure prise par les événements, une « plume historique » du quotidien sportif, Édouard Seidler, s'interrogea sur la pertinence de la clause des accords secrets RTF-FFF qui prescrivait que la presse sportive devait être muselée.³ Il rappelait qu'aucun des signataires ne s'était mis à l'amende par rapport au contrat moral qu'ils avaient mutuellement passé. Mais il insistait tout autant sur le fait que celui-ci ne liait en rien la presse sportive. L'occasion était trop belle pour que Seidler s'abstînt de rappeler quel était le rôle que la presse sportive en général et *L'Équipe* en particulier se devaient de tenir par rapport à leurs lecteurs. Il annonçait de la manière la plus nette que le système du secret ne pouvait fonctionner, puisqu'une retransmission en direct impliquait en moyenne une centaine de techniciens, des journalistes, etc... Ce « *déploiement de force* » ne pouvait échapper à la presse. Dès lors, celle-ci était placée face à un « choix cornélien » : se

¹ Cf. « À "Télé Dimanche" : Toulouse-Sedan », *L'Équipe*, 08/01/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. SEIDLER, Édouard, « Pourquoi vous ne verrez pas Toulouse-Sedan ! », *L'Équipe*, 12/01/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ L'indication de réservations portant sur « plusieurs dizaines de chambres » donne un éclairage sur l'ampleur de l'impact financier que pouvait avoir une retransmission d'un simple match de championnat disputé hors de la capitale.

voir reprocher par son lectorat d'avoir fait échouer une retransmission ou d'avoir observé un mutisme de connivence de mauvais aloi l'ayant empêché de prendre ses dispositions pour la regarder sur le petit écran. En conséquence, Seidler plaidait pour que les deux parties intéressées établissent des accords « *plus réalistes* » qui ne lieraient qu'elles seules. Comme souvent dans ce type de débat, l'exemple étranger pouvait faire fonction d'argument. Cette fois-ci, Seidler le chercha de l'autre côté des Pyrénées. La télévision publique espagnole, TVE, venait de trouver un terrain d'entente avec la fédération de football qui lui semblait plus astucieux que les modalités retenues par la RTF et la FFF. En échange d'une importante contrepartie financière, TVE pouvait retransmettre en direct dix rencontres de son choix, qui seraient spécialement programmées le samedi ou le dimanche en soirée, c'est-à-dire sans concurrencer les autres rencontres du week-end. Aucune clause de secret n'avait été incluse dans cet accord. Bien au contraire, il était prévu que ces retransmissions seraient annoncées à l'avance et avec une large publicité. Seidler concédait qu'il n'existait pas d'accord idéal, mais l'approche espagnole lui semblait plus réaliste et son application recélait bien moins de potentialités de conflit. On objectera aisément que le raisonnement de Seidler était biaisé, car il omettait de mentionner une donnée fondamentale rendant hasardeuse la comparaison entre les deux pays : l'importance sociale du supportérisme identitaire ibérique et l'attachement viscéral des *socios* espagnols à leur club. Obéissant aux règles de l'art du journalisme, Seidler conclut son propos par une chute dans laquelle une pointe d'ironie ne pouvait manquer. Il se disait qu'en l'absence de la retransmission de football, les téléspectateurs français se consoleraient peut-être en suivant PUC-Besançon de handball et la course du tiercé. Et comme pour prouver la légitimité de *L'Équipe* à ne faire aucune concession en matière de droit à l'information, il inséra une note satellite à son article sous-entendant que la Ligue en était déjà réduite à s'abriter derrière des prétextes que l'on avait du mal à croire pour justifier sa position. Celle-ci l'avait apparemment déjà informé que « *la décision de l'annulation de la retransmission du match avait été prise à titre de sanction à l'encontre du Toulouse FC, dont certains dirigeants auraient trop bavardé* ».

Peu de temps après cet incident, ce sont les incertitudes planant sur la retransmission de Reims-Feyernord en Coupe d'Europe des clubs champions le mercredi 6 février 1963 qui agacèrent les rédacteurs des pages sportives et des chroniques « Télévision ». Dès le 22 janvier 1963, *L'Équipe* annonçait « *officieusement* » la retransmission en direct du match.¹ Cette bonne nouvelle était tempérée par la probabilité d'une diffusion limitée à la deuxième

¹ Cf. « Football en direct : Reims-Feyernord (le 6 février) », *L'Équipe*, 22/01/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

mi-temps. En l'absence de toute communication officielle, le quotidien sportif faisait appel à un raisonnement de bon sens populaire pour émettre son avis. Ne faisant concurrence à aucun autre match, la rencontre devait constituer une étape du retour aux sommets européens du Stade de Reims. Elle suscitait un enthousiasme populaire extraordinaire. On savait déjà fin janvier que le Parc serait comble. Pour illustrer la bonne marche de la location, on évoquait le fait que l'attribution par la FFF de 9 000 places au club hollandais avait failli provoquer une émeute à Rotterdam parce que les dirigeants bataves avaient sollicité 10 900 places pour lesquelles ils avaient enregistré des commandes fermes. Face à ces raisons justifiant l'accord virtuel des autorités du football pour une retransmission en Eurovision que la télévision publique néerlandaise pourrait relayer se dressait un obstacle de taille, bien qu'il semblât ridicule aux yeux des amateurs de football : les responsables des programmes de la RTF hésitaient toujours à consacrer une soirée entière au football de peur de mécontenter les « téléspectateurs non sportifs ». On espérait donc que Marcillac, qui dirigeait encore le service des sports, saurait se montrer convaincant.

Le suspense sur la durée de la retransmission persista jusqu'au jour du match. L'avant-veille de l'évènement, non seulement la FFF et la RTF observaient encore le plus parfait mutisme, mais au ministère de l'Information le service des programmes versa dans la désinformation caractérisée.¹ Au journaliste de *L'Équipe* qui tentait d'obtenir une confirmation, on affirma :

« *Aucun changement n'est prévu pour la soirée du mercredi 6 février. Le programme prévoit : à 20 heures 30 un western, La Rivière d'Argent, et à 22 heures 15 l'émission "Lecture pour tous".* »

Le journaliste s'accrocha à la certitude que la composition même de cette soirée, avec la programmation d'un « *film insolite* », permettait d'affirmer que l'on allait pouvoir suivre un direct intégral. Pour Reims, dont les finances souffraient beaucoup du nouveau règlement prescrivant le non-partage des recettes lors des matches disputés sur terrain adverse en championnat, la Coupe d'Europe constituait un véritable ballon d'oxygène. Doit-on en conclure que le silence observé par la RTF était dicté par un engagement pris envers les dirigeants rémois ? On ne peut l'exclure définitivement au vu des documents de presse consultables, mais on se demande alors quel intérêt les responsables du Stade de Reims auraient-ils eu à ne pas rassurer précocement les supporters ne pouvant se rendre au Parc faute de places disponibles ?

¹ Cf. « Reims-Feyernord, intégralement en direct ? », *L'Équipe*, 05/02/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

En marge des chroniques consacrées à l'éventualité de la retransmission et à ses modalités, on trouve dans *L'Équipe* du 6 février 1963 un document suffisamment rare pour être évoqué : une critique portant sur un court reportage d'avant-match passé au JT de 20 heures la veille. Il s'agissait d'une présentation de l'équipe de Feyernord durant approximativement cinq minutes. Thierry Roland avait bénéficié pour l'occasion d'un « assistant » très qualifié en la personne d'Elek Schwartz, alors entraîneur de l'équipe nationale de Hollande.¹ L'idée de recourir à ce que l'on n'appelait pas encore un « consultant » était jugée « *excellente* » par *L'Équipe*. Les commentaires de Schwartz sont qualifiés de « *pertinents* » et il laissait augurer que le Stade de Reims n'aurait pas la partie facile à l'occasion d'un match qui promettait de faire « *bouillir le Parc* ».²

Il est important de noter que si la presse critiquait le fait que les quotidiens désireux d'informer le plus exactement possible leurs lecteurs et les téléspectateurs français, fussent maintenus dans l'incertitude concernant la nature et la durée du spectacle proposé, certains articles révèlent le statut de programme de premier choix acquis par les retransmissions de rencontres de Coupe d'Europe. Ils documentent également l'apport de la couverture télévisée d'une compétition commune à l'émergence et l'ancrage dans l'esprit du public d'une identité européenne. Ainsi, dès le 1^{er} février 1963, le *Parisien Libéré* estimait que la retransmission au moins partielle de la rencontre était probable au vu de la bonne marche de la location. Surtout, le petit article de trois paragraphes insistait sur le fait qu'indépendamment de « *la longueur des images diffusées pour notre TV, les cameramen de la RTF* » suivraient « *pour la communauté européenne de l'UER le match dans sa totalité pour une diffusion intégrale hors de nos frontières* ». En effet, les Pays-Bas, la Belgique et la RFA avaient annoncé leur intention de relayer la rencontre.³

Cette visibilité internationale de la rencontre n'était pas anodine. On avait conscience que les images diffusées influenceraient, d'une manière ou d'une autre, la vision qu'une part de la population desdits partenaires européens pourrait avoir de la France. La qualité de la

¹ Né en 1908 à Timisoara, Alexander « Elek » Schwartz, est décédé à Haguenau en Alsace en 2000. Sa biographie est celle d'un nomade polyglotte du football européen. Il sera joueur professionnel en France avant-guerre, deviendra citoyen français et entraînera des équipes dans divers pays européens, dont la France et la RFA. Sélectionneur des Pays-Bas de 1957 à 1964, il conduira le Benfica au titre national et à la finale de Coupe d'Europe des clubs champions en 1965. Il sera également l'entraîneur de l'Eintracht Francfort qui atteint les demi-finales de la Coupe des Villes de foire en 1967. En 1976-77, sortant d'une semi retraite pour « donner un coup de main » à un club cher à son cœur contre un salaire symbolique, il fit accéder le Racing Club de Strasbourg en Division 1 reprenant l'équipe strasbourgeoise en main après que des premiers résultats eussent hypothéqué les perspectives d'une remontée immédiate.

² Cf. « Un bon reportage : Feyernord vu par un Français », *L'Équipe*, 06/02/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « Probable : les deux mi-temps de Reims-Rotterdam à la TV », *Le Parisien Libéré*, 01/02/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

prestation sportive des deux équipes et la mise en images de la RTF auraient certes une part prépondérante dans l'impression que laisserait l'évènement sur les amateurs de football. « Accessoirement », ceux-ci étaient également des citoyens électeurs dont l'adhésion au projet européen devait être constamment assurée. Or, les images du direct et celles réalisées par les agences de presse filmée lors de la « chaude » réception de l'Austria de Vienne au tour précédent avaient probablement été du plus mauvais effet. Le gouvernement français en avait-il été informé par les chancelleries ? On peut le supposer puisque les débordements du public parisien avaient notamment été évoqués dans les pages sportives de la presse quotidienne ouest-allemande et autrichienne, ce qui dut être relevé par les services de presse des ambassades et des consulats concernés. *Der Kicker* traita l'affaire plus en détail. Relayant en son temps les propos fermes de Gabriel Hanot, *Der Kicker* rappela alors que la presse française était unanime dans sa condamnation de l'attitude du public parisien. Fait important pour notre étude, l'hebdomadaire sportif ouest-allemand avait souscrit sans nuance à l'analyse d'Hanot qui regrettait que l'issue des rencontres de Coupe d'Europe était trop dramatisée et que le public « *avait tort de leur conférer un enjeu national* ». Il avait également repris à son compte la critique émise à l'encontre de l'UEFA par Jacques Ferran, qui regrettait que la confédération européenne, qui empochait 2% des recettes, ne jugeait pas nécessaire d'envoyer des délégués pour surveiller le bon déroulement des rencontres.¹

Tout en évitant de s'immiscer dans les affaires du football et de la télévision en s'exprimant sur les modalités de la retransmission de la rencontre du jour, le Haut-Commissaire à la Jeunesse et au Sports, Maurice Herzog, se crut donc obligé le matin du match de lancer un appel par voie de communiqué officiel aux spectateurs qui souhaitaient se rendre au Parc :

*« Je suis certain que les spectateurs auront à cœur de montrer leur impartialité et leur sportivité. Je suis certain que les incidents regrettables survenus au cours du dernier match de Coupe d'Europe (...) ne se renouvelleront pas... »*²

Le lendemain du match, la chronique « Télévision » de *l'Équipe* nota que les « *murmures de la foule, les quelques pétards que l'on entendait* » avaient été aussi timides que le jeu des Rémois qui ne surent jamais emballer une rencontre qu'ils perdirent finalement par 1-0.

¹ Cf. WEILENMANN, Fritz, « Das Vaterland ist nicht in Gefahr » (« La patrie n'est pas en danger »), *Der Kicker* n° 47, 14/11/1962, p. 20.

² Cf. « Le match Reims-Rotterdam : un appel de M. Herzog. Reportage en direct à la TV ? », *Le Monde*, 06/02/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

Mais, on salua sans nuance le « *morceau de bravoure* » que constituait la réalisation de Pierre Badel et de ses cameramen :

« *Les images étaient parfaites, les gros plans alternant avec les plans moyens et ne nous laissant rien ignorer du match et de ses incidents (blessure de Raymond Kaelbel, explication Piantoni-Bennaers, etc.)* »¹

La performance des techniciens chargés de la mise en images séduisit également Jean Barenat, préposé à la rubrique « Télévision » de *L'Humanité*. Nous reproduisons son avis, en contradiction flagrante avec la théorie professionnelle des journalistes sportifs concernant l'appréhension visuelle tronquée et lacunaire proposée par le média télévisuel. Il nous semble traduire l'opinion d'une majorité de téléspectateurs voire de spectateurs fréquentant occasionnellement les gradins des stades et dont le regard n'est pas assez aguerri pour s'émanciper d'une focalisation obsessionnelle du regard sur la course du ballon :

« *Il est bien évident qu'il n'y a pas dans tout le stade une place d'où on puisse suivre le match avec autant de précision que du fauteuil du simple téléspectateur qui, grâce à l'habileté du réalisateur et des cameramen est toujours "sur la balle"* ».²

II.1.1.3 Des commentateurs exposés à la critique d'une « *clientèle exigeante* » en expansion

Le débat autour de la fidélité du compte-rendu auquel pouvait prétendre le direct télévisuel s'enrichissait souvent de considérations abordant la qualité du commentaire et procédant à une constante comparaison avec un autre sport anglais qui bénéficiait des faveurs du petit écran : le rugby. Dans sa rubrique mensuelle « Télé-Foot », *France Football* posa les données essentielles du problème en dressant un constat et en adressant quatre questions à ses lecteurs, qu'ils soient joueurs, dirigeants, spectateurs ou téléspectateurs³

Partant du constat maintes fois établi que les lecteurs n'avaient pas vu le même match que ses envoyés spéciaux présents en tribune de presse, *France Football* concédait que les premiers nommés avaient à l'occasion pu percevoir avec plus de netteté « *certaines détails* » grâce au petit écran. La non-prise en compte du jeu sans ballon par la caméra constituait évidemment

¹ Cf. « C'est Feyernord qui pétillait... », *L'Équipe*, 07/02/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. BARENAT, Jean, « Primauté du sport », *L'Humanité*, 07/02/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « "Télé-Foot" : La télévision rend-elle fidèlement compte d'un match de football ? », *France Football* n° 893, 23/04/1963, p. 13.

le déficit le plus flagrant des retransmissions. Cet élément de base étant posé, *France Football* soutenait logiquement que ces dernières avaient une qualité variable voire inconstante, liée directement aux compétences des personnels affectés à leur réalisation :

« *L'habileté des cameramen, les changements de plans et de caméras entrent, évidemment, ici en ligne de compte. Le même match peut apparaître intéressant, varié, vif même, ou plat, monocorde, ennuyeux s'il est bien ou mal télévisé. Le talent du commentateur intervient également, ainsi que la manière dont l'ambiance du match est restituée.* »

Des questions essentielles pour l'évolution des rapports football-TV se greffaient donc autour de ces considérations centrales :

- Faut-il bien connaître le football pour l'apprécier sur un écran de télévision ?
- Celui qui ne connaît le football qu'à travers le petit écran peut-il le juger vraiment ?
- La télévision a-t-elle, comme pour le rugby, été un bon instrument de propagande pour le football ?
- Des téléspectateurs de football sont-ils devenus des spectateurs ?

Concernant le travail des commentateurs, il est évident que la simplicité des règles du football, surtout en comparaison avec celles du rugby, plaçait depuis longtemps le téléspectateur ou le chroniqueur dans la position d'un juge d'autant plus sévère. Avant d'aborder deux documents issus de publications consacrées au monde des médias audiovisuelles et procédant à une comparaison intéressante à divers titres entre la télédiffusion du football et du rugby comme de leur impact sur le grand public, il nous sembla intéressant de revenir sur quelques critiques des commentaires accompagnant notamment la rencontre Reims-Feyernord évoquée ci-dessus.

Depuis les mésaventures de Jean Quittard évoquées précédemment, les compétences des commentateurs de football de la RTF étaient peut-être plus rapidement remises en question que par le passé. Lors de sa prise de fonction en tant que chef du service des sports, Joseph Pasteur, jusque là présentateur vedette du JT de 20 heures, avait pris la précaution d'indiquer implicitement que ce qui ressemblait à une mutation dans un service subalterne était en fait un véritable défi professionnel, car « *la clientèle sportive était bien plus exigeante que celle du Journal* ». ¹

¹ Cf. LEIBER, Colette, « Ex-vedette n° 1 du JT, Joseph Pasteur : "La clientèle sportive est plus exigeante que celle du journal », *Télé-Magazine* n° 393, 04/05/1963, pp. 12-13.

Et cette exigence caractérisait jusqu'à la part féminine du public. C'est du moins ce que laisse entendre la chronique de la journaliste Maryse Dufaux, engagée par *France Football* pour y livrer régulièrement ses « Réflexions d'une spectatrice ». ¹ Dufaux jouait les candides pour asséner quelques « vérités bien senties » à la gent masculine ou aux vedettes du service des sports. Concernant l'attention généralement réservée au football à la télévision, elle constatait qu'elle avait dû se tromper pendant des années en pensant que le football était un sport populaire et très aimé en France. Comme celui-ci était apparemment traité à égalité avec le basket, la lutte libre (le catch) et le water-polo, elle se sentait dans l'obligation de réviser son jugement. Revenant plus précisément sur la retransmission intégrale de Reims-Feyernord, présentée comme un miracle qu'on n'espérait plus de la RTF, elle souligna l'effet surprenant de la retransmission et du commentaire sur un public non initié, les femmes, condamnées à regarder le programme choisi par les membres de sexe mâle du foyer :

« Or, ce match était sinistre. Et si, pour les vrais spectateurs, la défaite et le triste jeu de Reims engendraient la mélancolie, à la télévision, décuplé par les contingences techniques, le match prenait figure d'enterrement. Sur l'océan gris de la pelouse, le ballon voyageait sans boussole. Impossible de savoir s'il se dirigeait vers un pied rémois, s'il risquait de tomber dans le piège adverse, s'il roulait vers la ligne médiane ou vers les buts et si les camps étaient en danger. Brusquement, un joueur entrait dans l'écran, qui réexpédiait aussitôt le ballon ailleurs. Et, pour tout expliquer, une voix, derrière, qui laissait tomber des noms : "Kopa...Siatka...Robin" Le petit ballon partait, partait toujours, revenait. Il n'y avait aucun doute ni sur l'issue du match ni sur le jeu ou la valeur des équipes. Pourtant, nous aurions voulu savoir, nous documenter, découvrir autre chose, nous, les malchanceux du spectacle, mais rien ! Le petit ballon et la voix : "Kopa... Sauvage... Il se fait prendre le ballon. Kerkum...Classens..." »

Après cette entrée en matière faussement ingénue, la diatribe qui suivait trahissait l'intérêt durable que son auteur avait dû manifester à l'encontre du football et des retransmissions télévisées. La charge était doublement cruelle pour Marcillac, facilement identifiable bien que jamais nommé. D'une part, elle remettait en cause ses compétences de commentateur. Par ailleurs, elle soulignait la nocivité pour le football de la politique qu'il avait imposée depuis sa prise de fonction à la tête du service des sports :

« Mais est-ce que cela n'intéresse personne, le football à la Télévision ? Est-ce qu'il n'y a ni passion ni connaissance ? Pourquoi jeter des noms, alors que ces joueurs sont des hommes ? Est-ce qu'ils estiment dans cette grande maison, que le football n'en vaut pas la peine. Le football est un monde, des gens, des hommes, des êtres vivants. (...) Il suffirait de les connaître, de leur parler avant les matches, de savoir ce qu'ils pensent, pour comprendre comment ils jouent, et, ensuite, pour l'expliquer à tous les téléspectateurs. (...) Mais rien, pas de passion, pas de contact. Alors que les

¹ Cf. DUFAUX, Maryse, « Réflexions d'une spectatrice : En téléspectatrice », *France Football* n° 884, 19/02/1963, p. 14.

images ont déjà du mal à passer, le commentaire, derrière, étouffe toute parcelle de vie. Je ne demande pas le "baratinage" d'un radioreporter, qui dans sa voix, doit mettre tout le match, depuis la couleur des maillots, jusqu'à la course d'un ailier. Mais un petit peu d'amour et d'intérêt. Un match retransmis, c'est la chance unique de dire à des centaines de milliers de spectateurs : "Voilà, le football est un sport magnifique, et voilà pourquoi" Ce n'est pas en lâchant des "Kopa...Robin...Classens..." qu'on leur donnera l'envie de sortir de leur fauteuil pour aller au stade. Ce sont des occasions gâchées, et qui peuvent porter préjudice. Quand je pense que, pendant ces quelques semaines, c'est tout juste si l'on ne m'a pas décrit ce que les rugbymen irlandais portaient sous leur maillot. J'ai découvert qu'un cheval qui "fouillait de la queue" et qui "n'aimait pas son driver" pouvait quand même gagner le tiercé. Quand on aime un sport, on sait bien que chaque détail est important. Seulement voilà, il faut avoir un minimum d'estime pour le football (qui en mérite beaucoup), et ne pas laisser croire que l'on s'en moque complètement. Et là, je suis bien certaine que la Fédération n'y est pour rien... »

Quasiment un mois plus tard, Roger Chabaud revenait sur le problème dans ses « Propos d'un provincial ».¹ Au vu du courrier arrivant régulièrement à la rédaction de *France Football*, il renvoyait pratiquement dos à dos le hiérarque du service des sports qu'était Marcillac et le débutant qu'était encore Thierry Roland. Il doutait ouvertement de leur compétence de commentateurs de football. Une différence nette était pourtant établie et incontournable : Thierry Roland avait au moins pour lui d'aimer ce sport. L'obstination de Marcillac à commenter des matches alors qu'il n'était « *ni un spécialiste ni un aficionado de football* » ne pouvait qu'entraîner l'incompréhension du public :

« Il (Marcillac) donne l'impression, quand il commente un match, du régisseur, du directeur ou du metteur en scène d'un grand théâtre qui vient régaler les spectateurs, dans un rôle classique, de sa prestance et de son prestige. Il se situe d'ailleurs à ce niveau général. Il commente presque toujours en fonction de la grandeur française, en termes sentimentaux ; et il distribue des satisfecits d'officier supérieur bien élevé dans un genre qu'il saurait proche de ses activités, mais tout de même hors de son magistère. Avec les éloges et les réserves que cela peut évoquer, il se situe dans la perspective des animateurs bien parisiens des diverses radios françaises. Son commentaire se borne à des appréciations morales là où le spectateur attend qu'on lui fasse voir l'erreur, la faute, la faille. Le type du commentaire de Marcillac, c'est "Un tel, qui est fameux par ses contre-attaques. Ou X dont les tirs croisés sont redoutables" Cela peut ne pas suffire à l'afficionado du football. »

Concernant Thierry Roland, Chabaud avait encore la mansuétude qui sied à l'évaluation des débutants sans verser dans le déni ou la complaisance :

« (...)... on lui reproche son excès de zèle ou d'application, peut-être sa jeunesse, certaines plaisanteries inutiles et un peu irritantes pour le public dont l'équipe de "Sport Dimanche" feint de s'amuser, car elle est bien la seule à en rire et les minutes d'images sont plus précieuses que les pseudo-gags (...) Précisément, Thierry Roland a la voix coupante, le propos bref, la réaction claire qui conviennent à cela. Il a donc devant lui une bonne carrière. Son style est encore à faire puisqu'il n'a que l'écriture. Mais il est dans une bonne voie, sinon dans la bonne voie. »

¹ Cf. CHABAUD, Robert, « "Propos d'un provincial" : Derrière l'aquarium », *France Football* n° 891, 09/04/1963, p. 15.

En d'autres termes, comme Maryse Dufaux, Chabaud pensait que Marcillac était une calamité pour la télédiffusion du football et espérait encore que Thierry Roland en deviendrait un « honnête serviteur ». Toutefois, la comparaison qu'il opérait en conclusion de sa chronique était des plus cruelles (et des plus lucides) concernant celui qui allait devenir la voix du football à la télévision française pendant plus de quatre décennies :

« *Reste qu'il n'est ni ne sera l'équivalent de Zitrone (of course !), de Chapatte et de Couderc.* »

De ce fait, Chabaud reportait tous ses espoirs sur celui qui allait remplacer Marcillac, dont on attendait le départ au service des informations. Ce fut Joseph Pasteur, qui avait un profil de commentateur similaire à Marcillac.

II.1.1.4 Deux avis divergents de spécialistes de l'image sur les retransmissions de rugby et de football

La multiplication des retransmissions de rugby et la popularité de Roger Couderc, leur commentateur attitré, amenaient de plus en plus souvent les observateurs professionnels ou les téléspectateurs à opérer des comparaisons sur le traitement respectif qui leur était réservé par le service des sports de la RTF. Il nous a semblé intéressant de nous attarder sur deux textes datant de 1963 et parus dans des revues qui ne relevaient pas de la presse sportive. En quelque sorte, ils documentent le fait que la télédiffusion des sports populaires était devenue un phénomène que même les milieux de l'Intelligentsia ne pouvaient plus ignorer. Pour la première d'entre elles, il s'agissait d'un petit essai produit par le critique des *Cahiers du Cinéma*, André S. Labarthe qui était déjà passé de l'autre côté de la caméra.¹ Entré aux *Cahiers* en 1956 à la demande d'André Bazin, Labarthe contribua souvent à la « Chronique de la TV » de la revue. Rappelons que celle-ci était la tribune des prosélytes de la « Nouvelle Vague » et du « Cinéma vérité ». Le texte retenu procède à une comparaison systématique des deux sports et explore leur adéquation à livrer un matériau propre à passer d'une logique de monstration plus ou moins efficace à celle d'une reconstruction du visible susceptible d'ajouter à « *l'attrait indiscutable du direct, le charme de la découverte* ». Dès l'entame de son analyse, Labarthe opposa radicalement la nature profonde des deux jeux et l'attrait qui s'en dégage pour la retransmission télévisée. Il considérait, d'une part, que le football était

¹ Cf. LABARTHE, André S., « "Chronique de la TV" : Rugby et football », *Les Cahiers du Cinéma* n° 141, mars 1963, p. 64.

« sans profondeur, purement mélodique », alors que le rugby exprimait une complexité de rythmes particulièrement intéressants. Contrairement au football, tout en fluidité, ce qui rendait incontournable l'utilisation du « pancinor »,¹ le rugby était un jeu « tout en rupture ». La difficulté de le filmer provenait de la propension de la mêlée à se dérober au spectateur. Or, il s'agit d'une phase de jeu essentielle où s'éprouvent les rapports de force qui décident souvent de l'issue de la partie. Labarthe soulignait que le spectateur de rugby, qui enregistre le mouvement général du jeu, ignorait « la réalité physique de la mêlée ». L'apport principal et l'attrait exercé par la retransmission télévisée de rugby lui semblait provenir très exactement de la faculté des caméras à « radiographier » la mêlée. Cette manière de filmer le rugby n'était pourtant pas sans inconvénients, car elle exigeait de la part du réalisateur de passer constamment de plans rapprochés à des plans plus larges, ce qui nuisait à la continuité du récit et l'obligeait à chercher le ballon sur le terrain. Mais, selon Labarthe, cet inconvénient était largement compensé par la satisfaction éprouvée par le téléspectateur d'avoir gagné « une plus intime compréhension des causes » engendrant les diverses phases de jeu. Au contraire du rugby, Labarthe considérait que le football avait « la simplicité et la grâce de l'épure » et que les « arabesques » tracées par le ballon sur le terrain étaient « harmonieuses et toujours lisibles ». Il les classait dans trois catégories de figures principales qui « formaient entre elles comme les pleins et les déliés d'une même écriture » : le dribble, la passe et le coup franc.² Au football, sous la loupe du téléobjectif, le réalisateur ne pouvait donc rien révéler que les spectateurs des tribunes ne fussent en mesure de discerner et qui apporterait un supplément d'information permettant une meilleure compréhension de la partie.³ Et Labarthe d'indiquer la marche à suivre par tout réalisateur dont la mission essentielle consistait, selon lui, à épouser la continuité et la fluidité fondamentale du jeu :

- 1) Limiter le nombre des plans.
- 2) Refuser les cadres trop serrés qui isolent un moment de la partie au détriment de son déroulement.

¹ Le « pancinor », invention de l'ingénieur français Roger Cuvilliers, est un objectif capable de remplacer à lui seul les trois objectifs des caméras à tourelle de l'époque. Les objectifs construits selon ce principe sont appelés « zoomS » à compensation optique ». Sans rivaux jusqu'en 1956, ils ont alors été surpassés en puissance et en perfection par les « zooms à compensation mécanique ». Si Labarthe en parle encore en 1963, il faut y voir les effets du manque de moyens financiers de la RTF, un phénomène qui se traduit également par la lenteur avec laquelle l'*Ampex* remplaça le 16 mm. Il fallait rentabiliser au maximum le matériel chèrement acquis.

² Peu familier des stades de football, Labarthe parlait en l'occurrence non de « coup franc », mais de « coup de pied à suivre », confondant les champs lexicaux du football et du rugby.

³ Cette observation perdra pour grande part sa validité avec l'apparition de « l'instant replay », de l'angle renversé et du ralenti dès la seconde moitié des années 1960.

- 3) Préférer l'usage du plancinor (zoom) aux changements de plans qui brisent les figures dessinées par les phases de jeu et brouille leur compréhension.

Labarthe achevait sa démonstration en rappelant que, finalement, seule l'exiguïté toute contingente de l'écran de télévision interdisait d'imaginer un plan unique qui se bornerait au « *report homothétique* » de la rencontre de football.

Le second texte, paru dans la revue *Carrefour*, insérait la comparaison football-rugby dans le contexte plus vaste des rapports sport-télévision.¹ L'auteur, dont l'identité n'est indiquée que par ses initiales, invitait ses lecteurs à nuancer les affirmations largement reprises par la presse selon lesquelles la TV aurait amené le pays tout entier à se passionner pour un jeu dont la pratique était jusqu'alors confinée principalement dans la grande région du Midi de la France, que l'on désignait de ce fait par la dénomination de « Terre d'Ovalie ». D'ailleurs, s'il convenait aisément que la télévision avait contribué à la découverte du rugby par le grand public, il doutait fort qu'elle ait pu en faire comprendre les règles et l'esprit. En outre, il n'incluait ni le rugby ni le football dans la liste des sports « *faits sur mesure* » pour la télévision. La liste de ces derniers se limitait selon lui aux sports se pratiquant sur une surface restreinte et qu'une caméra pouvait explorer d'un seul coup sans que le recours au montage ne provoquât une discontinuité de l'image : boxe, catch, tennis. L'athlétisme ou le ski avaient à ses yeux l'avantage de focaliser l'attention sur des performances individuelles et non sur des productions collectives. Les téléspectateurs ne perdaient rien des prouesses du champion pris en chasse par l'œil mobile de la caméra. La profondeur de champ inhérente aux pelouses sur lesquelles se disputaient les parties de rugby ou de football lui semblait constituer un obstacle difficilement surmontable par des cameramen dont le talent n'était pas en cause. L'appréhension synoptique du comportement des 22 ou des 30 joueurs par la caméra étant quasiment impossible, elle ne pouvait le rendre qu'en « *parsemant l'écran de petits points noirs et blancs qui sont les maillots* ». Contrairement à Labarthe, il estimait que le football « *passait bien sur l'écran* », parce qu'il s'agissait d'un jeu simple, fait de géométrie et de lignes droites. Le marquage individuel ou de zone, les tirs, les passes, les dribbles lui semblaient être des « *choses aisées à concevoir pour l'esprit, donc facilement traduisibles en images* ». Pour le rugby, la mêlée lui paraissait inesthétique et déroutante pour le téléspectateur ignorant les trop nombreuses et complexes règles du jeu. S'il ne validait pas l'opinion de ceux qui trouvaient qu'il y avait trop de rugby à la télévision, l'auteur estimait

¹ Cf. J. B., « Quand la caméra explore les stades », *Carrefour*, 16/01/1963, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

qu'il s'agissait du sport qui « *passait le moins bien* », notamment parce qu'à l'inverse du football, il n'y avait ni géométrie ni mouvement attendu dans ce sport.

L'analyse succincte de ces deux textes, qui abordaient exclusivement des enjeux liés aux techniques de mise en images, ne fait que souligner l'importance des choix éditoriaux du service des sports pour la couverture télévisée de ces sports et leur perception par les téléspectateurs. Elle met en évidence l'importance primordiale de la compétence et du charisme des commentateurs. En effet, il est indéniable que la truculente personnalité de Roger Couderc, archétype du « provincial monté à Paris », mais ayant gardé l'accent et donc, semblait-il, les valeurs du terroir, fit autant pour la promotion du rugby que le fait que les nations anglo-saxonnes dominantes dans l'*International Board* n'incluaient jamais le dimanche dans les dates du calendrier des rencontres internationales, ce qui évita dès le départ tout conflit horaire avec les activités des clubs.

II.1.2 Réception de l'offre RTF/ORTF 1964

II.1.2.1 Immobilisme éditorial et bouleversements technologiques

Au début du mois de janvier 1964, Joseph Pasteur était remplacé à la tête du service des sports par Loys Van Lee. Dans le fond, cette nomination confirmait que le passage de Pasteur du JT aux sports n'était pas ressenti par l'intéressé lui-même comme une promotion dans sa carrière. Il y avait là une différence notable entre la France et la RFA, car la longévité des rédacteurs en chef à leur poste, comme Josef Kirmaier au *Bayerischer Rundfunk*, et celle du coordinateur de l'ARD, Robert E. Lembke, prouve qu'il s'agissait de véritables postes de pouvoir en raison de la place revenant au service des sports dans les programmes et les budgets de la télévision ouest-allemande. Si l'on se réfère à l'article de *L'Équipe* saluant la prise de fonction de Loys Van Lee, celui-ci n'avait d'autre programme que de « *maintenir l'esprit d'équipe* ». ¹ Le téléspectateur satisfait y voyait la pérennisation d'un programme auquel il s'était attaché. L'amateur de football ne pouvait que redouter la perdurance d'une certaine médiocrité. La chronique « Télévision » dans laquelle paraissait ledit article était d'ailleurs riche d'enseignements concernant les mœurs de la RTF et l'évolution du champ de la médiatisation du sport français en général. D'une part, Loys Van Lee lui-même illustre par son parcours professionnel la porosité des divers médias concernant l'embauche à titre

¹ Cf. « Loys Van Lee : "Je maintiendrai l'esprit d'équipe" », *L'Équipe*, 07/01/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

principal ou à la pige des journalistes sportifs. Ainsi, Van Lee, qui était radioreporter depuis 1937, avait déjà fait un passage à la télévision avant l'ère des retransmissions en direct, de 1950 à 1952. Il était en outre un collaborateur de longue date de *L'Équipe*, quotidien pour lequel il lui arriva de produire des comptes-rendus des événements d'athlétisme, de rugby, de tennis et de boxe. De manière révélatrice, *L'Équipe* interrogea Raymond Marcillac concernant les attentes de la RTF vis-à-vis du nouveau responsable du service des sports, ce qui laisse penser que si ce dernier avait rejoint le service des informations, il conservait encore une grande influence sur la marche du service des sports.¹ La consultation des pages sportives de la presse quotidienne en livra une preuve à la fin du mois de janvier 1964. Ainsi, lorsque la RTF refusa de s'associer au relais de la retransmission du match Real Madrid-Milan AC proposée par TVE le 29 janvier 1964, Raimundo Sapporta, vice-président du Real Madrid, regretta que sa proposition adressée à la RTF de s'associer à la retransmission en payant 15 000 francs sur les 70 000 demandés par le Real à TVE, n'obtint jamais de réponse. Le refus de la RTF entraîna celui de la RAI, qui exclut de supporter seule les frais liés à la transmission des images jusqu'en Italie. Le *Courrier Picard*, faisant peu de cas des fonctions passagèrement occupées par Joseph Pasteur et dorénavant par Loys Van Lee, intitula son article traitant l'incident « Raymond Marcillac ne répond pas ».²

Les propos de circonstance tenus par Marcillac lors de la nomination de Van Lee contenaient une autocritique que l'on peut assimiler à un lapsus révélateur. En effet, tout en louant les qualités de l'homme neuf et enthousiaste qu'était Van Lee, il comptait sur lui « *pour donner une impulsion nouvelle à ce secteur qui commençait à ronronner* ». ³ Or, les bribes de définition de programme indiquées par Van Lee ne confirmaient rien d'autre qu'un *statu quo*. Surtout, la confirmation du maintien de la formule de l'émission « Télé Dimanche », c'est-à-dire un mélange de variétés et de directs généralement partiels d'épreuves sportives, ne pouvait pas apporter une amélioration notable de l'offre de football télévisé. Van Lee avait beau être persuadé que « Télé Dimanche » était « *à longue échéance, profitable au sport en général* », dans le cas particulier du football, le format et la formule de cette émission ne pouvaient satisfaire l'amateur de sport. La pérennité du style voulu par Marcillac irritait de nombreux « téléspectateurs sportifs », car au fond le sport n'y était que le faire-valoir d'un programme de variétés coûtant beaucoup plus cher. Une lettre de téléspectateur en colère

¹ Cf. « R. Marcillac : "Nous attendons beaucoup de lui" », *L'Équipe*, 07/01/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA

² Cf. « Football et TV : Raymond Marcillac ne répond pas », *Le Courrier Picard*, 05/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « R. Marcillac : "Nous attendons beaucoup de lui" », *L'Équipe*, 07/01/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

adressée à la *Marseillaise* plus d'un an après la prise de fonction de Van Lee, prouvait que pour beaucoup d'amateurs de sport « Télé Dimanche » restait une source de frustration récurrente. Elle regrettait qu'on y passât « *n'importe quoi* » et que l'on y parlât beaucoup. Marcillac et Guy Lux, les deux animateurs principaux, étaient qualifiés de « *bavards ennuyeux* ». L'expéditeur regrettait que les directs y fussent utilisés à mauvais escient. Les moyens techniques fiables et susceptibles de contribuer à la propagande du sport, tel le ralenti, seraient négligés par « pingrerie », parce que cela coûtait plus cher en pellicule.¹ D'ailleurs, comme pour excuser d'avance l'immobilisme de l'offre du service des sports, un article, qui ressemblait davantage à un appel à la patience des téléspectateurs qu'à une analyse fondée, figurait à proximité immédiate de celui traitant de la nomination de Van Lee. La démonstration était sous-tendue par l'idée que, dorénavant, se rendre au stade le dimanche après-midi confinerait pratiquement à l'acte civique, à l'engagement citoyen en faveur des associations relevant de la loi de 1901, qui avaient tant œuvré en faveur de la cohésion sociale de la Nation. Parmi les nouveaux loisirs, la consommation télévisuelle dominicale était assimilée, pour employer un terme psychanalytique, à une régression souvent aussi agréable pour l'individu que nocive pour la société.² L'auteur estimait cela d'autant plus vrai dans le cas des directs sportifs, a fortiori ceux concernant des matches de football. Finalement, toujours dans la même rubrique, un entrefilet annonçait pour beaucoup la « fin d'une époque » : Jean Raynal remplaçait Georges Briquet, la légendaire voix du Tour et de « Sports et musique », à la tête du service des sports de la radio française.

Ce changement de génération coïncidait de manière assez symbolique avec le basculement prévisible à relativement court terme de la couverture télévisuelle dans l'ère de la transmission satellitaire. À la fin du mois de janvier 1964, la mise sur orbite du satellite américain « Relay 2 » rendait plus que probable, sur le plan technique, la retransmission en direct des jeux de Tokyo, qui devaient se dérouler du 10 au 24 octobre 1964. Toutefois, plusieurs incertitudes demeuraient. Le doute majeur planant encore sur la réussite technique de ce mode de couverture était principalement lié au fait que « Relay 2 » n'était capable d'émettre que très peu de temps par jour. Le ministre des Télécommunications japonais intervint auprès de la NASA en faveur du lancement d'un satellite supplémentaire susceptible de recevoir pendant un temps suffisamment long les émissions des stations japonaises au

¹ Lettre de lecteur « Transformez cet imbuvable Télé-Sports-Dimanche », *La Marseillaise*, 08/02/1965, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. « Le danger que fait courir au football et au sport la TV du dimanche après-midi », *L'Équipe*, 07/01/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

moment de JO de Tokyo.¹ Les Américains avaient tout à gagner en répondant favorablement à ce type de demande, si la fiabilité technologique pouvait assurer un triomphe visible sur quatre continents du savoir-faire de leurs ingénieurs et de la puissance de leurs industries stratégiques. Dès le mois de février, on annonça officiellement que le 9 avril 1964 serait la date des premiers essais de transmission satellitaire vers l'Europe.² À Paris, le *Journal du Dimanche* évoquait toutefois un aspect des choses que les enthousiastes du progrès technique oubliaient un peu vite : une liaison satellitaire avait un coût et on ne l'établirait que si les performances des athlètes français la justifiaient. En février 1964, il n'y avait guère que Michel Jazy qui était investi du rôle de favori dans les compétitions auxquels il prenait part.³ Ce fait laissait penser que le téléspectateur français n'allait pas pouvoir s'adonner à une consommation orgiaque de retransmissions satellitaires dès les JO de Tokyo. Au-delà du prestige national dont étaient investies les performances des champions, un aspect du problème était rarement évoqué par la presse. Il s'agissait de la nécessaire formation continue et accélérée de personnels techniques censés s'adapter à une technologie très évolutive. Le fait que les revendications statutaires et salariales de ces personnels fussent généralement satisfaites après des conflits longs et durs laissaient toujours planer la menace de la grève sur les retransmissions les plus attendues du grand public.

Le 24 février 1964, on annonçait pour le lendemain la diffusion en différé du combat entre Cassius Clay et Sonny Liston. Transmises vers l'Europe environ une heure après le combat, les images devaient être diffusées le mercredi 25 février à 13 heures. Le rapport du chef de chaîne ne fait explicitement état que d'une retransmission de l'enregistrement du combat de 20 heures 22 à 20 heures 52. Nous n'avons trouvé confirmation de la diffusion à l'horaire annoncé de la mi-journée que dans un article du *Parisien Libéré* paru le surlendemain de l'évènement. L'annonce de cette transmission eut un retentissement considérable. Fait révélateur, dans le court entretien accordé au *Parisien Libéré*, les réponses de Van Lee étaient marquées au coin d'une ingénuité déconcertante ou d'une légèreté condamnable. Ce qui laissait augurer que, pour la RTF, le sport continuait d'être un domaine relevant pratiquement de la bagatelle. En effet, pour la diffusion à l'horaire annoncé de la mi-journée, Van Lee indiqua ouvertement qu'en raison de sa participation à deux conférences de rédaction programmées de 9 heures à 11 heures 30, c'est-à-dire les affaires courantes d'une maison

¹ Cf. « Un satellite de télécommunications pour les Jeux Olympiques ? », *Le Monde*, 27/01/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. « Liaison directe Japon-Europe : Première tentative le 9 avril », *L'Équipe*, 19/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « JO en direct de Tokyo : tout dépend d'un satellite américain et de la forme de nos athlètes », *Le Journal du Dimanche*, 20/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

comme la RTF, il n'avait pu visionner qu'une seule fois le combat avant de le commenter en cabine et à l'antenne à partir de 13 heures 30. Or, les images avaient été transmises des États-Unis entre 7 heures 5 et 7 heures 46.¹ Cela prouvait qu'il n'avait pas jugé utile de se rendre à son poste de travail de manière plus matinale que d'ordinaire et que cette première mondiale n'avait pas rang de priorité absolue dans la définition de son emploi du temps de la matinée.² D'autres informations données dans l'entretien avaient une importance particulière. D'une part, on pouvait y percevoir la logique commerciale animant les acteurs américains de la télédiffusion du sport professionnel : NBC (*National Broadcasting Corporation*) avait offert gratuitement le programme aux partenaires européens de l'Eurovision. Il s'agissait d'une opération promotionnelle, les organisateurs du combat et les diffuseurs souhaitaient avant tout que le public européen se découvrit une passion pour des combats auxquels leurs champions ne prendraient part que très rarement. Entre chaque round, le sigle de la société de production privée TNT (*Theater Network Télévision*) était incrusté sur l'écran de télévision, ce qui lui procura une publicité intercontinentale. Cette société avait l'exclusivité de la diffusion du véritable direct dans des cinémas, selon le système de couverture télévisée de l'occultation que nous avons déjà évoqué dans le cas des combats entre Floyd Patterson et Ingmar Johansson en 1960 et 1961. Les Européens recevaient donc le différé d'un enregistrement qui avait été transmis par câble et voie hertzienne à la base d'Andover en attendant que « Relay 2 » fût en position, ce qui fut le cas aux environs de 7 heures. Le film fut transmis à la base française de Pleumeur-Bodou, d'où, après enregistrement sur magnétoscope *Ampex*, il fut diffusé par le canal des réseaux hertziens aux partenaires de l'Eurovision. Chose étonnante, la consultation du rapport de chef de chaîne n'évoque pas l'*Ampex* en tant que support exclusif, mais également un kinescope. Puisque l'enregistrement et le rembobinage de la bande magnétique étaient plus rapides que ceux du kinescope, il faut croire que ce sont des questions de coûts qui amenèrent les responsables de la RTF à opter en l'occurrence pour un support qui présentait un taux de déperdition de qualité de l'ordre de 50% par rapport à l'*Ampex*.

¹ Cf. « ...Voici comment a été réalisé le reportage du match Sonny Liston-Cassius Clay », *Le Parisien Libéré*, 27/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Il aurait pu visionner une première fois les images lors de leur transmission depuis la base de Pleumeur-Bodou sur l'écran de contrôle de l'équipement *Ampex* ou du kinescope.

II.1.2.2 Des différés qui n'enrichissent pas vraiment l'offre aux yeux du public et de la presse spécialisée

À la fin du mois de janvier 1964, Jean-Jacques Varoujean, responsable de la rubrique « Télévision » du *Miroir des Sports*, critiqua vertement la légèreté avec laquelle le service des sports traitait d'ordinaire le football. Constatant que ce sport était le plus populaire du pays, sauf pour les responsables de la RTF, il évacua d'entrée toute polémique inutile portant sur les retransmissions en direct. Ce qui lui semblait bien plus grave, c'était le ton et la manière dont cette polémique se poursuivait jusque dans les émissions censées donner les résultats des manifestations sportives du week-end. Il visait plus particulièrement « Sport Dimanche » et reprochait au service des sports d'y reléguer le football pour « *la bonne bouche* », c'est-à-dire la toute fin de l'émission. Une des conséquences de cette manière de faire aboutissait à une communication souvent lacunaire des résultats si elle n'était pas purement et simplement passée à la trappe, faute de temps, parce qu'on avait consacré le début de l'émission « *au cross-country, au vélo à tandem, au hockey sur gazon ou sur glace* ». Varoujean émettait quelque doute que le service des sports pût avoir raison contre tout le monde.¹

Peu avant le lancement des émissions quotidiennes de la 2^{ème} chaîne le 18 avril 1964, la FFF, la Ligue Nationale et la RTF renouvelaient leur accord. Celui-ci ne comportait pas de changements majeurs concernant la couverture en direct des rencontres. Cet état de fait décevait les attentes des amateurs. De manière prévisible, la RTF en rejeta la responsabilité principale sur les autorités du football.² La rigidité de leur point de vue au sujet des directs dominicaux transparaissait dans une opinion que Ferran indiquait avoir recueillie auprès d'un dirigeant de la Ligue Nationale :

« *Notre slogan largement placardé devrait être le suivant : si vous désirez voir du rugby le dimanche après-midi, restez dans votre fauteuil devant votre poste ; si vous désirez voir du football, allez au stade !* »

Les autorités du football commençaient de plus en plus souvent à justifier leur position par rapport à la couverture des matches de championnat ou de Coupe de France en invoquant la proximité temporelle d'une retransmission de Coupe d'Europe avec l'évènement intéressant le service des sports. C'est ce qu'elles firent par exemple pour refuser la retransmission d'une

¹ Cf. VAROUJEAN, Jean-Jacques, « "Télé-Miroir" : Football (suite) », *Le Miroir des sports*, 27/01/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Le problème du dimanche après-midi soulevé officiellement », *L'Équipe*, 21/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

seconde mi-temps d'un huitième de finale de la Coupe disputé le 1^{er} mars 1964. Raison officielle du refus : la télévision avait pu relayer la retransmission de Milan AC-Real Madrid mise en images par la RAI le 23 février, soit quasiment une semaine auparavant.¹ La FFF ne se priva pas dans cette occasion de rappeler qu'elle avait donné son autorisation pour le match aller joué à Madrid le 29 janvier, sous-entendant que la RTF n'avait pas saisi cette chance en cédant à la « pingrerie » chronique qu'elle manifestait à l'égard du football, puisque la somme ridicule de 15 000 francs lui avait paru trop élevée pour proposer à son public un des sommets de la saison de Coupe d'Europe. Cette position des autorités françaises du football n'était pas un particularisme national. Nous avons mentionné que, dans les accords liant le DFB et l'ARD depuis 1958, la limitation du nombre total de retransmissions mensuelles constituait une clause essentielle, peu importe la date des rencontres.

Toutefois, une clause concernant spécifiquement la 2^{ème} chaîne mérite l'examen, car elle traduisait une évolution des pratiques, similaire à ce qui a pu se passer en RFA après l'accord de 1958. En effet, on peut assimiler l'entente des parties concernées sur le principe d'une diffusion en différé trois dimanches sur quatre de la saison de 19 heures 15 à 20 heures d'une seconde mi-temps de rencontre enregistrée grâce à l'*Ampex* à une sorte de premier pas vers une « paix des braves ». D'un côté la RTF pouvait se targuer d'offrir à son public des images de football diffusées au plus près de l'évènement, qu'il s'agisse du championnat de Division 1 ou de la Coupe de France. Elle le ferait à moindres frais, les clubs concernés devant réviser drastiquement à la baisse leurs exigences financières, puisqu'en quelque sorte le différé faisait leur promotion sans concurrencer leur recette du jour. La RTF payait, semble-t-il, une somme forfaitaire de 20 000 francs par match.² Sur un plan quantitatif, la 2^{ème} chaîne pourrait en outre faire valoir le temps d'antenne consacré au football, même si l'effort éditorial lié à une retransmission était nettement inférieur à celui qu'auraient exigé la conception et la réalisation d'une émission du type « die Sportschau » ou « das aktuelle Sport-Studio ». De leur côté, les autorités du football pouvaient parier sur le fait que ces différés constitueraient une publicité efficace pour leur sport sans mettre en péril les intérêts des clubs jouant le dimanche après-midi. En outre, la démarche allait aboutir à une nette augmentation de la visibilité des clubs de province.³ D'après *Le Parisien Libéré*, l'un des avantages de cette formule résidait

¹ Cf. « Football-TV : Accord difficile », *Paris Jour*, 21/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Il n'y eut jamais de communication officielle sur ce sujet, probablement pour ne pas générer de jalousie entre les clubs qui ne percevaient pas exactement la même compensation.

³ Cf. « Football et TV », *Le Monde*, 11/03/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

assurément dans la motivation des joueurs qui savaient qu'ils passeraient sur le petit écran.¹ Les parties signataires de l'accord n'avaient pas fait preuve d'esprit novateur en l'occurrence. Elles s'étaient contentées d'importer une formule connaissant un vif succès en Italie depuis quelques saisons. Comme les matches de l'équipe de France se disputaient le samedi ou le mercredi, à l'exception d'un match sans véritable suspense à disputer le dimanche 4 octobre au Luxembourg, on ne risquait pas trop de voir naître des tensions de ce côté du « front ».

Dans les pages de *France Football*, le journaliste Michel Lebret s'appliqua très vite à mettre en lumière les failles ou les faiblesses de l'accord.² Il s'attacha surtout à démystifier ce qui était présenté comme la principale avancée que sa conclusion traduisait par rapport à la situation antérieure : la programmation régulière de différés le dimanche sur la 2^{ème} chaîne. Pour Lebret, les amoureux du ballon rond ne devaient pas se réjouir trop vite de l'augmentation quantitative du temps d'antenne ainsi accordé au football. Il lui semblait « *abusif d'ériger le différé en système* ». Ce faisant, Lebret rejoignait bon nombre de critiques ouest-allemands déplorant le développement foisonnant du « football en conserve » dans la grille des programmes de l'ARD puis du ZDF. Pour Lebret, il ne s'agissait pas d'une opposition dogmatique au différé. Selon lui, certains sports pouvaient fort bien s'accommoder de ce type de couverture télévisée, mais pas le football. Il avançait quelques observations essentielles à la compréhension de son point de vue :

« La connaissance anticipée du résultat amenuise l'extrême intérêt qu'on y trouve (au football) ; suivra-t-on avec la même anxiété, la sortie hasardeuse d'un gardien lorsque l'on saura qu'il n'a encaissé aucun but ? Ou avec la même impatience, les évolutions de telle attaque dont on aura appris qu'elle n'a rien marqué ? »

Ce fut d'ailleurs le cas de la rencontre qui inaugura le cycle des différés dominicaux de secondes mi-temps sur la 2^{ème} chaîne, la demi-finale de Coupe de France disputée à Marseille par Nantes et Bordeaux le 19 avril 1964. Le score final de 2-0 en faveur des Girondins étant acquis à la pause, la seconde mi-temps enregistrée et diffusée en différé fut « *ennuyeuse au possible avec un FC Nantes qui "n'y croyait plus" et un Bordeaux confortablement installé dans son avance et ne prenant plus de risques* ».³

Comme solution, Lebret évoquait l'avancement d'une rencontre au samedi ou à un jour de semaine, comme on l'avait fait pour les rencontres internationales. Il évoquait également

¹ Cf. « Accord TV-Football sur la 2^{ème} chaîne », *Le Parisien Libéré*, 10/03/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. LEBRET, Michel, « À propos », *France Football* n° 937, 25/02/1964, p. 4.

³ Cf. « Pour une "première" de la 2^{ème} chaîne : Pas de panache, la Coupe de France ! », *L'Équipe*, 20/04/1964, p. 12.

l'exemple espagnol en insistant sur le fait qu'avec l'apparition de la 2^{ème} chaîne, les « non sportifs » pouvaient toujours rester fidèles au programme concurrent, film ou variétés, de la 1^{ère} chaîne. Surtout, il ne comprenait pas l'intérêt qu'avait la RTF à envoyer une équipe de tournage dans une ville de province pour mettre des images en boîte, alors qu'il suffisait de décaler l'horaire de la rencontre. Cette dernière observation appelle une nuance : l'éclairage de nombreux stades de clubs de division 1 n'était toujours pas adapté à la production d'images télévisées de qualité satisfaisante. Finalement, Leuret prédisait d'office un succès pour le moins mitigé à l'initiative :

« Mais de grâce, si le football télévisé doit se réduire à un plat froid dénué de la moindre épice, à un moment où passe le film sur la 1^{ère} chaîne qui, dans l'hypothèse d'un choix, retiendra logiquement l'attention du public, mieux vaut encore poursuivre les parties de cache-cache avec le téléspectateur, celui-ci bénéficiera au moins d'une notion dont on méprise totalement la valeur, celle de la surprise. »

II.1.2.3 Une hiérarchie sédimentée des sports et des journalistes du service des sports

Au-delà de ce type de considérations, qui relevaient de la politique éditoriale du service des sports, la persistance de certains commentaires dans les rubriques du courrier des lecteurs ou dans les chroniques « Télévision » de la presse consacrait l'émergence d'un débat sur les émissions sportives qui n'exista jamais dans ces termes en RFA. La question centrale du débat était la suivante : « Les émissions sportives doivent-elles être présentées avec sérieux ? » Pour la télévision ouest-allemande, ce n'est pas un vain mot de dire que le sport en général et le football en particulier n'ont jamais été autre chose que des affaires sérieuses. L'expression populaire « *la question secondaire la plus importante du monde* » (« *die wichtigste Nebensache der Welt* ») pour désigner le football traduit pleinement l'esprit du traitement journalistique retenu par les hommes de télévision ouest-allemands à l'époque. Même quand l'équipe de l'émission « *das aktuelle Sport-Studio* » proposa des solutions innovantes et éleva l'émission sportive au niveau des meilleures émissions de variétés, le sourire, qui contrastait avec le ton sévère de « *die Sportschau* », n'entamait en rien le caractère sérieux et complet du traitement de l'information proposé.¹ Or, dans la rubrique « Télévision » de *L'Équipe* du 6 mars 1964, on peut prendre connaissance de deux lettres de lecteurs qui exprimaient des

¹ Christian Bromberger s'est inspiré de cette expression pour intituler l'un de ses ouvrages les plus célèbres consacrés au football, *La Bagatelle la plus sérieuse du monde*. Cette traduction ne nous a jamais satisfait parce que le terme « bagatelle » recélait une connotation de légèreté et de trivialité que le mot neutre « *Nebensache* » ne véhicule pas en allemand.

points de vue tout à fait contradictoires à ce sujet.¹ La première émanait d'un amateur de football et rejoignait l'esprit de la critique précitée de Jean-Jacques Varoujean parue dans le *Miroir des sports*. Il se disait indigné du « *chahut* » régnant dans l'émission « Sport Dimanche », regrettant que des résumés de Lens-Sochaux et de Rouen-Racing, pourtant annoncés l'après-midi dans « Télé Dimanche », n'aient pu être présentés, « *faute de temps* ». Comme les résultats complets des Divisions 1 et 2 du « *sport le plus populaire* » avaient eux-aussi été sacrifiés, il suggérait que l'on pensât de temps à autre à « *retarder le début du "navet" du dimanche soir* » ou que l'on plaçât tout simplement le football en début d'émission chaque dimanche. Lucide, ce lecteur de Nantes n'en espérait pas tant de Loys Van Lee, qui ne risquait pas de « *rendre "rond" un écran que Roger Couderc avait fait "ovale"* ». Il doutait donc fortement que le rugby fût un jour relégué en fin d'émission dans « Sport Dimanche ».

La lettre présentant un avis opposé versait dans la caricature en insistant sur le fait que « *le sport n'était pas un faire-part de décès* ». L'expéditeur félicitait Roger Couderc pour sa bonne humeur et adressait ses meilleurs encouragements à toute l'équipe de Van Lee en lui demandant de continuer à faire rire sans « *écouter les vieux ronchons* ».

Il s'agissait donc d'un divorce entre diverses catégories de téléspectateurs et, la force de l'habitude faisant son œuvre, il n'était pas aisé de rendre le sérieux requis aux émissions sportives sans risquer de perdre le public, apparemment non négligeable en nombre, qui voyait dans le sport un pur amusement.

Pourtant, même si le téléspectateur épris de football ne pouvait constater aucune évolution réjouissante de la place réservée à son sport depuis le départ de Marcillac, il semblait bien que les responsables de la RTF souhaitaient « recadrer » les « joyeux drilles » du service des sports. Le critique de télévision, André Guillois, qui travaillait à la pige pour *L'Équipe*, avait lancé le débat dans le cadre duquel les deux lettres de lecteurs précitées avaient été publiées.² Dans cet article, Guillois avait également présenté Van Lee comme un « *chahuteur impénitent* » et un « *incorrigible blagueur* ». Il n'en trouva que plus paradoxal qu'il fût chargé par les hiérarques de la RTF de reprendre en main l'émission « Sport Dimanche », où les pitreries « *de potaches de quarante ans* »³ prenaient trop souvent le pas sur les résultats sportifs. Guillois donna la raison ayant probablement déclenché la réaction de la hiérarchie de la RTF : quelques semaines auparavant, « Sports Dimanche » dut être coupé avant que les

¹ Cf. « Pour ou contre le chahut à "Sport Dimanche" », *L'Équipe*, 06/03/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. GUILLOIS, André, « Chahut ou résultats plus complets à "Sports Dimanche" », *L'Équipe*, 27/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. BRÉ, Robert, « Ont-ils le droit de s'amuser en présentant "Sport-Dimanche" ? », *Télé-7-Jours* n° 211, 04/04/1964, pp. 30-31.

résultats du tiercé dominical eussent été donnés.¹ Cet incident était infiniment plus fâcheux qu'une couverture approximative de l'actualité du football. Bien entendu, Guillois était plutôt favorable à un traitement sérieux de l'actualité sportive et se demandait pourquoi il ne se trouvait pas de téléspectateurs demandant à ce que Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet, animateurs de l'émission « Lecture pour tous » fussent affublés de nez de clown pour mettre ainsi leur émission littéraire à la portée du « *gros public amateur de farces et attrapes* ». Le journalisme sportif souffrait traditionnellement d'un déficit de prestige, Guillois semblait déplorer que le service des sports de la RTF se crût obligé de confirmer les clichés ayant déjà cours.

Concernant plus particulièrement le football, un éditorial de Jacques Ferran paru dans *France Football* revenait sur la retransmission du match retour du quart de finale Milan-Real Madrid une dizaine de jours après l'évènement.² Abordant le rôle du commentateur, Ferran confirmait le propos de Chabaud concernant Thierry Roland, désormais chargé des directs sur la 1^{ère} chaîne et des différés dominicaux sur la 2^{ème} chaîne. La réalisation de la RAI avait été intégralement relayée par 14 sociétés membres de l'Eurovision. Suite à un accord entre la RTF et la télévision belge, Thierry Roland ne commenta que la première mi-temps. Arsène Vaillant, ancien international belge, prit le micro en seconde période. Le verdict du directeur de *France Football* était cruel pour le commentateur français, même s'il ne délivrait pas de satisfecit sans nuance à son homologue belge :

« Tous ceux qui ont, pendant cette rencontre, entendu les commentaires de Thierry Roland en première mi-temps et d'Arsène Vaillant, après le repos, ont souligné la supériorité de l'ex-international belge sur le plan de la connaissance du jeu. Et cela, certes, est de première importance. Mais ce qui me semble manquer essentiellement à nos commentateurs de football à la Télé, c'est moins la compétence que l'enthousiasme, l'admiration, l'émotion. Ce sont moins, si vous le voulez, les qualités d'un Chapatte que celles d'un Couderc. Imaginez qu'un match de rugby, à travers le monde, ait atteint à cette tension et à cette grandeur "affective". On entend d'ici l'éloquence bouleversée et le ton d'épopée d'un Couderc. J'aurais voulu d'un commentateur qui vous dit : "Nous sommes en train de vivre, dans le stade de San Siro, une des rencontres les plus denses, les plus émouvantes du monde. Vous l'apercevez mal sans doute, mais je vous demande de me faire confiance et de deviner, à travers les images éparses qui vous parviennent, la terrifiante pression des Milanais et la volonté des Madrilènes accablés, subjugués, mais résistants." Peu à peu, me semble-t-il, ces images sans signification auraient pris un sens et une beauté. Quand Jazy vous apparaît sur l'écran, c'est toujours

¹ Pour une étude de l'importance du tiercé dans la société française des années 1960, cf. YONNET, Paul, « Le Tiercé, miroir social, 2. Les Nouveaux Dimanches de la démocratie », in *Le Débat* N° 7, décembre 1980, Paris, Gallimard.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Le droit à l'émotion », *France Football* n° 937, 25/02/1964, p. 32. Le match Milan AC-Real s'était disputé le 13 février 1964. Les Milanais l'emportèrent par 2-0, mais ne purent remonter les trois buts de handicap qu'ils avaient concédés à Madrid lors du match aller. Celui-ci s'était soldé par un score de 4-1. Cf. également FERRAN, Jacques, « Réflexions à propos de Milan-Real : Spectateurs et téléspectateurs ne voient pas le même match », *L'Équipe*, 18/02/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

la même foulée et le même balancement. Mais s'il est en train de battre un record du monde, si les circonstances atmosphériques sont détestables et si le commentateur ajoute qu'il a dû, pour courir, vaincre la maladie, alors les mêmes images banales vous touchent et vous émeuvent profondément. Le sport est rarement, en lui-même, un spectacle suffisant. Il a besoin, pour remplir tout son rôle, d'être expliqué et d'être ressenti. »

Force est de constater que si l'on faisait encore assez souvent crédit à Thierry Roland de sa sobriété ou de sa précision lors de certaines retransmissions, il opta de lui-même comme il le confia dans son livre souvenir précité, *La Balle au centre*, pour un style plus « franchouillard » et « cocardier ». ¹ Que ce fût sa jeunesse ou sa personnalité qui en furent les facteurs prépondérants n'a pas trop d'intérêt, mais force est de constater que durant la période du monopole d'état, il ne fut jamais en mesure d'affirmer la primauté du sport le plus populaire au sein du service des sports ou au générique des émissions dominicales multisports auxquelles il participa en compagnie des Chapatte, Couderc et autres Choupin. Le temps fit peu à l'affaire. Thierry Roland ne fut pas davantage en situation de faire valoir ou d'imposer un traitement plus adéquat du football lorsqu'il aura rejoint le service des sports d'Antenne 2 après l'éclatement de l'ORTF en 1974. Il y retrouva Chapatte et Couderc, respectivement rédacteur en chef et rédacteur en chef-adjoint du service des sports. Il assista impuissant au rejet par ces derniers de la proposition gracieuse que leur fit la FFF de créer une émission hebdomadaire consacrée au football, essentiellement national. Roger Couderc, « Monsieur Rugby », avait conseillé à Robert Chapatte, « Monsieur Vélo », d'opérer ce choix « *parce que ça n'intéresserait personne, tout le monde s'en foutait de voir des buts, les uns après les autres* ». ²

II.1.2.4 La création de l'ORTF, une réforme sans impact immédiat notable sur la télédiffusion du football

La saison de football 1963-1964 s'acheva sans que l'on puisse noter de grands conflits ou des polémiques dont la presse aurait fait ses choux gras. Nous avons déjà évoqué dans notre analyse de l'offre que la RTF s'était contentée d'offrir à son public une couverture minimale du brillant parcours lyonnais en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. Certes, l'épreuve était encore en quête de reconnaissance. Mais, l'élément de comparaison dont nous disposons, l'offre des télévisions ouest-allemandes, démontre au besoin qu'ailleurs cette épreuve bénéficiait déjà d'une couverture télévisuelle n'ignorant pas les joutes attrayantes que le tirage au sort pouvait produire. Surtout, dès 1963, l'ARD avait diffusé en direct la seconde mi-temps

¹ Cf. ROLAND, Thierry, *op. cit.*, 2002, pp. 149-150.

² Cf. MAITROT, Éric, *Sport et Télé, les liaisons secrètes*, Paris, Flammarion, 1998, p. 35.

de la finale de l'épreuve entre Tottenham, futur vainqueur, et l'Atletico Madrid. Il faudra attendre 1967 pour que la Télévision française s'intéresse à la finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe.

Alors que les clubs français avaient somme toute assez rarement atteint le stade des quarts de finale d'une compétition européenne depuis 1955, la RTF se contenta donc de diffuser en différé et à une heure tardive la seconde mi-temps de HSV-Lyon le 4 mars 1964. La retransmission en direct de la seconde mi-temps depuis Hambourg débutant à 20 heures, il était hors de question de la relayer puisque cela équivalait à changer l'horaire du JT. Les délais de rembobinage et de préparation de l'enregistrement expliquent pourquoi on maintint un jeu animé par Claude Darget, « Le bon numéro » et « Lecture pour tous » aux horaires initialement prévus. En dépit du prometteur match nul obtenu par les Lyonnais, on n'envisagea pas de retransmission intégrale pour le retour. Pourtant, le coup de sifflet étant donné à 20 heures 45, le match n'entraîna en conflit horaire ni avec le journal ni avec le bulletin météorologique. Ironie de la situation, le football en direct dut abandonner le « prime time » aux « Couloirs de l'exploit » régulièrement programmées le mercredi de la troisième semaine de chaque mois. Comme c'était le service des sports qui produisait cette émission, la décision de ne pas inverser les horaires pouvait sembler surprenante. Le programme de l'émission du jour avait de quoi conforter dans leur opinion tous ceux qui pensaient que le service des sports n'avait que faire de la popularité du football : alpinisme, plongée sous-marine, exploration de la jungle brésilienne, entretien des téléphériques de l'Alpe d'Huez, fleuret et football gaélique. Rien que des sports populaires dans la France profonde. Pendant ce temps-là, Combin et Di Nallo signaient une des rares pages glorieuses du football français dans les compétitions européennes des années 1960 en éliminant le HSV d'Uwe Seeler qui avait fait trembler le FC Barcelone.

L'avis de grève que le Comité intersyndical de la RTF avait lancé le 13 mars 1964 ne constituait même pas une explication partielle pour l'attitude du service des sports. La grève devait être totale et priver les téléspectateurs de football.¹ *L'Équipe* indiqua dans le même article que jusqu'à l'avis de grève, la FFF et la RTF avaient maintenu le plus grand secret sur l'éventualité de la retransmission. Il ne pouvait s'agir de protéger les recettes du club rhodanien, on savait depuis longtemps que le stade de Gerland serait comble. Finalement, la grève ne fut pas déclenchée et l'intégralité du programme prévu pour le 18 mars fut diffusée. Même limitée à la seconde mi-temps, la couverture en direct de Lyon-Hambourg constitua

¹ Cf. « RTF : Nouvelle grève. Nous ne verrons pas Lyon-Hambourg », *L'Équipe*, 14/03/1964, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

« l'offre maximale » du service des sports concernant le parcours européen de l'OL. Les trois rencontres opposant les Lyonnais au Sporting du Portugal en demi-finale furent complètement ignorées par la RTF. On comprend donc l'indignation du lecteur lyonnais de *France Football* qui se disait « *de plus en plus choqué des pratiques anti-sportives des commentateurs sportifs français* ». ¹ Il regrettait que la partie disputée à Lisbonne n'ait fait l'objet ni d'une retransmission radiophonique partielle ni d'une retransmission télévisée, même pas sous forme d'un résumé long, alors que son club venait « *de disputer un match très important pour le renom du football français* ». Il trouvait facile l'argument de la RTF quand elle invoquait le « *désintéressement espagnol* » pour ne pas diffuser la seconde mi-temps, qui, en raison des horaires traditionnellement tardifs des coups d'envoi au Portugal, n'aurait même pas bouleversé les programmes du début de soirée. Le sous-entendu était clair, la RTF aurait pu ou dû faire l'effort financier nécessaire pour solliciter un relais, même si elle avait dû le payer seule. Au début du mois de mai, Marcel Leclerc s'appliqua à « démonter » le discours lénifiant tenu tant Rue de Londres que Rue Cognacq-Jay. Avant de revenir une fois encore sur le problème des matches du dimanche et la satisfaction mitigée qu'engendraient les quelques différés de secondes mi-temps proposés par la 2^{ème} chaîne, le directeur de *Télé-Magazine* revint sur l'anomalie que constituait l'absence des caméras à Gerland lors du match aller disputé contre le Sporting du Portugal. ² En l'occurrence, elle était due à un refus fédéral. Celui-ci était « fondé » sur la programmation d'un France-Angleterre Espoirs à Rouen à la même heure et quelques matches disputés dans le cadre de « *coupes de consolation* ». Leclerc renvoyait une fois encore, dos à dos, les deux acteurs majeurs de la télédiffusion du football. Leurs positions dogmatiques n'avaient d'autre effet à ses yeux que de priver « *des millions de téléspectateurs d'un spectacle de qualité* ». Leclerc rejetait catégoriquement les arguments invoqués par la télévision pour justifier la limitation des retransmissions autorisées. Celle-ci arguait d'une part que la majorité des téléspectateurs était favorable aux variétés et aux dramatiques. Leclerc remettait en question la validité des sondages d'opinion sur lesquels pouvait reposer une telle assertion. Le second argument de la télévision, le manque de crédits ne lui semblait pas davantage recevable : selon lui, un grand match de football coûtait à la RTF « *une goutte d'eau par rapport au gouffre des dramatiques, dont la qualité était souvent sujette à caution* ». L'article était accompagné d'un tableau récapitulatif la situation prévalant en France, en RFA, en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Suisse et en Italie. Le lecteur

¹ Lettre de lecteur lyonnais en colère : « Lyon et le football français », *France Football* n° 946, 28/04/1964, p. 15.

² Cf. LECLERC, Marcel, « TV et Football s'entendent mieux, mais les téléspectateurs sportifs se sentent lésés », *Télé-Magazine* n° 446, 09/05/1964, pp. 6-8.

gagnait instantanément la certitude qu'il restait de la marge de manœuvre pour améliorer une offre insatisfaisante en l'état. En dépit des multiples doléances énumérées, l'article de Leclerc s'achevait sur une note optimiste, qui ne devait rien à la hauteur de vue des acteurs concernés. Il était persuadé, parce que c'était la marche de l'histoire du média et du sport qui le voulait, que « *petit à petit football et télévision allaient finir par se joindre* ». Sa conviction était fondée sur la prise en compte du chemin qu'ils avaient dû, souvent à leur corps défendant, parcourir depuis cinq ans.

En attendant, le football français était plongé dans un marasme et les observateurs les plus avertis ne voyaient pas apparaître de solution rapide à défaut d'être miraculeuse qui pourrait l'en sortir. Gabriel Hanot, par exemple, observait à la fin de la saison que le calendrier du football était faussé par l'interventionnisme gouvernemental. En effet, l'absence d'une véritable trêve hivernale aux conséquences nocives en matière de qualité de jeu, de protection de la santé des joueurs et de fréquentation des stades, n'avait d'autre justification que la fixation réglementaire par le Commissariat aux Sports de la durée de la saison du 15 août au 16 mai. Hanot estimait que, n'en déplaise à Maurice Herzog, le football était le « *sport national* » et que la fermeture de ses stades « *n'ouvrait pas la porte pour les autres disciplines* ». ¹ Dans l'immédiat, la création de l'ORTF le 27 juin 1964 ne changea rien aux rapports football-TV, en dépit du fait que le nouvel office eût pour mission de « *satisfaire les besoins d'information, de culture, d'éducation et de distraction du public* ».

Confirmant régulièrement les reproches adressés en son temps par Robert Ichah à Raymond Marcillac et Maurice Herzog, le service des sports de l'ORTF ne prit aucune mesure susceptible d'améliorer son offre en matière de football télévisé à l'automne. Roger Chabaud analysa la couverture des JO de Tokyo et y décela un évident « *mépris du foot* ». ² Son constat s'accompagnait d'un jugement cruel concernant la capacité de Thierry Roland à être l'homme de la situation :

« Il est significatif que Roger Couderc soit resté à Paris et que par exemple Thierry Roland ait gagné Tokyo au plus vite. Car enfin automne et football sont gentiment synonymes. Il faut donc le dire : ou bien il existe à la télé un spécialiste du football et comment admettre que ce spécialiste fût à ce point indispensable ailleurs qu'il s'envolât de son poste, toute affaire cessante et le confiât à des intérimaires ? Ou bien, ce que pensent la majorité des téléspectateurs, il n'y a pas de spécialiste de football et c'est grave. Comme il est indispensable d'étoffer ces dossiers, apportons donc des éléments. Le 22 septembre, au soir, les braves gens qui ont prétendu apprendre du journal télévisé les

¹ Cf. HANOT, Gabriel, « Le football français patauge dans son organisation », *France Football* n° 953, 16/06/1964, p. 5.

² Cf. CHABAUD, Roger, « "Propos d'un provincial" : Le mépris du foot », *France Football* n° 974, 10/11/1964, p. 14.

résultats de l'après-midi et de la soirée (il y en avait trois très importants) en ont été pour leur frais. On les a envoyés se coucher sans information et sans excuse. (...) ce n'est pas encore l'essentiel. Lorsque d'aventure une télé régionale fait des efforts pour couvrir un nocturne, on confie le commentaire à qui l'on peut. Par exemple l'admirable rencontre du 17 octobre fut confiée à un rugbyman. Il en dit ce qu'il put, n'y ayant pas assisté, et ce que n'importe qui pouvait voir. (...) On ne nous fera pas croire qu'on ne puisse un peu partout trouver un amoureux du foot et si possible de la langue française. Mais on fait n'importe quoi alors que rien n'est ni trop beau ni trop cher pour le reste. Le football mérite mieux. (...) Bref, partout se lit une façon très cavalière de traiter le football. On attend donc une manifestation éclatante des responsables de la Ligue. Il n'y a pas de réforme publique sans public relations. Le football n'a pas de visage. Au siècle de la télévision, cela ne pardonne pas. »

Après deux défaites subies contre la Hongrie, ce qui signifiait l'élimination en Championnat d'Europe des Nations, l'équipe de France perdit par 3-0 face à la Belgique au Heysel le 2 décembre 1964. Les deux victoires engrangées en phase éliminatoire de Coupe du monde face à des petites nations du football, la Finlande et le Luxembourg, ne pouvaient masquer le bilan globalement négatif de l'année 1964. Dans ce contexte, *France Football* dressa un état des lieux concernant non seulement le niveau du onze de France, mais aussi et surtout son rôle en tant que symbole national.¹ Les divers aspects du problème étaient abordés par le truchement de réponses apportées à des questions qualifiées selon le cas de « pratique », « d'insolite », « d'opportune »... Celle qualifiée de « brûlante » était examinée par le rédacteur en chef de *L'Équipe*, Gaston Meyer, à savoir « jusqu'où pourrait aller le gouvernement ? ». Cette question était justifiée par une déclaration de Maurice Herzog concernant l'équipe de France après sa défaite face à la Belgique. Le Haut-commissaire aux Sports avait estimé qu'il fallait peut-être en arriver à ne plus l'appeler « équipe de France », mais « équipe fédérale ». Ce type de démarche avait été envisagé en son temps par des journalistes ouest-allemands lorsque le DFB refusait la retransmission des rencontres de la *Mannschaft*. Mais dans le cas d'espèce, la démarche traduisait surtout le rejet profond qu'éprouvait Herzog à l'égard d'un sport professionnel dont les dirigeants, quelles que soient leurs opinions politiques par ailleurs, résistaient à toute tentative gouvernementale de régenter davantage l'organisation de leurs activités. Ils en avaient la charge au titre de la délégation de pouvoirs prévue par l'ordonnance du 28 août 1945 et des règlements adoptés par la FIFA et l'UEFA. Il n'est pas anodin que cette déclaration de Herzog fût analysée et, à proprement parler, radicalement invalidée par Gaston Meyer quelques jours avant la publication de *l'Essai d'une doctrine du sport*, rédigé par la « Commission » du même nom placée sous l'égide du Premier ministre et présidée par Jean Borotra. Or, si ce document officiel s'évertuait à justifier la place et le rôle de l'État dans le domaine de la promotion et de l'organisation des activités sportives, il reconnaissait aussi

¹ Cf. « Réponse à tout après le Heysel », *France Football* n° 978, 08/12/1964, pp. 16-19.

que de la qualité de l'élite sportive dépendaient, dans une large mesure, « *l'adhésion des jeunes et la sympathie de la masse* ». À ce titre, cette élite devait donc être une des préoccupations majeures des responsables politiques et associatifs.¹

La Ligue estimait-elle que le traitement dont « bénéficiait » le football de Division 1 dans les programmes de la télévision publique ne pouvait que difficilement provoquer l'adhésion des jeunes ou susciter la sympathie des masses ? En tout les cas, on peut estimer que l'attitude du gouvernement n'incita pas les responsables du football professionnel à persister dans une attitude qu'ils avaient dû finir par juger trop conciliante. Alors qu'ils n'avaient accordé que la retransmission partielle de deux rencontres de championnat depuis le début de la saison 1964-1965, ils revinrent sur le principe de ces retransmissions et refusèrent d'en envisager la poursuite lors du cycle des matches retour.² Comme, en dépit de leur rareté, celles-ci constituaient encore l'une des attractions majeures de l'émission créée, produite et souvent présentée par leur « bête noire », Raymond Marcillac, on ne peut exclure totalement qu'il s'agissait également d'un règlement de compte personnel. Car, la manœuvre de la Ligue était cousue de fil blanc. Bien que courtoises, les relations entre les représentants du Football et ceux de la Télévision n'en restaient pas moins divergentes. Lors d'une dernière entrevue tenue le 19 novembre 1964, la FFF refusa catégoriquement d'accéder à la demande de la Télévision qui souhaitait obtenir plus de football en direct pour le dimanche après-midi. Elle précisa en outre qu'elle n'accorderait même plus, à la demande de ses clubs, la retransmission de la deuxième mi-temps d'un match de Coupe une fois par mois. Elle réaffirmait ainsi l'exclusivité de ses droits d'organisateur, mais pour ne pas s'exposer au reproche d'être le fossoyeur unique de l'offre de directs, elle offrit à l'ORTF d'avancer tous les quinze jours un match du dimanche au samedi. Celui-ci pourrait alors faire l'objet d'une retransmission en direct. Pour ne pas se mettre en porte à faux avec la Ligue Nationale, la FFF avait rejeté l'offre plus que surprenante de Loys Van Lee : après plus d'une décennie de désintérêt flagrant pour le football amateur, ce dernier avait tenté de trouver un terrain d'entente avec les autorités fédérales en espérant que ces dernières autorisassent deux retransmissions dominicales par mois de secondes mi-temps de rencontres du Championnat de France amateur. Ne voulant supprimer complètement le « produit d'appel » que constituait le direct de football dans l'offre de « Télé Dimanche », Van Lee alla même jusqu'à proposer à la Ligue de réduire la durée des retransmissions au dernier quart d'heure des rencontres retenues.

¹ Cf. LORET, Alain, *Le Sport de la République*, Nantes, Éditions du temps, 2008, pp. 82-86.

² Cf. BRÉ, Robert, « Football : Rien ne va plus entre la Ligue et la TV », *Télé-7-Jours* n° 249, 24/12/1964, pp. 82-83.

Comme cette proposition devait presque fatalement se heurter à une attitude de refus, Van Lee semblait craindre que si les téléspectateurs perdaient l'habitude de voir du football sur le petit écran, cela ne les encouragerait pas à se rendre au stade. Constatant que les retransmissions des matches de rugby ne nuisaient pas à leur fréquentation, il estimait que le problème du football se situait ailleurs. Il sous-entendait évidemment que le spectacle proposé était de piètre qualité, ce que les résultats des représentants français, sélection ou clubs, dans les compétitions internationales semblaient documenter de manière récurrente depuis plusieurs années. En fait, les milieux dirigeants du football étaient assez agacés des commentaires accompagnant les retransmissions des matches et objectaient qu'il semblait curieux que l'ORTF s'efforçât autant de présenter une marchandise de qualité médiocre à ses clients. Lors de sa réunion du 13 novembre 1964, le Comité directeur de la Ligue Nationale avait déjà pris une position officielle sur la question :

« La Ligue regrette qu'en dépit de ses nombreuses observations, la majorité des commentaires accompagnant la retransmission des images soient faits dans un esprit de dénigrement et non de propagande, comme le prévoit le protocole. »

II.1.3 1965 : Un accord foncièrement désavantageux pour la télévision ?

Après la trêve des confiseurs et la reprise des activités des clubs de l'élite, le conflit Football-TV semblait bénéficier d'une nouvelle période d'accalmie. Ce fut le moment choisi par Pierre Lagoutte pour publier une enquête approfondie dans le Miroir des sports.¹ Le but affiché était bien dans la tradition de l'hebdomadaire : il s'agissait de démystifier le lecteur en lui montrant le dessous des cartes. L'analyse de Lagoutte était très fouillée. Elle présentait des témoignages de la base amateur, l'avis d'un éminent juriste, des comparaisons avec les autres pays européens. Surtout, Lagoutte indiquait les tarifs pratiqués récemment. Il rappelait que l'ORTF payait 30 à 40 000 francs pour un match de compétition nationale, 60 000 pour un match de la sélection alors que la RAI devait en verser 100 000 pour une rencontre de la *Squadra Azzurra*.² Il soulignait que la RTF payait à peu près la même chose pour la finale de la Coupe que pour une rencontre de l'équipe de France, mais qu'elle avait consenti la somme de 260 000 francs pour la finale de la *FA Cup* en 1963. Lagoutte ne se contentait pas de comparaisons établies avec des pratiques ayant cours dans le football. En raison de

¹ Cf. LAGOUTTE, Pierre, « Le dossier (vrai) du conflit TV-Football », *Le Miroir du sports* n° 1064, 21/01/1965, pp. 3-6.

² Jacques Ferran indiquera la somme de 60 000 francs pour les matches du samedi

l'importance que semblait revêtir le football pour « Télé Dimanche », il rappelait que la télévision dépensait 100 à 120 000 francs pour une émission de variétés d'une durée d'environ 40 minutes. C'était notamment le cas de « Douce France », une émission le plus souvent critiquée par tous les spécialistes de télévision.

La volte-face de la Ligue ne mit jamais en péril les accords existants concernant l'équipe de France, la retransmission des matches de Coupe d'Europe ou les différés du dimanche après-midi sur la 2ème chaîne. La disparition provisoire des directs de « Télé Dimanche » provoqua une rencontre au sommet entre Antoine Chiarisoli, président de la FFF, et Claude Contamine, directeur général de l'ORTF, le 9 février 1965. Au cours des rencontres avec la presse précédant l'entrevue avec Contamine, Chiarisoli avait précisé la position des autorités du football.¹ Il s'agissait évidemment de la draper d'une argumentation respectable et logique en précisant les raisons de leur hostilité à la diffusion de matches professionnels ou amateurs du dimanche. Chiarisoli ne fit pas dans la fantaisie et l'inédit, mais répéta un argumentaire rodé. Il s'agissait d'abord d'éviter le préjudice direct occasionné au club organisateur, car l'indemnité de la télévision ne le couvrait pas complètement. Puis, il fallait éviter la perte de spectateurs de tous les autres clubs ainsi qu'une désaffection des jeunes préférant rester devant leur petit écran plutôt que d'être acteurs. Chiarisoli et Contamine se mirent rapidement d'accord sur le principe de retenter l'expérience, rapidement avortée en 1956, des matches avancés au samedi. L'article du *Figaro* se félicitait de la célérité avec laquelle les parties concernées avaient réussi à surmonter la difficulté qui se présentait à elles depuis la fin de l'année 1964. Cela changeait des crises précédentes. Par ailleurs, tout en annonçant que la première retransmission selon ces modalités aurait lieu le 20 février suivant, il supputait que dorénavant la somme allouée au club organisateur devait être bien plus intéressante que par le passé. Elle était estimée à quelques 50 000 francs par retransmission. Chiarisoli était accompagné de Pierre Delaunay, secrétaire général de la FFF, et de Pierre Junqua, secrétaire général de la Ligue. Détail révélateur du fonctionnement du service des sports, le *Figaro* indiqua que ce fut Raymond Marcillac et non Loys Van Lee qui, en compagnie d'un représentant des services financiers de l'ORTF, assista Contamine dans cet entretien. Comme Marcillac était officiellement directeur de l'information depuis avril 1963, il faut se demander s'il n'y avait pas une part de provocation dans la démarche de Claude Contamine, pour montrer aux responsables du football qui tirait les ficelles et gardait sa confiance. Le nouvel accord valable jusqu'à la fin de la saison 1964-65 allait-il améliorer de manière tangible

¹ Cf. « Fin du conflit TV-Football : Dès le 20 février première rencontre donnée en direct le samedi », *Le Figaro*, 10/02/1965, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

l'offre proposée aux téléspectateurs amateurs de football ? Jacques Ferran était plutôt optimiste dans son interprétation du nouvel accord, même s'il soulignait que rien ne se ferait tout seul et déplorait le refus du Stade Rennais, le premier club sollicité par la TV, de laisser retransmettre son match contre Valenciennes. En tout état de cause, le directeur de *France Football* se réjouissait du changement de ton adopté par les deux parties.¹ Ce n'était pas l'avis de Robert Bré, qui suivait les péripéties des rapports Football-TV pour *Télé-7-Jours*.² Il ne tarda pas à mettre, lui aussi, le nouvel accord en perspective et à en examiner quelques conséquences. La conclusion générale de son analyse n'incitait pas le lecteur à l'optimisme. Ainsi, après avoir fait l'historique des tentatives antérieures d'importer le principe des matches avancés au samedi, qui avait déjà donné satisfaction en Italie, Bré relevait donc que la rencontre Nîmes-Nantes finalement retenue pour la première tentative du 20 février 1965 constituait en quelque sorte un produit de deuxième choix. Les responsables de la RTF avaient obtenu de la FFF l'autorisation de démarcher les clubs organisateurs des rencontres qui les intéressaient. Ils s'étaient adressés au Stade Rennais en vain, car le club breton recevait celui de Valenciennes pour ce qui constituait l'un des sommets de sa saison. Sa direction refusa net les avances de l'ORTF au motif qu'avancer le match au samedi allait priver une part importante de ses supporters de la possibilité d'y assister. En effet, les ouvriers et employés de commerce étaient nombreux à devoir travailler le samedi après-midi. Le surcroît de recette que représentait l'indemnité versée par l'ORTF ne compensait pas la frustration probable d'un public qu'il fallait constamment fidéliser. C'est bien dans ce risque couru par l'ORTF de ne pas obtenir les rencontres qui intéressaient les téléspectateurs en priorité que Bré voyait la faille de l'accord passé quelques jours plus tôt. La revalorisation substantielle de l'indemnité octroyée au club organisateur n'y changeait donc pas grand-chose. Le recensement exhaustif des conducteurs de chef de chaîne que nous avons opéré est d'ailleurs éloquent quant au succès mitigé de ce nouvel accord. Bien loin d'aboutir à une retransmission tous les quinze jours comme on l'espérait initialement, il n'y eut guère que cinq rencontres de championnat qui bénéficièrent de ce type de couverture au cours du cycle des matches retour de la saison 1964-1965. Robert Bré considérait que la position des clubs était incohérente et illustrait la gouvernance défailante du football français. Car ceux-ci avaient très officiellement accepté le nouvel accord lors d'une réunion du Comité directeur de la Ligue. Mais dès qu'il s'agissait de passer à l'application du principe général, toutes sortes de

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Un pas en avant, un pas en arrière », *France Football* n° 988, 16/02/1965, p. 32.

² Cf. BRÉ, Robert, « La vérité sur les accords TV-Football », *Télé-7-Jours* n° 257, 20/02/1965, p. 88.

circonstances rédhitoires étaient invoquées par les présidents de clubs pour refuser les offres émanant du service des sports de l'ORTF.

La semaine suivant la deuxième retransmission d'un match le samedi, le 8^{ème} de finale de Coupe de France opposant Nice à Toulouse à Lyon, Jacques Ferran estima que, désormais, c'était un fait acquis que la télévision vidait les stades : le match s'était déroulé devant 1. 756 spectateurs payants.¹ Ils n'avaient pas été beaucoup plus de 3. 500 à Nîmes quinze jours auparavant. Ferran se demandait si un sport-spectacle pouvait se passer de spectateurs. Il lui était difficile d'imaginer le Tour de France passant dans des villes et des villages où le bord de la route resterait désert, ce serait la mort de la Grande Boucle. Revenant sur les difficultés inhérentes à la mise en images d'une rencontre de football, il déplorait le manque de moyens mobilisés par la télévision pour valoriser des produits qu'elle payait fort cher à l'entendre. Il lui semblait inadmissible que l'ORTF n'ait utilisé que trois caméras lors du match de Coupe à Lyon, car, tous les techniciens le confirmaient, quatre caméras constituaient l'équipement minimum indispensable pour pouvoir oser chercher des gros plans sans risquer de perdre de vue le ballon trop facilement. Comme le football allait de plus en plus vite, Ferran n'avait aucun doute quant au fait que la télévision ne pouvait continuer à se contenter d'envoyer dans les stades des cameramen et des techniciens parce qu'ils étaient d'astreinte. Il fallait des professionnels avertis et spécialisés qui aimaient le football, ce qui, trop souvent, ne semblait pas être le cas. Or, cela avait pour conséquence, selon le journaliste, que ce qu'il y avait de meilleur dans le football était ce que la télévision transmettait le moins bien. Trop souvent, ce qu'il y avait de remarquable dans le jeu lui semblait presque aller de soi sur le petit écran. Tout en reconnaissant que les commentateurs héritaient d'un rôle ingrat, Jacques Ferran déplorait que rien n'indiquât que le service des sports était soucieux d'améliorer cet aspect des choses par des efforts patients et attentifs. Or, si le football télévisé se suffisait à lui-même, les commentaires purement descriptifs et analytiques dont étaient coutumiers Thierry Roland et Mario Beunat seraient amplement satisfaisants. Mais le courrier des lecteurs, des téléspectateurs le confortait dans son opinion que leur tendance à ne laisser ignorer aucun geste, aucun nom était contreproductive, puisqu'ils en arrivaient à « *remplacer l'image par le commentaire* ». Le vœu de Jacques Ferran concernant le commentaire télévisé des rencontres de football, était d'entendre enfin un commentaire qui « *remplaçait ce que la caméra tuait* », c'est-à-dire « *le sens caché du jeu, la signification profonde de ces gestes et, finalement, ce qui se passait derrière ce miroir* » qu'était le petit écran.

¹ Cf. FERRAN, Jacques, «Un reflet dans un désert », *France Football* n° 991, 09/03/1965, p. 32.

La conclusion de l'accord FFF-ORTF incita, comme d'habitude, Pierre Delaunay à reprendre sa plume et à publier dans *France Football Officiel* un autre long article consacré aux relations Football-TV.¹ Familier de l'exercice, le secrétaire général de la FFF n'hésitait jamais à procéder à une mise en perspective historique du problème en retraçant dans les grandes lignes les divers épisodes de ces rapports tumultueux. Après avoir illustré par divers exemples la complexité des relations entre les deux parties liées par des logiques contradictoires de concurrence et de promotion, Delaunay examinait de plus près les deux premières rencontres concernées par l'avancement au samedi. Il s'agissait, rappelons-le, de la rencontre de Division 1 Nîmes-Nantes du 20 février 1965 et du huitième de finale de Coupe de France OGC Nice-Toulouse FC disputé à Lyon le 6 mars 1965. La période de l'année n'étant pas favorable d'un point de vue météorologique, Delaunay se gardait de tirer des conclusions trop hâtives du faible nombre de téléspectateurs qui assisterait auxdites rencontres. Ne se montrant pas aussi définitif que Jacques Ferran, il espérait que les matches avancés pourraient très vite livrer des enseignements plus approfondis concernant l'impact véritable des retransmissions sur la fréquentation des stades. En effet, Delaunay pensait que l'on ne pourrait plus arguer du côté de l'ORTF que c'était l'évolution de l'offre de loisirs dominicaux, la météorologie invitant à la promenade en famille et d'autres facteurs qui expliquaient autant que la retransmission du dimanche une éventuelle faible fréquentation.

Dans le numéro de mai 1965 de *Football Magazine*, Robert Vergne pouvait enfin se réjouir de l'entrée de « *plain pied du football dans les foyers français par le truchement de la télévision* ». Néanmoins, il déplorait que l'ORTF n'eût toujours pas compris qu'il fallait deux commentateurs pour qu'un match fût bien commenté. Il lui semblait impossible qu'un commentateur enregistrât tout à la seconde et l'expliquât en même temps. Croyant savoir que Thierry Roland, auquel il faisait crédit d'avoir progressé dans l'exercice du commentaire et peut-être d'avoir eu le tort aux yeux de sa hiérarchie « *d'en faire moins que certains de ses collègues* », devait être remplacé, Vergne redoutait que l'ORTF estimât qu'il fallait « *un cabotin* » pour présenter le football. Dès lors, il redoutait que la solution d'employer deux commentateurs ne fût envisagée dans un avenir proche.²

¹ Cf. DELAUNAY, Pierre, « Le Football devant la Télévision », *France Football Officiel* n° 992, 16/03/1965, pp. 1 & 4.

² La pique de Vergne adressée aux commentateurs qui en « *faisaient beaucoup* », visait évidemment les commentaires des matches de rugby de Roger Couderc. Cf. VERGNE, Robert, « La TV et le Football », *Football Magazine* n° 64, mai 1965, p. 50.

Tranchant avec les spectacles plutôt médiocres qu'ils avaient pris l'habitude de voir assez régulièrement le dimanche, les téléspectateurs français, ils ne furent pas les seuls, s'enthousiasmèrent pour le match Real-Benfica.¹ En dépit du manque de sportivité du public madrilène, le contraste avec l'ordinaire du championnat de France était saisissant.²

C'est forcément sous l'influence de ce spectacle de « *passion partisane* », pour reprendre la terminologie utilisée par Christian Bromberger, que Jacques Ferran constatait dans son éditorial du millième numéro de *France Football* que le phénomène le plus important du football depuis la fin de la guerre était la place désormais prise par le club.³ Relayées par l'Eurovision, les grandes joutes de la Coupe d'Europe des clubs champions préfiguraient déjà selon le directeur de *France Football* l'avenir du football télévisé :

« *La télévision en couleur, transmise par satellite-relais, demain diffusera du football à gogo, sans que les fédérations puissent intervenir pour limiter cette concurrence. C'est un formidable tremplin, mais aussi un traquenard auquel le football doit se préparer.* »

La qualification de l'équipe de France pour la *World Cup* 1966, « *sur un coup de dés* », face à la Yougoslavie le samedi 9 octobre 1965, constitua assurément un grand moment de football télévisé pour les amateurs hexagonaux.⁴ Mais, durant l'automne 1965, l'évolution de l'offre de l'ORTF ne pouvait les satisfaire. Hormis les trois matches de l'équipe nationale, ils ne purent suivre que trois rencontres en direct, dont l'une, la réception du Partizan de Belgrade à Nantes le mercredi 13 octobre 1965 fut limitée à la seconde mi-temps. En outre, le match nul 2-2 obtenu par l'équipe nantaise, soldait son élimination de l'épreuve européenne. Au même moment, le protocole d'accord liant la FFF et l'ORTF était en suspens.⁵ L'avancement des matches au samedi ne satisfaisaient pas les clubs concernés. En conséquence, la Ligue tenta de lier la prorogation de l'accord à une condition qui posait un problème fondamental à l'ORTF : l'occultation de la région dont provenait la grande part des spectateurs potentiels des clubs organisateurs.⁶ Au nom du dogme de l'égalitarisme républicain, le refus de l'occultation émanant de l'ORTF ne pouvait être que catégorique. Alors qu'il s'agissait d'une pratique

¹ Cf. Courrier des lecteurs : « Le cri de la semaine : Ça c'est le football ! », *France Football* n° 993, 16/03/1965, p. 15.

² Cf. DUFAUX, Maryse « "Réflexions d'une spectatrice" : Les bouteilles de Chamartin », *France Football* n° 993, 16/03/1965, p. 15.

³ Cf. FERRAN, Jacques, « Horizon 2000 », *France Football* n° 1000, 11/05/1965, p. 2.

⁴ Cf. RETHACKER, Jean-Philippe, « France-Yougoslavie se jouera une fois de plus sur un coup de dés », *France Football* n° 1020, 21/09/1965, pp. 27-28.

⁵ Cf. « Ouf ! L'accord TV-Football ne sera pas rompu », *Paris Jour*, 06/10/1965, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

⁶ Cf. « L'accord TV-football menacé », *Télé-Magazine* n° 520, 09/10/1965, p. 15.

courante en Italie, il était inenvisageable de traiter de manière différenciée des téléspectateurs s'acquittant de la même redevance sur une chaîne nationale française.¹ À quelques semaines du tirage au sort de la Coupe du monde sous l'œil des caméras de la BBC et d'ITV œuvrant pour l'Eurovision et, pour la première fois, pour le public nord-américain à l'occasion de la finale (Canada, États-Unis, Mexique), ces nouvelles tensions, qui menaçaient la réussite des discussions pour le renouvellement du protocole d'accord pour l'année 1966, trahissaient en fait l'inquiétude des responsables du football, souvent désemparés face à la baisse de leur recettes traditionnelles. La zone de recrutement du public avait nettement évolué depuis l'apparition de la télévision, synchrone de la popularisation de la voiture individuelle.

À la fin des éliminatoires de la Coupe du monde, quand la liste des participants fut complète, Jacques Ferran produisit un éditorial qui mêlait allègrement des considérations concernant la géopolitique du football, notamment la place des cinq continents dans le tournoi mondial, des observations des préparatifs en Angleterre, un compte-rendu des dernières et constantes rivalités UEFA-FIFA et l'adaptation nécessaire et rapide du football français à cet environnement compétitif et changeant.² L'augmentation notable de la part des rencontres de compétition dans le calendrier des équipes nationales depuis la création du Championnat d'Europe des nations et le courant de plus en plus fort en faveur de la création d'un Championnat d'Europe des clubs provoquaient, selon Ferran, un « *inexorable glissement vers l'ère des compétitions internationales* ». ³ Évoquant les plans de l'UEFA d'organiser les premiers tours de la Coupe d'Europe en championnat, Ferran en déduisait logiquement que le nombre de participants à la Division 1 devait être réduit à 16 en suivant l'exemple italien.⁴ Sur le plan télévisuel, il y avait fort à parier que les matches internationaux de sélections et de clubs, organisés en semaine et en nocturne, souligneraient régulièrement que, décidément, la qualité de l'offre nationale du week-end ne suffisait plus au téléspectateur « sportif ».

¹ L'inégalité de traitement du citoyen contribuable s'acquittant de la redevance audiovisuelle existait bel et bien de fait. Elle se traduisait principalement par la couverture partielle du territoire par la 2^{ème} chaîne, les délais d'attente variables indiqués aux diverses régions ou la dotation variable en personnels, moyens techniques et financiers attribuée aux stations régionales existant déjà ou en gestation.

² Cf. FERRAN, Jacques, « Devant la Coupe du monde », *France Football* n° 1028, 23/11/1965, p. 32.

³ L'objection consistant à opposer le succès du marketing mondial actuel des diverses ligues nationales n'est que partiellement pertinente. Depuis la loi Bosman, les équipes des grands clubs sont des sélections mondiales, cosmopolites disputant un championnat qui, pour les meilleurs d'entre eux, est devenu une poule d'accession à la Champions League, la compétition la plus juteuse financièrement et la plus exposée médiatiquement. Soulignons l'exception notable et quasiment unique du maintien contre vents et marées d'un recrutement dogmatiquement régional et affinitaire par l'Athletic Bilbao.

⁴ La *Bundesliga* livrait un contre-exemple, puisqu'après avoir compté 16 clubs durant ses deux premières saisons, le nombre de participants était passé à 18 au début de la saison 1965-1966.

II.1.4 Réception de l'offre RTF/ORTF 1966

II.1.4.1 Une offre de spectacle sous le signe de la mondialisation des échanges et de la concurrence technologique

La Grande-Bretagne, dont l'industrie radioélectrique était hors course dans le domaine de la couleur, attendait beaucoup de la couverture télévisée de la Coupe du monde. Il ne s'agissait ni plus ni moins que de démontrer toute l'étendue du savoir-faire britannique et de livrer un produit qui marquerait une étape mémorable dans le développement du média télévisuel. Pour cela, la vénérable BBC consentit même à s'associer à sa rivale, la société privée de télévision ITV, pour former un consortium. Agissant pour le compte de l'UER, celui-ci s'apprêtait à réaliser le plus grand effort de couverture télévisuelle jamais accompli pour un évènement sportif en Europe. Du 11 au 31 juillet, 32 matches devaient être retransmis pour pouvoir être repris par 42 pays. Pour la première fois, quatre retransmissions allaient être émises simultanément vers le continent européen et vers l'Asie. Pour les téléspectateurs américains, la retransmission par satellite était certes encore à l'étude, mais semblait d'ores et déjà plus que probable.

Dès le second semestre de l'année 1965, diverses brèves parues dans la presse française livraient des indices tangibles que la couverture et la marchandisation de la Coupe du monde allait basculer dans une ère nouvelle. D'une part, en raison des droits versés par l'Eurovision (300 000 £) et les sociétés de télévision des autres continents (150 000 £), le Comité d'organisation était assuré d'une recette de plus de 6 000 000 de francs uniquement en raison de la télévision.¹ Innovation marchande par rapport aux Coupes du monde 1954 et 1958, la création d'une mascotte, un lionceau nommé « Willie », destinée à orner une multitude d'objets faisait en quelque sorte écho à l'accès aigu de « *memorabilia* », la collection frénétique d'objets commémoratifs de toutes sortes, qui s'était emparée des Anglais lors des cérémonies du couronnement en 1953. Treize ans plus tard, la liste des produits dérivés était probablement plus longue et variée, on espérait surtout en vendre partout.² On composa même une « chanson de Willie » qui fut diffusée sur les ondes de la BBC le mercredi 17 novembre 1965 à 9 heures 40. Il s'agissait apparemment d'un évènement assez important pour que *France Football* jugeât nécessaire de s'en faire l'écho. À la fin du mois de novembre, le

¹ Cf. *France Football* n° 1022, 12/10/1965, p. 35.

Pour une étude historique détaillée de l'organisation de la couverture télévisée de la *World Cup* 1966, cf. CHISARI, Fabio, *op. cit.*, 2007, Part. II : « Televising a Major Football Event : the 1966 World Cup », pp. 255-323.

² Cf. « La chanson de Willie », *France Football* n° 1028, 23/11/1965, p. 35.

« *jeune lion facétieux* » fut présenté aux lecteurs de l'hebdomadaire sportif et l'on indiqua même qu'il pourrait se déplacer jusqu'au Parc des Princes pour donner le coup d'envoi de France-Italie disputé le 19 mars 1966.¹ Au moment où tombaient les chiffres documentant le succès commercial de la Coupe du monde, le lionceau portant l'Union Jack sur la poitrine et de grosses chaussures de football figurait en bonne place dans les bilans. On avait recensé qu'il avait légalement servi d'ornement à une cinquantaine d'objets produits dans 120 usines. La vente de ces objets, dans les sept pays européens qui s'y étaient intéressés, avait généré un chiffre d'affaires de 20 millions de francs.² Ce chiffre, loin d'être dérisoire, devait être mis en relation avec les bénéfices dégagés par l'ensemble de la manifestation. Ils s'élevaient à 1.050.000 £, soit 15 millions de francs. La part de la fédération anglaise, qui avait investi environ 2,5 millions de francs, s'éleva à 400.000 £, soit un peu plus de cinq millions de francs.³ Après la *World Cup* 1966, toutes les Coupes du monde auront leur logo, leur mascotte et leur hymne particuliers.

La réalisation des retransmissions et des reportages par le consortium BBC/ITV et leur commercialisation focalisèrent l'attention de la presse. Comme toujours en pareil cas, la comparaison avec la couverture de l'évènement sportif majeur précédent s'imposait logiquement. Cela fut d'autant plus vrai que, comme pour les JO de Tokyo 1964, la transmission satellitaire fut l'une des priorités absolues des organisateurs. Ces derniers avaient longtemps envisagé de transmettre la finale non seulement par satellite, mais également en couleur vers l'Amérique du Nord et l'Amérique Latine. On en explora la faisabilité avec les partenaires américains, cela aurait constitué une première retentissante. Finalement, des difficultés techniques et contractuelles insurmontables limitèrent la transmission satellitaire de la *World Cup* 1966 à la diffusion de la finale en noir et blanc en direct et à celle, quotidienne des résumés enregistrés sur bandes magnétiques.⁴ En termes horaires, la couverture des JO de Tokyo constituaient un effort apparemment plus important. Mais le dispositif de mise en images était concentré en un lieu unique et le direct produit par la chaîne japonaise NHK était le même pour tous. En Angleterre, à trois occasions au moins au cours du premier tour, quatre rencontres allaient débiter en même temps dans des stades distants de plus de deux cents kilomètres et la retransmission de chacune serait proposée au choix des partenaires de l'UER. Six ans après que la revendication allemande d'une transmission de la demi-finale de

¹ Cf. « Connaissez-vous Willie ? », *France Football* n° 1029, 30/11/1965, p. 35.

Cf. « La Coupe du monde déjà une bonne affaire », *Football Magazine* n° 74, Décembre 1965-Janvier 1966, p. 25.

² Cf. « Le succès de Willie », *France Football* n° 1073, 03/10/1966, p. 30.

³ Cf. « Récompense », *France Football* n° 1073, 03/10/1966, p. 30.

⁴ Cf. CHISARI, Fabio, *op. cit.*, 2007, « World Cup in colour », pp. 283-287.

Göteborg contre la Suède eût provoqué une réunion de crise de l'UER, au cours de laquelle les représentants français durent compter sur tous leurs amis pour imposer le respect du calendrier initialement prévu, on percevait là le changement majeur que cette possibilité de transmission simultanée de plusieurs directs représentaient pour la couverture de l'épreuve. L'adhésion du public à la manifestation, largement nourrie par la visibilité de ses représentants, n'en sortirait que renforcée. La réussite du projet était donc également un enjeu de taille pour l'Eurovision, maître d'œuvre majeur de la transmission internationale des images. Certes, le consortium BBC/ITV produisait celles-ci, les acheminait à Londres et la Poste britannique devait fournir deux cents lignes supplémentaires pour les diffuser à l'Est et à l'Ouest de l'Europe ainsi qu'en Afrique du Nord.¹ Mais les images de direct étaient systématiquement transmises au quartier général technique de l'UER et c'est de la capitale belge qu'elles étaient distribuées non seulement aux membres de l'Eurovision, mais également au réseau Intervision pour les pays du bloc soviétique. Le prix total de la transmission de chaque match était divisé entre les pays qui la programmaient. Le coût moyen d'une retransmission en Europe de 90 minutes à 90 km était de 1500 francs. Ce prix n'incluait ni le son ni le contrôle du circuit, lequel pouvait se révéler onéreux. Pour l'UER, le défi à relever résidait essentiellement dans l'établissement des liaisons nécessaires. Si après le premier tour, les horaires des rencontres à élimination directe étaient fixés, on n'en connaissait pas les participants. Or, c'est cette donnée qui allait décider des demandes de transmission des divers pays. Les techniciens de l'Eurovision étaient officiellement « *habitués à la communication mondiale* » et capables d'organiser une retransmission en direct en moins de douze heures. On s'attendait à ce que ce type de requête de dernière minute émane notamment des pays d'Amérique du Sud. Il était même envisagé que si le Brésil ou l'Argentine atteignaient la finale, les gouvernements de ces pays ne reculeraient pas devant le coût élevé que représenterait une première transmission satellitaire de l'évènement depuis l'Europe vers leur pays.² À l'heure des comptes, *France Football* publia quelques chiffres tirés du rapport du Comité d'organisation qui devaient forcément frapper l'imagination de ses lecteurs.³ Ceux-ci apprirent qu'outre les retransmissions en direct, le consortium BBC/ITV avait produit et expédié un total de 317 enregistrements qui furent achetés par une quarantaine

¹ Cf. «Eurovision pour la Tunisie», *L'Aurore*, 12/07/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. «Les grands efforts des télévisions anglaises pour la Coupe du monde », *24 Heures*, 01/07/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA. Une telle transmission était techniquement possible quoique encore hasardeuse depuis le lancement en 1965 du satellite géostationnaire Intelsat 1, communément appelé « Early Bird ».

³ Cf. « Commerce d'images », *France Football* n° 1067, 23/08/1966, p. 23.

de pays à travers le monde. Si pour le match d'ouverture opposant l'Angleterre à l'Uruguay, 14 enregistrements sur bande magnétique et kinescope furent exportés, les demandes avaient plus que doublé pour la finale puisqu'un total de 32 enregistrements fut expédié. La moyenne de ces exportations de programmes par journée de matches aura été de 27 alors qu'un total de 32 matches fut disputé au cours de 12 journées. Il est intéressant de noter que les nations sud-américaines furent celles qui se portèrent acquéreurs du plus grand nombre d'enregistrements. Il s'agissait en quelque sorte d'un flux similaire à celui de la couverture européenne de la Coupe du monde au Chili. Entre le Mexique, le Pérou, le Brésil, le Chili, l'Uruguay, l'Argentine, la Colombie, l'Équateur et le Venezuela, on dénombre des commandes portant sur 48 enregistrements vidéo et 100 kinescopes.¹ Le reste du monde reçut 169 enregistrements. Parmi ces acheteurs, on dénombrait les États-Unis (NBC), l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada, la Corée du Nord, l'Arabie Séoudite, les Philippines, le Japon, le Libéria, l'Éthiopie, Chypre, la Tunisie, l'Égypte, la Grèce, le Koweït, l'Irak et la Rhodésie. Sur un plan diplomatique, la Coupe du monde constituait une opportunité *a priori* favorable de développer les échanges entre ces deux enfants de la Guerre Froide qu'étaient l'Eurovision et l'Intervision. Les directs sportifs constituaient 30% des demandes de programmes sollicités par l'Intervision au cours de l'année 1965. Ces échanges représentaient une durée totale de 1500 heures d'émissions diverses.² *L'Humanité* donna le compte exact des émissions sportives relayées dans les deux sens depuis 1960 : l'Eurovision relayait 164 émissions réalisées par l'Intervision et lui en proposa 148. Les relais étaient variés : Helsinki-Tallin, Bratislava-Vienne, Budapest-Vienne, Copenhague-Rostock. Il y avait également plusieurs possibilités de relais entre les deux Allemagnes. Au-delà des relais, des possibilités de duplex existaient déjà entre Paris, Rome, Prague et Varsovie.³ De part et d'autre, les responsables regrettaient que les retransmissions sportives et non les émissions culturelles ou les documentaires fussent tellement prisés par les téléspectateurs et donc par les concepteurs des grilles de programmes. À cela, il y avait une première explication évidente : le sport est un spectacle dont la jouissance n'est pas limitée par l'obstacle linguistique. Sur le plan des oppositions idéologiques, l'universalité des règles, si elle n'excluait pas les polémiques et les

¹ En 1966, le kinescope restait « la bande magnétique du pauvre », car de nombreuses sociétés publiques et privées de télévision à travers le monde n'étaient pas encore équipées d'*Ampex*.

² Cf. BRINCOURT, André, « Pour un dialogue TV Est-Ouest », *Le Figaro*, 28/06/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA. Répartition des programmes : 37% actualités, 30% sports, 14% culture, 11% divertissements, 8% programmes pour la jeunesse.

³ Cf. « Quand la TV passe les frontières : Eurovision et Intervision », *L'Humanité*, 12/07/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

manipulations, favorisait tout de même l'avènement d'une « vérité du terrain » généralement bien acceptée par les participants.

Concernant les moyens mobilisés pour la réalisation de chaque partie, les téléspectateurs reverraient les buts et les phases principales de chaque match. La BBC afficha tôt son intention d'utiliser couramment le ralenti pour les incidents ou les phases de jeu importants.¹ Autre innovation saluée par *France Football* et pierre posée dans le jardin du service des sports de l'ORTF, la BBC avait engagé pour l'épreuve « *des gens qualifiés comme commentateurs* ». Ces professionnels du football devaient épauler les commentateurs de la maison. Il y avait quelques noms très célèbres dans la liste, tels Johnny Haynes, ancien capitaine de l'équipe d'Angleterre, Danny Blanchflower, ancien capitaine de l'Irlande du Nord, Walter Winterbottom, ancien sélectionneur anglais, Arthur Ellis et Ken Ashton, deux prestigieux arbitres internationaux.²

À la même période, *France Football* avait consacré un reportage photographique à une expérience qui, éventuellement, risquait d'être renouvelée durant la Coupe du monde en Angleterre. Pour suivre le match Cardiff-Coventry qui se déroulait à 200 kilomètres de là, 10 000 spectateurs s'étaient rendus au stade de Coventry. La rencontre mise en images en circuit fermé par une télévision privée y était projetée sur un écran géant de plus de 9 mètres sur 6. Dans un stade transformé en cinéma à ciel ouvert, une foule exceptionnelle fut, selon *France Football*, séduite par l'image parfaite produite par les appareils de projection.³ Lors de ce que l'on peut considérer comme un ancêtre de soirée de « public viewing » qui ont désormais cours sur les places des grandes villes européennes lors des Coupes du monde, on dépassait déjà nettement en affluence, les projections des directs de la Coupe du monde 1954 dans les théâtres parisiens que nous avons évoquées dans notre étude.

Au cours du premier semestre de l'année 1966, outre la course au lancement de satellites à laquelle se livraient Américains et Soviétiques, la « guerre » PAL-SECAM opposant Français et Allemands faisait très régulièrement les gros titres de la presse. La première liaison satellitaire d'images en couleur en provenance de Moscou et reçues à Paris amena la publication professionnelle *La Revue des métiers* à claironner que le « *procédé SECAM avait gagné la bataille de l'espace* » et que pour la première fois, « *sur un plan technique, l'Europe*

¹ La combinaison du ralenti et de l' « instant replay » contribua assurément à la qualité des réalisations anglaises.

² Cf. « Le grand jeu », *France Football* n° 1056, 07/06/1966, p. 26.

³ Cf. « Coventry Palace », *France Football* n° 1024, 26/10/1965, p. 35.

de la Bretagne à l'Oural avait été une réalité ».¹ Derrière les prouesses technologiques, on lorgnait des marchés plus que prometteurs. Une fois encore, le précédent américain constituait la référence principale sous-tendant la majorité des projections et des plans forgés par les industries radioélectriques européennes.

Aux États-Unis, on estimait que dans les quatre ans, c'est-à-dire jusqu'en 1970, la moitié des soixante millions de familles qui possédaient la télévision auraient remplacé leur poste noir et blanc pour acquérir un poste en couleur. Signe de prospérité propre à impressionner les voisins, le petit écran en couleur affectait également, pour un temps, le déroulement des soirées familiales. Un journaliste de *Fortune* décrivait cette évolution en constatant que la couleur « ramenait la famille dans le living-room », pour la plus grande satisfaction des fabricants de meubles et de tapis. Si en 1965, deux millions de postes en couleur avaient été vendus, on estimait que ce chiffre passerait à plus de quatre millions en 1966 et à un minimum de dix millions cinq années plus tard.²

Dans l'Hexagone, le parc national s'élevait à pratiquement sept millions de récepteurs à la fin de l'hiver 1966. En tenant compte du nombre moyen de personnes par ménage, 3,2 selon les statistiques de l'INSEE d'alors, on estimait que 25 millions de Français pouvaient régulièrement suivre les programmes de la télévision.³ Pour les grandes rencontres internationales de football, a fortiori celles de la Coupe du monde, l'ORTF pouvait donc tabler sur un public dépassant allègrement les dix millions de téléspectateurs en émettant des hypothèses prudentes.

Si l'on observait très attentivement ce qui se passait de l'autre côté du Rhin, la rivalité commerciale entre les deux pays dans le domaine de la télévision couleur y était pour beaucoup. De ce fait, l'annonce du lancement à partir de l'automne 1967 d'un programme en couleurs sur les deux chaînes allemandes, qui pouvait être reçu en noir et blanc sur les récepteurs ordinaires, ne manqua pas d'inquiéter les partisans du système SECAM. Bien que sur le plan de la technologie de pointe, la France pouvait régulièrement s'enorgueillir de réussir des prouesses, on craignait à raison de ne pas pouvoir remporter la bataille commerciale, suite logique de ces expériences réussies.⁴ Il y avait dans l'appréhension de la

¹ Cf. « Des images de télévision en couleur en provenance de Moscou sont reçues à Paris par l'intermédiaire d'un satellite russe », *La Vie des métiers*, Janvier 1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. « Boom sur la TV couleur aux USA », *Paris Presse*, 03/01/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « France : 7 millions de récepteurs », *Le Figaro*, 31/03/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

⁴ Cf. « La TV couleur enregistrée sur un magnéscope de type courant grâce au procédé SECAM », *Miroir de l'information*, 24/02/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

politique menée par la RFA dans ce domaine, un soupçon d'anti-américanisme indéniable.¹ Certes, on ne pouvait reprocher aux Allemands de souhaiter développer leur système, PAL, concurrent du système français. Mais, on redoutait que pour toutes sortes de raisons, techniques, commerciales et politiques, ils n'optent pour une « fusion » du procédé allemand et du procédé américain, leur produit devenant de la sorte un « cheval de Troie » de l'industrie radioélectrique des États-Unis.² Un article du *Canard enchaîné* paru au début du mois de mars 1966 évoquait la volte-face de l'URSS, de l'Espagne et de la Yougoslavie en matière de standard couleur, pour des raisons plus commerciales que techniques, comme un revers personnel du général De Gaulle, qui avait pris lui-même ce dossier en main.³

II.1.4.2 Pour l'ORTF, l'année de la *World Cup* débute (mal) dès le tirage au sort

La cérémonie mise en images par la BBC était relayée par l'Eurovision. En RFA, le ZDF la retransmit en direct de 19 heures 40 à 20 heures. L'ARD en diffusa l'enregistrement de 22 heures 50 à 23 heures 20. Comme s'il s'agissait d'un signe prémonitoire du fossé qui allait séparer les programmes proposés pendant l'épreuve par les sociétés publiques de télévision des deux côtés du Rhin, le public français fut privé de direct. Sur la 1^{ère} chaîne, on passa les informations régionales comme d'habitude de 19 heures 40 à 19 heures 55. Pourtant, le conducteur du « Journal de Paris » archivé avec ceux des autres JT à l'INA ne comportait que des sujets que l'on peut qualifier d'insignifiants : « Messe de Noël des Arméniens », « Fabrication de la galette des rois », « Galette des rois aux enfants des quatre jeudis ». La 2^{ème} chaîne débuta ses programmes à 20 heures comme tous les jours de semaine. Fidèle à ses habitudes, la Télévision française avait rechigné à « déranger » son public « non sportif ».

Or, *France Soir* annonçait non seulement que l'on donnerait « quelques images de l'évènement » dans le cadre du JT, mais en outre indiquait dans son titre que cela se ferait avec la magie du direct.⁴ Le 6 janvier 1966, la fin du tirage au sort de la Coupe du monde de football aurait-elle fait l'ouverture du JT de 20 heures ? Le conducteur de ce JT indique qu'*a priori* le tirage au sort de la Coupe du monde avait été enregistré et fut l'avant-dernier sujet diffusé. Mario Beunat le commenta en cabine. Il n'y eut ni rediffusion dans le JT de la nuit ni

¹ La période était propice au développement d'un tel phénomène. Rappelons que la décision de retrait de l'OTAN prise par De Gaulle sera officialisée le 7 mars 1966.

² Cf. « Émissions en couleurs à la télévision allemande à partir de l'automne 1967 », *Miroir de l'information*, 24/02/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « Télé-couleur : les Russes nous préparent le supplice du Pal », *Le Canard Enchaîné*, 02/03/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

⁴ Cf. « Le tirage au sort de la Coupe du monde de football sera télévisé en direct à 20 heures », *France Soir*, 06/01/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

dans ceux du lendemain. Apparemment, cette entrée en matière n'affecta pas outre mesure les téléspectateurs ou les journalistes intéressés par les choses du football, car dans notre corpus, nous n'avons trouvé aucune critique émise à l'encontre du traitement retenu par l'ORTF. Cette observation nous livre l'occasion de rappeler que les téléspectateurs français des régions frontalières disposaient déjà de moyens suffisants pour opérer des comparaisons.¹ On trouve d'ailleurs assez régulièrement dans les rubriques du courrier des lecteurs des manifestations d'impatience et de mauvaise humeur à l'égard de l'ORTF, nourries par cet accès à une autre culture de la mise en images du football. Généralement, il s'agissait de lettres de lecteurs anonymes. Mais il arriva également que des « vedettes » du football hexagonal fissent part de leurs suggestions d'amélioration du service du client par voie de presse. Ce fut le cas de Raymond Kaelbel, ancien international ayant participé aux Coupes du monde de 1954 et 1958. À force de suivre les retransmissions et les émissions télévisées des chaînes allemandes, de les comparer avec l'offre émanant du service des sports de l'ORTF, Kaelbel conseilla aux techniciens français de suivre l'exemple de leurs collègues allemands en plaçant des micros d'ambiance dans les tribunes et au bord du terrain. Son constat était lapidaire :

« À la TV allemande, on vit les matches, on entend même les joueurs crier sur le terrain. À la TV française, (...) il n'y a aucune ambiance. C'est dommage et ça tue le spectacle ».²

Le 2 février 1966, la retransmission du match aller de quart de finale de Coupe d'Europe des clubs champions opposant Manchester United au Benfica de Lisbonne constitua une illustration supplémentaire des progrès que le service des sports de l'ORTF devait encore accomplir pour satisfaire les téléspectateurs épris de football. Une fois de plus, ils n'eurent droit qu'à une mi-temps de l'affiche du jour. Dès sa prise d'antenne, Mario Beunat tendit les verges pour se faire battre. Non seulement, il informa immédiatement les téléspectateurs qu'ils venaient de rater une mi-temps « *extraordinaire d'intensité* », mais en outre, durant le résumé qu'il en fit dans le même souffle, il parut tellement « *fâché* » avec la prononciation des patronymes anglais et portugais des joueurs que le chroniqueur « Télévision » de *L'Équipe* lui adressa l'amical conseil de « *s'entraîner pour le Championnat du monde* ».³ Il qualifia le dosage des plans larges et des gros plans opéré par la BBC de judicieux tout en se réjouissant qu'en été, on ne sentirait pas sur l'écran cette « *brume bien anglaise* ». En raison

¹ Cf. RETHACKER, Jean-Philippe, « À l'heure européenne », *France Football* n° 1080, 22/11/1966, p. 3.

² Cf. « Opinion », *France Football* n° 1053, 17/05/1966, p. 2.

³ Cf. « Manchester-Benfica : Ça c'est du football », *L'Équipe*, 03/02/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

des choix des responsables de l'ORTF, la bonne soirée de football fut jugée « *bien trop courte* ». Comme la première mi-temps avait été sacrifiée pour diffuser un épisode de la série « Bonanza », Ferran condamna sévèrement le fait que l'on ne tirât pas parti des possibilités offertes par l'existence d'une 2^{ème} chaîne pour tenter de contenter tous les publics, les « mordus » de football et ceux qui préféraient suivre les aventures des frères Cartwright.¹ Les décisions des responsables des programmes et du service des sports de l'ORTF continuèrent de dérouter les amateurs de football. Pour faire valoir que le football était bien servi à l'antenne, on leur proposa fin février la seconde mi-temps d'un France B-Bologne sans autre intérêt que celui de voir Robert Herbin faire sa rentrée internationale après une blessure. L'équipe italienne ne joua qu'au petit trot le rôle qui lui était dévolu. Tout en distribuant un satisfecit au réalisateur Henri Carrier et à Thierry Roland pour son commentaire sobre, le chroniqueur de *L'Équipe* estima que le spectacle fut indigne de l'honneur de sa retransmission en direct.² Et hormis pour les rencontres de préparation de l'équipe de France, cet honneur était parcimonieusement accordé à un match de football en ce printemps 1966. La Ligue et la FFF s'en tinrent aux termes de l'accord qui avait cours et ne concédèrent pas de retransmission supplémentaire. En ce qui concerne le football national, seule la rencontre de championnat Stade Français-Sochaux avancée au samedi 23 avril bénéficia d'un direct en intégralité. Quatre jours plus tard, ce fut une seule mi-temps de la rencontre France-Belgique disputée dans cadre du challenge Kentish qui fut diffusée. Au moins, dans ce cas précis, le spectacle fut au rendez-vous puisque la France l'emporta par 6-1.³

Il le fut tout autant lors de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions opposant le Real Madrid au Partizan de Belgrade le 11 mai 1966. L'ORTF n'en relayait que la seconde mi-temps à partir de 20 heures 30. Jean Eskenazi, qui en fit la critique dans la rubrique « Télévision » dans *L'Équipe*, évoqua « *un match et une ambiance extraordinaire* » bien servi par les images nettes et bien cadrées de la télévision belge et un Thierry Roland « *sobre et précis* ». ⁴

Ce dernier le fut beaucoup moins lors de la finale de la Coupe de France opposant le FC Nantes au Racing Club de Strasbourg le 22 mai au Parc des Princes qu'il commenta en compagnie de Mario Beunat. Les deux journalistes allaient rejoindre l'Angleterre un mois

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « Old Trafford ou Bonanza ? », *France Football* n° 1039, 08/02/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² « France B-Bologne : Piètre spectacle », *L'Équipe*, 24/02/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. « Kentish : France-Belgique, festival de buts », *L'Équipe*, 28/04/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

⁴ ESKENAZI, Jean, « 3.- 60123. Un match et une ambiance extraordinaire au Heysel », *L'Équipe*, 12/05/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

plus tard pour couvrir la Coupe du monde sous la direction de Raymond Marcillac officiant en qualité de chef de mission.¹ Ils n'étaient accompagnés que d'un cameraman et d'un technicien du son.²

II.1.4.3 Après un bon départ, l'ORTF participe au petit trot au « premier marathon du football »

Le 15 juin 1966, au cours de l'émission « Les Coulisses de l'exploit », les téléspectateurs français purent suivre un reportage d'une durée d'un quart d'heure consacré au déplacement de l'équipe de France à Moscou pour sa dernière rencontre de préparation le 5 juin 1966. Pour la première fois, une équipe de télévision avait été autorisée à pénétrer dans le vestiaire de l'équipe de France au moment où le sélectionneur donnait ses dernières consignes tactiques. L'équipe de tournage était réduite, le reporter-cameraman, Adolphe Dhrey, n'était accompagné que du comédien Claude Brasseur qui officiait comme preneur de son. Le lendemain la critique « Télévision » de *L'Équipe* était dithyrambique :

« La seule séquence du "Onze tricolore à Moscou", diffusée hier soir dans les « Coulisses de l'exploit » a suffi pour marquer cette journée télévisée d'une pierre blanche. Rarement en effet un sujet des « Coulisses » avait été traité avec autant d'intensité. Après une « carte postale » de Moscou, Adolphe Dhrey nous fit pénétrer sans transition dans l'intimité virile de onze garçons volontaires, onze footballeurs venus à Moscou pour gagner. Presque entièrement filmée en gros plans, cette séquence nous montra la vraie nature du Onze de France : une équipe de copains, toujours prêts à rire et à s'amuser, mais dont les traits soucieux au moment du match prouvaient le sérieux de leur préparation. Dans notre mémoire de téléspectateur sportif, nous avons fait une place à part aux images de ce film nous montrant les visages de Guérin et d'Aubour tendus vers le stade où onze garçons mordaient à pleines dents dans un football de rêve. »³

Implicitement ces lauriers tressés à Adolphe Dhrey témoignaient de ce qu'avait pu être la pauvreté des reportages de football proposés par le service des sports jusque là. Surtout, à l'approche de la Coupe du monde, cette séquence des « Coulisses de l'exploit » fit naître des attentes qui allaient être amèrement déçues concernant la série « Football autour du monde ».

¹ Dès le mois de mars, l'ORTF avait annoncé son intention de retransmettre en direct chaque fin d'étape du Tour de France ainsi que les passages au sommet des principaux cols. Cette mise en images exigeait la mobilisation d'une « armada » de plus de soixante personnes. Cela faisait autant de personnel qui ne pouvait être sollicité pour couvrir le football à partir du 15 juin. Cf. « Le Tour en direct », *L'Équipe*, 02/03/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

² Cf. LEMOINE, Serge, « Le vrai vainqueur de la Coupe du monde, c'est la Télévision ! », *Télé-7-Jours* n°333, 06/08/1966, pp. 68-69.

³ Cf. « Le onze tricolore vedette des "Coulisses" », *L'Équipe*, 15/06/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

Cf. « Domination du onze français aux "Coulisses de l'exploit" ! », *L'Équipe*, 17/06/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

Programmée du 26 juin au 7 juillet et consacrée aux grandes nations du football présentes en Angleterre, c'était une série dont le programme paraissait alléchant au premier coup d'œil.

Après la diffusion de deux numéros, elle fut jugée « *consternante* » par Jacques Ferran, même si l'intention était bonne.¹ Car jamais la télévision n'avait proposé avant une Coupe du monde davantage que des images d'archives des éditions précédentes ou quelques images de la préparation de la sélection nationale. On pouvait donc espérer que ces sujets permissent aux téléspectateurs français de faire plus ample connaissance en images avec le football d'autres pays qu'ils ne connaissaient qu'au travers d'images de compétitions. Hélas l'horaire tardif excluait une grande part du jeune public intéressé par le football. Les divers numéros de la série débutaient effectivement aux alentours de 23 heures. Pour Ferran, le plus grave n'était pas que l'émission passât trop tard, mais qu'elle passât à côté de son sujet. Le premier sujet sur l'Angleterre présentait des images de Trafalgar Square, mais aucune de Wembley et de l'ambiance des stades anglais ni de l'organisation de la Coupe du monde et pas davantage d'Alf Ramsey, le sélectionneur, et de ses troupes. Seules quelques images du jubilé de Stanley Matthews rappelaient qu'il s'agissait d'un reportage consacré au football. Pour le deuxième sujet consacré à l'Italie, on avait « réchauffé » des extraits tirés de séquences déjà passées dans le cadre des « Coulisses de l'exploit ». Elles étaient consacrées à Helenio Herrera, au centre d'entraînement du Milan AC à Milanello et à une visite de dirigeants marseillais à Naples. Tout en reconnaissant l'excellent travail des opérateurs français, Jacques Ferran constatait navré que s'il n'avait pu sauver le premier reportage, le commentaire consternant de Claude Darget gâchait totalement le second :

« Méconnaissance totale du sujet (sur le football anglais notamment ses traditions, son organisation, ses stades, ses équipes) ; erreur grossières (il parla de la Juventus de Naples) alors qu'il s'agissait de Naples opposé à la Juventus de Turin, affirma que Sivori était sélectionné avec l'Argentine, présenta le Français Herrera comme un "pur produit de l'école sud-américaine") ; prononciation fantaisiste et prétentieuse des noms étrangers (il prononça Jaïr à l'espagnole et Amarildo Amarillo, etc.) et par-dessus tout, ton de condescendance souveraine pour évoquer des problèmes qu'il ignore complètement et sur lesquels un lecteur de sept ans de L'Équipe en sait beaucoup plus. »

Nous n'avons pas trouvé dans *L'Équipe* ou dans les autres titres retenus dans notre corpus de commentaires établissant une comparaison directe entre la couverture proposée par le service des sports de l'ORTF et celle d'autres sociétés de télévision. Bien entendu, *France Football* ne se priva pas de verser dans l'autopromotion en indiquant à ses lecteurs que l'hebdomadaire

¹ Cf. FERRAN, Jacques, « "Football autour du monde" : consternant », *L'Équipe*, 29/06/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

avait à son actif un record dans la presse internationale puisque treize envoyés spéciaux, dix correspondants étrangers et Just Fontaine allaient contribuer à lui livrer le « *journal le plus complet de la Coupe du monde* ». ¹ Cette débauche de moyens contrastait assurément avec la couverture routinière de l'ORTF. Le travail des opérateurs anglais fut salué dès le premier jour comme une performance collective qui ferait date :

« *L'Eurovision a beaucoup mieux inauguré la VIIIème Coupe du monde que l'équipe d'Angleterre. Les images étaient parfaites, la distance toujours judicieusement choisie - il y eut deux ou trois erreurs de cadrage, mais c'est vraiment chercher la petite bête - et les cameramen avaient l'astuce de faire à chaque fois un gros plan sur la vedette d'une action. Ainsi les téléspectateurs ont-ils pu faire plus ample connaissance avec les vingt-deux acteurs de ce match d'ouverture joué sur une pelouse à faire rêver* ». ²

Au moment d'établir le bilan de la Coupe du monde, on regretta qu'elle fût aussi marquée par le jeu dur et les manœuvres en coulisses pour favoriser l'Angleterre. ³ Dans sa critique du film documentaire *Goal ! World Cup 1966* réalisé par Dino et Devendish et coproduit par la société américaine Columbia, François Thébaud, rédacteur en chef du *Miroir du Football*, aborda cet aspect des choses autant qu'il mit en évidence les caractéristiques purement cinématographiques de l'œuvre. ⁴ Thébaud pariait sur le fait qu'en raison de la « *vérité historique tronquée ou délibérément dissimulée* », de « *l'esprit du football ignoré* », c'était sûrement dans les kilomètres de chutes des « *rushes* » produits par les 117 cameramen impliqués dans le tournage que se nichait la véritable richesse du film. D'abord, rien à l'écran n'évoquait la responsabilité des arbitres et celle de Stanley Rous, l'homme qui, selon Thébaud et beaucoup d'autres, « *avait truqué la Coupe du monde* ». Ensuite, dans la version finale du film aucun mouvement collectif n'était livré à l'admiration du public, alors que les réalisateurs avaient eu les moyens de lui offrir une vue inédite de ces faits de jeu qui, bien davantage que l'exploit individuel des joueurs vedettes, constituaient la « *véritable vie du football* ». Il était évident que des considérations commerciales présidèrent à ce choix au moment du montage, le film de football tentait de s'adapter au format hollywoodien. ⁵

¹ Cf. « Un record dans la presse internationale à l'actif de *France Football* », *France Football* n° 1061, 2/07/1966, p. 2.

² « L'Eurovision mieux que l'Angleterre », *L'Équipe*, 12/07/1966, Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

³ Cf. FERRAN, Jacques, « Tout n'est pas pourri au royaume du football », *France Football* n° 1065, 09/08/1966, p. 4.

⁴ Cf. THÉBAUD, François, « GOAL ! La *World Cup* en technicolor à effleuré, puis escamoté la vérité », *Le Miroir du football* n°89, Décembre 1966, p. 25.

⁵ Pour une évocation succincte des rapports qu'entretiennent le football et le cinéma, cf. MEYER, Jean Christophe, « Ballon rond et grand écran : de l'indigence d'un palmarès », in ROBIN, Guillaume, (éd.), *Football, Europe et régulations*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011, pp. 213-223.

Cependant, pour souligner l'unanimité régnant à propos du caractère remarquable du travail du consortium BBC/ITV, rappelons que Thébaud estimait que « *si le football anglais avait déçu dans la World Cup, les Britanniques avaient lieu d'être fiers d'une TV qui a mis au service du football un talent et une compétence indiscutables* ». ¹ À ses yeux, la couverture télévisée était « *l'un des rares aspects positifs de cette Coupe du monde* ».

De son côté, Robert Vergne adressa un satisfecit sans nuance à la BBC dont le travail avait amené le football télévisé à changer d'époque. Car chacun des matches avait été mis en images par dix caméras, dont deux portatives, ce qui nécessita la mobilisation de 500 techniciens. ² Cela impliquait ouvertement que le service des sports de l'ORTF devait impérativement revoir ses méthodes au risque de mécontenter rapidement des téléspectateurs qui, durant trois semaines, avaient été choyés comme des clients respectables :

« Le troisième grand vainqueur de la Coupe du monde (après l'Angleterre et le trésorier de la FIFA), c'est la Télévision britannique. Pendant un mois, les Anglais ont prouvé que dans ce domaine aussi ils étaient des pionniers. Ils ont mis toute la puissance de la BBC mais aussi toutes les ressources de leur intelligence et de leur compétence au service du plus universel des sports qui a enfin trouvé un instrument à sa mesure. (...) Mais en corollaire, ces remarquables techniciens ont accéléré la mort du « journalisme sportif de papa » ! Maintenant, les millions de téléspectateurs ne pourront plus supporter les plans ratés, trop petits ou trop grands, ni les commentaires farfelus même à base de chauvinisme qui est surtout une maladie de groupe. Car seul devant son récepteur, le spectateur ne se croit pas obligé de tricher avec la vérité qui éclate sur son écran. On ne peut plus lui raconter d'histoires, qu'elles soient audio-visuelles ou ... écrites. Et c'est très bien ainsi. On sait désormais que le petit écran peut restituer l'essentiel d'un match à condition bien sûr que les caméras soient en nombre suffisant et surtout qu'elles soient manipulées par des hommes compétents. Désormais, les commentateurs auront bien du mal à dire ou à écrire que leur équipe est formidable alors qu'elle est réellement médiocre comme cela s'est vu, lu et entendu si souvent jusqu'ici ! Grâce à la BBC, même les profanes ont compris que la Coupe du monde, c'était autre chose qu'Intervilles... »

Le programme proposé par le service des sports l'automne devait amener les lecteurs de Robert Vergne à penser qu'en France le « *journalisme sportif de papa* » avait encore de beaux jours devant lui. Alors que la 2^{ème} chaîne ne couvrait que 40% du territoire national, que seulement trois millions de récepteurs sur un parc de neuf millions étaient équipés pour la capter et que son temps d'écoute sur les postes équipés tournait autour de 20%, c'est ce canal que l'ORTF choisit pour relayer Hongrie-France le 28 septembre 1966. Motif avancé : le sport n'intéressait pas 50% des téléspectateurs, notamment les téléspectatrices qui n'apprécieraient guère le football. Rue Cognacq-Jay, on ne s'était pas rendu compte que lors

¹ Cf. THÉBAUD, François, « Football télévisé : Heureux téléspectateurs anglais », *Le Miroir du football* n°84, Décembre 1966, p. 44.

² Cf. LEMOINE, Serge, « Le vrai vainqueur de la Coupe du monde, c'est la Télévision ! », *Télé-7-Jours* n°333, 06/08/1966, p. 69.

de la *World Cup*, le spectacle proposé par la BBC avait eu le don de faire sortir de leur veuvage les « *veuves du football* ». ¹

Parce qu'on ne pouvait combattre le progrès technique, François Thébaut désapprouvait ceux qui jetaient l'anathème sur la télévision en voyant un public clairsemé dans les gradins d'un stade où se jouait une rencontre télévisée. Il pensait que le football devait la remercier pour les nouveaux adeptes que cette propagande lui amenait. Il était persuadé que la télévision qui passagèrement vidait les stades, allait les remplir demain. Ce faisant, il soulignait de manière insistante que cette reconnaissance ne pouvait aller à Raymond Marcillac et à travers lui au service des sports de l'ORTF. ²

¹ Ibid.

Cf. CHISARI, Fabio, *op. cit.*, 2007, chap. «Shouting Housewives», pp. 308-314.

² Cf. THÉBAUD, François, « La télévision servira le football, car rien ne peut remplacer le contact direct », *Le Miroir du football* n°89, Décembre 1966, pp. 12-13.

II.2 Réception de l'offre ARD/ZDF 1963-1966

En raison de la ligne éditoriale de la rédaction de l'hebdomadaire *Der Kicker*, nous n'avons pas eu accès à une réception journalistique de nature similaire pour le versant allemand de notre étude. La consultation des sources intégrées dans notre corpus nous conforte néanmoins dans l'idée que les « prestations » des deux services des sports de la télévision publique furent beaucoup moins la cible de la critique que leur homologue français. De ce fait, nous avons également recentré notre attention sur la réception d'évènements dont nous avons la certitude qu'ils avaient fait l'objet d'une retransmission attendue par les téléspectateurs d'Outre-Rhin. Les articles sélectionnés documentent avant tout les interrogations que suscitait la création de la *Bundesliga* dans un contexte social assez particulier : la fin du « Miracle économique » et le passage à une autre ère de l'histoire de la République Fédérale. Certaines valeurs incarnées par les « *elf Kameraden* » de Berne étaient en train de s'estomper, d'autres accédaient au statut de stéréotypes nationaux pérennes. Si, dans les années 1960, le football a réussi à conserver sa capacité symbolique à constituer un « *miroir idéal pour les grands courants culturels* » et à leur « *offrir une forme cohérente* », ce fut assurément dû pour grande part aux performances de l'équipe nationale et des clubs.¹ Cette dernière partie de notre étude visera à éclairer quel a pu être l'apport de la couverture télévisée et sa réception dans ce contexte.

II.2.1 Réception de l'offre ARD/ZDF1963

II.2.1.1 La couverture télévisée : un facteur sous-estimé par la presse dans ses pronostics de succès de la *Bundesliga*

En l'absence d'une grande compétition dans le calendrier international, l'année 1963 fut surtout marquée par la réforme structurelle du championnat de l'élite footballistique et le lancement du ZDF. Les clubs candidats à la *Bundesliga* avaient jusqu'à minuit le samedi 8 décembre 1962, cachet de la *Bundespost* faisant foi, pour faire parvenir leur dossier de candidature au siège du DFB à Francfort. *Der Spiegel* relate que le concierge devait s'acquitter d'un service d'astreinte bien inhabituel et vider la boîte aux lettres de l'institution à « l'heure h ».² Celle-ci était vide. Mais la raison de cet état de fait ne devait rien à un manque de candidats. Bien au contraire, ceux-ci avaient pris toutes leurs précautions pour faire

¹ Cf. PYTA, Wolfram, « Football et identité nationale en Allemagne », in PFEIL, Ulrich (éd.), *Football & identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d'Ascq, Les Presses Universitaires de Septentrion, 2010, p. 32.

² Cf. « Wählen Sie mal 16 » (« Essayez d'en choisir 16 »), *Der Spiegel* n° 50, 12/12/1962, p. 69.

parvenir en temps et heure voulus leur dossier aux services compétents. Rappelons que sur les 74 clubs qui disputaient les poules régionales de l'*Oberliga*, 46 avaient sollicité une sélection au sein de la future *Bundesliga*. *Der Spiegel* n'hésita pas à évoquer « un succès effrayant » (« *Der Erfolg war beängstigend.* ») pour décrire l'impact de l'appel à candidatures émis par le DFB. Ce nombre devait effectivement être analysé comme un premier démenti présenté à tous ceux qui critiquaient l'entreprise en lui reprochant d'être une aventure vouée à l'échec. Si ses promoteurs aspiraient à renforcer le renom international du football allemand, ses opposants redoutaient que l'initiative n'aboutît à une perte de repères, à la disparition d'une tradition et à la chute dans l'anonymat des classes inférieures des clubs ne disposant pas des caractéristiques prescrites par les autorités du football. Ils prédisaient la ruine des « recalés » autant que celle des « heureux élus » qui devraient revoir leur plan de financement et leur culture de gestion de fond en comble.

La Commission du DFB chargée de l'évaluation des dossiers et de leur sélection était investie d'une mission des plus délicates. Le chef du service de presse du DFB, le Dr. Wilfried Gerhardt la savait condamnée à prêter le flanc à des critiques acrimonieuses et à générer des rancunes tenaces :

« Sélectionnez 16 (ou 18) clubs parmi 46 candidats et tentez de ne pas vous faire d'ennemi dans l'opération »

Des clubs tels le HSV et le FC Nuremberg, dont les dirigeants s'étaient opposés à la création de la *Bundesliga* pendant des années, se trouvaient évidemment parmi les candidats. Bien plus, ils comptaient d'ores et déjà parmi les lauréats certains du processus de sélection. Le changement de statuts des joueurs, l'une des angoisses primordiales des trésoriers des clubs, constituait l'une des difficultés essentielles à résoudre pour les autorités du football.¹ De membres de leur club, les joueurs sous contrat en devenaient des employés, ce qui entraînait un ensemble de modifications liées au droit du travail, dont on ne soupçonnait pas encore toutes les implications. L'expansion de la masse salariale promettait d'être spectaculaire. On passait d'une rétribution maximale de 400 DM à 1. 200 DM. Le président du DFB, le Dr Gösmann définit le statut du joueur de *Bundesliga* qui pouvait être considéré comme un compromis entre l'amateurisme marron et le véritable professionnalisme :

¹ Signalons que l'*Oberliga* n'avait pas été épargnée par les scandales de toutes sortes. Au début de l'année 1963, les principaux dirigeants de Schalke 04 devaient comparaître devant le Tribunal correctionnel du *Land* à Essen pour répondre de malversations et de fausses déclarations fiscales portant sur 130 000 DM. Cf. VETTEN, Horst S., « Schalke vor Gericht » (« Schalke au tribunal »), *Die Zeit* n° 9, 01/03/1963.

« En pratique, il s'agira d'un professionnalisme avec des rémunérations plafonnées. »¹

Toujours prompt à dénoncer les visées mercantilistes des dirigeants et les dérives de la marchandisation des spectacles sportifs, *Der Spiegel* ne se contenta pas de l'assertion du président du DFB et s'empressa de rendre son lectorat attentif au fait que les futurs « joueurs de foot nationaux » (« Bundes-Kicker ») n'étaient pas à plaindre. Si leur talent sportif le justifiait, ils pouvaient très légalement « être rémunérés selon leur valeur sur le marché international des transferts » (« "nach ihrem internationalen Marktwert" bezahlt werden »). Cela laissait présager, perspective choquante aux yeux de nombreux citoyens ouest-allemands, qu'un certain nombre de footballeurs gagnerait bientôt bien davantage qu'un ministre fédéral. Cette disposition ne concernait - *a priori* – que les vedettes du ballon rond et était soumise à un accord des services fiscaux compétents. Pour illustrer le risque de voir le football allemand adopter des mœurs italiennes ou ibériques en matière de politique salariale, *Der Spiegel* impliqua que si le joueur de l'année 1962, Karl-Heinz Schnellinger, pouvait se permettre de refuser net une offre de 500 000 DM en provenance d'Italie, cela démontrait qu'il avait de sérieuses perspectives d'enrichissement personnel en restant au FC Cologne. Conférant son ton général à l'article, *Der Spiegel* donna le mot de la fin à un mauvais augure, Ernst Hornostel, président de la Ligue régionale d'Allemagne du Nord (« Norddeutscher Fußball-Verband ») :

« Une bonne partie des clubs qui s'enorgueillissent aujourd'hui de rejoindre la Bundesliga, auront un réveil effroyable à la mi-temps. »²

Abordant les facettes les plus discutées de la problématique liée à la création de la Bundesliga, l'article du magazine *Der Spiegel* était en quelque sorte révélateur de la lenteur avec laquelle les divers acteurs prenaient conscience du rôle essentiel que la télévision allait jouer dans l'ancrage populaire du futur championnat national. Des articles relativement nombreux avaient paru sur les changements de mœurs concernant les sorties nocturnes en semaine et la nécessité pour les clubs d'en tenir compte en équipant leur stade des infrastructures d'éclairage adéquates. La réduction de la semaine hebdomadaire légale de travail avait également été régulièrement évoquée en relation avec l'avancement des matches de championnat télédiffusés en direct le samedi. Mais souvent, les observateurs soi-disant

¹ « Praktisch ein Berufsspielertum mit beschränkten Bezügen. », *ibid.*

² « Ein ganzer Teil der Vereine, die heute mit stolzen Hoffnungen in die Bundesliga ziehen, werden bei Halbzeit ein schauerliches Erwachen erleben. », *ibid.*

avertis méconnaissaient voire ignoraient complètement le média télévisuel et son impact quand ils se hasardaient à émettre des hypothèses sur les possibilités de succès de la « Révolution culturelle » du football allemand. La proximité des dates de lancement du ZDF et de la *Bundesliga* aurait pourtant pu être perçue comme un indice fort que la *Bundesliga* serait une « Téléligue » (« *Fernseh-Liga* »). Car les responsables de la future 2^{ème} chaîne allemande avaient toujours affiché leur ferme intention de réserver au traitement du sport et en particulier du football une place privilégiée dans leur future grille des programmes et dans la liste de leurs priorités budgétaires. Les négociations qu'ils menèrent avec le DFB pour bénéficier des mêmes droits que l'ARD confirmaient le rang de premier sport populaire et télévisé occupé par le football.¹

II.2.1.2 Encore dans les limbes, la 2^{ème} chaîne consacre une émission à la création de la *Bundesliga*

Le 16 février 1963, l'ARD proposa à ses téléspectateurs de suivre sur la 2^{ème} chaîne un débat modéré par Rudi Michel et consacré au processus de sélection des clubs appelés à disputer la *Bundesliga*.² La durée de l'émission « Football sur le tapis vert- on consitue la *Bundesliga* » (« *Fußball am grünen Tisch - Die Bundesliga wird zusammengestellt* ») étant limitée à trente minutes, le sujet ne pouvait évidemment pas être épuisé en dépit du professionnalisme avec lequel il fut préparé. Dans *Der Kicker*, Robert Becker estima que tout autre résultat aurait relevé du miracle.³ S'il salua l'initiative louable saisie par l'ARD de permettre à un large public de se faire une idée plus précise des enjeux liés à la réforme structurelle que constituait la création de la *Bundesliga*, il était forcé de constater qu'elle était forcément vouée à l'échec. Ni Rudi Michel ni la réalisation de la 2^{ème} chaîne n'étaient en cause. Outre la durée de l'émission, le nombre et le panel des invités posaient problème. Soucieux de ne froisser aucune susceptibilité, le service des sports de l'ARD avait convié un représentant de chaque groupe concerné (joueurs, dirigeants favorables et défavorables, DFB, journalistes), si bien que neuf personnes étaient présentes sur le plateau et désireuses de grappiller de précieuses secondes de temps de parole pour faire valoir leur point de vue. Selon Becker, ce facteur empêcha l'émission d'aborder le fond du problème qui intéressait vraiment les

¹ Cf. *DFB-Jahresbericht* 1964, pp. 74-75.

² La 2^{ème} chaîne n'était pas encore autonome et dans les pages de la presse elle est encore désignée par sa dénomination administrative (« *Zweites Programm des Deutschen Fernsehens* »).

³ « (...) *jedes andere Ergebnis hätte auch an ein Wunder gegrenzt!* », cf. BECKER, Robert, « Fernseh-Diskussion » (« Débat télévisé »), *Der Kicker* n° 7, 18/02/1963, p. 2.

télespectateurs : quels allaient être les clubs retenus au terme du processus de sélection ?¹ Bien que la discussion demeurât trop superficielle, elle eut néanmoins le mérite de permettre au grand public de se rendre compte de la complexité du dossier et de lui livrer des bribes d'éclaircissements.

Dès le 1^{er} avril, le même Robert Becker s'attachait à éclairer les lecteurs du *Kicker* à propos des améliorations de l'offre en matière de programmes sportifs qu'allaient apporter à partir de ce jour même les émissions régulières du ZDF.² À la question de savoir quel bénéfice en tirerait le sport, Becker répondait sans ambages qu'apparemment le sport en profiterait pleinement. Tout d'abord, il notait que le service des sports n'était pas rattaché à une autre direction et constituait l'un des services principaux de l'organigramme du ZDF, ce qui laissait supposer qu'il aurait une influence décisive sur la conception de la grille des programmes. Il se réjouissait de l'annonce indiquant que les émissions sportives représenteraient 20% des heures d'antenne. Par ailleurs, 80% du territoire devait pouvoir capter les programmes du ZDF dès le premier jour d'émission. À la différence de la situation prévalant en France où la couverture du territoire devait prendre plusieurs années, c'était surtout la compatibilité des récepteurs en usage qui posait problème, car seulement 60% d'entre eux pourraient capter les programmes du ZDF. En outre, il fallait que les téléspectateurs consentissent à déboursier la somme nécessaire pour acquérir l'adaptateur et faire procéder au réglage de leur antenne et de leur appareil. La qualité de réception était elle aussi sujette à caution.

Rapportant la teneur d'un entretien qu'il avait eu avec Willi Krämer, responsable de la coordination avec l'ARD, Becker annonça que les deux chaînes ne traiteraient pas simultanément les grands événements parce que cela aboutirait à une redondance absurde. Citant l'exemple de la réception du Brésil, il indiquait que l'ARD se chargerait de la retransmission en direct, car ses émissions étaient captées dans l'ensemble du territoire, mais que le ZDF proposerait un long résumé à son public en soirée.³ L'analyse de l'offre que nous avons effectuée laisse apparaître à quel point l'esprit de concurrence dénatura en maintes occasions ces bonnes résolutions initiales. L'intention programmatique du ZDF de sortir des sentiers battus de la retransmission en direct et de l'émission cantonnée à la communication de résultats, qui était affichée à travers le lancement de deux émissions appelées à devenir des « standards » (« *Standardsendungen* »), c'est-à-dire « *der Sport-Spiegel* » et « *die Sportinformation* » recueillait l'entière approbation de Becker. La première émission citée

¹ La liste définitive des clubs retenus fut annoncée officiellement le lundi 6 mai 1963.

² Cf. « BECKER, Robert, « Zweites Fernsehen » (« Deuxième chaîne »), *Der Kicker* n° 13, 01/04/1963, p. 2.

³ Comme la rencontre se disputait un dimanche, le DFB s'opposa à la retransmission en direct. En conséquence, l'ARD eut la primauté du différé intégral.

devait traiter de sujets dont l'intérêt dépassait l'actualité immédiate et la seconde devait fournir un supplément d'information sur un événement actuel qui, pour des questions de format, ne pouvait être traité de la sorte dans le cadre des autres émissions hebdomadaires, telle « das aktuelle Sport-Studio ». L'une des satisfactions affichées par Becker devait se révéler être de courte durée. Le dimanche 7 avril 1963, le ZDF proposa une sorte de « cocktail de football international » au cours duquel des extraits de la rencontre de Seria A disputée ce week-end par l'équipe de Helmut Haller, Bologne, devaient être diffusés avant un long résumé de la rencontre Arsenal-Nottingham Forest. Le principe ne perdura pas et cette émission resta unique. Était-ce en raison des coûts d'acquisition des images ou des difficultés techniques liées à leur acheminement ? Il nous semble que la véritable raison était ailleurs. En effet, les Anglais jouaient le samedi et la rencontre de Bologne était sûrement un match avancé. Le montage des résumés à partir de l'*Ampex* ne représentait donc pas un véritable obstacle technique. Tant Dieter Kürten que Rainer Holzschuh nous ont confirmé dans les entretiens qu'ils nous ont accordés que le public allemand a très vite été fasciné par son « nouveau » football national et que les deux services des sports ont dû concentrer leurs efforts sur l'offre qui leur permettait de fidéliser les téléspectateurs, c'est-à-dire la *Bundesliga*.¹

Le ZDF envisageait également de produire des émissions de débat auxquelles les plumes historiques du *Kicker* devaient être conviées avec rang d'experts. Becker s'en réjouissait évidemment et citait le nom de Willy Meisl dans ce contexte. Le recensement des programmes que nous avons effectué tendrait à prouver qu'il s'agissait d'une bonne idée qui fit long feu. Il en alla de même du projet d'adapter pour le petit écran le best-seller de Fritz Walter *So habe ich's gemacht !* (« C'est ainsi que je m'y suis pris ! ») sous forme d'une série destinée à livrer tous les trucs et secrets du grand footballeur aux petits clubs de province qui ne disposaient pas du matériel pour projeter des films d'initiation pour les apprentis footballeurs. Le ZDF avait-il envisagé d'entreprendre ce projet pour compenser aux yeux du DFB un « service » que l'ARD ne lui avait jamais rendu ? Il s'agit d'une hypothèse envisageable. La programmation sur l'ARD dès le mois de juillet 1963 d'une émission consacrée au football des jeunes et aux difficultés rencontrées indiquerait que la 1^{ère} chaîne n'entendait pas laisser libre champ à sa concurrente dans ce domaine.²

¹ Cf. Entretien avec Rainer Holzschuh (29/07/2011)

Entretien avec Dieter Kürten (22/04/2010)

² « Der « kleine Fußball » - Bericht über den Jugendfußball und seine Schwierigkeiten » (« Le "petit football" – Reportage sur le football des jeunes et ses difficultés ») fut diffusé par l'ARD le 14 juillet 1963 de 15 heures 30 à 16 heures.

Le ZDF devait se montrer innovant sur le plan éditorial, car il ne pouvait concurrencer l'ARD en termes d'équipements et de budget. Il fallait offrir un programme alléchant alors que les investissements en achat de matériel et en infrastructures s'élevaient à 25 millions de DM rien que pour l'année 1962. *Der Spiegel* rappela ces données du problème dans un article paru à la fin du mois de février 1963.¹ Certaines rédactions du ZDF étaient encore embryonnaires, celle de Stuttgart n'était composée que de cinq à six collaborateurs et devait « affronter » le *Südwestfunk*. L'ARD disposait de deux cents équipes de tournages contre 70 pour le ZDF. Pour l'année 1962, le déficit de l'exercice s'élevait à 9,7 millions de DM pour un budget de 74, 9 millions de DM. C'est à l'aune de ces prémices, de cette situation budgétaire tendue, qu'il faut mesurer le succès populaire immédiat des émissions sportives et surtout de « das aktuelle Sport-Studio ». La création de la *Bundesliga* fut, il n'est pas exagéré de l'affirmer, providentielle pour le développement du service des sports de la deuxième chaîne ouest-allemande.

II.2.1.3 Jürgen Werner, une vedette insolite de la couverture télévisée de Brésil-RFA

Nous n'avons pas trouvé de commentaires émanant de professionnels ou de lettres de lecteurs critiquant le refus de la retransmission en direct émis par le DFB en cette occasion. Il faut probablement y voir un signe de l'acceptation progressive par le public du principe d'interdiction des rencontres dominicales qui avait valu tant de critiques aux autorités fédérales dans un passé encore récent. Car il ne s'agissait ni plus ni moins du match de l'année pour la sélection nationale, puisque c'était la toute première rencontre l'opposant au double champion du monde. On peut aussi y déceler les premiers effets compensateurs de la qualité et de la proximité temporelle des différés et des reportages proposés par les deux chaînes. Annoncée dans *Der Kicker* deux semaines avant la rencontre, la couverture audiovisuelle de l'évènement, dont le direct était exclu, donnait néanmoins le sentiment à l'amateur de football que les deux chaînes faisaient ce qui était en leur pouvoir pour le satisfaire.² Pour le DFB, le début des activités du ZDF s'était passé en tous points conformément à ses attentes. Dans son rapport annuel présenté lors de l'Assemblée générale du DFB tenue à Stuttgart le 27 juillet 1963, Günther Riebow, président de la Commission de

¹ Cf. « Fernsehen/Zweites Programm : die Mainzelmännchen » (« Télévision/deuxième chaîne : les petits bonhommes de Mayence »), *Der Spiegel* n° 8, 20/02/1963, pp. 56-58.

² Cf. « Aufzeichnung aus Hamburg » (« Un enregistrement depuis Hambourg »), *Der Kicker* n° 16a *Sonderausgabe Landerspiel Deutschland-Brasilien*, 25/04/1963, p. 12. La couverture radiophonique en direct fut limitée à la seconde période comme le prévoyaient les accords liant le DFB à la radio concernant les rencontres dominicales de la sélection.

la presse et de la propagande, se réjouissait d'avoir déjà pu signer sans grandes discussions un accord avec le ZDF en tout point analogue avec celui qui le liait à l'ARD. Riebow constatait qu'en pratique les deux chaînes se tenaient à leurs engagements et soulignait l'apport bienfaisant du recours au différé.¹

L'attrait sportif de la rencontre du 5 mai 1963 devait beaucoup à la présence de Pelé. Il l'éclaboussa de sa classe comme il l'avait fait quelques jours plus tôt à Colombes. Au-delà de cet aspect des choses, l'intérêt de sa couverture journalistique résidait également dans la fascination que dégageait une équipe du Brésil comptant dans ses rangs la vedette la mieux payée, la plus médiatisée et la plus sollicitée par la publicité. Elle contrastait avec une sélection allemande constituée de joueurs en passe de changer de statut, mais dont les émoluments moyens se situeraient encore dans une zone grise entre l'amateurisme marron et le professionnalisme débutant. On ne s'étonne donc pas que le portrait d'avant-match consacré à Pelé par Fritz Weilenmann dans *Der Kicker* insistât sur la simplicité et la discrétion de l'homme, mais s'achevait en constatant que son nom était devenu une marque :

« C'est sûr, son nom est devenu son commerce. Pelé en parle ouvertement. Il se sait entre de bonnes mains. Il ne donne finalement à la publicité que ce qu'il lui doit. »²

Ce contraste devait encore être renforcé par son opposition directe prévisible avec le défenseur ouest-allemand Jürgen Werner, un joueur que Pelé avait déjà affronté en 1962 lors du match amical entre le HSV et Santos. Werner s'en était sorti avec les honneurs et en respectant les règles du fair-play. Dans le portrait de Weilenmann, Pelé se réjouissait de se mesurer à nouveau au joueur hambourgeois dont il vantait la sportivité. Le jour de RFA-Brasil, les options tactiques retenues par Herberger en décidèrent différemment. Werner ne fut pas chargé du marquage individuel de Pelé, mais comme ce dernier, il marqua. En ouvrant le score, il sauva l'honneur de la *Mannschaft*.³ Surtout, il choisit le lendemain de la rencontre pour annoncer officiellement qu'il renonçait à jouer en *Bundesliga*.⁴ Werner s'était déjà fait remarquer par son opposition radicale à la *Bundesliga* non seulement en publiant des articles

¹ Cf. *DFB-Jahresbericht 1963*, pp. 68-72.

² « Gewiß, sein Name ist sein Geschäft. Pelé spricht offen darüber. Er weiß sich in guten Händen. Der publizität gibt er nur, was er ihr schließlich schuldet. », cf. WEILENMANN, Fritz, « Ein Star ohne Allüren » (« Une Star sans caprices »), *Der Kicker* n° 16a *Sonderausgabe Landerspiel Deutschland-Brasilien*, 25/04/1963, p. 12.

³ Le Brésil l'emporta 2-1. Werner avait ouvert le score (45'). Coutinho (69') et Pelé (72') signèrent les buts de la victoire brésilienne.

⁴ Cf. « Ohne mich ! » (« Sans moi ! »), *Der Spiegel* n° 20, 15/05/1963, p. 56.

Cf. METZNER, Adolf, « "Der große Fußball" – schon Schaugeschäft oder noch Sport » (« Le "football de haut niveau" – déjà du show business ou encore du sport »), *Die Zeit* n° 21, 24/05/1963.

dans la presse, mais également en produisant des exposés universitaires (« Referate ») sur le sujet. Équipier d'Uwe Seeler au HSV, Werner était l'un des seuls joueurs d'*Oberliga* qui finançait des études supérieures avec l'argent qu'il gagnait grâce au football. Il avait aussi pu s'offrir une voiture, chose rare pour un étudiant à l'époque. S'il déclinait la possibilité se présentant à lui de voir ses revenus s'accroître notablement à 27 ans, c'était parce qu'il souhaitait devenir professeur de latin et de sport. Ce choix de carrière devait, selon ses propres calculs, lui coûter 300 000 DM au cours des cinq prochaines années. Des publications comme *Der Spiegel* ou *Die Zeit* s'empressèrent de lui consacrer des articles, car la position critique de Werner était totalement atypique dans le milieu. Si l'exercice « professionnel » de son sport le rebutait, il ne pouvait accepter l'idée des énormes différences de salaires entre joueurs que la création de la *Bundesliga* et le changement de statut allaient forcément amener. Même Herberger ne réussit pas à le convaincre de réviser sa position. Pour la justifier, Werner eut cette déclaration définitive :

« *Même le plus beau des sports ne justifie pas que l'on se laisse réduire en esclavage.* »¹

L'hommage sincère qu'il rendit au joueur brésilien dans *Die Zeit* témoignait d'un amour, d'une connaissance du jeu et d'une maîtrise de la langue allemande que n'auraient pas reniée les grandes « plumes » du journalisme sportif. Ce qui était un fait plutôt rare parmi les footballeurs professionnels.² Werner arrêta sa carrière professionnelle à la fin de la saison 1962-1963 pour devenir enseignant. Toutefois, il ne quitta jamais le milieu du football, assumant ultérieurement des fonctions de formateur au HSV et s'impliquant dans les instances du DFB.

II.2.1.4 Entre nostalgie de la tradition et attrait de la nouveauté

La dernière finale du Championnat d'Allemagne (« Endspiel um die Deutsche Meisterschaft ») et les poules de classement qui la précédèrent furent sans aucun doute celles qui comptèrent le plus grand nombre de téléspectateurs. Sous l'effet de l'accroissement continu et rapide du parc national de récepteurs, il ne pouvait guère en être différemment. Toutefois, si sa couverture télévisuelle en direct était devenue aussi routinière que celle de la finale de la Coupe de France, la dernière édition suscita un intérêt propre aux manifestations

¹ « *Der schönste Sport ist es nicht wert, sich zu einem Sklave zu machen.* »

² Cf. WERNER, Jürgen, « Wie ich Pelé entzaubern wollte » (« Comment j'ai tenté d'arrêter le sorcier Pelé »), *Die Zeit* n° 19, 10/05/1963.

sportives traditionnelles dont on sait que la pérennité allait cesser en raison de changements voulus et programmés.¹ L'ARD qui devait l'assurer ne se voyait pas encore astreinte à procéder à des innovations dans le domaine de la mise en images. La concurrence du ZDF n'était pas encore assez perceptible pour qu'il en fût ainsi. La nostalgie était de mise dans le traitement du programme d'avant-match que proposa *Hör Zu*. Les illustrations photographiques agrémentant le petit texte de présentation de la rétrospective des finales du Championnat d'Allemagne proposée par l'ARD avant le coup d'envoi dataient toutes des temps héroïques du football précédant la massification du spectacle sportif par la couverture radiophonique.² Cette présentation était-elle au diapason du contenu de l'émission ? Nous n'avons pu déterminer quelle part revint aux premières et aux dernières finales. Mais pendant trois quarts d'heure, les téléspectateurs ouest-allemands étaient invités à voir des images d'archives documentant un temps qui allait bientôt être révolu. Sous leurs yeux, à travers les images datées des diverses finales du Championnat d'Allemagne, c'étaient soixante ans d'histoire nationale qui allaient défiler, avant de basculer résolument dans une modernité qui était également une source d'incertitude. Dans le fond, on abandonnait, sous la pression de la marche du monde (du football), des modalités de désignation du champion qui, quelles qu'en fussent les caractéristiques, relevaient d'un habitus national, notamment dans le lien aux territoires régionaux qu'il traduisait depuis six décennies.

Le ton adopté par *Hör Zu* dans sa courte présentation de la couverture hebdomadaire des poules de classement était révélateur à ce sujet :

« Pour la dernière fois, le champion d'Allemagne de football sera désigné selon un modus familier aux amateurs de sport. À partir de la saison 1963-1964, ils disparaîtront à cause de la Bundesliga »³

Or, ce mode de désignation ne faisait pas l'unanimité, loin s'en faut. De nombreux observateurs avaient pris prétexte de son caractère injuste pour se réjouir de l'avènement de la *Bundesliga* :

« Lorsque samedi prochain à 16 heures l'arbitre donnera le coup d'envoi de la dernière finale du Championnat d'Allemagne entre le FC Cologne et le Borussia Dortmund, on apposera aussi,

¹ Pour illustrer le propos d'exemples qui ne soient pas seulement allemands, on peut penser au dernier Tournoi des cinq nations ou à la dernière Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe.

² Cf. « 60 Jahre Fußball-Endspiele » (« 60 ans de finales du Championnat de football »), *Hör Zu* n° 25, 23/06/1963, p. 10.

³ Cf. « Wer wird Fußballmeister ? » (« Qui sera champion ? »), *Hör Zu* n° 21, 26/05/1963, p. 20.

espérons-le, un point final à l'une des plus grandes injustices que connaît le sport. Pour la cinquième fois au cours de dix poules finales disputées depuis la guerre, le résultat est irrégulier. »¹

Après une rencontre plaisante, selon les mots de Helmut Schön, l'assistant et successeur désigné de Sepp Herberger, Dortmund l'emporta par 3-1 sur un FC Cologne qui faisait figure de favori après avoir marqué le plus de buts lors des poules de classement. Pour Vetten, le réalisme et l'engagement physique des joueurs du Borussia préfiguraient ce qui allait constituer l'ordinaire de la *Bundesliga*. Sa phrase conclusive traduisait le sentiment que durent ressentir de nombreux téléspectateurs au moment du coup de sifflet final :

« C'était donc la dernière finale et l'assistant d'Herberger, Helmut Schön, fit savoir par la suite à quel point il avait été séduit par cette partie enlevée et fair-play. (...) Résultat : un belle finale. Dommage que ce fut la dernière. »²

La couverture télévisée de la finale du DFB-Pokal, qui se disputait encore à des dates que l'UEFA finira par juger fantaisistes pour un pays dont le représentant participait à la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, était encore en quête de légitimité. Disputée un mercredi au milieu de l'été, on ne comprend pas au vu de l'affiche pourquoi la finale HSV-Dortmund du 14 août ne bénéficia que d'un différé tardif sur les deux chaînes. En écoutant leur radio, les téléspectateurs surent qu'ils pourraient assister en différé et en résumé à l'un des plus grands exploits de l'histoire de l'épreuve : Uwe Seeler avait réussi un triplé et privé les favoris de Dortmund du doublé coupe-championnat.³

Dix jours avant la première journée de *Bundesliga*, la chute du champion face à une équipe hambourgeoise qu'il avait battue deux fois au cours des poules de classement et qui avait terminé à la dernière place du groupe 2 promettait des fins de semaines à rebondissement pour la saison qui s'ouvrait. Pour les téléspectateurs, la perspective de voir des retransmissions en direct de rencontres du nouveau championnat était pour ainsi dire exclue. Mais contrairement à ce qui fut le cas en France, les services des sports des deux chaînes avaient cessé de faire des retransmissions en direct du football national un cheval de bataille. Robert Becker

¹ «Wenn am kommenden Sonnabend um 16 Uhr der Schiedsrichter im Stuttgarter Neckarstadion das letzte deutsche Fußballenspiel zwischen dem 1. FC Köln und Borussia Dortmund anpfeift, wird hoffentlich auch der Schlußpunkt unter eine der größten Ungerechtigkeiten, die der Sport kennt, gesetzt. Zum fünften Male bei insgesamt zehn Endrunden nach dem Kriege ist das Ergebnis eigentlich irregulär.», cf. WEBER, Walter, «Sieger nach dem Rechenschieber» («Vainqueur selon la règle à calcul»), *Die Zeit* n° 26, 28/06/1963.

² Cf. VETTEN, Horst, «Sieg im Profistil : Dortmund gewinnt das letzte Endspiel» («Une victoire de pros : Dortmund remporte la dernière finale»), *Die Zeit* n° 27, 05/07/1963.

³ Cf. «Alle drei Uwe !» («Triplé d'Uwe !»), *Der Kicker* n°32a *Sonderausgabe DFB-Pokal-Endspiel*, 20/08/1963, page 2-3.

présenta les principales caractéristiques de couverture télévisée de la *Bundesliga* en termes réjouissants alors qu'en principe tout direct était exclu :

« Les téléspectateurs allemands amateurs de football vont en avoir pour leur argent. La 1^{ère} et la 2^{ème} chaîne proposeront chacune 12 rencontres de Bundesliga. Enregistrées et sûrement quelque peu résumées. Débarrassées des temps morts comme on le dit si joliment de nos jours. En outre, la télévision devrait proposer quantité d'extraits et autres informations. Que personne ne s'avise donc à dire que la Bundesliga n'est pas bien servie par le petit écran. Der Kicker a suffisamment évoqué au cours des derniers mois les limitations drastiques de retransmissions décidées dans l'ensemble des autres pays d'Europe, parce que les clubs et les fédérations n'étaient absolument pas en mesure de compenser les pertes de recettes aux guichets avec les indemnités de la télévision. »¹

On retiendra de ce court article publié dans la première édition de l'hebdomadaire sportif parue après la première journée de *Bundesliga* que d'entrée les résumés des rencontres, quelle que fût leur longueur, allaient en donner une vision forcément tronquée, puisqu'elle se concentrait exclusivement sur les temps forts. Il faut s'interroger sur l'influence qu'eut ce fait sur la perception du niveau du championnat national que les amateurs de football allaient développer au fil de la décennie des années 1960. La lettre de la rédaction adressée au lectorat et justifiant une augmentation de 60 à 80 Pfennig du prix d'achat en kiosque du magazine traduisait l'un des impacts immédiats de la création de la *Bundesliga* : comme chaque rencontre avait désormais le niveau d'un match de poule de classement (« *Endrundenspiel* »), l'effort journalistique pour le couvrir avait amené la direction de *Der Kicker* à en augmenter le nombre de pages de 24 à 32. Surtout, la programmation des journées du championnat national les samedis après-midi avait conduit à une embauche de personnel supplémentaire, car pour préserver la notion de service au client qui faisait son succès en ce qui concerne le taux d'abonnements annuels, *Der Kicker* ne pouvait négliger la couverture des rencontres dominicales du football amateur. Mais la concurrence de la presse dominicale, de *Bild am Sonntag*, par exemple, n'en devenait que plus redoutable. Distancée par la radio, la télévision et la presse dominicale dans la course à l'information brute, on pariait sur la volonté du lecteur « mordu » de football d'obtenir des renseignements complémentaires et des commentaires exclusifs, ce que seul le format retenu était soi-disant susceptible de fournir :

¹ « Deutschlands Fußball-Fernseher werden auf ihre Kosten kommen. Erstes und Zweites Programm bringen aus der laufenden Saison je zwölf Bundesligaspiele. Aufgezeichnet und wahrscheinlich etwas gekürzt. Von den "toten Stellen" befreit, wie es mitunter so schön heißt. Darüber hinaus dürfte das Fernsehen mit einer Fülle von Ausschnitten und sonstigen Informationen dienen. Sage niemand, die Bundesliga komme auf dem Bildschirm zu kurz. Der Kicker wußte gerade in den letzten Monaten oft genug von drastischen Kürzungen der Fußball-Übertragungen fast im gesamten europäischen Ausland zu berichten, da sich Vereine und Verbände nicht mehr in der Lage sehen, den Kassenschwund mit den Fernseh-Honoraren auszugleichen.», cf. BECKER, Robert « Auf dem Bildschirm » (« Sur le petit écran »), *Der Kicker* n° 34, 26/08/1963, p. 2.

« Le résultat d'une rencontre de football est important, mais ce n'est pas tout. Celui qui veut en discuter, doit en savoir plus. »¹

Dans son éditorial paru dans le numéro spécial consacré au début de la saison de *Bundesliga*, Friedebert Becker livrait quelques facteurs expliquant la fascination que le nouveau championnat national exerçait sur de larges parts de la population intéressée par le sport.² Ses arguments sont tous opérants pour mieux comprendre à quel point sa création accéléra le développement de relations de plus en plus symbiotiques entre la fédération et la télévision publique. La première d'entre elles était liée à la « *concentration dramatique* » de la compétition à laquelle procédaient des émissions proposant des résumés dépassant les formats généralement télégraphiques des sujets de JT :

« Chaque saison durant les semaines où se déroulaient les poules de classement, nous avons eu un avant-goût de ce que la *Bundesliga* pouvait nous offrir toutes les semaines. Peut-être pas avec ce niveau de concentration dramatique, mais en contrepartie assez souvent avec une élévation encore plus excitante. »

Outre le survol historique du développement du football en tant que sport de masse en Allemagne qu'il recérait, l'éditorial de Friedebert Becker nous parut intéressant en ce qu'il soulignait l'importance du nouveau championnat pour que le football ne perdît pas la « bataille de la jeunesse » et conservât sa place de premier sport populaire et national. Dans ce contexte, les émissions « *die Sportschau* » et « *das aktuelle Sport-Studio* » comptèrent assurément parmi les vecteurs de propagande les plus efficaces, notamment en ce qui concerne l'éveil de l'intérêt et l'enracinement du goût des adolescents pour le football. L'identification avec le champion était l'un des ingrédients majeurs de ce type de processus d'identification.

« On a souvent reproché aux prosélytes de la *Bundesliga* qu'ils s'abaissaient à devenir des "lièvres" du sensationnalisme. Non. Avec un optimisme audacieux nous prédisons la plus belle récompense de la création de la *Bundesliga* : une mobilisation accrue de la jeunesse pour l'idée du football ! Les jeunes âmes ont besoin d'exemples rayonnants. L'ambition adolescente est interpellée par la grande

¹ « *Das Ergebnis eines Fußballspiels ist wichtig, aber es ist nicht alles. Wer mitreden will, muß mehr wissen* », cf. « *Liebe Kicker-Leser!* » (« Chers lecteurs du Kicker! »), *Der Kicker* n° 34, 26/08/1963, p. 2.

² « *In den alljährlichen Wochen der Endrunde bekamen wir einen Vorgeschmack, was uns die Bundesliga allwöchentlich bieten kann. Vielleicht nicht in dieser dramatischen Konzentrierung, dafür oft genug in einer noch erregenderen Steigerung.* », cf. BECKER, Friedebert, « *Jede Woche Endrunden-Stimmung* » (« Une ambiance de poules de classement toutes les semaines »), *Der Kicker* n° 30a *Sonderheft Bundesliga*, August-September 1963, pp. 3-4.

*performance ! Le cœur juvénile bat pour le spectacle fascinant. Une masse moyenne ennue la jeunesse. »*¹

En termes d'attractivité, la couverture hebdomadaire de la *Bundesliga* n'avait finalement, dès le départ, d'égale que celle des rencontres de la *Mannschaft*. Elle devint vite un rendez-vous régulier qui scanda le déroulement de la fin de semaine pour une bonne part du public masculin de la télévision. Rappelons qu'au 1^{er} août 1963 le ministère fédéral des Postes recensait plus de 12,2 millions de propriétaires d'un poste récepteur qui s'acquittaient de la redevance audiovisuelle.

La couverture en différé des rencontres disputées par la sélection nationale à l'automne ne fit pas l'objet de discussions dans la presse, même pour celle opposant la RFA à la Turquie le samedi 28 septembre 1963 à Francfort. Des rencontres de Coupe d'Europe (Benfica-Dortmund, HSV-Barcelone), le match Angleterre-Reste du monde, des émissions, tel le numéro du « Sport-Spiegel » consacré à Alfredo Di Stefano le 19 novembre 1963 retinrent sûrement l'attention du public. Mais c'est la création de la *Bundesliga* et la mise en place de sa couverture hebdomadaire et progressivement ritualisée qui furent les faits les plus marquants de l'année 1963 pour la télédiffusion du football en RFA. Comme pour mettre l'emphase sur cette page de l'histoire du football allemand qui se tournait, on apprenait fin novembre 1963 le décès de Peco Bauwens, qui avait dirigé la fédération de 1949 à 1962, et l'officialisation de la démission de Sepp Herberger, dont la carrière de joueur et d'entraîneur se déroula principalement sous le signe de la radio et de la presse.²

II.2.2 Réception de l'offre ARD/ZDF 1964

II.2.2.1 La télévision tire un bilan globalement positif à la fin de la première saison de *Bundesliga*

Le rapport de la Commission de la presse et de la propagande, présenté par Riebow lors de l'Assemblée générale du DFB le 16 juillet 1964 à Bad Dürkheim, fait état d'une bonne voire d'une très bonne coopération tant avec l'ARD qu'avec le ZDF. Même s'il faut toujours appréhender ce genre de communication publique et officielle avec la circonspection de

¹ « *Man hat den Rufern nach der Bundesliga oft vorgeworfen, sie machten sich zu Schrittmacher der Sensation. Nein. In kühnem Optimismus prophezeien wir als den schönsten Lohn der Bundesliga-Schöpfung : eine verstärkte Mobilmachung der Jugend für die Fußballidee! Die junge Seele braucht leuchtende Vorbilder! Den jugendlichen Ehrgeiz alarmiert die große Leistung! Das junge Herz klopft für das faszinierende Schauspiel! Mittelmäßige Masse langweilt die Jugend.* », *ibid.*

² Cf. BECKER, Friedebert, « Rast ohne Rost. Sepp Herberger gab seinen Rücktritt bekannt » (« "Un repos sans oisiveté". Sepp Herberger a officialisé sa démission »), *Der Kicker* n° 47, 25/11/1963, p. 2.

rigueur, on doit constater que les pages du magazine *Der Kicker*, mais également celles du magazine d'informations *Der Spiegel*, du journal hebdomadaire *Die Zeit*, des quotidiens *FAZ*, *Frankfurter Rundschau* ou du quotidien régional de Fribourg en Brisgau, *Südbadische Zeitung*, demeurèrent vierges de commentaires faisant état de tensions entre le DFB et la télévision. Riebow informa les délégués que les accords-cadres basés sur les principes retenus en octobre 1958 avaient dû être complétés par des avenants en raison de la création de la *Bundesliga*. Il annonçait avec satisfaction que la solution retenue initialement s'était avérée fiable tout au long de cette première saison. Surtout, il se disait persuadé que les négociations discrètement menées pendant des années avec les responsables de la télévision avaient porté leurs fruits puisque leurs arrangements suscitaient l'intérêt d'autres fédérations européennes qui cherchaient conseil auprès du DFB.¹ Finalement, il saluait l'initiative de l'ARD d'avoir programmé le reportage « *Der "kleine Fußball" - Bericht über den Jugendfußball und seine Schwierigkeiten* » et informait l'assistance que ce début ne resterait pas sans suite. Le DFB et le ZDF préparaient déjà un documentaire d'une demi-heure consacré à la vie, aux missions et aux difficultés des petits clubs amateurs. Celui-ci ne sera diffusé qu'en octobre 1965, ce qui donne une idée des délais de production de ce genre de documentaires sérieux et livre quelque explication pour leur rareté dans la grille des programmes de télévision.

Dès le mois d'avril, *Der Spiegel* énumérait quelques uns des motifs d'inquiétude qui saisissaient la direction du ZDF au moment où la chaîne fêtait son 1^{er} anniversaire. Il est révélateur que parmi les critères d'évaluation de l'adhésion du public, les émissions sportives de fin de semaine furent évoquées immédiatement après le taux d'audience du JT. *Der Spiegel* constatait que les sondages effectués démontraient que sur les neuf millions de propriétaires de téléviseurs recensés, seulement un peu plus d'un demi-million avait le réflexe de se brancher sur le ZDF pour être informé, alors qu'ils étaient dix fois plus pour suivre la « *Tagesschau* » sur l'ARD. On constata également qu'en dépit du succès d'estime remporté par « *das aktuelle Sport-Studio* » et d'appréciations similaires à celles de « *die Sportschau* » accordées par les téléspectateurs selon les instituts de sondage, 47% des récepteurs étaient branchés sur les émissions sportives de l'ARD et moins de 5% sur celles du ZDF.²

La question autour de laquelle s'articulait le débat animé par Harry Valerien dans « *Der Sport-Spiegel* » le mardi 21 avril 1964 pouvait s'appliquer tant au ZDF qu'à la *Bundesliga*,

¹ *DFB-Jahresbericht 1963-1964*, pp. 74-75.

² Cf. « Mainz : Manche Klage » (« Mayence : une certaine plainte »), *Der Spiegel* n° 15, 08/04/1964, pp. 88-89.

qui voguait vers la fin de sa première saison : « *Est-ce que cela en valait la peine ?* » (« *Hat's sichs gelohnt ?* »)

Le bilan chiffré en termes de spectateurs était satisfaisant, puisqu'à l'Assemblée générale du DFB, le bureau fédéral put indiquer que 6. 057. 355 spectateurs avaient trouvé le chemin du stade, ce qui aboutissait à une moyenne de 25 134 spectateurs de moyenne pour 241 matches disputés.¹ Avec un nombre bien plus important de rencontres et de clubs, l'exercice 1962-1963 de l'*Oberliga* avait attiré un total de 8. 427. 678 spectateurs et les records d'affluence de la fin des années 1950 se situaient aux alentours de 9. 000. 000.²

Mais pendant que certains clubs profitaient pleinement des changements opérés, d'autres étaient menacés de ruine financière, alors qu'ils étaient réputés avoir les reins assez solides pour être sélectionnés parmi les seize clubs de l'élite quelques mois plus tôt. Tôt dans la saison, Schalke 04 connut de sérieuses difficultés financières.³ Le joueur de Preußen Münster, Manfred Rummel, fut l'un des premiers à révéler une tentative de corruption, affaire que *Der Spiegel* traita immédiatement pour stigmatiser les dérives prévisibles et quasi-inévitables entraînées par le passage au professionnalisme.⁴ Il s'agissait d'une thèse que le magazine défendait depuis que la décision de créer la *Bundesliga* avait été adoptée par l'Assemblée générale du DFB durant l'été 1962. Ce que l'on redoutait en RFA, c'était une évolution à l'italienne comme l'illustre le reportage consacré à la carrière transalpine de Karl-Heinz Schnellinger par l'émission « Der Sport-Spiegel » le 17 mars 1964. Si *Der Kicker* ne procéda pas à un traitement thématique approfondi de l'émission et ne fit que l'annoncer dans sa rubrique « Télévision », *Hör Zu* lui consacra, comme souvent, une pleine page.⁵ Le tirage du magazine de programmes radio- et télédiffusés du groupe de presse Springer en faisait un « leader d'opinion » concernant les principaux acteurs de la télédiffusion du football. L'article mentionné était richement illustré par six clichés présentant Schnellinger dans sa vie privée, à l'entraînement et en récipiendaire lors de la remise du « Ballon d'or » distinguant le meilleur joueur allemand de l'année 1962. La légende de la photographie montrant la vedette en compagnie du président de l'AS Rome résumait le problème de manière succincte et sensationnaliste :

¹ *DFB-Jahresbericht* 1963-1964, p. 69.

² *DFB-Jahresbericht* 1962-1963, p. 121.

³ Cf. « Schalke 04 : Kummer mit Kuckucks », *Der Spiegel* n° 4, 22/01/1964, p. 36.

⁴ Cf. «Spielerhandel : Preise hoch» («Marché des transferts : Prix en hausse»), *Der Spiegel* n° 13, 25/03/1964, pp. 102-103.

⁵ Cf. « Der Leibeigene », *Hör Zu* n°11, 15/03/1964, p. 12.

« *Le Comte Marini-Dettina et son "serf". Le mécène veut vendre l'Allemand – au plus offrant. À la Juventus de Turin ?* »¹

Pilier de la défense de la sélection et champion avec le FC Cologne en 1962, Schnellinger avait été acheté par l'AS Rome en 1963. Pourtant il n'en porta pas les couleurs au cours de la saison 1963-1964, même s'il avait touché une prime à la signature de 600.000 DM. En outre, on avait appris dès l'entame des matches retour qu'il devrait quitter le club de Mantoue pour la Juventus de Turin à l'intersaison. Même si ce transfert ne fut jamais conclu, les tractations préalables entre les deux clubs révélaient qu'en fait Schnellinger n'était pas la « propriété » de l'AS Rome, mais uniquement celle de son président, le Comte Marini-Dettina. Le défenseur allemand de classe internationale était donc en quelque sorte devenu le « serf » de l'aristocrate italien.² Il est presque impossible d'évaluer quelle fut la part prise spécifiquement par ce reportage dans la vision ultérieure des téléspectateurs de la carrière italienne de Schnellinger, parce que la presse sportive et quotidienne la traita abondamment. Toutefois de nombreux interlocuteurs, adolescents à l'époque, avec lesquels nous avons abordé le sujet, notamment les archivistes du DFB, de la DNB et du *Kicker*, nous affirmèrent que ce reportage les avait marqués au point qu'ils s'en souvenaient des décennies plus tard. Le reportage exploitait des références littéraires et certains clichés sur l'Italie, qui était alors le lieu de villégiature préféré de nombreux Allemands et la patrie de la plus importante communauté de *Gastarbeiter* (« *Travailleurs invités* »).³ Le titre du reportage faisait par exemple écho à ceux de certaines œuvres de Thomas Mann telles *Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull* (*Bekenntnisse des Hochstaplers Felix Krull. Der Memoiren erster Teil*). En outre, le Prix Nobel de Littérature 1929 avait traité à plusieurs reprises une thématique chère à de nombreux auteurs allemands : les relations complexes, souvent conflictuelles, entre héritages germains et latins de la culture nationale.⁴ Il ne nous semble pas exagéré d'affirmer que de telles références connotaient un reportage qui s'attachait de manière primordiale à illustrer que dans le « *pays où fleurissent les citronniers* »⁵, le *calcio* était un commerce aux lois très dures et

¹ « *Graf Marini-Dettina und sein "Liebeigener". Der Mäzen will den Deutschen verkaufen – an den, der am meisten bietet. An Juventus Turin ?* »

² Cf. « *Der Sport-Spiegel* » : « *Der Leibeigene. Italiennische Abenteuer des Fußballspielers Karl-Heinz Schnellinger* » (« *Le serf. Des aventures italiennes du joueur de football Karl-Heinz Schnellinger* »), ZDF, 17/03/1964.

³ Bien davantage que le terme « *travailleurs immigrés* », la nomenclature administrative ouest-allemande incluait la notion du retour programmé dans le préfixe « *Gast* » (« *l'hôte* », « *l'invité* »).

⁴ Cf. pour Thomas Mann, on pense immédiatement aux nouvelles *Tonio Kröger*, *Mario et le Magicien* (*Mario und der Zauberer*) ou *La Mort à Venise* (*Der Tod in Venedig*).

⁵ « *Kennst du das Land, wo die Zitronen blühn...* » Cf. Premier vers du poème de Mignon figurant dans le premier chapitre du troisième livre des *Années d'apprentissages de Wilhelm Meister* (*Wilhelm Meisters Lehrjahre*) de Johan Wolfgang von Goethe. Il s'agit d'une ode à l'Italie, patrie des arts et fête des sens.

souvent iniques. Les légionnaires du football ne traversaient pas les Alpes pour se prélasser en « *bella Italia* » et ils ne s’y adonnaient que rarement à la « *dolce vita* ». Et Schnellinger vivait peut-être le destin auquel le premier héros télévisuel de la *Bundesliga*, Uwe Seeler, avait sagement renoncé en restant fidèle à son club et à ses racines en rejetant les offres alléchantes de l’Inter Milan deux ans plus tôt.

II.2.2.2 Le Borussia Dortmund s’engouffre dans la voie européenne ouverte par Hambourg et Francfort

Au printemps 1964, ce thème de l’opposition entre mondes latin et german contribua considérablement au succès télévisuel de la demi-finale de Coupe d’Europe des clubs champions. En effet, ce ne fut pas tant l’élimination inattendue et décevante en Coupe d’Europe des vainqueurs de coupe de Hambourg face au tenant de la Coupe de France, l’Olympique Lyonnais, qui retint l’attention des observateurs, mais bien davantage la retransmission des deux rencontres opposant le Borussia Dortmund à l’Inter d’Helenio Herrera. Toutefois, la première joute européenne citée appelle quelques observations. Avant la rencontre retour du HSV à Lyon, *Hör Zu* publia un sujet d’avant-match qui avait dû être rédigé quelques semaines plus tôt, car il ne tenait pas compte des péripéties du match aller.¹ La teneur de cet article était cependant intéressante à plusieurs titres. D’une part, l’auteur resté anonyme soulignait d’entrée que Lucien Jasseron, l’entraîneur lyonnais s’était réjoui à la fin du match d’appui opposant le HSV au Barça le 18 décembre 1963 à Lausanne que le sort de la rencontre désignât comme vainqueur « *une équipe qui convenait bien à l’OL* » (« *eine Mannschaft, die uns liegt* »). Ce qui pouvait être assimilé à un léger complexe de supériorité de mauvais aloi. Surtout, l’auteur n’omettait pas de signaler que les responsables du club rhodanien durent annuler les réservations d’hôtel et d’avion qu’ils avaient déjà effectuées en pensant que les Catalans gagneraient comme en 1961. Le public lyonnais était qualifié de « *connaisseur* » (« *sachvertändig* »), mais le fait qu’il lui fallut les succès en Coupe d’Europe de son équipe pour se montrer enthousiaste, laissait entendre que le stade de Gerland, au contraire du *Volksparkstadion* par exemple, n’était pas une arène sportive où les spectateurs devenaient régulièrement le « douzième homme » de leur équipe. Chose importante, surtout dans le contexte de la discussion permanente générée dans la presse par la

¹ Cf. « Olympique Lyon-HSV », *Hör Zu*, 15/03/1964, p. 14. L’article, conformément à la charte graphique de la revue, était accompagné d’une demi-douzaine de photographies présentant les joueurs lyonnais. Signalons néanmoins que pour illustrer la différence de statut entre les joueurs allemands, français et espagnols, une photo montrait un duel direct entre le défenseur hambourgeois, Bernd Dörfel, et l’avant-centre barcelonais, Ré. La légende était lapidaire : « *L’amateur contre le pur professionnel* » (« *Der Amateur gegen den Vollprofi* »).

professionnalisation du football allemand depuis la création de la *Bundesliga*, *Hör Zu* caractérisait encore le défi sportif à relever par le HSV comme l'affrontement d'une troupe de quasi-amateurs et d'une équipe de purs professionnels. Concernant les styles de jeu, l'auteur affirmait que le HSV jouissait d'une grande popularité en France en raison de sa propension à privilégier les orientations tactiques résolument offensives. Par contre, tout en vantant ses atouts offensifs (Combin, Di Nallo, Rambert), il déplorait que l'OL, réalisme du football professionnel oblige, était réputé dans l'Hexagone comme un tenant du « superbéton ». Nous n'avons pas trouvé d'articles traitant de manière critique la couverture télévisée des deux rencontres opposant le HSV à Lyon. Pourtant, la publication par *Der Kicker* d'un numéro spécial au lendemain des quarts de finale aller témoignait de l'importance accrue des joutes européennes, importance à laquelle la couverture télévisuelle contribuait de manière considérable.¹

Les attentes des téléspectateurs engendrées par la double opposition entre l'Inter et le Borussia avaient été en quelque sorte « préparées » par la retransmission des exploits de Dortmund dans les tours précédents et les documentaires programmés par les deux chaînes au cours de ce printemps 1964. La retransmission de la sensationnelle victoire contre le Benfica par 5-0 en huitième de finale le 4 décembre 1963 avait été quelque peu tronquée. Lors de la prise d'antenne à la mi-temps, le score était déjà de 3-0 en faveur de Dortmund. Mais les téléspectateurs virent une seconde période conforme à leurs attentes partisans, car le Borussia marqua deux nouveaux buts sans en encaisser. Le match retour contre le Dukla Prague, quant à lui, n'avait pas été un non match. Les téléspectateurs ne virent pas en direct les « amateurs » du Borussia contrôler comme les plus aguerris des professionnels cette rencontre qui les opposait aux « soldats du football ». Ayant remporté l'aller par 4-0, les joueurs allemands ne se contentèrent pas de gérer leur confortable avance. Ils jouèrent l'attaque pour l'attaque tentant en cela d'offrir le meilleur spectacle possible à leur fidèle public du *Stadion Rote-Erde*. Avec 42 000 spectateurs payants, le stade était plein en dépit de l'absence de suspense. Le Dukla l'emporta par 3-1, mais l'évolution du score et la lecture des comptes-rendus montraient clairement non seulement qu'il n'y eut jamais véritablement péril en la demeure. Et surtout que le Borussia aurait pu marquer quatre à cinq buts de plus. Certes, en règle générale, les téléspectateurs étaient des « clients exigeants », mais ils étaient avant tout des supporters désireux de voir vaincre leur équipe nationale ou les clubs qui représentaient leur pays dans les compétitions internationales. Robert Becker n'en trouva que

¹ Cf. *Der Kicker* n° 9a *Sonderausgabe Europapokal-Spiele Dukla Prag-Borussia Dortmund/HSV-Olympique Lyon*, 05/03/1964.

plus remarquable l'attitude du Borussia, car elle lui semblait à même de tisser un lien affectif bien plus solide entre l'équipe, le public présent au stade et les téléspectateurs.¹ Profitant de la richesse de l'offre télévisuelle de ce soir de Coupe d'Europe, Becker compara les retransmissions de Dortmund et de Lyon. La comparaison confirmait tout d'abord la différence de qualité du spectacle proposé dans les deux rencontres :

« Sur l'écran, on vit scintiller deux mondes du football. La retransmission de Dortmund proposa une rencontre de grande classe, pleine de rythme et également de suspense. En comparaison, celle de Lyon paraissait poussive, presque pauvre. Les retransmissions télévisées sont souvent trompeuses. Mais nous disposons de témoins oculaires dans les deux stades. Ils confirmèrent les impressions gagnées "à domicile". "Dortmund ne bétonne pas". Tel était l'intitulé de la note que je fis pour ma chronique. C'est dans ce constat que se niche le plus beau compliment que l'on peut adresser au Borussia. Mener 4-0, même 5-0, et néanmoins ne pas bétonner – voilà qui est malheureusement devenu rare en Europe. Qui aurait pu en vouloir à Dortmund de préserver son avance jusqu'au coup de sifflet final en se regroupant massivement en défense. Probablement que cela aurait été la recette la plus confortable. Sans même parler de jouer la montre. Cette fois aussi, Borussia joua la victoire. Pas avec autant de sang-froid, autant de détermination qu'à Prague, mais pas non plus comme une équipe qui mène avec une telle avance. Le football, les spectateurs et la sportivité en furent les bénéficiaires. Quelqu'un compta cinq fautes dans toute la partie, dont aucune n'avait un caractère intentionnel. Les joueurs de Dortmund peuvent même se permettre d'être éliminés en demi-finale. Une place dans les premiers rangs du classement européen des clubs leur est d'ores et déjà assurée. Cette place justement que le HSV a perdue. (...)».²

La dernière observation de Becker laissait entrevoir que son enthousiasme pour le jeu offensif de Dortmund n'était pas uniquement dû à une vision du football qu'il partagerait par exemple avec un journaliste, tel François Thébaud, le rédacteur en chef du *Miroir du Football*. Il ne s'agissait sûrement pas d'un romantisme béat. Le classement européen qu'évoquait Becker était déterminant pour fixer les « cachets » versés aux clubs pour leur participation à des matches et des tournois de gala. En outre, Becker pensait également au téléspectateur profane ou versatile. Pour illustrer ce point de sa démonstration, il évoqua sa vie de famille. Son fils

¹ Cf. BECKER, Robert, « Nicht gemauert ! » («Zéro béton!»), *Der Kicker* n° 12, 23/03/1964, p. 18.

² « Über den Bildschirm flimmerten zwei Fußballwelten. Die Aufzeichnung aus Dortmund zeigte ein hochklassiges, tempotarkes und auch dramatisches Spiel. Dagegen wirkte Lyon abgestanden, fast arm. Fernseh-Übertragungen täuschen oft. Aber wir hatten ja in beiden Schauplätzen Augenzeugen. Sie bestätigten den "daheim" gewonnenen Eindruck. "Dortmund mauert nicht", heißt die Notiz, die ich mir für den "Scheinwerfer" machte. Darin liegt vielleicht das schönste Kompliment an Borussia. 4:0 führen, ja sogar 5:0, und trotzdem nicht mauern – das ist in Europa leider selten geworden. Wer hätte es den Dortmunder verübeln wollen, wenn sie den Vorsprung mit massierter Abwehr über die Zeit gebracht hätten. Wahrscheinlich wäre es das bequemere Rezept gewesen. Vom Zeitschinden, gar nicht zu reden. Stattdessen spielte Borussia auch diesmal auf Sieg. Nicht so kaltblütig, so unbeugsam wie in Prag, aber ganz gewiß auch nicht wie eine Mannschaft, die schon so hoch führt. Nutznießer waren der Fußball, die Zuschauer und die Fairneß. Fünf Fouls im ganzen Spiel hat jemand zusammengezählt, keines davon absichtlich. Die Dortmunder dürfen im Halbfinale sogar ausscheiden. Ein vorderer Platz in der europäischen Rangliste ist ihnen jetzt schon sicher. Diesen vorderen Platz hat der HSV verloren.», *ibid.*

adolescent qui avait été un grand supporter (télévisuel) du HSV, était passé depuis la défaite sans gloire de Lyon à une autre passion : la « Beatlemania ».

L'opposition de la culture du jeu, du statut, de l'origine des joueurs et des options tactiques des entraîneurs ne pouvait guère être plus flagrante que lors de la demi-finale Borussia Dortmund-Inter Milan. Le battage médiatique alla crescendo au fur et à mesure que la date du match aller approchait. Eppenhoff, l'entraîneur du Borussia, n'avait pas de problème pour composer son équipe, il ne lui restait que onze titulaires valides. Par contre, Herrera, le « sorcier » de l'Inter, n'avait que l'embarras du choix et se livra à une « guerre » psychologique de circonstance en gardant le secret sur la composition de son équipe jusqu'au dernier moment. Robert Becker caractérisa l'ampleur de l'évènement notamment par sa retransmission en direct dans les termes suivants :

« Mercredi soir, les rues désertes rappelaient les riches heures du football allemand. Par millions, ils étaient assis devant leur petit écran – et furent d'abord saisis par la peur. Un battage incessant pendant plusieurs jours avait fait de l'Inter Milan un géant. Pire : un géant masqué. Une super équipe dont on ne savait au juste comment elle allait jouer, et encore moins avec qui. C'est ce que l'on pouvait lire dans la presse. L'Italie, autrefois la deuxième patrie de nos vacanciers, n'est pas aussi familière à l'Allemand dans le domaine du football. Certes, la prédilection des Azzurri pour le jeu défensif, pour les systèmes permettant de le cadenasser et de jouer sans prendre de but était devenue un lieu commun depuis la Coupe du monde 1962 au Chili. Le Catenaccio (double verrou) était devenu une expression usuelle, ce qui ne veut pas dire que chacun en comprenait le sens. (...) Plus la rencontre approchait, plus le mystère s'épaississait. (...) L'entraîneur de Dortmund Eppenhoff était noyé de bons conseils. Jouer comme contre Benfica ! Comme contre Prague ! Et : comme Cologne contre l'AS Rome ! »¹

La rencontre donna raison à beaucoup de monde. Dortmund joua avec le même entrain offensif que contre Benfica, mais l'Inter obtint le résultat visé : un match nul. Le niveau de la première mi-temps, selon Robert Becker, correspondait à ce qui se faisait de meilleur dans le football européen. La presse italienne du lendemain célébra l'aisance de l'Inter et sa faculté à lancer l'offensive fatidique dès que l'occasion s'en présentait. Elle mit sur le compte d'une légèreté coupable la baisse de concentration qui permit à Dortmund de revenir au score et de

¹ « Leergefegte Straßen erinnerten am Mittwochabend an große Stunde des deutschen Fußballs. Millionen saßen vor dem Bildschirm – und hatten zunächst einmal Angst. Aus Inter war durch tagelanges Trommelfeuer ein Gigant geworden. Schlimmer : ein Gigant mit Maske. Eine Super-Mannschaft, von der man nicht einmal wußte, wie sie spielen würde, geschweige denn mit wem. So las es sich. Italien, unseren Urlaubern vormals zweite Heimat, ist dem Deutschen in puncto Fußball nicht ganz so geläufig. Gewiß, die Vorliebe der Azzurri für defensives Spiel, für Sicherheitssysteme und "zu Null" hatte sich spätestens nach der Weltmeisterschaft 1962 in Chile herumgesprochen. Der Catenaccio (Doppelriegel) war ein Begriff geworden, was nicht heißt, daß ihn auch jeder begriffen hätte. (...) Je näher das Spiel anrückte, desto größer die Rätsel. (...) Dortmunds Trainer Eppenhoff ertrank in wohlgemeinten Tips. So spielen wie gegen Benfica! Wie gegen Prag! Und : Wie die Kölner gegen AS Rom.», cf. BECKER, Robert, «Fußball ist kompliziert» («C'est compliqué le football»), *Der Kicker* n° 16, 20/04/1964, p. 18.

prendre l'avantage en première mi-temps, avant que Corso n'établisse le score final de 2-2 quelques minutes avant la pause. Ce péché bénin aurait pu suffire à Dortmund pour emballer la rencontre comme contre Benfica ou à Prague. Or, l'auteur du doublé allemand, l'attaquant Franz Brungs avait marqué un troisième but qui fut refusé par l'arbitre pour une raison peu évidente. Becker, en sa qualité de téléspectateur d'un soir, s'appuya sur les ralentis de l'ARD pour essayer de lever le mystère. Il ne pouvait s'agir d'une faute de l'attaquant et le hors-jeu était loin d'être évident. Ce qui le fut bien plus sur le petit écran, c'est la manière brutale dont l'arbitre hongrois Geres repoussa l'attaquant qui protestait contre sa décision. Une attitude indigne d'un arbitre selon Becker, car elle aurait valu le carton rouge à un joueur qui se serait comporté de la sorte envers l'arbitre ou un adversaire. Becker voulut voir dans la performance de Dortmund quelques signes d'encouragement pour le match retour, même si de nombreux observateurs s'accordaient à dire que l'Inter avait joué à l'économie. Tout d'abord, prenant à témoin les spectateurs et téléspectateurs, il affirmait que la bonne organisation et l'engagement de Dortmund lui avait tout de même permis de ramener les joueurs milanais à leur rang de simples mortels. À *San Siro*, l'Inter allait jouer comme d'habitude, ce qui semblait déjà assez inquiétant.

Au match retour, devant 100.000 spectateurs, les espérances de Dortmund s'évanouirent après le repos. Mazzola trouva le chemin des filets dès la reprise et Jaïr finalisa le succès milanais à l'entame du dernier quart d'heure. Cependant, pour les millions de téléspectateurs allemands qui suivaient la rencontre et parmi eux le chroniqueur du *Kicker*, Robert Becker, les faits marquants de la rencontre étaient ailleurs et aussi visibles à l'écran que dans le stade. Des incidents de jeu devinrent prétexte à évoquer l'image des Allemands en Europe tout en laissant sous-entendre que l'arbitre était sous influence autant que les joueurs « latins » étaient truqueurs :

« Toute l'Europe l'avait vu. Les 90. 000 présents à Milan retinrent leur souffle pendant quelques secondes. Car eux aussi l'avaient vu, chacun d'entre eux. Naturellement l'arbitre M. Tehanic l'avait vu également. Seulement – il ne fit rien. Il passa à la suite. Au sol, le petit joueur de Dortmund Kurrat se tordait de douleur, touché au bas-ventre par la pointe du pied de Suarez. Intentionnellement ! Ce n'était même pas arrivé lors d'un duel, mais pendant une interruption du jeu. La balle était arrêtée. Tehanic venait de siffler un coup franc pour l'Inter. Si l'on pense aux fautes bien moins graves qui valurent déjà des expulsions à des joueurs, alors Tehanic, lui aussi, s'est permis de donner un coup de pied. En plein dans la figure du sport. Le Yougoslave n'a pas seulement été incompetent, il fut une plaie. Ce qu'il fit, ce qu'il infligea aux joueurs de Dortmund en d'autres occasions, confinait à la malveillance. (...) Mais la scène macabre de Milan dépassait toute compréhension. Dortmund est dans son droit, s'il porte plainte contre ce traitement. Et le DFB devrait, lui aussi, prendre l'affaire en main. Au sein de l'UEFA. Au sein de la FIFA. Cela ne peut plus durer que les joueurs allemands soient considérés comme du gibier à abattre. Comme elle s'affirme avec ténacité, cette opinion internationale qui prétend que les Allemands sont des adeptes d'un jeu très dur. (...) Qui punira la

faute de l'arbitre à Milan ? Qui punira Suarez ? L'Espagnol eut le toupet après le match d'expliquer qu'il n'avait même pas touché Kurrat. Dommage pour lui que l'écran de télévision ait présenté cette scène en gros plan. L'art de simuler les blessures graves n'est, grâce à Dieu, pas encore développé au point où l'on pourrait soupçonner Kurrat de s'en être rendu coupable. Si des joueurs allemands se couchent lors de telles rencontres, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement. Justement parce qu'ils sont durs – durs au mal. Borussia a tout avalé et resta digne. Personne à Dortmund ou en Allemagne ne conteste que la meilleure équipe l'ait emporté. Mais les meilleurs sportifs, ceux-là se trouvaient du côté des perdants : dans les bras du sport. »¹

L'analyse de Robert Becker, bien que justifiée par les circonstances de la partie de *San Siro*, véhiculait quelques clichés habituels concernant la sportivité des Allemands. La rencontre RFA-Suède disputée le 4 novembre 1964 à Berlin devait l'illustrer de manière limpide. Comptant pour les éliminatoires de la Coupe du monde 1966, elle constituait également sur le plan télévisuel le sommet de la fin de l'année 1964. En raison de l'enjeu sportif, seul le premier du groupe pouvant se qualifier, et du ressentiment entretenu par une certaine presse, notamment le quotidien *Bild*, depuis la demi-finale perdue à Göteborg en 1958, on craignait sérieusement des débordements du public berlinois. La police avait même envisagé de prendre des mesures de sécurité exceptionnelles. La plus impressionnante consistait à ordonner à une brigade de maîtres-chiens de se poster tout autour de la pelouse. La présence des bergers allemands devait dissuader tout envahissement de la pelouse. Cette idée fut finalement abandonnée, parce que l'on craignait qu'en cas d'incident un chien pût s'attaquer dans la confusion à un joueur ou à l'arbitre. Le directeur général de la ligue régionale de Berlin se crut obligé de rappeler aux supporters désireux d'assister au match que ce n'était pas « *une guerre entre l'Allemagne et la Suède qui aurait lieu, mais une compétition sportive* ».²

¹ «Ganz Europa hatte es gesehen. Die 90 000 in Mailand hielten ihren Atem an. Denn auch sie hatten es gesehen. Mann für Mann. Natürlich hatte es auch Schiedsrichter Tehanic gesehen. Nur – er tat nichts. Er ging zur Geschäftsordnung über. Am Boden krümmte sich der kleine Dortmunder Kurrat von Suarez' Fußspitze in den Unterleib getroffen. Absichtlich! Es war nicht einmal in einem Zweikampf passiert, sondern in einer Spielunterbrechung. Der Ball ruhte. Tehanic hatte kurz vorher Freistoß für inter gepfiffen. Wenn man bedenkt, um wieviel geringeren Vergehen schon Spieler des Feldes verwiesen wurden, dann erlaubte sich auch Tehanic einen Fußtritt. Mitten ins Gesicht des Sports. Der Jugoslawe war nicht nur unfähig, er war ein Schädling. Was er tat, was er den Dortmundern auch bei anderen Gelegenheiten antat, grenzte an Bösartigkeit. (...) Doch die makabre Szene in Mailand schloß jedes Verständnis aus. Die Dortmundener sind im Recht, wenn sie gegen diese Behandlung protestieren. Und auch der DFB sollte sich einschalten. In der UEFA, in der FIFA. Es geht nicht mehr so weiter, daß deutsche Fußballspieler Freiwild sind. Wie hartknäckig behauptet sich die internationale Meinung, die Deutschen spielten besonders hart. (...) wer bestraft das Schiedsrichter-Foul in Mailand ?Wer bestraft Suarez ?Der Spanier verstieg sich nach dem Spiel zu der albernen Erklärung, er habe Kurrat nicht getroffen. Dabei hatte der Bildschirm gerade diese Szene in Großaufnahme. Die Kunst den Scheintoten zu spielen, ist in Deutschland gottlob noch nicht so weit entwickelt, daß Kurrat auch nur in Verdacht geraten könnte. Wenn deutsche Spieler sich in solchen Spielen hinlegen, dann haben sie's nötig. Gerade weil sie hart sind – hart im Nehmen. Borussia nahm alles und blieb anständig. Niemand in Dortmund, in Deutschland, bezweifelt, daß die bessere Mannschaft gewann. Aber die besseren Sportler, die standen doch wohl auf der Verliererseite : Arm in Arm mit dem Sport. »

² Cf. SCHULZE-MARMELING, Dieter (éd.), *op. cit.*, 2008, pp. 183-186.

Alors qu'après la demi-finale de Göteborg, la presse populaire allemande avait vilipendé « l'italo-légionnaire » Hamrin, décisif ce jour-là parce qu'il avait provoqué l'expulsion de Juskowiak et marqué le troisième but suédois, *Hör Zu* se réjouissait que le nouveau sélectionneur, Helmut Schön, pût compter avec « *nos Italiens* » (« *unsere Italiener* ». Le concours de ces « *footballeurs professionnels* » (« *Berufsfußballspieler* ») qui gagnaient leur argent dans le monde compétitif du *calcio*, devait améliorer considérablement les chances de victoire des Allemands.¹ On le voit, d'un match à l'autre, d'un titre à l'autre, l'Italie était selon le cas un coupe-gorge pour sportifs au cœur trop pur, un championnat où des mœurs immorales s'étaient en plein soleil ou la haute école du football de compétition.

Le match RFA-Suède ne fut pas très plaisant, en raison de la tension qui régnait dans les deux équipes. La RFA ouvrit la marque par Brunnenmeier peu avant la demi-heure de jeu. Mais elle dut subir la pression de l'équipe suédoise pendant le reste de la rencontre. Finalement, ce fut un joueur de *Bundesliga*, Hans Nowak, et non l'un des deux défenseurs « italiens », Schnellinger ou Szymaniak, qui laissa filer à cinq minutes du coup de sifflet final la vedette du *calcio* qu'était Hamrin. Celui-ci ne rata pas l'occasion de se rappeler au bon souvenir des 70 000 spectateurs qui, à cause de Göteborg, l'avaient conspué à chaque contact de balle. Les débuts de Helmut Schön sur le banc allemand se passèrent donc de manière inquiétante. Pour le téléspectateur, cela promettait quelques retransmissions à ne pas rater au cours de l'année 1965.

II.2.3 Réception de l'offre ARD/ZDF 1965

Outre le caractère décisif de la rencontre que la *Mannschaft* aurait à livrer à la fin de l'été face à la Suède, l'année 1965 verrait la fin de la deuxième saison de *Bundesliga*. Les enthousiasmes béats s'étaient estompés. Les difficultés récurrentes de certains clubs (Schalke 04, Hertha Berlin) et les dérives perceptibles concernant la rémunération des joueurs et le marché des transferts démontraient que le modèle de développement choisi en 1962 n'était probablement pas viable à plus longue échéance.² Les questions relevant du statut des joueurs furent inscrites à l'ordre du jour de l'Assemblée générale du DFB, mais ce fut pour réaffirmer

¹ Cf. « Fußball-Länderspiel Deutschland-Schweden. Am 4. November im *Olympia-Stadion* » (« Rencontre international Allemagne-Suède. Le 4 novembre au stade olympique »), *Hör Zu* n° 44, 01/11/1964, p. 14.

² Cf. « Bundesliga : Schwarz geangelt » (« Bundesliga : on braconne à tout va »), *Der Spiegel* n° 18, 28/04/1965, p. 136.

Cf. « Steine statt Brot » (« Des pierres à la place du pain »), *Der Spiegel* n°27, 30/06/1965, p. 80.

que l'on tenait à ne rien précipiter.¹ Comme les difficultés et les scandales dénoncés par la presse n'avaient pas entamé la fréquentation des stades, les taux d'audience des émissions télévisées consacrées au football, les recettes provenant des droits de retransmission ou la progression du nombre de licenciés, les délégués présents se sentirent confortés en adoptant une attitude attentiste.²

II.2.3.1 Le succès (télévisuel) de la *Bundesliga*, une « exception allemande » qui alimente des théories profanes

Le succès immédiat de la *Bundesliga*, en dépit des problèmes qui affligeaient certains clubs, ne constituait peut-être pas une divine surprise pour les observateurs professionnels, mais il n'en suscitait pas moins un motif pour commenter les changements sociaux et leur manifestation visible qu'était l'évolution des loisirs de masse. À la fin des matches retour de la deuxième saison de *Bundesliga*, une brève parue dans le quotidien *Frankfurter Rundschau* documentait à quel point les modes de consommation du spectacle sportif, plus particulièrement du football, avaient changé en raison de l'évolution de l'offre de programmes des deux chaînes.³ Après une embellie de la fréquentation des stades due à l'attractivité de la *Bundesliga*, les chiffres avaient brutalement chuté lors des dernières journées avant la trêve. Bien évidemment les conditions météorologiques avaient leur part d'influence dans cette évolution, mais le rédacteur qui tenait cette chronique quotidienne avançait une raison qui, bien qu'elle ne fût pas étayée par un quelconque sondage ou une étude sérieuse, n'en témoignait pas moins de l'ancrage dans la grille des programmes et dans les habitudes de fin de semaine des émissions « die Sportschau » et « das aktuelle Sport-Studio ». Dorénavant, elles contribuaient de manière considérable à la ritualisation de la consommation du spectacle sportif télévisé. Pour expliquer la défection de nombreux spectateurs, le rédacteur de la *Frankfurter Rundschau* évoqua, bien sûr, le fait que les gens étaient « gavés » (« überfüttert ») de retransmissions variés et filmées avec une maestria croissante. Mais, fait nouveau, il évoquait que pour le travailleur voulant apprécier son repos de fin de semaine, suivre les extraits des matches de *Bundesliga* le samedi représentait une « réjouissance justifiée » (« berechtigte Freude »), qui l'incitait à ne pas sacrifier trois ou quatre heures pour

¹ Cf. Rapport du président Gösmann, *DFB-Jahresbericht 1965*, pp. 10-12.

² Le nombre de spectateurs était passé de 6.057.355 en 1963-1964 à 6.404.213 pour la deuxième saison 1964-1965. Au 31 mars 1964, les recettes dues aux compensations financières de la télévision s'élevaient à 119.880 DM pour atteindre 220.320 DM au 31 mars 1966. Le nombre de licenciés avait progressé de 2.199.246 à 2.245.512 de 1964 à 1965. Cf. *DFB-Jahresbericht 1965*.

³ Cf. « Thema des Tages : Fußballzuschauer » (« Thème du jour : Spectateurs de football »), *Frankfurter Rundschau*, 28/01/1965, p. 7.

se rendre au stade le plus proche. Pour preuve de sa théorie profane, le rédacteur avançait un argument comptable : les fêtes de fin d'année correspondant avec la trêve du football et de sa couverture télévisée, le nombre moyen de spectateurs avait connu une recrudescence à la reprise du cycle des matches retour. Dans sa chronique internationale, Willy Meisl abordait lui aussi cette problématique au début du mois de février 1965.¹ Constatant que la RFA était l'exception confirmant la règle du recul du nombre de spectateurs dans les stades de football européens, il se livra à une analyse qui était fondée sur une étude diachronique succincte des loisirs du citadin habitant la grande ville («*Großstadtmensch*»). Après avoir constaté que l'ensemble des observateurs, professionnels ou universitaires, étaient d'accord sur les grands principes sous-tendant cette évolution, Meisl rappelait qu'autrefois les citadins étaient plus modestes et enracinés dans leur environnement local («*bescheidener und lokalisierter*»), qu'ils disposaient de moins de moyens et étaient donc davantage tributaires de loisirs de proximité. Il leur fallait trouver ces loisirs qui n'étaient pas livrés à domicile. Grâce à la radio et à la télévision, le citadin pouvait désormais se distraire à domicile pour des sommes modiques confinant quasiment à la gratuité. Disposant d'un pouvoir d'achat accru et des bienfaits du progrès technique, il lui était désormais possible de chercher son « bon plaisir » par monts et par vaux, dans l'eau ou dans les airs, à domicile ou au loin. Cette concurrence, le football ne la connaissait pas dans les années 1920-1930. Meisl s'étonnait de la myopie des dirigeants d'un sport qui, relevant de l'amateurisme marron ou du professionnalisme, était un phénomène corollaire de l'industrialisation. Dans une chronique ultérieure, il mettra sur un même plan dirigeants sportifs et clergé, car la présence physique des pratiquants dans les lieux de culte semblait elle aussi affectée par la popularisation de la télévision et de l'automobile.² Dans son propos transparaisait son approbation fondamentale de la création de la *Bundesliga*, qui, à ses yeux, ne faisait que répondre à une loi intangible : celle du changement de toutes choses, un changement constant et inconstant qui astreignait les individus à l'adaptation. Pour Meisl, les choses étaient claires : le sport professionnel était un commerce («*ein Geschäft*»). Mais une différence fondamentale le distinguait des autres activités commerciales : il devait être dirigé par des amateurs, c'est-à-dire des idéalistes, car son public, les masses, ne pouvait désirer ce produit qu'à la condition *sine qua non* que la sportivité, l'éthique sportive était préservée du sommet de la pyramide, le sport de haut niveau, jusqu'à la base de la pratique amateur. Car c'était seulement à cette condition que le sport professionnel pouvait remplir sa

¹ Cf. MEISL, Willy, « Internationaler Regenbogen » (« Chronique internationale»), *Der Kicker* n° 5, 01/02/1965, p. 31.

² Cf. MEISL, Willy, «Internationaler Regenbogen», *Der Kicker* n° 15, 12/04/1965, p. 31.

deuxième mission principale après le divertissement : éduquer les sportifs et les masses. L'apport principal de la création de la *Bundesliga* dans ce contexte résidait, selon Meisl, dans le divertissement des masses qu'elle générait par le spectacle d'une maîtrise sans cesse accrue et diversifiée des gestes du football.

II.2.3.2 Quand *Der Kicker* plaide la cause du DFB

Disputé le samedi 13 mars 1965, le match amical RFA-Italie fit ressurgir un débat que l'on croyait révolu. Comme la location ne constituait pas un motif d'inquiétude et que l'on pouvait assez vite compter avec un stade plein, les tergiversations du DFB à en annoncer officiellement la retransmission en direct ne pouvait que prêter le flanc à la critique. La rencontre se disputa devant des tribunes combles, puisque 70 000 personnes se rendirent au *Volksparkstadion* de Hambourg. La position de la fédération ne peut s'expliquer que par la croyance des dirigeants que « trop de football télévisé tuait le football ». Cette croyance n'avait pas été ébranlée par la création de la *Bundesliga*. Au contraire, la couverture de cette dernière et les parcours européens des clubs ouest-allemands contribuèrent à multiplier les images de football télévisé et à nourrir les inquiétudes des dirigeants fédéraux. La semaine suivant la rencontre internationale RFA-Italie, l'ARD programmait une soirée européenne le mercredi 15 mars 1965. Celle-ci équivalait à la durée d'un match. En effet, la 1^{ère} chaîne ouest-allemande proposait la seconde mi-temps en direct de Munich 1860-Legia Varsovie suivie par des extraits de Liverpool-Cologne. Le DFB pensait-il que point trop n'en fallait au moment de refuser la télédiffusion de ce qui constituait déjà un grand classique des joutes entre nations européennes ? Une chose était certaine : la retransmission en direct de RFA-Italie ne concurrençait pas les activités des clubs. En outre, l'équipe nationale avait disputé son dernier match en novembre 1964 contre la Suède. Il s'agissait d'une affiche prestigieuse et après la relative contre-performance contre les Suédois, le public voulait voir si la jeune équipe de Helmut Schön avait progressé depuis son entame peu rassurante des éliminatoires de la Coupe du monde 1966. Nous avons cherché en vain des prises de position publiques des responsables de l'ARD concernant cette affaire. Ils observaient une attitude attentiste et discrète. Avaient-ils déjà conscience que c'était la qualité des émissions couvrant le championnat national qui leur vaudrait désormais autant que les retransmissions en direct de gagner des parts d'audience et de fidéliser les téléspectateurs ?

Par contre, *Der Kicker* par l'intermédiaire de Robert Becker s'engagea nettement en faveur du DFB dès la semaine précédant la rencontre.¹ La position de l'hebdomadaire sportif ne pouvait se comprendre si l'on ne tenait compte de sa fonction dans le champ de la médiatisation du football. *Der Kicker* jouait un rôle différent de celui tenu par *France Football* dans l'Hexagone, car l'équivalent de *France Football Officiel* n'existait pas en Allemagne. Le taux d'abonnement des clubs amateurs en faisait une sorte de Journal Officiel à bien des égards, même s'il s'agissait d'une publication émise par un groupe de presse indépendant de la fédération. Au risque d'irriter une bonne part de ses lecteurs frustrés de la retransmission en direct, Becker justifia la position du DFB par son souci de conférer à l'évènement la coulisse qu'il méritait, c'est-à-dire un stade comble. Il s'agissait dans le cas d'espèce d'un argument spécieux. En outre, Becker n'hésita pas à invoquer les caprices de la météo, toujours possibles un 13 mars à Hambourg, pour expliquer le peu d'empressement manifesté par les dirigeants fédéraux pour officialiser l'autorisation d'une couverture en direct. Soupçonnant une autorisation de dernière minute, de nombreux magazine, dont *Hör Zu*, avaient annoncé une « retransmission sportive » pour le samedi 13 mars à 16 heures. Becker soutenait que le DFB n'avait jamais promis une retransmission en direct à personne et n'était pas littéralement tenu de le faire. Mais celle-ci ne s'imposait-elle pas d'évidence au vu des accords cadres régissant les relations du football et de la télévision en RFA et de leur esprit ? Becker prétendait que le DFB se montrait plus « généreux » que la majorité des fédérations européennes, que sa prise de position ne relevait ni du jeu de pouvoir abscons ni du caprice de hiérarques du sport (« *Sportfunktionäre* »), mais qu'elle était nourrie par un souci qui dépassait de beaucoup la rencontre du jour. Son propos conclusif laissait la porte ouverte aux voltes-faces de dernière minute. Une éventualité à laquelle l'ARD s'était préparée sans mot dire. Elle le fit en vain, car le DFB ne révisa pas sa décision initiale. Pendant trois semaines, il s'ensuivit un échange entre Becker et les lecteurs qui, tout en offrant une tribune à la grogne de ces derniers, permettait au rédacteur du *Kicker* d'accorder un droit de réponse au Dr. Wilfried Gerhardt dans la rubrique du courrier des lecteurs. Entretemps, comme pour préparer l'insertion de la communication officielle du DFB, Becker avait conclu les débats dans un esprit de concorde, ce qui, évidemment conférait le beau rôle à l'hebdomadaire sportif. La première lettre publiée le 8 mars 1965 émanait d'un lecteur habitant à Munich.² Elle reprenait des arguments classiques maintes fois opposés aux décisions similaires prises par la fédération. Mépris de

¹ Cf. BECKER, Robert, « Dabeisein ist diesmal alles (?) » « Faut-il en être à tout prix (?) », *Der Kicker* n° 10, 08/03/1965, p. 12.

² Cf. Lettre de lecteur « Der DFB ist kein Verein ! » (« Le DFB n'est pas un club ! »), *Der Kicker* n° 10, 08/03/1965, p. 2.

l'élite à l'encontre de la base, mercantilisme des dirigeants, obstruction au droit fondamental à l'information, bref, aucun des reproches récurrents en pareil cas ne manquait dans cette missive. La seconde lettre reprochait surtout au DFB de manquer de discernement. Sans rentrer dans les détails, l'expéditeur habitant Salzgitter s'interrogeait sur la pertinence des arguments qui amenaient la fédération à prendre des mesures impopulaires et contreproductives, alors qu'un sacrifice financier insignifiant contribuerait à rehausser la popularité d'une institution qui en avait plus que besoin.¹ Une semaine plus tard, Becker reprenait son analyse de la question, ce qui lui permettait tout d'abord de réaffirmer la politique éditoriale du *Kicker*.² En effet, son propos introductif rappelait à quel point l'hebdomadaire sportif veillait à accorder un droit de réponse à ses contradicteurs. Cela lui permettait de souligner d'entrée qu'au vu de l'importance du lectorat que comptait *Der Kicker*, le nombre de lettres de protestation contre la position défendue deux semaines auparavant était tout à fait limité. Surtout, il souligna un fait qui tranchait avec les lettres de protestation suscitées par les refus de retransmission à la fin des années 1950 : sans exception chacune de ces missives était rédigée en termes courtois. Ce constat devait naturellement flatter le lectorat du *Kicker*, qui constituait décidément une communauté d'amateurs de football de bonne compagnie. Puis, pour se démarquer des organes de presse qui avaient violemment condamné la décision du DFB, il répéta que *Der Kicker* n'avait pas l'habitude de « hurler avec les loups ». Évidemment, ce fut l'outrance de *Bild* qui fut stigmatisée pour illustrer le propos. Becker évoquait brièvement la conférence de presse de veille de match pour souligner la lâcheté des rédacteurs de *Bild*, qui étaient restés muets lorsque Gerhardt présenta les ressorts de la décision fédérale concernant la couverture télévisée de la rencontre. Le samedi 13 mars, ces derniers désignèrent Gerhardt à la vindicte publique en invitant leurs lecteurs à inonder le siège du DFB de lettres de protestation adressées à son nom et en publiant le numéro de sa ligne directe. Le procédé était d'autant plus odieux, selon Becker, que Gerhardt n'était statutairement que le « porte-voix » des organes décisionnaires de la fédération. Surtout, il lui paraissait hautement condamnable sur le plan de la déontologie journalistique que *Bild* et de nombreux journaux, défenseurs des mêmes thèses, passèrent systématiquement sous silence le fait que c'était la télévision et non le DFB qui avait décidé de ne pas diffuser de différé à partir de 18 heures 30. La couverture télévisée de cette rencontre était une occurrence flagrante des avatars de la complémentarité officiellement

¹ Cf. Lettre de lecteur « Unpopuläre Entscheidung » (« Décision impopulaire »), *Der Kicker* n° 11, 15/03/1966, p. 22.

² Cf. BECKER, Robert, « Störungen im Fernseh-Bild » (« Des dérangements sur l'image télévisée »), *Der Kicker* n° 12, 22/03/1965, p. 23.

souhaitée des deux chaînes puisque les horaires tardifs de leurs émissions consacrées à l'évènement se chevauchaient. Becker rappela que le DFB autorisait la plupart du temps des retransmissions programmées dans un délai inférieur à une heure après le coup de sifflet final. Il évoquait un bilan depuis septembre 1963 de 15 retransmissions en direct et de 10 légers différés concernant des « grands matches », toutes compétitions confondues. Les secondes mi-temps de rencontres de *Bundesliga* diffusées en léger différé étaient au nombre de 19 pour la première saison et de 13 un mois après la trêve pour la deuxième saison en cours. Becker annonçait la forte probabilité d'une retransmission en direct de RFA-Angleterre le 12 mai 1965, car les habitants de Nuremberg où elle se jouerait, seraient des connaisseurs qui trouveraient le chemin du stade en dépit de l'offre télévisuelle. La lettre de Gerhardt fut publiée deux semaines plus tard. Elle répondait aux lettres de protestation avec des arguments devenus classiques. Le premier répondait aux accusations de mercantilisme. Rappelant que l'indemnité maximale pour une rencontre internationale se situait autour de 50. 000 DM, Gerhardt insista sur le fait que même si la télévision garantissait la recette complète d'un tel match, le DFB y renoncerait au profit d'un stade aussi plein que possible. Concernant la limite arbitraire des retransmissions en direct, Gerhardt se référait aux règles de l'UEFA et réaffirmait le pouvoir discrétionnaire du DFB d'autoriser ou non les retransmissions de rencontres se déroulant à l'étranger. Il précisa que les deux chaînes de télévision avaient renoncé à la retransmission en direct du match d'appui du quart de finale de Coupe d'Europe des clubs champions opposant le FC Cologne au FC Liverpool le 24 mars 1965 à Rotterdam. Les téléspectateurs ouest-allemands avaient donc été privés par l'ARD et le ZDF d'une rencontre qui alla au bout du suspense puisque son sort fut décidé à pile ou face au terme des prolongations. Probablement la possibilité de devoir éventuellement retransmettre des prolongations avait-elle influencé le choix des responsables des programmes. Nous n'avons pas trouvé de lettres de téléspectateurs réagissant à cette révélation de Gerhardt.

II.2.3.3 Suède-RFA : retour gagnant et télégénique de « Uns Uwe » lors du match de l'année

Attaquant prolige et international précoce, Seeler jouissait d'une extrême popularité non seulement en raison de ses talents de footballeur, mais également, comme nous l'avons évoqué, parce qu'il avait renoncé aux offres de l'Inter pour rester fidèle à Hambourg. Il représentait aussi l'archétype du « guerrier » infatigable et du « capitaine courage » dur au mal. Victime d'une rupture du tendon d'Achille le samedi 20 février 1965 lors d'une

rencontre de *Bundesliga* disputée sur une pelouse déneigée à Francfort, sa blessure fut montrée et remontrée dans les émissions sportives de la soirée. Elle éclipsa le reste du programme. Son séjour en clinique et sa convalescence firent eux aussi l'objet de quelques reportages passés dans les émissions régulières des deux chaînes de télévision publiques. Dès le lendemain de sa blessure, *Der Kicker* appela le masseur de la sélection Erich Deuser, qui tenait régulièrement une rubrique « santé du joueur » dans l'hebdomadaire.¹ Celui-ci en était réduit à espérer. Le pire, la fin de carrière, n'était pas obligatoire, mais c'était généralement le sort des sportifs concernés. Comme il y avait ce match décisif en Suède le 26 septembre 1965, *Der Kicker* compara la durée prévisionnelle d'une convalescence à la réussite incertaine et l'agenda de la sélection. Uwe Seeler serait-il rétabli ? Aurait-il retrouvé la forme internationale ? Rien n'était moins sûr et, pour la sélection, la blessure de Seeler était très fâcheuse, car il était alors irremplaçable.² Après avoir été presque considéré perdu pour le sport de haut niveau, il avait quasi miraculeusement récupéré après une rééducation sévère et disputa quelques matches au début de la saison de *Bundesliga*. Le fait que sa blessure n'était pas complètement guérie au moment où il reprit la compétition et qu'il joua pendant des mois avec une chaussure spécialement conçue à son intention par Adolf Dassler, ne fit que renforcer sa légende. La *Bundesliga* était totalement éclipsée par le match décisif de Stockholm. Celui-ci suscita un intérêt médiatique digne des tournois finaux de Coupe du monde. La fédération suédoise accrédita 400 journalistes, dont 150 venus de RFA. On savait que plus de 20 millions de téléspectateurs ouest-allemands seraient rivés à leur petit écran à l'heure du coup d'envoi. Aux côtés d'Uwe Seeler, le jeune Franz Beckenbauer fit ses débuts internationaux à l'occasion de ce match couperet. Le quotidien populaire francfortois *Abendpost* salua ceux-ci de la plus élogieuse des manières en intitulant son compte-rendu « *Beckenbauer fut le roi* » (« *Beckenbauer war der König* »).³ Mais si Beckenbauer fut le roi de la partie, Seeler en restera le héros. Son but décisif à la 54^{ème} minute traduisait tout ce que les spectateurs et téléspectateurs allemands aimaient en lui : l'engagement maximum et le geste offensif efficace à défaut d'être élégant. En dépit de la défaite, la foule suédoise resta digne, tout comme les six à sept mille supporters allemands présents, ce qui n'avait pas toujours été le cas lors de victoires en terre étrangère par le passé. Becker nota que les cris

¹ Cf. « Schwarzer Samstag : Kicker-Gespräch mit Erich Deuser über Uwe Seelers Verletzung » (« Samedi noir : Der Kicker s'entretient avec Erich Deuser à propos de la blessure d'Uwe Seeler »), *Der Kicker* n° 8, 22/02/1965, p. 3.

² Cf. « Sind Uwe Seelers aus der Mode ? Kicker-Gespräch mit DFB-Sportlehrer Dettmar Cramer » (« Les joueurs à la Uwe Seeler sont-ils passés de mode ? Der Kicker s'entretient avec l'entraîneur fédéral Dettmar Cramer »), *Der Kicker* n° 5, 01/02/1965, p. 3.

³ Cf. SCHULZE-MARMELING, Dieter (éd.), *op. cit.*, 2008, pp. 186-190

d'encouragement suédois « Heja ! Heja ! » répondaient aux « Uwe ! Uwe ! » sans animosité, comme si l'abcès de Göteborg était enfin crevé.¹

Le match de Solna est souvent considéré comme le début du passage de relais entre les deux joueurs. Comme les héros sportifs deviennent des « balises » de la mémoire collective en raison de leur exposition médiatique, il n'est pas étonnant que certains virent dans le style du jeune munichois le signe des temps qui changent :

« Le jeu de Beckenbauer ...était... à chaque seconde une charge contre l'ordre établi du football, qui était aussi encroûté et immobile que la situation sociale de l'ère Adenauer finissante. »²

Sur le plan télévisuel, l'éclosion et l'avènement de joueurs, tels Beckenbauer, Overath ou Netzer, contribua à changer l'image du football allemand, même si certains clichés avaient la vie dure comme le déplora Gilbert Gress dans notre entretien. Il revint également sur la place tout à fait particulière que prendront Seeler et Beckenbauer au Panthéon de la *Bundesliga* et de la sélection nationale :

« (...) il y avait de très bon joueurs en Bundesliga. Le pire, c'est quand j'entends les clichés sur les qualités principalement physiques des joueurs allemands, tout le monde le sait, c'est bien connu, Beckenbauer, c'était un bourrin, Overath, Netzer, Grabowski, Libuda, de vrais bourrins, tout ça parce qu'ils n'avaient pas oublié que le football, ce n'est pas qu'un jeu, c'est aussi un sport. Nous, on applaudit un petit pont et les Allemands, ils applaudissaient un tacle de Berti Vogts derrière, une reprise de volée ou une tête plongeante d'Uwe Seeler. (...) Dans les années 1960, il avait atteint un degré de popularité rare. Les supporters du HSV et de l'équipe d'Allemagne criaient « Uwe, Uwe ! » à longueur de matches, même quand Uwe Seeler était gravement blessé, notamment pour une rupture du tendon d'Achille, et qu'il ne jouait pas pendant trois, quatre mois. Bien qu'il vienne, lui aussi d'un milieu modeste, Beckenbauer ne suscitera jamais ce type d'identification. Déjà, avant même de jouer, il est beau garçon, c'est l'élève de la classe dont on sait qu'il sera entouré d'une nuée de filles à la récréation. Uwe Seeler avec son apparence trapue, ses muscles ronds a plutôt l'air d'être le copain bagarreur. Après, sur un terrain, avec un ballon dans les pieds, Franz Beckenbauer, c'est un seigneur. Quand on aime, on dit qu'il est superbe, altier. Quand on aime moins, on dit qu'il est arrogant. Uwe Seeler, même quand il était le capitaine Courage du HSV, lui, est toujours allé au charbon comme un ouvrier. Franz Beckenbauer, de son côté, manageait le jeu du Bayern comme un patron. Il ne faut pas se méprendre sur mes propos. Le professionnel que je suis, sait très bien qu'il faut autant de génie du jeu pour faire une passe de 40 mètres qu'une tête plongeante improbable. Uwe Seeler mettait la tête, là ou d'autres n'osaient pas aller avec le pied. Ce n'était pas seulement le courage physique, mais également une vitesse de mise en mouvement hors du commun. Franz Beckenbauer se forge son palmarès après la période chronologique que vous avez retenue pour votre thèse, mais déjà avant 1970, il a gagné une Coupe des Coupes avec le Bayern. Seeler a des statistiques de buteur impressionnantes si l'on tient compte des périodes où il est blessé. Il réussit des exploits mémorables

¹ Cf. BECKER, Robert, «Das Wunder von Stockholm» («Le miracle de Stockholm»), *Der Kicker* n° 40, 04/10/1965, p. 20.

² «Beckenbauers Spiel... war... in jeder Sekunde ein Angriff auf die Fußballordnung, die so verkrustet und unbeweglich war wie die gesellschaftlichen Verhältnisse der ausgehenden Adenauer-Ära.», citation d'Ulrich Fuchs, cf. SCHULZE-MARMELING, Dieter (éd.), *op. cit.*, 2008, p. 191.

en Coupe d'Europe avec Hambourg, en Coupe du monde avec la sélection. Mais, et pour la légende d'un joueur, cela compte, il n'a pas la chance de vivre ce moment inoubliable où, en tant que capitaine, vous soulevez le trophée. La photo de Beckenbauer en 1974, quand il brandit la Coupe du monde et qu'on voit Walter Scheel et Helmut Schmidt derrière lui, elle est dans tous les livres d'histoire allemands pour symboliser le début des années 1970. »¹

Parce qu'il est resté un compétiteur invétéré, Gilbert Gress omettait dans son analyse que dans la mythification d'une carrière de footballeur, il est aussi des défaites rendues magnifiques par les récits de la presse sportive et la mise en images télévisuelle. Lors de la Coupe du monde 1966, le héros sportif Uwe Seeler allait effectivement contribuer à écrire en Mondovision l'une des plus belles pages de la geste de la *Mannschaft*.

II.2.4 Réception de l'offre ARD/ZDF 1966

II.2.4.1 « Das aktuelle Sport-Studio » ou quand le contrepied mène au succès

Chose rare dans un magazine d'informations toujours prompt à mettre en exergue les turpitudes des dirigeants du football, la dérive mercantiliste du sport professionnel et la médiocrité des programmes télévisés, le premier numéro du *Spiegel* de 1966 contenait un article exclusivement laudatif concernant « das aktuelle Sport-Studio ». ² L'auteur constatait d'entrée que s'il y avait un domaine dans lequel le ZDF avait rattrapé l'ARD, c'était bien le sport. Et « das aktuelle Sport-Studio » y était pour beaucoup. Les personnalités priées de donner leur avis sur l'émission avaient été choisies à dessein pour souligner les mérites de l'émission. Il s'agissait avant tout d'hérarques de la chaîne concurrente de l'ARD. Le premier cité n'était autre qu'Horst Seifart, rédacteur sportif du NDR et chef des programmes de l'Eurovision durant les JO de Tokyo de 1964. Sa connaissance du paysage international des émissions sportives donnait un poids supplémentaire à son constat : « Cette émission n'a pas son pareil dans le monde entier. » ³ Le responsable du service des sports de l'ARD, Robert E. Lembke n'était pas moins élogieux et se disait « *plein d'admiration et quelque peu envieux* » (« *voller Bewunderung, neidlos kann man nicht sagen* »).

Au début de l'année 1966, l'émission « das aktuelle Sport-Studio » était double lauréate du prix de la « Caméra d'or » (« *Goldene Kamera* ») que venait de créer *Hör Zu*, le magazine de programme télévisé du groupe Axel Springer. Elle fut distinguée dans deux catégories : celles

¹ Cf. Entretien avec Gilbert Gress (12/08/2011)

² Cf. « Fernsehen : Schnell bei zwei minus » « Une note de (-2) est vite récoltée », *Der Spiegel* n° 1, 03/01/1966, pp. 39-40.

³ « *Diese Sendung ist konkurrenzlos auf der ganzen Welt.* », cf. *ibid.*

de la meilleure émission sportive (« *beste Sportsendung* ») et de la meilleure équipe d'animateurs (« *Teamkamera* »).¹ Le jury était composé de membres de la rédaction et de personnalités venant du monde professionnel de la télévision et du cinéma. Cette distinction récompensait une « success story » qui durait depuis trente mois et qui promettait de prendre de plus amples dimensions avec la Coupe du monde six mois plus tard. Lancée le jour même de la première journée de *Bundesliga* le 24 septembre 1963, l'émission « *das aktuelle Sport-Studio* » illustre, tout comme « *der Sport-Spiegel* », comment un service des sports pouvait compenser ses déficits initiaux en moyens humains et financiers par une politique éditoriale innovante et astucieuse.² Si les deux émissions furent rapidement des succès presque unanimement salués par la critique, elles durent prendre patience et attendre que les bons « papiers » de la presse et le bouche à oreille eussent fait leur effet sur les téléspectateurs. Ces derniers devaient aussi consentir à l'effort financier requis pour adapter leur récepteur et prendre l'habitude de tourner le bouton. Tout comme la 1^{ère} chaîne en France, l'ARD profitera toujours du réglage des appareils qui faisaient apparaître ses images en premier sur le petit écran. La force de certaines habitudes de consommation télévisuelle ne s'amenuisera notablement qu'avec la généralisation de la télécommande. L'émission « *das aktuelle Sport-Studio* » avait commencé à l'automne 1963 avec des taux d'audience estimés par l'institut de sondages « *Infra-Test* » à quelques 250 000 récepteurs branchés sur la deuxième chaîne aux horaires concernés. Deux ans plus tard, ils étaient 2,2 millions à l'être pour suivre l'actualité sportive sur le ZDF le samedi après le film policier du début de soirée. Comme la moyenne de téléspectateurs par poste était de trois personnes, cela équivalait à un public régulier de 6,6 millions de téléspectateurs. Willi Krämer, le rédacteur en chef du service des sports du ZDF avait remplacé le premier titulaire du poste, Horst Peets, dès 1964. Il ne venait pas de la radio, mais du SID, une agence de presse spécialisée dans le sport, dont nous avons analysé certaines dépêches notamment dans notre étude des crises football-TV de la fin des années

¹ Le trio récompensé était composé de Wim Thoelke, Rainer Günzler et Harry Valerien. Wim Thoelke quittera l'émission en 1970. Il connaîtra un immense succès en tant qu'animateur de « soirées spéciales » et surtout d'une émission de quiz télévisé « *Der große Preis* ». Celle-ci débuta en 1974, Thoelke l'anima jusqu'en 1992. Elle était inspirée par le quiz télévisé de BBC 2, « *Mastermind* » qui débuta en 1972.

² « *Der Sport-Spiegel* » programmé chaque mardi se désintéressait ostensiblement de l'actualité immédiate pour sortir des sentiers battus. L'approfondissement d'une thématique spécifique concernant un sport populaire ou l'offre d'images d'évasion liées à des sports tels la plongée, l'alpinisme ou le parachutisme constituait la marque de fabrique de l'émission. Un numéro consacré au parachutisme connut un succès remarquable en 1965, puisque « *Infra-Test* » révéla que 5,5 millions de postes étaient branchés sur la deuxième chaîne au moment de sa diffusion. « *Der Sport-Spiegel* » avait quelques similitudes avec les « *Coulisses de l'exploit* », mais le choix éditorial du sujet généralement unique et le format d'une trentaine de minutes distinguaient fondamentalement les deux émissions.

1950.¹ Seuls 30% des membres du service des sports disposaient de quelque expérience de la télévision à leurs débuts au ZDF. La télévision publique n'ayant que 10 ans d'activités au moment du lancement du ZDF, ces transfuges de l'ARD étaient souvent des jeunes journalistes qui tentaient l'aventure, car, sur la première chaîne, les places étaient déjà prises pour longtemps par des personnes elles aussi relativement jeunes. Ce qui semblait être une tare, se révéla être une vertu. Les équipes étaient beaucoup plus flexibles que celles des sociétés composant l'ARD, dont les rédacteurs étaient souvent tombés dans la routine après dix ans de carrière ou devaient composer avec une grille des programmes bien plus rigide. *Der Spiegel* soulignait la remarquable productivité de l'effectif du service des sports du ZDF en indiquant deux données quantitatives. Celui-ci comptait 54 membres, dont 37 rédacteurs. Ceux-ci ayant produit quelques six heures d'émissions hebdomadaires, il en résultait un ratio de 6,7 minutes de temps d'antenne par personne impliquée.

Le ZDF ne pouvait initialement rivaliser avec l'ARD dans la course à l'information ou sur le plan de l'exhaustivité des couvertures images parce qu'il disposait de beaucoup moins d'équipes de tournage. En outre, ses équipements de montage étaient centralisés à Mayence, où il fallait ramener les films en 16 mm en se livrant à une véritable course contre la montre. L'envoyé spécial devait lui aussi rejoindre les studios de Mayence, car le temps manquait pour enregistrer une bande son que l'on aurait mixé avec la bande images. Les commentaires étaient dits en cabine et en direct. Les services de l'ARD, quant à eux, pouvaient exploiter les infrastructures de la société de télévision publique dont le siège était situé au plus proche de l'évènement traité. Généralement, on diffusait les reportages de « die Sportschau » à partir des studios des chaînes régionales où se trouvaient les envoyés spéciaux et leur équipe de tournage. Les services d'information de toutes les sociétés de télévision du monde travaillent sous la pression du chronomètre, mais dans le cas de l'émission « das aktuelle Sport-Studio », cet aspect des choses devenait perceptible et spectaculaire.² On avait pris le parti de placer l'ensemble de l'émission sous le signe du slogan « *Vaut mieux une panne intéressante qu'une émission ennuyeuse !* » (« *Lieber eine interessante Panne als eine langweilige Sendung !* »). Le service des sports du ZDF choisit donc de prendre le contrepied du modèle dominant dans le genre des émissions sportives. Bien que la dénomination de l'émission contenait l'adjectif

¹ Horst Peets était lui-même un homme de la presse écrite. Il avait été journaliste sportif au journal *Die Welt*.

² À la veille de quitter l'émission, après l'avoir animé 115 fois, les bonnes feuilles du livre de souvenirs de Wim Thielke *Vor allem Sport* furent publiées dans plusieurs numéros de *Hör Zu*. Thielke y évoquait sans détours l'urgence dans laquelle il fallait opérer, les lacunes de la couverture qu'il fallait dissimuler et les « manipulations » des rushes qu'il fallait entreprendre au montage pour que chaque reportage atteignît un certain standard de qualité, quelle que soit la teneur du matériau brut mis en boîte par les équipes de tournage. Cf. « Wim Thielke : "Vor allem Sport" », *Hör Zu* n° 46, 15/12/1969, pp. 56-61.

« *aktuell* », qui à l'époque signifiait « *en direct* », le reportage en direct n'était pas - *a priori* - proposé dans le cadre de l'émission. Les reportages filmés traitaient en fait d'événements footballistiques déjà couverts par la radio et l'ARD. C'était l'émission elle-même qui se faisait en direct et en public. Il s'agissait d'un public qui ne venait que pour le sport, pour le football, et non pour voir une vedette du music-hall ou de la chanson en chair et en os comme dans « Télé Dimanche ». Les vedettes de l'émission, c'étaient les journalistes et les animateurs qui avaient réussi leur tentative de transformer le football en une distraction du samedi soir capable de concurrencer le film sur l'ARD ou la sortie au cinéma. Ce qu'ils parvinrent à faire également, ce fut de transformer l'exercice de l'interview du sportif. Celle-ci n'avait guère sa place dans les JT des chaînes allemandes qui ne recouraient que rarement à la pratique assez commune dans les JT de la RTF et de l'ORTF du passage d'un invité sur le plateau ou en duplex. Comme le soulignèrent Raymond Kopa et Uwe Seeler dans les entretiens qu'ils nous ont accordés, l'interview télévisée était un exercice qu'ils mirent du temps à maîtriser. Celles que pouvaient récolter les envoyés spéciaux dans les stades étaient souvent de mauvaise qualité parce que les joueurs étaient fatigués et mal préparés pour répondre de manière adéquate aux questions qu'on leur posait à l'issue des matches. Les conditions de tournage (entrée des vestiaires, bord des pelouses) n'étaient idéales pour les techniciens. Après plusieurs années de professionnalisme en France, Gilbert Gress fut transféré au VfB Stuttgart à l'intersaison 1965-1966. Privé de Coupe du monde pour cause de mésentente avec le sélectionneur Henri Guérin, il avait une revanche à prendre et ses très bons débuts en *Bundesliga* lui valurent une invitation dans l'émission du ZDF dès l'entame des matches aller. Il la connaissait déjà, car, quand il ne jouait pas le samedi soir, il était un spectateur assidu comme beaucoup de « sportifs » alsaciens dont les récepteurs captaient les deux chaînes allemandes :

« Après la création de la Bundesliga en 1963, je regardais régulièrement "Die Sportschau" et "Das Aktuelle Sport-Studio". Déjà, concernant la réalisation des reportages, la différence avec ce que proposait la télévision française était criante. (...) Dès mon premier match en Bundesliga, au début de la saison 1966-1967, je suis invité à "Das Aktuelles Sport-Studio". On jouait à domicile et je suis allé directement à Mayence aux studios de la télévision avec ma voiture. Mais dès ma deuxième invitation, on jouait à Hambourg je crois, mais en tous les cas à l'extérieur, les gens de l'émission me contactent huit jours avant et me disent : "Monsieur Gress, avez-vous envie de venir après le match que vous allez disputer à Hambourg ? Il y a une voiture qui vous attendra à la fin du match, le chauffeur vous conduira à l'aéroport, vous prendrez le vol de telle et telle heure pour Francfort, à l'aéroport de Francfort une autre voiture vous attendra pour vous conduire à Mayence, directement à l'hôtel, la chambre est réservée, ou au studio, si le temps presse. Après l'émission, on mange ensemble et le lendemain, on vous ramène à la gare ou à l'aéroport, ou vous voulez." En plus, on touchait un petit cachet, pas des millions, mais tout cela, c'était inimaginable en France à ce moment-là, c'est tout juste si on montrait deux minutes du championnat de France aux informations, j'exagère, mais à

peine. C'est quand même révélateur qu'on changeait tout le temps les horaires des émissions sportives, enfin surtout de football. En Allemagne, en Angleterre ou en Italie, cela fait cinquante ans que cela dure et que le rendez-vous est peu ou prou toujours fixé au même horaire. »¹

Une trouvaille « à trois franc six sous » de l'équipe de « das aktuelle Sport-Studio » devint la marque de fabrique de l'émission au même titre que son générique, un gros plan sur une horloge de gare pendant que résonnait l'hymne de jazz *Up to Date*, composé par Thomas Reich et interprété par le *Big Band* de Max Greger. Elle fit partie du décor pérenne de l'émission tout comme la présence du public et la visibilité ostentatoire des câbles, des projecteurs, des caméras et des techniciens en plein travail. Il s'agit du fameux but de handball (« *die Torwand* ») complètement fermé par une plaque de bois à l'exception de deux ouvertures circulaires de 50 cm l'une située dans les coins en bas à droite et l'autre dans la lucarne gauche. À partir de 1964, les invités principaux, footballeurs ou non, en talons aiguilles, chaussures de ville ou baskets, étaient invités en fin d'émission à faire montre en direct de leurs talents de « canonier » en tentant trois tirs dans la direction de chaque ouverture.² Son succès ne s'est jamais démenti depuis. Une tentative de supprimer la séquence dans les années 1970 suscita des milliers de lettres de protestation. Le ressort de son succès était élémentaire : le suspense. À chaque fois, le public se rendait compte de ce qui fait la magie du football : quel que soit le talent du candidat, cela reste extrêmement difficile de « mettre la balle où on veut », même à six mètres et sans opposition.

L'intérêt de l'article du *Spiegel* résidait pour bonne part dans le fait qu'il livrait des explications concernant la capacité du ZDF à obtenir précocement un nombre relativement important de retransmissions en direct lors d'évènements de premier plan. Le service des sports de l'ARD devait composer avec une grille des programmes plus rigide, dans laquelle les horaires étaient en quelque sorte « sédimentés » par une décennie de pratique professionnelle. La faible réactivité avec laquelle on procéda au changement d'horaires de l'émission « *die Sportschau* » pour lui attribuer son créneau du samedi et son contenu presque exclusivement footballistique documente l'inertie qui s'était installée dans les conceptions qu'avaient les responsables des programmes. Un autre aspect intéressant est à relever dans une citation de Robert E. Lembke, le chef du service des sports de l'ARD mentionnée dans l'article du *Spiegel*. Si la première chaîne obtenait encore régulièrement la retransmission en direct des plus grands évènements tels le match Suède-RFA de septembre 1965, c'était parce

¹ Entretien avec Gilbert Gress (12/08/2011).

² La popularité de la séquence amena Dieter Kürten, l'un de nos experts, qui anima 375 numéros de l'émission entre 1967 et 2000, à intituler son livre de souvenirs *Trois (tirs) en bas, trois (tirs) en haut (Drei unten, drei oben)*.

que 40% des téléspectateurs ne captaient toujours pas le ZDF. Et, surtout, elle seule disposait des émetteurs pouvant inonder avec des images de ce « *symbole puissant* » de la nation qu'était la *Mannschaft* les foyers de RDA, pays qu'on appelait encore « *la Zone* » (« *die Zone* ») ou l'Allemagne centrale (« *Mitteldeutschland* »).

Dans leurs rapports avec le DFB, comme avec toutes les organisations sportives, les deux chaînes évitaient de présenter un front désuni. Le ZDF ne fit aucune surenchère tarifaire, bien que les manœuvres « protectionnistes » entreprises par Lembke en 1962 eussent pu l'y inciter. Mais des « mesures de rétorsions » dans ce domaine étaient, de toute manière, inenvisageables au vu de sa situation financière. Au contraire, on développa une grille tarifaire commune classant les sports selon l'attractivité qu'ils exerçaient de manière supposée sur le grand public. Les sports populaires ou traditionnels comme la gymnastique ou le saut d'obstacles percevaient les indemnités les plus conséquentes. L'aviron ou la natation étaient encore classés dans la troisième catégorie, celle qui faisait l'objet des compensations les moins importantes. Le football, l'athlétisme et le tennis firent l'objet d'accords particuliers. Pour couvrir la saison de *Bundesliga* 1965-1966, les deux chaînes s'étaient solidairement acquittées de droits de retransmission s'élevant à 127. 000 DM.¹

Les émissions « *die Sportschau* » et « *das aktuelle Sport-Studio* » s'ancrèrent durablement dans le paysage de la grille des programmes à partir de cette saison-là. Selon le dicton « On ne change pas une formule qui marche », elles ne connurent que des modifications mineures pendant les deux décennies suivantes marquées par le monopole du service public. En raison de leur taux d'audience, elles renforcèrent progressivement, par la qualité de la mise en images de leurs reportages et la spectacularisation inhérente au genre, la croyance du grand public et des autorités du football dans la supériorité de la *Bundesliga*. On affirma longtemps sans sourciller qu'il s'agissait du meilleur championnat national du monde. Faisant très peu de place au football étranger, leur focalisation sur le football national contribua probablement de manière décisive à l'autocélébration à laquelle les Allemands de l'Ouest s'adonneront souvent, même après des victoires qui n'étaient pas, loin s'en fallait, unanimement saluées par les observateurs des choses du football.²

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1976, p. 287.

² On pense évidemment aux victoires du Bayern en Coupe d'Europe des clubs champions et à la victoire de 1974 contre la Hollande.

II.2.4.2 Le Borussia Dortmund remporte la Coupe d'Europe, mais pas le pactole

La couverture télévisée du parcours du Borussia Dortmund en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe durant la saison 1965-1966 traduisait encore le déficit de prestige dont l'épreuve continuait de souffrir aux yeux des décideurs de la télévision. En effet, si l'on se fie aux annonces parues dans la presse, aucune des deux chaînes publiques ouest-allemandes ne crut bon de privilégier une couverture en direct de la réception de l'Atletico Madrid en février 1966. Par contre, pour la couverture télévisée de la demi-finale retour contre West Ham United deux mois plus tard, le trésorier du Borussia encaissa 65 000 DM, une somme que l'ARD et le ZDF n'accordèrent qu'après des discussions acharnées. L'affrontement du représentant de la RFA et du tenant du titre, West Ham, avait d'autant plus suscité l'intérêt des responsables des services des sports de l'ARD et du ZDF que l'équipe allemande avait toutes ses chances de se qualifier. Elle l'avait emporté à Londres deux semaines plus tôt. Or, comme le soulignait Willy Krämer, le chef du service des sports dans l'article précité du *Spiegel*, une retransmission avait toutes les chances d'être « bonne » si l'équipe allemande gagnait. Si elle perdait, le taux de satisfaction du téléspectateur tombait à (-2) sur l'échelle « d'Infra-Test » qui allait de (-10) à (+10). Et le reporter du jour était bien entendu le dernier des derniers.¹

Peut-être les sociétés de télévision durent-elles opérer ce choix pour rester en conformité avec les accords passés avec le DFB, qui veillait à ce que l'offre de direct restât limitée. Mais on ne peut envisager la possibilité que les dirigeants de Dortmund, même si les finances du club n'étaient au mieux, aient refusé la retransmission en raison d'une location moyenne. Les deux matches retour, contre l'Atletico et contre West Ham se disputèrent dans un *Stadion Rote-Erde* comble, même si on avait dû réduire la capacité d'accueil pour raison de sécurité. Dans les deux cas, il n'y eut que 35 000 personnes pour garnir les gradins de l'arène sportive. Or, ils avaient été plus de 40 000 lors des réceptions de Dukla Prag et de l'Inter au printemps 1964. Pour compenser le manque à gagner le tarif des populaires avait été augmenté de 3 à 5 DM et celui de la tribune assise de 12 à 25 DM. La recette aux guichets face à West Ham atteignit les 160. 000 DM, hors droits de retransmission.

Tant un article paru dans *Die Zeit* avant la finale de Glasgow que celui, rétrospectif, que *Der Spiegel* consacra au premier sacre d'un club allemand dans une compétition européenne soulignent la classe de l'équipe de Dortmund et les difficultés financières du club. Les recettes

¹ « *Geht das ding verloren, sind sie schnell bei minus zwei – Und der Reporter war der mieseste* », cf. « Fernsehen : Schnell bei zwei minus » « Une note de (-2) est vite récoltée », *Der Spiegel* n° 1, 03/01/1966, pp. 39-40.

de l'année 1965 s'élevaient à 2. 399. 000 DM et les dépenses à 2. 397. 000 DM. Pour se renforcer en vue de la saison à venir, le Borussia devait envisager de trouver 500. 000 DM.¹ Les joueurs n'eurent guère le temps de faire la fête, malgré l'enthousiasme que déclencha leur victoire. Ils étaient encore en lice pour le titre de champion d'Allemagne, mais se feront finalement coiffer sur le poteau par Munich 1860. Les dirigeants allemands eux non plus ne furent pas à la fête et firent plutôt grise mine en voyant la recette du jour. Alors qu'en 1960, le stade de Hampden Park avait accueilli 135 000 personnes pour la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions Real Madrid-Eintracht Francfort, leur duel avec le FC Liverpool n'avait attiré que 42 000 spectateurs dans la même enceinte. En cause : la météo écossaise et la retransmission en direct. Il est intéressant de noter le rôle joué par l'UEFA dans la désignation de la ville hôte. Une interview de son président, le Suisse Gustav Wiederkehr, menée par *Der Kicker* éclairait les lecteurs sur les prémices de ce choix tardif.² La finale de Glasgow devait d'abord se disputer à Francfort. Mais quand Dortmund se qualifia pour les demi-finales, l'UEFA décida lors de la réunion de son Comité exécutif tenue à Cannes le 17 mars 1966 de changer de ville hôte de manière préventive. Initialement, en cas de parcours victorieux de Dortmund, une ville suisse devait remplacer Francfort. Le 17 mars 1966, l'UEFA proposa Lausanne pour ce rôle. Comme la capacité du stade olympique de la Pontaise avait déjà été réduite depuis la Coupe du monde 1954 et ramener de 50 000 à 30 000 places, les dirigeants du Borussia proposèrent le *Sankt-Jakob Stadion* de Bâle. La proposition fut rejetée par l'UEFA au prétexte que Bâle était trop proche de la frontière allemande et que les adversaires de Dortmund pourraient émettre la réserve qu'il s'agissait d'un match à domicile. Wiederkehr évoquait le fair play des spectateurs écossais et les perspectives de recettes. L'aspect le plus intéressant pour notre étude réside dans les chiffres que Wiederkehr indiqua concernant les droits de retransmission versés par l'Eurovision. Après dix ans d'existence, les compétitions européennes de clubs apparaissaient déjà comme une source de financement très profitable. Le choix des villes hôte pour les finales était très stratégique, car l'UEFA percevait alors bien plus que les 2% des recettes qui lui revenaient sur les matches des tours précédents. D'où une nette tendance à favoriser les arènes monumentales à grande capacité d'accueil. Mais certains choix étaient plus que discutables. Après le Real Madrid en 1957, l'Inter avait pu disputer une finale à domicile au stade de *San Siro* au printemps 1965, finale remportée face au Benfica

¹ Cf. HARENBERG, Bodo, « Ein Elf macht Furore : Borussia kämpft um den Europacup » (« Un Onze qui fait fureur : le Borussia en lice pour la victoire en Coupe d'Europe », *Die Zeit* ° 17, 22/04/1966. Cf. « Borussia Dortmund : Klasse ohne Kasse » (« Borussia Dortmund : De la classe, mais rien dans la caisse »), *Der Spiegel* n° 20, 09/05/1966, pp. 110-111.

² Cf. KIRMAIER, Josef, « Borussia sagte Ja ! Die Hintergründe um den Endspielort Glasgow » (« Le Borussia a dit Oui ! Les raisons du choix de Glasgow pour organiser la finale »), *Der Kicker* n° 17, 25/04/1966, p. 10.

Lisbonne et devant 90. 000 spectateurs, dont 80. 000 *tifosi* intéressés. La réponse de Wiederkehr à Kirmaier, qui le titillait sur le sujet, ne manqua pas d'aplomb : l'UEFA aurait décidé de transférer l'organisation de la finale initialement prévue à Rome dans la capitale lombarde parce que les affluences aux stades étaient traditionnellement faibles en mai et juin dans la ville éternelle. En outre, il avançait qu'en raison de la présence d'un fort corps diplomatique, l'UEFA aurait dû sacrifier 2000 places de premier choix en invitations. Les chiffres communiqués par Wiederkehr à Kirmaier concernant les droits de retransmission traduisaient bien la différence de prestige entre l'épreuve reine, la Coupe d'Europe des clubs champions, et sa cadette, la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. L'Eurovision avait dû verser 250. 000 Francs suisses pour la première et 150. 000 Francs suisses pour la seconde. Surtout, signe tangible de l'importance accrue de ce type de recettes dans les calculs des dirigeants, on avait accordé l'organisation de la finale de l'épreuve reine à Lisbonne. Bien que le Benfica fût éliminé par le futur vainqueur, Manchester United, en quarts de finale, la capitale portugaise se vit cavalièrement retirer l'organisation de la finale par l'UEFA. On s'était rendu compte *a posteriori* que la télévision portugaise ne serait pas en mesure d'assurer une retransmission en Eurovision efficace. Le stade du Heysel situé à Bruxelles, siège des services techniques de l'Eurovision, fut choisi comme solution de repli. Lisbonne organisera la finale de la Coupe d'Europe en 1967.

Les victoires de Dortmund et de Manchester furent considérées comme des signes de bon augure dans les deux pays qui avaient quelque ambition pour la Coupe du monde qui approchait.

II.2.4.3 La couverture de la World Cup 1966 : « (...) plus grand-chose à apprendre des Anglais ! »¹

Durant les semaines précédant le coup d'envoi de la Coupe du monde, le football télévisé était principalement constitué des documentaires présentant les forces en présence comme nous l'avons évoqué dans notre analyse de l'offre des deux chaînes allemandes. L'absence de directs ne fut guère déplorée, car l'offre promise pour le mois de juillet était tout à fait inédite en termes horaires et qualitatifs. Certes, une lettre de lecteur adressée à *Der Kicker* à la fin du mois de juin regrettait que la finale du *DFB-Pokal* ne fût pas retransmise en direct.² Le DFB s'y était opposé, car des matches de barrages pour la montée en *Bundesliga* avaient été programmés le même jour. Après les poules de classement de l'*Oberliga*, c'étaient les matches d'accession à la *Bundesliga* qui encombraient le mois de juin. L'épreuve de coupe nationale n'avait donc toujours pas trouvé toute sa place dans le calendrier des clubs et de la fédération. Rappelons qu'après la création de la Coupe des vainqueurs de coupe, il fallut un ultimatum de l'UEFA en 1964 pour que le DFB prenne enfin les dispositions nécessaires afin que le vainqueur fût désigné avant le 15 juin. Pendant trois ans, les dates de finales fantaisistes au regard du calendrier européen avaient perturbé l'organisation des premiers tours de l'épreuve.³ Mais tant la presse sportive que la presse généraliste étaient déjà focalisée sur la préparation des équipes, l'organisation de la *World Cup* 1966 et sa couverture télévisée. Celles-ci avaient déjà relégué les affaires nationales du football au rang de problèmes secondaires. Dès le 15 juin, soit un mois avant le coup d'envoi du match d'ouverture, *Der Kicker* sortait son traditionnel numéro spécial d'avant-Coupe du monde.⁴ Rien ne manquait dans le sommaire pour informer l'amateur et le téléspectateur. Le plan des émissions et des retransmissions était exhaustif et présenté sur une double page. Signe des temps les informations sur une éventuelle couverture radiophonique étaient réduites à une portion congrue dans la mise en page. Dorénavant, on parlait du principe que tout le monde suivrait l'évènement sur le petit écran. On n'oubliait pas les « *Schlachtenbummler* » qui désiraient se rendre en Angleterre pour soutenir la *Mannschaft*. Entre autres conseils pratiques, une carte de « *l'Angleterre du football* » indiquait les distances et temps de voyage en train entre la capitale et d'autres villes organisatrices, ainsi que des centres touristiques comme Bath ou

¹ Cf. Entretien avec Dieter Kürten (22/04/2012).

² Cf. Lettre de lecteur « Pokalfinale im Fernsehen » (« La finale de la coupe à la télévision »), *Der Kicker* n° 25, 20/06/1966, p. 8.

³ Cf. BECKER, Robert, « Böse gesperrt » («Obstruction malveillante»), *Der Kicker* n° 17, 27/04/1966, p. 4.

⁴ Cf. *Der Kicker* n°24a *Sonderausgabe WM 1966*, 15/06/1966.

Stratford-upon-Avon, la ville de naissance de Shakespeare.¹ Une semaine auparavant, *Die Zeit* avait déjà publié un article qui devait inciter les plus enthousiastes à rester chez eux pour regarder la Coupe du monde sur le petit écran. Car celui-ci ne faisait pas, comme on aurait pu s'y attendre, l'inventaire de tous les signes visibles d'une montée attendue de la fièvre du football.² Au contraire, les Anglais étaient décrits comme des gens « *peu enclins à l'ostentation d'émotions patriotiques* » qui, « *dans leur majorité, ne s'intéressaient pas au football* » et allaient vaquer à leurs occupations ordinaires. Pour illustrer son propos, l'auteur mentionnait qu'une rencontre, en fait il s'agissait du match de premier tour France-Uruguay initialement programmé à Wembley le 15 juin 1966, avait dû être « rapatriée » au White City Stadium, un stade accueillant généralement des meetings d'athlétisme. Car, Wembley, le soi-disant temple du football, devait accueillir une soirée de courses de lévriers ce jour-là. Vu les sommes des paris en jeu dans ce type de réunions, le Comité d'organisation n'avait même pas tenté de négocier un maintien de la rencontre dans le stade qui était le plus adapté pour le travail des techniciens de la BBC. Pour illustrer que même la Coupe du monde n'affectait pas le légendaire flegme britannique, Alex Nafan affirmait que la marche de la location était préoccupante pour l'entreprise qui en était chargée. Cinq mois avant le début de la compétition, elle n'avait vendu que pour 855. 000 £ de billets d'entrée, dont la majorité à l'étranger, alors qu'on avait assuré le Comité que l'on atteindrait un chiffre d'affaires de 1,5 à 1,75 millions £. La FA devait empocher un bénéfice de 250. 000£, ce qui ne représenterait rien en comparaison aux 4 millions £ que valaient les divers produits dérivés que des commerçants de toutes sortes entendaient vendre aux visiteurs venus soutenir leur équipe ou passer du temps dans le « *centre mondial du football* ». Suivaient des exemples censés démontrer qu'il serait encore plus cher et plus difficile que d'ordinaire de trouver à se loger, surtout dans des villes comme Birmingham et Sheffield, où la *Mannschaft* allait jouer ses rencontres de premier tour. Toute l'argumentation de Nafan ne visait qu'à démontrer une théorie : le football était devenu une gigantesque industrie du spectacle depuis des années et cette Coupe du monde devrait être l'un de ses meilleurs filons. Cette théorie profane sur la marchandisation galopante du football et ses méfaits doit être quelque peu tempérée. Ne serait-ce que parce que la publicité n'était pas encore vraiment rentrée dans le champ de la médiatisation du sport. Les joueurs que nous avons rencontrés (Seeler, Gress, Kopa, Wendling) n'avaient pas encore tourné de spots publicitaires par exemple. Ils n'avaient jamais

¹ Cf. « *Englands Fußball-Geographie* » (« La géographie de l'Angleterre du football »), *ibid*, p. 40.

² Cf. NAFAN, Alex, « *Das ganz große Geschäft. Bemerkungen zur Fußball-Weltmeisterschaft* » (« La très bonne affaire. Quelques observations à propos de la Coupe du monde de football »), *Die Zeit* n° 19, 06/05/1966.

fait que de la « réclame » dans les pages de la presse. Les négociateurs de l'UER et de la FIFA s'étaient montrés très pointilleux concernant les bandes publicitaires placées autour des terrains. Les télévisions publiques en étaient encore restées à la publicité générique et ITV, société privée membre du consortium anglais avec la BBC, n'avait pas vocation à faire de la publicité gratuite. Les termes de l'Article 10 du contrat liant l'organisation sportive et l'UER étaient très clairs à ce sujet :

« La FIFA accepte de ne tirer parti d'aucune retransmission télévisée et entend ne pas autoriser ou permettre que des parties tiers le fassent directement ou indirectement à des fins publicitaires pour tout produit commercial avant, pendant et après les retransmissions télévisées. »¹

Néanmoins, on aperçut des publicités en langue allemande lors des rencontres disputées par la *Mannschaft* à Sheffield. En outre, la chaîne suisse de magasins de distribution Co-op avait distribué des fanions aux couleurs nationales, mais comportant également son logo à des centaines de supporters suisses. Chaque fois que les caméras de la BBC diffusaient des plans montrant la tribune où se trouvaient ces derniers, elles relayaient une publicité clandestine. Pouvait-on confisquer les drapeaux des supporters ? Cela ne fut pas envisagé, d'autant plus que les spectateurs ne se trouvaient pas à proximité immédiate de la pelouse. Mais dès le quatrième jour du tournoi, sur protestation de l'UER et de la FIFA, le consortium BBC/ITV intervint auprès des dirigeants de Sheffield pour qu'ils fassent enlever les bandes de publicité contrevenantes pour le dernier match de groupe qui s'y déroulait, à savoir Suisse-Argentine. La stratégie retenue par les deux chaînes publiques allemandes eut pour première conséquence de faire le bonheur des amateurs de football et de condamner les « *non sportifs à une diète drastique* ». ² Dès le mois d'avril, *Hör Zu* avait présenté en détail l'ensemble de leur programme et donné la parole aux chefs des deux services des sports, Robert E. Lembke et Willy Krämer, pour souligner la nature des efforts consentis afin de livrer soixante heures de football de classe mondiale « *à domicile* ». ³ L'article débutait sur une boutade un peu lourde exploitant les rapports différents entretenus par les deux sexes avec le spectacle de football télévisé : « *Vacances en juillet, divorce en août* » (« *Urlaub im Juli bringt Scheidung im August* »). Cela traduisait, pour part, l'orientation traditionnaliste de la revue du groupe Axel Springer : le mari allait se vautrer devant le récepteur pour ingurgiter 60 heures de football

¹ Traduit par l'auteur. Pour de plus amples détails concernant la publicité durant la Coupe du monde 1966, cf. CHISARI, Fabio, *op.cit.*, 2007, pp. 287-296.

² Cf. « Televisor : Hungerration für Nichtsportler » (« Diète drastique pour les non sportifs »), *Hör Zu* n° 32, 06/08/1966, p. 39.

³ Cf. FLOHR, Alfred, « 60 Stunden Fußball frei Haus » (« 60 heures de football livrées à domicile », *Hör Zu* n° 14, 02/04/1966, pp. 39-41.

télévisé et négliger son épouse pendant toute la période de la Coupe du monde. Certes, l'humour sous-tendant la plupart des dessins de presse paraissant dans les magazines de football des deux côtés du Rhin tablait encore souvent sur ce type de représentations traditionnelles de la répartition des rôles au sein de la cellule familiale. Mais nous avons déjà souligné que la présence, même isolée, de journalistes comme Maryse Dufaux, officiant dans les pages de *France Football*, pouvait être considérée comme un signe des temps qui changeaient. De même, les photos « volées » de l'épouse d'Uwe Seeler, Ilka, encourageant frénétiquement son mari pendant la finale et publiées par *Der Kicker* le surlendemain, visaient à diffuser l'idée que, désormais, les femmes commençaient à s'intéresser au football.¹ 1966 n'était pas que l'année de la Coupe du monde en Angleterre, c'était aussi la période où la contre-culture du « *Swinging London* » commençait à gagner une visibilité de plus en plus importante dans les médias européens. Toutefois, les deux hiérarques ne firent pas états d'initiatives spécifiques pour séduire la part féminine du public, notamment en diffusant des reportages dont le sujet s'éloignait quelque peu du terrain pour s'intéresser à la vie culturelle ou la mode. Comme dans tout article du genre, Krämer et Lembke furent assez rapidement amenés à parler de l'aspect financier des choses. La RFA avait dépassé la Grande-Bretagne en ce qui concerne le parc national de récepteurs. À ce titre, les deux chaînes avaient versé une quote-part de 400. 000 DM à l'Eurovision. La répartition était inégale, car l'ARD s'acquitta d'une somme de 300. 000 DM et le ZDF ne paya que 100. 000 DM. Willy Krämer livra l'explication de cette clé de financement : comme le ZDF n'était capté que par 75% des foyers allemands, l'ARD retransmettait la plupart des rencontres de premier tour à participation allemande. Si l'équipe d'Helmut Schön devait atteindre la demi-finale, il en irait de même et l'ARD relaierait d'office la finale. Cependant, rappelons que cette différence n'était pas due à une couverture du territoire lacunaire par les émetteurs de la deuxième chaîne. Les téléspectateurs ne bénéficiant pas des programmes du ZDF dans leur foyer avaient toujours la possibilité de solliciter l'hospitalité d'un membre de la famille, d'un voisin ou de se rendre dans un lieu public, un bar ou un club-house d'une association sportive. Les frais de « l'expédition » de l'ARD, radio et télévision confondues, se montait à 350. 000 DM.

¹ Cf. « Wenn Uwe spielt, spielt Ilka mit ! » (« Quand Uwe joue, Ilka joue aussi ! »), *Der Kicker* n° 31, 01/08/1966, p. 6. Les photos en question furent prises par Sven Simon, alias Axel Springer junior, dont la photo d'Uwe Seeler, apparemment épuisé et abattu, en quittant la pelouse de Wembley sera élue photo sportive de l'année 1966, puis des années plus tard photo sportive du siècle.

Lembke justifiait la note en établissant une comparaison avec l'édition précédente de la Coupe du monde :

« Si l'on pense que les émissions de la Coupe du monde 1962 étaient diffusées avec 48 heures de retard en raison des délais de transport et qu'elles obtinrent néanmoins des taux d'audience de 60%, alors il semble justifié de consentir quelques efforts pour la Coupe du monde 1966. (...) Pour cette somme, nous serons 33 à être sur place : rédacteur, commentateurs, techniciens et tout le matériel. Certes, nous relayerons les images de l'Eurovision, mais il nous faut quand même proposer au téléspectateur allemand notre propre travail adoptant un point de vue allemand. C'est pourquoi nous avons besoin d'un équipement Ampex mobile disposant d'une caméra électronique et de deux équipes de tournage équipées d'un car-régie. Au siège de la BBC à Londres, nous avons installé deux autres Ampex, c'est de là que nous émettrons (...) Outre les retransmissions nos reporters et nos équipes de tournage produiront quotidiennement des sujets qui seront diffusés dans le cadre d'une émission d'une demi-heure programmée entre 22 et 23 heures. »¹

Le ZDF était présent en Angleterre avec une délégation de 26 personnes. En sus, 17 personnes étaient à pied d'œuvre à Wiesbaden pour figurer la postproduction des films et reportages. Comme il ne pouvait prétendre aux directs les plus prestigieux, Willy Krämer s'attacha les services d'un consultant de haut-vol : Sepp Herberger. L'ancien sélectionneur étant encore un membre officiel de la délégation du DFB, ses interventions ne furent pas constantes. Mais l'initiative eut l'effet d'annonce escompté.² Krämer n'évoqua pas le montant du cachet versé dans les interviews accordées à ce moment-là.

Sur 32 rencontres, les sociétés publiques de télévision ouest-allemandes n'en retransmirent que 13 en direct et 8 en différé. L'offre fut complétée par de nombreux reportages, des extraits de matches, des sujets d'avant-match et des rétrospectives, des interviews, des commentaires, le tout agrémenté d'un emploi récurrent du nouveau gadget en voie de fiabilisation qu'était le ralenti. En conséquence, leurs responsables n'hésitèrent pas à autocélébrer leur couverture et à la présenter comme le *nec plus ultra* qu'on pouvait offrir au téléspectateur. Le fait était entendu, c'était du jamais vu. Cette performance de l'ARD et du ZDF contribua notablement à conférer à la télédiffusion de la Coupe du monde 1966 une place tout à fait particulière dans l'appréhension qu'ont les Allemands de l'histoire du média

¹ « Wenn wir bedenken, daß die Sendungen von der Weltmeisterschaft in Chile wegen des Filmtransports mit 48 Stunden Verspätung liefen und trotzdem eine Seherbeteiligung von 60% hatten, dann ist schon einiger Aufwand für die WM 1966 gerechtfertigt. (...) Für diesen Betrag sind wir mit 33 Mann an Ort und Stelle : Redakteure, Kommentatoren, Techniker und Technik. Wir übernehmen zwar die Eurovisionssendungen, aber wir müssen doch dem deutschen Fernsehzuschauer eigene Arbeit unter deutschem Blickwinkel bieten. Deshalb benötigen wir eine mobile Ampex mit einer elektronischen Kamera und zwei Filmtrupps mit je einem Filmwagen. Im BBC-Gebäude in London haben wir zwei weitere Ampex installiert; von dort werden wir senden. (...) Außer den Übertragungen sind täglich in der Zeit zwischen 22 und 23 Uhr eigene Sendungen von 20 bis 30 Minuten vorgesehen, die unsere Reporter und Filmtrupps erarbeiten »

² Cf. « Weltmeisterschaft : Live aus London » (« Coupe du monde : En direct de Londres »), *Der Spiegel* n° 28, 04/07/1966, p. 62.

télévisuel. C'est aussi le souvenir de ce qu'avait pu être l'offre nationale de football télévisé au cours de ces trois semaines de juillet 1966, qui transparait dans les considérations rétrospectives de Horst Seifart vingt ans plus tard :

« *La Coupe du monde 1966 en Angleterre apporta un nouveau système qui était parfait. Au cours de la finale, on mobilisa jusqu'à onze caméras, alors que pour un match ordinaire on n'en employait que cinq à huit. Cette finale aurait compté 400 millions de spectateurs dans le monde entier, puisqu'après les JO de 1964 à Tokyo avait débuté l'ère de la transmission satellitaire synchrone. Le stade de Wembley était le centre du monde du football.* »¹

II.2.4.4 Des chances de victoire sans avoir à espérer un autre miracle ?

La semaine précédant le début de la compétition, *Der Spiegel* consacra sa page de couverture à la Coupe du monde. Le montage photographique présentait un ballon de type anglais flottant dans le vide sidéral avec la terre au loin telle un satellite.² En incrustation, on pouvait lire la question que tous les supporters de la *Mannschaft* se posaient : « *L'Allemagne a-t-elle de nouveau une chance (de l'emporter) ?* » (« *Hat Deutschland wieder eine Chance ?* »). Mais dès lecture du titre ironique du dossier à l'intérieur du magazine, il était évident que si *Der Spiegel*, fidèle à sa ligne éditoriale, prenait prétexte à évaluer les atouts de la troupe à Schön, c'était surtout pour vilipender l'état d'excitation qui s'était emparé d'une grande part de la gent masculine d'outre-Rhin. Sur cinq pages, le pouvoir hypnotique de la manifestation à venir était présenté comme le meilleur ennemi de la conscience politique et du libre arbitre. L'article passait en revue l'histoire des Coupes du monde pour mettre en exergue les relents nationalistes qui accompagnaient les joutes qu'elle génère. Piochant à l'occasion dans le registre dialectal pour stigmatiser la dépolitisation des masses populaires dominées en narguant leur inquiétude pour la « *jambe d'Uwe Seeler* » (« *uns Uwe sin Been* »), le magazine regrettait tout autant les dérives de la marchandisation du football que la débauche de moyens engagées par les fédérations pour la préparation des équipes. Toutes les contradictions et tensions de la société industrielle occidentale à la veille de subir les convulsions qui scanderont le début de sa transition vers ce que l'on a appelé le postmodernisme étaient

¹ « *Die Weltmeisterschaft 1966 in England brachte dann ein neues perfektes System. Im Finale setzte man bis zu elf Kameras ein, während man für normale Spiele fünf bis acht benötigte. Angeblich zählte dieses Finale bereits 400 Millionen Zuschauer in aller Welt, da nach den Olympischen Spielen 1964 in Tokio das Zeitalter der Synchron-Satelliten begonnen hatte. Das Wembley-Stadion in London war der Fußballmittelpunkt der Welt*», cf. SEIFART, Horst, «Die Entwicklung des Fernsehbildes im Fußball, Teil 1-3, in *Fernseh-Informationen*, 39. Jg., Heft 11, p. 330.

² Cf. « *Fußball-Weltmeisterschaft : Balla Balla* » (« *Coupe du monde : Baballe* »), *Der Spiegel* n° 29, 11/07/1966, pp. 70-75.

perceptibles au détour d'un paragraphe, dans l'enfilade plus ou moins judicieuse des arguments.¹

Peu avant, Adolf Metzén, journaliste sportif de l'hebdomadaire *Die Zeit*, examina lui aussi les chances de victoire de la RFA. Constellant son analyse de références historiques concernant les débuts du jeu et son importation en Allemagne au 19^{ème} siècle, il appréhendait l'évènement et sa médiatisation avec bien plus de nuance. En dépit du registre martial de son titre, son article ne faisait pas usage des vieilles ficelles de la presse sportive. Il replaçait la transmission de relais entre Sepp Herberger et Helmut Schön dans le contexte général de l'histoire sociale et culturelle de la République Fédérale en procédant à une catégorisation typologique des deux sélectionneurs. On passait donc de Herberger, « *chef autoritaire exigeant l'obéissance aveugle* » (« *der autoritäre "Chef", der blinden Gehorsam fordert* ») à Schön, un « *entraîneur démocratique instaurant la coresponsabilité* » (« *der demokratische Trainer, der Mitverantwortung sucht* »). Surtout, il n'entendait pas laisser sans réponse les procès en sorcellerie que les contempteurs du football et de la télévision leur intentaient en étant trop souvent sûr de leur fait :

« On se simplifie trop les choses, si comme maints intellectuels allemands, on la (la fascination exercée par la télédiffusion de la Coupe du monde) décline d'un revers de main au rang d'une hystérie de masse, même si des symptômes d'hystérie de masse se mêlent à la fièvre du football, surtout quand lesdits yeux de la Nation suivent le ballon de cuir, mais ceux-ci n'atteignent jamais le degré d'extase, ce débridement total des émotions que l'on constate lors d'un concert des Beatles. Le stade de football ne devient jamais un asile d'aliénés. Même ceux qui considèrent que de tels tournois ne sont rien de plus que la prolongation de la Guerre Froide avec d'autres moyens, ne voient qu'un côté du spectre chatoyant et varié, que recèle un public dont la composition va de l'esthète jusqu'au voyou. L'ouvrier du 20^{ème} siècle a le stade de football, comme le bourgeois du 19^{ème} avait l'opéra. C'est ici qu'il vit la grande pièce en deux actes, pleine de puissance dramatique, la verte scène sur laquelle agissent ses idoles, avec lesquelles il peut s'identifier. Ce que le monde stérile de l'automation lui nie, c'est ici qu'il le trouve, c'est ici qu'il est Homme. C'est ici qu'il peut encore crier son triomphe, c'est ici qu'il peut encore gémir de douleur, c'est ici qu'il peut encore pleurer de joie. »²

¹ Cf. PYTA, Wolfram, « Football et identité nationale en Allemagne », in PFEIL, Ulrich, *Football et identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d'Asq, Édition du Septentrion, 2010, p. 32.

² « *Man macht es sich zu leicht, wenn man sie wie viele deutsche Intellektuelle mit einer Handbewegung, einfach als Massenhysterie abtut, obwohl der Fußballbegeisterung, besonders wenn das besagte Auge der Nation auf dem Lederball ruht, auch massenhysterische Züge beigemischt sind, die aber nie jenen Grad der Ekstase, jenes völlige Außersichsein wie bei einem Beatles-„Konzert“ erreicht. Die Fußballarena wird nie zum Tollhaus. Auch wer solche Fußballturniere einfach als Fortsetzung des Kalten Krieges mit anderen Mitteln apostrophiert, sieht nur eine Seite des buntschillernden Spektrums, das sich in einem Publikum manifestiert, dessen Spannweite vom Ästheten bis zum Rowdy reicht. Was für den Bürger des 19. Jahrhunderts die Oper war, ist für den Arbeiter des 20. die Fußballarena. Hier erlebt er das große Schauspiel in zwei Akten, voll dramatischer Wucht, die grüne Bühne, auf der seine Idole agieren, mit denen er sich identifizieren kann. Was ihm die sterile Welt der Automation so oft verwehrt, hier darf er es sein, hier ist er Mensch. Hier kann er noch seinen Triumph hinausschreien, hier darf er noch vor Schmerz aufstöhnen, hier darf er noch vor Freude weinen.* », cf. METZEN, Adolf, « Mit neuem Strategie in den großen Kampf » (« En route pour la grande bataille avec un nouveau stratège », *Die Zeit* n° 28, 08/07/1966.

Dans les deux articles transparaissait la conviction des auteurs qu'en raison du développement du média télévisuel l'ère des « *communautés virtuelles* »¹ planétaires allait vraiment débiter sur une pelouse à quelques encablures de la Tamise.

II.2.4.5 Quatre cents millions de témoins qui n'ont rien vu, une bonne image et une icône

En dépit de toute la technologie déployée dans le stade de Wembley le samedi 30 juillet, le sort de la finale opposant l'Angleterre à la RFA fut décidé par un troisième but dont personne ne pourra affirmer avec la plus grande certitude pendant plusieurs décennies qu'il était valable ou pas. Le ralenti du légendaire but de Wembley allait donc commencer une carrière télévisuelle comparable à celles des images de l'assassinat de John F. Kennedy à Dallas. On le passa en boucle durant les émissions sportives du lendemain, les rétrospectives de l'année et les émissions précédant toutes les Coupes du monde suivantes. Il faudra attendre la fiabilisation d'outils numériques pour mettre tout le monde définitivement d'accord. La balle n'avait pas entièrement franchi la ligne. Pourtant, Robert Becker n'hésita pas à prendre les téléspectateurs du monde entier à témoin dans l'édition du *Kicker* qui couvrait la finale :

« *Un juge de touche russe a offert la Coupe du monde à l'Angleterre. Des millions de témoins oculaires dans tous les coins du monde en furent les témoins, devinrent certains, comme ce fut le cas en Allemagne, immédiatement informés grâce prises de vues au ralenti, que ce but n'était pas valable. Je ne crois pas que les Anglais pour jamais vraiment savourer leur "victoire".* »²

Der Kicker faisait appel aux services du photographe Mettelmann posté à la droite des buts gardés par Tilkowski pour prouver que le but n'était pas valide.³ Les clichés ne prouvaient rien et le propos de Becker ne révélait rien d'autre que, dorénavant, pour les phases de jeu litigieuse, grâce au ralenti, le téléspectateur y verrait souvent mieux que l'arbitre ou le journaliste sportif en tribune de presse.⁴

Dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, les propos du journaliste Karlheinz Vogel contrastaient avec les écrits polémiques parus dans la presse populaire ainsi que dans *Der*

¹ Concept exploité par Franz-Josef Brüggemeier pour analyser l'impact de la couverture médiatique de la couverture du parcours victorieux de la Mannschaft en 1954. Cf. BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *op. cit.*, 2004, chap. 21 «Eine virtuelle Gemeinschaft», pp. 327-342.

² « *Ein russischer Linienrichter schenkte England die Fußball-Weltmeisterschaft. Millionen Menschen in allen Erdteilen waren Augenzeugen, wurden sicher, genauso wie in Deutschland, durch Zeitlupenaufnahmen sofort informiert, daß dieses Tor keines war. Ich glaube nicht, daß die Engländer ihres "Sieges" je so richtig froh werden.* » cf. BECKER, Robert, « Das hatte dieses Spiel nicht verdient ! » (« Ce match n'avait pas mérité cela ! »), *Der Kicker* n° 31, 01/08/1966, pp. 17-18.

³ Cf. «Kein Tor !» («Pas de but!»), *Der Kicker* n° 31, 01/08/1966, p. 19.

⁴ Pour un témoignage sur les conditions de travail de la presse écrite à Wembley en 1966, cf. Entretien avec Jacques Ferran (11/02/2012).

Kicker et s'acharnant sur la prestation, certes calamiteuse, du trio arbitral.¹ En effet, au-delà d'un fair play très britannique, on percevait dans son article la conviction profonde que la sélection nationale doit illustrer par son comportement sur le terrain le fait que la RFA est une Allemagne qui avait vraiment changé :

« *La plus grande performance de l'équipe allemande réside dans l'attitude remarquable avec laquelle elle accepta les buts litigieux et par là-même la victoire des Anglais. Par sa contenance, elle fit bien davantage pour le sport allemand et l'image de l'Allemagne, qu'elle n'aurait pu le faire avec la conquête du titre.* »²

Horst Vetten l'avait déjà précédé dans ce constat, sans même attendre le déroulement de la finale :

« *En faisant le détour par les stades de football anglais, l'image de l'Allemagne a été redorée aux yeux du monde. Il est permis d'affirmer que les victoires de l'équipe allemande ont eu largement plus d'échos que les messages de paix du gouvernement Erhard, sans mentionner d'autres initiatives de politique extérieure ou intérieure.* »³

Le lendemain de la finale, le *Times* consacra sa « une » non à l'équipe anglaise, mais à l'accueil triomphal reçu par la *Mannschaft* à Francfort, siège de la fédération.⁴ Dans cet article émanant du correspondant à Bonn, l'attachement des supporters ressemblait d'abord à un soutien sans faille illustré par des banderoles proclamant « *Vous êtes tout autant les vainqueurs* » (« *Ihr seid genauso die Sieger* ») ou « *Nous saluons nos champions du monde* » (« *Wir begrüßen unsere Weltmeister* »). Toutefois, la polémique née autour de la validité du troisième but marqué par Hurst preait tout de suite le dessus et un tour politique, car la nationalité soviétique du juge de touche consulté par l'arbitre suisse serait considérée par les Allemands comme un problème. L'article du *Times* ne cite que la presse dominicale du groupe Springer, farouchement anticommuniste, notamment *Die Welt am Sonntag* titrant « *Un juge de touche décide du résultat de la Coupe du monde* » et surtout *Bild am Sonntag* affirmant que, contrairement à l'avis dudit juge de touche, « *l'opinion largement majoritaire*

¹ Signalons que les erreurs dudit trio arbitral firent débat dans l'ensemble de la presse internationale. Ainsi, *L'Équipe* du 01 août 1966 stigmatisa les « *trois derniers buts non valables* » dans le chapeau de sa une.

² « *Die große Leistung der deutschen Mannschaft war die ausgezeichnete Haltung, mit der sie das umstrittene Tor und damit den Sieg der Engländer hinnahm. Sie hat mit ihrer Besonnenheit in diesem Moment für den deutschen Sport und für das deutsche Ansehen mehr getan, als mit dem Gewinn des Titels je hätte erreicht werden können* », cf. VOGEL, Karlheinz, « *Nach großartigem Kampf eine ehrenvolle Niederlage* », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 01/08/1966, p. 9.

³ Cf. VETTEN, Horst, « *Ludwig Ehrhard hat mitgesiegt* » (« *Ludwig Ehrhardt a pris part à la victoire* »), *Die Zeit* n° 31, 29/07/1966.

⁴ « *Ovation for Germany's team* », *The Times*, 31/07/1966, p. 1. On peut voir des images de ce « retour triomphal au début d'un portrait de Seeler facilement accessible sur Youtube.

Cf. <http://www.youtube.com/watch?v=iD9n9O-rwKQ>

*des témoins oculaires est qu'il n'y avait pas but » et que celui-ci serait « le but le plus discuté, le plus universellement contesté de l'histoire du football ».*¹

Der Spiegel dénonça lui aussi le mauvais esprit de la presse de boulevard. Celui-ci était comme un indémodable habitus enraciné dans la mentalité collective depuis des siècles :

*« Mais en Allemagne, le lamento homérique déclenché par le but validé par Dienst dura encore une semaine après la finale. "Bild" revendiqua en gros titres en une : "Ne pas accepter. C'est une question de droit, pas de l'ergotage." Car personne n'est aussi mauvais perdant que les Allemands, que ce soit dans les urnes électorales, au Tribunal, sur le champ de bataille ou le terrain de football. Les Teutons ne peuvent pas être aussi clairement battus, qu'ils ne sentent aussitôt vaincus au combat. »*²

Pourtant, le lundi suivant la finale, *L'Équipe* avait publié non seulement les réactions d'officiels allemands, le sélectionneur Helmut Schön et le capitaine d'honneur Fritz Walter reconnaissant sportivement la victoire anglaise, mais également celles, similaires, d'anonymes interrogés autour des courts de tennis par un envoyé spécial couvrant la Coupe de Galéa organisée dans la banlieue de Francfort à Offenbach.³

Et dans son éditorial, Jacques Ferran avait souligné que le public de Wembley applaudit chaleureusement le tour d'honneur de la *Mannschaft* :

*« (...) La foule reprit les paroles du « God save the Queen » avec une ferveur immense. Elle acclama les Allemands avec une générosité pour les vaincus qui est la marque naïve, du fair-play britannique. (...) »*⁴

Certes la photo de Bobby Moore soulevant la Coupe Jules Rimet fit le tour du monde. Mais elle n'aura jamais le caractère iconique du cliché de Sven Simon montrant Uwe Seeler, visiblement épuisé, bras ballants et tête basse, paraissant anéanti par l'issue du match.⁵ Entouré d'un représentant du comité d'organisation de la *World Cup* et d'un officier de police anglais, il se dirigeait vers la loge royale pour y recevoir les félicitations de la Reine. L'idée centrale de la scène présentée est celle de la défaite (sportive). Mais, paradoxalement, ce

¹ *The Times*, ibid.

² «In Deutschland aber dauerte noch eine Woche nach dem Endspiel das homerische Lamento um das Tor vom Dienst an. "Bild" forderte in Schlagzeilen auf der ersten Seite: "Nicht anerkennen. Es geht um das Recht, nicht um Rechthaberei." Denn niemand ist so ein schlechter Verlierer wie die Deutschen, sei es an der Wahlurne oder im Gerichtssaal, auf dem Schlacht- oder Fußballfeld. Teutonen können einfach nicht so klar geschlagen werden, daß sie sich nicht alsbald im Felde unbesiegt fühlten.», cf. «Aus dem Hinterhalt» («En traître»), *Der Spiegel* n° 33, 08/08/1966, pp.49-50.

³ « 'L'Angleterre : un vrai champion' assure Helmut Schön, l'entraîneur allemand » et « L'Équipe en Allemagne : 'Les Anglais ont mérité de vaincre' », *L'Équipe*, 01/08/1966, p. 4.

⁴ FERRAN, Jacques, « Bien plus qu'un match », *L'Équipe*, 01/08/1966, p. 1.

⁵ Cf. « Ein Bild und seine Geschichte. Die Tragödie von Wembley » (« Une image/photographie et son histoire. La tragédie de Wembley »). <http://www.stern.de/fotografie/ein-bild-und-seine-geschichte-die-tragoedie-von-wembley-625919.html>

signifié est ambivalent et implique tant des valeurs déprimantes qu'euphoriques. En effet, la composition de la photographie, notamment en raison de l'attitude corporelle de Seeler, contient, d'une part, des indices de la nature mortifère du jeu et rappelle indéniablement un motif très commun de l'iconographie chrétienne : le portement de croix. Comme le jeu qui le précède, le protocole cérémoniel qui entoure les grandes rencontres internationales est « *plus direct que n'importe quelle langue* ». ¹ Prise en noir et blanc, la photographie de Sven Simon avait donc la solennité des clichés historiques. Et l'on peut affirmer sans ambages que les réminiscences des conflits guerriers ayant opposé l'Angleterre et l'Allemagne au 20^{ème} siècle, sans cesse évoqués par la presse, contribuaient à lui conférer une bonne part de sa force symbolique. La présence « *dénotée* » d'hommes en uniforme militaire ou en tenue sportive ainsi que l'attitude physique des uns et des autres participaient de manière décisive à l'émergence immédiate de ces « *connotations* » à l'esprit du spectateur.

¹ Cf. Gunter GEBAUER, *op. cit.*, 2006, p. 27. Pour une étude des liens entre football, langue et culture, surtout pp. 7-67.

Conclusion

Si la *World Cup* 1966 peut être considérée comme « *l'apogée du monopole public* », c'est bien parce qu'à partir de 1970 l'entrée des télévisions privées dans le champ de la télédiffusion du football, ou du moins de son évènement majeur, sera toujours une éventualité sérieuse.¹ Désormais, le marché des images de football était vraiment devenu mondial : les satellites permettraient bientôt d'offrir au téléspectateur, quel que soit l'endroit où il habitait, l'accès à l'instantanéité du direct. La retransmission de la finale Angleterre-RFA sous une forme limitée de Mondovision frappa les esprits. Cette épreuve constitua un « *moment-clé du processus de mondialisation du football* »² et une étape décisive des relations entre la télévision et la FIFA. Nous en retiendrons également que la principale innovation technologique présentée alors par la BBC, le ralenti, eut un grand succès auprès des téléspectateurs. Mais elle ne permit pas de résoudre la question de la validité de l'action litigieuse qui décida de l'attribution du titre.

Au-delà des débats et des enjeux liés aux retransmissions en direct, la période 1963-1966 confirma surtout l'importance du « football en conserve » et son rôle décisif dans l'édification du « *Grand stade* ». L'apparition du ZDF fut aussi celle d'un service des sports qui se distingua par ses innovations éditoriales. D'entrée, le football fut placé au centre de son dispositif. Le lancement synchrone de la *Bundesliga* et de l'émission « *das aktuelle Sport-Studio* » en livre probablement l'exemple le plus probant. La programmation ultérieure de « *die Sportschau* » le samedi à partir de janvier 1964 confirma l'impact de ce type de couverture. En RFA, bien davantage qu'en France, où une telle émission n'existait pas dans la grille des programmes, le « football en conserve » de qualité devint un « lieu commun » de la culture populaire, un vecteur d'identification et de ritualisation. Il participa également du développement d'un nouveau rapport à l'évènement traité. Alors que les dirigeants du football s'étaient toujours focalisés sur la concurrence générée par le direct, cette nouvelle forme de consommation du football télévisé représentait un danger imprévu pour leurs recettes. Le spectateur potentiel était conforté dans la conviction qu'en regardant lesdites émissions, il ne raterait dorénavant plus rien de ce qu'il fallait avoir vu et savoir de la journée de championnat. La facture des reportages, concentrés sur les phases de jeu les plus décisives, mais dépassant le style « télégraphique » du sujet de JT participa d'une nouvelle mythification du football.

¹ Les images de direct de la Coupe du monde 1970 seront réalisées par une société privée mexicaine.

² CHISARI, Fabio, « Quand le football s'est mondialisé : la retransmission télévisée de la Coupe du monde 1958 », *Histoire & Sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, n° 18-19, 2^e et 3^e trimestres 2006, p. 222-237.

Appréhendée comme la réalité des rencontres, ceux-ci renforcèrent au fil du temps la croyance plus tard très répandue en RFA que la *Bundesliga* était le meilleur championnat national du monde. Cette tendance est perceptible dès les années 1963-1966 qui marquent le début du phénomène.¹ Les résultats sportifs obtenus notamment par les clubs dans les compétitions européennes et le parcours de la *Mannschaft* en Angleterre constituaient des éléments favorables à l'émergence de ce type de représentations.

À l'inverse, en France, la création de la 2^{ème} chaîne n'apporta pas de véritable amélioration de l'offre en matière de retransmissions en direct et n'entraîna pas la création d'un service des sports spécifique. Les journalistes de la chaîne historique y intervenaient selon les besoins. Or le traitement du football y resta pratiquement cantonné à la présentation de seconde mi-temps de rencontres de championnat en différé les fins de dimanches après-midis. Ce type de couverture eut pour principal mérite d'offrir une plus grande visibilité aux équipes de province alors que, durant les quinze premières années de présence du football sur le petit écran, la surreprésentation d'images tournées dans les stades parisiens avait été flagrante. Sur la 1^{ère} chaîne, le football fut constamment traité dans le même format d'émissions que les autres sports majeurs. Les directs partiels ou intégraux ne constituaient plus que rarement le « clou » de l'offre de « Télé Dimanche ». En outre, le « football en conserve » était noyé dans les sommaires omnisports de « Sports Dimanche », il n'y jouissait pas d'une primauté qu'aurait pu ou dû lui valoir son nombre de licenciés et celui des téléspectateurs amateurs de ce type de reportages.

Le manque d'ambition du traitement réservé à la *World Cup* 1966, caractérisé par l'absence totale de production d'une émission spécifique, peut être considéré comme l'illustration emblématique de l'attitude généralement affichée par les responsables du service des sports à l'égard du football. Elle demeura pérenne jusqu'à la seconde moitié des années 1970, en dépit des critiques qu'elle suscitait et dont la presse se fit régulièrement l'écho. Les résultats médiocres obtenus par les représentants du football hexagonal dans les compétitions internationales livrent une part d'explication pour l'immobilisme durable caractérisant l'offre de football télévisé sur l'antenne de la RTF et de l'ORTF.

¹ Cf. HOLZ, Helga, HOLZ, Peter, « Bildschirm als Mythos-das aktuelle Sport-Studio », in DIGEL, Helmut (Hrsg.), *Sport und Berichterstattung*, Hamburg, Rowohlt, 1983, pp. 135-147.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Notre étude portait sur l'évolution de l'offre télévisée de football en France et en RFA de 1950 à 1966 et devait en premier lieu contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire du football et du média télévisuel dans les deux pays. À travers l'analyse de l'évolution de l'offre nationale de football télévisé et de sa réception par la presse française et ouest-allemande durant la période retenue, nous avons donc tenté « *d'étudier parallèlement des sociétés à la fois voisines et contemporaines, sans cesse influencées l'une par l'autre, soumises dans leur développement, en raison précisément de leur proximité et de leur synchronisme, à l'action des mêmes grandes causes, et remontant, partiellement du moins, à une origine commune* ». ¹

Des cinq résultats de la méthode comparative identifiés par Marc Bloch, le constat de ressemblances et dissemblances de développement fut celui que nous avons cherché à mettre en évidence tout au long de notre analyse des offres nationales française et ouest-allemande en matière de football télévisé. ² Dans le cadre d'une telle approche comparative, le football télévisé avait un avantage évident sur d'autres objets d'études relevant de la culture de masse. En effet, un certain nombre d'éléments constitutifs d'une ressemblance flagrante étaient facilement perceptibles *a priori*. Les premiers étaient inhérents à la nature du jeu lui-même et à son histoire. D'une part, l'appréhension du football télévisé par tout public n'est pas considérablement entravée par l'obstacle de la langue, même si cela n'exclut pas les références culturelles relevant de particularismes nationaux. Les 17 règles du jeu sont simples et invariables d'un pays à l'autre, même si leur application peut rester sujette à interprétation. ³

Par ailleurs, le spectacle sportif de football était déjà un fait national dans les deux pays plusieurs décennies avant la période retenue pour notre étude. ⁴ Avec la reprise des rencontres internationales de clubs et de sélection après la guerre et celle du calendrier quadriennal de la Coupe du monde en 1950, le développement rapide de sa dimension internationale et européenne allait contribuer de manière décisive à sa spectacularisation massive.

Or, dans la plupart des pays occidentaux, la télévision devint de manière synchrone, du début des années 1950 au milieu des années 1960, « *le principal instrument tant de l'information publique que de l'identité culturelle nationale* ». ⁵ Voulu à cette époque par les Européens

¹ BLOCH, Marc, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », in BLOCH, Marc, *Histoire et Historiens*, Paris, Armand Colin, 1995, p. 4.

² Ibid.

³ On pensera au degré de tolérance variable à l'égard de l'engagement physique dans les chocs entre joueurs en Grande-Bretagne, en RFA, en France ou dans d'autres pays latins.

⁴ Cf. WAHL, Alfred, *op. cit.*, 1989, chap. 2 «Un sport national (1907-1919)», pp. 107-171.

Cf. EISENBERG, Christiane, *"English Sports" und deutsche Bürger. Eine Gesellschaftsgeschichte*, Paderborn, Ferdinand Schöningh Verlag, 1999.

⁵ À propos des cérémonies du Couronnement en 1953 : « (...) television was now in the process of becoming the principal instrument both of public information and of national cultural identity (...) », cf. CORNER, John,

comme une communauté de projet, l'Eurovision matérialisa l'apport de la télévision à la construction européenne : sa force dans ce contexte provenait de sa faculté à « être tout à la fois un facteur de communication transnational et un agent de souveraineté nationale », à être « un élément du lien social au sein d'une communauté nationale et un élément de communication entre les différentes identités nationales ».¹ Dès 1954, les retransmissions de matches de football offrirent régulièrement à l'Eurovision ses plus belles audiences et parmi ses coopérations les plus significatives sur les plans technique et financier.²

Aux facteurs liés à la nature du jeu et à sa mise en spectacle se combinaient donc ceux induits par le média, son économie, ses codes et ses limitations technologiques. Évidemment, cela ne signifie pas que le football télévisé, comme la télévision elle-même ou d'autres objets ou activités de la vie quotidienne, soit univoque. Les fonctions que lui assignent les organisateurs, les concepteurs des programmes, les pouvoirs publics et les usagers sont très variables selon les circonstances et les pays. Les théories profanes ou professionnelles qu'ils sont amenés à développer à ce titre sont souvent fragilisées par le caractère profondément contradictoire du média, consommé en « privé » alors que son existence est fondée sur une action publique ou à tout le moins collective de grande envergure.³

Les fédérations de football sont déjà des organisations sportives de masse à cette époque et leur nature était elle aussi loin d'être univoque. Leur prétention à régenter la télédiffusion du football se heurta souvent à la résistance des responsables des télévisions publiques. Au fil des divers épisodes des « disputes et guerres football-TV », le constat de la force régulatrice de la toute jeune UEFA, décrétant lors de son Congrès de Vienne en 1955 et avant d'avoir un an d'existence, le pouvoir discrétionnaire des fédérations membres à autoriser et refuser la retransmission d'une rencontre sur l'antenne de la télévision nationale, fut régulièrement évoqué. Ressentie comme un coup de force permanent du droit associatif contre le droit public, cette « puissance supranationale » de l'UEFA provoqua souvent agacement et amertume parmi les responsables de la télévision autant qu'incrédulité parmi les téléspectateurs. Mais elle ne fut jamais vraiment contestée.

Fondamentalement, dans les deux pays retenus comme dans d'autres pays membres de l'UEFA, les missions assignées aux organisations sportives de masse que sont le DFB ou la FFF s'inscrivent surtout dans les logiques suivantes, celle de la contribution du sport à la

« Television and British Society in the 1950s », in CORNER, John (éd.), *Popular Television in Britain*, London, BFI, 1991, p. 4.

¹ Cf. WOLTON, Dominique, *Éloge du grand public. Une théorie critique de la télévision*, Paris, Flammarion, Coll. Champs Essais, 2011, pp. 287-288.

² Chaque Coupe du monde bat les JO précédents sur ce terrain.

³ Seule l'existence d'ITV à partir de 1954 justifie la nuance.

santé publique et à l'éducation de la jeunesse. Mais leur existence est fondée sur le droit constitutionnel de la liberté d'association. Ayant par ailleurs vocation à organiser des spectacles sportifs payants dont elles contrôlaient la plupart des modalités pratiques, les fédérations avaient développé des logiques marchandes pour financer leurs activités et leur expansion. Dans le cas des clubs de l'élite, ces dernières devinrent prédominantes, notamment en raison des budgets croissants alloués à la rémunération des effectifs de joueurs professionnels ou s'adonnant à l'amateurisme marron. Dans ce contexte, l'apparition du média télévisuel fut non seulement ressentie, mais souvent pressentie comme l'émergence d'un concurrent redoutable pour la fréquentation des stades où se déroulaient les rencontres. Or, les recettes aux guichets constituaient l'essentiel des ressources de ces associations et il en fut ainsi jusque dans les années 1980 marquées par la libéralisation de l'économie du sport. Mais, très tôt le public atteint par le média fut considérable. L'audience d'une retransmission dépassa assez rapidement le total des entrées d'une saison d'*Oberliga*, de *Bundesliga* ou de D1.¹ En dépit de tous les défauts de jeunesse caractéristiques de la télévision à ses débuts, la fascination exercée par la retransmission en direct fut, pour ainsi dire, instantanée. En conséquence, ces mêmes dirigeants ne purent ignorer la potentielle efficacité propagandiste qu'elle offrait au sport dont ils avaient la charge. Leur discours en devint forcément ambivalent. Apparemment, la télévision leur volait des spectateurs, mais les (jeunes) téléspectateurs n'étaient-ils pas les licenciés et les membres bénévoles de demain ? De leur côté, les responsables des télévisions publiques développèrent une *doxa* tout aussi pétrie de contradictions. Ces services dont la mission était « *d'informer, de cultiver et de divertir* », revendiquèrent régulièrement des retransmissions, notamment celles des sorties de la sélection nationale, au nom du droit à l'information tout en rechignant à payer les organisateurs de matches de football pour un divertissement qui leur rapportait régulièrement leurs meilleurs taux d'audience.

Dans ce contexte, la victoire de la RFA en Coupe du monde en 1954 constitue assurément un facteur explicatif de premier ordre pour comprendre l'offre de football télévisé réservée ensuite aux « téléspectateurs sportifs » par les chaînes régionales ouest-allemandes et leur regroupement national, l'ARD. Or, celui-ci œuvrait généralement, comme la RTF, pour un « grand public » largement indifférencié. Bien qu'à l'époque on ne disposât pas d'indices véritablement fiables traduisant une mesure qualitative de l'audience, dès les débuts des retransmissions en direct, le football avait eu pour lui quelques indications quantitatives

¹ Le total des entrées lors de la première saison de *Bundesliga* fut de 3.464.000 spectateurs. Le nombre de téléviseurs légalement recensés par le ministère fédéral des Postes était de 7.212.686 au 1^{er} janvier 1963.

spectaculaires telles que les ventes de récepteurs la veille des grands évènements et la fréquentation des lieux publics disposant d'une télévision lors de leur retransmission. De fait, les professionnels de la télévision et de la presse ont longtemps statué de manière unilatérale sur la nature de « *l'interaction constante entre les spectateurs et ce qui est montré du monde par la télévision* ». ¹ Dans le cas précis du football télévisé, cela aboutit à une survalorisation partiellement dogmatique du direct. Ce type de reportage avait aussi pour la télévision l'avantage d'un coût de production bien inférieur à celui d'un documentaire de moyen ou de long métrage.

Pour l'essentiel, les divergences portaient donc sur le « nerf de la guerre ». Car, les acteurs du champ de la télédiffusion du football surent plus tôt qu'ils ne le reconnurent, qu'ils étaient condamnés à s'entendre pour éviter de perdre une part de leurs publics respectifs. Les précédents américains et britanniques illustraient de manière trop éclatante la marche triomphale de la télévision et le rôle réservé au spectacle sportif dans ce phénomène. ² Des deux côtés du Rhin, les autorités du football et de la télévision durent envisager de définir des modalités de coopération viables. Ce processus fut difficile, car les représentants de ces deux mondes, de ces deux logiques de l'action publique eurent longtemps du mal à s'entendre, à agir de concert et dans le respect mutuel. Chaque partie concernée limitait généralement son horizon d'attentes aux impératifs du moment, l'alimentation de l'antenne ou la situation financière de la fédération ou des clubs, retardant par là toute action symbiotique pouvant servir l'intérêt commun. Au cours de la période étudiée, ledit processus déboucha sur des résultats notablement dissemblables en France et en RFA. La presse s'en fit l'écho et procéda de manière régulière à des comparaisons internationales, souvent biaisées d'ailleurs pour les besoins d'une démonstration.

Avant qu'il ne devînt patent dans les années 1960-1970, son succès naissant fit de la télévision dès les années 1950 un sujet sur lequel il fallait penser. ³ La banalisation du média, son accès progressif, mais rapide, à la condition d'objet de la vie quotidienne lui fit en quelque sorte perdre ce statut. ⁴ Il fallut alors des mutations technologiques telles la fiabilisation de la transmission satellitaire ou celle de la couleur, ou des modifications substantielles de l'offre avec le lancement des deuxième chaînes pour que la place qu'il

¹ Cf. WOLTON, Dominique, *op. cit.*, 2011, p. 67.

² Créée en 1871, la *FA Cup* était télévisée depuis 1938 en Grande-Bretagne et notre analyse de l'offre a montré qu'elle fut un produit phare des retransmissions en Eurovision pendant quasiment une décennie.

³ Pour évoquer des contributions journalistiques au débat évoquées dans notre étude, on peut penser aux chroniques de « Telemann » dans *Der Spiegel*, à celles de François Mauriac dans le *Figaro* ou encore de Willy Meisl et de Richard Kirm parues dans *Der Kicker*.

⁴ La banalisation du média n'était pas uniquement liée à l'acquisition d'un récepteur.

commençait à occuper dans la vie du plus grand nombre incitât les élites politiques et culturelles, les professionnels et une partie du public à reposer la « *question de la télévision* ». ¹ Le football télévisé fut évidemment concerné par ce phénomène. À la fin de la période étudiée, ce n'est plus tant la présence des caméras lors des grands événements qu'il fallut justifier, dorénavant les débats portaient davantage sur la qualité de la couverture.

Bilan de l'étude

Le recensement des données publiées et explicites concernant l'évolution de l'offre évolutive de football télévisé en France et en RFA et l'analyse de la réception souvent immédiate réservée à celle-ci par la presse nous ont permis d'établir les constats suivants. Il s'agissait aussi de déterminer dans quelle mesure, cette offre évolutive traduisit et contribua au renforcement du rôle de vecteur d'identité nationale et européenne dont était déjà investi le football. ²

Nature et évolution de l'offre

1) Les directs sportifs ont participé de manière déterminante à la popularisation du média télévisuel des deux côtés du Rhin. En RFA, le football n'était pas véritablement concurrencé par un autre sport collectif et, chiffres à l'appui, ses épreuves furent depuis les débuts du *Deutsches Fernsehen* à la fin de 1952, celles qui d'une année sur l'autre bénéficiaient du temps d'antenne le plus considérable. Si l'on ne tient compte que du temps d'antenne, la situation se présente de manière globalement analogue en France pour la période étudiée, en dépit d'une concurrence aussi vive que passagère du rugby au début des années 1960. Mais elle apparaît sous un tout autre jour en ce qui concerne la qualité des efforts fournis par les équipes de la RTF et de l'ORTF. Sur ce plan, le football subissait la vive concurrence du Tour de France, dont la mise en images fut durant toute cette période le tour de force annuel relevé par le service des sports de la Télévision française. Comme la *Bundesliga* le deviendra pour la RFA avec le temps, la Grande Boucle était déjà un « *lieu de mémoire* » hexagonal par excellence intégrant culture populaire et identité nationale. ³

¹ Cf. WOLTON, Dominique, *op.cit.*, 2011, p. 24.

² Cf. FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles (collectif), « Les enjeux du football », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°103, juin 1994.

³ Cf. VIGARELLO, Georges, « Le Tour de France », in NORA, Pierre (dir), *Les Lieux de mémoires*, Tome III, *Les Frances* vol. 2 : *Traditions*, Paris, Gallimard, rééditions 1997, pp. 3801-3833

2) La couverture télévisuelle d'évènements sportifs joua un rôle pionnier et fut un domaine d'expérimentation constant dans les deux pays et dans leurs coopérations avec les pays étrangers, proches et lointains. Elle nécessita et favorisa l'établissement de liaisons internationales et intercontinentales, d'échanges de programmes et l'action concertée des diverses sociétés publiques européennes regroupées au sein de l'Eurovision pour obtenir les droits et mettre en images les évènements sportifs ou footballistiques internationaux majeurs. Leurs retransmissions constituent un exemple de l'apport de « *la télévision cérémonielle* »¹ à la constitution du « *village planétaire* »².

3) Des deux côtés du Rhin, la télévision privilégia dès le départ la mise en image des compétitions de l'élite au détriment du sport amateur ou de l'initiation des jeunes. La visibilité des sorties de l'équipe nationale qu'elle transformait en « *représentations solennelles de la force, de la cohésion et de l'efficacité des Nations concurrentes* »³, constitua une priorité constante. Les refus fédéraux de certaines retransmissions de matches, notamment dominicaux, de l'équipe de France ou de la *Mannschaft* eurent une importance primordiale dans le déclenchement des conflits football-TV.

4) Une dissemblance majeure et originelle entre les deux pays découlait du choix de la logique administrative centralisée en France et de la structure publique décentralisée en RFA. Cette différence fondamentale détermina la constitution des voies hiérarchiques de décision des divers organismes de télévision et le programme de développement territorial du média. Dans les années retenues pour notre étude, cela se traduisit par une surreprésentation flagrante des rencontres jouées à Paris dans l'offre de directs et de sujets de JT concernant le football en France et une visibilité presque immédiate de tous les grands centres urbains et industriels de RFA disposant d'une équipe professionnelle ou d'un stade pouvant accueillir des rencontres internationales. Cet aspect des choses fut pareillement essentiel pour le développement d'une culture de négociation entre autorités du football et responsables de la télévision. Le fait que la RTF, puis l'ORTF fussent placés directement sous l'autorité du ministre de l'Information rendit presque permanente la tentation de l'intervention au plus haut niveau du pouvoir

Cf. GEBAUER, Gunter, « Die Bundesliga », in FRANÇOIS, Étienne, SCHULZE, Hagen (dir.), *Deutsche Erinnerungsorte – Eine Auswahl*, München, C. H. Beck, 2005, pp. 463-476.

¹ Cf. DAYAN, Daniel, KATZ, Elhu, *La télévision cérémonielle*, Paris, PUF, 1996.

² Cf. MAC LUHAN, Marshall, *Pour comprendre les médias*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 1968.

³ Cf. POCIELLO, Christian, *Les cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris, PUF, 1999, p. 177.

politique pour régler les éventuels conflits en cours. En RFA, cette éventualité fut très rare. Si nous avons évoqué des articles ou des lettres de lecteurs qui mentionnaient la nécessité d'une intervention du pouvoir politique, nous n'avons pas trouvé trace dans notre corpus d'un traitement journalistique qui relatait une telle initiative publique et officielle émanant d'un responsable des instances fédérales ou d'un *Land*.

5) Le service des sports de la RTF, puis de l'ORTF dépendait de la direction de l'Information. De fait, il resta longtemps subordonné à celui des actualités ou des reportages extérieurs, ce qui limita considérablement son autonomie d'action et sa capacité d'innovation éditoriale. Généralement, il dut leur « emprunter » personnels et moyens techniques. En RFA, le service des sports et la couverture des événements sportifs constituèrent un département et un domaine d'activités particuliers et reconnus comme tels dès le lancement de la télévision. Cette caractéristique devint encore plus évidente après la création des deuxièmes chaînes. Il s'ensuivit un ancrage durable du reportage de football dans les sommaires de JT de la RTF et de l'ORTF, alors qu'en RFA on préféra nettement n'annoncer que les résultats les plus importants dans ce cadre. Après 1952, l'émancipation du service des sports par rapport aux actualités se heurta à la « culture maison » de la RTF et aux restrictions budgétaires que celle-ci devait affronter. Avant l'évolution de la technologie et notamment l'importation des premiers équipements *Ampex* en 1957, l'offre de la télévision allemande se distinguait déjà de celle de la RTF par la présence de reportages spécifiquement consacrés au football et programmés en dehors du carcan du JT ou d'une autre émission régulière. Reportage ou entretien-débat, le format d'une demi-heure devint rapidement constant. Sur l'antenne de la RTF, puis de l'ORTF, les reportages consacrés au football seront souvent intégrés dans les sommaires « omnisports » des « Couloirs de l'exploit » à partir de 1961 et leur durée dépassera très rarement une quinzaine de minutes.

6) Avec l'arrivée de l'*Ampex* sur le marché, le recours au différé exerça un attrait similaire des deux côtés du Rhin, car cet équipement permettait de sortir de la logique de concurrence horaire qui limitait le nombre de retransmissions. Toutefois, le parti tiré de cette technologie constitue une dissemblance supplémentaire entre les deux offres nationales. À partir de 1961, la mise en place de la « Sportschau » dominicale documente un changement de qualité dans la production du « football en conserve », résumés et différés étant, grâce à l'*Ampex*, diffusés dans un laps de temps relativement court après l'évènement couvert. De son côté, la RTF se borna longtemps à l'utiliser principalement pour diffuser des secondes mi-temps le dimanche

sur la deuxième chaîne. Longtemps considérée comme une « filiale » vouée à l'expérimentation des standards « couleur », cette dernière ne proposa qu'un volume d'émissions limité jusqu'en 1966 et ses zones de réception s'étendirent bien moins rapidement que celles du ZDF. De telle sorte que, durant la période étudiée, la création de la 2^{ème} chaîne française ne constitua pas, au contraire de celle du ZDF pour en RFA, un véritable saut qualitatif de l'offre de football télévisé de l'ORTF.

7) Cette tendance à la diffusion de résumés de rencontres quelques heures après le coup de sifflet final fut renforcée par le lancement de l'émission « das aktuelle Sport-Studio » et de la *Bundesliga* en septembre 1963. Par ailleurs, l'esprit d'innovation qui régnait alors dans le service des sports du ZDF contribua à accroître la diversité des thématiques abordées et des formats retenus. En élevant le football au rang de « divertissement de première classe », « das aktuelle Sport-Studio » contribua de manière significative au passage d'une logique de monstration à celui d'une mythification programmatique du football télévisé. L'émission « die Sportschau » dut s'aligner sur le nouveau « standard » en ce qui concerne la facture des reportages. Jusqu'en 1977, le football français ne bénéficiera ni d'un traitement comparable en volume horaire à l'offre constituée par « die Sportschau » et « das aktuelle Sport-Studio », ni des moyens humains et techniques nécessaires pour la production régulière de reportages de facture similaire. Pis, pour la période chronologique retenue, il restera souvent confiné en fin de programme dans les conducteurs de JT et le sommaire de « Sports Dimanche ».

8) Après 1958 et la fiabilisation de la technique du direct, la baisse des performances de l'équipe de France et des clubs français engagés dans les compétitions européennes conforta les responsables du service des sports dans leur « tendance naturelle » à traiter le football *a minima*. Elle encouragea probablement la propension durable des responsables de la Télévision française à ne pas « bousculer » la grille des programmes pour faire place aux retransmissions en direct, même de matches très prestigieux. Les résultats constants de la *Mannschaft*, au moins quart de finaliste des quatre Coupes du monde auxquelles elle eut le droit de participer entre 1950 et 1966, les progrès des performances des clubs dans les compétitions européennes et la revalorisation du championnat de l'élite par le lancement de la *Bundesliga* suscitèrent et entretenirent l'intérêt du public. Ils encouragèrent logiquement les responsables du service des sports de l'ARD et plus tard du ZDF à « soigner » leur offre en matière de football télévisé pour obtenir des taux d'audience satisfaisants.

9) La couverture de la Coupe du monde 1966, la première à ne pas être conditionnée par un programme unique de l'Eurovision illustre pleinement l'importance sociale (« *sozialer Stellenwert* ») et télévisuelle acquise par le football en RFA et sa condition alors durable de « parent pauvre » sur les petits écrans français.

Réception par la presse

1) Tant en France qu'en RFA, la presse sportive n'eut de cesse d'affirmer la supériorité de la visite au stade sur la retransmission télévisée. En cela, elle défendait d'abord sa primauté en matière d'expertise, mais devenait également en maintes occasions l'alliée objective des organisateurs de spectacles sportifs. Les publications de presse que nous avons recensées en priorité, c'est-à-dire *Der Kicker*, *France Football* ou *L'Équipe*, entretenaient des relations de longue date avec les fédérations, ce qui ne fut pas sans exercer une influence sur leur traitement des relations entre les autorités du football et de la télévision. Ayant déjà perdu la course à l'information contre la radio, elles redoutèrent forcément que le petit écran ne les privât d'une part de leur lectorat « traditionnel ». Il leur fallut renforcer la notion de service au client. Dans cette perspective, la création d'une rubrique « Télévision » s'imposa comme une nécessité après un temps plus ou moins long et connut une pérennité variable. Mais, on s'aperçut assez rapidement que les lecteurs prêts à acheter un titre de la presse sportive étaient très souvent des acheteurs franchissant le pas des magasins d'appareils radioélectriques pour devenir de fidèles téléspectateurs des retransmissions de matches de football et des émissions sportives.¹ Concernant cette rubrique particulière, on constate une dissemblance nette entre *Der Kicker* et *France Football* ou *L'Équipe*. Dans l'hebdomadaire ouest-allemand, la critique des « collègues » n'était pas de mise et s'effaçait devant une annonce factuelle des programmes.

2) Durant les divers épisodes des conflits football-télévision, ces publications dominantes sur le marché de la presse sportive jouèrent généralement un rôle modérateur, tentant de ménager les deux parties en conflit. Cette stratégie éditoriale leur permettait d'apparaître aux yeux du grand public dans le rôle gratifiant des « vrais amoureux du jeu » et des défenseurs aussi dévoués que désintéressés de la cause du sport national.

¹ Cf. POCIELLO, Christian, *op. cit.*, 1999, p. 170.

3) En tant qu'organisateur du Tour de France, le groupe de presse de *L'Équipe* n'a jamais été un observateur neutre des relations TV-football. Avant tout, sa direction se trouvait en négociations régulières avec la RTF ou l'ORTF pour vendre les droits de retransmission de la course. En outre, si ses journalistes pouvaient regretter la parcimonie avec laquelle la RTF, puis l'ORTF abondaient leurs budgets dévolus aux reportages sportifs, il était inimaginable, par exemple, qu'on plaidât dans ses pages pour une meilleure couverture d'une Coupe du monde en concurrence calendaire partielle avec le Tour.

4) Des revues spécialisées comptant un public moins nombreux, mais plus « engagé » comme le *Miroir du football* se montrèrent beaucoup plus virulentes dans leurs critiques vis-à-vis des acteurs privant le public de football télévisé par immobilisme dogmatique ou au nom d'intérêts jugés corporatistes. Sinon, les plus violentes diatribes visant les autorités du football ou de la télévision parurent surtout dans les magazines spécialisés dans les annonces de programmes télévisés et dans la presse généraliste, nationale ou régionale. Ce genre de propos

5) ne trouva généralement son chemin jusque dans les pages de la presse sportive qu'à travers le courrier des lecteurs, ce qui leur conférait théoriquement la légitimité du nombre et édulcorait leur violence éventuelle en mâtinant celle-ci des traits d'une candeur populaire présumée.

5) Le commentaire d'un match de football fut un exercice dangereux pour les journalistes sportifs de la radio qui passèrent à la télévision. Nombre d'entre eux, dont parmi les plus célèbres, Herbert Zimmermann en RFA ou Georges Briquet en France ne s'en tirèrent pas à leur avantage. On peut constater, à travers les lettres de lecteurs et les « rubriques TV » que les téléspectateurs et les chroniqueurs du football télévisé étaient avant tout sensibles à la « sobriété » du commentaire et rejetaient sa redondance éventuelle avec l'image. Si sur ce plan ou celui du sensationnalisme auto-promotionnel, les journalistes de l'ARD et du ZDF ne furent pas exempts de reproches émanant du public et de la presse (sportive), nous n'avons trouvé aucun article stigmatisant leur éventuelle incompétence, leur dilettantisme voire une perceptible aversion pour le spectacle commenté. Ce fut loin d'être le cas de leurs homologues de la RTF dans les colonnes de la presse française.

Pour conclure, nous ne méconnaissons pas le caractère lacunaire de nos recensements ou les limites de la comparaison franco-allemande, car si le football est bien un phénomène

international, il reste toutefois marqué par la culture nationale.¹ Il en va de même de la télévision. Toutefois, nous espérons avoir pu démontrer au travers de la restitution de nos travaux que l'appréhension d'une presse généralement « *édifiante* »² dans son traitement des événements footballistiques, mais souvent plus critique dans sa couverture des divers enjeux liés à sa couverture télévisée pouvait constituer un nouveau champ de recherche historiographique. Appréhendant le degré d'intérêt porté par la société au football (professionnel) national et international comme spectacle télévisé, la réception journalistique de l'offre livre nombre d'indices révélateurs des valeurs sportives, identitaires, politiques voire religieuses dont il est investi.³ Une lecture univoque de l'offre de football télévisée et de sa réception par la presse serait simpliste et nous espérons avoir su l'éviter. Mais le constat s'impose qu'entre 1950 et 1966 l'édification du « *Grand stade* », influencée par les « *contraintes, intérêts et enjeux propres* »⁴ d'un média de plus en plus dominant, généra un traitement, certes spécifiquement télévisuel, mais aussi proprement national des rencontres de football. En cela, elle contribua de manière dissemblable à bien des égards, en France et en RFA, à l'identification sportive constituant « *l'expression de l'être ensemble communautaire* »⁵.

Pour améliorer la connaissance que nous avons de notre objet d'étude, nous envisageons de consacrer nos futures recherches à la période 1966-1974 au cours de laquelle l'offre de football des sociétés publiques de télévision française et ouest-allemande confirma la position souvent inférieure que ce spectacle occupe dans l'espace des sports télévisés en France et sa primauté dans celui de la RFA.

¹ Cf. SONNTAG, Albrecht, « Mondial 2006. Un été noir-rouge-or », in DESMENAY, Claire, STARK, Hans (dir.), *Radioscopies de l'Allemagne 2007*, Paris, La Documentation Française, 2007, pp. 19-39.

² Cf. WAHL, Alfred, *op. cit.*, 1989, p. 314.

³ Sur la notion de « système des sports », cf. BOURDIEU, Pierre, « Comment peut-on être sportif ? », in BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

Cf. YONNET, Paul, *Systèmes des sports*, Paris, Gallimard, 1998.

⁴ POCIELLO, Christian, *op.cit.*, p. 171.

⁵ Cf. YONNET, Paul, « Composants de l'identité, mécanismes de l'identification », in DE WAELE, Jean Michel, HUSTING, Alexandre, *Football et identités*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008, pp. 19-20.

Sources et Bibliographie

Sources Primaires Archives

- Archives de l'UER (Union Européen de Radiodiffusion) – Genève
- Centre d'Archives Contemporaines – Fontainebleau
- Deutsches Rundfunkarchiv – Francfort
- Archives de l'Institut National de l'Audiovisuel – Paris

Sources Imprimées

Corpus de documents administratifs étudiés (France) :

- *France Football Officiel*
- Rapport d'activités, Communiqués de presse de l'ORTF

Corpus de documents administratifs étudiés (RFA) :

- Jahresberichte Deutscher Fußball-Bund (DFB)
- Jahresberichte ARD/ZDF

Entretiens

Pour le côté français, nous avons pu nous entretenir avec :

- M. Raymond Kopa, ancien international français, consultant-radio lors de plusieurs Coupes du monde,
- M. Jacques Ferran, journaliste de *l'Équipe* et directeur de *France Football*,
- M. Didier Braun, journaliste spécialiste du football à *l'Équipe*,
- M. Pierre Cangioni, journaliste à TF1, concepteur de « Téléfoot », puis chef du service des sports de la Cinq.
- M. André Bord, ancien ministre et ancien président du Racing Club de Strasbourg.
- M. Jean Wendling, ancien international et ancien président du Racing Club de Strasbourg, ancien cadre supérieur de la firme ADIDAS,
- M. Gilbert Gress, ancien joueur et entraîneur international, consultant pour la TV suisse lors de grands tournois,

- M. Christian Daniel, ancien journaliste sportif à Radio Nîmes, Radio France Alsace et France 3 Alsace.

Pour le côté allemand, nous avons pu nous entretenir avec :

- M. Uwe Seeler, ancien international allemand, 2^{ème} capitaine d'honneur de la sélection allemande,
- M. Rainer Holzschuh, éditeur du *Kicker-Sportmagazin*, ancien Chef du Service de presse du DFB,
- M. Dieter Kürten, ancien chef du service des sports de ZDF et animateur de l'émission « das aktuelle Sport-Studio ».

Presse et Périodiques

Revue de Presse Institutionnelles

- Classeur « Fernsehen 1952-1959 », DFB-Archiv.
- Revue de presse RTF-ORTF (1963-1973), Archives numérisées INA.

Corpus presse sportive (France) :

- *L'Équipe/ France Football* (recensement exhaustif 1950-1966)
- *Football Magazine* (recensement exhaustif 1960-1966)
- *Le Miroir du football* (recensement exhaustif 1960-1966)

Corpus presse TV (France) :

- *TV Magazine* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Télé 7 jours* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Télérama* (recensement ciblé 1950-1966)

Corpus presse généraliste (France) :

- *Le Monde* (recensement ciblé 1950-1966)

Corpus presse sportive (RFA) :

- *Der Kicker* (recensement exhaustif 1950-1966)

Corpus presse TV (RFA) :

- *Hör Zu* (recensement exhaustif 1950-1966)

Corpus presse généraliste (RFA) :

- *FAZ* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Frankfurter Rundschau* (recensement ciblé 1950-1966)
- *Der Spiegel* (recensement exhaustif 1950-1966)
- *Die Zeit* (recensement exhaustif 1950-1966)

Ouvrages en français

AIDAN, Philip, *Le football professionnel*, Lille, A.N.R.T, 1991.

ANDREFF, Wladimir, NYS, Jean-François, *Le sport et la télévision. Relations économiques: pluralité d'intérêts et sources d'ambigüités*, Limoges, Imprimerie A. Bontemps, 1987.

ARNAUD, Pierre. (dir.), *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870 – 1914*, Toulouse, Privat, 1987.

ARNAUD, Pierre, WAHL, Alfred (éds.), *Sports et relations internationales*, Metz, Actes du Colloque de Metz-Verdun (23-25/09/1993), Metz, Centre de Recherche Histoire et Civilisation de l'Université de Metz, 1994.

AUTHIER, Christian, *Foot-business*, Paris, Hachette littératures, 2001.

BAILLETTE, Frédéric, BROHM Jean-Marie (éds.), *Critique de la modernité sportive*, Paris, Éditions de la Passion, 1995.

BELLANGER, Claude (dir.), *Histoire générale de la presse française*, tome 4, *De 1940 à 1958*, Paris, PUF, 1975.

BERNÈDE, Guy, *Sport et Radio, l'épopée du radioreportage sportif*, Paris, Cahiers d'histoire de la radiodiffusion, Janvier-Mars 2004.

BLOCISZEWSKI, Jacques, *Le Match de football télévisé*, Rennes, Éditions Apogée, 2007.

BODIN, Dominique, ROBÈNE, Luc, HÉAS, Stéphane, *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 2004.

BOLOTNY, Frédéric, *Droits TV du foot : savoir raison garder*, Limoges, Centre de droit et d'économie du sport, 2005.

BOLZ, Daphné, *Pratique et spectacle sportifs en Italie fasciste et en Allemagne nazie : étude à partir des équipements*, Thèse de doctorat, Collège doctoral européen des Universités de Strasbourg, 2005.

BOMBERGER, Christian, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard Éditions, 1998.

BONIFACE, Pascal (éd.), *Géopolitique du football*, Paris, 1998.

BONIFACE, Pascal (dir.), *l'Europe et le sport*, Paris, Iris/Presses Universitaires de France, 2001.

BONIFACE, Pascal, *La terre est ronde comme un ballon*, Paris, Seuil, 2002.

BOUCHARD, Jean-Phillippe, *Un siècle de football*, Paris, Calmann-Lévy, 2005.

BOURDIEU, Pierre, *Choses dites*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987.

BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

BOURDIEU, Pierre, *Sur la télévision*, Paris, Raisons d'agir, 1996.

BOURDON, Jérôme, *Introduction aux médias*, Paris, Editions Montchrestien, 1997.

BOURDON, Jérôme, *Histoire de la télévision sous de Gaulle*, Paris, Anthropos/INA, 1990.

BOURDON, Jérôme, CHAUVEAU, Agnès, DENEL, Francis, GERVEREAU, Laurent, MÉADEL, Cécile (dir.), *La Grande aventure du petit écran, la télévision française 1935-1975*, Paris, Musée d'histoire contemporaine-BDIC-INA, 1997.

BOURG, Jean-François, *L'Argent fou du sport*, Paris, La Table Ronde, 1994.

BOURG, Jean-François, *Football Business*, Paris, Olivier Orban, 1986.

BOURG, Jean-François, *Salaires, travail et emploi dans le football professionnel français*, Limoges, Fédération française de football & Ligue nationale de football, 1984.

- BOURG, Jean-François, GOUGET, Jean-Jacques, *Économie politique du sport professionnel, l'éthique à l'épreuve du marché*, Paris, Vuibert, 2007.
- BOURG, Jean-François, GOUGET, Jean-Jacques, *Analyse économique du sport*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.
- BOURGEADE, Pierre, *Le Football, c'est la guerre poursuivie par d'autres moyens*, Paris, Gallimard, 1981.
- BOZONNET, Jean-Jacques, *Sport et Société*, Paris, Le Monde Editions, 1996.
- BROCHAND, Christian, *Histoire générale de la radio et de la télévision en France, Tome 1 (1921-1944)*, Paris, La Documentation Française, 1994.
- BROCHAND, Christian, *Histoire générale de la radio et de la télévision en France, Tome 2 (1944-1974)*, Paris, La Documentation Française, 1994.
- BROCHAND, Christian, *Histoire générale de la radio et de la télévision en France, Tome 3 (1974-2000)*, Paris, La Documentation Française, 2006.
- BROHM, Jean-Marie, *Sociologie Politique du Sport*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992.
- BROHM, Jean-Marie, *les Meutes sportives. Critique de la Domination*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- BROHM, Jean-Marie, PERELMAN, Marc, *Le Football, une peste émotionnelle, La barbarie des stades*, Paris, Gallimard, collection folio actuel, 2006.
- BROMBERGER, Christian, HAYOT, Alain, MARIOTTINI, Jean-Marc, *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995.
- BROMBERGER, Christian, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard Editions, 1998.
- BUFFARD, Andre, SOULIER, Andre, *Carton rouge ou Comment l'argent et la mégalomanie rongent le football français*, Paris, Édition° 1, 1994.
- CAILLAT, Michel, *L'Idéologie du sport en France*, Paris, Les Éditions de la passion, 1989.
- CAILLAT, Michel, *Sport et Civilisation*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- CALLÈDE, Jean-Paul, *Les Politiques sportives en France. Éléments de sociologie historique*, Paris, Economica 2000.
- CALLOIS, Roger, *Les Jeux et les hommes. Le manque et le vertige*, Paris, Gallimard [1967], « Folio essais », 1991, rééd. Revue et augmentée.

CALLOIS, Roger (sous la direction de), *Jeux et Sports*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1967.

CAZAL, Jean-Michel, CAZAL, Pierre, OREGGIA, Michel, *L'équipe de France de football. L'intégrale des 497 rencontres (1904 – 1991)*, Thonon-les-bains, Fédération française de football, 1992.

CAZAL, Jean-Michel, CAZAL, Pierre, OREGGIA, Michel, *La Coupe de France de football. L'intégrale des 530 rencontres (1917 – 1992) des 1/32^{ème} à la finale*, Thonon-les-Bains, Fédération française de football, 1992.

CHANIAC, Régine, DESSAULT, Sylvie, *La télévision de 1983 à 1993. Chronique des programmes et de leur public*, INA, 1993.

CHARION, Jean-Marie, *La presse en France de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil, 1991.

CHAUVET, Didier, *Dictionnaire du football allemand*, Paris, L'Harmattan, 2005.

CHAZAUD, *Art et football : 1860-1960, impressionisme, cubisme, pop-art*, Toulaud, Mandala, 1998.

CHOVAUX, Olivier, COUTEL, Charles, *Éthique et spectacle sportif*, Arras, Artois Presses Université, 2003.

COMBEAU-MARI, Evelyne, *Sport et presse en France (XIX^e – XX^e siècles)*, Paris, Le Publieur, 2007.

D'ALMEIDA, Fabrice, DELPORTE, Christian, *Histoire des médias en France, de la grande guerre à nos jours*, Paris, Flammarion, 2003.

DAYAN, Daniel, KATZ, Elihu, *La Télévision cérémonielle: anthropologie et histoire en direct*, Paris, PUF, 1996.

DANET, Benjamin, *Football et politique : les jeux dangereux*, Paris, Éditions Solar, 2001.

DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967.

DELAUNAY, Pierre, CORNU, Jean, RYSWICK, Jacques, VERMAND, Dominique, *100 ans de football en France*, Paris, Atlas, 1994.

DELBOURG, Patrice, HEIMERMANN, Benoît, *Football & Littérature. Une anthologie de plumes et de crampons*, Paris, Stock, 1998.

DELPORTE, Christian, *Les journalistes en France, 1880 – 1950. Naisance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999.

DE LONGEVIALLE, Antoine Maumon, *La Construction de l'europe du football*, Mémoire de 4^e année d'Institute d'Études Politiques de Strasbourg, 2009.

- DESCAMPS, Pierre-Marie, EJNÈS, Gerard (sous la direction de) *La belle histoire : l'Équipe de France de footba.*, Issy-les-Moulineaux, L'Équipe, 2004.
- DE WAELE, Jean Michel, HUSTING, Alexandre, *Football et identités*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008.
- DIETSCHY, Paul, *Football et société à Turin (1920 – 1960)*, Thèse de doctorat, Université de Lille 3, microfilm.
- DIETSCHY, Paul, *Histoire du football*, Paris, Perrin, 2010.
- DIETSCHY, Paul, GASTAUT, Yvan, MOURLANE, Stéphane, *Histoire politiques des Coupes du monde de football*, Paris, Vuibert, 2006.
- DURET, Pascal, AUGUSTINI, Muriel, *Sports de rue et insertion sociale*, Paris, INSEP-Publications, 1993.
- DURET Pascal, *L'Héroïsme sportif*, Paris, PUF, 1993.
- EHRENBERG, Alain, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- ENGEL, Jacques, *L'évolution du droit applicable aux clubs de football professionnel en France*, Strasbourg, Université Robert Schuman, 1997.
- L'Encyclopédie visuelle des sports*, Genève, Minerva, 2000.
- EISENBERG, Christiane, LANFRANCHI, Pierre, MASON, Tony, WAHL, Alfred, *FIFA 1904-2004. Le Siècle du football*, Paris, Le Cherche Midi, 2004.
- ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (1^{ère} Éd. 1969).
- ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994 (1^{ère} Éd. Basil Blackwell Ltd, 1986).
- ESCRIVA, Jean-Pierre, VAUGRAND, Henri (Textes présentés par), *L'Opium sportif. La critique radicale du sport de l'extrême gauche à Quel Corps ?*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles, *Le football professionnel à la française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.
- FERRAN, Jacques, *Football, Aventure des hommes*, Paris, La Table ronde, 1965.
- FERRAN, Jacques, *Pour des assises nationales du sport, constats, débats et perspectives*, Bordeaux, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1991.
- GABASTON, Pierre, LECONTE, Bernard, *Sports et télévision. Régards croisés*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- GABORIAU, Philippe, *Le Tour de France et le vélo – Histoire sociale d'une épopée contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1995.

GABORIAU, Philippe, *Les spectacles sportifs, Grandeurs et Décadences*, Paris, L'Harmattan, 2003.

GALEANO, Eduardo, *Le football, ombre et lumière : essai*, Castelnau-le-Lez, Climats, 1997.

GAUTHEY, Gilles, *Le Football professionnel français....*, Paris, chez l'auteur, 1961.

GASTAUT, Yvan, MOURLANE, Stéphane (dir.), *Le Football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914 – 1918*, Paris, Autrement, 2006.

GODDET, Jacques, « Préface », in MARCILLAC, Raymond, QUIDET, Christian, *Sport et télévision*, Paris, Albin Michel, 1963

GOUNOT, André, JALLAT, Denis, KOEBEL, Michel, *Les usages politiques du football*, Paris, L'Harmattan, 2011.

GUILLAUMA, Yves, *La presse en France*, Paris, La Découverte, 1988.

HALDAS, George, *La légende du football*, Lausanne, l'Âge d'Homme, 1981.

HORKHEIMER, Max, ADORNO, Theodor W., *La dialectique de la raison*, Gallimard, coll. Tel, 1983.

HUBERT, Christian, *50 ans de Coupe du Monde*, Bruxelles, Editions Arts et Voyages, 1978.

HUIZINGA, Johan, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951.

ICHAH, Robert, *Les meilleurs attaquants*, Paris, Olivier Orban, 1979.

ICHAH, Robert, LE GOULVEN, Francis, *Beckenbauer. L'homme qui vaut 2 milliards*, Paris, PAC, 1977.

INA, *Le sport médiatisé, du voir au savoir*, 2004.

INA, *Sport et télévision : vendre ses images sans perdre son image*, Paris, Dossiers de l'audiovisuel, N° 50, Juillet – Aout, 1993.

JEANNENEY, Jean-Noël (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, Odile Jacob, 2000.

JEANNENEY, Jean-Noël (dir.), *L'Écho du siècle, Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette Littératures, Arte Éditions, La Cinquième Éditions, 1999.

KINGELSCHMITT, René, *Médiatisation d'un système pluridomianial : le modèle de la presse écrite allemande : l'exemple du football*, Strasbourg, s.n., 2000.

- LABRUNIE, Étienne, *La Fabuleuse histoire de la Coupe du monde*, Paris, Timée-Éditions, 2006.
- LANFRANCHI, Pierre, WAHL, Alfred, *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995.
- LASNES, Laurent, *Football über alles, par-dessus tout. Une saga des France-Allemagne du XXème siècle*, Paris, Le Tiers-Livre, 2006.
- LEIBLANG, Alain, *Une balle dans la tête*, Paris, Editions des autres, 1978.
- LEMAIRE, Eric, JEANDUPEUX, Daniel, *Guide français et international du football : Edition 96*, Paris, De Vecchi S.A, 1995.
- LENOIR, Rémi, *Football et sociétés*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.
- LESAY, Jean Damien, *Les Mots du football*, Paris, Belin, 2006.
- LEVY, Marie-Françoise (dir.), *La Télévision dans la République, les années 1950*, Bruxelles, Complexe/IHTP/CNRS, 1999.
- MAGNANE, Georges, *Sociologie du sport*, Paris, Gallimard, 1964.
- MAITROT, Eric, *Sport et Télé. Les liaisons secrètes*, Paris, Flammarion, 1995.
- MARCHAND, Jacques, *La Presse sportive*, Paris, CFPJ, 1989.
- MÉNUDIÉ, Henri, *L'image du voisin à la télévision, Une comparaison franco-allemande—premier partie*, Stuttgart, Robert Bosch Stiftung, 1986.
- MEYER, Gaston, *Les tribulations d'un journaliste sportif*, Paris, J-C. Simoën, 1978.
- MEYNAUD, Jean, *Sport et politique*, Paris, Payot, 1966.
- MIGNON, Patrick, *La passion du football*, Paris, Odiel Jacob, 1998.
- MIQUEL, Pierre, *Histoire de la radio et de la télévision*, Paris, Éditions Richelieu, 1973.
- MISCHEL, Alain, *Football : les systèmes de jeu, les grandes équipes de 1860 à nos jours*, Paris, Chiron, 1991.
- MITRY, Jean, *Esthétique et psychologie du cinéma*, Paris, Éditions Universitaires, 1963.
- MORIN, Edgar, *L'Esprit du Temps. Essai sur la culture de masse*, Paris, Grasset, 1962.
- NAIT-CHALLAL, Michel, *Dribbleurs de l'indépendance : l'incroyable histoire de l'équipe de football du FLN algérien*, Issy-les-Moulineaux, Éd. Prolongations, 2008.
- NICOLAÏ, Jean, ALLALI, Madjid, *Violence et football : l'eurohooliganisme*, Marseille, Editions Autres Temps, 1998.

NOGUEZ, Dominique, *La véritable histoire du football : & autres révélations*, Paris, Gallimard, 2006.

ORY, Pascal, *L'Histoire culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.

PÉAN Pierre, NICK Christophe, *TF1 un pouvoir*, Paris, Fayard, 1997.

PERELMAN, Marc, *Le Stade barbare. La fureur du spectacle sportif*, Paris, Mille et une nuits, 1998.

PERELMAN, Marc, *Les intellectuels et le football*, Paris, Éditions de la Passion, 2000.

PIVATO, Stéfano, *Les Enjeux du sport*, Firenze, Casterman-Giunti, 1994.

POCIELLO, Christian (et al.), *Sports et Société, approche socio-culturelle des pratiques*, Paris, Vigot, 1981.

POCIELLO, Christian, *Les Cultures sportives*, Paris, PUF, 1995.

POISEUIL, Bernard, *Football et télévision, tome 1, « Sophismes et vérités »*, Paris, Tekhne, 1992.

POISEUIL, Bernard, *Football et télévision, tome 2, « La Télévision des autres »*, Paris, Tekhne, 1992.

POISEUIL, Bernard, *CANAL+, L'Aventure du sport*, Paris, Éditoria, 1996.

POUTIGNAT, Phillipe, STREIF-FENART, Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

Quel Corps ?, *Football connection*, Saint Mandé, Quel Corps ?, n°40, juillet 1990.

RASPAUD, Michel, *Football, rite, fondation. L'instant du match*, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Grenoble 2, 1984.

RAVENEL, Loïc, *La géographie du football en France*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

RETHACKER, Jean Phillippe, *Le Football*, Paris, la Table Ronde, 1963.

RÉTHACKER, Jean-Philippe, THIBERT, Jacques, *La fabuleuse histoire du football. Des origines à la Coupe du monde 1966*, (2 tomes), Paris, La Martinière, 1993 (1^{ère} Éd. ODIL 1974, 2^{ème} Éd. Nathan 1990).

ROLAND, Thierry, *La Fabuleuse histoire de la Coupe du Monde*, Paris, Editions de la Martinière, 1994.

ROLAND, Thierry, LARQUÉ Jean-Michel, *Tout à fait Jean Michel ! Fragments d'un discours sur le football*, Paris, Seuil, 1993.

- RYSWICK, Jacques (de), *100 000 heures de football*, Paris, La Table Ronde, 1962.
- SACCOMANO, Eugène, *Larousse du football*, Paris, Larousse, 1998.
- SAGNES, Jean, *Le Sport dans la France contemporaine*, Béziers : Presses universitaires de Perpignan, 1996.
- SCHAFFHAUSER, Phillippe, *Football et philosophie : Ou comment joue-t-on au ballon rond ici et ailleurs*, Paris, l'Harmattan, 2008.
- SCHNAPPER, Dominique, *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994.
- SEIDLER, Édouard, *Le sport et la presse*, Paris, A. Colin, 1964.
- SLIMANI, Hassen, *La professionnalisation du football français : un modèle de dénégation*, thèse de doctorat en sociologie, Université de Nantes, 2000.
- SMITH, Anthony, *La passion du sport. Le football, le rugby et les appartenances en Europe*, Presses Universitaires de Rennes, 2001.
- SONNTAG, Albrecht, *Les identités du football européen*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2008.
- TCHERNIA, Pierre, *Mon petit bonhomme de chemin*, Paris, Stock, 1975.
- TERRET, Thierry, *Histoire du sport*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.
- TETART, Philippe (éd.), *Histoire du sport en France, de la Libération à nos jours*, Paris, Vuibert, 2007.
- THEBAUD, François, *Pelé, une vie, le football, le monde*, Paris, Hatier, 1975.
- THEBAUD, François, *Le temps du Miroir, une autre idée du football et du journalisme*, Paris, Éditions de l'Albatros, 1982.
- THOMAS, Raymond, *Le sport et les médias*, Paris, Éditions Vigot, 1993.
- THIBERT, Jacques, *Beckenbauer. Kaiser Franz*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
- THIBERT, Jacques, URBINI Max, *Cruyff super star*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.
- THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales, Europe XVIIIème – XXème siècle*, Paris, Le Seuil, 2001. Surtout la troisième partie « Culture de masse », pp. 229-284.
- VASSORT, Patrick, *Football et politique. Sociologie d'une domination*, Paris, L'Harmattan, 2005.

VAUGRAND, Henri, *Sociologies du sport. Théories des champs et Théorie critique*, Paris, L'Harmattan, 1999.

VÉRAY, Laurent, SIMONET, Pierre (dir.), *Montrer le sport. Photographie, cinéma, télévision*, Paris, Les cahiers de l'INSEP- Hors-Série, 2000.

VILLEMUS, Philippe, *L'Organisation de la Coupe du Monde. Quelle aventure !*, Paris, Le Cherche-Midi, 1998.

VON MÜNCHOW, Patricia, *Les journeaux télévisés en France et en Allemagne. Plaisir de voir ou devoir de s'informer*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004.

WAHL, Alfred, *Les Archives du football. Sport et société en France 1880-1980*, Paris, Gallimard, 1989.

WAHL, Alfred, *La balle au pied. Histoire du football*, Paris, Gallimard, 1990.

WAHL, Alfred, *Football et Histoire (recueil d'articles)*, Metz, Centre d'Histoire et Civilisation de l'Université de Metz, 2004.

WAHL, Alfred, *La seconde histoire du nazisme : dans l'Allemagne fédérale depuis 1945*, Paris, A. Colin, 2006.

WILLE, Fabien, *Le Tour de France : un modèle médiatique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Septentrion, 2003.

WOLTON, Dominique, *Éloge du grand public. Une théorie critique de la télévision*, Paris, Flammarion, 1990.

WOLTON, Dominique, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997.

YONNET, Paul, *Jeux, modes et masses, 1945 – 1985*, Paris, Gallimard, 1985.

YONNET, Paul, *Systèmes des sports*, Paris, Gallimard, 1998.

Ouvrages en allemand

BAUSCH, Hans, *Rundfunkpolitik nach 1945, Tome 1 (1945-1962)*, München, Deutscher Taschenbuch-Verlag, 1980.

BAUSENWEIN, Christoph I., *Geheimnis Fußball. Auf den Spuren eines Phänomens*, Göttingen, Die Werkstatt, 1995.

BENJAMIN, Walter, *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit*, Berlin, SuhrkampVerlag, 31. Auflage, 1963.

BERENGENO, Robert, *Die exclusive Berichterstattung über sportliche Großereignisse im Pay-TV. Unter besonderer Berücksichtigung verfassungsrechtlicher Probleme um die Listenregelung des § 5 a RStV*, Inaugural-Dissertation an der Universität zu Köln, 2001.

BERTRAM, Jürgen, *Die Helden von Bern. Eine Deutsche Geschichte*, Frankfurt, Fischer Verlag, 2004.

BIERHOFF-ALFERMANN, Dorothee, *Sportpsychologie*, Stuttgart, Kohlhammer, 1986.

BIERMANN, Christoph, *Wenn du am Spieltag beerdigt wirst, kann ich leider nicht kommen*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1995.

BIERMANN, Christoph, FUCHS Ulrich, *Der Ball ist rund, damit das Spiel sich ändern kann*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1999.

BINNEWIES, Harald, *Sport und Sportberichterstattung. Sport in der BRD – Analyse der Sportberichterstattung in deutschen Tageszeitungen. Zum Selbstverständnis der Sportjournalisten*, Inaugural-Dissertation an der Freien Universität Berlin, 1974.

BITZER, Dirk, WILTING, Bernd, *Stürmen für Deutschland, Die Geschichte des deutschen Fußballs von 1933 bis 1954*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, 2003.

BLEICHER, Joan Kristin, *Fernsehen als Mythos. Poetik eines narrative Erkenntnissystems*, Opladen/Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 1999.

BÖTTIGER, Helmut, *Kein Mann, kein Schuß, kein Tor. Das Drama des deutschen Fußballs*, München, Beck, 1993.

BRÄNDLE, Fabian, KOLLER, Christian, *Gooooal! Kultur- und Sozialgeschichte des modernen Fußballs*, Zürich, Orell Füssli, 2002.

BRAUNSCHWEIG, Stefan, KLEINSTEUBER, Hans, WIESNER, Volkert, WILKE, Peter, *Radio und Fernsehen in der Bundesrepublik*, Köln, Bundverlag, 1990.

BREDEKAMP, Horst, *Fiorentiner Fußball : die Renaissance der Spiele : Calcio als Fest der Medici*, Frankfurt a/M, Campusverlag, Paris, Éditions de la Fondation Maison des sciences de l'homme, 1985.

BREPOHL, Klaus, *Die Massenmedien. Ein Fahrplan durch das Zeitalter der Information und Kommunikation*, München, Nymphenburger Verlagshandlung, 1974.

BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *Zurück auf dem Platz: Deutschland und die Fußball-Weltmeisterschaft 1954*, Stuttgart: Deutsche Verlagsanstalt, 2004.

BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, BORSDORF, Ulrich, STEINER, Jürg (Hrsg.), *Der Ball ist rund. Katalog zur Fußballausstellung im Gasometer Oberhausen im Centro*, Essen, Feuer & Flamme Ausstellungsgesellschaft, Klartext, 2000.

DANKERT, Harald, *Sportsprache und Kommunikation. Untersuchungen zum Stil der Sportberichterstattung*, Tübingen, Volksleben, 1969.

DEGENHARDT, Wolfgang, *Die Entstehung und Entwicklung der europäischen Partnerschaft im Fernsehbereich 1950-1970. Zur historischen Betrachtung eines komplexen Sensemaking-Prozesses*, Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde, Universität Siegen, 2000.

DEHNHARDT, Sebastian, KNOPP, Guido (Hrsg.), *Das Wunder von Bern : die wahre Geschichte*, München, Hayne, 2004.

DOMINIK, Sinnreich, *Sport & Nation in den Medien – Am Beispiel EM 2008*, Magisterarbeit der Universität Wien, 2009.

ECKERT, Gerhard, *Das Fernsehen in den Ländern Westeuropas. Entwicklung und gegenwärtiger stand*, Gütersloh, C. Bertelsmann Verlag, 1965.

EICH, Patrick, *Dekaden unter der Lupe, Empirische Untersuchung zur Entwicklung und Veränderung des Hauptsports im Südkurier von 1945 bis 2002*. Universität Konstanz, Thèse en sociologie, 2005.

EICHLER, Christian, *Deutschland, deine Lieblingsgegner : die legendären Spiele der deutschen Nationalmannschaft*, Frankfurt, Eichborn, 2006.

EISENBERG, Christiane, *FIFA 1904 – 2004 : 100 Jahre Weltfußball*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2004.

EISENBERG, Christiane (Hrsg.), *Fußball, soccer, calcio. Ein englischer Sport auf seinem Weg zur Welt*, München, DTV, 1997.

EISENBERG, Christiane, *“English Sports” und deutsche Bürger. Eine Gesellschaftsgeschichte 1800 – 1939*, Paderborn, Schöningh, 1999.

ELIAS, Norbert, *Studien über die Deutschen: Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Frankfurt, Surkamp, 1989.

FISCHER, Gerhard, LINDNER, Ulrich, *Stürmen für Hitler. Vom Zusammenspiel zwischen Fußball und Nationalsozialismus*, Göttingen, Die Werkstatt, 1999.

FREY, Siegfried, *Die Macht des Bildes. Der Einfluß der nonverbalen Kommunikation auf Kultur und Politik*, Bern, Huber, 1999.

FUHRY, Ernst, *Kampf und Sieg, Junge! Das Sportbuch des deutschen Junge*, Berlin, Verleger DFB, 1935.

GEBAUER, Gunter, *Sport in der Gesellschaft des Spektakels*, Sankt Augustin, Academia, 2002.

GEBAUER, Gunter, *Poetik des Fußballs*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, 2006.

GEHRMANN, Siegfried (Hrsg.), *Fußball und Region in Europa. Probleme regionaler Identität und die Bedeutung einer populären Sportart*, Münster, LIT, 1999.

GESCHICHTSWERKSTATT 28, *Elf Freunde Müßt ihr sein! Einwürfe und Anstöße zur Deutschen Fußballgeschichte*, Freiburg, J. Hauer Verlag, 1995.

GROßHANS, Götz-Tillmann, *Fußball im deutschen Fernsehen*, (Studien zum Theater, Film und Fernsehen, Bd. 24), Frankfurt am Main-Berlin-Bern-New York-Paris-Wien, Peter Lang, 1997.

GRÜNE, Hardy, *100 Jahre Deutsche Meisterschaft, die Geschichte des Fußballs in Deutschland*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2003.

GRÜNE, Hardy, *90 Jahre Deutscher Liga-Fußball*, Kassel, Agon Sportverlag, 1995.

GRÜNE, Hardy, *Fußball WM Enzyklopädie 1930 – 2006*, Frankfurt, Agnon, 2002.

GSELLA, Thomas, LENZ, Heribert, ROTH, Jürgen, *So werde ich Heribert Fassbender. Grund- und Aufbauwortschatz. Fußballreportage*, Augsburg, Klartext-Verlagsgesellschaft, 1995.

HACKFORTH, Josef, *Sport im Fernsehen. Ein Beitrag zur Sportpublizistik unter besonderer Berücksichtigung des Deutschen Fernsehens (ARD) und des Zweiten Deutschen Fernsehens (ZDF) in der Zeit von 1952-1972*, (Dialog der Gesellschaft. Schriftenreihe für Publizistik- und Kommunikationswissenschaft, Bd. 8), Münster, Regensburg, 1975.

HACKFORTH, Josef (Hrsg.), *Sportmedien & Mediensport. Wirkungen – Nutzung – Inhalte der Sportberichterstattung*, Berlin, Vistas, 1987.

HACKFORTH, Josef, STEDEN, Ulrich, Alte-Teigeler, Ute, *Fernsehen Programm Programmanalyse. Auswahlbibliographie 1970 – 1977*, München, Verlag Dokumentation Saur, 1978.

HACKFORTH, Josef, VOM STEIN, Arthur, *Sportmedien & Mediensport. Wirkungen – Nutzung – Inhalte der Sportberichterstattung*, Berlin, Vistas, 1988.

HARIG, Ludwig, KÜHN, Dieter (Hrsg.), *Netzer kam aus der Tiefe des Raumes. Notwendige Beiträge zur Fußball-Weltmeisterschaft*, München, Hanser, 1974.

HAVEMANN, Nils, *Fußball unterm Hakenkreuz : Der DFB zwischen Sport, Politik und Kommerz*, Frankfurt, Campus Verlag, 2005.

HEINRICH, Arthur, *Der Deutsche Fußballbund. Eine politische Geschichte*, Köln, Institut für Psychologie der Uni Nürnberg-Erlangen (Hrsg.), 2000.

HEINRICH, Arthur, *Tooor ! Toor ! Tor! Vierzig Jahre 3:2*, Berlin, Rotbuch Verlag, 1994.

HENSCHEL, Gerhard, WILLEN, Günther, *Drin oder Linie? Alles übers dritte Tor*, Leipzig, Reclam, 1996.

HERING, Hartmut (Hrsg.), *Im Land der Tausend Derbys. Fußball im Ruhrgebiet-Geschichte einer regionaler Leidenschaft*, Göttingen, Die Werkstatt, 2002.

HICKETHIER, Knut (unter Mitarbeit von HOFF Peter), *Geschichte des Deutschen Fernsehens*, Stuttgart/Weimar, J.B. Metzler Verlag, 1998.

HÖFER, Andreas. (Dir.), «Deutsches Filmmuseum», in *Doppelpass: Fußball und Film*, München, Belleville Verlag, 2006.

HOLLY, Werner, *Fersehen*, Tübingen, Max Niemayer Verlag, 2004.

HOLTZ-BACHA, Christina (Hrsg.), *Fußball-Fernsehen-Politik*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2006.

HOMANN, Ulrich (Hrsg.), *Als die "Ente" Amok lief : Geschichten aus den ersten 10 Jahren der Fussball-Bundesliga 1963 – 1973*, München, Econ-und-List-Taschenbuch-Verl., 1999.

HONAUER, Urs (Hrsg.), *Sport und Wort. Sportberichterstattung – zwischen Strohfeuerjournalismus und kritischer Reportage*, Zürich, Werd, 1990.

HOPF, Wilhelm (Hrsg.), *Fußball. Soziologie und Sozialgeschichte einer populären Sportart*, Bensheim, Päd. Extra-Buchverlag, 1979.

HORAK, Roman, REITER, Wolfgang, *Die Kanten des runden Leders. Beiträge zur europäischen Fußballkultur*, Wien, Promedia, 1991.

HÜTIG, Andreas, MARX, Johannes (éd.), *Abseits denken. Fußball in Kultur, Philosophie und Wissenschaft*, Kassel, Agon Sportverlag, 2004.

JOUON, Frederic, *Deutsche Sportpolitik im Internationalen Kontext am Beispiel des Fußballs*, Bonn/Manama/Irvine, Scientia Bonnensis, 2008.

JÜTTING, Dieter (Hrsg.), *Die lokal-globale Fußballkultur – wissenschaftlich beobachtet*, Münster, Waxmann, 2004.

KANYARUKIGA, Christina, *Das Bild vom Nachbarn im Fernsehen. Ein deutsch-französischer Vergleich—zweiter Teil*, Stuttgart, Robert Bosch Stiftung, 1986.

KASZA, Peter, *1954 - Fussball spielt Geschichte das Wunder von Bern*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 2004.

KISTNER, Thomas, WEINRICH, Jens, *Das Milliardenenspiel. Fußball, Geld und Medien*, Frankfurt, Fischer Taschenbuch Verlag, 1998.

KISTNER, Thomas, SCHULZE, Ludger, *Die Spielmacher : Strippenzieher und Profiteure im deutschen Fussball*, Stuttgart, Dreutsche Verlags-Anstalt, 2001.

KLEIN, Edwin, *Rote Karte für den DFB, Die Machenschaften im deutschen Profifußball*, München, Droemer Knaur Verlag, 1994.

KLEINJOHANN, Michael, *Sportzeitschriften in der Bundesrepublik Deutschland. Bestandsaufnahme – Typologie – Themen – Publikum. Theoretisch-empirische Analyse eines sportpublizistischen Mediums*, Frankfurt, Peter Lang, 1987.

KLOS, Rheinhard, *Entwicklung der Identität unter dem Einfluß des Mannschaftsspiels Fußball*, Thèse de doctorat, Julius-Maximilians Universität Würzburg, 2004.

KÖRNER, Torsten, *Franz Beckenbauer : der freie Mann*, Frankfurt, Scherz, 2005.

KREUZER, Helmut, *Sachwörterbuch des Fernsehens*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1982.

KRÜGER, Michael, SCHULZE, Bernd, *Fußball in Geschichte und Gesellschaft*, Schriften der Deutschen Vereinigung für Sportwissenschaft, Bd. 154, Hamburg, Czwalina, 2006.

KÜHNERT, Daniela, *Sportfernsehen & Fernsehsport, Die Inszenierung von Fußball, Formel 1 und Skispringen im Deutschen Fernsehen*, München, Verlag Reinhard Fischer, 2004.

KÜRTEIN, Dieter, *Drei unten, drei oben : Erinnerungen eines Sportjournalisten*, Reinbeck, Rowohlt, 2003.

LAVEN, Paul, *Fair Play. Meister des Sports im Kampf*, Stuttgart, J.G. Cotta'sche Buchhandlung Nachf., 1950; erweiterte Neuauflage, Frankfurt a. M., Wilhelm-Limpert-Verlag, 1961.

LAVEN, Paul, *Bunte erregende Welt*, Tübingen am Neckar, Schlichtenmayer, 1964. L'ouvrage fut réédité dès 1965. Cf. LAVEN, Paul, *Bunte erregende Welt*, Frankfurt a. M., Limpert, 1965.

LEIS, Mario, *Sport in der Literatur. Aspekte ausgewählter Sportmotive im 20. Jahrhundert.*, Inaugural-Dissertation der Universität-Gesamthochschule Siegen, 1999.

LÖSCHE, Peter (Hrsg.), *Fußballwelten. Zum Verhältnis von Sport, Politik, Ökonomie und Gesellschaft (Jahrbuch für Europa- und Nordamerika-Studien)*, Opladen, Leske & Budrich, 2002.

MECKEL, Miriam, *Fernsehen ohne Grenzen? Europas Fernsehen zwischen Integration und Segmentierung*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1994.

MÜLLER, Jochen, *Von Kampfmaschinen und Ballkünstlern* Saarbrücken, Röhrig Universitätsverlag, 2004.

MÜLLER, Jochen, *Fremdwahrnehmung und Sportberichterstattung, Die Fußball-Weltmeisterschaft 1998 in Frankreich in deutschen und französischen Presse- und Fernsehmedien*, Universität des Saarlandes, Thèse en philosophie, 2003.

MRAZEK, Karlheinz, SVEN, Simon, *Fussball : Bundesliga : die besten Spieler*, München, Copress Sport, 2003.

NIERSBACH, Wolfgang, *100 Jahre DFB : die Geschichte des Deutschen Fussball-Bundes*, Berlin, Sportverlag Berlin, 1999.

NOELLE, Elisabeth, NEUMANN, Erich Peter (Hrsg.), *Jahrbuch der öffentlichen Meinung 1947-1955*, Allensbach, Verlag für Demoskopie, 1956.

OEHNINGER, Thomas, *Die zentrale Vergabe von Fußball-Fernsehübertragungsrechten, eine kartellrechtliche Analyse unter besonderer Berücksichtigung der Rechtslage in Deutschland, der Europäischen Union und den USA* (Diss), Universität Zürich, 2001.

PEIFFER, Lorenz, SCHULZ-MARMELING, Dietrich (Hrsg.), *Hakenkreuz und rundes Leder : Fussball im Nationalsozialismus*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2008.

PFLÜGL, Helmut (Hrsg.): *Fußball im Film*, (Schriftenreihe des österreichischen Filmarchivs), Wien, Österreichische Gesellschaft für Filmwissenschaft, Kommunikations- und Medienforschung, 1988.

PYTA, Wolfram (Hrsg.), *Der lange Weg zur Bundesliga. Zum Siegeszug des Fußballs in Deutschland*, Münster, LIT, 2004.

RADEMACHER, Lars, *Sport und Mediensport. Zur Inszenierung, Pragmatik und Semantik von Sportereignissen im Fernsehen*, (Arbeitshefte Bildschirmmedien, 73), Siegen, DFG-Sonderforschungsbereich 240, 1998.

ROHR, Bernd, SIMON, Günter, *Fussball Lexikon : die grosse Fussball-Enzyklopädie*, München, Copress Sport, 2004.

SCHINDELBECK, Dirk, WEBER, Andreas (Hrsg.), *„Elf Freunde müßt ihr sein!“ Einwürfe und Anstöße zur deutschen Fußballgeschichte*, Freiburg i. Br., J. Haug Verlag, 1995.

SCHMIDT, Hans-Werner (Hrsg.), *Ballkünstler*, Bielefeld, kerber, 2006.

SCHMITZ-DRÄGER, Katja, *Vom « Wunder von Bern » bis « Schwarz-Rot-Geil ».* *Die Berichterstattung der BILD-Zeitung zu den Fußballweltmeisterschaften 1954, 1974 und 2006*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2011.

SCHULZE-MARMELING, Dietrich (Hrsg.), *Der gezähmte Fußball. Zur Geschichte eines subversiven Sports*, Göttingen, Die Werkstatt, 1992.

SCHULZE-MARMELING, Dietrich (Hrsg.), *Die Geschichte der Fußball-Nationalmannschaft*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2004.

SCHULZE-MARMELING, Dietrich, *Fußball für Millionen : die Geschichte der Fußball-Nationalmannschaft*, Göttingen, die Werkstatt, 2008.

SCHÜMER, Dirk, *Gott ist rund. Die Kultur des Fußballs*, Berlin, Berlin-Verlag, 1996.

SCHWAB, Jan-Tilman, *Fußball im Film. Lexikon des Fußballfilms*, München, Belleville Verlag, 2006.

SEELER, Uwe, *Danke, Fußball!*, Hamburg, Rowohlt Verlag GmbH, 2003.

SEITZ, Norbert, *Bananenrepublik und Gurkentruppe. Die nahtlose Übereinstimmung von Fußball und Politik 1954-1987*, Frankfurt a. M., Eichborn, 1987.

SEITZ, Norbert, *Doppelpässe : Fußball und Politik*, Frankfurt a. M., Eichborn, 1997.

SELLEN, Fred, *Das schmutzige Spiel : Intrigen, Skandale und Machenschaften im deutschen Fussball*, München, Bertelsmann, 2006.

SIGLOCH, Jochen, KLIMMER, Christian (Hrsg.), *Unternehmen Profifußball : vom Sportverein zum Kapitalmarktunternehmen*, Wiesbaden, Deutscher Universitäts-Verl, 2001.

STOCKER, Thomas, *Österreich am Ball. Nationale Stereotypen in der Sportberichterstattung der EM 2008*, Diplomarbeit der Universität Wien, 2009.

THEWELEIT, Klaus, *Tor zur Welt. Fußball als Realitätsmodell*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 2004.

TRACEY, Michael, *Das unerreichbare Wunschbild : ein Versuch über Hugh Greene und die Neugründung des Rundfunks in Westdeutschland nach 1945*, Köln, Stuttgart, Berlin, Mainz, Kohlhammer-Grote, 1982.

TROSIEN, Gerhard, *Die Sportbranche: Wachstum, Wettbewerb, Wirtschaftlichkeit*, Frankfurt am Main, New York, Campus Verlag, 1996.

VINNAI, Gerhard, *Fußballsport als Ideologie*, Frankfurt a. M., Fischer, 1970.

VINNAI, Gerhard, *Sport in der Klassengesellschaft*, Frankfurt a. M., Fischer, 1972.

VON KROCKOW, Christian, *Sport, Gesellschaft, Politik*, München, Piper, 1980.

WALDHAUSER, Hermann, *Die Fernsehrechte des Sportveranstalters*, Berlin, Dunker & Humblot, 1999.

WALTER, Fritz, *Das Spiel ist aus! Deutschland ist Weltmeister!*, München, Copress Sport, 2004.

WIPPER, Herdin, *Sportpresse unter Druck, Die Entwicklung der Fußballberichterstattung in den bundesdeutschen Printmedien, Eine komparative Studie am Beispiel der Fußball-Weltmeisterschaften 1990 und 1998*, FU Berlin, Thèse en sciences de l'éducation et psychologie, 2003.

20 Jahre Bundesliga, 1963 – 1983, München, Copress Verlag, 1983.

Ouvrages en anglais

AMSTRONG, Gary, GIULIANOTTI, Richard (éds.), *Fear and Loathing in World Football*, Oxford, Berg, 2001.

BLAIN, Neil, BOYLE, Raymond, O'DONNELL, Hugh, *Sport and National Identity in the European Media*, Leicester, Leicester University Press, 1993.

CASHMORE, Ellis, *Making Sense of Sport*, London, Routledge & Kegan Paul, 1990.

CASTLEMAN, Harry, PODRAZIK, Walter J., *Watching TV. Four Decades of American Television*, New York, McGraw-Hill, 1982.

CHISARI, Fabio, *The Age of Innocence, A History of the Relationship between Football Authorities and the BBC Television Service, 1937-82*, PHD Thesis, Leicester, De Montfort University, 2007

COAKLEY, Jay J., *Inside Sports*, London, Routledge, 1999.

CORNER, John (éd.), *Popular Television in Britain*, London, BFI, 1991.

CROLLEY, Liz, HAND, David, *Football, Europe and the Press*, London, Frank Cass, 2002.

DAUNCEY, Hugh, HARE ,Geoff (éds.), *France and the 1998 World Cup*, London, Frank Cass, 1999.

DOWNING, David, *England vs. Germany. The Best of Enemies*, London, Bloomsbury, 2000.

ELIAS, Nobert, DUNNING, Eric, *Quest for excitement. Sport and leisure in the civilizing process*, Oxford, Basil Blackwell, 1986

FINN, Gerry, GIULANOTTI, Richard (éds.), *Football culture – Local Contests, Global Visions*, London, Frank Cass, 2000.

FOER, Franklin, *How Soccer Explains the World. An Unlikely Theory of Globalization*, New York, Harper & Collins, 2004.

GIULIANOTTI, Richard, WILLIAMS, John (éds.), *Game Without Frontiers : Football, Identity and Modernity*, Aldershot, Arena, 1994.

GIULANOTTI, Richard, *Football. A Sociology of the Global Game*, Cambridge, Polity Press, 1999.

HARE, Geoff, *Football in France, a Cultural History*, Oxford, New York, Berg, 2003.

HOLT, Richard, MANGAN, James A., LANFRANCHI, Pierre (éds.), *European Heroes, Myth, Identity, Sport*, London, Frank Cass, 1996.

HOLT, Richard, *Sport and Society in Modern France*, London, Macmillan, 1981.

HORNBY, NICK, *My Favorite Year : A Collection of Football Writing*, Livingstone, Witherby, 1993.

KAEL, Pauline, *Reeling*, London, Marion Boyars, 1977.

KUPER, Simon, *Football against the Enemy*, London, Phoenix, 1996.

LANFRANCHI, Pierre, TAYLOR, Matthew, *Moving with the Ball. The Migration of Professional Footballers*, Oxford, Berg, 2001.

PRICE, Monroe E., *Television. The Public Sphere and National Identity.*, Oxford, Clarendon Press, 1995.

RADNEDGE, Keir, *The Complete Encyclopedia of Soccer*, London, Carlton Books, 1998.

RANC, David, *Identification, Football and the Press in Europe after the Bosman Ruling*, Thèse de doctorat, Université de Cambridge, Trinity Hall & Centre of International Studies (<http://www.davidranc.com/phd/David-Ranc-PhD.pdf>).

SEDDON, Peter J., *A Football Compendium*, London, British Library, 1995.

STAUDOCHAR, Paul D., MANGAN, James A. (éds), *The Business of Professional Sports*, Champaign (Il.), University of Illinois Press, 1991.

TAYLOR, Matthew, *The Association Game, A History of British Football*, Harlow, Pearson, 2008.

TOMLINSON, Alan, YOUNG, Christopher (éds.), *German football. History, Culture, Society*, Abingdon, Routledge, 2006.

WAGG, Stephen, *The Football World : A Contemporary Social History*, Brighton, Harvester, 1984.

WAGG, *Giving the Game Away : Football, Politics, and Culture on Five Continents*, London, Leicester University Press, 1995.

WALVIN, James, *The Only Game : Football in our Times*, London, Longman, 2002.

WALWIN, James, *The People's Game*, London, Allen Lane, 1975 (réédition *The People's Game – The History of Football Revisited*, Edinburgh, Mainstream Publishing, 1994).

WHANNEL, Gary, *Fields in Vision, Television, Sport, and Cultural Transformation*, London, Routledge, 1992.

Ouvrages en italien

LANFRANCHI, Pierre (éd), *Il calcio e il suo pubblico*, Napoli, Edizione Scientifiche Italiane, 1992.

PAPA, Antonio, PANICO, Guido, *Storia sociale del calcio in Italia. Dai campionati del dopoguerra alla Champions League (1945 – 2000)*, Bologna, Società editrice il Mulino, 2000.

Articles en français

AUGÉ, Marc, « Un ethnologue au Mondial », *Le Monde Diplomatique*, août 1998, p. 26.

BARREAUD, Marc ; COLZY, Alain, « Les rencontres de football France-Allemagne, de leur origine à 1970 : déroulement, environnement et perception », in ARNAUD, Pierre, WAHL, Alfred (éds.), *Sports et relations internationales*, Metz, Actes du Colloque de Metz-Verdun (23-25/09/1993), Metz, Centre de Recherche Histoire et Civilisation de l'Université de Metz, 1994, pp. 113-132.

BIDEAUX, François-Charles, « *Filmer le football – La révolution impossible* », in Cahiers du cinéma, N°526 (Juillet-Août, 1998).

BONIFACE, Pascal, « Puissance, identité, régulation – le football, miroir de l'Europe », in Michaud Yves (dir.), *Qu'est-ce que la société ? (Université de tous les savoirs, Volume III)*, Paris, Odile Jacob, 2000, pp. 793-803.

BOURDON, Jérôme, « L'écrit et l'image. Plaidoyer pour l'écrit », *Dossier de l'audiovisuel* n°70, nov.-déc. 1996, pp. 4-7.

BRAUN, Sébastien, GEBAUER, Günter, « Les sportifs de haut niveau comme mise en représentation de la nation. Perspectives comparées », *Lendemain*, n°88, 1997, pp 77 - 89.

BUREAU, Jérôme (dir.), « L'amour foot », *Autrement* n° 80, mai 1986, pp.24-25.

CHARTIER, Roger, VIGARELLO, Georges, « Les trajectoires du sport : Pratiques et spectacles », *Le Débat*, n°19, 1982, pp. 35-58.

CHAZAUD, Pierre, « Des Figures archaïque du sport à la néo-télévision : comment l'esthétique télévisuelle produit-elle un nouvel imaginaire du sport ? », in *Légendes, mythologies, histoires et imaginaire sportif*, Lille, Centre lillois de recherche en analyse du sport, 1995.

CHISARI, Fabio, « Quand le football s'est mondialisé : la retransmission télévisée de la Coupe du monde 1958 », *Histoire & Sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, n° 18 – 19, juin 2006, p. 222 – 237.

DIANA, Jean-François, LOCHARD, Guy (dir.), « Le sport médiatisé. Du voir au savoir », *Médiamorphoses*, n°11, INA, 2004.

DEMORGON, Jacques, « Le spectacle des sports, c'est bien plus qu'on ne pense ! La sportiVisation mondiale », in LECONTE, Bernard, VIGARELLO, Georges, (éds), *Le spectacle du sport, Communication*, n°67, Paris, Le Seuil, 1998, pp. 117-134.

DERÈZE, Gérard, « De la médiatisation des grandes compétitions sportives », in LECONTE, Bernard, VIGARELLO, Georges, (éds), *Le spectacle du sport, Communication*, n°67, Paris, Le Seuil, 1998, pp. 33-43.

DERÈZE, Gérard, *Sport(s) et médias, Rapport réalisé à la demande de la Fondation Roi Baudoin*, Université Catholique de Louvain la Neuve, 2000.

DIETSCHY, Paul, « La Coupe de France “fête nationale du football français” dans l’entre-deux-guerres », in GOUNOT, André, JALLAT, Denis, CARITEY, Benoît (dir.), *Les Politiques au stade. Étude comparée des manifestations sportives du XIX^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, 2007, p. 95 – 109.

DIETSCHY, Paul, « Le siècle du football », *L’Histoire*, n°266, juin 2002, pp.77-83.

DIETSCHY, Paul, « Une petit nation sportive ? L’entre-deux-guerres miroir de l’inégal enracinement du football en France », in PFEIL, Ulrich (éd.), *Football & identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d’Ascq, Les Presses Universitaires du Septentrion, 2010, pp. 39-62.

DUNNING, Eric, « “Culture,” “civilisation,” et sociologie du sport », *Football, ombres au spectacle*, Les Cahiers de la sécurité intérieure, n°26, Paris, 1996.

EHRENBERG, Alain, « Le football et ses imaginaires », *Les Temps Modernes*, n°460, novembre 1984, pp. 841-884.

FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles, « Les enjeux du football », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°103, juin 1994, pp. 3-6.

FERRAN, Jacques, « Comment L’Équipe a créé la Coupe d’Europe il y a cinquante ans... », in Collectif, *50 ans de Coupes d’Europe*, Paris, L’Équipe Éditions, 2005.

FRENKIEL, S, « Les footballeurs du FLN : des patriotes entre deux rives », *Migrations & Société*, vol. 19, n° 110, mars-avril 2007, p. 121 – 139.

HÜSER, Dietmar, « Sport et Politique. De la difficile quête d’autonomie du football sarrois entre 1945 et 1956 », in PFEIL, Ulrich (éd.), *Football & identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d’Ascq, Les Presses Universitaires du Septentrion, 2010, pp. 65-83.

JAUD, Jean-Paul, « Filmer le football – Les Ayatollahs de la FIFA limitent la création », in Cahiers du cinéma, N°526 (Juillet-Août, 1998).

JURT, Joseph, « L’identité nationale : une fiction, une construction ou une réalité sociale ? », *Regards sociologiques* n°16, 1998, pp. 37-50.

LABARTHE, André S., « "Chronique de la TV" : Rugby et football », *Les Cahiers du Cinéma* n° 141, mars 1963, p. 64.

LANFRANCHI, Pierre, « Entre initiative privée et question nationale. Genèse et évolution des politiques sportives en Europe (Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie) », *Politix*, vol. 13, n°50, 2000, pp. 29-48.

LANFRANCHI, Pierre, « Football, cosmopolitisme et nationalisme », *Pouvoirs*, n°101, juin 2002, pp.15-24.

- LANFRANCHI, Pierre, « Le football sarrois de 1947 à 1952. Un contre-pied aux actions diplomatiques », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°90, avril-juin 1990, p. 59-66.
- LE GUERN, Philippe, « Le "beauf" ou la vedette ? : Thierry Roland et la construction d'une identité professionnelle », in GABASTON, Pierre, LECONTE, Bernard, *Sports et télévision. Regards croisés*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 183-197.
- LIOTARD, Philippe, « Le sport au secours des imaginaires nationaux », *Quasimodo*, printemps 1997, « Nationalismes sportifs », pp. 9-31.
- LOCHARD, Guy, DIANA, Jean-François, « Les représentations médiatiques du sport », in *Médiamorphoses*, Paris, INA-PUF, 2004.
- LUSTIÈRE, Colette, « Le JT. L'évolution des techniques et des dispositifs », in LÉVY, Marie-Françoise, COHEN, Évelyne, *La télévision dans la République : les années 1950*, Paris, Éditions Complexes, 1999, pp. 43-62.
- MANZELLA, Andrea, « La dérégulation du football par l'Europe », *Pouvoirs*, n°101, pp. 39-47.
- MALRAUX, André, « Esquisse d'une psychologie du cinéma », in *Verve*, 1941, in L'HERBIER, Marcel, *Intelligence du cinématographe*, 1946.
- MIGNON, Patrick, « L'argent du football », *Pouvoirs*, n°101, 2002, pp. 89-103.
- MILZA, Pierre (dir.), « Sport et Relations Internationales », *Relations Internationales*, été 1984, n°38.
- MONTÉRÉMAL, Gilles, « L'Équipe : naissance d'un champion », *L'Histoire*, n° 307, mars 2006, p. 23 – 24.
- MONTÉRÉMAL, Gilles, « L'Équipe : médiateur et producteur de spectacle sportif (1946 – 1967) », *Le Temps des médias. Revue d'histoire*, n° 9, hiver 2007/2008, p. 107 – 120.
- OLLIER, Fabien, VASSORT, Patrick, VAUGRAND, Henri (sous la direction de), *Les Cahiers de l'IRSA n°2 (« L'Illusion sportive. Sociologie d'une idéologie totalitaire »)*, Université Paul Valéry Montpellier III, Février 1998.
- PFEIL, Ulrich, « Le "Mythe de Berne" de 1954 et la société allemande d'après-guerre », *Documents. Revue des questions allemandes*, 2/1998, pp. 51-57.
- PYTA, Wolfram, « Football et identité nationale en Allemagne », in PFEIL, Ulrich (éd.), *Football & identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d'Ascq, Les Presses Universitaires de Septiron, 2010.
- RAMONET, Ignacio, « Le football, c'est la guerre », *Manière de voir*, n°39, mai-juin 1998, pp. 16-18.

RAUCH, André, « De l'oreille à l'œil sur le sport », in LÉCONTE, Bernard, VIGARELLO, Georges, (éds), *Le spectacle du sport, Communication*, n°67, Paris, Le Seuil, 1998, pp. 193-210.

RENOUARD, Yves, « Information et transmission des nouvelles », in SAMARAN, Charles, *L'Histoire et ses méthodes*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1961, pp. 95-143.

RIOUX, Jean-Pierre (dir.), « Le Football, sport du siècle », *Vingtième Siècle*, n°26, avril-juin 1990.

SONNTAG, Albrecht, « Le football symbole des vertus allemandes », *Le Monde diplomatique*, novembre 1997, p. 28.

SONNTAG, Albrecht, « Football et autopromotion des nations », *Documents, Revue des questions allemandes*, 2/1998, pp. 58-62.

SONNTAG, Albrecht, « Le Football en Allemagne », *Société et représentations*, n°7, décembre 1998, pp. 181-189.

SUAUD, Charles, « Les états de la passion sportive. Espaces médiatiques et émotions », *Recherches en Communications*, n°5, 1996, pp. 29-44.

TESSON, Charles, « Filmer le football – Jamais sans mon foot », in Cahiers du cinéma, N°526 (Juillet-Août, 1998).

TOURNADRE, Jean-François, « D'un Schumacher l'autre », *Documents. Revue des questions allemandes*, 2/1998, pp. 63-67.

VEYRAT-MASSON, Isabelle, « Le regard des historiens », in JEANNENEY, Jean-Noël, *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette, 2001, pp. 628-632.

WAHL, Alfred, « Entretien avec Didier Braun : Les journalistes et le sport », propos recueillis par Alfred WAHL in « *Des peuples et des jeux. Géopolitique du sport* », *Outre-Terre*, n°8, 2004-3.

WALH, Alfred, « Pour une histoire du jeu », in HÉLAL, Henri, MIGNON, Patrick, *Football. Jeu et société*, Les Cahiers de l'INSEP, n°25, 1999, p. 35 – 46.

WEILL, Pierre-Édouard, « Plutôt l'UEFA que l'UE ! ». (Dés-)enchantement de l'identification à l'Europe des jeunes de milieux populaires issus de l'immigration », in DUCHESNE, Sophie (dir.), *Politique européenne n° 30, L'Identité européenne entre science politique et science fiction*, Paris, L'Harmattan, 2010

YONNET, Paul, « Football : Les paradoxes de l'identité », *le Débat* n° 146, septembre-octobre 2007, pp. 178-191.

YONNET, Paul, « Composants de l'identité, mécanismes de l'identification », in DE WAELE, Jean Michel, HUSTING, Alexandre, *Football et identités*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008, pp. 19-29.

Articles en allemand

ADORNO, Theodor W., «Prolog zum Fernsehen» et «Ideologie des Fernsehens», *Eingriffe. Neun kritische Modelle*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1963.

BLÖDORN, Manfred, «Das magische Dreieck : Sport- -Fernsehen – Kommerz», in HOFFMANN-RIEM Wolfgang (Hrsg.), *Neue Medienstrukturen – neue Sportberichterstattung?*, (Symposien des Hans-Bredow-Instituts; 9), Baden Baden, Nomos, 1988, pp. 100-129.

BÜSCHE, Jürgen, «Der Mythos von 1954», *Aus Politik und Zeitgeschichte*, 17/06/1994, pp. 13-15.

EGGER, Erik, «Publizist-Journalist-Geschichtenerzähler. Der Funktionär Carl Koppehel als Lehrstück der deutschen Fußballhistoriographie », in HERZOG, Markwart, *Fußball zur Zeit des Nationalsozialismus. Alltag - Medien - Künste – Stars*, Stuttgart, Kohlhammer, 2008, pp. 195-212.

EISENBERG, Christiane, «Sportgeschichte. Eine Dimension der modernen Kulturgeschichte», *Geschichte und Gesellschaft*, n°23, 1997, pp. 295-310.

ENZENSBERGER, Hans- Magnus, «Baukasten zu einer Theorie der Medien», *Kursbuch Nr. 20/1970*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1970, pp. 159-181.

FOLTIN, Hans-Friedrich, HALLENBERGER, Gerd, «Vom Sport im Fernsehen zum Fernsehport. Zur Geschichte und aktuellen Situation der Sportsendungen», in ERLINGER, Hans-Dieter, FOLTIN, Hans-Friedrich (Hrsg.): *Unterhaltung, Werbung und Zielgruppenprogramme*, Bd. 4, in KREUZER, Helmut, THOMSEN, Christian W. (Hrsg.), *Geschichte des Fernsehens in der Bundesrepublik Deutschland - Die Programme 1952-1990*, München, Wilhelm Finck – Verlag, 1994, pp. 113-141.

GEBAUER, Gunter, «Die Bundesliga», in FRANÇOIS, Étienne, SCHULZE, Hagen, *Deutsche Erinnerungsorte II*, München, Beck, 2001, pp. 450-465.

GLEICH, Uli, «Populäre Unterhaltungsformate im Fernsehen und ihre Bedeutung für die Zuschauer», in *Media Perspektiven*, Nr. 10, 2001, pp. 524-531.

HACKFORTH, Josef, «Programmliches Zugpferd und technischer Wegbereiter? – Sportübertragungen im Fernsehen vor dem offiziellen Beginn des Deutschen Fernsehens am 25. Dezember 1952», in *Studienkreis Rundfunk und Geschichte*, 1/1978.

HOLZ, Peter, HOLZ, Helga, «Bildschirmsport als Mythos – das Aktuelle Sportstudio», in DIGEL Helmut (Hrsg.), *Sport und Berichterstattung*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1983, pp. 135-147.

JOHN, Michael, «Fußballsport und nationale Identität.Versuch einer historischen Skizze», *Historicum. Zitschrift für Geschichte*, n°59, Winter 1998-1999, pp. 26-33.

KLOSE, Andreas, «Fernsehfußball – Ein mediales Kunstprodukt verändert die Wirklichkeit», in HORAK Roman, REITER, Wolfgang (Hrsg.), *Die Kanten des runden Leders – Beiträge zur europäischen Fußballkultur*, Wien, Promedia, 1991, pp. 241-248.

KRAFT, Jörn, «Stadion im Studio – Das Aktuelle Sportstudio des ZDF», in *medium*, 5/1973, Mai 1973, pp. 8-10.

LERG, Winfried, « Zur Entstehung des Fernsehens in Deutschland », in *Rundfunk und Fernsehen*, Heft 4, 1967, pp. 349-375.

MICHEL, Rudi, «Besser als die Wirklichkeit – Das Fernsehen und der Fußball», in GLOEDE, Walter, NESSLINGER, Hans-Joachim (Hrsg.), *Fußballweltmeisterschaft*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1982, pp; 209-226.

MICHELS, Anke, «Metaphern in französischen Fußballreportagen», *Metaphorik.de*, n°02/2002 (<http://www.Metaphoric.de/02/michels/htm>).

MIKOS, Lothar, «Unterhaltung pur – Kulturelle Aspekte von Fußball und Fernsehen», in *medium*, 6/1982, Juni 1982, pp. 18-21.

MÜLLER, Jochen, «Nationale Verhaltensweisen : Fußball in deutschen und französischen Printmedien», *Französisch heute*, n°2, 2001, pp. 196-211.

RUF, Wolfgang, «Spiel mir das Lied vom Tor...Fußball und Fernsehen als Siamesische Zwillinge», in *medium*, 6/1974, Juni 1974, pp. 13-15.

SCHEU, Hans-Rheinhard, «Fußball und Fernsehen, Vom Wettlauf um den Wandel der Wirklichkeit im Sport», in TEGELBECKERS, W. Ludwig, MILLES, Dietrich (Hrsg.), *Quo vadis, Fußball? Vom Spielprozeß zum Marktprodukt*, Göttingen, Verlag Die Werkstatt, 2000, pp. 28-41.

SEIFART, Horst, «Sport im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit. Sportreportage braucht eine eigene Dramaturgie», in *medium*, 6/1974, Juni 1974, pp. 8-12.

SEIFART, Horst, «Die Dramaturgie einer Sportsendung», in HOFFMANN-RIEM, Wolfgang (Hrsg.), *Neue Medienstrukturen – neue Sportberichterstattung?*, (Symposien des Hans-Bredow-Instituts; 9), Baden Baden, Nomos, 1988, pp. 130-136.

SEITZ, Norbert, «Von Bern bis Los Angeles. Die politische Geschichte der Fußball-Weltmeisterschaft», *Aus Politik und Zeitgeschichte, Beilage zur Wochenzeitung "Das Parlament"*, 44. Jg., 17/06/1994, pp. 3-12.

VON HOFFMANN, Alexander, «Zwischen Faszination und Langeweile – Sport in den Massenmedien», in LINDNER, Rolf (Hrsg.), *Der Satz "Der Ball ist rund" hat eine gewisse philosophische Tiefe. Sport, Kultur, Zivilisation*, Berlin, Transit, 1983.

VOELZKOW, Helmut, « 'Iterative Experteninterviews' : Forschungspraktische Erfahrungen mit einem Erhebungsinstrument », in BRINKMANN, Christian u. a. (Hrsg.), *Experteninterviews in der Arbeitsmarktforschung*, Nürnberg, Beit AB 191, 1995

WOLF, Hans-Joachim, «Sport in den Neuen Medien, Versuch eines Überblicks», in HACKFORTH, Josef (Hrsg.), *Sportmedien & Mediensport. Wirkungen – Nutzung – Inhalte der Sportberichterstattung*, Berlin, Vistas, 1987.

WAHL, Alfred, «Fußball und Nation in Frankreich und Deutschland», in FRANÇOIS, Étienne, SIEGRIST Hannes, VOGEL, Jakob (Hrsg.), *Nation und Emotion – Deutschland und Frankreich im Vergleich, 19. Und 20. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995, pp; 342-352.

Articles en anglais

BROWN, Adam, «European Football and the European Union : Governance, Participation and Social Cohesion – Towards a Policy Research Agenda», *Soccer and Society*, vol. 1, n°2, été 2000, pp. 129-150.

CORNER, John, «Television and British Society in the 1950s'», in CORNER, John (éd.), *Popular Television in Britain*, London, BFI, 1991, pp. 1-21.

CROLLEY, Liz, HAND, David, JEUTTER, Ralf, «National Obsessions and Identities in Football Match Reports», in BROWN Adam (éd.), *Fanatics! Power, Identity and Fandom in Football*, London, Routledge, 1998, pp. 173-185.

CROLLEY, Liz, HAND, David, JEUTTER, Ralf, «Playing the Identity Card : Stereotypes in European Football», *Soccer and Society*, vol. 1, n°2, été 2000, pp. 107-128.

DUKE, Vik, «The Sociology of Football : a Research Agenda for the 1990s», *Sociological Review*, vol. 3, août 1991, pp. 627-645.

FAURE, Jean-Michel, «Forging a French Fighting Spirit : The Nation, Sport, Violence and War» in MANGAN James A. (éd.), *Tribal Identities : Nationalism, Europe, Sport*, London, Frank Cass, 1996, pp. 75-93.

GARCIA, Borja, «UEFA and the European Union : From Confrontation to Co-operation?», *Journal of Contemporary European Research*, vol. 3, n°3, 2007, pp. 202-203.

GIULIANOTTI, Richard, «Soccer goes global», *Foreign Policy*, n°131, juillet-août 2002, pp. 82-83.

HOLT, Richard, «Sport, the French, and the Third Republic», *Modern and Contemporary France*, vol. 6 (3), 1998, pp. 289-299.

KRÄMER, Willi, «Creating a Contrasting Sports Programme», *EBU-Review* n° 110 B, 1968.

LONG, Bronson, «Saarlanders into Germans: the role of football in the formation of national identity in post-war Europe», *Football Studies*, Brisbane (Australia), 9, (2006), 2, pp. 52-62.

MANNING WHITE, David, «The Gate Keeper : A Case Study in the Selection of News», in *Journalism Quarterly* n°27, 1950.

MARKS, John, The «National Team and National Identity» in DAUNCEY Hugh, HARE Geoff (éds.), *France and the 1998 World Cup*, London, Frank Cass, 1999, pp. 41-57.

PARRISH, Richard, "The Politics of Sport Regulation in the European Union", *Journal of European Public Policy*, vol. 10 (2), 2003, pp. 246-262.

Zusammenfassung in deutscher Sprache

Einführung

Ab der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts wurde die Identitätsbildung der europäischen Nationen maßgeblich durch mehrere Paradigmenwechsel bestimmt: Die Beschleunigung des Informationsaustausches, das Aufkommen der Massenmedien und die Verbesserung der Verkehrswege und -mittel.¹ Das Verhältnis der Menschen zur Ferne und zum „anderen Ort“ veränderte sich erheblich mit den Fortschritten bei den Transportmitteln und im Fernmeldewesen. Über die gestiegene geographische Mobilität hinaus erlaubten technologische Erfindungen einem wachsenden Teil der europäischen Bevölkerung die Teilnahme an wichtigen Ereignissen.

In ihrer Zeit hatten Presse, Radio und Kino schon unwiderruflich die Wahrnehmung der Welt und der Dinge, des Anderen und von sich selbst von vielen geändert. Da sie oft als Konkurrenten in das Rennen um die Informationssammlung gestartet waren, mußten sich die Medien einer fortschrittlichen Wirklichkeit anpassen, um die Gunst eines verschiedenartigen, schwankenden, auf Neuigkeiten fixierten Publikums zu erobern und beizubehalten. Schon in den ersten Jahren des 20. Jahrhunderts betraf dieser Prozess auch die sportlichen Ereignisse in der Berichterstattung. Diese Ereignisse wurden früh als besondere Identitätsträger auf nationaler oder lokaler Ebene angesehen. Dann kam das Fernsehen, das, um seinen vollen Platz einzunehmen, zwangsläufig die anderen Medien in seinen Schatten stellen sollte, eben weil es zwei Sinne in Anspruch nimmt und, wie das Radio, seine Faszination von der «Magie der Direktübertragung» bezieht.

Im Laufe der 1930er Jahre waren die Möglichkeiten des Fernsehens oft noch durch den dürftigen Anschein der Bilder und der anfälligen Übertragung verschleiert. Dennoch bekam es auch schon als Prototyp eine Werbung, die anlässlich von sportlichen Großereignissen besonders auffiel. Dies war der Fall der «Fernsehtuben», die während der Olympiade 1936 in Berlin und Potsdam eingerichtet wurden und deren Betrieb erst unter den Bombardierungen von 1944 endete. In den Augen mancher Beobachter gelten die «Fernsehtuben» aufgrund der geringen Anzahl an registrierten Geräten und Sendestunden sowie der Dürftigkeit der Bildqualität kaum als wirklich öffentliches Fernsehen. Aber für das kollektive Gedächtnis der Deutschen zählte dieses erste Experiment als Vorläufer für spätere Versuche. Natürlich hatte es auf keinen Fall dieselbe Wirkung auf Eliten und Massen wie die von Leni Riefenstahl

¹ Cf. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales, Europe XVIIIème – XIXème siècle*, Paris, Le Seuil, 2001, v. a. Teil 3 « Culture de masse », pp. 229-284.

unternommene Verfilmung der Olympiade von 1936. Als diese 1938 in den Kinos anlief wurde sie vom Publikum wie von der (internationalen) Kritik gleichermaßen enthusiastisch aufgenommen. Das Diptychon *Olympia 1. Teil Fest der Völker* und *Olympia 2. Teil Fest der Schönheit* wurde zu einem der prominentesten Anhaltspunkte in der Geschichte des Dokumentarfilmes im Bereich des Sports. Auf dieselben Mitteln zurückgreifend wie dieses ästhetische Manifest der Nazi-Propaganda, das ihr Film *Triumph des Willens* (1936) darstellt, lieferte es ein Prachtexempel der politischen Instrumentalisierung der Verfilmung eines Sportspektakels. Diese wird danach für alle Regierungen und vor allem für die totalitären Regime zur Versuchung werden. Ab 1950 hatte das Fernsehbild eine Qualität erreicht, die es ihr erlaubte, den Platz des Radios als Nummer eins unter den Massenmedien in Sachen Direktübertragung streitig zu machen. Darüberhinaus wurde das Fernsehbild progressiv zu einer zusätzlichen gemeinsamen Referenz, die der Sportjournalist gezwungenermaßen mit seiner Leserschaft zu teilen hatte. Von da an mußte der Sportjournalist wenigstens im Falle von Großereignissen davon ausgehen, daß er für ein Publikum schreiben würde, das auch wenn es keinen besonders geschulten Blick hatte, meistens davon überzeugt war, auf dem Bildschirm das Wesentliche gesehen zu haben. Dieses Dabeisein wurde auch dann noch möglich als die meisten das Fernseh-Spektakel in ihrem Privatwohnsitz wahrnahmen. Das Eindringen des Fernsehens in die Haushalte verursachte eine bis dahin selten gesehene Vermischung der privaten und öffentlichen Sphären. Vielmehr als das Radio verursachte es rasche Veränderungen im Lebensstil, in den Verbrauchsgewohnheiten und im üblichen Tagesablauf vieler europäischer Familien. Für die politischen Entscheidungsträger aller Länder, seien sie Demokraten oder Vertreter diktatorischer Regime, stellte die Kontrolle des Fernsehens und die Regulierung seines Marktes immer eine vorrangige Frage dar.

Der Medialisierung der Welt entsprach gleichzeitig ihrer Sportisierung, so dass einige sogar von einer «*weltweiten SporTiVisierung*» sprechen.¹ Die Sportisierung ist der historische Prozess, welcher von den alten überlieferten Formen der Spiele zur Definierung der modernen Sportarten führt. Dieser Prozess setzt die Aufhebung der sozialen Unterschiede zugunsten der Chancengleichheit, die Definierung spezifisch dem Sport gewidmeten Raum und Zeit, die Standardisierung der Regeln, die Minderung der Gewalt und die Vorschrift einer Ethik der Rechtschaffenheit (Respekt des Regelwerks, Freude am Spiel, angenehme Aufregung).²

¹ Cf. DEMORGON, Jacques, « Le spectacle des sports, c'est bien plus qu'on ne pense ! La sporTiVisation mondiale », in *Communication* n° 67, 1998, « Le spectacle du sport », pp. 117-134.

² Demorgon spielt auf das von Norbert Elias entwickelte Konzept der « Sportisierung » an. Cf. ELIAS, Norbert, DUNING, Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

Von dem anfänglichen Mißtrauen bis zum auffälligen Zusammenwirken ab den 1980er Jahren nahm die Beziehung von Fußball und Fernsehen im Laufe der Zeit viele verschiedene Formen an.¹ Die ursprüngliche Annäherung dieser zwei massiven gesellschaftlichen Phänomene bildet ein entscheidende Phase der Errichtung des «*großen Stadions*», wo die Fußballspiele stattfinden, die sich zu «Medienereignissen» entwickeln können.² Seit den 1950er Jahren hat sich dieses Bündnis schrittweise durch eine noch expandierende Masse von Fernsehbildern dieser Sportart verwirklicht. Diese haben nicht nur die europäische Medienlandschaft überflutet, sondern auch die Mehrheit der Länder dieser Welt, unabhängig von ihrem wirtschaftlichen Entwicklungsstand. Fußballspiele sind für einen wachsenden Teil der Bevölkerung als Gesprächsthema ebenso banal geworden wie der Wetterbericht. Von der Stammtischfloskel bis zur Dissertation, von der einfältigen Apologie eines universalistischen Mottos wie «*C'est beau un monde qui joue !*» (France 1998) oder «*Zu Gast bei Freunden*» (Germany 2006) bis zur Betonung einer gelehrten und auf freudianisch-marxistischen Prämissen gründenden Feststellung, die Fernsehen und Fußball als Instrumente im Dienste einer «*opiatischen Dominierung*» der Massen anprangert,³ nährt der Fernseh-Fußball inzwischen sehr diverse Reden. Auch wenn etliche darunter parteiisch sind oder die Karikatur nicht vermeiden, so liefern sie doch, jede auf ihre Art erleuchtende Zeugnisse gesellschaftlicher Entwicklung.

Der Beobachter, der die Faktoren untersucht, welche die Prämissen, die Anfänge und die erhebliche Entwicklung des Phänomens vor allem ab Mitte der 1950er Jahre prägen, liefert dafür oft zwei Erklärungen. Diese können nicht vollkommen sein, dennoch muss man ihnen einen einleuchtenden Charakter zuschreiben: Fußball genießt den Ruf eine einfache Sportart zu sein und seit der Inbetriebnahme der Fernmelde-Satelliten ist das Fernsehen ein weltweites Kommunikationsmedium.

Dennoch gebietet die Vorsicht, dass man den Glauben an die wesentliche Einfachheit des Spiels hinterfragt.⁴ Da Fernsehbilder im Kontext einer Epoche entstehen, erzählen und spiegeln sie diese auf direkte oder eher implizite Weise wieder. Dies gilt auch für den Fußball

¹ Cf. LOY, John W., Mc PHERSON, Barry, KENYON, Gerald (éds), *Sport and Social Systems*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1978, p. 304.

² Der Begriff des «*großen Stadions*» wird von Paul Yonnet in Kontrast mit dem «*kleinen Stadion*», demjenigen des Amateursports und des nahen Spektakels definiert, cf. YONNET, Paul, «*Composants de l'identité, mécanismes de l'identification*», in DE WAELE, Jean-Michel, HUSTING, Alexandre, *Football et identités*, Bruxelles, Édition de l'Université de Bruxelles, 2008, pp. 19-20.

³ Cf. VASSORT, Patrick, *Football et politique, sociologie d'une domination*, Paris, L'Harmattan, 2005, v.a. Kap. 5 «*Compétition et spectacularisation : une domination opiacée*», pp. 153-230.

⁴ Cf. FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles, *Le football professionnel à la française*, Paris, PUF, 1999, pp. 7-10.

im Fernsehen, dessen Bilder viel mehr zeigen als das sportliche Aufeinandertreffen zweier Gruppen von 22 Spielern unter der Kontrolle eines Schiedrichters, der für die Einhaltung eines Regelwerkes, welches die Eingrenzung der Gewalt während des Spiels gewährleisten soll. Wenn dieses Spiel schon seit langem aufgrund seines Impaktes auf den öffentlichen Raum und die öffentlichen Finanzen (Verkehr, Einrichtungen und Massensport) Politik und Verwaltung in Anspruch nahm, so wurde seine Fernsehübertragung rasch zur technologischen Herausforderung und zur wirtschaftlichen Chance. Logischerweise erhöhte sie zunächst die «politische» Bedeutung des Fußballsportes, indem sie seine Anhänger vermehrte. Ziemlich früh wurde der Fußball im Fernsehen sowie das lebendige Spektakel in der Sportarena, Träger von Vorstellungen und Symbolen unvermeidlich ein bemerkenswerter Identifizierungsfaktor, ja sogar «*die einzige gesellschaftliche Tätigkeit, zumindest in Europa, Südamerika oder Afrika, die manchmal ein ganzes Volk in einer selben Leidenschaft versammeln kann*».¹

Angesichts der oft unklaren, verwirrenden und wechselnden Entwicklungen, welche den Fußball im Fernsehen im Laufe der Zeit betreffen, wurde oft das Urteil der Öffentlichkeit gesucht. Deren Meinung steht oft noch unter dem Einfluß der Printmedien, deren Rückgang vor dem Fernsehen von Pierre Bourdieu beschrieben wurde.² Für die Akteure im Feld der Medien, egal ob Druck, Radio oder Fernsehen, ist der Fußball vor allem ein Mittel ihren eigenen Markt zu entwickeln und ihre Position zu festigen. Darüberhinaus zielt ihr Tun und Schaffen der Befriedigung einer archaischen menschlichen Sehnsucht: Dem Verlangen nach Narration.³ Erzählungen sowie Fernsehübertragungen stillen grundsätzlich diese Neugierde. Obwohl sie sicherlich auch einen wesentlichen Teil des «*großen Stadions*» bildet, muß die Sportpresse viel eher als der Fernsehkommentar die durch visuelle und auditive Teilnahme am Fußball-Spektakel ausgelöste Emotion durch einen «*intellektuellen Filter*» schleusen. Oft wird letztere als simpel und oberflächlich abgestempelt, dennoch darf festgehalten werden, dass er zumindest die Zwänge der Sprache und der Redaktion berücksichtigen muß. Schließlich und darin wurzelt unser besonderes Interesse für die Sportpresse: Sie unternimmt oft die erste historische Kontextualisierung des komplexen sozialen Faktums, das ein vom Fernsehen übertragenes Fußballspiel bildet.⁴

¹ Cf. EHRENBURG, Alain, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, p. 26.

² Cf. BOURDIEU, Pierre, *Sur la télévision*, Paris, Raisons d'agir, 1996, pp. 44-55.

³ Cf. ANDREFF, Wladimir, « L'athlète et le marché », in *Sport et télévision*, Valence, CRAC, 1993, pp. 54-55.

⁴ Cf. entre autres, CROLLEY, Liz, HAND, David, *Football and European Identity. Historical Narratives through the Press*, London, New York, Routledge, 2006.

1) Eine Forschung mit wachsender Legitimität

Wenn man eine elementare Untersuchung der allgemeinen Websites wie SUDOC (Système Universitaire de Documentation), FCT (Fichier Central des Thèses) und auf deutscher Seite DISSONLINE durchführt, wenn man die themenbezogenen Websites des BISP (Bundesinstitut für Sportwissenschaften) oder des französischen Pendant INSEP (Institut National du Sport et de l'Éducation Physique) untersucht, fällt ein klarer Trend auf: Die Anzahl der akademischen Arbeiten, welche eine der «*vielfachen Realitäten des Fußballs*»¹ behandeln, ist nach der wirtschaftlichen Liberalisierung des Fernsehens in den 1980er Jahren und die Verabschiedung des «Bosman Urteils» (CJCE 1995) erheblich gestiegen. Die spektakuläre Erhöhung der Übertragungsrechte erweckte neues Interesse in den Wirtschaftsfakultäten und Handelshochschulen. Die *Lex Bosman* ermutigte auch etliche Juristen dazu, im Rahmen ihrer Dissertation einem durch ständige Entwicklungen gekennzeichnetem Forschungsfeld im Rahmen des Europarechtes zu untersuchen. Dabei waren Professionalisierung, Urheberrechte, internationale Spielermigrationen, Veränderungen der Klubsatzungen sowie Beziehungen zwischen (inter-)nationalen Verbänden und Europäischer Union besonders beliebte Themen. Auch das Phänomen des Hooliganismus, das lange zu Unrecht nur mit den durch wirtschaftlichen Untergang betroffenen englischen Städten in Verbindung gebracht wurde, beanspruchte die Aufmerksamkeit der Soziologen in einer wachsenden Anzahl von Ländern.² Dennoch blieb die Fernsehübertragung des Fußballs auch trotz dieses unverkennbaren Trends lange ein selten von Historikern behandeltes Thema. Dafür gibt es zunächst eine erste eindeutige, wenn auch nicht erschöpfende Erklärung. Das Fernsehen wurde zwar in wenigen Jahren das wichtigste Medium, «*Spiegel und Motor dieser (öffentlichen) Meinung*», deren Umrisse jeder besser erkennen möchte, um die gesellschaftlichen Entwicklungen frühzeitig zu identifizieren, aber die Schwierigkeit sein «*breites unsichtbares Publikum*» aufgrund vertrauenswürdiger Daten zu erfassen, blieb eine oft erwähnte Begründung, um das relativ späte Interesse der Historiker an diesem «*Erinnerungsort*» zu erklären.³ Sehr lange haftete dem Forschungsobjekt «Fußball im Fernsehen» der Hauch der Trivialität an, weil es ein Archetypus eines Massenkulturproduktes war.

¹ Cf. WAHL, Alfred, *Les Archives du football*, Paris, Gallimard/Julliard, 1989, p. 15.

² Cf. BODIN, Dominique, ROBÈNE, Luc, HÉAS, Stéphane, *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 2004.

³ Cf. VEYRAT-MASSON, Isabelle, « Le regard des historiens », in JEANNENEY, Jean-Noël, *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette, 2001 (réédition remise à jour), pp. 628-632.

In der Bundesrepublik Deutschland verlieh das «Wunder von Bern» dem Fußball einen bedeutenderen sozialen Stellenwert und einen höheren Rang als derjenige, der in Frankreich sein Los ausmachte. Die symbolische Kraft des unerwarteten Sieges von 1954, der oft als die emotionale Geburtsstunde der Bundesrepublik Deutschland angesehen wird, entging weder den ausländischen Beobachtern noch den Entscheidungsträgern, welche in der jungen Republik am Ruder waren.¹ Man mußte den WM-Sieg von 1998 abwarten, bis in Frankreich ein Fernsehereignis eine vergleichbare Anzahl von Kommentaren und Publikationen auslöste. Er wurde erreicht, ohne daß für das gegen Deutschland in Sevilla 1982 verlorene Halbfinale eine Revanche errungen werden konnte, was mit Sicherheit noch zur einer Publikationsflut beigetragen hätte.

Dennoch mußten wir, ähnlich wie es Fabio Chisari im Falle Englands feststellte, durch wiederholtes Recherchieren in den französischen und deutschen Bibliothekskatalogen bestätigen, daß die Anzahl wissenschaftlicher Arbeiten, die dem Fußball im Fernsehen gewidmet sind, begrenzt bleibt. Wenn man die historiographische Dimension den Suchkriterien hinzufügt, sind die Referenzwerke schwach vertreten. Diese Tatsache unterstreicht gleichzeitig die Schwierigkeit des Unternehmens und seine Interesse.

2) Quellen

Die Schwierigkeit an manche Primärquellen (Verbandsarchiv) zu gelangen sowie der lückenhafte Zustand mancher Archivfonds der französischen und deutschen öffentlichen Fernsehanstalten bildeten eine Hürde, die es konzeptuell und methodologisch zu überwinden galt.² Die Quellen, welche quantitative Daten liefern konnten, waren verschieden. So findet man auf deutscher Seite kein Pendant für «Hyper Media», die Suchmaschine des INA-Archivs. Dadurch mußten wir die quantitativen Daten in beiden Ländern mit verschiedenen Methoden ergattern. Diese Art von Schwierigkeiten führte Fabio Chisari dazu, sein ursprüngliches Vorhaben eine vergleichende Studie der sich entwickelnden Beziehungen zwischen Fernsehen- und Fußball aufzugeben. Die Fragestellungen, die er vor seiner

¹ Cf. WAHL, Alfred, « Le football un nouveau territoire de l'historien », in *Vingtième Siècle, Revue d'histoire* n°26, 1990, pp. 127-132.

¹ Cf. parmi beaucoup d'autres : FABERT, Pierre, «Achtung ! », *Le Monde*, 02/07/1954, p. 3.

SCHULZE-MARMELING, Dietrich (éd.), *Die Geschichte der Fußball-Nationalmannschaft*, Göttingen, Die Werkstatt, 2004, pp. 140-147.

PFEIL, Ulrich, «Le «Mythe de Berne» de 1954 et la société allemande d'après-guerre», in *Documents* 02/1998, pp. 51-55.

BRÜGGEMEIER, Franz-Josef, *Zurück auf dem Platz: Deutschland und die Fußball-Weltmeisterschaft 1954*, Stuttgart: Deutsche Verlagsanstalt, 2004.

² Zu den Verhandlungen mit dem französischen Fußballverband gab es im Centre d'Archives Contemporaines oder im Institut National de l'Audiovisuel keine sichtbaren Originaldokumente.

Forschung im Archiv des BBC erwähnte und die Kategorisierungen, die er dann unternahm, entsprechen einem Anteil unseren eigenen Überlegungen.¹ Einleuchtend wäre auf französischer Seite die Tatsache, dass eine von Wladimir Andreff und Jean-François Nys mit der offiziellen Unterstützung des nationalen olympischen Komitees (CNOSF – *Comité National Olympique su Sport Français*) durchgeführten Studie auf die Erwähnung von Presseartikel begrenzt war, um die (wirtschaftlichen) Beziehungen zwischen Sport und Fernsehen darzustellen.²

Da wir gezwungenermaßen auf die Untersuchungen von Verbandsarchiven, von öffentlichen oder privaten Archiven, welche eine Entwicklungsstrategie oder das Entstehen einer Verhandlungskultur dokumentieren verzichten mußten, sahen wir uns gezwungen die Methode der Sekundäranalyse verstärkt anzuwenden. Wir sind uns der grundsätzlichen Schwächen einer solchen Vorgehensweise bewußt. Deswegen haben wir versucht, die Fehlerquote durch eine so breit wie möglich angelegte Datenaufnahme einzudämmen. Um unsere, die ersten sechzehn Jahre des Fußballs im Fernsehen in Frankreich und Deutschland, betreffende Studie zu gestalten, haben wir das gesammelte Material nach bewährtem traditionellem Muster in vier Kategorien eingeteilt: Produktion, Sendung, Werbung, Rezeption.³ Die vier genannten Kategorien entsprechen oft den verschiedenen bekannten Klauseln der Abkommen, die zwischen den Fußballverbänden und den Fernsehanstalten verabschiedet wurden. Wir haben unsere Aufmerksamkeit prioritär auf die veröffentlichten Quellen gelenkt, das heißt den Presseartikeln, die vor allem in der Sportpresse erschienen, und die Fernsehberichterstattung des Fußballs zum Thema hatten.

Diese Artikel erwähnten oft die laufenden Verhandlungen und beschränkten sich nicht auf die Bekanntgabe der Ergebnisse. Tatsächlich kommentierten sie oft deren Verlauf und stellten diesen in den Kontext der allgemeinen gesellschaftlichen Entwicklungen. Die Sportpresse richtete sich an ein interessiertes Publikum und übernahm oft die Rolle des Vermittlers, um Vorschläge zu unterbreiten, die vor allem dazu führen sollten, das der oft als Skandal empfundene Mangel an Direktübertragungen keinen ständigen Charakter annahm.

In einem einführenden Teil werden wir die Autoren erwähnen, deren Forschungsarbeiten unsere Überlegungen entschieden prägten. Unsere Auffassung ist durch die Überzeugung

¹ CHISARI, Fabio, *op.cit.*, 2007, p. 6. Die Mehrheit dieser Publikationen wurde von Journalisten oder Sportsoziologen veröffentlicht.

² ANDREFF, Wladimir, NYS, Jean-François, *Le Sport et la télévision, Relations économiques : pluralité d'intérêts et sources d'ambiguïtés*, Paris, Dalloz, 1987. Bibliographie und Fußnoten erwähnen nur Presseartikel, Sekundärliteratur und Meinungsumfragen.

³ Cf. BOURDON, Jérôme, « L'écrit et l'image. Plaidoyer pour l'écrit », *Dossier de l'audiovisuel* n°70, nov.-déc. 1996, pp. 4-7.

gekennzeichnet, dass (Sport-) Journalisten weder ausschließlich Knechte noch Verfechter von politischen oder wirtschaftlichen Interessen sein können, die ständig in Versuchung geraten, das Sport-Spektakel zu instrumentalisieren. Wir sind uns bewußt, dass sie oft Privatinteressen vertreten und ihre Meinung, um Pierre Bourdieus Terminologie zu verwenden, oft wegen den Mechanismen und Vorstellungen ihres Feldes voreingenommen ist. Dennoch glauben wir, dass sie mitunter Ideen verbreiten, die eine eigene Mentalität ausdrücken sowie den im Publikum vorhandenen Meinungen oft ein Sprachrohr verleihen. Dieses Publikum können sie nicht lange in die Irre führen, wenn sie den Rückgang ihrer Leserschaft vermeiden wollen.

Obwohl im Deutschen Rundfunkarchiv oder im INA keine kommerziellen Dokumente oder Privatarchive der Journalisten sichtbar sind, bieten diese Anstalten doch ein wertvolles Angebot an Dokumenten, wenn man die Entwicklung des Fußballs im Fernsehen untersuchen möchte.

Ohne systematisch die zahlreichen hagiographischen Veröffentlichungen zum Thema «Fußball» in unsere Bibliographie aufzunehmen, haben wir auch in solchen Büchern und Broschüren aus der untersuchten Epoche, die in der Deutschen Nationalbibliothek in Frankfurt oder in der *Bibliothèque Nationale de France* zugänglich waren, nachgeschlagen. Oft lieferte diese Art von Literatur Beleuchtungen zur Karriere einer Persönlichkeit, die in Bezug zu unserem Thema steht. Ferner bekamen wir dadurch eine klarere Vorstellung der wichtigen Ereignisse und der chronologischen Wendepunkte, die es vorrangig zu untersuchen galt. Danach erwiesen sich die Dokumentationsabteilung der Zeitung *L'Équipe* und das Archiv der Sportzeitschrift *Der Kicker* als Orte, wo wir viel Material sammelten und erfreuliche Hilfe erhielten.

Die geführten Interviews haben sich in unterschiedlicher Weise als fruchtbar erwiesen. In den Gesprächen mit Raymond Kopa und Uwe Seeler, zwei der besten Fußballspieler der untersuchten Epoche konnten wir vor allem einschätzen, wie sehr das Fernsehen diesen Spielvirtuosen einen dauerhaften nationalen Ruhm verlieh. Aber es sind sicher die Unterhaltungen mit Journalisten, die sich am ergiebigsten erwiesen. Insgesamt stellte sich heraus, dass der Beitrag dieser Experteninterviews doch sehr von den heutigen Bindungen, welche die jeweiligen Persönlichkeiten eventuell immer noch mit ihrer ursprünglichen Berufswelt unterhalten, abhing. Etliche Fernseh- und Presseleute, die noch aktiv mitmischen, haben in der Regel auf unsere schriftlichen Anfragen nicht einmal geantwortet.

3) Problematik und Einteilung der Arbeit

Unsere Studie setzt sich zum Ziel eine Zeit von sechzehn Jahren zu untersuchen. Dabei wird ein besonderer Aspekt der Geschichte des Mediensports hervorgehoben: Die Rezeption des Angebotes des Fußballs im Fernsehen während der ersten Phase der Errichtung des « *großen Stadions* ». Dabei soll der Beitrag dieses Programmangebotes zur Bestätigung des Fußballs in seiner Rolle als Träger nationaler und europäischer Identität besondere Aufmerksamkeit geschenkt werden. Da der Fußball mit Gebräuchen der populären Kultur verbunden ist, die etliche außersportliche Referenzen aufweisen, läßt er eine große Anzahl verschiedener Interpretationen zu und bietet eine klare sowie treue « *Projektionsfläche* » für unterschiedliche Deutungsmöglichkeiten.¹ Seine Verwandlung in ein Fernseh-Spektakel inspirierte gezwungenermaßen (Sport-)Journalisten. Zwei Hauptgründe trieben sie dazu, dem Fußball im Fernsehen ihre Aufmerksamkeit zu schenken: Da war zuerst dessen Beitrag zur immer wieder erneuten Konstruktion der kollektiven Identität und dann kam auch noch dessen Impact auf das besondere Gebiet des Mediensports. Trotz aller Gemeinsamkeiten, die auf dem Wesen des Spiels, den Eigenschaften des Mediums oder auf dem Kalender der internationalen Wettbewerbe fundieren, läßt eine vergleichende Analyse der Entwicklung in Deutschland und Frankreich verschiedene national geprägte Eigenschaften des Angebotes vom Fußball im Fernsehen erkennen. In diesem Sinne bilden sie über den Anschein der Trivialität hinaus einen Anhaltspunkt, um diverse Prinzipien und Kräfte, die im nationalen sowie internationalen Felde des Sports und der Medien am Werke sind, zu untersuchen. Schließlich muß man sich fragen wie über Fußball im Fernsehen und dessen Rezeption durch die Presse sich die Zugehörigkeit zu einer Gemeinschaft, zu einem Volk oder zu einer bestimmten, in ihrer Geschichte, ihrer Vergangenheit, ihrer Gegenwart eingebetteten Gesellschaft ausdrückt.² Unser Interesse galt vorrangig der Sportpresse und den Fernseh-Programm-Zeitschriften, weil sie durch das Phänomen grundsätzlich betroffen waren. Die Analyse ihrer Darstellung der Beziehungen zwischen Fußball und Fernsehen, der angebotenen Sendungsinhalte und der Ritualisierung der Wahrnehmung des Fußball-Spektakels bildet einen wesentlichen Punkt unseres Vorhabens. Diese Meinungen waren generell fachmännisch angelegt, wenn sie von Angehörigen der Berufsbranche stammten und eventuell naiver, wenn sie von Lesern verfasst wurden. Sie bilden berufliche und laienhafte Theorien über die Fernsehübertragung des

¹ Cf. PYTA, Wolfram, « Football et identité en Allemagne », in PFEIL, Ulrich, *Football et identité en France et en Allemagne*, Villeneuve d'Asq, Presse universitaires du Septentrion, 2010, p. 25. Wolfram Pytas Behauptung stützt sich auf folgenden Artikel : KNOCH, Habbo, « Gemeinschaft auf Zeit : Fußball und die Transformation des Nationalen in Deutschland und England », in Zentrum für Europa- und Nordamerika-Studien (éd.), *Fußballwelten. Zum Verhältnis von Sport, Politik, Ökonomie und Gesellschaft*, Opladen, 2002, p. 117-153.

² Cf. YONNET, Paul, *op. cit.*, 2008, p. 28.

Fußballs, die je nachdem eine anhaltende Gültigkeit hatten oder früh durch die technologische Entwicklung, die Veränderung des institutionellen Umfeldes, der geltenden Regelungen oder das Erscheinen neuer Wettbewerbe an Bedeutung verloren. So gilt es auch eine eventuell auf beiden Seiten des Rheins das Aufkommen und das Bestehen einer «nationaler Kultur» in diesem Bereich hervorzuheben. Ferner werden wir untersuchen wie die Gründung der UER (*Union Européenne de Radiodiffusion*) und diejenige der UEFA (*Union Européenne de Football Association*) und ihrer Wettbewerbe sozusagen zur Schaffung sowie zur Entwicklung eines kulturellen Raumes auf europäischer Ebene beitrugen.

Hauptsächlich aufgrund der von Direktübertragungen ausgehenden Faszination spielte das Fernsehen sehr schnell eine besondere Rolle und dann die Hauptrolle in der Berichterstattung von internationalen sportlichen Großereignissen. Diese dienten am ehesten der Veranschaulichung nationaler Zugehörigkeit.¹ Dabei handelt es sich in unserem Fall vor allem um die Fußball-Weltmeisterschaft. Später kamen auch noch die europäischen Vereinswettbewerbe sowie die Europameisterschaft hinzu. Obwohl sie am Anfang des untersuchten chronologischen Abschnittes eine geringere Sichtbarkeit genossen, wurden diese Ereignisse durch das breite Publikum nie als banal empfunden. Daneben werden wir die alltägliche Dimension des Fußball im Fernsehen nicht vernachlässigen. Sie wird hauptsächlich durch die Berichterstattung der Spiele der Oberliga, später der Bundesliga auf deutscher Seite und der *1ère Division* in Frankreich gebildet. Die Fernsehberichterstattung der *Coupe de France* sowie des DFB-Pokals, der zwei Wettbewerbe, die in beiden Ländern Amateurvereine und Elite zusammenbrachten, gilt es eine besondere Achtung zu schenken. Denn sie stellten lange eine spezifische Beziehung zum nationalen Landesgebiet dar. Meisterschaft und Pokal bilden die Szene, auf welcher sich die regionalen Rivalitäten am deutlichsten ausdrückten. Sie bilden auch den nationalen Markt, der von den Fußballbehörden im Zusammenwirken mit der öffentlichen Hand verwaltet wird. Die Sichtbarkeit des Vereinsfußballs zählte lange mit derjenigen der Nationalmannschaften zu einer ständigen Forderung der Fernsehzuschauer, die auch Steuerzahler und Wähler waren. Ligaspiele wurden ebenso wie Länderspiele als ein nationales Erbgut angesehen. Es dauerte fast ein Jahrzehnt, bis ihre immer seltener gewordene Anwesenheit in der Form von Direktübertragungen im Fernsehangebot akzeptiert wurde. Das regionale Fernsehen und der Amateur-Fußball sind nicht prioritär Objekt unserer Untersuchung, aber wir verkennen nicht die wesentliche Rolle,

¹ Cf. DAYAN, Daniel, KATZ, Elihu, *op. cit.*, 1996.
DIETSCHY, Paul, GASTAUT, Yvan, MOURLANE, Stéphane, *Histoire politique des Coupes du monde*, Paris, Vuibert, 2006, pp. 4-7.

die ihnen in der Entdeckung der Sportart sowie bei der Ritualisierung der Wahrnehmungsgebräuche des Fußballs im Fernsehen zukommen.

Den berücksichtigten Zeitrahmen betreffend galt es zuerst die vorhandenen quantitativen Daten zu sammeln, welche die Anwesenheit des Fußballs auf dem Bildschirm in Frankreich und in Deutschland in der Zeit des öffentlichen Monopols dokumentieren. Dabei wurden die Art der Programme (Direktübertragungen/Aufzeichnungen), die gewählten Themen und die zu ihrer Behandlung mobilisierten Mittel berücksichtigt. Danach soll der kritischen Rezeption durch die Presse unsere Aufmerksamkeit gelten. Denn ihre Seiten spiegeln oft auch unbewußt diesen grundsätzlichen Paradigmenwechsel wider, der dazu führte, dass sie mehr und mehr zum Torwächter («Gate Keeper») des Genußes von Fernsehprogrammen wurde.¹ Durch ihre Artikel und Glossen, die allgemein vom Fernseh-Fußball oder speziell von einer einzelnen Übertragung handeln, geben Sportjournalisten eine öffentliche Meinung wieder, deren Bildung sie gleichzeitig mehr oder weniger beeinflussen.² Gewiss bemängeln viele Beobachter die nötige Nüchternheit in ihrer Prosa. Sportjournalisten wird oft ein allzu überschwenglicher Stil vorgeworfen. Aber diese Tatsache kann nicht darüber hinwegtäuschen, daß ihre Produktion eine wesentliche Quelle für diejenige bildet, die gewisse Aspekte des kollektiven Gedächtnis untersuchen möchten.

Unsere Studie ist in vier chronologische Teile organisiert. Diese Einteilung bezieht sich vor allem auf die verschiedenen Austragungen der Fußball-WM, denn diese Turniere veranlaßten die Fernsehanstalten zu besonderen technologischen, organisatorischen und finanziellen Anstrengungen. Davor kommen wir in einem einleitenden Teil auf einige methodologische und theoretische Punkte zurück.

Dieser Teil trägt den Titel: **«Fußball im Fernsehen: Ein komplexes Forschungsobjekt. Historiographische Untersuchung eines nationalen und europäischen Identitätsträgers»**

Die Zielsetzung der in diesem Teil vorhandenen methodologischen Angaben bestand vor allem in der detaillierten Darstellung der geleisteten Anstrengungen, um unserem Unternehmen den notwendigen Wissenschaftlichkeitsgrad zu verleihen. Dabei handelt es sich hauptsächlich um eine vergleichende Untersuchung der gesammelten verfügbaren

¹ Cf. MANNING WHITE, David, «The Gate Keeper : A Case Study in the Selection of News», in *Journalism Quartely* n°27, 1950, S. 383-390.

² Auch wenn es ziemlich heikel ist, den Einfluß einer noch so bekannten Feder vom *Kicker* oder von *L'Équipe* genau einzuschätzen, muss dieser wörtlich als beachtlich angesehen werden. Dafür plädiert alleine schon die Wichtigkeit, die ihnen im Felde des Journalismus oder in akademischen Arbeiten als Informationsquellen anerkannt wird.

quantitativen Daten und ihrer Rezeption, die hauptsächlich journalistischer Art war. Dafür haben wir etwa 2000 Presseauschnitte untersucht und je nach Interesse bewertet. Das Fußball-Fernsehbild war lange ein vom Fernsehen ausgestrahltes Kinobild. Aus diesem Grunde folgt es sowohl einer modernen industriellen Logik als auch einer jahrhundertalten künstlerischen Tradition.¹ Letzteres gilt auch für die anderen Formen des Erzählens, die diese Sportart betreffen, nämlich Monographien, Zeitungen, Zeitschriften und Radiosendungen. Folglich haben wir die Vorstellung unserer Methodik hauptsächlich durch eine kurze Wiederholung einiger theoretischer Überlegungen zur Geschichte des Kinobildes und der Sportberichterstattung oder –erzählung ergänzt. Die vergleichende Studie der historischen Entwicklung von Gebräuchen, die zur populären Kultur zählen so wie die Produktion, die Wahrnehmung und die kritische Rezeption des Fußball im Fernsehen ist in einem Kontext eingebettet, der diverse bzw. ungleiche Chronologien zusammenflechtet. Daraus ergibt sich gezwungenermaßen eine Einteilung über die sich streiten läßt. Folgend möchten wir einige Gründe darstellen, die unser Vorgehen bestimmten.

In einem ersten chronologischen Teil untersuchen wir **«Die Anfangsphase von den ersten Versuche des Fernsehens bis zur "Eurovision" der WM (1950-1954)»**

Das Jahr 1950 bot sich als Anfang unseres untersuchten chronologischen Abschnitts an, aufgrund der zeitlichen Nähe diverser Ereignisse, die für unsere Studie einen grundsätzlichen Charakter aufweist. Die Wiederaufnahme des DFB als FIFA-Mitglied sollte im Weiteren Kontext in Hinblick auf die Normalisierung der Beziehungen zwischen den westlichen Alliierten und der jungen Bundesrepublik untersucht werden. Nach einem durch nationalistische und kriegerische Auseinandersetzungen geprägten Jahrhundert bildeten die Unterzeichnung des NATO-Vertrages (04/04/1949) sowie diejenige des Montanunion-Vertrages (18/04/1951), dessen Abschluss in der berühmten Rede von Robert Schuman am 9. Mai 1950 herbeigesehnt wurde, die Basis einer offiziell verwandelten Vision des früheren Feindes. Den institutionellen Rahmen des Medienmarktes betreffend war 1950 auch ein sehr wichtiges Jahr, weil anlässlich der Konferenz von Toruay (GB) die UER gegründet wurde. Mehr als vier Jahre vor der Gründung der UEFA erwähnten die zu diesem Anlaß anwesenden Teilnehmer nicht nur die bei Radioubertragungen zu treffenden Vorkehrungen, sondern auch noch ähnliche Maßnahmen, welche bei Fernsehübertragungen fällig wären. Diese Tatsache ist insofern von besonderem Interesse, weil die im UER-Archiv sichtbare Arbeitsunterlagen der

¹ Der Terminus « modern » wird hier im Sinne von Baudelaire, das heißt als Gegenpol zur Tradition, zum Beständigen, verwendet. Cf. BAUDELAIRE, Charles, *Le peintre de la vie moderne* (1863). Das Videoaufnahmegerät der Marke Ampex kam ab 1956. Dennoch wurde der 16mm-Film nur progressiv durch dieses Material ersetzt.

genannten Konferenz belegen, dass damals nur die BBC Fernsehzuschauer (93 000) unter ihrem Publikum zählte. Alle anderen Rundfunkanstalten konnten nur Hörfunkgerätebesitzer als ihre «Kunden» aufweisen. Daraus läßt sich schließen, daß es in Torquayeine gemeinsame Visionen des vorhersehbaren Fortschritts des Medium «Fernsehen» gab. Der Unterschied von Land zu Land betraf nur die diesbezügliche Wartefrist, welche stark von der nationalen politisch-wirtschaftlichen Lage abhing. Dennoch sollte festgehalten werden, dass schon bevor das Fernsehen zum Alltag einer beachtlichen Bevölkerungsgruppe gehörte, sein Erscheinen und sein Aufstieg zu einer dominierenden Position im Feld der Medien eine öffentliche Debatte auslöste. Dafür gab es zwei Hauptfaktoren. Erstens hatten Politik und Industrie dem Fernsehen diese Funktion zugeschrieben. Zweitens hatte jeder Verantwortungsträger den amerikanischen Präzedenzfall zur Kenntnis genommen und ging davon aus, dass die Entwicklung der Medien in Europa, dieselben Konturen annehmen würde.

Ein anderer wichtiger Faktor für unsere Wahl wurde durch den kalendarischen Rhythmus der Fußball-WM bestimmt. 1950 wurde die WM in Brasilien ausgetragen. Weder Deutschland noch Frankreich nahmen aus verschiedenen Gründen daran teil. Es war die erste Nachkriegs-WM. Durch die Errichtung des Maracan-Stadions geriet die Stadionarchitektur zu diesem Anlass ins Gigantische. Die geschätzte Zuschauerzahl von 200.000 Menschen, die dem Spiel Brasilien-Uruguay beigewohnt haben soll, ist heute noch ein Rekord und wird angesichts der jetzt geltenden Sicherheitsregeln wohl nicht mehr überboten werden. Der Bau des Maracana-Stadions kann man nur gänzlich verstehen, wenn man die Tatsache berücksichtigt, daß es vor der Entwicklung von «TV Globo» ab 1965 in Brasilien kein leistungsfähiges Fernsehnetz gab. Die FIFA-Verantwortlichen erfreuten sich über diesen Bau, denn der Weltverband bezog einen Großteil seines Einkommens von den Einnahmen aus der Stadion-Kasse.¹ Diese Finanzquelle wurde nur sehr progressiv durch die Übertragungsrechte übertroffen. Die WM 1950 ist auch die letzte deren Unsichtbarkeit sowie minimale Hörfunk-Behandlung beim europäischen Publikum noch keinen Frust auslöste. Wir halten fest, dass zu dieser Zeit mehrheitlich der Genuß der durch die Medien übertragenen Sportereignisse eher über das Gehör als über die visuelle Wahrnehmung erfolgte.²

¹ Cf. EISENBERG, Christiane, LANFRANCHI, Pierre, MASON, Tony, WAHL, Alfred, *FIFA 1904-2004, Le siècle du football*, Paris, Le Cherche Midi, 2004, p. 118.

² Cf. RAUCH, André, « L'oreille et l'œil sur le sport. De la radio à la télévision », in *Communications*, N°67, 1998, pp. 193-210. Die Untersuchung der angesagten deutschen und französischen Hörfunkprogramme läßt erkennen, daß aufgrund der Abwesenheit der jeweiligen Nationalmannschaften anlässlich dieser WM, nicht einmal das « Finale » Brasilien-Uruguay direkt übertragen wurde. Genausowenig gab es eine dem Turnierverlauf gewidmete Sondersendung.

Der zweite chronologische Teil unserer Dissertation ist wie folgt betitelt : «**Expandierung des nationalen Angebotes und Dauerhaftigkeit einer europäischen Landschaft im Bereich des Fernseh-Fußballs (1955-1958)**»

Im Verlauf dieses Zeitabschnittes erfuhr der Fußball als Spektakel einen Aufschwung, welchem das Fernsehen jetzt beachtlich beitrug. In Frankreich vielmehr als in der Bundesrepublik Deutschland ist das gesamte Landesgebiet dem Fernsehen immer noch nicht erschlossen. Dennoch darf man behaupten, dass das Medium damals schon eine nationale Dimension hatte. Mehrmals hatten Direktübertragungen die Strassen leergefegt, wenn man von den Fußgänger absieht, die sich vor den Schaufenstern der Elektrowarengeschäfte sammelten.¹ Innerhalb von acht Jahren hatte die Direktübertragung von zwei in Europa organisierten WM-Turnieren, diejenige des Europapokals der Landesmeister, etlicher Länderspiel, der Meisterschafts- und Pokal-Endspiele sowie gewisser Ligaspiele Geschmack und Erwartungen des Publikums erheblich verändert. Man wußte, dass fast jedes in einem UER-Mitgliedstaat organisiertes Spiel technisch übertragen werden konnte. Das Angebot im Bereich des Fernseh-Fußballs nährte jetzt immer öfters eine öffentliche Debatte über die gewinnsüchtige Spektakulisierung des Sports. Sie sollte sich in den nächsten Jahrzehnten fortsetzen und gewann mit jeder technologischen Erfindung, mit jeder gesetzlichen Veränderung neue Konturen.² In Frankreich sowie in der Bundesrepublik Deutschland fundierte der ständige Vorwurf des Zuschauerrückgangs, den die Fußball-Behörden an das Fernsehen richteten, auf keine seriöse Untersuchung der eigentlichen Beweggründe, welche die Gewohnheiten des Publikums veränderten. Die auffällige Erweiterung des Freizeitangebotes, die Verbesserung des durchschnittlichen Lebensstandards, die Ungemütlichkeit in den Stadionrängen werden oft von den Vereins- und Verbandsleiter nur ganz am Rande erwähnt. Die Direktübertragung wurde ihr «Sündenbock» und blieb es bis die Übertragungsrechte in den 1980er Jahren zur Hauptfinanzierungsquelle emporstiegen. In der Bundesrepublik unterzeichnen Fußball- und Fernseh-Verantwortungsträger am 14. Oktober 1958 einen Vertrag, der weder im Einzelfall Dissenz noch polemische Debatten in der Presse ausschließen konnte. Er schaffte aber Rahmenbedingungen für die Entwicklung einer regen Kooperation, die ab dann nie eine wirkliche Unterberechnung erfahren sollte. In Frankreich

¹ Die Seiten von *Télé-Magazine* sowie des *Kickers* bezeugen, das diese Phänomen europäisch war. Cf. « Ces visages passionnés racontent France-Brésil », *Télé-Magazine* n°141, 06/07/1958, pp. 26-27. Vergleichbare Stimmung in Deutschland, cf. « Kurz vor sieben : Volk ans Gerät ! », *Der Kicker* n°26, 30/06/1958, pp. 18-19.

² Cf. DERÈZE, Gérard, *Sport(s) et médias, Rapport réalisé à la demande de la Fondation Roi Baudoin*, Université Catholique de Louvain la Neuve, 2000, pp. 19-28.

dagegen verwendeten die Beobachter einen Großteil des Wortfeldes «Krieg», um die konfliktträchtigen Beziehungen zwischen Verband und Staatsfernsehen darzustellen.

Die WM 1958 löste zunächst einen eindeutigen Enthusiasmus in beiden Ländern aus. Das geschah teilweise aufgrund der gegenüber 1954 erhöhten Übertragungsqualität. Das anfänglich gute Abschneiden beider Nationalmannschaften war aber der Hauptfaktor in diesem Zusammenhang. Es ist nicht unwichtig, dass der Sieger, Brasilien, während des Turniers seine ganze Klasse unter Beweis stellte und unangefochten die beste Mannschaft war. Das europäische Publikum entdeckte den siebzehnjährigen Pelé, der durch seine sportlichen Leistungen und den Fernsehübertragungen im Laufe der folgenden Jahren, nicht nur als «*König des Fußballs*» angesehen, sondern auch zum «*Sportler des 20. Jahrhunderts*» gewählt wurde.¹

«Der unaufhaltsame Aufstieg des Fernseh-Fußballs von der Eurovision bis zur zeitversetzten Berichterstattung der WM in Chile (1959-1962)» bildet den dritten chronologischen Abschnitt unserer Studie.

Der fortschreitende Erwerb von Fernsehgeräten durch ständig wachsende Schichten der Bevölkerung, die Planung der zweiten Sender, die allmählich sicher gewordene technische Qualität der Übertragungen sowie die von der Eurovision veranstalteten kollektiven Anstrengungen, um der WM in Chile die bestmögliche Übertragungsbedingungen zu gewähren, bestimmten eindeutig die Definierung dieses chronologischen Abschnitts. Der Zuwachs an europäischen Wettbewerben für Vereine und Nationalmannschaften und die einsetzende Verfestigung der auf das Fernsehen bezogenen Konsum-Rituale bildeten weitere Gründe, um solchermaßen vorzugehen. Unter diesen Voraussetzungen werden wir die in Frankreich und Deutschland unterschiedliche Entwicklung der Fernsehberichterstattung im Bereich des Fußballs unterstreichen. Diesbezüglich wird unser Interesse den eventuellen Änderungen des Angebotes, der Häufigkeit der Direktübertragungen sowie der Schaffung von spezialisierten oder allgemeinen Sportsendungen und ihrer Aufmachung gelten. Wir haben auch die Artikel bezüglich der Organisation der Sportredaktionen und ihrer publizistischen Entscheidungen berücksichtigt, weil sie die Entwicklung einer «Hauskultur» innerhalb der

¹ Nach einer populären Abstimmung wurde Pelé 2001 von der FIFA als «*Spieler des 20. Jahrhunderts*» gekrönt. Zwanzig Jahre zuvor wurde er 1981 von L'Équipe als «*Sportler des 20. Jahrhunderts*» geehrt. Die Sportzeitung hatte in diesem Fall eine Wahl der verschiedenen olympischen Nationalkomitees gesammelt und ausgewertet. Die Wahl ist umso bedeutsamer, da Pelé ab dem 16. Lebensjahr immer Profi war und niemals an Olympia teilnahm.

öffentlichen Fernsehanstalten, die direkt oder indirekt unter dem Einfluß der politischen Sphäre standen, widerspiegeln. In diesem Zusammenhang liefern die zwischen Verband und Fernsehen bestehenden Beziehungen ein Beispiel des Verhältnisses, das zwischen der politischen Macht und den mittleren Körperschaften in beiden Ländern bestand. Die geplante Begrenzung des Angebotes durch die Fußball-Behörden löste öffentliche Debatten und Polemiken auf beiden Seiten des Rheins aus. Dies passierte dann am häufigsten, wenn eine technisch mögliche Direktübertragung eines Länderspiels der Nationalmannschaft nicht stattfand. Die sportlichen Leistungen betreffend hatte Frankreich zunächst seinen Rang verloren. Die Nationalmannschaft schaffte es nicht, sich gegen Jugoslawien durchzusetzen, um 1962 am Endturnier in Chile teilzunehmen. Zwei Jahre zuvor war man schon zuhause an derselben Mannschaft in der Erstaufgabe der Europameisterschaft gescheitert. Das französische Fernsehen verlieh dem Ereignis nicht den Glanz, den es verdiente und übertrug direkt ausschließlich das Finale UdSSR-Jugoslawien. Der DFB war anfangs an dem Wettbewerb nicht interessiert und nahm erst ab 1966 daran teil. Die Leistungen der deutschen Nationalmannschaft waren im offiziellen Wettbewerb der FIFA, das heißt die WM-Ausscheidungsspiele und die Endturniere, durch Beständigkeit gekennzeichnet. Trotz des komplizierten Systems der Oberliga gelang es Herberger immer wieder eine Mannschaft zu bilden, welche die Qualifikation und das Erreichen des Viertelfinals dreimal hintereinander erreichte. Auch wenn befürchtet, dass ohne eine tiefgehende Reform der Elitenklasse bald ein sportlicher Untergang einsetzen würde, vollbrachten einige deutsche Vereine gute Leistungen im Rahmen der europäischen Wettbewerbe. Auch auf diesem Gebiet durfte man sich auf französischer Seite kaum freuen, denn kein Verein wiederholte die Glanzleistungen des Stade de Reims nach 1959. Darin konnte man nichts anderes als einen Rückgang des nationalen Fußballs sehen. In Deutschland sorgte die sich abzeichnende Gründung der Bundesliga für Aufwind und Optimismus, wenigstens auf sportlichem Gebiet.

Der abschließende chronologische Teil unserer Arbeit handelt von dem **«Gipfel des öffentlichen Monopols im aufkommenden Mondovision-Zeitalter (1963-1966)»**

Der Höhepunkt dieser letzten Phase bildet erwartungsgemäß die WM 1966 in England. Mit 400 Millionen Zuschauern wurde dieses Turnier das erste, dessen Fernsehübertragung auch eine interkontinentale Satellitenverbindung einschloss und das letzte, bei welchem die privaten Fernsehgesellschaften nicht kräftig mitmischten, als es um die Verteilung der

Übertragungsrechte ging.¹ Die Gründung der zweiten Sender auf beiden Seiten des Rheins, der Start der Bundesliga im September 1963, der anhaltende Erfolg der wöchentlichen Fußball-Sendungen (v. a. in Deutschland) und die Verwurzelung der Fernsehzuschauer-Rituale kennzeichneten diese Jahre. Die fortschreitende Spektakularisierung setzte auf die Vermehrung der eingesetzten Kameras, auf den Rückgriff auf technologische Erfindungen wie «Instant Replay» (ab 1966) und die Verbesserung der Zeitlupentechnik (nach 1967 wurde dieses Phänomen noch deutlicher). Die Frage der Werbung gewann an Bedeutung während das ewige Problem des negative Einflusses der Direktübertragungen auf die Zuschauerzahlen immer wieder in die Schlagzeilen geriet. Die mit dem Arbeitsrecht verbundenen Aspekte des Profitums wurden auch zum Gesprächsthema in einer Zeit, in der ihr Bekanntheitsgrad und ihr Platz in der Öffentlichkeit demjenigen anderer Stars des Showgeschäfts immer ähnlicher wurde. *In limbo* lassen sich an solchen Erscheinungen Trends erkennen, die später eindeutiger zum Vorschein kommen sollten. In der ersten Hälfte der 1960er Jahre kommt es auch zur «Entdeckung» der Jugend als Phänomen und «Bewegung» einer im Wandel sich befindenden Gesellschaft. Sie ist eine von der Sportpresse besonders berücksichtigte Bevölkerungsgruppe. Ereignisse wie das für den ersten Jahrestag der Zeitschrift *Salut les copains* auf der Place de la Nation veranstaltete Riesenkonzert (22/06/1963) werden dieser Jugend ein neues Gesicht verleihen: Den sehr kontrollierten Bildern der Einberufenen, die ihren Militärdienst in Algerien ableisteten, folgten diejenige der ersten «Baby Boomers» die sich nach einem auffallend anderen Lebensstil als denjenigen ihrer Eltern sehnten.

Was den Fußballsport betrifft, hatten beide Nationen, die bis 1950 kaum einen Titel gewonnen hatten, doch unterschiedliche Glücksstrahlen erlebt. Diese Tatsache war mit Sicherheit nicht ohne Einfluss auf die Rolle, die man dem Fußball und seiner Behandlung auf dem Bildschirm im Rahmen der «Verfassung des nationalen Romans» zuschrieb. Beide Nationalmannschaften nahmen an der WM in England 1966 teil. Frankreich schied ohne Glanz und Glorie in der erste Runde aus, während Deutschland erst im Finale gegen das Gastgeberland verlor. Darüberhinaus fielen die deutschen Vereine im Europapokal öfters positiv auf, Borussia Dortmund gewann sogar 1966 den Europapokal der Pokalmeister.

¹ 1970 in Mexiko führte bei den Direktübertragungen eine Privatgesellschaft Regie.

Erster Teil : «Die Anfangsphase von den ersten Versuche des Fernsehens bis zur "Eurovision" der WM (1950-1954) »

In Frankreich wie in Deutschland löste das Erscheinen der Direktübertragungen ähnliche Reaktionen unter Journalisten und Betroffenen aus, die an der Organisierung des Fußball-Spektakels beteiligt waren. Tatsächlich mischten sich gleich zur Faszination, die von dem innovativen Charakter der Direktübertragungen ausging, auch angstvolle Gefühle und Vorahnungen, die in den amerikanischen und britischen Beispielen zunächst ihre Begründung sahen. Gewiss mußten die Veranstalter wegen des Radios schon in der Zwischenkriegszeit einen Balanceakt wagen, um den goldenen Mittelweg zwischen Werbung und Konkurrenz zu finden. Aber der Übergang von der Experimentierphase des Fernsehens zu seinem regulären Betrieb verwirrte manchen Geist, denn in einer doch eher kurzen Zeit wurde das, was lange zur Utopie zählte, endgültig eine unumgehbare Realität.

Die Sportberichterstattung im Fernsehen betreffend läßt die transversale Untersuchung der Programmansagen für die Zeit zwischen 1950 und 1954 doch eine eindeutige Feststellung zu: Ursprünglich war diese Sparte des Fernsehprogramms in Frankreich eher durch die Ausstrahlung von Kurzaufzeichnungen im Rahmen der alltäglichen Nachrichtensendungen geprägt. In Deutschland waren fast zwei Jahre lang die Direktübertragungen allwöchentlich ein vorhersehbares Sonntagsprogramm. Obwohl das Fernsehen in Frankreich früher als in Deutschland mit der Ausstrahlung seiner Sendungen begann, geschah die erste Direktübertragung eines Länderspiels nur ein Paar Monate bevor das deutsche Fernsehen ein Spiel der deutschen Nationalmannschaft direkt übertrug. Im ersten Fall handelte es sich um das erste Länderspiel zwischen Frankreich und Deutschland seit Kriegsende (05/10/1952) und im zweiten war es das Heimspiel Deutschland-Österreich, das am 22 März im Kölner Müngersdorfer Stadion ausgetragen wurde. Auch wenn die Fernsehanzahl anfänglich in beiden Ländern ähnlich geringfügig ist, so unterscheiden sich sehr schnell die Flächen der Empfangszonen. Es ist sehr wichtig festzuhalten, das beim offiziellen Beginn des Fernsehens in Deutschland zum Jahreswechsel 1952-1953, der Großteil des nationalen Landesgebiet und darunter die Fußballhochburgen der Ruhr durch die Sender des DF abgedeckt wurden. Die Fernsehzuschauer, die am Bildschirm verfolgten wie Toni Turek die letzten Angriffe der ungarischen Stürmer am 4. Juli abwehrte, waren nicht sehr zahlreich aber sie kamen aus den meisten Gebieten der Bundesrepublik Deutschland. Vielmehr als viele andere Ereignisse

verhalf die WM 1954 dem Medium «Fernsehen» zu einem vorhersehbaren Durchbruch. Dieser veranlaßte jedoch die Fußball-Behörden zum Handeln. Die WM hatte die Attraktivität dieses Spektakels bewiesen. Als Ware wurde der Fernseh-Fußball immer attraktiver, da seine «internationalen Leckerbissen» jetzt einem internationalen Publikum regelmäßig angeboten werden konnten. Daraus entstand jedoch eine ungleiche Entwicklung in beiden Ländern. In Frankreich versuchten die Verantwortlichen aus dem Rundfunk noch lange das Publikum zu erziehen und betrachteten die Direktübertragungen als reine Zerstreuung. In Deutschland wurde ihnen ein anderer Stellenwert anerkannt. Dennoch ist es nicht zu übersehen, dass auch die verschiedenen Gesellschaften, welche die ARD bilden, oft Oberliga-Spiele mit geringerem Interesse in ihrem Programm anboten. Es galt auch dann alle Programmsparten zu füllen. Die erhöhte Sichtbarkeit, welche bekannte Fußball-Spieler genossen, trug einer Verstärkung ihrer Symbolfunktion bei. Über die Direktübertragungen hinweg wurde das Fernsehen auch schon in dieser frühen Phase eine wichtige Bilderquelle, welche die Nostalgie nährte. Erkundigt man sich bei den Archivisten, die im INA oder bei der Deutschen Wochenschau tätig sind, so stellt man fest, daß in den Kinos äußerst selten Archivmaterial vorgeführt wurde. Dies galt auch für die höchsten Leistungen der Nationalmannschaft wie der WM-Titel von 1954 auf deutscher Seite oder dem Erreichen des dritten Platzes in Schweden 1958 für die *Équipe tricolore*. Die deutschen Fernseh-Anstalten boten aber mehrmals Rückblicke auf das Wunder von Bern oder andere WM-Teilnahmen. Man kann also behaupten, dass das Fernsehen im Nachhinein eine nicht zu verachtende Rolle in der Entstehung des Mythos von Bern gespielt hat. In Frankreich eher als diejenige, die Fußballereignisse betraf, war das Fernsehen maßgeblich an der Mythifizierung der *Tour de France* beteiligt.

Dadurch, dass es die «Erweiterung» der sportlichen Arena ermöglicht, verstärkte das Fernsehen die Sehnsucht nach einer Überschreitung des eng gewordenen Rahmens der nationalen Wettbewerbe. Davor hatte die Sportpresse diese Sehnsucht in ihren dem internationalen Fußball gewidmeten Seiten immer wieder genährt. In den Augen vieler versinnbildlichte der Fußball im Fernsehen seit seinem Erscheinen den Inbegriff der populären Unterhaltung und einem Identitätsträger, den die Politik nicht mehr ignorieren konnte. Schon 1954 schrieb Winston Churchill, dass angesichts der atomaren Gefahr die Politik sich der Verwirklichung einer Aufgabe prioritär widmen mußte: Den «kleinen Leuten» die Möglichkeit geben, sich mit Fußball und Fernsehen zu zerstreuen. Aber in Deutschland und in Frankreich blieb der jeweilige Fußballverband der Linie, die im Umgang mit dem Radio entwickelt wurde, treu. Um ihre Interessen zu schützen, begrenzten sie nach

Möglichkeit die Anzahl der Direktübertragungen, aber erlaubten die Aufzeichnungen fast nach Belieben. Indem sie diese Maßnahme auch auf die jeweilige Nationalmannschaft bezogen, setzten sie sich aufgrund ihrer Symbolträchtigkeit einer scharfen Kritik seitens de breiten Publikum aus. Ihre Beziehungen mit dem Fernsehen trugen, wie erwähnt, den Siegel von festgefahrenen Vorstellungen, die durch mehr als zwei Jahrzehnte Handelsbeziehungen mit dem Radio geprägt waren. Dennoch muß unterstrichen werden, daß in den Haushalten der Verbände die durch das Radio überwiesenen Entschädigungen kaum erwähnt werden. Dafür waren sie zu gering. Obwohl sie anfangs auch unbedeutend waren, wurden die vom Fernsehen zugestatteten Entschädigungen schon 1956 im Haushalt des DFB klar genannt.¹ Es sei dahin gestellt, dass dies vielleicht nur so geschah, um vorzuzeigen, dass der Verband auf keine Art und Weise aus dem Fußball im Fernsehen einen wahren Profit ziehen könnte.

Wenn sie nicht an die attraktivste Ware der Direktübertragungen kamen, behandelten die Fernseh-Anstalten oft die Aufzeichnungen als ein Programm zweiter Wahl. Dies geschah in Frankreich erheblich öfter als in Deutschland. Im Programm des französischen Fernsehens sucht man oft vergeblich nach Aufzeichnungen der von der Nationalmannschaft bestrittenen Länderspiele, die über das Format des für die Nachrichtensendungen bestimmten Kurzberichtes hinausgehen.

Die Journalisten der Printmedien beobachteten das Aufkommen des neuen Mediums mit wachsender Besorgnis. Indem sie den Stadionbesuch über jede Übertragung stellten, waren sie Anwälte in eigener Sache und wurden oft zu Verbündeten des jeweiligen Verbandes und der Veranstalter, sprich der Vereine. Aber so wie es für letztere ein Propagandafaktor war, konnte auch das Fernsehen für sie eine ähnliche Rolle spielen. Dafür mußte die Logik der Werbung über diejenige der Konkurrenz stehen, dies geschah eher selten Anfangs der 1950er Jahre.

¹ Im DFB-Jahresbericht 1956 wird eine Summe von 30.000 DM für die vom Fernsehen an den Verband überwiesenen Entschädigungen genannt. Diese muss auf die Gesamtsumme von 800.000 DM für das Kapitel «Einkünfte» bezogen werden.

Zweiter Teil : «Die Expandierung des nationalen Angebotes und Dauerhaftigkeit einer europäischen Landschaft des Fußballs im Fernsehen (1955-1958)»

Die Übertragung von neun Treffen der WM stellte eine Attraktion im europäischen Programmaustausch des Sommers 1954 dar. Sie hatte großen Enthusiasmus und etliche Erwartungen seitens des Publikums ausgelöst und genährt. Sie hatte auch ein intensives Zusammenwirken der verschiedenen in der Eurovision verbündeten nationalen Fernsehanstalten vorausgesetzt und entsprach somit dem Aufkommen einer betonten europäischen Denkweise im Feld der Behandlung des Fußballs durch die Medien. Dieses Phänomen war in einem Zusammenhang eingebettet, der auch die institutionelle Organisation des Fußballsports betraf. Die Sportzeitung *L'Équipe* erwähnte am Vortag des Turnierbeginns die (noch informelle) Gründung der UEFA in einem Basler Hotel am 15. Juni 1954. Die journalistische Erwähnung des Ereignisses stellte diesen unter das Zeichen eines gesamteuropäischen Verständigungsprozesses.¹ Dadurch wurde in der Auffassung zahlreicher zeitgenössischer Beobachter die dem Sport zugeschriebene spezifische Aufgabenstellung im Rahmen der internationalen Beziehungen bestätigt. Anscheinend wurde sie durch den Eisernen Vorhang nur begrenzt beeinträchtigt.² Diese Initiative der europäischen Verbandsbehörden schien vor allem angesichts eines befürchteten Einflußverlustes zugunsten der südamerikanischen FIFA-Mitglieder fällig. Zunächst bestand in der Gründung und Entwicklung neuer kontinentaler Wettbewerbe für Vereine und Nationalmannschaften keine Priorität. Die Notwendigkeit einer Systematisierung des Angebotes im Bereich des Fußball-Spektakels wurde auch von besonders einflußreichen Verbandsvorsitzenden wie dem Generalsekretär der Football Association, Stanley Rous, noch nicht erkannt. Dennoch erkannten andere Akteure des Feldes die Zeichen der Zeit und ergriffen entscheidende Initiativen in diesem Bereich.³ Diese sollten die Erwartungen des Publikums in Sachen internationale Vereinswettbewerbe grundsätzlich prägen, denn der Europapokal der Landesmeister wurde viel schneller als seine "Erfinder" es überhaupt ahnen konnten, die

¹ Cf. COURTOIS, Roger, « Réunion des États-Unis d'Europe », *L'Équipe*, 15/06/1954, p. 9.

² Cf. BARCELO, Laurent, « L'Europe des 52...l'UEFA », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2007, n°228, pp. 119-133.

³ Cf. FERRAN, Jacques, « Comment L'Équipe a créé la Coupe d'Europe il y a cinquante ans... », in Collectif, *50 ans de Coupes d'Europe*, Paris, L'Équipe Éditions, 2005.

absolute Referenz in diesem Bereich. Angesichts der niedrigen Entschädigungen, welche das Fernsehen zunächst für diese Art von Fußballspielen bezahlte, war ihre Direktübertragung anfangs mit Sicherheit in der Vorstellung der Gründer kein allzu berücksichtigter Aspekt ihrer Austragung. Von der quantitativen Analyse der drei ersten Auflagen des Wettbewerbes läßt sich ableiten, dass weder das französische noch das deutsche Fernsehen mehr als nur am Rande die ersten Runden des Wettbewerbes in ihrem Angebot berücksichtigten. Nichtsdestotrotz stellt man fest, daß das Endspiel des Europapokals früh den bis dahin vom *FA Cup*-Endspiel besetzten Platz in dem Program des Saisonendes der Eurovision einnahm.¹

In diesem Sinne muß die Schaffung des Europapokals der Landesmeister und sein momentaner wie auch nachhaltiger Erfolg als ein wichtiges Element des in diesem Teil untersuchten Zeitabschnittes behandelt werden. Insofern die Spektakulisierung des Fußballs betroffen war, stellte seitdem das «europäische Parkett» das *non plus ultra* dar, genauso wie die Fußball-WM es nach 1954 für die Nationalmannschaften tat.²

Zunächst werden wir die Analyse des sich verändernden Angebotes des Fernseh-Fußballs in den Programmen der RTF und der ARD vornehmen und dabei generelle Merkmale unterstreichen. Diese ist auf ausdrückliche Hinweise, die wir in den veröffentlichten und zugänglichen Quellen finden konnten, gestützt. Dabei sind wir des lückenhaften Charakters eines solchen Unternehmens bewußt, was uns dazu leitete mehrmals unsere Hypothesen behutsam zu formulieren. Dann werden wir auf die regen und polemischen Debatten, welche besagtes Angebot regelmäßig während des untersuchten Zeitabschnittes auslöste, zurückkommen. In diesem Kontext wird der Verschärfung des Fußballstreites im Fernsehen am Ende des Jahres 1955 besonderes Interesse gewidmet. In der Tat verleihen dieser Phase besondere Faktoren wie die beeindruckende Zunahme der in den Haushalten verfügbaren Empfangsgeräte die Kraft der Neuigkeit und verleitete die verschiedenen betroffenen Akteure oft dazu, ihre offiziellen Stellungnahmen zu radikalisieren. Nachdem das Machtspiel zwischen Verband und Fernsehen eingesetzt hatte, mußten beide «Kontrahenten» ihren Standpunkt vor dem breiten Publikum behaupten und gerechtfertigen. Dieses Publikum, dessen Erwartungen unter zahlreichen Gesichtspunkten widersprüchlich waren, bereitete ihnen kein leichtes Spiel.³ Diese Debatte war im weiteren Kontext in die Nationalisierung des

¹ Nach dem in Madrid ausgetragenen Endspiel von 1957 fehlte das Europapokalendspiel nie in dem « traditionellen » Kalender der Direktübertragungen des französischen und des deutschen Fernsehens. 1957 war das spanische Fernsehen noch nicht in der Lage eine solche Übertragung zu unternehmen.

² Cf. BLONDIN, Antoine, « Naissance d'une Tradition », *L'Équipe*, 15/06/1956, p. 9.

³ Wir sind uns dessen bewußt, dass wenn es um die Fernsehzuschauer geht, die Verwendung eines Singulars dem üblichen Gebrauch zwar entspricht, aber das man es eigentlich mit einer Vielzahl von Publikumsgruppen zu tun hat.

Sports, die in den meisten westlichen Gesellschaften nach 1945 feststellbar war, eingebettet. In Frankreich hatte der Fußball als Medienspektakel die Massen zwar schon erobert, aber die Konjunktur war nicht die günstigste. Der Kriegsbeginn in Algerien wirkte sich auf die Zuschauerzahlen und auf die Anzahl der Verbands-Mitglieder aus. Letztere fiel von ca. 439.000 im Jahre 1953 auf etwa 380.000 im Jahre 1958.¹ Dennoch wird dieser Rückgang der Verbandsmitglieder nicht ausschließlich durch die Ausdehnung des Militärdienstes und die Einberufung der Reservisten erklärt, sondern auch durch die Sklerose und die verzögerte Entwicklung eines Landes, dessen wirtschaftliche Struktur durch einen starken Landwirtschaftssektor gekennzeichnet war. Die FFF, «ein populärer Verband par Excellence», der in der Stadt und auf dem Lande angesiedelt war, schien von Mattheit erfaßt. Lange schien der Verband nicht in der Lage zu sein die Franzosen, darunter vor allem die Jugendlichen, zu überzeugen, dass der Fußballsport mehr als ein dilettantischer Zeitvertreib war. Auf dieser Ebene schien der Unterschied zwischen Frankreich und Deutschland eindeutig. War es eine weitere Konsequenz des «Wunders von Bern» und des «Wirtschaftswunders»?² Während die FFF Mitgliederverluste zu verzeichnen hatte, setzte in dieser Hinsicht der DFB seine Entwicklung fort und blieb mehr denn je das Flaggschiff unter den deutschen Sportverbänden. Seine Mitgliederzahl stieg zwischen 1950 und 1958 von 1.416.256 auf 1.773.711 an.

In den untersuchten Jahren folgte regelmäßig das Wiederauftreten offener Konflikte, Zeiten «des Waffenstillstandes und des Friedens». Aber die Hintergründe dieser Episoden wurden immer besser von einer steigenden Anzahl von Beobachtern erkannt und nach dem Herbst 1955 wurde ihre mögliche Heftigkeit oft durch den Gewohnheitsfaktor reduziert. Die von beiden Seiten gewährleisteten Anstrengungen, um nach diesem frühen Aufprall von 1955, eine befriedigende Vorgehensweise zu definieren, werden dargelegt. Die Verhandlungen waren oft schwierig genug, denn in der Bewahrung anhaltender widersprüchlicher Interessen bestand die erste Motivation der betroffenen Akteure.

¹ Cf. CHANTELAT, Pascal, TÉTART, Philippe, « Reprise et impuissance : le sport de 1944 à 1958 », in TÉTART, Philippe (dir.), *Histoire du sport en France, de la libération à nos jours*, Paris, Vuibert, 2007, pp. 7-31.

Cf. WAHL, Alfred, *op. cit.*, 1989, pp.263-267. Alfred Wahl gibt eine Zahl von 477.439 Mitgliedern im Jahre 1955 an, dies läßt auch die Konsequenzen der Einberufung der Reservisten nach den Massakern in der Region von Constantine im August 1955 erkennen.

² In seiner Neujahrsansprache 1954 lud Theodor Heuss seine Mitbürger dazu ein, sich vor dem zu leichtsinnig verwendeten Begriff des «Wunders» in Acht zu nehmen : « *Ich hasse dieses Wort und halte den Deutschen für töricht, der es nachredet, indem er sich selber ein bisschen für einen Wundertäter hält.* », cf. WERNER, Wolfram, *Theodor Heuss Hochverehrter Herr Bundespräsident ! Der Briefwechsel mit der Bevölkerung 1949-1959*, Berlin/New York, De Gruyter, 2010, p. 63.

Die Übertragung der WM 1958, anlässlich des Beitritts Schwedens zur Eurovision, schließt diesen Teil unserer Studie ab. Sie bestätigte die besondere Beliebtheit des Fußballs im Fernsehen, wenn es um die Gipfeltreffen zwischen Nationalmannschaften ging. Sie belegte auch die technischen Fortschritte der Fernsehübertragung und den wachsenden Einfluß der radioelektrischen Industriebranche. Die Qualität des gebotenen Spektakels verschiedener Mannschaften trug entscheidend zum Erfolg des Turniers bei. Es wurde offensiv gespielt und viele Tore wurden erzielt. Das gute Abschneiden der Nationalmannschaften aus Frankreich und Deutschland war auch ein wesentlicher Bestandteil des populären Enthusiasmus, den der Turnierverlauf wenigstens anfänglich in beiden Ländern auslöste. Für die französische Mannschaft, die 1954 in der ersten Runde ausscheiden mußte und in Schweden gegen Jugoslawien erneut unterlag, kam das Erreichen des dritten Platzes einer «göttlichen Überraschung» nahe. Es entzündete eine «*nationale Leidenschaft*» und man sprach sehr früh von einem «*Epos von Schweden*» um deren Bestehen im Turnier zu charakterisieren.¹ In Deutschland wurde der Titelverlust zunächst als eine schmerzhaft sportliche Niederlage empfunden. Darüberhinaus nährten die Anzeichen, dass England für die Vergabe der WM-Austragung im Jahre 1966 entscheidende Punkte gesammelt hatte, eine öffentliche Debatte, in Hinblick auf das Ansehen Deutschlands in Europa², die sowohl unbequem als auch etwas unerwartet war.

Die journalistische Rezeption des Angebotes im Bereich des Fernseh-Fußballs wird in Deutschland und Frankreich durch die allgemeineren Debatten der Zeit beeinflusst. Die Tatsache, dass es ab 1955 keine Übertreibung mehr war von einem Millionenpublikum zu sprechen erklärt einerseits die Befürchtungen der Verbandsbehörden. Auf der anderen Seite bewegte es immer wieder die Tagespresse die herrschenden Verhältnisse zu kritisieren, die den Verbänden eine Übermacht über die Unterhaltungsmöglichkeiten des Publikums zu sichern schienen. Für Sonntagsspiele gab es keine leichte Lösung, weder im Kalenderbereich noch in technischer Hinsicht. Unter Flutlicht zu spielen, war nur in eher seltenen Fällen möglich. Auch wenn man schon erkannte, daß aufgrund der Reduzierung der Arbeitswoche sehr wahrscheinlich den Samstagsspielen die Zukunft gehörte, war auf diesem Gebiet immer noch mit Umsatzeinbußen zu rechnen. Am Sonntagnachmittag bot das Fernsehen allen Veranstaltungen eine massive Konkurrenz. Für die Fußballbehörden blieb die Begrenzung der Direktübertragungen das effizientere Mittel, um die Einkünfte der Vereine zu schützen. Die

¹ Cf. « France-Bésil déclenche la passion nationale », *L'Équipe*, 22/06/1958, p.1.
Cf. Gespräch mit Raymond KOPA (30/04/2010).

² Cf. BECKERT, Friedebert, « Mehr verloren als eine Weltmeisterschaft » («Nous avons perdu davantage qu'une Coupe du monde»), *Der Kicker* n° 28, 14/07/1958, pp. 4-6.

Sportpresse verhielt sich in beiden Ländern ähnlich und bot oft ihre Hilfe an, um Lösungen zu finden. Ihr neutrales Verhalten ließ sie aber auch gelegentlich als einen Verbündeten der Verbände erscheinen, denn sie bot den Verantwortlichen an ihrer Seite die Möglichkeit Polemiken zu entfachten, Stellung zu beziehen und unterstrich wiederholt, dass das Fernsehen immer versucht war, das Fußball-Spektakel unter seinem Unterhaltungswert zu bezahlen. Wenn technische Schwierigkeiten und Gesichtspunkte nicht in Betracht gezogen werden konnten, erwies sich jeder Übertragungsverbot, der die Nationalmannschaft betraf, als ein Grund zur Polemik. Dem Verbandsleiter wurden dann immer wieder seitens der Fernsehzuschauer Respektlosigkeit für das Volk sowie mangelnder Patriotismus vorgeworfen. Die Journalisten entwickelten dann oft eine Kritik, die auch auf die demokratische Kultur der endenden Vierten Republik sowie der jungen Bundesrepublik anspielte. Die Kontinuität der Sportfunktionäre des DFB oder die mangelnde Effizienz der Fernsehverwaltung in Frankreich wurden in diesem Zusammenhang öfters erwähnt. Somit wurde sozusagen das Angebot im Bereich des Fußballs im Fernsehen ein Indiz für die Bereitschaft der Eliten den Willen des Volkes zu berücksichtigen.

Die Gründung und das Gedeihen der Eurovision und der UEFA spiegelten für viele das Aufkommen eines neuen öffentlichen übernationalen Raumes wider. Dabei spielte die Tatsache, dass beide Institutionen schnell Regulierungsquellen wurden eine wesentliche Rolle. Auf dem Bildschirm wurde dies zunächst in einer Erweiterung des Angebotes sichtbar. Mancher Mittwoch wurde für Liebhaber des Fußballs dadurch schöner als jeder Sonntag. Trotz begrenzter Behandlung anlässlich der ersten Runden, trug der Europapokal nicht unwesentlich dazu bei, dass man «endgültig die Nachkriegszeit begrub», denn er förderte die Wahrnehmung der Existenz anderer Europäer durch Reisen, Reportagen und Übertragungen.¹

Dritter Teil : «Der unaufhaltsame Aufstieg des Fußballs im Fernsehen von der Eurovision bis zur zeitversetzten

¹ Beobachtung von Denis Law, « Goldener Ball 1964 », zitiert von BONIFACE, Pascal, « Puissance, identité et régulation : le football, miroir de l'Europe », in MICHAUD, Yves, *Université de tous les savoirs* vol. 9 : *Le pouvoir, l'État, la politique*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 129. (Texte de la 159^{ème} conférence de l'Université de tous les savoirs donnée le 7 juin 2000).

Berichterstattung der WM in Chile (1959-1962) »

Für viele Franzosen, die Fußball liebten, wurde das gute Abschneiden der Nationalmannschaft bei der WM 1958 zum entscheidenden Grund, ein Fernsehgerät zu kaufen.¹ Bei dieser Gelegenheit kamen sie auch zum ersten Mal auf den Geschmack des «*internationalen Erfolges*»². Ihre Erwartungen gegenüber dem Angebot im Bereich des «alltäglichen» Fußballs im Fernseh wurden dadurch auch verstärkt und mußten fast zwangsläufig enttäuscht werden. Die Ernennung von Raymond Marcillac als Chef der Sportredaktion des französischen Fernsehens im September 1958 hatte schon einige Hoffnungen auf Veränderung genährt. Aufgrund seiner Vergangenheit als Leistungssportler traute man ihm eher zu, dass er wenigstens den Sport lieben und kennen würde. Sein Vorgänger Pierre Sabbagh konnte nie dieses Gefühl vermitteln. Raymond Marcillac war vielleicht ein Kenner in Sachen Leichtathletik, aber es wurde schnell klar, dass er sich für den Fußball doch eher wenig begeistern konnte. Vor allem war ihm der Anspruch auf Autonomie des Verbandes und der Profi-Liga stets ein Dorn im Auge. Und diese Akteure des Feldes hatten nie eine Bereitschaft erkennen lassen, dass sie bereit seien, auf die seit 1955 herrschenden Verhältnisse, zurückzukommen. Dies galt vor allem für sonntägliche Direktübertragungen, die strengstens verboten wurden. Die vom Fernsehen ausgehende Nachfrage zielte zwar auf Ligaspiele, die Sonntags geplant waren. Aber vor allem stand die Nationalmannschaft auf der Wunschliste der RTF. Nach dem Motto «*die Équipe de France gehört ganz Frankreich und nicht nur dem Verband*», begann Marcillac das Übertragungsverbot, welche Sonntagsspiele der Nationalmannschaft betrafen, immer öfter als einen Machtmißbrauch anzuprangern.³ Da während der Jahre 1957 und 1958 das französische Publikum insgesamt nur drei vollständige Direktübertragungen der von den Nationalmannschaften bestrittenen zwanzig Länderspielen genießen durfte, ahnt man welches Gewicht einem derartigen Argument beigemessen wurde. Diese Debatte ordnete sich in den allgemeineren Kontext einer sportlichen Metaphorisierung der Nation, die zu Zeiten der Anfänge der Fünften Republik in etlichen politischen Reden feststellbar war.⁴

¹ Angeblich sollen etwa 200.000 Empfangsgeräte innerhalb der Tage zwischen der Vorrunde und dem Halbfinale gegen Brasilien verkauft worden sein. Dies entsprach in etwa einem Fünftel der Gesamtzahl der Geräte, die laut dem Ministerium für Information angemeldet waren, das heißt ungefähr eine Million Geräte. Cf. HARE, Geoff, *Football in France, a Cultural History*, Oxford, New York, Berg, 2003, p. 142.

² Ibid., p. 122.

³ Raymond Marcillac zitiert durch POISEUIL, Bernard, *Football et télévision*, vol. 1, *Sophismes et vérités*, Paris, Tekhne, 1992, p. 17.

⁴ Cf. POCIELLO, Christian, *op. cit.*, 1999, p. 263.

Dieser Anspruch auf eine bedingungslose Sichtbarkeit der Nationalmannschaft prägte wie schon erwähnt auch in Deutschland zahlreiche Leserbriefe und Presseartikel nach den vom DFB erlassenen Übertragungsverbot. Der große Unterschied zu Frankreich bestand wahrscheinlich darin, daß spätestens nach dem Abschluss der Vereinbarung des 14. Oktober 1958 die ARD vertragsgemäß einer Politik der «gestreckten Hand» treu blieb und es in der Regel vermied, Öl ins Feuer zu gießen, wenn Verbandsentscheidungen ihrer Erwartungen nicht entsprachen. Es kam sogar vor, dass Fernsehzuschauer der Sportredaktion und ihrem Leiter, Robert E. Lemke mangelnden Kampfgeist in der Vertretung ihrer Interessen vorwarfen. Der Geist der am 14. Oktober 1958 unterschriebene Vereinbarung unterschied sich nicht grundsätzlich von der Zielsetzung, welche die Leiter des französischen Verbandes verfolgten. Es galt eine drohende Flut von Fußball Übertragungen zu unterbinden und einzudämmen. Denn man war sich auf beiden Seiten des Rheins sicher, dass eine solche Entwicklung den Vereinskassen schweren Schaden zufügen würde. Die ARD entschied sich dafür, den «Konserven-Fußball» zu entwickeln und bemühte sich, so kurzfristig wie möglich das beste Potential aus den *Ampex*-Aufnahmegeräten, über die sie schon verfügte, herauszuholen. Diese Entwicklung war einerseits eine Konsequenz des vom DFB angepeilten Versuches, das Angebot «massiv» zu kontrollieren. Dabei spielte aber auch die Sorge der ARD-Verantwortlichen eine wesentliche Rolle: Angesichts der Planung und des anstehenden Betriebsstarts des ZDF mußte man möglichst gute Beziehungen mit den wichtigsten Sportverbänden pflegen.¹ Diese Furcht seitens der Verbände war dogmatisch und bezeichnete das Fernsehen als alleinige Ursache für enttäuschende Zuschauerzahlen. In der Tat bestätigte sie auch den Fußball in seiner Funktion als «Zugpferd», um die Gunst eines Publikums zu erhalten und zu sichern, das in naher Zukunft nicht mehr auf ein einziges Fernsehprogramm angewiesen sein würde. Von nun an mußte man differenziert die eingeschalteten Empfangsgeräte in Umfragen und Publikumsstudien erfassen. Diese Perspektive veranlaßte wahrscheinlich die ARD-Verantwortlichen dazu, eine Strategie zu entwickeln die durch «Firmenpatriotismus» gekennzeichnet war, aber öffentlich schwer zu vertreten war. Schließlich ging es ja um Geldmittel, die durch Steuerbeiträge in die Kassen des Fernsehens flossen.

Die ständige Verbesserung des Eurovision-Netzes und die Entwicklung der Zusammenarbeit innerhalb dieser europäischen Institution sollten eine entscheidende Rolle anläßlich eines auf den DFB gerichteten Proteststurms spielen. Es war der letzte von solchem Ausmaße während

¹ Cf. HACKFORTH, Josef, *op. cit.*, 1975, p; 65.

des für unsere Studie untersuchten Zeitabschnittes. Er betraf die Revanche vom Berner Endspiel, das am Sonntag dem 8. November 1959 ausgetragene Länderspiel Ungarn-Deutschland. Die deutschen Zuschauer sahen davon eine kurz versetzte Aufzeichnung. In Frankreich sah man fast unangemeldet die zweite Halbzeit von diesem Spiel, aber es handelte sich um eine nicht erlaubte Direktübertragung vom Verband. Raymond Marcillac löste dadurch einen fast zweijährigen Fernsehstreit aus, der so heftig wurde, daß viele Beobachter sofort das Wort Krieg verwendeten, um die Beziehungen der Fußball- und Fernsehenbehörden zu schildern. Der Konflikt nahm persönliche Konturen an, was in Deutschland kaum vorkam. Die Presse übte zwar heftige Kritik an Persönlichkeiten wie Koppehel, aber in Frankreich war es der Verband und die Profi-Liga, die Marcillac als nicht vertrauenswürdig in der Öffentlichkeit anprangerten. Etliche in diesem Teil behandelte Artikel beziehen sich auf diesen Streit und seine verschiedenen Episoden. Diese erfolgen in einer Zeit, in welcher der französische Fußball nach dem sportlichen Aufschwung der zweiten Mitte der 1950er Jahre eine eindeutige Stagnierung oder gar einen Rückfall in die Zweitklassigkeit erlebt. Zur selben Zeit übernahmen die Gaullisten die Kontrolle des öffentlichen Fernsehens.¹

Währenddessen waren es viel weniger die zwischen ARD und DFB bestehenden Beziehungen, die in der Presse kommentiert wurden. Ein anderes Problem schien den meisten Betroffenen und Beobachtern viel wichtiger: Die Schaffung der Bundesliga.² Diese lieferte allemal einen Grund für zahlreiche Fragen bezüglich der höchsten Klasse des nationalen Fußballs, aber auch der gesellschaftlichen Wandlungen als solche.

Ausgetragen in einem Land ohne Fernsehen und mit rückständigen Rundfunkinfrastrukturen entwickelte sich die WM 1962 in Chile zu einer Herausforderung der besonderen Art für die Eurovision-Mitglieder, deren Nationalmannschaft am Turnier teilnahm; Man entwickelte kompensatorische Strategien, um den aus der Unmöglichkeit der Direktübertragung entstehenden Frust in Grenzen zu halten. Daraus entstand ein Rennen gegen die Uhr um innerhalb von 48 Stunden die heißersehnten Aufzeichnungen über die europäischen Bildschirme flimmern zu lassen. Diese Anstrengungen wurden unterschiedlich auf den deutschen und französischen Bildschirmen zur Geltung gebracht.

¹ Cf. Bourdon, Jérôme, *op. cit.*, 1990, pp. 11-24.

² Auch wenn die gewählte Bezeichnung eine spezifische Beziehung zum nationalen Landesgebiet und zur Geschichte der Bundesrepublik verriet, so wurde nie von einem « Bundesmeister » gesprochen. Man blieb der Originalbezeichnung « deutscher Meister » treu.

Vierter Teil : «Der Gipfel des öffentlichen Monopols im aufkommenden Mondovision-Zeitalter (1963-1966)»

Zu Beginn des abschließenden chronologischen Teils unserer Untersuchung war sozusagen die erste Industrialisierungsphase des Mediums «Fernsehen» abgeschlossen. In Frankreich war jetzt das gesamte Nationalgebiet erschlossen. Technisch hatten Regie und Ausstrahlung der nationalen und internationalen Übertragungen an Routine verbundener Zuverlässigkeit gewonnen. Auch wenn ihr Kaufpreis in Frankreich erheblich höher war als in der Bundesrepublik Deutschland, stieg die Gesamtzahl der in beiden Ländern angemeldeten Empfangsgeräte ungebremst weiter.¹ Diese unterschied sich 1966 deutlich und betrug 11 Millionen in Deutschland und unter 7 Millionen in Frankreich. Daraus läßt sich schließen, dass weit mehr Haushalte in Deutschland über einen Fernseher verfügten. Trotz dieser Ungleichheit hatte sich in beiden Ländern allgemein die Idee verbreitet, dass das Fernsehen ein Gegenstand des Alltagslebens geworden war oder es bald werden würde. Die 1960er Jahre verankerten endgültig das Medium im Tagesablauf eines Großteils der Bevölkerung auf beiden Seiten des Rheins. Die Zusammensetzung des Fernsehpublikums spiegelte jetzt ausreichend diejenige der Gesamtbevölkerung wider, um nicht mehr zur Debatte zu stehen. Ab dieser Zeit galt es weniger zu untersuchen, ob Leute fernsahen, als zu erforschen, wer was und warum schaute. Die Vorstellung, dass das Medium «Fernsehen» die Gesellschaft verändern konnte, hatte sich parallel zu seiner Verbreitung entwickelt. Sie wurde durch den immer noch dominierenden Glauben getragen, dass sozialer Fortschritt aus technologischen Erfindungen entstehen könnte.

Die parlamantarischen und öffentlichen Debatten um den Fernsehstreit in der Bundesrepublik Deutschland und diejenige, welche regelmäßig die Finanzierung oder den Status der RTF in Frankreich betrafen, lassen vor allem erkennen, dass die wichtigsten Akteure der Medienwelt die wesentliche Rolle erkannt hatten, die dem Fernsehen von nun an zufiel. Gewiss verfügten in Deutschland und in Frankreich die Fernsehanstalten über verschiedenartige Finanzierungsquellen und ihr Handeln stützte sich auf eine ungleiche Stabilität im Personalbereich. Dennoch sollten Überlegungen, Vorkehrungen und erste Maßnahmen, welche der Inbetriebnahme der zweiten Sender in beiden Ländern vorausgingen, als Zeichen einer gesamteuropäischen Entwicklung angesehen werden. Nach einem zehnjährigen Betrieb

¹¹ Siehe Anhang, pp. 2-4.

des einzigen Senders war in den meisten Ländern die Notwendigkeit eines erweiterten und mannigfaltigeren Angebotes spürbar geworden. In beiden Ländern gingen zwar die zweiten Sender während des Jahres 1963 auf Sendung, aber in Frankreich dauerte die experimentelle Phase bis zum Frühjahr 1964. In der Bundesrepublik wurde die Schaffung des ZDF durch die Länder als eine persönliche Niederlage Adenauers und ein handfestes Zeichen für die demokratische Gesundheit des politischen Regims angesehen. Weil in Frankreich die RTF unter direkter Obhut des Informationsministers stand und ihre Nachrichtensendungen einer politischen Kontrolle unterzogen wurden, konnten nicht dieselben Erwartungen an den zweiten Sender gestellt werden. Man erhoffte sich einen verstärkten Pluralismus in der Nachrichtenbehandlung sowie eine erheblich bessere Sichtbarkeit der politischen Opposition. Auch der Zuwachs an kulturellen Programmen und Unterhaltungssendungen zählte zu den erwähnten Gründen für die Schaffung des zweiten Senders in Frankreich. Letzterer Punkt ist vielen in Deutschland feststellbaren Überlegungen ähnlich. Die Tatsache, dass auch die Debatte um das Werbefernsehen an neuer Aktualität gewann, entspricht der allgemeinen Entwicklung der westeuropäischen Gesellschaften und der sich wandelnden Konsumgewohnheiten.

Bezieht man sich auf den spezifischeren Bereich der Berichterstattung sportlicher Ereignisse hatten manche französische Beobachter gehofft, dass der zweite Sender sich als Paradies für Sportler entpuppen würde. Trotz seines anfänglich begrenzten Ausstrahlungsgebietes sollte seine Gründung theoretisch zu einer Zunahme an Direktübertragungen führen. Sie sollte auch die Qualität dieser Übertragungen erhöhen, indem man nicht mehr auf erste Halbzeiten großer Spiele wegen des um 20 Uhr gesendeten «Journal Télévisé» verzichten mußte. Dabei waren auch die Optimisten guter Hoffnung, dass auch eine Bereicherung des Angebotes in Sachen Sportsendungen zustande käme. Wenn die letztgenannte Erwartung eher mit den finanziellen und publizistischen Möglichkeiten und Entscheidungen der RTF und ab Sommer 1964 der ORTF zusammenhing, so blieb für den Fernseh-Fußball die Zunahme der Direktübertragungen engstens von der anhaltenden Wirkung des am 4. Februar 1961 unterzeichneten Abkommens. Dessen fortbestehende einjährige Geltung im Frühjahr 1962 wurde zwar als gutes Omen angesehen, aber das erzielte Ergebnis war trotz guter Sichtbarkeit der Nationalmannschaft im Bereich des Vereinsfußballs immer noch unbefriedigend. Die Verantwortlichen im Fernsehen hatten sicherlich durch Studien und Zuschauerbriefe eine Einsicht in die Veränderungen des Lebensstils und des Mediengebrauchs eines wachsenden Anteils der Bevölkerung. Aus diesem Grunde liegt es auf der Hand zu hinterfragen wieso sie in der Programm-Gestaltung, die den Fußball betraf, so selten publizistische Innovationen

feststellbar sind. Lag das an der Verbreitung einer Vorstellung, die in diesem Spiel «*eine einfache Sportart für einfache Leute sah ?*»¹

So wie es die Jahresberichte des DFB bezeugen, waren die Tugenden der Vereinbarung von 1958 anhaltend. Die Kooperation mit dem öffentlichen Fernsehen entsprach über weite Strecken den Erwartungen der Fußballbehörden. Die Seltenheit der Konflikte, die in dieser Zeit zwischen den beiden Seiten aufkamen, leitete uns dazu, unsere Aufmerksamkeit auf die Schaffung der Bundesliga und auf die daraus entstehenden Debatten zu fokussieren. Oft als Symptom der fortschreitenden Kommerzialisierung des Sports abgewertet, stetzte die Schaffung der neuen Fußball-Elite auch eine Wandlung ihrer Sichtbarkeit auf dem Bildschirm voraus. Diese mußte im drängenden Rahmen der Vereinbarung vom Oktober 1958 und unter Berücksichtigung der Tatsache, dass es ab 1963 zwei Sender geben würde, geplant werden.

In dieser letzten Phase unserer Studie nahmen die von den verschiedenen Landesvertreter, seien es die Nationalmannschaften oder die Vereine einen beachtlichen Einfluss auf die Gestaltung der Programme, auf die Direktübertragung der Großereignisse, auf Zeit und Geld, die für Fernseh-Fußball den Sportredaktionen zu Verfügung standen. So sorgten zum Beispiel die guten Ergebnisse der deutschen Vereine in den europäischen Wettbewerben, welche als direkte Konsequenz der Schaffung der Bundesliga angesehen wurden, für deren beachtliche Anwesenheit in den deutschen Fernseh-Programmen während der 1960er Jahren.

Die WM 1966 darf als der Gipfel des öffentlichen Monopols im Bereich des Fernseh-Fußballs angesehen werden. Dafür gibt vor allem einen Grund: Ab diesem Zeitpunkt werden die (amerikanischen) privaten Fernsehgesellschaften immer mit der Eurovision im Rennen um die Erteilung der Übertragungsrechte der WM im Wettstreit liegen. Ab 1966 war der Markt des Fernseh-Fußballs in vieler Hinsicht global geworden: Die Satelliten würden bald dem Fernsehzuschauer unabhängig von seinem Wohnsitz den Zugang zur augenblicklichen Direktübertragung ermöglichen. Die Übertragung des Endspiels England-Deutschland in einer begrenzter Form von Mondovision hatte eine nachhaltige Wirkung auf die Beobachter. Das WM-Turnier in England bildete eine wichtige Etappe «*im Prozess der Globalisierung des Fußballs*» sowie in der Entwicklung der zwischen FIFA und Fernsehen bestehenden Beziehungen.² Festzuhalten bleibt vor allem, daß die auffälligste technologische Erfindung, die Zeitlupe bei den Fernsehzuschauern großen Erfolg genoß. Aber auch sie reichte nicht aus, um über die Gültigkeit des alles entscheidenden Spielzugs des Finales zu urteilen. Über die

¹ Cf. FAURE, Jean-Michel, SUAUD, Charles, «Les enjeux du football», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 103, juin 1994, p. 3.

² Cf. CHISARI, Fabio, « Quand le football s'est mondialisé : la retransmission télévisée de la Coupe du monde 1966 », *Histoire & Sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, n° 18-19, 2^e et 3^e trimestres 2006, p. 222-237

anhaltenden Debatten um die Direktübertragungen hinaus wurde in der Zeit von 1963 bis 1966 die Wichtigkeit des «Konserven-Fußballs» in der Errichtung des «großen Stadions» offensichtlich. Der Beginn des ZDF war auch durch die publizistischen Neuerungen seiner Sportredaktion gekennzeichnet. Von Beginn an wurde die Fußballberichterstattung zum Kern ihrer Anstrengungen, um das Interesse und die Treue des Publikums zu erwecken und zu sichern. Die Tatsache, dass die erste Sendung des «aktuellen Sportstudios» mit dem allerersten Spieltag der Bundesliga zeitlich übereinstimmte, liefert dafür einen eindeutigen Beweis. Die Tatsache, dass «die Sportschau» ab Januar 1964 auch samstags im Programm war wurde bestätigte den Beliebtheitsgrad dieser Art von Berichterstattung. In der Bundesrepublik Deutschland vielmehr als in Frankreich, wo es solch eine Sendung überhaupt nicht gab, wurde der «Konserven-Fußball» zum Gemeinplatz der populären Kultur schlechthin. Es war allemal ein Identitätsträger und ein Ritualisierungsfaktor ersten Ranges. Durch diese Entwicklung entstand auch eine Beziehung zum berichteten Ereignis. Die Fußball-Behörden waren davor immer nur auf die durch Direktübertragungen entstandene Konkurrenz fokussiert. Dabei bildete auch diese Art der Berichterstattung eine Gefahr für ihre Kasseneinnahmen. Der potentielle Stadionbesucher wurde Woche für Woche in seinem Glauben bestätigt, dass er samstagsabends in den genannten Sendungen das Wichtigste vom Spieltag erfahren konnte und wahrscheinlich konnte er sich auch auf diese Weise die spektakulärsten Szenen gemütlich wiederholt ansehen. Die Aufmachung dieser Reportagen war auf die Hauptszenen konzentriert, aber sie ging weit über das telegraphische Format der Kurzreportagen, welche im Rahmen des «Journal télévisé» oder der sonntäglichen Sport-Nachrichtensendung ausgestrahlt wurden. Diese Reportagen von einer Dauer um die zehn Minuten trugen das ihrige zu einer weiteren Mythifizierung des Fußballs bei. Sie taten es vor allem indem sie eine von «toten Stellen» bereinigte Darstellung der Bundesliga-Spiele dem Publikum anboten. Dadurch entfaltete sich ziemlich schnell der Glaube, die Bundesliga sei die stärkste Liga der Welt. Dies war stets eine Behauptung, die bestritten werden konnte. Jedenfalls ist dieser Trend schon in den ersten Jahren der Bundesliga, die den Schluss unserer Studie bilden, feststellbar.¹ Die guten sportlichen Ergebnisse der Nationalmannschaft und einiger deutscher Vereine auf internationalem Parkett nährten natürlich solche Vorstellungen in einem nicht zu verachtendem Maße.

Im Gegensatz zum Sendebeginn des ZDF, brachte die Schaffung des zweiten Senders in Frankreich in der Tat kaum eine wirkliche Verbesserung des Angebotes in Sachen

¹ Cf. HOLZ, Helga, HOLZ, Peter, «Bildschirm als Mythos-das aktuelle Sport-Studio», in DIGEL, Helmut (Hrsg.), *Sport und Berichterstattung*, Hamburg, Rowohlt, 1983, pp. 135-147.

Direktübertragungen und mit ihr war von vornherein keine Gründung einer neuen und unabhängigen Sportredaktion verknüpft. Die Sportjournalisten des ersten Senders hatten im Zweiten ihre Auftritte je nach Bedürfnis. Die Fußballberichterstattung bestand sozusagen ausschließlich in der Ausstrahlung von Aufzeichnungen am Ende des Sonntagnachmittags. Hinzu kommt noch, dass diese Aufzeichnungen meistens auf die zweite Halbzeit der gewählten Spiele begrenzt waren. Diese Art von Berichterstattung hatte eigentlich nur wenige wahre Verdienste. Darunter zählte mit Sicherheit die größere Sichtbarkeit der Provinzvereine. Eine andere lag eventuell darin, dass den Spielern bewußt war, dass sie im Fernsehen gezeigt wurden und vielleicht etwas flotter spielten, wenigstens in der zweiten Halbzeit. Auf dem ersten Sender wurde der Fußball nie anders als im Rahmen einer Sendung, in der er ein Thema unter etlichen bildete, dem Zuschauer angeboten. Die Bruchstücke an Direktübertragungen, die man sich immer noch traute, sonntags dem Publikum anzubieten, dürfen als Paradebeispiel der Einstellung der Sportredaktionsleitung und des Vorstandes der Anstalt dem Fußball gegenüber angesehen werden. Dabei wurden weder die Anzahl der bei der FFF angemeldeten Mitglieder noch der Geschmack einer großen Zahl unter den Fernsehzuschauern in Betracht gezogen.

Der krasse Unterschied zwischen den Berichterstattungen der Spiele der WM 1966, die in Frankreich durch die völlige Abwesenheit einer Eigenproduktion und in Deutschland durch das Wetteifern beider Sender gekennzeichnet war, lieferte ein weiteres Beispiel dafür, dass der Fußball eine minderwertige Position im System der Fernseh-Sportarten in Frankreich inne hatte und in Deutschland eben zum Nationalsport aufgestiegen war. Die eher enttäuschenden Ergebnisse der französischen Mannschaften in internationalen Wettbewerben bildeten mit Sicherheit eine Erklärung dafür, dass sich diese Situation bis zur zweiten Hälfte der 1970er Jahre kaum veränderte.

Schlußfolgerung

Unsere Studie, die auf die Entwicklung des Angebots im Bereich des Fernsehfußballs in Frankreich und in der Bundesrepublik Deutschland von 1950 bis 1966 fokussiert ist, verstehen wir vor allem als einen Versuch, der besseren Kenntnis der Geschichte des Fußballs und des Fernsehens beizutragen. Durch die Analyse der Entwicklung des nationalen Angebots des Fußballs im Fernsehen und seiner Rezeption durch die französische und deutsche Presse während der berücksichtigten Epoche haben wir versucht, *«parallel zwei benachbarte und zeitgenössische Gesellschaften zu untersuchen, die sich ständig gegenseitig beeinflussen und die, eben aufgrund ihrer Nähe und ihres Synchronismus, der Auswirkung der gleichen großen Faktoren ausgesetzt sind und wenigstens teilweise der gleichen gemeinsamen Ursache»*.¹ Von den fünf zu erwartenden Ergebnissen der komparativen Methodik, die Marc Bloch definierte, war die Feststellung von Ähnlichkeiten und Unähnlichkeiten diejenige, die wir stets versuchten, im Laufe unserer Analyse der Entwicklung der nationalen Angebote des Fußballs im Fernsehen in Frankreich und in der Bundesrepublik Deutschland zu unterstreichen. Im Rahmen einer solchen komparativen Vorgehensweise hatte der Fußball im Fernsehen einen auffallenden Vorteil gegenüber anderen Forschungsobjekten, die zur Massenkultur zählen. Vor allem war von vornherein eine gewisse Anzahl an seinen Grundbestandteilen von auffallender Ähnlichkeit feststellbar. Die ersten sind auf das Wesen des Spiels an sich und seiner Geschichte zurückzuführen. Einerseits ist das Wahrnehmen des Fußballs im Fernsehen durch jedes Publikum selten durch die Hürde der Sprache beeinträchtigt, auch wenn das nationalbedingte kulturelle Referenzen nicht ausschließen. Die 17 Grundregeln des Fußballs sind einfach und beständig von einem Land zum anderen, auch wenn ihre Auslegung variabel sein kann.² Zu diesem ersten Faktor muß auch und vor allem die Feststellung kommen, daß der Fußballsport schon mehrere Jahrzehnte vor der von uns studierten Epoche in beiden Ländern ein nationales Phänomen war.³ Mit der Wiederaufnahme der Länderspiele und der internationalen Vereinstreffen nach dem Kriege sowie der Wiedereinführung des vierjährigen Kalenders der Fußball-WM ab 1950 hat die rasche Entwicklung der internationalen und

¹ Cf. BLOCH, Marc, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », in BLOCH, Marc, *Histoire et Historiens*, Paris, Armand Colin, 1995, p. 4. (Übersetzung des Autors)

² Man denke an die im britischen Fußball beim Tackling oder im Kopfballduell geduldete Härte.

³ Cf. WAHL, Alfred, *Les Archives du football. Sport et société en France 1880-1980*, Paris, Gallimard, 1989, Kap. 2 « Un sport national (1907-1919) », pp. 107-171.

Cf. EISENBERG, Christiane, *"English Sports" und deutsche Bürger. Eine Gesellschaftsgeschichte*, Paderborn, Ferdinand Schöningh Verlag, 1999.

europäischen Dimension des Fußballs entscheidend zu dessen Spektakularisierung beigetragen.

Synchron wurde das Fernsehen zwischen dem Beginn der 1950er bis zur Mitte der 1960er Jahre in den meisten Ländern Westeuropas die *«Hauptquelle für Information und das wesentliche Instrument für die Stiftung der nationalen Identität»*.¹ Da sie von den Europäern damals als eine Projektgemeinschaft erwünscht wurde, versinnbildlichte die Eurovision den Beitrag des Fernsehens zur europäischen Integration: Seine Stärke in diesem Zusammenhang beruhte in diesem Zusammenhang auf seiner Fähigkeit *«gleichzeitig ein transnationaler Kommunikationsfaktor sowie ein Träger nationaler Souveränität zu sein»*, ein *«Element der sozialen Bindung innerhalb der nationalen Gemeinschaft sowie ein Element der Kommunikation zwischen den verschiedenen nationalen Identitäten zu bilden»*.² Ab 1954 lieferten die Fußball-Übertragungen regelmäßig der Eurovision ihre besten Einschaltquoten und mitunter ihre auf finanzieller und technischer Ebene bedeutendsten Kooperationsgelegenheiten.

Zu den mit dem Wesen des Spiels und der Veranstaltung seines öffentlichen Spektakels verbundenen Faktoren kamen also auch diejenige, welche mit dem Medium Fernsehen, mit seiner Wirtschaft, mit seinen Regeln und seinen technologischen Mängeln eng verflochten waren. Natürlich bedeutet das nicht, daß der Fußball im Fernsehen, sowie das Fernsehen selbst oder andere Gegenstände und Tätigkeiten des Alltagslebens, eindeutig seien. Die Funktionen welche ihm von dem Sendeleiter, von der Programmverantwortlichen, von der öffentlichen Hand oder von den Verbraucher zugeschrieben werden, sind je nach Umständen und Ländern verschieden. Diese entwickeln berufliche Theorien oder Laienansichten, die oft durch den zutiefst widerspruchsvollen Charakter des Mediums geschwächt werden. Denn dieser beruht grundsätzlich auf einem «privaten» Gebrauch während sein Bestehen auf ein öffentliches oder wenigstens kollektives Handeln in großem Umfang fundiert.³

Die Fußball-Verbände sind schon Massensportorganisationen zu dieser Zeit und ihr Wesen ist wenig eindeutig. Ihr Anspruch die Fernsehübertragung des Fußballs zu kontrollieren stieß oft auf den Widerstand der Verantwortlichen des öffentlichen Fernsehens. Im Laufe der verschiedenen Auflagen des Fußballstreits im Fernsehen wurde des Öfteren die regulierende

¹ In Bezug auf die Krönung Elizabeth der II. im Juni 1953 : *«(...) television was now in the process of becoming the principal instrument both of public information and of national cultural identity (...)»*, cf. CORNER, John, « Television and British Society in the 1950s' », in CORNER, John (éd.), *Popular Television in Britain*, London, BFI, 1991, p. 4.

² Cf. WOLTON, Dominique, *Éloge du grand public. Une théorie critique de la télévision*, Paris, Flammarion, Coll. Champs Essais, 2011, pp. 287-288.

³ In der untersuchten Epoche berechtigt in Europa nur die Gründung von ITV 1954 die Erwähnung eines kollektiven Handelns, das nicht von der öffentlichen Hand ausginge.

Kraft der UEFA festgestellt. Noch vor dem ersten Jahrestag seiner Gründung hatte anlässlich des Wiener Kongresses 1955 der europäische Dachverband jedem nationalen Mitgliedsverband die Macht zuerkannt, nach Belieben und Gutdünken jedwede Übertragung durch das nationale Fernsehen zu erlauben oder zu untersagen. Diese Entscheidung wurde oft als ein Angriff des Vereinrechts auf das (nationale) öffentliche Recht empfunden. Diese «übernationale Macht» der UEFA löste des öfteren Gereiztheit und Verbitterung bei den Verantwortlichen im Fernsehen sowie Skepsis bei den Fernsehzuschauern aus. Sie wurden dennoch nie richtig in Frage gestellt. Grundsätzlich fallen in den beiden untersuchten Ländern, in anderen UEFA-Mitgliedsländern und den Massensport-Organisationen wie der DFB oder die FFF Aufgaben zu, die hauptsächlich folgenden Sorgen Rechnung tragen, nämlich dem Beitrag des Sports zur Gesundheit der Bevölkerung sowie der Erziehung der Jugend. Aber ihr Bestehen beruht auf der verfassungsrechtlich vorgeschriebenen Vereinsfreiheit. Da sie hinzu der Zielsetzung nachgehen, Sportveranstaltungen mit zahlendem Publikum zu organisieren, hatten sich die Verbände eine kaufmännische Denkweise und Methoden angeeignet, um ihre Aktivitäten und ihre Entwicklung zu finanzieren. Im Falle der Elitenvereine war diese Denkweise dominant geworden, da die für die Bezahlung der Spieler notwendige Geldmittel eine ständige Inflation erlebten. Dies war in Frankreich, wo der Profi-Fußball seit 1932 bestand, genauso wahr wie in Deutschland, wo viele offizielle Amateure «Schwarzgeld» erhielten. In diesem Kontext, wurde das Aufkommen des Fernsehens nicht nur als eine große Gefahr für die im Stadion anwesende Zuschauerzahl wahrgenommen, sehr oft wurde es als solche aufgrund der amerikanischen und britischen Präzedenzfälle antizipiert. Der Umsatz an der Stadionkasse bildete das Haupteinkommen der Vereine sozusagen bis zu den 1980er Jahren, als dann die wirtschaftliche Liberalisierung der Sportwirtschaft einsetzte. Sehr schnell erreichte das neue Medium Fernsehen ein beachtliches Publikum. Die Fernsehzuschauerzahl einer Übertragung überschritt ziemlich rasch die Gesamtzahl der Eintritte einer ganzen Saison der Oberliga, der Bundesliga oder der 1. Division in Frankreich. Trotz aller typischen Jugendfehler des Fernsehens in seinen Anfängen war das durch die Direktübertragung ausgelöste Faszinosum sozusagen sofort vorhanden. Folglich konnten die Verbandsleiter für ihre Sportart die potentielle propagandistische Kraft des Fernsehens nicht außer Acht lassen. Dies verlieh ihrer Rede einen ambivalenten und widerspruchsvollen Charakter. Das Fernsehen entführte, davon waren sie überzeugt, einen beachtlichen Teil ihres Publikums, aber waren denn nicht auch die (jungen) Fernsehzuschauer die aktiven Sportler und die Vereinsmitglieder der Zukunft? Auf ihrer Seite entwickelten die Verantwortlichen der öffentlichen Fernsehanstalten eine Doxa,

die ebenso sehr durch Ambivalenz und Widerspruch gekennzeichnet war. Ihre Aufgabe bestand offiziell darin, ihrem Publikum Information, Kultur und Zerstreuung anzubieten. Folglich beanspruchten sie sehr regelmäßig ein Anrecht auf die Anwesenheit der Kameras im Stadion, vor allem dann, wenn die Nationalmannschaft auflief. Dennoch verweigerten sie stets den Veranstaltern von Fußballspielen eine entsprechende Entgeltung zu gewährleisten, obwohl dieses Programm ihnen regelmäßig die besten Einschaltquoten einbrachte.

In diesem Zusammenhang bietet der WM-Sieg von 1954 sicherlich einen Erklärungsfaktor ersten Ranges, um die Entwicklung des ARD Angebotes im Bereich des Fernseh-Fußballs zu verstehen. Dennoch sollte man nicht außer Acht lassen, daß die ARD genauso wie ihr französisches Pendant, die RTF (Radiotélévision française), für ein über weite Strecken undifferenziertes breites Publikum arbeitete. In den 1950er Jahren verfügte man noch nicht über völlig vertrauenswürdige Instrumente, um qualitativ die Hörer- und Zuschauerschaft zu erfassen. Dennoch gab es einige spektakuläre quantitative Angaben, die den Erfolg des Fußballs als Fernsehprogramm eindeutig dokumentierten. Man denke an die Verkaufszahlen der Fernseh-Händler kurz vor einem großen Ereignis oder an die vermehrte Kundschaft der Kneipen, die in solchen Umständen über einen Fernsehempfänger verfügten. Lange haben Fernsehleute und Presse einseitig darüber entschieden, welche Auswirkungen das stete Zusammenspiel zwischen Zuschauer und das auf dem Bildschirm Gezeigte auslöste.¹ Im speziellen Fall des Fußballs führte das zu einer Überbewertung der Direktübertragungen, die von dogmatischen Ansichten nicht gänzlich frei war. Diese Art von Reportagen hatte seitdem Direktübertragungen möglich waren, den Vorteil viel geringere Produktionskosten vorauszusetzen wie ein Dokumentarfilm von vergleichbarer Dauer.

Im Wesentlichen stritten die Geister über die finanziellen Aspekte des Problems. Denn die Akteure des Feldes der Fernseh Übertragung des Fußballs wußten wohl sehr früh und viel früher als sie es öffentlich zugaben, dass sie dazu verurteilt waren sich zu verständigen, wenn sie den Verlust eines wesentlichen Publikumsanteils nicht verlieren wollten. Die amerikanischen und britischen Präzedenzfälle veranschaulichten nur allzusehr den triumphalen Aufstieg des Fernsehens und welche Rolle dem Sportfernsehen in diesem Zusammenhang zukam. Auf beiden Seiten des Rheins mußten die Leiter der Fußballverbände und der Fernsehanstalten sich damit abfinden, dass sie durchführbare und anhaltende Bedingungen und –modalitäten für die Zusammenarbeit schaffen mußten. Dieser Prozess war schwierig, denn die Vertreter beider Seiten hatten eine Ansicht bezüglich des öffentlichen

¹ Cf. WOLTON, Dominique, *op. cit.*, 2011, p. 67.

Handelns, die sich in wesentlichen Punkten unterschied. Sie hatten lange große Mühe, im Einvernehmen und im gegenseitigen Respekt zu handeln. Jede der betroffenen Seiten begrenzte ihre Erwartungen auf ihre momentane Not, das heißt die Gestaltung des anstehenden Programms oder die finanzielle Situation des Verbandes oder der Vereine. Dadurch wurde die Definierung eines symbiotischeren Wirkens, das beiden Seiten diene, erheblich verzögert. Im Laufe der untersuchten Epoche mündete der besagte Prozess auf wesentlich unähnliche Ergebnisse in Frankreich und in der Bundesrepublik Deutschland. Die Presse behandelte ständig das Thema und unternahm dabei regelmäßig internationale Vergleiche, die oft für die Zwecke einer Ausführung nicht frei von Verzerrungen blieben. Bevor er in den 1960er Jahren auffällig wurde, bildete der anfängliche Erfolg des Fernsehens schon in den 1950er einen Grund über das Medium nachzudenken. Seine Banalisierung, sein progressiver Aufstieg in den Rang eines alltäglichen Gegenstandes schwächte diesen Status. Es benötigte einige spektakuläre technologische Errungenschaften so wie die Satellitenverbindungen, das Farbfernsehen oder eine wesentliche Änderung des Angebots durch den Sendebeginn der zweiten Fernsehkanäle, damit die politischen und kulturellen Eliten, die Fernsehleute oder das breite Publikum sich wieder mit der Problematik « Fernsehen », mit der Rolle des Mediums in dem Leben einer ständig steigender Zahl von Bürgern wieder an Aktualität gewann.¹

Bilanz der Untersuchung

Die Aufnahme der veröffentlichten und ausdrücklich angegebenen Daten bezüglich der Entwicklung des Angebotes des Fußballs im Fernsehen in Frankreich und in der Bundesrepublik Deutschland sowie die Analyse etlicher Zeugnisse der zeitgenössischen Presserezeption erlaubte uns folgende Fazite zu ziehen. Dabei war es wichtig zu erörtern, inwiefern dieses stets veränderte Angebot den Stellenwert des Fußballs als Träger nationaler und europäischer Identität veranschaulichte und eventuell verstärkte.

Wesen und Veränderung des Angebotes

1) Direktübertragungen von Sportereignissen haben erheblich zur Popularisierung des Mediums « Fernsehen » auf beiden Seiten des Rheins beigetragen. In der Bundesrepublik

¹ Cf. WOLTON, Dominique, *op. cit.*, 2011, p ; 24.

Deutschland erfuhr der Fußball keine wirkliche Konkurrenz durch eine andere kollektive Sportart und die genannten Zahlen bezeugen, dass seine Wettbewerbe seit den Anfängen des Deutschen Fernsehens am Ende des Jahres 1952, diejenige waren, denen von einem Jahr zum anderen durchschnittlich die größte Sendezeit gewidmet wurde. Bezieht man sich ausschließlich auf die Sendezeit, so ist in Frankreich für die untersuchte Zeitspanne die Lage auf weiten Strecken ähnlich, auch wenn anfangs der 1960er Jahre der Rugby zeitweise als schärfster Konkurrent angesehen wurde. Wenn aber die publizistischen und technologischen Innovationen sowie die finanziellen Investitionen des öffentlichen Fernsehens berücksichtigt werden, so erscheint das Ganze sehr differenziert in beiden Ländern. Der Fußball stand niemals an erster Stelle auf der Sorgenliste der RTF und später der ORTF. Das sportliche Ereignis, dem der Vorrang galt, war immer die Tour de France. So wie es die Bundesliga mit der Zeit für die Bundesrepublik wurde, war und blieb die «Große Schleife» ein «Erinnerungsort» *par excellence*, der populäre Kultur und nationale Identität vereinte.¹

2) Die Fernseh-Übertragung von Sportereignissen spielte die Rolle eines Wegbereiters in beiden Ländern und bildete einen Bereich, in welchem die Zusammenarbeit mit dem nahen oder fernen Ausland gefördert wurde. Es wurden internationale beziehungsweise interkontinentale Verbindungen erstellt, Programme ausgetauscht und das abgesprochene Handeln der verschiedenen, unter dem Dach der Eurovision zusammengeschlossenen Fernsehanstalten, ermöglichte den Erwerb der Übertragungsrechte und die Ausstrahlung der wichtigsten Fußballereignisse. Diese bildet ein Beispiel des Beitrages des «zeremoniellen Fernsehens»² zur Entstehung des «globalen Dorfes»³.

3) Auf beiden Seiten des Rheins hat das Fernsehen von Beginn an die Übertragung des Wettbewerbs der sportlichen Eliten bevorzugt und den Amateursport sowie die an die Jugend gerichteten Lehrfilme vernachlässigt. Direktübertragungen der Auftritte der Nationalmannschaft, welche es in «feierliche Vorstellungen der Kraft, Kohesion und Effizienz der konkurrierenden Nationen»⁴ verwandelte, waren eine stete Priorität. Der Verbot solcher Übertragungen durch die Verbände vor allem anlässlich von sonntags ausgerichteten

¹ Cf. VIGARELLO, Georges, « Le Tour de France », in NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoires*, Tome III, *Les Frances* vol. 2 : *Traditions*, Paris, Gallimard, rééditions 1997, pp. 3801-3833

Cf. GEBAUER, Gunter, « Die Bundesliga », in FRANÇOIS, Étienne, SCHULZE, Hagen (dir.), *Deutsche Erinnerungsorte – Eine Auswahl*, München, C. H. Beck, 2005, pp. 463-476.

² Cf. DAYAN, Daniel, KATZ, Elihu, *La télévision cérémonielle : anthropologie et histoire en direct*, Paris, PUF, 1996.

³ Cf. MAC LUHAN, Marshall, *Pour comprendre les médias*, Paris, Le Seuil, Coll. Points Essais, 1968.

⁴ Cf. POCIELLO, Christian, *Les cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris, PUF, 1999, p. 177.

Länderspielen der französischen oder deutschen Nationalmannschaft spielten eine vorrangige Rolle bei der Entstehung der Konflikte zwischen Fernsehen- und Fußballverantwortlichen.

4) Der ursprüngliche und vorwiegende Unterschied zwischen beiden Ländern liegt im gewählten Organisationsprinzip der Radio- und Fernsehanstalten. In Frankreich wurde das zentralistische und in der Bundesrepublik Deutschland das föderalistische Modell bevorzugt. Dieser grundsätzliche Unterschied prägte die Bildung der Entscheidungswege innerhalb der Anstalten und beeinflusste die territoriale Entwicklung des Mediums «Fernsehen». In den Jahren, die für unsere Studie in Betracht gezogen werden, ergab dies eine auffällige Überrepräsentation der in Paris ausgetragenen Spiele im Bereich der Direktübertragungen und der innerhalb der Nachrichtensendungen ausgestrahlten Kurzreportagen. In der Bundesrepublik Deutschland genossen sozusagen alle wichtige Städte, die eine Profimannschaft oder ein für Länderspiele geeignetes Stadion aufzuweisen hatten, für eine regelmäßige Sichtbarkeit auf dem Bildschirm. Dieser Aspekt der Fernsehgeschichte war ebenso wichtig für die Entwicklung der Verhandlungskultur, welche öffentlich-rechtliches Fernsehen und Verbände sich progressive aneignen mußten. Die Tatsache, daß die RTF bzw. die ORTF direkt unter der Autorität des Informationsministers standen, trug dazu bei, daß die Versuchung eines politischen Eingriffs auf höchster Ebene, um andauernde Konflikte zu lösen, stetig bestand. In der Bundesrepublik Deutschland wurde diese Möglichkeit äußerst selten in Erwägung gezogen. Wenn wir auch Presseartikel oder Leserbriefe in unserer Untersuchung erwähnten, welche ein Eingreifen der politischen Macht befürworteten, so haben wir in unserem Korpus keine veröffentlichte Quelle gefunden, die tatsächlich eine solche von einem Amtsträger auf Landes- oder Bundesebene öffentlich und offiziell ergriffene Initiative erwähnt.

5) Die Sportredaktion der RTF bzw. ORTF blieb während der untersuchten Epoche ein Bestandteil der Nachrichtenabteilung. In der Tat hing sie konkret von der Nachrichtenabteilung oder von der Abteilung für Außenübertragungen und -reportagen ab. In der Regel mußte sie sich Drehleute und technische Mittel von diesen Abteilungen ausleihen. In Deutschland wurde die Sportredaktion als eine besondere Abteilung und die sportlichen Ereignisse von Anfang an als ein wichtiges Tätigkeitsfeld angesehen. Diese Eigenschaft wurde nach der Betriebsaufnahme der zweiten Sender noch deutlicher. Daraus erfolgte unter anderem eine auffällige Ansiedlung von Kurzreportagen zum Thema Fußball in den Nachrichtensendungen der RTF bzw. ORTF, während man in diesem Rahmen in Deutschland nur die allerwichtigsten Ergebnisse meldete. Nach 1952 scheiterte die Emanzipierung der Sportredaktion gegenüber der Nachrichtenredaktion hauptsächlich an der institutionellen

Kultur der RTF sowie an deren Haushaltschwierigkeiten. Bevor die Technologie bedeutende Fortschritte meldete, was nämlich 1957 bei dem Ankauf von *Ampex*-Aufnahmeanlagen sichtbar wurde, unterschied sich schon das Programm der ARD von demjenigen der RTF durch das Angebot an Reportagen, die speziell dem Fußball gewidmet waren und unabhängig von Nachrichten- und regelmäßigen Sportsendungen zu guten Sendezeiten ausgestrahlt wurden. Sei es im Falle von Reportagen oder von Debatten und Gesprächen, die Sendedauer von einer halben Stunde wurde früh zum Standard für solche Sendungen. Im Programm der RTF bzw. der ORTF wurden Reportagen über den Fußball oft mit anderen Sportarten in den «Coulisses de l'exploit» ab 1961 angeboten. Die Dauer solcher Reportagen überschritt äußerst selten 15 Minuten.

6) Die Erscheinung der *Ampex* auf dem Markt verlieh dem Zugriff auf die Aufzeichnungstechnik einen zusätzlichen Vorteil. Vor allem erlaubte dieses Gerät dem Fernsehen sich noch deutlicher den Zwängen der Zeitübereinstimmung zwischen Spiel und Übertragung zu entziehen. Dies führte auch dazu, dass die Fernsehgesellschaften mit den Fußballverbänden mehr Kompromisse in Sachen Direktübertragungen eingehen konnten, da die Etappe der Filmentwicklung und eventuell des Transports ausfielen. Dennoch stellt man in beiden Ländern einen zusätzlichen Unterschied fest, wie man aus den von *Ampex* gebotenen Möglichkeiten Kapital schlug. Ab 1961 tritt mit der Einführung der «Sportschau» in dem sonntäglichen Programmlauf der ARD ein Qualitätssprung im Bereich des «Konserven-Fußballs» ein, eben weil dank *Ampex* Zusammenfassungen und Aufzeichnungen der Spiele innerhalb kurzer Zeit nach dem Abpfiff über den Bildschirm liefen. RTF betreffend stellt man vor allem fest, dass die Verwendung der *Ampex* hauptsächlich darauf begrenzt war, am Ende des Sonntagnachmittags die Aufzeichnungen von der zweiten Halbzeit eines Spiels der Division 1 auf dem zweiten Sender zu ermöglichen. Publizistisch setzte ein solches Unternehmen minimalistische Anstrengungen voraus. Der zweite Sender wurde lange als eine Filiale des ersten historischen Senders angesehen. Er bot den Technikern des Fernsehens und der radioelektrischen Industrie ein Experimentierfeld für die Entwicklungsprogramme des Farbfernsehens. Die Anzahl an Originalsendungen, die tägliche Dauer der Sendungen, die Fortschritte der Ausbreitung der Empfangszonen waren kaum mit denjenigen des ZDF vergleichbar. Folglich muß man also feststellen, dass die Schaffung des zweiten Senders in Frankreich im Unterschied zu demjenigen des ZDF in der Bundesrepublik Deutschland keinen wesentlichen Qualitätssprung im Bereich des Fußballangebotes der ORTF darstellte.

7) Dieser Trend der Ausstrahlung der Zusammenfassungen von Begegnungen, einige Stunden nach Spielabpfiff, wurde ab dem September 1963 durch die Schaffung der Sendung «das

aktuelle Sportstudio» synchron mit dem Beginn der Bundesliga verstärkt. Zusätzlich trug der innovative Geist, welcher die Sportredaktion des ZDF damals auszeichnete, zur Bereicherung der behandelten Themen und der gewählten Formate zu, weil sie den Fußball auf den Rang einer «Unterhaltung erster Klasse» erhob. Außerdem leistete die Sendung “ das aktuelle Sportstudio” einen bedeutenden Beitrag zum Übergang von einer Logik des Sendens zu einer programmatischen Mythifizierung des Fußballs. Die Sendung «die Sportschau» mußte relativ schnell ihre Reportagen diesem neuen Standard anpassen. Bis 1977 wird der französische Fußball in den Programmen der öffentlich-rechtlichen Fernsehanstalten nie seine eigene Sendung erhalten, er wird auch nie im üblichen Programm einer allgemeinen Sportsendung eine dominante Position einnehmen. Folglich wurden in Frankreich sehr selten mit den genannten Sendungen von ARD und ZDF vergleichbare menschliche und technische Mittel eingesetzt, um «Konserven-Fußball» erster Güte zu produzieren. Schlimmer war noch im Falle der untersuchten Periode die Tatsache, daß «Konserven-Fußball» oft zum Schluß der allgemeinen Nachrichtensendungen und der sonntäglichen Sportnachrichtensendung «Sports Dimanche» gebracht wurde oder werden sollte. Des öfteren fielen die angesagten Reportagen aus, weil man sich in der Zeiteinteilung verschätzt hatte.

8) Nach 1958 haben die Leistungen der französischen Nationalmannschaft und der französischen Vereine in den europäischen Wettbewerben nachgelassen. Dies bestärkte die Fernsehenverantwortlichen in ihrem schon traditionellen Hang den Fußball nicht sehr aufwendig zu behandeln. Diese Tatsache trug dazu bei, dass man zum Beispiel auch für die prestigeträchtigsten Fußballereignisse wie Europapokal Endspiele äußerst selten die konkurrierende Sendezeit des «Journal télévisé» änderte. Die beständigen Ergebnisse der deutschen Nationalmannschaft, das regelmäßige Erreichen des Viertelfinals bei den vier WM-Turnieren, die sie zwischen 1950 und 1966 bestreiten durfte, das bessere Abschneiden der Vereine in den europäischen Wettbewerben und Aufwertung der nationalen Elite-Meisterschaft durch die Schaffung der Bundesliga förderten dagegen das Interesse des deutschen Publikums. Die Entscheidungsträger der Sportredaktionen der ARD bzw. des ZDF wurden natürlich dadurch beeinflusst und achteten vergleichsweise viel mehr auf eine ständige Verbesserung der Fußball-Berichterstattung, um in diesem strategischen Bereich gute Einschaltquoten zu erreichen.

9) Die Berichterstattung anlässlich der WM 1966 war die erste, bei welcher Direktübertragungen nicht von einem gemeinsamen Eurovision Programm abhingen. Diese bezeugte den in der Bundesrepublik Deutschland dem Fußballsport beigemessenen sozialen

Stellenwert und bestätigte seinen Status als eher minderwertiges Programm auf den französischen Bildschirmen.

Rezeption durch die Presse

1) Sowohl in Frankreich als in der Bundesrepublik Deutschland behauptete stets die Sportpresse, dass Fernsehübertragungen nicht mit der Anwesenheit im Stadion konkurrieren könnten. Somit verteidigte sie ihren Vorrang gegenüber dem Fernsehen als Quelle von Expertenansichten und –bewertungen. Dadurch wurde sie auch gelegentlich zum objektiven Verbündeten der Verbände und Vereine, die das Fußball-Spektakel veranstalteten. Die Veröffentlichungen, denen wir vorrangig unsere Aufmerksamkeit schenkten, das heißt *Der Kicker*, *France Football* oder die Tageszeitung *L'Équipe* pflegten schon langweilige Beziehungen zu den Verbänden, als das Medium Fernsehen seinen Boom erfuhr; dies war nicht ohne Einfluss auf ihre journalistische Behandlung der Beziehungen, die sich zwischen den Fußball- und Fernsehverantwortlichen entwickelten. Weil diese Presse gegen das Radio das Rennen um die rasche Information des Publikums verloren hatte, befürchtete sie, dass der Bildschirm einen zusätzlichen Teil ihrer «traditionellen» Leserschaft verführen könnte. Aus diesem Grunde mußte die dem Leser gebotene Dienstleistung stärker betont werden. Dennoch stellte man ziemlich früh fest, dass die Leser, welche bereit waren, eine Sportzeitschrift oder –zeitung am Kiosk zu kaufen, auch sehr oft die Käufer waren, welche den Weg bis ins Elektrowarengeschäft fanden, um ein Fernsehgerät zu ergattern und bald ein treues Publikum der Fußballübertragungen und Sportsendungen bildeten.¹ In diesem Zusammenhang erschien die Schaffung einer Fernsehsparte in den genannten Publikationen nach variabler Zeit eine Notwendigkeit. Ihre Aufmachung, Inhalt und anhaltender Charakter war ungleich. Im *Kicker* wurde «über Kollegen nicht geschrieben». Das Programmangebot wurde zwar angesagt, aber eher selten rezipiert.

2) Während der verschiedenen Episoden der Fußballkriege im Fernsehen spielten die genannten dominierenden Veröffentlichungen oft eine schlichtende Rolle und versuchten beiden Seiten gerecht zu werden. Diese Strategie erlaubte es ihnen in den Augen ihrer Leserschaft und des großen Publikums, in der Rolle der “wahren Liebhaber des Spiels” und als die unermüdlichen und selbstlosen Befürworter des Fußballsportes aufzutreten.

¹ Cf. POCIELLO, Christian, *op. cit.*, 1999, p. 170.

3) Als Veranstalter der Tour de France konnte weder *L'Équipe* noch deren « Filiale » France Football ein « neutraler Beobachter » der sich entwickelnden komplizierten Beziehungen zwischen Fußball und Fernsehen sein. Vor allem stand deren Leitung in ständigen Verhandlungen mit derjenigen des Fernsehens, um die Übertragungsrechte des berühmtesten Fahrradrennens der Welt zu vermarkten. Darüberhinaus wäre es zum Beispiel völlig unvorstellbar gewesen, dass ein Redakteur in den Seiten der *L'Équipe* bedauern durfte, dass die Fernseh-Berichterstattung dem Beginn der Tour unberechtigtweise den Vorrang gegenüber einer terminlich konkurrierender WM gab.

4) Sportzeitschriften mit wesentlich geringeren Auflagen, aber mit einem “engagierteren” Publikum wie *Miroir du football* übten viel heftiger Kritik an den Akteuren, welche aufgrund einer dogmatischen Erstarrtheit oder im Namen von allzusehr als körperschaftlich empfundenen Interessen eine Übertragung unmöglich machten. Allgemein waren die schärfsten Attacken gegen Verbände oder Fernsehanstalten in den Seiten der Fernsehzeitschriften oder in der allgemeinen regionalen oder nationalen Tages- und Wochenpresse zu finden. Solche kritische Analysen waren in der Sportpresse meistens nur in den Leserbriefen vorhanden. Diese genossen theoretisch die Legitimität der Repräsentativität und da sie von «Laien» stammten, konnte ihr eventuell übertriebener Charakter auf die vermeintliche Offenherzigkeit des Fußball-Volkes zurückgeführt werden.

5) Der Fernsehkommentar eines Fußballspiels war eine heikle Angelegenheit für die Radioleute, die zum Fernsehen übergangen. Darunter waren viele, mitunter auch die berühmtesten wie Herbert Zimmermann in Deutschland und Georges Briquet in Frankreich, die bei diesem Stilwechsel in Schwierigkeiten gerieten. Man stellt eindeutig fest, dass in der Bundesrepublik Deutschland sowie in Frankreich, Fernsehzuschauer und Chronisten des Fußballs im Fernsehen ganz besonders auf die Nüchternheit des Kommentars achteten und dessen Redundanz mit dem Bilde verwarfen. Wenn in dieser Hinsicht oder derjenige des Sensationalismus in der Bewertung des eigenen Programms, die Journalisten der ARD oder des ZDF nicht immer von der Presse und Publikum verschont blieben, so haben wir doch keinen Artikel gefunden, der ihnen Inkompetenz, Dilettantismus oder eine negative Grundhaltung gegenüber des Fußballsportes ankreidete. Dies war bei weitem nicht der Fall bei ihrer französischen Kollegen.

Zum Schluss möchten wir nochmals betonen, daß wir den lückenhaften Charakter unserer Datensammlung sowie die mit dem deutsch-französischen Vergleich verbundenen Beschränkungen nicht verkennen. Der Fußball ist zwar ein internationales Phänomen, aber er

bleibt doch durch die nationale Kultur geprägt.¹ Dasselbe gilt für das Fernsehen. Der Sportpresse wird generell eine allzu «*erbauliche*»² Behandlung der Fußballereignisse vorgeworfen. Dennoch hoffen wir, dass es uns durch die Wiedergabe unserer Forschung gelungen ist, darzustellen, dass in ihren Seiten oft eine kritischere Thematisierung der mit der Fernsehberichterstattung verbundenen Konsequenzen vorzufinden war. Somit kann diese als ein interessantes historiographisches Forschungsfeld betrachtet werden. Die journalistische Rezeption des Programmangebotes kann als Indiz für das dem nationalen wie internationalen Fußball als Fernseh-Spektakel geltende Interesse angesehen werden. Sie liefert etliche Indizien über die sportlichen, identitären, politischen oder gar religiösen Werte, die von der untersuchten Gesellschaft mit dem Fußball verbunden werden.³ Eine eindeutige Analyse des Angebotes im Bereich des Fernseh-Fußballs und seiner Rezeption durch die Presse wäre zu simpel und wir hoffen, dass wir diese Gefahr vermeiden konnten. Dennoch kommt man nicht um die Feststellung, dass zwischen 1950 und 1966 die Erbauung des «*großen Stadions*», welche durch die «*eigenen Einschränkungen, Interessen und Zielsetzungen*»⁴ eines ständig dominanteren Mediums zwar eine medienspezifische, aber auch typisch nationale Fußballberichterstattung förderte. Dadurch trug sie in mancher Hinsicht in unerschiedlicher Weise zur sportlichen Identifikation in Frankreich und in der Bundesrepublik Deutschland bei, wobei diese einen wichtigen «*Ausdruck des gemeinschaftlichen Zusammenseins*» darstellt.⁵

Um unsere Kenntnis des gewählten Forschungsobjektes zu vertiefen, planen wir unser Interesse und unsere Aufmerksamkeit auf den chronologischen Abschnitt 1966-1974 zu richten. Es handelt sich dabei um eine Periode in der das Angebot der öffentlichen Fernsehgesellschaften in Frankreich und in der Bundesrepublik Deutschland oft den minderwertigen Rang des Fußballs im französischen und seine Vorherrschaft im bundesdeutschen System des Fernsehsports bestätigte.

¹ Cf. SONNTAG, Albrecht, « Mondial 2006. Un été noir-rouge-or », in DESMENAY, Claire, STARK, Hans (dir.), *Radioscopies de l'Allemagne 2007*, Paris, La Documentation Française, 2007, pp. 19-39.

² Cf. WAHL, Alfred, *op. cit.*, 1989, p. 314.

³ Zum Begriff des « Sportsystems » (« Système des sports »), cf. BOURDIEU, Pierre, « Comment peut-on être sportif ? », in BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

Cf. YONNET, Paul, *Systèmes des sports*, Paris, Callimard, 1998.

⁴ Cf. POCIELLO, Christian, *op. cit.*, p. 171;

⁵ « L'identification sportive constitue "l'expression de l'être ensemble communautaire" », cf. YONNET, Paul, « Composants de l'identité, mécanismes de l'identification », in DE WAELE, Jean-Michel, HUSTING, Alexandre, *Football et identités*, Bruxelles, Édition de l'Université de Bruxelles, 2008, pp. 19-20.

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

**Unité de Recherche : FARE-frontières, acteurs, représentations de l'Europe (EA n°4374)
Ecole Doctorale : Droit, sciences politiques et histoire (ED 101)**

Doctorat d'Histoire

Convention de cotutelle avec ALBERT-LUDWIGS-UNIVERSITÄT FREIBURG

**L'offre télévisée de football et sa réception par la presse
en France et en RFA (1950-1966) : l'édification du « *Grand stade* »,
vecteur d'identité nationale et européenne**

Annexes

JEAN CHRISTOPHE MEYER

Thèse en cotutelle dirigée par

M. Sylvain SCHIRMANN - Professeur (Strasbourg)

M. Franz-Josef BRÜGGEMEIER, - Professeur (Freiburg)

Présentée et soutenue publiquement le 3 décembre 2012

Composition du Jury

M. Franz-Josef BRÜGGEMEIER, Professeur, Freiburg
M. William GASPARINI, Professeur, Strasbourg
M. Dietmar HÜSER, Professeur, Kassel
M. Wolfram PYTA, Professeur, Stuttgart
M. Sylvain SCHIRMANN, Professeur, Strasbourg
M. Alfred WAHL, Professeur, Strasbourg

Table des matières - Annexe

| | |
|---|-----|
| EVOLUTION DU PARC NATIONAL DE RECEPTEURS TV EN FRANCE ET EN RFA 1950 - 1966..... | 2 |
| DESSINS DE PRESSE | 5 |
| FOOTBALL TELEVISE 1950 - 1966 | 5 |
| ENTRETIEN AVEC M. UWE SEELER, <i>06/07/2010</i> , | 15 |
| ENTRETIEN AVEC M. RAINER HOZSCHUH, <i>29/07/2011</i> | 31 |
| ENTRETIEN AVEC M. RAYMOND KOPA <i>31/03/2011</i> | 51 |
| ENTRETIEN AVEC M. GILBERT GRESS, <i>12/08/2011</i> | 66 |
| ENTRETIEN AVEC M. JACQUES FERRAN, <i>11/02/2012</i> | 96 |
| ENTRETIEN AVEC M. JEAN WENDLING, <i>03/06/2010</i> | 117 |
| ENTRETIEN AVEC M. DIETER KÜRTE, <i>22/04/2010</i> | 123 |
| COMMENTAIRE INTEGRAL DE M. GEORGES BRIQUET, <i>05/10/1952</i> | 136 |

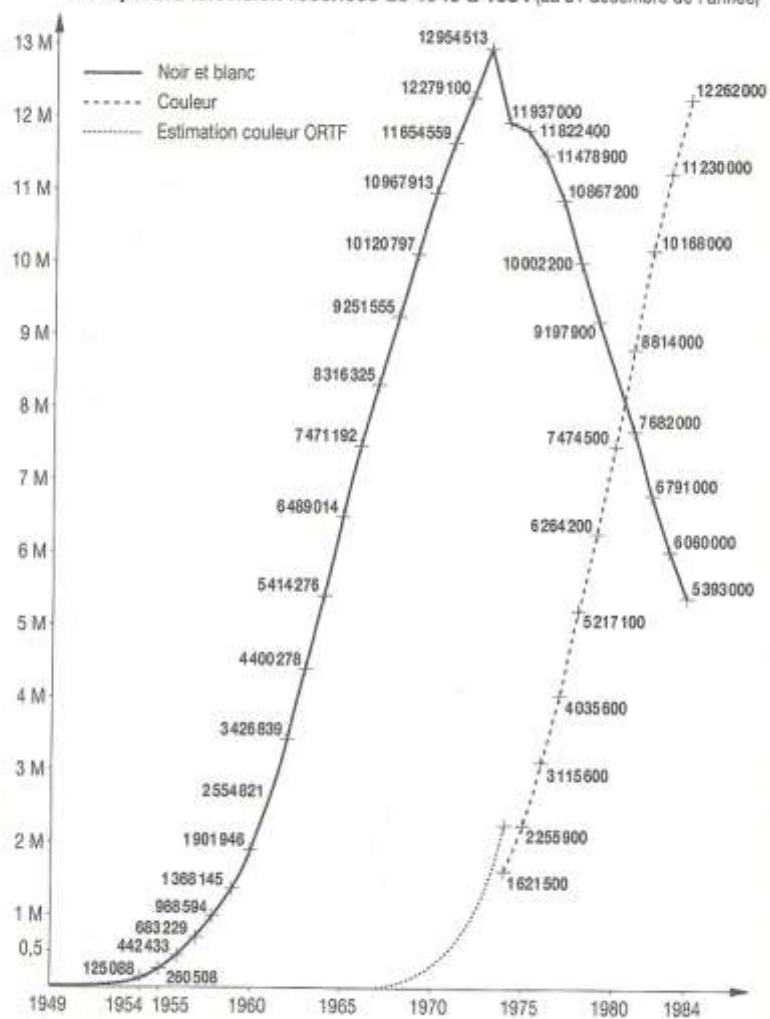
Evolution du parc national de récepteurs TV en France
et en RFA 1950 - 1966

Progression du parc national du téléviseurs en RFA (1953 - 1967)

| Date | Nombre de récepteurs | Progression |
|------|----------------------|-------------|
| 1953 | 1 524 | |
| 1954 | 11 658 | 10 134 |
| 1955 | 84 278 | 72 620 |
| 1956 | 283 750 | 199 472 |
| 1957 | 681 839 | 398 089 |
| 1958 | 1 211 935 | 530 096 |
| 1959 | 2 132 519 | 920 584 |
| 1960 | 3 375 003 | 1 242 484 |
| 1961 | 4 634 762 | 1 259 759 |
| 1962 | 5 887 530 | 1 252 786 |
| 1963 | 7 213 686 | 1 325 956 |
| 1964 | 8 538 570 | 1 325 084 |
| 1965 | 10 023 988 | 1 485 418 |
| 1966 | 11 376 049 | 1 355 061 |
| 1967 | 12 719 599 | 1 340 550 |

Source: *DIEDERICHS, Helmut H., Konzentration in den Massendien, Systematischer Überblick der Situation in der BRD, München, 1972, cité par HACKFORTH, Josef, op. cit., 1976, p. 25.*

Récepteurs télévision recensés de 1949 à 1984 (au 31 décembre de l'année)



Sources : Archives Radio France de 1949 à 1973. Centre de la redevance et INSEE de 1974 à 1984.

Dessins de Presse
Football télévisé 1950 - 1966



ROBERT, Simon, dit « SIRO », « Candidature hésitante », *France Football* n°209, 21/03/1950, p. 11.



Eine versöhnliche Karikatur zum 0:2 in Brüssel. Adenauer: „Warum denn Trübsal blasen? Jetzt können die anderen von keiner »deutschen Gefahr« mehr sprechen. Ihr seid gute Politiker!“
(Peter Klipp in den „Ruhrnachrichten“)

Adenauer : « Pourquoi faire cette tête ? Maintenant les autres ne peuvent plus parler d'un « danger allemand ». Vous êtes de bons politiciens ! »)

Cf. KLIPP, Peter, *Der Kicker* n°40, 04/10/1954, p. 19.

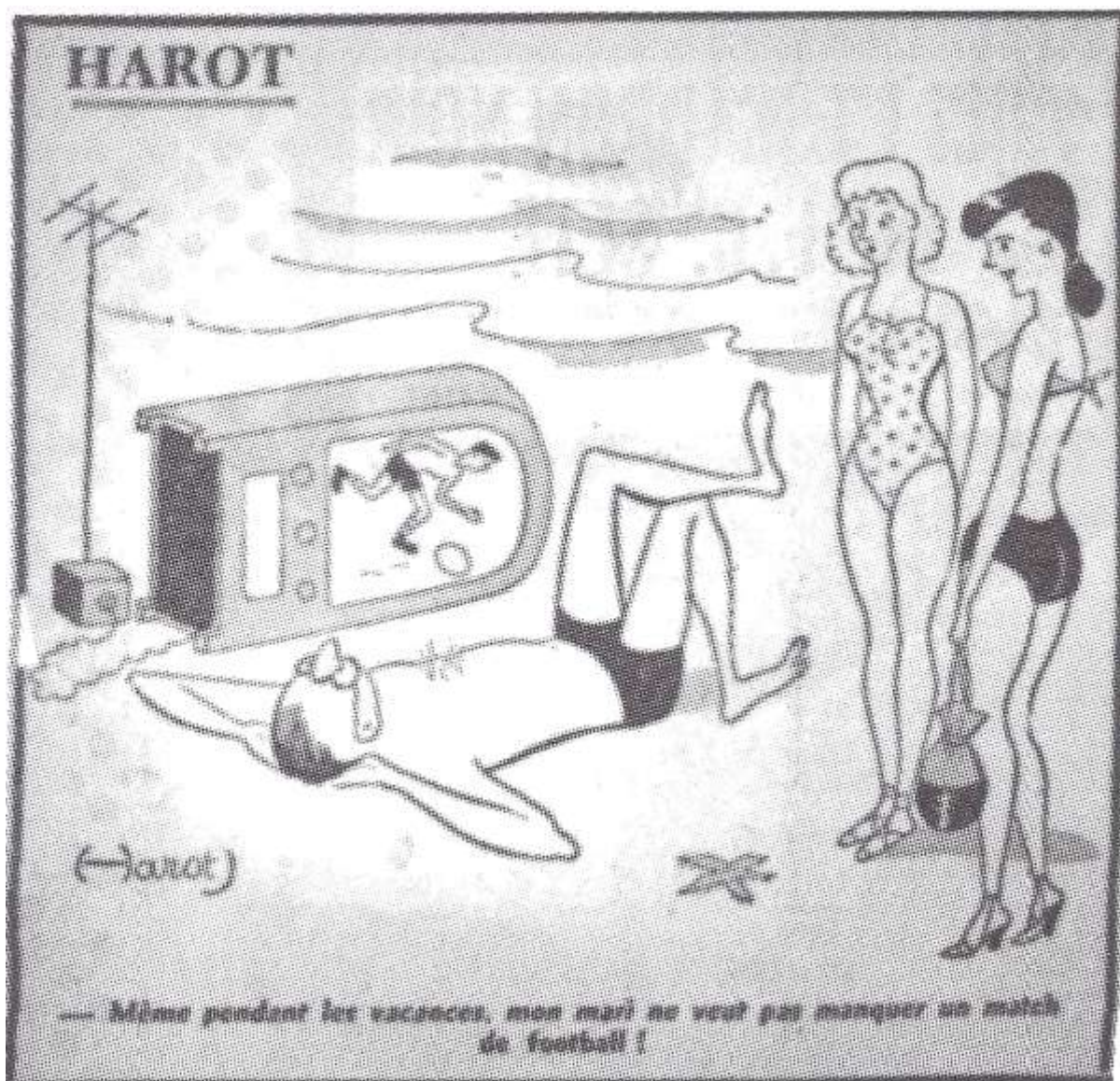
Chancelier et sélectionneur



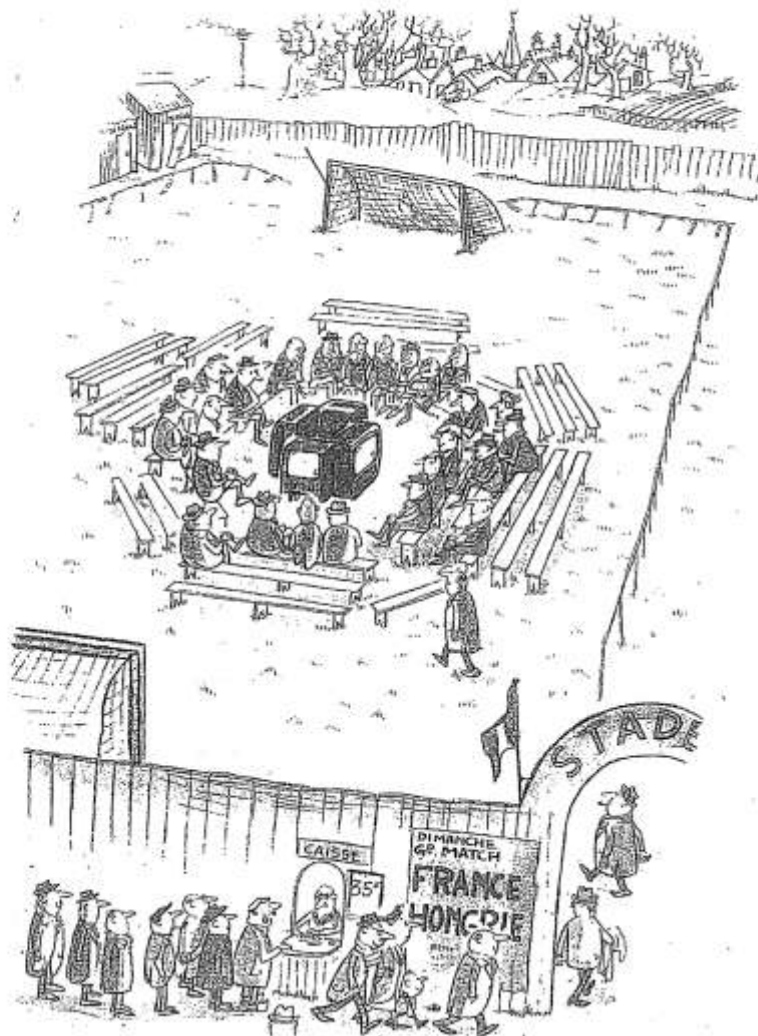
Dessin de presse décorant une pièce du domicile de Sepp Herberger.

Avant le départ de la *Mannschaft* pour disputer URSS-RFA à Moscou (21/08/1955)

« Monsieur le Chancelier fédéral, nous allons prendre votre politique extérieure en considération. Une chose pareille à la Coupe du monde n'arrivera plus ! »



Dessin de Harot paru dans *France Football* n° 596, (20/08/1957)



Dessin sans légende de SEMPÉ, *France Football N° Spécial 1958*, Novembre 1957, p. 86.

1929



1959



Le Général et le football

POUR de Gaulle, la réussite de nos skieurs aux Jeux d'Innsbruck n'est pas une surprise. Elle est la conséquence de l'utilisation de méthodes d'entraînement scientifiques.

— L'Etat a pris la chose en main, disait-il à Maurice Herzog. Si un jour l'Etat prenait en main le jeu de football, de manière à former une équipe nationale, croyez-moi, elle battrait toutes les autres.

Qu'est-ce qu'il a dû dire après le match de rugby Franco-Angleterre !

**LE DESSIN
DE LA
SEMAINE**



« Dans le cadre des entreprises à nationaliser,
vous m'étudierez un dossier football ! »

France Football N°938, 03/03/1964, p.2



France Football N°1026, 09/11/1965, p. 3.

LE DESSIN DE LA SEMAINE par DÉRO



« Alors, selon vous, mon Général, Napoléon (Kopa) ne mérite pas la Légion d'honneur ! »

France Football

3

Entretien avec M. Uwe SEELER,

06/07/2010

Gespräch mit Uwe SEELER

Ehrenspielführer der Deutschen Nationalmannschaft

(06/07/2010)

I. Erinnerungen aus Kindheit und Jugendlichkeit

- 1) **Ihr Vater war zwar kein Profi im heutigen Sinne, aber dennoch ein erstklassiger Fußballer. Es gibt ein bekanntes Bild von Ihnen, das im *Kicker* veröffentlicht wurde. Man sieht Sie als Knirps mit gleichaltrigen Freunden am Spielfeldrand, wie sie dem Vater zujubeln und mitfiebern. Würden sie im Nachhinein diese unter dem Zeichen des runden Leders stehende Kindheit mit derjenige eines Zirkuskünstlers- oder Musikersohns vergleichen und sagen, daß Sie und Ihr Bruder Dieter, es kaum vermeiden konnten, aktive und begeisterte Fußballer zu werden?**

Uwe SEELER : *«Also ich kann nur sagen, daß wir Kinder es natürlich wußten, daß der Vater ein großartiger Fußballer war. Aber ich würde nicht behaupten, daß es vorwiegend daran lag, daß mein Bruder und ich Fußballer wurden. Ich glaube, das war einfach so drin, wie man sagt, wir haben von klein auf immer auf der Straße Fußball gespielt. Mein Vater mußte uns keineswegs anspornen, er hat uns auch nicht trainiert, er hatte natürlich seine Freude daran, daß wir etwas begabt waren. Von Kindesbeinen, als ich alleine gehen konnte, bin ich dem Ball hinterhergejagt, dann auf der Straße. Wir hatten ja am Ende des Krieges und in den ersten Nachkriegsjahren diese schlechten Verhältnisse, es gab nicht viel und wir mußten dann immer nach einigermaßen ebenen Straßenstellen oder sogenannten geräumten Trümmergrundstücken suchen, denn Bälle und Schuhe gingen sonst sehr schnell kaputt, und es waren kostbare Waren, die man in der Regel nur mit Bezugscheinen bekommen konnte. Mein Vater konnte zwar etwas leichter über seine Bekanntschaften im Fußballmilieu Bälle besorgen, aber mit den Schuhen war das schon ein großes Problem. Wir haben so viel gespielt, daß er überhaupt nicht nachkommen konnte. Ich habe in der Zeit sogar die Schuhe meiner Schwester verschlissen, weil ich jeden Tag stundenlang gespielt habe. Das gab dann manchmal Riesenprobleme, weil ich sie dann heimlich wieder weggestellt habe. Aber zuschauen, wenn die anderen auf der Straße mit dem Bolzen anfangen, das war mir ein unerträglicher Gedanke. Mein Bruder war fünf Jahre älter, dann hat er mich immer als Maskottchen mitgenommen und vielleicht hat die Tatsache, daß ich immer gegen größere Jungs gespielt habe, dazu beigetragen, daß ich als Spieler früh reif wurde. »*

- 2) **Obwohl Ihr Vater beim HSV spielte und Sie doch relativ früh eine Vereinslizenz unterschrieben haben, sind Sie also, wie wohl die Mehrheit Ihrer Alterskollegen, was man einen Straßenfußballer nennt. Ältere Jungs und Ihr Vater hatten mit Sicherheit eine Vorbildfunktion inne. Könnten Sie aber vielleicht erwähnen, wer über Medien (Presse, Radio, Kinowochenschau) der erste Spieler war, der Ihnen imponierte und dem Sie nacheifern wollten, ohne ihn unmittelbar in einem Spiel gesehen zu haben ?**

Uwe SEELER : *«In den ersten Jahren war bestimmt keine Kinowochenschau von Bedeutung, es gab wahrscheinlich die eine oder andere Radio-Übertragung, die imponierte. Als es mit den Medien dann besser wurde, konnten sich meine Eltern lange keinen Fernseher leisten, ich habe dann bei Freunden ferngesehen. Ich muß sagen, auch wegen seiner einfachen und freundlichen Art wurde Fritz WALTER sehr schnell mein Vorbild. Als ich dann später mit ihm spielen durfte und er mir die Freundschaft anbot, war ich sehr geehrt. Über meinen Vater und seine Kollegen habe ich Eindrücke über die Klasse eines Paul JANES gewinnen können. Als Fußballer hatte er durch den Krieg viel versäumt. Mit SZEPAN aus Schalke war er mit Sicherheit eine der beliebtesten Fußballgrößen der Vorkriegsjahren. Mein Vater und seine Freunde haben die beiden oft voller Bewunderung erwähnt. Aber ich kannte diese Figuren nur über Hören und Sagen, über Erzählungen und nicht so sehr über Medienberichte irgendwelcher Art. »*

- 3) Sie erwähnten, daß Ihre Eltern sich nicht gleich einen Fernseher leisten konnten. Es gibt ein Bild von Ihnen mit Ihrem Bruder und den Eltern, da sitzen Sie alle um den Radioapparat in der Stube, ihr Bruder Dieter spielte schon in der ersten Mannschaft des HSV und Sie sind als Jugendspieler dann auch schon bekannt.**

Uwe SEELER : *«Sehr richtig. 1954 war für mich die Anonymität zu Ende, da wurde ich Nationalspieler. Während der WM in der Schweiz ging ich oft zu Freunden, um die Spiele im Fernsehen zu verfolgen. So habe ich auch das Finale gesehen. Vor der großen WM war hier in Westdeutschland die Jugend-WM und da sind wir ungeschlagen Zweiter geworden. Als Jugendnationalspieler hatte mich ja HERBERGER zweimal gesehen und etwas spät hat er nochmals in Erwägung gezogen, mich als Siebzehnjährigen mitzunehmen in die Schweiz, damit ich lerne. Das ging aber nicht mehr, weil die Anmeldefrist verstrichen war und er seinen Kader nicht mehr ändern konnte. Ich wäre fast vor Pelé der jüngste WM-Teilnehmer geworden. Aufgrund des guten Abschneidens bei der Jugend-WM wurden wir vom DFB zu einem WM-Spiel eingeladen. Leider war es das Spiel, jenes Gruppenspiel Deutschland-Ungarn, das Deutschland hoch verlor. Keiner von uns glaubte an dem Tag, daß die deutsche Mannschaft noch Weltmeister wird. »*

- 4) Nach der WM 1954 kommt es zu Ihrem ersten Länderspiel gegen Frankreich in Hannover. Liest man die Presse aus der Zeit, so waren solche Länderspiele keineswegs als Freundschaftsspiele einzuschätzen. Es ging um viel Prestige und die WM hatte noch nicht den Rang späterer Jahre. Könnten Sie Ihre Eindrücke von diesem ersten Länderspiel erwähnen ?**

Uwe SEELER : *«HERBERGER hatte ja ein enormes Personalproblem wegen der Gelbsucht und so kam es dazu, daß er für das Spiel in Brüssel kurz davor und dasjenige in Hannover eigentlich eine fast neue Mannschaft aufbauen mußte. Wie gesagt, ich war siebzehn und nach zwanzig Minuten wurde ich eingewechselt. Die taktische Anweisung HERBERGERS war eigentlich pädagogisch sehr klug. Es*

waren 80.000 im Stadion. Deutschland hatte das Spiel in Paris 1952 mit 1-3 verloren. Die Franzosen hatten bei der WM schlecht abgeschnitten und hatten viel gut zu machen. Er hat mich aufs Spielfeld geschickt und sagte mir nichts weiteres als "Uwe, spiel das, weswegen ich dich geholt habe!" und dann war ich schon drin, ich habe dann so gespielt wie ich es gewohnt war und das hat HERBERGER gefallen. Eigentlich wurde meine internationale Karriere dann nur noch verletzungsbedingt zeitweise unterbrochen, bis ich 1970 nach der WM in Mexiko aufgehört habe. Ich hatte eine längere Pause wegen Rückenbeschwerden, ich hatte zu früh zu viele Spiele absolviert und das war an die Substanz gegangen. Im Beckengelenk war die Kugel ausgerenkt, eine Folge der Überbelastung. Da mußte ich während eines ganzen Vierteljahres Pause machen. 1965 kam es auch durch die Achillessehne-Operation nochmals zu einer Unterbrechung meiner internationalen Laufbahn, aber ich stand immer auf dem Wunschzettel der Nationaltrainer, sei es HERBERGER oder Helmut SCHÖN. Ich hatte das Glück vier Weltmeisterschaften zu spielen, bei jeder habe ich wenigstens ein Tor erzielt und viele tolle Erfahrungen gesammelt. »

- 5) 1952 hatte die Live Fernsehberichterstattung in der Bundesrepublik mit der Übertragung eines HSV-Spiels gegen Altona begonnen. Hatten sie damals etwas von diesem Ereignis mitbekommen? Sie gehörten ja dem Verein an, sorgte das Ereignis für Gesprächsstoff im Verein ?**

Uwe SEELER : «Ich kann mich überhaupt nicht daran erinnern, daß wir Jugendspieler unter uns oder mit Vereinsmitgliedern darüber uns unterhalten hätten. Ich glaube, daß keine große Reklame diese Ausstrahlung begleitete. Daß das Fernsehen kam, war wahrscheinlich nur für die allerwenigsten eine Sensation, die große Mehrheit hat das mehr oder weniger gleichgültig wahrgenommen, wenn überhaupt. »

- 6) Können Sie sich daran erinnern, wann Sie sich selbst zum ersten Mal auf der Leinwand oder auf dem Bildschirm spielen sahen? Was war Ihr erstes Gefühl in dem Augenblick?**

Uwe SEELER : «An und für sich hat das etwas länger gedauert, bis ich mich zum ersten Mal spielen sah und ich muß sagen, daß ich nicht so sehr daran interessiert war, mich auf der Leinwand oder auf dem Bildschirm spielen zu sehen. Ich habe aber immer wieder über die anderen, Familie, Freunde oder Fans, Kommentare zu den Übertragungen oder Spielausschnitten erhalten. Ich selbst bin zu oft als Spieler oder Kaufmann unterwegs gewesen, um viel Fernsehen zu schauen. Prinzipiell interessiert es mich auch nicht so sehr Spiele, an den ich teilnahm oder denen ich als Zuschauer im Stadion beiwohnte, nochmals im Fernsehen zu schauen. Ich hatte auch nicht sehr viel Zeit, um ins Kino zu gehen, wo die Wochenschau lief. Es gab eine Zeit, da ging ich öfters mit meinem Freund Klaus STÜRMER einen "Western" sehen. Aber, wie erwähnt, ich hatte immer wenig Freizeit. Gleich nach der Schule kam die Lehre, Speditionskaufmann, dann Handelsvertreter bei ADIDAS und den Beruf habe ich während meiner ganzen aktiven Hochleistungssportler-Laufbahn hauptberuflich ausgeübt.

Ich habe stets mein Geld mehr mit dem Beruf als mit dem Fußball verdient. Mit dem was man im Fußball verdienen konnte, hätte ich nicht einmal eine schöne Wohnung kaufen können. Fußball war für mich immer nur ein Nebeneinkommen. Ich bin im Rahmen meiner Tätigkeit für ADIDAS im Jahr durchschnittlich 50 000 bis 60 000 km gefahren. Ich habe unterwegs trainiert, mein Gebiet erstreckte sich über ganz Niedersachsen, es ging bis kurz vor Kassel. Damals waren die Autobahnen noch nicht so belastet wie heute, heute ginge das nicht mehr. Ich habe wie gesagt unterwegs trainiert, weil ich mich für die Nationalmannschaft und für den HSV fit halten mußte. Ich hatte einen solchen Vertrag beim HSV, der klarstellte, daß ich entscheiden konnte, wie ich anbetachts meiner beruflichen Termine trainieren sollte. Ich mußte aufpassen, ich hatte ein kleines Gewichtsproblem. Mein Trainer, Günter MAHLMANN, kannte meinen Ehrgeiz, er kannte meinen Fleiß, schon aus Zeiten der Jugendmannschaften des HSV, und er wußte, ich tue mein Bestes, um würdig meinen Platz im Sturm zu halten. Und so kam es dazu, daß ich 1963 einen etwas anderen "Bundesligavertrag" unterschrieb, der vorsah, daß ich soundsoviel Tage beim Training fehlen durfte . Meine Frau hat mein Büro verwaltet. Und so habe ich es bis zum Karriereende gemacht. Wenn man die Kilometer für Verein und Nationalmannschaft noch hinzuzählt, ergibt das eine ganze Menge. Ich bin jetzt, fünfzig Jahre danach, noch für ADIDAS im Bereich Marketing und PR tätig, ich war zu Beginn der WM in Südafrika anwesend. »

- 7) Auch wenn uns das ein bißchen von unserem geplanten Fragebogen abbringt, ich kann mir gut vorstellen, daß die Arbeitsverweigerung der französischen Mannschaft für jemanden mit Ihrer Mentalität ganz unverständlich sein muß.**

Uwe SEELER : *«Ich kann das überhaupt nicht begreifen. Diese Spieler sollten doch dankbar sein, daß sie mit dem Fußball so gutes Geld verdienen können und damit ist einiges an Pflichten verbunden. Das war eine Blamage. Immerhin war man doch Weltmeister und amtierender Vize-Weltmeister. Für die Nationalmannschaft aufzutreten, war für mich immer das Allerhöchste im Sport, dazu noch bei einer WM. »*

- 8) Wann haben sie zu Ihrem Karrierebeginn die Wirkung der Fernsehberichterstattung hinsichtlich des Bekanntheitsgrades erstmals gemerkt? Wann haben sie bei Leuten, die keine Fußballfans waren, eine Änderung im Benehmen, im ersten Kontakt verspürt? Mit anderen Worten, wann haben sie gemerkt, daß Sie aufgrund der medialen Ausstrahlung für Otto Normalbürger eine 'bekannte Persönlichkeit' geworden waren und nie wieder anonym durch eine deutsche Einkaufsstraße gehen könnten? Sie werden ja von der Mehrheit der Bevölkerung als 'Arbeiterklassenheld ohne Hybris' angesehen und Sie genießen einen großen Respekt.**

Uwe SEELER : *«Man kann nur so sein wie man ist. Wenn man das vorspielt, geht das nicht lange gut. Ich bin immer 'normal' geblieben. Ich komme aus ganz einfachen Verhältnissen und habe das nie vergessen. Ich komme aus einem guten Elternhaus mit sehr viel Liebe. 'Familie' war immer bei uns*

das Non plus ultra. Meine Eltern hatten nie viel und die haben immer zu mir gesagt : "Uwe, egal wieviel, du mußt immer helfen und immer bereit sein, etwas zu geben". Und das hat gesessen. Und das versuche ich bis heute einzuhalten. Und ich hatte nie Probleme mit dem Publikum, mit den Schlachtenbummlern. Die wußten immer, ich gebe, was ich kann. Zuerst in Hamburg und dann ziemlich früh in ganz Deutschland bin ich immer angesprochen worden, ich habe dann nett und freundlich geantwortet, so wie ich es von Zuhause aus gelernt hatte und ich muß sagen, die Leute waren äußerst nett zu mir, über die ganzen Jahre hinweg. Um präziser auf Ihre Frage einzugehen, bin ich im Grunde genommen, seit 1954 nicht mehr anonym und wußte dann schon : 'Egal wo du hingehst, da bist du nicht alleine'. Auch als älterer Herr werde ich erkannt, aber ich werde nicht belästigt und wurde es äußerst selten im Laufe der Karriere. »

II. WM 1958 in Schweden

- 1) Aus der Distanz : Welcher Eindruck kommt Ihnen als erster in Erinnerung, wenn sie an diese WM 1958 denken ?**

Uwe SEELER : *«Für mich war diese WM eine große Herausforderung. Es ging um eine Titelverteidigung und ich war nicht als erster Mittelstürmer von HERBERGER mitgenommen worden. Zuerst schien KELBASSA aus Dortmund, der älter war, mehr Erfahrung hatte, seine erste Wahl zu sein. Aber dann hat sich alles im Trainingslager geändert. Zwei Tage vor dem ersten Spiel sagte HERBERGER, daß ich anfangen würde. Ich habe dann durchgespielt. Es wurde dann nur noch gegen Frankreich gewechselt, damit alle zum spielen kommen und das fand ich gut. Darüber hinausgehend meinte HERBERGER, es sei egal, ob wir dritter oder vierter werden. »*

- 2) Hatten Sie über Familie oder Lebensgefährtin Eindrücke über die Resonanz des Ereignisses in Deutschland ? Nachdem die WM 1954 in der Schweiz in Sachen Fernsehübertragung sozusagen noch ein Experiment war, wurde die WM 1958 in Schweden als 'Reifepfung' für die Eurovision angesehen. Die Industrie war auch vielmehr als 1954 an der Organisation beteiligt. Es ist ja allgemein bekannt, daß Philips sich verpflichtete dem schwedischen Verband die aufgrund der Fernsehübertragung befürchteten Einnahmeausfälle auszugleichen. Manche Spiele haben in Deutschland und Frankreich die Straßen leergefegt, wenn man von den Ladenfenstern der Elektrowarengeschäfte absieht. Haben sie etwas von diesem Phänomen damals wahrgenommen oder wurde Ihnen die damit verbundene Veränderung erst nach Ihrer Rückkehr aus Schweden bewußt ?**

Uwe SEELER : *«Meine Frau, damals war sie schon meine Freundin, war in Schweden. Aber sie konnte mich nicht besuchen, sie hat mich immer nur aus der Ferne gesehen und über Leute vom Kader wissen lassen, daß sie die Daumen drückt. Also über sie konnte ich nicht erfahren, wie das Publikum in Deutschland auf unsere Leistungen reagierte. Vom Kader wurden wir wie üblich abgeschirmt und*

die Journalisten, die uns ansprachen, waren da, um unsere Eindrücke vor und nach den Spielen zu sammeln. Wir bekamen Hinweise auf die Masse an Post, die im Hotel geliefert wurde. Deutsche Zeitungen bekamen wir auch mit kleinem Verzug. Wir wußten schon, daß die Anzahl der Fernseher in deutschen Haushalte im Vergleich zu 1954 erheblich gestiegen war, folglich kannten viel mehr Leute Freunde oder Bekannte, bei welchen sie die Spiele auf dem Bildschirm verfolgen konnten. Aber das Fernsehen war noch nicht so präsent, wie es später der Fall sein wird. Wir gaben zum Beispiel damals noch keine Interviews fürs Fernsehen. 1966 wurde es doch schon anders, aber da spielte mit Sicherheit die Gründung der Bundesliga 1963 eine große Rolle. Ein Thema, daß wir noch ansprechen werden, wenn ich mich auf Ihren Fragebogen beziehe. Aber als wir nach Hause kamen, merkten wir, als der Zug im Hamburger Hauptbahnhof einfuhr, daß dieser voll mit begeisterten Menschen war. Das war ein schöner Moment, denn, auch wenn wir den Titel nicht verteidigen konnten, so hatten wir doch einige gute Spiele geliefert und uns wacker geschlagen. Wir sind ja erst gegen Schweden im Halbfinale ausgeschieden und es ist immer schwer sich im K.o.-System gegen die Heimmannschaft zu behaupten. »

- 3) **In den europäischen Medien wurde ziemlich unpolemisch über das Halbfinale Schweden-Deutschland berichtet. Die Schiedsrichterfehler wurden erwähnt, aber der Tenor war, der schwedische Sieg ging in Ordnung. In Deutschland waren im Gegensatz die Gemüter ziemlich erhitzt. Einige Ungeschicklichkeiten des damaligen DFB-Präsidenten BAUWENS haben damals einen Beitrag zur Verschärfung der Lage geleistet. Das Spiel wurde im Deutschen Fernsehen nicht ausgestrahlt. Wie haben sie dieses Spiel erlebt?**

Uwe SEELER : «Also, wir Spieler haben schon gemerkt, daß die Stimmung um das Spiel etwas besonders war. Es war nicht so sehr, daß wir dadurch sehr beeinflusst wurden. Der organisierte Charakter der Anfeuerungen des schwedischen Publikums, das ist meine Meinung, hat vor allem das Schiedsrichter-Trio beeinflusst. Von diesem Geschrei und vor allem, weil das so organisiert war, war man in Deutschland ein bißchen verbittert, was sich ja dann auch bedauerlicherweise so ausgewirkt hat, daß hier zum Beispiel bei schwedischen Autos die Reifen aufgestochen wurden. Das hat sich aber dann, Gott sei Dank, ganz schnell gelegt. Auch wir haben das schnell verkraftet. Gut während des Spiels kam dann auch der Platzverweis von JUSKOWIAK dazu. Ich denke, wenn, dann hätte man beide rausschmeißen müssen, weil der schwedische Stürmer doch das ganze Spiel über provoziert hatte. Schlimmer, finde ich war doch die Tatsache, daß Fritz WALTER sehr böse gefoult wurde. Es stimmt mich traurig, wenn ich denke, daß mit diesem Foul seine internationale Laufbahn endete. Er hätte weiß Gott einen anderen Abgang verdient. Und der Schiedsrichter hat überhaupt nicht reagiert. Es ist so lange her, ich kann es jetzt sagen, ich denke, daß unser Tor abseits war. Die Schweden hatten eine sehr gute Mannschaft. Mit dem ganzen Theater drumherum ist auf dem Platz vielleicht ein bißchen zuviel und unnötig Ungerechtigkeit aufgekommen. JUSKOWIAK hat sich zwar eine unsportliche Geste zu Schuld kommen lassen, aber er hat die Gesundheit seines Gegenspielers nicht

gefährdet. Der Schiedsrichter hätte Fritz WALTER schützen sollen. Aber wir haben das ziemlich schnell verarbeitet und nach vorne geschaut. Und das Allerwichtigste, die Freundschaft mit den Schweden hat sich schnell wiederhergestellt. Solchen Zwist muß man im Sport schnell abhacken und alles andere ist schlecht. »

- 4) Sie sagten, daß nach der Niederlage gegen Schweden schnell nach vorne geschaut wurde. Aber vor Ihnen gab es eine Perspektive von zwei Jahren vor dem ersten Punktspiel für die nächste WM. Also auch nach 1958 genossen die Länderspiele damals sozusagen denselben Stellenwert wie WM-Spiele. Es ging nicht nur um sportliche Rivalität, es war auch immer eine Prestigefrage, und historische Reminiszenzen haben immer wieder mitgeklungen. Haben Sie das damals auch so empfunden, als Sie gegen Österreich, England, Frankreich oder Ungarn antreten mußten?

Uwe SEELER : «Absolut und ich habe eine kleine Theorie diesbezüglich. Die Verhältnisse waren noch nicht so professionell und das trug ebensoviel wie die relative Nähe des Krieges zu der Stimmung anlässlich dieser Spiele bei. Verstehen Sie, die sogenannten 'Söldner' wurden von ihren Vereinen meistens nur für die WM freigestellt. Ansonsten war ihr Bankkonto gezwungenermaßen ihre Heimat. Später als die UEFA und die FIFA es durchsetzten, daß die Nationalmannschaft auch für Länderspiele vorrang vor dem Verein hat, hat das die Qualität der Länderspiele auf eine unerwünschten Weise doch getroffen. Mit der Professionalisierung und der Verdichtung der Wettbewerbe bei denen es auch für den Verband um Punkte ging, haben die Fußballspieler es verinnerlicht, nur noch dann alles zu geben, wenn es wirklich um was geht, egal wie der Gegner heißt. Natürlich, in Wembley will jeder schön spielen, auch gegen Brasilien möchte man immer gut aussehen. Aber was zählt, das sind die WM- und EM-Punkte. Was hat einer davon, wenn er sich in einem Länderspiel verletzt und dann die nächste Runde des Europapokals zuschauen muß. Man kann wirklich mit der fortschreitenden Vermarktung des Fußballs verfolgen, wie sich die "1-0 ist auch gewonnen-Mentalität" durchsetzte. Wirtschaftlich haben Auf- und Abstieg der Vereine solche Dimensionen eingenommen, daß es jetzt zu oft um die nackte Existenz von alten Traditionsvereinen schon geht. Verstehen Sie mich nicht falsch, ich habe beim DFB schon in Jugendmannschaften und dann später auch immer eine sehr gute Organisation erlebt, aber es geschah alles noch in einfachen Verhältnissen. Das hat sich alles mit dem Profifußball verändert. »

III. WM 1962 in Chile

- 1) Die WM 1950 in Brasilien war wohl die letzte, die aufgrund der unmöglichen Fernsehberichterstattung keinen Frust auslöste. Man sieht es zum Beispiel in den Fernsehprogrammen wie in den Berichten des Kickers, die WM in Chile 1962 hatte es schwer das Interesse des Publikums zu erwecken und zu steigern. Das Turnier wurde fast wie eine WM 'für nichts' empfunden. Hatten sie während des Turniers über begleitende Journalisten oder über Telefongespräche mit der Familie einen Einblick zu diesem Tatbestand, der besagt, daß im Bezug auf Fußball, «Live» unschlagbar und sozusagen auch fast alles sei?

Uwe SEELER : *«Als Spieler nimmt man eine WM immer etwas anders wahr als Außerstehende. Man ist viel mit sich selbst, mit seiner Kondition, mit seinem Training beschäftigt. Mannschaftsbesprechungen nehmen auch viel Zeit in Anspruch. Wenn etwas schief geht, hat man kaum Möglichkeiten das Ding noch zu biegen. Dementsprechend ist man auch konzentriert, sonst bleibt der Erfolg sicher aus. In Chile war es schön, aber die WM war nicht gut. Es wurde auch zu hart gefoult. »*

- 2) Herr SEELER hatten Sie den Eindruck, daß aufgrund des Verzugs, mit welchem das deutsche Publikum Ihre Spiele und oft nur in Kurzfassung mitbekommen konnte, vielleicht unbewußt die Motivation der Mannschaft geschwächt wurde ?**

Uwe SEELER : *«Das kann durchaus möglich sein, obwohl man das nicht gerne wahr haben möchte. Aufgrund der Distanz war aber diese WM für viele sowas wie ein Geheimturnier, weil zu wenig nach draußen gegangen ist und mit Sicherheit viel weniger 'Feedback' als in Schweden zurückgekommen ist. Aber vor allem, wichtiger als die Medialisierung des Geschehens erscheint mir die Tatsache, daß in Chile ganz einfach schlecht Fußball gespielt wurde. »*

- 3) Rezensiert man die zeitgenössische Presse, so wird Ihr Fazit bestätigt. Die meisten Beobachter stellen fest, daß hart und defensiv gespielt wurde und daß das Versprechen von Schweden nicht eingehalten wurde, obwohl die offensivere brasilianische Mannschaft schließlich doch das Turnier gewann.**

Uwe SEELER : *«Die Brasilianner haben zwar gewonnen, aber nicht wirklich überzeugt. Ich habe das Finale gesehen und ich kann nur sagen, daß die CSSR im Grunde die bessere Mannschaft war. Die hatten einen exzellenten Torwart, der hat viel gehalten, aber im Finale hat er Fehler gemacht und dann war Brasilien überlegen. »*

- 4) Anfangs der 1960er Jahre stellt man den Fernsehfußball betreffend eine paradoxe Entwicklung fest : Die Fernsehberichterstattung macht den Fußball wie nie zuvor zum Massenspektakel. Dadurch wird dieser Sport für Investoren noch interessanter. Geld wird in größeren Mengen investiert und dann muß oft das Risiko der Niederlage der Chance zum Sieg als erste Sorge vorgezogen werden. Könnten Sie aus Ihren ganz persönlichen Erinnerungen eine Anekdote nennen, bei der Sie vielleicht durch eine Traineranweisung oder eine Publikumsreaktion merkten «Aha, da ist etwas im Gange, der Sport ist wegen der Medialisierung anders geworden! »?**

Uwe SEELER : *«Ich persönlich habe so eine Erinnerung nicht, weil ich mit Druck gut umgehen konnte. Aber natürlich habe auch ich das gespürt, daß Fußball immer mehr zum Geschäft wurde und vor allem als zweikampfstarker Stürmer merkt man das, an der Art wie man gefoult wird. Keiner verliert gerne einen Zweikampf, aber auch wenn das etwas seltsam klingen mag, so würde ich sagen, daß am Anfang meiner Karriere, als es noch keinen Profi-Fußball gab, die Verteidiger nur in ihrem*

Sportlerstolz gereizt waren, wenn ich sie ausspielte. Am Ende der 1960er Jahre sah das schon etwas anders aus. Der HSV hat immer ziemlich offensiv gespielt, das war unsere Identität, an die haben wir uns gehalten, aber dennoch kam es auch verletzungsbedingt dazu, daß ich oft alleine im Sturm stand und mich so gut es ging durchsetzen mußte. Oft habe ich bemängelt, das eben die Stürmer nicht gekauft wurden, die mir die guten Bälle hätten zuspielden können. Aber der HSV wurde von hanseatischen Kaufleuten verwaltet und da galten einige Prinzipien. Das Geld wurde vernünftig verwaltet, verbogene Dinge wurden nicht gedreht, wir waren lange fast zu korrekt, obwohl das wachsende Profitum die Verhältnisse auf dem Transfer-Markt grundsätzlich verändert hatte. Dadurch haben wir dann auch ein bißchen an Boden verloren. Wir Spieler waren in den Ferien immer weg, beruflich. Zum Saisonbeginn kam ich zurück und habe dann erst erfahren, wer neu dazukam, wer nicht, wen sie vergessen hatten zu holen und so weiter. Das war eine ganz andere Welt. Ich mußte mich für den Fußball topfit halten, aber vor allem mußte ich für die Familie Geld verdienen. »

IV. WM England 1966

- 1) Die WM 1966 ist die erste, die Dank des Satelliten «Early Bird» die Ausstrahlung der Fernsehbilder 'live' über den Atlantik ermöglichte. Sie betreffend ist es aber nicht so sehr, trotz gelungener WM, ein bewegtes Bild, sondern eine Photographie von Sven SIMON, die Fußballgeschichte machte. Das Bild hängt in überdimensionaler Größe in der Lobby der DFB-Zentrale in Frankfurt. Man sieht Sie von einem Bobby begleitet, durch die Niederlage völlig niedergeschlagen, aber auch voller Würde den heiligen Rasen von Wembley verlassen.**

Uwe SEELER : *«Das Bild hat mir wahrscheinlich mehr Sympathien eingebracht als das eines Triumphes. Die Leute erkennen in diesem Bild die Tiefe meiner Verbundenheit zur Nationalmannschaft und sehen es immer noch gerne. Ich glaube das Bild wurde auch mit einigen Preisen gekrönt. Oft werde ich darauf angesprochen, was ich genau in diesem Moment dachte. Ich dachte schon an die nächste WM und hoffte, ich darf sie noch bestreiten. Vier Jahre sind ja eine lange Zeit in einer Fußballerlaufbahn, ich war schon über dreißig, und sich verletzen, das kann man jeden Tag. Nach einem WM-Endspiel, in dem man sich so verausgabt hat, ist man natürlich enttäuscht, vor allem, wenn man durch so ein entscheidendes Tor das Spiel verliert. Ich denke aber, daß wir das elegant und sportlich fair akzeptiert haben und haben nicht lange, lange tito gemacht, obwohl es sehr schwer war, wir wären ja auch gerne Weltmeister geworden. Aber ich muß sagen, schon das englische Publikum im Stadion hat uns sehr fair zugejubelt, als wir unsere Ehrenrunde gedreht haben und nach dem Bankett sind wir noch durch die Stadt London bis spät in die Nacht herumgezogen. Überall sind wir gefeiert worden. Das hatte es noch nie gegeben. Das war dann auch für uns ein Erlebnis und insofern denke ich, daß wir da alles richtig gemacht haben. Der Empfang in Frankfurt war dann auch unvergeßlich, wir wurden von den deutschen Fans wie Weltmeister gefeiert. »*

- 2) Überall in der ausländischen Presse wird hervorgehoben, daß die «Uwe! Uwe!» Rufe sozusagen das Erkennungszeichen der deutschen Schlachtenbummler waren.**

Uwe SEELER : *«Die genaue Begründung dafür bleibt mir noch ein Rätsel. Ich kann nur sagen, daß es in Hamburg anfing. Es lag mit Sicherheit an der Art wie ich gespielt habe, an der Art wie ich Tore geschossen habe und mit Sicherheit auch daran, daß ich nie aufgegeben habe. Das hat dem Publikum wohl gefallen. Die "Uwe! Uwe!" Rufe galten irgendwann nicht nur mir alleine, sondern der ganzen Mannschaft. Und wenn die Zuschauer damit anfangen, dann ging die Post ab. »*

3) Haben sie aufgrund der enormen Sympathie, die Sie in breiten Schichten der Bevölkerung genießen, Angebote bekommen, um als Werbeträger zu fungieren ?

Uwe SEELER : *«Wir durften keine Werbung machen. Das kam nach meiner Zeit. Wir durften nur Werbung mit Genehmigung des DFB machen oder wir wurden gestraft oder gesperrt. Der Jupp POSIPAL mußte mal kurz nach der WM 1954 deswegen eine Strafe bezahlen, zuerst wollten sie ihn sperren. Wenn ich mal Werbung gemacht habe, dann war das über den DFB und da habe ich keine Werbekosten bekommen, sondern ein Geschenk. »*

4) Hat man Ihnen nach der aktiven Laufbahn Werbeverträge angeboten ? Ich weiß, daß Fritz WALTER für SABA geworben hat, nachdem er seinen Abschied vom Hochleistungsfußball genommen hatte.

Uwe SEELER : *«Ich bin oft angesprochen worden, aber für Tabak oder Alkohol wollte ich als Sportler nicht werben. Später habe ich einmal für Hattrick einen Werbespot gedreht. Ich sollte ja auch mal singen, aber das war ich nicht, also habe ich es sein lassen. »*

5) Wenn man den finanziellen Aspekt außer Acht last, denken Sie, daß in Ihrer Entwicklung als Spieler und Mensch, auch weil es die Beispiele von Helmut HALLER, SCHNELLINGER oder, um französische Beispiele zu nennen, wie Raymond KOPA oder Lucien MULLER gab, diese Erfahrung in Ihrer Karriere oder allgemein in Ihrem Leben vielleicht gefehlt hat ?

Uwe SEELER : *«Nein, keineswegs. Die Entwicklung des Fußballs war noch nicht soweit. Auch wenn ich von Inter etliche Garantien bekommen hatte. Ich hätte im Falle eines Mißerfolges nach Deutschland ohne Ablösesumme zurückgehen können. Das war eine meiner ersten Forderungen, denn ich wußte, in Deutschland hätte kein Verein die Ablösesumme bezahlen können. Ich hätte auch viel Geld bekommen. War alles schon geklärt. Aber aus dem Bauch heraus, Berater hatte man ja noch keine, nach regem Austausch mit meiner Frau habe ich dann die Sicherheit vorgezogen. Das war mein Beruf mit ADIDAS, da habe ich ordentlich verdient, mußte zwar dafür anders als ein Fußball-Legionär arbeiten, aber das machte mir nichts aus. Der Helenio HERRERA meinte, das hat er in seiner Karriere noch nie erlebt, daß ein Spieler auf so viel Geld verzichtet. Gott sei Dank, es geht mir*

gut und ich muß dem nicht nachtrauern. Ich bin zufrieden. Die französischen Beispiele, die Sie nennen, sind nicht vergleichbar, denn in Frankreich war das Profitum anders organisiert. KOPA hätte nach seinem Wechsel zu Real bei HERBERGER nicht mehr in der Nationalmannschaft gespielt. Das war für mich auch ein ganz wichtiger Punkt. Ich konnte mir nicht vorstellen, daß ich in meinen besten Fußballerjahren auf die Nationalmannschaft verzichte, auch nicht für einen Haufen Geld. »

WM Mexiko 1970 und Karriereende

- 1) Bei der WM 1970 sind sie in eine im Vergleich zu England 1966 noch schärfer gezeichneten Rolle des ‘alten Löwen’ der Mannschaft gewachsen. Sie waren sozusagen durch Ihr Beispiel als Kämpfer und durch Ihren Willen nach vorne zu spielen die moralische Säule der Mannschaft geworden. Und nicht zu vergessen, sie waren immer für ein wichtiges Tor gut, wie zum Beispiel gegen England.**

Uwe SEELER : *«Ja, das Tor wurde eine Legende. PELÉ sagte nach dem Spiel Brasilien gegen England, er habe ein Kopfballdtor erzielt, aber Gordon BANKS hat es pariert. Ich habe gegen England ein Kopfballdtor erzielt und Gordon BANKS rätselt heute noch, wie es passieren konnte. PELÉ und ich sind, so glaube ich, die einzigen Spieler, die in vier WM-Turnieren ein Tor erzielen konnten. Das ist eine große Ehre für mich. Mexiko war für mich eine sehr harte WM, vor allem aufgrund der Witterungsbedingungen und der Uhrzeiten zu denen wir spielten. »*

- 2) Es ist das erste WM-Turnier, bei dem der Anpfiff der Spiele so angesetzt wurde, damit die Fernsehausstrahlung in Europa so viel Publikum wie möglich erreichen kann.**

Uwe SEELER : *«Gesundheitsfördernd war es keineswegs. Selbst wenn man gut trainiert war. Da war alleine schon die Höhe, dazu kam die glühende Hitze. Nie kam ich so erschöpft von einer WM zurück, noch nie hatte ich so viel Untergewicht, obwohl ich immer darauf aufgepaßt habe, genug zu trinken. Wir spielten um Mittag, da gab es überhaupt keinen Schatten und 50 bis 55° im Stadion. Ich habe eine gegen Sonne empfindliche Haut und mußte im Trainingsanzug trainieren, damit ich keine Verbrennungen an den Beinen bekomme. Ich habe mich immer aus der Sonne rausgehalten, aber im Stadion war das unmöglich, da mußte man beißen. Das allerschlimmste war ja für einen, der wie ich gerne läuft, daß dabei der Mund schnell trocknete, die Lippen klebten. In der Pause bekamen wir Spray, aber während des Spiels war das eine wahre Plage. Während man lief, mußte man dauernd mit der Zunge über die Lippen streifen. Die Luft war in Mexiko-City auch schon damals merklich verschmutzt. Mit andernem äußerlichen Verhältnissen wäre das Spiel gegen Italien wahrscheinlich ganz anders gelaufen. In der zweiten Halbzeit war das ja über längere Strecken fast Standfußball. Es war die härteste WM, aber auch die schönste aufgrund der Stimmung. Die Mexikaner sind ein fröhliches Volk. In den Stadien war eine Riesenstimmung. Man wußte, die ganze Welt schaut zu. Das Medieninteresse war in England schon gestiegen, da gab es nochmals eine Steigerung. Es wurde mir*

gesagt, daß ab dem Viertelfinale die Einschaltquoten weltweit diejenigen der Mondlandung von Apollo 11 ein Paar Monate zuvor einstellten. »

- 3) Das Spiel gegen Italien wurde lange als «Jahrhundertspiel» bezeichnet, weil die Verlängerungen sich zum wahren Krimi entwickelten. Sie erwähnten den Einfluß der Witterung auf den Verlauf dieses Spiels. Könnten sie näher darauf eingehen?**

Uwe SEELER : « Wir hatten im Gegensatz zu den Italienern schon eine Verlängerung und eine Aufholjagd in den Beinen. Das Spiel gegen England war wahrscheinlich unser bestes Spiel. Der Anteil der Tore in der Verlängerung gegen Italien nach krassen Verteidigungsfehlern zeigt wie sehr die Müdigkeit da mitgewirkt hat. Es mag eine gute Show gewesen sein, aber als Spieler ist es dann auch frustrierend, wenn man durch sogenannte vermeidbare Fehler ausscheidet und nicht wegen eines Sonntagschußes oder eines Kabinettstückchens eines Ballgenies. Am Ende ist es nicht egal, verloren ist nicht gleich verloren. Die Art und Weise ist für die Verarbeitung von Sieg und Niederlage sehr wichtig. Auch für das Publikum ist das wichtig, wie man verliert. Das mindeste, was man zeigen muß, ist Einsatz und Professionalität. Wenn man dann noch gute Spielzüge bietet, wird einem eingiges verziehen im Falle eines Mißerfolges. Vielleicht hätten wir vor der Verlängerung mehr riskieren sollen, aber gegen RIVA, BONISEGNA, RIVERA kann man ganz schnell einen Konter einfangen. »

- 4) Ich kenne Sie nur als Alt-Profi. Sie sind ein gern gesehener Gast bei Talk-Shows. Das Publikum liebt Ihre natürliche Art aufzutreten. War das immer so oder hatten sie anfangs Schwierigkeit mit Kamera und Mikrophon zurechtzukommen?**

Uwe SEELER : «Am Anfang fiel mir das sehr schwer. Das erste Mal, als ich hier in Hamburg im Radio sprechen mußte, da war ich siebzehn und verständlicherweise medienscheu, da habe ich im Verein um eine Begleitung gebeten. Ich habe alles erlernen müssen, da bin ich ganz ehrlich. Natürlich hatte ich nie einen Berater. »

- 5) Gibt es ein Interview, einen Fernsehauftritt, den Sie im Nachhinein bereuten, weil Sie in dem Moment mit dem Medium schlecht umgehen konnten ?**

Uwe SEELER : «Von Fernsehinterviews glaube ich das nicht. Natürlich ist das eine oder andere nicht unbedingt gut, aber eher mit Zeitungen gab es ab und zu Probleme, weil man falsch wiedergegeben wurde. Da habe ich mich schon das eine oder andere Mal über Reportern ärgern müssen. Wenn der Mannschaft oder einem Mitspieler dadurch geschadet wurde, wenn er ein gegebenes Wort gebrochen hatte, dann bekam der betroffene Journalist von uns nichts mehr. Diese Vorgehensweise habe ich bei den älteren Spielern um Jupp POSIPAL abgeschaut. POSIPAL hat mich lange geschützt, Tipps gegeben, mit dem kann man sprechen, vor dem muß man aufpassen usw.

Sensationsmache gab es schon immer, aber mir scheint, daß mit dem Profitum mehr Spannung in die Kabine kam. »

- 6) Hatten Sie vielleicht einen Journalisten, mit dem Sie sich besser verstanden ? Ich stelle die Frage, weil es allgemein bekannt ist, daß Fritz WALTER sich mit Rudi MICHEL ganz besonders gut verstand, weil beide aus Kaiserslautern kamen.**

Uwe SEELER : *«Von dem Moment an, wo ich die Angst vor dem Medium abgebaut hatte, bin ich zu jedem gerne gegangen. Rudi MICHEL war auch mein Freund, ich halte ihn für einen König unter den Journalisten, vor allem weil er immer sehr ehrlich war. Probleme hatte ich eigentlich nur, wie schon erwähnt, mit Presse-Leuten, aber auch äußerst selten. In jungen Jahren hatte ich, wie schon gesagt, diesbezüglich von alten Hasen wie Jupp POSIPAL viel gelernt, später habe ich auch als Mannschaftskapitän darauf geachtet, daß die Kontakte zur Presse nie auf Kosten der Mannschaft gepflegt werden. »*

V. Europapokal

- 1) Was bedeutete es für Sie damals den Europapokal bestreiten zu dürfen ?**

Uwe SEELER : *« Vor allem war es eine große Ehre. So viel Prämien wurden nicht ausgeschüttet und in der Publikumsmentalität war die Meisterschaft immer noch das A und O. Heute ist es ja doch fast so, als diene die Meisterschaft nur dazu in die Champions League ohne Vorrundenspiele rutschen zu dürfen. Da haben sich doch die Dinge erheblich verschoben. Das Fernsehen hat einiges dazu beigetragen. Nein, also in meiner Zeit war der Haushalt des Vereins keineswegs von einem guten Abschneiden im europäischen Wettbewerb abhängig. Das war alles Bonus sowie die Auslandstourneen. Man konnte auch ziemlich früh ausscheiden, wenn man mit der Auslosung Pech hatte. Die 'großen' Namen wurden viel weniger geschützt. »*

- 2) In den Aussagen Santiago BERNABEUS in den 1950er Jahren spürt man aber schon, daß es für ihn schnell klar war, daß der Europapokal im Falle einer erfolgreichen Teilnahme, finanziell so interessant wie die Liga sein kann.**

Uwe SEELER : *«Ja, vielleicht mag das für Real Madrid viel früher wahr gewesen sein. Aber die hatten doch ganz andere finanzielle Ansprüche, um irgendwo aufzutreten. Und die haben viel gespielt, hatten durch den wiederholten Gewinn des Europapokals viel Prestige erhalten. Es war ja auch schon damals in den 1950er Jahren eine multikulti Mannschaft, was es anderswo kaum in diesem Maße gab. Real Madrid war eine Nummer für sich. Barcelona auch, aber diese Mannschaften waren keineswegs unschlagbar. Das haben unsere Spiele gegen Barcelona gezeigt. Geld macht nicht alles im Fußball, Gott sei Dank. Und damals stimmte das wahrscheinlich mehr als heute. »*

- 3) **Von der Presse-Berichterstattung der drei Spielen gegen Barcelona anno 1961, die alle drei 'live' ausgestrahlt wurden, vor allem vom hochdramatischen Rückspiel in Hamburg, läßt sich schließen, daß sie das Fernsehpublikum gefesselt haben. Haben Sie damals, unmittelbar vor und nach dem Spiel gemerkt, daß aufgrund der Fernsehübertragung der HSV über regionale Rivalitäten hinaus die Unterstützung von ganz Fußballdeutschland genoß ?**

Uwe SEELER : *« Oh ja ! Das war ganz deutlich. Diese Begegnungen mit Barcelona waren Meilensteine diesbezüglich. Es gab ja noch keine Bundesliga, wir waren keine Profis und um ein Haar hätten wir es geschafft, diesen Riesenverein vom Wettbewerb rauszuschmeißen. Die drei Spiele waren hervorragend in Sachen Spielqualität, Spannung und Fairness, kurz eine Werbung für den Fußball auch für den Fernsehfußball. Diese Spiele haben eben auch durch die Fernsehübertragung eine gewaltige Resonanz erhalten. Es gab in den Kulissen ein Paar unschöne Dinge, um vor dem Rückspiel psychologischen Druck auf uns zu üben. Aber das war nichts im Vergleich zur Begeisterung, die in Hamburg entfachte. Wir haben enorm viel Post bekommen. Daß uns die Mehrheit des deutschen Publikums unterstützen und mitfiebern würde, war keine so große Überraschung, weil wir in den Stadien anlässlich unserer Auswärtsspiele immer aufgrund unserer offensiven Spielweise und auch, weil wir uns vernünftig bei Niederlagen benommen haben, immer gut empfangen wurden. »*

VI. Allgemeine Anwendung des Films im Profifußball

- 1) **Abschließend habe ich noch zwei kurze Fragen. Die erste betrifft den Rückgriff auf Filmmaterial um einen Gegner zu studieren oder die eigene Mannschaft taktisch wie technisch zu verbessern. Vor Ihrem Karriereende wurde die Anwendung des Video-Gerätes im Fernsehen üblich. Fand es auch schon seinen Weg bis in die Kabine, wurde Video von Ihren Trainern auch schon verwendet, um einen Gegner oder das eigene Spiel zu studieren?**

Uwe SEELER : *«Im Verein gab es das überhaupt noch nicht. Ich habe Erinnerungen an eine oder zwei Filmvorführungen mit Herberger. Der war so ein Tüftler, er hat nichts unversucht gelassen und auch wenn er in mancher Hinsicht ein Traditionalist war, so blieb er immer für Neuigkeiten offen, die das Potential der Nationalmannschaft steigern konnten. Aber im Verein wurden wir vom Trainer von Mund zu Ohr, manchmal, aber eher selten, am schwarzen Brett taktisch auf unsere Aufgabe vorbereitet. »*

- 2) **Im Fernsehprogramm vom Kicker und von der Zeitschrift Hör Zu, habe ich 1965 eine dreißigminütige Sport-Spiegel-Sendung, die Ihre Laufbahn schildert, rezensiert. Gibt es um 1970 nochmals ein längeres Porträt in bewegten Bildern von Ihnen, das die Dauer von 10/15 Minuten übersteigt? Ich habe es beim Rezensieren der genannten Zeitschriften nicht feststellen können.**

Uwe SEELER : *«Da sind viele Filme gemacht worden, vor allem vom NDR, auch längere Beiträge müßte man darunter finden. Vielleicht wurde das nicht im Kicker angegeben, weil es nur im NDR-Gebiet ausgestrahlt wurde. Wann die genau ausgestrahlt wurden, könnte ich Ihnen jetzt auf Anhieb nicht sagen. Ich werde ja bald 75, dann wird vielleicht so ein Film neu geschnitten und wieder ausgestrahlt.»*

Herr SEELER, vielen Dank für das Gespräch.

Entretien avec M. Rainer HOZSCHUH,
29/07/2011

Gespräch mit Rainer HOLZSCHUH

Herausgeber, Kicker Sportmagazin

(29/07/2011)

- 1) **Meine erste Frage betrifft die Entdeckung des Fußballs als Sportart, dann diejenige der Sportberichterstattung in Presse, Radio und Fernsehen. Wie sah es im Familienkreis aus, haben sie eventuell von Ihrem Vater oder von einem älterem Familienmitglied Lesegewohnheiten oder die Gewohnheit das Stadion zu besuchen übernommen ?**

Rainer HOLZSCHUH : « *Das erste Fußballspiel, dem ich beiwohnte, fand ende 1949, anfangs 1950 statt. Wir wohnten in Mönchengladbach, es spielte dort Borussia Mönchengladbach, eine Mannschaft mit damals wachsender Tradition. Mein Vater nahm mich mit, wir gingen zum alten Bökelberg, die Zuschauerränge befanden sich auf einem rutschigen Erdwall, wir waren noch in der Nachkriegszeit und alle Stadien waren bei weitem noch nicht wieder hergerichtet oder modernisiert worden. Ich war damals 5 oder 6 Jahre alt, aber ich habe dann nie dieses Bild der 22 Akteure, die auf dem Platz liefen vergessen. 1950 zogen wir nach Düsseldorf um und dort habe ich die Fortuna immer wieder gesehen. Wir wohnten unweit des Stadions und die Fortuna galt als eine der besten deutschen Mannschaften dieser Zeit. Und ich habe noch Toni Turek und Jupp Derwall vor Augen sowie **Borkenhagen**, ein Fortuna-Spieler, der zum Nationalkader zählte. Natürlich ahmten wir unseren Fußballhelden nach und wie es so für alle Strassenfußballer wohl der Fall war, ging die Identifizierung mit den Idolen dann auch so weit, daß man sich im Spiel mit dem Namen des Lieblingsspieler schmückte. Dann kam immer wieder das Radio Hören Sonntag nachmittags, es gab ja noch keine Bundesliga, wir verfolgten die Oberliga-West. Dann kam der Höhepunkt der Saison, die Spiele um die Endrunde und das Finale um die Deutsche Meisterschaft. Fernsehen hatten wir noch nicht und ich kann Ihnen schlecht sagen, was damals im Fernsehen gezeigt wurde. Während der WM 1954 in der Schweiz wohnten wir im Sauerland, in Plettenberg, einem kleinen Ort östlich von Dortmund. Am Sonntag des Endspiels Deutschland-Ungarn sagte mir mein Vater "Nimm dein Fahrrad!" und wir radelten dann so etwa 15 Kilometer nach Hirschfeld, ich werde das nie vergessen, ich war 10 Jahre alt. Wir waren dort in einer Kneipe, der Wirt hatte ein kleines Fernsehgerät, ich weiss nicht, ob es gekauft oder für die WM gemietet wurde. Jedenfalls war der Wirtshaussaal brechend voll mit Menschen. Weil ich der jüngste und kleinste war, durfte ich sozusagen in der ersten Reihe Platz nehmen. Das war das allererste Mal, daß ich fergesehen habe und dann so ein Erlebnis. Natürlich hatte ich von der Mannschaft gelesen und im Radio gehört, Fritz Walter war mir ein Begriff, ich war schon immer fußballverrückt und habe alles aufgesogen, was ich zu diesem Thema erfahren konnte. Das Spiel, von deutscher Seite aus gesehen, nahm ja eine fast märchenhafte Form an und am Ende sahen wir Fritz Walter, der von den Händen des ehrwürdigen Greises Jules Rimet, den gleichnamigen Cup entgegennahm. Von dem Tag an war Fritz Walter mein Idol und es war eine der grössten Freude meines Erwachsenenlebens, als er*

mir später die Freundschaft anbot. Es war ein klassischer Regisseur auf dem Platz und ein sehr treuer und liebenswürdiger Freund.»

2) Könnten sie vielleicht Ihre eigene Praxis der Sportart Fussball erwähnen und dann auch noch etwas zu den Umständen wie Sie als Jugendlicher zum Kicker-Leser wurden ?

Rainer HOLZSCHUH : *« Ich habe es schon erwähnt, unsere Familie ist oft umgezogen. Mein Vater arbeitete für die damalige Landeszentralbank, eine staatliche Einrichtung, die in den Jahren des Wirtschaftswunders sehr wichtig war, auch weil Sie den Existenzgründern oft zur Seite stand. Mein Vater wurde in der Regel alle zwei oder drei Jahre befördert und daß war in der Regel mit einem Umzug versehen. Dadurch litt natürlich auch die schulische Leistung, zumal ich auch nicht der fleißigste Schüler war. Als ich dann das Alter erreicht hatte, in welchem man anfängt, in einer Jugendmannschaft spielen zu wollen, sagte mir mein Vater : “Du kannst nur dann einem Fußballverein beitreten, wenn du richtig gute Ergebnisse in der Schule erreichst.” Damit war dieser große Wunsch, den ich in mir trug, nicht zu erfüllen. Ich habe aber jeden Tag auf der Straße gespielt. Dagegen hatte mein Vater nichts, den nach den Hausaufgaben mußte man sich ein bißchen verausgaben. Und für mich war spielen immer gleich Fußball spielen. Wenn immer sich die Möglichkeit bot, spielten wir, auch wenn wir unsere Schulranzen als Pfosten nutzen mußten. Kurz als Jugendlicher spielte ich sozusagen täglich zwei, drei Stunden Fußball. Fußball spielen war für mich als Kind und Jugendlicher eine Lebenserfüllung, es war das schönste, was im Laufe des Tages passieren konnte. Da ich Fußball spielte, da ich Radio hörte, da ich alles was mit Fußball zusammenhing begeisternd fand, habe ich dann auch angefangen zumindest den Sportteil in der Tageszeitung zu lesen. Irgendwann, irgendwie bin ich dann als Jugendlicher auf den “Kicker” gestoßen. Es gab damals “Sportmagazin” und “Kicker”. Der “Kicker” war die Ursprungszeitung, die 1919 gegründet und 1945 verboten wurde. Dann haben ehemalige “Kicker”-Redakteure das Sportmagazin in Nürnberg gegründet, bevor 1951 der “Kicker” wieder ins Leben gerufen wurde. Ich habe einmal die eine mal die andere Zeitschrift gelesen, aber der “Kicker” hatte doch meinen Vorzug. Ich habe die Zeitschrift immer wieder gekauft, wenn das Taschengeld dazu gereicht hat. Daraus sog ich Spielernamen und Ergebnisse und in der Schule hat man sich damals immer abgefragt “Welcher Verein hat gegen welchen in welchem Jahr gewonnen ? Wer hat die Tore geschossen ?” Damit hatte ich endlich ein Fach gefunden, in dem ich bei weitem der beste in der Klasse war. Man konnte mich alles mögliche zum Thema Fußball fragen, es war selten, daß ich nicht Bescheid wußte.»*

3) Anläßlich unseres ersten Gesprächs fiel mir etwas auf und zwar, daß sie erwähnten, sehr früh ein Interesse nicht nur an Spieler Stories sondern auch an statistischen Daten entwickelt zu haben. Könnten sie vielleicht nochmals darauf zurückkommen ?

Rainer HOLZSCHUH : « *Es gab zum Beispiel einen Kolumnisten beim "Kicker", Hermann Neuberger, den späteren DFB-Vorsitzenden, da war Richard Kirn, da gab es einen Menzel, die ich gerne gelesen habe. Eigentlich war das ein bißchen erstaunlich, daß man in einem solchen Alter für Kommentare ein Interesse entwickelt, den im Grunde setzte ihr Verständnis doch die Kenntnis einer ganzen Reihe von Hintergrundfaktoren voraus. Daneben habe ich aber immer versucht Mannschaftsaufstellungen genau zu lesen und dadurch konnte ich mir Namen einprägen. Also einprägen ist vielleicht ein zu starkes Wort, denn ich brauchte so eine Aufstellung nur einmal zu lesen und meistens habe ich sie dann nicht mehr vergessen. Das menschliche Gedächtnis ist wählerisch und jeder hat so sein Fach, das ihm leicht fällt. Deswegen war ich in der Schule der "Fußballwisseur" und dadurch erlangte ich in den Augen meiner Kameraden ein Riesenstanding und darüber habe ich mich auch gefreut. Jedesmal wenn wir in einer Stadt lebten, in welcher eine gute Mannschaft zuhause war, konnte ich auch zu Spielen gehen? Es kostete 50 Pfennig Eintritt, um in die Stehtribüne zu gelangen oder war es nach der Pause gratis. Im Grunde war das mein Einstieg in den Fußball als Leidenschaft und Hobby. Als Schüler habe ich aber nie einen Aufsatz über Fußball geschrieben, den man als einen Vorläufer meiner späteren publizistischen Tätigkeiten ansehen könnte, weil ich damit Lorbeeren geerntet hätte. Das einzige, was man erwähnen könnte, war daß ich damals in Regensburg, kurz vor dem Abitur, sozusagen die Schulmannschaft anläßlich eines Spiels gemanagt habe. Ich wußte, der Gegner war stärker und habe mir eine Taktik einfallen lassen. Wir hatten vorne einen sehr schnellen Mann und ich habe die Mannschaft so eingestellt, daß sie eine Art "Catenaccio" mit ihren Mitteln spielte. Die Rechnung ging auf. Wir haben hoch gewonnen. und von da an war ich sozusagen in den Augen meiner Mitschüler zum Fußexperte emporgestiegen. Was auch öfter passierte, war daß ich sehr zur Freude meiner Kameraden Radioreprotern nachahmte und ein fiktives Spiel kommentierte. »*

4) Und wer waren die Radioreproter, die Ihnen damals am besten gefielen ?

Rainer HOLZSCHUH : « *Kurt Brumme, Herbert Zimmermann, Toni Kahl, all diese damals bekannten Stimmen haben mir sehr imponiert, vor allem durch ihre Kunst Spiele lebhaft zu schildern und die Vorstellungskraft des Zuhörers zu wecken. Ich habe dann später auch das Glück etliche von diesen bewunderten Reportern persönlich zu treffen und kennen zu lernen. »*

5) Nach dem Abitur haben Sie zuerst mit einem Jurastudium Ihre akademische Laufbahn begonnen, aber dann letztendlich nicht zu Ende geführt. Könnten Sie die Umständen Ihres Berufseintieg noch einaml schildern ?

Rainer HOLZSCHUH : « *Für mich gab es lange keinen festen Berufswunsch. Fußball oder Sport kam als Tätigkeitsfeld zuerst nicht in Frage, weil ich aus einem strengen bürgerlichen Haushalt stamme und es war ganz selbstverständlich, daß ich einen normalen bürgerlichen Beruf erlernen sollte. In diesem Zusammenhang bot sich das Jurastudium als vernünftige Wahl an. Man sagte mir auch,*

weil ich mich immer gut ausdrücken konnte, das Jura als Fach mir auf dem Leib geschneidert war. Ich war dessen nicht so sehr überzeugt, aber da mich kein anderes Fach leidenschaftlich anzog, began ich halt mit dem Jurastudium. Nach der Bundeswehr bin ich dann zuerst nach München und dann nach Regensburg zum studieren. In letzterer Stadt bekam ich dann per Zufall über einen Freund, der sonst immer sehr agil wirkte und an einem Abend, als wir zusammen saßen, ungewohnt in sich gekehrt war, sozusagen den ersten Journalistenjob vermittelt. Er sagte : "Ich habe ein Mädchen kennen gelernt und sie will mich am Sonntag ihren Eltern vorstellen, es ist mir ernst und deswegen habe ich ein Problem, weil ich eigentlich am Sonntag in dem "Regensburger Tagesanzeiger", einer kleinen Zeitung in Regensburg, Fußball-Tabellen ausrechnen muß." Dann habe ich ihm gesagt : "Rechnen kann ich auch und Fußball-Tabellen finde ich toll." Und so saß ich dann sonntags im "Regensburger Tagesanzeiger" und rechnete Tabellen aus, 1, 50 DM die Stunde war mein Lohn. Ich habe von der B- und C-Klasse nichts anderes als Ergebnisse gesammelt und Tabellen errechnet. Man sagte mir "Sie können nächste Woche wieder kommen ". Und nach ein paar Wochen sagte man mir, ich könne jetzt ruhig ein bißchen mehr machen und das bedeutete, über Spiele der A-Klasse einen kurzen Kommentar zum Ergebnis schreiben. Dafür mußte ich die Vereine anrufen, um Einzelheiten zu den Spielen zu erfahren. In der Oberpfalz habe ich wegen des lokalen Dialekts nicht immer gleich alles am Telefon verstehen können, aber was ich tat, kam gut an und nach weiteren Monaten durfte ich auch einmal zu einem Spiel und so wurde ich immer mehr in dieser Tätigkeit eingebunden. Über den Sport hinaus durfte ich dann auch mal über andere Dinge des täglichen Lebens in Regensburg schreiben. Irgendwann sagte mir der einzige Sportredakteur dieser Zeitung : "Ich hatte schon lange kein Urlaub. Sie haben doch bald Semesterferien, wollen sie mich nicht vertreten ?" Eigentlich wollte ich das, aber ich erwähnte meine Unerfahrenheit. Der Kollege sagte mir, ich sollte ein Paar Tage über seine Schulter schauen, wie er das so tut und er habe keine Bedenken, daß ich es dann auch zur Zufriedenheit aller erledigen könnte. Am vierten Tag war ich alleine in der Sportredaktion, ein weißes Blatt lag auf meinem Schreibtisch und die mußte abends geschwärzt und druckreif sein. Sie war es dann auch, wie auch immer. Ich war stolz wie Oskar, ich habe diese Seite aufbewahrt. Das war eigentlich mein Einstieg in die Art des Journalismus und es hat mich gepackt, ich war begeistert, eine Welt öffnete sich vor mir, wenn auch in kleinem Umfang, wie sprechen wie erwähnt vom "Regensburger Tagesanzeiger". Ich war in der Zeitung anerkannt, als freier Mitarbeiter, aber auch als einer der ins kalte Wasser geworfen wurde und dann plötzlich geschwommen hat. Damals dachte ich aber noch nicht an ein Studiumabbruch, obwohl ich immer weniger in Hörsälen und immer häufiger im "Tagesanzeiger" meine Zeit verbrachte. Aber 1970 erhielt ich eines Tages einen Anruf von der "Augsburger Allgemeine", eine der großen deutschen Regionalzeitungen, damals wie heute. Ich wurde dazu gebeten, mich bei ihnen vorzustellen. Ich hatte inzwischen immer längere Artikel geschrieben und wahrscheinlich hatten die Verantwortlichen der "Augsburger Allgemeine" irgendwann meine Unterschrift gemerkt und meine Produktion verfolgt. Ich bin eigentlich nach Augsburg gefahren, mit dem festen Vorsatz da abzusagen, weil ich ja mein Studium nicht abbrechen

wollte. Man hatte mir gesagt, daß ich für die Fahrt Spesen erhalten würde und ich sah die Angelegenheit eher als eine Möglichkeit Leute kennenzulernen. Neugierig war ich schon immer gewesen. Ich war noch ein ziemlich junger Mann und dementsprechend verhielt ich mich auch. Ich bin also da hingefahren. Dort saß ich während des Vorstellungsgespräch dem Chef-Redakteur, dem Personal-Chef und dem Sport-Chef gegenüber und nach zwei drei Floskeln drehte sich das Gespräch um meine Vorstellungen. Ich habe dann fast frech gesagt, ich stelle mir vor, daß ich sofort Redakteur werde. Ich erwähnte dies unter der Prämisse, man schmeißt mich gleich raus. Diese Forderung wurde aber positiv angenommen. Das war eine Überraschung, denn ich hatte kein richtiges Volontariat, keine abgeschlossene Fachausbildung hinter mir. Nach diesem ersten erfüllten Wunsch bin ich frecher und frecher geworden und sagte, daß ich das Thema Fußball behandeln möchte, das wurde auch angenommen. Weil Eishockey in Augsburg die wichtigste Sportart war, habe ich verlangt, daß ich auch diesen Sport, von dem ich so gut wie keine Ahnung hatte, verfolgen möchte. Dieser Bitte wurde auch akzeptiert. So und dann kam die Lohnfrage und da verlangte ich 1 400 DM. Tarif war 1000 DM, also ein Vorstellung, die 40% über das übliche angesiedelt war. Zu meiner Überraschung hat man auch dazu ja gesagt. Dann habe ich auch ja gesagt, den ich hatte keine Argumente mehr und ich habe auch in dem Moment gedacht, daß es eh mein Traumberuf sei und ich konnte mir vier bis sechs Jahre Jurastudium mit Abschlußprüfung und Sttasexamen und Volontariat ersparen. Ich faßte mir ein Herz und beschloß : "Die Chance ergreifst du!". Dann habe ich mein Studium geschmissen und wurde am Anfang des nächsten Monats Redakteur im Sportteil der "Augsburger Allgemeine". Da bin ich wieder ins kalte Wasser geworfen worden, ohne irgendwelche redaktionellen oder Augsburger Vorkenntnisse, in der Stadt kannte ich nichts und niemanden, das war mein Einstieg als Sportredakteur und Sportjournalist.»

6) Sie hatten erwähnt, daß es ziemlich heikel wurde, Ihren Vater über diese Wahl zu unterrichten...

Rainer HOLZSCHUH : « Allerdings, mein Vater fiel aus allen Wolken, meine Mutter erst recht. Mein Vater sah die Karriere und die Zukunft seines Sohnes gefährdet; Sportjournalist, das war so etwas wie Zirkuskünstler für ihn, es war kein "ordentlicher" Beruf in seinen Augen. Er hat dann ein Vierteljahr mit mir nicht mehr gesprochen, bis er sich überzeugen ließ, daß es der Beruf für mich schlechthin war. Er war immer noch verärgert, bis er dann irgendwann, als ich dann ein Jahr später zum "Kicker" wechselte, einmal gefragt wurde, ob er denn mit dem Holzschuh, dem Sportjournalisten verwandt war und als er dann antworte konnte, ich sei sein Sohn, hat sich seine Sicht der Dinge verändert und dann war er auch stolz. Noch stolzer war er, als ich mir einen Namen gemacht hatte und dann in Radio und Fernsehen auch mal auftrat. Ich denke, daß diese Situation, die ich mit meinem Vater durchleben mußte, heute nicht mehr vorkäme, weil der soziale Stellenwert des Fußballs ein ganz anderer geworden ist. Heute weiß jeder, daß Fußball eine ernste Geschäftsbranche ist. Damals war es

trotz aufkeimendem Star-System immer noch ein Arbeitersport in den Augen vieler Menschen. Die meisten Zeitungen behandelten Fußball immer noch als Randnotiz oder maximal auf einer halben Seite. Dieser Sport zählte noch nicht soviel. Heute schmückt sich ja jeder Politiker damit, daß er zum Fußball geht und nicht nur im Hinblick auf die Stimmenjagd vor einer Wahl. Meine jüngeren Mitarbeiter haben nie das Problem zu lösen, aber auf der anderen Seite, sind die Wege zur Karriere im Sportjournalismus wahrscheinlich auch weniger offen als in jener Zeit.»

- 7) In Frankreich war das ein bißchen anders, insofern daß seit der Zwischenkriegszeit der Präsident der Republik immer dem Endspiel des französischen Pokals beiwohnte und dann sehr oft auch noch die Siegermannschaft am Tag danach im Élysées-Palast zum Mittagessen empfing. Es fiel mir auf, daß der «Alte», sprich Konrad Adenauer, nie zum Fußball ging, daß Theodor Heuss es amtlich tat und daß eigentlich nur der “Dicke”, sprich Ludwig Ehrhardt, unter den Politikern ersten Ranges ein wahrer Fußball-Liebhaber war.**

Rainer HOLZSCHUH : *« Das stimmt, Adenauer und Heuss wären nie auf den Gedanken gekommen, von sich aus, ins Stadion zu gehen und nach Ludwig Ehrhardt kamen Bundeskanzler, Kiesinger, Brandt und Schmidt, die mit Fußball wenig anfangen konnten. 1974 hatte man den Eindruck, daß Schmidt sich am Tag des Enspiels in München nach dem Drama von 1972 mehr über ein Turnier ohne Sicherheitsprobleme als über den sportlichen Erfolg freute. Das ist verständlich, aber auch bezeichnend. Der erste Bundeskanzler, der Fußball richtig mochte und von dem es auch Bilder gibt, die ihn auf dem Spielfeld zeige, das ist Helmut Kohl. Ja und nach ihm kam Gerhard Schröder, der in jungen Jahren ein guter Amateurspieler war. Aber das waren nicht nur die Politiker, die in dieser Sache ihren Damaskusweg gingen, sondern auch die großen Wirtschaftsbosse. Heute sind bedeutende Firmen geradezu danach bestrebt, mit dem Fußballsport in Verbindung gebracht zu werden. Schauen Sie sich nur die Mitglieder der Sponsoren-Pools der Nationalmannschaft oder der Champions League an. »*

- 8) In Frankreich weiß jeder Sporthistoriker, daß die Familie Peugeot maßgeblich an der Professionalisierung der 1. Division in den 1930er Jahren beteiligt war. Aber die Geschichte von Peugeot und dem sozusagen Werksklub von Sochaux ist dann doch nicht mit derjenigen von FIAT und Juventus vergleichbar. Hinter dem Verein fehlte die städtische Substanz und obwohl es modernisiert wurde, blieb das Stadion immer verhältnismäßig zu klein, um auf dem nationalen und internationalen Parkett nach dem Zweiten Weltkrieg unter den besten zu bestehen.**

Rainer HOLZSCHUH : *« Bayer Leverkusen war anfangs der 1970er Jahren ein Verein, der damals zwar von den Bayer-Werken finanziell unterstützt wurde, aber auch lange in unteren Klassen herumtölpelte, der Aufstieg kam erst viel später und wahres Sponsoring war damals noch nicht in die Sitten gekommen. »*

- 9) **Im Interview, das er mir gab, bedauerte Uwe Seeler als Sportler, daß die hanseatischen Geschäftsleute, die beim HSV den Vorstand bildeten, immer sehr “protestantisch”, sprich vorsichtig und vernünftig, die Finanzen verwalteten. Er meinte, daß dadurch in der zweiten Hälfte der 1960er Jahren der Verein ein bißchen den Anschluß an die europäische Spitze verloren hatte, weil man nicht bereit war, aufgrund der immer damit verbundenen Risiken das nötige Geld für Klassespieler auszugeben. Inwiefern denken Sie, daß diese Meinung zutrifft, wobei doch lange ein klarer Unterschied zwischen der Gründung der Bundesliga und den ersten internationalen Erfolge der deutschen Vereinen einerseits und der Bilanz der Nationalmannschaft, sprich des Flagschiffs des wohl stärksten Sportverbandes der Welt, bestand.**

Rainer HOLZSCHUH : *« Ganz so drastisch wie Uwe Seeler würde ich das nicht sehen. Der HSV hatte anfangs der 1960er Jahre eine sehr gute Mannschaft, die 1961 nur unglücklich gegen Barcelona verlor. Frankfurt hatte ein Jahr davor das Finale erreicht und da war die Bundesliga noch nicht gegründet worden. Der Europapokal ist eben ein Pokal und Überraschungen sowie unglückliche Niederlagen sind dann immer möglich. Es ist aber, da hat Uwe Seeler recht, nicht zu bestreiten, daß der DFB immer das möglichste gemacht hat, um die Vorbereitung der Nationalmannschaft auf Qualifikationsspiele und Endturniere bestens zu gestalten. Nach dem Sieg 1954 war das Abschneiden der Nationalmannschaft bei solchen Wettbewerbe auch für die öffentliche Meinung wichtig geworden.»*

- 10) **Wurden Sie in den ersten Jahren nach Ihrem Wechsel zum Kicker von einer «bekannten Feder» sozusagen als Junior-Redakteur beeinflusst ?**

Rainer HOLZSCHUH : *« Wie gesagt, ich bin nach einem Jahr von der “Augsburger Allgemeinen” weg, weil der damalige Sport-Chef der Zeitung uns angehalten hat, nicht immer die Wahrheit zu schreiben. Aus welchen Gründen auch immer gab es Vereine und Personen, über die wir nie schlecht schreiben durften, egal ob sie gute oder schlechte Leistungen geboten hatten. Irgendwann kam es dann zu einem Eklat, bei dem ich als junger Redakteur ohne familiären Verpflichtungen gesagt habe, daß ich das nicht mehr mitmachen könne. Ich bin aufgestanden und habe den Konferenzraum verlassen. Ich habe dann gleich fristlos meinen Kündigungsbrief aufgestellt, habe ihn gesendet und das sprach sich dann in Bayern ziemlich schnell herum, daß in Augsburg ein junger Redakteur diesem zwar bekannten und erfahrenen Sport-Chef, aber ohne guten Ruf in Kollegenkreisen, die Stirn geboten hatte. Ich bekam am selben Nachmittag etliche Anrufe mit Hinweisen auf Einstiegsmöglichkeiten. Darunter war auch der Anruf eines Kollegen, der mich darauf aufmerksam machte, daß der “Kicker” jemanden suchte. Da waren für mich alle anderen Möglichkeiten nur noch zweite Wahl. Ich habe beim “Kicker” angerufen und bekam dann den stellvertretenden Chef-Redakteur an die Leitung, weil der Chef-Redakteur, Karl-Heinz Heimann, im Urlaub war. Dieser stellvertretende Chef-Redakteur, Karl-Heinz Jens, bat mich darum, am nächsten Tag nach Nürnberg zum Vorstellungsgespräch zu kommen. Ich hatte dann ein Treffen mit ihm sowie mit dem damaligen Verlagsleiter. Nach einem halbstündigen*

Gespräch wurde ich dann eingestellt. Ich konnte mir dann auch sogar den ersten Arbeitsplatz entweder in der Zentralredaktion oder in der West-Redaktion, wo man auch jemanden brauchte, aussuchen. Ich habe mich dann für die West-Redaktion entschieden, weil doch sehr viele Traditionsvereine der Bundesliga und der zweiten Liga in diesem geographischen Bezirk zuhause waren. Ich nenne nur Borussia Dortmund, den 1. FC Köln, Schalke 04, es gab fast jedes Wochenende ein spannendes Fußball-Derby. Ich war, ohne daß ich mit dem Chef-Redakteur gesprochen hatte, eingestellt worden. Daß Karl-Heinz Heimann nach seiner Rückkehr aus dem Urlaub einen neuen Redakteur vorfand und mir gegenüber überhaupt nie seine eventuelle Überraschung darlegte, sondern mir gleich positiv entgegenkam, fand ich menschlich sensationell und charakterlich beeindruckend. In der West-Redaktion wurde ich wieder ins kalte Wasser geworfen, weil ich niemanden in den dortigen Fußballkreisen kannte und mir mein Adressenbuch zuerst einmal zusammenstellen mußte. Die Bundesliga kannte ich ja nur vom Lesen und Hörensagen. Ich habe mich dann sehr schnell eingearbeitet, es war damals noch möglich sehr schnell die Spieler, die Trainer und die Vereinsfunktionäre zu treffen und kennenzulernen. Die Tatsache, daß ich vom "Kicker" kam, hat natürlich diesen anfänglichen Prozess bedeutend erleichtert. Man hatte die Nähe zu den Spielern, die heute ja verpönt ist und wenn Spieler und Trainer einen als seriös empfunden haben, fielen die Anfangshemmungen noch schneller. So habe ich innerhalb einer doch sehr kurzen Zeit alles und alle kennengelernt, die für meine Berufspraxis wichtig waren. Es waren sehr viele Leute damals nett zu mir, die im Laufe der Zeit zu Freunden wurden. »

11) In unserem ersten Gespräch hatten wir erwähnt, daß Sie bei Ihrer Ankunft in der Kicker-Redaktion zwar noch nicht Ihren ultimativen Stil gefunden hatten, aber dennoch auch keinen wahren Mentor mehr brauchten...

Rainer HOLZSCHUH : « *In der West-Redaktion nicht, Karl-Heinz Heimann saß zwar in der Zentral-Redaktion 450 Kilometer entfernt, aber er hat damals immer die Hand über mich gehalten, was ich sehr gut fand. Ich habe mir meinen eigenen Weg gebahnt, weil mein Vorgesetzter in der West-Redaktion aus verschiedenen Gründen eigentlich nicht mein Vorbild war. Ich bin im Grunde genommen doch in vieler Hinsicht von den Akteuren selber, das heißt von den Spielern, Trainern und Funktionären eingeleitet worden. Ich habe mir in vielen Gesprächen einiges zu eigen gemacht und wie überall und immer das Motto "Learning by doing" als meine Richtlinie angesehen. Ich habe mir auch sehr viele Hintergründe angehört oder angelesen, aber diejenigen, die ich nicht schreiben durfte, für mich behalten. Das wurde im Fußball-Deutschland hochgeschätzt, denn wie Sie es aus Erfahrung jetzt mit Sicherheit wissen, ist das nicht die redaktionelle Philosophie aller Zeitungen und vor allem nicht der Boulevardpresse. Die Ansprechpartner wußten, der Holzschuh ist einer, bei dem das Vertrauliche, vertraulich bleibt. Und diesen Ruf genieße ich bis zum heutigen Tag. »*

- 12) In diesem Frageblock müssen wir einige den *Kicker* betreffenden Zahlen erwähnen. Sie hatten anlässlich unseres ersten Gesprächs angegeben, daß schon vor Ihrem Karrierebeginn und wahrscheinlich auch schon in den 1950er der *Kicker* mit Sicherheit zu den Zeitschriften zählte, die durch die größten Anzahl von Händen ging. Könnten Sie diese Zahlen wieder nennen oder darstellen ?

Rainer HOLZSCHUH : « *Genaue Zahlen kann ich auf Anhieb keine nennen, Sportjournalismus wurde ja damals nicht so explizit wie heute als Markt angegangen und aufs feinste Detail studiert. Dennoch muß man doch einsehen, daß der Kicker unumstritten das Blatt war, aus dem man seine Fußballkenntnisse saugen mußte, weil es auch andere Möglichkeiten kaum gab. Andere Zeitungen haben, wie schon gesagt, doch eher selten und wenig über Fußball geschrieben. Der Spiegel hat zum Beispiel bei weitem nicht jeden Monat über Fußball informiert, heute sind Fußballnachrichten und – Stories aus einer Spiegelausgabe kaum wegzudenken. Das Fernsehen war doch noch selten in den Stadien, weil es der Politik des DFBS entsprach damals sowenig wie möglich Live-Übertragungen zu erlauben, es gab die Sportschau und das Aktuelle Sport-Studio, es gab das Radio, so daß sich der Fußballinteressierte fast den “Kicker” kaufen mußte, um seine Neugierde stillen zu können. Damals war die Leserschaft des “Kickers” auch viel zahlreicher als die Auflage, weil er relativ teuer war, so daß er im Schulhof, am Arbeitsplatz und in den Vereinen weitergereicht wurde. Wir bleiben bis heute das Blatt mit den meisten Leserkontakten pro verkauftem Heft. Wir haben eine Durchschnittszahl von ca 200 000 Exemplare, manchmal auch 230 oder 240 000 Exemplare nach Saison-Höhepunkten, wir können aber laut Medienanalyse die stolze Zahl von 3 000 000 festen Lesern als unser Publikum beanspruchen. Das zeigt die Bedeutung des Blattes, wo doch heute die Möglichkeiten, sich anders zu informieren, sich um ein vielfach gemehrt haben. Natürlich haben wir auch eine Internet-Version, die viele potentielle Leser für das Blatt gewinnt. Aber die Marke “Kicker” ist heute so stark wie ehe und je. Wer vom “Kicker” spricht, erwähnt ein Fachblatt, meistens mit Hochachtung und keine Boulevard-Zeitung. Das finde ich äußerst wichtig. Mädelgeschichten gab es zum Beispiel im “Kicker” noch nie. Das war ein Erbe, das ich auch dann als Chef-Redakteur unter allen Umständen zu wahren, bemüht war.*

- 13) Könnten sie eventuelle eine Rekordzahl in Sachen Auflage nennen ? Vielleicht nach dem Finale 1966 oder anlässlich des Halbfinals in Mexiko 1970...

Rainer HOLZSCHUH : « *Ich weiß, daß 1990, noch vor dem Internet-Boom, nach dem Finale von Rom eine Auflage von 350 000 gedruckt wurde, das war unser absoluter Rekord. Heute würde sich wahrscheinlich ein erheblicher Anteil dieser Leser aufs Internet stürzen.* »

- 14) Ich erwähne diesen Aspekt, weil ich im Rahmen meiner Forschung feststellen konnte, daß die Sporttageszeitung *L'Équipe* 1958 am Tag nach dem Spiel Frankreich-Brasilien eine stolze Auflage von über einer halben Million Exemplare auf seinem Titelblatt melden

konnte. Aber das ist eine Tageszeitung und die Zeitspanne, in der das Publikum sie lesen will, dauert eben nur einen Tag.

Rainer HOLZSCHUH : « *Das ist klar. Ein Indiz, das ich Ihnen liefern könnte, war die Tatsache, daß wir während der WM-Turniere von 1966 und 1970 viele Anzeigen ablehnen mußten, weil wir das Verhältnis zwischen Text und Anzeige wahren wollten. Man hätte andernfalls dabei zwar unmittelbar größere Werbeeinnahmen erzielt, aber die Zeitschrift hätte dann auch in den Augen vieler treuen Leser etwas von seiner Identität verloren. Es war aber sehr beeindruckend ja sogar faszinierend, wie durch das Großereignis auf einmal der Vehikel Fußball einen erhöhten Reiz auf die Werbebranche ausübte.*»

15) Hat sich die Tatsache, daß das Fernsehen Spiele live ausgestrahlt hat, meßbar auf die Verkaufszahlen des Kickers ausgewirkt ? Verfügen sie über genauere Zahlen diesbezüglich ?

Rainer HOLZSCHUH : « *Dazu gibt es ja verschiedene Thesen. Die eine deutet darauf hin, daß der interessierte Fernsehzuschauer eines Spiels alles empfundene nochmals nachlesen und seine eigene Meinung mit derjenige des Experten vergleichen möchte. Im Fernsehen sieht man ja bis heute über weite Strecken nur den Ball führenden Mann und nicht das ganze Spielfeld. Das Spiel ohne Ball, die Taktik ohne Ball kommt bis heute im Fernsehen zu kurz. Es war auch immer mein Bestreben den Fußballinteressierten alle Faktoren zu schildern, die den Ausgang eines Spiels herbeiführten. Das sollte man im "Kicker" wiederfinden.* «

16) Wie war das dann bei Großereignissen, gab es unter dem eventuell entsandten Redakteurenkollektiv eine Rollenverteilung, wie sie beim Fernsehen ja auch besteht. Die Kommentatoren können sich ja auf eine ganze Mannschaft von Statistikern stützen, die sie mit Daten und Fakten füttern, so daß ihr theoretisch spontanes, emotionales Kommentieren mit aktuellsten handfesten Fakten und Daten untermauert ist.

Rainer HOLZSCHUH : « *In der Regel wurden mehrere Leute nur zu den allerwichtigsten Spielen geschickt, man war eher Einzelkämpfer, man hatte auch dieses statistische Background nicht, übrigens auch im Fernsehen nicht, auch das ist eine Nebenerscheinung der digitalen Revolution. Heute ist das ein Muß, aber in der Zeit, die Sie für Ihre Dissertation ausgewählt haben, interessierte sich niemand für die Kilometeranzahl, die eine Star zurücklegte. Heute bekommen Sie bei einem Spiel Real gegen Barcelona auf die hundert Meter genau gesagt wieviel Ronaldo und Messi gerannt sind. Heute gibt es Agenturen, die sich nur mit solchen Aspekten des Spiels beschäftigen und als Dienstleister fürs Fernsehen, für Websites und für Printmedien arbeiten. Statistik ist nicht alles und nicht das entscheidende. Wenn man bedenkt wieviele Spiele verloren gehen, obwohl die Mannschaft A mehr Ballbesitz und gewonnene Zweikämpfe melden kann. Statistik ist nichts anderes*

als eine zusätzliche Erläuterung, aber man muß darüberhinaus das Spiel lesen können und wenn möglich zwischen den Zeilen, letzteres zeichnet den wirklichen Fachmann aus. “

17) Wir hatten auch in unserem ersten Gespräch die großen Feder der 1950er und 1960er Jahren erwähnt. Ich nenne die Friedebert Becker, Richard Kirn, Willy Meisel, Erich Menzel usw. Könnten Sie noch einmal die allgemeine Philosophie der Zeitschrift *Kicker* in diesen Jahren schildern ? Ich konnte in allen meinen Rezensionen einen Balanceakt zwischen Emotion und Vernunft, zwischen Fußball-Patriotismus und Weltoffenheit immer wieder feststellen. Ich denke aufgrund meines Agendas, weil ich mich gerade mit dem Zeitabschnitt der WM 1958 beschäftige, an ein Appell, das Friedebert Becker schrieb, nachdem Peco Bauwens in der Folge des Halbfinals gegen Schweden überreagierte und es fast so aussah, als wären bedauerliche nationalistische Ausschweifungen von der offiziellen Seite abgesegnet worden. Mit anderen Worten hat sich der *Kicker* mit allen Leuten in Deutschland am «Wunder von Bern» enthusiastisch gefreut, aber das war noch lange kein Grund, Bensemans Faszination am kosmopolitischen oder universalistischen Element des Fußballs aufzugeben.

Rainer HOLZSCHUH : « *Das war und bleibt für den “Kicker» eine sehr wichtige Komponente seiner publizistischen Identität. Es hängt natürlich mit der Persönlichkeit des Gründers Walter Bensemans zusammen. Die Leute um Friedebert Becker, die dann 1951 den “Kicker” wieder ins Leben riefen, sahen darin auch eine Aufgabe, in ihrem Revier ihren Teil zu leisten, damit die junge Republik wieder Rang und Name in dem sich neu organisierenden Europa erhält. Hinzu kam auch, daß diese Leute durch Herkunft und Ausbildung zum Bildungsbürgertum gehörten und wer einen Artikel mit dem Hinweis auf die eigene Doktorwürde unterschreibt, bemüht sich dann auch seinen Ansichten die angestrebte Respektabilität zu verleihen. Und diese wurzelt am tiefsten in Argumente, die durch Maß, Vernunft Fachlichkeit sich auszeichnen. Der internationale Fußball war deswegen immer eine starke Stütze des “Kickers”. Das Gleichgewicht zwischen internationalem und nationalem Fußball muß immer so gestaltet sein, daß der Leser ein breites Spektrum an Informationen erhält. Er muß entdecken und wiedererkennen, das Fremde und das Eigene muß er dabei so erfahren, das sich das angenehm Vertraute und das erfrischend Neue ausgleichen. Überwiegt eins der Elemente zu arg, dann verliert ein bedeutender Teil der Leserschaft das Interesse an der betroffenen Ausgabe. Dabei muß man auch ganz klar sagen, daß das nationale Element in der Seitenanzahl immer überwiegt. Das war immer so und ich würde fast sagen auch überall so. In den 1960er und 1970er Jahren war der französische Fußball in einem nicht sehr erfreulichen Zustand und ich bin mir dennoch sicher, daß Sie in Ihrer Forschung nicht feststellen konnten, daß in den Seiten von “France Football” dem ausländischen Fußball mehr Interesse galt als der ersten französischen Division. Also die Philosophie ist seit dem ersten Tag da und nach dem Zweiten Weltkrieg wurde sie vielleicht noch bewußter an den Tag gelegt. Fußballwissen muß weitergegeben werden und dieses Fußballwissen ist sozusagen ein Weltkulturgut, noch nicht von der UNESCO wie der Petersdom anerkannt, aber von allen muß gelernt werden. Das Spiel muß im Zentrum der Interessen stehen, alles drumherum muß zurück bleiben. Wie*

schon gesagt, Mädelsgeschichten hatten im "Kicker" keinen Platz, Randerscheinungen des Fußballs sind nur peripher behandelt worden. Das Wichtigste ist das zu vermitteln, was auf dem Platz passiert und warum es da passiert, beziehungsweise eventuell erklären wie es vom Training her auf dem Platz passiert. Fachlichkeit und Neutralität sind das oberste Gebot, auch wenn wir den deutschen Lesern zeigen, daß in internationalen Wettbewerben die Nationalmannschaft oder deutsche Vereine eine gewisse Priorität haben. Es kann aber nicht sein, daß wir aufgrund einer verständlichen Nähe die Neutralität der Rezension, die Sachlichkeit und die Fachlichkeit verlieren. Ich habe das immer von meinen Vorgängern gehört und dann auch weiter in dieser Richtung gepredigt, daß des "Kickers" höchstes Gut die Sachlichkeit und die Fachlichkeit sind. Alles andere würde zum Image- und Markenverlust des "Kickers" führen und muß vermieden werden. »

18) Sie haben erwähnt, daß die Kamera ein bißchen wie ein Zyklop den Ball verfolgt und das Spiel in seiner ganzen Breite nicht aufnehmen kann. Könnten Sie aber noch einmal auf die Errungenschaften der Fernstechnik wie Instant-Replay und Zeitlupe und ihre Konsequenzen für die Arbeit des Sportjournalisten und der Redaktion zurückkommen ?

Rainer HOLZSCHUH : *« Früher war es so, daß die Gesamtentwicklung eines Spiels viel wichtiger war. Heute lebt der Journalismus viel öfters als damals von einzelnen Spielsituationen, war es ein Abseitstor oder nicht, war es ein Faul oder nicht usw. Also etwas, was man aus 100 bis 150 Metern Entfernung von der Pressetribüne aus, nicht immer dezidiert entscheiden kann. Der Reporter mußte sich früher auf sein Gefühl verlassen. Es war immer nur dem Auge des Reporters überlassen, aber das Fazit des Spiels wurde viel eher aus seinem Gesamtbild gezogen. Das ist heute vor allem im Fernsehen oft nicht mehr der Fall. Das Fernsehen zeigt diese einzelnen Szenen mit brachialer Gewalt, das heißt bis zur vierten oder fünften Zeitlupe wird jedes Faul, jede Fehlentscheidung des Schiedrichters rekonstruiert. Und wir haben dann auch in der Redaktion einen sogenannten "Neger", das ist der Fachausdruck für diese Aufgabe, der neben dem Redakteur im Stadion die Zeitlupen verfolgt und dann den Bericht des Reporters auf grobere Fehlinterpretationen überprüft und im Falle der Fälle ein Regulativ sein kann und muß, denn der Redakteur im Stadion kann sich in diesen einzelnen Szenen irren, aber letzterer hat, was die Gesamtbeurteilung des Spiels betrifft, absoluten Vorrang. Das habe ich von Karl-Heinz Heimann übernommen, der ja auch schon die Redaktion in einem vom Fernsehen maßgeblich veränderten Umfeld leiten mußte. Nur wer ein Spiel in seiner vollen Dimension wahrnimmt, kann es einigermaßen zutreffend beurteilen. Dafür muß man unbedingt die ganze Breite und Tiefe des Spielfeldes, die Aufstellung der Mannschaften im ganzen Raum wahrnehmen können, was das Fernsehen bis heute noch nicht ermöglicht, auch wenn isolierte Kameraaufnahmen von einzelnen Leistungen immer häufiger in den Spielpausen oder nach den Spielen gezeigt werden. Ich kann mich nur wiederholen, das Verhalten eines Spielers ohne Ball ist unheimlich wichtig und das kann ich auf dem Bildschirm nur selten und dann nur ganz kurz sehen. »*

- 19) Also sehr wichtig für meine Studie wäre die eventuelle Bestätigung, daß man sich in der Redaktion gleich mit den durch die technischen Innovationen herbeigeführten Veränderungen beschäftigte und schnell Konsequenzen zog. Können sie mir angeben, ab wann ein sogenannter «Neger» in der Kicker-Redaktion zum obligatorisch regulären Aufgebot bei Großereignissen zählte ?

Rainer HOLZSCHUH : « In den 1960er Jahren gab es nur einen Fernsehen in der gesamten Redaktion. Das entwickelte sich im Laufe der Jahre und heute sieht es so aus, daß jeder der im Stadion sitzt, einen Ansprechpartner in der Redaktion hat, der das Spiel im Fernsehen verfolgt. Das heißt, daß an einem Bundesliga-Samstag neun Mitarbeiter in der Redaktion jeweils als Stütze eines im Stadion anwesenden Reporter arbeiten und jeder von ihnen schaut sich im Pay per view, zum Beispiel auf Sky-TV, eins von den neun Spielen an. Für mich war es immer wichtig, daß der Mann vor Ort, das Spiel nicht aus den Augen läßt, trotz Zeitdruck und Abgabetermin. Ich habe schon in meiner Reporterzeit öfters erlebt, daß aus welchem Grund auch immer manche Kollegen während des Spiels ihr Papier schon schrieben und dadurch das Geschehen auf dem Spielfeld zeitweise nicht verfolgten und dann mußten sie nachfragen, was passiert war. Ein solcher Journalist konnte sich in meinen Augen nicht als vertrauenswürdiger Rezensenten eines Spiels behaupten. Deswegen habe ich immer darauf besatanden, daß wenn wir aktuell arbeiten mußten und wenig Zeit für die Niederschrift eines Berichts zur Verfügung blieb, immer der Reporter per Telefon mit der Redaktion in Verbindung stand und einem Kollegen in der Redaktion das Spiel schilderte und dieser es dann druckreif niederschrieb. Auf diesem Wege war es vielleicht auch von der Sprache her eleganter, als wenn derjenige im Stadion es in der Hast verfasst hätte. Wenige Journalisten können im Stehgreif druckreif diktieren und die meisten müssen sich das aufschreiben. Mit der Lösung, daß man einen "Neger" in der Redaktion in die Aufgabe miteinbezog, erhöhte man die Möglichkeit, daß derjenige, der erzählen mußte, soviele Einzelheiten wie möglich berücksichtigte. »

- 20) Im Kicker habe ich vor der Gründung der Bundesliga mindestens eine Dutzend Artikel zum Thema «Wird die Bundesliga eine Flutlichtliga ?» gefunden. Könnten Sie nochmals erwähnen, wie es zum Samstagnachmittag als Moment des Wochenendes an dem die Spiele ausgetragen wurden, kam. In den Wintermonaten kann ich mir gut vorstellen, daß aufgrund der Bodenverhältnisse die Außentemperatur eine Rolle gespielt hat. Aber im Frühherbst oder im Frühling hätte man doch, wie es dann schnell in Frankreich Sitte wurde auch am Samstagabend spielen können.

Rainer HOLZSCHUH : « Die ursprüngliche Begründung kenne ich nicht, aber es gab ja auch Stimmen gegen die Bundesliga und zwar aus dem Lager der Vereine, die in der Vorrunde der Oberliga ihre großen Auftritte gegen die Traditionsvereine der Region ein Paar Mal im Jahr hatten und durch die Gründung der Bundesliga auf ein sehr hypothetisches Pokalspiel hoffen mußten, um solch einen Kassenschlager im eigenen Hause wieder zu finden. Also hatte man sich darauf geeinigt, daß die Fußballelite der Amateurwelt wenigstens aus dem Wege geht und nicht an Sonntagen spielen

sollte. Sehr schnell gab es dann auch dieses Freitagabend-Spiel, in der Regel immer nur eins, wenn kein Nachholspiel bestritten werden mußte. Und es war sehr oft ein Spiel, daß Mannschaften aus dem Ruhrgebiet bestritten, das am Freitag ausgetragen wurde. Denn im Ruhrgebiet gab es ja eine große Ballung an Bundesliga-Mannschaften. Manchmal stellte das Ruhrgebiet zehn wenn nicht gar elf Mannschaften der Liga. Und die meisten dieser Vereine waren auch geographisch so nahe einer am anderen angesiedelt, daß man binnen einer Entfernung von 50 Kilometern manchmal ohne nennenswerten Reiseaufwand drei bis vier hochbrisante Kohlenpott-Derbies hätte besuchen können. Es war wichtig, daß die Samstagsspiele zur selben Stunde angepfiffen wurden. Natürlich erhöhte sich dadurch das öffentliche Interesse an der Bundesliga-Konferenz im Radio. In Spanien konnte man auch schon in den 1960er oder 1970er Jahren für denselben Spieltag der Liga viele verschiedene Anstoßzeiten nachweisen. Das hängt mit dem Klima und der dortigen städtischen Kultur zusammen. In Bilbao oder in Sevilla an einem Nachmittag im Mai zu spielen, setzt nicht die Überwindung derselben äußerlichen Bedingungen voraus. Licht, Temperatur sind doch sehr verschieden. Die Verzerrung des Spieltages über die drei Tage des Wochenendes hat sich dann auch erst in Deutschland durchgesetzt, als über die privaten Fernsehanstalten das große Geld in die Liga kam. Viele Bundesliga-Interessierte beschwerten sich auch darüber, denn aus einer rein sportlichen Perspektive gesehen, ist das ja nicht ohne Einfluß auf das Verhalten der Mannschaften. Ich nenne ein Beispiel : als die Bayern 2001 noch über Andersens Freistoß den Titel holten, wurde das zum verrücktesten Finale das es je in der Bundesliga gab. Dafür mußten aber Bayern und Schalke ihre Spiele gleichzeitig bestreiten. Wenn einer der beiden Teams am anderen Tag gespielt hätte, wäre die Spannung von einer ganz anderen Art gewesen. Auf jeden Fall wurden Flutlicht-Spiele schnell zum Renner, zuerst weil es eine Neuigkeit war, aber auch weil die entfachten Emotionen viel eher feststellbar wurden. Ein Spiel bei Dunkelheit und Flutlicht ergab eine ganz andere Atmosphäre, vor allem in den älteren Stadien. Was den Spielbeginn samstags um 15 Uhr 30 betrifft, so sollte man auch immer daran denken, daß in Deutschland der 1960er und 1970er Jahren das gesellschaftliche Leben nicht nur vom Umsatz diktiert wurde. Alte Gebräuche, der Einfluß der Kirchen hatten noch einen starken Einfluß auf das Leben im öffentlichen Raum, man denke nur an die Ladenschlußgesetze, die ja erst am Ende der 1980er Jahre abgeschafft oder verändert wurden. Samstag nachmittags hat der Familienvater das Auto gewaschen oder den Hof gekehrt und dabei die Bundesliga-Konferenz im Radio gehört, bevor er um 18 Uhr 15 die Höhepunkte des Spieltages in der Sportschau in bewegten Bildern genoß. »

- 21) Kommen wir jetzt zu den Großereignissen meines chronologischen Abschnittes, vor allem die WM-Turniere von 1966 und 1970. Ich habe natürlich nachgelesen, daß 1962 die Zentrale für die Ausstrahlung der in Chile auf Film aufgenommene Spiele eingerichtet worden war. Das lag mit Sicherheit am Können des Deutschen Fernsehens, aber auch an der Flughafen-Infrastruktur, denn diese Filme wurden täglich aus Südamerika eingeflogen. Trotz aller Bemühungen kann man dennoch sagen, daß die WM in Chile ein «No show» blieb und im kollektiven Gedächtnis fast keine Spuren hinterlassen hat. Man müßte eventuell in der Tschechischen Republik nachprüfen, ob es dort aufgrund der exzellenten Leistung der Nationalmannschaft anders war.

Rainer HOLZSCHUH : « 1962 hatten wir zuhause noch kein Fernsehen und für eine Aufzeichnung ging man ja auch nicht unbedingt in die Kneipe. Da die Zeit des Anstoßes nicht durch das europäische Fernsehen-Prime Time diktiert wurde, waren ja auch die Live Übertragungen im Radio mitten in der Nacht von geringem Interesse und ich kann mich nicht erinnern, daß es welche gab. Jedenfalls bin ich dafür nicht aufgestanden. »

- 22) In unserem Gespräch hat Uwe Seeler mit Bedauern erwähnt, daß es sehr wenig Feedback aus Deutschland für die Nationalmannschaft gab und das es für die Motivation der Spieler ein Problem insofern darstellte, weil es fast den Eindruck erweckte, daß sie an einem Turnier unter Ausschluß der Öffentlichkeit teilnahmen.

Rainer HOLZSCHUH : « Diese WM habe ich nicht vor Augen wie ich die anderen, davor und danach im Gedächtnis habe. 1958 habe ich noch den Gewaltschuß von Uwe Seeler zum 2:2 gegen Nordirland in Erinnerung, Bilder von dem Spiel gegen die Schweden habe ich vor Augen, an das Finale Brasilien-Schweden kann ich mich auch gut erinnern. Von 1962 bleibt nichts, 1966 hatte man auch schon das Fernsehen und das hat ausführlich berichtet. »

- 23) 1958 hat die Eurovision nach dem Turnier in der Schweiz ihre Reifeprüfung abgelegt. Dennoch wurden nur etwa zehn Spiele ausgestrahlt, weil noch nicht alle Stadien ans Fernsehen-Netz angeschlossen werden konnten. Die World Cup 1966 wird als das erste FIFA-Turnier angesehen, bei welchem die Übertragung globalisiert wurde, auch wenn Südamerika die Satellitenbilder noch nicht empfing. Hinzu kam Instant Replay und eine Vermehrung der Aufnahmeperspektiven in den Stadien. Schließlich erwähnte Uwe Seeler auch, daß 1966 zwischen den Spielen Fernsehen-Interviews gemacht wurden, was in Schweden noch nicht der Fall war. Haben sie damals diese Erneuerungen als Fernsehzuschauer wahrgenommen ?

Rainer HOLZSCHUH : « An großen Augenblicken, an Spielzügen, die live übertragen wurden, wie Emmerichs Tor gegen Spanien oder an das 4 : 0 gegen Uruguay kann ich mich ganz gut erinnern. Aber Interviews zwischen den Spielen, das ist keine Erinnerung, die mir im Gedächtnis haften blieb, es ist ja auch schon lange her und per se ist ein Interview kein Erlebnis, das einen emotional dermaßen packt, daß es mit dem Tagesschaum nicht in Vergessenheit gerät. Unvergessen bleibt aber das Endspiel, das ja mit dem legendär gewordenen "Wembley-Tor" für reichlich Gesprächsstoff auch in den darauffolgenden Tagen und Wochen sorgte. Es war die erste WM nach Herbergers Zeit und der Gründung der Bundesliga. Die Leistung der deutschen Nationalmannschaft war vielversprechend, auch weil mit Beckenbauer, Haller und Overath eine hochbegabte junge Generation ihren Platz im Fußball-Gotta behauptet hatte. »

- 24) In Bezug auf die WM 1970 sagte mir Uwe Seeler, daß es bestimmt körperlich die härteste WM war, die er bestritt. Die Höhe, die Hitze, die Uhrzeiten zu welchen die Spiele ausgetragen wurden, das alles trug dazu bei, daß die teilnehmenden

Mannschaften über weiten Strecken doch dazu verdammt waren, einen Stand-Fußball zu spielen. Dennoch gilt diese WM als eine der schönsten der Geschichte, wenn nicht die allerschönste. Wie haben sie damals vor dem Bildschirm das nächtliche Spektakel aus Mexiko wahrgenommen ?

Rainer HOLZSCHUH : « *Zum ersten Mal gab es so etwas wie Party-Stimmung während einer WM. Das lag mit Sicherheit auch an der Tatsache, daß man vielleicht die Spiele zu einer für deutsche Verhältnisse eher unübliche Uhrzeit im Freundeskreis genöß. Die Hitze war in der Tat frappierend. Die Spiele der deutschen Mannschaft gegen England und Italien verdienten damals ihre Bezeichnung als Jahrhundertspiele. Die Dramaturgie, die ja auch durch die starke Persönlichkeit der Spieler genährt wurde, man denke an Uwe Seelers Kopfballtor gegen England, an Gerd Müllers Riecher und seine Präsenz im gegnerischen Strafraum, an Overaths und Beckenbauers Eleganz im Spiel, dazu noch die Leistungen der anderen Mannschaften mit ihren Stars, das alles verlieh schon dem ganzen Turnier einen Glanz, der jeden erfreuen mußte, der Fußball liebt. Die Spieler wurden dadurch zu Fernsehfußballhelden. Später... 1986 waren die Bedingungen nicht anders, auch 1994 in Dallas war es sehr warm, aber die Mannschaften und die Kader hatten dazu gelernt, die medizinische Betreuung der Spieler war viel weiterentwickelt und man ging das Ganze professioneller an, so daß es vielleicht weniger Raum für einen gewissen romantischen Enthusiasmus gab. 1986 war ich Presse-Chef beim DFB und die Hitze war bei manchen Spielen unerträglich, aber wie 1970 mußten die Spiele mit den europäischen Prime time Uhrzeiten angepiffen werden, denn nach wie vor war und blieb Europa das Zentrum des kommerziellen Fußballs. »*

25) Haben sie auch den Eindruck, daß man angesichts der Anzahl der in den Haushalten vorhandenen Farbfernseher fast übertreibt, wenn man diese WM als die erste in Farbe bezeichnet. Sind es nicht eher Bilder, die man später in unzähligen Wiederholungen gesehen hat, die die Erinnerung an das Ereignis färben ?

Rainer HOLZSCHUH : « *Ich kann das nicht so beurteilen, sicher ist nur, daß die für Deutsche exotische Ambiente der mexikanischen Stadien, die Fiesta Mexicana, die Wahrnehmung des Ereignisses bedeutend beeinflusste. Die Olympiade 1972 in München und vielmehr noch die WM 1974 sind, ich bin mir auch Verkaufszahlen betreffend sicher, als den wahren Durchbruch des Farbfernsehens anzusehen. 1970 hatte kaum ein Deutscher einen Farbfernsehen, es war teuer. Das was sie bezüglich der später wiederholten Aufzeichnungen der wichtigsten Spielszenen dieser WM 1970 erwähnen, kann stimmen. Das Gedächtnis verändert sich ja bekanntlich unter dem Einfluß neuer Erfahrungen. »*

26) Eine beeindruckende Tatsache war ja auch die Audienz. 1966 schätzte man sie schon auf 400 Millionen Zuschauer für das Endspiel. 1970 meldete die *Gazetta dello Sport* stolz, daß das Finale Brasilien gegen Italien mehr Fernsehzuschauer vermelden konnte, als Apollos Mondlandung ein Paar Monate davor. Wenn man den Vergleich weiterzieht, dann muß

man feststellen, daß spätere Mondlandung nie wieder die Einschaltquoten der ersten erreichen konnten. Auf der anderen Seite wurde bis heute jede WM von der nächsten, sieht man von dem Sonderfall Chile 1962 ab, diesbezüglich immer wieder ganz klar übertroffen.

Rainer HOLZSCHUH : « *Dazu kann ich mich kurz und bündig ausdrücken : Faszinosum Fußball.* »

27) Wir kommen nun zu meinem letzten Frageblock. Wie sie es von dem Fragebogen entnehmen konnten, möchte ich Sie darum bitten, Ihre damalige und vielleicht auch heutige distanziertere Anschauungen zum Thema Schleichwerbung, Trikot-Werbung und ähnliches zu erörtern. Was mich immer gewundert hat, war daß *Hör Zu*, eine Publikation des Axel-Springer-Verlags, sich in die Rolle des Verfechters der sogenannten Schleichwerbung schon sehr früh, sprich 1961, profilierte. Die Fernsehzuschauer wurden immer wieder dazu aufgerufen, Sendungen mit "Schleichwerbung" zu vermeiden.

Rainer HOLZSCHUH : « *Natürlich war das eine Kampagne, die pro domo vom Springer-Verlag angezettelt wurde. Die Verlagshäuser hatten damals alle Angst, daß das neue Medium Fernsehen ihnen einen wesentlichen Anteil ihrer Werbeeinkommen wegschnappen würde. Die FAZ hat sehr lange die Trikot-Werbung mit einem schwarzen Balken retuschiert, so daß man ja nicht sehen konnte, welche Firma als Sponsor da geworben hatte. Es gibt ein berühmtes Beispiel, bei welchem die Firma Jägermeister über Tage mit dem DFB Katz und Maus gespielt hat. Der DFB hat ja prinzipiell jede Übertragung eines Spiels, bei welchem die Veranstalter zusätzliche Bandenwerbung in die Perspektive der Kameras einschieben wollten, verboten. Es war, so glaube ich ein Spiel Deutschland gegen England, das heißt ein Klassiker mit dem Versprechen einer hohen Einschaltquote verbunden. Also Jägermeister hatte mit einigen anderen Firmen alle Banden gekauft und der DFB hat dann gleich reagiert und gemeint, unter diesen Umständen könne das Spiel nicht übertragen werden. Und dann hat die Bild-Zeitung, bekanntlich auch eine Publikation des Axel-Springer-Verlags, ein phantastisches Spielchen mit Jägermeister angefangen und jeden Tag über das Thema auf Seite eins einen Bericht gebracht. Irgendwann hieß es dann Jägermeister würde allein alle Banden für das Spiel kaufen und vielleicht könnte der DFB damit einverstanden sein. Da entstand auch kein Übereinkommen. Dann kam ein große Schlagzeile in der Bild-Zeitung "Läßt Jägermeister die Werbe-Banden völlig frei ?" Das ging über drei vier Tage mindestens und schließlich hat Jägermeister alle Banden aufgekauft und werbefrei weiß gelassen. Der DFB konnte nichts mehr sagen und jeder Fernsehzuschauer und Stadionbesucher wußte dennoch Bescheid. Das war ein genialer Publicity-Schachzug des damaligen Jägermeister Chefs, Herr Mast, der somit viel mehr Aufmerksamkeit erregte als mit einer üblichen Banden-Werbung. In meiner DFB-Zeit in den 1980er Jahren stieg Homburg in der Saar in die Bundesliga. Klub-sponsor war die Firma London, die Kondome herstellt. Der DFB hatte mit der Brust-Werbung seine Probleme. Preservative hatten aus dem Zeitgeist heraus ein negatives Image in den Augen der DFB-Verantwortlichen. Vom moralischen-ethischen Standpunkt aus ging das soweit,*

daß der DFB dem FC Homburg damit drohte, daß jedes mit der Brust-Werbung bestrittene Spiel auf dem grünen Tisch als verloren erklärt werden würde. Tagelang ging es durch die Gazetten. Die Mannschaft des FC Homburgs ist dann mit Trikots aufgetreten, auf welchen die Werbung mit einem schwarzen Streifen überklebt war, aber jeder wußte, daß darunter London steht. Alle Fotografen haben natürlich darauf gehalten, ein wahnsinniger Werbewert und schließlich hat der DFB auch sagen müssen : "Okay, machen wir es offiziell". »

28) Sie haben erwähnt, daß Ihr Vorgänger im Amt des DFB-Presse-Chefs, Herr Dr. Gerhard, sogar anfangs der 1980er immer noch eine große Freude daran fand, wenn er mal eine Fernsehübertragung auch bei vollem Hause verhindern konnte. Könnten Sie die Hintergründe einer solchen Einstellung kurz beleuchten ?

Rainer HOLZSCHUH : *« Sein Credo war, daß zuviel Fernsehen dem Fußball schaden würde und man müsse zusehen, daß nicht mehr als eine Live-Übertragung im Monat erlaubt werden dürfe. Es war ein doktrinärer Standpunkt, der nur in den 1980er Jahren durch das Aufkommen der privaten Fernseh-Anstalten in Frage gestellt wurde, denn auf einmal gab es ja auch viel mehr Geld für Fußballbilder. »*

29) Könnten sie den Impact, den Konservenfußball-Sendungen wie die Sportschau und das Aktuelle Sport-Studio in den 1960er Jahren eventuell auf die Leserschaft des Kickers hatten ?

Rainer HOLZSCHUH : *« Der ganz entscheidende Punkt war, diese Sendungen haben mehr Zuschauer zum Fußball gelockt. Erstens waren sie doch vom ersten Tag an ein Zeugnis von journalistischer Wertarbeit. Dann waren sie Anziehungspunkte für weitere Kreise, die sich so dem Fußball öffneten. Anfangs moderierte Wim Thoelke das " Aktuelle Sport-Studio". Er war vielmehr ein Entertainer als ein üblicher Sportjournalist oder ein Moderator einer Sportsendung. Hans Huberty, Mister Sportschau, stellt man sich nur schwer als Moderator von solchen Sendungen wie "Der Große Preis" vor, Wim Thoelke wurde auch gerne vom weiblichen Publikum gesehen und ich bin sicher, daß viele Frauen damals das "Sport-Studio" wegen seiner Moderation schauten und nicht unbedingt, um das letzte Tor von Gerd Müller zu sehen. Dem "Kicker" hat das dann anfangs der 1960er Jahren in dem Sinne geholfen, daß viele nochmals montags im Detail nachlesen wollten, was sie samstags in Ausschnitten gesehen hatten.*

30) Jetzt kommen wir zu meiner letzten Frage : würden sie sagen, daß der Kicker am Ende des chronologischen Abschnitts, den ich für meine Arbeit gewählt habe, sprich 1970, immer noch absolute Priorität bei Spielern, Vereinen und Verbandsfunktionären genöß oder war die Konkurrenz des Fernsehens als Kommunikationskanal schon damals deutlich merkbar ?

Rainer HOLZSCHUH : « 1970 hatte das Fernsehen schon eine wichtige Position inne. Noch war sie nicht so dominant. Aber für den “Kicker” bedeutete es schon einen Schnitt, mit dem was vor dem Fernsehzeitalter galt. Da war ja der “Kicker” die Referenz überhaupt und für die Akteure des Fußballgeschäfts ein unumgehbarer Partner, wenn sie die öffentliche Meinung oder besser gesagt die Fußballinteressierten erreichen wollten. Es ist eine paradoxe Entwicklung : durch das Fernsehen hat der “Kicker” an Alleinstellung verloren, aber dadurch daß mit den Fernsehenübertragungen, das Publikum einen deutlichen Zuwachs erfuhr, hat der “Kicker” auf der anderen Seite auch an Bedeutung gewonnen. Das Fernsehen bezieht ja seinen Vorteil über Radio und Printmedien durch die optische Vermittlung eines Ereignisses. Übertragung in Echtzeit ist in diesem Kontext das non plus ultra. Da wo der Siegeszug des Fernsehens in dem Zeitabschnitt, der Sie für Ihre Dissertation interessiert, am deutlichsten war, ist mit Sicherheit die Organisation der WM. Denn die FIFA war vor allen nationalen Verbänden, eventuell mit Ausnahme des englischen Verbandes, die erste Fußballorganisation, die vom Fernsehen richtig gutes Geld bekam. Und sowas verpflichtet. Heute sind Print-Journalisten in der Gemeinschaft immer noch sehr stark, aber ein einzelner Print-Journalist ist vielleicht nur aufgrund seiner Persönlichkeit, seiner Fachlichkeit und vielleicht aufgrund seines Backgrounds, das heißt abhängig von der Zeitung, für welche er arbeitet, in einer guten Rolle. Aber die Print-Journalisten von den kleineren Tageszeitungen haben heute in Zeiten der Dominanz des Fernsehens einen ganz schweren Weg zu gehen, um ihre Aufgaben zu lösen. »

31) Die letzte Frage fiel mir dann ein, als ich im DFB-Archiv gemerkt habe, daß schon anfangs der 1950er Jahren die «Presse-Kommission» in «Medien-Kommission» umgetauft wurde, als das Deutsche Fernsehen kurz vor seinem offiziellen Sendebeginn stand. Zwei Jahrzehnte Radioübertragungen hatten das nicht bewirkt.

Rainer HOLZSCHUH : « Genau wegen der Entwicklung, die ich in meiner vorigen Antwort kurz schilderte habe ich vor 20 Jahren European Sport Media gegründet, einen Zusammenschluß von fachlichen Sportzeitungen und –zeitschriften in Europa, ich bin auch der Präsident dieses Verbundes und jetzt haben wir zum Beispiel mit der UEFA die Auszeichnung “Bester Fußballer des Jahres” übernommen, nachdem “France Football” es nicht mehr macht. “France Football” hat aber immer das zivile Kalenderjahr berücksichtigt, wir haben die Saison als Zeitreferenz vorgezogen. »

Herr Holzschuh, haben Sie vielen Dank für dieses Gespräch.

Entretien avec M. Raymond KOPA,

30/03/2011

Entretien avec Raymond KOPA

Ancien joueur international

(30/03/2011)

I. Découverte de la couverture médiatique du football

- 1) **Dans votre famille, lorsque vous découvrez le football en tant que jeu, votre père ou les hommes plus âgés vous initient-ils au football en tant que spectacle médiatique de masse (retransmissions radiophoniques, achat du quotidien sportif ou de *France Football* après 1945 ?**

Raymond KOPA : *Mon père n'était pas un sportif pratiquant ou un passionné du spectacle sportif qui passait ses dimanches au stade. Il nous suivait mon frère et moi, dans les équipes auxquelles nous appartenions à Nœux-les-Mines, mais sans plus. Le football, je l'ai découvert et appris dans les corons, je jouais tous les jours. Personnellement, j'écoutais dès l'âge de 11/12 ans les reportages radiophoniques concernant les grands matches et je peux dire que, comme les autres jeunes de ma génération, j'ai été marqué par la voix de Georges BRIQUET qui était le commentateur sportif vedette de l'époque. Pour ce qui est de la presse sportive, mon père n'achetait jamais le journal sportif. J'ai dû vraiment découvrir ce média après avoir signé une licence officielle et obtenu de premiers résultats probants comme compétiteur.*

- 2) **Avant votre participation au Concours du jeune footballeur à 18 ans, y a-t-il une visite dans une arène sportive qui vous a marqué en tant que petit garçon ou adolescent, en tant que spectateur ?**

Raymond KOPA : *Non, je ne me souviens d'aucune visite au stade qui m'ait marqué dans mes jeunes années en tant que spectateur. En fait, on peut le dire ainsi, très tôt, dès que j'ai intégré des équipes seniors, même en niveau amateur, je n'ai pénétré les arènes sportives qu'en tant qu'acteur, ma place était sur la pelouse et non dans les gradins. Si l'on me voyait en tribune, c'est que j'étais un observateur contraint, en cas de blessure, ou concerné, lorsque bénéficiant d'une pause dans le calendrier, je regardais une partie à laquelle participaient par exemple des coéquipiers de l'équipe de France ou que j'honorais une invitation émanant par exemple d'une entreprise qui s'était attaché mes services. Pour le Concours du jeune footballeur, c'était plutôt des exercices techniques qui ne me plaisaient pas plus que cela. J'ai toujours préféré le jeu vivant, je pense que c'est aussi pour cela que je me suis mis au tennis après ma carrière de footballeur, plutôt qu'au marathon. La balle, qui introduit une dimension ludique dans l'activité sportive, est un accessoire qui m'est devenu presque indispensable au fil du temps. On est devenu des amis inséparables en quelque sorte. Alors, pour le concours du jeune footballeur, avant la finale régionale qui était à Lille et celle, nationale, à Paris,*

c'étaient des parcours techniques qui étaient installés dans des stades choisis par la Ligue. On n'a été présenté à un public plus important que lors des finales régionale et nationale, mais je ne me souviens plus du stade parisien où l'événement était organisé en 1949. Pour répondre plus précisément à votre question, à ce moment là, j'avais déjà disputé des derbies avec Noeux-les-Mines et l'appréhension de l'adversaire, d'un public hostile, c'est quand même autre chose que la peur de ne pas maîtriser un geste technique sans que personne ne vous barre le chemin du but. Après, il va de soi que le Concours du jeune footballeur pouvait vous permettre d'être repéré par des recruteurs de clubs situés hors de votre région, si vous n'aviez pas encore brillé en équipe senior.

3) À quand remonte votre premier souvenir de football télévisé ?

Raymond KOPA : *Je n'ai pas de souvenirs très précis de cet instant, ce sont des détails auxquels on accorde une importance que si l'on achète un poste pour un événement spécial. Ce que je peux vous confirmer, c'est qu'à Noeux-les-Mines, on n'avait pas la télévision et que je ne l'ai découverte que plus tardivement. Avec Noeux-les-Mines, je jouais contre des équipes en amateur dans le Nord-Pas de Calais, cela occupait mes dimanches. Je n'ai donc guère eu le loisir de voir des images cinématographiques des équipes professionnelles voisines, je pense au LOSC et au RC Lens, et je peux même dire qu'à l'époque, je n'assistais jamais à leurs matches au stade.*

4) Avez-vous souvent vu des images de cinéma de football avant d'en voir à la télévision, par exemple celles de la Coupe du monde 1938 filmée par René LUCOT, qui deviendra l'un des pionniers de la télédiffusion du football à la RTF, ou des images cinématographiques de la Coupe du monde 1950 au Brésil ?

Raymond KOPA : *Très jeune, je me répète, j'étais très intéressé par le football, mais pour jouer, pas pour le regarder. Enfant, j'allais rarement au cinéma, c'est plus tard que la sortie au cinéma deviendra un loisir plus récurrent. La réponse à votre question est donc clairement négative. Je suis désolé de ne pas pouvoir vous répondre autre chose.*

Ne le soyez pas, c'est tout à fait intéressant pour l'historien, car votre réponse prouve que dans les années 1945-1960, même un pratiquant passionné d'un sport peut ne pas être un consommateur régulier de son spectacle médiatisé, ce qui aujourd'hui est beaucoup moins imaginable.

Raymond KOPA : *En fait, toute une série de facteurs, peut-être particuliers à mon parcours de futur sportif de haut niveau, a conduit au fait que le football pratiqué par les autres, cela a longtemps été les reportages radiophoniques. C'est-à-dire qu'en règle générale j'étais amené à disputer un match, à être sur la pelouse, ou dans le bus, le train, à l'heure où les jeunes du même âge se retrouvent peut-être au cinéma ou au seul bistrot de la ville qui dispose d'une télé pour voir des images de football.*

- 5) **Vous souvenez-vous de l'année où vous avez acquis votre premier récepteur TV ? Était-ce lors d'une occasion particulière ? Par exemple, M. Jean WENDLING, votre ami et ancien coéquipier du Stade de Reims m'a indiqué que, dans son cas, ce premier achat datait de l'époque où jouant à Toulouse, il a voulu suivre la Coupe du monde 1958 et ce qui allait devenir l'épopée de Suède.**

Raymond KOPA : *Ce n'était pas à l'occasion d'un événement marquant car je ne m'en rappelle pas exactement. Ce n'est qu'après avoir évoqué la chose avec mon épouse que j'avancerai une date, il nous semble après concertation que nous avons dû acheter notre première télévision en 1956, avant mon départ au Real de Madrid.*

II. Contacts et rapports professionnels en tant que joueur avec le média télévisuel

- 1) **Quand vous êtes-vous vu pour la première fois en images mouvantes en tant que joueur ?**

Raymond KOPA : *C'était, sans hésitation aucune, aux " Actualités Françaises " et, généralement, des amis ou des parents me prévenaient et me disaient " On t'a vu au cinéma. " Alors, par curiosité et puis, surtout si l'action saisie par le cameraman n'était pas anodine, mais concernait une phase de but, une passe décisive ou un geste technique de classe, j'essayais de voir une séance avant que les " Actualités " ne changent. Souvent, je ratais l'extrait en question en raison d'un déplacement ou d'un empêchement. Maintenant, je ne peux pas vous dire précisément en quelle année, ce devait être au début des années 1950, que j'ai aperçu pour la première fois ma silhouette sur un grand écran.*

- 2) **Quand avez-vous pour la première fois vu un entraîneur utiliser des images mouvantes de football pour préparer tactiquement un match ou améliorer la technique personnelle d'un joueur ou collective de son équipe ?**

Raymond KOPA : *Au cours de toute ma carrière, d'abord au Stade de Reims sous les ordres de M. BATTEUX, plus tard au Real de Madrid, ou en équipe de France, je n'ai jamais eu un entraîneur qui ait travaillé avec des supports films, des images mouvantes. Ce fut même rarissime qu'on ait eu droit à une séance de tableau noir. Tout se passait verbalement. Bien entendu, il y avait déjà une préparation psychologique, on était renseigné sur les atouts et faiblesses de nos adversaires, mais cela se passait surtout sous forme de conférence d'avant-match et je peux vous assurer qu'on écoutait très attentivement nos entraîneurs et quasi religieusement M. GERMAIN ou Don Santiago BERNABEU, lorsque l'enjeu du match les amenait à prendre la parole dans le vestiaire avant une rencontre. Il n'y a donc rien de particulier à évoquer dans ce domaine, concernant mon époque, cela a probablement évolué par la suite, mais la vision de films n'était pas encore rentrée dans les moeurs, même dans les meilleurs clubs d'Europe.*

- 3) **Vous rappelez-vous de votre première interview télévisée qui est diffusée dans une émission sportive ou au journal télévisé ? En effet, si l'on se réfère aux archives écrites de l'INA, la première date indiquée serait le 21 décembre 1958, ce qui me semble quand même très tardif étant donné que vous débutez en équipe de France dès 1952, que vous faites la première campagne glorieuse du Stade de Reims en Coupe d'Europe et que vous êtes le transfert du siècle en France quand vous rejoignez le Real de Madrid.**

Raymond KOPA : *Je ne pourrais pas vous indiquer de manière sûre quand a été diffusée la première interview que j'ai donnée à la RTF, mais 1958, cela me paraît effectivement très tardif, car avant il y a effectivement la Coupe du monde 1954 et la Coupe d'Europe, les victoires en championnat et en coupe. Ceci étant dit, les interviews pour la télévision étaient plutôt rares, les caméras étaient lourdes, elles se trouvaient en tribune présidentielle, elles n'entraient pas dans les vestiaires et se trouvaient très rarement sur le bord de la pelouse pour faire une interview lorsqu'on y pénètre ou quand on rejoint les vestiaires. Les radioreporters, eux, étaient bien plus présents dans cette partie des stades. Je pense aussi que les caméras qui prenaient les images au stade pour les " Actualités Françaises ", le faisaient sous forme de films muets et le son, la musique étaient rajoutés par la suite, pour compenser l'absence de prise de son, de l'ambiance du stade. On en a parlé avec mon épouse, et on n'a pas pu déterminer à coup sûr, si j'ai accordé ma première longue interview à Raymond MARCILLAC, qui dirigeait le service des sports, ou au jeune Robert CHAPATTE, qui à l'époque ne se focalisait pas encore quasi exclusivement sur le cyclisme comme cela sera le cas par la suite.*

En fait l'interview de 1958 que je mentionnais et qui est la première référencée dans les archives de l'INA est organisée lors d'une visite que CHAPATTE vous rend et au cours de laquelle vous évoquez votre envie de rentrer en France pour le début de la saison 1959-1960. C'est une interview très longue, plus de sept minutes.

Raymond KOPA : *Je n'aurais pu me rappeler de la date exacte, je me souviens très exactement qu'il voulait absolument me faire dire dans quel club je voulais jouer la saison suivante. Je n'ai pu accéder à son souhait, car rien n'étant acquis, il fallait garder un minimum de discrétion. Je ne rentrais pas après un échec sportif, ni pour des raisons liées au cafard dont souffrent parfois les joueurs qui s'expatrient. Ce n'était pas mon cas. Après un an d'adaptation, j'avais atteint un niveau de performance plus que satisfaisant. J'ai perdu un match en trois ans et gagné trois coupes d'Europe. Aujourd'hui, cela en fait rêver plus d'un. Mais, en fait, la carrière de footballeur est courte et moi j'aimais beaucoup l'équipe de France. Or, lorsque le Real me laissait rejoindre la sélection, c'était en quelque sorte une faveur que Don BERNABEU faisait à la FFF, même la participation à la Coupe du monde en était une. En Suède, M. NICOLAS m'avait fait comprendre que pour mon parcours en bleu, c'était bien mieux de jouer dans un championnat où un club ne pouvait m'empêcher d'honorer une sélection. Alors, j'ai choisi cette interview pour évoquer ces options qui se présentaient et l'esprit dans lequel j'allais prendre cette décision.*

- 4) **Y a-t-il une interview, un passage en studio de télévision qui vous a plus marqué que les autres en raison du message que vous aviez à porter à la connaissance du public ?**

Raymond KOPA : *Pas spécialement. Bien entendu, au fil du temps, j'ai de mieux en mieux maîtriser l'exercice. Mais je dois dire que j'étais toujours très concentré avant les rencontres et après, si on n'avait pas gagné ou que, cela pouvait arriver, mais cela fut plutôt rare, grâce à Dieu, je n'étais pas satisfait de ma performance, je n'étais pas ce que l'on appelle un " bon client ". Je crois également que le sportif qui sort vidé du terrain, a le droit de ne pas avoir envie de parler. Aujourd'hui, ce n'est plus trop possible à cause des sponsors, alors les joueurs disent souvent la même chose, des formules toutes faites et qui n'apporte pas grand chose.*

- 5) **Votre popularité est immense dans les années 1950 et 1960. Rarissimes sont les numéros de France Football où il n'y a pas de nouvelles vous concernant, je les ai tous consultés au Centre de documentation de l'Équipe. La couverture télévisée des matches de football a-t-elle changé le regard des gens à votre égard, y a t-il eu une sorte de saut qualitatif dans l'attention médiatique et populaire qui vous était accordée ?**

Raymond KOPA : *Je ne pourrais affirmer de manière certaine si ma popularité s'est accrue avec la télévision. Dès avant la popularisation de ce média vers la fin des années 1950 et au début des années 1960, je n'étais jamais anonyme en France. Mais je dois dire que les gens dans leur immense majorité ont toujours été très sympathiques et respectueux à mon égard et souligner le fait que depuis que je suis en quelque sorte un représentant de la génération des anciens, je m'approche quand même de l'âge respectable de 80 printemps, il y a encore plus d'émotion lors des séances de dédicaces, des cérémonies d'inauguration de terrains ou d'installations sportives auxquelles les responsables d'associations, les libraires me font l'honneur de m'inviter. J'essaie de les honorer dès que mon agenda le permet. C'est pour moi, à chaque fois, avec une émotion profonde et sincère que je vois des sexagénaires, qui étaient les mêmes qui se trouvaient dans les gradins des tribunes populaires à l'époque et des gens de ma génération, les grands frères, les jeunes pères qui les y emmenaient, me remercier de les avoir fait rêver. Dans mes petites allocutions, dans les mots que j'ai pour les gens qui me tendent un livre à signer, j'insiste toujours sur le fait que je ne suis que le représentant d'une génération exceptionnelle et que ce qui les a fait rêver, c'est le jeu d'une équipe soudée, d'un groupe, certes exceptionnellement talentueux, mais surtout sain et qui avait le sens du collectif.*

- 6) **Quand vous avez rejoint l'équipe de France, y avait-il une personne chargée des relations publiques ou presse ? Si vous étiez sollicité par les journalistes, y avait-il des consignes de la part du staff technique ?**

Raymond KOPA : *Absolument pas. On avait une liberté totale. Les journalistes voyageaient avec nous, ils descendaient souvent dans le même hôtel lorsqu'on était en déplacement à l'étranger. Cela m'est arrivé assez souvent de recevoir des journalistes à la maison. Ce contact très sympathique n'empêchait nullement le professionnalisme des uns et des autres, peut-être que la télévision a augmenté le voyeurisme et que c'est plus difficile aujourd'hui pour les médias de s'autolimiter dans la recherche du scoop et que, de l'autre côté, à force de vouloir se protéger, les footballeurs s'isolent trop. À mon époque, je jouais devant 125 000 spectateurs le dimanche après-midi à Chamartin, mais je menais une vie réglée, presque normale, si l'on excepte les déplacements pour les rencontres se disputant à l'extérieur. Je voudrais toutefois souligner que déjà à l'époque, c'était important pour un joueur d'avoir des entretiens avec les journalistes, et, lorsque ses performances attiraient l'attention des annonceurs, il y avait déjà un côté publicitaire dans la communication. Je savais qu'au lendemain d'un match international de club ou de sélection, l'attention du public concernant ma performance serait accrue comparé à un match de championnat ordinaire. Il valait mieux pour tout le monde que je joue bien, car cela faisait vendre des journaux et les entreprises qui communiquaient en utilisant mon nom étaient contentes, car souvent l'annonce publicitaire était plus chère les lendemains de match internationaux et de toute façon pendant la Coupe du monde.*

- 7) Lorsque vous avez commencé à disputer des matches internationaux en club ou en sélection, avez-vous noté un changement dans l'attitude du public en raison de la notoriété que confère le petit écran ?**

Raymond KOPA : *Ce n'est pas tant la couverture médiatique que le niveau sportif des équipes de clubs ou de sélection nationale qui ont apporté un degré de notoriété supplémentaire au joueur que j'étais. Si, par exemple, j'avais été la grande vedette d'une équipe de club ne disputant pas la Coupe d'Europe, si en 1958, on avait réédité la contre-performance de 1954, on aurait pu me voir deux fois plus à la télé, aujourd'hui personne ne s'en souviendrait. Je ne citerai pas de noms, mais certains joueurs qui n'ont pas eu cette chance de jouer dans ces grandes équipes, quoique doués, très doués, ne sont aujourd'hui connus que des spécialistes de l'histoire du football. Ils ne sont pas entrés dans la mémoire collective.*

- 8) J'ai pu constater aux archives de l'Institut National de l'Audiovisuel que c'est aussi pour des raisons techniques (lourdeur du matériel, zones de réception) que les équipes parisiennes et celles du Stade de Reims ont les faveurs du *Journal Télévisé* durant les années 1950 et sont vues très souvent, même quand elles « tournent » moins bien que l'ASS, l'OGC Nice ou l'AS Monaco. Vous aviez déjà commencé à commercialiser votre nom en 1954. Le fait de partir à Madrid et d'être moins visible à la télévision et aux « Actualités Françaises » (cinéma) a-t-il affecté les contrats qui vous liaient aux entreprises qui communiquaient en utilisant votre image ?**

Raymond KOPA : *Pas du tout. Il y avait principalement la chaussure KOPA, le premier produit très connu avec mon nom. En fait, je peux même dire que le fait de jouer dans la meilleure équipe du monde, même si elle ne passait pas toutes les semaines au JT, a accru ma notoriété et mon prestige de joueur au point où, lors de mon retour en 1959, il y avait plus d'entreprises que jamais intéressées à s'attacher mes services. En d'autres termes, on peut dire que les articles de la presse, notamment sportive, compensaient très largement l'éventuel déficit en minutes de présence sur les petits et grands écrans qui a résulté de mon départ à Madrid. De toute manière, les grands matchs du Real, notamment en Coupe d'Europe étaient diffusés au moins sous forme de long résumés.*

9) Quand vous arrivez à Madrid, Don BERNABEU vous demande-t-il d'apprendre rapidement l'espagnol pour communiquer avec les médias nationaux ?

Raymond KOPA : *J'ai appris l'espagnol en six mois, non pour parler aux journalistes, mais pour communiquer avec mes partenaires. Pour moi, cela allait de soi et je n'ai pas eu besoin d'une incitation officielle pour le faire. Ce fut facile, car mes coéquipiers espagnols ou argentins m'ont facilité la tâche, j'ai été bien accueilli au sein du groupe et j'ai tout fait pour bien m'intégrer, également linguistiquement.*

10) Avez-vous alors constaté une grande différence de méthode et de traitement entre les journalistes sportifs français et espagnols, la presse espagnole ayant la réputation d'être dure ?

Raymond KOPA : *Non pas vraiment, même si d'entrée, il faut souligner que la passion des Espagnols pour le "futbol" était un cran au-dessus des enthousiasmes que l'on pouvait connaître en France. À mon arrivée, certains journalistes madrilènes, et non des moindres, ont pu se montrer un peu impatients à mon égard, mais assez vite, j'ai réussi à démontrer mes capacités et à justifier les attentes qu'on nourrissait à mon endroit, également en raison du montant de mon transfert. Je peux dire que dans l'ensemble la presse, tant française qu'espagnole, m'a traité avec respect et de manière professionnelle.*

11) Le Real de Madrid effectuait de nombreuses tournées, c'est de loin, avec le Honved de PUSKAS de 1950 à 1956 et le Santos de PELÉ après 1958, l'équipe qui attire les plus grandes affluences lors des matchs de gala. Vous souvenez-vous si la retransmission télévisée de ces matchs de gala donnait lieu à négociations non seulement avec le club local, mais également avec la présidence de la « Casa Blanca » ? Est-ce que cela avait un impact sur la rémunération des joueurs ?

Raymond KOPA : *Les joueurs étaient payés en fonction de leur contrat et l'augmentation du nombre de téléspectateurs qui verraient leur prestation n'affectait pas le montant de leurs primes. Généralement, celui-ci était aussi fixé dans le contrat. Par ailleurs, comme au Real, on avait de bons*

contrats et aussi en raison de la personnalité de Don BERNABEU, il ne serait pas venu à l'esprit d'un joueur de réclamer plus d'argent parce qu'un match était télédiffusé. On était bien traité au Real, les salaires étaient d'un très bon niveau et on ne discutait jamais le montant des primes, qui d'ailleurs étaient nettement supérieures à celles qui étaient versées aux joueurs en France. C'était une autre époque, les joueurs n'avaient pas accès aux négociations, d'aucune manière.

12) Vous n'étiez pas la première vedette à s'expatrier (HON, BONIFACI, BEN BAREK), mais vous aviez le statut de meilleur joueur du pays, ce qui change tout sur le plan médiatique.

Raymond KOPA : *Non, excusez-moi de vous interrompre, ce qui change tout, ce n'est pas le niveau sportif du joueur ou son palmarès au moment du départ, ce qui change tout, c'est le standing acquis par le Real de Madrid au moment où je rejoins ses rangs. HON a bien joué au Real, mais si c'est déjà un très grand club, ce n'est pas encore une équipe mythique. Et là, il faut rendre à DI STEFANO, ce qui lui revient, car même si un joueur n'est jamais seul, il y a des personnalités qui donnent le la, l'impulsion qui conduit une équipe sur la voie du succès. Et on ne s'est pas arrêté en route, puisque, je me répète, j'ai gagné trois Coupes d'Europe et je n'ai perdu qu'un match en trois ans avec le Real.*

13) J'ai vu plusieurs reportages dans France Football qui rendaient compte de votre vie à Madrid, c'était Jacques FERRAN ou Jacques De RYSWICK qui venaient vous voir et effectuaient des reportages-entretiens. Pensez-vous qu'au-delà du mal du pays ressenti en raison de l'éloignement familial, ce rapport constant avec la presse nationale a nourri une sorte de mal du pays pour le sportif que vous étiez ?

Raymond KOPA : *Je n'avais pas le mal du pays, avec ma famille, nous avons été reçus d'une façon vraiment exceptionnelle. Et cela est resté vrai chaque fois que je suis retourné à Madrid par la suite. La nostalgie avait peu de place dans la décision qui m'a amené à "écourter" ou à ne pas prolonger mon contrat en Espagne. Il faut que je vous explique pourquoi je suis parti et pourquoi je suis rentré plus tôt que ce que l'on aurait pu penser. Tout d'abord, il y avait le défi sportif : de la meilleure équipe française, je me retrouvais dans la meilleure équipe du monde. Quel footballeur de haut niveau pourrait résister à une offre de ce type ? Ensuite, le montant du transfert intéressait fortement mon club, le Stade de Reims. Avec la somme perçue, 52 millions de l'époque, le président GERMAIN a engagé FONTAINE, PIANTONI et VINCENT, mes coéquipiers en équipe de France. À titre personnel, le salaire et les primes que l'on me proposait, me permettaient d'assurer l'avenir de ma famille. J'ai eu de la chance de faire une carrière assez longue, en dépit de soucis récurrents notamment avec ma cheville. Mais l'exemple de mon ami Just FONTAINE rappelle à chacun qu'une carrière de footballeur peut être drastiquement écourtée par les blessures. Au moment où je reviens, on ne pense pas encore à cette fin de carrière précoce pour Just FONTAINE, mon retour au Stade de Reims après trois saisons passées au Real de Madrid devait permettre de reconstituer l'attaque de France, celle*

qui avait marqué plus de buts en Suède que le Brésil de PELÉ. Ceux qui m'ont accusé d'être un déserteur, un mercenaire, de laisser tomber le football français n'avaient rien compris aux intentions du président GERMAIN, qui avait littéralement besoin de mon départ pour renforcer l'équipe de la sorte. Je suis également revenu à ce moment-là, car les entrepreneurs français qui souhaitaient communiquer sur mon nom, voulaient bien évidemment le faire à un moment où je serais encore au mieux de ma forme physique. Leur offre m'a permis d'assurer l'avenir au-delà de la carrière sportive et cela s'est traduit par une collaboration de 25 ans, ce qui est un bail dans le monde du sport où les carrières sont courtes et les goûts du public changeants.

III. Couverture télévisée des matches de l'Équipe de France, les Coupes du Monde 1954 et 1958

- 1) Vous honorez votre première sélection en Équipe de France A lors d'une rencontre « forcément » historique qui m'intéresse au plus haut point et à plus d'un titre : France-RFA du 05 octobre 1952. Tout d'abord, c'est le premier match entre les deux pays depuis la guerre, le protocole traditionnel des matchs internationaux n'est pas respecté, il y a un échange de fanions et de cadeaux, de gerbes de fleurs, assez démonstratif, mais les hymnes ne sont pas joués, car les autorités françaises voulaient éviter que sept ans après la fin de la guerre, l'hymne allemand ne fut sifflé à Colombes alors que la RFA était devenue l'allié de la France et que la réconciliation des deux pays était une priorité des deux gouvernements.

Raymond KOPA : *Franchement, les joueurs n'ont pas été briefés par les officiels concernant le protocole. Nous étions très concentrés sur notre match. Pour moi, c'était le premier et il fallait réussir une bonne performance. Ce que nous avons fait puisque nous avons remporté une victoire convaincante par 3 buts à 1.*

Mais en outre, c'est la première rencontre de la sélection nationale diffusée en intégralité et en direct, ce qui provoque une ruée dans les magasins d'électroménager et provoque une augmentation de 10% du parc privé national de téléviseurs (1 000 postes vendus la veille du match) alors que seules les régions parisienne et lilloise sont couvertes par les émetteurs de la RTF. Aviez-vous mesuré l'impact médiatique de l'événement à l'époque ?

Raymond KOPA : *Vous m'apprenez cet aspect des choses, comme je l'ai déjà dit, nous les joueurs vivions l'événement de manière trop intense pour percevoir ces détails-là. Comme la plupart des gens, les grands débuts du football à la télévision, pour moi, c'est la Coupe du monde de 1958.*

- 2) La Coupe du Monde 1954, la première diffusée en Eurovision, provoque elle-aussi une spectaculaire augmentation des ventes de postes TV. En relisant les *France Football* et les parutions quotidiennes de *l'Équipe*, on a l'impression que l'encadrement de la sélection nationale était un peu resté dans une logique de tournoi par invitation, ce que la Coupe du monde avait été en quelque sorte jusqu'en 1950. Pensez-vous que les joueurs sélectionnés en 1954, au-delà de la préparation physique ou tactique, ne saisissaient pas encore ce que leur parcours dans la compétition « représentait » pour l'homme de la rue ?

Raymond KOPA : *La Coupe du monde 1954 fut une catastrophe pour l'équipe de France, surtout parce qu'elle avait un très bon potentiel. Cela reste probablement la plus grande déception de ma carrière internationale. Je ne veux pas critiquer ceux qui n'ont pas été à la hauteur lors de la préparation, je ne l'ai pas fait à l'époque, je ne le ferai pas aujourd'hui. Mais footballistiquement, l'équipe était au niveau de celle qui finit troisième en 1958. Malheureusement, on a perdu le match contre la Yougoslavie, qu'on peut largement gagner d'ailleurs, la chance n'était pas de notre côté. Mais, comme on le dit souvent, les champions doivent savoir forcer la chance et c'est sur ce plan qu'à l'époque, nous avons failli.*

- 3) Outre le gain de maturité pour les joueurs cadres, au premier rang desquels vous étiez, à quoi attribuez-vous la meilleure appréhension de l'événement par la sélection nationale lors de la Coupe du monde 1958 ? Vous reperdez contre la Yougoslavie, mais vous vous qualifiez pour réaliser ce qui deviendra l'épopée de Suède.**

Raymond KOPA : *En 1958, je rejoins le groupe de l'équipe de France 8 à 10 jours après les autres sélectionnés, car je dispute une finale de Coupe d'Europe à Bruxelles contre Milan. Alors, en termes de préparation, l'ambiance était très différente, car on s'était qualifié très péniblement et, en outre, on avait hérité d'un groupe difficile, la presse ne donnait pas cher des chances de l'équipe de France. En forçant un peu le trait, on peut presque dire que beaucoup pensait qu'on était parti en vacances en Suède. Ces critiques étaient exagérées. Le groupe était revanchard et voulait prouver sa valeur sur le terrain, il l'a démontré tout au long de son parcours suédois, non seulement en gagnant, mais en le faisant avec panache, avec un style qui a aussi enthousiasmé les observateurs étrangers.*

- 4) Étiez-vous informés de la « passion nationale » (L'Équipe) que vous déclenchiez dans une France minée par la Guerre d'Algérie ou vous a-t-il fallu rentrer au pays pour le réaliser ?**

Raymond KOPA : *On recevait des centaines de lettres des supporters. À l'hôtel où nous résidions, il y avait une chambre qui était à moitié pleine avec les lettres de soutien et d'encouragements que nous recevions. En fait, c'est pratiquement le seul contact qu'on avait avec le public français. Il n'y avait pas d'interviews en duplex ou des choses de la sorte. Mais, on avait l'espoir raisonnable d'avoir fait plaisir à nos supporters, car on nous donnait perdants d'entrée et on a réalisé quelques excellents matchs.*

C'est évident, j'ai eu l'occasion à l'INA de voir des images du match contre le Brésil et il faut dire que le football pratiqué par l'équipe de France était résolument moderne en ce qui concerne le pressing des avants, l'occupation du terrain, le rôle des joueurs de couloir.

Raymond KOPA : *Je ne sais pas si c'était un football moderne, je ne sais pas si cela existe. Tout ce que je puis dire, c'est que la majorité des observateurs ont qualifié notre jeu collectif de football de*

classe, basé sur la maîtrise des passes et la vivacité des mouvements individuels et collectifs. Le Brésil, qui n'avait pas pris de but jusqu'à notre rencontre, nous craignait énormément, on l'a senti au début de la rencontre. Malheureusement, nous avons dû jouer très tôt à 10 en raison de la blessure de Robert JONQUET. J'ai également eu l'occasion de revoir le match et, je peux l'assurer sans vantardise, le Brésil a vraiment eu peur de nous, car le fait que nous ouvrions le score les avait déstabilisé, ils savaient qu'on avait les moyens de les mettre en difficultés. Nous aurions pu marquer davantage et nous aurions pu éviter de prendre l'un ou l'autre but qu'ils nous marquent surtout parce qu'en l'absence d'un joueur clé de notre défense, celle-ci est prise en défaut. Même en infériorité numérique, le score est un peu trop sévère au vu du déroulement de la partie.

IV. Identité nationale & universalisme du football

- 1) Dans une interview visible sur le site INA.fr que vous accordez à la télévision dans le cadre d'une émission mythique, *Cinq Colonnes à la Une*, vous évoquez votre dure entrée dans la vie active en tant que mineur de fond à 14 ans, un destin qui était souvent un lot commun des enfants issus de l'immigration polonaise dans votre région d'origine. Pourriez-vous évoquer rapidement cette période de votre jeunesse qui vous a sûrement marqué et faire du football, dans votre cas, un moyen de promotion sociale?**

Raymond KOPA : *Effectivement, après mes études, à 14 ans, j'ai d'abord cherché à travailler au jour, mais comme je n'ai pas trouvé de place comme électricien, ce qui m'intéressait en priorité, j'ai donc, comme mon frère, dû travailler à la mine à 612 mètres de profondeur.*

- 2) J'ai lu de nombreuses lettres de lecteurs, plus ou moins ouvertement xénophobes, mettant en cause votre patriotisme, notamment lors de votre départ au Real. *France Football* publie ces lettres qui critiquent un Raymond KOPA « mercenaire », « déserteur » et qui contrastent avec celles, plus nombreuses, qui vous soutiennent et affirment que Raymond KOPA a le droit de voir « son talent récompensé », qu'il a « le droit et le devoir d'assurer l'avenir de sa famille ». Comment viviez-vous cela à l'époque ? Avez-vous été affecté par ce genre de commentaires ?**

Raymond KOPA : *Ce type de commentaires ne m'ont pas affectés, il y a toujours des esprits chagrins et des jaloux qu'on ne peut satisfaire. Je vous ai expliqué ce que mon transfert a rapporté au Stade de Reims, je n'ai rien touché sur cette somme-là. À l'époque, peu de joueurs sortaient et jouaient dans un championnat étranger, c'était une étape hors-norme dans une carrière de footballeur français. Mon transfert au Real était même hors-norme dans le sens où DI STEFANO s'est fait naturalisé espagnol pour que je puisse jouer et que le Real puisse aligner toutes ses vedettes.*

- 3) Vos parents étant d'origine polonaise, avez-vous eu l'occasion, avec le Real ou le Stade de Reims, de jouer en Pologne. J'ai vu dans votre biographie qu'avec la sélection nationale, vous avez rencontré la Pologne une seule fois en match amical à Paris. Avez-vous ressenti une émotion particulière en cette occasion ?**

Raymond KOPA : *Non, je n'ai pas ressenti d'émotion particulière, je suis entré sur le terrain, comme toujours, pour défendre les couleurs françaises et l'occasion de jouer en Pologne ne s'est pas présentée au niveau des clubs. Alors, c'est vrai, mes parents sont d'origine polonaise et la Pologne et les Polonais ont une petite place particulière dans mon cœur, mais je suis français avant tout. Et si je peux les battre sur le terrain, je le fais.*

En fait, si je vous parle de cet aspect de la carrière d'un international, c'est parce que dans France Football, j'ai vu un reportage de plusieurs pages sur le retour de Joseph UJLAKI avec l'équipe de France en Hongrie pour une rencontre internationale à l'occasion de laquelle, il revoit des proches, des cousins éloignés et je me suis dit qu'éventuellement, une expérience similaire vous était arrivée et qu'elle m'avait échappé au cours de mes recherches.

Raymond KOPA : *Non, cela ne s'est pas présenté. Et puis à ma connaissance, il n'y aurait pas eu de cousins éloignés ou autres pour me saluer au stade.*

- 4) Le Real de Madrid est adoré par certains et détesté par d'autres en Espagne, notamment parce qu'il représente alors la capitale, siège du gouvernement de Franco. Est-ce que les matches à l'extérieur (Barcelone, Bilbao, etc.) se déroulaient dans une ambiance lourde dépassant l'enjeu sportif ou est-ce que l'apparition des joueurs sur la pelouse reléguait la passion partisane du public au rang de folklore ?**

Raymond KOPA : *L'Espagne est très régionaliste, c'est un fait qui se reflète dans les rivalités sportives. En outre, contrairement à la France, une ville comme Barcelone est pratiquement aussi peuplée que la capitale et son rôle économique n'est pas celui d'une simple ville de province. On se faisait copieusement sifflé lorsqu'on jouait à Barcelone, Bilbao ou San Sebastian. Mais entre compétiteurs, entre joueurs, c'est le respect qui prédominait. D'ailleurs, quand vous regardez l'équipe nationale espagnole qui a remporté l'Euro et la Coupe du monde, elle est formée principalement de joueurs du Real et du Barça. C'était déjà le cas à mon époque. C'est surtout le public et les journalistes qui voient des différences et des rivalités.*

V. L'après-football

- 1) Dans votre activité, le sport de haut niveau, vous êtes l'icône de la jeunesse française des années 1950, comme Gérard PHILIPPE l'est au cinéma et au théâtre. Uwe SEELER m'a dit qu'après sa carrière un ancien joueur, a fortiori vedette, reste à jamais un « ancien joueur », quoi qu'il fasse et quelle que soit sa réussite professionnelle dans un autre domaine. Avez-vous « souffert » du fait qu'on vous parle toujours du jeune homme que vous étiez et que l'homme mature, l'entrepreneur accompli, Raymond KOPA, n'existe en fait pratiquement que pour les intimes, alors que votre réussite après la carrière sportive est elle-aussi exemplaire ?**

Raymond KOPA : *Écoutez, je ne peux qu'être reconnaissant envers le football. Je peux dire, sans verser dans un angélisme de mauvais aloi, que l'amour du jeu partagé avec des célébrités et des anonymes et tout ce que le football m'a offert comme joie, rencontres et expériences a enrichi ma vie et mon expérience humaine de manière quasi miraculeuse. Aujourd'hui, parce que j'ai écrit un livre il y a quatre, cinq ans, parce que j'ai sorti un album au moment de la Coupe du monde en Afrique du Sud, il m'arrive assez souvent d'être invité à les dédicacer dans divers endroits du territoire national, voire à l'étranger. Partout, je rencontre des gens, beaucoup d'anciens, à 90% ce sont des anciens plutôt que des jeunes, eh bien vous ne pouvez pas savoir le nombre de gens qui viennent me dire merci, " Ah vous nous avez tellement enthousiasmé ! ", " Vous nous avez fait rêver ! ". Bien sûr, pour eux, je ne suis pas le presque octogénaire que désigne ma carte d'identité, je reste le footballeur de leur jeunesse, le sportif qui leur a permis de vivre des moments exceptionnels, des moments que, finalement, d'une certaine façon, nous avons vécu ensemble, ils ont été enthousiasmés et nous, cela nous arrangeait bien, on vivait notre passion et en plus cela faisait plaisir aux autres et en foule. J'ai bien conscience de représenter cette époque-là.*

Mais, M. KOPA, je peux vous le dire, il n'y a pas que des anciens qui vous connaissent, il y a aussi des jeunes.

Raymond KOPA : *Bien sûr, je ne dis pas qu'il n'y a pas de jeunes lors de ces séances de dédicace, mais enfin, il y a quand même une différence entre l'intérêt pour l'histoire du football et la passion qui se dégage de l'émotion partagée que provoque une rencontre entre deux équipes et dont on sait, presque à l'instant, qu'elle fera date, qu'elle deviendra un événement qui entrera dans l'histoire du sport, comme la première finale de Coupe d'Europe du Stade de Reims contre le Real ou notre demi-finale contre le Brésil.*

2) J'ai effectué une consultation croisée de vos biographies, des livres qui vous sont consacrés : vous avez travaillé comme consultant pour la radio, jamais pour la télévision me semble-t-il. Est-ce le fruit du hasard ?

Raymond KOPA : *Sans vantardise aucune, quelle erreur de la télévision, car quand même, je pense que j'avais les capacités de travailler pour ce média. Par contre, avec beaucoup de plaisir, j'ai fait trois Coupes du monde pour la radio, pour France Inter, pour RMC, pour trois stations, si ma mémoire ne me trahit pas.*

Mais comment expliquez-vous ce fait, car quand même, vous aviez de bons rapports avec Robert CHAPATTE, chef du Service des Sports d'Antenne 2 à l'époque, et en outre, avant la retraite sportive de Michel PLATINI, vous étiez le footballeur français le plus titré.

Raymond KOPA : *J'ai toujours eu d'excellents rapports avec tous les responsables des sports à la télévision. Mais peut-être ont-ils pensé que je n'étais pas capable ou que ma voix, ma vision du football ne correspondaient pas aux attentes de leur public, dans le fond, c'est leur affaire.*

Je m'en étonne d'autant, M. KOPA, que, si je peux me permettre ce commentaire, après avoir consulté exhaustivement toutes les images vous concernant et qui sont accessibles sur le site public et sur la base de données des archives de l'INA, vos passez d'autant mieux à l'image que l'angoisse et la nervosité de l'acteur vous quittent : après votre carrière de joueur, vous êtes d'autant plus détendu et dans vos propos, c'est toujours la lucidité sereine de l'expert avisé et l'amour véritable du beau jeu qui frappent le téléspectateur.

Raymond KOPA : *C'est sûr que lorsque je jouais, j'étais tendu par l'enjeu ou encore dans le match. Et puis, on jouait souvent, il y avait rarement plus de 48 heures entre deux matchs, nerveusement, on restait sous tension.*

- 3) **C'est ma toute dernière question, vous connaissez d'expérience le style du commentaire télévisuel espagnol, français, peut-être connaissez-vous aussi le style des commentateurs de la BBC. Que retenez-vous de cet exercice périlleux qu'est le commentaire en direct et quel est, selon vous, le style de reportage en direct idéal ? Je peux vous faire part de mon expérience de téléspectateur alsacien. Personnellement, j'ai toujours aimé le style de certains commentateurs allemands qui s'inspirent de la manière de faire de la BBC et qui, même lors des rencontres les plus prestigieuses, savent se taire et ouvrir les micros d'ambiance pour que le téléspectateur puisse entendre la respiration du stade.**

Raymond KOPA : *Je ne suis qu'à moitié étonné de ce que vous me dites, car en Suède, lors de la Coupe du monde 1958, cela m'est arrivé de voir les autres matches et j'ai pu apprécier les commentateurs à l'époque. Et effectivement, même si je ne comprenais pas leur langue, ils parlaient beaucoup moins que ce que font les commentateurs d'aujourd'hui, même sur des chaînes qui prétendent avoir révolutionné le commentaire du match de football, je trouve que trop souvent ils parlent trop et ont le superlatif trop facile. Je souscris donc sans hésitation à un style de commentaire plus sobre.*

M. KOPA, mille fois merci pour cet entretien.

Entretien avec M. Gilbert GRESS,

12/08/2011

Entretien avec M. Gilbert GRESS,

Ancien joueur international et entraîneur de football

I. Souvenirs de l'enfance et de l'adolescence – les années 1950

- 1) Vos parents, les personnes adultes qui vous entouraient lorsque vous étiez enfant, puis adolescent étaient-ils des lecteurs de la presse sportive ? Avaient-ils l'habitude de se rendre au stade pour y assister à des rencontres de football ? La consommation du spectacle médiatisé du football (retransmissions radiophoniques, télévisées) était-elle régulière, ritualisée ? En d'autres termes, le spectacle de football médiatisé rythmait-il déjà la vie familiale durant votre enfance ?

Gilbert GRESS : « Je vois ce que vous évoquez, dans les années 1960, le Racing Club de Strasbourg n'aurait jamais accepté de disputer un match le samedi à 18 heures, car cela entraînait en conflit avec la diffusion de la " Sportschau ", on aurait perdu au moins 2000 spectateurs qui seraient restés chez eux pour regarder les images de la Bundesliga. Concernant la presse sportive, mon père était un lecteur régulier de " Sport Est ", on connaissait " L'Équipe " et " France Football ", mais l'achat de ces publications demeurait assez exceptionnel. " Sport Est " retenait ses faveurs, car cette publication parlait en détails des rencontres qui avaient lieu dans la région et il faut, pour comprendre le contexte, préciser que lorsque j'avais à peu près dix ans que les " Dernières Nouvelles d'Alsace " ne sortaient pas encore les " Dernières Nouvelles du Lundi " avec le supplément de sport, qui est, il faut le reconnaître, objectivement l'un des tout meilleurs de la presse régionale française. Mais avant d'en arriver à la consommation du football médiatisé sous diverses formes, je dois préciser que, comme la plupart non seulement des footballeurs mais des adolescents de mon temps, un authentique footballeur de rue. Car lorsque je passe aujourd'hui avec mes petits enfants près des endroits qui accueillaient nos interminables parties de ballons, je suis sidéré par la réduction spectaculaire des espaces, même si c'étaient des friches, mais qui étaient propices à l'organisation spontanée de matches entre copains. Aujourd'hui, à cet endroit près du Krimeri, il y a l'autoroute qui passe. Mais pour l'identité d'un club cette évolution des choses a des conséquences spectaculaires. Rendez-vous compte, dans le quartier du Neudorf, voire dans un périmètre même plus restreint, c'est-à-dire le périmètre immédiat situé autour de la rue où j'habitais, nous avons été huit gamins de la même génération à porter le maillot du Racing en tant que professionnels. Il y avait les frères Hausser, dont Gérard qui jouera la Coupe du monde 1966 en Angleterre, les frères Stieber, il y avait Gilbert Heiné, Mattéo, Roland Merschel, moi-même, huit minots à porter le maillot du Racing, originaires du même quartier, d'une aire géographique qui ne dépassait pas un kilomètre de rayon. C'est simple, on jouait au football du matin au soir. »

- 2) Vous rappelez-vous de la première retransmission radiophonique ou télévisée qui vous ait affecté sur un plan émotionnel ? S'agissait-il d'un événement footballistique national ou international ?**

Gilbert GRESS : « C'est assurément la finale de la Coupe de France 1951 gagnée par l'équipe du Racing menée par Édmond Hahn qui jouissait d'un grand prestige parce qu'il avait été international. Je me souviens cette après-midi là, je marchais Rue de Saint Dié avec un copain de classe et, comme à cet âge-là on n'a pas encore la patience de passer deux heures devant le poste à galène, on veut jouer, et puis on passe devant une fenêtre d'un appartement situé au rez-de-chaussée d'un immeuble et le locataire écoutait la retransmission radiophonique de la finale de la Coupe de France. On est resté " collé " sous la fenêtre et dans le poste, on entendait Georges Briquet qui commentait la rencontre. J'ai neuf ans et c'est le premier match où j'ai porté de l'intérêt à une retransmission radiophonique. »

- 3) Avant le début de notre entretien, vous avez rapidement mentionné les retransmissions télévisées de la Coupe du monde 1954 qui sont vos premiers grands souvenirs de football télédiffusé. Pourriez-vous les évoquer plus en détails?**

Gilbert GRESS : « C'est un grand souvenir. Cela se passait au Restaurant Lutz situé route du Polygone. J'étais assis sur les genoux ou plutôt sur la jambe de bois de M. Daenecken, un dirigeant du Racing qui était grand blessé de guerre. Je me souviens très bien, car j'avais déjà douze ans à l'époque et je commençais à avoir l'œil pour évaluer la qualité de jeu d'une équipe. Bien sûr, du point de vue de l'histoire du football, on parlera toujours de la finale de Berne, mais le match qui m'a le plus impressionné, c'est la demi-finale que l'équipe d'Allemagne a livrée devant l'Autriche, une performance extraordinaire, car en face, il y avait beaucoup de talent, des garçons comme Orcwick, Stojaspal, Hannapi, Wagner et compagnie. J'avais vu pratiquement tous les matches, à l'exception de la défaite de l'équipe de France devant la Yougoslavie. Avec les copains, on se rendait tôt dans les bistrotts, souvent plus d'une heure avant le coup d'envoi pour avoir une bonne place. Mais on risquait toujours de se faire chasser par les tenanciers, car évidemment, on était un public inintéressant puisqu'on ne consommait pas. Mais le 6 à 1 de l'Allemagne contre l'Autriche, c'est vraiment la performance collective qui m'a le plus impressionné, plus que les performances du Brésil ou de la Hongrie. Le soir de la défaite de la France contre la Yougoslavie, je jouais au football sur le terrain annexe du Racing. À la réflexion, je trouve cela bizarre que je ne l'ai pas vue, mais probablement qu'on avait convenu d'un rendez-vous avec d'autres jeunes pour disputer une partie. »

- 4) Lorsque vous étiez enfant, puis adolescent avez-vous lu la presse sportive en portant une attention particulière au style de certaines « plumes » ou étiez-vous « fan » d'un reporter en particulier ?**

Gilbert GRESS : « *Mais adolescent, cela va jusqu'à quel âge ? Car à quinze ou seize ans, on commençait vraiment à comprendre ce que c'est que le football, on ne verse plus dans l'admiration béate vis-à-vis d'un journaliste. Jusqu'à onze ou douze ans, on a encore des idoles, même des idoles journaliste ou commentateurs, on envie ces gens qui parle du football dans le poste. J'avais quelques idoles qui jouaient au Racing comme Perruchoud ou René Hauss, avec qui je vais gagner la Coupe de France en 1966. Je pense que comme pour la plupart des garçons de mon âge, Georges Briquet, c'était vraiment la voix du foot. »*

- 5) **En fait, si je vous pose cette question, c'est parce qu'à l'âge de treize ans et demi, disposant des programmes français et allemands lors de la Coupe du monde 1978, j'ai tellement apprécié la sobriété et la pertinence des commentaires de Rudi Michel qui officiait sur l'ARD que je n'ai plus jamais regardé jouer l'équipe de France en Coupe du monde sur une chaîne française quand il commentait le même match sur la première chaîne allemande, exception faite de la demi-finale de Séville que j'ai regardée chez des amis .**

Gilbert GRESS : « *Vous avez bon goût, c'était une compétence. J'ai eu le plaisir de faire une émission avec lui au mois de décembre 1970 à Stuttgart en compagnie d'Albert Sing et Sepp Herberger. Et pour la petite histoire, c'était une émission enregistrée et la semaine suivante, j'étais transféré à l'OM. Lorsqu'elle a été diffusée, je ne faisais plus partie de l'effectif du VFB, une tournure des événements que je n'avais absolument pas prévue. Après l'émission, j'ai eu le privilège de m'entretenir longuement avec Sepp Herberger durant le dîner et évidemment, on n'a pas pu éviter de reparler de la finale contre la Hongrie. Alors au-delà de la jaunisse, seringue contaminée ou dopage comme certains journaux allemands l'évoquaient déjà, il m'a dit que la raison principale de la victoire de l'Allemagne en 1954 résidait dans le fait que les Hongrois ne se sont pas du tout préoccupés du jeu de la Mannschaft, alors que le staff allemand avait décortiqué le jeu de l'équipe magyare de manière approfondie. »*

6) **Lisiez-vous *Der Kicker* à l'époque ?**

Gilbert GRESS : « *À treize, quatorze ans non, même pas à quinze ans, car le magazine n'était pas vraiment distribué à Strasbourg et aller à Kehl, pour un mineur, ce n'était pas simple, fallait passer la frontière avec une autorisation parentale de sortie du territoire. Et puis, je préférais jouer au foot dans mon quartier. Pour répondre à votre question, permettez-moi d'évoquer un colloque de l'Université de Saint Gall auquel j'étais invité pour parler de coaching. Là, j'ai cité Albert Camus de mémoire qui avait dit cette phrase devenue célèbre parce que c'était plutôt rare qu'un membre de l'intelligentsia de gauche montrât autre chose que du mépris pour le football : " L'essentiel de ce que je sais de la morale et des hommes, c'est sur les terrains de football et au théâtre que je l'ai découvert. ". Et moi, dans ce colloque où certains avaient évoqué le fait que maintenant sans psychologue, on ne peut plus gérer une équipe, j'ai évoqué le fait que tout ce que je sais sur le*

football, je l'ai appris sur le terrain et non pas dans les livres ou dans la presse. Donc aller jusqu'à Kehl acheter le " Kicker ", à l'époque j'aurais considéré cela comme une perte de temps, parce que je voulais surtout jouer au football, pas lire ce que des journalistes avaient à dissenter sur les parties des autres. Mais après, bien sûr, une fois devenu professionnel, les choses ont changé. Après mon départ à Stuttgart, c'est presque devenu une lecture habituelle, c'était intimement lié à la pratique du métier. »

- 7) Ayant grandi dans une zone frontalière, vous aviez en tant que locuteur du dialecte une maîtrise de l'allemand standard suffisante pour comprendre les émissions radiophoniques allemandes. Écoutiez-vous les retransmissions des rencontres d'Oberliga ?**

Gilbert GRESS : « Oui, quand j'ai passé l'âge de 15 ans, j'allais souvent à la piscine de plein air à Kehl et à cette époque de l'année, il y avait les derniers matches des poules de classement de l'Oberliga, alors évidemment les gens mettaient la radio à plein tube et là, on commence à écouter parce qu'évidemment, il y avait beaucoup de suspense et de passion lors de ces rencontres. Et puis, il y a des équipes assez formidables comme le HSV des frères Seeler, Klaus Stürmer qui jouent les premiers rôles et pratiquent un football offensif. »

- 8) Les téléviseurs à double standard, c'est-à-dire susceptibles de recevoir les programmes français et allemands font leur apparition en Alsace dès 1954 comme le prouvent les publicités des revendeurs paraissant alors dans les DNA. Vous rappelez de l'achat de la première télévision par vos parents, par vous-même ?**

Gilbert GRESS : « Mon père a longtemps été opposé à l'achat d'un récepteur, alors on allait chez une dame âgée, seule, pour voir les matches. Et puis un jour, il y avait une image d'une jeune femme passablement dénudée avant un match et cela a tellement heurté sa prudence qu'elle a coupé la télévision et on n'a pas vu le match. Là, enfin mes parents ont considéré que le moment était venu d'acheter une télévision ; j'ai encore vu un France-Brésil au début des années 1960 chez cette dame, donc je pense que l'achat de la première télévision par mes parents doit remonter à 1963 ou 1964, après mon service militaire. Mais, dans le fond, on pouvait aller voir les matches au bistrot avec des copains, c'était même plus adapté à cet âge-là que de rester à la maison avec les parents à côté. »

- 9) Avez-vous un souvenir marquant de la Coupe du monde de Suède en 1958, au cours desquelles un dizaine de rencontres bénéficient d'une diffusion en Eurovision ?**

Gilbert GRESS : « Je me rappelle très bien de l'effet que fit le résultat du premier match de l'équipe de France contre le Paraguay, qui d'ailleurs n'a pas été télévisé. L'ampleur du score était inhabituelle 7 à 1, en plus contre une équipe sud-américaine. Après, ils reperdent contre la Yougoslavie, Remetter perd sa place, comme il est alsacien, on en parle un moment. Après il est remplacé par Claude Abbes, bon, quand on voit les buts qu'il prend contre le Brésil, on peut dire que

l'équipe de France n'avait pas un Yachine ou un Turek pour garder ses buts. Bien sûr, j'ai vu la demi-finale France-Brésil, la finale Brésil-Suède et le match pour la troisième place contre l'Allemagne, dans un restaurant de l'avenue de Colmar. Je me rappelle très bien du dernier but de Just Fontaine quand il part balle au pied dans un raid solitaire. »

10) Quels souvenirs gardez-vous de la Coupe du monde 1962 ?

Gilbert GRESS : *« Je me rappelle surtout du jeu dur, mais comme les parties sont montrées en différé très tard et qu'en outre l'équipe de France ne s'est pas qualifiée, on a du mal à s'y intéresser. En plus Pelé se blesse au premier match et ne joue plus. C'est peut-être injuste pour Garincha et les Tchèques qui réussissent un beau parcours, qui battent les Hongrois, mais franchement, je ne garde pas de souvenir impérissable de cette Coupe du monde. »*

II. Rapports avec la presse & la télévision durant le début de carrière – les années 1959-1966

- 1) Lorsque vous débutez dans la carrière, la télévision de matches en direct est déjà fiabilisée techniquement. Ce sont les désaccords entre le Groupement des clubs autorisés, la FFF et l'ORTF qui limitent l'offre de football télévisé. Vous rappelez-vous de la première fois où vous avez disputé une rencontre télédiffusée en direct ?**

Gilbert GRESS : *« Pour une retransmission en direct intégrale, je pense que cela devait être la finale de la Coupe de France contre le FC Nantes en 1966. En championnat, il y avait rien ou alors, juste une mi-temps dans l'émission de Marcillac, Strasbourg-ASSE, Kaelbel marque deux buts, on gagne par trois buts à un, mais c'est tardif, c'est déjà durant la saison 1965-1966. Il y a peut-être un quart de finale contre le Stade Français en quart de finale à Paris. On a été éliminé en quart de finale parce que Monsieur Gonzalès devait marquer Potier, mais il ne l'a pas fait correctement parce qu'il ne voulait pas que Devaux flambe derrière comme libéro, ça il me l'a dit après le match. Et oui, un vestiaire, c'est un milieu humain où il se passe des choses inattendues pour des non-initiés. »*

- 2) En 1964, vous remportez la Coupe de la Ligue, apparemment d'après les archives de l'INA même la finale n'intéressait pas la télévision...**

Gilbert GRESS : *« Pourquoi personne n'en parle, même dans un club comme le Racing dont le palmarès n'est pourtant pas spécialement fourni, cela demeure une énigme pour moi, surtout qu'en demi-finale on élimine le Stade de Reims de Raymond Kopa, Raymond Kaelbel et Roger Piantoni. Ils avaient un peu vieilli, mais quand même, il fallait les prendre. Après, on gagne la finale contre le FC Rouen le 1^{er} janvier 1964 sur un score de 2 à 0. »*

- 3) Vous souvenez-vous de votre première interview télévisée ? Était-ce un sujet d'actualité filmé ou une interview en direct dans le cadre d'un Journal Télévisé ou d'une émission sportive ?**

Gilbert GRESS : « C'était avant de passer professionnel. J'étais capitaine de l'équipe d'Alsace cadets et je travaillais au service de comptabilité de l'entreprise de transports Heppner et Paul Frantz, qui était encore au CREPS et s'occupait des équipes de jeunes de la Ligue d'Alsace, a été sollicité par la télévision régionale. Alors, avec deux coéquipiers, on est allé dans les studios de la télévision, place de Bordeaux et puis on nous a posé des questions basiques et on était censé donner des réponses courtes, c'était du genre, " Comment vous appelez-vous ? Quelles sont vos ambitions sportives ? Rêvez-vous de devenir professionnel ? " Ce n'était pas un direct, on a fait l'entretien le matin à 11 heures et c'est passé au journal télévisé de la mi-journée. »

- 4) Et comme jeune professionnel, vous rappelez-vous de la première interview télévisée que vous avez donnée ?**

Gilbert GRESS : « C'était sûrement avec Georges Dominique qui après sévira dans Téléfoot 1, cela s'est passé chez mes parents. Mais lui, à cette époque, il s'était surtout fait remarquer en interviewant un concurrent de Strasbourg-Paris à la marche. Le gars marchait et Georges Dominique était obligé de courir pour pouvoir rester à hauteur et lui poser quelques questions. »

- 5) Mais cette interview avec Georges Dominique, vous précisez qu'il s'agit d'un sujet filmé, mais vous rappelez-vous de votre première interview en direct au JT, sur le bord du terrain ou dans une émission sportive ?**

Gilbert GRESS : « Sur le bord du terrain, cela ne se faisait pas à mon époque, la fois que j'ai vu des radioreporters assaillir des joueurs sur le terrain, et là, c'était carrément pendant le match, c'était lors d'un match amical avant la Coupe du monde de 1974, le Racing joue contre le Brésil à la Meinau. On ouvre le score par Roland Wagner et c'est Jairzinho qui égalise. Les journalistes brésiliens sont venus sur le terrain pour l'interviewait en direct, ils se voyaient déjà champions du monde, mais ils étaient vraiment les seuls ce soir-là. »

- 6) Je m'en souviens, j'avais dix ans, j'étais au match avec le cousin de Roland Wagner qui était un copain de classe à l'école primaire, il pleuvait des cordes ce soir-là. Vous intégrez l'équipe professionnelle du Racing l'année où Reims dispute sa deuxième et dernière finale de Coupe d'Europe. Or, également grâce à leur télédiffusion, les compétitions européennes des clubs contribuent à « l'installation » d'un nouveau paysage, d'une nouvelle élite parmi les clubs européens. Perceviez-vous déjà à l'époque que la France était en quelque sorte en train de « décrocher » du wagon de tête des nations de football en Europe en regardant jouer les autres à la télévision ?**

Gilbert GRESS : « *Ce n'est pas tellement en regardant des matches opposant des grands clubs en Coupe d'Europe que j'ai remarqué qu'on était mal embarqué. C'est plutôt sur le terrain que je m'en suis aperçu. Les Brésiliens, les Yougoslaves ils jouaient au football, nous, on nous demandait de balancer des longs ballons et de courir derrière. Il y avait donc une indigence en matière de culture tactique et puis, notamment durant mon service militaire au Bataillon de Joinville en 1961-1962, je me suis rendu compte qu'il y avait aussi un gros problème concernant la valorisation du geste efficace, on n'applaudissait pas celui qui mettait la balle au fond, mais celui qui avait fait un râteau ou un petit pont, mais ce n'est pas ça le football ! On était en retard de deux guerres par rapport à ce qui se passait dans les autres pays d'Europe. »*

- 7) Quel rôle la proximité avec la RFA et éventuellement les débuts de la Bundesliga en 1963, immédiatement couverts par des émissions innovantes obéissant à une charte télévisuelle exigeante en termes de moyens techniques (minimum de trois caméras, reportages supérieurs à 5 minutes, interview des principaux acteurs des rencontres, présence au « Aktuelles Sport-Studio » d'un héros du jour), ont-ils joué le cas échéant dans cette prise de conscience ?**

Gilbert GRESS : « *Après la création de la Bundesliga en 1963, je regardais régulièrement "Die Sportschau" et "Das Aktuelle Sport-Studio". Déjà, concernant la réalisation des reportages, la différence avec ce que proposait la télévision française était criante. Si vous le permettez, je vais digresser et avancer un peu par rapport aux questions. Dès mon premier match en Bundesliga, au début de la saison 1966-1967, je suis invité à "Das Aktuelles Sport-Studio". On jouait à domicile et je suis allé directement à Mayence aux studios de la télévision avec ma voiture. Mais dès ma deuxième invitation, on jouait à Hambourg je crois, mais en tous les cas à l'extérieur, les gens de l'émission me contactent huit jours avant et me disent : "Monsieur Gress, avez-vous envie de venir après le match que vous allez disputer à Hambourg ? Il y a une voiture qui vous attendra à la fin du match, le chauffeur vous conduira à l'aéroport, vous prendrez le vol de telle et telle heure pour Francfort, à l'aéroport de Francfort une autre voiture vous attendra pour vous conduire à Mayence, directement à l'hôtel, la chambre est réservée, ou au studio, si le temps presse. Après l'émission, on mange ensemble et le lendemain, on vous ramène à la gare ou à l'aéroport, ou vous voulez." En plus, on touchait un petit cachet, pas des millions, mais tout cela, c'était inimaginable en France à ce moment-là, c'est tout juste si on montrait deux minutes du championnat de France aux informations, j'exagère, mais à peine. C'est quand même révélateur qu'on changeait tout le temps les horaires des émissions sportives, enfin surtout de football. En Allemagne, en Angleterre ou en Italie, cela fait cinquante que cela dure et que le rendez-vous est peu ou prou toujours fixé au même horaire. Après, il y avait de très bon joueurs en Bundesliga. Le pire, c'est quand j'entends les clichés sur les qualités principalement physiques des joueurs allemands, tout le monde le sait, c'est bien connu, Beckenbauer, c'était un bourrin, Overath, Netzer, Grabowski, Libuda, des vrais bourrins, tout ça parce qu'ils n'avaient pas oublié que le football, ce n'est pas qu'un jeu, c'est aussi un sport. Nous on applaudit un petit pont et*

les Allemands, ils applaudissaient un tackle de Berti Vogts derrière, une reprise de volée ou une tête plongeante de Uwe Seeler.»

8) Quel rôle la télédiffusion des rencontres de Bundesliga, principalement dans les émissions vite devenues culte comme « Die Sportschau » et « Das Aktuelle Sport-Studio » a-t-elle éveillé en vous l'envie de tenter l'aventure de l'autre côté du Rhin ?

Gilbert GRESS : *« Oui, bien sûr ! Et je peux vous dire que la première fois que j'ai été contacté par Stuttgart, c'était à mon retour du service militaire en 1963, en janvier 1963. Pendant presque une année, Robert Jonquet ne me faisait pas jouer parce qu'il ne me voyait pas à l'entraînement. Paix à son âme, Robert Jonquet a été un grand joueur, mais ce n'est pas manquer de respect à son souvenir que de dire que ce n'était pas un très bon entraîneur. Mais ce n'est pas la question. Donc, je ne jouais pas et le Racing allait tellement mal que c'est le président Heintz qui m'a imposé à Jonquet. Je fais un footing avec le Bataillon de Joinville ; C'est un mercredi et l'adjudant vient me voir et me dit : "T'as intérêt à courir, car tu dois aller à Marseille pour jouer demain à midi et quart avec le Racing. " C'était un match en retard. Mais je me suis dit : " Il rêve, cela fait un an que je n'ai pas joué, à part un match par ci, par là, et puis, j'arriverai jamais à être à l'heure pour le début du match ! " Mais l'adjudant insiste et m'informe que la hiérarchie avait reçu une convocation en bonne et due forme afin que je puisse quitter la caserne et me rendre à Marseille le plus rapidement possible. J'ai appris par la suite que si le Racing perdait le match, Robert Jonquet était viré. En face, il y avait Penverne, également un glorieux ancien du Stade de Reims, qui risquait de connaître le même sort en cas de résultat négatif pour l'OM. Bref, je n'avais pas joué en division 1 depuis un an, en outre j'étais bien enrhumé. Donc, je prends le train, le Mistral et on a joué ce match, un jeudi à midi, à une heure où les gens ont autre chose à faire que d'aller au stade. Le Racing l'emporte par 3 buts à 1. Je marque un but et j'en fait marquer un à Gérard Hausser. En fait, sur ce match je sauve la tête de Jonquet, alors qu'il m'a méprisé pendant une année. Ce match marque mon retour dans l'équipe fanion du Racing et j'enchaîne avec six mois exceptionnels en termes de performances et de régularité. Juste avant, j'avais fait deux fois quatre mois et demis en Algérie, où je me suis fait " bouffé " par les punaises, je rentre et je " casse la baraque ". J'ai même gagné la coupe des Dernières Nouvelles d'Alsace qui attribuaient des points aux sportifs alsaciens qui réussissaient des performances dans leur spécialité. C'est à la fin de cette saison que se nouent les premiers contacts avec Stuttgart. Il faut s'imaginer, à l'époque Stuttgart, c'est des moyennes d'affluence de 75000 spectateurs lors des grands matches de Bundesliga ou de Coupe d'Allemagne. Nous on plafonnait à 12 000. Stuttgart me voulait pour le début de la saison 1964-1965. C'est là que le président Heintz me dit : " Non, même pour 500 000 DM, je ne vous laisse pas partir. " Moi, comme jeune professionnel au Racing, je gagnais une misère. En outre, là où le président Heintz n'a pas été très honnête, c'est qu'il disait à qui voulait l'entendre, que je fantasmais, que le VfB n'avait jamais pris de contact sérieux. En fait, j'avais le double des lettres adressées au Racing par la présidence du VfB. Statut du joueur professionnel oblige, on était lié au*

club formateur jusqu'à 35 ans, on ne pouvait rien faire. On signait un premier contrat à 18 ans et on était lié au club jusqu'à 35 ans. À ce moment-là, j'ai 22 ans, je ne savais pas comment m'y prendre pour me défaire de cette détestable situation. C'était seulement les débuts de l'UNFP. Mon père a écrit à l'UNFP, en plus je me suis marié cette année-là et puis j'ai raté le coche. Je suis resté au Racing. J'étais passablement écœuré, je voyais les résumés des matches de la Bundesliga à la télévision et il y avait eu l'accession du Bayern avec la génération montante autour de Beckenbauer. Bon, au Racing, l'arrivée de Paul Frantz a été une consolation parce que sur le plan sportif, ce furent des années profitables, intéressantes, c'était déjà cela. J'ai eu de la chance, car Stuttgart est revenu à la charge pour obtenir mon transfert. Ils avaient acheté Popovic, le capitaine de l'équipe de Yougoslavie. Le transfert s'est révélé être un échec, car ce joueur ne s'est pas acclimaté à la Bundesliga, à la vie à Stuttgart. Bref, reprise des contacts un an et demi plus tard et le président Heintz ne veut toujours pas me laisser partir. Je ne lui parle pas pendant six mois. Je gagnais peut-être 3000 francs par mois et encore, et Heintz ne voulait pas me laisser partir, il m'aurait coulé ma carrière sans sourcillé. Pendant six mois, je ne parle donc plus à mon président, mais les gens de Stuttgart ne perdent pas patience et continue d'œuvrer. Et finalement, le transfert se fait et là, je découvre un autre monde. Les dédicaces, les publicités et tout le reste. Et puis, on a réussi un très bon début de saison 1966-1967. On gagne en match d'ouverture contre Nuremberg, puis à l'extérieur au Werder de Brême, qui était champion en titre, je marque le but vainqueur, et c'est là qu'on reçoit Munich 1860 pour la troisième journée. 77 000 spectateurs au Neckarstadion. C'était vraiment un autre monde ! On n'a pas gagné des millions non plus, mais c'était quand même beaucoup plus professionnel. Ne serait-ce qu'au niveau de l'organisation du club, des équipements dont il disposait. Au Racing, on s'entraînait sur le parking derrière la Meinau sous les ordres de Paul Frantz. Là, avant de signer, ils m'ont fait visiter le Club House et les installations, je n'en croyais pas mes yeux : dix terrains d'entraînement, derrière le stade, devant l'usine Mercedes. On avait un terrain sur lequel on s'entraînait quand il faisait beau. L'équipe amateur jouait dessus peut-être une fois par semaine, c'est tout. Un autre terrain était réservé pour les jours où il faisait moins beau et puis on avait un troisième terrain d'entraînement pour les jours de vrai mauvais temps. Les sept autres terrains, c'était pour les équipes de jeunes. À titre personnel, j'effectue d'excellents débuts, le deuxième match à domicile, je suis obligé de quitter le stade en panier à salade, parce qu'on bat Munich 1860, qu'on est premier au classement et j'avais fait un super match. Après, c'est moins bien, je vous rassure. En résumé, les deux années que j'ai connues avec Paul Frantz, c'était bien, on a gagné la Coupe de France, puis on a éliminé Milan et Barcelone, quand même, mais la Bundesliga, c'était une autre dimension. Alors pour vos recherches, vous pourrez quand même noter que les deux oppositions contre ces deux grands d'Europe qu'étaient le Milan AC et le FC Barcelone, le Racing n'a même pas eu droit au direct à la télévision. On élimine Milan avec Rivera, Barcelone avec Kocsis et puis rien, deux minutes au JT de la nuit si on a de la chance. »

- 9) En RFA, il n'y a pas de quotidien comparable à *L'Équipe*, mais il y a *Bild* qui a la plus importante rédaction sportive tout médias confondus. Néanmoins, vous souvenez-vous, éventuellement, avoir perçu après votre arrivée en RFA, une évolution finalement assez rapide tendant à consacrer la télévision comme interlocuteur « prioritaire » des clubs, des joueurs par rapport aux confrères de la presse écrite, qui jusque là jouissaient de ce rang ? L'animateur de « Aktuelles Sport-Studio », Dieter Kürten, a évoqué ce phénomène dans l'entretien qu'il m'a accordé.

Gilbert GRESS : « Pour illustrer ce que vous venez de dire de “ Bild ”, je peux vous rapporter ce que Hans Blickensdörfer qui écrivait dans “ France Football ” et dans la “ Stuttgarter Zeitung ” m'a dit un jour. Je ne sais pas si c'est vrai, mais même si c'est une légende urbaine, cela frappe l'imaginaire. Il semblerait que lorsque le prix de “ Bild ” est passé à 25 Pfennig, la Bundesbank a sérieusement envisagé de frapper une pièce de monnaie de ce montant. Pour le reste, je ne crois pas que la télévision était tellement prioritaire pour les interviews notamment d'après-match. »

- 10) Étiez-vous « briefé » par la direction du club avant de vous rendre à la télévision ou de donner des interviews ?

Gilbert GRESS : « Non, et puis, je n'en avais pas besoin, je passais très bien avec mon accent français-alsacien. »

III. Rapports entre chaînes nationale et régionale

- 1) Quelle importance avait la télévision régionale à vos yeux lorsque vous étiez joueur, d'abord au Racing, puis à Stuttgart ?

Gilbert GRESS : « Aussi longtemps que j'ai joué au Racing, la télévision nationale n'existait pratiquement pas en tant que partenaire média, c'était la télévision régionale, en l'occurrence Georges Dominique qui était le journaliste télévision qu'on voyait le plus, on ne voyait pratiquement que lui d'ailleurs. À Stuttgart également, la télévision régionale, le Sudwestfunk, qui était une composante de l'ARD, était très importante. Il y avait l'émission du dimanche soir qui avait quand même une facture analogue à la “ Sportschau ”, mais dont les sujets étaient focalisés sur les équipes du Land. En terme de public, ça faisait du monde, il y avait peut-être plus d'habitants qu'en Suisse. C'était important, aussi parce que c'était des supporters fidèles ou potentiels qui vous regardaient. Sur une chaîne nationale, la plupart des gens qui vous regardent, ne payeront probablement jamais pour vous regarder jouer ou alors, ils encourageront l'équipe adverse. En France, il fallait jouer les demi-finales de la Coupe ou le match décisif du championnat pour voir débarquer les vedettes de l'ORTF en province. En RFA, les équipes de la “ Sportschau ” ou du “ Sport-Studio ”, les Ralph Töpferwien, les Rudi Michel, les Dieter Adler étaient là à chaque match. »

- 2) **Quels étaient vos rapports avec les journalistes de la presse régionale ? Avec ceux de *L'Équipe* et *France Football* ? Avec ceux du *Kicker* par exemple ? Y avait-il, au-delà du rôle joué en RFA par la presse de boulevard et son titre emblématique *Bild*, une différence notable concernant la couverture de presse du football dans les deux pays ?**

Gilbert GRESS : « *Déjà, en France il n'y avait pas de presse de boulevard qui s'intéressait au football et aux footballeurs. J'ai eu des rapports très proches avec Paul Fischer qui travaillait pour la rubrique sportive des " Dernières Nouvelles d'Alsace " et qui était correspondant de " L'Équipe " à Strasbourg. Je l'ai accompagné jusqu'à ces derniers jours, on était vraiment des amis. C'est à lui que je devais mon transfert à Stuttgart, il était connu et très considéré de l'autre côté du Rhin. Un an après la rupture du premier contact avec Stuttgart, il relance l'affaire en publiant un article dans " L'Équipe " dont la teneur était la suivante : Hausser à Karlsruhe, Frantz à Milan et Gress à Stuttgart. »*

- 3) **Vous avez évoqué Hans Blickensdörfer avant. Aviez-vous des contacts privilégiés avec lui ?**

Gilbert GRESS : « *Oui, on se voyait en famille et lui, il était très francophile, il fumait des Gitanes, roulait en DS, il parlait français et suivait le Tour de France tous les ans comme envoyé spécial. Il m'a souvent raconté des anecdotes de son odyssée à la Seconde guerre mondiale, sept évasions quand même, dont il tirera un roman autobiographique qui deviendra un best-seller et dont le titre était " Die Baskenmütze ", le " béret basque ". Comme il parlait le français sans accent allemand, il utilisait ce couvre-chef pour se faire passer pour un Français. Mais malgré la proximité, je l'ai toujours vouvoyé, comme Paul Fischer d'ailleurs, et puis, plus tard, en tant qu'entraîneur, j'ai également toujours vouvoyé mes joueurs.»*

Les Coupes du monde 1966 et 1970

- 1) **Vous ne disputez pas la Coupe du monde 1966 alors que vous aviez fait une bonne saison avec le Racing ni celle de 1970 alors que jouant à Stuttgart vous devez pratiquement être le seul Français avec Nestor Combin en train de réussir dans un grand championnat étranger à ce moment-là. Comment avez-vous vécu ces événements majeurs du calendrier footballistique ?**

Gilbert GRESS : « *Je ne dispute pas la Coupe du monde 1966 à cause de ma coupe de cheveux, cela paraît surréaliste, mais c'est la vérité. Je l'ai dit tout de suite après et Guérin, le sélectionneur de l'époque, ne l'a jamais démenti, il ne pouvait pas le faire. On était en stage près de Reims, avant un test contre l'URSS. Je devais jouer une mi-temps et De Bourcouing une autre. Les sélectionneurs, dont*

je ne suis pas trop bien vu à ce moment-là, viennent me voir et me disent : le Bureau fédéral a décidé à Paris qu'on n'emmènerait pas de " Beatles " en Angleterre, tu dois aller chez le coiffeur ici. " Ils étaient censés donner la liste des sélectionnés trois jours après, c'est-à-dire le lundi soir qui suivait le match du dimanche à Moscou. Je réponds à Henri Guérin : " Excusez-moi M. Guérin, mais d'une part je me trouve bien avec la coupe que j'ai et puis, quand je vais chez le coiffeur, c'est chez mon coiffeur, je ne vais pas aller chez un coiffeur de la banlieue rémoise. " Sur ce, on s'envole pour Moscou. Contrairement à ce qui était initialement prévu, je ne joue pas. De Bourcoing ne joue pas, il est blessé. Alors comme on était en concurrence pour le même poste, j'aurais dû jouer. On rentre à Paris, je prends le train le lundi soir peu avant 19 heures à la Gare de l'Est et en arrivant à Strasbourg vers 23 heures, ma femme m'apprend d'une part que des 17 qui étaient à Moscou, je suis le seul à ne pas aller en Angleterre. Mais, pratiquement dans le même souffle, elle me dit également que les dirigeants du VFB m'attendaient à 23 heures 30 au Motel du Rhin, près du Pont de l'Europe qui mène à Kehl, pour signer mon contrat. Donc, une demi-heure après ce qui était quand même une énorme déception, je sablais le champagne avec les dirigeants du VFB et je devenais Stuttgartois pour 5 ans. Mais de la part des sélectionneurs, c'était quand même, n'ayons pas peur des mots, une méthode dégueulasse. Ils ne seront pas plus élégants ou tout simplement corrects avec Lucien Muller, qui, excusez du peu, jouait au FC Barcelone après avoir défendu les couleurs du grand Real de Madrid. Lucien Muller ne joue pas, parce qu'il avait une haute culture du jeu, ce qui incluait évidemment les passes latérales et en retrait, chose que Domergue ne supportait pas. Mais à l'époque, les sélectionneurs, c'est qui ? Robert Domergue, Henri Guérin, Jasseron... quel est leur palmarès, leur bilan sportif et puis sur le plan de la gestion des hommes, ils étaient d'une incompétence coupable et je reste poli dans mon verdict. Déjà, ils n'avaient pas de ligne tactique claire. Le fait qu'il y ait eu une troïka d'entraîneur comme au début des années 1950 en dit long sur la capacité du Bureau fédéral à observer ce que faisaient les autres nations, qui, elles, avaient des résultats probants. D'ailleurs, la campagne d'Angleterre n'aura servi qu'à une chose, c'est d'étaler au grand jour l'incurie du football français qu'une qualification somme toute assez heureuse face à la Yougoslavie avait masqué de manière illusoire. Pour conclure sur mes rapports avec Robert Domergue, je le retrouve comme entraîneur avec Nowotarski à Strasbourg en 1974. On jouait à l'envers, il était resté bloqué sur les longues passes balancées en profondeur. Je vais le voir pour lui dire que si on continue avec ce schéma tactique, on va directement en D2. Il me demande ce que je propose. J'insiste sur la conservation de la balle, les passes courtes, une occupation du terrain basée sur une circulation dérivée de la passe à dix. Le lendemain, je lis en titre dans la page sportive des DNA " Robert Domergue : Gilbert Gress veut nous faire jouer un football de grand-papa ". Trois ans après, après avoir dû passer par la case D2, le Racing finit d'abord troisième, puis premier du championnat avec ce football.»

- 2) Mais alors, quelle est votre réaction ? Êtes-vous frustré au point d'ignorer le football et de partir en vacances ou alors suivez-vous les parties télévisées avec intérêt ?**

Gilbert GRESS : « *Bon, comme nous l'avons déjà évoqué, l'équipe de France est vite éliminée. Donc, je suis le tournoi en observateur intéressé, mais sans passion. Au-delà des sélectionneurs, j'avais quand même un coéquipier et ami d'enfance en la personne de Gérard Hausser qui était dans le groupe et qui marquera contre le Mexique. Alors, le souvenir le plus marquant que j'ai de cette Coupe du monde vue à la télévision, c'est d'abord la finale Angleterre-RFA. Le lendemain, je jouais mon premier match avec le VFB contre le rival local, les Stuttgarter Kickers. Évidemment, tout le monde parlait du troisième but de l'Angleterre.* »

- 3) Avez-vous été sensible à la réalisation de la BBC en 1966 qui introduit l'emploi de « l'instant replay », améliore les techniques de zoom, multiplie les angles de prise de vues etc. ? Ou bien votre intérêt s'est-il focalisé uniquement sur les aspects techniques et tactiques du jeu proposé ?**

Gilbert GRESS : « *Très honnêtement, je suis plus pris par le jeu lui-même que par cet aspect des choses auquel finalement je ne deviendrai vraiment sensible que lorsque, bien après ma carrière de joueur, j'entamerai une carrière de consultant TV. Une activité que je poursuis d'ailleurs pour la télévision suisse alémanique. Concernant le jeu proposé par les uns et les autres, comme tout le monde, je me réjouis du fait qu'après le Chili, on revienne un peu au jeu offensif. Néanmoins, il y avait tout de même un gros point négatif, c'était la dureté de certains gestes défensifs. C'est un vrai scandale, la manière dont les arbitres et puis, dans un second temps, les autorités compétentes ont impunément laissé les Bulgares et les Portugais massacrer Pelé.* »

- 4) La Coupe du monde de 1970 est la première diffusée en couleur. En disposez-vous déjà à l'époque ?**

Gilbert GRESS : « *En 1970, j'étais à Stuttgart, je ne suis plus très sûr, si j'avais déjà la couleur. C'est fort possible que je l'ai encore vue en noir et blanc.* »

- 5) C'est aussi le premier tournoi FIFA en mondovision et les exigences des télévisions européennes en matière d'horaires de diffusion des rencontres aboutissent à fixer l'heure de leur coup d'envoi au moment de plus grande chaleur. Ce fait a eu un grand impact sur le niveau d'engagement physique pouvant être consenti par les diverses équipes. Néanmoins, tant les lettres de lecteurs que les récits des journalistes présents donnent l'impression que ce tournoi est vécu comme un moment presque enchanteur. Quels souvenirs gardez-vous personnellement de cette Coupe du monde ?**

Gilbert GRESS : « *Bien évidemment en termes de dramaturgie sportive, on pense immédiatement à ce qu'on appelle improprement le " match du siècle ", mais ce serait bien plus juste de parler de " prolongations du siècle ", du moins jusqu'à Séville en 1982. Je dirais même que Séville, c'est encore mieux, car lors de la prolongation d'Italie-RFA, les buts tombent suite à des fautes défensives*

quasiment grotesques. Gerd Müller marque un but de cour d'école. À Séville, il y a quand même les reprises de volet de Trésor et Klaus Fischer, et les deux autres buts sont sans accroc et ce qui les rend intéressants, c'est qu'ils correspondent à la culture de jeu des deux équipes, combinaison de passes courtes et tir d'Alain Giresse, déboulé sur l'aile gauche, centre, coup de rein et but de Rummenigge. Le match le plus achevé de la RFA en 1970, c'est évidemment la course-poursuite avec l'Angleterre. »

IV. Statut et image du joueur professionnel

- 1) Lorsque l'on relit les articles parus dans la presse tant française qu'allemande, on découvre un joueur très sérieux dans sa préparation et qui déjà très jeune est très soucieux de sa reconversion. Je me souviens par exemple d'articles parus dans *Der Kicker* évoquant vos négociations avec les dirigeants de Stuttgart. Une de vos demandes était que le club vous aide à acquérir un commerce en centre-ville de Strasbourg pour votre épouse. Je dirais que ce type de démarche qui ressemble à la décision de Raymond Kopa de gérer une maison de la presse où travaillait sa femme est encore influencé par des schémas qui prévalaient dans le milieu du football à vos débuts.**

Gilbert GRESS : *« Dès mes débuts professionnels, j'ai toujours scrupuleusement fait attention à bien m'alimenter. La diététique n'était pas encore rentrée dans les mœurs. D'ailleurs, elle ne l'est toujours pas pour tout le monde, sinon Didier Deschamps ne serait pas obligé d'envoyer un joueur international de 25 ans, André-Pierre Gignac, faire une cure d'amaigrissement en Italie. Quand je suis arrivé à Stuttgart les joueurs mangeaient n'importe comment, de la charcuterie les veilles de match, des asperges le jour-même, ils buvaient deux trois cannettes de bière après l'entraînement. Je disais alors à mes coéquipiers du VFB qu'en Allemagne tout le monde était professionnel, sauf les joueurs. Donc sur le plan de l'hygiène de vie, j'étais peut-être en avance par rapport à la majorité des joueurs de ma génération. C'est sûrement pour cela que j'ai joué relativement tard pour un garçon de ma génération. Ensuite, en termes de frasques de célibataire attardé ou de bambocheur invétééré, vous ne trouverez rien me concernant. Ce n'était pas mon tempérament ni mon éducation. Pour la reconversion, au début des années 1960, avoir un magasin de sport, cela rentrait dans un schéma classique, comme le magasin de cycles pour les coureurs du Tour de France. Mais, dès le début des années 1970, cela n'avait plus de sens. »*

- 2) Il me semble qu'il y avait une sorte de hiatus entre votre côté sérieux et votre image, qui était plus « pop », notamment en raison de la longueur de votre coupe de cheveux, un détail qui aujourd'hui que les footballeurs sont tatoués comme des bagnards paraît ridicule. Mais j'ai quand même trouvé une couverture du *Kicker* où l'on vous désigne comme le « Beatle » de Stuttgart, une sorte de « rebelle » inconfortable.**

Gilbert GRESS : *« Mais aux yeux des Allemands, je l'étais sûrement un peu, tout le monde avait les cheveux au carré, une coupe quasiment militaire. À Stuttgart, j'ai quand même eu des problèmes relationnels avec Albert Sing, qui était une sorte de figure paternelle, une statue du commandeur un*

peu envahissante. Et puis cela allait bien avec mon accent français. Mais attention, les responsables du club et les supporters savaient que j'allais mouiller le maillot. Le milieu du football professionnel est dur, déjà à l'époque. Il faut obtenir des résultats. Un joueur, avant d'étaler sa personnalité, doit faire le métier, sur le terrain et face à l'adversité. On est ni au cirque ni dans une soirée mondaine. Un jour, dans "Der Kicker", je crois, il y avait un article sur les trois "Beatles" du football européen. Il y avait Meroni, un grand espoir du football italien qui va malheureusement mourir renversé par une voiture à l'âge de 24 ans, Georges Best et moi. Je recevais jusqu'à 170 lettres par jour, dont une trentaine, quarantaine avec rouge à lèvres, n° de téléphone, mèches de cheveux que d'ailleurs ma femme a collectionnées. C'était donc un phénomène de starisation dans lequel l'apparence physique jouait, ce qui n'existait pas avant et sûrement pas en France à cette époque. J'ai découvert cela à Stuttgart dès le deuxième match à domicile, de joueur je devenais vedette. Mais attention, je me répète, en Bundesliga, une vedette, ça mouillait le maillot, ce n'était pas le numéro 10 qui restait devant et attendait le ballon, faisait deux petits ponts et était une star pour cela.»

- 3) Mais pour le public féminin que vous évoquiez, qui n'achète pas les magazines de football, l'amélioration de la mise en images de la télévision, patente à partir de la Coupe du monde 1966, avait pour conséquence que les joueurs en vue n'étaient plus anonymes, devenaient des « personnalités connues ». Aviez-vous établi ce lien de causalité entre médiatisation et célébrité à l'époque ?**

Gilbert GRESS : *« De manière aussi claire que vous le formulez, sûrement pas. Même si les lendemains de passages au "Sport-Studio", on remarquait que les gens qu'on croisait, vous dévisageaient et on pouvait lire dans l'expression de leur visage : " Je vous ai vu dans le poste hier soir ! ". Mais, je vais vous dire que même s'il y a la concurrence de l'Internet et des autres supports aujourd'hui, la télévision reste un vecteur de notoriété surpuissant, sûrement le plus puissant d'ailleurs. J'en veux pour preuve que durant ma carrière de joueur et d'entraîneur, je n'ai jamais été aussi célèbre qu'à l'heure actuelle en Suisse alémanique. C'est parce que j'ai fait de la publicité pour le loto sportif, occupé la fonction de consultant lors de grandes compétitions internationales et surtout animé un " reality show " pour Endemol, " das Match ", dans lequel on a fait venir cinquante personnalités connues qui avaient rêvé de devenir footballeur professionnel quand ils étaient encore des enfants. On a fait une présélection et il ne restait plus que dix-huit candidats. Avec ces derniers, on part en stage, huit jours en hôtel, trois entraînements par jour. Ce sont des stars de tous les domaines chanson, politique, affaires, des individualistes forcenés. J'avais une appréhension, je me suis dit que ces gens n'allaient pas pouvoir rester sérieux. C'est tout le contraire qui s'est produit. Tous les deux jours, un candidat quittait le groupe. Le soir, on en désignait trois qui étaient tangents et le lendemain, ils devaient se soumettre à trois séances d'entraînement spéciales. Il y a un homme politique qui a perdu plus de 10 kilos pendant l'émission, mais il s'accrochait. Sept semaines avant la Coupe du monde, l'émission passait le mardi soir. Records d'audience battus. Il n'y avait que les*

matches de préparation de l'équipe nationale suisse qui ont battu cette émission à l'audimat. Et tout à la fin de l'émission, les candidats retenus ont rencontré une sélection d'anciens internationaux suisses. Le jour du match, il pleuvait, mais il y avait 12 000 personnes au stade et on a encore une fois battu les records d'audience. La deuxième année, on a eu Michael Schumacher. La télévision française a repris l'idée en partie avec Raymond Domenech et Jean-Claude Perrin dans le rôle des coaches, mais mal, parce que les candidats ne sont pas connus, alors cela intéresse beaucoup moins le public. »

- 4) Uwe Seeler m'a dit qu'à partir de l'âge de 17 ans où il a intégré la Mannschaft, il n'a plus jamais été anonyme en Allemagne. Pourriez-vous évaluer l'importance prise par la télévision dans la starisation et l'augmentation de la notoriété des joueurs ? Avez-vous remarqué une différence entre la RFA et la France concernant le comportement du public en dehors des enceintes sportives ?**

Gilbert GRESS : *« Quand je suis revenu au Racing Club de Strasbourg en tant qu'entraîneur, j'avais d'abord pris mes habitudes dans un restaurant de la Krutenau, le Renard Prêchant, c'était notre cantine. Très vite, ma fille, qui était encore jeune à l'époque, ne voulait plus nous y accompagner en avançant l'argument qu'on commençait invariablement le repas en famille et qu'après dix minutes on était une tablée de dix, douze personnes. »*

- 5) Peu après vos débuts professionnels, il y a eu l'affaire Kopa, celui-ci déclarant dans France Dimanche que les joueurs étaient des esclaves des clubs. Pourriez-vous retracer à travers quelques exemples saillants comment vous avez-vous-même vécu l'évolution de votre statut de joueur professionnel durant les années 1960 et puis à votre retour de RFA lorsque vous partez jouer à Marseille ? Quelle part revient d'après vous à la médiatisation croissante dès alors du football dans ce phénomène ?**

Gilbert GRESS : *« Je comprends très bien ce que voulais dire Raymond Kopa, j'en ai subi les conséquences par deux fois. D'abord lors de mon départ avorté pour Stuttgart en 1964, puis lorsque, sans avoir voix au chapitre, je suis transféré du VFB à l'OM à la fin des matches allers en 1971. En 1964, Heintz ne voulait pas me vendre, mais il ne voulait pas m'augmenter non plus. Je n'ai pas parlé au président pendant six mois une fois que le VFB est revenu à la charge pour lui montrer que je n'accepterais pas de jouer une saison de plus au Racing pour un salaire de cadre moyen. »*

- 6) Avez-vous été approché durant votre carrière de joueur pour faire de la publicité ?**

Gilbert GRESS : *« Oui, mais pour des publicités paraissant dans la presse, pas pour tourner des spots télévisés. Pour du lait, pour de la bière, même si je n'en bois que très rarement. Mais il me semble, qu'on était d'abord choisi pour ses prestations sportives et non pas parce qu'on passait à la télévision. De toute façon, les deux choses sont liées. Au " Sport-Studio ", ils n'ont jamais invité celui*

qui avait marqué le plus beau but contre son camp lors de la journée écoulée. À Stuttgart, on organisait également beaucoup de séances de dédicaces.»

- 7) **En raison de la couverture télévisée relativement faible et du caractère passionnel qui accompagne vos passages d'entraîneur à Strasbourg, je constate que le public ne se rappelle pas du joueur que vous avez été. Est-ce un motif de frustration pour vous ?**

Gilbert GRESS : « Pas du tout. J'ai été champion de France en tant que joueur avec Marseille, puis en tant qu'entraîneur avec Strasbourg. Cela n'a rien à voir. Joueur, je suis un parmi une vingtaine d'acteurs concernés par le titre. Entraîneur, l'équipe, normalement, joue selon ma philosophie du jeu. À l'OM, l'équipe ne jouait pas du tout comme il m'aurait plu qu'elle le fasse. Moi, déjà à l'époque, je voulais un attaquant qui défende aussi, comme Messi le fait actuellement. Il faut compter le nombre de duels qu'il gagne dans le travail défensif. Moi, entraîneur de l'OM, je dégage Roger Magnusson tout de suite. Il ne défendait pas. Quand je suis arrivé de Stuttgart, la première chose que m'a dite Roger Magnusson, c'était : "Eh l'Alsacien, ici on n'est pas en Bundesliga, ici on ne court pas, on joue !" Josip Skoblar, c'était pareil. Le meilleur du monde dans les seize mètres pendant deux, trois ans, mais c'est le seul endroit du terrain où il courait, en dehors de la surface, il perdait tous les ballons et n'essayait jamais de les récupérer. Alors, il a marqué 44 buts en une saison de division 1 et cela reste le record. Mais des buts qualificateurs contre des grands d'Europe, il n'en a pas marqué beaucoup. Dès qu'on rencontrait une grosse écurie au niveau européen, c'était fini pour nous. La bonne volonté n'arrivait pas à combler le déficit au niveau de la préparation physique et les lacunes en termes de culture tactique. Mais, et c'est aussi cela le football, pendant deux ans, j'ai pris beaucoup de plaisir à jouer avec mes coéquipiers de l'OM, il y avait une ambiance extraordinaire dans le vestiaire. Donc, vous le voyez, avec l'ambition, la pression augmente. La joie ressentie pour l'obtention du titre avec le Racing était beaucoup plus intense que celle que j'avais ressentie pour le titre remporté avec l'OM ou lors de la victoire en Coupe de France avec le Racing en 1966. Gemmrich et Wagner, ils ont marqué des buts avec leurs qualités, mais ils ont appliqué les consignes que je leur avais données. »

- 8) **Tout de même, permettez-moi d'insister sur ce point, notamment parce que cela aboutit à une situation paradoxale concernant vos relations avec l'équipe de France. Durant votre passage à Stuttgart, vous êtes pratiquement le seul Français à réussir dans un championnat étranger puisque Nestor Combin a passé le zénith de sa carrière après 1968. En recensant les numéros du Kicker de l'époque, on se rend compte que votre nom est, comme c'était la coutume dans ce magazine pour les joueurs en vue, presque toujours imprimé en gras...**

Gilbert GRESS : « Tout d'abord, je me sentais bien à Stuttgart. C'est décisif pour avoir un bon rendement sur le terrain. Ensuite, il y avait une complémentarité avec mes coéquipiers, mes entraîneurs qui, sur le plan du jeu, a conduit à un enrichissement personnel des deux parties. J'apportais quelque chose que les joueurs allemands n'avaient pas et moi j'ai beaucoup appris de

leur manière de jouer et de se préparer. Défensivement, je n'étais pas très bon, mais je défendais intelligemment, compte tenu de mes autres qualités. Messi, pour en revenir à lui, il tacle sans cesse, il s'engage dans les duels avec les arrières, les demis adverses qui remontent la balle. Donc, défensivement, j'avais un peu de mal, mais les Allemands, eux, les tacles, ils les faisaient à la chaîne. Mais attention, c'étaient des tacles corrects en général, car le tarif pour un carton rouge, c'était deux mois de suspension. En outre, j'avais une forte personnalité sur le terrain et une philosophie du jeu qui correspondait très bien au style allemand. Tout en ayant fait mon apprentissage de joueur en France, ce qui m'a amené le goût pour une certaine finesse technique, le jeu sur un petit périmètre, je partageais la vision de la majorité des joueurs et entraîneurs allemands : sur un terrain de football, il n'y a rien de plus beau que l'efficacité »

La fin du passage en Bundesliga et le départ pour Marseille 1970-1971

- 1) J'ai retrouvé plusieurs lettres de téléspectateurs alsaciens qui écrivent à *France Football* pour tancer le sélectionneur de l'époque, Georges Boulogne, parce qu'il ne vous retient pas alors que le Bayern et le VFB vous font les yeux doux. Or le Bayern, s'il n'a pas encore remporté de Coupe des clubs champions, a déjà gagné sa Coupe des coupes à ce moment-là et compte des stars mondiales dans ses rangs. Outre des aspects financiers ayant éventuellement influencé votre choix de l'OM, qui ne me regardent pas et n'apportent rien à mon propos, pourriez-vous évoquer vos motivations de quitter la Bundesliga pour un championnat qui, le mot est faible, souffrait d'un déficit d'image en comparaison ?**

Gilbert GRESS : *« J'étais forcé, j'ai été transféré entre Noël et Nouvel An. Quand on joue contre le Bayern avec qui on est en lutte pour titre, je suis contacté par Munich, on gagne 3 à 0 pour revenir à un point au classement le samedi. Le lendemain dimanche, le président convoque les joueurs en fin de contrat et nous annonce qu'il n'y a pas beaucoup d'argent dans les caisses du club. En plus après, moi je suis suspendu. En match amical, je marche sur le pied d'un joueur adverse et je prends trois matches de suspension. On termine mal la saison, on la termine mal aussi parce que la direction du club vient dire aux joueurs après le match contre le Bayern : " On ne vous augmentera pas, on n'a pas d'argent. " Les joueurs n'étaient pas aveugles, les plus de 75 000 spectateurs dans les gradins, eux aussi les avaient vus. Je vais voir le président Walter et je lui demande de recruter, pas dix joueurs, mais au moins deux ou trois bons éléments, parce qu'il me semblait qu'en se renforçant avec un bon joueur par ligne, on avait vraiment le potentiel de remporter le titre. Il me répond : " Mais Gilbert, là on est deuxième ou troisième, je n'ai aucun problème. Si on finit premier, je vais avoir plein de problème. " Qu'est-ce que vous voulez dire, ce président n'avait pas l'ambition de remporter le titre. Et c'est le seul club où j'étais où pendant quatre ans et demi, on a rien gagné. On a disputé la Coupe de l'UEFA, mais ça ne pèse pas dans un palmarès et on n'est pas allé très loin. C'était la mentalité souabe qui était à l'œuvre. Il fallait être prudent avec le maniement des cordons de la*

bourse, surtout ne jamais trop dépenser. Et c'est dommage, car le VFB aurait pu vraiment rivaliser avec le Bayern et le Borussia au début des années 1970. Donc quelque part, mon transfert est à inscrire dans un contexte plus large qui était induit par le manque d'ambition de l'équipe dirigeante de l'époque. »

2) Pouvez-vous présenter plus en détails comment s'est passé ce transfert imprévu à l'OM ?

Gilbert GRESS : *« Il y avait un nouveau président au VFB, M. Walter ayant pris du recul et c'est un éditeur de presque 70 ans, M. Weipert, un playboy sur le retour aux cheveux teints avec des reflets violets, enfin. La première fois qu'on se parle, il me décrit le recrutement de la saison à venir, il parlait de prendre Skoblar, Siggi Held à gauche. Et là, je vois qu'il rêve, qu'il n'est pas compétent pour le job. Lors de la fête de Noël 1971, Blickensdörfer est là, présent dans tous les coups, une vraie éminence grise. Il faut dire qu'il avait une aura et un carnet d'adresse adaptés au rôle. Alors, pendant la fête de Noël, j'assiste à un manège incessant : toutes les vingt, trente minutes, Blickensdörfer et Weipert se lèvent pour mener des conversations au téléphone dans le fond de la salle. Au bout du fil, il y avait Marcel Leclerc. Weipert ne parlant pas français, Blickensdörfer assurait la traduction. Je rentre à Strasbourg pour les fêtes et trois jours après, un ami grec m'appelle et me dit : " Gilbert, tu es au courant de ce qui se passe ici à Stuttgart ? " Évidemment, je n'en savais rien ; Il poursuit : " Tu vas être transféré à Marseille, tous les journaux en parlent. " Je l'ai pris pour un fou puisque je n'étais au courant de rien. Il vient le jour même de Stuttgart pour m'amener les journaux. Blickensdörfer dans la " Stuttgarter Zeitung " avait lancé une sorte de référendum en posant la question " Gress doit-il rester ? " C'est un procédé journalistique comme un autre, on donne au public l'occasion de se sentir valoriser par l'interactivité. Le seul problème, c'est que les chiffres livrés par Blickensdörfer, c'est-à-dire Gress demande 300 000 DM à la signature, un salaire en hausse, un logement de luxe, c'était fantaisiste. La " Stuttgarter Zeitung " met sept standards en place pour réceptionner les appels des lecteurs entre 10 heures et midi. Il y a eu entre deux et trois mille appels. Évidemment, une majorité contre mon prolongement de contrat. Sur la base annoncée, ce n'était pas étonnant, mais je n'avais pas encore mené la première discussion avec les dirigeants. Alors ce qui était marquant, c'est que la majorité des jeunes lecteurs qui ont appelé, étaient pour qu'on me garde au VFB. Marcel Leclerc m'appelle et me dit : " Écoutez, je vous attends le 26 décembre à Paris pour signer votre contrat. " Je lui dis que ce n'est pas possible, que je ne suis au courant de rien. Il me dit que tout était réglé avec le VFB. Je téléphone à Weipert et celui-ci nie et me dit qu'il n'a pas eu de contact avec Leclerc. Je rappelle ce dernier. Leclerc me dit : " Venez à Paris le 25 et vous verrez le trésorier du VFB repartir avec une valise. " Du coup, je me dis qu'il faut que j'appelle Branko Zebec, l'entraîneur. Lui, il n'était au courant de rien. Il insiste pour que je sois le lendemain à l'aéroport pour effectuer une tournée de quelques jours en Tunisie et me demande de rester près du téléphone, car il allait immédiatement tirer les choses au clair avec M. Weipert. Il me*

rappelle dix minutes plus tard et me dit que le président n'est au courant de rien. Le président n'avait donc ni la franchise d'annoncer au joueur qu'il bouleversait l'organisation de sa vie du jour au lendemain, mais en plus il n'avait pas eu la correction de prévenir l'entraîneur qu'il le privait d'un de ses titulaires indiscutables pour la moitié de la saison. Marcel Leclerc m'a confié que Hans Blickensdörfer avait touché une belle commission d'intermédiaire et pas seulement des honoraires de traducteurs sur mon transfert. Je lui en ai voulu un long moment. D'un autre côté, il a commis un très bel article quand le transfert était devenu officiel avec un titre comme " Il ne restera que les chaussures à crampons de Gilbert Gress à l'aéroport de Stuttgart ". Mais après, on s'est reparlé et il me rappelait régulièrement en Suisse, à Neufchâtel pour que vienne entraîner le VFB. »

3) Pourquoi n'avez-vous pas tenté l'aventure ?

Gilbert GRESS : *« J'étais bien à Neufchâtel et la seule fois où cela aurait vraiment pu se faire, les dirigeants du VFB ont tergiversé, alors j'ai pris une autre option. »*

4) À l'OM, Marcel LECLERC est votre président. C'est un homme de média et dans son magazine de programmes télévisés, il prend régulièrement position contre les attitudes de blocage de la FFF vis-à-vis de la télévision. Y avait-il un discours sur ce type de problèmes qui était adressé aux joueurs ? Avez-vous eu des échanges personnels avec lui à ce sujet ?

Gilbert GRESS : *« On ne parlait pas de manière programmée, mais le magazine " But " qu'il avait créé, était tellement présent. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que " France Football " distribuait des étoiles pour les bonnes performances, alors que " But " classaient les joueurs en leur accordant des sommes d'argent censées traduire leur valeur sur le marché en fonction de leurs performances sur le terrain. Là, il y avait peut-être l'indice d'une évolution qui peut se révéler intéressantes pour vos travaux. Ce classement se trouvait en dernière page du magazine et il y avait à peu près les 100 joueurs les plus en vue du championnat. Marcel Leclerc était un communicant né, il sentait les envies de la masse, du grand public. Un jour, avec l'OM, on dispute un derby du sud qui était chaud, c'est le moins que l'on puisse dire, le grillage est enfoncé. Le Nîmes Olympique menait d'abord 1 à 0, puis finalement on gagne par 3 à 1. Avant le match, une bronca dans la tribune quand Marcel Leclerc arrive sur la pelouse, très décontracté, chemise ouverte. Face à la bordée d'injures qui pleut de la tribune, il a ce mot qui caractérise le personnage : " Oh, mais je n'ai que des amis par ici ". Mais, vous savez comment il est venu à l'OM ? Il y a un match Marseille-Forbach au milieu des années 1960 qui se dispute devant 450 spectateurs. Plus d'argent dans les caisses. Il y a encore Mario Zatelli qui est là et deux trois membres du comité. Les présidents se succèdent et jettent l'éponge tous les huit jours, comme à Strasbourg en ce moment. Zatelli reçoit un coup de fil de Leclerc qui lui dit qu'il veut être président. Mario Zatelli lui dit que cela tombe bien, car il n'y en a plus et que le dernier a tenu une semaine. Zatelli l'invite à assister à la réunion du comité qui avait lieu le lendemain ou le*

surlendemain. En rentrant dans la pièce où se tenait la réunion, Leclerc voit quatre hommes assis autour d'une table sur laquelle il y avait une bougie allumée. Marcel Leclerc veut allumer la lumière, mais l'interrupteur ne fonctionne pas. On avait coupé l'électricité à l'OM qui n'avait plus payé l'EDF depuis un bail. Et c'est là qu'on voit l'homme du métier. Il prend la présidence et la première chose qu'il fait, il s'adresse au maire, à Gaston Defferre, dans une lettre ouverte : " Monsieur le Maire, vous ne pouvez pas accepter qu'une ville comme Marseille, etc.. " Pas de réponse. Il insiste, deuxième lettre ouverte, un peu plus virulente et là, Defferre le reçoit, ils discutent et c'est là que l'OM repart. Première décision, il opte pour un départ du Stade Vélodrome, car cela aurait été ridicule de jouer devant 400 ou 500 spectateurs à Marseille. L'OM part jouer à L'Huveaune, en banlieue marseillaise. Pour arriver au stade, les équipes visiteuses devaient effectuer un trajet de 100 mètres à peu près sur un chemin, au milieu des supporters marseillais. Déjà, ça mettait la pression. Il cherche des joueurs en fin de contrat qui veulent se relancer, qui sont revanchards, deux ans et demis après, on fait le doublé. C'est pour cela que j'ai toujours dit qu'un club devient grand avec un homme et souvent il meurt avec lui. Comment la chute de Marcel Leclerc va-t-elle arriver ? Officiellement, c'est pour des questions de malversation financières. Il y avait des irrégularités commises dans beaucoup de clubs. Mais c'est à Marseille qu'on a eu droit à une descente de polyvalents. En fait, tout commence avant le coup d'envoi de la finale de la Coupe de France que nous disputons contre Bastia en 1972. Dans la tribune, il y a le Ministre des sports, Joseph Comiti, né en Corse, mais Député UDR des Bouches du Rhône de 1968 à 1981. Il était vraiment bien de droite et quand il a vu Leclerc appeler Gaston Defferre pour venir sur la pelouse et s'offrir un tour d'honneur bras dessus, bras dessous, il en a fait une maladie. D'ailleurs, c'était plutôt un demi-tour car dans le virage bastiais, ils sont copieusement sifflés, mais ils s'en moquaient, parce que les Corses ne votent pas à Marseille. Évidemment, le virage marseillais leur fait un triomphe devant les caméras de l'ORTF, alors je ne sais pas si ces images-là sont passées en direct, mais la presse régionale à Marseille a produit des photos. Donc, Comiti est très en colère. On avait droit à deux étrangers dans les clubs français. On avait Skoblar et Magnusson qui étaient les vedettes de l'équipe. Puis, arrivent Verdongh, un Néerlandais et Nagy un Hongrois du Standard de Liège. On a trouvé cela bizarre. Descente des polyvalents et les questions tombent : " Monsieur Leclerc, vous prétendez avoir payé Verdongh un million, je cite une somme non vérifiée pour l'exemple, mais on a fait des recherches en Hollande, le club d'origine nous a dit qu'il n'a touché que 100 000 francs. Les mêmes reproches pour le transfert de Nagy du Standard de Liège sont adressés à Leclerc. Lucien Leduc est viré cette année-là alors qu'on a sept points d'avance en championnat à six journées de la fin et qu'on est qualifié pour les demi-finales de la Coupe de France. J'ai beaucoup apprécié travailler sous les ordres de Lucien Leduc, c'était un bon entraîneur et un homme droit. Après son limogeage, il est venu me voir chez moi à la maison parce qu'on était très lié. Sept mois plus tard, sur la même chaise se trouve Marcel Leclerc en larmes parce qu'il devait partir de l'OM. Je regardais la finale du tournoi olympique de football de Munich. J'ai dû couper, parce que Marcel Leclerc était là, vraiment en larmes. Il y avait beaucoup de jaloux au sein du comité, d'abord

parce que Marcel Leclerc faisait tout et tout seul, il ne déléguait quasiment rien. Quand il a commencé à avoir des problèmes, cela n'a pas duré pour que ceux qui avaient volé au secours du succès dont Leclerc était le responsable unique, le poussent vers la sortie. Alors, malgré toute la sympathie que j'éprouvais pour lui et que je lui ai manifestée en ce moment très difficile, parce qu'on s'entendait bien, je me suis quand même senti obligé de lui dire : " M. Leclerc, sur cette chaise où vous êtes assis, il y a sept mois se trouvait Lucien Leduc qui ne méritait de se faire limoger. " En plus, Marcel Leclerc voulait se faire élire. Il s'est présenté aux municipales et il a obtenu moins de 3% des voix alors qu'il comptait en obtenir 20%. Mais, c'était un homme qui avait un grain de folie. Un jour au club, une sorte de foyer amélioré pour les joueurs de l'OM, on dîne avec l'équipe. À minuit, il vient me voir et me dit : " Eh l'Alsacien, ici j'ai un numéro de téléphone à Francfort. Grabowski, il faut que vous l'appeliez tout de suite pour lui dire qu'on s'intéresse à lui. Je lui fais remarquer que minuit, c'est vraiment très tard pour appeler quelqu'un en Allemagne. Il insiste. On compose le numéro, à l'autre bout du fil, une dame âgée qui était endormie décroche. C'est la mère de Grabowski, elle me dit qu'il est parti avec l'équipe nationale. Marcel Leclerc, c'était cela aussi. Un autre président attend le lendemain matin pour téléphoner aux heures de bureau. »

V. Utilisation de la vidéo

- 1) Avez-vous eu un entraîneur qui a utilisé la télévision ou la vidéo pour préparer tactiquement son équipe à rencontrer un futur adversaire ou pour corriger des erreurs commises au cours d'un match passé ?**

Gilbert GRESS : « *Non. Par exemple, lorsqu'avec le Racing, on a rencontré le FC Barcelone en Coupe des Villes de Foire en 1964-1965, en Coupe UEFA en quelque sorte, l'entraîneur Paul Frantz avait sollicité Lucien Muller qui avait achevé sa carrière de joueur, mais qui résidait encore à Barcelone, pour qu'il nous donne des " tuyaux " sur l'équipe catalane. Là le " patriotisme alsacien " et l'attachement à la région d'origine ont été plus forts que les liens l'unissant à la nouvelle " patrie ", à l'ancien employeur. Lucien Muller nous a envoyé un rapport très détaillé sur le jeu de Barcelone, les forces de l'équipe, ses failles, les caractéristiques particulières de chaque joueur. Mais le recours à la vidéo, regarder un match à la télévision de manière ciblée pour décortiquer collectivement sous l'autorité de l'entraîneur, non, ça ne m'est jamais arrivé en tant que joueur, ce n'était pas rentré dans les mœurs. »*

- 2) Cela confirme les propos de Raymond Kopa et Uwe Seeler et induit que même après 1970, la télévision mettra encore du temps à devenir un vrai outil de travail pour les staffs techniques qui ont en charge la préparation tactique des équipes.**

Gilbert GRESS : « *Oui, mais il faut se montrer prudent, car en la matière, les choses évoluent parfois de manière rapide, suite à une innovation technologique des fabricants de télévision, l'amélioration des matériels d'enregistrement, leur allègement, etc. Personnellement, je me rappelle avoir utilisé la*

vidéo en 1977 lorsque j'étais moi-même entraîneur. Mais ce n'était pas évident d'obtenir des images. Donc, ce n'est que trois ou quatre ans après l'arrêt de ma carrière de joueur. Je me rappelle qu'en 1981, je suis allé superviser une équipe roumaine qu'on devait affronter en Coupe d'Europe avec le Xamax, j'ai emmené un cameraman, alors faire des images dans la Roumanie de Ceaucescu ... Mais il faut dire aussi que j'étais un entraîneur relativement jeune, alors que les coaches que j'ai eus, étaient imprégnés d'une méthode de travail, de l'exemple de leurs " maîtres " qui dataient des années 1950 voire d'Avant-guerre. Herberger est resté entraîneur de la Mannschaft des années 1930 jusqu'en 1964, il me semble... »

- 3) C'est juste, mais il faut dire que s'il avait des idées vraiment rétrogrades concernant l'inclusion de joueurs allemands expatriés, possibilité qu'il n'envisagea qu'à partir de la coupe du monde 1962, parce qu'il considérait ces joueurs presque comme des déserteurs, il a toujours été aux aguets de tout ce qui pouvait améliorer la préparation des sélections dont il avait la charge.**

Gilbert GRESS : *« Après, même si on a tendance à vouloir tout contrôler quand on est entraîneur, car finalement, on est pratiquement le seul à être viré quand cela ne marche pas, il faut multiplier les béquilles sur lesquelles on appuie sa préparation. Je m'explique : la vidéo n'est qu'une aide imparfaite qui permet de conserver par l'enregistrement des bribes de matches. Mais, le professionnel qui utilise un enregistrement vidéo de la télévision publique, il est comme le commentateur, le nez sur le ballon, forcément, car le commentateur sait que le réalisateur va suivre la course du ballon et que dans son montage, il n'inclura que de manière très rare des plans qui pourraient révéler l'organisation générale d'une équipe dans l'aire de jeu. Oui, mais le jeu sans ballon, c'est la moitié de votre victoire ou de votre défaite. D'ailleurs, dans le job de consultant, c'est là-dessus que doit porter l'effort de l'expert. Reparler d'une roulette de Zidane ou d'un coup franc de Platini que tout le monde aura vus dix fois, c'est nul. Donc, il faut différencier le travail réalisé par des équipes de la télévision publique et ce que, par exemple, je demandais au cameraman qui m'accompagnait ou que j'envoyais avec un superviseur pour observer un futur adversaire. Les images qu'il rapportait auraient ennuyé le téléspectateur lambda, car il filmait des courses sans ballon, des replis de défense, des positionnements sur des coups de pieds arrêtés. Bref, des phases de jeu qui n'intéressent que le professionnel impliqué. Même dès l'engagement, on peut repérer l'organisation d'une équipe en regardant la disposition sur le terrain de onze joueurs immobiles. Filmer l'échauffement, cela n'a l'air de rien, mais déjà cela vous livrent une foule de renseignements, ne serait-ce que sur la technique individuelle des joueurs, car chaque joueur a une gamme de gestes techniques qu'il affectionne, qui le rassurent et qu'il est susceptible de privilégier dans le déroulement de la rencontre. Un tireur de coup franc attitré va par exemple s'entraîner à chercher des lucarnes à partir d'un certain périmètre autour de la surface. Quand une équipe dispose d'un joueur dont les dribbles peuvent à tout moment déstabiliser une défense, il faut vraiment décortiquer sa technique, parce que*

même les meilleurs n'improvisent pas autant que cela, ils reproduisent à vitesse grand V des gestes mille fois répétés. Lionel Messi en est un très bon exemple, il est génial dans ce qu'il fait, mais il faut être aveugle pour ne pas voir qu'il se sert de son pied gauche pour lancer ses courses quand il part en dribbles. Alors ce qui est étonnant, c'est que beaucoup d'équipes laissent ce côté gauche ouvert, c'est presque une invitation. Si j'entraînais une équipe devant rencontrer le FC Barcelone, je mettrais un schéma de jeu en place pour empêcher Messi de partir à gauche. Après, il y a toujours la vérité du terrain, la fatigue, et puis les autres joueurs de Barcelone qui n'ont pas les pieds carrés. Mais, il y a trop d'adversaires de Barcelone où l'on se rend compte que l'ABC de la préparation tactique pour se donner une petite chance de ne pas perdre n'a pas été assuré. Quand je regarde jouer Barcelone, je peux pratiquement prédire de manière infaillible les courses de Messi et ce que je vois en face a très souvent le don de m'étonner. Ce genre de souci influençait les consignes que je donnais au cameraman qui venait avec moi pour superviser les futurs adversaires. »

VI. « Fernsehfußballhelden », les héros du football télévisé

- 1) Fritz Walter, qui est assurément un héros national en RFA durant la période historique retenue pour ma thèse, ne peut pas être considéré comme un héros du football télévisé parce qu'il s'arrête en 1959 et que de ce fait, on ne l'a pas assez vu. Le premier héros du football télévisé en RFA, je pense que c'est Uwe Seeler et qu'en France, il faut pratiquement attendre Platini, parce que durant les années 1960 et la première moitié des années 1970, l'équipe de France ne brille pas assez pour que l'un de ses joueurs atteigne ce statut aux yeux du grand public. Quels sont vos héros de football télévisé ?**

Gilbert GRESS : *« Pour la France, ce que vous dites est vrai pour un joueur en tant qu'individu, mais on ne va pas oublier la passion déclenchée par le parcours de Saint Étienne. Comme peu de temps après, le Racing que j'entraînais constituait un rival sérieux pour les Verts, je m'en suis rendu compte. En 1978-1979, où avec un groupe de 15 professionnels, on va faire la course en tête presque toute la saison et rester invaincus pratiquement jusqu'à la trêve, c'est-à-dire pendant 27 journées sur les deux saisons 1977-1978 et 1978-1979. Mais à Noël aucun journaliste de la presse spécialisée française ou plutôt parisienne ne parie un centime sur le Racing. C'est le groupe qui est allé à Glasgow en 1976 qui recueille encore le plus grand nombre de suffrages. Je suis d'accord avec ce que vous dites d'Uwe Seeler, contre qui j'ai joué à plusieurs reprises en Bundesliga. Dans les années 1960, il avait atteint un degré de popularité rare. Les supporters du HSV et de l'équipe d'Allemagne criaient " Uwe, Uwe ! " à longueur de matches, même quand Uwe Seeler était gravement blessé, notamment pour une rupture du tendon d'Achille, et qu'il ne jouait pendant trois, quatre mois. Bien qu'il vienne, lui aussi d'un milieu modeste, Beckenbauer ne suscitera jamais ce type d'identification. Déjà, avant même de jouer, il est beau garçon, c'est l'élève de la classe dont on sait qu'il sera entouré d'une nuée de filles à la récréation. Uwe Seeler avec son apparence trapue, ses muscles ronds a plutôt l'air d'être le copain bagarreur. Après, sur un terrain, avec un ballon dans les pieds, Franz Beckenbauer, c'est un*

seigneur. Quand on aime, on dit qu'il est superbe, altier. Quand on aime moins, on dit qu'il est arrogant. Uwe Seeler, même quand il était le capitaine Courage du HSV, lui, est toujours allé au charbon comme un ouvrier. Franz Beckenbauer, de son côté, manageait le jeu du Bayern comme un patron. Il ne faut pas se méprendre sur mes propos. Le professionnel que je suis, sait très bien qu'il faut autant de génie du jeu pour faire une passe de 40 mètres qu'une tête plongeante improbable. Uwe Seeler mettait la tête, là ou d'autres n'osaient pas aller avec le pied. Ce n'était pas seulement le courage physique, mais également une vitesse de mise en mouvement hors du commun. Franz Beckenbauer se forge son palmarès après la période chronologique que vous avez retenue pour votre thèse, mais déjà avant 1970, il a gagné une Coupe des Coupes avec le Bayern. Seeler a des statistiques de buteur impressionnantes si l'on tient compte des périodes où il est blessé. Il réussit des exploits mémorables en Coupe d'Europe avec Hambourg, en Coupe du monde avec la sélection. Mais, et pour la légende d'un joueur, cela compte, il n'a pas la chance de vivre ce moment inoubliable où, en tant que capitaine, vous soulevez le trophée. La photo de Beckenbauer en 1974, quand il brandit la Coupe du monde et qu'on voit Walter Scheel et Helmut Schmidt derrière lui, elle est dans tous les livres d'histoire allemands pour symboliser le début des années 1970. »

- 2) Oui, mais savez-vous que la photo prise à Wembley en 1966 sur laquelle on voit Uwe Seeler quitter la pelouse, complètement abattu par la défaite et accompagné par un bobby, a été élue « photo sportive du siècle » en Allemagne ?**

Gilbert GRESS : *« Je connais la photographie et ce que vous dites ne m'étonne pas. Car dans le fond, les gens ne vont pas prioritairement au stade pour voir des artistes. Pour cela, il y a le cirque. Ils y vont, avant tout, pour célébrer une identité collective et Uwe, c'est le meilleur soldat que vous puissiez avoir. Courageux, loyal, attaché au maillot et en plus c'est un buteur décisif hors pair, le meilleur avant l'arrivée de Gerd Müller dans ce registre. Donc ce n'est pas étonnant que les gens aiment cette photo, malgré la tristesse de la défaite. Une défaite injuste aux yeux des Allemands avec un but décisif anglais plus que litigieux. »*

- 3) Comment avez-vous vu l'éclosion et le parcours de Pelé qui a pratiquement le même âge que vous ?**

Gilbert GRESS : *« Pelé, un jour, j'ai joué contre lui et je devais le marquer. Mais je n'ai pas pris de plaisir ce jour-là parce qu'il n'y avait pas d'enjeu. Le niveau d'engagement et de préparation de Santos était de circonstance, c'est-à-dire faible. C'était un match de charité pour la lutte contre le cancer disputé dans un Parc de Princes comble par une sélection OM/ASSE contre Santos en 1971-1972. Pelé a déjà pris sa retraite internationale, mais il joue encore avec son club qui continue d'exploiter le filon et le fait beaucoup jouer lors de tournées. Donc, Santos vient par avion la veille ou l'avant-veille du match. Ils sont en méforme, Pelé était inexistant ce jour-là. Le coup d'envoi est*

donné par Brigitte Bardot habillée tout en bleu, blanc, rouge pour l'occasion. Donc deux méga-stars mondiales sur la pelouse. Après le match, malheureusement, j'apprendrai qu'une fois les frais et autres dépenses déduits, il ne restait vraiment pas un centime pour la recherche. Pelé, en fait, ne devient une vraie star télévisuelle mondiale qu'avec la Coupe du monde 1970. Avant les gens n'ont pas la télévision ou alors, il est blessé comme en 1962 et 1966. Les matches avec Santos en Coupe intercontinentale, les matches avec le club ou la "Selecao" en tournée n'intéressent que les amateurs de football. Lors de la Coupe du monde de 1970, il devient le "Roi Pelé" pour n'importe quel gamin, pour la ménagère de 50 ans. Ce qui m'a toujours estomaqué dans le parcours de Pelé, c'est sa précocité. Car pour être dans cette équipe du Brésil-là avec Didi, Vava, Garincha, Zagallo, à 17 ans, vous devez avoir été repéré et testé dans des matches contre des champions adultes à 15 ans et demi. C'est presque impensable. »

- 4) Uwe Seeler m'a dit qu'en 1954, Herberger voulait l'emmener en Suisse pour apprendre parce qu'il avait explosé lors d'un tournoi junior international. Il avait 17 ans aussi. Ils ont raté la date limite pour donner la liste des joueurs à la FIFA de 6 jours.**

Gilbert GRESS : *« Oui, mais Herberger avait Rahn, Ottmar Walter et Schäfer devant. Uwe n'aurait joué qu'en cas de blessure ou alors il aurait vraiment dû faire un malheur à l'entraînement. En suivant la Coupe du monde de 1958, il n'y a pas de surprise, même si Pelé ne joue peut-être pas tous les premiers matches, me semble-t-il. Il arrive comme une option que Feola, l'entraîneur du Brésil, avait toujours envisagée et non comme une solution de repli. »*

- 5) L'avez-vous vu jouer sur la pelouse ou sur l'écran quand il était au meilleur de sa forme au début des années 1960 ?**

Gilbert GRESS : *« Malheureusement, pas vraiment. Je l'ai surtout vu en Coupe du monde. En fait, concernant la télévision, il marque quand même largement plus de 1000 buts et on est loin d'en avoir vu 100 à la télévision. Je l'ai donc vu lors des rares matches du Brésil télédiffusés, mais il fait un malheur contre la France en demi-finale et contre la Suède en finale en 1958. Je le vois se faire massacrer par les Bulgares et les Portugais en Angleterre. Et puis surtout, comme tout le monde, je suis l'apothéose de sa carrière internationale en 1970 au Mexique. »*

- 6) Jacques Ferran regrettait dans l'entretien qu'il m'a accordé que les images de Pelé qui resteront, pour des questions de couverture télévisuelle, ce sont surtout celles du trentenaire, un peu empâté, qui a trop joué pour son club, qui a été trop victime du jeu dur et, comme pratiquement seuls les historiens du sport relisent les vieilles éditions des journaux sportifs, qu'on ne se souvient pas vraiment de ses meilleurs années qui se situent au débit de la décennie 1960.**

Gilbert GRESS : « Oui, mais attention, empâté, je veux bien, mais en 1970, même s'il est un peu plus lent, Pelé est encore un athlète d'exception. Il suffit de revoir l'élévation qu'il prend au moment de marquer le but de la tête contre l'Italie ou sa vitesse de course sur la feinte qu'il fait contre le gardien de l'Uruguay. Les journalistes s'extasiaient toujours devant ce qu'ils appellent la " passe aveugle " sur le quatrième but du Brésil. Une passe comme ça, mais ce n'est rien du tout quand on s'appelle Pelé. Le but, il faut encore le marquer et vous entendez rarement les journalistes valoriser la vitesse de course de Carlos Alberto, la précision de son tir, c'est quand même lui qui marque. Là aussi, vous avez un exemple des effets réducteurs de la mise en images télévisuelles. Les téléspectateurs sont focalisés sur le petit mouvement de la tête de Pelé et pas sur l'appel de Carlos Alberto. Comme dit, il m'impressionne bien davantage sur le premier but qu'il marque contre l'Italie. »

- 7) Toujours pour une question de coïncidence avec la fin de votre adolescence, vos débuts au haut niveau, la création des épreuves européennes et la croissance du parc national de récepteurs de télévision, je souhaiterais que vous évoquiez la figure de Di Stefano qui était omniprésent dans la presse sportive de l'époque et considéré comme le meilleur joueur du monde.**

Gilbert GRESS : « Di Stefano, je le vois surtout jouer lors des finales de Coupe d'Europe et peut-être l'un ou l'autre match de gala diffusé à la télévision pour meubler la soirée. Je n'ai vu que cinq minutes de la première finale du Stade de Reims contre le Real de Madrid. J'ai intégralement suivi la " revanche " à Stuttgart en 1959. Mais je peux surtout vous parler de celle de 1960. Francfort cherche un match amical dix jours avant la finale et demande au Racing s'il veut servir de sparring-partner. Joseph Eckert accepte. C'est la fin de saison, il y a des joueurs démobilisés, qui partaient et s'en fichaient de ce match amical contre le finaliste de la Coupe d'Europe. J'étais écœuré par le manque de professionnalisme de ces joueurs avec qui je dois jouer au milieu de terrain. Je suis junior et on m'emmène pour me donner du temps de jeu. On perd 4 à 0, mais tout de suite après le coup de sifflet final, je dis à mes coéquipiers que Francfort va en prendre au moins 5 ou 6 devant le Real. Car en étant vraiment mauvais, on avait quand même failli marquer deux ou trois buts. C'était un match amical, mais tout de même, à quelques jours d'une finale de Coupe d'Europe, ils avaient aligné leur équipe type, c'était une répétition générale et on pouvait percevoir les failles de leur système défensif. La victoire par 7 à 3 du Real rentre dans les annales, Puskas score quatre fois, c'est une publicité pour le football télévisé et de la " Propaganda " pour le football tout court. C'est une partie télévisée dont j'ai un souvenir très clair et que je regarde avec mes coéquipiers de l'équipe amateur du Racing au Restaurant " Au Raisin ", Route du Polygone à Strasbourg. Mais sur le plan de performance strictement sportive, ce n'est pas un grand exploit du Real de marquer sept fois contre cette équipe-là. Di Stefano est encore au sommet de son art. Après contre Benfica en 1962, lui et Puskas perdent quand même beaucoup de duels, ils courent moins, cela ressemblait au combat de trop. »

8) Aviez-vous un héros de football télévisé français, je pense à Raymond Kopa, Just Fontaine ?

Gilbert GRESS : « À dire vrai, mon idole, c'était un joueur que j'ai certes vu à la télévision lors du match Autriche-Allemagne en 1954, mais surtout je l'ai vu évoluer en " vrai " au Stade de la Meinau. Il s'agit d'Ernst Stojaspal. Il avait donc joué Coupe du monde 1954 pour l'Autriche et après, il est venu jouer au Racing. J'ai treize ou quatorze ans, donc c'est un schéma typique d'identification adolescente. Pour moi, c'est une révélation. Je vois de près, en match et à l'entraînement, un véritable joueur de classe mondiale. Pied gauche incroyable, l'élégance du jeu, une efficacité dans le geste extraordinaire. Il fait une saison de rêve. Une seule. C'était un génie, mais il avait un péché mignon, c'était les aventures féminines et cela affectait la régularité de ses performances. Mais Kaelbel l'a encore fait venir à Monaco cinq ou six ans après, il avait alors plus de 35 ans et encore de beaux restes. C'était assurément un joueur génial, Ernst Stojaspal. Sur un plan télévisuel, à l'âge où on a des idoles, finalement les Kopa, Fontaine et autres, je ne les voyais pas tant que ça. En outre, la finale de 1956 de Raymond Kopa n'est pas terrible. En 1958, malheureusement, l'équipe de France, on ne la voit pas beaucoup, juste le match contre le Brésil et celui contre l'Allemagne. Au bout du compte, si l'on considère l'ensemble de la couverture médiatique, presse, radio et télévision, c'est quand même le Real et Di Stefano qui restent comme l'équipe et la personnalité marquantes de l'époque. Concernant la virtuosité avec le ballon, le sens du dribble, Gento, lui aussi, a frappé les esprits.»

9) Après, les équipes comme le Benfica ou l'Inter de Milan vous impressionnent-elles autant que le Real Madrid ?

Gilbert GRESS : « Oui, mais l'Inter m'impressionne bien plus que Lisbonne. En fait, Helenio Herrera était ma première idole parmi les entraîneurs. »

10) Mais, on voit en lui le chantre du « Catenaccio » ...

Gilbert GRESS : « C'est ce qu'en a dit la presse française, mais Herrera, c'est bien plus que le " béton ", c'est le premier qui dit " La seule star, c'est l'équipe ! ". Encore aujourd'hui, les journalistes français ont du mal avec une telle approche. Si vous lisez la presse, au FC Barcelone, il y a une star, c'est Messi et les autres c'est des c..., seulement les autres sans Messi, ils sont champions du monde, mais Messi, il ne l'est pas avec l'Argentine et il s'en faut de beaucoup. À l'Inter, il y avait Corso, Sandro Mazzola, Luis Suarez, Giacinto Fchetti, Jaïr, excusez du peu. J'ai vu jouer l'AS Monaco contre l'Inter en 1962-1963 à la télévision, c'était la grande équipe de Monaco entraînée par Lucien Leduc. Monaco n'avait pas l'ombre d'une chance. Ils perdent 1 à 0 à Milan, ce qui entretenait le suspense, mais au match retour l'Inter démontre toute sa classe et l'emporte par 3 à 1, sans

discussion. Mais la presse française critiquait quand même Herrera, allez comprendre ! Fachetti marquait des buts, quel défenseur français marquait autant de buts dans le jeu que lui ? Mazzola, Suarez, Jaïr, Corso, c'étaient des joueurs offensifs, mais qui appliquaient le schéma tactique de l'entraîneur et abattaient un travail défensif considérable, ce qui leur a permis de gagner notamment deux Coupes d'Europe. En les voyant jouer, je me disais, si un jour, je suis entraîneur, je voudrais que mon équipe joue comme cela. Bon, après, il y a l'Ajax qui apporte encore un supplément de culture tactique et d'efficacité dans l'occupation des espaces, mais c'est déjà postérieur à votre période d'études. »

Monsieur Gress, mille fois merci pour cet entretien.

Entretien avec M. Jacques FERRAN,

11/02/2012

Entretien avec M. Jacques FERRAN

Ancien journaliste (L'Équipe), ancien directeur (France Football)

(11/02/2012)

I. Souvenirs d'enfance et scolarité

- 1) **Quels événements et expérience vous semblent-ils aujourd'hui décisifs pour votre choix de carrière ? Aviez-vous un goût prononcé pour la lecture de la presse sportive et le spectacle du football ou sa pratique ?**

Jacques FERRAN : « *Enfant, j'ai tôt aimé le football, mais, comme j'étais très maigre, ma pratique s'est limitée au jeu en famille avec mon frère Robert ou mon oncle André MAURY, le mari de la jeune sœur de ma mère, qui était un remarquable historien et qui adorait le sport. Il était de Narbonne, donc plus passionné par le rugby, mais il connaissait également très bien le football et je me souviens qu'il était abonné à l'ancêtre de " France Football », qui s'appelait " Football " et où collaboraient des hommes comme ROSSINI, GAMBARDELLA, HANOT, PEFFERKORN. Donc, j'ai joué au football parce que j'aimais ce jeu, mais je n'ai jamais rêvé de devenir un grand joueur. Il me passait les numéros qu'il avait lus et parce qu'il savait qu'il me ferait plaisir. Il y a donc clairement une sorte d'initiation du cadet par son aîné. Enfant, j'habitais Montpellier à l'époque où l'équipe de cette ville rivalisait avec la cité voisine de 25 km, Sète, pour les plus hautes récompenses. En 1929, la finale de Coupe de France oppose Sète à Montpellier. Je me rappelle très bien, j'ai neuf ans, j'écoute le match sur le poste à galène chez ma grand-mère, qui habitait un petit appartement Place de la Comédie à Montpellier, j'ai un casque et dans les écouteurs il ya la voix de Georges BRIQUET qui raconte le match. C'est mon premier souvenir de radio, un grand souvenir, Montpellier gagne par deux buts à zéro. »*

- 2) **Je trouve cela tout à fait remarquable que vous employiez le verbe « raconter » pour une retransmission radiophonique et c'est pertinent dans le cas de Georges BRIQUET qui était et la voix du Tour et celle du football. Et ensuite pendant l'adolescence, votre goût pour le football se confirme-t-il ?**

Jacques FERRAN : « *Tout à fait. Très vite, quelques années après, j'allais à Sète voir des matches en compagnie de quelqu'un qui deviendra célèbre dans le football et qui était un ami de mes parents, il s'agit d'Emmanuel GAMBARDELLA, le futur président de la FFF. Tout en habitant à Montpellier, où il était cadre dans l'administration de la radio, M. GAMBARDELLA était un dirigeant du FC Sète. J'étais quand même imbibé de football, si l'on veut, le football me passionnait, j'étais un supporter de Montpellier et de Sète. Emmanuel GAMBARDELLA n'était pas qu'un administrateur de radio, c'était aussi un homme de presse, à la Libération il était directeur de " Midi Libre », et il écrivait un article sur le football tous les jours dans ce journal. Ensuite, il deviendra président de la Ligue et de la Fédération. C'est un homme qui est un peu à l'origine de ma carrière de journaliste, puisque tout en étant très intéressé par le football comme une majorité des garçons à cet âge-là, je me destinais à des études qui n'avaient rien à voir ni avec le sport ni avec le journalisme, puisque j'allais préparer*

l'agrégation de lettres pour enseigner les matières littéraires (français, latin, grec) au lycée ou à la faculté. Sans forfanterie, j'étais un brillant élève au lycée et par conséquent quand j'ai eu l'âge de le faire en 1938-1939, j'ai préparé le concours de Normale Sup et l'Agrégation de lettres, tout naturellement. J'ai eu ma licence d'abord, et puis le Certificat d'Études Supérieures entre la Licence et l'Agrégation. J'ai passé une fois l'Agrégation de lettres et une fois Normale Sup sans succès au tout début de la guerre. A ce moment-là sont survenus des événements plus dramatiques, je n'avais jamais fait de service militaire en raison du problème de maigreur qui m'affectait depuis l'enfance, mais cela ne m'a pas empêché de recevoir ma convocation pour le Service du Travail Obligatoire quand les Allemands ont envahi la Zone Libre. Or il n'en était pas question, j'avais deux beaux-frères dans la Résistance, nous avons quitté Montpellier et nous sommes allés nous réfugier dans une ferme près de Rodez. On connaissait la région, nous avons habité Rodez à la fin des années 1930. Nous avons vécu presque un an dans cette ferme et nous ne sommes revenus à Montpellier qu'après la Libération. Et là, je ne me suis pas vu après toutes ces années d'interruption me remettre à la préparation des concours et je ne voulais pas être "petit professeur" sans être titulaire de l'Agrégation. Et puis, j'avais fait un stage pratique dans un lycée et au fond, je me demandais si j'aurais l'autorité et l'envie nécessaires pour faire une carrière d'enseignant. J'avais senti que ce n'était pas vraiment ma tasse de thé. A ce moment-là, il m'a semblé que le journalisme était pour moi une porte de sortie intéressante. »

II. Entrée dans la vie professionnelle et découverte du métier de journaliste sportif

3. Et à ce moment-là, Emmanuel GAMBARDELLA vous a-t-il mis le pied à l'étrier ?

Jacques FERRAN : *« Pas du tout, GAMBARDELLA, je le fréquentais comme cela, vaguement. Je l'avais vu pendant la guerre puisqu'il s'occupait de la radio à Montpellier, mais sans plus et par conséquent, comme j'étais déjà marié et que j'avais déjà deux enfants à la fin de la guerre, que j'avais charge de famille, j'ai sûrement eu tort en raison du poids de ces responsabilités de ne pas monter à Paris dès la fin du conflit mondial. En effet, à la Libération, il y a eu une explosion de titres dans tous les domaines et là j'aurais très probablement trouvé un emploi de journaliste même si je n'avais aucune expérience professionnelle en tant que journaliste, mais à ce moment-là, je savais que c'était le métier que je voulais exercer. J'ai eu peur d'aller à Paris, j'étais peut-être un peu jeune, 24-25 ans, alors je suis resté à Montpellier où j'ai travaillé dans deux journaux dans lesquels j'ai "fait mes classes". D'abord dans un hebdomadaire pour les anciens prisonniers de guerre qui s'appelait "Le Tigre", ce qui a donné lieu plus tard à une anecdote cocasse quand François MITERRAND m'a remis ma Légion d'Honneur à l'Elysée. Dans sa petite allocution, il ne devait pas être renseigné dans les moindres détails sur mon parcours, mais il connaissait cet hebdomadaire et donc il a dit : " Jacques FERRAN et moi-même avons un point commun, c'est que nous sommes d'anciens prisonniers ! "Évidemment, cela a beaucoup amusé les membres de ma famille qui étaient présents et savaient que j'avais été exempté de tout service militaire en raison de la maigreur que j'évoquais au début de notre entretien. J'ai donc travaillé dans cet excellent hebdomadaire qui malheureusement n'a duré qu'un an ou deux. J'y ai touché à tous les aspects du travail de rédaction, j'écrivais notamment un commentaire des événements politiques dans une rubrique intitulée "Faisons le point". Lorsque "Le Tigre" a disparu, je suis rentré dans un quotidien qui avait été lancé un peu pour concurrencer "Midi Libre" et qui s'appelait "L'Eclairer méridional". Là encore, j'ai fait mes classes. J'y ai peut-être perdu trois ou quatre ans et finalement, ce n'est qu'en 1948 que j'ai compris qu'il fallait que j'aille à Paris pour y poursuivre ma carrière de journaliste. J'ai pris un train pour la*

capitale en laissant ma famille à Montpellier et dans ma poche, j'avais un mot de GAMBARDELLA pour Jacques GODDET. J'ai débarqué Gare de Lyon à 8 heures du matin, j'ai traversé la place, je suis rentré dans un café et j'ai fait le numéro de « L'Équipe ». Et presque par miracle, j'ai eu Jacques GODDET au bout du fil. Je ne le connaissais absolument pas, je lui ai dit : « Voila, je vous appelle de la part de M. GAMBARDELLA, est-ce que je pourrais vous rencontrer ? » Il me répond « Venez ! » Alors, j'ai pris un taxi et je suis allé voir Jacques GODDET au siège du quotidien sportif, il m'attendait dans son grand bureau que j'ai tellement fréquenté pendant les trois décennies suivantes, il m'a reçu. Il était quand même un peu estomaqué par mes titres universitaires, les licenciés de lettres étaient plutôt rares dans le métier. Il m'a dit « Ecoutez, je pars demain pour le Tour de France, alors vous prendrez tel bureau et tous les jours, vous corrigerez les papiers que j'enverrai depuis la route du Tour, comme cela, je serai sûr qu'ils paraîtront sans faute d'orthographe ! » En d'autres termes, si j'étais venu à Paris le lendemain, je le ratais puisqu'il était absent pour un mois. J'ai pour ainsi dire travaillé dans le même immeuble, donc de fin juin, début juillet 1948 jusqu'à ma retraite en 1985. »

- 4) Concernant les voix, vous avez évoqué l'incontournable figure de Georges BRIQUET qui a profondément marqué la génération d'amateurs de sport nés dans les 1920 à 1950. MM. KOPA, GANGIONI et même Didier BRAUN qui est bien plus jeune l'ont cité comme « la première voix du football » qui les a marqués. Mais y-a-t-il une « plume » qui vous ait marqué, influencé à vos tout débuts ou quand vous débarquez de Montpellier à « L'Équipe » ?**

Jacques FERRAN : « Pas vraiment, et en tout cas sûrement pas une « plume » du journalisme sportif, car je ne lisais pas « L'Auto », de temps en temps un numéro pendant le Tour de France, mais c'est tout. Néanmoins, le Tour m'intéressait beaucoup, quand j'avais treize, quatorze ans, je me précipitais dans les magasins de presse à Rodez pour voir les résultats qui étaient affichés en une des journaux, les résultats des VIETTO, Antonin MAGNE m'intéressaient au plus haut point, mais je n'ai pas éprouvé de fascination pour la mise en récit de leurs exploits en tant que telle, sur un plan journalistique. »

- 5) Mais alors, on peut résumer la situation quand vous arrivez à « L'Équipe » de la manière suivante, vous êtes un journaliste qui est « fait », vous avez un style, qu'il faut dégrossir, mais c'est plus une question d'affinage que d'apprentissage.**

Jacques FERRAN : « Oui, c'est cela, j'ai quand même déjà 28 ans et il y a déjà tout l'appareil de l'écrivain qui est sous-jacent à ma pratique professionnelle. Car si je me destinais à Normale Sup etc., c'est quand même parce que je ressentais en moi plus une envie d'écrire, il s'agissait d'une aventure intellectuelle, cérébrale, j'avais un goût prononcé pour les grands auteurs, les grands textes, surtout français. Mais j'adorais également le cinéma et le théâtre. Par exemple, pendant la guerre, en 1942, j'avais créé un ciné-club. Toutes les semaines, le mardi soir, je me souviens, nous recevions des films connus, des films anciens, ce que l'on appelle communément les classiques du septième art, des MURNAU etc., nous les passions et après nous menions sur la scène, un débat avec les spectateurs présents dans la salle. Et par ailleurs, j'animais un cours de

théâtre, c'est d'ailleurs comme cela que j'ai connu ma femme qui faisait du théâtre à Montpellier. Et je me souviens nous avons donné un récital à l'Association Générale des Etudiants à Montpellier consacré aux textes de Jean GIRAUDOUX, qui était un auteur très célèbre et qui aimait le sport. En outre, je m'occupais de la section " Lettres " de l'UNEF (Union Nationale des Étudiants de France). A ce titre, en 1943, avec l'UNEF, nous avons été invités à Vichy pour rencontrer PÉTAIN et y représenter les étudiants. Il m'a serré la main et il m'a demandé ce que je faisais. Je lui ai dit que je voulais passer l'Agrégation. " C'est bien " m'a-t-il dit. Après, on a eu un déjeuner assez révoltant avec le ministre de l'Éducation qui était l'un des pires collaborateurs. Donc vous voyez, j'avais une grande variété de centres d'intérêt et le sport, l'information sur le sport étaient plutôt limités à une fonction relaxante, un loisir. »

III. Relations entre les médias sportifs

- 6) Quand vous arrivez à « L'Équipe », ce sont les tout débuts de la Télévision, l'arrivée du Tour 1948, c'est le tout premier reportage sportif en direct de la Télévision Française. Mais à ce moment-là, la radio a déjà gagné le match du direct et de l'émotion contre la presse écrite. Avez-vous alors perçu dans les réunions en salle de rédaction une prise de conscience, l'élaboration d'une stratégie valorisant l'élément visuel, photographique pour compenser le déficit que la presse accusait forcément sur les autres plans évoqués face à la radio ? La taille des photos est allée croissante, notamment en une, c'est très net ou alors le recours au procédé permettant de découper les actions décisives, la transmission électrique des clichés pour être sûr d'avoir une illustration pertinente de l'article du lendemain.**

Jacques FERRAN : *« Il y en a peut-être eu entre photographes, sûrement même, mais moi j'étais rédacteur au football, puisque très vite, on m'a gardé comme stagiaire et affecté à la section " football », où j'ai rencontré Jacques DE RYSWICK, Gabriel HANOT et les autres. Je me suis donc occupé des affaires du football et je dois vous avouer que les questions liées à la photographie me dépassaient complètement, ce n'est pas du tout mon domaine et il est donc malaisé pour moi de vous répondre si la télévision ou la radio ont influencé de manière notable la manière dont était composée la maquette du journal. A vrai dire, j'ai l'impression qu'à l'époque nous ne nous soucions pas tellement des autres médias. Nous ne les considérons pas comme des rivaux, du moins pas de manière consciente, c'était " Chacun son lot ! " en quelque sorte. Et un garçon comme RYSWICK était à la fois journaliste à " L'Équipe », chef de la rubrique " football », collaborateur de " France Football », ainsi que commentateur sur Radio-Luxembourg. Mais cela dit, au début il était bien davantage journaliste de presse écrite qu'homme de radio et puis à la fin de sa carrière, cela va s'inverser, il va arrêter la presse écrite au profit de la radio. »*

- 7) Avant le début de notre entretien proprement dit, vous avez évoqué le personnage de Gabriel HANOT, iriez-vous jusqu'à dire que sans être votre mentor, sans que vous ne versiez dans l'imitation du maître, il a exercé une grande influence sur vous à vos débuts dans la rédaction de « L'Équipe » et de « France Football » ?**

Jacques FERRAN : « *Oui, très vite. Moi, j'arrivais de ma province, je débarquais dans le plus grand quotidien sportif du pays et HANOT avait pour lui son passé d'international, il avait beaucoup d'expérience, il avait énormément voyagé et connaissait le monde entier en matière de football. La rubrique " Football " disposait de deux, trois pièces. Jacques DE RYSWICK avait son propre bureau, mais les autres rédacteurs se partageaient donc les deux pièces restantes et, je ne sais pas si c'était le hasard, mais j'étais en face de Gabriel HANOT. Donc, très vite, c'est à lui que j'ai parlé en premier, ce qui m'a apporté énormément, vous vous rendez compte, cet homme, je ne me répèterai jamais assez, était déjà un journaliste vieillissant si l'on ne tient compte que de l'état civil, cela ne préjuge en rien de la modernité de ses vues sur le football et de l'exercice du métier, tout au contraire. Il était tout à la fois président de la commission technique de la fédération, on savait qu'il était le bras droit du sélectionneur, c'est en quelque sorte lui qui composait l'équipe de France de football et, à mes yeux, c'était sûrement le plus grand journaliste de football qui ait existé, parce que le plus complet, le plus talentueux etc. et puis alors, un homme remarquable qui avait vécu cent vies, qui avait fait la Grande Guerre, qui avait été blessé, qui parlait anglais et allemand. Il avait été international de football quand même et n'avait quitté l'équipe de France que suite à une blessure. Il avait été directeur du " Miroir des Sports " avant la guerre. Il était notre leader incontesté, quand il écrivait un papier sur un joueur ou sur un match, il faisait vraiment autorité. C'était à mes yeux l'un des plus grands journalistes français, sportifs ou non sportifs, de son temps. Evidemment, les autres, ceux qui s'inscrivent eux-mêmes dans les rangs de l'intelligentsia et de ce fait snobent la presse sportive, n'en tiennent pas compte, même si ceux qu'ils admirent étaient incapables de livrer des textes aussi riches, aussi référencés en matière de culture générale et dans des délais aussi courts. Si l'on faisait un panthéon des 50 plus grands journalistes français du 20^{ème} siècle, j'y inscrirais Gabriel HANOT sans l'ombre d'une hésitation. Je l'ai vu moult fois pendant un match prendre le téléphone et dicter son papier sans note à la sténographe avant même que le match ne soit achevé et c'étaient des textes admirables, même en termes de qualités littéraires. Donc, j'avais de la chance, avec mon profil universitaire de tomber sur un type pareil. Par exemple, il avait connu SAINT-EXUPÉRY dans sa jeunesse, ils avaient été aviateurs tous les deux. Au point de vue football, il m'a finalement tout appris, car je connaissais le football par le petit bout de la lorgnette. J'étais plus un supporter qu'autre chose et tout d'un coup, je tombais sur le meilleur technicien, qui non seulement était un formidable collègue, mais qui m'a proposé son amitié. Très vite, je l'ai accompagné à Reims où tous les ans, il formait les entraîneurs français. D'un point de vue tactique, technique et de la gestion d'un groupe, il n'y avait guère meilleure école pour comprendre les stratégies des équipes que j'ai vues par la suite. »*

- 8) Diriez-vous que l'hebdomadaire spécialisé qu'était « France Football » a renforcé la notion de service au lecteur dans sa stratégie éditoriale après l'apparition de la télévision ? L'éditeur du « Kicker » a évoqué une évolution de ce type dans le cas du magazine allemand, ils ont toujours pensé d'abord aux « passionnés », à ceux qui avaient une licence dans un club et ont obéi au mot d'ordre « Donnons-leur ce qu'ils ne peuvent trouver ni à la télévision ni à la radio ! ».**

Jacques FERRAN : « *À l'époque, dans les années qui vous intéressent en priorité dans le cadre chronologique de votre thèse, les rédactions de " L'Équipe " et de " France Football " se partagent les mêmes personnels. On était une demi-douzaine de rédacteurs à produire des papiers pour les deux titres. Aujourd'hui les rédactions sont séparées et ils sont largement une cinquantaine de part et d'autre. Nous, quand on allait voir un match, on faisait l'article du*

lendemain pour "L'Équipe" et dans la foulée, il fallait rédiger celui pour le numéro de "France Football" à paraître. Il se trouve que "France Football", quand j'y suis arrivé en 1948-1949 ne marchait pas très bien. À l'époque, on a racheté sa part à la fédération. J'ai très vite pris du galon, comme l'on dit, à "L'Équipe" et après deux ans, on m'a confié la rédaction en chef de "France Football". Par conséquent, ce que vous évoquez m'intéresse, puisque de 1950-1951 jusqu'à mon départ en 1985, j'ai occupé les fonctions d'abord de rédacteur en chef, puis de directeur de "France Football". Donc, bien davantage que "L'Équipe" qui était la chose à Jacques GODDET "France Football" a été mon enfant. Alors pour répondre à votre question, nous avions le souci de livrer au lecteur tous les outils dont il pouvait avoir besoin pour vérifier ses connaissances et ses premières impressions. Mais vous feriez probablement fausse route, si vous pensiez que la radio ou la télévision ont joué les aiguillons, les "mouches du coche" dans cette affaire-là. En tout état de cause, je ne me souviens pas d'une réunion au cours de laquelle la stratégie de la rédaction ait été définie en se référant explicitement aux autres médias. Si on l'a fait, ce serait assurément, inconsciemment, confusément. Dans "L'Équipe", par exemple, il y avait les pages vertes qui donnaient des informations sur le sport scolaire et universitaire. Le faisons-nous "contre" la radio ou la télévision ? Je crois que non. Nous sortions ce cahier parce que nous pensions que nous le devions à une partie de notre lectorat, un lectorat en herbe qu'il s'agissait également de fidéliser. Alors tant mieux, si cela nous démarquait de la radio et de la télévision qui ne pouvaient le faire. Mais je pense que nous l'aurions fait, même si la télévision ou la radio n'avaient pas existé. "France Football" voulait être le journal du football, de tous les footballeurs et de tous les footballeuses. Nous avions le devoir de donner les résultats de matches de troisième, quatrième divisions, des championnats étrangers, même de ceux de pays qui ne comptent pas pour grand-chose sur l'échiquier mondial du football. À cette époque "France Football" marquait un certain avantage sur le plan des idées et sur le plan de la philosophie même du jeu, l'hebdomadaire avait une influence plus grande que "L'Équipe" qui était dirigé par des hommes, Jacques GODDET, Gaston MEYER qui n'étaient pas des hommes du football. C'est à "France Football" que nous avons créé le Ballon et le Soulier d'or, le classement des étoiles, etc. En outre, "France Football" avait à l'époque une clientèle extrêmement variée et intéressante, les lettres de lecteurs le prouvaient à l'envi. »

- 9) Contrairement à ce qui sera le cas dans « Der Kicker » dès que la classe moyenne pourra s'acheter un téléviseur sans trop de sacrifices, il n'y a jamais eu dans « France Football » de chronique « télévision » pérenne. Pourriez-vous m'indiquer si c'était un choix délibéré, mûri ?**

Jacques FERRAN : *« Non, ce n'était pas délibéré, je pense tout simplement qu'aucun de nous n'en ressentait la nécessité. Peut-être que si l'un d'entre les rédacteurs avait émis une proposition en ce sens, nous aurions tous avalisé l'option, mais cela ne s'est jamais présenté. Cela peut sembler curieux. Mais même à "L'Équipe", il a fallu attendre longtemps pour qu'il y en ait une et la formule a souvent évolué. En tous les cas, les problèmes entre RTF et FFF m'ont immédiatement passionné et j'étais en charge du dossier pendant de longues années. Cela m'intéressait en tant qu'intellectuel, car cela me paraissait évident que l'irruption de la télévision constituait un événement majeur, une révolution peut-être pas si douce que cela dans nos modes de vie. Et je me souviens m'y être beaucoup intéressé à partir de la fondation de l'UEFA qui m'a passionné, car je connaissais très bien tous les hommes qui ont œuvré à la réalisation de ce projet-là, notamment Henri DELAUNAY, BARASSI, l'Italien, etc. Tous ces gens-là ont très vite compris que la télévision était un phénomène des plus importants. Très vite, il y a eu des*

correspondants au sein de l'UEFA, chargés des questions de télédiffusion. Cela m'a intéressé grandement et on ne pouvait que se dire que si tous ces hommes aguerris aux plus hautes charges agissaient de la sorte, c'est que la télévision allait être un facteur de développement capital, à défaut de l'être déjà dans les années 1950-1954. Mais il va de soi que la retransmission des matches de Coupe d'Europe des clubs champions, épreuve qui allait naître un an après l'Eurovision, allait contribuer dès la première année au rayonnement de l'épreuve et favoriser son développement. Alors, le dossier des conflits RTF-FFF, je l'ai traité à ma manière de journaliste avec des entretiens, des petites enquêtes sans éprouver le besoin de créer une rubrique qui aurait occupé un collaborateur à elle seule, tellement il y avait de changements de programme, parce que la télévision rencontrait des problèmes de fiabilité dans la transmission des images. »

10) L'éditeur du « Kicker », M. Rainer HOLZSCHUH, m'a indiqué qu'à partir du moment où la télévision n'était plus un produit de luxe, plus un seul rédacteur n'a été envoyé sur un terrain sans qu'une personne restée au siège ne regardât le match à la télévision pour pallier les éventuels « ratés » du collègue présent au stade. Je suppose que « France Football » et « L'Équipe » ont dû agir de manière similaire. Vous rappelez-vous à quelle époque, on a opté pour ce type de stratégie ? Était-ce dès avant l'arrivée de « l'instant replay » (1966), du ralenti (1967), de la couleur (1967) ou alors ces innovations technologiques ont-elles agi comme des révélateurs ?

Jacques FERRAN : *« Nous ne le faisons pas systématiquement, je ne me rappelle pas avoir eu des réunions où ce type de démarche aurait été inclus dans une sorte de feuille de route pour reporter envoyé dans les stades où se déroulaient des rencontres télévisées. Je pense que c'est venu spontanément, car les gens qui "montaient la garde" à la rédaction, ne rataient jamais une retransmission sportive. Effectivement, c'est arrivé qu'ils corrigent le papier d'un envoyé spécial qui avait raté quelque chose ou attribuait le but marqué au mauvais joueur. Le gars d'astreinte à la rédaction pouvait alors appeler le rédacteur au téléphone et lui indiquer son erreur. C'est arrivé rarement, car nous avions des envoyés spéciaux plutôt solides. »*

11) Car cela va durer encore longtemps avant que les tribunes de presse écrite soient équipées de petits moniteurs de contrôle.

Jacques FERRAN : *« Cela n'existait pas de mon temps en dehors de la Coupe du monde et même en 1982, la plupart d'entre nous ne voit pas le tampon de SCHUMACHER sur BATTISTON, tout simplement parce que nous suivons la course du ballon qui passe à ras du poteau. En outre, on est déjà pris par la rédaction de nos articles puisque cet incident survient au milieu de la deuxième mi-temps si j'ai bonne mémoire. Du coup, on ne s'étend pas trop sur un fait de jeu qu'on a mal vu. Dans les années 1950, quand il n'y avait pas de ralenti, il fallait attendre la projection du film en 16 mm au journal du soir et il fallait que l'équipe de tournage ait posté un cameraman derrière le but avec une perspective en plongée pour capturer la scène. À Séville, les gens avaient vu trente fois la faute avant qu'on ait terminé de rédiger le paragraphe de fin de notre article. Il a fallu que je le voie plus tard, le lendemain à la télévision pour comprendre la gravité des blessures de Patrick BATTISTON. Bon, on a dit les pires choses sur SCHUMACHER, il est sorti avec une véhémence inconsidérée, notamment parce qu'il était chargé aux amphétamines comme il l'avouera dans un livre après, mais je ne pense pas qu'il voulait envoyer*

BATTISTON à l'hôpital et dans le coma. Il s'agit d'un accident dont SCHUMACHER porte l'entière responsabilité, mais, à mes yeux, ce n'est pas un " attentat délibéré " comme beaucoup l'ont dit. On a été très sévère pour l'arbitre CORVER (Hollandais) que je connaissais personnellement et dont je peux garantir l'intégrité. Il y a des gens qui aujourd'hui encore crient au scandale à propos de ce match. Les Allemands, ce soir-là, ont eu de la chance et l'opportunisme nécessaire pour profiter de notre incapacité à gérer notre avance en prolongation ou à tuer le match avant. »

12) Lorsque l'on consulte « France Football » des années 1950, on est saisi par l'omniprésence de certains joueurs dont on n'a pas d'interviews au JT avant 1958. Je pense à Raymond KOPA. Le total de ses passages télévisés, si l'on se fie aux archives accessibles de la télévision à l'INA ne dépasse pas la trentaine. À partir de quelle époque avez-vous ressenti que la télévision devenait le média prioritaire pour les organisateurs de matches de football, clubs, fédérations nationales et internationales ?

Jacques FERRAN : « Effectivement, Raymond KOPA retenait toute notre attention, car il était l'un des seuls Français de classe mondiale avec Just FONTAINE, qui en raison de sales blessures n'aura pas la carrière qu'il méritait. En plus, il va jouer au Real Madrid, notre club fétiche, parce qu'il gagnait la Coupe d'Europe tous les ans à la fin des années 1950. Mais pour répondre à la deuxième partie de votre question, je dirais que nous avons des liens très étroits avec les joueurs de l'équipe de France. On voyageait souvent ensemble quand le match se déroulait à l'extérieur. On suivait les Rémois dans leurs parcours européens. " L'Équipe " était prioritaire, presque seul au début, la télévision avait un public trop restreint, peut-être pas assez d'hommes et de matériel au début pour assurer des reportages d'un niveau appréciable. À la radio ou au JT, l'interview du joueur est écrasée par l'exigence de concision. Les interviews qui couvraient une page de cinq colonnes étaient inimaginables à la télévision ou à la radio dans le cadre du journal d'informations. Nous étions vraiment leurs alliés, le média qui allait valoriser au mieux leur performance. Nous avons donc des relations étroites avec les joueurs et avec les entraîneurs. Personnellement, les meilleures relations que j'ai eues dans le monde du football, c'est avec des entraîneurs. Avec certains j'ai eu des liens d'amitié profonds et durables, je pense à Kader FIROUD, PIBAROT, Albert BATTEUX, Jean SNELLA ou Jean Claude SUAUDEAU. On était proche des joueurs, mais les relations pouvaient également être difficiles. J'ai eu des problèmes assez graves avec Raymond KOPA, lorsqu'il a quitté le Real Madrid. Jusque là, nous avions d'excellents rapports, d'autant plus qu'il avait perdu un fils après une longue maladie et nous avions réussi à ne jamais évoquer ce poids qui le minait et qui l'empêchait de jouer à son véritable niveau. Mais au moment de son départ de Madrid qui voulait le conserver, j'ai fait une page entière sur les motivations " mystérieuses " qui le poussaient à le faire, et qui finalement étaient assez simples, il quittait le Real pour commencer une affaire et au début, il avait caché au Real ces intentions-là. Or, le Real l'avait remarquablement accueilli et il l'avait quitté d'une manière qui n'était pas à la hauteur de cet accueil et du parcours réalisé durant les trois ans de son séjour madrilène. J'ai écrit tout ça et on s'est fâché, pendant longtemps. Alors, comme vous voyez, ce n'est pas toujours simple, même avec un joueur sur lequel on a écrit cent, mille articles admiratifs. Mais les rapports étaient étroits obligatoirement et je dirais qu'en ce qui concerne votre période d'études, il est évident que " L'Équipe " et " France Football " restent les partenaires médiatiques numéro un des grands clubs et de l'équipe de France jusqu'en 1970 et

au-delà. La télévision ne viendra que peu à peu. Mais regardez le nombre d'interviews qu'il y a encore chaque jour dans " L'Équipe », aucun club, aucun joueur ne peut vraiment se permettre d'ignorer les sollicitations du quotidien national le plus lu de France. On évoque souvent le rempart que dressent les agents autour des joueurs, mais je sais par des collègues plus jeunes qu'il y a encore des joueurs très proches de certains journalistes, car les joueurs doivent le sentir aussi que c'est important pour eux d'avoir une page d'entretien dans " L'Équipe ». Alors, ce qui a changé, c'est que les vedettes étrangères maintenant se font payer pour s'entretenir avec un journaliste. À mon époque, cela n'existait pas. J'ai interviewé les meilleurs, français et étrangers, PLATINI, BECKENBAUER, (toutes les vedettes des Coupe d'Europe) mais jamais il n'était question d'argent. »

IV. Personnalités

- 13) Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'éclairer sur quelques personnalités qui sont soit des journalistes sportifs, soit des acteurs ou des critiques de la télédiffusion du football. Pour commencer, vous pourriez évoquer deux personnes avec qui vous avez souvent « croisé le fer » et qui voyait aussi en vous le représentant du camp politique adverse. Je veux parler de l'universitaire Jean Marie BROHM et du rédacteur en chef historique du Miroir du Football, François THÉBAUD.**

Jacques FERRAN : *« La sagesse venant peut-être avec les années, j'ai fini par me " réconcilier " avec les deux. Dans la profession, de nombreux collègues pensaient que BROHM était un " fou », parce que certaines de ces thèses étaient perçues comme excessives, trop radicales. Il a eu l'élégance de reconnaître que bien que nous ne partagions pas le même avis, je ne m'étais pas montré sectaire à son égard puisque j'avais écrit en plusieurs occasions que certaines de ces analyses étaient intéressantes et qu'il fallait l'écouter. Dans le camp de la " presse de droite », je comptais parmi ceux, qui étaient rares, qui le traitaient le mieux et qui ne refusaient pas de débattre avec lui. THÉBAUD ne versait pas dans le même registre, la rivalité professionnelle aidant, il nous attaquait souvent en tant que personne, nommément, c'était un " adversaire " précis. »*

- 14) En fait lorsque l'on lit les éditoriaux de THÉBAUD ou alors son livre « *Le Temps du Miroir* » qui retraçait l'aventure humaine du magazine et tente d'en pérenniser l'héritage « spirituel », il vous reproche d'une part d'être un suppôt de « l'industrialisation du football » puisque vous exercez votre métier dans le groupe dominant la presse sportive et liait à cet état des choses votre attachement au football réaliste ou physique, alors qu'il se voyait lui et ses collègues du « *Miroir* » comme les chantres du « football offensif »**

Jacques FERRAN : *« Je n'ai jamais pu souscrire à cette dichotomie qui me semblait spécieuse entre football réaliste et offensif. À mes yeux, il s'agissait d'une opposition littéralement spécieuse. Je n'aimais pas PELÉ et le Brésil moins que les gens du " Miroir », mais je ne me suis jamais mépris sur le talent exceptionnel de PELÉ, il n'était pas qu'un technicien surdoué, c'était aussi un athlète hors-pair et le Brésil n'a obtenu des triomphes que lorsqu'il possédait une très bonne défense ainsi qu'une organisation remarquable de chacune de ses lignes. »*

- 15) M. FERRAN, pouvez-vous confirmer que cette « opposition » s'est radicalisée lors des événements de Mai 1968 et de l'occupation des locaux de la FFF par des**

footballeurs, c'est-à-dire à une époque où en raison du taux d'équipement des ménages, la télévision, qu'elle soit publique ou privée, fait l'objet de violentes critiques de la part notamment d'intellectuels de gauche. Dans ce contexte, le football en tant que spectacle médiatique de masse est à la fois prestement assimilé à un nouvel opium du peuple et un monde professionnel archaïque.

Jacques FERRAN : *« Il y a eu deux choses très différentes qu'il faut considérer lorsque l'on évoque lesdits événements. Si l'on veut, il y a eu d'abord une opposition de principe, presque de philosophie sur le football. THÉBAUD estimait que le football devait être résolument offensif. Il ne concevait la défense que comme un pis-aller. L'essentiel était dans l'attaque, tout le reste était secondaire, par conséquent, il bâtissait son concept de défense sur la défense en ligne et " l'exploitation " du hors-jeu. Cette philosophie a eu ses adeptes comme SINIBALDI ou Just FONTAINE, qui l'a payé cher dans ses expériences d'entraîneur. Donc, tout cela, nous semblait un peu ridicule et au sein de la rédaction de " l'Équipe », l'homme qui, avant moi et bien mieux que moi, a défendu le principe d'un football total, c'est bien entendu Gabriel HANOT. THÉBAUD nous attaquait tous les deux, parce qu'il voyait en moi, le successeur de Gabriel HANOT, mais contrairement à ce dernier, je ne pouvais me targuer d'un prestigieux passé de sportif et de sélectionneur. Il me reprochait presque de ne pas avoir eu une pratique amateur une fois adulte, à ses yeux rien ne justifiait l'autorité que j'étais en train de prendre en tant que directeur de " France Football " et rédacteur à " l'Équipe ». Pour lui, mon personnage ne collait pas avec la fonction, même mes origines universitaires justifiaient des critiques. Mais je me défendais très bien, j'avais une assez bonne plume pour opposer mes arguments aux siens. Je me rappelle d'un éditorial que j'avais intitulé " Engagez-vous ! " parce que l'engagement physique était un maître mot dans la vision du football que je partageais avec Gabriel HANOT. THÉBAUD se moquait de cette position et comparait cette notion d'engagement avec l'engagement militaire. C'est un conflit qui me rappelle certains conflits idéologiques abscons que l'on peut percevoir dans les débats qui se greffent autour de la campagne électorale présidentielle en cours. Ce n'est pas important, cela ne touche pas le fond du problème. Aujourd'hui, c'est complètement dépassé, quelqu'un qui survaloriserait ainsi l'attaque au détriment de la défense serait immédiatement jugé incompetent. Aujourd'hui, personne ne défend ses thèses et prétendre que cela est dû uniquement à une évolution perverse du jeu, c'est une vue de l'esprit à laquelle on ne peut raisonnablement souscrire. La défense en ligne systématique ne s'est pas généralisée pour la bonne et simple raison qu'il s'agit d'un style de jeu qui n'est pas adapté à toutes les équipes, je dirais même que c'est une option tactique que l'on ne peut retenir que si l'on dispose d'une défense extrêmement " cultivée », avec une coordination parfaite. Le grand Ajax ne recourait à la défense en ligne, au hors-jeu que de manière circonstancielle. THÉBAUD avait beaucoup admiré KOPA qui était l'archétype du joueur qui créait l'avantage en sa faveur en s'appuyant sur une technique exceptionnelle. Et Raymond KOPA, à 35 ans bien sonnés, estimait encore avoir toutes ses qualités techniques et qu'à ce titre, il pouvait continuer à jouer au plus haut niveau, ce qui était faux. KOPA a fait ses deux, trois dernières saisons en étant considéré comme une vieille gloire tout à fait " prenable " par la plupart de ses adversaires directs. Enfin, j'énonce des évidences, il suffit de se rappeler les difficultés éprouvées par GARRINCHA après sa grave blessure au genou: sans l'explosivité de son démarrage, son dribble devenait bien plus prévisible. »*

16) Vous venez d'évoquer les aspects strictement techniques qui vous opposaient à François THÉBAUD, mais cela ne constituait que l'une des facettes de vos dissensions. Pourriez-vous revenir plus avant sur les aspects plus politiques concernant le statut des joueurs professionnels qui vous opposaient. Dans le « Temps

du Miroir », vous êtes quand même désigné comme le porte-parole d'un monde dirigeant qui avait une attitude de maquignons à l'égard des joueurs.

Jacques FERRAN : *« Oui, c'est-à-dire que les gens du " Miroir " ont considéré, à mon avis à tort, qu'eux étaient du bon côté de la lutte et que la rédaction de " l'Équipe " était cantonnée à la défense des gens en place. Ce n'était pas moi personnellement qui était visé, mais plutôt le football en tant que spectacle marchand. Il lui manquait, à leurs yeux, le piment que Mai 1968 devait apporter à toute chose de la vie sociale. Ils nous mettaient tous dans le même sac du conservatisme et de la réaction. Mais à la rédaction de " l'Équipe », pendant cette grève de trois semaines, avec Jacques MARCHAND, nous rencontrions constamment des jeunes du CFJ (Centre de Formation des Journalistes) dans mon bureau. Le CFJ était situé Rue du Louvres et comme les cours étaient annulés, ces jeunes venaient au journal puisqu'ils ne savaient que faire de leurs journées. Nous avons mené des discussions sur toutes sortes de problèmes qui dépassaient le cadre strictement sportif. Et nous étions, MARCHAND et moi-même plutôt d'obédience socialiste. Les gens du " Miroir " considéraient qu'il ne pouvait y avoir des gens de gauche ou tout simplement progressistes qui officiaient à " l'Équipe », c'était une généralisation à tout le moins discutable, un faux-procès. Ne serait-ce que pour des raisons pragmatiques, en tant que quotidien sportif, qui doit vendre du papier et donc viser le public le plus large possible, " l'Équipe " se gardait de prendre parti de manière tranchée sur des questions de politique. Bien sûr, Jacques GODDET était de droite, mais il y avait des gens de gauche dans la rédaction et nous avons un comité de rédacteurs qui n'était pas qu'une simple chambre d'enregistrement des oukases du patron, la discussion était vivace. »*

17) Permettez-moi une petite digression par rapport à la liste des questions communiquées, mais comme vous évoquiez le nom de Jacques MARCHAND et que je sais qu'il a été le directeur du CFPJ, je souhaiterais savoir si, justement en raison de votre profil universitaire, l'enseignement du journalisme ne vous a jamais tenté ?

Jacques FERRAN : *« J'ai effectivement accompagné Jacques MARCHAND plusieurs fois lorsqu'il était directeur, mais j'étais trop pris par mes responsabilités à " l'Équipe " et à " France Football " pour que ces expériences aillent au-delà d'interventions isolées et limitées. Jacques MARCHAND n'exerçait pas la profession de journaliste à l'époque où il a assumé ses fonctions de direction au CFJ. Ce qui peut être intéressant pour votre thèse dans ce contexte, c'est que l'on pouvait nettement percevoir l'attractivité qu'exerçait déjà la télévision sur les journalistes en herbe à la fin des années 1960. Avez-vous lu " L'Équipée Belle », le livre de souvenirs de Jacques GODDET ? Je suis en train de le relire, c'est quand même un témoignage d'une richesse étonnante. »*

18) C'est un des premiers ouvrages rédigés par un acteur majeur de la médiatisation du sport que j'ai mis en fiches. Pour ce qui m'intéresse en priorité, il y a dans cet ouvrage une illustration plus qu'éloquente, puisqu'elle montre Jacques GODDET, Directeur de « l'Équipe », du Tour de France et de la société de gestion du Parc des Princes accueillir le vainqueur, Jacques ANQUETIL, sous l'œil des caméras de la RTF.

Jacques FERRAN : *« En fait, Jacques GODDET a créé le Parc des Princes avec son père, puis il y a eu des modifications et un beau jour, on le lui a enlevé. Il a géré le Parc des Princes, ainsi que le Vélodrome d'Hiver. Et puis bien plus tard, il a présidé aux destinées du Palais Omnisport de Paris-Bercy. Mais ce qui est plus intéressant pour votre thèse, c'est que cet " homme de presse écrite " a*

créé avec le Service des Sports de la RTF une émission tout à fait hors-norme à l'époque, je veux parler, bien entendu, des " Couloises de l'exploit ». Pour le premier numéro, j'ai officié en qualité d'envoyé spécial, car je suis parti au Brésil avec MARCILLAC et un réalisateur qui s'appelait CARRIER pour faire un reportage sur PELÉ. Les journaux et les magazines de sport parlaient constamment de lui, mais finalement, on l'avait peu vu et c'était l'époque de son zénith en tant que buteur. Il marquait une centaine de buts, voire 120 buts par saison. Ce qui sera sûrement intéressant pour votre propos, c'est que je soupçonnais que ma présence dans cette aventure était aussi due au fait que j'avais rencontré PELÉ en de multiples occasions et que la Télévision espérait que je pourrais faciliter les choses pour qu'on obtienne un entretien assez long sans devoir déboursier trop d'argent. PELÉ n'avait que 21 ou 22 ans, mais les managers qui géraient ses affaires faisaient déjà payer ses interviews. Alors finalement, la somme réclamée pour un long entretien et une véritable participation à l'émission s'est avérée trop importante. J'ai effectué une interview plus courte sur le bord de la pelouse à la fin d'un match du FC SANTOS, on a pris des images de PELÉ à l'entraînement et ce qui a impressionné les gens, c'est que ce jour, il jouait dans les buts et l'on se rendait compte qu'il était également un bon gardien. En outre, on a compensé l'absence d'un entretien plus long, par des images de footballeurs de rue ou de plage. Pour la petite histoire, MARCILLAC a fait une petite expédition pendant notre séjour, pour réaliser un reportage sur un gars qui élevait des serpents, probablement pour rentabiliser le déplacement. »

- 19) Dans les archives de l'INA, j'ai trouvé trace d'un débat sur la situation du football français auquel vous participiez. Mais, après de multiples vérifications, j'ai dû constater qu'il s'agissait d'une émission restée sans lendemain. Pourriez-vous éventuellement me dire si le non renouvellement de cette expérience était dû au manque d'intérêt du public que l'on a pu éventuellement mesurer grâce à des sondages, certes rudimentaires à l'époque, ou grâce aux lettres de téléspectateurs ?**

Jacques FERRAN : *« Franchement, je ne m'en souviens pas, mais j'ai souvent déploré qu'il n'y ait jamais à la télévision d'éditoriaux ou de débats sérieux sur le sport, sur le football présentés par des gens qui s'y connaissent vraiment. Les commentaires, même lors des informations étaient cantonnés au premier degré. En dépit du phénomène de société qu'étaient devenus la pratique de masse et le sport médiatisé, les décideurs de la Télévision persistaient à ne voir dans le sport, et a fortiori dans un sport populaire tel le football, qu'un genre de variétés parmi d'autres. Il avait le désavantage de ne pas attirer les téléspectatrices autant que des émissions avec des vedettes de la chanson et du cinéma. Toute réflexion fondamentale sur le sport était absente des programmes de la Télévision et en un sens, cela ne s'est pas autant amélioré que cela avec la fin du monopole public et la multiplication des chaînes. Les débats multiples que l'on peut voir sur les diverses chaînes thématiques appréhendent le sport par le petit bout de la lorgnette. Probablement que des décennies de formatage ont créé des habitudes. Mais, des observateurs avertis des choses de la politique et de l'économie pourraient émettre les mêmes critiques, notamment à l'encontre des chaînes généralistes qui touchent le public le plus nombreux. »*

- 20) Comme vous évoquez les questions de format, permettez-moi d'effectuer un petit retour en arrière. Est-ce qu'on peut dire sans se tromper lourdement que « Football Magazine » était en quelque sorte une réponse du berger à la bergère et cherchait à concurrencer directement le « Miroir du football » sur le plan de la longueur des articles et du recours au papier glacé et à la quadrichromie ?**

Jacques FERRAN : « *Franchement, avant tout on pensait qu'un tel magazine manquait dans l'offre qui existait concernant le football. Après, c'est sûr que "Football Magazine" avait une maquette différente de "France Football" et que l'on pouvait y voir une volonté patente de concurrencer le "Miroir du Football". D'ailleurs, au début, cela a très bien marché puisqu'on a eu des tirages à 250 000 exemplaires.* »

Dans son livre de souvenir THÉBAUD évoque un tirage record de l'ordre de 50 000 exemplaires pour le « Miroir ».

Jacques FERRAN : « *Finalelement, c'est l'histoire de presque tous ces magazines qui après avoir connu de vrais succès, se sont essoufflés et c'est très peiné que j'assiste aux difficultés de "France Football", qui est quasiment en train de disparaître. Ils ont changé de directeur, c'est Gérard EJNÈS, qui est un ami qui va tenter de le relancer, j'espère qu'il y parviendra, mais la situation d'ensemble de la presse papier n'incite guère à l'optimisme. Même "l'Équipe" est touché, autrefois on y était attaché viscéralement, aujourd'hui, surtout dans le cas des jeunes, d'autres médias sont nettement privilégiés pour l'accès à l'information.* »

21) M. FERRAN, si vous le voulez bien, je souhaiterais que vous me donniez quelques éclairages concernant des anciens collègues tels Jacques DE RYSWICK, Max URBINI, les dessinateurs de presse DERO et SIRO et des journalistes sportifs de la Télévision tels Georges BRIQUET, Raymond MARCILLAC, Christian QUIDET, Jacques SALLEBERT.

Jacques FERRAN : « *RYSWICK était le chef de rubrique lorsque je suis rentré à "l'Équipe" en 1948. Je suis actuellement après Jacques AUGENDRE l'ancien membre de la rédaction le plus âgé. Lui faisait partie de la première rédaction lorsque "l'Équipe" a été relancé en 1946. À cette époque, la rubrique "football" était certes dirigée par Jacques DE RYSWICK, mais sans lui porter ombrage, on peut dire que le leader "naturel" en était Gabriel HANOT. RYSWICK n'était pas capable comme HANOT de "démonter" un match de football, d'analyser exactement dans les plus minutieux détails la performance d'un joueur. HANOT était le maître incontesté de cet exercice, c'est d'ailleurs lui qui a inventé la rubrique "le jeu et les joueurs". RYSWICK n'a jamais pris en charge cette partie de la rubrique qui paraissait surtout au lendemain de matches importants, notamment ceux de l'équipe de France. C'est Jean-Philippe RÉTHACKER qui a succédé à HANOT pour le "jeu et les joueurs". Jacques DE RYSWICK avait beaucoup d'autres qualités. Il avait des qualités de plume. Il n'avait peut-être pas un style très littéraire, mais celui-ci était très précis. Et sa prose était solide. En outre, il avait une personnalité assez attachante, même s'il était très jaloux de son autorité, de son passé de journaliste et de ce qu'il représentait. Il menait sa rubrique avec autorité et je me suis demandé au début, s'il accepterait que je prenne une certaine place dans cette rubrique. Avec HANOT, il y avait forcément certaines frictions, inévitables quand de fortes personnalités sont amenées à collaborer au sein d'une même rédaction. Et bien, je dois dire que même lorsque j'ai commencé à prendre une certaine place au sein de la rédaction; Jacques DE RYSWICK m'a soutenu et encouragé et nous sommes devenus très amis, même en dehors de la vie professionnelle.* »

Le personnage de Jacques DE RYSWICK m'intéresse aussi et peut-être surtout parce qu'il commente les matches à la radio, sur RTL, alors qu'il dirige la rubrique « football » de « l'Équipe ».

Jacques FERRAN : « La radio est devenue assez rapidement très importante pour lui. En effet, c'est comme si, d'une certaine manière, il comprenait que la radio était presque mieux faite pour lui que la presse papier. Il s'est d'abord un peu senti éclipsé par HANOT et ensuite, au bout d'une petite dizaine d'années, par l'importance que moi-même je prenais, puisque je suis devenu chef des informations, etc. Donc, il s'est un peu tourné vers la radio, parce qu'il a dû estimer qu'à " l'Équipe », il n'occupait pas tout à fait la place qui devait lui revenir. Mais c'était un garçon charmant, intelligent, qui n'avait qu'un seul très grand défaut, c'est de conduire très vite et il a failli me tuer deux ou trois fois.

Max URBINI, j'ai du mal à en parler. C'est un personnage fort sympathique, très attachant, mais qu'on n'arrivait pas à prendre complètement au sérieux en tant que professionnel. Tout d'abord parce qu'il avait des préférences assez marquée pour certains clubs qu'il conservait de manière trop perceptible quand il aurait dû se cantonner à un rôle d'observateur. Ce qui, évidemment, suppose d'être aussi neutre ou objectif que possible. Max URBINI ne pouvait pas rester neutre quand il traitait des matches du Racing Paris. C'était une attitude dictée par l'attachement sentimental au club où, gamin, il s'était émerveillé pour le football en côtoyant les vedettes de l'époque puisqu'il était ramasseur de balles. Il avait été le grand ami de René VIGNAL et l'est resté lorsque ce dernier fera de la prison. Il était très attaché à lui et allait le voir très régulièrement au parloir. Il avait également un coté un peu mondain. Chaque fois qu'il y avait des personnalités très connues à recevoir, c'est lui qui y allait. Il a tenu à remettre le Ballon d'or tous les ans. J'étais son supérieur et, cela m'était égal, on lui laissait tout cela. Il était très attaché à la profession, il faisait partie comme moi de l'Union des Journalistes Sportifs de France, il en a même été le Secrétaire Général. Il était un peu touche à tout, il écrivait des articles plus brillants que profonds. Il était l'homme des échos, des bruits de couloirs, ce qui n'est pas rien dans un magazine de football et dans le fond, il comptait parmi les piliers de la rédaction de " France Football ». Son fils, Patrick URBINI est d'ailleurs toujours à " l'Équipe ». Je ne peux pas dire que j'ai beaucoup connu Georges BRIQUET, car les mondes de la presse papier, de la radio et de la télévision étaient quand même très cloisonnés. Mais, bien entendu, notamment lors de déplacements à l'étranger, on voyageait dans le même avion ou le même train. Il parlait avec faconde, mais il était tellement populaire qu'il en arrivait un peu à jouer un personnage, celui de l'homme de média " arrivé », que tout le monde connaissait. Mais, il faut le dire, personne dans la profession ne prenait très au sérieux ses qualités de " technicien », on appréciait son bagou, son penchant pour l'exagération. Ce qui m'avait choqué, justement parce qu'il avait cette image de " grand père national qui parle dans le poste », de " Papy BRIQUET », c'est la brutalité de termes avec laquelle il avait un jour rudoyé MARCILLAC devant moi et quelques autres collègues. Il avait la dent très dure avec les gens qu'il considérait comme des rivaux, voire des ennemis. Mais bon, en tant que professionnel, il était souvent un peu léger en termes de préparation de ses commentaires et les occasions où il se trompa sur le nom des joueurs ne furent pas rares, comme par exemple lors de RFA-France de 1954 à Hanovre où il attribua les buts de FOIX à un joueur qui n'était pas sur le terrain. Il était aussi et peut-être surtout la voix du Tour, mais là aussi, il est arrivé qu'il commente des sprints mettant aux prises deux coureurs qui ne figuraient pas dans l'échappée victorieuse. Il y avait une dimension de " saltimbanque " dans son exercice du commentaire. »

J'ai visionné à plusieurs reprises le résumé du premier France-RFA après la guerre (06/10/1952) du Journal Télévisé accessible sur le site des archives de l'INA, le direct étant perdu, et on peut constater que bien qu'ayant commenté le match en direct pour la radio et la télévision, Georges BRIQUET, évite quasi systématiquement de dire le nom des joueurs allemands, qu'il prononce mal quand il les nomme d'ailleurs, mais en outre il se trompe plusieurs fois lorsqu'il cite les joueurs français.

Jacques FERRAN : *« Il sera d'ailleurs assez vite remplacé par SALLEBERT et DE CAUNES à la télévision pour le football. SALLEBERT, j'en ai très peu de souvenirs marquants, mais je le connaissais parce que dans les années 1950, les journalistes sportifs qui effectuaient des déplacements pour suivre l'équipe de France par exemple, avaient beaucoup plus de temps morts dans l'exercice de leur métier et il y avait beaucoup moins d'options pour voyager. On se retrouvait sur le même vol, le même train. À ce moment-là, comme il n'y avait ni téléphone, ni ordinateur portables, on était moins confiné dans notre bulle, on conversait davantage avec les collègues. Après, progressivement, cela va changer, notamment en raison du rythme de transmission de l'information propre à chaque média. »*

22) Concernant la personnalité de MARCILLAC, pourriez-vous me faire bénéficier de vos éclairages et confirmer, ou infirmer, le reproche qui lui a souvent été adressé d'avoir méprisé le football au profit d'autres sports moins populaires, notamment en raison de son passé d'athlète ?

Jacques FERRAN : *« C'était un garçon intelligent qui avait réussi et qui, aux yeux de certains dans le milieu du football, ne méritait pas au vu de son passé de journaliste sportif, les responsabilités auxquelles il avait accédé. Il était néanmoins considéré comme le journaliste sportif le plus important de la RTF et la télévision commençait à marquer son époque. Je l'ai côtoyé notamment au moment où on a réalisé ensemble ces reportages pour " Les Couloises de l'exploit ». À ce moment-là, j'ai bien pu constater que ses connaissances du football n'étaient vraiment pas celles d'un spécialiste. Il avait accédé aux fonctions de chef du service des sports de l'ORTF et il jouissait donc de ce fait d'une position d'autorité. Il s'est même autorisé un certain nombre de choses qu'on lui reprochera plus tard, quand la situation politique aura changé et qu'il ne bénéficiera plus des mêmes appuis. Arthur COMTE, quand il évincera MARCILLAC en 1972/73, me proposera de le remplacer. J'ai refusé cette offre, car aucune des garanties éditoriales que je réclamaient ne m'avaient été accordées et j'étais très heureux à " l'Équipe " et à " France Football ». Finalement, c'est CHAPATTE et son équipe qui avaient été sanctionnés parce qu'ils avaient fait une grève en mai 1968 qui sont revenus dans le jeu. MARCILLAC était un garçon charmant et sympathique, mais qui, pour des raisons certes diverses, était un peu considéré par les vrais spécialistes du football comme le " digne " successeur de Georges BRIQUET, c'est-à-dire quelqu'un qui parle dans le poste pour meubler la bande-son, mais qui est incapable d'apporter des éclairages dignes de figurer dans les colonnes de la presse sportive. La même remarque vaut pour Georges DE CAUNES. Concernant les " Couloises de l'exploit », je n'ai pas assisté aux négociations préalables au lancement de l'émission et je ne peux donc rien affirmer de certain quant à la décision d'inclure un reportage onéreux sur PELÉ dans le premier numéro de ladite émission. De toute manière, avec un ou deux boxeurs, PELÉ était sûrement déjà la plus grande vedette sportive mondiale à l'époque. Ce choix coulait donc de source et ce n'était que pour des considérations budgétaires qu'on y aurait renoncé. Le Brésil était la grande puissance du football. Alors, je me répète, en arrivant à Santos, PELÉ m'a accueilli comme un ami. Mais dès que je lui ai parlé d'une participation à une émission de télévision, il m'a renvoyé vers son impresario. L'ORTF ne voulait rien payer et espérait que j'obtiendrais une interview et une autorisation de le filmer dans son environnement quotidien sans rien déboursier. Finalement, j'ai fait une interview assez courte au bord d'un stade et on a saisi des images, un peu comme des paparazzis, à l'entraînement alors qu'il jouait au but. Ces images volées vont non seulement figurer dans l'émission, mais il y aura aussi des photos dans " France Football ». Le reste du reportage, c'est du remplissage que je réalise en brochant, en présentant Copacabana, le football de plage et en montrant avec des images publicitaires à l'effigie de PELÉ, l'importance que ce dernier avait pris dans la société brésilienne. À mes yeux, surtout en*

ayant le souvenir des reportages journalistiques au long cours de Gabriel HANOT, ce n'était pas très satisfaisant. Mais c'est vraiment aussi pendant ce reportage que j'ai pris conscience de la lourdeur, des difficultés auxquelles sont confrontés les gens de télévision. A contrario, le travail des gens de plume me semblait bien plus libre. Toujours est-il que ce numéro va bien marcher et donc Jacques GODDET en était très content, car l'émission avait tout de suite trouvé son public et sa place dans la grille de programme. Christian QUIDET, je l'ai connu parce qu'il a travaillé à " l'Équipe ». Il s'occupait de la rubrique " télévision " avant de rejoindre la deuxième chaîne. Il écrivait aussi dans des revues spécialisées dans les programmes télévisés et travaillait en même temps à la télévision. Moi-même, j'avais également contribué à cette rubrique " Télévision », surtout quand elle traitait de conflits entre les autorités du football et l'ORTF. Je l'ai retrouvé bien plus tard au Sportel de Monaco. Comme moi-même, il faisait partie du comité éditorial de cette manifestation qui est présidée par Roland Faure, depuis la première édition du salon. Longtemps, il a représenté la télévision publique française dans les instances de l'Eurovision qui définissaient les stratégies à adopter pour l'acquisition des droits des grandes manifestations sportives. DÉRO et SIRO, c'étaient deux copains. SIRO était très sympathique, il ne se prenait pas au sérieux et avait un peu un air de titi parisien, de gavroche. On l'a beaucoup sollicité à " France Football ». DÉRO, quand il est arrivé, cela a beaucoup ressemblé à un règne, car il faisait son dessin tous les jours dans " l'Équipe ». Je l'aimais bien, mais je me rendais compte aussi que, sur un plan humain, il n'était pas trop apprécié au journal, car il était un peu féroce dans ses jugements et il n'aimait pas beaucoup les gens. Souvent, il s'accrochait avec les collègues. Quand on a voulu le remplacer par CHENEZ, il s'est accroché et cela n'a pas été facile. Il avait vraiment dominé son sujet. C'était le dessinateur de sport le plus connu pendant plus de deux décennies. »

23) Les deux Coupes du monde qui constituent les dernières parties de ma thèse, celles de 1966 et de 1970, sont marquées par des innovations technologiques qui changent de manière assez décisive la perception de l'événement. Avez-vous pris conscience des mutations qu'entraîneraient ces innovations, par exemple l'Instant Replay en 1966 ou le ralenti à partir de 1970 ? Pour en revenir à une Coupe du monde antérieure, avec le nombre de caméras présentes à Wembley ou au Stade Azteca et les procédés techniques évoqués, peut-être que le monde entier aurait vu que le but égalisateur de PUSKAS à Berne était valable. Avez-vous perçu l'utilité de ces progrès de la télévision à l'époque ?

Jacques FERRAN : « Mais vous savez, pendant encore très longtemps les journalistes de presse occuperont des tribunes non équipées de moniteurs de contrôle. De toute manière, ces derniers ne servent souvent que de manière limitée dans certains cas litigieux, comme le troisième but de Geoffrey HURST contre la RFA. Et encore, malgré le nombre de caméras employées le jour de cette finale par la BBC, on ne peut se faire une opinion définitive au vu des images en deux dimensions. Je vous ai déjà indiqué qu'en rédaction il y avait une sorte de veille concernant les plus gros matches. Mais généralement le journaliste ne devait compter que sur lui-même pour rendre compte le plus précisément possible de la partie à laquelle il assistait, on ne comptait que sur nos sens et très peu sur les infrastructures audiovisuelles embryonnaires dont disposaient les stades. »

24) Avez-vous perçu dès ce moment-là, c'est-à-dire la World Cup 1966, que pour les organisateurs, la FIFA, la télévision devenait le média n°1 ?

Jacques FERRAN : « *En tout cas, la World Cup 1966 est la première Coupe du monde durant laquelle j'étais régulièrement mal assis au stade. Il y avait moins de places pour les journalistes de la presse écrite, on avait déjà l'impression que la télévision était protégée. La TV apportait de l'argent et aidait donc à financer le football. De ce point de vue, il est donc normal que les équipes TV soient mieux accueillies que les photographes de presse par exemple. Ces derniers exigeaient des emplacements qu'on leur refusait très souvent. Par la suite, lorsque je serai membre de la commission " médias " de la FIFA et de l'UEFA, je me rappelle que ces questions déclenchaient souvent des discussions sans fin. Le soir du match Angleterre-France (2-0), j'étais au téléphone et je dictais mon compte-rendu à une sténographe. Tout se passait mal ce jour-là, on était mal assis, il pleuvait et donc j'improvisais avec moins d'aisance que d'ordinaire. L'équipe de France est battue sans gloire. J'avais dicté à la jeune fille que le jeu de l'équipe de France, nous " déplaisait jusqu'au malaise ». Comme elle m'entendait mal, elle prend ma dictée avec une faute qui va provoquer des remarques sarcastiques, notamment de THÉBAUD, qui ne ratait jamais ce genre d'occasions pour stigmatiser ce qu'il voulait présenter comme de l'incompétence. En effet, la sténo avait tapé " nous déplaisait jusqu'au mollet ! ». Ce qui, bien sûr, ne voulait absolument rien dire. Déjà la locution originale que j'avais employée ne me satisfaisait qu'à moitié, mais alors " jusqu'au mollet ». Je n'ai même pas pris la peine de démentir ou de corriger, notamment parce que cette coquille avait fait l'objet de sarcasmes. Et malheureusement quand on a publié un ouvrage sur la Coupe du monde peu après et un peu dans l'urgence, cet article a été reproduit avec cette formulation pour le moins incongrue. »*

25) En 1966, « France Football » demande à ÉON, le gardien de but de Nantes, qui n'a pu participer à la Coupe du monde parce qu'il s'était bêtement rompu le tendon d'Achille en sautant de joie pour fêter le dernier but de la saison de GONDET, de tenir une chronique sur la Coupe du monde vue dans la lucarne. Comment cette décision a-t-elle été prise ?

Jacques FERRAN : « *C'était assez logique. Il s'agissait pour beaucoup d'observateurs du meilleur gardien français du moment. Sa blessure était très grave et un véritable coup du sort, puisque personne n'a été coupable d'un mauvais geste déclencheur. Tout cela rendait son point de vue intéressant. Surtout, comme Nantes avait largement dominé le championnat et " injustement " raté le doublé parce que battu par un Racing Club de Strasbourg plus " réaliste », plus " opportuniste ", on pensait que l'avenir lui appartenait et qu'il défendrait les buts de l'équipe de France lors de prochains tournois internationaux. Faire appel à un garçon absent pour cause de blessure ou à une vieille gloire pour livrer des impressions au jour le jour, c'est en somme devenu un grand classique lors de ce type de compétitions. Mais, c'est vrai que le côté " observateur resté chez lui " et qui voit le match à la télévision comme " Monsieur Tout le monde ", cela devait être la première fois que l'on usait de ce procédé journalistique. »*

En 1970, il y avait également un critique télévision qui signait Michel LABRUNIE et qui a signé de superbes papiers dans lesquels il analyse non seulement le commentaire du journaliste de l'ORTF, mais aussi et surtout, la mise en images de la BBC.

Jacques FERRAN : « *Malheureusement, je ne me souviens pas de ce nom, je n'arrive pas à mettre un visage là-dessus ; Je pense qu'il n'a jamais été journaliste permanent à l'Équipe, car sinon, je m'en souviendrais. En tout cas, je sais qu'un des papiers que j'ai commis sur la problématique de la télédiffusion du football a eu un impact assez considérable à l'époque et il concernait la mise en image de la FA Cup Final. En effet, j'avais toujours considéré que le football était filmé de telle*

manière durant les années 1950 et le début des années 1960, que trop souvent dans les prises de vues globales de phases de jeu, les joueurs ressemblaient à des fourmis dont on ne distinguait ni l'expression du visage ni même, parfois, le numéro de maillot. Le ballon avait des courses capricieuses que les cameramen perdaient assez souvent. Bref, je pensais que la télévision desservait le football, alors que le rugby tirait un avantage indiscutable de sa lenteur, de ses phases de jeu arrêté très importantes que sont les mêlées et les touches et au cours desquelles il n'est rien de plus facile pour un réalisateur que de montrer le visage tuméfié du pilier en gros plan. À la fin d'un match de rugby, on avait tellement vu les joueurs en gros plan qu'on en arrivait à les reconnaître sans difficulté. Après avoir vu le travail de la BBC, qui avait augmenté le nombre de caméras présentes autour de la pelouse, j'ai changé d'avis. Le football pouvait être aussi télégénique que le rugby, c'était une question de moyens techniques. Ce sera la recette du succès de Canal Plus dans les années 1980. »

La Coupe du monde au Mexique a été la première dont les horaires de coup d'envoi ont été fixés pour prendre en compte les heures de grande audience en Europe et cela a amené les organisateurs à faire débiter les rencontres au moment de la journée où le soleil était à son zénith. Vous rappelez-vous si cela a donné lieu à des discussions dans les rangs des journalistes sportifs présents sur l'événement ?

Jacques FERRAN : *« Chacun voyant midi à sa porte, en tant que journaliste, c'est bien davantage le gigantisme de la ville de Mexico, les distances à parcourir de l'hôtel au stade en tenant compte d'un trafic automobile plus que difficile qui nous préoccupaient. Personnellement, j'étais accompagné de mon épouse qui me servait de chauffeur et on nous avait réservé une voiture de location à chacun de nous pour le temps du tournoi. Pour l'anecdote, je peux évoquer le fait que j'avais rendez-vous avec Raymond GOETHALS, l'entraîneur de l'équipe de Belgique et qu'en raison des embouteillages, nous n'avons jamais réussi à sortir de Mexico et à rejoindre le camp d'entraînement des Diables Rouges. Ils étaient basés assez loin du centre-ville. De manière tout à fait pragmatique, les journalistes de la presse écrite préféraient les matches qui débutaient à midi, car il était 19 heures en France et cela leur laissait plus de temps pour peaufiner leur papier avant le bouclage du journal. En outre, ils avaient la certitude que ledit papier paraîtrait le lendemain. Ce sont les matches dont le début était fixé à 16 heures, 23 heures en France, qui étaient quelque peu frustrants, car l'article ne paraissait que le surlendemain de la rencontre. »*

Dans des pays comme l'Italie ou la RFA, dont les sélections étaient présentes et ont réalisé des parcours brillants, on comprend aisément que les matches victorieux, surtout ceux ayant débuté à 23 heures aient pu déclencher des scènes de liesses nocturnes assez inédites. Toutefois, bien que je sois un fan de l'équipe du Brésil 1970, je ne peux plus oublier les propos d'Uwe SEELER qui m'a assuré que c'était le tournoi le plus éprouvant qu'il ait disputé de sa carrière et que même si l'on devait se réjouir du nombre de buts marqués, le pourcentage d'erreurs défensives dues à l'épuisement des arrières a quelque peu faussé certaines rencontres. Il pensait notamment à ce qu'on a appelé le « match du siècle », c'est-à-dire la demi-finale Italie-RFA.

Jacques FERRAN : *« C'est vrai que l'altitude a joué un rôle considérable, déjà lors des Jeux de Mexico en 1968, mais à "l'Équipe", la position de Jacques GODDET était claire : le Mexique et d'autres pays ayant des centres urbains majeurs situés en altitude ont le droit d'être candidats à l'organisation d'événements sportifs de premier plan. De ce fait, s'ils sont désignés par le CIO ou la*

FIFA, c'est bien aux athlètes de s'adapter du mieux possible. THÉBAUD voyait dans la victoire du Brésil et la performance de PELÉ, la victoire du beau jeu offensif dont il était le chantre. Mais, d'une part, les avis de ceux, comme SEELER, qui pensent que les conditions d'extrême chaleur ont joué un rôle apte à influencer le sort des rencontres n'ont pas tout à fait tort. Par ailleurs, dans ce contexte, on ne peut passer sous silence la performance de la défense brésilienne qui encaisse très peu de buts et ne commet peut-être qu'une vraie gaffe, sur le but de BONISEGNA en finale. »

Pour clore notre entretien, je souhaiterais que vous évoquiez celui qui avant PELÉ aura été votre joueur préféré et qui, malheureusement, faute d'images suffisantes, n'est pas connu comme il le mériterait par les jeunes générations, je veux bien entendu parler d'Alfredo DI STEFANO. Aujourd'hui, les jeunes amateurs de football ne voient en lui que le monsieur âgé qui accueille les nouvelles recrues du Real Madrid. La finale de Coupe d'Europe à 10 buts, au cours de laquelle, DI STEFANO et PUSKAS scorent 7 fois à eux deux, les Français en ont été à moitié frustrés en termes de direct puisque la rencontre débute à 19 heures 30 à Glasgow et de 20 heures à 20 heures 35, les téléspectateurs vont rater 4 buts en raison de la priorité donnée au JT.

Jacques FERRAN : *« C'est l'une des seules finales que je n'ai pas vues, j'étais malade et alité, je ne l'ai donc même pas suivie à la télévision. C'est Gabriel HANOT qui me l'a racontée le lendemain au téléphone. Alors, comment dire, DI STEFANO n'a pas été beaucoup vu à la télévision, si ce n'est lors des finales de Coupe d'Europe disputées par le Real à une époque où le taux d'équipement des ménages reste faible, voire très faible. Mais je suis assez d'accord avec l'avis de Gilbert GRESS que vous m'avez rapporté constatant que PELÉ avait marqué 1200 buts et qu'on en a vu peut-être 100 et, plus le temps passe, plus on ne verra toujours que les mêmes. Si l'on procédait à un classement forcément anachronique, PELÉ reste pour moi inégalable. Alors on peut éventuellement discuter, et c'est essentiellement un sujet de discussion, pour savoir qui de Jesse OWENS ou de Ushain BOLTS était le meilleur athlète. Mais là, ce n'est plus une question de discussion, n'en déplaise aux Argentins qu'une rivalité de voisins oppose aux Brésiliens et qui développe tout un argumentaire pour valoriser le parcours de MARADONA. Pour avoir vu tous ces footballeurs à de multiples reprises, je peux affirmer que PELÉ est de très loin le plus grand footballeur de tous les temps, avec une avance considérable sur les autres. D'abord parce qu'il avait tout en lui et une longévité exceptionnelle au plus haut niveau. Même MESSI dont certains prétendent qu'il tutoie les plus grands ne peut pas rivaliser. À 17 ans, PELÉ avait déjà été décisif dans le parcours victorieux du Brésil en Suède. Pour être en Suède, il a dû être repéré, choisi parmi une foule de prétendants à la "Seleção auriverde" dès l'âge de 15 ans et demi ou au plus tard 16 ans. À ce jour, personne n'a répété cet exploit-là. À l'âge qu'a MESSI aujourd'hui, PELÉ marque une moyenne de 100 buts par saison et il est le véritable patron des équipes, Santos et sélection brésilienne, dans lesquelles il joue. Après PELÉ, il y a une foule de joueurs qui appartiennent à l'Olympe du football, mais pour moi, DI STEFANO vient en tête de liste. Aujourd'hui, il apparaît rarement dans ce genre de discussions, parce que les gens qui l'ont vu jouer sont vieux et beaucoup ont déjà disparu. Ce qui m'impressionnait le plus chez DI STEFANO, c'est qu'en fait son prestige reposait presque exclusivement sur les performances qu'il a accomplies en fin de carrière, à un âge où très peu de joueurs pouvaient mener le jeu d'une équipe comme le Real de Madrid. Ce qui fait sa supériorité à mes yeux, c'est l'emprise qu'il avait sur cette équipe. C'était un vrai chef de bande. Ce n'est pas le plus intelligent et le plus éloquent des joueurs que j'ai rencontrés, c'était un brave gars, sympathique et volontaire. Mais, c'est sûr qu'il était le chef absolu du vestiaire madrilène. Raymond KOPA en a d'ailleurs souffert à ses débuts à Madrid. KOPA, qui pensait qu'il comptait parmi les meilleurs joueurs du monde, avec de bonnes raisons, va découvrir en arrivant à*

Madrid qu'à côté de DI STEFANO, il n'est rien. Et cela est vrai pour les autres et pas des moindres, PUSKAS, GENTO, etc. Il fallait qu'il joue au poste que leur assignait DI STEFANO. Le Real est devenu le plus grand club du monde, grâce à DI STEFANO. Pour conclure mon propos dans l'esprit de votre sujet de thèse, je dirais qu'il s'agit de la dernière grande légende du football forgée davantage par la presse papier que par la télévision. »

Monsieur FERRAN, je vous remercie pour les entretiens accordés et les éclairages que vous avez apportés à mon travail de recherche.

Entretien avec M. Jean WENDLING,

03/06/2010

**Entretien avec M. Jean WENDLING,
ancien international, ancien président du RCS**

03/06/2010

1) À quand remonte votre premier souvenir de football télévisé ?

Jean WENDLING : « *Je ne pourrais le dire exactement. En fait, j'ai surtout pris conscience du phénomène " télé " lorsque jouant pour le Stade de Reims, je disputais des rencontres de Coupe d'Europe et qu'on recevait des appels téléphoniques d'un peu partout, on avait la France entière derrière nous. »*

2) Avez-vous souvent vu des images de cinéma de football avant d'en voir à la Télévision ?

Jean WENDLING : « *Pas plus que les Actualités Françaises en " lever de rideau " d'une séance de cinéma, c'était généralement des films assez courts sauf quand il s'agissait de matchs internationaux ou de la finale de la Coupe de France. Par exemple, je n'ai pas souvenir d'avoir vu de long métrage consacré au football, à la Coupe du monde. »*

3) Quand vous êtes-vous vu pour la première fois en images mouvantes en tant que joueur ?

Jean WENDLING : « *C'était sûrement lors d'une sélection en Équipe de France, car souvent quand nous jouions en clubs, nous étions encore en déplacement, en train ou en bus, lorsque les images passaient aux informations et elles ne passaient généralement qu'une fois, il n'y avait pas de cassette, les journalistes ne nous donnaient pas de films. »*

4) Quand avez-vous pour la première fois vu un entraîneur utiliser des images mouvantes de football pour préparer tactiquement un match ou améliorer la technique personnelle d'un joueur ou collective de son équipe ?

Jean WENDLING : « *J'ai eu la chance de jouer sous les ordres de grands entraîneurs, notamment d'Albert BATTEUX qui vous parlait pour vous préparer psychiquement et techniquement au match à venir. Il expliquait ses schémas tactiques au tableau noir de manière très classique et si le " client " qui vous attendait le réclamait, il vous parlait peut-être plus longuement qu'à vos coéquipiers. Mais jusqu'à l'arrêt de ma carrière professionnelle, je n'ai jamais vu un film concernant un futur adversaire ou un style de jeu qu'il fallait acquérir. »*

5) Vous rappelez-vous de votre première interview télévisée ? Était-ce la télévision régionale ou nationale ?

Jean WENDLING : « C'était sûrement lors d'un regroupement de l'Équipe de France à Rueil Malmaison. Les journalistes télévision qui venaient sur le terrain, c'étaient souvent des jeunes, Thierry ROLAND par exemple. Mais ce n'étaient pas encore eux les grands Messieurs parmi les journalistes. Il y avait d'abord les " plumes " de l'Équipe, les Gabriel HANOT, les Jacques FERRAN qui venaient nous voir comme ils le voulaient ou presque. En cinq ans de présence en sélection nationale, je ne suis pas allé une seule fois sur un plateau de télévision. Je pense qu'il n'y avait guère que Raymond KOPA ou Just FONTAINE, les héros de Suède qui ont dû se plier à cet exercice à l'époque. Je n'ai accordé une interview à la télévision régionale ou nationale que bien plus tard. Une fois devenu président du Racing Club de Strasbourg. »

- 6) Quand vous avez rejoint l'Équipe de France, y avait-il une personne chargée des relations publiques ou des rapports avec la presse ? Quand vous étiez sollicité par les journalistes, y avait-il contrôle de la part du staff technique ?**

Jean WENDLING : « Il n'y avait rien de tout cela. Les journalistes voyageaient dans les mêmes trains ou avions que nous. Ils nous parlaient pratiquement quand ils le désiraient. Bien entendu, vu la lourdeur du matériel nécessaire pour faire des images télé, ou les conditions d'éclairage requises, les journalistes de la presse écrite avaient sûrement un avantage dû à leur mobilité et au fait qu'ils pouvaient voyager facilement, il leur suffisait de téléphoner pour que leur câble puisse paraître le lendemain. »

- 7) Lorsque vous avez commencé à disputer des matches internationaux en club ou en sélection, avez-vous noté un changement dans l'attitude du public en raison de la notoriété que confère le petit écran ?**

Jean WENDLING : « On avait une vie normale, réglée, surtout lorsque nous n'étions pas en déplacement. Nous nous déplaçons souvent comme des représentants de commerce, souvent en train et pas forcément en 1^{ère} classe. On était reconnu à Reims, une ville de taille moyenne pour la France, le vedettariat n'était que sportif, on avait une photo couleur uniquement dans les gazettes de football, sauf peut-être Raymond KOPA ou Just FONTAINE. Ce n'était que dans les abords du Stade que le regard, surtout des jeunes, changeait un peu, mais sinon on vivait une vie tranquille et n'oublions pas, on jouait beaucoup, car on devait se montrer sur un terrain pour pouvoir être payé, notre image n'était que rarement " démultipliée " par les médias. On devait faire un nombre important de matches soi-disant amicaux, mais on y prenait aussi des coups et on y laissait des forces, car il fallait se montrer à la hauteur de la réputation du club. C'était flagrant à Reims, souvent sollicité en tant que club phare du football national pour effectuer des matches de gala aux quatre coins de la France et des tournées à l'étranger. C'était vrai pour beaucoup de clubs étrangers comme le Real, le Rapid de

Vienne, le Santos de PELÉ ou le Botafogo de GARRINCHA qui étaient souvent nos adversaires dans des tournois comme celui de Paris. La sélection en équipe de France a probablement apporté un supplément de notoriété durant une certaine période. Mais comme nous n'avons pas réussi à nous qualifier pour la Coupe du monde 1962 et comme nous n'avons pas davantage réussi à remporter le titre de champion d'Europe en 1960, je suppose que la mémoire collective ne retient guère les joueurs, leur nom ou leurs gestes si l'on ne bénéficie pas de la lumière d'une grande victoire. Mais c'est sûrement en sélection que j'ai jouées les parties qui ont été les plus suivies, si l'on inclut les téléspectateurs dans le public. Je pense notamment à France-Angleterre en poules de qualification pour le Championnat d'Europe des nations que nous gagnions par 5 à 2 au Parc des Princes en 1963. Cela reste un de mes meilleurs souvenirs. Malheureusement, je me blesse peu après et j'arrête ma carrière au plus haut niveau pour devenir représentant en articles de sport. »

8) Vous-même quand avez-vous acheté votre premier récepteur ?

Jean WENDLING : « Lorsque j'étais joueur à Toulouse en 1957-1958 pour suivre ce qui allait devenir l'épopée de Suède. Je me rappelle bien du match contre le Brésil et de celui pour la troisième place contre l'Allemagne disputé par mon ami Raymond KAELBEL. »

9) Une fois rentré en Alsace à la fin de votre carrière professionnelle et captant les chaînes allemandes, avez-vous rapidement pris l'habitude de regarder le football d'outre-Rhin?

Jean WENDLING : « Bien évidemment en tant qu'habitant d'une région frontalière, je ne pouvais ignorer le football du pays voisin. Durant les années 1960, un écart profond s'est creusé, d'abord parce la sélection allemande n'a pas raté les rendez-vous importants des Coupes du monde. Cela impacte sur l'adhésion d'une population à la diffusion d'un spectacle sportif. Le fait qu'il n'y ait pas d'émission attirée pour le football à cette époque est quand même révélateur d'un particularisme français en la matière. »

10) Quels souvenirs marquants gardez-vous de la couverture télévisée du football durant les années 1960-1970 ?

Jean WENDLING : « Avec le temps qui passe, ce ne sont pas tant les souvenirs de téléspectateur qui me restent en mémoire. Ayant opté pour une reconversion dans la représentation pour l'industrie des articles de sport du jour au lendemain en 1963 après treize ans de professionnalisme, j'ai eu la chance de m'arrêter en pouvant m'investir dans une activité qui ne laissait guère de temps pour la nostalgie, pour la gamberge, et puis, la convivialité du vestiaire et celle des tribunes faisaient encore partie intégrante de mon travail. Comparé à ceux qui optèrent pour une carrière d'entraîneur, l'aspect déterminant c'était que je n'avais plus à imposer des déménagements à ma famille et c'était

bien ainsi. Mon revenu dépendait de mon travail, je n'étais plus à la merci ni d'une blessure, ni d'une réussite sportive aléatoire par essence. Je n'avais pas perdu ma combativité, mais j'avais atteint l'âge où, en tant que chef de famille, l'on peut se passer sans regret de la " glorieuse incertitude du sport ". Elle continue de vous fasciner, mais en tant que spectateur averti, passionné, mais non plus en tant qu'acteur investi à 150%. Le football ne vous lâche jamais vraiment quand vous avez été professionnel.

J'ai travaillé sept ans pour des entreprises qui produisaient des articles en exploitant le nom de KOPA, puis j'ai rejoint Adidas. Des grands matches, j'ai continué d'en voir beaucoup depuis la tribune des invités, alors franchement des souvenirs de football télévisé je n'en ai pas trop qui datent des années 1960, peut-être la finale de Wembley ou la Coupe du monde au Mexique, la première en couleur, qui m'a marqué, également parce que c'est la dernière de PELE, contre qui j'ai eu le redoutable honneur de jouer. Oui, au fond, ce sont surtout des souvenirs de phases de jeu qui me viennent à l'esprit quand je pense à ces années. J'ai joué trois fois contre PELE à l'époque où il était dans la forme de sa vie, j'ai dû me charger de GENTO encore plus souvent et puis, j'ai débuté lors d'un match de Strasbourg contre Blackpool, l'arrière qui m'a précédé en première mi-temps venait de Roubaix et faisait un essai. Il est passé au travers et en face, il y avait le roi du dribble, Sir Stanley MATTHEWS. Je l'ai remplacé à la mi-temps et j'ai dû remplir ma mission de manière assez satisfaisante, car je n'ai plus quitté la place de titulaire jusqu'à mon départ pour Toulouse. »

- 11) Avant l'institutionnalisation des compétitions, les matches de poule ou à élimination directe n'étaient pas très nombreux dans le calendrier d'une sélection, même à l'échelle d'une génération dont le cycle va rarement au-delà des quatre ans d'une Coupe du monde. Mais doit-on parler de matches amicaux, n'étaient-ils pas d'autant plus investis d'enjeux extra-sportifs relevant du prestige national, du souvenir des affrontements nationalistes, de rivalités réputées séculaires ?**

Jean WENDLING : *« Si vous voulez m'entendre dire que notre motivation était d'autant plus vive que nous rencontrions nos chers voisins italiens ou allemands, ou bien que nous nous mesurions à l'Angleterre, " l'arrogante " mère-patrie de notre sport favori, je ne pourrai le nier sans mentir. Dans les matchs contre l'Italie ou l'Allemagne, l'engagement physique était total. En règle générale, l'esprit était bon, mais chacun était déterminé à ne surtout rien lâcher. On savait que le nombre de gens intéressés par le résultat de ces matches augmentait considérablement, on ne pouvait l'ignorer, l'encadrement technique, les dirigeants de la FFF nous le rappelait à l'envi. J'ai disputé un RFA-France (1962) à Stuttgart. Il y avait foule, une foule impressionnante pour nombre d'entre nous, puisque 75 000 personnes étaient présentes dans les tribunes. Surtout il n'y avait pas de stade aussi grand en France, ni le Parc des Princes ni le vieux stade olympique de Colombes n'avait cette capacité d'accueil. Il y avait pas mal de militaires français, des FFA qui nous encouragèrent avec enthousiasme tout au long du match. En face, Uwe SEELER était déjà devenu le leader de l'équipe*

même s'il était davantage un finisseur qu'un meneur de jeu à la Fritz Walter. On a eu l'occasion de se recroiser, toujours avec un plaisir renouvelé, parce qu'il travaillait également pour Adidas. »

Monsieur WENDLING, merci pour cet entretien.

Entretien avec M. Dieter KÜRTEEN,

22/04/2010

Gespräch mit Dieter KÜRTE

Ehemaliger Sport-Reporter,

Moderator des "aktuellen Sport-Studios" (1967 – 2000)

(22/04/2012)

Jugendliches Interesse & Berufseinstieg

- 1) Welche sind den Fußball betreffend Ihre ersten markanten Erinnerungen als Fernsehzuschauer ? Hatten Sie einen Einfluß auf Ihre Berufswahl ?

Dieter KÜRTE : *«Es wäre übertrieben zu behaupten, daß die ersten Fußball-Sendungen als Auslöser für meine berufliche Laufbahn angesehen werden können. Ich habe immer gerne Fußball im Fernsehen geschaut, aber ich hatte auch früh das Gefühl, man könnte das Ganze pfiffiger herüberbringen.»*

- 2) Waren Sie als Heranwachsender am *Kicker* abonniert und ein begeisterter Leser der Sportpresse ?

Dieter KÜRTE : *«Nein, nein. Da habe ich mich in der Regel nur über die Tageszeitung und über das Fernsehen informiert. Ich war ja selber sportlich sehr aktiv, war sportlich interessiert und habe im Fernsehen alles was an Sport angeboten wurde, verfolgt, und das war zu der Zeit recht bescheiden.»*

- 3) Diese ersten Fragen waren so gerichtet, weil ich wissen wollte, ob solche Leute wie Erich Menzel oder Friedebert Becker auf Ihre frühe Auffassung des Fußballsports einen Einfluss hatten.

Dieter KÜRTE : *«Das würde ich niemals so sagen, nein, ein Begriff waren diese großen Namen der Sportpresse schon, aber sie hatten beispielsweise keinen Einfluss auf meine Berufsentscheidung oder auf die Art und Weise, wie ich den Fußball grundsätzlich sah und verstand.»*

WM 1966 und 1970

- 4) Liest man die verschiedenen im *Kicker* oder in *L'Équipe* damals zum Thema „Fernsehfußball“ erschienenen Glossen, so entsteht der klare Eindruck, daß die Übertragungsqualität von BBC und ITV einen entscheidenden Qualitätsschub im Auge der Fachleute darstellte. Das „Instant Replay“ wurde geläufig und die in den Stadien verwendete Anzahl an Kameras wurde von BBC und ITV aufgestockt.

Hatten Sie damals auch das Gefühl, daß sich in der Praxis wichtige Änderungen vollzogen ?

Dieter KÜRTEN : « *Nein, Herr Meyer ich war sowohl 1966 in London dabei, als auch 1970 in Mexiko, ich habe also weder Fernsehen geschaut, noch viel Presse gelesen. 1970 war ich in Leon, da wo die deutsche Mannschaft plaziert gewesen ist. Das war ganz weit weg von Mexiko City und es machte kaum Sinn auf die europäische Presse zu warten. Als wir sie hätten lesen können, enthielt sie nur noch Schnee von gestern. Ich habe mich während dieser zwei Turniere im Wesentlichen um meine eigene Arbeit kümmern müssen, und hatte keine Gelegenheit beispielsweise L'Équipe zu lesen oder irgendwelche Glossen. Ich hatte sehr viel Arbeit zu erledigen. In Mexiko wurde auch noch krank, ich hatte eine ganz schwere Erkältung während der großen Hitze in Leon. Ich habe mich auf meine Arbeit konzentriert und überhaupt nicht fern gesehen. Ich hatte schon gar keine Zeit, zu verfolgen, was die anderen machten. Diesbezüglich habe ich also damals gar keine erwähnenswerte Eindrücke gesammelt.*»

5) Aber bei den Ansicht des von den Engländern gelieferten Bildmaterials hatten Sie ...

Dieter KÜRTEN : «*Wir haben in England unser eigenes Bildmaterial hergestellt. Ohne Überheblichkeit denke ich, daß wir von den anderen nicht viel lernen mussten. Die Kameraaufstellung bei BBC beispielsweise, war ja manchmal interessant, aber wir waren auch nicht in der Lage mit 12 oder 15 oder noch mehr Kameras da aufzubauen, da waren wir noch nicht so weit. Wir haben 1963 begonnen. 1970 in Mexiko waren wir ja überwiegend vom mexikanischen Fernsehen abhängig, da haben wir kaum mit eigenen Kameras Liveübertragungen machen können oder gemacht. Das was wir produziert haben, war abhängig von dem, was die angeboten haben.*»

6) Das mexikanische Bildmaterial, das Sie erwähnten, stammt ja von einem Privatfernsehen...

Dieter KÜRTEN : « *Darüber habe ich ehrlich zugegeben keine Ahnung.*»

7) Haben Sie nicht mitbekommen, ob es im Vorfeld anders war als mit Partnerfernsehanstalten der Eurovision

Dieter KÜRTEN : « *Nein, hierfür habe ich auch keine Vergleiche. Ich weiß nur, daß bei der Eurovision durch den Zusammenschluss von Franzosen, Engländern, Deutschen, Italienern sehr gutes Bildmaterial produziert wurde. Ich glaube nicht, daß wir von den Mexikanern etwas hätten lernen können.*»

- 8) **Wenn man spätere Schriften auch von Sporthistorikern oder von Medienhistorikern liest, dann merkt man, daß Mexico 1970 eine ganz besondere WM war. Denken Sie, daß das nur vom Farbfernsehen entscheidend war, dass so eine gewisse Magie entsteht und die nächtliche Ausstrahlungszeiten.**

Dieter KÜRTEN : *«In dieser Hinsicht hat der Erfolg der deutschen Mannschaft mit Sicherheit eine entscheidende Rolle gespielt. Es gab ja einerseits hochdramatische Spiele. Darüber hinaus hat ja auch das Land selbst den Reiz des Turniers ausgemacht. Das war seine sehr schöne WM, es war sehr bunt und farbig. Die Menschen waren sehr freundlich damals und glücklich, daß man ihnen die WM gegeben hat. All dies hat sich übertragen und war am Bildschirm wahrnehmbar.»*

- 9) **Sie erwähnen das farbige Element, aber es gab wenige Leute, die einen Farbfernseher hatten.**

Dieter KÜRTEN : *« Ja, ich weiß nicht wie viele, aber das löst ja immer einen gewissen Boom aus, im Vorfeld oder im Nachhinein, und dann geht das Publikum los und bedient sich und kauft sich und tauscht aus. Jetzt 2010 werden die Flachbildschirme wieder eine große Rolle gespielt haben, weil das auch der allgemeine Trend ist, der geht ja hin zum Flachbildschirm. Die WM oder die Olympische Spiele sind dann immer eine zusätzliche Motivation, um das Fernsehgerät für ein moderneres auszutauschen.»*

- 10) **Ich wollte Ihre Meinung zur folgenden These haben : die WM1970 betreffend scheint es, dass spätere Aufzeichnungen oder kurze Ausschnitte diesen Mythos genährt haben?**

Dieter KÜRTEN : *« Ich kann mir gut vorstellen, dass Fernsehzuschauer von heute, wenn sie die Aufzeichnungen von 1970 sehen, Lachkrämpfe kriegen, über die Art wie man damals Fußball gespielt hat. Man hat ja das Gefühl, man sieht alles in Zeitlupe, verstehen Sie?»*

- 11) **Ja, aber ich habe Uwe Seeler interviewt und er erwähnte die 50 Grad Hitze. Es war furchtbar für ihn, denn seine Haut verträgt die Sonne nicht gut.**

Dieter KÜRTEN : *« Ja, da sind wir halt 40 Jahre weiter, das war ein anderer Fußball, kein so perfekter Tempofußball wie er heute gespielt wird. Auch in taktischer Hinsicht konnte doch von den meisten Mannschaften behauptet werde, ihr Spiel sei eher simpel. Ich habe viele Spiele gesehen und das war gemütlich. Es ist nett anzuschauen heute, und ich mache mich auch nicht lustig, sondern, wenn man das 40 Jahre später vergleicht, liegen natürlich Welten dazwischen.»*

- 12) **Würden Sie sagen, dass 1966 auf höherem Tempo gespielt wurde als 1970 ?**

Dieter KÜRTEN : *« Ja, zwangsläufig, eher durch die Witterungsumstände als durch eine eventuelle taktische Entwicklung. Manche werden auch beglückwünschen, daß es in Mexiko auch durch diese äußerlichen Bedingungen viel seltener böse und grobe Fouls gab, als vier Jahre zuvor in England.»*

Beziehungen mit den ausländischen Fernsehanstalten

- 13) Kommen wir zu den Beziehungen mit den ausländischen Fernsehanstalten. Während den Interviews mit den französischen Fernsehleuten, konnte ich feststellen, daß die Praktiker nicht die Verwaltungsleute, diejenigen die wie Sie die Fernsehsendungen gemacht haben, nicht so viel Austausch mit den ausländischen Kollegen haben konnten.**

Dieter KÜRTEN : *« Nein, gar keinen. Ich erinnere mich an nichts in der Art.»*

- 14) Haben Sie nicht vom USA Korrespondenten des ZDFs Infos bekommen, dass die Amerikaner, z. B. bei CBS, ihre Sportsendungen so oder so gestalten.**

Dieter KÜRTEN : *« Nein, wir hatten keinen Austausch in dieser Hinsicht. Ich war jedenfalls nicht daran beteiligt. Ich war immer in einer anderen Rolle, ich war entweder Produzent oder ich habe das Spiel live übertragen. Dann war ich von ganz anderen Dingen begleitet und mit anderen Dingen beschäftigt. Da habe ich von den Produktionsprämissen gar keine Ahnung und nichts mitbekommen. Darüber haben wir auch nie gesprochen.»*

- 15) Dann wäre das Fazit so, dass die Leute, welche die Sendung produzieren und die Übertragung über die Bühne gehen lassen so unter Zeitdruck stehen, dass sie kaum Zeit haben, um zu sehen, was der Nachbar macht. Stimmt das so ?**

Dieter KÜRTEN : *« Ja, als Reporter ist man sehr stark auf seine eigene Arbeit konzentriert, das ist ein sehr hochwertig anzusehende Arbeit, das erfordert alle Aufmerksamkeit und Konzentration, und da hat man nicht mehr viel Gelegenheit und Muße, um sich um die anderen zu kümmern. Wenn ich das Gefühl hatte, daß ich gute Arbeit geleistet hatte und die Resonanz war entsprechend, empfand ich selten das Bedürfnis in einem Vergleich eine weitere Bestätigung zu suchen.»*

- 16) Ich hatte zum Beispiel das Glück, Pierre Cangioni zu interviewen, der 15 Jahre lang der Sportredaktion des 1. öffentlichen Fernsehens in Frankreich angehörte und 1976 eine der "Sportschau" ähnliche Sendung ins Leben rief. Trotz aller Kontakten, die in**

den Eurovisionsgremien gepflegt werden, kannte er die "Sportschau" und das "Aktuelle Sport-Studio" nicht.

Dieter KÜRTEN : *« Ja, ich kannte ihn auch nicht, obwohl ich fast 40 Jahre dabei war. »*

- 17) Anfangs der 1960er Jahre, als die Kooperation mit anderen europäischen Sendern in ihren Kinderschuhen laufen lernte, wurden zahlreiche Aufzeichnungen von Fußballspielen ohne deutsche Beteiligung ausgestrahlt. Oft war Rudi Michel dann der Reporter vor Ort. Später stellt man in den Programmen fest, daß der „Konserven-Fußball“ und dessen emblematische Sendungen, sprich die „Sportschau“ und das „Aktuelle Sport-Studio“, steigend durch ihre Fokalisierung auf das aktuelle nationale Fußballgeschehen gekennzeichnet waren. Das war so, obwohl es aufgrund des Eurovisionsabkommens diesen gegenseitigen Austausch kurzer Sequenzen gab, die weniger als zwei Minuten dauerten. Das waren günstige Bilder vom ausländischen Fußball, die jedem Sender zugänglich waren.

Dieter KÜRTEN : *« Als es gerade mit der Kooperation, mit Eurovision anfing, war die Neuigkeit attraktiv. Dann wurde ab 1963 die Bundesliga die attraktivste Bilderquelle, zumindest für das deutsche Publikum. Die Bilder von Eurovision, die Sie erwähnen, waren günstig zu haben. Das stimmt, aber man bekam sie in der Regel erst sonntags oder dann so spät samstags, daß sie natürlich der absoluten Priorität, dem Bundesliga-Spieltag geopfert werden mußten. Die privaten Sender produzieren weniger und müssen etwas zum senden haben, die zeigen deswegen mehr ausländischen Fußball. Ich denke, die Deutschen haben sich in den 1960er Jahren auf den eigenen Fußball konzentriert, er war ja auch sehr attraktiv. Der französische oder spanische Fußball war sicherlich damals in der Spitze bedeutend und interessant, aber mehr auch nicht. »*

Presse & Fernsehfußball

- 18) In den Experteninterviews, die ich in Paris geführt habe, entstand unwiderruflich der Eindruck, daß es doch zwei verschiedenen Welten waren, die sich kaum berührten und sogar vermieden. Pierre Cangioni, den ich schon erwähnte schilderte diese Verhältnisse folgendermaßen : *« Sie waren die edle aber verarmte Aristokratie des Sportjournalismus, das Prestige der Feder, des geschriebenen Wortes lag auf ihrer Seite. Wir waren die verwerflichen Arrivisten, welche die mit der steigenden Masse an Fernseh Bildern verbundenen Berühmtheit genöß. »* War es in Deutschland in den 1960er Jahren auch so ?

Dieter KÜRTEN : *« Ja, klar, das was da steht, trifft auch auf Deutschland zu. Ja, sie waren eine edle aber verarmte Aristokratie. Die Pressekollegen, ich weiß nicht, wie das heute ist. Ich glaube, es ist ein bißchen anders geworden, aber früher hatten die doch immer das Gefühl, absolut zweit- oder drittklassig behandelt zu werden. Zuerst kamen die arroganten Typen vom Fernsehen. Das war ja auch so, weil wir meistens zuerst bedient wurden. Aber das war darin begründet, daß wir immer schnell handeln mussten. Daß der Bundestrainer erst vor die Fernsehkamera kam, und dann erst in*

die Pressekonferenz ging, hatte nicht den Grund, daß er uns bevorzugte, sondern er war intelligent genug zu begreifen, daß wir schneller handeln mussten. Ziemlich schnell wurden wir auch in den Augen der schreibenden Presse die feinen Leute, die viel besser verdienten. Wir waren definitiv eine andere Kategorie. Die Kollegen haben sich als Underdogs gesehen, für mein Empfinden nicht zu recht. Ich versuche zu verstehen, warum sie so reagiert haben. Aber das ist heute anders. Die Zusammenarbeit zwischen Presse- und Fernsehkollegen ist jetzt viel freundschaftlicher und permanenter. Vielleicht auch weil es in einer Karriere nicht selten ist, daß man von einem Medium zum anderen wechselt.»

19) Gab es manchmal, wenn auch nur gezielt und vorübergehend, eine Kooperation mit den Kollegen?

Dieter KÜRTEN : « *Da noch nicht. Das ist heute, mit der Zeit anders geworden, auch eine Kooperation mit dem Kicker gab es inzwischen, aber sagen wir mal in den 1970er, 1980er auch vielleicht 1990er Jahren war das nicht so, die war nicht sehr intensiv, es gab keine echte Kooperation. Später hat dann das ZDF mit dem Kicker eine gemeinsame Sache gemacht. Ich kann das aber nicht mehr genau belegen inwiefern.»*

Fernsehkommentar

20) Prof. Hackforth, der Nestor was Sportmedien in Deutschland angeht, erwähnt daß Fernsehkommentar von Anfang an auf Kritik von Seiten der Zuschauer gestoßen ist, aus irgendwelchen Gründen. Beim Deutschen Rundfunk-Archiv in Frankfurt durfte ich aufgrund des Datenschutzgesetzes die Fernseh Zuschauerpost nicht ansehen. Könnten Sie mir eventuell eine Größenordnung nennen wie viel Post die Sportredaktion üblicherweise in den 1960er Jahren pro Woche durchschnittlich erhalten hat? Waren es tausend Briefe oder mehr ?

Dieter KÜRTEN : « *Eher weniger, nach meiner Einschätzung war das deutlich weniger. Es waren eher ein paar Hundert vielleicht, maximal. Anrufe gab es mehr. Aber da rufen ja alle Schichten an, Betrunkene, Menschen, die gerade Schwierigkeiten mit ihrer Ehe haben, die uns als Prellblock, wie wir sagen, benutzt haben, aber das darf man nicht alles ernst nehmen. Gegen sachliche Kritik kann man ja nichts haben, oder wenn man einen Fehler gemacht hat, den machen wir ja alle, aber das muss man ja akzeptieren. Leider gab es in den Zuschauerreaktionen ja ganz unsachliche idiotische Kritik. Natürlich haben wir solche Anrufe oder Briefe gar nicht ernst genommen und haben das auch gar nicht beachtet.»*

21) Erinnern sie sich an einen Spielkommentar oder Kommentarstil oder Kommentator, der damals eine positive oder negative Postlawine ausgelöst hat? Ich stelle Ihnen die Frage aus folgendem Grund, ich weiß nicht, ob sie ihn kennen, Thierry Roland war 40 Jahre lang die Stimme des Fußballs im französischen Fernsehen. Er hat zwei Mal eine

Postlawine ausgelöst. Erstmals als er während eines Qualifikationsspiels zur WM 1978, einen schottischen Schiedsrichter derb beschimpfte. Später während der WM 1986 stellte er die Kompetenz des tunesischen Schiedsrichters in Frage, der Maradonas göttliche Hand übersah. Die erste Postlawine war positiv, denn die Briefe kamen von französischen Fans. Die zweite war sehr negativ und stammte von Mitgliedern der maghrebinischen Gemeinschaft, die Thierry Rolands Kritik an Ali Benakeur als rassistisch empfanden.

Dieter KÜRTEN : « *Thierry Roland ist mir ein Begriff, aber persönlich kenne ich ihn nicht. Ja, das würde auch bei uns eine Lawine auslösen, wenn ein Reporter barsch von der Leber seine Meinung über einen Schiedsrichter äußern würde. Dennoch bin ich nicht sicher, ob die Reaktion negativ oder positiv wäre. 1966 blieb ja das Fernsehen sehr zurückhaltend im Vergleich zur Boulevard-Presse oder zur Sport-Presse, als der sowjetische Linienrichter Englands dritte Tor anerkannte. Als Reporter möchte man schon mal schärfer kritisieren. Manchmal ist die Schiedsrichterleistung den Umständen nicht gewachsen. Ich möchte aber daran festhalten, daß man als Reporter eben ein Journalist bleiben und kein Fan werden sollte. Nein, auch nach längerem Überlegen kann ich mich an keine Protest- und Kritiklawine erinnern, nicht bei unseren Kollegen und bei mir selbst auch nicht. Ich habe 2-3 Mal eine positive Welle ausgelöst, weil ich in einem Stil kommentiert habe, der den Leuten damals besonders gut gefiel. Aber von einer Postlawine kann man auch in diesem Falle nicht sprechen.* »

22) War es nicht so, dass Sie zu Beginn Ihrer Karriere noch auf die alte Schule trafen, die vom Radio kam. Ich erwähne nur Herbert Zimmermann, Kurt Brumme, Rudi Michel. Als junger Reporter sahen Sie, vielleicht nicht beim ZDF, aber beim ARD auf jeden Fall, die Leute noch arbeiten. Gab es da nicht einen krassen Stilunterschied zwischen Ihnen und denen?

Dieter KÜRTEN : « *Nein, Sie meinen wohl, daß während meiner ersten Jahren im Beruf gerade temperamentvolles Kommentieren gefragt war. Von einer richtigen Schule möchte ich da nicht reden, denn die Leute, die vom Radio kamen, taten es mit Mühe, aber sie paßten sich an das neue Medium an. Darüber hinaus wechselt das ja immer, welcher Kommentarstil gerade gefragt ist oder beim Publikum ankommt. Für einen Fernsehreporter zählt dasselbe wie für einen Schauspieler. Manche von ihnen bleiben magnetisch, charismatisch auch wenn sie ihre Steuererklärung herunterleiern. Allgemein ändert sich der Kommentarstil nach meinem Empfinden in Wellen. Das geht wie mit der Musik, mit der Mode, wie mit vielen anderen Dingen auch, es geht wellenartig, alle 7,8-10 Jahre ist ein anderer Stil gefragt oder kommt besser an. Im Moment ist Geschrei wieder ganz groß geschrieben, vor allem im Funk, das hören Sie ja wenn Sie die Bundesliga-Schaltkonferenzen am Samstag verfolgen, aber auch beim Fernsehen ist der Trend eindeutig feststellbar. Und es gibt ja immer noch einen Unterschied zwischen Funkreportage und Fernsehen, da man ja immer noch selbst viel sieht und nicht noch durch unnötiges Geschrei, das nur bestätigt was man sieht, gestört werden will. Aber unter temperamentvoll verstehe ich etwas anderes, man kann ja mitgehen mit einem Spiel, man kann*

dem Zuschauer das Gefühl geben, er spielt mit, aber man kann es ja auch wie Ernst Huberti, der ja eine völlig andere Art des Kommentierens hatte, sehr ruhig, sehr sachlich, sehr zurückgenommen kommentierte und bei Herbert Zimmermann, der hatte ja wieder das Problem Funkreporter zu sein, der musste ja anders beschreiben. Und durch diese andere Beschreibung und durch temperamentvolles Beschreiben entsteht eine andersartige Reportage, der hätte ja im Fernsehen bestimmt anders kommentiert.»

23) Ja, er hat ja im Fernsehen kommentiert, am Anfang des Deutschen Fernsehens.

Dieter KÜRTEn : *« Ja, Herbert Zimmermann hat für beide Medien kommentiert, aber für alle Ewigkeit bleibt er der Funkreporter, der in Bern dabei war. Im Fernsehen war ja seine Art der Kommentierung deutlich anders, das war ja ganz ruhig, zurückgenommen und gelassen. Beim Funk hat er ja temperamentvoller kommentieren müssen, wenngleich er für mich etwas atemlos kommentiert hat. Ihm ging oft die Luft aus, weil er bis auf den letzten Drücker noch erzählt und beschrieben hat. Es gab damals nicht nur Herbert Zimmermann, es gab ja damals auch noch als Funkreporter Kurt Brumme, Toni Kahl, Josef Kirmaier, es gab ja Dr. Bernhard Ernst, es gab viele gute Reporter, die sehr gut beschreiben konnten, die viel Sprachschatz und sehr gute Bilder hatten. Als das Fernsehen anfang, war das Kommentieren sehr betulich, sehr ruhig und zurückgenommen. Erst mit der Zeit ist Temperament reingekommen. Ich war z.B. 1978 in Argentinien dabei. Mir wurde die Gruppe, in der auch Argentinien spielte, zugeteilt und da habe ich mit den Argentinern mitgefeiert, mitgelärrt, mitgeschrien und mitgefiebert. Dann kam ich ganz groß raus und wurde Fußballreporter des Jahres. Aber das lag zu einem großen Teil daran, dass mir das Geschehen da sehr geholfen hat und man hätte im Grunde gar nicht viel machen müssen, weil im River Plate Stadion genug Temperament und Zirkus vorhanden war. Dennoch habe ich das noch unterstützt und begleitet und noch ein bisschen ausgemalt. Und das war für die Leute in Deutschland hervorragend. Das Spiel selbst und die Kulisse haben so viel Leidenschaft und Temperament entwickelt, dann passte mein Kommentar sehr gut dazu.»*

24) Gab es vielleicht in Deutschland anfänglich eine bewusste Anlehnung an den Kommentarstil des BBC, der vor allem fachlich und zurückhaltend wirkt? Im Unterschied zu französischen Fernsehkommentatoren sind deutsche Kommentatoren, wie die Engländer, dazu fähig mal still zubleiben.

Dieter KÜRTEn : *« Nein, überhaupt nicht, für mich jedenfalls nicht, ich habe da keinerlei Beispiele, ich habe mich auch darum nicht bemüht. Das hat wohl auch mit der Mentalität zu tun. Obwohl die Nordfranzosen uns näher sein und anders als die Südfranzosen kommentieren müssten. Aber ich finde, daß ja manchmal auch im deutschen Fernsehen vor allem bei den Privaten, viel zu viel gesprochen wird. Und nicht nur das, die Spiele werden „verbal aufgewertet“, obwohl die Bilder dem*

widersprechen. Man hat ja viel Geld für die Live-Sendung ausgegeben, um die Einschaltquote zu verbessern oder zu halten. Ich bin ja mit Marcel Reif sehr gut befreundet, der für mich der beste Kommentator ist, den wir zur Zeit in Deutschland haben. Er verfügt über die Fähigkeit, durch Sachlichkeit aber auch durch Witz und Pffiffigkeit sowie durch sehr gute Vergleiche und Bilder seine Reportagen anzureichern und zu färben. Marcel Reif muss nicht übermäßig temperamentvoll daherkommen. Er versteht es halt, mit einer gewissen Souveränität und Gelassenheit zu kommentieren. Bei den privaten Fernsehsendern gibt es ja einige Kommentatoren, die viel zu viel reden und beschreiben wollen, was der Zuschauer selber sieht oder aber sie machen das auf eine sehr holprige oder auch nicht sehr engagierte Art. Ich halte das aus, ich schaue mir das natürlich an, aber ich merke an mir selber, wie sich mein Interesse sehr stark auf das Bild fixiert und ich den Kommentar nur am Rande noch wahrnehme. »

- 25) Das geht wahrscheinlich vielen so. Liegt das aber nicht am Fernsehfußball selbst und an den Ritualen, die seinen Konsum begleiten. Seit den Anfängen haben, zumindest bei Großereignissen, die Zuschauer mit Freunden oder Fremden in der Kneipe oder im Familienkreis das gebotene Spektakel vor allem visuell und nicht verbal wahrgenommen.**

Dieter KÜRTEN : « Ja, das darf man eigentlich gar nicht machen. Ich schaue ja am liebsten ganz allein. Ich gehe auch nie zu „public viewing“. So etwas würde ich nie tun, weil man da ja weniger als die Hälfte von dem was da auf dem Bildschirm passiert, wahrnimmt. Und ich mag auch nicht wenn einer dauernd dazwischenquatscht und vor allen Dingen einer, der keine Ahnung hat. Da kommen ja furchtbare Sachen plötzlich zur Sprache. Nein, da bin ich lieber ganz allein oder mit jemanden zusammen, der mich nicht stört, der weiß, er muss mir nichts erzählen, nicht dazwischen quatschen. Und das hat nichts mit Überheblichkeit zu tun, sondern ich fühle mich einfach in so eine Begebenheit hinein und dann weiß ich schon was ich davon zu halten habe. Ich mag dann nicht, wenn unqualifiziertes Gequatsche mich ablenkt. Ich habe wirklich jahrelang erlebt, daß viel dämliche Kritik an Kommentar und Sendungen von den Zuschauern kam, die nicht konzentriert das Spiel verfolgt haben. Wenn man ein Spiel mit anderen im Kreise sieht, dann wird man oft gestört. »

- 26) Das stimmt ja alles. Aber es ist ein Ritual geworden und für die Mythifizierung des Fernsehfußballs ist es wichtig, mit wem man das geschaut hat und ob Papa das geguckt hat. Dafür ist es wichtig, aber das ist ein anderes Thema.**

Dieter KÜRTEN : « Ja, ja. Da stimme ich Ihnen zu. Meine Ansicht läßt sich mit Sicherheit dadurch erklären, daß ich ein Profi bin und Fernsehfußball das Hauptmaterial war, mit welchem ich mein Handwerk ausübte.»

Konkurrenz ARD/ZDF

27) Ich habe zur Rivalität mit der „Sportschau“ vieles aus Ihrem Buch *Drei unten, Drei oben* gelernt, aber jetzt habe ich eine kleine Frage : in den 1960er Jahren haben ARD und ZDF Aufzeichnungen des oder der gleichen Spiele mit kurzem Zeitunterschied, teilweise mit sich überlappenden Zeitabschnitten ausgestrahlt. Schickte da immer jede Fernsehanstalt eine eigene Filmcrew zum Stadion?

Dieter KÜRTEN : « *Ja, meistens ja. Für die Berichterstattung über die Bundesliga zum Beispiel waren es immer getrennte Teams. Aber jetzt ist die Kooperation stärker geworden, weil sich die Kollegen leichter austauschen können, seit Film fast keine Rolle mehr spielt. Man ist ja mit der Zeit auf Magnet und Kassette übergegangen und Absprachen zwischen ZDF und ARD sind leichter zu verwirklichen. Das war früher schärfer getrennt.*»

28) Mit dem Aufkommen der privaten Fernseh-Anstalten ist Fernsehfußball ein sehr wichtiges Schlachtfeld geworden, wo Publikumsanteile gewonnen werden. War das in den 60-iger Jahren auch ein bisschen das Gefühl, das die zwischen ARD und ZDF unvermeidbare Rivalität auslöste, obwohl beide öffentlich-rechtliche Anstalten waren ?

Dieter KÜRTEN : « *Ja, Konkurrenz gab es allemal, aber ein Schlachtfeld war das nicht, das ist schon zu massiv. Wir waren schon Konkurrenten, aber wir waren auf freundschaftliche Weise konkurrierende, es war da keinerlei Kampf angesagt. Und wenn da Hilfe nötig gewesen wäre, hätte man sich auch geholfen. Wenn man zum Beispiel ein Tor, eine kritische Szene oder einen Elfmeter verpasst hatte, oder was auch immer, da hätte man sich immer geholfen. Das hätte man ja möglicherweise nicht besonders gern getan, weil man ja auch stolz war, daß man es alleine gefilmt hatte. Aber ich glaube das hätte im Endeffekt die untergeordnete Rolle gespielt. »*

29) War das kein Ärgernis, daß manchmal die selben Bilder über den Bildschirm flimmerten?

Dieter KÜRTEN : « *Nein, kritische Pressebeobachter haben da immer wieder angemerkt, ob da nicht sinnloser Aufwand getrieben wurde, daß ARD und ZDF mit jeweils einem Kamerteam oder mit mehreren sogar auftauchten. Aber das liegt in der Natur der Sache, man möchte seine eigenen Bilder haben, man hat auch andere Ansichten von der Herstellung und will das durch Interviews anreichern und da kann man dann nicht sagen, man nehme einfach das Kamerteam von der ARD, weil das da gerade steht. Da kocht schon jeder seine eigene Suppe.*»

29) Ich habe das Interview eines Regisseurs von Canal Plus studiert, der auch einen Vorgänger aus den 1960er Jahren erwähnt. In diesem Gespräch bemängelt er, daß in den französischen Stadien fürs Fernsehen sehr lange nichts vorgesehen war und daß

es immer wieder Streit mit den Vereinsleitungen gab, wenn auf der Tribüne einige Sitzplätze geopfert werden mußten. Wie war das in der Bundesliga ?

Dieter KÜRTE : « *Das haben wir aber in aller Regel davor geklärt. Da gab es an dem Tag selbst und in dem Moment selbst selten Auseinandersetzungen, weil das vorher geklärt wurde. Und wenn wir die Plätze hätten kaufen müssen, hätten wir sie gekauft und bezahlt und dann hätten sie uns ja gehört für diese Zeit. Das Problem hatten wir ja immer rechtzeitig ausgeschaltet und es war damals natürlich eine vollkommen andere Art der Berichterstattung, weil wir oft auf dem Dach gestanden haben, bei strömendem Regen, ich habe das jahrelang am eigenen Leibe erfahren, da waren tatsächlich zu der Zeit in den 1960er und 1970er Jahren die Stadien für Fernsehübertragungen noch nicht eingerichtet. Heutzutage ist das schon eher der Fall, weil Liga und Clubs sich bewußt sind, wieviel Geld Übertragungen einspielen und schon in der Rohbauplanung eines Stadions die Räumlichkeiten für Fernsehen und Radio einplanen, das ist heute alles viel professioneller. Nicht zufällig. »*

Schleichwerbung

30) Sehr früh, noch bevor das ZDF ins Leben gerufen wurde, unternahm die Zeitschrift Hör Zu eine andauernde Kampagne gegen sogenannte Schleichwerbung. Das hat sich nicht nur auf den Sport bezogen, aber Sportereignisse wurden oft ins Visier genommen. Wie sahen Sie das Phänomen damals ?

Dieter KÜRTE : « *Die Springer-Presse, jetzt dargestellt durch die Hör Zu, hat da jahrelang eine Kampagne geritten und man kann das ja natürlich schon so sehen, daß sich da Produzenten mit den Produkten die Fernsehpräsenz erschlichen haben, aber dann ist es ja total umgekippt. Allerdings will man da auch nicht, dagegen ist die Presse, daß da so ein Produktplacement stattfindet. Ein Küchenhersteller stellt für eine Serie oder eine Sendung eine Küche kostenlos zur Verfügung. Dafür möchte er, daß man sein Produkt klar wieder erkennt oder seinen Firmennamen wahrnimmt. Das ist natürlich für das Fernsehen günstig, aber es entsteht ja eine Ungleichheit, weil ja nicht jeder, der ein Produkt herstellt, die Chance bekommt, sein Produkt auf diese Weise zu präsentieren. Das ist vor allem für öffentlich-rechtliche Anstalten problematisch und ist jetzt auch untersagt, es ist nicht gestattet, das jetzt zu machen. In den 1960er und 1970er Jahren war es aber übertrieben. Da haben wir ja Skirennen abgesagt, weil Dextroenergen auf so einem Fähnchen stand. Da fuhren hundert Skiläufer in einem Affentempo an den Stangen vorbei und da stand irgendwo Dextroenergen beispielsweise. Oder dafür ein ganzes Rennen abzusagen. Ich weiß, daß wir ein ganzes Fußballspiel haben absagen wollen, weil der Veranstalter nicht bereit war seine Bande abzudecken oder wir haben die Kameras so aufgestellt, dass wir diese Bande nicht im Bild hatten, sondern die andere Seite fotografiert haben. Da gab es die abenteuerlichsten Unternehmungen, man kann das einerseits verurteilen, aber ich finde es wurde übertrieben, auch diese Kampagne war übertrieben. »*

31) In Frankreich gab es in den 1960er Jahren eine ähnliche Debatte, aber dann hat das französische Fernsehen doch ganz andere Regelungen eingeführt und zum Beispiel auch abends Werbespots ausgestrahlt. In Deutschland gibt es abends auf den öffentlichen Sendern immer noch keine Werbung. Vielleicht sieht man einen Sponsorennamen gerade vor und nach dem Spiel oder einer Sendung wie das „Aktuelle Sport-Studio“.

Dieter KÜRTEN : « Für die öffentlich-rechtlichen ist ja heutzutage nach 20 Uhr die geltende Regelung nahezu unverändert. Sie dürfen eigentlich immer noch keine Werbung machen, das kann man nachvollziehen, weil sich die Privaten dann doch sehr stark benachteiligt fühlen müssen.»

32) Ja, aber damals gab es gar keine Privatsender, ich höre mit meiner Arbeit bei 1970 auf, aber das französische Fernsehen hat zuerst generische Werbung, zum Beispiel für Käse oder Milch, oder für Produkte, die nicht an einen Hersteller gebunden waren.

Dieter KÜRTEN : « Aber das war der erste Schritt, in Deutschland ging dieser Wettstreit noch ganz lange. Das ist so, weil die Mentalitäten sich nur langsam verändern. Und wenn eine Zeitschrift wie die Hör Zu, die damals eine sehr stattliche Auflage hatte, so eine Kampagne immer wieder reitet, dann wird der Betrachter erst auf das sogenannte Problem aufmerksam. Ich denke, daß kein Zuschauer gesagt hätte, ich will nur wegen der Schleichwerbung das oder jenes Spiel nicht sehen. Im Gegenteil, die Leute hat das bis zu der Zeit, in der sie ständig mit der Nase darauf gestoßen wurden, gar nicht interessiert, was da im Übrigen passierte. Sie wollten das Länderspiel sehen oder diesen Skiwettbewerb mit deutscher Beteiligung oder irgend einer anderen Attraktion. Und da haben sie sich um diese Werbung nicht geschert. Nur wenn man dauernd animiert wird, darauf zu achten oder eine Stellungnahme abzugeben, dann verändert das die Einstellung. Das ist ja auf allen Gebieten so, nicht nur im Sport.»

33) Denken Sie, daß der Springer-Verlag viel eher um seine Marktanteile, was die Werbeetats angeht, besorgt war ?

Dieter KÜRTEN : « Das hat auch eine Rolle gespielt, darauf hat die Presse ja immer hingewiesen, das tut sie ja heute noch. Sie hat befürchtet, daß ihr dadurch Werbeaufkommen verloren gehen. Das ist aber in aller Regel nicht so gekommen. Auf jeden Fall war das Fernsehen nicht schuld daran, viel eher jetzt das Internet und da haben die Printmedien mit der Gründung ihrer Websites auf die neuen Verhältnissen reagiert.»

Herr Kürten, ich darf mich für das Gespräch ganz herzlich bedanken.

Commentaire intégral de M. Georges Briquet,

05/10/1952

France-Allemagne à Colombes JT 20H 05/10/1952 Durée : 00:10:00

Commentaire intégral de Georges Briquet

« 5 octobre 1952, France-Allemagne, le premier France-Allemagne d'après-guerre, un match comme tous les matchs internationaux du point de vue sportif et pourtant un match pas tout à fait comme les autres. Remarquez la différence avec le film de la finale de la Coupe de France : l'entrée ensemble des deux équipes, représente, comment-dirais-je, l'entrée un peu grave, et puis l'attitude du public, moins enthousiaste, moins extériorisé : il sent la gravité de l'événement.

Le toss, la présentation et l'échange des drapeaux, des fanions.

L'arbitre est Mr Evans, un arbitre britannique.

Marche est le capitaine français.

Voici encore une vue du public.

Les hostilités s'engagent, et tout d'abord, on s'aperçoit que les Français ont beaucoup de chance d'emporter ce match, avec un peu de chance, parce qu'ils sont plus rapides, plus ardents. C'est pourtant RUMINSKI qui est à l'ouvrage le premier, il dégage et immédiatement l'attaque française se dessine.

Dès le début et presque jusqu'à la fin, l'équipe de France dominera. C'est dès la quatrième minute que la France ouvrira le score et marquera son premier but.

Ce ne sont encore que des hors-d'œuvre ou des hostilités préliminaires, les choses vont se corser tout à l'heure.

Timide attaque allemande rapidement enrayée. Ce n'est pas encore l'heure du but, c'est à la quatrième minute qu'il sera marqué.

Voici une attaque allemande, une contre-attaque française, la balle va et vient.

Voici un long dégagement de RUMINSKI. STRAPPE qui a la balle, s'infiltré et shoote. LIEBRICH essaie de l'arrêter mais il n'y parvient pas, la balle pénètre dans les filets et c'est le premier but français qui a l'air de laisser les Allemands tout pantois. On congratule l'auteur du but et le public commence à se réjouir un petit peu, il est très heureux de ce premier succès de ses représentants.

Cependant les Allemands sont tout de même des gens qui connaissent le football et on s'en aperçoit à l'application avec laquelle ils attaquent. Mais nos demis font un ouvrage considérable : c'est PENVERNE qui vient de passer à son ailier gauche, contre-attaque allemande, les efforts des Allemands ne tarderont pas d'ailleurs à avoir des résultats puisqu'à la seizième minute, c'est-à-dire douze minutes après le premier but français, les Allemands égaliseront.

Voici tout de même encore un attaque française car vous remarquerez que les contre-attaques allemandes sont spasmodiques et plutôt rares, elles iront d'ailleurs devenant de plus en plus rares à mesure que le match va vers son achèvement.

Centre d'UJLAKI.... Le centre d'UJLAKI n'a pas été repris par un Français et la balle est dégagée. KOPA qui est notre avant-centre, numéro neuf, insiste : vous voyez comment il s'insinue au travers du réseau serré de la défensive allemande.

Ici une balle qui est passée à côté. Le gardien de but allemand dégage, il dégage très loin. Les Allemands en profitent pour attaquer : c'est l'avant-centre qui s'est rabattu sur l'aile qui centre, l'ailier droit qui s'est substitué à lui insiste, shoote, mais la balle est passée dehors et au poteau RUMINSKI l'a prise avant que la balle n'ait franchi la ligne de but.

Il dégage loin, lutte acharnée pour la possession de la balle : c'est JONQUET qui finit par avoir le dessus et qui passe à MARCHE. MARCHE passe à son tour à PENVERNE, lequel attaque mais se fait boucler. C'est l'intérieur allemand qui lance son avant-centre, lequel shoote, il a lui-même suivi son shoot et RUMINSKI a pu, avec un audacieux plongeon arrêter et dégager.

Attaque de PENVERNE. Cette attaque n'ira pas très loin, mais la balle est en possession de notre ailier gauche, lequel centre, le gardien de but allemand sort et dégage au pied.

Shoot de Ottmannn (sic) WALTER qui a échappé à JONQUET qui marque un point. Les Allemands n'en tiennent plus de se congratuler, on est aussi enthousiaste dans tous les pays d'Europe qu'en France, mais le public applaudit mollement, il n'est pas très heureux au fond que les deux équipes soient à égalité.

C'est sur ce score, un but à un, score égal, que va s'achever la première mi-temps. Vous aurez sans doute remarqué que cette première mi-temps a été, territorialement parlant, à l'entier avantage des Français, mais ceux-ci n'ont pas réussi à concrétiser leur supériorité puisqu'ils n'ont marqué qu'un but contre un aux Allemands. C'est que les Allemands, jusqu'alors, se sont fort bien défendus, ils ont réussi à ne pas laisser les Français s'approcher trop près des buts et en tout cas ils ne les ont pas laissés en position de shoot, non sans que tout de même le gardien de but allemand n'est été plusieurs fois en danger, mais il fait un match remarquable et il bloque tout.

Encore un shoot de UJLAKI ... mais qui est passé au-dessus, et un dégagement allemand dans la direction du public de Colombes.

Nouvelle attaque française, timide contre-attaque allemande qui va tout de même assez loin mais qui n'est pas très dangereuse parce que l'Allemand a centré hors des buts, hors de la ligne de but.

Nouvelle attaque française, notre intérieur shoote, mais le gardien de but, dont je vous avais dit qu'il était remarquable, intervient encore efficacement et dégage.

C'est la mi-temps. La mi-temps dans laquelle les deux équipes sont à égalité ainsi que vous le démontre, si vous ne saviez pas déjà, le tableau du score : un à un.

Et déjà voici la reprise, car les choses se passent beaucoup plus vite au cinéma qu'elles ne se passent sur le terrain.

Voilà un des téléviseurs, un à ceux à qui vous devez les excellentes vues que vous voyez.

Sans doute avez-vous remarqué que la lumière de ce jour d'octobre est évidemment moins claire et moins éclatante que celle de la finale de la Coupe de France qui se disputait, ne l'oubliez pas, le 4 mai, ce sont deux saisons complètement différentes.

Intervention puissante de MARCHE qui dégage très lourd. Les Français dominent, jouent sur les voies des Allemands : vous verrez souvent MARCHE sur notre ligne médiane, c'est vous dire si (...) (6 :00) mais notre supériorité ne se concrétise pas, nous n'arrivons pas à marquer de but.

Le temps passe. Quelques fois une contre-attaque allemande qui est d'ailleurs assez rapidement stoppée, puis de nouvelles attaques françaises. Elles se succèdent sans interruption.

Centre d'UJLAKI. Au prix d'un plongeon désespéré, une première fois le gardien de but repousse la balle, il la repousse faiblement, on la lui renvoie, il la repousse encore.

Le miracle va s'opérer et bien que sévèrement dominés, de façon écrasante on peut dire, les Allemands vont-ils se tirer d'affaire avec un match nul ? Non, car vous savez déjà le résultat du match, ce n'est pas le reportage d'un match qui est en cours d'exécution. Vous savez qu'en fin de compte, les Français ont gagné.

C'est le gardien de but qui a été mis à l'ouvrage et vous avez vu tout à l'heure un des ses arrières le félicitant d'une grande tape sur l'épaule de ce qu'il vient de faire.

Voici une attaque de JONQUET. Remarquez la manière de JONQUET, il ne fonce pas comme un bédouin, il s'insinue plutôt comme une anguille, mais c'est une façon de s'insinuer qui est très efficace.

Nouvelle attaque française, d'ailleurs les attaques se succèdent sans interruption. Les Allemands sont sur les dents, voici encore un shoot de UJLAKI, très au dessus du but.

Un nouveau dégagement du portier allemand mais la domination française va continuer, tandis que le public est anxieux de savoir si cette domination va porter ses fruits (?) (7 :10).

Je disais tout à l'heure que MARCHE était souvent sur notre ligne médiane, vous venez de le voir sur notre ligne médiane, il vient de lancer PENVERNE, lequel essaie de lancer son ailier qui est bouclé.

Timide contre-attaque allemande qui n'ira pas très loin, c'est MARCHE qui vient de remettre toutes les choses en ordre.

Shoot de KOPA, nouveau shoot, celui-là vainqueur à la trente-sixième minute. A la trente-sixième minute, STRAPPE a repris, a tiré et TUREK a renvoyé cette balle sur Thadée CISOWSKI qui a glissé la balle dans la cage, pour le deuxième but français.

Le public, vous avez vu tout à l'heure, le public est content, car il se dit maintenant nous aurons au moins une victoire. Une victoire qui serait pourtant beaucoup trop étriquée étant donnée la supériorité dont ont fait preuve nos représentants. Vous le savez également puisque vous savez déjà comment se terminera le match, il a fallu attendre la toute dernière minute du match pour que les Français marquent un troisième but.

MARCHE est à l'attaque, il vient de passer à BONIFACCI. BONIFACCI centre, mais pour le moment sans résultat puisqu'un arrière allemand, plutôt un demi-centre allemand, a pu dégager assez lourd.

STRAPPE notre intérieur shoote au dessus de la barre. Le nombre des shoots qui sont passés au dessus de la barre transversale allemande a été considérable.

Corner ! Corner c'est ce corner qui a mis les Allemands à deux doigts de leur perte, mais encore une fois le demi-centre a pu dégager, mais ne pas aller très loin d'ailleurs puisque GIANESSI, ainsi que vous l'avez vu, a brisé dans l'œuf ce timide effet de contre-offensive.

Les Français attaquent encore une fois, notre intérieur va shooter, il va centrer, il centre, la balle est sortie.

Et voilà encore notre téléviseur en train de se demander s'il va encore pouvoir prendre un but avant la fin.

Shoot de notre intérieur, et dernier but français. Le portier allemand est tellement dépité qu'il donne un grand coup de pied dans la verticale qui n'en peut mais. Congratulations : MARCHE n'a pas hésité à se déplacer pour aller embrasser l'auteur du but qui je l'ai dit tout à l'heure n'est autre que STRAPPE.

Voici la fin, nos joueurs se congratulent dignement, les Allemands prennent la chose très sportivement et vous vous souvenez qu'ils se sont groupés en cercle sur le centre du terrain pour saluer la foule qui exulte. »